



LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS

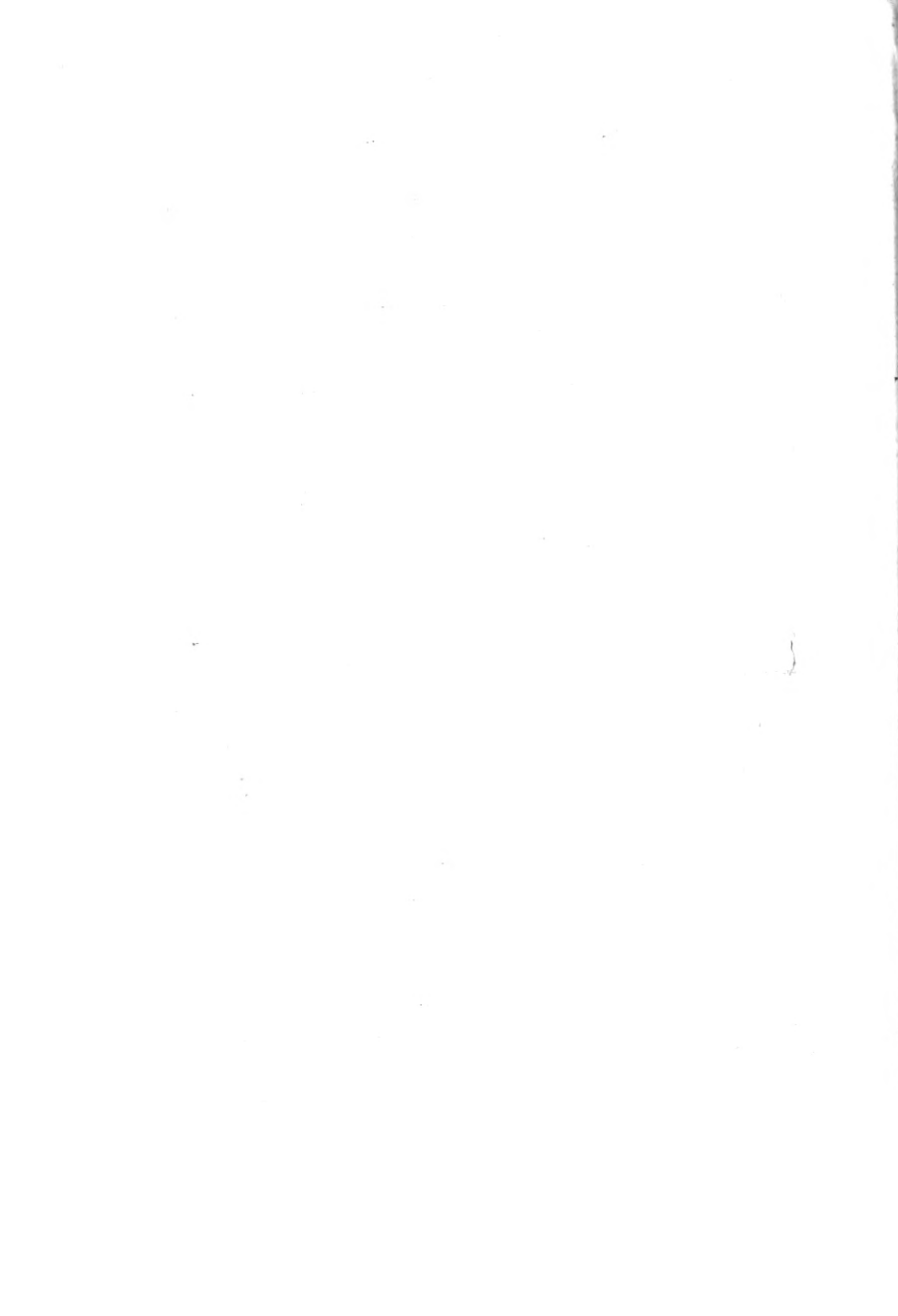
POUR  
*L'ANNEE M. DCCII.*



A PARIS,  
Chez JEAN CUSSON, rue saint Jacques, à l'Image  
de saint Jean-Baptiste.

---

M. DCCII.  
*AVEC PRIVILEGE DU ROY.*



# AVERTISSEMENT.

**M**ONSIEUR le Chancelier, dont les soins ne s'étendent pas moins à l'avancement & à la perfection des Arts & des Sciences, qu'à au règlement de l'Etat, & à l'observation exacte des Loix du Royaume, ayant considéré qu'il estoit difficile que le Journal des Sçavans répondit parfaitement à l'attente du Public, soit à cause du peu de soin qu'avoient les Libraires de faire venir les Livres qui s'impriment dans les Pays Etrangers, soit parce qu'une seule personne ne peut pas suffire à la lecture de tous les Livres, & à faire les Extraits dont le Journal doit estre composé, a bien voulu se donner la peine de former une Compagnie de Gens de Lettres pour travailler à cet Ouvrage.

Monsieur l'Abbé Bignon qui n'a pas moins d'ardeur pour tout ce qui regarde les Lettres & les Sciences que Monsieur le Chancelier son Oncle, a trouvé bon que les Assemblées de cette Compagnie se tinssent chez luy une fois chaque Semaine, & que cet Ouvrage se formast sous ses yeux, & se perfectionnast par ses conseils.

La Compagnie qui y travaille, s'est fait quelques regles dont il n'est pas necessaire de donner le détail au Public. Si elles sont bonnes on les suivra autant qu'il sera possible : Si elles ne le sont pas, on les abandonnera sans aucune répugnance. Ce servira aux Lecteurs habiles & desintéressés qui verront ce Journal à en juger. Ils feront plaisir à la Compagnie de luy communiquer les reflexions qu'ils auront faites, & les vœux qui pourront servir à mettre cet Ouvrage dans une plus grande perfection.

On sçait qu'il n'est pas aisé de contenter le goust du Public. Les uns voudroient ne voir dans le Journal que des matieres Theologiques : Les autres ne voudroient que de la Philosophie & des Mathematiques, d'autres que de la Medecine ou de l'Anatomie : Quelques-uns voudroient qu'on n'y parlât que de belles Lettres, de Medailles, d'Inscriptions, & d'Antiquitez. Il y en a qui n'aiment que l'Histoire, d'autres que le Droit : de maniere que si on vouloit contenter tout le monde, il faudroit faire un Journal particulier sur chaque matiere. Tout ce que nous avons à dire à

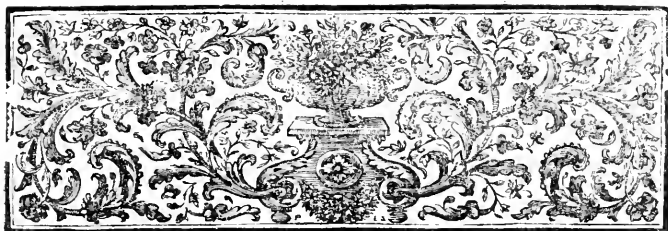
ceux qui seroient de cette humeur, c'est qu'ils peuvent lire dans le Journal les articles qui leur conviennent, & passer les autres.

Les avis ne sont pas moins partagez sur la maniere dont le Journal doit estre écrit. Les Sçavans & les Gens de Cabinet se soucient ordinairement fort peu de la délicatesse du tour, & pourveu qu'on leur presente bien des choses ils sont contents; l'affaïsonnement n'est pas ce qui les touche. Les gens du monde au contraire se soucient peu du fond des choses, pourveu que les manieres soient agreables; ils aiment les tours ingenieux, une critique fin & delicate, la clarté sur tout est ce qui les charme; mais ils ne scauroient souffrir le moindre embarras dans les matieres mesme les plus abstraites & les plus difficiles. Comment trouver un juste temperament qui satisfasse les uns & les autres?

Les préjugés des Journalistes, & leur partialité en faveur de leur Religion & de leur Pays, sont des deffauts qu'on leur reproche avec raison, sur tout après qu'ils ont promis publiquement de s'en désfaire. La Compagnie sans s'engager à rien, espere que les Lecteurs de quelque Religion & de quelques Pays qu'ils soient, seront contents d'elle sur cet article.

Il ne nous reste plus qu'à avertir que le Journal sera continué de la mesme forme, & imprimé de mesme caractere que les Journaux précédens: mais au lieu qu'on ne donnoit chaque Semaine qu'une Feuille & demie, on tâchera d'en donner deux Feuilles entieres. On fera aussi en sorte de ne point couper les Articles, c'est-à-dire qu'on ne mettra point une partie d'un Extrait dans un Journal, & une autre partie dans l'autre. Quand il se trouvera des Extraits trop longs pour entrer dans les Journaux ordinaires, on en fera des extraordinaires qu'on donnera les Jentis; & on aura soin d'en avertir le Public à la fin du Journal du Lundy précédent.





# LE JOURNAL DES SCAVANS

Du LUNDI 2. JANVIER M. DCCII.

---

REGLEMENT ORDONNE' PAR LE ROY, POUR  
*l'Academie Royale des Inscriptions & Medailles, du 16. Juillet.*  
1701. A Paris de l'Imprimerie Royale. In 4. pagg. 14.



L'ACADEMIE Royale des Inscriptions & Medailles fut établie par le Roy au mois de Fevrier 1663. Elle ne fut d'abord composée que de quatre ou cinq Academiciens, qui devoient s'appliquer à faire des Inscriptions, à inventer des Types & des Legendes de Medailles, des Devises, des Jettons, & autres monumens à la gloire des hommes illustres de France. Le nombre de ces Academiciens a été augmenté dans la suite, de maniere qu'au commencement de l'année 1701. cette Compagnie étoit de huit Academiciens tous Pen-

B

sionnaires avec un President. Ces Messieurs en reconnoissance des bienfaits de sa Majesté, se sont principalement occupez à l'Histoire du Roy par les Medailles ; mais comme le Roy veut qu'on travaille à faire l'Histoire de tous les Rois de France de la même maniere qu'on a fait celle de son regne, il a jugé à propos d'augmenter considerablement le nombre des Academiciens, & de faire un Reglement pour cette Compagnie.

Par ce Reglement l'Academie doit toujours demeurer *sous la protection de Sa Majesté, & recevoir ses ordres par celui des Secretaires d'Etat qui aura le Département de la Maison du Roy.*

*L'Academie sera toujours composée de quarante Academiciens, dix Honoraires, dix Pensionnaires, dix Associez, & dix Elèves; & nul n'y sera admis que par le choix ou l'agrément de S. M.*

Les Honoraires ne pourront jamais devenir Pensionnaires. Deux d'entre eux pourront estre étrangers. Ce sera toujours un des dix Honoraires qui sera President. Il sera nommé par Sa Majesté au commencement de Janvier de chaque année.

Il y aura un autre Academicien pour presider en son absence. Le President sera au haut bout de la Table, & les autres Honoraires à ses costez sur la même ligne. Il sera observer le bon ordre dans l'Assemblée, & en rendra compte à Sa Majesté, ou au Secretaire d'Etat chargé du soin de l'Academie. Il fera deliberer, prendra les avis des Academiciens, & prononcera les résolutions à la pluralité des voix.

Les Pensionnaires seront tous établis à Paris. Ils ne pourront s'absenter plus de deux mois outre le temps des Vacances. Pour remplir leurs places vacantes par mort ou autrement, l'Academie élira trois sujets, desquels il ne pourra y avoir que deux Associez ou Elèves. Ils seront proposez à Sa Majesté qui en choisira un. Ils seront obligez à tour de rôle de lire à l'Academie quelques écrits de leur composition. Un des Pensionnaires sera Secretaire, & un autre Tresorier. Ils seront perpetuels. Le Secretaire tiendra Registre de ce qui aura esté proposé & resolu chaque jour d'Assemblée, & à la fin de chaque année il donnera au public une Histoire raisonnée de ce qui se sera fait de plus remarquable dans l'Academie. Les Registres,



Titres & Papiers de l'Academie demeureront entre ses mains. Pour les Livres, Meubles, Medailles, Marbres, Jettons, & autres curiositez, ils seront à la garde du Tresorier.

Les Associez auront place aux deux costez de la Table après les Pensionnaires. Quatre d'entre eux pourront estre étrangers.

Pour remplir leurs places vacantes, l'Academie élira deux Sujets, âgez de 25. ans au moins, dont il ne pourra estre pris qu'un du nombre des Elèves, & ils seront proposez à Sa Majesté qui n choisira un. Les Associez auront voix délibérative dans les Assemblées comme les Honoraires & les Pensionnaires.

Pour remplir les places d'Eleves chacun des Pensionnaires s'en pourra choisir un âgé de 20. ans au moins, qu'il présentera à la Compagnie qui en délibérera, & s'il est agréé à la pluralité des voix, il sera proposé à Sa Majesté. Les Elèves auront voix délibérative quand il ne s'agira que de Sciences; mais quand il s'agira d'élections & autres affaires de l'Academie, il n'y aura que les Honoraires, Pensionnaires & Associez qui délibéreront, & leurs délibérations se feront par scrutin.

Les Assemblées de l'Academie se tiendront au Louvre tous les Mardis & Vendredis depuis deux heures jusques à cinq, excepté le temps des Vacances, qui commenceront au 8. Septembre, & finiront le 10. Novembre. L'Academie vaquera encore pendant la quinzaine de Pasques, la Semaine de la Pentecoste, & depuis Noël jusques aux Rois. Il y aura deux Assemblées publiques par chaque année; l'une le premier jour après la saint Martin, & l'autre le premier jour d'après Pasques. L'Academie s'appliquera incessamment à faire des Medailles sur les principaux evenemens de toute l'Histoire de France, & à composer des Descriptions historiques desdits evenemens, par rapport ausquels les Medailles auront esté faites. Elle travaillera encore à l'explication des Medailles, Medaillons, Pierres & autres raretez antiques & modernes du Cabinet du Roy, comme aussi à la description de toutes les Antiquitez & Monumens de France. *Et comme la connoissance de l'antiquité Grecque & Latine, & des Auteurs de ces deux Langues, est ce qui dispose le mieux à réussir dans ce genre de travaux, les*

*Academiciens se proposeront tout ce que renferme cette espece d'erudition comme un des objets le plus digne de leur application.* Outre les Ouvrages que l'Academie composera en corps, chacun des Academiciens choisira quelque objet particulier de ses études dont il rendra compte dans les assemblées, afin de profiter des remarques des Academiciens.

Il y aura toujours une union particuliere entre l'Academie Royale des Sciences, & celle des Inscriptions & Medailles; & chacune des premieres séances d'après les Assemblées publiques, ces deux Academies se tiendront ensemble pour apprendre l'une de l'autre ce qui se fera fait dans chacune.

#### MANUDUCTIO AD SACRAM SCRIPTURAM

methodo dialogistica exhibens Prologomena Biblica, cum appendice de Verbo Dei tradito. Tomus primus, complectens quaestiones de Scriptura sacra in se considerata, & de libris Veteris Testamenti. Tomus secundus complectens quaestiones de Novo Testamento, de contradictionibus apparentibus librorum Canoniceorum, de libris apocryphis ac deperditis, & de Traditione. C'est-à-dire, *Introduction à l'Ecriture sainte en forme de Dialogue, qui contient les Prologomenes de la Bible, avec une addition de la Parole de Dieu, reçue par tradition, &c.* A Paris chez Urbain Coustelier, 2. Tomes in 12. 1701. t. 1. pagg. 429. t. 2. pagg. 290.

**O**N a fait de tout temps des Traitez pour donner une connoissance generale de l'Ecriture sainte, & pour en faciliter l'intelligence. Les anciens Peres de l'Eglise ont composé divers Ouvrages sur ce sujet. Eusebe s'est appliqué particulièrement dans son Histoire Ecclesiastique, à recueillir ce que les Anciens avoient écrit des Auteurs & des Livres sacrez. Les Préfaces & les Lettres de saint Jérôme sur l'Ecriture sainte, ne sont autre chose que des Dissertations historiques & critiques sur les Livres de la Bible. Le Traité de la Doctrine Chretienne de saint Augustin, est un Ouvrage fait exprès, pour servir d'Introduction à l'étude de l'Ecriture sainte. Dans les siècles suivans divers auteurs ont traité différentes questions sur des points  
concernans

concernans les Livres de la Bible, & quelques-uns d'entre eux ont fait des Traitez pour donner une connoissance generale des Livres sacrez, tels que sont le Traité des Formules spirituelles de saint Eucher, l'Introduction à l'Ecriture sainte d'Adrien, l'Introduction aux Lettres divines de Cassiodore, le Traité de Junilius des Parties de la Loy divine, les Prolegomenes d'Isidore de Seville, la Sticometrie de Nicéphore, le Traité des Allegories de Raban, & quelques autres. Il est vray que cette étude a esté negligée pendant que la Theologie Scolastique a regné dans les Ecoles, mais quand on a recommencé à s'appliquer serieusement à l'Etude de l'Ecriture sainte, on a vû bientôt paroître un grand nombre de Traitez fort exacts, & fort amples sur ces matieres. La Bibliothèque de Sixte de Sienné est un des premiers & des plus universels. Depuis cet Auteur, les Catholiques & les Heretiques ont comme par une espece d'émulation, travaillé fortement sur ce sujet, & publié quantité d'ouvrages sous le nom de *Clef*, d'*Introduction*, de *Prolegomenes*, *Prologues*, *Préfaces*, *Disquisitions*, *Exercitations*, *Critique*, *Apparat*, &c sur l'Ecriture sainte. Parmi les Catholiques, Arias Montanus, Salmeron, Serarius, Bonfrerius, André Masius, Jean Despierres, le Pere Morin, & Simeon de Muis se sont distinguez par leurs utiles & sçavans ouvrages en ce genre. Les Protestans ont aussi composé un nombre infini d'ouvrages de mesme nature. Un des plus gros, & peut-estre des moins utiles, est celuy de la Clef de l'Ecriture de Flacius Illyricus. L'Antibarbare de Sixtinus Amama est plein de beaucoup plus d'érudition. Wittaker, Schickard, Hottinger, & plusieurs autres Protestans, dont il seroit trop long de faire icy le Catalogue, ont fait des ouvrages de critique sur l'Ecriture : Mais ceux qui ont le plus travaillé sur cette matiere, & qui ont mieux réussi parmi les Protestans, sont les Buxtorf, Louis Capele, Ussérius, les Vossius, & le celebre Walton, dont les Prolegomenes sur la Bible sont un des ouvrages les plus complets que nous ayons en ce genre. On a vû depuis peu paroître divers ouvrages sur ce mesme sujet, comme la Demonstration Evangelique de M. Huet, l'Histoire critique de l'ancien Testament & les autres liv. de M. Simon, les Disquisitions Bibliques du Pere Frassen,

l'Apparat du Pere Lamy , les Institutions Bibliques de M. Du Hanel , les Dissertations historiques & critiques sur l'Ecriture sainte du Pere Petetdidier , & les Prolegomenes sur l'Ancien & sur le Nouveau Testament de M. Du Pin. On a encore vû depuis le Livre d'un Docteur , intitulé : *Notion generale de l'Ecriture sainte , par demandes & par réponses* ; mais d'un caractère bien différent des précédens , & dans lequel il avoit avancé des choses qui ont fait supprimer son ouvrage , qu'il a esté luy-mesme obligé de condamner. Le Pere Brunet a suivi à peu près la mesme methode que ce dernier , en évitant toutefois les écueils dans lesquels il avoit donné. Il a composé son ouvrage en forme de Dialogue par demandes & par réponses. Il traite dans la premiere partie les questions qui regardent l'Ecriture sainte en elle-mesme : Dans la seconde celles qui regardent en general le Texte & les Versions de l'ancien Testament ; dans la troisieme & dans la quatrieme celles qui concernent en particulier les Auteurs & les Livres del ancien & du nouveau Testament. Il accorde dans la cinquieme les antilogies ou les contradictions apparentes de quelques passages de l'Ecriture sainte. La sixieme est des Livres apocryphes & perdus de l'ancien & du nouveau Testament. Il finit son ouvrage par une Dissertation sur la Tradition non écrite. Il a mis à la teste un Discours qu'il a fait à l'ouverture de son Acte de Resümpte , sous le titre de *Préface agiographique de l'excellence & de l'utilité de la science de l'Ecriture sainte* , qui n'est qu'un centon de passages de l'Ecriture Sté.

Au reste l'Auteur avoué dans son Avertissement qu'il n'y a presque rien de nouveau dans son ouvrage que la methode , qu'il croit propre pour les Commençans , & mesme utile aux Sçavans. Il semble neanmoins qu'il y ait lieu de craindre que ces Abregez où l'on trouve les demandes que l'on fait ordinairement dans les examens , digerées & résolues en peu de mots , ne portent les esprits naturellement paresseux , à se contenter de cette connoissance superficielle qui s'efface bientôt , & à devenir ainsi Docteurs sans estre vraiment sçavans : au lieu que s'ils estoient obligés d'approfondir eux-mesmes ces questions , & de lire les ouvrages où elles sont traitées avec étendue , ils se feroient un fonds de science qu'ils conserveroient toute leur vie.

## NOVA ET METHODICA INSTITUTIONUM JURIS

Canonici tractatio, seu Paratitla in quinque libros Decretalium Gregorii IX. C'est-à-dire, *Traité nouveau & methodique des Institutions du Droit Canonique, ou Paratitles sur les cinq Livres des Decretales du Pape Gregoire IX.* A Paris chez Antoine Warin, rue saint Jacques. 1701. in 24. pp. 291.

**Q**UATRE Auteurs avoient déjà fait des Paratitles ou Sommaire sur les Decretales ; les uns avec plus d'étendue, comme Ciron & la Coste ; les autres d'une maniere plus concise, comme la Chassigne & Frerot. Quoy que les ouvrages des trois premiers soient excellens chacun dans leur genre, cela n'a point détourné l'Auteur d'écrire sur la mesme matiere, ni empêché d'y réussir en gardant un juste milieu entre la prolixité des uns, & la brièveté des autres.

Il ne faut chercher icy ni Dissertations curieuses, ni discussion de faits historiques ou de points de discipline, ni questions nouvelles qui ayent esté agitées ou décidées ; mais on y trouve les regles les plus communes. L'Auteur s'est servi des définitions, des discussions & des distinctions ordinaires de l'Ecole. Il explique par une methode succincte & facile le Droit Ecclesiastique ancien & nouveau. Il observe en passant ce qui a esté autorisé ou changé par notre usage, & par les Loix du Royaume. Il a eu pour objet d'établir seulement des principes, qu'il a ramassez avec beaucoup d'ordre & de netteté. Son stile est simple & dégagé, & la lecture de ces nouveaux Paratitles doit paroistre agreable, autant qu'elle est utile aux personnes qui commencent aussi-bien qu'à celles qui sont les plus conformmées dans l'étude du Droit Canonique. Ce Livre est sans nom d'Auteur. On en ignore la raison ; mais on sçait que c'est à M. de Ferriere le fils, à qui le Public en est redevable. On luy seroit encore plus obligé, s'il avoit pris soin que l'Impression fust de meilleurs caracteres & plus correcte, & que son Libraire eust mis cet ouvrage à un prix plus raisonnable.

DES PASSIONS DE L'HOMME,  
où suivant les regles de l'Analyse l'on recherche leur nature, leurs causes & leurs effets. Par M. Bessé, Doct. en Med. in 8. pagg. 311.

**N**ous avons plusieurs Traitez des Passions de l'homme : M. Gassendi & M. Descartes nous en ont donné des explications physiques. M. de la Chambre a fait les Caractères des Passions, M. Coeffeteau le Tableau des Passions, le Pere Senault l'Usage des Passions. M. Bessé à qui sans doute ces ouvrages ne sont pas inconnus, n'est pas content de ce qui a paru jusqu'icy sur ce sujet. Il dit que ceux qui en ont écrit, l'ont fait d'une maniere fort abstraite, & peu physique, & il insinué qu'il a tâché d'éviter ces deux deffauts; ce qui ne sera pas une petite recommandation pour son ouvrage, en cas qu'il ait réussi dans un tel dessein. Cette consideration luy fait espérer qu'on sera indulgent pour les deffauts de son Livre, pourveu que l'ouvrage renferme quelque chose de bon dans le fond : ce sont les termes de la Préface. Il prie mesme ses Lecteurs de n'avoir égard qu'aux conséquences & au raisonnement dont il se sert pour déduire au juste la cause de nos passions, le ressort, le jeu de toutes les parties qui concourent à les produire, & qu'il s'est proposé, dit-il, de rechercher par les regles de l'Analyse. Il avoué que la maniere qu'il traite demande plus d'application, qu'il n'y en a pû apporter. Il confesse qu'il n'a pas assez approfondi certains endroits; qu'il y en a d'autres où il a esté trop loin, & peut-estre hors de propos; que les dénombremens qu'il fait, ne sont pas par tout exacts; que la discussion des causes n'est pas entiere & parfaite. Tout cela neanmoins n'empêche pas qu'il ne se soit hâté de donner son Traité au Public pour des raisons pressantes, dit-il, qui l'ont fait passer sur ces considerations.

Il commence icy d'abord par considerer les passions en general, & déclare qu'il n'entend par le mot de *Passion*, que les émoions vives de l'ame suivies de son consentement, & que l'ame rapporte à elle-mesme, sans en connoistre la cause. Cette définition de nom estoit d'autant plus necessaire, que le mot

de Passion, n'emportant point par luy-mesme l'idée du consentement, personne n'auroit pû deviner le sens de l'Auteur. Pour entrer en matiere, il dit que ce sont les objets du dehors, qui par les Loix de l'union excitent en nous les passions par les secousses des corps sur nos organes. Il descend dans un grand détail pour expliquer d'où vient que l'ame rapportant ses sensations ou aux objets qui les causent, ou aux organes qui reçoivent l'impression de ces objets; nous rapportons néanmoins au dedans de nous-mesmes ces émotions vives que nous appellons Passions; ce qu'il explique d'une maniere qui ne remplit pas tout à fait le dessein qu'il a eu d'estre clair. Il passe ensuite à l'examen du mouvement, que les passions excitent dans le cœur & dans le poulx; & après un long dénombrement qui paroît de ces endroits sur lesquels il nous a prévenu dans sa Préface, en avoiant qu'il se laissoit aller quelquefois hors de propos, il conclut que la premiere cause de l'alteration que souffre le sang dans les passions, n'est autre chose que le cours des esprits plus ou moins abondant dans les poulmons ou dans le cœur, ou dans tous les deux ensemble. Il fait un raisonnement diffus & abstrait sur les jugemens que l'ame forme dans ses passions: Il traite du consentement ou de l'éloignement de l'ame par rapport aux objets qui nous émeuvent, & dit là-dessus ce qu'en Morale on enseigne aux jeunes gens sur la volonté de l'homme, & sur l'amour du bien en general. De là il passe à l'examen des passions en particulier; de l'admiration, de l'estime, du mépris, de l'amour & de la haine, de la generosité, de la vanité, de la modestie, de la bassesse d'ame, du desir & de la gloire, de la vengeance, du desir des sciences, de la joye, de la tristesse, de l'envie, de la compassion, des remords de la conscience, de la satisfaction interieure, de la colere, de la crainte & de l'esperance. Quant à l'admiration, il dit que c'est une passion qui n'a d'autre objet que la nouveauté ou la rareté du fait, sans aucune idée du bien ni du mal, ni aucun rapport avec le corps. Cet article pourroit bien estre de ceux que l'Auteur dans sa Préface avoué qu'il n'a pas assez approfondi; car enfin on admire tous les jours des choses que l'on sçait n'estre ni nouvelles ni rares; les expériences de l'Aiman sont admirées tous les jours de ceux à qui elles sont le plus familières,

le flux & le reflux de la mer , la naissance des plantes , l'accroissement des arbres , &c. sont des choses que nous admirons tous les jours quand nous en voulons pénétrer la cause. Il semble donc que ce ne soit point tant la rareté ou la nouveauté des effets, que l'obscurité de leurs causes , qui produise en nous le sentiment de l'admiration.

Je ne rapporteray point icy ce que l'Auteur écrit sur la nature, sur la cause, & sur les effets de l'admiration. Il donne de l'admiration luy-même à la vue des dénombremens poussez , des recherches éloignées , & des raisonnemens subtils qu'il fait sur cette matiere. En voicy un échantillon qui pourra faire juger du reste. Parce que l'émotion, dit-il, qui fait l'admiration n'a point de rapport avec l'idée ou le sentiment de l'objet , je veux dire qu'elle n'est point simplement une seconde sensation ou image de cet objet, je conclus que les esprits ne la baten, & ne s'y réfléchissent pas avec la même modification qu'ils avoient : cependant comme cette émotion est un sentiment plus vif que celui que j'ay de l'objet qui me frappe, il faut nécessairement ou que la fibre de laquelle ils se réfléchissent , augmente leur mouvement , ou que les esprits qui sont réfléchis se fortifient par quelque autre courant , ou ceux qui sont dans le réservoir commun, lesquels prendront cette route. Or quoy que je reconnoisse que le ressort de la fibre sur laquelle ils ont donné leur communic du mouvement, & les pousse par une espee de contrecoup un peu plus fort sur la fibre qui se trouve exposée à leur angle de reflexion ; je ne vois pourtant pas qu'elle puisse leur en donner assez pour qu'ils excitent un sentiment beaucoup plus vif que le premier, & une émotion qui pour estre la plus foible de toutes, ne laisse pas d'estre fort sensible. Il faut donc que ces esprits qui se réfléchissent de la trace de l'objet sur la fibre opposée , soient aidez par quelque autre cylindre ou courant de ce fluide spiritueux. Ou ce sera par ceux qui reviendront des organes par les tuyaux nerveux , ou par ceux qui dérivent des glandes & fibres excretoires du cerveau. La première proposition est insoutenable , puis que les esprits qui reviendront des organes des sens contre les fibres du cerveau , y causeroient des idées ou des sentimens des objets qui les auroient poussez,



& non pas cette émotion. Donc elle ne peut estre causée que par le courant des esprits que le sang décharge dans le cerveau, ou qui ondoyent dans leur réservoir, lesquels se joignant au cylindre de ceux que l'impression de l'objet nouveau fait refluer, se réfléchissent ensemble contre la fibre opposée, où nous avons dit que l'émotion estoit liée par la nature : mais parce que les esprits qui tombent des fibres excretoires du cerveau sur cette espèce de raseau ou de réservoir commun, s'épanchent indifféremment de toutes parts à la maniere de tous les fluides, ils ne sçauroient se porter sur cette fibre dont l'ébranlement fait l'émotion de l'ame, qu'en ce qu'ils y sont déterminés par quelque cause que ce puisse estre. Je ne vois autre chose qui les y puisse déterminer, si ce n'est que les esprits mesmes qui refluent des organes par l'impression de l'objet nouveau, & qui coupent le fil de ceux qui se déchargent dans l'Emporium, changent ainsi leur détermination vers la fibre susdite; ou parce que refluant à travers ceux qui flottent dans cette espèce de bassin, ils les font ondoyer conjointement avec eux vers la fibre où ils vont aboutir; ou bien parce que la trace & la courbure qu'ils forment dans leur point d'incidence estant fort ouverte & profonde, ceux qui sont dans le réservoir s'y portent comme vers l'endroit le plus declive & la pente la plus aisée; ou enfin en ce que cette fibre faisant de violens, de prompts & de longs soubresauts au milieu du fluide dont elle est arrosée, elle le pousse avec vitesse, & abondamment contre la fibre qui luy est opposée. Tout le Livre est de ce ton là, & l'Auteur s'y soutient jusqu'au bout. Il faut néanmoins excepter le chapitre qui traite de l'amour, où pour égayer la matiere il entremêle des traits d'érudition qui luy ont paru dignes d'estre rapportez. L'amour, dit-il, triomphe de tout; c'est pour nous faire voir sa puissance qu'Horace fait quitter la foudre à Jupiter, & le fait descendre du ciel pour s'épancher dans le sein de Danaë qu'il le dépoille de la divinité même, & le réduit à la nature & à la condition d'un Taureau. . . . . De maniere, continue-t-il, qu'il n'est pas étonnant de voir que les ames les plus genereuses qui triomphent même de toutes les autres passions, succombent à celle-cy; ainsi voyons-nous qu'Auguste après routes ses conquestes a rendu son tribut à l'amour; luy seul a pû vaincre

*Amoral* : & il n'a pas seulement exercé son empire sur les âmes les plus belliqueuses & guerrières , mais encore sur celles des plus grands Philosophes , qui ont esté jusqu'à bûir des Temples & des Autels à l'objet de leur amour , comme Aristote fit à *Hélène*. On verra dans ce chapitre une chose qui merite d'estre observée : c'est que l'amour sert à la digestion , & forme dans l'estomach un bon chyle , ou pour parler avec notre Auteur , un chyle *souable* : La maniere dont cela se fait , s'y trouve expliquée avec la methode la plus exacte de l'analyse , en sorte que par une suite de principes & de conséquences , il faut absolument convenir qu'en rien n'est meilleur pour la digestion que l'amour. Quand ce ne seroit que ce seul endroit , on devroit sçavoir gré à l'Auteur de s'estre autant pressé qu'il a fait de donner son Livre au Public ; car il nous avertit à la fin que la diligence qu'il a voulu apporter à cette impression , l'a obligé d'y faire travailler en mesme temps dans différentes Imprimeries , ce qui est cause que les nombres des pages ne se suivent pas toujours , & que le caractère n'est pas par tout uniforme. On n'auroit jamais fait s'il falloit rapporter tout ce qui est à remarquer dans cet Ouvrage ; il faut nécessairement nous borner à ce que nous avons dit.

Quant au stile , on en-peut facilement juger par l'exemple que nous avons cité sur l'admiration. Je remarqueray seulement que les Lecteurs qui aiment qu'on se repose un peu sur la pénétration de leur esprit , auront icy tout lieu d'estre contents. On verra en mesme temps la raison que l'Auteur a eüe de dire dans la Préface , qu'il s'est déterminé d'autant plus aisément à publier son Livre , que ceux qui ont écrit sur ce sujet , l'ont fait d'une maniere fort abstraite , & peu physique.

---

A P A R I S ,

Chez JEAN CUSSON, rue saint Jacques , à l'Image  
Saint Jean-Baptiste. 1702.

*Avec Privilege du Roy.*

# LE JOURNAL

## DES

# SCAVANS

DU LUNDI 9. JANVIER M. DCCII.

---

ACTA SANCTORUM ORDINIS S. BENEDICTI  
in sæculorum classes distributa. Sæculum VI. quod est ab  
anno Christi M. ad MC. Colligere cœpit Dominus Lucas d'A-  
chery, Congreg. S. Mauri Monachus: D. Johannes Mabil-  
lon, & D. Theodoricus Ruinart, ejusdem Congreg. illustra-  
runt, edideruntque cum Indicibus necessariis. Pars Prima.  
*C'est-à-dire, Actes des Saints de l'Ordre de saint Benoist, distri-  
buez par siècles. Siècle VI. qui est depuis M. jusqu'à MC.  
dont le Recueil a esté commencé par Dom Luc d'Achery, Moi-  
ne de la Congregation de saint Maur, & que les Peres Dom  
Jean Mabillon & Dom Thierry Ruinart ont éclairci & publié  
avec des Indices nécessaires. Première Partie. A Paris chez  
Charles Robustel, 1701. In fol. pp. 771. sans la Préface de 32.  
pag.*

**A**VANT le quinziesme siècle il n'y avoit aucune Histoire gene-  
rale de l'Ordre de saint Benoist; mais seulement quelques  
Histoires particulieres de Monasteres, telle que la Chronique du  
Mont-Cassin, & quelques autres. Tritheme est le premier qui  
ait entrepris en quelque maniere ce dessein general, en donnant  
au public un Livre des Hommes illustres de l'Ordre de saint Be-  
1702. E

noist. Wion après luy a composé un Martyrologe des Saints de cet Ordre avec des Notes, que le Pere Dom Hugues Menard de la Congregation de saint Maur, a fait réimprimer avec de nouvelles observations. Bucelin en a fait un nouveau sous le titre de *Ménologe*. Au commencement du siecle précédent Antoine Yepez Abbé de la Congregation de Valladolid en Espagne, a le premier entrepris une Chronique generale de l'Ordre de S. Benoist, dont le premier Tome a esté imprimé à Valladolid en 1616. & ensuite plusieurs autres jusqu'au douzième siecle inclusivement. Cette Chronique écrite en Espagnol, a esté traduite en François par Dom Martin le Retelois, de la Congregation de saint Vanne, & le premier Tome en Latin par Thomas Veiz Moine Allemand. Bucelin a fait un abrégé des Annales d'Yepez, & les a continuées jusqu'à nos jours. Cet abrégé composé un petit Volume in fol.

Mais ces ouvrages, quoy que bons en substance, n'ayant ébauché que fort legerement la matiere, les Peres de la Congregation de saint Maur ont pris le dessein de faire une Histoire de l'Ordre de saint Benoist, plus ample & plus autorisée. Ils ont crû avec raison qu'il falloit pour bien executer ce dessein, avoir recours aux originaux tant des Vies des Saints, que des Chartes des Monasteres, pour servir de preuves & de fondement à cette Histoire. Il y a près de soixante ans que l'on donna ordre à quelques Religieux de cette Congregation de visiter les Biblioteques des Monasteres de France, & d'y remarquer tout ce qui pouvoit servir à ce dessein. Ensuite Dom Luc d'Achery, aussi recommandable par sa profonde érudition que par sa pieté exemplaire, aidé de Dom Claude de Chantelou, prit soin de faire transcrire les vies originales des Saints, & de les mettre en ordre. Ce Recueil étant déjà fort avancé, Dom Jean Mabillon, dont le nom est à present si connu, fut chargé de les mettre au jour avec des Notes & des Observations critiques, & de les rediger par ordre des siecles. Il y en avoit déjà cinq siecles d'imprimez, compris en sept Volumes. Le premier l'a esté en mil six cent soixante-huit. Le 2. en 1669. Le troisieme en deux voll. en 1672. Le quatrieme en deux voll. l'un en 1677. & le second en 1680. Le cinquieme en 1685. Le Pere Mabillon a esté aidé dans le quatrieme & dans le cinquieme par

Dom Michel Germain, dont le zele pour la gloire de son Ordre, & pour le bien de l'Eglise, est digne d'une louage éternelle.

Après sa mort Dom Thierry Ruinart a pris sa place. C'est luy qui a eu le principal soin de l'Edition des deux Tomes dont nous parlons. Ils contiennent les Actes des Saints de l'Ordre de saint Benoist du sixième siecle Benedictin, qui répond à l'onzième siecle de l'Eglise. Il est aussi Auteur des Notes & des Observations qui sont dans le corps de l'Ouvrage : Mais les Préfaces sont encore du Pere Mabillon, qui a toujours eu soin de mettre à chaque Volume d'excellentes Préfaces qui en relevent infiniment le prix; parce qu'il y traite à fonds des questions qui concernent la Doctrine, la discipline Ecclesiastique & Monastique, l'Histoire & la Critique, & qu'il y fait des observations curieuses sur ces points. Quoy qu'il soit occupé à travailler aux Annales de son Ordre qui seront en estat de paroistre dans deux ans, il n'a pas voulu que ces deux Tomes des Actes des Saints de l'Ordre de saint Benoist, fussent privez d'un ornement qui a servi à rendre les autres plus recommandables.

Il remarque au commencement de la Préface du premier, que l'Ordre Benedictin n'a jamais esté honoré de tant de Papes qu'en ce siecle. On en compte sept tirez de cet Ordre, & entre autres Leon IX. & Gregoire VII. qui ont travaillé avec tant de zele à la réforme de la discipline Ecclesiastique que les Rois de France de la troisième Race ont laissé aux Moines la liberté d'élire des Abbez Reguliers; que les Ducs de Normandie ont fait de grands biens aux Monasteres qui estoient dans l'étendue de leur Duché; que sous des Papes & des Princes autant affectionnez à l'Ordre Monastique que l'ont esté ceux de l'onzième siecle, il a produit de grands hommes, & s'est beaucoup étendu dans diverses parties de l'Europe, & mesme par delà : Et qu'enfin ce siecle a porté quantité de saints Instituteurs d'Ordres & de Congregations, qui dans leurs commencemens ont reconnu saint Benoist pour leur Pere, comme saint Romualde qui a établi les Camaldules; saint Bruno l'Ordre des Chartreux; saint Estienne de Grammond, celui qui porte son nom; Robert Abbé de Moleme, Chef d'une grande Congregation; & plusieurs autres.

Ce sont les Moines qui ont fait revivre en ce siecle l'étude &

les sciences qui avoient esté enſevelies par les tenebres du précédent. Gerbert Moine d'Aurillac, Abbon Abbé de Fleury, Fulbert Evêque de Chartres, & Noëger de Liege ſont ceux qui ont le plus contribué à ce rétablifſement, & de l'école deſquels ſont ſorties plûſieurs perſonnes ſçavantes. L'Ordre de ſaint Benoît a fourni des Evêques à l'Egliſe, & des Eveques ont quitté leurs dignitez pour entrer dans des Monafteres. Il y avoit en ce temps-là des Moines de l'Ordre de S. Benoît à Conſtantinople, où ils avoient leurs Monafteres. Le Roy de Sardaigne en appella dans ſon Royaume; mais ils furent arreſtez par des Pirates. Il y en eut qui s'établirent dans la Paieſtine, & dans les Royaumes du Nord, & la regularité fut établie dans les Monafteres d'Angleterre.

Il y eut en ce ſiecle des conteſtations entre les Evêques & les Abbez ſur la formule d'obéiſſance que les premiers vouloient exiger des derniers. Le Pere Mabillon n'en parle pas dans le deſſein de renouveler ces anciennes querelles, mais pour éclaircir l'hiſtoire de ce temps-là. Les Evêques d'Orléans voulurent exiger cette ſoumiſſion des Abbez de Fleury: Ives de Chartres la demanda à l'Abbé de Vendôme; mais ces Abbez la reſufèrent: & il ne fut pas ſ'en étonner, puis que l'Abbé du Mont-Caſſin oſa bien reſuſer cet Acte au Pape Honoré II. Neanmoins la plupart des Abbez furent enſin obligez de ceder, & de faire cette profeſſion dans leur Sacre: Elle les engageoit à obéir à l'Evêque, à payer le droit annuel de viſite, & à ſouffrir que l'Evêque fiſt ſolemnellement l'Office & celebraſt la Meſſe dans leur Eglife quand il y alloit en Proceſſion.

Le premier Abbé à qui il ait eſté permis de ſe ſervir de la Mitre, eſt Egſlin Abbé d'un Monaftere près de Cantorbrie, à qui Alexandre II. accorda ce Privilege l'an 1059. Urbain II. le donna aux Abbez du Mont-Caſſin & de Cluny; & dans le Concile de Benavent à celui de Cave. Ce dernier ne voulut pas uſer de cette permiſſion auſſi-bien que Lantelme Abbé de la Chaiſe-Dieu, à qui il ſul'ut que le Pape Luce III. ordonnaſt ſous peine de deſobéiſſance de porter la Mitre. Goſvin Abbé de Lobes ne voulut pas non plus uſer de ce privilege.

La coutume de prendre l'habit de Moine à l'article de la mort, pratiquée

praticquée depuis le septième siecle, déplut dans l'onzième à un Evêque dont Pierre Damien refuta le sentiment. Cet Auteur prétendit que cette prise d'habit engageoit ceux qui le recevoient à estre Moines, s'ils revenoient en santé. Il soutint aussi que les enfans offerts par leurs parens aux Monasteres, estoient engagez à la profession Monastique. Raban Maure défendit le même sentiment. Nicolas I. jugea le contraire dans la cause d'un nommé Lambert, que son Pere Atton avoit offert au Monastere, mais à qui l'Evêque de Constance avoit donné l'habit malgré luy.

Le Pere Mabillon après avoir parlé de quelques autres particularitez qui regardent les Moines, traite de l'usage de la discipline volontaire que l'on se donne à soy-même. On croit communément que le premier qui s'est ainsi discipliné est Dominique surnommé le Cuirassé, dont la flagellation est louée par Pierre Damien qui a écrit une lett. pour défendre l'usage de la discipline. Le P. Mabillon trouve que quelque temps auparavant Guy Abbé de Pomposio proche de Ravenne, mort en 1046. & Poppon Abbé de Stavelo mort en 1048. avoient pratiqué cet usage. Cela n'est pas fort éloigné du temps de Pierre Damien, qui avoit esté appelé par Guy à Pomposio, & qui a écrit sa lettre pour défendre la discipline avant que d'estre promu à l'Evêché d'Ostie en 1057. Le Moine Pierre surnommé *Cerebrosus*, & *Esienne* Moine du Mont-Cassin, & ensuite Cardinal, n'approuverent pas cette pratique. Il a paru depuis peu sur ce sujet un Livre d'un homme que le Pere Mabillon nous assure estre deses amis : cependant il n'est pas de son avis. Il croit qu'il n'y a point d'inconvenient que des Chrétiens pratiquent sur eux-mêmes une mortification que les Canons imposent pour penitence. Il est persuadé que saint Bruno & saint Bernard l'ont du moins permise ; mais il n'est pas clair que ces deux Saints parlent de la discipline que l'on se donne soy-même : le terme de *accipere disciplinam* signifiant plus naturellement la recevoir de la main d'un autre, que de se la donner. On sçait d'ailleurs que la pratique de la recevoir de la main du Supérieur estoit en usage dans l'Ordre de Cîteaux & dans celui des Chartreux. Le Pere Mabillon cite encore un témoignage de Fastrede troisième Abbé de Clairvaux, qui reproche à un Abbé de son Ordre, que pendant les heures de la nuit qu'il passe à faire bonne chere, ses Moines prient

*Et prennent la discipline* (disciplinas sumunt) *pour expier leurs pechez*. Il croit que cet endroit ne peut s'expliquer que de la flagellation volontaire qu'on se donne à soy-mesme. Enfin il soutient qu'il est moins indecent de se donner à soy-mesme la discipline sans que personne le puisse voir, que d'exposer ses épaules nues à la vue d'un autre qui la donne.

La preuve de l'Innocence par le duel estoit encore en usage dans l'onzième siecle : Le Pere Mabillon en apporte quelques exemples. Mais ce qui est de plus remarquable, est que l'on éprouvoit la verité des Reliques en les passant par le feu, persuadé que l'on estoit que les vrayes Reliques ne bruleroient pas, & entendoient plustot le feu. C'est peut-estre de là qu'est venu l'usage de porter le Corporal aux incendies, dont Glaber & Aimoin font mention.

Le Pere Mabillon finit sa Préface par trois points de chronologie, en fixant l'Epoque de la mort de Hugues Capet à l'an 996, celle du divorce du Roy Robert avec Berthe avant l'an 1004. & celle du Mariage de ce Prince avec Constance vers l'an 1007.

Ce premier Tome contient les Vies des Saints de l'Ordre de S. Benoist morts jusqu'à l'an 1050. au nombre de près de soixante. Elles sont composées la plupart par des Auteurs contemporains qui écrivent assez mal, & qui n'ont eu ni le goust, ni le discernement nécessaire pour distinguer le vray du faux; & ce qui devoit estre rapporté, de ce qui devoit estre passé sous silence. Le Pere Ruinart en a tiré quelques-unes de plusieurs Auteurs, & a mis à la teste de toutes les autres des observations sur la Chronologie de la vie du Saint, sur ses actions, sur son culte, & sur l'Auteur de sa Vie. Il a composé une Vie particuliere de saint Odilon Abbé de Cluny, qui contient quantité de choses remarquables.

OBSERVATIONS SUR LES EXPLICATIONS DE  
*quelques Medailles de Terricus le pere, & d'autres tirées du Cabinet de M. de Ballonfeaux.* A Caen, chez Antoine Cavelier, 1701. 1. v. in 8. pagg. 96.

**V**OICI deux ce'ebres Antiquaires aux mains l'un contre l'autre. C'est d'une part le P. Hardouin Jesuite, si connu



dans la République des Lettres par plusieurs ouvrages qu'il a donnez au Public; & de l'autre M. Galand del'Academie Royale des Inscriptions, dont le merite & l'érudition ne peuvent estre ignorées que de ceux qui n'ont aucun goust pour la belle litterature. M. de Ballonffeaux fit imprimer en 1700. à Luxembourg 4. Lettres du P. Hardouin, qui estoient autant de réponses à quatre autres Lettres qu'il avoit écrites à ce mesme Pere pour le prier (comme son Maistre) de luy expliquer quelques Medailles qui luy paroissent difficiles. Ces 8. Lettres avec la Préface que M. de Ballonffeaux a mise à la teste, paroissent tellement d'un mesme stile, qu'on diroit en les lisant, qu'elles sont de la mesme main. Il faut que M. de Ballonffeaux soit un grand Maistre en l'art d'imiter; car il a si bien attrappé en écrivant, les manieres du Pere Hardouin, qu'on diroit que ce seroit luy-mesme. Mais ce n'est pas de quoy il s'agit.

Le sujet de la dispute entre le Pere Hardouin & M. Galand, est principalement l'explication de quatre Medailles de Tetricus le pere. Voicy les legendes de ces Medailles, avec l'explication du Pere Hardouin.

1. CAE TETRICUS ARPCA.

*Cæsar Tetricus alter reipublicæ conservandæ Augustus.*

2. TETRICUS PACI.

*Tetricus pulsus Aquitanis creatus imperator.*

3. IMP. C. TETRICUS RDNVIC.

*Imperator Caius Tetricus Romanæ ditioni Narbone vindicato imperii conservator.*

4. IMP. C. TRICUS PLIIVC.

*Imperator C. Tetricus præsidaria legione Illiberi imposita urbis conservator.*

Nous ne rapportons point icy les raisons que le Pere Hardouin donne de ses explications; il faut les lire dans l'original, & on verra avec étonnement l'usage que ce sçavant Pere fait de ces Medailles pour rétablir l'Histoire de ce temps-là, contre ce qu'en disent les Auteurs de l'*Histoire Auguste*, qui sont des conteurs de Fables, ou plustost des imposteurs qui auroient trouvé le secret de tromper tout le monde, si le Pere Hardouin n'estoit heureusement né pour découvrir leurs fourbes & la supposition de leurs

écrits, comme il a déjà découvert celle de tant d'autres, qui quoy qu'ils paroissent beaucoup plus anciens que ceux-cy, & composés avec plus de genie, n'en sont pas pour cela plus veritables; aussi selon le R. P. Hardouin ont-ils esté écrits dans les memes veuës & pour le mesme dessein.

M. Galand ne paroist pas à beaucoup près si ingenieux que le Pere Hardouin dans l'explication qu'il donne des legendes de ces Medailles. Tout le secret qu'il y trouve, c'est quelque transposition ou quelque corruption de lettres: en un mot tous ces pretendus mysteres ne viennent selon luy, que de l'ignorance & du peu d'exactitude des Monetaires de ce temps-là; & il dit qu'il faut rétablir les legendes corrompues de ces Medailles par celles des memes Empereurs qui se trouvent entieres. Il en apporte des exemples, & donne des regles pour cela, qu'il faut voir dans son écrit.

M. Galand ne se contente pas dans cet ouvrage d'examiner l'explication que le Pere Hardouin a donnée des Medailles de Tetricus; il attaque aussi son *Siecle de Constantin*, & pretend montrer que les cinq Constantins que ce Pere a crû trouver par les Medailles, & qui sont, selon luy, differens du seul Constantin que nous connoissons par l'Histoire, ne sont rien moins que ce que pense le Pere Hardouin. Ce Pere qui n'a presque point d'autre raison de multiplier ainsi le mesme Empereur que la difference des testes qu'il a remarquées sur les Medailles avec la mesme legende de Constantin, n'a pas pris garde que quand il y avoit plusieurs Princes qui regnoient ensemble, & sur tout quand ils estoient unis & qu'ils n'avoient point de guerre les uns contre les autres, les Monetaires, ou d'eux memes, ou par l'ordre de ces Princes, marquoient la monoye de l'image d'un de ces Princes avec le nom d'un autre. Voila selon M. Galand tout le bon. Ainsi on ne doit pas, selon luy, estre surpris de voir sur les Medailles le nom de Constanti, avec les testes de Galerius Maximus, de Maxence, ou de Licinius. Ces conjectures sont apuyées sur tant d'exemples qu'il est difficile qu'elles ne fassent pas impression sur beaucoup d'esprits. Ce fera au Pere Hardouin à les détromper.

Pour nous, nous sommes bien éloignés de vouloir porter aucun jugement sur les écrits de ces sçavans hommes; nous nous contentons

contentons de rapporter leurs sentimens , c'est aux Lecteurs à suivre celui qui leur paroîtra le plus probable.

Nous ajouterons seulement qu'il seroit à souhaiter pour tous les Scavans , & sur tout pour ceux qui s'attachent à l'explication des anciennes Inscriptions & des Medailles, que le Pere Hardouin voulast bien se donner la peine de composer & de donner au Public un Livre où il expliqueroit les lettres & les manieres d'écrire abrégées des Grecs & des Romains, suivant sa methode. Cet ouvrage seroit d'un grand secours pour tous ceux qui s'appliquent à la recherche des antiquitez. Mais le plus grand service qu'il pût rendre au Public , & à la Religion , ce seroit de découvrir nettement, & de déferer même aux Puissances que Dieu a établies pour faire observer le bon ordre dans la Société , *cette faction impie qui a commencé depuis long-temps, qui subsiste encore aujourd'hui, & qui leve la teste avec la dernière insolence : Cette faction, dis-je, qui par la supposition d'une infinité d'écrits qui semblent ne respirer que la pieté, n'a eu d'autre dessein que d'oster Dieu même du monde, c'est-à-dire du cœur des hommes, & de renverser de fond en comble toute la Religion.*

Il ne faut pas qu'un peu de timidité, & la crainte de passer pour ridicule empêche le Pere Hardouin de découvrir les pernicieux desseins de cette faction impie qui fait tant de maux à l'Eglise, & qui a trouvé le secret de tromper tout ce qu'il y a eu de plus savans hommes au monde depuis plusieurs siècles.

## ESSAYS

1. Upon the ballance of power.
2. The right of making warr , peace , and alliances.
3. The universal Monarchy. In 8. London 1701. C'est-à-dire, *Essais sur la ballance du pouvoir, Le droit de faire la guerre, la paix, & des alliances, & sur la Monarchie universelle. 1701. à Londres. 8. pagg. 288.*

L'AUTEUR de cet ouvrage est un Anglois, zélé Parlementaire, excessivement jaloux de la liberté de sa Nation, & qui paroît fort affligé de voir dans sa Patrie peu de gens animez du même esprit que luy. Le Traité de Partage conclu quelque

temps après celui de Rîsvik le choque étranagement ; & c'est de là qu'il prend occasion de déclamer contre les Auteurs de ce Projet, & sur tout contre le Conseil du Cabinet d'Angleterre, dont il ne nous donne pas une belle idée. A l'entendre parler ceux qui le composent sont des Esprits inquiets, ambitieux, turbulens, fourbes, interressez, traîtres à leur Patrie, qu'ils ont pillée pendant la dernière guerre avec une licence énorme, & une avidité insatiable. Gens sans honneur, sans probité, sans Religion, qui blasphèment avec la dernière impiété contre les plus augustes mystères ; & cela si hautement, qu'il n'est par permis, en leur présence, de parler avec respect de la seconde Personne de la sainte Trinité, sans s'exposer à leurs railleries profanes. Il seroit aisé, ajoute-t-il, de désigner plusieurs personnes qui ne sont entrées dans les Charges les plus importantes de l'Etat, & même dans les dignitez les plus considérables de l'Eglise, que par leur opposition manifeste à la divinité de J. C. Voilà des traits hardis : s'ils sont justes, & ressemb'ans, l'Auteur n'a pas tout le tort. Il ajoute que cette société de scelerats a tellement opprimé ce qui reste de bons sujets par sa tyrannie, qu'ils n'osent ny parler, ny se faire connoître ; qu'elle assiège le trône du Prince avec tant de précautions, qu'il n'est pas possible d'en approcher sans son attache, & que d'ailleurs elle a eu l'adresse de rendre suspects au peuple les Deputez, qui dans le dernier Parlement, garantirent leur Patrie de l'esclavage, & firent congédier l'armée, en insinuant que leur véritable dessein avoit esté d'affoiblir le Roy & l'Etat.

L'Accusateur paroît mieux fondé à luy imputer d'avoir voulu saper les fondemens de la liberté, en mettant tout en usage pour corrompre les élections, dont il dit qu'on a fait un courrage public & un conseil à beaux deniers comptans. Il est vray qu'il laisse entendre que les deux Compagnies des Indes ont eu bonne part à ce manège, pour se ménager des Patrons dans le Parlement ; & à ce propos il révèle un mystère d'Etat qui paroît digne d'attention. C'est que la nouvelle Compagnie des Indes ne doit son établissement qu'à eux ennemis secrets de la Nation, qui ont eu en vue d'y former deux factions opposées, dont les jalousies & les différens interets pourroient un jour luy estre funestes.

Enfin après avoir imputé plusieurs autres malversations à ces

dangereux Courtisans, il en revient au Traité qui a mis sa bile & sa plume en mouvement, dont il fait voir les conséquences dangereuses, & dont il rejette toute l'iniquité sur eux; prétendant qu'ils ne l'ont imaginé que dans le dessein d'exciter une nouvelle guerre, qui leur fournira comme la dernière, les moyens de s'en graïsser aux dépens du peuple. Mais si l'auteur en est crû, ils ne retireront pas tous les avantages qu'ils se sont promis de leur malignité; puis qu'avant toutes choses il conclut à leur éloignement, après leur avoir fait rendre un compte exact de leur administration, & les avoir châtiés comme ils méritent de l'être, quand ce ne seroit que pour avoir donné leur consentement à une affaire de cette haute conséquence, sans la communiquer au Parlement qui étoit alors assésblé. Obligation essentielle, dont des Conseillers d'Etat n'ont pu se dispenser sans violer les loix, & l'usage perpétuel de la Nation depuis Guillaume le Conquerant.

Un Parlement composé de Deputez aussi libres que celui-cy, donneroit bien de la peine à un Prince, quelque habile, & quelque résolu qu'il pût être.

Après tout, quoy que l'Auteur sonne la trompette, & qu'il juge la guerre nécessaire pour s'opposer à l'union des deux Couronnes, ce n'est qu'après avoir ouvert un avis beaucoup plus sage, & d'une politique des plus raffinées. C'est de se tenir en repos, dans l'espérance que le jeune Roy d'Espagne qui leur donne aujourd'huy tant d'allarmes & d'inquietudes, les rassurera un jour, quand il aura eu le temps de rétablir ses affaires, & de connoître ses véritables intérêts. Il ajoute que le noble sang qui coule dans ses veines, son éducation, sa sagesse, & ses inclinations toutes Royales, donnent lieu de se promettre cela de luy, à moins que les prétentions de l'Empereur, & les traverses des autres Princes, ne réduisent ce jeune Monarque, & son Conseil, à la nécessité de s'unir si étroitement avec la France, que leur desunion devienne dans la suite des temps impraticable.

La seconde Dissertation roule sur le droit de faire la guerre, la paix, & les Alliances que les Rois d'Angleterre soutiennent depuis plus d'un siècle être une prerogative essentielle de leur Couronne. L'Auteur n'est pas du même sentiment. Il établit comme un fait constant que par les loix & coutumes du Royaume, les

Princes sont obligez de consulter le Parlement dans les affaires importantes ; & qu'une guerre entreprise sans, ou contre leur agrément, n'engage point la Nation. Ce qu'il prouve par un grand nombre d'exemples & d'autoritez, qui ne sont pas à la vérité d'une égale force ; mais il faut convenir qu'il y en a de fort expresse.

Il allegue un Acte d'un Parlement sous Edouïard II. qui porte que le Roy n'entreprendra point de guerre, & ne pourra mesme sortir du Royaume sans le consentement de son peuple, & que sans cela les sommations faites à ses Barons de le suivre, seront censées nulles.

Henry III. s'estant engagé legerement à l'instance des Poitevins, dans une guerre contre la France, assembla son Parlement pour luy demander des subides, qui luy furent refusez. *Quod talia conceperat inconsultus.* [ *Matth. Paris.* ]

Edouïard III. Prince belliqueux, dans les seize Parlemens qu'il a convoquez, n'a jamais manqué de les consulter sur les traitez de paix, de guerre, de treve ou d'alliance qu'il avoit dessein de faire.

Henry V. fit ratifier par son Parlement un traité de confederation qu'il avoit signé avec Sigismond Roy des Romains.

Sous Henry VI. les Ducs de Bedford & de Glocester se firent autoriser par un Acte du Parlement, pour traiter en qualité de Plenipotentiaires avec les Rois de France, d'Espagne, & d'Ecosse.

Henry VII. tout jaloux qu'il estoit de son autorité, & Henry VIII. dont l'auteur avouë que la domination a esté la plus absolue & mesme tyrannique, ont assemblé des Parlemens exprés pour les informer du dessein & des raisons qu'ils avoient de rompre avec la France.

Si la Reine Elisabeth s'est dispensée de cette sujétion, c'est selon luy, que l'on respectoit son sexe, qu'elle n'employoit dans le ministère, que des Sujets d'une capacité, d'un zele, & d'une fidélité reconnus, & que les peuples estoient convaincus de la sincerité de ses intentions pour le bien de l'Estat.

Il est vray que ses Successeurs ont préteralü faire servir son exemple de loy, & s'attribuer aussi-bien qu'elle, l'autorité suprême dans les affaires étrangères & domestiques : mais il est vray aussi que

que les Parlemens se font toujours opposez à leurs pretentions , & que ç'a esté pendant le dernier siecle une source continuelle de méintelligence entre eux & leurs Sujets.

Après tout l'Auteur convient qu'autrefois le peuple n'avoit aucune part au gouvernement de l'Estat, & que les anciens Parlemens n'estoient composez que des Barons & des Seigneurs Ecclesiastiques. La Chambre Bassë ne commença d'avoir voix en Parlement que sous Henry VII. lequel estant monté sur le Trône avec le secours des Nobles, devint si jaloux de leur puissance, qu'il crut à propos de la diminuer, en les obligeant sous differens pre-textes, de la partager avec le peuple. Mais il avouë de bonne foy que ce Prince en voulant assurer sa Couronne sur sa teste, a fort ébranlé celle de ses Successeurs, dont l'autorité est étrangement barrée par la Chambre Bassë. Il ajoute que Henry VIII. & quelques-uns de ses Successeurs ont augmenté considerablement le parti du peuple, en leur abandonnant les biens d'Eglise confisquez & les Domaines alienez; attendu que le peuple s'estant veu par ce moyen Maistre d'une partie des meilleurs fonds du Royaume, a pretendu avec fondement au droit d'opiner dans les affaires d'Estat, particulièrement quand il est question de nouveaux subides, où ils sont presentement les principaux interefsez.

Sans entrer dans le point de droit, il paroît que cette contestation est aisée à décider. Car enfin quelque prerogative que puissent avoir les Rois d'Angleterre; tant que le Parlement conservera les clefs du cofre fort, & la liberté d'accorder ou de refuser des subides, on peut dire qu'il demeurera toujours Maistre de la paix & de la guerre.

Nous ne dirons rien des raisonnemens de l'Auteur sur la Monarchie Universelle. Ce ne sont que des idées generales, & peut-estre un peu chimeriques, dont il n'est pas necessaire d'informer le Public.

Ce même Auteur est connu dans son pays par d'autres ouvrages, qui font juger qu'il est extraordinairement occupé du bien public de sa Nation. Ce fut luy qui en 1695. publia *An Essay upon ways and means of supplying the war*: Les moyens de fournir à la dépense de la guerre. En 1698. *Discourses on the*

*publick revenues, and on the trade of England*, en deux volumes, dont le premier roule sur la mauvaise administration des deniers publics, les dettes immenses dont l'Etat est chargé, avec la maniere dont on y peut remedier; & le second sur le Commerce, & les moyens de le rétablir. En 1699. *An Essay upon the probable methods of making a people gainers in the ballance of trade*: où il traite particulièrement du negoce interieur par rapport à l'Agriculture, aux Manufactures, &c.

# TRAITE' DES TUMEURS ET DES OBSTRUCTIONS,

*Par M. Maubec, Doct. en Med. de la Fac. de Montpellier.*

A Paris chez Laurent d'Houry. 1701. In 12. pp. 261.

**L**E S obstructions sont la source ordinaire des tumeurs. L'Auteur de ce Traité en convient. Ainsi il semble, que pour suivre une methode claire, il auroit pu commencer par cette cause, pour descendre ensuite à l'effet. Mais M. Maubec a negligé cet ordre. Il commence par les tumeurs, & puis il vient aux obstructions; ce qui le reduit à l'inconvenient de quelques redites. L'ouvrage ne laisse pas de renfermer de bonnes observations. Le stile & le langage, qui en sont fort negligez, n'ont rien qui attire, rien non plus qui rebute. On ne trouve pas icy des termes qui plaisent; mais on y voit quelquefois des choses qui contentent. Les tumeurs sont de plusieurs sortes. Galien en a fait soixante classes. Quelques autres les reduisent au nombre de 226. M. Maubec, à l'exemple de plusieurs Medecins, les comprend toutes sous l'inflammation, l'érésipele, l'œdeme, & le schire. Il dit que pour prévenir ou pour guérir ces maladies, il faut avoir une idée claire de la maniere dont elles se forment, & dont elles se terminent, & connoître les differens changemens qui y arrivent. Il tâche de donner là dessus quelques lumieres. Il traite d'abord de l'inflammation; il fait voir quels sont les symptomes qui l'accompagnent, les causes qui la produisent, la matiere qui l'entretient, les alterations qui y arrivent, la maniere dont elle prend fin, ses signes diagnostiques & prognostiques, & enfin le moyen de la guérir. Il descend de-là dans le détail, & montre comment il faut traiter la colique nephretique, l'inflam-



mation des reins, celle des parotides, l'écryspele, l'œdeme. Il vient ensuite aux obstructions, dont il finit le traité par un chapitre sur le schire. Il essaye d'expliquer comment les obstructions se forment & se dissipent; il rapporte les désordres qu'elles excitent dans le sang, les diagnostiques & les prognostiques de cette maladie, avec la méthode de la traiter. Un de ses principaux soins est de faire ce qu'il peut pour accommoder ses explications aux loix de la mécanique, & aux nouveaux systèmes: il n'oublie ni le part les cribles & les couloirs qui séparent les humeurs; & c'est sur cela principalement que roulent les raisonnemens de son Livre. Pour ce qui est de la conduite qu'il conseille dans le traitement des tumeurs & des obstructions, on peut dire qu'encore qu'il soit d'une Faculté qui ménage assez le sang, il n'est pas plus modéré qu'un autre sur cet article. Au reste les fréquentes purgations, les prisèmes rafraîchissantes, l'émétique, l'opium, les bains, & dans le bain les prises de casse & de petit lait sont des secours qu'il approuve assez souvent. Le Livre contient plusieurs formules de remèdes qui peuvent être de quelque utilité aux Chirurgiens, & à ceux qui n'ont pas une connoissance suffisante de la Médecine. On trouve à la fin une préparation d'opium qui ôte à ce remède ce qu'il peut avoir de dangereux quand on en donne une trop grande dose. Voici ce que c'est. Prenez de l'opium coupé par tranches, faites-le torréfier dans un plat de terre, & quand il sera assez desséché, ôtez-le du feu, & le pilez, puis le passez par une étamine de soie. Faites bouillir demi livre de cette poudre dans douze pintes d'eau, jusqu'à la réduction de six pintes, que vous coulerez à travers un papier gris. Prenez en même temps demi livre de storax en poudre. Faites-la bouillir dans six pintes de vin blanc que vous laisserez réduire à 3. & que vous passerez ensuite par un linge fin. Joignez cette colature à celle de l'opium, & remettez le tout sur le feu pour le faire devenir en consistance de miel épais. Vous aurez un Laudanum, dont on ne doit craindre aucun mauvais effet quand on en donneroit quatre fois autant que du Laudanum ordinaire. Il se fait plusieurs autres préparations de Laudanum d'un excellent usage, qu'on trouvera décrites dans la Chimie de *Libavius lib. 2 cap. 1.* dans l'Opologie de *Winchlerus*, dans *Scroder*, lib. 4. & dans plusieurs autres.

INSIGNIUM VIRO RUM EPISTOLÆ SELECTÆ QUÆ  
nunc primum prodeunt ex Bibliotheca Jani Guillelmi Meelii  
J. C. Amstelredani ex Typographia Halmiana. C'est-à-  
dire : *Lettres choisies de quelques Hommes illustres*. A Am-  
sterdam de l'Imprimerie de Halmia. 1701. 1. vol. in 8.  
pagg. 183.

**L**ES moindres ouvrages des grands Hommes ont tou-  
jours leur prix , & le Public est obligé à ceux qui s'a-  
pliquent à les rechercher. M. Van Meele a recueilli dans  
ce Volume cinquante Lettres, qui n'avoient point encore esté  
Imprimées. Il les a partagées en cinq Decades. La premiere est  
de celles qui ont esté écrites à Grocius, ou qu'il a écrites luy-  
mesme. La seconde, la 3. & la 4. contiennent celles qui  
ont esté écrites à Scriverius, ou qu'il a écrites; & la 5. est de celles  
que quelques Sçavans ont adressées à Barleus,

*DEVOIRS & Fonctions des Aumosniers des Evêques, divi-  
sez en deux Parties: Où l'on trouvera toutes les Ceremonies Epis-  
copales, tant ordinaires qu'extraordinaires, avec la pratique  
qui est la plus en usage; & les Pscaumes & Prieres sans ren-  
voy, dont on se sert dans ces Ceremonies, & aux Saluts qui se  
font durant l'Année. Par M. Allain, Chanoine de saint  
Brieu. A Paris chez Florentin & Pierre Delaulne. 1701. In  
12. pp. 231.*

*Dialogues entre Messieurs Patru & d'Ablancourt, sur les plai-  
sirs. A Paris chez Guillaume de Luyne & Jean-Baptiste Lan-  
glois, dans la Grand'Sale du Palais. 1701. 2. v. in 12. t. 1. pagg.  
268. t. 2. pagg. 320. Ce Livre a esté suprimé.*

*Le nouveau Democrite, ou delassemens d'esprit. A Paris  
chez Michel Bunet, dans la Grand'Sale du Palais. 1701. 1. v.  
in 12. pagg. 336.*

---

A P A R I S,  
Chez JEAN CUSSON, rue saint Jacques, à l'Image  
Saint Jean-Baptiste, 1702. Avec Privilège du Roy.

# LE JOURNAL

## D E S

# S C A V A N S

Du LUNDI 16. JANVIER M. DCCII.

---

**ACTA SANCTORUM ORDINIS S. BENEDICTI**  
 in faculorum classes distributa. Sæculum VI. quod est ab anno Christi M. ad MC. Colligere cœpit Dominus Lucas d'Achery, Congreg. S. Mauri Monachus; D. Johannes Mabillon, & D. Theodericus Ruinart, ejusdem Congreg. illustrarunt, edideruntque cum Indicibus necessariis. Pars Secunda. C'est-à-dire, *Actes des Saints de l'Ordre de S. Benoist, distribués par siècles. Siècle VI. qui est depuis M jusqu'à MC. dont le Recueil a été commencé par Dom Luc d'Achery, Moine de la Congregation de saint Maur, & que les Peres Dom Jean Mabillon & Dom Thierry Ruinart ont éclairci & publié avec des Indices nécessaires. Seconde Partie.* A Paris, chez Charles Robustel, 1701. In fol. pp. 928. sans la Préface qui est de 62. pp.

**L**E Pere Mabillon traite dans la Préface de ce second Tome, des principaux points de l'Histoire Ecclesiastique de ce temps-là, du schisme de Michel Cerularius, de l'herésie & des condamnations de Berenger, des actions de Gregoire VII. & de l'établissement de plusieurs Ordres.

Il y avoit près de deux cens ans que le schisme de Photius avoit

commencé à diviser l'Eglise Grecque & l'Eglise Latine, quand Michel Cerularius, qui succéda l'an 1044. à Alexius dans le Patriarchat de Constantinople, en vint à une rupture ouverte. Leon IX. estoit alors assis sur le saint Siege de Rome. Les Grecs de la Pouille s'estoient revoltez, & Constantin Monomaque Empereur Grec, avoit besoin du secours des François pour les mettre dans le devoir. Michel Cerularius écrivit à Leon IX. pour l'obtenir par son moyen; mais en mesme temps il jeta une semence de division dans sa Lettre, en exhortant le Pape de disculper les Latins des erreurs qu'on leur imputoit, & de suivre la doctrine & les usages des Grecs. Les points qu'il reprochoit aux Latins, estoient, *d'avoir ajouté le terme FILIOQUE au Symbole, de se servir de Pain Azyme dans le Sacrifice, de manger de la chair le Mercredi, de jeûner le Samedi, de manger des œufs & du fromage dans la Semaine sainte, de manger des viandes suffoquées, de souffrir que les Moines mangent du cochon & de la viande quand ils sont malades, de défendre aux Prestres d'estre mariez, &c.* Leon IX. envoya en Orient Humbert Cardinal Prestre, Pierre Archevesque d'Amalphi, & Frideric Chancelier de l'Eglise Romaine, croyant avoir trouvé une occasion favorable d'éteindre le schisme, parce que l'Empereur Grec ayant besoin des Latins, souhaitoit que les deux Eglises fussent unies ensemble. Les Legats estant arrivez à Constantinople, furent bien reçus de l'Empereur. Humbert refusa Michel Cerularius, & Nicetas Pectoratus Moine de Stude qui avoit entrepris sa défense. Ce dernier se retracts, & le premier fut excommunié par les Legats. Mais quoi que l'Empereur approuvât la conduite des Legats, Michel se trouva assez fort pour se maintenir. Les Legats furent obligez de s'en aller, chargez des présens de l'Empereur pour le Pape. Ils furent dépouillez en chemin par le Comte de Chieti. Cependant Frideric fut accusé d'estre revenu de Grece avec de grands biens: Ce fut ce qui le détermina, selon le Pere Mabillon, à entrer peu de temps après dans l'Abbaye du Mont-Cassin, dont il fut Abbé; & ensuite élu Pape en 1058. sous le nom d'Estienne IX. ou X. Il tâcha de réunir les deux Eglises en envoyant Didier Abbé du Mont-Cassin & deux autres Legats à Constantinople; mais ce fut inutilement.

Le second point traité par le Pere Mabillon dans cette Préface, est l'Hutoire de l'Herésie de Berenger, & de ses condamnations. Berenger estoit né à Tours vers le commencement de l'onzième siecle. Il fit ses études à Chartres sous Fulbert, & après les avoir faites, revint à Tours, où il commença à enseigner son erreur sur l'Eucharistie. Il continua de la publier étant fait Archidiacre d'Angers vers l'an 1040. Lanfranc Moine de l'Abbaye du Bec, qui enseignoit dans cette Abbaye, ayant sçu le sentiment de Berenger, le condanna hautement. Berenger le trouva fort mauvais, & luy en écrivit. Lanfranc se rendit à un Concile tenu à Rome l'an 1050. par le Pape Leon IX. Berenger y fut condamné, & Lanfranc approuvé. On indiqua la même année un Concile à Verceil, où Berenger fut cité. Il n'y comparut pas, mais son erreur y fut condamnée. Le Livre de Jean Scot, sur lequel Berenger appuyoit son sentiment, y fut lû & condamné à estre brûlé. Berenger s'estant réfugié en Normandie, y fut condamné dans une assemblée tenuë à Brionne, où il promit de garder le silence sur ces matieres. Mais étant revenu à Chartres, il continua de dogmatifer, & écrivit sa Lettre à Ascelin. Theoduin & Adelman écrivirent alors contre luy. Le premiet, détournoit le Roy Henry d'assembler un Concile pour juger cette affaire. Ce Prince ne laissa pas de faire assembler celuy qu'il avoit indiqué à Paris, où Berenger & ses Sectateurs furent encore condannez. Berenger écrivit à Richard pour le prier d'employer le credit qu'il avoit auprès du Roy pour luy remontrer que c'estoit injustement qu'on l'avoit condamné. Les jugemens qui avoient esté rendus contre Berenger, furent confirmez l'an 1055. dans les Conciles de Florence, de Tours & de Rouën. Quatre ans après Nicolas II. tint un Concile nombreux à Rome, où Berenger revoqua son erreur, & fit une profession de foy, par laquelle il reconnoissoit *que le pain & le vin après la consecration, n'estoient pas seulement le Sacrement du Corps & du Sang de JESUS-CHRIST, mais son propre Corps & son propre Sang, & qu'il estoit touché par les mains des Presbres, rompu & brisé par les dents des Fideles.* Quoy qu'il eust fait serment de tenir cette doctrine, il ne laissa pas d'écrire contre peu de temps après. Alexandre II. luy écrivit pour l'obliger à renoncer entierement à son erreur. Il n'en fit rien neanmoins, &

fut condanné dans une assemblée tenue à Poitiers en 1073. où il pensa estre tué. Enfin Gregoire VII. entendir Berenger dans deux Conciles de Rome, l'un tenu l'an 1078. & l'autre l'année suivante. Il fit profession dans le premier, *Que le pain après la Consecration estoit le Corps de JESUS-CHRIST né de la Vierge, &c. que le vin estoit le Sang qui avoit coulé de son costé*: Et dans le second, *que le pain & le vin sont changez en la vraie & propre chair vivifiante de J. C. que son vrai Corps & son vrai Sang sont dans l'Eucharistie après la Consecration, non seulement en figure & en vertu, mais en nature & en substance.* Gregoire ayant tiré cette Profession de Foy de Berenger, le renvoya avec des Lettres de recommandation. Nonobstant cela Berenger écrivit encore contre cette dernière Profession de foy, & fut obligé de rendre compte de sa doctrine dans un Concile tenu à Bourdeaux en 1080. Ce ne fut qu'après ce Concile qu'il fut sincèrement converti. Il vécut le reste de ses jours en penitence, & mourut en 1088, dans l'Isle de saint Cosme près de Tours.

Le Pere Mabillon examinant quel a esté le sentiment de Berenger sur l'Eucharistie, fait voir qu'il a souvent paru reconnoître la Présence réelle du Corps & du Sang de J. C. & qu'il n'a combattu directement que le changement du pain & du vin au Corps & au Sang de J. C. *Mon avis*, disoit-il dans sa Lettre à Adelman, *est que le pain & le vin de la sacrée Table est converti, non simplement, mais spirituellement; non par consumption, mais par assumption; non en une particule de la chair, mais dans tout le Corps & le Sang de J. C.* Cependant le Pere Mabillon avoué qu'il nioit dans le fond la Présence réelle, quoy que quelques-uns de ceux qui l'ont combattu, comme Guizmond, ayent crû qu'il y a eu des temps qu'il n'a nié que la Transubstantiation. Ceux qui ont écrit contre luy sont Hugues Evêque de Langres, Lanfranc, Alger, Guizmond, & quelques autres dont le Pere Mabillon fait l'Histoire.

Il loué Gregoire VII. de la fermeté avec laquelle il s'est opposé aux Investitures que les Rois prétendoient, & de ce qu'il a extirpé de l'Eglise la Simonie, & rétabli le Célibat des Clercs. Il venge ce Pape des reproches qu'on luy a faits touchant l'affaire de Berenger, de s'estre contenté d'abord d'une Confession de foy qui n'estoit

n'estoit pas suffisante; d'avoir ordonné dans le dernier Synode, que Berenger se justifieroit par l'épreuve du feu; & enfin d'avoir fait mettre des personnes en prieres pour avoir une revelation de ce qu'on devoit croire sur l'Eucharistie. Le Pere Mabillon après avoir fait voir que Gregoire VII. n'a jamais soutenu l'erreur de Berenger, dit pour excuser ce Pape, qu'il a voulu employer l'épreuve du feu, non pas pour sçavoir si la doctrine de Berenger estoit vraie ou fausse; mais pour sçavoir si la Profession de foy estoit sincere; & qu'il a aussi ordonné des prieres, non pour decouvrir la verité, mais afin que Dieu la fît connoistre à Berenger, & touchast son cœur.

L'Ordre Monastique, qui jusqu'alors n'avoit fait qu'un Corps, se partagea dans ce siecle en diverses Congregations, & en plusieurs Ordres. Saint Romualde établit la Congregation des Camaldules, ainsi nommez de la solitude où il se retira l'an 1023. appellée le Champ de Maldule, *Campus Malduli*. Jean Gualbert de Florence ayant quitté son Monastere pour embrasser une vie plus reguliere, se retira à Vallombreuse, & y jetta les fondemens d'une nouvelle Congregation. L'Ordre de Grandmont fut institué en France l'an 1076. par un Gentilhomme d'Auvergne, nommé Estienne, suivant la Regle d'une Congregation qu'il avoit veüe dans la Calabre, que le Pere Mabillon montre par une Bulle de Gregoire VII. avoir esté une Congregation de Benedictins. L'Ordre des Chartreux a esté fondé l'an 1084. par saint Bruno, natif de Cologne, Chanoine & Theologal de Reims. Le Pere Mabillon ne fait pas grand cas de ce que l'on dit qu'il fut converti à Paris à l'occasion d'un Chanoine danné, qui ressuscita pour annoncer au peuple sa damnation. Il dit *que c'est une historiette qu'on a commencé à publier sur la fin du 13. siecle.* Il souteint que la premiere Regle des Chartreux estoit celle de saint Benoist, & que Guigue a fait ses Statuts selon l'esprit de cette Regie.

On ne connoissoit point avant ce siecle de Freres Convers ou Freres Laïcs; car quoy qu'on reçust dans les Monasteres des ignorans que l'on employoit aux ouvrages grossiers de la Maison, ils n'estoient pas distingués des autres Moines. Ce fut dans le temps que l'Ordre Monastique se divisa en plusieurs branches, que l'on commença à faire cette distinction. La Congregation

de Vaillombreuse est la premiere qui ait eu des Freres Laïcs : ensuite les Moines de Pichenou & de Grandmont en reçurent , & enfin les Ordres des Chartreux & de Cîteaux en eurent plusieurs. Ils étoient en ce temps-là une Profession solemnelle comme les autres Moines. Ceux de l'Ordre de Grandmont qui avoient eux seuls le maniement de tout le temporel , eurent de grands démêez avec les Moines Clercs. Il y eut aussi en ce temps-là des personnes qui sans faire profession & sans prendre l'habit Religieux , se devoioient au service des Monasteres , & leur donnoient leur bien. Ceux-ci furent appelez *Donnez* ou *Oblats*.

Le Pere Mabillon après avoir traité ces points qui regardent la Discipline Monastique, fait les observations suivantes sur la Discipline de l'Eglise : Que la coutume de changer les noms des Papes à leur elevation au Pontificat , s'établit en ce siecle. Qu'il y avoit encore des Cor-évêques : Qu'on lit dans un Concile tenu à Compostelle l'an 1056. une Ordonnance à tous les Prêtres de celebrer la Messe tous les jours ; que cependant cette coutume n'étoit pas établie dans les Ordres de Cluny & de Cîteaux , ni dans celui des Chartreux , où l'on ne disoit qu'une Messe les Dimanches & les Fêtes : Que l'on établit en quelques endroits des Messes particulieres pour chaque Ferie : Que l'on donnoit l'Onction aux Malades avant le Viatique qui leur estoit administré sous les deux Espèces ; Qu'il y a cependant des exemples de la Communion sous une Espèce , &c.

Ce second Tome contient les Vies de soixante Saints, ou environ, de l'Ordre de saint Benoît, morts depuis 1050. jusqu'à la fin du siecle. On en peut porter le mesme jugement que de celles du Volume precedent. Le Pere Ruinart y a observé la mesme methode.

Il reste encore quelques siecles des Saints de l'Ordre de saint Benoît à donner pour achever ce Recueil : mais comme cela conduiroit trop loin , si on vouloit imprimer les Actes entiers de ces siecles, le P. Ruinart tâchera de comprendre tous les siecles suivans dans un seul Volume, en faisant un choix des Actes que l'on y insérera, & en indiquant les lieux où on pourra trouver les autres. C'est sur ces Actes que M. Bulteau a composé son Histoire de l'Ordre de saint Benoît, dont il a paru deux gros Volumes in 4.



qui vont jusqu'au 9. siecle. Le 10. est fait, mais il n'a pas encore esté impruné.

# LES PREROGATIVES DE LA ROBE.

*Par Monsieur de F\*\*\* Conseiller au Parlement.* A Paris, chez Jacques le Febvre, rue saint Severin, près la rue de la Happe. 1701. pagg. 405.

**I**L senble que ce Livre ait esté fait dans le dessein de relever le merite de la Robe, & de la venger de la préférence injuste que l'on donne à l'Epée. C'est M. de Freauville Conseiller Honoraire en la Grand'Chambre qui en est l'Auteur. Il remonte à l'établissement de notre Monarchie Française, pour faire voir que nos premiers Rois rendoient eux-mêmes la justice à leurs Sujets, suivant les Loix qu'ils faisoient rediger dans les assemblées generales ou Parlemens; que les Maires du Palais ayant usurpé cette fonction, avec l'autorité Royale, sur la fin de la premiere Race; les Rois de la seconde ont continué de rendre la justice & de convoquer leurs Parlemens aux lieux où ils en avoient besoin; & que l'Empereur Charlemagne jugeoit les causes des Parties avec les gens de son Conseil, ou commettoit des Seigneurs pour juger en son absence, & quelquefois envoyoit des Juges dans les Provinces. *Qu* sous la troisieme Race nos Rois occupez aux voyages de la Terre Sainte, se sont déchargés sur leurs Parlemens, qui estoient lors Ambulatoires & leur Conseil ordinaire, de la discussion des Procès civils & criminels, & ont tiré du Corps du Parlement, ou des plus grands Seigneurs de leur Cour, quelques Conseillers pour former un Conseil Particulier, que l'on nomma Conseil Secret & Grand Conseil pour les affaires d'Estat. M. de Freauville croit que cela arriva sous Louis le Jeune, auquel on attribue la creation des douze Pairs de France en l'an 1179. & non pas 1479. comme il est écrit par erreur, ou du moins sous Philippe Auguste son fils, quoy que du Tillet soit d'un sentiment contraire, & tiennne que c'est seulement sous le regne de Philippe de Valois que le Parlement de Paris a esté rendu sedentaire. *Que* le grand Conseil a esté depuis érigé en Jurisdiction ordinaire par Louis XII. qui en l'an 1498 y crea 20. Conseillers pour juger avec le Chancelier & les Maîtres des Requestes les affaires Beneficiales & autres de différente nature; que

dans la suite les Chanceliers Poyet, Olivier, & de L'hospital ont fait un nouveau Conseil d'Etat, auquel ils ont mieux aimé presider qu'au Grand Conseil, dont ils ont laissé la Presidence aux Maîtres des Requêtes.

En revenant au Parlement de Paris, il dit que depuis son premier établissement, & celui des autres Parliemens, nos Rois n'ont pas laissé d'y assister souvent pour juger conjointement avec luy les grandes causes, qui avoient le privilège d'y estre jugées. Que Louis XII. se logea dans le Builage du Palais, afin de pouvoir aller plus souvent au Parlement, & qu'il s'y faisoit porter sur un petit mulet par un escalier fait expres jusqu'à la porte de la Grand<sup>e</sup> Chambre.

Il parle ensuite des Fiefs qui n'estant originairement qu'en usufruit, sont devenus patrimoniaux & hereditaires au commencement de la troisième Race, Hugues Capet ayant accordé aux Ducs & aux Comtes la propriété de leurs Duchez & Comtez, avec tous les droits de Seigneurie directe, justice & puissance absolue sur ses Sujets, à la charge de luy en faire la foy & homage: Ce qu'il fit tant pour reconnoître les services des grands Seigneurs, qui l'avoient élevé à la Royauté, que pour les engager à une plus grande fidelité, en les flattant de composer en qualité de Pairs ou Hommes de Fief, une Cour, dont il ne seroit que le premier d'entre eux. Car ce n'estoit pas seulement avec les Pairs que les Rois estoient obligés de rendre justice à tous leurs Sujets; mais ce n'estoit qu'avec eux qu'ils pouvoient se faire justice eux-mêmes. Ces Ducs & Comtes avoient aussi dans leurs Tetres des Cours composées de Vassaux, qui à cause de leurs Fiefs estoient chargés du service Militaire envers leur Seigneur, & de l'administration de la justice envers leurs Sujets.

En ce temps l'Épée & la Robe n'estoient point deux professions distinctes & séparées: ceux qui possédoient les Fiefs s'acquittoient également des fonctions de la justice & de la guerre. La Robe n'estoit pas seulement l'habit de nos Pairs, mais celui de nos Rois, qui en portèrent une robe de pourpre fourrée d'hermine jusqu'au temps du Roy Charles VI. C'estoit l'habit des Pairs, des Chevaliers, & des gens de qualité, à la différence des personnes de condition servile, ou des enfans des Seigneurs appelez anciennement

ciennement Valets jusqu'à ce qu'ils eussent esté faits Chevaliers, & des Artisans, d'où viennent les mots de *Court - vestu* & de *Courant de Boutique*; & ce sont les Robes & Manteaux des anciens Ducs & Pairs que portent encore les Pretidens à Mortier. Dans la suite les Seigneurs n'ayant pas voulu se rendre capables d'administrer la Justice, ils furent obligez d'en commettre l'administration à des Lieutenans: ils conserverent seulement les titres de Baillifs & Senechaux dans les Provinces, & ne furent plus appelez par les Rois dans les Parlemens, où toutes les causes des Nobles devoient estre traitées. La qualité de Maistres fut donnée aux Officiers de Judicature, qui est un terme de Dignité & de Jurisdiction, plus honorable autrefois, que la qualité de Baron & de Chevalier. L'Auteur traite par occasion de la venaliré des Charges, & dit que de la maniere qu'elle se pratique parmi nous, elle ne doit rien diminuer de l'estime qu'on doit avoir pour la Magistrature, puis qu'elle est autorisée par les besoins de l'Estat, & qu'au moyen d'une finance payée au Roy, les Particuliers ont droit de disposer des Offices, comme d'un bien propre en faveur de personnes capables, qui y sont receuës après avoir esté examinées dans les Compagnies. Il ajoute que la Noblesse tire sa source de l'administration de la Justice plustost que des emplois militaires: que les Loix Romaines accorderoient aux enfans des Senateurs, & des Decurions des Villes, non seulement l'exemption de toutes sortes de charges, mais mesme le privilege de la Noblesse, qui estoit attaché à la dignité des Senateurs, dont l'Empereur se disoit du nombre, & qu'ils estoient une portion de sa puissance: que les Charges de Justice ont toujours eu en France le privilege d'annoblir de mesme que celles de la Guerre: que la dignité de Pairs n'estoit autre chose que celle de Juges & de Conseillers, & qu'elle a passé des gens de Justice aux gens d'Epee, & aux Ecclesiastiques; qu'aujourd'uy mesme la Charge de Conseiller est tellement annexée à la Pairie, que la Pairie n'est qu'un Office de Conseiller plus honorable & plus éminent que les autres. Que la qualité de Comte appartenoit aussi aux gens de Robe. De là vient que les Conseillers d'Estat s'appellent encore en Latin, comme les Conseillers des Empereurs de Constantinople, *Comites Consistoriani*. Qu'il y a eu des Comtes Palatins,

comme celui de Champagne, de Poitou, de Beauvais, de Thoulouze & autres, parce qu'ils avoient par la concession de nos Rois Justice Souveraine sur leurs Sujets. Qu'encore que les Lettres de Provision des Officiers des Parlemens ne soient pas expressees pour l'annoblissement, leur dignité les met au dessus de ceux qui sont annoblis par Lettres, parce qu'on suppose qu'ils ont acquis la Noblesse par leurs services: que les Charges de la Robe sont des titres d'une extraction Noble, de même que les Charges Militaires: que les successions des Conseillers se partagent noblement, & que leurs descendans sont maintenus dans la qualité de Nobles en justifiant que leur pere & leur ayeul ont exercé une Charge de Conseiller de Compagnie Souveraine, suivant cette maxime *Patre & avo Consulibus* qui a esté receuë depuis un temps immemorial. Que c'est ainsi que les Fiefs annobissoient autrefois. Que dans plusieurs Couëtumes étant possédés en tierce foy, c'est-à-dire après une possession continuë pendant deux Races, ils se partagent noblement. L'Auteur conclut qu'il n'y a point de difference à faire entre la Noblesse qui naît des Emplois Militaires, & celle qui vient de la Magistrature; puis qu'elles tirent toutes deux leur principe de la vertu.

## NOUVELLE DESCRIPTION DES CHATEAUX ET

*Parcs de Versailles & de Marly. Contenant une explication historique de toutes les Peintures, Tableaux, Statuës, Vases, & ornemens qui s'y voyent; leurs dimensions, & les noms des Peintres & des Sculpteurs qui les ont faits. Avec les Plans de ces deux Maisons Royales. Dedée à S. A. S. Monseigneur le Comte de Toulouse* A Paris, chez Florentin & Pierre Deaulne, rue saint Jacques. 1701. I. v. in 12. pagg. 426.

L'AUTEUR de cet ouvrage, après avoir fait arriver son Lecteur à Versailles par la grande avenue, le conduit d'abord au *Chenyl*, où le grand Veneur a un Appartement où logent les principaux Officiers de la Venerie, & où sont tous les équipages de Chasse. Ensuite il luy fait voir la Maison de Madame la Princesse de Conty Douairiere; la grande & la petite Ecurie; puis estant enté dans le Château, & ayant fait une description de la Chapelle qui

n'est pas encore achevée, il parcourt les Cours, les Sales, les Degrez, la grande Galerie, les Salons qui sont aux deux bouts, & le reste des apartemens. Il fait remarquer en chemin faisant, l'ordre de l'Architecture, les ornemens, les vases, les groupes, les bustes & statues tant anciennes que modernes, les tableaux & toutes les autres raretez de ce merveilleux Château; puis estant descendu dans les Parterres & dans le Parc, il en examine toutes les parterres, la pièce des Suisses, le grand Canal, & les autres pièces d'eau, les parterres, les bosquets; & il finit par la Menagerie, & le Château de Trianon. Il suit le même ordre dans la description du Château de Marly qu'il a suivi dans celle de Versailles.

Comme l'Auteur n'a uniquement *enseigné qu'à peindre à l'esprit ce que les choses qu'il décrit y peindroient elles-mêmes par leur présence*, il a moins cherché à briller qu'à se servir d'expressions *simples, aisées, naturelles*; & telles enfin qu'une description semble les demander. Il n'a point crû devoir étourdir son Lecteur par des *expressions sautillantes, plus propres à faire connoître l'orgueil des Ecrivains que les Monumens qu'ils décrivent*. Il ne promet point de donner par ses expressions de l'éclat aux plus brillants Chef-d'œuvres de Peinture, & du relief aux plus magnifiques morceaux de Sculpture & d'Architecture qui soient au monde, d'illustrer des Ouvrages qui rendent illustre le plus beau lieu de l'Univers, ni de vaincre même quelquefois par ses descriptions les Ouvrages qu'il décrit. Il ne se vante point d'entrer dans l'esprit des Peintres, des Sculpteurs & des Architectes, & d'y lire leurs pensées les plus intimes. Il ne pretend point creuser la partie la plus secrète de l'ame de ces grands hommes, & y démêler des intentions souvent opposées, quoy qu'unies ensemble. Il ne veut point sonder leurs desseins les plus profonds, rechercher leurs expressions les plus étudiées, reveler les mysteres de l'art les plus cachez, rendre palpables & sensibles les agrémens les plus fins, & les charmes les plus imperceptibles de leurs ouvrages, & y faire voir à tout le monde ce qu'il n'y a qu'eux qui aient jamais bien vû, [ & ce que peut-estre ils ne voyoient pas bien eux-mêmes. ]

*Il se contente de dire les choses d'une maniere unie, & de ne faire voir que de la netteté où il auroit souhaité faire paroître de l'esprit; cependant quand le sujet a pu estre orné, il a tâché de n'en*

point perdre l'occasion; & ce n'a esté que pour luy ôster cet air de sècheresse qui est presque toujours in éparable des descriptions exactes, qu'il y a fait entrer la Fable & l'Histoire. S'il n'avoit écrit que pour les Savans, il se seroit épargné cette peine; mais l'on se doit à tout le monde. Il y a beaucoup de gens de qualité & de mérite, qui ayant cultivé leur raison avec plus de soin, que leur mémoire, n'ont pas toujours présent tout ce que les Poëtes & les Historiens nous disent sur un sujet: en un mot il a voulu par les descriptions des Statuës & des Tableaux de Versailles, apprendre la Fable & l'Histoire à ceux qui ne les ont jamais sçûs, ou en faire ressouvenir ceux qui pourroient les avoir oubliés.

[Cette maniere modeste de parler de ses propres ouvrages, sied bien à l'Auteur.] Il ne dit point que dans la carrière où il s'engage, il ne voit aucun guide qu'il puisse suivre; que les Anciens n'ont point assez approfondi le secret des Arts, dont ils ont décrit les productions, & que les modernes sont restez beaucoup au dessous d'eux.

Il se sert utilement des livres de ceux qui ont travaillé sur le même sujet avant luy, comme par exemple de l'explication des Tableaux de la Galerie de Versailles & des deux Salons, faite par M. Rainfant, & de quelques autres ouvrages de cette nature. Et s'il ne nomme point ces Auteurs, c'est qu'il regarde leurs ouvrages, comme un bien public dont il est permis à tous les Particuliers de se servir comme si c'estoit le leur propre.

L'Auteur a ajouté à la fin de son ouvrage, une Table qui contient en abrégé la vie de Ouvriers dont il est parlé dans le corps du Livre. Il y a marqué le temps & le lieu de leur naissance, la partie dans laquelle ils ont excellé, & le temps de leur mort, en sorte que d'un coup d'œil on verra ce qu'on ne trouveroit que dispersé dans plusieurs Vols.

## LETTRES DE CICERON A ATTICUS.

Avec des Remarques. A Paris, chez Florentin & Pierre Delaulne, rue saint Jacques. 1701. 1. vol. in 12. pagg. 379.

ON ne donne pas au Public dans ce Volume, tout ce que le Titre semble luy promettre; des seize Livres des

des Lettres de Ciceron à Atticus , on ne trouve que le Troisième & le Quatrième. L'Auteur de cette Traduction n'a point voulu *toucher aux deux premiers Livres* , parce qu'ils ont déjà esté Traduits en François ; & il a crû qu'il faisoit plutôt penser à satisfaire la curiosité generale sur la suite de ces Lettres , que la délicatesse de quelques Particuliers sur le stile du Traducteur ( M. de S. Real ) qui peut se sentir en quelques endroits de son pays , & de sa retraite ; mais qui ne laisse pas d'avoir beaucoup de force & de vivacité. Si le Public est content de cet Essai , l'Auteur promet que la suite sera bien-tôt en estat de paroître , & qu'il y joindra les Lettres de Ciceron à son frere , & à Brutus , qui sont du mesme genre que celles à Atticus , & qui ne sont pas d'un moindre prix. Pour ce qui est du merite des Lettres à Atticus , tant pour le fond des choses , que pour la forme , de leur difficulté , & de leur usage par rapport à l'Histoire , & de plusieurs autres choses qui pourroient ou rehausser le prix de l'Original , ou faire valoir le travail du Traducteur ; l'auteur renvoye son Lecteur à la Préface de M. de Saint Real , qui ne laisse rien à desirer là dessus. Quant à ce qui regarde sa maniere de Traduire , il en a rendu conte , au Public dans sa Préface sur Herod'en. Il espere de l'équité des Lecteurs qu'ils ne le condamneront pas dès lors que sa Traduction ne répondra pas à la premiere idée que les paroles du Texte pourront quelquefois leur donner : souvent un Traducteur a beaucoup moins de penetration & d'habileté que ses Lecteurs , mais il a plus d'habitude avec son Auteur. Cet avantage fait une espece de préjugé en sa faveur. Il est vray , mais ce préjugé n'empêchera peut-estre pas les critiques de comparer le Texte avec la Version , & de juger qu'on s'est souvent éloigné de l'Original sans aucune nécessité. Ils diront , par exemple , qu'on a pris un tour qui n'est pas naturel , en traduisant le commencement de la premiere Lettre , & qu'on auroit pu exprimer la pensée de Ciceron d'une maniere plus vive , sans rien perdre du sens. Ils trouveront aussi sans doute à redire à la Traduction de la cinquième Lettre : ils diront

qu'elle est lâche , qu'on y foure fans necessité des pensées fort communes qui ne sont point dans l'Original , & que même on n'attrape peut-estre pas toujours le veritable sens. La voicy toute entiere ; on en jugera mieux.

*Epistola V.*

*Lettre V. Verson.*

**T**erentia tibi & sapē, maximas agit gratias. Id est mihi gratissimum. Ego vivo miserrimus , & maximo dolore conficior. Ad te quid scribam nescio. Si enim es Romæ , jam me assequi non potes. Sin es in via , cum eris me assecutus coram agemus quæ erunt agenda. Tantum te oro ut quoniam me ipsum semper amasti , eodem amore sis. Ego enim idem sum. Inimici mei mea mihi non me ipsum ademerunt. Cura ut valeas.

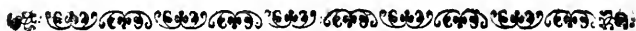
**M**A femme me marque dans toutes ses Lettres , qu'elle vous a mille obligations. Je suis bien-aise qu'elle soit sensible à toutes vos bontez , autant qu'elle le doit estre. L'accablement & la tristesse dans laquelle je suis plongé , ne me permettent pas de vous écrire fort au long ; & je ne vois pas ce que je pourrois vous mander : car si vous estes encore à Rome , la diligence que vous feriez pour me joindre seroit inutile ; & si vous estes en chemin , nous pourrions bien-tost raisonner ensemble sur tout ce qui me regarde. Je vous conjure seulement de me conserver cette amitié qui ne s'est jamais démentie , de mon costé je suis toujours le même. Mes ennemis en chargeant ma fortune n'ont pu changer mon cœur. Ayez soin de votre santé.

[ Id est mihi gratissimum. ] Je suis bien-aise qu'elle soit sensible à toutes vos bontez autant qu'elle le doit estre. Est-ce la reconnoissance de Terentia pour les services que luy rend Atticus qui donne tant de joye à Ciceron ? Ne sont-ce point plustost les services mêmes que Atticus rend à Terentia ? Je ne doute point que plusieurs ne soient pour le dernier. C'est peut-estre l'un & l'autre. [ Ego vivo miserrimus , & maximo dolore conficior. Ad te quid scribam nescio. ]



cio. ] *L'accablement & la tristesse dans laquelle je suis plongé, ne me permettent pas de vous écrire fort au long ; & je ne vois pas ce que je pourrais vous mander.* Bien des gens diront que cela est traduit fort au long, que la vivacité du Texte n'est point conservée dans la Traduction, & qu'on y fait même entrer une pensée triviale à laquelle Cicéron n'a pas donné la moindre occasion. [ *Si es in via, cum eris me assécutus coram agemus quæ erunt agenda.* ] *Si vous estes en chemin nous pourrons bien-tôt raisonner ensemble sur tout ce qui me regarde.* C'est mal raisonner, dira quelqu'un ; Cicéron ne raisonne point ainsi. Il faut avant toutes choses, que Atticus le joigne. [ *Cum eris me assécutus.* ] Il falloit traduire ce mot. [ *Inimici mei mea mihi, non me ipsum ademerunt.* ] *Mes ennemis en changeant ma fortune n'ont pu changer mon cœur.* Notre Traducteur avoué dans la Note que ce n'est pas là le sens de son Original, & qu'il a bien senti qu'il manquoit de justesse ; car il n'est pas surprenant, dit-il, que sa mauvaise fortune n'eût rien diminué de sa tendresse pour ses amis. *Le malheur nous rend plus sensibles.* C'est dans la prospérité & dans l'élevation que l'amitié s'éprouve. *Le Texte pris en luy-même signifie plus naturellement : Que le renversement de sa fortune n'avoit pu l'ébranler.* Pourquoi donc ne pas suivre ce dernier sens, qu'on connoist estre le véritable ? C'est, dit-on, qu'il y a dans cette pensée plus de grandeur que de vérité, & il faut convenir que les malheurs de Cicéron avoient fait une terrible impression sur luy, & qu'il n'estoit presque pas reconnoissable. Ces paroles dans la bouche de Metellus Numidicus auroient esté aussi justes qu'elles sont belles. Mais pour Cicéron elles ne luy conviennent pas : Il fait paroître par tout trop de foiblesse dans sa mauvaise fortune. Depuis quand, dira quelqu'un, est-il permis à un Traducteur d'abandonner le sens de son Original, sous prétexte que les pensées de l'Auteur qu'il traduit ne luy conviennent pas ? Si ce principe est une fois reçu, on peut s'assurer qu'on verra peu de Traductions fidelles. D'ailleurs on convient dans la Préface, que Cice-

céron estoit un homme vain. On ne veut point le justifier sur ce défaut comme a fait M. de S. Real. Pourquoi donc luy oster une pensée qui marque si bien son caractère, pour luy en donner une qu'il n'a point, par la seule raison qu'elle convient mieux à l'estat où il est ? On a lieu de croire que ceux qui considereront attentivement cet endroit, ne seront pas plus contents de la Note, que de la Version. On n'a pas jugé à propos d'insérer icy l'examen d'un plus grand nombre de ces Lettres. Le Traducteur suit par tout la mesme methode ; ainsi cet échantillon suffira pour donner une idée de tout l'ouvrage à ceux qui n'auront pas le temps, ou qui ne voudront pas se donner la peine de l'examiner eux-mêmes. Au reste, on ne peut pas disconvenir que son dessein ne soit tres-beau, & qu'il ne rende un grand service au public, en luy donnant une bonne Traduction de toutes les Lettres de Ciceron à Atticus. De bonnes Notes seront aussi d'un tres-grand secours, tant pour l'intelligence du Texte qui est difficile, que pour débrouiller l'Histoire de ces temps-là, qui est assez embarrassée.



### FAUTES A CORRIGER.

I. JOURNAL, page II. ligne 20. discussions, *lisez*, divisions.

II. JOURNAL, page 24. ligne 30. bon, *lisez*, mystere.

A PARIS,

Chez JEAN CUSSON, rue saint Jacques, à l'Image  
de Saint Jean-Baptiste. 1702. Avec Privilege du Roy.

# LE JOURNAL

## DES

# SCAVANS.

Du LUNDI 23. JANVIER M. DCCII.

### DE SANGUINIS NATURA ET CONSTITUTIONE

Exercitatio Physico-Medica, Dominici Gulielmini Philosophi & Medici Bononienfis. Non ita pridem in patrio, nunc in Patavino Liceo Matheseos Profefloris. C'est-à-dire, *Dissertation Physique sur la nature du sang. Par Dominique Guillelmin, Professeur en Mathematique à Padoue.* A Venise. 1701. in 8. pp. 108.

**P**OUR bien connoître la nature du sang, il faut en premier lieu considerer avec soin, les substances qui sont portées dans sa masse. En second lieu examiner la propre matiere du sang. Troisièmement en faire l'Analyse par les moyens que la Chymie nous fournit. Quatrièmement réfléchir sur les phenomenes qu'on remarque dans le sang. Et enfin observer la nature des liquides qui se separent de la masse de ce fluide. C'est ce que se propose l'Auteur du Traité dont il s'agit; & c'est en mesme temps ce qu'il pratique avec beaucoup d'exactitude. Il s'attache d'abord au premier moyen, qui est l'examen des choses qui vont dans la masse du sang. Il en assigne deux: l'air & les alimens. Il dit que l'air porte dans le sang des particules nitreuses & volatiles, par le moyen desquelles cette liqueur devient rouge. Il le prouve en ce que si l'on jette dans du sang bien noir un peu de nitre, le sang prend une couleur rouge. Il renvoye là dessus les Lecteurs à M. Malpighi

& à M. Boile. Pour la nourriture il reconnoît que l'aliment, soit liquide ou solide, fait la matiere du chyle, & le chyle celle du sang; que le chyle est composé de trois sortes de parties; les unes pures, subiles, & capables de se convertir en sang; les autres grossieres, pesantes, & nullement proportionnées aux orifices des veines lactées qui les devoient recevoir; que les autres sont des sels fermentacifs armez de petites pointes en forme de coins. Il remarque que la bile qui va du foye dans les intestins, s'embarasse avec les parties grossieres du chyle, & par là donne lieu à l'union des plus subiles. Que le suc du pancreas qui, selon M. Graaf, est acide, & selon l'expérience, insipide & alcali, émousse les restes du levain demeuré dans le chyle, & adoucit toute la masse. Que des ferments differens verséz par les glandes des intestins achevent la dissolution des parties grossieres du chyle, & separant celles qui ne peuvent estre assujéties. L'Auteur suit le chyle dans toutes ses routes, & expose avec beaucoup de netteté la maniere dont ce suc va se rendre dans le sang, comme un ruisseau dans un fleuve. Il passe en suite au second moyen qu'il s'est proposé; il examine la propre substance du sang; & la considere au sortir de la veine. Cette fumée qui s'en échappe arreste d'abord son attention; il trouve que ce sont des parties volatiles pleines d'esprits, lesquelles servent à entretenir la liqueur dans sa fluidité. Il s'attache après cela à considerer les deux substances qui se separant quand le sang se refroidit; je veux dire cette masse épaisse, & cette ferosité qu'on y remarque. Le microscope luy decouvre dans la premiere deux sortes de parties; l'une blanchâtre, composée de fibres entrelassées; & l'autre rouge composée d'une infinité de petits globules, dont la decouverte est due à M. Leeuwenocch. Il remarque que ce sont ces globules qui teignent en rouge l'eau où l'on a esté saigné du pied; que ces mesmes globules se separant de la partie blanchâtre, où ils estoient retenus, laissent flotter quelque fois dans l'eau une masse blanche qui étonne mal à propos quelques Medecins, puis que ce n'est autre chose qu'un entrelasement de fibres embarrassées ensemble. Pour ce qui est des globules, le microscope nous apprend que chaque globule est un amas de plusieurs petits corps ovales plats, qui estant seuls paroissent transparents & sans couleur, & qui estant assemblez font une couleur rou-

ge. L'Auteur prétend expliquer par-là d'où vient que l'air donne au sang des arteres un rouge si vif; C'est, dit-il, que les parties nitreuses de l'air, agitant avec violence le sang des arteres, empêchent que ces particules ovales plates, dont nous venons de parler, ne s'attroupent en assez grand nombre pour faire un rouge sombre. C'est à quoy Leeuwenoech ne prend pas garde quand il attribue à l'abondance de la serosité, le rouge éclatant qui se remarque dans le sang des arteres; car le sang contenu dans la veine cave ascendante, renferme une grande abondance de serosité, fournie par le chyle & par la lymphe; & cependant il y est d'un rouge aussi brun que dans les autres veines. Il explique encore par le même moyen pourquoy le sang paroît plus noir au fond des palettes que dessus, ce qui vient, dit-il, de ce que les globules sont plus pesans que les fibres du sang, & qu'ainsi ils ne manquent point de gagner le bas. Cette difference de couleur a imposé aux Anciens qui l'ont regardée comme une preuve convaincante de l'humeur melancholique mêlée dans le sang. Il leur estoit facile de s'éclaircir là dessus; car s'ils avoient exposé à l'air la partie du sang qui au fond du vaisseau paroïssoit brune, ils l'auroient vu devenir en moins d'une heure d'un rouge clair; ce qui arrive non seulement à cause des parties de l'air, qui agitant ces globules en séparent les parties ovales plates, dont le grand nombre reuni fait le rouge obscur, ainsi que nous l'avons observé; mais encore parce que ces globules par leur propre poids, abandonnent insensiblement le haut, & se precipitent. On ne sçauroit douter de ces globules puis que le microscope nous les fait voir; mais pour les fibres c'est une question entre Malpighii & Bohnius. Le premier soutient qu'il y a des fibres dans le sang. Le second, que ces fibres ne paroissant que quand le sang est coagulé, il y a apparence qu'elles n'y estoient point auparavant, & qu'elles ne sont que l'effet de la coagulation: quoy qu'il en soit, il est certain, que dans le sang figé on remarque des fibres. C'est quelque chose de curieux que la maniere dont elles sont disposées: elles sont comme un rets dont les intervalles tiennent emprisonnez la serosité & les globules du sang. Il arrive de là que quand on coupe le sang figé, ou qu'on le presse, il en sort aussi-tôt de l'eau qu'une liqueur rouge suit de près. L'Auteur rapporte au sujet de ces fibres tout

ce qu'on y observe par le microscope , à mesure que le sang se fige. Ce qu'il dit là dessus est digne de la curiosité des Lecteurs. Il passe ensuite à la partie sereuse du sang , dont il explique les différentes apparences d'une maniere qui peut avoir son utilité dans la pratique de la Medecine. La serosité du sang renferme plusieurs sortes de sels ; & si après avoir mouillé de cette eau un morceau de verre , on le laisse sécher , le microscope découvrira sur la superficie du verre différentes figures de sels , les uns simples , les autres composez. L'Auteur suit toujours la division qu'il a établie , & vient de cet examen du sang à celui qui se fait par le moyen de la Chymie. Il examine avec une nouvelle attention la serosité , & la partie épaisse dont nous venons de parler , & rapporte là dessus plusieurs experiences qui ne sont pas moins utiles que curieuses. De tout ce qu'il établit jusqu'icy sur la nature du sang , voicy ce qu'il en conclut luy-mesme : Que le sang n'est autre chose qu'un fluide aqueux , dans lequel sont premierement meslez plusieurs sortes de sels de différentes figures , & de divers volumes. Secondement des filamens d'une substance blanche , facile à se figer. Troisièmement des globules rouges composez de particules ovales plattes , fort transparentes. Quatrièmement des parties de souphre. Cinquièmement des molecules formées par la differente combinaison des autres corps. Sixièmement des parties de chyle à demi changées , qui tiennent encore de la nature des alimens d'où elles sont sorties ; & enfin des parties d'air , dont les unes apportées par le chyle sont plus grossieres , & les autres fournies par les poulmons , sont si spiritueuses qu'elles échappent à toute l'adresse de l'Analyse. Cette composition du sang bien établie facilite l'explication de ce qui se passe dans le corps de l'animal , soit pour la santé , soit pour la maladie. L'Auteur expose en détail les usages de toutes les parties du sang , & a toujours soin d'allier dans ses explications le raisonnement avec l'experience. Il n'est point de ceux , qui au prix mesme de la verité , veulent rendre raison de tout. Quand il trouve quelque chose de trop obscur , il avoué de bonne foy qu'il ne peut l'expliquer , & il aime mieux abandonner la question que de rapporter des conjectures sans fondement. Après avoir expliqué la nature du sang , il exami-

ne comment il se trouve du sang dans l'embryon , & comment ensuite le chyle devient sang. Pour rendre la chose plus sensible , il considere ce qui se passe dans l'œuf d'une poule ; & il fait voir qu'encore qu'il ne paroisse de liqueur rouge dans l'œuf qu'environ deux jours après qu'il a commencé à estre couvé , il ne s'ensuit pas qu'il n'y ait du sang dès le premier moment de sa formation , la couleur rouge n'estant qu'une qualité accidentelle au sang. Il pretend que le sang qui se trouve dans l'œuf , n'est point un sang nouvellement produit , mais un sang que l'embryon a tiré de sa mere. En sorte , dit-il , que rien n'empêche de penser que le premier sang qui a esté formé par le Créateur dès le commencement du monde , s'est reparé ensuite , & se repare tous les jours par le sang mesme , comme un ferment qui convertit en sa substance les sucs propres à estre changez , ou comme un cachet qui imprimant sa figure sur une matiere , la rend propre à l'imprimer sur d'autres ; & ainsi à l'infini. Il descend de là à la maniere dont le chyle peut prendre la nature de sang ; ce qu'il explique avec beaucoup d'ordre & de clarté. Il vient ensuite au quatrième Article de sa division ; & il réfléchit sur les phénomènes du sang , qu'il reduit à sept : la chaleur , la rougeur , la fluidité , le mouvement , la subtilité , la gravité , & la distribution aux différentes parties du corps. Il refuse sur la chaleur le sentiment des Anciens , qui ont regardé en cela le sang comme analogue à l'element des étoiles : il n'approuve pas plus le feu que quelques Modernes , comme Gassendi , Willis , Hogelandus ont supposé dans le cœur pour expliquer la chaleur du sang. C'est , selon luy , aux souphres seuls qu'il faut rapporter la véritable cause de ce phenomene. Il acheve enfin son Traité par l'examen des ferments & des autres humeurs que les glandes separent de la masse du sang , & fait voir que les principes qu'il a establis , s'accordent parfaitement avec tout ce qui se passe sur ce sujet. Cet ouvrage est d'autant plus à estimer , que peu de Medecins se sont appliquez à nous donner des Traitez particuliers sur la nature du sang ; & que parmi les Livres que nous avons sur cette matiere , si l'on excepte celuy du sçavant M. Boile , intitulé , *Apparatus ad Historiam sang. hum.* à peine en trouvera-t-on un qui merite d'estre leu.

## CONFERENCES ECCLESIASTIQUES

*de feu Messire Henry de Barillon, Evêque de Luçon, sur les Sacramens de l'Extreme-Onction, de l'Ordre & du Mariage. Tomes VIII. & IX. 2 voll. in 12. A Paris, chez Antoine Dezallier. 1701. t. 8. pagg. 556. t. 9. pagg. 517.*

**L** Ignorance des Pasteurs étant une des choses les plus pernicieuses à l'Eglise, & la source ordinaire des plus grands déreglemens; un des principaux devoirs des Evêques, est de travailler fortement & efficacement à leur instruction. C'est aussi à quoy ils se sont appliquez dans tous les temps; & l'antiquité Ecclesiastique est pleine d'une infinité d'Exhortations, d'Instructions, d'Avertissemens, de Lettres par lesquelles les Evêques des premiers siècles faisoient part de leurs lumieres à leur Clergé, & luy apprennoient ses devoirs. C'est en suivant cet esprit que dans le neuvième siècle Charlemagne, cet illustre Restaurateur de la Discipline Ecclesiastique, aussi bien que des Lettres, voulant pourvoir à l'instruction du Clergé, particulièrement sur ce qui regarde les choses nécessaires & de pratique, comme l'explication du Symbole, l'administration des Sacramens, & les ceremonies de l'Eglise, écrivit à tous les Archevêques du Royaume, de faire dresser chacun dans sa Province, des Instructions claires & faciles sur ces sujets. Ce fut en consequence de cet ordre qu'Amalarius, Jesse, Odilbert, Theodulphe, Leidrade & plusieurs autres habiles gens furent chargez par les Metropolitains de faire des ouvrages sur ce plan, dont quelques-uns sont venus jusqu'à nous. La coutume de tenir des Assemblées réglées des Curez pour y faire des Conférences, estoit établie en France vers la fin de ce siècle, comme nous l'apprenons de Riculphe Evêque de Soissons, qui ordonne expressément dans sa Lettre Pastorale, adressée l'an 839. aux Curez de son Diocèse, de tenir des Assemblées par Doyennéz tous les premiers jours des mois, & d'y avoir des Conférences sur ce qui regarde leur ministère, & les besoins de leurs Paroisses. Cet ancien usage de l'Eglise de France s'y pratique présentement presque par tout avec fruit; & quelques Evêques



ont crû que les Conférences tenues dans leurs Diocèses, revêues par des personnes d'un mérite distingué, & munies de leur autorité, seroient tres-utiles non seulement aux Ecclesiastiques de leurs Diocèses ; mais encore à toute l'Eglise, si elles estoient rendues publiques par l'impression. Feu Monseig. l'Evesque de Luçon, qui n'avoit pas moins de lumiere que de pieté & de zele, est un de ceux qui ont travaillé avec le plus d'application à perfectionner les Conférences de son Diocèse, pour les faire ensuite imprimer. Il en a paru treize volumes de son vivant, sçavoir six volumes sur les Epîtres de saint Paul, deux volumes sur les Commandemens de Dieu, & cinq sur les Sacremens du Baptême, de la Confirmation, de l'Eucharistie, & de la Penitence. Ces deux-cy sur les Sacremens de l'Extreme-Onction, de l'Ordre & du Mariage, étoient faits de son vivant : Il les avoit même relus & approuvez, & ordonné à son Libraire de les imprimer : mais cela n'ayant point esté executé avant sa mort arrivée le sixième May 1699. il a chargé de vive voix, & par son Testament, un Chanoine de son Eglise de prendre soin de cette impression.

Ces sortes d'ouvrages qui sont faits pour l'instruction des personnes qui peuvent estre d'un mediocre sçavoir, ne demandent pas une si profonde érudition ; mais beaucoup de simplicité & de clarté. Il n'est pas nécessaire d'y traiter à fonds les questions subtiles de la Scholastique, ny d'y épuiser les matieres par des recherches curieuses. Il suffit d'y expliquer ce qu'on doit sçavoir touchant la doctrine, & ce qui est d'usage & de pratique : Ils ne demandent point un stile élevé & fleuri, mais simple & naturel. C'est de cette maniere que sont composées ces Conférences. On n'y propose que des questions utiles, ou pour l'instruction, ou pour l'édification, ou pour la pratique. On les y resoud d'une maniere nette & solide ; & ces resolutions sont toujours fondées sur des autoritez de l'Ecriture sainte, des Decrets des Conciles, & des passages des Peres. Le texte du Concile de Trente, le Catechisme de ce Concile, & saint Thomas sont les regles ordinaires de la doctrine que l'on y enseigne, qui est confirmée & illustrée par d'excellens passages des Peres Grecs & Latins.

## CONFERENCES ECCLESIASTIQUES

*du Diocèse de Condom, 2. Tomes in 12. A Paris, chez Jean Guilletat & Louis Coignard. 1701. t. 1. pagg. 441. t. 2. pagg. 437.*

**C**ET ouvrage est de la même nature que le précédent. Il est traité dans le premier Tome des Loix, des Censures, des Contrâcts, du Prêt, de l'Usure & de la Restitution : Dans le Second des Benefices, des Beneficiers & de leurs devoirs. On a fait encore entrer dans celui-cy des Instructions sur les Sacremens.

## DISCOURS SUR LA VIE ECCLESIASTIQUE.

*Par Messire Joseph Lambert, Prestre, Docteur en Theologie, de la Maison & Société de Sorbonne, & Prieur de S. Martin de Palaiseau. A Paris, chez Antoine Dezallier, rue saint Jacques. 1702. 2. voll. in 12. t. 1. pagg. 541. t. 2. pagg. 575.*

**S**I les Conférences Ecclesiastiques, dont nous venons de parler, sont tres-propres pour instruire des Ecclesiastiques de la Doctrine de l'Eglise, & de leurs devoirs par rapport à l'administration des Sacremens; ces Discours de M. Lambert ne le sont pas moins pour former leurs mœurs, & leur apprendre les vertus qu'ils doivent pratiquer. M. Lambert a renfermé dans vingt-quatre Discours, les maximes qui doivent être les regles de la vie & de la conduite des Ecclesiastiques. Ces Discours sont pleins d'excellentes veritez tirées de l'Ecriture sainte, des Peres, & des Conciles, & écrits avec une éloquence qui convient à la matiere. Ils ne sont pas seulement instructifs, mais encore touchans. Ils contiennent des exhortations tres-vives à la pratique des vertus qu'il enseigne, & des descriptions des vices contraires, qui en font horreur. L'on y releve l'excellence de l'état Ecclesiastique. On y fait voir que nul ne doit s'en approcher sans y être appelé de Dieu. On y apprend l'esprit Ecclesiastique, & quelles sont les qualitez necessaires à ceux qui font profession de cet Etat. On y donne  
des

des avis salutaires pour fuir les vices, & pour s'acquitter comme il faut de ses devoirs : On y recommande les vertus que les Ecclesiastiques doivent pratiquer ; & on y déclame fortement contre les desordres & les déreglemens des méchans Prestres. Nous allons rapporter quelques endroits qui feront connoître de quelle sorte ces matieres y sont traitées.

Voici comme il parle de l'excellence de l'état Ecclesiastique, dans le second Discours part. 1. p. 48. [ Pour avoir une juste idée de la grandeur de l'Etat Ecclesiastique, il faut en juger premièrement par l'honneur que le Fils de Dieu veut que l'on rende à ses Ministres. Secondement par rapport à l'idée que les Saints ont eue de la grandeur de cet Etat. Troisième-ment par rapport aux grands pouvoirs que J. C. communique à ses Ministres. Je pretens donc qu'il n'y a rien de plus grand que l'Etat Ecclesiastique ; parce que le Fils de Dieu commande de porter un honneur tres-grand aux Ministres de l'Evangile, parce que les Saints ont crû qu'il n'y avoit rien de plus élevé que l'Etat Ecclesiastique, parce que les Puissances qui sont données aux Ecclesiastiques, surpassent toutes celles de la terre. ] Et quelques pages après p. 55. [ Ce caractère est si élevé, que tous les Saints qui en ont eu une juste idée, ont tremblé lors qu'ils ont esté élevez au sacré ministere des Autels. Ils ont tremblé, parce qu'en considerant combien le rang auquel on les élevoit, étoit au dessus de ce qu'ils meritoient, ils se jugeoient à bon droit indignes d'un si grand honneur. Ils ont tremblé, parce que sentant la pesanteur du fardeau dont on les chargeoit, ils avoient lieu de craindre que ce fardeau ne fust au dessus de leurs forces, & de ne se pas acquitter assez fidèlement de leurs obligations.

Dans le Discours 3. de l'Esprit Ecclesiastique, *ibid.* p. 92. [ Une des graces dont nous avons particulièrement besoin pour nous conduire en toutes choses, comme de fideles Ministres, c'est l'Esprit Ecclesiastique. Grace précieuse & importante, sans laquelle nous ne pouvons appartenir à J. C. comme le saint Apôtre nous le déclare, quand il nous dit : *Si quel-  
qu'un n'a point l'Esprit de J. C. il n'est point à luy* . . . . .  
( *Rom. 8. 9.* ) Il y a deux sortes d'esprits qui se combattent

„ l'un l'autre , & qui font entièrement oppofez : L'Efprit Ec-  
 „ clefialtique , & l'efprit du monde. Le grand obftacle qui  
 „ nous empêche de recevoir l'efprit Ecclefiaftique , c'eft que l'ef-  
 „ prit du monde eft en nous. ( *ibid.* p. 137. ) Si l'on ne recon-  
 „ noît point en vous les caractères de l'Efprit Ecclefiaftique ,  
 „ voyez fi vous n'y remarquez point les fignes malheureux de l'ef-  
 „ prit du monde. Qu'aimez-vous ? La vie molle & inoccupée.  
 „ L'Eglife a des emplois qui font pénibles. Elle a des richesses  
 „ & des honneurs. De tout cela qu'eft-ce qui vous a touché ?  
 „ Quel a été le motif de la réfolution que vous avez prife d'em-  
 „ braffer l'Etat Ecclefiaftique ? Vous n'avez jamais fenti en vous  
 „ que beaucoup d'aversion pour la peine. Les honneurs & les  
 „ richesses de l'Eglife ; voilà ce que vous avez confidéré : Voi-  
 „ là le point précis auquel vous vous êtes arrêté , pour former  
 „ votre réfolution. Il n'eft donc que trop clair que l'efprit du  
 „ monde eft en vous ; c'eft-à-dire que vous entrez dans l'Eglife  
 „ malgré elle , qu'elle vous détefte , & qu'elle ne peut vous  
 „ fupporter au rang de fes Miniftres. Comment croyez-vous que  
 „ cette témérité fera punie ? Et comment ne craignez-vous point  
 „ d'imiter J. C. l'Epoux de l'Eglife , qui prenant les intérêts de  
 „ fon Epoufe , ne manquera pas de venger un jour les outrages  
 „ que vous lui faites.

Il prouve dans le quatorzième Difcours que l'Efprit de l'Eglife  
 a toujours été & eft encore , de n'admettre aux Ordres que  
 ceux qui ont été exempts du crime d'impureté , & que ceux  
 qui y tomboient depuis leur promotion en fuflent déchus , & ne  
 fuflent plus aucune fonction de leur miniftère. Il condamne  
 fortement la pluralité des Benefices dans le 23.<sup>e</sup> Difcours.  
 „ Quel autre principe , ( dit-il p. 490. ) que celui d'une cu-  
 „ pidité déreglée , peut conduire ceux qui amaffent plusieurs Be-  
 „ nefices ? Ils rougiroient de dire qu'un feul de leurs Benefices  
 „ n'eft pas fuffifant. Il le feroit même pour l'entretien honnête  
 „ d'un Clerc qui pafleroit en beaucoup de chofes les bornes étroi-  
 „ tes de fon état & de fa condition. Le faint Concile a raifon  
 „ de déclarer que tous les prétextes dont les Clercs ambitieux  
 „ fe fervent pour fe juftifier , ne font que des artifices pour trans-  
 „ greffer les loix les plus faintes , & les mieux établies .....

Ne me dites donc point que vous ferez des aumônes, que vous bâtirez des Temples, que vous soutiendrez une œuvre qui chancelle. *Celui qui peut des pierres même susciter des enfans à Abraham*, saura bien accomplir son œuvre dans les temps qu'il a marquez, sans qu'il soit nécessaire d'avoir recours à des moyens si solennellement défendus. Ce qui est de plus pressé pour vous, c'est d'édifier l'Eglise. Ce qui lui manque, & dont elle a le plus besoin, ce sont des exemples d'Ecclesiastiques assez desintéressés pour quitter des Benefices dans des occasions où ils sont évidemment obligés de le faire pour obéir aux loix de l'Eglise. Si ceux-là même qui conservent plusieurs Benefices pour en faire des aumônes, ne sont pas excusables, que dirons-nous de la scandaleuse pluralité de ceux qui amassent plusieurs Benefices, pour contenter leur luxe, pour satisfaire leur sensualité, pour vivre dans les délices, pour entretenir des équipages somptueux ? Qui pourroit expliquer la condamnation que s'attirent ces Ecclesiastiques, & la rigoureuse vengeance que Dieu tirera un jour du mépris qu'ils ont fait des saintes loix de l'Eglise ? ] Enfin l'auteur de ces Discours combat par tout le relâchement & le déreglement, sans néanmoins outrer les choses par une morale trop severe. Il établit les veritez qu'il enseigne sur des passages de l'Ecriture sainte, sur les témoignages des saints Peres, sur les Canons des Conciles, & sur les plus beaux exemples de l'Antiquité.

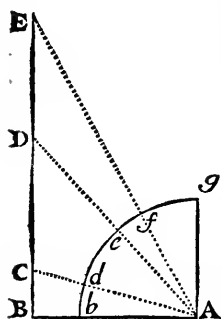
TRAITE' DE PERSPECTIVE, OÙ SONT  
*contenus les fondemens de la Peinture. Par le R. P. B.  
 Lamy, Prestre de l'Oratoire. A Paris, chez Jean Anisson,  
 rue de la Harpe, 1701. 1. v. in 8. pagg. 227.*

LE dessein de l'Auteur en publiant ce Traité, a esté d'ecrire pour ceux qui veulent étudier les Mathematiques. Ce n'est donc pas pour ceux qui ne recherchent que la pratique de la Perspective. On doit regarder un Tableau comme une fenetre par laquelle on verroit les objets réels qui y sont representez. Quand un Tableau est fait selon les regles, les rayons de lumiere qui le font voir, doivent frapper les yeux dans le

mesme arrangement , & avec les mesmes impressions que s'ils partoient des objets mesmes. Voila donc ce que c'est que la Perspective considérée comme une partie des Mathematiques. Elle donne des regles Geometriques , les positions de l'œil , du tableau & des objets étant données, pour trouver tous les points par où passeroient les rayons qui viennent des objets , si le Tableau étoit transparent. Ce sont ces regles que l'Auteur démontre d'une maniere courte & sensible , ayant fait faire des figures qui font voir les choses sur le papier aussi vivement que si elles avoient du relief. C'est ce qu'il a en vuë sans avoir dessein que chaque figure fût une parfaite Perspective ; parce qu'il ne le croyoit pas necessaire. Un tableau peut être situé différemment. Il peut être ou perpendiculaire , ou incliné , ou parallèle à l'horison. Son fond peut être uni ou raboteux , plat ou convexe. On donne des regles pour trouver la Perspective d'un objet , selon toutes ces différentes dispositions. Sans doute qu'un Tableau pour faire son effet , doit être fait selon les regles que démontre l'Auteur. Mais il dit en plusieurs endroits , qu'outre ces regles il en faut d'autres : Que la Geometrie ne peut trouver que des points & des lignes : Qu'il faut sçavoir desliner & peindre. Il ne suffit donc pas d'être Mathematicien pour faire un Tableau ; mais aussi il fait sentir combien les Mathematiques sont utiles aux Peintres. Pour cela il fait des reflexions importantes sur la theorie de la Peinture, qui peuvent beaucoup contribuer à la perfection de cet art.

En apprenant les regles necessaires pour peindre les objets comme ils paroissent ; c'est-à-dire pour trouver dans un Tableau le passage des rayons qui feroient voir les objets s'il étoit transparent , on est curieux de sçavoir les causes de leur apparence. Pourquoi , par exemple , dans une longue Gallerie , les murs qui sont en effet parallèles, semblent s'approcher dans l'extremité de cette Gallerie : pourquoi il paroît que le pavé monte & que le plancher descend. L'Auteur tâche de contenter cette curiosité , sans pourtant vouloir faire icy le Physicien , comme il n'a pas voulu faire le Peintre. Il indique donc seulement quelles peuvent être les causes Physiques des différentes apparences des objets selon leur situation. Il combat cer-

te proposition que le Pere Jacquet Jesuite prend pour un axiome, avec la plûpart de ceux qui ont traité cette matiere. Que ce qui est vu sous un mesme angle, paroît égal. Il en



démontre la fausseté page 45. en cette maniere. Soit l'œil en A, & qu'il « faille sur une colonne BD, élever une « Statuë qui luy paroisse égale à BD. Si « l'angle  $bAd$ , étoit demi droit, il faudroit « selon l'axiome pretendu que l'angle D « AE, fût égal à l'angle  $bAd$ , afin que DE, « eût la mesme apparence que BD. Or il « n'est pas possible en ce cas, que ces « deux angles soient égaux quand DE, « seroit infinie; car Ag, étant supposé « parallele à BE, l'angle DAE, seroit « toujours moindre que l'angle BAD, « qu'on supposeroit de 45. degrez. Mais enfin quand il seroit « peu différent, alors DE, seroit presque infinie. Cependant « selon l'axiome elle paroîtroit plus petite que BD, ce qui est « contraire à l'experience. Quand les choses sont vûes d'assez « près, la diversité des angles ne met aucune difference dans leurs apparences. Celles qui sont égales paroissent égales. C'est donc de l'éloignement qu'il faut tirer la cause de leurs differentes apparences, quand on les voit de loin. C'est-à-dire que leurs differentes impressions font qu'elles n'ont pas la mesme apparence.

Il ne faut pas oublier que le P. Lamy fait voir l'excellence de la Peinture, combien elle est utile à la Religion, non seulement pour l'ornement des Eglises, mais encore pour faire concevoir plusieurs endroits de l'Ecriture, qui ne se peuvent entendre aisément, à moins qu'on n'en voye des Peintures sensibles. Ce qu'il dit dans sa Preface pag. 18. merite d'être icy inferé. Ce qui m'a fait estimer la Perspective, & « m'a porté à la cultiver, ç'a esté l'utilité que j'ay eüe en pouvoir « retirer, pour rendre sensibles plusieurs endroits de l'Ecriture, où « le discours ne suffit pas, pour former dans l'esprit une image « nette de ce qui y est décrit. Pour les entendre, ces endroits, il «

» faudroit qu'un Lecteur fust fort attentif, fort penetrant, & qu'il  
 » eût quelque connoissance des Arts. Une figure bien faire, qui  
 » convient au Texte de l'Ecriture, luy épargne toute la peine, &  
 » luy presente tout d'un coup ce que peut-être il chercheroit inu-  
 » tilement. Un Peintre habile peut enrichir une Bible de figures ;  
 » mais s'il ne sçait pas à fond l'Ecriture, ces figures pour être bel-  
 » les ne seront pas veritables. Un Docteur qui a la connoissan-  
 » ce des Langues, pourra bien connoître ce qui sera conforme  
 » aux Originaux ; mais s'il n'est aidé par un Artisan, & s'il n'a  
 » luy-mesme quelque connoissance des Arts, il ne se formera point  
 » une image exacte de ce qu'il entrevoit dans l'Ecriture. Or s'il n'a  
 » pas cette image dans l'esprit, comment l'exprimera-t-il par ses  
 » pensées ? Comment la fera-t-il entendre à un Artisan, qui ne  
 » peut tracer avec son crayon que ce qu'on luy dit & fait enten-  
 » dre. C'est une chose louable de faire servir les Sciences & les  
 Arts à la Religion.

### LES METAMORPHOSES D'OVIDE, AVEC DES

*Explications à la fin de chaque Fable. Traduction nouvelle,  
 Par M. l'Abbé de Bellegarde. A Paris, chez Pierre Emery,  
 & Michel David, Quay des Augustins. 1701. in 12. 2. voll.  
 1. t. pagg. 602. 2. t. pagg. 631.*

**O**N a déjà vû plusieurs traductions des Metamorphoses  
 d'Ovide en notre Langue. Les unes simples & sans orne-  
 ment : les autres avec des figures & des explications mora-  
 les ; les unes en prose, & les autres en vers. Les dernières  
 qui ont paru sont celle de M. du Ryer en prose, avec de  
 grands discours moraux à la fin de chaque Fable, & celle de  
 M. de Corneille en vers. Ces Traductions n'ont pas empêché  
 M. l'Abbé de Bellegarde de travailler sur le mesme sujet. Il a  
 » trouvé que les Fables d'Ovide contiennent une morale de-  
 » licate, & tres-capable de porter les hommes à la vertu. Qu'on  
 » en peut tirer des instructions tres-utiles quand on les lit avec  
 » toutes les précautions nécessaires. [ C'est pour cela qu'il ] a eu  
 » grand soin d'adoucir dans cette nouvelle Traduction, certai-  
 » nes expressions, qui auroient peut-être paru un peu trop libres



en notre Langue, si l'on eût suivi mot pour mot l'Original. « [ Il a enrichi sa Traduction ] de figures qui sont tres-belles, & « bien dessinées. Elles peuvent être d'un grand secours aux en- « fants qui étudient dans les Colleges pour leur faire mieux com- « prendre le sujet de la Fable, & pour l'imprimer plus fortement « dans leur Memoire. Pour rendre son travail plus utile à tout le monde, il a ajouté après les Fables des explications morales qui n'ont point la longueur fatigante de celles de du Ryer, & qui sont cependant tres-instructives. En voicy quelques exemples.

LIVRE X. FABLE IX. PYGMALION AMOUREUX  
*de sa Statue.*

EXPLICATION.

LE veritable sens de cette Fable, n'est pas difficile à trouver. Pygmalion aime long-temps une jeune fille, qui ne répond point à sa passion, & qui à cause de son insensibilité, est comparée par le Poëte à une Statue d'ivoire; mais enfin les larmes, les complaisances, l'amour tendre de son amante la rendirent sensible pour luy. Les femmes ont raison de se faire prier long-temps, & de se prévaloir de l'ascendant qu'elles ont sur les hommes. Si elles étoient plus fieres on les respecteroit, & on les aimeroit bien davantage. Mais quelle estime peut-on avoir pour certaines femmes qui font toutes les avances, & qui se jettent, pour ainsi dire, à la tête de leurs Amans?

LIVRE X. FABLE XI. HIPPOMENE ET ATALANTE.

EXPLICATION.

ATALANTE qui avoit résisté à toutes les autres tentations, se laissa éblouir par l'éclat de l'or. Quelque prude qu'elle soit une femme, si elle aime l'argent avec excès, on triomphera de sa vertu. Celui qui l'attaque, & qui connoît son foible; s'il est liberal, il l'apprivoisera à force de présents. Il n'y a point de rem-

» part à l'épreuve de cette batterie. La Tour de Danaé gardée par  
 » les plus vaillans hommes de son siècle, ne put se défendre con-  
 » tre une pluie d'or. La vitesse d'Atalante fut arrêtée par l'éclat  
 » de ce métal.

Des gens austères pourroient trouver cette Morale un peu forte, sur tout pour des Enfans qui étudient dans les Collèges. Mais il faut considérer que M. l'Abbé de Bellegarde a voulu donner des Maximes utiles à tous les Etats différens. Ces deux dernières Explications seront pour les jeunes gens de l'un & de l'autre sexe, qui commencent à entrer dans le monde. M. l'Abbé de Bellegarde pour rendre son Livre plus complet, a joint aux *Metamorphoses* d'Ovide, le Jugement de Paris; la Fable des Abeilles du Berger Aristée, tirée du quatrième Livre des *Georgiques* de Virgile, & quelques *Epîtres* choisies d'Ovide.

---

#### A V I S.

M. de la Hire a fait une seconde Edition de ses *Tables Astronomiques*, dont il n'avoit donné qu'une première Partie en 1686. Dans cette nouvelle Edition, outre ce qu'il y avoit dans la première, qu'il a revue avec soin, il y a ajouté ce qui manquoit aux mouvemens de la Lune hors ses *Syzygies*. Il donne ensuite les *Tables* des mouvemens de toutes les Planètes. Cette Edition a été achevée le premier jour d'Octobre 1701. Il travaille maintenant à faire imprimer l'Usage de ces Tables, avec tout ce qui peut être utile & nécessaire dans la pratique de l'Astronomie.

---

#### A P A R I S.

chez JEAN CUSSON, rue saint Jacques, à l'Image de Saint Jean-Baptiste. 1702. Avec Privilège du Roy.

# LE JOURNAL

## DES

# SCAVANS.

5  
DU LUNDI 30. JANVIER M. DCCII.

RECHERCHE ANALYTIQUE DE LA STRUCTURE  
*des parties du corps humain , où l'on explique leur ressort, leur  
jeu, & leur usage. Par M. Bessé, Doct. en Med. in 8.*  
A Toulouse, chez Jean Dominique Camusat. 1701. Deux  
Tomes. 1. t. pagg. 436. 2. t. pagg. 322.

**L'**Auteur de cet Ouvrage est le même qui nous a donné le  
Traité des Passions dont nous avons parlé dans le premier  
Journal. Il divise cette Recherche Analytique en deux To-  
mes. Dans le premier, il explique les causes du mouvement  
& du transport de la machine, à l'occasion de quoy il décou-  
vre la circulation du sang, & l'esprit animal. Il passe de là à  
l'examen des sensations. Puis il considère le chyle, le sang, le  
cœur, les poulmons, tous les viscères, & finit par les diffé-  
rens cribles qui séparent les humeurs contenues dans le sang. Le  
Second Tome commence par les parties de la generation, conti-  
nué par l'explication des principaux os du corps, des principaux  
muscles, & se termine par la distribution des nerfs.

Ce qui distingue ce Livre de tant d'autres qui ont paru sur  
l'Anatomic, c'est la methode de l'Analyse qui y est observée avec  
tant de soin, que le sujet paroît plustost servir à la methode,  
que la methode au sujet. L'Auteur n'y cherche pas seulement  
à développer ce qui est obscur, il travaille encore à rendre con-

stant ce qui est certain , à prouver ce qui n'est pas douteux , & éclaircir ce qui est clair ; & il employe à cela tant de dénombremens & de divisions , qu'il fait quelquefois , au lieu d'un partage , une poussière. Il avoue , dans sa Préface , que quelques personnes seront scandalisées , ( c'est son terme ) qu'il insiste tant à prouver des choses tres-certaines : mais il allègue pour raison , que ce qui paroît évident aux uns , ne l'est pas à d'autres , & qu'il est bon de convaincre tout le monde. C'est peut-être pour cela que dès l'entrée du Livre il met en œuvre des principes & des conséquences pour montrer que les veines & les artères renferment un corps fluide. Quoy qu'il en soit , cet Auteur est toujours à louer d'avoir eu dessein de marcher sur les pas de M. Descartes , qui le premier a ramené à l'Analyse les matieres de Physique , & qui en tant d'endroits de ses Ouvrages recommande cette methode comme la meilleure qu'on puisse suivre pour la découverte des veritez.

Le Traité commence par l'explication de la force mouvante du corps. L'Auteur pour se conduire avec plus d'ordre , employe d'abord la plus grande partie du premier Chapitre à établir la circulation du sang par les preuves communes qui se tirent des ligatures , & des injections. Quoy qu'il n'y ait rien de plus facile que d'apprendre par ses yeux , que les veines & les artères renferment une liqueur , il veut néanmoins dès l'entrée de ce mesme Chapitre s'en convaincre par le raisonnement. Comme les parties du corps de l'homme , dit-il , ne sçautoient se mouvoir d'elles-mêmes , & que je ne vois point de cause au dehors qui puisse leur communiquer ces mouvemens ; je me persuade qu'il y a dans l'interieur de la machine quelque ressort secret , dont le jeu fait mouvoir les parties ; & curieux de le découvrir , je dépouille la cuisse de ses tégumens , à qui je donneray le nom de peau , ( ce sont ses termes. ) Je n'ay pas plustost ôté ces enveloppes , qu'il se présente à mes yeux deux corps longs & grêles qui rampent le long de la cuisse , & dont l'un plus noirâtre que l'autre , portera le nom de *veine* , pour le distinguer de l'autre qui bat , & que j'appelleray *artere*. Je presse l'une & l'autre avec le doigt , & je ne sens aucune resistance ; d'où je conclus ou qu'elles sont vuides & creuses , ou qu'elles contiennent

nent dans leur cavité quelque corps fluide : & parce qu'en retirant le doigt elles se remettent à leur premier état, & que l'endroit pressé ne peut se retirer que par quelque force mouvante, je conclus qu'elles renferment quelque corps fluide, & que ce fluide est en mouvement. Voilà le raisonnement de l'Auteur : sur quoy l'on peut remarquer en passant, que sa conclusion, Que ce fluide est en mouvement, n'est pas tout à fait juste ; puisque si l'on presse une vessie pleine d'eau ou pleine d'air, elle se remet aussi dans son premier état, quoy que cet air ou que cette eau, qui est le fluide qu'elle renferme, n'ait d'autre mouvement que celui qui fait la fluidité, ce qui n'est point le mouvement dont il s'agit icy. Le batement de l'artere, que l'Auteur a laissé là, n'auroit-il point mieux prouvé ce mouvement ? L'Auteur dit encore, comme nous venons de voir, que quand il presse l'artere, ou la veine avec le doigt, il ne sent aucune résistance, d'où il conclut que ces vaisseaux sont vuides, ou renferment quelque fluide. Je ne sçay si l'on approuvera mieux l'antecedent de cette proposition, que la conséquence de l'autre, & si l'on conviendra qu'en pressant les veines, & même les arteres, on ne sente aucune résistance.

Après avoir traité de la circulation du sang, l'Auteur revient à son sujet, qui est de la force mouvante du corps. Mais il l'interrompt bien-tôt par trois digressions consécutives ; l'une sur les sensations en general, l'autre sur les cinq sens, & l'autre sur l'imagination ; ce qui tient sept Chapitres entiers. Pour ce qui est des cinq sens, il examine premièrement le toucher, puis la vision, l'ouïe, l'odorat, & le goût. Quant à l'odorat, il décrit soigneusement les parties du nez. Je ne copieray point tout ce qu'il en dit. Je remarqueray seulement qu'il appelle le nez une *excroissance de chair*, qui s'avance entre les deux yeux. Je ne sçay si l'on conviendra que le nez soit une excroissance de chair : il seroit à souhaiter pour la consolation de ceux à qui cette partie a esté retranchée, que le monde fût dans cette opinion. Il explique fort au long la vision, l'ouïe, l'odorat, le goût, & fait une exacte description de tous les organes des sens. En parlant de la langue, il ne l'appelle point, comme le nez, une *excroissance de chair* ; mais il dit qu'elle paroît un véritable

muscle, composé d'une infinité de fibres. Des cinq sens il vient à l'imagination ; sur quoy il s'étend beaucoup : & puis dans le huitième chapitre se ressouvénant du sujet qu'il a laissé dans le » le premier : Passons, dit-il, présentement à d'autres choses : » & après avoir reconnu cy-devant que je mouvois les parties de » mon corps, par la contraction des muscles ; que leurs fibres ne se » mettoient en contraction qu'à la faveur des liqueurs que les nerfs » & les arteres y déchargeoient ; cherchons icy le jeu de toutes » ces parties, & la maniere dont ces fibres se resserrent. L'Auteur reprend donc icy son premier dessein, qui estoit de traiter de la force mouvante du corps ; en sorte que ce Chapitre au lieu d'être le huitième, auroit dû être le second. M. Bessé y explique les mouvemens generaux, comme sont ceux des bras, des jambes, &c. & puis il vient aux mouvemens particuliers, comme sont l'action du boire & du manger, la descente des alimens dans l'estomach, la dissolution de ces alimens, leur passage dans les intestins, le mouvement peristaltique de ces conduits, l'entrée du chyle dans les veines lactées, le transport de ce suc dans le sang. Il prend occasion de là d'expliquer comment se fait la soif ; & il semble vouloir reprendre en suite son propos dans un Chapitre qui a pour titre, De la Sanguification, & de ses usages ; mais il n'y touche cette matiere que dans le titre ; tout le chapitre se reduisant à dire, que le sang est composé de phlegme, & d'une substance rouge, composée d'une infinité de globules ; d'où il infere que le sang est un fluide, dont la partie rougeâtre est tres-propre à se coaguler ; que cependant comme il paroît extrêmement chaud en sortant des vaisseaux, il faut dire qu'oultre le mouvement de fluide, il en a un autre qui est un mouvement de fermentation. Voila ce que renferme ce chapitre, dont le titre neanmoins annonce qu'on va parler de la sanguification, & de ses usages. Mais les autres depuis le 21. jusques au 28. acquièrent la promesse de celui-là. Il y est traité des principes du sang, du changement que le sang reçoit du chyle, de celui que le chyle reçoit du sang ; & enfin de tout ce que promet le titre du chapitre dont nous venons de parler. L'Auteur essaye icy de rendre raison de la coagulation du sang hors des vaisseaux. Il dit que le sang perd sa fluidité, parce que la matiere

re subtile ne le pénétre plus ; en sorte que selon cet Auteur , la matiere subtile , trouve plus d'obstacles pour passer à travers le sang caillé , qu'à travers le verre , & les corps les plus durs. Il y avoit icy occasion de dire un mot du système de ceux qui prétendent au contraire qu'un corps n'est fluide que parce que la matiere subtile ne le traversant pas avec facilité , en secoue toutes les parties , & qu'il est dur lors que cette même matiere passant à travers sans résistance , en laisse les parties en repos. Mais soit oubli ou dessein , l'Auteur garde le silence là dessus. Il traite ensuite de la maigreur & de la nutrition. Il appelle la maigreur une diminution de la propre substance du corps , laquelle se fait par la transpiration. En quoy il ne prend pas garde que la maigreur vient tres-souvent du deffaut des suc nourriciers qui ne se forment pas , ou qui par quelque cause que ce soit ne se distribuent pas.

Dans le reste de ce premier Tome , on voit la structure & le mouvement du cœur , la composition des poulmons , de la trachée artère , la structure & la distribution des arteres , & tout ce qu'on peut lire ailleurs sur la rate , le foye , le mesenteré , le pancreas , l'epiploon , les reins , les ureteres & la vessie. Au regard des reins & des ureteres , l'Auteur les regarde comme les seules voyes par où les urines se déchargent dans la vessie ; & il dit que c'est mal à propos que quelques Medecins ont supposé des vaisseaux qui de l'estomach portoiert le boire immédiatement dans le rein , fondez sur ce qu'ils ne pouvoient comprendre qu'après avoir beu largement on pût uriner dans aussi peu de temps que font les buveurs d'eaux minerales : car , dit-il , outre qu'on n'a jamais remarqué ces sortes de vaisseaux , il ne faut pas beaucoup de temps aux fluides pour parcourir le ventricule , les intestins , & passer par les veines lactées pour estre portez aux reins. On avouera avec l'Auteur qu'on ne connoît point de vaisseaux qui conduisent le boire , immédiatement de l'estomach aux reins ; mais aussi on aura peine à comprendre la promptitude avec laquelle on rend les eaux minerales , si l'on ne soupçonne quelqu'autre voye que l'ordinaire. Il ne sera pas plus facile d'expliquer , pourquoy ceux qui sont atteints du Diabete , rendent l'eau qu'ils boivent presque à mesure qu'ils la prennent , & sans qu'elle soit changée. Si l'Auteur avoit leu le

tin : De l'Economie de l'animal , selon les loix de la circulation ; imprimé en 1685. il y auroit veu que sans suppoſer de vaiſſeaux particuliers qui aillent de l'eſtomach aux reins, on trouve moyen de ſe paſſer des voyes de la circulation pour exprimer ce phenomene , en diſant que ceux qui urinent ſi toſt après avoir beu , & ſans que l'eau qu'ils rendent ſoit changée , le font par le moyen de certains pores, qui à l'eſtomach & aux inteſtins ſont ouverts de dedans en dehors ; & à la veſſie, de dehors en dedans ; en forte que les liquides ſortant par les premiers , ſe répandent dans la capacité du bas ventre , & entrant par les ſeconds , ſ'inſinuent dans la veſſie. Voilà ce qui regarde le premier Tome.

Le ſecond Tome commence par un Traité de la Generation. Le ſyſtème des œufs , ſçavoir , que le fœtus humain vient d'un œuf , eſt le ſentiment de notre Auteur. Il l'établit par les expériences ordinaires, qu'il eſt par conſéquent inutile de rebatre icy. Il combat l'opinion de ceux qui croient que la generation ſe fait par le moyen des vers ſpermatiques. La raiſon qu'il oppoſe eſt , que la foy ne luy permet pas de donner dans certe penſée : car, dit-il , puiſque ces petits animaux ſe meuvent , il faut donc conclure , qu'ils ſont déjà animez , Dieu s'eſtant obligé à creer l'ame dès que le corps pourroit exercer ſes fonctions : Or la foy , continuë-t-il , nous apprend que Dieu ne crée l'ame du fœtus que tandis qu'il eſt dans le ventre de la mere. Cet Auteur ſuppoſe , comme on voit , ce qu'il doit prouver : ſçavoir que ces petits animaux ne puiſſent ſe mouvoir comme ils ſont , qu'ils ne ſoient en état d'exercer toutes les fonctions neceſſaires pour l'inſuſion de l'ame. Ce qui eſt la queſtion.

Il examine la cauſe de ces difformitez que quelques enfans apportent en naiſſant, & il pretend que ce n'eſt point à l'imagination des meres qu'il les faut attribuer. La raiſon qu'il apporte eſt ſinguliere : C'eſt , dit-il , que ſi cela étoit , il faudroit que les meres qui imaginent ſouvent des montagnes d'or pendant leur groſſeſſe , engendraſſent de l'or ſur le corps de leurs enfans : Ce ſont les propres termes de l'Auteur , à la pag. 174. Il s'objecte ce qu'on lit dans la Recherche de la Verité , qu'une femme enceinte ayant veu rompre un Criminel , accoucha d'un enfant qui fut toute ſa vie dans l'impuiffance de raiſonner , & rompu dans les



mêmes parties où la mere avoit veu rompre le Coupable. Pour répondre à ce fait , il dit que la premiere raison qui se presente , est que le fœtus en sortant du sein de sa mere , en avoit peut-estre trouvé le passage trop étroit, & s'estoit ainsi brisé en plusieurs endroits. Il ajoute qu'on peut dire encore que les parens de cet enfant pour un sordide intérêt , pouvoient bien l'avoir ainsi estropié à dessein. Je ne sçai si l'Auteur de la Recherche de la Verité se tiendra bien refusé par une telle réponse.

Ce Tome finit par l'explication de la structure & de la nourriture des os , par la description des muscles de la teste , de ceux du cou , des bras , & par celle des nerfs.

Il nous reste à dire un mot sur le stile de l'ouvrage. L'Auteur nous avertit dans sa Préface, qu'il ne s'est point étudié à se servir de termes nobles & délicats qui flattent l'oreille. On n'aura pas de peine à s'en convaincre quand on verra dans presque tous les Chapitres de son Livre , *occasionner*, *diffrandre*, *invigorer*, *déclive*, *susdit*, *susdite*, à qui pour à quoy, ou au quel, en parlant des choses, *colliquement*, *prurit*, *abrasion*, les papilles de la peau, le tonus des fibres, comme quoy, pour comment, ingrât pour desfigurable, & plusieurs autres de cette nature. Il ajoute que comme il n'a pas eu dessein de surprendre le Lecteur, il a préféré un stile simple & expressif à un pompeux galimathias qui fait l'apanage de quelques Scavans. Pour ce qui est du stile simple & expressif, toutes les lignes de son Livre en pourront faire Juger. Poursuivons (dit-il dans un endroit) la cause du mouvement local que nous avons déjà mis en question, mais dont la vue de quelques vaisseaux, & du sang qu'ils contenoient nous a un peu diverté. Les parties de la terre ( dit-il dans un autre ) qui à raison de leur figure & mouvement & disposition des fibres de l'arbre se réfléchissent en divers sens. Je ne puis douter ( dit-il encore ) que conséquemment au sentiment de faim qui me presse, ou plus clairement, que les esprits, qui par leur reflux excitent en moy ce sentiment, ne courent plus abondamment dans les nerfs qui servent à me faire avancer le bras, & porter les alimens à la bouche. Les vaisseaux (dit-il ailleurs) qui entrent & sortent de la poitrine, passent à travers d'un certain muscle que je nommeray *Scalene* à raison

de la figure. Tout l'ouvrage est plein de semblables exemples ; mais pour nous tenir au dernier , & ne rien dire de cette expression *entrent & sortent* de la poitrine ; chacun entend-il bien quelle est la figure d'une chose, dès qu'on dit qu'à raison de la figure on la nommera *Scalene* ? L'Auteur n'auroit-il point mieux fait de dire, *Que* je nommeray *Scalene* ou *Triangulaire inég* il à raison de la figure ? Sur tout nous avertissant dans sa Préface, que ce qui est clair aux uns ne l'est pas à d'autres , & qu'ainsi il est bon d'instruire tout le monde. Quant à ce pompeux galimathias qu'il a eu tant de soin d'éviter, & qu'il regarde comme l'apanage de quelques Sçavans ; l'exemple suivant fera voir combien cet Auteur est éloigné du vice qu'il reproche aux autres. C'est une reflexion qu'il fait sur la situation des organes » des sens. Ces organes ( dit-il ) sont situés dans la partie la plus » élevée du corps , c'est-à-dire la teste , afin de recevoir comme » des sentinelles , les impressions des objets externes , & les rap- » porter à l'ame : ils y ont encore esté placez pour faire l'orne- » ment de la face , chef-d'œuvre de l'Auteur de la Nature , & le » véritable miroir de l'ame. En effet de même que la pudeur & » la terreur se manifestent sur les lèvres , la colere , la joye , la tristesse & l'amour éclatent dans les yeux , la grandeur d'ame & la » bassesse paroissent sur le front , l'orgueil & la vanité sur les sour- » cils , la majesté reluit dans le menton , & la délicatesse ou la » grossièreté d'esprit se montrent ouvertement dans le nez : la lan- » gue , outre les sentimens de plaisir qu'elle nous fait goûter , nous » sert à découvrir ce que nous avons de plus secret dans l'ame : en » un mot c'est des sens & des mouvemens de la face , que nous ju- » geons de la sagesse & de la folie des hommes , de leur honnêteté , » ou de leur malice ; de leur politesse ou de leur grossièreté ; de leur » modestie , ou de leur mépris , de leur bien-veillance ou de leur » haine. Tout le Livre se trouve semé de semblables ornemens. Nous pouvons remarquer en passant que ce qu'observe icy l'Auteur sur la majesté , quand il dit qu'elle reluit dans le menton ; est une découverte heureuse ; personne , jusqu'à présent , n'ayant pensé qu'on pût dire un menton majestueux. Nous ne finirons pas sans remarquer que le celebre M. Chyrac , Medecin de Montpellier , dispute à M. Bessé le fond de l'ouvrage dont il s'a-

git. Mais ce dernier, dans une Lettre imprimée, qu'il adresse à M. Chyrac, se défend là dessus par plusieurs raisons, & entre autres par celle cy : Il n'est personne, dit-il, de ceux qui ont « leu mon Livre, qui ne l'ait goûté ; l'Analyse, pour y être exacte, n'y est pas ennuyeuse, ni le dénombrement des causes superflu ; les choses y sont exposées clairement, de manière que cela pourroit presque suffire, pour vous faire voir que vous n'en estes pas l'Auteur. M. Chyrac pourroit bien n'avoir pas trouvé cette raison si suffisante ; mais toujours il y aura pu voir s'il y a de l'apparence de reprocher à un homme si modeste, la vanité du Geay de la Fable.

## COMMENTAIRE LITTERAL SUR LES EPIQUES

*de saint Paul, & les autres Epitres Canoniques, inséré dans la Traduction Françoisse, avec le Texte Latin à la marge. Par le R. P\*\*\* Prestre de l'Oratoire de Jesus. A Paris, chez Jean de Nully. 1701. in 12. 2. Parties. 1. t. pagg. 334 2. t. pagg. 428.*

## EXPLICATION ET REFLEXIONS SUR LES

*Epitres de S. Paul, où l'on explique le Sens Litteral, Spirituel, & Moral. A Paris, chez Imbert de Bats. 1700. 2. Tomes in 12. t. 1. pagg. 578. t. 2. pagg. 605.*

**V**Oicy deux Ouvrages d'un même genre, & dont le dessein est à peu près le même. Ces deux Auteurs ont eu pour but de rendre les Epitres de saint Paul intelligibles & utiles aux simples fideles. Le premier ( qui est un Pere de l'Oratoire, nommé Louis de Carriere, comme la permission de son Général, qui est à la fin, nous l'apprend ) le fait par une simple Traduction du Texte, dans laquelle il s'est donné la liberté d'insérer en d'autres caracteres, ce qu'il a jugé nécessaire pour en éclaircir & fixer le sens. Il a mis à la tête de chaque Epitre un Argument qui en contient le sujet & l'occasion. Il a joint à l'explication des Epitres de saint Paul, celle des Epitres Canoniques, dans laquelle il a gardé la même methode. Le second, qui ne s'est désigné à la fin de son Epitre Dédicatoire, que par ces lettres

P. E. C. D. & qui dans son Avertissement se déclare àuteur de  
 „ [ quantité de petits Ouvrages qui ne sont pas faits pour les Sça-  
 „ vants du siecle ] donne d'abord une version litterale du Texte  
 de la Vulgate. Il fait ensuite une Reflexion, qu'il appelle l'*Eſprit*,  
 qui n'est qu'une repetition de ce qui est dans le Texte en d'au-  
 tres termes. Il finit par des considerations Morales, qu'il inti-  
 tule, *La Morale*, qui n'ont souvent qu'un rapport assez éloig-  
 né au Texte de saint Paul. Par exemple, à l'occasion du  
 commencement de l'Épître aux Romains, où saint Paul se don-  
 ne la qualité de Serviteur de J. C. il fait cette consideration  
 „ Morale. Considerez, dit-il, que le plus beau titre qu'un  
 „ Chretien puisse prendre, & dont il se peut uniquement glori-  
 „ fier, c'est d'être serviteur de J. C. de suivre & de professer la  
 „ Foy de son Maître : cependant combien voyons-nous au-  
 „ jourd'huy de Chrétiens qui rougissent d'être les Disciples de  
 „ Notre Sauveur, de se déclarer ses Serviteurs, & de professer  
 „ hautement qu'ils sont Chrétiens ? Combien plutôt en voyons-  
 „ nous, qui font gloire de se dire les favoris du Demon, en  
 „ vantant leurs crimes, en publiant leurs desordres, & qui se  
 „ glorifient même d'en commettre plus qu'ils n'en font, pour  
 „ séduire les innocens, & ceux qui ont quelque penchant au vi-  
 „ ce : Non contents de cela, ils ont l'effronterie de dire, que la  
 „ vertu, la pieté, l'usage des Sacramens, & la participation  
 „ de nos saints Mysteres, ne sont que pour les simples ? Y a-  
 „ t-il en cela le moindre caractère, je ne dis pas de Chretien,  
 „ mais de l'honneste homme ? Ah ! s'il venoit quelque faux  
 „ Prophete, ou quelque Tyran, qui voulust par menaces, ou  
 „ par quelques legers tourmens, les obliger à renoncer entière-  
 „ ment à Dieu & à leur Religion, pour embrasser une vie abo-  
 „ minable, ils se rangeroient aisément de leur parti ; & s'ils  
 „ estoient au temps de l'Antechrist, ils se feroient bientôt an-  
 „ techrists eux-mêmes, puis qu'ils le sont déjà assez paroître  
 „ par leurs actions si détestables. Est-il possible qu'ils croient  
 „ qu'il y a plus d'avantage avec le Démon qu'avec Dieu ? Et  
 „ que la récompense soit plus sûre du costé du premier que du  
 „ second ?

On peut juger des autres Reflexions par celle-cy.

MELANGES D'HISTOIRE ET DE LITTERATURE ,  
*recueillis par M. de Vigneul Marville. Troisième Volume ,*  
*imprimé à Rouën ; & se vend à Paris , chez Claude Prudhomme.* 1701. in 12. pagg. 348.

Cet ouvrage est un Recueil de diverses particularitez de différent genre. Il y en a d'utiles & de curieuses ; mais il y en a aussi de communes , & de triviales : Il y en a de vraies & de fausses , d'agréables & d'ennuyeuses : Enfin c'est à proprement parler un mélange non d'Histoire & de Littérature , mais de choses fort disparates , & du genre de ces Livres auxquels on a donné des titres qui se terminent en *Ana*. Il en a déjà paru deux Volumes que l'on a attribuez à M. Garance. Ce Troisième est une nouvelle compilation que quelqu'un a faite apparemment à la prière du Libraire , qui content du débit des deux premiers Tomes , a souhaité d'en avoir un Troisième. Pour le remplir, on y a fait entrer diverses pièces qui ne conviennent gueres au dessein de l'ouvrage , comme , pag. 26. *Le Dialogue de l'Equierre , du Compas & de la Regle* , qui n'est qu'un jeu d'esprit. p. 39. *L'Eloge des fleurs pour servir d'apologie aux Fleuristes* , petit sujet traité trop sérieusement. p. 78. *La Revolte des noms propres Latinisez* , où il y a plus d'érudition. p. 206. *L'Eloge de l'illustre Rien , traduit de l'Italien d'Angelo Gabrieli , Noble Venitien* , qui roule sur de fausses pointes. p. 224. *Le Jardin des Hesperides , ou l'Eloge des Citronniers en Odes Latines de M. le Roux* , dont les vers sont beaux. p. 115. *La Genealogie de la Maison de Vassy* , qui tient près de vingt pages : Celle de la Maison de Salomon ( p. 186. ) qui intéresse très-peu le public , & particulièrement les gens de Lettres. Et p. 188. des Extraits de Fra-Paul & de Palavicin , que l'on peut voir dans leurs Histoires. Si l'on en retranche ces pièces , le reste est peu de chose. L'Eloge du Pere Bussy , Carme , qui est au commencement , paroît affecté & exagéré à beaucoup de personnes : & on ne croit pas que qui que ce soit approuve que l'Auteur ait donné à une Dame la qualité de *la plus habile femme qu'il ait vûe à Paris* ( p. 8. ) parce qu'elle avoit eu *l'industrie d'apprendre à un chien , à un chat , à une souris , &c.*

*un moineau à vivre ensemble comme freres & sœurs.* Il y a d'autres remarques plus utiles & plus curieuses, comme la comparaison qu'il fait p. 38. du style du Chevalier de Meré, & de celui de M. Pascal : Ce qu'il dit de Patru & de Gautier p. 54. & 55. Ce qu'il observe de l'Histoire Auguste, & de l'Histoire Bizantine, p. 64. Ce qu'il rapporte des Sauterelles d'Orient, (p. 73.) qu'elles servent encore de nourriture, comme du temps de saint Jean : la raison qu'il rend, p. 114. de ce que l'on donnoit à boire de l'eau d'absynthe à ceux qui avoient remporté le prix à la course du Cirque ; l'observation sur l'usage ancien des franges au bas des habits, non seulement parmi les Orientaux & les Juifs, mais aussi parmi les Grecs & les Romains, dont il est parlé p. 142. l'origine du mot *Isolé* p. 148. tiré du nom *Insula*, que les Romains donnoient aux bâtimens détachés : l'enumeration des differens supplices en usage chez les Romains, p. 152. Ce qu'il rapporte p. 160. d'un Bref donné par Pie IV. aux Eglises d'Allemagne, par lequel il leur permettoit la Communion sous les deux especes, executé quelque temps en Allemagne, & révoqué par Pie V.

Les additions & corrections aux mélanges qui se trouvent à la fin de ce dernier Tome, ne sont pas fort importantes. L'Auteur y justifie mal le portrait de feu M. de Launoy, que l'on avoit justement repris dans le Journal. *Trente PEUT-ESTRE qui peuvent venir dans l'esprit*, ne sont pas des raisons legitimes d'excuser un trait de médisance, & sur tout le *peut-estre du Peintre intéressé en quelque chose & blessé par M. de Launoy*. Ce que l'Auteur dit, en cet endroit, du Caractere des Mélanges, merite d'être remarqué. Voici ses paroles p. 270. Au  
 » reste je ne crois pas que ceux qui ont donné au public les Mé-  
 » langes d'Histoire & de Litterature, aient prétendu les don-  
 » ner comme des Oracles qu'il n'est pas permis de contredire.  
 » Ce sont des Recueils de Dissertations, de Lettres, ou de  
 » morceaux de Lettres de diverses personnes, sur mille choses  
 » qui n'assujétissent ni grands ni petits à aucune soumission d'es-  
 » prit. Les lise qui voudra, & que chacun en juge à sa fantai-  
 » sie ; Les morts sont morts, & ils ne reviendront pas se plain-  
 » dre d'une critique injuste ; la chose n'en vaut pas la peine.

Comme

Comme si l'on n'étoit pas obligé de ménager la réputation des morts aussi bien que celle des vivans.

TRAITE DE M. DU PLESSIS,

*ancien Avocat au Parlement, sur la Coutume de Paris. Seconde Edition donnée sur le dernier Original de l'Auteur, par luy mis au net, dans un nouvel ordre, & augmenté des Traitez des deniers stipulez propres, des Donations entre vifs de tous biens, & de la contrainte par corps. Avec des Notes de MM. Berroyer & de Lauriere. Augmentée d'un grand nombre de Consultations & d'autres pièces de l'Auteur, sur les plus belles questions de Droit François. De nouvelles Notes de differens Auteurs, sur les traitez des Meubles, des droits incorporels, de la Communauté, des Prescriptions, &c. Et du Factum de M. Hussion, aussi ancien Avocat au Parlement, sur le Domaine de la Couronne, sur l'origine des Fiefs liges, sur les Partages & Apanages des Enfans de France, sur l'union & réunion du Domaine, & sur les Donations faites par nos Rois de leur Domaine. A Paris, chez Nicolas Gosselin, dans la Grand'Salle du Palais. 1702. in folio.*

**L**A premiere Edition de ce livre, qui a paru en 1698. a esté donnée au Public en partie sur des copies qui étoient entre les mains de plusieurs Particuliers, en partie sur un Ms. de M. du Plessis. Cette Seconde a esté faite sur ce dernier Original plus ample, retouché de la main de l'Auteur. M. du Plessis avoit acquis une grande reputation au Palais pendant sa vie ; & ses Ecrits ne l'ont point démentie après sa mort.

Il a composé sur les seize titres de la Coutume de Paris autant de Traitez ; mais dans un ordre different de celui de la Coutume. Il a considéré que de toutes les dispositions, qu'elle contient, les unes ont pour objet de regler la nature, & les qualitez des biens ; les autres se rapportent aux moyens de les acquérir ; & les autres vent à déterminer les actions, lesquelles naissent des diverses obligations. C'est dans cette veüe qu'il a commencé par les Immeubles, comme sont les Fiefs, les Censives & les heritages tenus en Franc-aleu. Il traite ensuite des qualitez de propres ou acquests, dont ils sont susceptibles, & des servitudes auxquelles ils peuvent être sujets. De là il passe aux Meubles & aux droits incorporels ou obligations,

qui sont réputées tantost meubles, & tantost immeubles. Après il explique les moyens d'acquérir toutes ces choses à titre de Succession, Donaire, Gardenoble, Retrait lignager, Communauté de biens, Prescription, & Donation entre-vifs ou Testamentaire. Il finit par les actions & par les saisies & executions, qui en sont une suite nécessaire. Voilà le plan & l'arrangement de tout l'ouvrage.

Parmi le grand nombre de Commentaires que nous avons de notre Coutume, il y en a peu qui ayent une approbation generale. Les uns, quoy que reverez par la profondeur de la doctrine & par la force du raisonnement de leur Auteur, ne sont pas agreables par le stile, qui est peu intelligible. Les autres sont remplis de faux principes & d'autoritez suspectes. Il y en a où il semble que l'Auteur ait pris plaisir à s'égarer par de longues digressions, & par le mélange confus de Loix étrangères, qui font perdre le sujet de veüe. Quelques-uns ont fait des Notes sçavantes; mais qui pour être trop concises, ne satisfont pas toujours la curiosité du Lecteur. D'autres au contraire se sont étendus en des recherches curieuses sur l'explication des termes, mais qui ne sont pas d'une grande utilité pour la décision des points de Coutume. Enfin nous en voyons, qui sans usage & sans experience, incapables de rien produire d'eux-mêmes, ont mis toute leur étude à ramasser les sentimens des autres Interpretes. Au milieu des différentes opinions, ils se rangent ordinairement au parti du plus grand nombre, ou de l'Auteur qui a le plus de poids: ou s'ils sont d'un avis singulier, ils ne le fondent ni en droit, ni en raison. Il faut convenir que le Public n'a pas grande obligation à ces sortes de Commentateurs, qui ne luy offrent dans cet amas d'autoritez que les décisions nuës & steriles d'un homme de nulle autorité. La plupart ont rangé sous chaque article leurs observations, pour y servir d'interpretation: & comme l'ordre des Articles de la Coutume, n'est pas fort methodique; il leur a esté presque impossible d'éviter la confusion des matieres. Tout cela fait voir les difficultés qui se rencontrent à réussir dans une telle entreprise.

M. du Plessis n'a point suivi les routes communes, & s'est gardé des défauts de ceux qui l'ont précédé. Il s'est fait un ordre & une methode particulière, en composant ses Traitez par Livres, par Chapitres & Sections, qui contiennent une distribu-



tion exacte de sa matiere, & une explication des Articles ; chacun suivant son rapport naturel à chaque Titre. Il a tiré de son propre fond la plus grande partie des matereaux de son ouvrage. Ses pensées sont claires ; & quoy que ses expressions soyent un peu dures, elles n'ont rien qui embarasse ni qui rebute l'esprit. Il ne sort jamais hors de son sujet ; & il a puisé ses principes dans les sources les plus pures. Après les avoir établis, il en tire une infinité de consequences, qu'il découvre par la pénétration de son esprit & de ses lumieres : & ce qui pourroit le faire passer pour trop subtil, c'est qu'il est excessif dans le nombre de ses divisions & subdivisions, & qu'il imagine les cas non seulement qui ne sont point arrivez, mais qu'on peut vrai-semblablement croire qui n'arriveront jamais. Il traite les questions par la force du raisonnement, & non par de vaines citations : Il en propose la décision, & la laisse quelquefois au jugement du Lecteur, de sorte qu'on ne peut gueres s'égarer en le suivant comme un des guides les plus surs de notre Jurisprudence. Cependant comme il n'est point de Jurisconsulte qui ne se soit distingué par des opinions singulieres, & qui ne se soit laissé prévenir par les erreurs vulgaires, ou dont les décisions les plus saines n'ayent cessé d'être en vigueur par la révolution des temps ; l'Auteur n'a pû garantir les siennes de ces inconveniens. Il a retracté luy-même ses premieres opinions, à l'exemple des plus grands Jurisconsultes qui ont varié quelquefois. Les autres endroits qui luy sont échapez, ont esté marquez par les Avocats, gens habiles, qui ont fait des Notes & des Dissertations sur ses Traitez. Leurs Remarques servent de preuves ou de contredits aux maximes qu'il a avancées, d'éclaircissement aux changemens qui sont survenus dans la Jurisprudence, & de supplément à ce qui avoit esté omis : Ce qui nous dispense d'entrer dans un plus grand détail. On a ajouté à la fin le Factum de feu M. Hussion, ancien Avocat au Parlement, sur une question du Domaine de la Couronne, qui a esté agitée au Privé Conseil touchant la terre de Monbar. Il y a traité de l'origine des Fiefs, des Partages, & des Apanages des Enfans de France, de l'union & réunion au Domaine, & des Donations que nos Rois en peuvent faire. Quoy que le succès n'en ait pas esté favorable à la Partie, il est constant que cette pièce des plus curieuses & des plus utiles, a acquis à son Auteur beaucoup d'estime dans

l'esprit des Juges, & de gloire dans le public.

PHÆDRI AUG. LIBERTI FABULARUM ÆSOPIARUM

Libri V. Notis illustravit in usum serenissimi Principis Nassavi David Hoogstratanus. Accedunt ejusdem operâ duo Indices, quorum prior est omnium verborum, multò quàm antehac locupletior; posterior eorum quæ observatu digna in Notis occurrunt. Amste ædani, ex Typographia Francisci Halma. C'est-à-dire, *Les Fables de Phèdre, avec des Notes de David Hoogstratanus, à l'usage du serenissime Prince de Nassau.* A Amsterdam de l'Imprimerie de François Halma. 1701. i. v. in 4. pagg. 160.

**M** Onſieur P. Pichou ayant trouvé les cinq Livres des Fables de Phèdre, les fit imprimer pour la premiere fois en 1596. Les Sçavans crurent d'abord que cet ouvrage n'étoit pas véritablement de Phèdre, mais de quelque Auteur nouveau déguisé sous son nom; & ce qui augmentoit encore leur soupçon, c'est qu'il ne se trouve point cité par les Anciens: mais après qu'on l'eût leu on revint bien-tost de cette opinion. Depuis ce temps-là on en a fait un tres-grand nombre d'éditions. Celle-cy est beaucoup plus belle que toutes celles qui ont paru jusqu'à present. Le Texte en a esté revu par M. Hoogstratanus avec une grande application. Ses Notes sont courtes, claires, précises, & ne font point perdre l'Auteur de vûe par une érudition trop recherchée. Il seroit à souhaiter pour l'utilité du public, que les Sçavans qui s'appliquent à faire des Commentaires sur les Auteurs Classiques, voulussent suivre cette methode. On verroit bien-tost tomber ces grands Recueils des *Variorum*, dont la lecture est si fatigante. & où on trouve si rarement le dénouëment des difficultez qui se rencontrent en étudiant les écrits des Anciens.

M. Hoogstratanus a ajouté à la fin de ce Volume, deux tables fort amples & fort utiles. La premiere est celle de tous les mots Latins dont Phèdre s'est servi dans ses Fables: La seconde est celle des choses remarquables dont il est patlé dans les Notes.

Les figures qui representent le sujet de chaque Fable sont fort bien dessinées, & les Tailles-deuxes finies avec beaucoup d'exacritude. Enfin on peut dire qu'il ne manque rien à cet ouvrage pour le rendre agreable & utile.

# LE JOURNAL

## DES

# SCAVANS.

Du LUNDI 6. FEVRIER M. DCCII.

L'INFAILLIBILITE' DE L'EGLISE DANS TOUS LES articles de sa doctrine touchant la foi & les mœurs, pour servir de réponse au livre de M. Mafius Docteur & Professeur en Theologie à Copenhague, intitulé Défense de la Religion Lutherienne contre les Docteurs de l'Eglise Romaine. Par Leonor Antoine Langevin Docteur de Sorbonne. Deux Tomes in 12. à Paris chez Louis Roulland, rue S. Jacques. 1701. Tom. 1. pagg. 642. & Tom. 2. pagg. 677.

L'Auteur de cet ouvrage ayant entrepris de refuter le livre de M. Mafius, Docteur & Professeur en Theologie à Copenhague, intitulé *Défense de la Religion Lutherienne contre les Docteurs de l'Eglise Romaine*, n'a pas cru le devoir suivre pied à pied, de peur de faire un ouvrage ennuyeux qui ne fût utile qu'à peu de personnes. Il a Jugé plus à propos de suivre une autre methode, en établissant des principes generaux pour convaincre tous les heretiques. Et comme ils sont obligez de supposer que l'Eglise a changé de doctrine, il entreprend de faire voir que cette pretention est fausse & insoutenable, en montrant que ce changement est impossible. Cette methode, dont il y a des vestiges dans le livre des Prescriptions de Tertullien, qui a été employé par Lydius \* contre les Vaudois, & que le

\* Pref. sur le 2. To. du Recueil des confessions des Vaudois; Et Bell. l. 3 de Euch. c. 8.

ſçavant Auteur de la Perpetuité de la Foy a expoſée avec tant d'étendue au ſujet de l'Euchariftie , eſt appliquée par M. Langevin dans l'Ouvrage dont nous parlons à toutes les Controverſes entre les Catholiques & les Proteſtans , qu'il réduit au nombre de quarante-cinq. Son Ouvrage eſt diviſé en quatre Parties. Il prouve dans la première en general l'impoſſibilité des prétendus changemens de Doctrine dans l'Egliſe. Il montre dans la ſeconde, que les moyens par leſquels on prétend que ce changement ſ'eſt fait , ne peuvent jamais l'avoir produit. Il examine dans la troiſième les époques de ces changemens marquées par les Proteſtans. Enfin il ſoutient dans la quatrième, que la doctrine de Luther , bien loin d'être l'ancienne Doctrine de l'Egliſe , n'eſt qu'un aſſemblage de diverſes hereſies condamnées long-temps avant qu'il fût au monde , & la plûpart dans les quatre premiers ſiècles de l'Egliſe.

Pour établir ce prétendu changement , il faut ſuppoſer 1. Que tous les articles de la Doctrine Lutherienne ont été prêchez par les Apôtres. 2. Que ç'a été pour la déſenſe de cette Doctrine qu'un nombre infini de Martyrs ont prodigué leur vie , & que ſ'ils euſſent crû un ſeul article de la doctrine contraire , ils auroient inutilement verſé leur ſang pour une fauſſe Doctrine. 3. Que le changement de ces articles de la doctrine Lutherienne ſ'eſt fait ou tout d'un coup , ce qui eſt impoſſible ; ou qu'il ſ'eſt fait ſucceſſivement autant de changemens qu'il y a d'articles controverſez. 4. Qu'il a fallu en même temps changer la Liturgie , les Prieres de l'Egliſe , les Rituels , les Catechiſmes ſur les points qui n'étoient pas conformes à l'ancienne Doctrine. 5. Comme il n'eſt reſté aucun veſtige de ces changemens , il faut ſuppoſer qu'on a priſ ſoin de ſupprimer tous les monumens qui en auroient parlé , ou qui nous les auroient pû faire connoître. 6. Que les points de la Doctrine que l'on prétend être nouvelle , devant être conſiderez par ceux qui autoient été dans les ſentimens des Lutheriens , comme des hereſies , des idolatries , des ſuperſtitions , des ſacrileges , des abominations & des impietez ; on doit croire que ces anciens Lutheriens animez d'un ſaint zele pour la foy , auroient dû tenir des Conciles pour condamner ces

changemens , en excommunier les Auteurs & les Partisans , mettre ces opinions dans les Catalogues des heresies & écrire une infinité de Livres contre ces nouvelles erreurs. Qu'il faut donc supposer que tout cela est péri , quoique tout ce qui a été fait contre les Heretiques des siècles passez nous soit demeuré. 7. Qu'il faut supposer encore que ce changement s'est fait généralement non seulement dans toute l'Eglise, mais encore dans toutes les sociétés Chrétiennes , quoique séparées de Communion & ennemies les unes des autres , puisque quand les Hussites & les Lutheriens ont paru , ils n'ont trouvé aucune société Chrétienne où leur Doctrine fût connue. Ainsi la voye du Ciel ( dit notre Auteur, P. 1. p. 38. ) étoit fermée long-temps avant que Luther vînt pour l'ouvrir. Les Saints avoient manqué sur la terre, il n'y avoit plus d'Elus depuis plusieurs siècles ; les portes de l'Enfer avoient prévalu. Le Demon triomphoit de Jésus-Christ , & le Mystere de la Croix étoit entièrement anéanti. Ces conséquences ( ajoute-t'il ) font horreur ; mais elles suivent naturellement du principe sans lequel le prétendu Lutheranisme Apostolique ne peut subsister. Enfin il faut supposer que tous les Chrétiens étoient devenus non seulement ennemis de Dieu , de Jésus-Christ & de son Eglise, mais encore d'eux-mêmes, en renonçant à une Doctrine & à une Discipline qui favorisent les passions & les inclinations de la nature , pour embrasser des maximes & des pratiques austères , rigides & mortifiantes.

Ce changement prétendu de Doctrine ne s'est pû faire tout d'un coup , soit par rapport aux temps , soit par rapport aux lieux où il a dû être reçu ; car il faudroit supposer pour cela qu'il se seroit trouvé dans tous les Païs du monde des Prédicateurs d'une même nouvelle Doctrine , & que tous les Chrétiens auroient été par tout dans la disposition de la recevoir sans contradiction. Cela ne peut estre , & personne ne s'est avisé de dire que ce changement fût arrivé de cette maniere. Il n'est pas possible que ce changement soit arrivé sensiblement ; on en connoîtroit les Auteurs , le commencement , le progrès. Il ne reste que deux manieres dont il se soit pû faire, successivement & insensiblement. Et comme il y a autant de changemens prétendus qu'il y a de controverses , il faut supposer plusieurs changemens tous

successifs & insensibles, dont il n'est resté aucun vestige. M. Langevin fait voir l'impossibilité de cette supposition par rapport à la succession du temps, par rapport à l'étendue, par rapport à l'ordre politique, & par rapport au Gouvernement Ecclesiastique. Les Assemblées fréquentes des Conciles, le zele des Pasteurs pour s'opposer aux nouveautez; le soin qu'ils ont toujours eu de conserver la Foy dans sa pureté, le renouvellement des Symboles & des Formules de Foy; les Ecrits des Saints & Sçavans Personnages de l'antiquité contre les erreurs qui s'élevoient de leur temps; tant de condamnations des nouvelles heresies, l'attachement inviolable que l'on avoit à la Tradition & à la Doctrine des anciens, sont autant de preuves de l'impossibilité de ces prétendus changemens.

Les prétendus Réformez pour donner quelque couleur à leur système, disent qu'il en est de l'Eglise comme de la Synagogue, dont la Doctrine a été corrompue par les Traditions de ses Docteurs. M. Langevin soutient que quand ce changement de la Synagogue seroit véritable, on n'en peut tirer aucune conséquence pour ce qui regarde l'Eglise: car elle ne pourroit être fondée que sur ce principe: *Qu'il peut arriver à l'Eglise ce qui est arrivé à la Synagogue.* Or il n'y a rien de si faux que cette proposition. Car la Synagogue devoit finir à la venue du Messie; l'Eglise durera jusques à la fin des siècles. La Synagogue étoit renfermée dans une seule Nation; l'Eglise est répandue par toute la terre. L'Eglise ne peut être destituée de Temple, d'Autel, de Sacrifice comme l'a été la Synagogue pendant les 70. ans de la captivité. Mais il est faux que les Traditions des Docteurs Juifs fissent partie de la Loy & de la Religion des Juifs, & qu'elles composassent le Corps de la Doctrine de la Synagogue, qui étoit fondée sur une vraie Tradition. M. Langevin prend de là occasion de donner des Regles tirées des Saints Peres de l'Eglise, pour distinguer les fausses Traditions des véritables. Il avoue que l'Eglise a changé quelquefois dans des points de Discipline: Mais il soutient qu'il ne s'ensuit nullement de là qu'elle ait changé ou qu'elle puisse changer dans sa Doctrine, 1. Parce que les circonstances des temps & des lieux doivent faire varier la Discipline: la Doctrine au contraire doit  
 toujours

toujours estre la même. 2. L'établissement d'une nouvelle discipline n'est point la condamnation de l'ancienne : Deux points de discipline quoique contraires , pouvant estre tous deux bons & nécessaires dans des occasions différentes. Il n'en est pas de même de la doctrine ; un article ne peut estre veritable que l'autre ne soit absolument faux ; & si le premier est un article de Foy , le second sera nécessairement une heresie. 3. Ces changemens de discipline ne sont point ordinairement insensibles , & s'il y en a qui se soient faits insensiblement , on sçait au moins certainement qu'ils se sont faits , & le temps à peu près où ils sont arrivez. 4. Ces changemens ne se sont jamais faits par toutes les Eglises : L'usage ancien est demeuré dans quelques societez Chretiennes , & il en est resté des vestiges dans les Monumens anciens. 5. La discipline est beaucoup plus aisée à changer que la doctrine , parce que son changement dépend des Canons , & qu'elle n'apporte aucune innovation à la Religion ni au culte des Cheteriens. Enfin les plus considerables changemens sur la discipline , sont une preuve de l'immutabilité de la doctrine. M. Langevin finit cette premiere Partie par un Chapitre de l'infailibilité de l'Eglise , & des Conciles Generaux , dans lequel il quitte M. Mafius pour refuter M. Juricu. [*Preface de M. Juricu , contenant diverses reflexions sur les Conciles , à la tête de son Abregé de l'Histoire du Concile de Trente.*]

Les causes que les Protestans alleguent des prétendus changemens de doctrine dans l'Eglise , & que M. Langevin refute dans la seconde Partie de son Ouvrage , sont ou generales , comme l'ignorance des fideles , la negligence des Pasteurs , & la corruption des mœurs ; ou déterminées à de certains changemens qu'on leur attribue. La Rhetorique des Peres a produit , à ce qu'ils prétendent , l'invocation des Saints , le culte des Reliques & des Images par des apostrophes ; la Transsubstantiation qui a esté suivie de la soustraction de la Communion sous l'espece du vin par des hyperboles ; & le Sacrifice de la Messe par des metaphores. Les fausses interpretations de l'Ecriture Sainte & l'ambition des Papes ont fait naître la Primauté : L'interest a établi le Purgatoire , la Messe privée , & la Priere pour les Morts ; La violence a autorisé les Loix

qui défendent l'usage du Calice aux Laïques ; & la Politique a servi pour établir celles qui ordonnent le célibat aux Ecclesiastiques. Ce sont les moyens généraux & particuliers par lesquels les Protestans ont prétendu que le changement de doctrine a été procuré, que M. Langevin combat en détail dans cette seconde Partie. Il y fait voir par exemple, que les passages dans lesquels il est parlé du culte & de l'invocation des Saints, & où la doctrine de l'Eucharistie est exposée, ne sont ni des apostrophes, ni des hyperboles, ni des métaphores : Que les interprétations de l'Ecriture Sainte ne dépendant point dans l'Eglise, de la phantasie des particuliers, mais d'une Tradition constante & perpétuelle, ne peuvent servir qu'à conserver l'ancienne doctrine : Que l'ignorance & la négligence des Pasteurs n'a point été dans l'Eglise, telle que l'on prétend ; qu'il y a eu de tous temps des personnes habiles & zélées pour la défense de la Foy, & qu'il n'y a pas eu de siècle où l'on n'ait veillé à maintenir la vérité, à découvrir les nouvelles erreurs & à les rejeter. Croira-t-on que dans le temps qu'il s'est trouvé tant de Pasteurs & de Docteurs qui ont poursuivi avec vigueur le Manichéisme, le Priscillianisme, les hérésies des Albigeois & des Vaudois, & tant d'autres erreurs subtiles, ils ont été tellement endormis sur celles que l'on prétend que l'on enseigne dans l'Eglise Romaine, que pas un seul ne les ait aperçues & ne s'en soit plaint, quoique selon le système des Protestans, ce soient des idolâtries, des superstitions & des impiétez intolérables. M. Langevin réfute de même les autres motifs de ces prétendus changemens de doctrine ; & en faisant voir qu'ils sont feints & imaginaires, il établit solidement les dogmes de l'Eglise. Il finit cette Partie par un Chapitre dans lequel il prouve que l'Eglise de J. C. ne peut devenir invisible. Le premier Tome est composé de ces deux Parties.

Il fait voir dans la troisième, que les Epoques de ces prétendus changemens alléguées par les Protestans sur chaque dogme particulier, n'ont aucune vraisemblance, que les Protestans même ne s'accordent pas entre eux du temps où ces changemens sont arrivés, ni des occasions qui les ont produits, & que les dogmes sur lesquels ils prétendent qu'il y a eu du changement, ont été crus dans l'Eglise avant le temps où ils placent ce changement.



La dernière Partie contient une comparaison des sentimens des Lutheriens & des Calvinistes avec les opinions des heretiques qui les ont precedez depuis J. C. par laquelle il entreprend de faire voir qu'ils ont quarante cinq erreurs qui leur sont communes le plus souvent avec plusieurs sectes de ces heretiques. Pour le prouver il allegue sur chaque article les paroles des Confessions de foi, où ces opinions se trouvent, & rapporte ensuite le passage, des Conciles ou des Peres, où ces mêmes sentimens sont attribuez à des heretiques & rejetez comme des erreurs. Mais parce que quelques Lutheriens seroient peut-être assez bizarres pour tirer quelque avantage de l'antiquité de leurs erreurs, il fait voir que c'est un tres mauvais moyen dont les Sociniens se sont inutilement prévalus. Et pour fermer entièrement la bouche à ceux qui croiroient trouver dans cette suite d'heresies une succession de la véritable Eglise, il montre invinciblement que de toutes ces sectes qui ont des erreurs communes avec les Prétendus Reformez, il n'y en a pas une seule à laquelle ils eussent pû s'unir sans changer dans les points fondamentaux. La conference de Luther avec le demon tant de fois rebatuë par les controversistes, & l'énumération des sectes dans lesquelles la prétendue reforme s'est partagée, sont ici des épisodes qui ne sont pas desagréables. L'auteur finit par une courte recapitulation de tout ce qui est traité dans tout le corps de l'ouvrage, qui est plein d'une grande recherche & de beaucoup d'érudition. Il prie le Seigneur (*Préface de la 2. partie. Tom. 1. p. 354*) de donner tout le poids & toute la force possible à ses raisonnemens, & l'onction de sa divine charité à ses paroles. La première est nécessaire pour convaincre ceux qui sont rebelles à la vérité; & la seconde, pour les convertir; & c'est l'unique but qu'il s'est proposé dans cet Ouvrage.

DE LA SOBRIETE' ET DE SES AVANTAGES, OU  
*le vray moyen de se conserver dans une sante parfaite jusqu'à l'âge le plus avancé. Traduction nouvelle de Lessius & de Comaro, avec des Notes. Par M. D. L. B. A Paris chez Louis Coignard. 1701. in 12. p. 235.*

**N**ous avons en François dans cette traduction deux petits traités sur les avantages de la vie sobre; L'un composé

en latin par Leonard Lessius Jesuite, & imprimé à Anvers en 1623. L'autre composé un peu auparavant en Italien, par Louis Cornaro Venitien, & traduit depuis en latin par le même Leonard Lessius. Il y a une ancienne version du traité de Lessius & de ceuy de Cornaro par un nommé François Sebastien Hardi, Parisien, imprimée à Paris en 1646. & une nouvelle, de Cornaro, publiée un peu avant celle-cy. Il est inutile de faire l'extrait de ces deux écrits qui ne sont ni nouveaux, ni inconnus: Il est plus à propos de nous arrester à ce qui est du Traducteur. On peut dire en general que sa version est fidelle, que le stile & le langage sont assez nets, quoique d'ailleurs peu châtiés. Pour ce qui est des Notes, les Lecteurs en jugeront par l'exposé suivant.

Lessius dit qu'il est incroyable avec combien de liberté & de consolation interieure, ceux qui mienent une vie sobre sont appliquez à la priere. Le Traducteur met icy une note. La raison en est naturelle, dit-il; c'est que l'excez de nourriture envoie à la tête quantité de fumées qui offusquent le cerveau qui est comme le siege de l'ame, & par conséquent sont un obstacle à ses operations. C'est une vieille erreur que ces prétendues fumées que notre Traducteur dit qui s'elevent au cerveau. Il n'y a aucun chemin par où elles puissent monter, ainsi que l'Anatomie nous l'apprend. Nous remarquerons cependant que comme cestraitez renferment quelques principes peu conformes aux sentimens des modernes; le dessein du Traducteur dans ses Notes, est de remedier à cet inconvenient. Il en avertit dans sa Préface.

Lessius demande comment des viandes de nature différente, chaude, froide, seche, humide, bilieuse, flegmatique, facile ou difficile à digerer, pourroient former un chyle pur & uniforme. Le Traducteur pour fortifier le sentiment de Lessius, demande dans une Note, Comment un sang formé d'un chyle composé de parties si heterogenes, pourroit estre dans un équilibre parfait, sans quoy l'on ne peut estre dans une parfaite santé.

Cet équilibre du sang, & cet équilibre parfait dont parle icy le Traducteur, est ce que les anciens appelloient *temperamentum*

*mentum ad pondus*, & par conséquent c'est icy une vieille erreur.

Lessius dit qu'on peut vivre tres-long-temps & tres-sainement de pain, de lait, de beure, de fromage & de biere. Le Traducteur dit dans une note là-dessus, qu'il faut cependant demeurer d'accord, qu'à l'égard du fromage, comme l'enseigne l'Ecole de Salerne, *qui moins en mange est le plus sage*. L'Auteur de cette Note n'a pas fait reflexion que l'Ecole de Salerne n'est d'aucune autorité parmi les Sçavans. Voicy entr'autres comme Lomnius en parle dans l'Épître Dedicatoire de son Commentaire sur Celse. Je ne sçaurois, dit-il, approuver la conduite de ceux qui negligant les Ouvrages de Celse, où l'on trouve de si bons & de si surs preceptes pour la conservation de la santé, aiment mieux suivre les mauvais vers de je ne sçai quelle Ecole de Salerne, qui sont la chose du monde la plus pleine de grossiereté & d'ignorance.

Lessius insiste encore pour le fromage. Une infinité de Laboureurs, dit-il, & de gens de métier, qui d'ordinaire ne vivent que de pain, de beure, de bouillie, de legumes, d'herbes, de fromage, ne laissent pas d'estre sains, robustes, & de vivre tres-long-temps.

Le Traducteur pour ne pas contredire encore une fois son Auteur sur le même article, trouve un expedient : C'est de dire, que ce fromage est d'ordinaire tout frais, & par conséquent moins mal-faisant. Il profite, quelques lignes plus bas, de la même distinction. Plin, dit Lessius, rapporte que pendant vingt ans que Zoroastre avoit passé dans le desert, il n'y avoit vécu que de fromage, & que néanmoins tout estoit en luy si temperé, qu'il ne ressentoit point le poids de ses années. Il y a bien de l'apparence, reprend le Traducteur, que c'estoit du fromage frais, rien n'estant plus mal sain que l'autre. Cette distinction de notre Traducteur, ne se trouve point dans Hippocrate, qui dit que le fromage convient aux personnes maigres; qu'il nourrit, qu'il soutient, qu'il y a des gens qui après s'en estre remplis n'en ressentent aucune incommodité; qu'il n'est pas contraire à tout le monde; que c'est une nourriture forte, & qui resserre le ventre.

Lessius dit, que la nature a donné à l'homme & aux autres

animaux l'appetit des alimens pour la conservation de chaque animal. Le Traducteur qui craint qu'on ne se trompe à ce mot, d'*appetit*, avertit à la marge qu'il y a cette différence là-dessus, que ce qui se fait dans les hommes avec sentiment, ne se fait dans les bêtes que machinalement. Il juge cette Note si importante, qu'il la repete plus bas dans un endroit, où Lessius parlant du plaisir de manger, dit que nous l'avons de commun avec les bêtes. Il y a à la marge, avec cette différence, comme on l'a dit dans une des Notes précédentes, que ce qui est sensible en nous, n'est que machinal dans les bêtes.

Lessius dit, que le plaisir de manger ne flatte que quelques parties du corps, la langue, le palais, le gosier; & que c'est pour ce vil plaisir qu'on s'expose à tant de maux. Le Traducteur ne trouve pas que ce soit parler assez exactement, de dire que le manger flatte la langue & le palais; il avertit dans une Note que c'est plutôt l'ame qui est flatée par l'entremise de ces organes. Si l'on avoit soin de parler avec l'exactitude de ce Traducteur, on verroit bientôt le langage s'épurer d'une infinité d'expressions ignorantes qui ont tant de cours. On ne diroit plus que le feu est chaud, mais qu'il est cause de la chaleur; ni qu'on a froid aux mains, mais que l'ame sent du froid par l'entremise des mains; & ainsi de plusieurs autres façons de parler.

Lessius dit, que rien n'exerce mieux les muscles de la poitrine, & ne chasse mieux des jointures les humeurs inutiles, que de secouer les bras, en tenant avec les deux mains éloignées de quatre pieds l'une de l'autre, un bâton bien pesant. Cela donne occasion au Traducteur de faire la Note suivante: Rien n'est donc plus propre à délasser. La lassitude ne vient que d'humeurs qui embarrassent les jointures & les muscles, & qui les empêchent de se mouvoir dans une entière liberté. On diroit à voir cette Note, que Lessius ordonne cet exercice pour délasser: cependant Lessius ne parle nullement de la lassitude. La suite de la remarque, sçavoir, que la lassitude ne vient que d'humeurs qui embarrassent les jointures & les muscles, n'est pas vraie à l'égard de toutes les lassitudes; celle d'un homme qui a trop couru, vient assurément d'ailleurs que d'humeurs qui embarrassent les jointures.

Lessius ; selon les termes de son Traducteur , dit que c'est par la frugalité que les anciens Peres sont parvenus à une si parfaite sainteté , qui les rendoit amis de Dieu. Sur ces mots , d'amis de Dieu , le Traducteur prend occasion de faire une Note Theologique. Si Dieu aime les Saints , dit-il , même dans le temps , parce qu'ils sont Saints , ils ne sont Saints que parce que Dieu les aimoit de toute éternité. Il est bon de remarquer cependant que ces termes , *qui les rendoit amis de Dieu* , ne sont pas tout à fait conformes à l'original. Le texte porte , *hac ratione antiqui Patres ad summam sanctitatem & familiaritatem Dei pervenerunt*. C'est par la frugalité que les anciens Peres sont parvenus à une singulière sainteté , & à converser familièrement avec Dieu. Ce qui est un peu différent , mais en traduisant ainsi , le Traducteur n'auroit point eu d'occasion pour la remarque , & il paroît qu'il avoit envie de la faire. Il est un peu sujet à glisser ainsi de certains mots pour donner lieu à ses Notes. Lessius au commencement de son traité dit , *plerique neglectis medicorum præceptis omnia nature & eventui committunt* : La plupart des hommes negligens les avis des medecins , abandonnent tout à la nature & à l'évenement. Le Traducteur ne rend pas ainsi. Il met , La plupart des hommes abandonnent tout & même leur santé à ce qu'ils nomment le hazard. Et sur ce mot de Hazard , il fait la Note suivante. Mais ce prétendu hazard n'est pas moins qu'une disposition d'évenemens reglez de toute éternité par la providence de Dieu , & qui n'arrivent que dans les temps marquez par cette même providence, Il est vray que cette Note ne paroît pas tout à fait s'offrir ; mais toujours elle est à propos d'un mot ; & c'est pour l'Auteur une occasion suffisante. Toutes les autres Notes sont de même caractère.

## DEUX TRAITEZ.

*L'un de la flaterie & des louanges. L'autre de la médisance , par M. Girard de Ville-Thierry. A Paris , chez Charles Robustel , rue S. Jacques. 1. vol. in 12. pagg. 396.*

**Q**Uoy que la flaterie & la médisance paroissent deux vices fort opposez , & qui semblent se détruire l'un l'autre , l'un en favorisant le prochain , & l'autre en le deshonorant ,

il est pourtant vray de dire qu'ils tirent tous deux leur origine du même principe , qui est l'amour propre , puis qu'on ne louë & qu'on ne flate ordinairement que ceux dont on espere quelque chose & qu'on a interest de louer ; & qu'on ne médis des autres que pour les rabaisser & pour s'élever soy même sur les ruines de leur reputation.

C'est pour combattre ces deux vices si contraires à la Religion & à la société, que M. de Villethierry a donné au Public les deux traités qui composent ce Volume.

Dans le premier , après avoir donné une notion de la flaterie , & montré qu'elle ne consiste pas seulement à donner de fausses louanges à une personne , & à luy attribuer de bonnes qualitez qu'elle n'a point ; mais qu'elle consiste encore à parler avec affectation des choses qui plaisent , à exagerer les moindres qualitez de ceux auprès desquels on veut s'intinuer ; à diminuer & à colorer leurs deffauts ; à louer en public , & à mépriser dans le fond du cœur ; en un mot , à vouloir toujours , & par ses paroles & par ses actions , plaire à ceux dont l'amitié peut estre utile, quoy qu'ils meritent par leur déreglement d'estre repris & corrigez.

Après dis-je , avoir donné cette idée de la flaterie , M. de Villethierry montre qu'elle est severement condamnée dans les Saintes Ecritures ; qui disent que les flatteurs *se servent de leur langue pour tromper avec adresse , & qu'ils ont sur leurs lèvres le venin des Aspics*, qui prononcent : *Malheur à ceux qui disent que le mal est bien , & que le bien est mal. Qui donnent aux tenebres le nom de lumiere , & à la lumiere le nom de tenebres. Qui font passer pour doux ce qui est amer , & pour amer ce qui est doux.* Il adjoute plusieurs autres belles instructions tirées tant de l'ancien que du nouveau Testament , qu'il faut voir dans son Livre.

Après l'Ecriture , M. de Villethierry appelle la Tradition à son secours ; & montre par un grand nombre de tres-beaux passages tirez des Peres de l'Eglise , des anciens Docteurs Scolastiques , & même des Philosophes & des Poëtes Payens , que la flaterie est tres-severement condamnée. Il fait sur tous ces passages des reflexions tres-judicieuses & tres-édifiantes.

Ce

Ce n'est pas assez d'avoir prouvé par toutes ces autoritez, que la flaterie est deffenduë. Monsieur de Villethierry rapporte ensuite les raisons qui justifient cette défense ; & afin que les fidelles ne s'y laissent point surprendre , il explique les causes prochaines & particulieres qui la produisent. Il fait remarquer qu'ordinairement ceux qui y succombent , suivent les inclinations d'une amitié mal réglée , les mouvemens de l'avarice & de l'ambition , les impressions qu'une crainte mondaine fait sur leur esprit ; & qu'ainfi ils se portent à louer & à flater ceux qu'ils aiment avec trop de passion ; ceux dont ils esperent des biens & des honneurs ; ceux dont ils redoutent le credit & la puissance. Il ajoute qu'il se trouve quelquefois des personnes regulieres qui tombent dans ce deffaut , & qui s'imaginent qu'il leur est permis d'admirer les grands de la terre , & de les louer en toutes rencontres , parce qu'ils ont fait du bien à leurs Communautez , ou qu'ils esperent qu'ils leur en feront. Il montre que cette conduite est tres-criminelle.

Il passe encore plus avant. Il fait voir par l'Ecriture & par les Saints Peres , qu'il ne faut point louer les hommes pendant leur vie , parce que c'est les tenter & les porter à la vanité , parce qu'on ne les connoit pas assez parfaitement pour répondre d'eux , & qu'on n'est pas bien informé des motifs & des circonstances de leurs actions qui ne sont pas toujours legitimes ; parce qu'enfin on n'est point assuré qu'ils persèvereront toujours dans leur justice presente ; & comme on pourroit luy objecter qu'il y a eu des Saints Peres qui ont quelquefois donné des louanges à des personnes vivantes , il explique quand cette conduite peut estre tolerée , & fait voir qu'on ne doit les louer que dans la veuë de plaire à Dieu , & de procurer le salut du prochain ; pour fortifier par exemple , le zele de ceux qui travaillent à se convertir & à changer de vie , pour les consoler dans les peines & dans les tentations qu'ils éprouvent de temps en temps ; & pour leur inspirer de plus en plus l'amour de la vertu , encore , ajoute-il , que cela ne doit estre permis qu'à ceux qui sont au-dessus des pensées d'interest & d'ambition , & qui ont la force de reprendre & de corriger les deffauts de ceux qu'ils louent ; parce qu'alors leurs louanges ne peuvent estre suspectes de flate-

terie. Il faut même en ces occasions apporter de grandes précautions, & estre tres réservé à donner des louanges, sur tout aux riches & aux grands de la terre. Ces louanges doivent presque toujours estre regardées comme un effet de la flaterie & de la vaine complaisance qu'on a pour leur grandeur & pour leur fortune.

Enfin M. de Villerhierry montre que ceux qui veulent se donner sincèrement à Dieu, doivent craindre & fuir les louanges : & s'il arrive qu'on les surprenne quelquefois, il leur montre comment ils doivent les recevoir pour n'en souffrir aucun préjudice, & même pour en tirer quelque avantage spirituel. Il examine aussi s'il peut estre quelquefois permis de se louer soy même ; & quoy que cela soit tres-dangereux, il ne laisse pas de conclure, apuyé sur l'exemple des Saints, que cela est permis, lors qu'on a besoin d'estre estimé & respecté, & d'avoir du credit dans le public afin de pouvoir servir utilement l'Eglise ou la République, & de remplir son ministère avec honneur.

M. de Villerhierry dans son second traité, qui est de la méditation, suit la même methode qu'il a suivie dans le premier : ainsi sans entrer dans un plus grand détail, nous nous contenterons d'y renvoyer le Lecteur, pour y apprendre les regles qu'il faut suivre pour éviter de tomber dans ce dereglement ; & ce qu'il faut faire pour reparer le tort qu'on a fait au prochain quand on y est tombé.

Du reste, ce Livre est écrit avec beaucoup de netteté ; le style en est correct & grave, & tel qu'il convient au sujet qui y est traité. L'Auteur paroît fort exercé dans la lecture de l'Ecriture Sainte & des Livres Ecclesiastiques, & il a une grande connoissance des regles de la morale Chretienne.

#### NAUDÆANA ET PATINIANA.

*On singularitez remarquables prises des conversations de Mrs. Naudé & Patin.* A Paris, chez Florentin & Pierre Delaune, 1701. 1. v. in 12. 1. P. pagg. 120. 2. P. pagg. 118.

**G**abriel Naudé & Guy Patin ont vécu & sont morts dans le dernier siecle. C'estoit deux Sçavans à peu près de la même humeur ; aussi estoient-ils grands amis. M. Patin naquît



à Houdan, à trois lieues de Beauvais l'an 1602. Ses pere & mere, qui n'estoient pas fort riches, l'envoyerent à Paris pour y faire ses études. Quand il eut achevé le cours ordinaire, il s'attacha uniquement à la Medecine, & ce fut en ce temps-là qu'il connut M. Naudé. Ils lierent ensemble une amitié si étroite, qu'elle a toujours duré depuis. Après que M. Patin eut esté receu Docteur, il se mit à pratiquer la Medecine; mais comme cette profession ne fournissoit pas suffisamment à sa subsistance, il fut obligé de se faire Correcteur d'Imprimerie. M. Riolan, celebre Medecin de ce temps-là, ayant vû quelques-unes de ses corrections, le prit en amitié, & le mit en credit: ensuite il eut une chaire de Professeur en Medecine au College Royal. Sa maniere de parler trop libre, luy attira beaucoup d'ennemis. Il se soutint pourtant par l'appuy que luy donnerent ses amis, & sur tout Monsieur le Premier President de l'Amoignon, qui le recevoit souvent à sa table, & qui aimoit sa conversation, parce qu'elle estoit vive & legere. Pour sa pratique de Medecine, elle n'estoit pas fort étudiée: Saigner, purger, & le reste qu'a si bien décrit Moliere, estoient tous ses remedes; la rhubarbe, la manne, les roses passées, toutes les drogues dont il se servoit; grand ennemi de l'Emetique & des Medecins qui en faisoient prendre à leurs malades; & comme on commençoit en ce temps-là à le mettre beaucoup en usage, cela luy a donné occasion de crier bien fort contre, & de tenir registre de tous ceux qui mouroient après en avoir pris, comme il paroît par ses Lettres. Il haïssoit aussi beaucoup les Apotiquaires & ne pouvoit souffrir les grosses parties qu'ils faisoient à leurs malades.

M. Patin ne fut pas heureux dans sa famille; son fils aîné ne luy donna que du chagrin; & il eut le déplaisir de voir sortir du Royaume le second, qui estoit son cher *Carolus*, pour avoir déplu au Roy. Ce dernier est mort à Padouë en 1694. Il a donné au public de fort bons ouvrages sur les Medailles.

M. Naudé naquit à Paris le premier Février 1600. il étudia les belles Lettres, la Philosophie, & la Medecine dans l'Université de cette Ville. En 1624. il fit un voyage en Italie. Au retour il fit imprimer son Apologie pour les grands personnages

fauffement foubçonner de magie. Il alla à Rome en 1630. avec le Cardinal Bagny. Il y demeura douze ans. Il revint en 1642. & fut fait Bibliothécaire du Cardinal Mazarin. Il fit un voyage en Suède, & mourut à Abbeville en revenant le 30. Juillet 1653. Il a fait imprimer beaucoup de Livres tant de fa composition, que de celle des autres. On peut en voir le catalogue à la tête de ce Livre. Il eut de grands démêlez avec les Benedictins au fujet de l'Auteur de l'Imitation de J. C. On dit qu'il estoit bon homme; mais que quand quelqu'un l'avoit fâché il n'en revenoit jamais, *scilicet*, dit-on, *qu'il avoit pris des Italiens.*

Quant à ce qui regarde ce Livre qu'on donne au public, com me contenant des singularitez remarquables prises des conversations de Mess. Naudé & Patin, il semble qu'il vient un peu tard. La tradition de ces conversations ne se conserve pas entière si long-temps après la mort des Auteurs. Il seroit donc bon que les faiseurs d'*Ana* qui ont esté quelque temps à la mode, s'y prissent un peu de meilleure heure, afin qu'ils pussent avoir des témoins de la verité des faits & des bons mots tirez de ces pretendues conversations. Il seroit bon encore que ceux qui font ces petites compilations, ne les chargèssent pas tant de mauvais *quolibets*, de faits déjà connus d'ailleurs, & d'autres tout à fait faux, ou au moins tres incertains: qu'ils ne débitassent point tant de médisances contre les morts & contre les vivans; & ce qui est encore pis, qu'ils ne publiassent point tant de maximes si peu conformes à la Religion & aux bonnes mœurs, & qu'on peut aussi raisonnablement soubçonner venir d'eux que des Auteurs, sous le nom desquels ils veulent les faire passer. *Vide Naud. pag. 28. 45 Patin 102. 103.*

*Fautes à corriger dans le Journal precedent..*

Page 70. l. 4. 20. exprimer ce phenomene, *lisez*, expliquer, Page 73 l. 31. le P. Bussi, *lisez* Buhy,

## A P A R I S,

Chez JEAN CUSSON, rue saint Jacques, à l'Image de Saint Jean-Baptiste. 1702. Avec Privilege du Roy.

# LE JOURNAL

## DES

# SCAVANS.

Du LUNDI 13. FEVRIER M. DCCII.

TRAITE' DES PREJUGEZ FAUX ET LEGITIMES,  
ou Réponse aux Lettres & Instructions Pastorales de quatre  
Prelats, Mrs. de Noailles Cardinal, Archevêque de Paris;  
Colbert, Archevêque de Rouën; Bossuet, Evêque de Meaux;  
& Nesmond, Evêque de Montauban, divisé en trois Tomes.  
A Delft. 1701. in 12. pp. 959.

**D**EPUIS la revocation de l'Edit de Nantes en France, les  
Evêques de ce Royaume ont crû qu'il estoit de leur de-  
voir d'instruire les Nouveaux Convertis, & de les confirmer  
dans la Foy. C'est dans ce dessein que Monseigneur le Car-  
dinal de Noailles Archevêque de Paris, Monseigneur l'Arche-  
vêque de Rouën, & Messieurs les Evêques de Meaux & de  
Montauban ont publié des Lettres Pastorales adressées aux  
Nouveaux Catholiques de leurs Diocèses. Quoy que ces  
écrits n'ayent point esté composez dans la vûe d'entrer en dis-  
pute contre les Ministres, mais simplement pour instruire &  
pour confirmer les Nouveaux Convertis, il s'est trouvé un Mi-  
nistre François réfugié en Hollande, qui a fait le Livre dont  
nous parlons contre ces Lettres Pastorales. Ces Prelats s'estant  
proposé d'écrire pour tous les fideles de leurs Diocèses, ont  
jugé qu'ils devoient principalement se servir de la voye de presé-  
1702. B b

cription & d'autorité , plus courte & plus aisée , sans entrer dans la discussion des Dogmes controversez , sujette à bien plus de difficulté. Tertullien , Optat , S. Augustin , & quantité d'autres Peres se sont servis de la même methode contre les Heretiques & les Schismatiques de leur temps. La plupart des Controversistes l'ont suivie dans les premières disputes qu'ils ont eues avec les Vaudois , Lutheriens , Zuingliens , Anabaptistes , Calvinistes. Neantmoins le Ministre dit dans ce livre ( pag. 9. ) que ce sont les Missionnaires *qui ont donné la naissance aux préjugés contre la reforme* , & que M. Nicole les tira le premier des mains de ces petits Controversistes , & les habilla pompeusement. Voudroit-il faire passer les Peres , & les plus habiles Ecrivains de l'Eglise Romaine , pour des Missionnaires & de petits Controversistes ? Il est vrai que cette methode a toujours fort déplu aux Prétendus Reformez : mais on ne peut avoir plus de chagrin contre elle qu'en témoigne l'Auteur de ce Livre ( p. 1. ) La « methode des préjugés ( dit-il ) est décriée depuis long-temps. « ( p. 3. ) Il est assez égal de convertir les hommes par préju- « gez ou par violence ; ny l'une ny l'autre de ces methodes ne « produit jamais la Foy ( ibid. ) Les préjugés empêchent l'usage « de la droite raison ( p. 24. ) On a beau dire que la methode « des préjugés abrége les Controverses ; au contraire elle les « multiplie ; & les rend interminables, au lieu de les finir. ( p. 5. ) « Après l'examen des préjugés , il en faut toujours revenir au « fonds ( p. 6. ) Ils ne servent qu'à faire naître des scrupules , « à former de nouvelles difficultés , à rendre l'esprit incertain « & chancelant , à diminuer l'estime qu'on avoit pour la vérité. Cependant quelque mépris que l'Auteur témoigne avoir pour les préjugés , & malgré la persuasion où il est qu'ils sont absolument inutiles , il a cru qu'il estoit nécessaire de les examiner , « parce qu'ils sont ( dit-il , p. 8. ) plus souvent de la portée du « peuple & des esprits superficiels , que les raisons solides. Il entreprend donc de répondre aux préjugés que les Prelats dont il attaque les Lettres Pastorales , ont alleguez contre la prétendue reforme : mais en le faisant , il revient toujours à la discussion des Dogmes. Le premier préjugé est la séparation de l'Eglise. Les Prelats ont avancé comme une maxime constante,

qu'il n'estoit jamais permis de se séparer de l'Eglise, ni de rompre son unité. D'où ils ont conclu que les Prétendus Reformez s'estant séparés de l'Eglise, ils estoient hors de la voye du salut. Le Ministre ne nie pas qu'ils ne se soient séparés de l'Eglise qui avoit l'étendue & la visibilité; mais il prétend qu'il est permis de se séparer de cette Eglise, & que ses Ancêtres ont eu raison de se séparer de l'Eglise Romaine. Il avoue qu'on ne doit jamais quitter l'Eglise qui a la vérité, & qui est unie à J. C. par la Foy: mais il soutient qu'on peut rompre sans crime avec une société Chrétienne, qui a l'ancienneté, l'étendue & la visibilité, si cette société se plonge dans l'erreur ou dans l'idolâtrie. Vouloir qu'on demeure dans l'Eglise Romaine à cause de sa visibilité (dit le Ministre) c'est avouer qu'il faut demeurer dans l'Eglise Romaine, quand même elle seroit hérétique & idolâtre. Il faut (ajoute-il) deux choses; l'une ou disculper l'idolâtrie & l'erreur, ou dire nettement qu'il faut sacrifier son salut éternel à la visibilité de l'Eglise, & se jeter tête baissée dans les enfers. C'est sur cette supposition que l'Eglise est tombée dans l'erreur & dans l'idolâtrie, que les Catholiques Romains croient impossible, que roulent la plupart des raisonnemens de cet Auteur. Il soutient que l'erreur, l'idolâtrie, la foy, la vérité sont préférables à l'unité, supposant qu'elles en sont séparables. Descendant ensuite dans l'hypothèse particulière de la séparation de ses Ancêtres, il dit (pag. 76.) que les Prétendus Reformez sont en droit de supposer que les premiers Reformateurs avoient la Foy qui les unissoit à J. C. & il conclut de cette supposition, que leur séparation estoit juste & nécessaire. Cet Auteur qui a tant déclamé contre la méthode des préjugés, s'en sert ici luy-même pour justifier la séparation des Prétendus Reformez, & prétend que sans entrer dans une discussion de tous les Dogmes, il est aisé de voir qu'ils avoient des raisons suffisantes de l'entreprendre. La corruption des mœurs des Chrétiens, les dereglemens du Clergé, la tyrannie des Papes, luy paroissent des raisons assez fortes de cette séparation. Enfin pour disculper entièrement ses Ancêtres, il prétend qu'ils ne se sont point séparés, mais que c'est Rome qui les a chassés, & que c'est elle (je me fers

de ses termes , p. 13. ) *qui a rompu le-filet avant que d'arriver au rivage , afin d'en ôter & d'abimer les poissons qui l'incommo-  
doient. C'est elle qui avec une impatience criminelle , a poussé les serviteurs inquiets à arracher le bon grain au lieu de l'ivroye ;* Cette qualité de *serviteurs inquiets qui arrachent le bon grain au lieu de l'ivroye ,* ne fait pas beaucoup d'honneur aux premiers Reformateurs.

Le défaut de vocation qu'on leur reproche , est le second préjugé dont on se sert pour montrer que les Prétendus Reformez ne sont pas dans la voye du salut. Le Ministre tranche tout d'un coup cette difficulté , en soutenant que le seul défaut de mission ne suffit pas pour rejeter la reforme : *parce que ( dit-il ) ce seroit juger du fonds par un incident , & preferer le gouvernement Ecclesiastique à la verité.* Il a recours ensuite à la vocation interieure , qu'il croit préférable à l'exterieure. Il n'avoue pas néanmoins que celle-cy ait manqué aux premiers Reformateurs. Il prétend que la source de cette vocation , est l'élection du peuple ; & qu'ainsi les Reformateurs ayant esté choisis par le peuple sont de veritables Pasteurs. Comme l'Ordination leur manque , il employe quatre Chapitres à combattre la necessité de l'Ordination Episcopale. Il prétend avoir trouvé dans l'antiquité des exemples d'Ordinations faites par les Prêtres , & se sert des varietez qui se trouvent dans les ceremonies de l'Ordination pour prouver que ce n'est point un Sacrement institué par J. C. Il cherche des exemples de Laïques qui ayent prêché : il rapporte celui d'Origenes qui ne l'a fait que par la permission des Evêques. Le Ministre se sert icy d'une preuve nouvelle , pour montrer que l'Eglise a cru que des Laïques pouvoient ordonner valablement. Le Concile de Nicée a reçu les Ordinations faites par les Novatiens : C'est un fait certain. Le Ministre prétend que les Novatiens n'avoient reçu l'Ordination que des Laïques , & la preuve qu'il en donne , est que Novate estoit un simple Prêtre déposé juridiquement , & que l'Ordination de Novation l'autre chef de cette secte , est invalide. *D'où viennent donc ( dit-il ) les premiers Evêques chez les Novatiens ; car on ne parle d'aucun Evêque Orthodoxe qui ait passé dans leur parti , & qui leur ait conseré les Ordres ?* C'est un

un fait que les critiques ne lui passeront pas aisément : car quand Novatien n'auroit pas été véritablement ordonné, il paroît certain qu'il y a eu plusieurs Evêques de l'Eglise, principalement en Orient, qui se sont joints à Novatien & à ses Sectateurs.

L'Auteur fait encore beaucoup valoir un passage de Saint Epiphane, qui dit que les Chrétiens du parti de Melece d'Antioche se donnerent des Evêques. Il veut que cela s'entende de l'Ordination. Il fait tous ses efforts pour maintenir les premiers Reformateurs dans la possession de la vocation ordinaire qu'il prétend qu'ils ont reçue de l'Eglise Romaine. Il a enfin recours à la vocation extraordinaire, & substitué à la place des miracles le progres que la reforme a fait en peu de temps. Et comme on leur reproche que ce progres n'a rien de merveilleux, parce que leur reforme n'a rien qui ne flate la cupidité des hommes, & qu'elle les delivre des mortifications & des autres pratiques que l'Eglise Catholique leur impose; il croit satisfaire à cette replique en décrivant les austeritez que pratiquent les Moines. Il oppose aussi aux defauts que l'on reproche aux premiers Reformateurs, la corruption des mœurs des Catholiques quand ces Reformateurs sont venus.

Un des plus specieux préjugés contre la reforme, est de faire voir l'impossibilité qu'il y a que chaque fidele entre par lui-même dans l'examen de tous les Dogmes de la Religion; d'où l'on conclut qu'il faut qu'il y ait une autorité à laquelle il se rapporte. Le Ministre avouë que cet examen est difficile, & que la liberté de le faire ne peut estre accordée sans augmenter la diversité de sentimens : Il prétend néanmoins qu'il est nécessaire; que c'est la voye dont on s'est servi pour convertir les Juifs, les Payens & les Heretiques; que les Catholiques Romains n'évitent point cet embarras, parce qu'il faut avoir recours à l'examen de l'Ecriture Sainte & de la Tradition, pour sçavoir si l'Eglise est infaillible, & qu'elle est la véritable Eglise. Il suppose qu'on ne peut estre assuré de l'un ni de l'autre, que l'on n'ait examiné la question de l'infaillibilité du Pape & des Conciles, qui est sujette à tant de contestations. Après tout il convient que les simples ne sont point capables d'avoir par l'e-

xamen une connoissance exacte & claire du vray sens de l'Ecriture Sainte ; ce qu'il appelle une connoissance de reflexion , qui ne s'acquiert qu'avec beaucoup de travail & de temps ; mais il les croit capables d'une certaine connoissance , qu'il appelle connoissance de sentiment , qui consiste dans la premiere impression que les paroles de l'Ecriture font dans l'ame lors qu'on les lit. Il donne pour exemple , ces paroles de J. C. *Bien en tous* ; pour montrer que l'usage de la coupe est de droit divin. Il semble qu'un Arien pourroit de même apporter ces paroles : *Mon pere est plus grand que moy* , qui font d'abord une impression favorable à son erreur. C'est pourquoy le Ministre avouë que cette connoissance de sentiment ne s'étend pas à tous les passages de l'Ecriture ; & il est obligé de recourir à un second examen , qu'il appelle *l'examen d'attention* qu'un simple apporte en lisant l'Ecriture Sainte. Celle-cy est pour les ignorans ; les sçavans ont la voye de discussion. Il en distingue encore une troisième , qui est la voye de précision , en sorte qu'il ne reste ni argumens ni sophismes des Heretiques que l'on n'ait examinez , & sur lesquels on ne leur ait fermé la bouche. Il avouë que cet examen est impossible. La visibilité de l'Eglise , sa perpetuité fondée sur les promesses de J. C. son antiquité , son étendue , la succession des Pasteurs qui enseignent la doctrine de J. C. & des Chretiens qui en font profession , sont les caracteres que les Prelats ont donnez , comme les caracteres de la vraye Eglise. Le Ministre fait de grands efforts , pour montrer que ces choses ne sont point des marques infaillibles de la veritable Eglise , & qu'elle peut quelquefois en estre privée. Comme il en veut principalement à M. de Meaux dans cette partie , & que ce Prelat y a répondu , nous aurons occasion d'en parler encore dans un autre Journal.

Le dernier Livre n'a point de rapport au corps de l'Ouvrage. Le Ministre vouant justifier que les accusations des Reformez contre l'Eglise Romaine , ne sont point de vaines declamations , a choisi le culte des Saints comme un sujet tres propre pour égarer son Ouvrage par quantité de fausses Histoires des Saints & de leurs Reliques. Il y fait une comparaison du culte que l'on rend aux Saints dans l'Eglise , & de celuy que les Chinois



rendent à Confucius. Les Catholiques ont repris aussi-bien que les Protestans, les abus qui se trouvent dans le culte des Saints. Le Ministre prétend que ces abus sont inévitables, & qu'il ne se peut pas faire que dans cette foule infinie de Saints qu'on invoque, il n'y en ait de douteux, d'incertains, & de faux : Il ne veut pas même que les miracles & le martyre soient des preuves suffisantes de sainteté.

Après avoir répliqué dans le dixième Chapitre de la dernière partie à quelques objections sur l'Eucharistie, il finit par une exhortation aux Nouveaux Convertis. Il y bâme ouvertement les Prophetes de sa communion qui se sont mêlez de prédire la destruction de l'Eglise Romaine, à qui ils donnent le nom de Babilone. *A Dieu ne plaise (dit-il) que par une curiosité criminelle nous nous mêlions de percer dans l'avenir, ou de sonder des secrets cachez ! Si quelques Commentateurs abusent de l'Ecriture, notre Religion ne doit point estre chargée de cette honte, puisque nous ne les approuvons pas.*

Cet Ouvrage est composé avec toute l'adresse imaginable. L'Auteur écrit bien : Il donne un tour agreable aux choses : Il met tout en œuvre : Il relève jusqu'aux moindres faits. Il cite souvent les Auteurs modernes de la Communion Romaine, & prétend tirer un grand avantage des écrits que les Sçavans ont faits depuis peu les uns contre les autres, & des disputes qu'ils ont eu entre eux touchant divers points de doctrine ou de discipline.

RECUEIL TIRE DES PROCEDURES  
*criminelles faites par plusieurs Officiaux & autres Juges du Royaume, &c. Seconde édition in 4. par Pierre de Combes, Greffier de l'Officialité de Paris. A Paris, chez Louis Joffe rue S. Jacques à la Couronne d'Epine, 1701. 1. Part. pagg. 358. 2. p. pagg. 342.*

ON ne sçauroit nier que les formules & procédures, ne soient d'un grand usage pour l'instruction des procez tant civils que criminels. Nous apprenons du titre *de origine juris*, au digeste, qu'après l'établissement des Loix des douze Tables,

ce fut une nécessité , pour en faciliter l'exécution , de composer des formules , qui demeurèrent long-temps particulières au Collège des Pontifes , & qu'un de leurs Greffiers qui le premier les a communiquées, fit en cela une chose si-agréable au public, que de fils d'Afranchi, qu'il estoit , il parvint par degrez aux premières dignitez de la Magistrature , par les suffrages du même peuple. Lorsque l'Ordonnance pour les matieres civiles eut esté publiée en l'an 1667. le Roy fit dresser en même temps des formules d'actes & procédures , qui ont esté imprimées en 1668. L'Ordonnance criminelle de l'an 1670. a esté suivie du S.ile universel de toutes les Cours & Jurisdiccions du Royaume pour l'instruction des matieres criminelles , imprimé en 1671. Le sieur Horry a traité dans son Livre du parfait Notaire Apostolique & Procureur de l'Officialité , de la maniere de proceder dans toutes les Officialitez & Cours Ecclesiastiques en conformité des Ordonnances de 1667. & 1670. Mais l'ouvrage de notre Auteur est beaucoup plus ample & plus considerable ; parce qu'il contient un grand nombre de procédures faites en l'Officialité de Paris sous le defunt sieur Cheron , un des meilleurs Praticiens & le plus habile Official de son siecle. Ce recueil est divisé en trois parties. La premiere contient la forme de proceder par les Officiaux seuls contre les accusez , dans les cas qui leur sont attribuez. La seconde , celle de proceder par les Juges Ecclesiastiques & Royaux , après les renvois & declinatoires. Et la troisieme , celle de proceder par les mêmes Juges , lors que l'Official a prevenu , & qu'il appelle le Juge Royal pour le cas privilegié , avec les procédures des Cours superieures , lors qu'elles retiennent la connoissance du crime.

Outre ces différentes procédures , il y a dans le quatrième Chapitre de la premiere partie, trois avis qui ne sont point à negliger pour Mrs. les Evêques. 1. De ne point arrester le cours d'une procédure criminelle , en recevant les soumissions d'un accuse , à moins qu'ils ne soient munis d'informations concluantes, parce que l'accusé ne fait le plus souvent ces soumissions que pour avoir occasion de decouvrir les témoins , & d'anneantir les preuves. 2. Que dans les cas graves les Evêques ne peuvent

vent imposer silence à leur Promoteur, ni détruire les procédures criminelles faites par leurs Officiaux ; autrement leurs Ordonnances seront déclarées abusives. 3. Que les Sentences portant suspension rendues par les Officiaux, ne peuvent estre détruites par l'Evêque ; mais que l'accusé doit se pourvoir par appel devant l'Official Metropolitain.

L'Auteur observe pag. 190. qu'encore qu'on ne puisse en Cour Ecclesiastique appeler d'une troisième Sentence conforme, cette regle souffre exception en cas d'incompetence de l'un des Juges, qui a prononcé l'une des trois Sentences. Il prouve en la pag. 191. par un exemple recent, autorisé par un Arrest du privé Conseil, que quand le Pape donne des Commissaires *in partibus*, non seulement ces Commissaires ne peuvent estre éloignés du domicile des parties de plus de deux journées aux termes du Concordat ; mais que suivant les Arrests ils doivent estre dans le ressort du Parlement, où les parties ont leur domicile ; autrement qu'il y a abus. Enfin il fait voir, pag. 254. que les Ecclesiastiques ne peuvent estre jugez prévôtalement & en dernier ressort ; mais seulement à la charge de l'appel. Et il en rapporte trois Arrests du privé Conseil rendus en 1690. 1691. & 1692. C'est tout ce qui nous a paru de plus remarquable dans ce Recueil, qui n'est pas moins utile aux Laïques, qu'aux Personnes Ecclesiastiques,

**HISTOIRE CRITIQUE DES PRATIQUES**  
*superstitieuses qui ont seduit les peuples, & embarassé les Sçavans. Avec la methode & les principes pour discerner les effets naturels d'avec ceux qui ne le sont pas. Par le Pere le Brun, Prêtre de l'Oratoire. A Rouën chez Guillaume Behourt, 1701. v. in 12. p. 637.*

CE Livre est divisé en trois parties. Dans la premiere, l'Auteur s'attache à faire voir que la pratique de se servir d'une baguette pour découvrir les voleurs, les meurtriers, les vols, les métaux, les eaux, &c. est une superstition ; & que lors qu'on devine par ce moyen, l'effet n'en doit estre attribué qu'à ces Esprits que l'Ecriture appelle des Seducateurs. Il ex-

plique d'abord ce que c'est que la baguette ; sa matiere , sa figure , la maniere de la tenir , son mouvement. La baguette est une petite branche fourchue , qui tenue des deux mains , tourne , dit-on , sur les choses qu'on veut decouvrir. Au regard de la matiere , les uns disent que ce doit estre du coudrier , les autres de l'amandier , d'autres assurent que tout bois est bon ; d'autres qu'il est indifferent que ce soit fer , argent , or , coste de balaine , ou autre chose. Le Pere le Brun ne revoque point en doute le fait. Il dit avoir veu tourner la baguette sans supercherie entre les mains d'un President de Grenoble dans une allée de jardin sous laquelle il y avoit un tuyau de plomb qui conduisoit de l'eau. En un instant , dit-il , la baguette fourchue se tordit si fort , que M. le President à qui on tenoit les deux mains pour s'assurer de sa sincerité , demanda quartier , parce qu'elle luy bleissoit les doigts. Il rapporte plusieurs autres faits semblables qu'il assure réussir quelquefois pour la decouverte des bornes , pour celle de plusieurs pieces de métal cachées à dessein ; & pour celle des criminels. L'histoire même de la poursuite de ces voleurs , que quelques gens croyent avoir été decouverts par la baguette de Jacques Aimar , plutôt que par aucune connoissance qu'il eût d'ailleurs du chemin qu'ils avoient tenu , ne luy paroît point fabuleuse. Il avouë que la baguette ne tourne pas toujours , ni entre les mains de toutes sortes de personnes ; qu'il y a souvent de la fourberie & de l'illusion ; que quelquefois elle tourne dans des endroits où il ne se trouve ni eaux , ni metaux , ni aucune des choses qu'on cherche. Il en cite plusieurs exemples. Quelques personnes assurent néanmoins qu'elle ne tourne que sur ce qu'on veut decouvrir : que c'est en cela que consiste le secret. Le Pere le Brun ne s'éloigne pas de ce sentiment. Il dit même qu'il a observé en deux occasions , qu'effectivement la baguette s'accommodoit aux desirs & à la pensée de ceux qui la tenoient ; d'où il conclut qu'une pensée ou un desir ne pouvant faire remuer ainsi un bâton , l'effet n'est point naturel s'il est vray. Ce qui est une consequence dont toutes les personnes raisonnables doivent convenir. Toute cette premiere Partie est pleine de remarques considerables. On y voit quelles sont les choses que la baguette

indique en France , l'usage qu'on fait de cette baguette en Allemagne & en Flandres , en Boëme , en Suede , en Hongrie , en Angleterre , en Italie , en Espagne. Et l'Auteur rapporte là-dessus un grand nombre de circonstances qui n'entretoient bien qu'on s'y arrestât un peu : mais il faut estre court. Il prend ensuite la chose de plus haut , & expose avec une érudition capable d'attirer les yeux des Lecteurs les plus indifferens , une bonne partie de ce qu'il y a de curieux là-dessus dans l'antiquité la plus reculée. Il finit ce premier article par decider absolument que la baguette tourne par le moyen du Demon. Il se fait une objection , qui est qu'elle tourne entre les mains de gens de pieté , qui par consequent sont tres incapables de faire aucun pacte. Mais il répond que peut-estre le Demon a pouvoir d'agir sur nous sans aucun pacte. Ne tente-t-il pas les justes , dit-il , & n'a-t-il pas tenté J. C. ? Quoy qu'il en soit , il est certain qu'en cas que le fait soit veritable , on ne peut pas aisément l'expliquer par des causes physiques ; & c'est principalement ce que le Pere le Brun se propose de montrer.

Dans la seconde Partie il examine quelle est la cause du mouvement de la baguette ; & à ce sujet il établit des principes tres solides , pour faire connoître ce que c'est que miracle & que superstition ; par quelles Loix tous les effets sont produits , & par quelle regle on peut juger si un effet est naturel ou non. Dans l'application de ces regles , il montre l'erreur de certains Philosophes qui ont cru naturel l'effet de la baguette , & plusieurs autres qui ne peuvent l'estre. Quant à la cause du mouvement de la baguette , voicy en termes precis le raisonnement de l'Auteur. Ou ce mouvement est produit par les Loix ordinaires du mouvement, ou il vient de Dieu indépendamment de ces Loix , ou il procede des Anges , ou il vient du Demon. Or il ne peut estre attribué ni aux Loix ordinaires du mouvement , ni à Dieu indépendamment de ces Loix , ni aux Anges. Donc il vient du Demon. Il s'étend sur la preuve de ces trois premieres propositions dans toute la seconde Partie. Et quoy qu'il suppose toujours comme veritable le fait de la baguette ; cela ne doit pas empêcher ceux qui nient cette experience , d'avoir de la curiosité pour les raisons qu'il apporte ; car ils y trou-

veront quantité de recherches sçavantes & de reflexions judicieuses qui les payeront bien de leur lecture.

La troisieme Partie expose la disposition commune des hommes à ne pas condamner ce qui ne paroît pas exterieurement nuisible. L'Auteur y fait une histoire fort curieuse de l'usage de ces anneaux, de ces petites figures, de ces cachets, de ces talismans que l'on portoit autrefois sur soy pour se garantir de plusieurs accidens, & pour se guerir de certaines maladies. Il montre que toutes ces pratiques n'ont aucun fondement physique. Il n'oublie pas ces petites statues & ces figures d'animaux que l'on gardoit avec respect dans les Villes pour preserver ces mêmes Villes d'incendie, & d'autres malheurs. Enfin il fait un détail raisonné & suivi d'un grand nombre de superstitions qui ont autrefois regné parmi les peuples. Il en rapporte plusieurs exemples tirez de l'Histoire Grecque, comme de croire que les calamitez dont les habitans d'une Ville estoient menacez ou affligez, pouvoient se transporter à une autre personne, ou à un animal. L'on donnoit des maledictions à un homme pour luy faire porter tous les maux dont le peuple craignoit d'estre frappé. L'on voit dans Servius sur Virgile, qu'à Marseille dès qu'on appercevoit quelque commencement de peste, on nourrissoit un pauvre homme des meilleurs alimens durant une année, qu'on le faisoit promener par toute la Ville, en le chargeant hautement de maledictions, & qu'on le chassoit ensuite, afin que la peste & tous les maux fortifissent avec luy. L'Auteur à l'occasion de ce que dit icy Servius, remarque qu'il n'est pas surprenant qu'on trouve dans le Paganisme des imitations de la ceremonie du Bouc Emissaire que le Grand Prêtre envoyoit au desert, après l'avoir chargé des pechez de tous les peuples. On sçait, poursuit-il, que le Demon est le singe de Dieu, & qu'il donne souvent à la superstition les dehors de la Religion veritable. Mais il est étrange, continuë-t-il, que des Philosophes entreprennent de prouver qu'on peut transplanter les maladies & les faire passer d'un homme à un animal, & même à un arbre. Il passë de là aux exorcismes employez par des Curez contre les insectes qui gâtent les fruits de la campagne, & il traite, comme il le doit, de superstition cette pratique,

On

On avoit quelquefois assez de stupidité pour faire plaider juridiquement la cause des Habitans & des bestes, par des Avocats qui exposoient les raisons des deux parries avant qu'on prononçât la Sentence. Le Pere Theophile Rainaud, rapporte au long une Sentence de cette nature, prononcée par Jean Milon Official de Troyes en 1516. laquelle déclare maudites toutes les petites bêtes qui gâtoient le terrain, si dans six jours elles n'en sortoient, ou ne cessoient de faire du mal dans le Diocèse. On verra cette Sentence dans notre Auteur. Il remarque ces abus pour faire voir de quelles illusions ne sont point quelquefois capables ceux qui doivent veiller à l'instruction des peuples. Martin de Arles en rapporte un exemple bien authentique dans l'Histoire d'une Procession, qui par autorité du Clergé & des Magistrats, se faisoit dans quelques endroits du Royaume de Navarre, pour demander de la pluie à S. Pierre. On alloit en temps de sécheresse demander de la pluie à l'Image du Saint; & pour le presser davantage, on portoit l'Image en Procession sur le bord de la rivière: là on chantoit: *Saint Pierre secourez nous dans le besoin, obtenez-nous de la pluie, une fois, deux fois, trois fois.* Et comme l'Image ne répondoit rien, le peuple demandoit qu'on la plongeât dans l'eau si l'on n'obtenoit pas ce qu'on souhaitoit. Alors les premiers du lieu représentoient qu'il ne falloit pas en venir là; que le Saint, comme un bon pere, ne manqueroit pas de leur obtenir de la pluie. On donnoit caution, & la caution acceptée, il ne manquoit jamais, dit-on, de pleuvoir dans vingt-quatre heures. Quelque ridicule que paroisse cette ceremonie, elle s'est pourtant observée dans notre siècle en quelques endroits; & il a fallu faire des traitemens exprès pour en defabufer les peuples.

L'usage de la clef de Saint Pierre pour preserver de la rage, ne meritoit pas moins d'estre interdit. On amene dans l'Eglise des hommes & des femmes, & à la porte de l'Eglise des bestiaux, afin de les faire toucher par le Prêtre avec un fer chaud qu'on nomme la clef de Saint Pierre. L'Auteur remarque que la clef de Saint Hubert n'est pas quelque chose de moins superstitieux; on appelle ainsi un fer qu'on applique en l'honneur de ce Saint pour preserver de la rage les animaux mordus

par des chiens enragez. Ce fer appelé la clef de Saint Hubert , n'est pas fait par tout en forme de clef. A Liege , c'est un anneau. A Utrecht , une croix de fer. Ce fer est appliqué sur la playe quand elle paroît , ou à la tête quand la playe ne paroît pas. Pour les hommes, on leur fait une petite incision au front , pour enfermer sous la peau un brin de l'étole de ce Saint; après quoy ceux qui ont esté ainsi taillez ( c'est le mot dont on se sert ) peuvent , dit-on , guerir d'autres personnes. On leur prescriit un regime de vivre bizarre qu'on ne peut assurément point approuver en bonne medecine , & qu'on verra dans l'Auteur. Les épreuves du fer chaud & de l'eau bouillante qui ont esté en usage pendant plusieurs siècles pour connoître les faits douteux sont icy sçavamment rapportées : l'Auteur en marque l'origine , le progres , & la fin ; avec les disputes qui se sont excitées à ce sujet : Ce qu'il fait d'une maniere qui en rend la lecture très agreable. L'épreuve de l'eau froide pour découvrir les criminels , les forciers , &c. est encore icy exposée au long. On jettoit un homme dans l'eau , après luy avoir lié le pied droit à la main gauche , & le pied gauche à la main droite ; & s'il n'enfonçoit pas , on le regardoit comme coupable. L'Auteur cite des exemples recens de ces sortes d'épreuves , & assure qu'il y a eu quantité de gens qui n'ont jamais pu enfoncer , quelque chose qu'on fist pour les faire aller sous l'eau. Il rapporte là-dessus des procez verbaux , où il est dit que tels & tels n'ont jamais pu enfoncer. L'Auteur parle au long des forciers ; & ce qu'on dit de certains bergers qui jettent des sorts sur des troupeaux , & les font mourir par des malefices , ne luy paroît point une chymere. Il en cite quantité d'exemples confirmez encore par des procez verbaux qu'il rapporte. Mais ces procez verbaux ne seroient-ils point une preuve de la trop grande crédulité de leurs auteurs ? Mille gens tous les jours croyent avoir vu ce qu'ils n'ont point vu ; & en voicy un exemple familier. Plusieurs personnes assurent qu'en tenant suspendu dans un verre avec un fil , une bale de plomb , un clou ou un anneau ; ce qui est suspendu sonne l'heure qu'il est. Cette experience quelque éloignée qu'elle soit de toute verité , trouve des témoins ; & j'ay vu des personnes asseurer qu'ils l'avoient vu reussir.



Mais j'en appelle à l'essay : Qu'on tienne un anneau suspendu dans un verre sans remuer la main , il ne frappera point contre le verre : Mais si l'on n'a pas la main bien fermée , ou qu'en voulant reprendre son haleine avec trop de liberté , on ne puisse tenir long-temps le bras immobile , l'anneau frappera contre le verre une ou plusieurs fois ; & marquera par le nombre des coups non l'heure qu'il sera , mais le mouvement du bras qui le tiendra, semblable à une sonnette qu'on tient suspendue de la main , & qui au moindre mouvement involontaire du bras , ne manque point de sonner. Le Pere le Brun soutient avec raison qu'en cas que le fait soit veritable, il n'est pas naturel : & en effet la maniere de compter les heures estant arbitraire , la consequence est facile à tirer. Mais comme l'experience est fausse , ceux qui la croiroient vraie & qui l'attribueroient au malin esprit , feroient en cela plus d'honneur au Demon qu'il ne merite.

On verra icy la réfutation de plusieurs maximes chimeriques, qui parmi le peuple passent pour incontestables. On se trouve treize à table , l'un des treize , dit-on , ne manque point de mourir dans l'année : des couteaux sont en croix , la saliere est renversée , il faut s'attendre à quelque malheur. Toutes ces imaginations & plusieurs autres que le Pere le Brun rapporte , sont icy agreablement refutées. Il ne se borne pas aux superstitions , il examine l'histoire naturelle , & fait voir qu'elle est mêlée de merveilles , qui estant approfondies disparaissent le plus souvent. Il rapporte là-dessus l'exemple de cette fontaine brulante qu'on dit estre proche de Grenoble , & découvre la fausseté de ce fait. Il ajoute qu'il seroit à souhaiter que l'Academie des Sciences voulût bien s'appliquer à démêler le vray d'avec le faux dans ce qui regarde les faits merveilleux qu'on attribue à la nature : Mais on voit dans l'Histoire latine de cette illustre Academie , que ceux qui la composent ne negligent rien là-dessus. Cette pretendue fontaine brulante y est traitée d'illusion , p. 537. & l'on y trouve exactement en quoy consiste le fait. Le Pere le Brun ne s'éloigne pas seulement de la trop grande crédulité de ceux qui donnent dans tout ; il attaque l'incrédulité de quelques autres , qui

par des explications physiques, veulent tourner en effets naturels des miracles établis dans l'Ecriture. Il cite fort à propos là-dessus un passage de Bartholin, où ce Medecin tâche d'expliquer par la nature, le miracle de la Piscine dont l'eau estoit troublée par un Ange, ainsi que l'Ecriture le remarque. Le traité se termine par des maximes générales de l'Eglise au sujet de ceux qui recourent à des pratiques superstitieuses, & par un détail de plusieurs des penitences que les Canons ont ordonnées là-dessus.

# LETTRES DU COMTE D'ARLINGTON

*au Chevalier Temple, contenant une relation exacte des Traitez de l'Evêque de Munster, de Breda, d'Aix la Chapelle, & de la triple Alliance; avec les instructions données au Ch. Temple, au Comte de Carlisle, & à M. Van-Bemingen, & d'autres papiers par rapport auxd. traitez &c. Le tout tiré des Originaux qui n'avoient jamais été publiez, A Utrecht, chez Guill. Vande-Water Imp. de l'Ac. 1701. 1. v. in 12. pagg. 576.*

**M**. Arlington en donnant au public les memoires & les lettres dont ce Vol. est composé, nous assure qu'il n'y a rien de faussé; que tout y est naturel, veritable, & fidèlement tiré des Originaux, qu'il est en estat de produire aux curieux si cela est nécessaire. Ce qui l'a déterminé à les publier, c'est que celles qu'on a imprimées sous le titre de Lettres de M. le Ch. Temple, sont fort éloignées de répondre au titre pompeux qu'on a mis à leur tête. Il veut aussi justifier la memoire du Comte d'Arlington à qui le Ch. Temple avoit toute l'obligation des emplois publics qu'il a eu hors de l'Etat, en faisant voir que ce Ch. agissoit dans une sphere inferieure, & qu'il recevoit de Milord Arlington les informations & les ordres qui luy servoient de guides dans toutes ses démarches. Ces Lettres sont écrites depuis l'année 1665. jusques en 1670. Elles contiennent l'histoire du traité fait entre Charles II. Roy d'Angleterre & l'Evêque de Munster, contre les Hollandois; du traité de Breda, de la triple Alliance, du traité d'Aix la Chapelle, des Subsidies que l'Espagne devoit fournir à la Suède pour l'engager dans la triple Alliance, & des differents survenus entre les Compagnies des Indes Orientales, Angloises, & Hollandoises. Il y a encore quelques autres particularitez que nous ne raportons pas icy, & qu'il faut voir dans l'original.

A PARIS, Chez JEAN CUSSEAN, rue de Jacq. à l'Image de S. Jean-Bapt. avec Priv. du Roy

# LE JOURNAL

## DES

# SCAVANS.

Du LUNDI 20. FEVRIER M. DCCII.

SECONDE INSTRUCTION PASTORALE SUR LES  
*promesses de Jesus-Christ à son Eglise ; ou Réponse aux objec-  
 tions d'un Ministre contre la premiere Instruction. Par Messie-  
 re Jacques Benigne Bossuet Evêque de Meaux &c. A Paris  
 chez Jean Anisson , rue de la Harpe. 1701. in 12. pagg. 402.*

L'OUVRAGE que Monseigneur l'Evêque de Meaux refute dans cette seconde Instruction Pastorale , est le Traité des Préjugés dont nous avons parlé dans le Journal precedent. Ce Prélat n'entreprend pas la refutation entiere de l'ouvrage du Ministre , mais seulement de répondre à ce qui le touche en particulier.

M. de Meaux ( p. 7. & 8. ) avouë que les traitez de contro-  
 verse ont quelque chose de desagréable. Qu'il est facheux d'en-  
 trer dans les chicanes & dans les détours artificieux dont se ser-  
 vent les Ministres. Mais comment , dit-il , refuser à la charité  
 ces facheuses discussions ? Puis qu'on ne peut s'en dispenser sans  
 dénier aux errans le secours dont ils ont besoin : Il se propose  
 d'éloigner du moins de ces traitez tout esprit d'aigreur , & de  
 faire si bien qu'on ne perde pas s'il se peut , la pîste de l'Evan-  
 gile. C'est à quoi il declare qu'il veut travailler dans ce discours  
 où il se propose d'en expliquer les promesses fondamentales.

Elles sont comprises dans ces paroles de J. C. en S. Matthieu chap. 27. *Toute puissance m'est donnée dans le ciel & dans la terre. Allez donc & enseignez toutes les Nations, les baptisant au nom du Pere & du Fils & du saint Esprit, & leur enseignant à garder tout ce que je vous ai commandé : & voilà, je suis tous les jours avec vous* ( par cette toute-puissance ) *jusqu'à la fin du monde.* M. de Meaux soutient que ces six lignes contiennent une promesse claire, nette & précise de la perpétuité & de l'infailibilité d'une Eglise visible ; ce qui ne convient qu'à l'Eglise Catholique. J. C. suppose dans cette promesse, qu'il y aura sans interruption jusqu'à la fin du monde une société composée de Pasteurs qui enseigneront sa Religion, & des Fidèles qui en feront profession ; & par conséquent qu'il y aura toujours une société visible de vrais Chrétiens, au milieu de laquelle il nous assure qu'il sera jusqu'à la fin du monde, c'est-à-dire qu'il lui accordera sa protection & son assistance pour la soutenir & la conserver contre toutes les puissances ennemies. Cette promesse s'adresse directement à ceux qu'il a préposés à la predication & à l'administration des Sacrements : mais tout cela est fait pour le peuple fidèle qui est compris dans la promesse. Il y aura une succession perpétuelle de Pasteurs qui enseigneront la vérité de l'Evangile, & une société visible de Chrétiens qui en feront profession. C'est ce qui compose la véritable Eglise.

Le Ministre objecte que la même promesse avoit été faite à l'Eglise Judaïque, & cependant qu'elle est tombée plusieurs fois dans l'idolâtrie, & qu'au temps de J. C. elle cessa entièrement d'être la véritable Eglise. M. l'Evêque de Meaux fait voir que l'Eglise Judaïque a toujours été visible jusqu'à la venue de J. C. que quoi qu'il y ait eu des temps où elle a été obscurcie, elle n'a point été entièrement ruinée ; que la succession du Sacerdoce n'a point defailli parmi les Juifs ; que Dieu les a toujours instruits soit par les Ministres ordinaires, soit par des Prophetes envoyez extraordinairement ; qu'au milieu de la defection qui sembloit comme universelle, & de la violence de quelques Rois qui empêchoient autant qu'ils pouvoient le culte de Dieu, il subsistoit malgré eux, & que la vérité se faisoit sentir dans le ministère public.

Qu'enfin J. C. a reconnu la Synagogue pour la vraye Eglise , ses Prêtres pour de legitimes Ministres , & ses Docteurs pour de vrais Docteurs assis sur la chaire de Moïse qu'il falloit écouter.

Le Ministre objecte encore , que si l'on entendoit la promesse de J. C. à la lettre , il faudroit supposer que J. C. a aussi laissé aux successeurs des Apôtres le don des miracles ; qu'il les a tous faits infaillibles & saints comme les Apôtres. Or cela n'est pas : Donc cette promesse ne prouve rien contre les Eglises Protestantes. M. de Meaux prouve que la promesse de J. C. ne regarde pas ces trois points , mais seulement le ministère perpetuel & non interrompu de la parole de Dieu & des Sacrements. C'est en cela que consiste la visibilité de l'Eglise , & non point dans une splendeur extérieure , à laquelle le Ministre voudroit l'attacher , pour montrer qu'il y a eu des temps dans lesquels l'Eglise a cessé d'estre visible.

Le Ministre que M. de Meaux combat , tâche d'excuser le schisme en soutenant que les Apôtres n'ont point établi d'union & de communion entre les Eglises , & que les dix Tribus & les Samaritains quoi que séparés de communion des Juifs , faisoient partie de la vraye Eglise. M. de Meaux dit que c'est ignorer les faits les plus avérés , que de dire que les Apôtres ne se soient pas étudiés à rendre commune entre les Eglises la profession de foi & la substance des Sacrements ; qu'ils n'ayent pas établi & entretenu entre les Eglises naissantes une sainte confederation , & qu'ils n'ayent pas recommandé l'union & la communion entre les fideles de toutes les Eglises. Quant au schisme des dix Tribus , il fait voir clairement que ce schisme avoit esté expressement reprouvé de Dieu ; mais que les Prophetes & les Justes qui étoient dans ces Tribus , étoient unis non seulement de Religion , mais aussi de communion avec la Tribu de Juda , & reconnoissoient le même Temple , les mêmes Prêtres & les mêmes sacrifices pour legitimes , & qu'ils n'étoient point par conséquent du nombre des Schismatiques.

Le Ministre ayant appelé à son secours la prétendue ancienne Eglise Chinoise , M. de Meaux s'élève contre cette hypothese en des termes tres vehemens : Etrange sorte d'Eglise , dit-il , „ sans foi , sans promesse , sans alliance , sans sacrements , sans la „

» moindre marque de témoignage divin , où l'on ne sçait ce  
 » que l'on adore , & à qui l'on sacrifie , si ce n'est au ciel ou à  
 » la terre , ou à leurs genies , comme à celui des montagnes &  
 » des rivières ; & qui n'est après tout , qu'un amas confus d'a-  
 » théisme , de politique , & d'irreligion , d'idolatrie , de magie ,  
 » de divination & de fertilege.

Le reste de cette Instruction contient des remarques sur quel-  
 ques faits alleguez par le Ministre pour prouver la possibilité de  
 l'innovation , sçavoir sur le fait de Paschase Rathert ; sur le  
 schisme des Grecs ; sur l'état où l'Arianisme a réduit l'Eglise : ce  
 sont des objections ordinaires & rebatuës que M. de Meaux re-  
 fute d'une manière simple & sommaire qui est à la portée de tout  
 le monde. Il répond encore au reproche que le Ministre fait aux  
 Docteurs Catholiques, d'inspirer du mépris pour l'Ecriture sainte,  
 parce qu'ils enseignent qu'on peut avoir la foi en croyant à l'E-  
 glise sans qu'il soit absolument nécessaire de la chercher dans les  
 Ecritures. M. de Meaux autorise cette maxime par un passage de  
 saint Irenée , & montre qu'elle ne porte point au mépris de l'E-  
 criture sainte dont tous les Catholiques reconnoissent l'utilité ,  
 & respectent l'autorité. Il repousse encore la calomnie des Mi-  
 nistres qui nous accusent d'idolatrie. Il conjure enfin les nou-  
 veaux Catholiques de lire cette Instruction aussi-bien que la pré-  
 cedente , & les avertit qu'ils y trouveront la voye du salut &  
 le repos de leurs ames dans les promesses de J. C. & de l'Evan-  
 gile : qu'elles n'ont aucun embarras ; que tout y est clair ou par  
 les textes exprès de l'Ecriture , ou par la seule exposition de no-  
 tre doctrine , ou par l'aveu du Ministre qui l'a voulu combattre.

#### SCRIPTUM R. P. LUDOVICI LE COMTE SOCIETATIS

Jesu , ad Em. & Rev. Cardinalem Marefcottum , de iis quæ  
 geruntur in Sinis circa Confucium & Progenitores defunctos.  
*C'est à dire , Ecrit du R. Pere Louis le Comte de la Société de  
 Jesus , adressé au Cardinal Marefcotti sur ce qui se pratique  
 parmi les Chinois touchant le culte des ancêtres defunts.*

RESPONSUM EPISCOPI BERITENSIS AD EMI-  
 nent. & Reverendiss. D. Cardinalem Marefcottum super  
 Scripturam

Scripturam R. P. Ludovici le Comte Societatis Jesu ei communicatam. Coloniae &c. 1701.

Scripturæ exhibitæ ab Illustriss. ac Reverendiss. D. Fr. Jo : Francisco de Nicolais Episcopo Beritenfi.

C'est-à-dire *Réponse de l'Evêque de Berite à M. le Cardinal Marefcotti sur l'écrit du F. P. Louis le Comte de la Compagnie de Jesus, qui lui a été communiqué.* A Cologne 1701 in 12. pagg. 45.

*Ecrits presentez par Fr. Jean François De Nicolais, Evêque de Berite.* In 12 *ibid.* pagg. 80.

LE P. le Comte estant arrivé à Rome sur la fin de l'an 1700. a dressé par l'ordre du Card. Marefcotti, l'un des Cardinaux Deputez de la Congregation sur l'affaire de la Chine, un Memoire touchant les ceremonies par lesquelles les Chinois honorent Confucius & leurs Ancêtres, & sur l'usage du Cartouche où il est écrit *Kiñg Tieñ, Adrez le Ciel.* Ce Memoire donné dans le temps de la vacance du S. Siege ayant esté communiqué par l'ordre du mesme Cardinal au P. Jean de Nicolais, ou à Leonissa Vicaire Apostolique Evêque de Berite, qui a demeuré quinze ans à la Chine, & qui en est de retour à Rome depuis deux ans & demi, afin qu'il en dit son avis ; cet Evêque a fait ses remarques sur le Memoire du P. le Comte, & les a présentées au Cardinal Marefcotti & à la Congregation le 24 de Janvier 1701. Ces deux Ecrits estant tres propres pour faire connoître l'estat de la question qui est à juger à Rome, & pour éclaircir les faits dont il s'agit, on a crû devoir en donner un Extrait.

Le P. le Comte declare d'abord dans son Memoire, Que « puis que S. Emin. le Cardinal Marefcotti luy ordonne d'exposer « les pratiques des Chinois touchant Confucius & leurs Ancêtres « defunts, il dira devant Dieu & devant J. C. les choses dont « il a esté témoin oculaire, & qu'il a considerées assez long- « temps & avec assez de soin. »

L'Evêque de Berite remarque sur cette declaration, que quoi que le P. le Comte ait fait quelque temps la fonction de Missionnaire à la Chine avec un zele & une ferveur singulieres, il n'y a

pas demeuré assez long-temps pour être parfaitement bien informé des choses qu'il dit si bien sçavoir.

Le P. le Comte dit que les ceremonies qui regardent Confucius sont de deux sortes : Les unes solennelles qui se font deux fois l'an, sçavoir au Printemps & à l'Automne ; & les autres moins solennelles, & comme particulières, qui se font par les Lettrez quand ils reçoivent leurs degrez.

L'Evêque de Berite trouve qu'il a diminué le nombre des ceremonies moins solennelles, parce qu'il ne parle point de celles qui se font deux fois le mois, sçavoir le premier & le quinzième jour par les Gouverneurs accompagnez des Lettrez.

Le P. le Comte dit qu'il est inutile d'expliquer au long ce qui regarde les ceremonies solennelles, puis que les Jesuites les desapprouvent, comme ressentant la superstition, & ayant une apparence de mal, à cause de l'affinité qu'elles ont avec les ceremonies des Bonzes ; de sorte qu'on ne peut les pratiquer sans scandale, & peut-être même sans danger de subversion.

L'Evêque de Berite dit sur cette declaration que c'est à la Congregation à juger si ces ceremonies ne sont condamnables que par cette raison, & qu'il ne semble pas qu'il fût de dire que les Jesuites les desapprouvent, parce que le P. Brancati dans son Traité Apologetique imprimé en 1669. & les Jesuites dans la dernière Requête qu'ils ont présentée à la Congregation, exposent qu'ils ne les ont défendues que par forme de conseil.

Le P. le Comte ajoute sur cet article ; Qu'il faut néanmoins observer que leurs adversaires avancent touchant ces ceremonies plusieurs faits faux & inouis parmi les Chinois, comme sont les suivans. 1. Qu'elles sont précédées de trois jours de jeûne, & de pureté. 2. Que l'on y offre & brûle de l'encens. 3. Qu'on les fait avec des habits particuliers & propres aux Prêtres. 4. Qu'il y a une statue de Confucius à laquelle on offre. 5. Qu'on prie Confucius. 6. Qu'on immole des animaux. 7. Qu'on croit l'ame de Confucius présente dans le Cartouche. 8. Qu'il y a un Prêtre ou un Sacrificateur présent.

L'Evêque de Berite soutient quelques-uns de ces faits comme véritables ; & quant à ceux qu'il avoué estre faux, il pretend qu'ils n'ont point esté avancez par les Millionnaires. Le premier



du jeûne precedent , & le second de l'oblation de l'encens , sont du nombre de ceux qu'il soutient veritables ; & prouve qu'ils le sont par les Livres des Jesuites & des Chinois. Il avouë que le troisieme n'est pas veritable , parce que dans les ceremonies que l'on fait à l'honneur de Confucius , les Chinois n'ont point d'autres habits que ceux que portent les Mandarins & les Lettrez ; quoi que dans celles qu'ils font à l'honneur de leurs Ancêtres defunts , ils ayent des habits particuliers , dont ils ne se servent que dans cette ceremonie. Sur le 4. il avouë que la Statuë de Confucius n'est pas dans tous les Temples , mais il soutient qu'elle est dans quelques-uns , & particulièrement dans les Temples de Sañs Kiào Tañg , c'est à dire dans ceux des trois Sectes. Il cite pour garants de ce fait , les Peres Ricci , Martini , Trigault , Bartoli &c. Sur le 5. il dit qu'il y a des occasions où les Chinois adressent des prieres à Confucius & aux Ancêtres ; qu'on a une de ces prieres solennelles dans le Livre Tà miñg hoci tieñ. Il avouë néanmoins que ces sortes de prieres sont assez rares dans les oblations que l'on fait à Confucius ; que l'on y promet & que l'on y prédit plutôt des biens qu'on ne les demande. Il prouve la verité du 6. fait , parce que les Peres de la Societé reconnoissent eux-mêmes que l'on éprouve par le vin chaud & par d'autres liqueurs les animaux que l'on doit immoler ; qu'on les revere , qu'on les appelle Hy-Señg ou Señg , c'est-à-dire victimes , noms qu'on ne donne point à ceux que l'on offre aux vivans , mais seulement aux animaux que l'on sacrifie au Xañg-ty , au ciel , à la terre , aux esprits &c. Il observe sur le septieme article que les Chinois invitant les esprits à user des choses qu'on leur offre , les priant d'entendre ce qu'ils leur disent , de s'approcher & de descendre , figurant cette descente par le vin qu'ils répandent , disant adieu aux esprits qu'ils croient remonter , semblent assez faire connoître par toutes ces choses , qu'ils les croient presens. Ce qui est si vrai que le Pere Varo rapporte qu'un ancien Missionnaire Jesuite lui dit que cette erreur étoit du nombre de celles auxquelles il faisoit renoncer les Chinois quand il les baptisoit. Il dit sur le huitieme qu'il est vrai que ceux qui font les fondations dans ces ceremonies , n'ont point le nom ni la qualité de Prêtres parmi les Chinois ; mais que si ces

ceremonies font superftitieuſes & pleines d'idolatrie, ceux qui y prefident, & qui en font les Miniſtres, peuvent bien être confiderez comme de faux Prêtres; ce que le P. le Comte a fi bien reconnu luy-même, qu'il a appellé dans ſes Memoires les Gouverneurs établis par l'Empereur de la Chine pour les faire, *des Prêtres ou des Mandarins Eccleſiaſtiques.*

Le Pere le Comte declare ſur les Ceremonies particulières  
 » qu'elles ſe font dans la ſale de Confucius, où ſont écrits les  
 » noms des Philoſophes de marque ſur des Cartouches attachés  
 » aux murailles: que le Cartouche de Confucius eſt au milieu:  
 » qu'il y a une table ordinaire avec deux chandelles & quelques  
 » Vaſes, dans leſquels on brûle des bois de ſenteur ſuivant l'uſa-  
 » ge du Païs.

L'Evêque de Berite dit qu'il falloit ajoûter, qu'on ne celebre dans ce lieu que le P. le Comte appelle *la ſale de Confucius*, aucun acte des Lettrez, & qu'elle eſt uniquement deſtinée pour y rendre les honneurs tant ſolemnels que moins ſolemnels à Confucius & aux autres Philoſophes: que le Cartouche de Confucius eſt au milieu de cette ſale non pas attaché à la muraille, mais dans un Tabernacle paré, poſé ſur une Table ou Autel auſſi orné, & que les autres Cartouches ſont auſſi rangez à droit & à gauche dans des Tabernacles & ſur des Tables: que la Table ſur laquelle ſont les luminaires, porte le même nom, & eſt parée de la même maniere que celles des Temples des Bonzes: que le nombre des luminaires n'eſt pas ſeulement de deux, mais de plus ou de moins ſelon la ſolemnité: Que les Vaſes ſont ſemblables à ceux qui ſervent dans les Temples des Idoles, & qu'on ne les employe point à d'autres uſages: Qu'on y brûle non ſeulement du bois mais de l'encens & des paſtilles, comme le P. le Comte l'a luy même rapporté dans ſes Memoires. Qu'on y rend les mêmes honneurs aux Cartouches qu'on rend aux Idoles: Que c'eſt à la Congregation à juger ſi ces ceremonies ſont permifes; Mais qu'il eſt étonnant que le P. le Comte diſe que les Chinois honorent ſimplement Confucius comme leur maître, luy qui a  
 » écrit dans ſes Memoires, *Qu'il* dès auſſi-toſt après ſa mort la  
 » Chine l'honora comme un Saint.

Le P. le Comte diſtingue de trois ſortes d'honneurs que l'on rend

rend dans la Chine aux morts : Le premier aussi-tôt après la mort du defunt , quand on met son tableau devant sa biere , & à côté des chandelles & des castolettes , & que les parens & les amis viennent avec des cierges pleurer & se lamenter dans le lieu où son corps est exposé : Le second , quand ils s'assemblent deux fois l'an dans des sales destinées pour honorer les Ancêtres , où leurs noms sont dans des Cartouches , y portant de la chair , du vin , des chandelles , des bois de senteur , & qu'ils y font les reverences en usage dans le pays : Le troisième , quand ils vont une fois ou deux l'année aux Tombeaux de leurs parens qui sont sur des montagnes hors de la ville , & qu'ils arrachent les herbes qui sont à l'entour , en pleurant , en faisant des genuflexions , & se jettant à terre , & mangeant les viandes qu'ils ont préparées & fait cuire. Il declare ensuite que les Jesuites permettent aux Chretiens , ou du moins tolerent toutes ces Ceremonies , parce qu'étant ainsi exposées , ils n'y trouvent rien de contraire aux bonnes mœurs ny à la pureté de la foy : Mais que les Gentils & les Idolâtres y ajoutent beaucoup de choses superstitieuses , comme de brûler des papiers argentez ou dorez , dans la creance qu'ils ont que se changeant en vray or , ils servent en l'autre vie aux ames des Morts ; de choisir au sort un certain jour pour ensevelir leurs morts ; d'adresser des prieres aux morts ; toutes pratiques introduites par les Bonzes , qui ne conviennent point à la doctrine de la secte des Lettrez. Quant à ces dernieres , il dit que les Missionnaires les desapprouvent comme superstitieuses , & qu'ils permettent néanmoins aux Chinois convertis d'y assister , principalement quand ils ont fait une protestation de foy ; & qu'il n'y a point à craindre de subversion , & qu'on ne peut autrement éviter la haine & les querelles.

L'Evêque de Berite ne veut point dire ce qu'il pense des Ceremonies que les Chinois font pour leurs morts , telles qu'elles sont exposées par le P. le Comte , & il s'en remet entierement au jugement de la Congregation. Mais il ne convient pas que celles que le P. le Comte n'attribue qu'aux Bonzes , ne soient pas en usage parmi les Lettrez : car il prétend que l'on trouve dans leurs Rituels , & dans leurs Livres Classiques , quantité de pratiques superstitieuses , & il en marque en particulier 22. art.

I. laissée à la Congregation à juger si on peut les approuver , & s'il est à propos de tolérer que des Chrétiens assistent avec les Gentils à des Ceremonies que l'on reconnoit être superstitieuses.

Le dernier point sur lequel le P. le Comte s'explique , est le Cartouche où est cette inscription K'ing. Tien. Il rapporte que l'Empereur de la Chine en ayant donné un aux Peres de sa Société où cette inscription étoit écrite de sa propre main , en signe de sa bienveillance & de son inclination pour leur Religion , eux & presque tous les Missionnaires des Ordres de S. Dominique & de S. François , n'ont point fait de difficulté de suspendre des inscriptions semblables aux frontispices de leurs Eglises & de leurs maisons , comme une espece de sauveconduit que l'Empereur leur avoit accordé.

Il ajoute que cette invention leur a beaucoup servi pour la conservation de leurs Temples : que quelques nouveaux Missionnaires ont condanné cette inscription , parce que le nom Tien signifie le *Ciel* chez les Chinois ; & croient que le sens de cette inscription est , *adorez le Ciel materiel* , que quelques Chinois athées font profession d'honorer. Mais il prétend qu'il est notoire que le nom Tien signifie chez les Chinois *le Dieu vivant & véritable* , non seulement dans leurs Livres ; mais encore dans le langage du peuple. Pour excuser davantage les Peres de sa Société , il remarque qu'ils ont ajouté une courte declaration par laquelle ils protestent que par ce nom ils entendent le Seigneur & le Createur du Ciel & de la Terre. Il assure que pendant tout le temps qu'il a été à la Chine , il n'a vu personne qui soupçonnât cette Inscription d'Idolatrie : Que l'Empereur de la Chine entend ce terme du Souverain Empereur du Ciel : Qu'on se trompe quand on le fait athée : Qu'enfin plusieurs de leurs adversaires se sont servis du nom Tien pour signifier le vrai Dieu , avant même que l'on se servit de cette inscription.

L'Evêque de Bréte réplique à cela. 1. Qu'il n'y a que très-peu de Missionnaires des Ordres de S. François & de S. Dominique qui se soient avisés de se servir de ces Cartouches , & qu'ils les ont tous ôtez après le Mandement de Mr. Maïgor. 2. Que ceux qui s'en sont servis , ne les ont point mis dans les Eglises sur

l'Autel ou à côté, mais hors de l'Eglise dans un lieu fermé de murailles qui ne donne point sur le chemin public. 3. Qu'aucun des Missionnaires ne l'a mis sur le frontispice de sa maison. 4. Qu'il est faux qu'il n'y ait qu'un petit nombre d'athées parmi les Chinois, & que le P. le Comte a lui-même écrit le contraire dans ses Memoires après plusieurs autres Auteurs de sa Société. 5. Qu'il n'est pas constant que le nom Tien signifie le *Dieu du Ciel* dans les anciens livres Chinois : que si cela étoit, les Docteurs Chinois ne s'opposeroient pas si fortement aux Missionnaires qui leur prêchent d'adorer ce Dieu : Que le P. Verbiest Jésuite n'auroit pas demandé à l'Empereur de la Chine, comme le P. le Comte l'a rapporté, de déclarer par un Edit public que le Xaŋti des Chinois & les Tien-chù des Chrétiens étoient la même chose : Que le P. le Comte n'auroit pas lui-même reconnu dans ses Memoires, que la secte des Lettrez étoit une secte d'athées. 6. Que quoique le P. le Comte n'ait trouvé personne pendant qu'il a été à la Chine, qui ait soupçonné cette inscription d'Idolatrie, il ne s'ensuit pas que ce soupçon ne soit tombé dans l'esprit de personne, & qu'il soit mal fondé. 7. Qu'il est difficile de croire que l'Empereur de la Chine connoisse le vrai Dieu, & le désigne par ce nom Tien, puisque le celebre Docteur Chū Ven Kung ou Chū hy, pour lequel ce Prince a une estime toute particuliere, & dont il suit la Doctrine, étoit un athée, & a entendu ce terme dans le sens des athées de la Chine. Qu'il est d'ailleurs assez difficile de trouver de la Religion dans un Prince qui adore les Idoles dans les Temples des Idolâtres, qui approuve la Doctrine Athéistique de Lettrez, & qui recommande la Religion des Chrétiens.

Les cinq Ecrits qui suivent dans ce petit volume, ne sont que des traductions d'extraits tirez des Rituels des Chinois, faites par l'ordre de la Congregation du S. Office. L'Evêque de Berite y rapporte les propres termes Chinois & en met ensuite la version Latine. Quoique l'on doive être tres-persuadé de la fidelité de sa traduction, ces allegations en sont encore une preuve, n'y ayant pas d'apparence qu'une personne de sa reputation se fût exposée à être convaincuë de falsification par le premier venu qui sçauroit les élémens de la langue Chinoise.

SYNTAGMA VARIARUM DISSERTATIONUM RATIONUM quas viri doctissimi superiore seculo elucubrarunt, ex Museo Joannis Georgii Gravii. Ultrajecti apud Guillelmum Vande Water. 1702. C'est-à-dire, *Recueil de quelques Dissertations rares, composées sur differens sujets, par des Sçavans du dernier siecle, tirées du cabinet de M. Grevius. A Utrecht, chez Guillaume Vande Water, & se trouvent à Paris chez la Veuve Horremels, rue S. Jacq. 1. vol. in 4. pagg. 755.*

**L**es pieces qui composent ce Recueil avoient été imprimées & mises au jour par les soins des Auteurs qui les avoient écrites; mais comme elles étoient devenues si rares qu'on ne les pouvoit presque plus trouver, & que la plupart des Sçavans qui vivent aujourd'hui ne les connoissoient pas, M. Grevius a cru avec raison qu'en les faisant reimprimer, & en les joignant ensemble il rendroit un service considerable à la Republique des lettres, & empêcheroit qu'elles ne se perdissent; ce qui arrive souvent à ces petits ouvrages, à moins qu'on n'ait la precaution de les joindre à de plus considerables.

On trouve d'abord dans ce Volume deux dissertations de Thomas Reinesius: l'une sur la langue Punique ou Cartaginoise, & l'autre sur le Dieu *Endovellus*, dont quelques inscriptions trouvées sur des pierres en Espagne font mention.

Ce fut en 1638. qu'on imprima à Altembourg, où Reinesius étoit Medecin, la dissertation qu'il fit sur la langue Punique. Les Sçavans d'Allemagne qui vivoient dans ce temps-là, croyoient que cette langue estoit un dialecte de l'Arabe. Joseph Scaliger, Fullerus, Erpenius, & quelques autres, n'estoient pas de ce sentiment; mais comme ils n'avoient traité ce sujet qu'en passant, leur opinion n'avoit pas fait beaucoup d'impression sur l'esprit des autres. Reinesius fut donc le premier qui entreprit d'écrire à fond sur cette question. Il montra que les Cartaginois étoient descendus des Tyriens, des Sydoniens & des autres peuples de Phenicie, & que par conséquent leur langue estoit la langue Hébraïque ou Phenicienne, ou qu'au moins il y avoit peu de difference entre elles. Les raisons qu'il en apporta parurent si plausibles

plausibles aux Sçavans que tout le monde y donna les mains. M. Bochart ayant depuis composé son livre des colonies & du langage des Pheniciens a tellement éclairci cette matiere, qu'il n'y a plus personne qui doute que la langue Punique ou Carthaginoise ne soit la même que la langue Phenicienne ou Hebraïque, ou que s'il y a quelque difference entre elles, elle n'est pas fort considerable.

Reinesius dans la Dissertation suivante, tâche de decouvrir ce que c'est que le Dieu *Endovellicus*. Il dit après quelques auteurs, qu'un certain Endovel amena d'Orient une Colonie en Espagne, qu'il regna dans ce pais-là, & qu'après sa mort on l'adora comme un Dieu. Les Romains après avoir conquis ce Royaume, offrirent des vœux à cette divinité, & donnerent à son nom une terminaison latine. Les Geographes marquent vers le Portugal une montagne appelée *Endovela*, ou *Endobela*.

La troisième piece de ce Recueil est une dissertation de Hermannus Conringius Professeur en Medecine à Helmestad. Elle contient des remarques historiques & chronologiques sur les anciennes Dynasties d'Asie & d'Egypte. Cet Auteur est le premier qui a montré que ce que Ctesias a dit de l'antiquité de la monarchie des Assyriens & des Medes, est plein de fables & contraire à l'Histoire sainte, & à ce qu'en rapporte Herodote le plus ancien des Historiens Grecs. Ce sujet a été traité depuis avec beaucoup de solidité par Ussenius dans ses Annales; & les anciennes Dynasties d'Egypte que Scaliger & le P. Petau avoient abandonnées comme fabuleuses ou inexplicables, ont été débrouillées avec tant d'habileté par le Sçavant Marsham, que ceux qui sont venus après luy se sont contentez de le copier, ou n'ont rien dit de solide quand ils ont voulu le contredire.

La quatrième piece est une Lettre de Jonsenius, ou Jonsius, qui enseignoit les belles lettres à Francfort. Cet Auteur explique dans cette Lettre l'origine des *Spartes*, dont Aristote a dit dans ses Politiques, qu'ils naissent avec la marque d'une lance. S. Gregoire de Nazianze, & quelques autres après luy, ont pris mal à propos les Spartes pour les Spartiates. Jonsenius montre que les Spartes sont les descendans des Compagnons de Cadmus, & qu'ils tirent leur nom des dents du serpent que Cadmus avoit

semées par l'ordre de Minerve. Plutarque rapporte que de son temps on voyoit encore des hommes qui portoient la marque d'une lance, & qu'on croyoit qu'ils descendeient de ces anciens Spartes.

Après cette Lettre de Jonsenius, on trouve une Dissertation de Jean Vandalin Danois, Professeur en Theologie & en Hebreu dans l'Université de Copenhague, & ensuite Evêque de Seelande en Danemarck. Cette Dissertation fut écrite pour refuter le Livre de Guillaume Langius, qui pretendoit que Notre Seigneur J. C. est mort le Jendy. Vandalin soutient avec beaucoup d'erudition & de force l'opinion commune de l'Eglise, qui croit que J. C. fut crucifié le Vendredy.

La dissertation qui suit est de Georgius Erius Phaletranus, ou plutôt de Guntherus Henricus Philathnerus Getus : Car ce premier nom est supposé. Il s'agit dans cet ouvrage de l'explication de la prophetie du Patriarche Jacob, qui promet à son fils Juda que le sceptre ou l'autorité souveraine ne luy sera point ostée, jusques à ce que le *Schiloh* ou Messie soit arrivé. Tout le monde scait combien les Theologiens & les Interpretes de l'Ecriture ont fait de differens Systemes pour expliquer cet endroit de la Genese : celuy de cet Auteur n'est pas sans difficultez non plus que ceux des autres ; cependant on ne perdra pas son temps à le lire ; on y trouvera plusieurs passages de l'Ecriture, & des autres anciens livres expliquez assez nettement.

Le Traité qu'on trouve après celuy-cy est de Christianus Dammus Recteur du College de Zwickau dans la Misnie : il est tres sçavant & tres bien écrit. L'Auteur l'a composé pour montrer qu'on a perdu un tres grand nombre de mots Latins, soit primitifs, soit derivez. Il en rapporte des exemples tirez des Auteurs de tous les âges. Il fait une ample liste de ces mots qu'on ne trouve point dans les Dictionnaires. Cet ouvrage pourroit être d'un grand secours à ceux qui veulent donner de nouvelles éditions des Auteurs Latins reveuës sur les Manuscrits. Ils verroient que les copistes & les critiques qui ont travaillé les premiers à faire imprimer les livres des Anciens, ont souvent substitué des mots de leur façon à la place de ceux qu'ils n'entendoient pas, & qu'ils ont gâté les originaux en voulant les corriger.



Après le Traité de Daunius dont nous venons de parler , on trouve dans ce volume trois dissertations d'André Rivinus , qui enseignoit les belles Lettres à Leipsic vers le milieu du dernier siecle. Dans la premiere , il examine ce que c'est que *Majuma*, *Maicampus* & *Roncallus*. Après avoir montré que les juriconsultes qui font venir le nom de *Majuma* de celui du mois de May se sont trompez , il prouve que ces jeux ou cette feste qui se celebroit par les peuples des costes de la Palestine , & qui fut depuis receüe par les Grecs & par les Romains , tire son nom & son origine du Port de la Ville de Gaza , appellé *Majuma* du Phenicien *Maim* qui signifie des eaux.

Cette Feste n'étoit dans le commencement qu'un simple jeu représenté sur les eaux , par des Matelots & des Pêcheurs , qui faisoient mille tours de souplesse pour se faire tomber les uns les autres dans l'eau , & pour rejouir les Spectateurs. Elle devint dans la suite un spectacle réglé , que les Magistrats donnoient aux peuples à des jours marquez. Ces Spectacles ayant degeneré en débauche , parce qu'on y faisoit paroître des femmes nuës , les Empereurs Chrétiens firent des Loix pour les deffendre. Ils ne furent pas cependant entierement abolis ; ils passerent même aux peuples Septentrionaux ; & le *Maycamp* des François , qui se celebroit en presence de Charlemagne & des autres Rois , & le Champ de *Roncaille* près de Plaisance sur le Pau , où les Rois d'Italie se trouvoient avec leurs Vassaux , ont conservé pendant plusieurs siecles une grande partie de ces anciennes Coutumes.

Les deux autres Dissertations de Rivinus ont été écrites par cet Auteur , pour expliquer ce qu'on doit entendre par *Venilia*, *Salacia*, *Malacia*, *Malina*, *Liduna*. Il y examine avec beaucoup d'érudition , ce que les anciens & les modernes ont dit sur le flux & le reflux de la mer , & il rapporte les differens sentimens qu'ils ont eu touchant la cause de ce mouvement des eaux qui paroît si réglé dans ses variations.

Il y a encore dans ce Recueil , un traité du Tresor public du peuple Romain , qui est de Christianus Fridericus Franckenstein , Professeur à Leipsic. L'Auteur y examine l'origine & le progres du Tresor public , en quel lieu il étoit placé , quels

étoient les Magistrats qui en avoient soin , d'où on tiroit l'argent qui y étoit porté ; & à ce propos il parle du Cens & des autres tributs que les Romains levoient dans les Provinces de l'Empire. I parle aussi des remises qu'ils faisoient de temps en temps au peuple. Il examine ce que c'étoit que les Questeurs , leur origine , leurs fonctions , & enfin tout ce qui a rapport à son sujet.

Ce Traité est fort bien écrit en Latin. L'Auteur paroît avoir une grande connoissance des antiquitez Grecques & Romaines. On trouve dans son livre l'explication de plusieurs endroits difficiles , des Auteurs Grecs & Latins , dont il fait une critique assez judicieuse.

**CRITIQUE CONTRE LA PREVENTION ,** PAR *Madame de Pringy.* A Paris , chez Jean Musier , rue S. Jacques. 1702. 1. v. in 12. pagg. 202.

**LES PETITS SOUPERS DE L'ESTE' DE L'ANNEE** 1699. ou *Avantures galantes avec l'origine des Fées.* Par *Madame Durand.* A Paris , chez Jean Musier , rue S. Jacques , & Jacques Rolin, Place de Sorbone. 1702. 2. v. in 12. v. 1. pagg. 264. 2. pagg. 266.

**LE COMTE DE CA' DONNE , OU LA CONSTANCE** *victorieuse. Histoire Sicilienne, par Madame Durand.* A Paris , chez Pierre Ribou , proche les grands Augustins. 1702. 1. v. in 12. pagg. 328.

**L'ART DE CONNOISTRE LES HOMMES ,** PAR *Mr. L D D. \*\*\** A Paris , chez Prosper Marchand & Gabriel Martin , rue S. Jacques vis à vis la Fontaine S. Severin. 1702. in 12. pagg. 345.

**LA TIRANNIE DES FE'ES DETRUITE : NOUVEAUX** *Contes dediez à Madame la D. de Bourgogne par Madame la Comtesse de D. L.* A Paris , chez la veuve R. Chevillon , Quay des Augustins. 1702. in 12. pagg. 478.

---

A P A R I S ,

Chez JEAN CUSSON , rue saint Jacques , à l'Image de Saint Jean-Baptiste. 1702. Avec Privilege du Roy.

# LE JOURNAL

## DES

# SCAVANS

Du LUNDI 27. FEVRIER M. DCCII.

TRAITE' DE L'AMOUR DE DIEU , PAR ELIE SAURIN  
*Pasteur de l'Eglise Wallonne d'Utrecht. Deux Tomes in 12.  
 a Amsterdam chez François Halma. 1701. Tom. I. pagg. 309.  
 Tom. II. pagg. 455.*

L'Amour divin est un grand sujet de meditation , mais il ne «  
 semble pas devoir être un grand sujet de controverse en- «  
 tre les Chrétiens. Les disciples de Jesus-Christ ne devoient «  
 pas se partager sur la nature , la necessité , la mesure , & les au- «  
 tres caracteres d'un Amour qui fait l'essence du Christianisme. «  
 C'est le debut de la Preface de M. Saurin. Il ajoute qu'il est «  
 pourtant vrai que l'on dispute fortement , avec chaleur , & «  
 mesme avec animosité sur l'Amour divin. Et l'on sçait que cet- «  
 te controverse a fait beaucoup de bruit , & a mis les esprits «  
 dans un mouvement extraordinaire depuis quelques années.... «  
 La dispute qui interesse toutes les Ames chrétiennes , roule sur «  
 la question, Si Dieu peut , & doit estre aimé d'un amour desin- «  
 tressé, ou seulement d'un amour intéressé. On ne peut pas dis- «  
 convenir que cette matiere ne soit de la derniere importance. «  
 Aimer Dieu pour nous , & nous aimer pour Dieu , sont deux «  
 choses , non seulement tres différentes , mais qui paroissent «  
 diametralement opposées. Et il est tres necessaire de faire voir «

» comment ces deux choses sont une même chose , quand "une  
 » est subordonnée à l'autre , & comprise dans l'autre. M. Saurin  
 » ne s'arrete point la gloire d'avoir trouvé le point fixe , & la  
 » maniere d'accorder l'intérêt du Createur avec celui de la creatu-  
 » re. Ce qui lui paroît hors de toute contestation , c'est que le  
 » Createur est tout , & que la creature n'est rien : Qu'il faut ai-  
 » mer Dieu pour Dieu , & ne nous aimer que pour Dieu ; qu'il  
 » ne faut pas nous aimer pour nous , & n'aimer Dieu que pour  
 » nous. Voilà sa grande maxime ; c'est à l'expliquer , à l'établir ,  
 & à la défendre , que ce Traité est destiné.

Pour y parvenir , il distingue dans sa premiere Partie trois especes d'amour de Dieu. Le premier est un amour d'aquiescement , par lequel une creature raisonnable veut que Dieu soit ce qu'il est, l'admire & l'approuve. Le second est un amour de zele , qui consiste à entrer dans les intérêts de Dieu , & à vouloir qu'il soit glorifié. Cet amour est fondé sur deux motifs : premierement sur les perfections de Dieu considérées en elles-mêmes : secondement sur les bienfaits que nous avons reçus de Dieu comme Createur & comme Redempteur. A cet égard l'amour de zele est un amour de reconnaissance. La troisieme espece d'Amour de Dieu , est l'amour d'union ou de desir , qui consiste à vouloir posséder Dieu comme notre souverain bien , & à chercher notre souveraine ou plutôt notre unique felicité dans notre union avec lui.

L'amour d'aquiescement ou d'approbation semble supposer l'amour de la raison & de l'ordre : car nous n'estimons , nous n'approuvons les perfections de Dieu , que parce que nous aimons l'ordre & la raison. M. Saurin ne veut point admettre cette hypothese , ni reconnoître d'autre objet de notre premier amour , que Dieu même ; parce que cette raison est Dieu même , & que si nous aimons la raison pour la raison , c'est parce que la raison est Dieu. Cette précision est sans doute d'une Metaphysique bien raffinée.

L'amour de reconnaissance se termine à Dieu , & consiste à vouloir qu'il soit glorifié en vuë des graces qu'il a faites à la creature. Ainsi selon M. Saurin , c'est un veritable amour de zele , c'est à dire , un amour pur & desinteressé. Ce seroit un renver-

fement prodigieux de n'aimer Dieu parce qu'il nous a aimez , qu'afin qu'il continuë de nous aimer , & de nous faire ressentir les effets de son amour. Cette efpece d'amour ne pafferoit pas même pour une vraye reconnoiffance envers les hommes.

L'amour d'union renferme deux chofes ; premierement l'amour de nous-mêmes ; c'est-à-dire le defir d'être heureux ; fécondement le choix du bonheur dans l'union avec Dieu. Les Myftiques ne doutent pas que s'il nous eft permis de chercher notre bonheur , nous ne devions le chercher en Dieu , & en Dieu feul. Mais il s'agit de fçavoir , fi l'amour de Dieu n'éteint pas tout amour de la creature , & par conféquent tout amour de foy-mefme. M. Saurin dit qu'il eft auffi certain que l'amour de Dieu n'éteint pas l'amour des creatures , qu'il eft indubitable , que l'existence du Createur n'exclut pas l'existence des creatures. C'eft mal raifonner que de dire : *Dieu eft infiniment aimable , & feul aimable pour luy mefme : donc nulle creature n'eft aimable.* M. Saurin pour developper cette matiere , diftingue trois fortes d'Amour propre : l'amour propre naturel & involontaire ; l'amour propre libre & volontaire qui fe termine à nous-mêmes ; l'amour propre libre & volontaire qui fe termine à Dieu. Le premier n'eft ni bon ni mauvais moralement. Le fécond felon M. Saurin eft criminel & idolâtre. Le troifiéme eft non feulement innocent & permis , mais auffi jufté & fain. Comme nous ne pouvons , ni ne devons cefler de nous aimer d'un amour naturel , neceffaire & independant de notre choix & de nos deliberations , nous pouvons & nous devons nous aimer d'un amour volontaire , de reflexion & de choix , en aquiefçant à cet amour de nature par un principe de raifon & d'obeiffance à la volonré du Createur. Car puifque Dieu veut qu'un certain eftat foit notre perfection & notre felicité , il veut auffi que nous aimions cet eftat en tant qu'il eft notre perfection & notre felicité. Nous devons donc aimer Dieu comme notre fouverain bien , & nous devons auffi l'aimer comme notre unique bien. C'eft fur ce dernier principe que M. Saurin dit que c'eft une efpece d'idolatrie , que d'aimer dans le bonheur éternel , les plaifirs , les joyes & les avantages qui peuvent l'accompagner , & d'en faire l'objet de fes defirs & de fes efperances. Il veut que les veritables Saints re-

cherchent moins leur félicité dans la possession des graces de Dieu , que dans la possession de Dieu même , *dans une union intime avec lui , & dans une transformation mystique en son image*. M. Saurin remarque que l'on peut concevoir trois manieres d'unir l'amour de zele & l'amour d'union , l'amour infini de Dieu & l'amour de nous-mêmes ; le zele pour la gloire de Dieu & le desir de notre propre félicité : 1. En donnant le premier rang à l'amour propre , en sorte que l'on n'aime Dieu que parce qu'il est notre souverain bien , & qu'on le haïroit s'il estoit notre souverain mal : 2. En les rangeant collateralement ; ce qui se peut faire en trois manieres ; ou en s'aimant plus que Dieu , quoique l'on aime Dieu pour lui-même ; ou en aimant Dieu plus que soi-même , quoi qu'on s'aime soi-même ; ou en aimant Dieu & en s'aimant soi-même d'un amour égal : 3. En subordonnant l'amour propre à l'amour divin , & l'amour d'union à l'amour de zele ; en sorte que l'amour du Createur est le principe de l'amour raisonné & réfléchi de la creature , & que la creature ne s'aime uniquement que pour Dieu , parce que Dieu l'aime , & parce que Dieu veut qu'elle l'aime. M. Saurin croit la premiere de ces hypotheses aussi impossible & inconcevable qu'un cercle quarré ; parce que Dieu est aneanti dans l'idée d'un être qui n'a point d'autre merite , que de rendre l'homme heureux , comme l'idée du cercle est détruite par celle du quarré. La premiere & la troisieme maniere renfermées dans la seconde hypothese , sont encore rejetées comme impies par M. Saurin. La seconde maniere lui paroît moins offensante & moins insoutenable ; mais elle ne le satisfait pas. Il avoue que plusieurs Theologiens Orthodoxes approuvent , ou croient approuver cette hypothese ; mais pour luy , il declare qu'il ne s'en accommodera jamais. Il n'approuve donc que la troisieme hypothese , dans laquelle l'Amour de Dieu , est le principe de l'Amour de nous-mêmes , & nous ne nous aimons , que parce que nous aimons Dieu , & parce que nous sommes obligés à nous aimer comme les images de Dieu.

On fut deux objections principales contre ce Systeme ; l'une tirée de la joye & du plaisir que l'on ressent en aimant Dieu , qui semble être un motif pour l'aimer ; & l'autre de la récompense

penſe & des châtimens que Dieu même nous propoſe comme des motifs raisonnables. Mr Saurin répond que le plaisir est l'efſer de l'amour de Dieu , mais qu'il n'en doit être ni le motif ni le principe ; que nous devons bien deſirer la récompense , eſperer le bien qui nous est permis , & craindre les châtimens , mais que ces mouvemens ne doivent pas être intereſſez , en ſorte que cette crainte , cette eſperance , ces deſirs ſoient le principal motif de : obéiſſance que nous rendons à Dieu : il faut que ces ſentimens ſoient ſubordonnez aux ſentimens ſurnaturels que Dieu produit en nous par ſon Eſprit & par la vûe des interêts de ſa gloire.

: Cette queſtion conduit naturellement à une autre ; ſçavoir ſi l'on peut faire un ſacrifice à Dieu de ſon bonheur éternel. C'eſt le ſujet que M. Saurin traite dans la ſeconde Partie. Il réduit là deſſus ſon ſentiment aux propoſitions ſuivantes. La 1. Il n'eſt jamais permis de renoncer à la ſaineté pour Dieu , & de ſe reſoudre à haïr Dieu par un principe d'amour de Dieu. La 2. Il n'eſt jamais permis ni poſſible de faire un ſacrifice abſolu de la Beatitude , conſiderée comme diſtinguée de la Sainteté ; c'eſt à dire de conſentir par une détermination abſoluë de la volonté qui n'eſt pas une ſimple velleité , à être éternellement malheureux ſans être criminel. La 3. Il n'eſt ni permis ni poſſible de faire un ſacrifice conditionnel de ſon ſalut en regardant la condition comme poſſible ; c'eſt à dire de ſe reſoudre à être éternellement dans les enfers ſi c'eſt le bon plaisir de Dieu , en ſuppoſant que cela eſt poſſible. La 4. Il eſt permis & poſſible de faire un ſacrifice conditionnel de ſon ſalut à la gloire de Dieu , en faiſant abstraction de la poſſibilité & de l'impoſſibilité de la condition , & même en croyant fermement , & en jugeant actuellement qu'elle eſt impoſſible. Cette propoſition a l'air d'un paradoxe auſſi faux que le ſont les precedentes ; & pluſieurs Theologiens prétendent qu'elle ne leur cede ni en extravagance , ni en impiété. Cependant M. Saurin l'approuve , & exp'ique de la maniere ſuivante le vœu qu'un Chretien doit faire en conſequence, *J'aime Dieu, & par la force de cet amour, je lui donne tout ce que je lui puis donner. Je me donne à lui , & avec moi je lui donne tout ce que je ſuis , tout ce que je puis , tout ce que j'ay ,*

*tout ce que j'espère. je renonce à tout, pourvu que Dieu soit glorifié. Sur ce principe, si mon salut pouvoit être un sacrifice à la gloire de mon Dieu, mon salut ne me coûteroit rien, il seroit compté pour rien.* Le Chrétien qui fait ce vœu & ce sacrifice, peut être considéré dans deux états ; dans un état extraordinaire, où ne faisant pas attention à la liaison qu'il y a entre la gloire de Dieu & son salut, il veut que Dieu soit glorifié quand luy ne devroit pas être sauvé, supposant que s'il n'étoit pas sauvé, Dieu ne laisseroit pas d'être glorifié ; & dans l'état ordinaire, où concevant que l'hypothèse est impossible, il ne laisse pourtant pas de tenir dans le fonds de son ame ce langage devant Dieu : Si par impossible la gloire de Dieu étoit plus avancée par ma perdition que par mon salut ; si je pouvois être privé de la beatitude sans être privé de la sainteté ; aimer Dieu éternellement & ne le posséder jamais, & que cela servit à la plus grande gloire de Dieu, j'y consentirois, non seulement sans repugnance, mais encore agréablement, & je m'y porterois de toutes les forces de mon ame. M. Saurin justifie ce sacrifice & explique en ce sens ce passage de S. Paul : *Je souhaitois être anathème pour mes freres* ; prétendant que si S. Paul n'avoit entendu parler, que de la mort du corps, ou de la grande excommunication, il n'y auroit pas eu de rapport entre son sacrifice, & ce qu'il vouloit obtenir de Dieu.

Enfin M. Saurin soutient un autre paradoxe ; Que les Demons & les damnez sont obligez à consentir à leur damnation, à aimer le Dieu qui les damne, & à l'aimer parce qu'il les damne. Il est vray qu'ils ne le feront jamais, à cause de leur malice ; mais il soutient qu'ils n'ont point d'impuissance naturelle & invincible à le vouloir, qu'ils le devroient vouloir, & qu'ils pechent en ne le voulant pas, parce qu'ils sont rebelles aux ordres & à la volonté de Dieu.

La troisième Partie de l'ouvrage de M. Saurin, est une Refutation du Livre intitulé ; *Apologie de l'amour de Dieu, qui nous fait desirer véritablement de posséder Dieu seul par le motif de trouver notre bonheur dans sa connaissance & dans son amour*, composé par un Théologien de Paris, & imprimé à Amsterdam en 1698. Cette Refutation roule sur les principes qu'il a établis



dans la premiere Partie , bien contraires à ceux de l'Auteur de l'Apologie que M. Saurin examine en détail.

La dernière Partie du Traité de M. Saurin , contient diverses reflexions sur l'amour divin , appuyées sur les mêmes fondemens. Il y pousse même ses maximes encore plus loin : Car il y soutient que l'amour pur & des-interessé , tel qu'il l'a expliqué dans la premiere Partie , est nécessaire à tous les fideles pour être en état de grace & de salut. Il y répond à quelques difficultez qu'on peut proposer contre son système. Il avouë néanmoins qu'il est très-difficile de sçavoir , si le zele qu'on croit avoir , est un effet de l'amour des-interessé que l'on a pour Dieu ; & que la marque la plus assurée de cet amour , est l'observation des Commandemens de Dieu & l'obeïssance. L'Auteur y traite de l'Inamissibilité de la Justice. Il avouë qu'on *ne peut nier que la Doctrine Protestante sur cet article n'ait ses difficultez & ses embarras.* p. 375. Il reconnoît que les grands pechez , comme « l'idolatrie , l'apostasie , le blasphème , le meurtre , l'adultere , « le larcin , le parjure , &c. mettent le pecheur dans un état de « condamnation , & que si un fidele étoit surpris par la mort en « se souillant d'un de ces pechez , il mourroit hors d'état de gra- « ce , & qu'il n'y auroit point de misericorde pour luy. Cepen- « dant , ajoute-t-il , on ne peut pas inferer de là , que les vertus « soient absolument éteintes & ancanties dans un fidele qui suc- « combe à une violente tentation ; parce que les habitudes ne « sont pas détruites par des actes contraires ; & qu'en cela les « habitudes surnaturelles ont un privilege particulier , étant à « l'épreuve de toutes les causes destructives en vertu de l'alliance « Evangelique. Il pousse la chose encore plus loin , & soutient « qu'on peut juger de ce que les fideles sont au moment de leur chute , par ce qu'ils ont été avant que de tomber , & par ce qu'ils sont après s'être relevez. Il ne croit pas que David dans l'accez de sa passion , ni S. Pierre quand il a renoncé J. C. ayent perdu entierement l'amour de Dieu. Il pretend même qu'on peut dire que l'habitude de foy & de charité , qui restent dans le cœur d'un regeneré , pendant qu'il succombe à une violente tentation , & qu'il s'abandonne à une passion criminelle , sont agréables à Dieu. Il ajoute néanmoins peu après , que l'on peut sou-

tenir en quelque foy, que cette foy, cette pieté, cette charité foible, agonifante & prefque morte, n'eft pas agreable à Dieu, & ne luy rend pas agreable en ce moment, un fujet qui luy a été agreable pendant plufieurs années. Ces variations de M. Saurin fervent de preuve à ce qu'il avoit avancé dans le commencement de cette queftion ; que le Syftême des Proteftans a fes difficultez & fes embarras. Il ne paroît pas qu'il » s'en tire bien nettement en difant, que Dieu regarde un David, un Pierre dans le temps de leur chute, comme déchûs » des privileges de la grace, & indignes d'en jouir : que l'état « où ils font ne permet pas à Dieu d'exercer envers eux fon » amour dans toute fon étendue ; mais que neanmoins l'amour » divin ne fouffre dans ce pecheur aucune interruption à l'égard » de l'habitude ; & que le jufté qui eft tombé dans une Syncope » fpirituelle, dans un peché énorme, fe releve affez promptement » & affez vigoureufement, pour fe pouvoir affurer qu'il a été » veritablement jufté.

L'Auteur ne s'étend pas tant fur la certitude de la grace, & dit feulement qu'il eft convaincu de deux maximes. La 1. Que la connoiffance de nous mêmes n'eft pas impoffible. La 2. Qu'elle n'eft pas facile : Qu'un fidele peut être affuré de fa regeneration, & qu'il peut répondre de la difpofition de fon cœur ; mais que tous les fideles qui croyent fe connoître eux-mêmes, ne fe connoiffent pas.

L'Auteur décrit affez-bien le caractere de fon Ouvrage dans » fa Préface, en difant, qu'il a plus travaillé à instruire l'efprit, » qu'à toucher le cœur ; qu'il employe des raifonnemens ab- » traits, & des reflexions Metaphyftiques, & que fon ftyle eft » un ftile Philofophique & dogmatique : Mais on ne conviendra peut-être pas, qu'il fe foit exprimé, comme il le dit, de la maniere la plus fimple, la moins envelopée, & la plus propre à donner une idée nette, claire, & diftincte de l'état de la controverfe, & de toutes les matieres qui doivent y entrer.

LETTRES CURIEUSES DE LITTERATURE ET DE  
*Morale*, par M. l'Abbé de Bellegarde. A Paris, rue S. Jacques, chez Jean & Michel Guignard, devant la rue du Plâtre, à l'Image S. Jean. 1702. 2. v. in 12. pagg. 456.

C E volume contient 5. Lettres, qui sont autant de réponses à celles qu'il paroît qu'une Dame de la Cour a adressées à M. l'Abbé de B. sur divers sujets dont elle le prie de l'instruire. La 1. est sur le bon Goût. La 2. sur l'Histoire. La 3. sur la différence des Mœurs des anciens & des modernes. La 4. contient cette question, Si les femmes sont inférieures aux hommes par le mérite de l'esprit : Et la 5. est sur les Pièces de Theatre.

M. l'Abbé de B. ne veut pas que son lecteur s'attende à trouver dans sa première Lettre un traité du bon goût de la dernière régularité ; le séjour de la campagne ne luy permettant pas d'examiner à fond la matière avec le secours des livres, *il écrira au hazard ce qui luy viendra en pensée*. Un goût exquis selon luy, est celui qui se règle sur la raison & non sur l'inclination & sur le temperament. Cette règle est fort belle, il n'y a que l'application qui en est difficile, puisque M. l'Abbé de B. convient que si nous voyions les objets dans le même point de vue & dans les mêmes attitudes, où ceux qui sont d'un goût contraire au nôtre les envisagent, nous trouverions que leurs raisonnemens & leurs décisions seroient justes. Il dit de plus que la différence qui se trouve dans les goûts des hommes, vient de la différence manière dont leurs organes sont disposées ; d'où il arrive que les mêmes objets excitent en eux des sensations différentes. Il semble que ce raisonnement apuie fortement la maxime commune, qui dit, Qu'il ne faut pas disputer des goûts. Ce n'est pourtant pas l'intention de l'Auteur ; & afin qu'on puisse distinguer le bon goût du mauvais, il dit que le bon goût est un certain je ne sçay quoy que l'on sent qui fait plaisir, & qu'on ne sçauroit définir bien nettement. C'est ce Je ne sçay quoy qui donne le prix aux Tableaux des Caraches & des Titiens, & à la musique de Lulli ; qui nous fait juger des couleurs & des odeurs ; qui a distingué l'esprit des Grecs & des Romains de celui de tous les

autres peuples du monde : le mauvais goût au contraire , est ce Je ne sçay quoy qui gaste l'esprit de ceux qui s'appliquent beaucoup à l'étude , à moins que l'usage du monde ne le dégrasse & ne le redresse ; ce Je ne sçay quoy qui marque un défaut de délicatesse en tout , même dans la débauche : & sur cet article on donne Petrone pour servir d'exemple d'un goût exquis. M. l'Abbé de B. trouve du mauvais goût , de la bizarrerie & du travers dans toutes sortes de personnes & de conditions , & sur tout dans les jugemens que l'on fait du mérite , & dans la distribution des faveurs.

M. l'Abbé de B. commence sa 2.<sup>e</sup> Lettre par le jugement qu'il fait des Romains. Il y remarque une bonne partie des défauts que l'on sçait avoir dégouté le public de ces sortes d'ouvrages : il croit cependant qu'une Dame appliquée aux soins de sa maison peut se délasser l'esprit en lisant des Romains , pourveu qu'ils soient du genre de ceux qu'on attribue à M. de la Rochefoucault , & à M. de la Fayette. Il ne condamne pas aussi absolument la Comédie , pourveu que les Pièces de Theatre soient aussi épurées que la plupart de celles de M. Corneille. Il ne prétend pourtant pas que ses sentimens sur cet article tiennent lieu de décisions : *Il n'est pas Dilecteur*. M. l'Abbé de B. donne ensuite quelques regles qu'un Historien doit suivre pour bien écrire ; & afin que la Dame qu'il veut instruire puisse lire l'Histoire avec ordre , il luy fait un abrégé de l'état du monde depuis Adam jusqu'à l'origine de la Monarchie Française. Il ajoute que notre Histoire de France est tres-belle dans le fond , mais que nos Historiens sont d'une grande sécheresse.

La 3.<sup>e</sup> Lettre renferme plusieurs questions. M. l'Abbé de B. semble soutenir dans la première le parti des anciens contre les modernes. Il dit avec raison qu'on ne doit pas juger d'Homere , de Sophocle , & d'Euripide par les mauvaises traductions qui les ont défigurés ; que pour sentir la beauté de leurs ouvrages , il faut entrer dans les mœurs de ces grands hommes , bien loin de les assujettir aux nôtres. Il remarque que les anciens ont écrit sans ordre & sans methode , ce qu'on ne peut pas dire des nouveaux ; mais selon luy , cette exactitude est la marque d'un genie mediocre , qui s'arrestant aux petites choses ne peut s'éle-

ver aux grandes. C'est sans doute pour éviter ce défaut que M. l'Abbé de B. ne s'attache pas scrupuleusement à la méthode, *qu'il ne peut souffrir ce qui le contraind & ce qui le gène, & qu'il ne veut pas rêver long-temps ni se donner la torture.* Au reste, il n'est point idolâtre des anciens ; il semble même oublier quelquefois ce qu'il en a dit pour donner le prix aux nouveaux. *M. Despreaux selon luy a égalé Horace, s'il ne l'a surpassé : ceux qui ne sont pas de ce sentiment, ne donnent tant d'éloge au Romain que par un desir détourné d'abaisser le François.*

Pour ce qui est des mœurs, les hommes ont toujours esté également vicieux. Une chose en quoy nous avons de grands avantages sur les anciens, c'est la galanterie. Ils traitoient l'amour d'une manière assez sauvage, & ils ignoroient absolument tous les raffinemens de cette coquetterie délicate qui est en usage parmi les Dames de l'Europe. Elles sont deuces, gracieuses, polies ; mais il leur manque un peu de fierté & de modestie ; elles sont trop hardies & trop insolentes, elles boivent trop de vin, & usent trop de tabac. Ces choses qui paroissent indifférentes ne laissent pas d'avoir un air de débauche qui donne mauvaise opinion de celles qui vivent de la sorte.

Les autres questions de cette Lettre sont sur les Fées, sur les Sybilles, sur les Geants, & sur la longue vie des anciens Patriarches. M. l'Abbé de B. les traite & les décide à son ordinaire d'une manière fort aisée, sans charger son discours de trop d'érudition ; aussi l'érudition n'estoit-elle pas nécessaire à la personne à laquelle il écrivoit.

Les Dames auront lieu d'estre contentes de la 4. Lettre. On y montre par des raisonnemens & par des exemples, qu'elles valent bien les hommes, & qu'elles ne leur sont inférieures ni du costé du cœur, ni du costé de l'esprit. Elles sont capables d'atteindre à la perfection des Arts, des Sciences, & même du Gouvernement des Etats, si on leur donnoit la même éducation qu'on donne aux hommes. Elles sont plus polies qu'eux & plus agréables dans la société civile ; elles ont des manières insinuanes qui persuadent tout ce qu'elles veulent ; elles ont par dessus les hommes de s'énoncer avec justesse, & de choisir les termes propres pour faire concevoir ce qu'elles veulent dire. Les hommes ont fait les loix, ils sont juges & parties ;

ils ont injustement assujetti les femmes contre les ordres de la nature. Il suit icy un petit catalogue d'Heroines, tant anciennes que modernes. Athenais fille du Philosophe Leonce qui épousa Theodose le jeune, Zenobie qui soutint deux sieges contre Aurelien, Elizabeth Reine d'Angleterre, Debbo-ra, Judith, Ester, Arria, Lucrece, Arthemise, Sapho, Marie Stuart, Marguerite de Valois, la Reine Christine, Victoire Colonne, ont surpassé les plus grands hommes par l'éclat de leurs vertus & par leurs rares qualitez.

Les reflexions sur les Pieces de Theatre font le sujet de la 5. Lettre. M. L'Abbé de B. ayant leu autrefois la Poétique d'Aristote, celle d'Horace, les ouvrages de Vida de Cremona, le livre de Castelvetro, ceux de Konfard, de du Bellay, de Pellerier, de Jules Scaliger, de Heinsius, les Critiques des pieces de M. de Corneille, & l'Art Poétique de M. Despreaux; sa Dame ne pouvoit pas mieux s'adresser pour estre instruite à fond sur cette matiere. Il faut voir dans l'original de quelle maniere elle y est traitée; nous ne pourrions le rapporter sans luy oster beaucoup de sa grace. Nous ne dirons rien non plus du stile de cet ouvrage; il est à peu près le même que celui des autres livres de M. l'Abbé de B. c'est à dire aisé, coulant & sans affectation. Il semble quelquefois dire dans un endroit tout le contraire de ce qu'il a avancé dans un autre; mais il ne faut pas y prendre garde, il écrit *au hazard ce qui luy vient en pensée.*

DICTIONNAIRE DE MARINE, CONTENANT LES *termes de la Navigation & de l'Architecture Navale, avec les regles & les proportions qui doivent y estre observées. Ouvrage enrichi de figures representant divers Vaisseaux, les principales pieces servant à leur construction, les differens Pavillons des Nations, les instrumens de Mathematique, outils de charpenterie & menuiserie concernant la fabrique, avec les diverses fonctions des Officiers. En François & en Hollandois.* A Amsterdam, chez Pierre Brunel, Marchand Libraire sur le Dam. 1702. 1. vol. in 4. pagg. 776. Et se trouve à Paris chez la Veuve Horthemels, rue saint Jacques.

**L**es Nations de l'Europe se sont tellement appliquées à la navigation depuis quelques siècles, qu'on peut dire qu'une grande

grande partie des événemens confiderables qui compofent leur hiftoire , fe paffe fur la mer. Les Relations de ces événemens font ordinairement écrites par des gens qui fçavent la Marine , & dans les termes propres de l'art. Ces termes font fort peu entendus par le refte des hommes , ainfi ceux qui s'appliquent à en donner l'intelligence en compofant de bons Dictionaires , rendent un tres grand fervice au Public. Il en a déjà paru en plusieurs Langues. Le dictionaire du Marinier compofé en Anglois par Henry Manvayrig fut imprimé à Londres in 4. en 1667. L'art de la Navigation par le Sieur Guillet fut imprimé à Paris in 12. en 1678. Le Sr. Desroches donna le dictionaire des termes propres de marine à Paris in 8. en 1687. Depuis ce temps-là M. Ozanan a donné des définitions des termes de marine dans fon Dictionaire mathématique. Les Hollandois ont auffi un dictionaire en leur langue nommé le *Zee-man*. M. Aubin s'eft fervi de la plupart de ces Dictionaires pour compofer celui-ci. Il dit de celui de M. Guillet , Qu'il n'y a rien qui ne foit utile & à « propos , qui ne foit tiré des meilleurs Auteurs , & qui ne foit « en ufage parmi les bons Mariniers ... Qu'il l'a tout copié , mais « qu'il s'en faut beaucoup que cet ouvrage ne contienne tous les « termes de marine. Il dit que , Le Dictionaire de M. Desroches « eft plus abondant en termes , mais que les définitions & les « descriptions y manquent. Celui de M. Ozanan contient auffi « des descriptions trop abregées. Elles ne font propres que pour « des gens qui ont déjà connoiffance de la marine. «

Le Dictionaire Hollandois a auffi des defauts confiderables. Souvent il neglige l'explication des termes de Marine , ou renvoye fon lecteur à des livres qu'on a beaucoup de peine à trouver. Mais quand tous ces Dictionaires feroient auffi parfaits qu'on le pourroit fouhaiter , chacun dans la langue dans laquelle il eft écrit ; il n'y en a aucun qui puiffe fervir à expliquer une langue par l'autre : & c'eft ce que celui-cy fait à l'égard du François & du Hollandois. Il a encore cela de particulier , qu'il donne l'explication des termes de Marine fuivant les differens fens qu'ils ont fur différentes coftes. Sur quoy il eft bon de remarquer , qu'il n'en eft pas de même de ces termes comme de ceux du langage commun : Ceux-cy ont une fignification fixée par l'ufa-

ge qui sert de règle, au lieu que les autres en ont de fort différentes selon la différence des lieux. On parle d'une manière dans le pays d'Aunis & sur les costes de Gascogne, & d'une autre dans la Manche. Les Mariniers de Provence ont aussi leur langage particulier. Il en est de même parmi les Hollandois. Il n'y a pas loin de la Meuse à la Nord-Hollande; cependant les termes sont souvent fort différens, ou du moins leur signification n'est pas la même. Par exemple, les Charpentiers de la Nord-Hollande nomment les Varangues *Buikstukken*, & les genoux *Sitters*, au lieu que les Charpentiers de la Meuse nomment les genoux *Buikstukken*, & les Varangues *Leggers*; ce qui met une grande confusion dans les livres des Ecrivains de ces différentes contrées. Notre Auteur a tâché de surmonter toutes ces difficultés; & il espère que son ouvrage sera d'autant mieux reçu, que toutes ses descriptions, & tout ce qu'il a dit touchant la Marine & l'Architecture Navale des Hollandois, est tiré du livre de M. Nicolas Witsén, Bourgmestre d'Amsterdam. Ce livre est devenu très cher; & il est si rare, qu'on ne le trouve pas même en Hollande. Il y en a un exemplaire dans la Bibliothèque du Roy; il est en Flamand. Tout ce qui regarde la Marine des anciens & des modernes, y est traité avec une exactitude & une netteté qui ne se voit point dans les autres ouvrages de cette nature. S'il se trouvoit quelqu'un qui fût habile dans la Marine, & qui secût assez bien le Hollandois & le François pour en entreprendre la traduction, il rendroit un grand service au public. En attendant on pourra se servir de ce Dictionnaire, dans lequel outre les descriptions, on a mis des figures gravées qui représentent non seulement des Vaisseaux entiers, mais aussi les principales pièces de ces mêmes Vaisseaux séparées, les engins, les outils, & tout ce qui sert tant à la construction des Navires qu'à tout le reste de la Marine.

Quand l'Auteur a cité des passages pour faire mieux connoître l'usage & la signification des mots, il a pris soin de choisir ceux qui renferment quelque maxime de Navigation, ou de construction. Ce Dictionnaire étant François & Hollandois, on a mis d'abord le terme François; ensuite, le Hollandois; & après cela l'explication du terme, seulement en François. L'Au-



teur promettre de donner incessamment le Dictionnaire Hollandois & François ; c'est à dire que dans ce second Dictionnaire , les termes seront mis d'abord en Hollandois , & ensuite en François , & les explications seront en Hollandois.

LIBER PSALMORUM CUM SELECTIS ANNOTATIONIBUS IN LOCA DIFFICILIORA. Auctore J. B. Du Hamel , Presbytero & Exprofessore Regio. Rhotomagi & vicerent. Parisiis &c. C'est à dire , *Le livre des Pseaumes avec des Notes sur les lieux les plus difficiles , par M. du Hamel Presbre , cy-devant Professeur Royal. A Roüen , & se trouve à Paris , chez Jean-Baptiste Delepine , in 12. 1701. pagg. 321.*

**L**E nombre de Commentaires & de Notes sur les Pseaumes est si grand , qu'on ne peut pas en faire le denombrement. Chaque Auteur s'y est proposé des fins particulieres , & a suivi des methodes différentes. Le but que M. du Hamel se propose dans ce livre cy , comme il le declare dans son Epître dedicatoire à Monseigneur l'Archevêque de Roüen , est de faire un Ouvrage qui puisse estre de quelque secours aux jeunes Ecclesiastiques que l'on instruit dans les Seminaires , les exciter à l'étude des Pseaumes , & leur en donner l'intelligence nécessaire à tous les Ecclesiastiques. Il a crû qu'il viendrait plus facilement à bout de ce dessein par de courtes Notes sur les lieux difficiles , que par de longs Commentaires ; & il a affecté d'estre bref & clair dans ces Notes , afin d'attirer par cette methode les jeunes Ecclesiastiques à ces sortes d'études. Il s'est particulièrement attaché au sens litteral , sans mépriser le sens spirituel , ni même l'omettre quand il l'a crû nécessaire. Les Commentateurs de l'Ecriture Sainte , tombent assez ordinairement dans deux excez opposés. Les uns ne lisent , ne citent , & ne suivent que les anciens Interpretes : Les autres s'attachent uniquement aux modernes. M. du Hamel a évité ces deux extremitez , en se servant des Commentaires des uns & des autres. Ce qu'il promet dans cette Epître dedicatoire , se trouve parfaitement bien executé dans le corps de Notes qui sont au bas du Texte de la Vulgate. Il y rapporte les differences du

Texte Hebreu , y explique en peu de mots le sens des endroits difficiles qui pourroient arrester un lecteur mediocrement sçavant , y cite les explications des Peres & des nouveaux Interpretes , éclaircit les difficultez qui peuvent venir , tant des choses que des termes ou de la construction ; & en un mot y rend les Pseaumes intelligibles à tous ceux qui peuvent entendre le Latin. Elles sont écrites avec la pureté de stile , la netteté , la clarté & la justesse ordinaire à l'Auteur , assez connu dans la Republique des Lettres par tant d'autres Ouvrages de Philosophie & de Theologie.

LES LETTRES DE SAINT JEROME TRADUCTION  
*nouvelle.* A Paris , chez Louis Guerin. 1702. in 8. pagg. 490.

PENSEES ET REFLEXIONS CHRETIENNES SUR  
*l'Oraison Dominicale , par un Religieux de l'Estricte Observance de l'Ordre de Grandmont.* A Paris , chez Louis Joffe, 1702. in 12. pagg. 308.

### E R R A T A.

VII. JOURNAL , page 97. ligne 21. Il soutient que l'erreur & l'Idolatrie , *lisez*, il soutient que la fuite de l'erreur & de l'Idolatrie.

*Idem.* p. 98. Le stile figuré de l'Auteur a fait appliquer ce qu'il dit des Serviteurs inquiets , aux premiers Reformateurs ; mais on a reconnu depuis qu'il est plus vraisemblable que l'Auteur a voulu parler des Ministres de l'Eglise même. *Ainsi rayez la reflexion de la ligne 3. & 4.* Cette qualité &c.

VIII. JOURNAL , page 125. lig. 24. Pau. *lisez*, Po.

---

### A P A R I S ,

Chez JEAN CUSSON , rue saint Jacques , à l'Image  
Saint Jean-Baptiste. *Avec Privilege du Roy.* 1702.

# LE JOURNAL DES SCAVANS.

Du LUNDI 6. MARS M. DCCII.

MEDAILLES SUR LES PRINCIPAUX EVENEMENS  
*du regne de Louis le Grand , avec des explications historiques,*  
*par l'Academie Royale des Inscriptions & Medailles. A Paris*  
*de l'Imprimerie Royale. 1702. 1. vol. in fol.*

CE Volume comprend ce qui s'est passé de plus memorable  
sous le Regne du Roy jusqu'à la fin du dernier siecle. Il  
est composé d'une suite de 286 Medailles , dont chacune repre-  
sente d'un costé la Teste du Roy dans ses differens âges , & de  
l'autre quelque Action singuliere de Sa Majesté. Chaque Me-  
daille est placée au haut de chaque feuille. Au dessous il y a une  
Explication historique & une description de la Medaille , qui  
n'excede jamais la page. Le tout est enfermé dans une espeece  
de Bordure ou Cartouche qui regne le long des marges. On n'a  
rien oublié de ce qui pouvoit contribuer à rendre cet Ouvrage  
parfait , soit pour la Composition , soit pour la Graveure , soit  
pour l'Impression.

L'Ouvrage est de l'Academie Royale des Inscriptions. Cette  
Academie ayant esté établie en 1663. pour dresser des Monu-  
mens à la gloire des hommes illustres du Royaume , l'éclat des  
actions du Roy , & la reconnoissance pour ses bienfaits déter-  
minerent les Academiciens à commencer par travailler à des Me-

daillies à la gloire de sa Majesté. Les Academiciens qui ont été admis dans cette Compagnie par le Règlement du mois de Juillet 1701. n'y ont aucune part. Il estoit achevé lors que le Roy leur fit l'honneur de les y associer.

On a commencé à travailler aux Medailles sous le Ministère & par les ordres de M. Colbert. On a continué du temps de M. de Louvoys ; & l'Ouvrage a esté achevé par les soins de M. de Pontchartrain , aujourd'huy Chancelier de France , par ceux de M. de Pontchartrain Secrétaire d'Etat , & par ceux de M. l'Abbé Bignon sous leurs ordres.

Cette Academie a esté d'abord composée de cinq personnes , sçavoir Mess. l'Abbé de Bourzeis , Chapelain , Perrault , l'Abbé de Cassagnes , Charpentier. Mess. l'Abbé Tallemant , l'Abbé Galoys & Quinaut eurent les places de Mess. de Bourzeis , Chapelain & Cassagnes. M. de Louvoys reforma & augmenta la Compagnie. Mess. Charpentier , Tallemant , & Quinaut y resterent ; M. Felibien y fut admis , & Mess. de la Chapelle Beslé , Racine , Despreaux & Rainslant y furent introduits. Après la mort de M. de Louvoys en 1691. M. de Pontchartrain procura à Mess. de Tournel & l'Abbé Renaudier les places vacantes de Mess. Rainslant & Quinaut. Celle de M. de la Chapelle & de M. Felibien qui moururent , fut bien-tost après remplie par Mess. de la Loubere & d'Acier , & en suite celle de M. Racine par M. Pavillon. C'est principalement depuis ce dernier temps , & par ces derniers Academiciens que l'Ouvrage a esté mis en l'estat qu'il est aujourd'huy.

Ces Messieurs ont imité la simplicité & la noblesse des Medailles antiques , soit pour ce qui regarde les Legendes , soit pour ce qui regarde les Types. Ils ont évité l'obscurité en marquant précisément les faits , au moins dans l'Exergue , & en mettant les Dates.

M. Anisson a conduit l'édition de ce Livre. M. Coypel le fils a fait les desseins inventez par l'Academie. Il y en a deux cens de sa main. Le Frontispice est aussi de luy , à la reserve du Portrait du Roy , qui est de M. Rigand ; les autres sont de M. Le Clerc , qui en a aussi gravé plusieurs luy-mesme. M. Mauger a gravé en acier deux cens soixante Revers , & toutes les Testes

du Roy : Le reste est de Mess. Roetiers , Bernard & Roussel. M. Berrain a fait les desseins des Bordures & des Fleurons. Les Testes du Roy en taille-douce sont faites au burin par le Chevalier Edesink , les Revers sont gravez à l'eau forte par les Freres Simoneau , par le Sieur Audran , & quelques-uns par le Sieur le Picard. Les connoisseurs distingueront bien le travail des uns & des autres. Les caracteres d'Imprimerie sont designez , gravez & fondus par le Sieur Granjean.

LETTRES DE PIETE' CHOISIES ET ECRITES A  
*differentes personnes , par le R. P. Dom Armind Jean Bouthillier de Rancé, Abbé Regulier & Reformateur du Monastere de la Trappe de l'Etroite Observance de Cîteaux. A Paris chez François Muguet. 1702. in 12. pp. 449.*

**L**es Lettres que les hommes écrivent pendant leur vie , sont les fideles interpretes de leurs pensées & de leurs affections. Ecrivant sans précaution à des personnes de confiance , & ne croyant pas que le public ait jamais connoissance de ce qu'ils mandent , ils y expriment naïvement leurs sentimens & s'y font connoître tels qu'ils sont. Celles de M. l'Abbé de la Trappe sont tres propres à confirmer la haute estime que l'on a de ses lumieres & de sa sainteté. On y voit cet esprit de pieté dont il étoit pénétré ; ce zele ardent dont il étoit possédé pour l'observance reguliere ; ces grandes idées qu'il avoit de la Religion ; sa science & sa prudence pour la conduite des ames ; combien il étoit instruit des devoirs & des obligations de tous les états , & la parfaite connoissance qu'il avoit des voyes du salut. En voicy un second volume. Quoy que la plupart des Lettres qu'il contient , soient adressées à des personnes de qualité ; elles sont pleines de maximes propres à tous les Chrétiens , telles que sont les suivantes.

*Lett. 1.* Il n'y a qu'une seule chose au monde qui nous doive causer de la douleur ; c'est le péché ; & quand notre vie en est exempte , quoi qu'il arrive , il faut conserver la paix. Pourvu que Dieu soit content , nous le devons être , puis que sa volonté seule doit être la regle de la nôtre. *L. 2.* Entre tous q

„ les moyens qu'on peut employer pour s'acquitter de ses de-  
 „ voirs , il n'y en a point de plus efficace , que de regarder Dieu  
 „ en toutes choses ; de n'entreprendre jamais rien sans l'avoir  
 „ consulté , & d'attendre beaucoup plus de son secours , que de  
 „ toutes les forces & les puissances hu maines. Z. 3. Maxime  
 „ generale de n'entrer en aucune affaire , qu'il ne soit évident que  
 „ Dieu nous y appelle. *Ibid.* L'Abstinence des sens coûte beau-  
 „ coup moins que celle de l'esprit. Z. 5. Il faut commencer par  
 „ haïr & mépriser le monde , si on veut faire autant de cas de  
 „ l'éternité , qu'elle le mérite ; car il est certain qu'à proportion  
 „ que le monde diminue dans notre cœur , l'éternité y augmen-  
 „ te , & qu'elle prend & remplit tous les vuides & les places  
 „ qu'il y laisse. *Ibid.* Les hommes n'ont rien que de creux &  
 „ de faux , & on ne peut mieux les figurer que comme ces con-  
 „ cavitez des rochers , dont il sort des voix & des paroles , quoi-  
 „ qu'elles n'ayent ni estomac ni bouche pour les former , c'est-à-  
 „ dire , qu'ils paroissent tout ce qu'ils ne sont point , & que le  
 „ meilleur & le plus habile est celui qui joue mieux son person-  
 „ nage. Z. 12. Il n'est utile de nous souvenir que nous sommes  
 „ misérables , qu'autant que cela nous approche de Dieu & nous  
 „ oblige de recourir à sa bonté. Z. 16. Les accidens que les gens  
 „ du monde appellent des disgrâces , n'en sont point en effet...  
 „ Dans la vérité ce ne sont point des coups de malheur ; mais  
 „ des desseins & des conduites de la miséricorde de Dieu , qui  
 „ se sert d'évenemens imprévûs , pour tirer ceux qu'il couvre d'u-  
 „ ne protection particulière , du milieu de la Cour , comme du  
 „ milieu du naufrage. Z. 20. La discrétion quand elle est exempte  
 „ de tout relâchement , & de toute condescendance charnelle ,  
 „ est une vertu plus grande que la pénitence. Z. 27. A quoi pen-  
 „ sent les hommes ; tout échappe dans ce monde avec une rapi-  
 „ dité prodigieuse ; nous sommes prêts de perdre dans tous les  
 „ instans , ce que nous y aimons davantage : cependant on trai-  
 „ te l'éternité comme le temps ; & le temps par un renverse-  
 „ ment déplorable , tient dans nos cœurs la place que l'éternité  
 „ toute seule y devoit occuper. Z. 40. Le parti qui est le plus se-  
 „ lon Dieu , est de souffrir les maux auxquels on ne peut apporter  
 „ de remède. Il y a des temps où il n'y a rien de mieux à faire  
 „ que

que de demeurer dans le repos. *L. 46.* Le témoignage de notre conscience, doit faire notre repos & notre consolation. *L. 48.* Si on n'a un soin tout particulier de se tenir dans la main de Dieu, il n'y a point d'égarement où on ne puisse tomber; & l'inclination que nous avons au mal est si forte & si violente, qu'il n'y a point de barrière qui l'arrête quand Dieu ne s'en mêle point. *L. 70.* Le monde est un grand Livre qui est incessamment ouvert; & tous les hommes, de quelque qualité qu'ils soient, n'ont qu'à le lire pour y trouver de grandes leçons. *L. 110.* Quiconque le considère avec attention, & le met dans son véritable jour, c'est-à-dire, qui l'examine selon les véritables règles, ne manque point d'y trouver avec abondance tout ce qui est nécessaire pour l'effacer de son cœur, & l'empêcher de s'y laisser surprendre.

Voici quelques avis qui s'adressent aux Evêques. *L. 10. adressée à un Evêque persécuté à cause du bien qu'il vouloit établir dans son Diocèse.* Vous sçavez mieux que moi, que le caractère auquel Dieu marque les œuvres qui sont de lui, est l'opposition des hommes, & vous estes précisément dans le cas auquel il nous a dit par la bouche de son Fils, que ceux qui souffrent persécution, sont heureux, puis que c'est pour la gloire de son nom, & pour l'établissement & la conservation de sa vérité, que votre autorité & votre personne est attaquée. Le moyen, Monseigneur, que l'on puisse sans d'extrêmes contradictions établir les maximes véritables dans un pays qui les ignore depuis si long-temps, & desabuser des gens prévenus des mauvaises opinions que de méchans Directeurs leur ont données, accoutumez à vivre dans le libertinage & dans l'erreur? L'enfer ne quitte pas si aisément une proie qu'il tient comme assurée; prétendre détruire son Royaume, & vaincre le fort armé de l'Ecriture sans combat, c'est se tromper. Vous avez dû considérer votre Diocèse comme une terre abandonnée; Dieu vous a choisi pour la cultiver, pour travailler avec toute l'application & le soin d'un Ouvrier laborieux & vigilant, & pour la rendre fertile. Vous y avez esté envoyé, *tanquam ovis in medio luporum.* Vous peut-il arriver quelque chose qui vous surprenne, & à quoi vous n'avez dû vous atten-

„dre ? Les hommes s'élevent contre vous , à ce que l'on me  
 „mande ; on vous contredit avec insolence ; on fait toutes for-  
 „tes d'efforts pour ruiner ce que vous édifiez. Ceux qui de-  
 „vroient se joindre à vous , & entrer dans tous vos deslèins ,  
 „sont ceux-là mêmes , en qui vous rencontrez plus de résistan-  
 „ce. C'est ainsi que les Apostres, dont vous estes le Successeur,  
 „ont esté traitez ; ils n'ont trouvé dans leur chemin , que des  
 „persécutions , auxquelles tout ce qui vous arrivera de plus fâ-  
 „cheux , n'aura rien de comparable : Vous aspirez à leur cou-  
 „ronne, il est juste que vous essuyiez une partie de leurs travaux.  
 „Pensez , Monseigneur , permettez-moy de vous le dire , que la  
 „premiere & la plus importante disposition que Dieu demande  
 „de ceux qui tiennent dans son Eglise , le rang qu'il vous y a  
 „donné, est la fermeté.... Enfin, il faut que la vigueur d'un veri-  
 „table Pasteur prenne comme de nouvelles forces dans la mali-  
 „gnité de ceux qui s'opposent à l'avantage & à la sûreté de son  
 „Troupeau. *L. 15.* Représentez-vous, Monseigneur , que Dieu  
 „retrace en quelque maniere dans votre vie , celle des Evêques  
 „des premiers temps ; que cet état dans son origine , est un état  
 „de souffrances & de croix ; & que celles dont il luy plaît de  
 „vous charger, vous seront enfin d'autant plus utiles , qu'elles  
 „sont plus de luy , & que sans doute par vous-même , vous ne  
 „vous les feriez jamais choisies. *L. 17.* Quel exemple d'un Evê-  
 „que qui joint la sollicitude de l'Episcopat, avec l'austerité de la  
 „vie solitaire..... Quelle consolation au moment de la mort ,  
 „d'avoir pû mettre ensemble deux choses aussi différentes &  
 „éloignées , que la vigilance d'un Pasteur , & la penitence d'un  
 „Solitaire.

Il y en a plusieurs qui regardent la vie Monastique. *Lett. 7.*  
 „Les Moines dereglez sont incapables de donner un bon avis....  
 „C'est un grand malheur d'être dans une observance relâchée.  
 „*L. 8.* Le lieu de la profession d'une Religieuse est son tombeau,  
 „& elle n'en doit sortir, que pour paroître au jugement de celui,  
 „par l'ordre & par la providence duquel elle y est engagée. *L. 13.*  
 „Rien n'est plus ordinaire aux personnes qui sont engagées par  
 „des vœux , que le desir de changer de lieu ou d'observance....  
 „On ne manque point de se former des motifs & des considéra-



tions plausibles , & d'attribuer à un mouvement du saint Esprit , & à une providence particuliere , ce qui n'est qu'un pur effet de l'immortification & de l'instabilité du cœur.... Il n'y a rien qu'on doive plus difficilement écouter... Dieu donne si peu de benediction à ces sortes de mouvemens , & il est si rare qu'on rencontre dans une nouvelle observance plus de repos & de consolation qu'on n'en avoit pas dans la premiere , qu'on ne sçauroit trop se desier de soi-même , ni se tenir trop en garde contre les premieres pensées. *L. 20.* La Religion est toute dans l'esprit , & quoique les reglemens & les pratiques exterieures soient necessaires , neanmoins elles ne sont que des moyens pour acquerir ce détachement & cette pureté de cœur , qui fait toute l'essence de la vie de la Religion. La perfection & la perseverance des Religieux dans le bien , dépendent uniquement de la confiance qu'ils ont en leur Supérieur. *L. 44.* Le Noviciat n'est à proprement parler , qu'un exercice d'actions saintes pour reprimer les cupiditez , pour assujettir les passions , & pour regler les mœurs. *L. 5.* Je considere la liberté qu'on donne aux Religieuses de sortir de leurs maisons , sous prétexte d'infirmité & de maladies , comme un grand abus.... L'air qu'elles respirent dans le monde , leur fait souvent perdre en un moment , ce qu'elles avoient pu acquerir de vertu & de religion pendant plusieurs années dans la régularité du Cloître. Les Religieuses qui quittent leurs Monastères , pour aller ailleurs chercher des remedes , témoignent qu'elles aiment leur santé plus que leur salut. *L. 69.* Le moindre entretien des Religieux avec les gens du dehors , est toujours accompagné d'un extreme danger. *L. 78.* La pauvreté des Religieux est si peu connue , quoi qu'elle fasse l'essence de leur vie , & on la considere si peu selon l'étendue qu'elle doit avoir , qu'il ne faut pas s'étonner si le nombre des vrais Moines est si petit. *L. 82.* Le Religieux auquel le Supérieur donne les choses necessaires pour son entretien , ne peut en conscience , & sans violer le vœu & la promesse qu'il a faite à Dieu de vivre dans la pauvreté , retenir ni beaucoup ni peu d'argent par aucune raison. *L. 100.* Depuis que je suis Religieux , je n'ai présenté aucun de nos Freres aux Ordres de la

„ Prêtre, Dieu m'ayant envoyé un fort grand nombre de per-  
 „ sonnes qui en avoient déjà reçu le caractère. Il résout dans  
 la Lettre 64. six difficultez qu'un Religieux luy avoit propo-  
 „ sées. 1. Si un Supérieur néglige l'intérieur de ses Religieux,  
 „ & qu'il n'ait ni la volonté, ni les lumières nécessaires pour les  
 „ conduire, ils peuvent chercher dans une conduite étrangère  
 „ ce qu'ils ne sçauroient trouver dans celle de leur Supérieur. Si  
 „ on croit qu'il en accorde la permission, on peut la luy deman-  
 „ der; sinon on doit s'en passer. 2. Un Supérieur voulant enga-  
 „ ger un Religieux dans un employ, dans lequel ce Religieux  
 „ voit sa damnation assurée, il n'est point obligé d'obéir. 3. Un  
 „ Religieux qui peut se sauver dans un Monastere, ne doit point  
 „ passer dans un autre, par cette raison qu'il y auroit plus de fa-  
 „ cilité d'y faire son salut. 4. On ne peut pas se charger de Mes-  
 „ ses de fondation au préjudice des Messes établies dans l'Or-  
 „ dre. 5. Un Religieux doit dire son sentiment sur le sujet qu'on  
 „ propose pour un Benefice, & ne pas s'en rapporter au juge-  
 „ ment du Supérieur. 6. Un Religieux ne doit lire que des li-  
 „ vres qui peuvent le rendre meilleur & plus saint, & laisser  
 „ tous ceux qui ne vont qu'à contenter sa cupidité, ou luy don-  
 „ ner des connoissances qui ne luy sont point utiles.

Dans la Lettre 67. il conseille à un Prêtre chargé de la con-  
 duite des âmes & engagé dans de grands déreglemens, quoi qu'il  
 inconnus au monde, dont il avoit une approbation générale, de  
 quitter son benefice, de se retirer dans quelque quartier éloigné  
 de Paris, de s'y appliquer à la lecture de l'Ecriture sainte & des  
 Livres de piété. Il dit de l'Opera dans la Lettre 105. Qu'il n'y a  
 pa d'apparence que le Pape l'ait permis comme on l'a dit, & que  
 Dieu ne permettra point qu'une chose si mauvaise soit soutenue  
 d'une si grande autorité; mais que quand cela seroit, elle ne le  
 changeroit pas de nature.

Dans la Lettre 4. il s'excuse de venir à Paris pour les affaires  
 „ de l'étrange observance par deux raisons bien édifiantes. Il y a,  
 „ dit-il, un de nos frères, qui depuis deux mois est aux portes  
 „ de la mort: bien que Dieu luy ait donné toutes les dispositions  
 „ que je luy pourrais souhaiter dans cet état, l'instant de la  
 „ mort est assurément celui des plus grandes tentations; & je

vous

vous avouë que pour le quitter dans cette extremité là , il faut « droit me faire une violence que j'aurois peine à supporter. Dieu « qui me l'a confié , & qui l'a mis dans nos mains , veut , ce me « semble , que je le remette dans les siennes , & à moins que d'en « recevoir les derniers soupirs , & de luy fermer les yeux , je ne « croirois pas pouvoir rendre à Dieu le compte qu'il m'en de- » mandera. [ Voila la premiere raison toute pleine de charité ; & « voicy la seconde qui part d'un fond d'humilité. [ Ma santé qui « n'est pas maintenant si vigoureuse qu'elle a esté , m'empêche « de pouvoir faire à pied les visites & les sollicitations qui se- » roient nécessaires. D'user d'une maniere d'aller plus commode , « cela ne conviendrait point à la simplicité de mon état , & il n'y « a point d'apparence , que j'approuvassé par mon exemple , ce « que j'ay toujours estimé condannable dans les personnes de ma « profession. Quand un Religieux ne peut plus aller par le mon- » de selon cette pauvreté qui luy est si essentielle , Dieu ne veut » de luy autre chose , sinon qu'il demeure enfermé dans son « Cloître ; qu'il y prie sans cesse ; qu'il y pleure ses pechez , & « qu'il y attende la mort. »

On voit par tout dans ces Lettres cette sublimité de genie , & cette facilité à s'exprimer noblement , qui étoient si naturelles à l'Auteur.

DESCRIPTION ET USAGE DU PLANISPHERE ,  
*nouvellement mis en pratique par le Fevre , Ingenieur pour  
 les instrumens de Mathématique , sur le Quay de l'Horloge  
 du Palais , aux deux Globes. A Paris , de l'Imprimerie de la  
 Veuve Lambin,*

CE Planisphere est composé de plusieurs pieces séparées les unes des autres , & qui se réunissent suivant leurs différens usages. Le Planisphere où sont représentées les Etoiles fixes , les Planetes , & quelques-uns des principaux cercles de la Sphere , est composé de deux cartons arrondis qui tournent l'un dans l'autre par un centre commun ; & le mouvement qui est de cuivre , est posé de telle maniere , qu'il ne paroist rien par le dessus. Ainsi l'on voit librement les Etoiles jusques au cen-

tie qui représente le Pole Boreal du monde , & duquel il sort une soye. Le carton de dessus , où sont les Etoiles , est percé de plusieurs trous autour de l'Ecliptique , pour y poser les Planetes selon leur longitude & latitude ; & sur le bord de ce carton sont marquez les 360 degrez qui servent à conter les ascensions droites , du Soleil , des Etoiles , & des Planetes. Le carton de dessous , qui est le plus grand , a sur son bord interieur les 24 heures en deux fois douze , & chaque heure est divisée en 60 minutes. Sur le bord exterieur sont divisés les 360. degrez , qui servent à prendre la hauteur des astres. Les Etoiles y sont marquées suivant leurs différentes grandeurs. On a omis quelques-unes des plus petites Etoiles , qui auroient pu apporter de la confusion aux figures , parce qu'il est facile de les y mettre quand on voudra. L'on n'a point mis d'horison , parce que la table des Almucantarats & des azimuts qui est faite sur de la corne , sert d'horison & de meridiem.

La table des longitudes & des latitudes est faite pour poser les Planetes sur le Planisphere dans leur vray lieu , & pour y tracer le cours des Cometes & des autres Phenomenes que l'on aura observés au ciel. Elle sert aussi pour y poser les Etoiles que l'on a omises pour éviter la confusion. Elle est aussi composée de deux cartons tournans l'un dans l'autre , avec une soye comme le Planisphere. L'Usage de la table des longitudes , par rapport au Planisphere , ne demanderoit pas qu'elle fût tournante : mais ce qui l'a fait faire ainsi , c'a esté pour la faire servir elle-même de Planisphere , & que l'on pût s'exercer à tracer dessus ce que l'on ne voudroit pas qui restât sur l'autre de peur de le gâter. La ligne droite qui passe par le centre , & qui est divisée en 90. degrez de deux en deux depuis le centre jusqu'à la ligne Equinoctiale , sert à tracer tous les horisons obliques du Planisphere. Cette même ligne de l'autre costé du centre , est divisée en commençant par la ligne Equinoctiale. Elle sert à conter les declinaisons du Soleil , des Etoiles & des Planetes qui sont sur le Planisphere : elle sert même à les y poser , quand on les a observées par les ascensions droites , & par les declinaisons.

La table des Azimuts & des Almucantarats est tracée sur une corne mince & transparente , pour une elevation de Pole don-

née. Elle marque les maisons ; le premier Almicantrat sert d'horison oblique , & le 90. Azimut sert de Meridien. Cette table est d'une grande commodité à cause de sa transparence. On voit au travers , & tout d'un coup , la hauteur & l'Azimut des Etoiles qui sont sur l'horison.

Il y a aussi onze tables différentes faites sur du carton , depuis 40. jusqu'à 60. degrez d'elevation de Pole , par lesquelles on peut faire les mêmes operations que l'on fait avec celle de corne ; mais avec un peu plus de peine.

Ce Planisphere a cela de singulier , que quoy qu'il ne soit que de carton & de plusieurs pieces séparées les unes des autres, il est monté d'une maniere si ingenieuse & avec tant de justesse , que l'on y peut pratiquer tous ses usages jusques à dix minutes ; qui est presque tout ce qu'on pourroit esperer d'un instrument de pareille grandeur qui seroit fait en cuivre avec la dernière exactitude.

#### VOYAGE DU MONDE DE DESCARTES. NOUVELLE

*Edition , revue & augmentée d'une cinquième Partie ajoutée aux quatre précédentes. Par le P. Daniel , Jesuite. A Paris , chez Nicolas Pepie , rue S. Jacq. 1701. vol. in 12. pp. 536.*

**L**A premiere Edition de cet Ouvrage , qui commença à paroître il y a dix ans , contient quatre Parties. Celle-cy en renferme une cinquième de plus. C'est de celle-la dont nous parlerons ; les autres sont assez connues par les Extraits qu'en ont fait divers Journaux. Cette cinquième Partie n'est pas nouvelle en tout ; elle contient un traité sur l'aine des Bestes lequel a déjà esté imprimé dans un Volume séparé. L'Auteur l'a jointe icy comme une suite naturelle de l'ouvrage. Ceux qui ont lu la premiere Edition du Livre dont il s'agit , ou les Journaux qui en ont parlé , savent que la Relation du Voyage fait au Monde de Descartes , commence par une occasion favorable que le hazard presenta à l'Auteur de faire ce voyage commodement ; que dans toute la suite de l'histoire , selon que les incidens y engagent , il y expose la plupart des principaux points de la Philosophie de M. Descartes , qu'il en examine plusieurs en chemin faisant , qu'il

râche d'en refuter une grande partie , & que par la diversité des incidens , par des points particuliers de l'histoire du Cartesienisme , & par des conversations ingenieuses , il trouve moyen d'égayer un sujet de soy assez melancholique.

La cinquième Partie , qui est celle dont nous allons donner l'Extrait , est une Lettre écrite à l'Auteur par un Peripateticien , & une Réponse de l'Auteur à ce Peripateticien. Le Peripateticien commence d'abord par des reflexions sur le sentiment de M. Descartes touchant l'ame des Bestes. Il trouve qu'il n'y a rien de plus seduisant que les expositions que fait le P. Pardies dans son Livre intitulé, De l'Ame des Bestes ; parce que ce Pere y met le Cartesienisme dans toute sa force , & qu'il va presque jusqu'à convaincre ses Lecteurs , que non seulement il n'est point besoin d'ame pour marcher , pour boire , pour manger , pour se plaindre , mais encore pour parler ; & pour parler aussi long-temps , dit le Peripateticien , qu'un Avocat dans le plus long plaidoyer. Il ajoute que ce Livre a fait passer son Auteur parmi les Peripateticien pour un prevaricateur , qui estoit Cartesien dans l'ame. Le Peripateticien avouë que les corps des animaux & les nôtres sont des machines ; que les mouvemens du cœur & du sang dépendent des ressorts de cette machine ; que les mouvemens mêmes que nous nommons volontaires , comme sont ceux de nos jambes , de nos pieds , de nos mains &c. dépendent aussi de la disposition de cette machine , puis qu'une humeur qui se sera jetée sur un muscle , une seule obstruction suffit pour produire la paralysie : mais il soutient en même temps qu'en raisonnant sur ce que nous connoissons en nous-mêmes , & sur ce que nous connoissons des Bestes , on ne peut pas raisonnablement penser qu'elles soient de pures machines. Il developpe cette proposition generale par plusieurs particulieres. La premiere proposition est , qu'il ne se passe rien en nous qui puisse nous faire penser que les mouvemens des Bestes qui répondent à nos mouvemens volontaires , se fassent par la seule disposition de la machine. La seconde proposition est , que nous avons au contraire en nous de quoy nous convaincre positivement , que les mouvemens dont il s'agit ne se font point dans les Bestes par la seule disposition de la machine. La troisième , que ce qui se passe dans l'exterieur des

des bestes doit nous faire penser tout le contraire de ce qu'enseignent les Cartesiens. La quatrième : Que jamais les Cartesiens n'ont touché au point essentiel de la difficulté en cette matiere. La cinquième : Qu'ils ne parlent & ne raisonnent point là-dessus conséquemment. Il s'étend sur chacune de ces propositions ; & pour les appuyer , il se sert de preuves qui peuvent , si non fermer la bouche aux Cartesiens , du moins en embarrasser quelques-uns. Ensuite feignant d'entrer dans l'opinion de Descartes ; Hé bien , dit-il , les bestes seront si vous le voulez , de pures machines sans connoissance ; Dieu toujours appliqué à en remuer à propos tous les ressorts , fera marcher , crier , sauter les animaux comme des Marionnettes. Plusieurs Peripateticiens n'auront peut-estre pas plus de peine à suivre ce sentiment , qu'à enseigner , comme ont fait quelques-uns d'entre eux , que le flux & le reflux de la mer , où l'on imagine tant de finesse , se fait par le moyen d'un Ange , qui en balançant le Globe de la terre , fait aller les eaux tantost d'un costé , tantost d'un autre. Le Pere Daniel fait une réponse à la lettre de son Peripateticien ; mais dans cette réponse , il commence par luy parler au long de tout autre chose que de ce qui regarde l'ame des bestes , dont il ne dit qu'un mot sur la fin , & encore est-ce en passant. La lettre du Peripateticien est cependant toute entiere sur ce sujet. Vous ne serez pas fâché , luy dit le Pere Daniel , que je vous fasse part de quelques reflexions que j'ay faites sur les ouvrages de M. Descartes. Premièrement , dit-il , il s'en faut bien que sa Metaphysique, comprise principalement dans ses Meditations , & dans les autres opuscules qu'il a composez pour les défendre , soit un chef-d'œuvre : c'est selon moy , poursuit-il , le plus méchant & le plus inutile de ses ouvrages. Il a voulu trop raffiner sur la maniere de chercher la verité ; car ce qu'il dit d'abord qu'il faut douter de tout , ne veut rien dire au fond , sinon que pour réussir dans la recherche de la verité , il faut se donner de garde des préjugés. Les lecteurs qui verront icy l'exemple qu'apporte le Pere Daniel pour prouver que M. Descartes a voulu trop raffiner sur la maniere de trouver la verité , accuseront peut-estre le Peré Daniel d'avoir voulu aussi un peu raffiner luy-même. Car enfin , puisque avertir qu'il faut d'abord

douter de tout, ne veut en effet dire autre chose, selon le sens même de M. Descartes, sinon qu'il faut se donner de garde des préjugés; il semble que le raffinement de M. Descartes n'est pas bien grand. Le P. Daniel ajoute que les principales démonstrations de M. Descartes sur l'existence de Dieu, n'ont rien de solide; que l'exposition qu'il fait du mystère de l'Eucharistie, va droit à détruire la transsubstantiation; que dans toute cette Métaphysique, il y a beaucoup de choses à reprendre & rien à apprendre. Cette proposition, *Que l'étendue du corps consiste dans une étendue déterminée*, paroît au Pere Daniel une proposition étrangement heretique. Il veut que les Cartesiens développent les mystères de la foy; & quelques impenetrables que soient ces mystères, il n'admet pour bonne Philosophie que celle qui les explique.

L'Auteur est fatigué de son voyage, il finit son livre par le chagrin; & on ne voit point dans cette cinquième Partie la gayerie des quatre autres. Il se declare d'un air melancholique contre l'opinion de Descartes sur les machines. Je suis, dit-il, de votre avis sur ce sujet; & les Cartesiens ne peuvent tenir là dessus leur doctrine ni comme une these, ni comme une hypothese, ni comme vraie, ni comme vraisemblable. Avant que de finir sa lettre, il dit à son ami qu'il veut lui faire part d'une démonstration physique, qui déconcerte absolument toute la Machine Philosophique du monde de M. Descartes. Voici quelle est cette démonstration. La propriété du liquide, dit-il, est de donner un passage aisé à tout ce qui se presente, en sorte que plus les corps sont fluides, plus ils se doivent aisément mêler. Or les tourbillons de Descartes sont de veritables fleuves infiniment fluides; donc c'est une chimere de se les imaginer en équilibre l'un contre l'autre, & d'attribuer à cet équilibre la cause de ce qu'ils ne se confondent point. Les mouvemens violens, poursuit-il, que les tourbillons de Descartes ont autour de leur centre, & qui par conséquent leur font faire effort pour s'éloigner de ce centre, ne servent-ils pas à faciliter le passage des uns dans les autres. Descartes, ajoute-t-il, se moque de tout le monde, & en particulier de tous les Philosophes, quand il leur fait imaginer ces corps liquides, s'appuyant & se soutenant les



uns contre les autres , comme des corps à ressort que leur vertu élastique tiendroit bandez , & tout prêts à s'étendre dès que quelqu'un d'eux commenceroit le moins du monde à céder. 'o-se appeller cecy une démonstration , dit le Pere Daniel , & une démonstration évidente , sensible , facile à concevoir , & fondée sur mille expériences ; & je maintiens qu'on ne peut pas donner la moindre couleur & la moindre probabilité au contraire ; & cependant la conséquence immédiate & naturelle de cette démonstration , est encoie un coup le renversement de toute la Machine Cartesienne. Voilà donc les tourbillons des Cartesiens mis en deroute par le Pere Daniel. C'est aux Physiciens à voir si la raison & l'expérience sont avec luy de concert. Car enfin il semble que le Pere Daniel combatte icy l'un & l'autre. Premièrement il faut convenir avec tous les sçavans Astronomes , que la matiere des cieux est fluide. Que le Soleil , Venus , Mars , Jupiter , & Saturne , tournent sur leurs propres centres ; ce qu'ils ne sçauroient faire sans agiter autour d'eux une portion de la matiere étherée qui les environne. En second lieu nos yeux ne nous convainquent-ils pas que Jupiter , Saturne , & la Terre , ont des Planetes secondaires qui tournent autour d'eux. Ainsi voilà des tourbillons qui sont réellement dans la nature , & dont la matiere est fluide. Si le P. Daniel ne veut pas suivre Descartes dans la methode synthetique , il sera obligé de le suivre dans la methode analytique. D'ailleurs est-il vray , comme le prétend le P. Daniel , que les corps fluides n'ayent point de ressort ? L'air est fluide , & a du ressort. Quelle raison peut porter cet Auteur à supposer que deux corps fluides qui se rencontrent , se mêlent incontinent ? La Merne & la Seine , le Rhin & la Saone après leur conflant , coulent ensemble pendant un long espace sans se confondre. Il y a des fleuves qui passent à travers des Lacs sans se mêler. Si on fait attention aux expériences des Hydrauliques , on verra que l'on fait passer des liqueurs à travers les unes des autres sans se mêler non plus. Ajoutons que le P. Daniel confond la pression avec le mouvement : il y a pression entre plusieurs tourbillons qui se touchent , & non mouvement opposé. Enfin si le P. Daniel veut suivre les Phenomenes de la nature , il tirera des conséquences toutes contraires à celles qu'il a déduites du principe qui admet les cieux fluides.

sur le sens littéral de l'Ecriture Sainte, & tirées de la Doctrine des SS. Peres, divisées en deux Livres. A Paris, chez la Veuve de Daniel Horthemels. 1702. in 12. pagg. 378.

**L**'Auteur de cet Ouvrage dit dans sa Préface, qu'il a crié ne pouvoir mieux employer son temps pour son salut & pour celui de ses Lecteurs, que de combattre par des armes d'vines le plus fort penchant de l'homme, & le plus enraciné dans la Nature humaine. C'est la concupiscence charnelle, vice, dit-il, tres-universallement répandu dans le monde & tres-pernicieux dans ses effets. L'Ouvrage est divisé en deux Livres : Le premier est des causes & remèdes de l'Incontinence ; Et le second contient les motifs & les moyens de garder la continence. On trouvera dans l'un & dans l'autre quantité de considérations & reflexions morales, tirées de l'Ecriture Sainte & des SS. Peres de l'Eglise, particulièrement de S. Chrysostome & de S. Augustin. L'Auteur a raison d'avouer qu'il s'est plus attaché à la solidité qu'à la beauté du discours : Car en effet, son stile est peu châtié. Il est persuadé que le lecteur qui préfère son salut à son plaisir, & qui cherche plus le fruit que les fleurs, luy en fera bon gré. Cependant il est certain que le public luy seroit beaucoup plus obligé s'il avoit fait un choix des plus excellentes & des plus belles pensées sur la vertu de la Continence, & qu'il les eût exprimées d'une manière noble & delicate, que de recueillir comme il a fait, quantité de lieux communs sans beaucoup d'art, & de s'exprimer d'une manière peu convenable à la politesse du siècle où nous vivons, ayant pour modele les Essais de Morale de feu M. Nicole, & tant d'autres Ouvrages de piété qui n'ont pas esté moins recherchez à cause de la beauté du stile, qu'à cause de la solidité des pensées. On convient avec cet Auteur, de la maxime de S. Augustin, Que la sagesse ne doit pas dépendre de l'éloquence : mais on demande avec ce Pere que l'éloquence accômpagne la sagesse, étant indubitable que celui qui peut parler non seulement avec sagesse, mais encore avec éloquence, fera beaucoup plus de fruit. *Qui non solum sapienter, verum etiam eloquenter poterit dicere, plus proderit.* C'est à quoy l'Auteur semble ne s'estre pas assez appliqué. Son Ouvrage contient néanmoins des instructions utiles pour la pratique. S'il avoit lu les six livres du sçavant Docteur Despinence sur la continence, il y auroit trouvé bien des choses qui auroient servi à enrichir & à perfectionner son Ouvrage.

A PARIS, CHEZ JEAN CUSSON, rue S. Jacq. à l'Image de S. Jean. 1702. MDCCLII. du Roy.

# LE JOURNAL DES SCAVANS:

Du LUNDI 13. MARS M. DCCII.

---

HISTOIRE ECCLESIASTIQUE PAR M. FLEURY  
*Prêtre, Abbé du Loc-Dieu, Sous-Precepteur du Roy d'Espagne,  
de Monseigneur le Duc de Bourgogne & de Monseigneur le  
Duc de Berry. Tome huitième. Depuis l'an 590. jusques à l'an  
678. A Paris, chez Pierre Aubouyn & Charles Cloufier 1701.  
in 4. pagg. 643.*

L'Histoire Ecclesiastique universelle, est une des plus utiles lectures qu'un Chretien puisse faire : il y apprend sa Religion ; ce qu'il doit croire & ce qu'il doit pratiquer : il y trouve la Doctrine qu'il doit tenir, les Loix qu'il doit suivre, & les exemples qu'il doit imiter. Il y voit l'Eglise formée par la main de Dieu, soutenuë dans tous les siecles par sa protection ; combatuë inutilement par les persecutions & par les heresies, & qui a conservé par une tradition & par une succession non interrompue le sacré dépôt de la Doctrine que Jesus-Christ avoit enseignée. C'est ce qui a fait naître la pensée à quelques Auteurs d'écrire en François l'Histoire de l'Eglise, afin qu'elle pût estre connue de ceux qui n'ont pas assez d'étude pour avoir recours aux originaux & aux Auteurs qui l'ont écrite en Latin. On a vû paroître au commencement du siecle passé ( en 1616. ) une Traduction Françoisë de l'Histoire Ecclesiastique de Baronius. M.

Godeau Evêque de Grace & de Vence, entreprit depuis d'écrire en François l'Histoire Universelle de l'Eglise. Cet Ouvrage écrit avec exactitude & avec politesse, fut très-bien reçu du Public, & est encore lu & estimé de bien des gens qui ont du goût & du discernement. Jean le Sueur Ministre de l'Eglise P. R. de la Ferté Aucol en a depuis donné une, dont d'habiles gens ont fait cas. M. le President Coutin a traduit en François Eusebe, Socrate, Sozomene, Theodoret, Evagre, qui sont les Peres de l'Histoire Ecclesiastique Universelle. De nos jours on voit paroître deux Histoires Ecclesiastiques en François; l'une de M. de Tillemont; & l'autre de M. l'Abbé Fleury, d'un goût assez différent. Feu M. de Tillemont, qui s'est contenté de donner à son Ouvrage le titre de *Memoires pour servir à l'Histoire Ecclesiastique*, ayant par un travail de plus de trente années recueilli avec soin tant dans les anciens Auteurs, que dans les modernes, ce qui concerne les personnes & les faits qui doivent entrer dans l'Histoire Ecclesiastique, a rédigé ces Recueils sous divers Titres, & les a rangez en ordre sans changer les termes; en sorte que sa narration n'est qu'un tissu des passages des Auteurs ou des Monumens, qu'il a traduits en François, en marquant exactement à la marge jusqu'à la page du livre d'où ils sont tirez. Il n'y a de luy dans le corps de l'Ouvrage que quelques reflexions courtes, soit pour concilier des choses qui paroissent contraires, soit pour instruire & pour édifier le lecteur. Mais il s'est donné plus de liberté dans ses Notes, où il a éclairci plusieurs difficultez d'Histoire & de Chronologie. Il s'est fait une espèce de religion de ne rien omettre de tout ce qui avoit esté rapporté, & de ne passer sous silence aucun fait ni aucune circonstance dont il avoit pu avoir quelque connoissance. Et quand il a trouvé quelque point sur lequel les Historiens & les Critiques n'étoient pas d'accord, ou qui méritoit d'être appuyé & éclairci, il s'est fait une loy de rapporter les raisons & de citer les passages sur lesquels il appuyoit son sentiment. L'Histoire de M. l'Abbé Fleury est écrite avec plus de liberté. Quoiqu'il employe autant qu'il luy est possible les termes des Originaux traduits en notre langue, il écrit d'un stile suivi, & qui ne fait qu'une narration continuë. Il s'arrête uniquement aux faits principaux & certains; il omet

ceux qu'il juge inutiles à son dessein , c'est-à-dire , comme il l'assure , à montrer la doctrine de l'Eglise , sa discipline & ses mœurs : il néglige les menus faits qui n'ont point de liaison entr'eux , ni de rapport au but principal de l'Histoire. Il a retranché de son Histoire non seulement les reflexions , mais encore à plus forte raison les Dissertations , & les Discussions de Critique. Il ne s'enfonce point dans les questions de Chronologie : il a seulement interrompu quelquefois sa narration , particulièrement dans les premiers Tomes , par quelques extraits des Livres des Peres touchant la doctrine , la discipline & les mœurs : il y a inséré en abrégé les formules de foy , les Canons des Conciles , les Actes des Martyrs. C'est sur ce Plan que sont faits les sept Volumes in 4. de l'Histoire Ecclesiastique , qu'il a déjà donnée au Public depuis 1691. & c'est celui sur lequel ce huitième est composé. Il commence à l'an 590. & finit à l'an 678. La Vie & les Lettres de S. Gregoire , l'Etablissement de l'Eglise d'Angleterre par S. Augustin , le commencement du Mahometisme , l'Histoire du Monothélisme , la Vie de S. Maxence , la succession des Papes & des Patriarches , les Reglemens des Conciles , les Actions remarquables des Saints & des hommes Illustres , y sont rapportées avec beaucoup de netteté & de simplicité.

Le Corps de l'Histoire est précédé d'un Discours sur l'Histoire des six premiers siècles , dans lequel il montre qu'il a exécuté ce qu'il avoit promis dans la Préface de son Histoire qui se trouve dans le troisième Tome , en faisant voir que la Religion Chretienne est purement l'Ouvrage de Dieu. Pour le prouver , il fait de belles Reflexions sur la manière dont l'Eglise s'est établie en peu de temps dans tout l'Empire Romain , non seulement sans aucun secours humain , mais malgré toute la résistance des hommes ; sur la constance des Martyrs , sur la Regularité des Moines , sur la sainteté des Evêques & des Clercs , sur leur sagesse dans le gouvernement de l'Eglise , sur l'utilité des Conciles Provinciaux , sur l'Ordre & les fonctions des Clercs , sur l'Office solennel , sur la rigueur de la Penitence publique , & en general sur divers points de Discipline. Il fait aussi voir que la doctrine de l'Eglise sur la Trinité , sur l'Incarnation , sur la Grace , sur

les Sacremens a toujours esté la même. Il traite enfin de la méthode d'étudier & d'enseigner parmi les Chrétiens, de la Science & de l'Eloquence des Peres, & recommande l'étude de l'Antiquité.

CL. ÆLIANI SOPHISTÆ VARIA HISTORIA AD MSS. Codices nunc primùm recognita & castigata. Cum versione Justī Vultejī, sed innumeris in locis ad Græcum auctoris contextum emendata & perpetuo commentario, Jacobi Perizonii. Accedunt indicēs & plures & superioribus longe locupletiores. Lugduni in Batavis. 1701. C'est-à-dire, *Histoire diverse d'Elien, revuë & corrigée sur les Manuscrits. Avec la version Latine de Vultejus aussi corrigée. Et un Commentaire de Jacques Perizonius.* A Leide. 1701. Grec. Lat. in 8. 2. vol. pagg. 1018.

ON connoît trois Ouvrages différens, qui portent tous trois le nom d'Elien, *Les Tactiques, l'Histoire diverse, & l'Histoire des animaux.* Gesner, Sixtus Accerius, Kuhnus, Hofman, Vossius, & plusieurs autres sçavans prétendent que le même Elie est l'auteur de tous ces livres. M. Perizonius prétend au contraire qu'ils ne sont point du même Auteur, & qu'il faut nécessairement reconnoître deux Eliens fort différens l'un de l'autre.

Le premier estoit Grec de nation. C'est luy qui a composé le Livre intitulé, *Les Tactiques.* Il vivoit du temps de l'Empereur Adrien, vers l'an 117. de J. C. comme il paroît par la Preface de son Ouvrage où il parle à ce Prince.

Le second, qui est l'Auteur de *l'Histoire diverse, & de l'Histoire des animaux*, estoit Citoyen Romain né à Preneste. Il vivoit sous l'Empire d'Alexandre Severe, vers l'an 222. de J. C. & par conséquent plus de cent ans après le premier; ce qui se peut conclure de l'Histoire de sa vie écrite par Philostrate.

Cet Auteur, quoy que Romain, s'étoit tellement attaché à l'étude de la langue Grecque, qu'il la parloit & l'écrivoit plus poliment que les Grecs mêmes. D'un grand nombre de livres qu'il avoit composés, il n'en est venu jusques à nous que *l'Histoire des animaux & l'Histoire diverse.* Ce dernier Ouvrage fut tiré de la poutière des Bibliothèques par Camillus Perusæus,

& imprimé à Rome en Grec seulement l'an 1545. Justus Vultejus l'ayant traduit en Latin, fit imprimer sa version, par Oporin, en 1548. Jean Hevoldus la joignit au texte Grec & la fit imprimer à Basse, par Henri Pierre en 1555. L'année suivante Gefner fit imprimer ce livre avec le reste des Ouvrages d'Elie à Zurich. Il fit quelques changemens à la version de Vultejus. Jean de Tornes l'imprima à Lion en petit volume en 1587. & en 1610. & mit à la marge des corrections & des conjectures sous le nom d'H. Casaubon; mais ce ne sont que les petites notes de Gefner. Sur ces dernières éditions Jean Libert en fit une autre à Paris en 1618. & Jacques Stoerius à Geneve en 1630. Ensuite on a vu paroître en 1647. & en 1662. les deux éditions de Schefferus. Cet habile homme sans le secours d'aucun manuscrit, & n'ayant qu'une intelligence fort mediocre de la langue Grecque, ne laissa pas de rétablir & d'expliquer un tres-grand nombre d'endroits difficiles de cet Ouvrage, par la grande connoissance qu'il avoit des Auteurs anciens. Après toutes ces éditions, il en a paru une à Saumur en 1668. avec quelques conjectures de Tan. le Fevre. Le texte Grec de cette édition est fort peu correct, & la version Latine est celle de Schefferus, sans aucun changement. Cependant M. le Fevre se vante dans la Preface d'avoir revu & corrigé le Texte avec beaucoup d'exactitude. Enfin Joach. Kuhnus en 1685. a donné une nouvelle édition de cet Ouvrage avec les Notes Postumes de Schefferus & les siennes, & cette édition est la meilleure qu'on ait vue jusqu'à présent. Il ne laisse pas cependant d'y avoir encore un tres-grand nombre de fautes.

Après toutes ces éditions M. Perizonius a cru rendre service au Public de luy donner celle-cy, avec laquelle on pourra se passer de toutes les autres. Il a conféré le texte Grec de la premiere édition de Rome sur laquelle les autres ont esté faites, avec deux Manuscrits fort differens l'un de l'autre. Il a consulté les Scavans de France & d'Italie, qui luy ont fourni les différentes leçons tirées des Manuscrits de la Bibliothèque du Roy, de celle de Florence & de celle de Milan. Avec tous ces secours il a corrigé en une infinité d'endroits le texte Grec sans rien accorder à ses conjectures, sinon quand la construction, la suite

du discours ou les autres circonstances les ont rendues certaines. Il s'est servi de la version de Vultejus qui avoit esté fort altérée ; mais il l'a tellement retouchée pour la rendre conforme à l'original , qu'elle ne paroît plus la même. Il a ajouté des scholies ou notes critiques pour faire entendre la construction du discours ; il en a mis d'autres plus étendues tirées des anciens Auteurs , pour éclaircir l'Histoire , & les autres matieres difficiles : enfin il n'a rien négligé de ce qui peut servir à rendre cet Ouvrage parfait & utile aux plus sçavans aussi-bien qu'à ceux qui commentent.

On trouve à la fin du Livre deux Tables fort amples , l'une des matieres contenues dans cet Ouvrage , & l'autre de tous les mots dont s'est servi Elien , non pas seuls comme on les voit dans les tables des Auteurs Latins commentez à l'usage de Monseigneur le Dauphin ; mais avec les mots qui les suivent , afin d'en faire voir la construction ; ce qui est d'une bien plus grande utilité.

#### NOUVEAU TRAITE' DE LA PLURALITE' DES

*Mondes. Par feu M. Hughens , cy - devant de l'Academie Royale des Sciences. Traduit du Latin en François par M. D. A Paris , chez Jean Moreau , rue S. Jacques. 1702. vol. in 12. pp. 277.*

Ceux qui voudront sçavoir s'il y a plusieurs Mondes, peuvent lire le livre qu'a fait sur ce sujet M. de Fontenelle. La multiplicité des Mondes s'y trouve expliquée avec toute la solidité que peuvent souhaiter les Physiciens , & avec toute la délicatesse que peuvent demander les personnes Polies. Mais pour ceux qui voudront pousser leurs veuës plus loin , & sçavoir ce qu'on fait dans ces Mondes-là : Si l'on y cultive les Sciences , l'Art de l'écriture , les Mathematiques , la Geometrie , la Marine , la Musique , l'Architecture ; si l'on y fait la guerre , si l'on y a besoin d'habits , & plusieurs autres questions de cette importance , qu'il est pourtant permis d'ignorer ; ceux-là , dis-je , peuvent lire le nouveau Traité de la Pluralité des Mondes , composé en Latin par M. Hughens , & traduit en François par



M. Dufour Ordinaire de la Musique du Roy. Ils y verront toutes ces difficultez decidées. Le Traducteur a mis à la teste de sa Version une Preface sçavante & bien écrite, dans laquelle il relève avec beaucoup d'esprit l'Ouvrage qu'il a traduit, & en expose avec beaucoup de netteté tout le fond.

Quelques Auteurs se sont divertis à debiter des Fables ingenieuses touchant les peuples de la Lune, dans lesquelles il n'y a gueres plus de vray-semblance que dans celles de Lucien. Le livre dont il s'agit n'est pas de ce caractère; tout y est serieux; & ce seroit se tromper que de le regarder comme les Voyages de Cyrano, ou comme le Songe Astronomique de Kepler. Il est divisé en deux parties. La premiere traite des Mondes en general: La seconde explique l'Astronomie des habitans de chaque Planete. Mais avant que d'entrer en matiere, M. Hughens s'attache à prouver le système de Copernic sur le mouvement des cieux. Supposer que la terre est fixe, & donner ainsi un mouvement regulier à toutes les Planetes autour de la terre, c'est admettre une rapidité de mouvement qui paroît impossible. D'ailleurs comment expliquer d'où vient que l'Etoile Polaire située à l'extremité de la queue de la petite Ourse, laquelle du temps d'Iparque, c'est à dire, il y a 1820. ans, estoit éloignée du Pole de 12. d. 24. m. n'en est aujourd'huy éloignée que de 2. d. 2. m. Pourquoi dans quelques siecles elle en sera distante de 45. degrez, & pourquoy enfin dans 25000. ans, elle reviendra à la même distance où elle est à present; comment, dis-je, expliquer cette difficulté, sans supposer que le ciel roulant autour de la terre, fait son tour sur plus d'un axe; ce qui paroît absurde. Au lieu que dans le système de Copernic, rien n'est plus aisé à comprendre. Toute l'Ecole de Pytagore, au rapport d'Aristote, a soutenu le mouvement de la terre autour du Soleil. Archimede enseigne ce sentiment à Aristarque. Philolaus, Heraclides, Nicetas, Leucippe, Platon sur la fin de sa vie, & Numa Pompilius ont tenu le même système. Ce dernier, comme remarque notre Traducteur, fit même élever en Rotonde le Temple de Vesta, afin, dit Plutarque, que le feu divin fût dans le milieu de ce Temple comme le Soleil dans le centre du monde.

Au seizième siecle Nicolas Copernic , Chanoine de Pologne, passa trente ans à établir cette opinion , que tous les nouveaux Altronomes suivent à present. Le mouvement de la terre supposé , M. Hughens donne un moyen facile pour sçavoir ce que renferment les autres Planetes. Il dit que si un homme grossier voyoit un chien ouvert, qu'on luy en montrât le cœur, les poulmons, l'estomach, les intestins &c. il n'hésiteroit pas, tout stupide qu'il seroit, à croire que les mêmes parties se trouvent dans le bœuf, dans le cheval, & dans tous les autres animaux. Qu'ainsi ce que nous voyons sur la Planete de la terre, nous doit faire juger qu'il y a dans les autres Planetes, des arbres, des rivieres, des animaux &c. Et des animaux qui ont les mêmes sens que les animaux d'icy bas. Il dit que l'eau est le principe de tout, & particulièrement du mouvement des corps, & qu'ainsi dans les Planetes il doit y avoir de l'eau, quoique cette eau y soit peut-estre différente de la nôtre. Qu'elle est nécessaire pour y conserver les herbes & les arbres, & pour y entretenir les animaux. Mais si dans les astres il n'y avoit point de creatures raisonnables; à quoy serviroient tant de choses différentes, demande M. Hughens ? Cela luy fait croire que Dieu y a mis des hommes. Il en apporte une raison qui pourra bien ne pas convaincre tout le monde : C'est, dit-il, que sans cela notre terre auroit de trop grands avantages au dessus des autres Planetes. Il est en cela plus modeste que David Fabricius, qui avance hardiment, comme disent Argolus & Vitalis, que non seulement il y a dans la lune des habitans, mais qu'il y en a veu. M. Hughens prend de là occasion de s'étendre sur l'excellence de l'homme, sur son adresse à construire des maisons, à naviger &c. sur l'usage qu'il doit faire de ses passions, & sur plusieurs autres articles que notre traducteur dans sa Preface, presente avec un tour qui n'est pas desavantageux à l'Ouvrage.

M. Hughens ne se contente pas de donner aux habitans des Planetes une raison comme à nous ; il veut encore que leur corps soit semblable au nôtre, & qu'ils ayent les mêmes sens ; il ne croit pas même qu'il puisse y avoir plus de cinq sens. A ce sujet il se jette sur un lieu de Rhetorique, où il s'arreste un peu ; il admire la prudence des pieds pour marcher, la composition de  
l'œil

l'œil pour voir, les veines & les arteres pour la circulation du sang. Enfin les proportions & les usages de toutes les parties. M. Hughens garde icy une louable équité à l'égard des Planetes, il ne les avantage point plus les unes que les autres, & il ne fait pas comme les Pythagoriciens, qui prenenent en faveur de la Lune, lui ont donné des animaux plus beaux & plus grands que ceux d'icy bas, & qui accordent même à ces animaux le privilege de n'estre point sujets aux superfluités que les alimens produisent dans les intestins. Il paroît un livre Latin imprimé à Neuremberg touchant la nature du Soleil, composé par M. George Christophle Eimmart, dans lequel l'Auteur combat le sentiment de M. Hughens sur la conformité que ce Philosophe suppose entre les habitans des astres & ceux de la terre. M. Eimmart pretend qu'il est de la grandeur de Dieu, d'avoir mis dans la Lune des hommes tout différens de nous, & si différens qu'ils n'ayent aucun rapport avec nous. Ce qu'il y a icy de remarquable, c'est que M. Eimmart sçait cela précisément; Je le soutiens, dit-il, sans craindre de me tromper.

M. Hughens après avoir parlé du corps, revient à l'esprit. Il dit que dans les Planetes on cultive les Sciences; il donne en même temps l'art de les cultiver parmi nous, & profite toujours des occasions de s'étendre. Il expose comment les hommes se sont perfectionnez dans les Arts. L'utilité de l'Ecriture est icy rapportée au long. Les mesures, les poids, les habillemens, le commerce, la société, les conversations, tous ces avantages sont décrits avec éloquence, pour montrer qu'il n'y a pas d'apparence que l'Auteur de la Nature, ait voulu priver de choses si nécessaires les habitans des Planetes. Des Sciences en general, M. Hughens prend occasion de parler des Sciences en particulier. Il commence par l'Architecture. Pourquoy, dit-il, les habitans des Planetes ne se connoitroient-ils pas aussi bien que nous dans toute la délicatesse de cet art? Pourquoy ne bâtiroient-ils pas des Palais, des Tours, des Pyramides aussi somptueuses que les nôtres? Il explique ensuite les regles seures de la Geometrie, & le besoin que les habitans des Planetes ont de la cultiver. Ils navigent comme nous, & peut-estre ont-ils comme nous l'invention de la boussole. Pour la science des Mathe-

matiques & celle de l'Astronomie, ils ne peuvent ignorer; car ces connoissances appartiennent à la Geometrie, qui leur est si necessaire dans la Navigation. Il veut aussi qu'ils ayent le plaisir de chanter; & à l'occasion de cette conjecture, il s'étend sur les agrements de la Musique; il parle des accords, des consonances, des intervalles, des tons, de la variation de la voix, & de tous les instrumens differens qui peuvent former un Concert harmonieux. Il ne dit point si dans les Planetes on joue des opera; mais la chose parle de soy. Il termine son premier livre en rappelant tout ce qui se trouve sur la terre, & conclut que les sciences & les arts, que les richesses & les animaux se doivent trouver dans les autres Planetes, puis que ces Planetes ne sont pas de pire condition que la terre.

Le second Livre explique la maniere dont les habitans des Planetes regardent les habitans de la terre. On y voit les Eclipses sur chaque Planete, & les satellites ou les Lunes qui accompagnent les Planetes. On y voit leur mouvement regulier autour du Soleil, les épicycles necessaires pour la circulation des satellites. L'Auteur va plus loin, il décrit jusqu'aux degrez de chaleur de chaque Planete, par rapport à l'éloignement ou à la proximité du Soleil: & ce qui est de plus curieux, il nous apprend quelle est la vivacité ou la lenteur d'esprit de ceux qui les habitent. Il ne se contente pas d'établir ses conjectures pour les Planetes, il étend ces mêmes conjectures aux Etoiles fixes, qu'il peuple d'habitans, & qu'il fournit de toutes les choses necessaires à la vie; en sorte qu'après la lecture de ce livre, on se sent consolé de ne pouvoir faire un voyage dans les astres, puis qu'on apprend si bien d'ailleurs tout ce qui s'y passe. Il semble même à present, que quand ce voyage seroit possible, ce ne seroit plus la peine de se mettre en chemin.

L'APOCALYPSE TRADUITE EN FRANCOIS, AVEC  
*une explication tirée des SS. Peres & des Auteurs Ecclesiastiques.* A Paris, chez Guillaume Desprez, rue S. Jacques. 1702.  
 in 8. pagg. 426.

**L'**Experience ayant fait connoître que les raisons qui avoient pû dans de certains temps, empêcher qu'on ne mit indis-

ferement entre les mains de tout le monde, des versions des livres sacrez en langue vulgaire, étoient cessées, plusieurs personnes de merite & de pieté, se sont appliquées à traduire l'Ecriture Sainte. Feu M. Isaac le Maître, connu dans le monde sous le nom de Sacy, qui avoit joint à des sentimens de la plus haute pieté une connoissance exacte de la pureté & de la delicatessé de notre langue, s'est donné tout entier à ce travail, & a achevé la Traduction Françoisé de la Bible entiere sur le texte de la Vulgate. Il en a paru quelques volumes de son vivant, avec de longues explications sur chaque chapitre, qui contiennent le sens spirituel & litteral, tres-propres à instruire & à édifier les fideles. Après sa mort arrivée le 4. Janvier 1684. M. du Fossé a continué de donner au public la version de la Bible de feu M. de Sacy, & a suivi son esprit dans les Explications qu'il a composées sur les livres dont M. de Sacy n'avoit fait que la version. La mort de M. du Fossé n'empêche point que ce grand Ouvrage ne s'acheve. Voici l'Apocalypse, & il ne reste plus que les Epîtres de S. Paul & les Epîtres Canoniques à donner.

L'Apocalypse de S. Jean est le livre de l'Ecriture Sainte, le plus obscur & le plus mystereux. Il y a deux manieres de l'expliquer, comme il est remarqué dans la Preface de cette Traduction; l'une generale & Tropologique, qui consiste à « considerer dans les Visions ce qui regarde les mœurs, « & l'opposition qui se trouve entre les bons & les méchans, « l'Empire de J. C. & celui du diable, deux citez differentes, « celle de Babylone & celle de Jerusalem : L'autre methode plus « litterale & plus exacte, qui consiste à trouver le sens historique « de la Prophetie. La premiere maniere est aisée & toujours vraie; « l'autre est plus difficile & moins certaine. Ensorte, que dans le grand nombre de Commentateurs, il ne s'en trouve presque point qui s'accordent sur le sens historique qu'ils y donnent. Les uns croyent trouver dans ce Livre tous les evenemens arrivez à l'Eglise depuis son établissement jusqu'au Jugement dernier, & partagent les sept visions en autant d'âges de l'Eglise. Ceux-cy ne conviennent point entr'eux dans l'application de ces sept âges. Les autres ne regardent point l'Apocalypse comme une Prophetie de tout ce qui doit arriver à l'Eglise; mais ils appliquent ces

visions à des événemens considerables. Il y a encore plus de différence entre ces derniers. La plupart des anciens & plusieurs nouveaux Commentateurs expliquent presque toute l'Apocalypse de la venue de l'Antechrist & des derniers temps de l'Eglise : D'autres l'expliquent des premiers temps de l'Eglise, & particulièrement des persecutions des Juifs & des Gentils contre les premiers Chrétiens. Ceux qui suivent ce système ne sont pas d'accord ni sur le temps précis, ni sur l'application qu'ils font des visions aux événemens. Louis Alcazar Jésuite Espagnol, qui a passé plus de vingt années à travailler sur l'Apocalypse, croit que la première vision est l'Empire Idolâtre ; la seconde ses Ministres, Le sçavant Grotius qui n'est point de l'avis commun des Protestans dans l'explication de l'Apocalypse, croit que la première est l'Idolâtrie même. Le Pere Possines Jésuite l'applique aux dix Empereurs qui ont persecuté l'Eglise. M. de Meaux qui a publié en 1689. une version & une explication de l'Apocalypse, estime que cette première vision représente Diocletien & ses Collegues. L'Auteur de l'Ouvrage sur l'Apocalypse, imprimé depuis peu par l'ordre de M. de Bourges, trouve le denoiement de cette Prophetie en la personne de Julien l'Apostat. Il y a encore bien d'autres varietez entre ces Auteurs. On a suivi dans l'explication dont nous parlons, celle de M. de Meaux. On ne prétend pas néanmoins qu'elle soit la seule vraie ; & on croit qu'il suffit qu'elle paroisse vraisemblable ; *parce que ce Livre est un Labyrinthe de mysteres, dont les meilleurs Commentaires ne peuvent passer que pour de bonnes conjectures.* On y a joint des sens spirituels & moraux au sens qu'on croit litteral. La version est fidele & pure : Les notes sont écrites d'une maniere simple & intelligible à tout le monde.

#### L'USAGE DES ASTROLABES, TANT UNIVERSELS

*que particuliers, par le Sr. Bion, Ingenieur pour les instrumens de Mathematique, sur le Quay de l'Horloge au Soleil d'Or. A Paris, chez Laurent d'Houry & Jean Boudot. 1702. 1. vol. in 12. pagg. 242. avec des figures.*

**L**E sieur Bion Ingenieur & fabricant d'Instrumens de Mathematique a tracé & fait graver plusieurs planches d'Astrolabes,

labes, tant universels que particuliers, & entre autre un Astrolabe universel inventé depuis peu par M. de la Hire, sur lequel les cercles de la Sphere sont représentés d'une maniere plus conforme au Globe, qu'en tous les Astrolabes universels qui ont paru jusqu'à présent.

Son Livre explique la construction & les usages de toutes sortes d'Astrolabes. Il est composé de cinq chapitres. On trouve dans le premier les plus simples & les plus faciles methodes pour tracer exactement les Planches d'Astrolabes, de Ptolomée, de Gemmafrison, de Royas, & de M. de la Hire. Il observe de prescrire deux methodes pour la construction de chaque Planche; dans l'une il employe les nombres qui conviennent aux cordes, aux sinus tangentes, & sécantes des arcs, pour servir à verifier l'autre methode qui se fait par d'autres moyens. Dans les quatre chapitres suivans, il rapporte les usages de ces instrumens qui luy ont paru les plus utiles & les plus faciles à pratiquer.

Il espere que ce petit Ouvrage sera de quelque utilité à ceux qui sont curieux de ces instrumens, tant parce qu'ils y trouveront quelque chose de nouveau, que parce qu'il y a presentement peu de livres en langue vulgaire qui traitent de ces matieres: La plupart de ceux qui ont esté cy-devant imprimez en expliquent seulement quelques usages, & renvoient pour la construction à d'autres livres, qui par leur ancienneté sont devenus fort rares.

TRAITE' DE LA CHAMBRE DES COMPTES, DE SES  
*Officiers & des matieres dont elle connoit.* A Paris, chez  
Jacques Morel au Grand Cefar, & Henry Charpentier, au  
bon Charpentier. 1702. in 8. pagg. 259.

CET Ouvrage dont on dit que M. Leuffroy qui a esté longtemps Officier de la Chambre est l'auteur, passé dans l'esprit de tous ceux qui ont quelque connoissance des compres & du merite de feu M. Leuffroy, pour un postume supposé; & quoi qu'il soit dédié à Mrs. de la Chambre des Comptes, il n'a point eu leur agrément. Cependant il a son utilité, en ce qu'il contient les noms, & qu'il parle des fonctions de tous les

Officiers de la Chambre, dans l'estat qu'elle se trouve à présent. A l'égard des matieres dont la Chambre connoît, & de sa maniere de rendre les comptes, ce Livre pourra donner occasion à ceux qui seront curieux de s'en instruire, d'en chercher ailleurs un plus ample éclaircissement.

NOUVELLE TRADUCTION DES OEUVRES DE *Salvien, & du Trinité de Vincent de Lerins contre les Heresies. Par le P. B. \*\*\* Prêtre de l'Oratoire, en deux Tomes.* A Paris, chez Simon Benard, rue S. Jacques. 1702. in 12. tom. 1. pagg. 330. tom. 2. pagg. 341.

SALVIEN DE LA PROVIDENCE, TRADUCTION *nouvelle.* A Paris, chez Louis Guerin. 1701. in 12. pagg. 366.

**S**alvien Prêtre de Marseille, a fleuri jusques vers la fin du cinquième siecle. Tous ceux qui ont quelque connoissance des bons Auteurs, savent combien celui-cy est estimable. Il seroit difficile d'en trouver un plus elegant, plus poli, plus utile, plus agreable, & dont les Ouvrages soient plus du goût du siecle où nous vivons. Les portraits, les descriptions, & les satires dont il est plein, sont fort à la mode. La traduction de ses Livres est d'autant plus difficile, que le plus grand agrément qu'il y ait, consistant dans l'arangement & dans le choix des termes, dans le tour & dans la délicatesse des expressions, & dans la maniere vive & noble de s'énoncer, il arrive rarement qu'un Traducteur puisse atteindre dans ces sortes d'ouvrages à la beauté de l'Original. Voicy cependant deux Auteurs qui ont entrepris de traduire les Oeuvres de Salvien. Le premier, qui est le Pere Bonnet Prêtre de l'Oratoire, donne une traduction de tous les Ouvrages de Salvien, & y a joint une Version de l'excellent traité de Vincent de Lerins, sur l'antiquité & l'universalité de la Foy Chretienne contre les nouveautez prophanes des Heretiques. Le second, (M. Drotier de Mauperruis) n'a encore traduit que les 8. livres de la Providence. Ce dernier ne s'est pas si fort attaché à la lettre; mais il écrit avec beaucoup de délicatesse. Il a si bien pris le caractère de Salvien, & imité si parfaitement son stile, que



sa Version ne se fait pas lire moins agréablement que le Latin de Salvien.

MONUMENTA PIETATIS ET LITTERARIA, VIORUM in Republica & Litteraria illustrium, selecta. Quorum pars prior exhibet collectanea Palatina quæ ad illustrandam Historiam Ecclesiæ Palatinæ comprimis faciunt. Posterior Eruditorum superioribus duobus seculis celebrium Epistolas nondum editas comprehendit, in quibus memorabilia multa illorum temporum occurrunt. Cum annexo Indice rerum contentarum. Francofurti ad Mœnum, apud Joannem Maximilianum à Sande. an. 1701. C'est-à-dire, *Recueil de quelques Ouvrages de plusieurs Hommes Illustres dans la République des Lettres. Divisé en deux parties. La première contient des pieces qui peuvent servir à l'éclaircissement de l'Histoire Ecclesiastique du Palatinat. La seconde, est un recueil de Lettres de quelques Hommes Illustres des deux derniers siècles, qui n'avoient pas encore esté imprimées.* A Francfort, chez Jean Maximilien de Sande. 1701. 1. vol. in 4. 1. part. pp. 351. 2. part. pagg. 477.

**L**E Public est redevable de la publication de ce volume à M. Miegius, Professeur en Theologie à Marburg, lequel par modestie, ou pour quelque autre raison n'a pas voulu mettre son nom à la teste.

La premiere piece qu'on trouve dans cet Ouvrage, est un Catalogue des manuscrits Grecs de la fameuse Bibliotheque Palatine, dressé par Frederic Sylburge.

Cette Bibliotheque se trouve aujourd'huy au Vatican, ( au moins la plus grande partie. ) Elle fut transportée à Rome en 1622. après la prise & le pillage de la ville de Heidelberg. Ce fut le Duc de Baviere qui la donna au Pape Gregoire XV. Les manuscrits les plus rares de cette Bibliotheque, sur tout les Grecs & les Arabes, avoient esté apportez d'Orient par le Prince Palatin, Otton Henri, qui avoit fait en sa jeunesse un voyage en Palestine.

Après ce Catalogue on trouve une Histoire de l'Eglise Reformée du Palatinat, composée par Henry Alcingius. Cette Histoire

commence par le rétablissement des Lettres dans cette partie de l'Allemagne. On attribue ce rétablissement à l'application, à l'étude & aux soins de Wesſelus, d'Agricola, de Jean Reuchlin, ou Capnion, & d'Erafme. Ce fut de cette école que sortirent Philippe Melancthon, Martin Bucer, Jean Brentius, Martin Frechtus, Erhard Snelpius, Pierre Sturmſius & plusieurs autres, qu'on nous représente comme de grandes lumières de l'Eglise.

On distingue trois temps dans l'Histoire de la Reformation; son commencement depuis 1518. jusques en 1556. sous la protection des deux Electeurs, Louis & Frederic II. Son progrès depuis 1556. jusques en 1559. sous le regne d'Otton Henry; & sa perfection dans les années suivantes, sous le regne de Frederic III. dit le Pieux. Ce fut le dernier jour d'Octobre de l'année 1517. que Martin Luther se declara, en faisant soutenir publiquement à Vitemberg ses fameuses Theses contre les Indulgences.

Le troisieme & dernier ouvrage de cette premiere partie, est un recueil de plusieurs pieces Historiques auquel on a donné le titre general d'Antiquitez du Palatinat, par Jacques Beurlin. Ces pieces ne sont pas fort considerables par elles-mêmes, & sont si generales, qu'elles peuvent autant servir à l'Histoire de quelques autres contrées de l'Europe, qu'à celle du Palatinat.

La deuxieme partie de cet ouvrage est un recueil de *Lettres* de differens Auteurs des deux derniers siècles. On y trouve aussi quelques autres pieces, comme par exemple un parallele des vies d'Anne du Bourg, & d'un Allemand nommé Christophle Herdelianus, qui n'ont rien de fort ressemblant. Cet Ouvrage est d'Esromus Rudigerus, gendre de Joachin Camerarius.

La dernière piece est un discours François, de l'état de la Religion en Angleterre, avec un projet de la reconciliation de ce Royaume avec Rome, proposé en 1634. par Gregoire Panzani, & en 1636. par George Concus Ecoſſois, mais qui n'a point eu de suite.

Ce volume peut estre de quelque utilité à ceux qui veulent étudier l'Histoire Ecclesiastique des deux derniers siècles. Les pieces en sont originales, & peuvent fournir quelques faits qu'on auroit de la peine à trouver ailleurs.

# LE JOURNAL

## DES

# SCAVANS.

Du LUNDI 20. MARS M. DCCII.

---

DISSERTATION SUR SAINT DENIS L'AREOPAGITE ;  
*où l'on fait voir que ce Saint est l'Auteur des Ouvrages qui  
 portent son nom , &c.* A Paris , chez Pierre Debats. 1702. in  
 8. pagg. 451.

**L**es Ecrits que l'on attribué à S. Denis l'Arcopagite , ont esté  
 cités pour la premiere fois sous son nom , par les Hereti-  
 ques Severiens dans la Conférence tenuë à Constantinople ,  
 l'an 533. & furent accusez de supposition par les Catholiques.  
 Cependant ils s'accréditerent en peu de temps , & furent re-  
 çûs communement. Il y eut néanmoins toujours des Critiques  
 qui en douterent , puisque le Prêtre Theodore, que nous croyons  
 estre celuy de Raithu qui vivoit vers le milieu du sixième siecle ,  
 fut obligé de composer un Ouvrage pour répondre aux objections  
 que l'on faisoit contre ces Livres , comme nous l'apprenons de  
 la Bibliotheque de Photius , & que Maxime combat certaines  
 gens qui croyoient que ces Livres étoient d'Apollinaire. Laurence  
 Valle & Erasme ont renouvelé dans le seizième siecle , la con-  
 testation touchant les livres de S. Denis. La Faculté de Theolo-  
 gie de Paris prevenüe du sentiment commun , censura cette opi-  
 nion. Les Centuriateurs, Sculter , Rivet & la plupart des autres  
 Critiques Protestans l'embrassèrent. Dans le siecle passé plusieurs

1702. Y y

Catholiques persuadés par leurs raisons , & par beaucoup d'autres , ont esté de ce sentiment. Le Pere Morin , M. de Launoy , M. du Pin , M. Simon , & le Pere Quésnel l'ont défendu dans leurs Ecrits , sans parler du Livre que le Ministre Daillé a fait exprès sur ce sujet. Enfin on peut dire , que ce n'est plus à présent un problème parmi les Sçavans. Voici cependant un Religieux Benedictin de la Congregation de S. Maur , qui se roidissant contre le torrent , fait un volume assez gros pour défendre les Livres de S. Denys l'Areopagite.

Il pretend prouver dans la premiere Partie , que les Livres de S. Denys ont esté citez par des Auteurs plus anciens que la Conference de Constantinople. C'est là effectivement le point de la difficulté , qui seroit bien-tôt décidée , si les témoignages que l'Auteur allegue , estoient aussi certains & aussi decisifs qu'il le pretend ; mais il y a bien de l'apparence qu'ils ne paroîtront pas tels à tout le monde. Par exemple , s'il estoit constant que S. Denys d'Alexandrie , eût fait des scholies sur les Livres de S. Denys l'Areopagite , ce seroit une preuve indubitable de leur an i quité : mais rien n'est plus incertain que ce fait ; parce que les Auteurs qui l'ont rapporté , sont trop recens pour faire foy. Qui croira sur le témoignage d'Anastase Sinaïte , qui vivoit sur la fin du sixième siecle , de Saint Maxime qui écrivoit dans le septième , & de deux autres Auteurs Grecs du 12. siecle , que S. Denys d'Alexandrie ait composé un Ouvrage , dont Eusèbe & S. Jérôme n'ont point fait mention dans le Catalogue des Oeuvres de ce Saint ? L'Auteur auroit pû apprendre de son confrere Dom Bernard de Montfaucon , qui a donné au public la derniere Edition de S. Athanase , que les Questions à Antiochus , ne sont point de S. Athanase , ni en tout ni en partie , & se seroit ainsi épargné la peine de les alleguer , pour montrer que les Livres de S. Denys l'Areopagite sont anciens. Il n'en auroit pû douter , s'il avoit lû la Preface que ce Religieux a mise à la teste de cet Ouvrage Tom. 2. pag. 252. où il auroit vû que ce n'est pas seulement à cause des Auteurs plus recens que S. Athanase , citez dans cet Ouvrage , qu'il doit estre rejeté , comme n'étant point de ce Pere ; mais encore pour d'autres raisons , qui font voir qu'il est tout entier d'un Auteur plus

récent. Il pourroit aussi apprendre dans cette Edition T.I. part. I. p. 108. que l'Auteur cité par S. Gregoire de Nazianze sur la Doxologie, n'est point l'Auteur de la Hierarchie ; mais S. Athanasé, comme Elie de Crete, ancien & fidele Interprete de S. Gregoire de Nazianze l'a remarqué. Il ne faut pas se connoître en stile, pour croire que le Sermon des faux Prophetes est de S. Chrisostome ; mais quand il en seroit, les Livres de S. Denys n'y sont point citez ; son nom y est seulement avec l'épithete d'Aigle du ciel. Les deux pretendus disciples de S. Ephrem, citez sur la foy d'Abraham Echellenis, sont des Auteurs fort suspects. Le passage de Liberat, sur lequel l'Auteur se fonde, pour montrer que S. Cyrille d'Alexandrie avoit cité S. Denys l'Areopagite, ne doit faire mention que de Denys Evêque de Corinthe, & le nom d'*Areopagite*, qui suivoit, étoit visiblement une faute que le P. Garnier a corrigée dans son Edition. Le discours de Juvenal à l'Empereur Martien, où la mort de la Vierge est rapportée sur le témoignage de S. Denys, est de l'invention d'un nouvel Auteur. Il n'est pas certain que Jean de Scytople ait fait des Scholies sur les œuvres de S. Denys, & d'ailleurs cet Auteur pouvoit vivre encore dans le temps de la Conference de Constantinople. André de Cesarée qui est le dernier témoin que l'Auteur allegue, comme ayant écrit avant cette Conference, est un écrivain de la fin du septième siecle. Il ne semble donc pas que l'Auteur de ce Traité, ait apporté des preuves suffisantes de l'antiquité des Livres de S. Denys. Ceux qui se donneront la peine de lire le reste de son Ouvrage, y trouveront un recueil fort exact de tous les Arguments que les Sçavans ont proposez, pour faire voir que ces Livres attribuez à S. Denys l'Areopagite, ne sont point de luy, & en jugeront par la comparaison qu'ils en feront avec ses Réponses. Il est peut-estre à craindre que les objections ne fassent plus d'impression que les solutions, & que l'Auteur ayant eu dessein de remettre en credit les Livres de S. Denys, ne les ait achevé de décrier dans l'opinion du public. Ce Pere pouvoit s'abstenir de quelques termes aigres dont il se sert contre ceux qui ne sont pas de son avis, à qui il luy a plu de donner le nom d'*Anti-Areopagiques*.

DE MESSIÆ DUPLICI ADVENTU DISSERTATIONES  
duæ adversus Judæos. Londini prostant apud Joh. Taylor.  
1701. C'est-à-dire, *deux dissertations sur le double Avènement de Jésus-Christ*. A Londres, in 12. pp. 86.

**L'**Auteur de ces Dissertations, qui est le sieur Allix, cy-devant Ministre à Charenton, & à présent Chancelier de l'Ev. de Vincester, suppose qu'il a dit ce qu'elles contiennent dans une Conférence qu'il a eüe avec des Juifs : & qu'après avoir lû le 2. chap. du Prophete Daniel, il établit comme une chose certaine que les Juifs convenoient de trois choses. 1. Que Dieu avoit représenté à Nabuchodonosor par la statuë, la suite des Empires ; sçavoir celuy des Caldéens, celuy des Medes & des Perses, celuy des Grecs & celuy des Romains. 2. Que la pierre sans mains qui détruisit la Statuë, est le Messie dont le regne détruira l'Emp. des Rom. 3. Que dans le temps de ces Empires Dieu suscitera un regne éternel ; de sorte qu'il n'y aura point d'Empire entre celuy des Romains & le regne du Messie. Abravanel & les autres Commentateurs Juifs conviennent de ces veritez, desquelles il s'ensuit que le regne du Messie est venu, puisque l'Empire des Romains est fini depuis plusieurs siecles. Pour éluder cette demonstration, quelques Juifs se sont aviséz depuis que Mahomet est venu au monde, d'entendre par le dernier Empire, les Chrétiens & les Mahometans. L'Auteur fait voir que cette pretention est insoutenable, & que le Prophete ne peut s'expliquer que de l'Empire des Romains, qui a succédé aux Empires des Caldéens, des Perses & des Grecs. Il refute ce que dit Abravanel, que la petite corne de la bête, dont il est parlé dans le verset 8. du chap. 7. de Daniel est notre Jésus-Christ ; mais il pretend que ce te corne est le Souverain Pontife de Rome, & croit avoir découvert dans la Prophetie de Daniel que son regne finira l'an 1736. ou plutôt 1720. En sorte qu'à ce compte il n'y a plus que dix-huit ans jusqu'à la fin du monde. M. Allix a bien fait de prendre ainsi un delay assez considerable : il ne court pas tant de risque d'estre, comme l'a esté depuis peu l'un de ses confreres, témoin oculaire de la fausseté de sa Prophetie.

La seconde Dissertation , est sur les septante semaines de Daniel. L'Auteur s'arreste uniquement dans celle-cy à combattre les Juifs. Ils pretendent que les biens qui leur sont promis dans le vers. 24. ne leur arriveront qu'après la venue du Messie : Que les 70. semaines commencent à l'onzième année de Sedecias : Qu'il faut distinguer deux Christs ; l'un qui a dû paroître 49. ans après la ruine du premier Temple , & l'autre qui devoit estre mis à mort à la fin de 490. ans. M. Allix commence par détruire leur Chronologie, en faisant voir que selon la Chronologie de Ptolomée il y a 655. ans , & non pas comme disent les Juifs 490. ans depuis la destruction du premier Temple jusqu'à celle du second. Il confirme cette Chronologie par le témoignage de Joseph, qui dit que le second Temple a subsisté 639.ans. Il remarque que l'Auteur du Livre *Seder Olam Rabbaz*, n'est point Rabbi Joseph, mais un Auteur plus recent que le Talmud de Babylone , qui ignoroit l'Histoire des Grecs, qui ne merite aucune creance, & que les Juifs mêmes n'estiment pas. Il fait voir que cet Auteur se trompe lourdement , quand il ne compte que quatre Rois de Perse. Il pretend que ce qui est predit de l'état des Juifs dans le verset 24. du chapitre 9. de Daniel , doit estre accompli dans le temps des 70. semaines , & qu'ainsi le Messie de qui ils recevront ces biens , doit venir dans cet espace de temps. La cessation du Sceptre & du Legislatteur des Juifs , signe de sa venue , est arrivée il y a long - temps. Enfin le terme des 70. semaines , quelque étendue qu'on leur puisse donner , est certainement écoulé. Les Juifs pressés par ces preuves sont obligez , ou de maudire ceux qui content les années de la venue de Jesus-Christ , ou de dire que son Avenement a esté retardé à cause de leurs pechez. Par une semblable explication , il seroit aisé d'éluider toutes les Propheties : Celle-cy est absolüe & sans condition ; elle a donc dû avoir son effet. M. Allix soutient ensuite que c'est sans raison que les Juifs commencent à l'année 11. de Sedecias les septante semaines qui doivent commencer selon la Prophetie de Daniel , au rétablissement de Jerusalem , ordonné la 20. année du regne d'Artaxerxes Longuemain. Il montre enfin que la distinction des deux Christs est chimérique ; que les Juifs ne conviennent point entr'eux ni sur le premier Messie ,

que les uns disent estre Cyrus ; les autres , Zorobabel ; & les autres le Prêtre Josué ; ni sur le second , que les uns croient avoir esté le Roy Agrippa dernier de la famille d'Herode ; les autres , le dernier Grand Prêtre des Juifs qui a esté tué après la 69. semaine , qu'ils nomment Ismaël fils d'Elisée , quoy 'que Josephie l'appelle Phinée fils de Samuël , & que quelques-uns entendent cecy du Temple. Ces contrarietez font voir le peu de fondement qu'il y a dans le systême des Juifs , qui est détruit par le sens littéral des termes de la Prophetie , qui ne peuvent convenir qu'à Jesus-Ch. qui a esté mis à mort la 19. année de Tibere avant que la 70. semaine d'années fût écoulée. Il y a bien de l'érudition dans ces deux Dissertations. Il ne faut pas passer sous silence une remarque importante que fait l'Auteur , & sur laquelle roule sa chronologie , que les années dont parle Daniel dans sa Prophetie , sont les années des Caldéens qui étoient de 360. jours.

#### HESIODI ASCRÆI QUÆ EXSTANT EX RECENSIONE

Joannis Georgii Grævii, cum ejusdem animadversionibus & notis auctoribus. Accedit Commentarius nunc primum editus Joannis Clerici , & notæ variorum , scilicet Josephi Scaligeri , Danielis Heinsii , Francisci Guicti , & Stephani Clerici. Ad Danielis Heinsii Introductio in doctrinam Operum & Dierum. Nec non Index Georgii Pasoris. Amstelodami , apud G. Gallet præfectum Typographiæ Huguetanorum. 1701. C'est-à-dire. *Les Oeuvres d'Hésiode, reveuës par M. Grevius, avec les notes du même, de Joseph Scaliger, de Daniel Heinsius, de François Guict & d'Etienne le Clerc. Et un Commentaire de M. Jean le Clerc, qui n'avoit point encore esté imprimé.* A Amsterdam , de l'Imprimerie des Huguetans. 1701. 1. vol. in 8. pagg. 677.

**Q**Uoy que Hésiode & Homere ne soient pas les premiers Poètes des Grecs , cependant il est certain qu'ils sont les plus anciens de ceux dont les Ouvrages soient venus jusques à nous. Ce n'est pas icy le lieu d'examiner en quel temps ils vivoient , ni lequel des deux est le plus ancien. Varron dans Au-



ſugelle dit qu'il n'y a pas de doute qu'ils ont vécu en même tēps , & il le prouve par une inſcription gravée ſur un trepié , & miſe par Hefiode même ſur le Mont Helicon. Herodote en parlant de ces deux Poètes , dit qu'ils vivoient environ 400. ans avant luy ; & les Marbres d'Arondel marquent Hefiode 36. ans avant Homere , & plus de 150. ans avant la premiere Olympiade de Corebe. Si la ſimplicité du ſtile eſtoit une marque d'antiquité , il n'y a perſonne qui pût douter qu'Hefiode ne fût plus ancien qu'Homere.

Hefiode naquit à Cume ; mais ſon Pere & ſa mere ayant eſté obligez de ſortir de cette Ville , à cauſe du mauvais état de leurs affaires , ils ſe retirerent à Aſcre , qui eſt un Village de la Beotie , où Hefiode fut élevé ; & c'eſt pour cela qu'il eſt nommé Aſcreen. De pluſieurs Ouvrages qu'il avoit compoſez , il n'y en a que trois qui ſoient venus juſques à nous. La *Theogonie* ou genealogie des Dieux , le *Bouclier d'Hercule* , & le Livre du *travail & des jours* appellé *ἔργα καὶ ἡμέραι*.

Pour ce qui regarde la *Theogonie* , Hefiode & Homere , au raport d'Herodote , ſont les premiers qui ont inventé les Dieux chez les Grecs , qui leur ont donné leurs noms , ont marqué leurs formes & leurs qualitez , & les honneurs qu'on leur devoit rendre. Cependant il y a bien de l'apparence que toutes ces Hiſtoires venoient de plus loin , & qu'il faut en chercher l'origine chez les Orientaux. Ces deux Poètes en parlent comme de choſes connües de tout le monde , & le peuple toujours delicat en matiere de Religion , n'auroit jamais ſouffert qu'en luy eût annoncé une doctrine nouvelle. Tout ce qu'on peut dire , c'eſt que Hefiode & Homere , pouvoient avoir ajouté de nouvelles circonſtances aux anciennes traditions , comme les Poètes qui ſont venus depuis , ont ajouté à la Theologie de ceux-cy.

Le *Bouclier d'Hercule* , qu'on a mis icy comme le ſecond Poème d'Hefiode , n'eſt pas entier , & il y a grande apparence que ce n'eſt qu'un morceau d'un plus grand ouvrage que les anciens ont cité ſous le nom d'*Heroogonie*. Hefiode dans cet Ouvrage avoit fait la genealogie des Heros , c'eſt-à-dire , de ceux qui reconnoiſſoient des Dieux pour leurs peres , & des femmes mortelles pour leurs meres ; & comme Hercule eſtoit le plus conſi-

derable d'entre eux , le Poëte avoit fait une description particulière de ses armes , au commencement de laquelle ceux qui sont venus après luy ont mis ce titre.

Le troisième Poëme d'Hésiode qui est intitulé *le travail & les jours* , n'est qu'une exhortation morale & économique.

On a fait un tres grand nombre d'éditions des œuvres d'Hésiode. Celle de Henri Estienne est des plus estimées. Celle de Daniel Heinsius in 4. en 1603. celle de Pasor avec un Dictionnaire des mots d'Hésiode , & enfin celle de M. Gravius suivent après ; mais avec celle-cy on peut aisément se passer de toutes les autres.

Ce qu'elle a de particulier , est le commentaire de M. le Clerc. Il a remarqué après M. Bochart , & quelques sçavans du dernier siecle , que les Pheniciens & les autres peuples Orientaux , étant venus s'établir dans la Beotie & dans les contrées voisines , y avoient introduit leur Religion , leurs Coutumes , leurs Opinions , leur Histoire , leurs manieres de parler figurées , & même un grand nombre de termes de leur langue : que les Grecs fort grossiers dans ces temps-là , écrivirent à leur maniere ce qu'ils apprirent de leurs nouveaux hostes ; qu'ils prirent pour véritable ce qui n'étoit que figure ; qu'ils changerent les noms propres en appellatifs , & les noms appellatifs en propres ; qu'ils corrompirent l'ancienne Histoire , en y ajoutant de nouvelles circonstances ; que n'ayant pas bien entendu ce qui estoit exprimé en langage Phenicien , ils le mirent en Grec d'une maniere tres-confuse , & formerent ce Corps d'Histoire & de Theologie , qui est devenu inexplicable par les nouvelles fables que les Poëtes qui sont venus depuis , y ont ajoutées.

Pour débrouiller ce cahos , dont on peut dire , qu'Hésiode est le pere , M. le Clerc remonte jusqu'à l'origine ; il examine les sentimens des anciens , leurs mœurs , leurs coutumes ; mais sur tout la langue Phenicienne d'où il tire de tres-grands éclaircissements. Ses conjectures ne satisferont peut-estre pas tout le monde ; cependant on peut dire qu'il y en a beaucoup que les Sçavans trouveront tres-vraisemblables. Ce n'est icy qu'un essai. M. le Clerc promet un Livre dans lequel il donnera les raisons de cette maniere d'expliquer les plus anciens Poëtes. Il peut s'assu-

rer que cet Ouvrage sera tres-bien receu. On est las des explications forcées & allegoriques , & il y a long-temps qu'on cherche un Livre à qui on puisse justement donner le titre de *la vérité des Fables*.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. LEIBNITZ A M.

*Varignon, contenant l'explication de ce qu'on a raporté de luy dans les Memoires de Trevoux des mois de Novembre & Decembre derniers.*

**J**E vous suis bien obligé , Monsieur , & à vos Sçavans , qui me font l'honneur de faire quelque reflexion sur ce que j'avois écrit à un de mes amis , à l'occasion de ce qu'on avoit mis dans le Journal de Trevoux contre le calcul des Differences & des Sommes. Je ne me souviens pas assez des expressions dont je puis m'estre servi ; mais mon dessein a esté de marquer qu'on n'a pas besoin de faire dépendre l'Analyse Mathematique des controverses Metaphysiques , ny d'asseurer qu'il y a dans la nature des lignes infiniment petites à la rigueur, en comparaison des nôtres , ni par conséquent qu'il y a des lignes infiniment plus grandes que les nôtres. C'est pourquoy , afin d'éviter ces subtilitez , j'ay cru que pour rendre le raisonnement sensible à tout le monde , il suffisoit d'expliquer icy l'infini par l'incomparable , c'est-à-dire de concevoir des quantitez incomparablement plus grandes ou plus petites que les nôtres , ce qui fournit autant qu'on veut de degrez d'incomparables ; puisque ce qui est incomparablement plus petit , entre inutilement en ligne de compte à l'égard de celui qui est incomparablement plus grand que luy. C'est ainsi qu'une parcelle de matiere magnetique , qui passe à travers du verre , n'est pas comparable avec un grain de sable , ni ce grain avec le globe de la Terre , ni ce globe avec le Firmament. Et c'est pour cet effet que j'ay donné un jour des Lemmes des incomparables dans les Actes de Leipfic , qu'on peut entendre comme on veut , soit des infinis à la rigueur , soit des grandeurs seulement qui n'entrent point en ligne de compte les unes au prix des autres. Mais il faut considerer en même temps , que ces incomparables communs mêmes , n'étant nullement fixes ou

déterminez, & pouvant estre pris aussi petits qu'on veut dans nos raisonnemens Geométriques, font l'effet des infiniment petits rigoureux, puis qu'un adversaire voulant contredire à notre énumération, il s'ensuit par notre calcul, que l'erreur sera moindre qu'aucune erreur qu'il pourra assigner; étant en notre pouvoir de prendre cet incomparablement petit, assez petit pour cela, puis qu'on peut toujours prendre une grandeur aussi petite qu'on veut. C'est peut-estre ce que vous entendez, Monsieur, en parlant de l'inépuisable; & c'est sans doute en cela que consiste la démonstration regoureuse du calcul infinitesimal, dont nous nous servons, & qui a cela de commode, qu'il donne directement & visiblement, & d'une manière propre à marquer la source de l'invention, ce que les Anciens comme Archimede, donnoient par circuit dans leurs réductions *ad absurdum*; ne pouvant pas, faire d'un tel calcul, parvenir à des veritez ou solutions débarassées, quoi qu'ils possédassent le fondement de l'invention. D'où il s'ensuit que si quelqu'un n'admet point les lignes infinies & infiniment petites à la rigueur metaphysique & comme des choses réelles, il peut s'en servir seurement comme de notions ideales qui abregent le raisonnement; semblables à ce qu'on appelle Racines imaginaires dans l'Analyse commune (comme par exemple  $\sqrt{-1}$ ) Lesquelles toutes imaginaires qu'on les appelle, ne laissent pas d'estre utiles, & même nécessaires à exprimer analytiquement des grandeurs réelles; étant impossible par exemple, d'exprimer sans l'intervention des imaginaires, la valeur Analytique d'une droite nécessaire à faire la Trisection de l'angle donné; Tout comme on ne sçauroit établir notre calcul des Transcendantes sans employer les differences qui sont sur le point d'évanouir, en prenant tout d'un coup l'incomparablement petit, au lieu de ce qu'on peut assigner toujours plus petit à l'infini. C'est encore de la même façon qu'on conçoit des dimensions au delà de trois, & même des puissances dont les exposans ne sont pas des nombres ordinaires; le tout pour établir des idées propres à abregier les raisonnemens, & fondées en realitez.

Cependant il ne faut point s'imaginer que la science de l'infini est dégradée par cette explication, & reduite à des fictions; car il reste toujours un infini syncategorematic, comme parle l'E-

sole, & il demeure vray par exemple, que 2 est autant que  $\frac{1}{2} + \frac{1}{2} + \frac{1}{4} + \frac{1}{8} + \frac{1}{16} + \frac{1}{32} + \&c.$  Ce qui est une *Serie* infinie dans laquelle toutes les fractions, dont les Numerateurs sont l'unité, & les Denominateurs de progression Geometrique double, sont comprises à la fois; quoy qu'en n'y employe toujours que des nombres ordinaires, & quoy qu'on ny fasse point entrer aucune fraction infiniment petite, ou dont le denominateur soit un nombre infini. De plus comme les Racines imaginaires ont leur *fundamentum in re*, de sorte que feu M. Hu-

ghens lorsque je luy communiquay que  $\sqrt[3]{1+\sqrt{-3}} - \sqrt[3]{-1-\sqrt{-3}}$  est égal à  $\sqrt[3]{6}$ , le trouva si admirable qu'il me répondit qu'il y a là dedans quelque chose qui nous est incomprehensible. On peut dire de même que les infinis & infiniment petits sont tellement fondez que tout se fait dans la Geometrie & même dans la nature, comme si c'étoient de parfaites realitez: Témoins non seulement notre Analyse Geometrique des Transcendantes, mais encore ma loy de la continuité, en vertu de laquelle il est permis de considerer le repos comme un mouvement infiniment petit, (c'est-à-dire comme équivalent à une espee de son contradictoire,) & la coincidence comme une distance infiniment petite, & l'égalité comme la dernière des inegalitez, &c. Loy que j'ay expliquée & appliquée autrefois dans les Nouvelles de la Republique des Lettres de M. Bayle, à l'occasion des Regles du mouvement de Descartes & du R. P. de Malebranche, & dont je remarquay depuis (par la seconde édition des Regles de ce Pere, faites par après) que toute la force n'avoit pas esté assez considerée. Cependant on peut dire en general que toute la continuité est une chose ideale, & qu'il n'y a jamais rien dans la nature qui ait des parties parfaitement uniformes: Mais en récompense le réel ne laisse pas de se gouverner parfaitement par l'ideal & l'abstrait; & il se trouve que les Regles du fini réussissent dans l'infini, comme s'il y avoit des Atomes (c'est-à-dire, des elemens assignables de la matiere,) quoy qu'il n'y en ait point, la matiere étant actuellement sous-divisible sans fin; & que *vice versa* les Regles de l'infini réussissent dans le fini,

comme s'il y avoit des infiniment petits Metaphysiques , quoy qu'on n'en ait point besoin , & que la division de la matiere ne parvienne jamais à des parcelles infiniment petites. C'est parce que tout se gouverne par raison , & qu'autrement il n'y auroit point de science ny de Regle ; ce qui ne seroit point conforme avec la nature du souverain Principe.

PARALLELE DES ITALIENS ET DES FRANCOIS ,  
*en ce qui regarde la Musique & les Opera , par M. \* \* \**  
 A Paris , chez Jean Moreau, rue S. Jacques. 1702. 1. vol. in  
 12. pagg. 124.

**L'**Auteur voulant dans ce Parallele , conclure pour les Italiens contre les François , commence d'abord par les avantages qu'ont ces derniers sur les autres.

Pour ce qui est des pieces de Theatre qu'on met en chant , ce ne sont, dit-il, chez les Italiens , que *de pitoyables rapsodies sans liaison, sans intrigue &c.* au lieu que chez nous *ce sont des Ouvrages d'une suite, d'une justesse & d'une conduite merveilleuse , & quand on ne seroit qu'en declamer les paroles sans les chanter , elles plairoient autant que les autres pieces de Theatre qui ne se chantent point.* On est d'abord tenté de croire qu'il ne parle ainsi de nos pieces de Theatre mises en chant que par rapport au dégoût que luy ont donné celles des Italiens , ou que c'est une louange exagérée pour consoler les François à qui il doit faire perdre le procez ; car le peu d'étendue qu'ont ces sortes de pieces parmi nous , qui fait que le Poète n'a pas le loisir de preparer le nœud & le dénoûement , la nécessité de conduire à chaque acte des Danses & des Fêtes , & l'impossibilité de les amener toujours d'une maniere naturelle , sont des inconveniens qui jusqu'icy ont rebuté quelques-uns de nos meilleurs Poètes , & qui servent d'excuse aux fautes de ceux qui ne se sont pas rebutés. Cependant bien loin que ceux-cy selon notre Auteur, ayent besoin d'indulgence , leurs pieces independamment du chant & de la comparaison qu'on en peut faire avec celles des Italiens , sont en elles-mêmes quelque chose de si achevé, qu'elles peuvent aller de pair avec nos bonnes Tragedies. Il s'explique là dessus  
 avec

avec toute la precision qu'on scauroit souhaiter. *Les passions y sont traittées avec un art & une delicatesse infinie, & il y a peu de Comedies & de Tragedies, qui soient plus belles que la plus part des Opera qu'a fait Quinaut.* C'est-à-dire, qu'entre une soixantaine d'excellentes pieces de Corneille, de Racine & de Moliere, il n'en excepte qu'un petit nombre. Il seroit à souhaiter qu'il eût voulu nous les indiquer; nous aurions connu en même-temps quelles sont toutes les autres de ces trois grands hommes qui doivent céder à celles de Quinaut.

Nous avons encore beaucoup d'autres avantages sur les Italiens du costé des danses... des chœurs... des baïses... des habillemens... d'où l'Auteur conclut que les Opera considerez comme spectacles, sont en France au dessus de ce qu'on voit en Italie.

Mais voicy en quoy les Italiens nous surpassent: C'est dans les chants détournés... dans des irregularitez temeraires mais heureuses... dans l'air d'exprimer les passions & de rendre les chants conformes aux sens des paroles. Jusqu'icy les François reprochoient communement aux Italiens de sacrifier l'expression à l'harmonie, & le plaisir de l'esprit à celui de l'oreille, d'appliquer des airs de mouvement à des sentimens de langueur & de tristesse, de faire mourir quelquefois des Acteurs en fredonnant, sans s'embarasser d'une contradiction en apparence si choquante, en sorte, disoit-on, qu'ils ne considerent les paroles que comme un Canevas pour le chant. Il faut cependant que ce reproche ne soit nullement fondé & qu'on n'ait pas en ce pays-cy la moindre idée de la Musique des Italiens; car l'Auteur assure que c'est dans l'expression qu'ils excellent. Comme ils sont *beaucoup plus vifs & plus sensibles que nous*, leurs Muticiens s'abandonnent à leurs transports, & se changent en tout ce qu'ils representent: on diroit même que cet enthousiasme a passé dans l'esprit de notre Auteur, tant son stile est élevé & poétique. Voicy comme il parle. S'il faut faire une symphonie qui exprime « la tempeste, la fureur, ils en impriment si bien le caractère « dans leurs airs, que souvent la realité n'agit pas plus fortement « sur l'ame. Tout y est si vif, si aigu, si perçant, si im- « pueux & si remuant, que l'imagination, les sens, l'ame, & le corps «

» même en sont entraînez d'un commun transport ; on ne peut  
 » se défendre de suivre la rapidité de ces mouvemens : une sym-  
 »phonie de furies agite l'ame, la renverse, la culbute malgré el-  
 »le ; le joueur de violon qui l'exécute, ne peut s'empêcher d'en  
 » être transporté , & d'en prendre la fureur ; il tourmente son  
 » violon, son corps, il n'est plus maître de luy-même, il s'agite  
 » comme un possédé ; il ne sçautroit faire autrement.. S'il faut  
 » exprimer le calme & le repos , ce sont des tons qui descendent  
 » si bas, qu'ils abîment l'ame avec eux dans leur profondeur ; ce  
 » sont des coups d'archet d'une longueur infinie , trainez d'un  
 » son mourant qui s'affoiblit toujours jusques à ce qu'il expire en-  
 » tierement ; les symphonies de leurs sommeils , enlèvent telle-  
 » ment l'ame aux sens & au corps , suspendent tellement ses fa-  
 » cultez & son action , que toute occupée de l'harmonie qui la  
 » possède & qui l'enchanté , elle n'a non plus d'attention à tout  
 » le reste, que si toutes ses puissances étoient liées par un sommeil  
 » réel.. L'Auteur assistoit à une feste , ou on chantoit un air fut  
 » ces paroles , *mille flette* , mille fleches. C'estoit un air, dit-il,  
 » dont les notes estoient pointées à la maniere des giges. Le ca-  
 » ractere de cet air imprimoit si vivement dans l'ame, l'idée de  
 » fleche , & la force de cette idée seduisoit tellement l'imagina-  
 » tion , que chaque violon paroissoit estre un arc & tous les ar-  
 » chets autant d' fleches décochées, dont les pointes sembloient  
 » darder la symphonie de toutes parts. Il dit dans un autre en-  
 » droit , que les accompagnemens de violon ravissent de telle  
 » maniere qu'on n'écoute ny la basse continuë , ny le sujet ; ce  
 » n'est pas all'z d'une ame pour sentir la beauté de toutes les par-  
 » ties, il faudroit se multiplier pour suivre & goûter à la fois trois  
 » ou quatre choses , qui sont aussi belles l'une que l'autre ; on est  
 » enporté , enchanté , on est extasié de plaisir : il faut se recrier  
 » pour se soulager ; il n'y a personne qui puisse s'en défendre.

Après avoir parlé de cette maniere, l'Auteur a bien senti qu'on  
 luy objecteroit que les Opéra notez qu'on fait venir d'Italie ,  
 ne nous donnent pas une idée si merveilleuse de leur Musique :  
 c'est pourquoy il s'excuse beaucoup, pour faire voir qu'une gran-  
 de partie de ces beautez dépend de l'exécution , à la perfection  
 de laquelle nous ne sommes pas capables d'atteindre, tant par le



deffaut de nos voix , que par celuy de nos instrumens. *Ce font*, dit-il , en parlant des Italiens , des gosiers & des fons de voix « de Rossignol, ce font des haleines à faire perdre terre & à vous « ôter presque la respiration, des haleines infinies par le moyen des-  
quelles ils executent des passiges de je ne sçay combien de me-  
sures; ils font des échos de ces mêmes passiges, ils soutiennent « des tenues d'une longueur prodigieuse , au bout desquelles par « un coup de gorge semblable à ceux des Rossignols , ils font « encore des cadences de la même durée.

L'Auteur ajoute beaucoup d'autres choses encore plus mer-  
veilleuses que celles-cy, pour montrer qu'il n'est pas possible que  
les Musiciens François puissent jamais atteindre à la perfection  
de l'exécution des Italiens. De sçavoir si cette exécution est  
aussi agreable qu'elle est difficile , c'est de quoy on ne sçau-  
roit juger que par soy-même ; ceux qui n'ont pas vu les Opera  
& les Festes d'Italie doivent s'en rapporter à l'Auteur : sans cela  
on pourroit bien manquer de cette équité que l'approbateur juge  
si nécessaire pour bien goûter le merite de cet Ouvrage.

# HENR. LEONARDI SCHÜRZFLEINCHII HISTORIA

Ensisferorum Ordinis Teutonici Livonorum. Vitenbergæ  
sumptibus Joan. Gu. Meyeri & Godof. Zimmermanni. Ex  
Officina Christiani Gerdesii, an. 1701. C'est-à-dire, *Histoire  
de l'Ordre Teutonique de Livonie, par Henri Leonard Schurz-  
fleinchius. A Vitemberg, de l'Imprimerie de Christianus  
Gerdesius. 1701. 1. v. in 8. pagg. 352.*

**C**ET Livre contient l'Histoire de l'Ordre Teutonique en Livo-  
nie sous quarante-huit Grands Maîtres , qui ont gouver-  
né les uns après les autres durant l'espace de 556. ans , c'est-à-  
dire depuis l'an 1204. jusques en 1560.

Le premier de ces Grands Maîtres , nommé Vinnon , appuyé  
du secours de l'Evêque de Riga , & encouragé par le Pape Inno-  
cent III. travailla avec beaucoup d'application à adoucir lhu-  
meur feroce des peuples de la Livonie , & à leur faire embrasser  
la Religion Chretienne. Quand il voyoit que la douceur n'étoit  
pas un moyen assez efficace pour l'exécution de ses pieux des-  
seins , il avoit recours aux armes , & s'en servoit utilement. Ceux

qui gouvernerent après luy, suivirent à peu près les mêmes maximes. Ils eurent souvent à soutenir de cruelles Guerres contre les nations voisines. Enfin le dernier nommé Gorhard-Ketteler, ayant fait de grandes pertes dans une Guerre qu'il eut contre les Moscovites, & ne pouvant conserver la Livonie, consentit qu'elle fût unie à la Lithuanie & à la Pologne, à condition pourtant, qu'elle jouiroit de ses anciens privilèges, & de ses coutumes particulières. Ce changement se fit en 1561.

#### DE L'IMITATION DE JESUS-CHRIST TRADUCTION

*nouvelle plus ample que toutes les precedentes, avec les Notes d'Horstius, par M. l'Abbé de Bellegarde, &c. A Paris, chez Jacques Collombat, rue S. Jacques. 1702. in 12. pagg. 484.*

**I**L est assez surprenant qu'on voye sortir presque en même temps d'une même plume, la Traduction des Metamorphoses d'Ovide, & celle de l'Imitation de Jesus-Christ. M. l'Abbé de Bellegarde n'est pas néanmoins le seul qui ait enfanté des Ouvrages Ecclesiastiques & Prophanes, des observations sur la Langue Françoisé, & des Traductions Sacrées, des Fables, & des Livres de piété. On en a de nos jours d'autres exemples illustres qu'il a imitez, & sous l'autorité desquels il peut estre à couvert. Il y a tant de Traductions de l'Imitation, qu'il est difficile de juger quelle est la meilleure. Celle-cy a de plus que les autres une Methode pratique des quatre Livres de l'Imitation de Jesus-Christ par Horstius, qui a réduit à la methode des Mystiques, ce qui est contenu dans ces Livres, de la même maniere à peu près que les Rhetoriciens font l'Analyse du Discours d'un Orateur. On y trouvera encore une Priere pour reciter devant ou après la Messe, tirée des œuvres de Thomas de Kempis, & une Traduction de l'Ordinaire de la Messe.

---

A P A R I S,

Chez JEAN CUSSON, rue saint Jacques, à l'Image  
Saint Jean-Baptiste. *Avec Privilege du Roy.* 1702.

# LE JOURNAL DES SCAVANS

5

Du LUNDY 27. MARS M. DC. CCCII.

LES EGAREMENS DES HOMMES DANS LA VOYE  
*du Salut. Tome troisieme. De la Negligence & de l'Abus  
des Moyens necessaires pour vivre saintement : Où l'on ex-  
plique la maniere dont les Chretiens doivent aimer & servir  
Dieu. A Paris, chez Jacques Collombat, rue S. Jacques.  
1702. in 12. pp. 461.*

**L**A negligence ou l'abus des moyens que la Religion pre-  
sente pour vivre saintement, est un des plus grands égare-  
mens des Hommes. Cette negligence vient ordinairement de  
ce que l'on n'est pas assez persuadé de la necessité de la Religion  
pour bien vivre. Les gens du monde ne se piquent point d'estre  
Chretiens ny devots ; mais ils ne pourroient pas souffrir qu'on  
doutât qu'ils fussent gens d'honneur & de probité. M. de Vil-  
liers Auteur de ce Livre, les prenant par leur foible, entreprend  
de leur montrer, qu'ils ne sçauroient estre d'honnêtes gens qu'ils  
ne soient Chretiens, & qu'il ne peut pas y avoir de véritable pro-  
bité sans Religion. La preuve de cette maxime roule sur  
ces deux propositions : *La véritable probité doit partir du  
cœur. Il n'y a que la Religion qui puisse regler le cœur.* C'est le  
sujet du premier Traité. Le second est de la Religion. L'Au-  
teur y veut montrer qu'il n'y a point de vraie Religion sans l'ob-

1702.

Ccc

*servation de ses loix.* Il distingue entre *estre d'une Religion, & avoir de la Religion.* Il est persuadé que comme il est détendu aux Chrétiens, de ne pas croire quelques-uns des dogmes de foy; de même il ne leur est pas permis de ne se prescrire que la pratique de certaines vertus, & de négliger les autres. Il avouë qu'il y a des vertus qui ne regardent que certains états & certaines circonstances, & dont on est dispensé par rapport à sa condition & à son employ : Mais il soutient que s'il est permis aux Chrétiens de se dispenser de la pratique effective de quelques vertus, il ne leur est jamais permis de n'en avoir pas l'esprit. Il ne peut pas concevoir qu'on puisse dire qu'un homme qui se fait une habitude volontaire de violer les devoirs & les preceptes de la Religion, a de la Religion. Il combat l'illusion de ceux qui tendent à une perfection plus grande que celle qui consiste dans l'accomplissement des Commandemens de Dieu; & ceux qui seroient assez fols pour croire qu'ils sont même dispensés de les observer par l'état de perfection où ils sont parvenus. Il fait voir que le seul moyen de vivre saintement, est de s'acquiescer des devoirs de la Religion. Le premier de ces devoirs, est la Priere. M. de Villiers en fait voir la nécessité dans le Traité suivant. Il parle assez librement contre les longues Oraisons, & semble estre dans la pensée que l'Oraison Dominicale peut suffire toute seule, & que les autres ne sont point nécessaires au commun des Chrétiens. Il trouve que la plupart des Chrétiens *prennent pour une belle Priere ce qui n'est qu'une belle harangue.* Il ne sçauroit souffrir qu'un Chretien trouve *une Priere plus devote, & qu'elle le touche plus qu'une autre.* Ce n'est, dit-il, *ordinairement, que parce qu'elle l'amuse davantage.* Il croit que se prescrire pour la Priere une certaine durée de temps, c'est souvent se prescrire la nécessité d'estre distrait, & que ceux qui prient Dieu à la mesure d'une horloge de sable, passent souvent une partie de la priere à regarder & à remuer l'horloge. Il veut que la mesure de la durée de la Priere, soit celle de la durée de la ferveur & de l'attention; & il blâme un Directeur qui dit à une Devote qui s'accuse d'estre toujours distraite dans ses prieres; *Ne laissez pas de prier, & de demeurer à genoux tout le temps que doit durer votre Priere.* L'Auteur après avoir parlé de la Priere en general,

donne une explication simple & courte de l'Oraison Dominicale ; & fait des reflexions fur la Priere du matin & du soir , qui en font connoître l'utilité & la maniere dont elle se doit faire.

La Meditation fait le fujet du Traité qui fuit celui de la Priere. L'Auteur n'approuve , ny les methodes que l'on prefcrit pour mediter , ny l'ufage de rendre compte de la meditation , ny que l'on oblige de mediter pendant un temps déterminé. Il rapporte enfin divers fujets , fur lefquels les Chretiens font obligez de mediter dans l'Oraison.

Il prouve dans le Traité de la Mefle , que l'on n'eft pas feulement obligé d'entendre la Mefle les Fefles & les Dimanches , mais encore de l'entendre avec attention & avec devotion ; & qu'un pecheur qui y affifte fans defir de quitter le peché & avec attachement au peché , commet un nouveau peché , quoy qu'il ne foit pas toujours mortel. La Communion eft un des plus effentiels devoirs des Chretiens. Leur égarement à cet égard , confifte dans la negligence des difpofitions que demande l'ufage de ce Sacrement. En les negligant , on tombe dans deux égaremens ; l'un de Communier indignement , & l'autre de fe priver de la Communion. L'Auteur avance quantité de propofitions qui fe reduifent à ces deux maximes ; Qu'on ne peut trop s'éprouver pour rendre la Communion faine & falutaire ; & qu'on ne peut trop fouvent s'approcher de la Communion quand elle eft falutaire & faine.

Le but du Traité de l'adoration de l'Euchariftie , eft de faire voir qu'on ne doit pas borner le culte qu'on luy rend , à des honneurs purement extérieurs. M. de Villiers remarque fur la fin , que la plupart des Chretiens du monde femblent avoir plus de goût pour *le falut du S. Sacrement* , que pour les autres ceremonies de la Religion : Il ne le blâme pas , fi ce goût vient de ce qu'ils font plus incitez par cette ceremonie , que par les autres à rendre à Jefus-Christ une fincere adoration : mais il dit que ce feroit un égarement , s'ils étoient perfuadez que par cette ceremonie on eft difpenfé de l'obligation d'affifter aux autres parties du Service Divin.

La Predication eft un moyen d'autant plus neceffaire pour vivre faintement , qu'elle fert à perfuader les hommes de mettre

les autres moyens en pratique. C'est un grand égarement de la négliger. Personne ne dit qu'il méprise la parole de Dieu ; mais on méprise les Predicateurs qui l'annoncent. Plusieurs Chrétiens ne se servent de la Predication , que comme d'un amusement & d'un spectacle. Les plus endurcis prennent souvent plaisir à estre touchez par un éloquent Predicateur ; mais on n'est touché des veritez que le Predicateur annonce, que quand il parle ; sitôt qu'il se tait la verité se tait aussi. Cependant ce n'est pas le Predicateur , mais c'est la verité qui doit toucher. Pour profiter d'un Sermon , il faut y penser long-temps , après qu'on l'a entendu. On blâme les Predicateurs qui cherchent à plaire , & l'on cherche à entendre des Sermons qui plaisent. Ce sont là quelques-unes des reflexions de M. de Villiers sur la Predication.

Il fait voir dans le Traité suivant , que pour observer les Dimanches & les Fêtes , il ne suffit pas de ne point travailler ; mais qu'il faut estre occupé à servir Dieu. Il croit que ceux qui passent ces jours dans l'oisiveté , dans les plaisirs , dans le jeu & dans les spectacles , sont plus criminels que ceux qui travaillent.

Il combat dans le Traité du Jeûne , les differens pretextes dont les gens du monde se servent pour s'en dispenser , & il demande que les Chrétiens joignent une vie sainte & mortifiée à l'abstinence & au jeûne.

Le dernier Traité contient quelques reflexions sur la necessité de faire l'aumône , & sur la maniere de la faire utilement pour son salut.

Cet Ouvrage est écrit d'un stile concis & sentencieux. L'Auteur n'y a cité aucun passage des Peres , & n'a employé que le raisonnement pour établir les maximes qu'il avance.

LES LIVRES DE LA DOCTRINE CHRETIENNE DE  
*S. Augustin , & les Livres de l'Ordre & du Libre-Arbitre  
 du même. Traduits en François sur la nouvelle Edition Latine  
 des PP. Benedictins de la Congregation de S. Maur. A Paris,  
 chez Jean-Baptiste Coignard. 1701. 2. v. in 8. 1. v. pagg. 351.  
 2. v. pagg. 329.*

**L**es Traductions des œuvres des Peres , sont devenues  
 fort à la mode. Les plus beaux Ouvrages des Anciens ont  
 esté

esté traduits en François de nos jours , & ces Versions ont été reçues plus favorablement du public , que la plupart des Ouvrages nouveaux. C'est ce qui a fait que plusieurs Ecrivains capables de produire d'eux-mêmes, ont mieux aimé employer les veilles à traduire les Ouvrages des Peres. Chacun a choisi les Auteurs pour lesquels il avoit le plus d'inclination , & les Traitez qui étoient le plus de son gout , ou qu'il croyoit les plus utiles au public. S. Augustin est en une si haute reputation , & ses Ouvrages sont si généralement estimez , qu'il n'est pas étonnant qu'ils ayent presque tous esté mis en François par les plus excellentes plumes du siècle qui vient de finir. On a non seulement fait plusieurs traductions Françoises de ses Confessions & de ses Soliloques , de son Manuel , de ses Traitez des Mœurs de l'Eglise Catholique , de la vraye Religion , de la Foy & du Symbole , de la Virginité , du Mensonge , du Combat du Chretien & de plusieurs autres petits Traitez de piété ; mais il s'est encore trouvé des personnes tres-habiles , qui n'ont pas fait difficulté d'entreprendre de traduire ses plus longs Ouvrages. Ses Livres de la Cité de Dieu , ses Traitez sur l'Evangile de S. Jean & sur les Pseaumes , ses Sermons & la plupart de ses écrits sur la Grace qui avoient déjà esté traduits autrefois , ont paru depuis peu traduits en notre Langue , avec toute la pureté & l'élégance que l'on peut souhaiter ; en sorte qu'il ne reste plus que tres peu d'Ouvrages de S. Augustin , dont on puisse désirer la Version. En voicy trois , sçavoir les quatre Livres de la Doctrine Chretienne, le Traité de l'Ordre, & les deux livres du Libre Arbitre dont M. de Villefort nous donne une Version tres-exacte & tres-polie. Il avoit déjà paru en 1636. une traduction du premier : Mais outre que cette traduction se ressent de l'ancienne barbarie de la Langue , le Traducteur n'a pas toujours pris la pensée de S. Augustin. On ne connoît point de traduction des deux autres. Les matieres que S. Augustin traite dans ces trois Ouvrages , & particulièrement dans le Livre de l'Ordre , étant abstraites, ils étoient tres-difficiles à traduire d'une maniere intelligible & agreable. C'est cependant ce que M. de Villefort a fait ayant trouvé le moyen,entendant exactement le sens de son Auteur & s'attachant à la pureté des termes , d'égalier la

HISTOIRE DU PARLEMENT DE TOURNAY, PAR  
*Messire Pierre Pinault, Chevalier, Seigneur des Jaumaux,  
 Conseiller du Roy en ses Conseils, Président à Mortier dudit  
 Parlement. A Valenciennes, chez Gabriel François Henry,  
 1701. in 4. pagg. 282.*

Cette Histoire contient l'origine du Parlement de Tournay, l'étendue de son Ressort, le nombre des Officiers qui y ont esté reçus, avec la date de leur reception, ses Reglemens particuliers, & les Edits & Declarations du Roy, qui y ont esté publiées & entregistrées.

Le Parlement de Tournay a cet avantage par dessus les autres Parlemens du Royaume, qu'il a esté formé des conquestes de S. M. depuis sa campagne glorieuse de l'an 1667. Le Roy commença dès le mois de Decembre de la même année, à faire publier une Ordonnance, portant que les jugemens des Justices Subalternes dans les pays nouvellement conquis, dont les appellations avoient accoutumé d'estre relevées au Conseil de Gand, & ensuite au Parlement de Malines, seroient executées par provision, en attendant qu'il eût établi un Tribunal pour les juger en dernier ressort. Depuis le Roy par son Edit du mois d'Avril 1668. a créé en la Ville de Tournay un Conseil Souverain, auquel par un autre Edit du mois de Fevrier 1686. il a donné le titre & le nom de Parlement.

Le ressort du Conseil de Tournay fut borné au commencement, au territoire de la ville de Tournay & pays de Tournesis, des Villes, Baillages & Châtellenies de Lille, Douay & Orchies, des Villes & Châtellenies de Berghe, Furnes, Oudenarde, & de quelques-unes cedées par le traité des Pyrenées, comme d'Ath, Binche & Charleroy. Sa Jurisdiction s'accrut en 1676. des villes de Condé & Bouchain; & en l'année suivante de la ville de Valenciennes. Le Roy s'étant rendu maître de la Ville & Château de Gand en 1678. ordonna que les appellations qui auroient esté interjetées du Conseil de Flandre établi en la ville de Gand, seroient portées au Conseil de Tournay. Et comme la partie de la



Province du Haynault cedée à la France par le Traité d'Aix la Chapelle de l'an 1668. ressortissoit déjà au Conseil de Tournay, le Roy par son Edit du mois d'Aoust 1678. a retint sous le même Ressort, les Villes, Prevostez & Baillages de Philippeville, Mariembourg, Avenes, Landrecis & Quefnoy, avec leurs appartenances & dépendances cedées par le Traité des Pyrenées, que S. M. a distrait du ressort du Parlement de Mets, auquel elles avoient esté unies par Edit du mois de Nov. 1661. Le Roy ordonna aussi que les Appellations des Presidiaux de ces Justices, qui par le même Edit de l'an 1661. avoient esté réservées au Presidial de Sedan, ressortiroient au Conseil Supérieur de Tournay. Après le Traité de Nimégue, conclu le 17. Sept. 1678. le Roy attribua au Conseil de Tournay, sur les Villes cedées à Sa Majesté par ce Traité, la même Jurisdiction que sur les lieux par Elle conquis & cedés par le Traité d'Aix la Chapelle en 1685. La Ville & Comté de Beaumont, cedée au Roy par le Traité de Treves, fut encore ajoutée au Ressort du Conseil de Tournay. Enfin le Roy a augmenté le Ressort du Parlement de Tournay des Appellations de la Prevôté d'Agimont, qui ressortissoient au Conseil Provincial de Luxembourg, & de la Ville & district de Dinant, qui relevoient du Conseil de Liege.

Le Conseil de Tournay étoit d'abord composé de deux Présidens, de sept Conseillers, d'un Procureur General, d'un Greffier, & de cinq Huissiers. Au mois de Juillet 1668. le Roy y crea deux Chevaliers d'Honneur; & par Edit du mois d'Aoust 1670. y furent aussi créés 20. Offices d'Huissiers Fieffets, pour servir chacun dans le lieu de sa residence qui leur fut marquée dans l'étendue du Ressort. Le nombre des Officiers fut augmenté de deux Charges de Conseillers, d'une Charge de Substitut du Procureur General; & par cette augmentation, il fut fait deux Bureaux. Et en 1680. fut établie une Chancellerie pour le Conseil de Tournay. Et un Bureau des Finances dans la ville de Lille en 1691. pour toute l'étendue du Ressort du Parlement de Tournay. En 1692. furent créés un Office de Receveur des Consignations, vingt Offices de Notaires Royaux, & vingt Offices de Procureurs pour le même Parlement. Enfin le Roy par son Edit du mois de Mars 1693. pour rendre le Parlement de Tournay con-

forme à ses autres Parlemens , voulut qu'il fût composé à l'avenir d'un premier President Garde-Scel, de trois Presidents à Mortier , pour estre distribuez dans les trois Chambres ( car il en avoit esté fait une troisième par la création d'une nouvelle Charge de President & de neuf Conseillers dès l'an 1689. ) de deux Chevaliers d'Honneur , auxquels il fut depuis ajouté un troisième , de 22. Conseillers Laïcs , & de deux Conseillers Clercs ; d'un Avocat General & d'un Procureur General , d'un Greffier en chef , de trois Greffiers pour les trois Chambres , & de trois principaux Commis , d'un premier Huissier , & de six autres Huissiers ordinaires.

Les Reglemens particuliers , qui ont esté faits , & qui sont suivis au Parlement de Tournay , consistent en un Reglement imprimé sous le titre d'Ordonnance du Conseil Souverain établi à Tournay , concernant l'instruction des Procez dressé par Monsi. le Premier President de Blye. L'Ordonnance du Roy de l'an 1667. pour les matieres Civiles n'y est point observée , & Sa Majesté a engagé sa parole aux Officiers du Parlement de Tournay , qu'elle ne leur seroit point envoyée. Les Appellations comme d'abus , n'y sont point reçues ; mais en cas d'entreprise de la part des Juges Ecclesiastiques , ou de contravention aux saints Decrets , la plainte en étoit portée aux Conseils de Flandre. Les Juges Laïcs aux termes des Lettres de la Duchesse de Parme Regente des Pais-bas du mois de juillet 1565. & du Placard ou Lettres Patentes du Roy Philippe II. ne pouvoient rien decerner par provision , avant d'avoir écrit sur la plainte aux Juges Ecclesiastiques , & d'avoir veu leur rescription ou réponse ; & suivant le merite de l'affaire , ils pouvoient leur ordonner de s'en déporter. En cas de refus , les Juges Laïcs étoient autorisez d'y pourvoir , & de contraindre les Juges Ecclesiastiques par saisie de leur Temporel , de revoquer leurs Jugemens & Censures. Il y a un Arrest du Conseil d'Estat du 28. Février 1676. rendu en forme de Reglement , sur un appel comme d'abus interjeté par le Magistrat de la ville de Tournay , d'une Sentence de l'Official de M. l'Evêque de Tournay , par lequel le Roy s'est entierement conformé à cet usage , sinon en ce qu'il a ordonné qu'en cas de refus de la part du Sr. Evêque de Tournay , ou de son

Official,

Officiel, il en seroit dressé Procez verbal par l'un des Conseillers du Conseil de Tournay, à la requeste du Procureur General, lequel l'envoyeroit à Sa Majesté pour y estre pourveu, dont Elle se reservoit la connoissance, jusqu'à ce qu'autrement par Elle en auroit esté ordonné. Les Actes passez devant Notaires & les Jugemens ne portent point hypothèque sur les biens situez dans le Ressort, mais elle ne s'acquiert que par certaines formalitez, qu'on appelle Oeuvres de la Loy. Une des premieres Ordonnances, & la plus necessaire pour les Habitans du pays, qui dans leurs querelles étoient accoutumiez à fraper du couteau, fut de défendre sous des peines rigoureuses, l'usage des poignards & couteaux pointus.

L'Ordonnance criminelle de l'an 1670. a son execution dans tout le ressort du Parlement de Tournay, de même que la plupart des Edits & Declarations du Roy, qui y ont esté enregistrees, comme sont l'Ordonnance des Eaux & Forests, l'Edit contre les Duels, les Declarations pour les Leçons publiques du Droit & du temps d'étude, celle pour les pensions sur Benefices, les dots des Religieuses, les pensions congrues des Curez ou Vicaires perpetuels, les solemnitez des Mariages, &c. Les preambules de ces Ordonnances, sont une partie considerable & presque tout le tissu de l'Ouvrage.

ARCHIBALDI PITCARNII DISSERTATIONES MEDICÆ. Roterodami Typis Regneri Leers. in 4. 1701. pp. 140.  
C'est-à-dire, *Dissertations sur des sujets de Medecine, par Arch. Pitcarnius.* A Rotterdam, de l'Imprimerie de Regner Leers. in 4. 1701. p. 140.

C E Livre renferme huit Dissertations. La premiere, est sur l'Independance où doit estre la Medecine à l'égard de toutes sortes de systemes. La seconde, est de la circulation du sang par les plus petits vaisseaux. La troisieme, des causes du different volume de sang qui est porté dans les poulmons des animaux qui ne sont pas encore nez, & dans les poulmons de ceux qui sent déjà nez. La quatrieme, du mouvement par lequel les alimens deviennent propres à repaier le sang. La cinquieme, des inven-

teurs. La sixième, de la circulation du sang dans les animaux nez, & dans ceux qui ne le font pas. La septième, de la cure des Fièvres par les remèdes évacuans. La huitième, de l'effet des acides & des alcalis pour la guérison des maladies. Dans la première Dissertation, l'Auteur nous avertit d'abord, que rien n'empêche plus la Médecine de se perfectionner, que la curiosité que l'on a de chercher les causes Physiques de l'action des remèdes. Le point, dit-il, est de savoir la vertu des Médicamens. Mais d'examiner d'où ils tirent leur force, c'est un amusement superflus; la nature est trop cachée. D'ailleurs cette connoissance, quand elle seroit possible, seroit inutile. Il faut donc, poursuit-il, que le Médecin s'applique à découvrir par l'expérience, les effets des remèdes & des maladies: qu'il réduise ses observations en maximes, & qu'il ne se fatigue point inutilement à chercher des causes, qu'il n'est ny possible, ny nécessaire de savoir. Si tous les Médecins en avoient usé ainsi, on ne verroit pas, ajoute l'Auteur, la Médecine partagée par tant de sectes. Il n'y auroit qu'un sentiment, parce que l'on ne se regleroît que sur l'expérience & l'observation. Voyez, dit-il, les Astronomes; ils ne s'embarrassent ny de formes substantielles, ny de matière subtile, ny de rencontre d'Atomes; & ils savent au juste le mouvement des cieux. Voilà comme devoient se conduire les Médecins; bien examiner ce que produisent les remèdes, bien observer les mouvemens qui se passent dans le corps humain, & laisser tout le reste comme une curiosité qui ne sert qu'à introduire des erreurs qu'on met mal à propos sur le compte de la Médecine, au lieu de les mettre sur celui des Médecins. Il ne faut pas qu'un Art qui travaille à conserver la vie des hommes, s'appuie sur des fondemens aussi frivoles que sont les systèmes que chacun a la liberté de se forger. Il faut remonter aux premiers temps, chercher ce qu'on y a découvert, y joindre les découvertes des modernes, en faire soy-même, & là dessus, fonder une conduite indépendante du caprice de l'opinion. Les anciens séduits par l'amour de la secte, introduisirent dans la Médecine la crainte du vuide, les qualitez occultes, les vertus atratrices; & pour mieux s'abuser eux-mêmes & abuser les autres, ils établirent ce grand Axiome, que le Médecin commence où le Physicien finit.

Quelque défigurée que fût alors la face de la Medecine , elle ne l'eût pas moins aujourd'hui , nonobstant les découvertes heureuses qu'on a faites en ce siècle sur la Botanique & sur l'Anatomie. Il est vray qu'on ne parle plus de qualité occulte, de crainte du vuide , de vertu attraitrice , de forme substantielle. Mais on parle de pores diversément figurez , de ferments secrets , de Matière subtile , &c. termes qui n'instruisent pas mieux que ceux des anciens. J'ose même ajouter , dit l'Auteur , qu'il seroit facile de montrer qu'il n'y a aucun ferment dans les glandes du corps. Que tous les orifices des vaisseaux , que tous les pores sont de même figure , & qu'ainsi la differente configuration des parties , & les ferments que les Medecins ont introduits sont des chimeres.

Dans la seconde Dissertation , l'Auteur dit que la circulation du sang est un fait constant ; mais que la maniere dont ce sang passe des arteres dans les veines pour circuler , est un mystere qu'on n'a point encore bien éclairci. Il y en a qui veulent que ce passage se fasse par le moyen de glandes situées à l'issuë des arteres , & à l'entrée des veines , & qui servent ainsi de milieu pour la communication du sang. D'autres veulent que les arteres & les veines s'abouchent immédiatement ; d'autres que la veine & l'artere ne soit qu'un même vaisseau , recourbé comme un syphon. Monsieur Pitcairnius est de cette dernière opinion , à cela près , que dans l'endroit de la courbure , il suppose une glande par le moyen de laquelle le sang se filtre , avant que de passer dans l'autre jambe du vaisseau. Il pretend que les différentes filtrations qui se font dans le corps , ne dépendent nullement de la diverse figure qu'on suppose dans les pores. Mais seulement de la grandeur ou de la petitesse des passages , puisque en effet , si les corps qui se presentent ont moins de diametre que les ouvertures qu'ils rencontrent , la difference des figures n'empêchera pas qu'ils ne passent. Il ne croit point non plus que ce soit à la variété des ferments qu'il faille recourir pour expliquer ces phenomenes. La petitesse ou la grosseur des conduits suffit , selon luy , pour faire que des corps passent , & que d'autres soient retenus. Cette explication est simple , & cette simplicité , dit-il , doit la faire juger véritable , puis-

que Dieu , cet admirable Geometre , agit toujours par les voyes les plus simples. L'Auteur prend icy occasion de relever l'avantage de la Geometrie en ce qui regarde la Medecine , & il exalte avec beaucoup de raison le merite du ſçavant Geometre Isaac Newton , dont les principes vont à nous faire découvrir avec plus de certitude & de facilité , les vertus & les proprieté des corps dans ce qui concerne la Medecine.

Dans la troiſième Diſſertation , l'Auteur s'applique à nous faire voir que pour expliquer un effet certain , il ne faut jamais recourir à des cauſes incertaines. Je ne puis ſeuſſir , dit-il , ceux qui pour rendre raifon de l'action du mercure dans les maladies où on l'employe , ne font nulle difficulté d'attribuer à ce mineral une vertu ſemblable à celle des ſels lixiviels qui ſe tirent des plantes. En ſorte, diſent-ils, qu'il n'eſt pas étonnant que le mercure ayant la qualité de ces ſels, entraîne avec luy les ſels acides qui entretiennent les maladies où il eſt employé. Cette explication ſuppoſé comme vrayes deux choſes douteuſes , pour ne pas dire fauſſes ; ſçavoir que les maladies qui ſe chaffent par le mercure viennent d'un trop grand acide , & que le mercure eſt de la nature des ſels qui ſe tirent des végetaux par la calcination. Ceux-là ne raiſonnent pas mieux , ſelon luy , qui pour faire voir pourquoy le gayac eſt de tous les bois le plus propre à ces maladies , diſent que le gayac eſt de la nature des ſels volatils ; car c'eſt ſuppoſer que l'action de l'eſtomach & des autres viſceres fait ſur les choſes qui entrent dans le corps , les mêmes changemens que fait au dehors l'action du feu par les operations chymiques ; ce qui eſt une grande queſtion. Pour moy , dit l'Auteur , je remarque qu'entre les minéraux que les Medecins employent contre ces mêmes maladies, le mercure eſt le plus peſant , & qu'ainſi ayant plus de poids que les autres , il doit heurter avec plus d'effort contre les obſtacles qu'il rencontre , & les ſecouer plus violemment. De ſçavoir maintenant ſi le mercure eſt d'une nature analogue à celle du ſel de tartre , c'eſt ce qu'il eſt impoſſible de decider , à moins que de montrer que l'or eſt de la nature des acides ; & de prouver en même temps pluſieurs autres points auſſi douteux. Pour revenir au gayac , la liqueur acide qui en ſort par la diſtillation , ne ſçauroit eſtre une marque de la  
gravité

gravité de ce bois, qu'en même-temps elle n'en soit une du peu de force qu'il doit avoir contre les acides. Il s'ensuit de-là, que le mercure a d'autant plus de vertu qu'il est plus épuré de tout corps leger. Il s'ensuit de même, que l'er réduit en une forme propre à se mêler dans le sang, ne surpassera en vertu les autres medicamens, qu'autant qu'il les surpassera en pesanteur. Ces reflexions sont nécessaires à ceux qui veulent expliquer ce qui regarde la respiration des animaux, car dans cette matiere, plus que dans aucune autre, les Medecins sont sujets à supposer comme vrayes bien des choses fausses. Pour bien expliquer la respiration, l'Auteur fait auparavant un détail des plus simples phenomenes qui s'y remarquent, puis il demande avec Harvee d'où vient que l'Embryon ne laisse pas de vivre dans le ventre de sa mere, quoy qu'il n'y tire aucun air par la trachée artère; & d'où vient cependant, que si-tost qu'il est né & qu'il a respiré, il ne peut plus se passer de respiration. Il demande de même pourquoy un Enfant né dans ses enveloppes & dans ses eaux, ou tiré ainsi par l'operation césarienne, demeure plusieurs heures sans estre suffoqué, & que si tost que ces enveloppes sont rompues, & que l'air s'est introduit dans ses poulmons, il ne peut plus se passer de ce même air. Avant que de résoudre ces questions, il rapporte ce qu'ont écrit de plus vray-semblable là-dessus les plus sçavans Medecins, & fait voir qu'ils se sent souvent éloignez de la regle qu'il a recommandée au commencement; sçavoir, qu'il ne faut point, pour expliquer un phenomene, supposer comme vray, ce qui est douteux. M. Borelli est le premier dont il examine le sentiment: Ce sçavant homme dit dans son Livre du mouvement des animaux, que par le moyen de la respiration, il se mêle des parties d'air avec le sang. Georges W'ofergers pense à peu près la même chose dans son Livre de la Physicologie reformée, pag. 127. Bohnius dans son Anatomie, dit que par la respiration, il entre dans le sang un air subtil, mais qui n'a point de ressort, quoy que à raison du mouvement continuél qui est propre à la figure spherique, il soit luy-même, dit-il, la cause de la vertu elastique de l'air. M. Pitcarnius, pretend que c'est supposer faux, que de supposer qu'il entre de l'air dans le sang par la respiration. Il allegue les raisons dont Richard Louyer, Jean Mayow & quelques autres se servent pour prouver qu'il y entre, & il les combat, si non avec tout le succez possible, au

monus d'une maniere. où il ne paroît pas moins de Physique que d'esprit. Puis il explique plusieurs Phenomenes qu'il a rapportez. Les bornes étroites d'un extrait ne me permettent pas d'exposer icy ces explications qui sont tres-curieuses & tres-sçavantes. Il finit sa Dissertation, en disant que ce qui l'a porté à l'écrire, est de faire connoître aux Medecins qu'ils ne doivent pas toujours croire avoir satisfait aux difficultez qu'on leur propose, lors qu'ils ont appelé à leur secours les figures, les pores, la matiere etherée, les sels, les mouvemens secrets, & une infinité d'autres termes, qui à proprement parler ne sont que les noms pompeux d'une glorieuse ignorance. Dans la quatrième Dissertation, l'Auteur se propose de montrer que la digestion des alimens ne se fait ni par une liqueur acide, ni par une liqueur salée ou acree, ni par aucun autre dissolvant. L'Archée de Vanhelmont & de Wedelius ne luy plaît pas davantage. Il ne reconnoît d'autre cause de la digestion que le secouement qui se fait des alimens par le moyen des tuniques de l'estomach, & il expose là dessus son sentiment avec une érudition capable d'exciter la curiosité de ceux-mêmes qui sont les plus opposez à cette opinion. Dans la cinquième, il traite des Inventeurs, & donne des regles pour connoître si un Auteur a decouvert ou non ce que quelques-uns veulent qu'il ait ou qu'il n'ait pas decouvert. Il rapporte là-dessus l'exemple d'Hippocrate au sujet de la circulation du sang; il fait toucher au doigt que ce Medecin n'a jamais connu la circulation. Il explique le mot de *periode*, dont Hippocrate s'est servi au sujet du sang; & fait voir que c'est se tromper grossierement, de croire qu'Hippocrate ait employé ce terme dans un autre sens que dans celui de fluctuation, s'il est permis de parler ainsi. M. Pitcairnius n'est pas en cela favorable à M. Dacier, qui dans la Preface de la Traduction qu'il a donnée de quelques livres d'Hippocrate, pretend qu'Hippocrate a connu parfaitement cette circulation. Dans la sixième, il explique les differens phenomenes de la circulation. Il s'arreste beaucoup à l'examen des effets de l'opium, & refute là dessus le sentiment d'Et. neller. Cette dissertation est tres-curieuse, elle est pleine de preuves tirées de l'experience, & toute fondée sur les Loix de la mécanique. Dans la septième, qui est de la cure des Fièvres par les remedes évacuans, il pretend, que le meilleur moyen de guerir la Fièvre, est de faire suer. Sa raison est que l'évacua-



tion qui se fait par la transpiration , est beaucoup plus grande que celle qui se fait par les selles & par les urines , & qu'ainsi il y a plus de facilité à guérir la Fièvre par ce moyen , que par aucun autre. Il compare ensemble ces trois sortes d'évacuations ; & il est du sentiment de Sanctorius , que l'évacuation qui se fait par les selles est de quatre parties , celle qui se fait par les urines de 16. & celle qui se fait par la transpiration de 40. Il descend à-dessus dans un détail de supputations, qui n'est pas moins curieux qu'utile. Dans la huitième , M. Picarnius combat le sentiment de ceux qui veulent tout expliquer par les acides & les alcalis. Son opinion est que les acides & les alcalis ne font ni mal ni bien , qu'ils n'entretiennent ni ne guérissent aucune maladie. Il rapporte plusieurs expériences remarquables pour le prouver. Ces huit Dissertations sont écrites avec beaucoup de clarté & de methode ; l'Auteur ne s'y éloigne nulle part de son sujet , & on y trouve de sçavantes observations qui en rendent la lecture tres-attrayante.

#### INDICULUS INSTITUTIONUM THEOLOGICARUM

Veterum Patrum, quæ apertè & breviter exponunt Theologiam sive theoreticam vulgo speculativam , sive practicam. Romæ &c. C'est-à-dire , *Indicule d'Institutions Théologiques des anciens Peres, ou la Théologie speculative & pratique est traitée.* A Rome. 1701 in 4. pp. 16.

**J**Osèph Marie Thomasius de la Congrégation des Peres de l'Oratoire de Rome , qui nous a donné les anciens Sacramentaires ou Missels , adresse au Pere Mabillon ce petit écrit , qui n'est qu'un projet d'un grand Ouvrage , de la methode qu'il faudroit garder pour enseigner & apprendre la Théologie des Peres. Il remarque que si l'on ne trouve quelque moyen d'instruire les jeunes gens de la doctrine & du langage des Peres , tant par des leçons publiques que par leur étude particulière , il sera tres-difficile que des personnes qui ont passé leurs premières années à ne lire que les écrits des Modernes , puissent dans un âge avancé se familiariser avec les SS. Peres. Le moyen que Thomasius propose , est de recueillir en un seul corps les Traités des Peres , qui contiennent en abrégé les principaux points de la Doctrine Chrétienne, ou la Théologie speculative & pratique ; & afin d'en faciliter la lecture & l'intelligence , il donne les regies suivantes. La 1. Que les Peres employent les termes dans le sens

qu'ils ont dans l'Ecriture Sainte. L'exemple qu'il en donne est le nom d'*Eutrapelle*, qui est une vertu dans les Livres d'Aristote, & un vice dans les Epîtres de S. Paul: C'est pourquoy les Peres prennent toujours ce terme en mauvaise part. La 2. Que les Peres écrivant pour les ignorans comme pour les sçavans, se servoient des manières ordinaires de parler, sans rechercher avec la dernière précision la juste signification des termes. C'est ainsi qu'ils se servent du mot de *necessité*, qu'ils ne prennent pas à la rigueur pour une nécessité qui exclut absolument la liberté, mais suivant l'usage ordinaire, pour ce qu'on peut difficilement éviter. La 3. Que la plupart des Peres ayant esté elevez dans la Philosophie de Platon, se servoient de manières de parler Platoniciennes, qui font de la difficulté à ceux qui n'ont étudié que la Philosophie d'Arist. C'est pourquoy Thomassin souhaiteroit qu'on instruisist ceux qui doivent étudier en Theologie, des premiers élémens de la Philosophie Platonicienne. La 4. Qu'avant que d'entrer dans la discussion des dogmes, il faut sçavoir le jugement de l'Eglise, afin de le suivre inviolablement. La 5. Qu'il est bon de remarquer que souvent les Peres traitans d'un point de Doctrine ou de Morale, le poussent avec tant de force, qu'ils se ablent tomber dans un excez opposé. Enfin Thomassin conseille à tous ceux qui liront les Peres, de se dépouiller des préjugés de parti & d'Ecole, pour ne chercher dans leurs Livres que leurs vrais sentimens, & de se mettre à la place d'un Scythe, d'un Persan, ou d'un Indien, qui feroit cette lecture sans y prendre aucun interest.

Le Recueil que Thomassin se propose de faire, est composé des Livres suivans: du Traité de S. Cyprien, des Témoignages à Quirin; des Morales & des Regles de S. Basile; des Discours 26. 33. 34 35. 36. & 37. de S. Gregoire de Nazianze, de l'explication de la Foy Catholique de S. Epiphane, & de la Recapitulation des Heresies; des Traitez de S. Augustin, de l'Instruction des Catechumenes, du Manuel à Laurent, des Livres de la Cité de Dieu depuis le 11. jusqu'au 22. du Traité du combat Chretien, & du Livre des Heresies; de l'Avertissement de Vincent de Lerins, des Livres de fables des Héroïques, & des Decrets divins de Theodoret; du Traité de Grégoire, des doctrines Ecclesiastiques; du Traité de la Foy par S. Fulgence; des 4. Livres de Sentences d'Isidore de Seville; des 4. Livres de la foy Orthodoxe de S. Jean Damascene; des 3. Liv. des Paralleles, & du Tr. des Heresies du même Auteur.

A. PARES, Chez JEAN CUSSEON, rue S. Jacq. à l'Image de S. Jean-Bapt. *Archev. du Roy*

# LE JOURNAL

## DES

# SCAVANS.

Du LUNDY 3. AVRIL M. DCCII.

ANNALES DE LA VILLE DE TOULOUSE, DEPUIS  
*la réunion de la Comté de Toulouse à la Couronne , avec un  
 abrégé de l'ancienne Histoire de cette Ville , & un recueil de  
 divers Titres & Actes, pour servir de preuves & d'éclaircisse-  
 ment à ces Annales, &c. Par M. G. de la Faille, ancien Ca-  
 pitoul , de l'Academie des Jeux Floraux de Toulouse. Seconde  
 Partie. A Toulouse , de l'Imprimerie de G. L. Colomyès.  
 1701. I. v. in fol. pagg. 548.*

**M**ONSIEUR de la Faille fit imprimer en 1687. le premier  
 volume des Annales de la ville de Toulouse. Cette pre-  
 miere Partie, outre l'abrégé de l'ancienne Histoire de Toulouse,  
 contient les Annales de cette même Ville , depuis la réunion de  
 la Comté à la Couronne ( qui se fit en 1271. ) jusques à l'année  
 1515. La seconde Partie qu'on a achevé d'imprimer en 1701.  
 contient la suite de ces Annales depuis 1514. jusques en 1610.

L'Origine de Toulouse est entièrement inconnue. Ce que Jean  
 de Ganno Cordelier, Nicolas Bertrand & Noguier en ont écrit  
 est plein de fables ; on sçait seulement que cette partie des Gau-  
 les , qu'on appelle aujourd'huy le Languedoc , estoit partagée  
 entre deux grands Peuples , qui étoient les Volques Tectosages,  
 & les Volques Arecomiques. Toulouse estoit la Capitale des

Tectosages , & Nifine celle des Arecomiques. Strabon , Justin , & Cefar parlent des Colonies que les Tectosages menerent en Allemagne , & en Hongrie , & fur tout du voyage qu'ils firent en Afie , & de l'attaque de la Ville & du Temple de Delphes. C'eft en fuivant ces Auteurs que M. de la Faille dit qu'il faut que Touloufe foit plus ancienne que Rome , puifque les Romains ne contoient que la 160. année de la fondation de leur Ville, quand les Tectosages fortirent de leur pays pour ces grandes entreprifes. Quelques-uns difent qu'ils furent défaits miraculeufement à l'attaque du Temple de Delphes ; d'autres au contraire, qu'ils pillèrent ce Temple & qu'ils furent affligés de la pefte à leur retour. Tout cela eft fort incertain.

Les Romains ayant eu occafion de paffer dans les Gaules , pour fecourir ceux de Marfeille contre les Saliens , le Conful Fulvius y fut envoyé l'an 628. de Rome. Les Saliens furent vaincus , les Allobroges & les autres peuples voifins eurent le même fort , & le Conful Fabius ayant remporté une grande victoire fur les Eduens , la Gaule Narbonnoife qui comprenoit ce qu'on appelle aujourd'hui la Savoye , le Dauphiné , la Provence , à la réfervede Marfeille , & tout le Languedoc fut reduite en Province. Les richesses de Touloufe furent pillées par les Proconfuls Cepio & Fonteius , qui furent tous deux accufés de concuffion. Le premier perit miférablement dans la Guerre contre les Cimbres. Les Romains crurent que ce fut pour avoir enlevé l'or de Touloufe ; & de là vint , que pour marquer qu'un homme eftoit malheureux , on difoit à Rome : *Il a de l'or de Touloufe*. On recherche icy avec beaucoup de foin d'où eftoit venu cet or. Sous les Empereurs jufques au temps d'Honorius , Touloufe eut le même fort que les autres Villes conquifes. Il y a apparence que les Romains y menerent une Colonie, puis qu'on trouve une Medaille de Galba , avec cette infcription , *Tolofa Colonia*. On ne fçait pas bien le temps de l'établiffement de cette Colonie.

Sous l'Empire d'Honorius l'an 406. & 412. de Jefus-Christ les Vandales , les Visigots , & quelques autres nations du Nord , fe répandirent dans les Gaules & dans l'Italie. Rome fut prife par Alaric. Ataulphe fuccelfeur d'Alaric paffa dans la Gaule

Narbonnoise , épousa Placidie sœur d'Honorius après avoir pris la Ville de Narbonne. Sigeric qui succeda à Ataulphe , ne régna que 7. jours ; & Vallia fut mis sur le Trône. Ce Prince ayant fait la paix avec les Romains , & rendu Placidie à l'Empereur son frere , Constantius qui épousa cette Princesse , & qui fut associé à l'Empire par Honorius , ceda à Vallia la seconde Aquitaine , & quelques contrées voisines pour les posséder en Souveraineté. Ce fut en 419. que Toulouse devint la Capitale de ce nouveau Royaume , qui dura jusques en 507. sous six Rois. Alaric qui fut le dernier , ayant esté défait par Clovis dans la bataille de Vouglai , Toulouse se rendit au Vainqueur , & demeura unie à la Couronne de France jusques en 629. Alors le Roy Dagobert donna en apanage à son frere Aribert le pays de Toulouse , le Quercy , l'Agnois , le Perigord , & la Xaintonge , à condition qu'il ne prendroit pas le titre de Roy. Ce Prince se donna pourtant cette qualité , & établit sa demeure à Toulouse. Il ne régna que 3. ans , & son fils ne luy ayant survécu que quelques jours , Toulouse fut réunie à la Couronne par Dagobert. Elle y demeura attachée jusques en 778. que Charlemagne en fit la Capitale du nouveau Royaume qu'il érigea en faveur de son fils Louis qui venoit de naître. Ce Royaume comprenoit la premiere & la seconde Aquitaine , la ville & le pays de Toulouse , la Gascogne , le Languedoc , & les nouvelles Conquestes que Charles avoit fait en Espagne. On mit dans les principales Villes de ce Royaume des *Custodes* ou Comtes , qui les gouvernoient pour le jeune Roy. Le premier qui fut établi à Toulouse , fut un nommé Chorson ou Torcin. Cette dignité n'estoit pas hereditaire. Il y eut six de ces Comtes les uns après les autres. Fredelon qui gouvernoit en 848. est le dernier. Raimond frere de Fredelon qui a fondé l'Abbaye de Vabres , fut le premier des Comtes hereditaires. Il commença à gouverner en 864. sous le regne de Charles le Chauve. Ses successeurs , au nombre de quinze , devinrent tres-puissans. Raimond VII. dit le Jeune qui fut le dernier , ne laissa qu'une fille , qui estoit Jeanne de Toulouse. Elle fut mariée à Alphonse Comte de Poitiers , frere de S. Louis. Alphonse & sa femme moururent en Italie au retour d'Afrique , où ils avoient accompagné le Roy , & comme ils ne laisserent

point d'enfans, la Comté de Toulouſe fut réunie à la Couronne ſuivant le Traité de paix conclu à Paris entre le Roy S. Louis & le Comte Raimond le jeune, pere de Jeanne. Cette réunion fut faite en 1271. Les Capitouls au nom de la Ville prêterent ſerment de fidélité à Philippe III. dit le Hardi, après avoir obtenu acte de leur proteſtation, *que la Ville ſeroit maintenue dans le droit de créer ſes Capitouls, & les Capitouls dans celui de connoiſſre de la punition des crimes : que tous les Habitans ſeroient auſſi conſervez dans l'affranchiſſement de toute ſorte de Peages & de Leudes, & dans tous les autres Privileges & uſages dont ils avoient joui de tout temps.*

M. de la Faille décrit avec beaucoup d'exaſtitude, l'origine & le progrez de la Religion dans ce pays-là. Ce fut S. Saturnin qu'on nomme vulgairement S. Sernin, qui preſcha le premier l'Evangile à Toulouſe, ſous l'Empire de Dece, vers l'an de Jeſus-Chriſt 252. Ceux qui gouvernerent cette Egiſe après luy, furent S. Honorat, S. Hilaire, Rhodanius, S. Euxupere, & pluſieurs autres qui eurent beaucoup à ſouffrir ſous la domination des Rois Viſigots, parce que quelques-uns d'entre eux & ſur tout Euric favoroiſoient l'Arianisme, & perſecutoient les Catholiques. Ce fut ce même Euric qui s'apliqua à faire rediger par écrit les anciennes coutumes de ſa Nation; & c'eſt ce recueil qu'on nomme le Code des Loix des Viſigots qui a eſté donné au public par le ſçavant P. Pichou. Alaric fils d'Euric, ſuivant l'exemple de ſon pere, fit faire un extrait du Code Theodoſien par Anien ſon Chancelier, qui y joignit de courtes explications. Cet extrait fut publié à Aire ſous le nom de Loix Romaines; il le fut encore depuis dans le Languedoc, ſous le Regne de Charlemagne. Ce dernier Code ſervoit de règle aux Originaires du pays, au lieu que celui d'Euric, en ſervoit aux Gots qui s'y étoient établis par les armes. Depuis que la ville de Toulouſe eut paſſé de deſſous la domination des Gots ſous celle des François, les Evêques de Toulouſe ni les autres Prelats d'Aquitaine, n'aſſiſterent plus aux Conciles tenus dans les lieux de la dependance des Gots; mais à ceux qui furent tenus dans les lieux de la dependance des François; & l'Evêque de Toulouſe ne fut plus Suffragant de Narbonne, mais de Bourges, ce qui fut un ſujet de conteſtation entre

ces deux Metropoles , qui dura même après que le Pape Jean XXII. eut erigé Toulouse en Archevêché. Enfin cette dispute fut terminée par Innocent VIII. en 1490. Ce Pape declara par une Bulle expresse, que Jean XXII. en erigeant Toulouse en Archevêché, avoit entendu que cette Metropole ne reconnût point d'autre Primat que le S. Siege.

L'Eglise de Toulouse a souffert de grandes traverses de la part des Heretiques ; sous les Rois Gots l'Arianisme y fit beaucoup de progres , le Manicheisme s'y répandit aussi , les Henri-ciens , les Petrobrusciens & quelques autres restes des anciens Heretiques, se joignirent aux Vaudois & aux Albigeois. Les Legats des Papes firent des poursuites extraordinaires contre eux, & l'Inquisition fut établie à Toulouse sous le Comte Raimond V. Les Inquisiteurs recurent d'abord quelques traverses ; quelques-uns d'entre-eux furent tuez à Avignonet, & le Comte s'obligea de favoriser les coupables. Sous Alphonse, & depuis sous nos Rois , les Officiers de ce Tribunal exercerent leur Jurisdiction avec une entiere liberté ; mais l'heresie des Albigeois s'étant dissipée , ce Tribunal eut le même sort que la secte qui avoit donné lieu à son érection. Les mauvaises procedures de quelques Inquisiteurs interessez ne contribuerent pas peu à les decréditer. Ils se maintinrent pouttant dans le droit d'examiner les Elections des Capitouls , pour voir s'il n'y en avoit point quelqu'un suspect d'heresie. M. de Montchal Archevêque de Toulouse, obtint un Arrest du Conseil , par lequel ce droit-là luy est attribué à l'exclusion de l'Inquisiteur. Il y a encore aujourd'huy un Jacobin qui est pourveu de cette charge par sa Majesté , & qui en touche les gages ; mais il n'a plus aucune fonction.

M. de la Faille avertit le public que les Annales manuscrites de l'Hostel de ville de Toulouse , sont les originaux sur lesquels il a composé les siennes ; Il s'est aussi servi de la chronique de Guillaume Bardin , qui commence en 1031. & finit en 1454. Ces Annales sont remplies d'un grand nombre de faits tres-curieux qui ne scautoient trouver place dans cet extrait.

M. de la Faille a eu soin de faire imprimer à la fin de chaque volume, les piécés authentiques qui servent de preuves aux principaux faits qui sont rapportez dans ces Annales. Une des plus

curieuses de ces pieces , & qui fera sans doute beaucoup de plaisir aux Sçavans , est celle qui contient les Inscriptions , qui se lisent au dessous des bustes des hommes Illustres de Toulouse qui sont dans la Galerie de l'Hôtel de Ville.

OTIA , SIVE EPHEMERIDES FELSINEÆ RECENSITIORES, Flamini Mezzavacca ju. isconsulti Bononiæ ac Prothonotarii Apostolici , cum novis moderationibus ex mixtis hypothelibus clarissimorum Virorum, Tychonis , Kepleri, Bullialdi, Cassini, atque ab Observatorio Regio Parisiensi recenter habitis observationibus , ab anno 1701. ad totum annum 1720. ad longitudinem Bononiæ Gr. 34. m. 35. &c. Bononiæ 1701. Sumptibus Ludovici Mariæ Ruinetti, Bibliopolar Bonon. C'est-à-dire , *Ephemerides de Boulogne , par Flaminius Mezzavacca , pour servir depuis l'année 1701. jusques à la fin de 1720. dressez sur les observations de Tycho , de Kepler , de Bouilland, de M. Cassini, & sur celles de l'Observatoire Royal de Paris.* A Boulogne 1701. 2. v. in 4. 1. pagg. 452. 2. pp. 677.

REGIÆ SCIENTIARUM ACADEMIÆ EPHEMERIDES juxta recentissimas observationes ad Meridinum Parisi. In Observatorio Regio. Aut. Gab. Philip. de la Hire, ejusdem Academiæ Socio. Ad annum ab Incarnatione Verbi 1702. Parisiis , apud Joannem Boudot. 1701. in 4. C'est-à-dire. *Ephemerides de l'Academie Royale des Sciences , dressez pour le Meridien de Paris , & pour l'année 1702. par Gab. Philip. de la Hire de l'Academie des Sciences.* A Paris , chez Jean Boudot.

EPHEMERIDES DES MOUVEMENS CELESTES POUR l'an de Grace 1702. avec les Tables du passage de la Lune par le Meridien , & de l'heure de la pleine mer dans les principaux Ports de France , d'Hollande & d'Angleterre , pour le Meridien de Paris , par le sieur J. D. B. A Paris , chez Guillaume Valeyre , rue S. Jacques. 1702. in 4. pagg. 52.

**L**es Astronomes ont appelé Ephemerides la description des vrais lieux des Planetes dans le Zodiaque , & des confi-



gurations qu'elles font entr'elles, & avec les Etoiles fixes à chaque jour de l'année. Si l'on en cherche la premiere origine, l'on ira juiques aux temps les plus reculez de l'Antiquité.

Les inouyemens qui ont esté calculez les premiers, sont ceux du Soleil. Après avoir déterminé les jours des Equinoxes & des Solstices, on observa que le Soleil pendant le cours de l'année, en parcourant le Zodiaque d'Occident en Orient, efface par sa lumiere les Etoiles dont il s'approche; & qu'après quelque temps en s'en éloignant, elles commencent à estre visibles. On marqua les jours de l'année auxquels ces Etoiles fixes entrent dans les rayons du Soleil, & ceux auxquels elles en sortent, pour s'en servir à distinguer les temps propres pour diverses fondions de l'Agriculture & de la Medecine, & pour entreprendre des Navigations.

Hesiodé un des plus anciens Poëtes de la Grece, fit un Poëme appelé, *ἑρμηνεύσεις*, où il marque les jours auxquels le Soleil par son mouvement annuel, cache quelques-unes des principales Etoiles fixes, & les fait paroître en les quittant, & prescrit les diverses operations de l'Agriculture, auxquelles on doit s'appliquer en ces temps-là: dans celui qui est intitulé *ἠέπειτα* il marque ce que l'on doit faire en divers jours du mois lunaire, & aux autres. C'est peut-être à l'imitation d'Hesiodé qu'on a appelé Ephemerides, les descriptions journalieres des mouvemens des Planetes, qu'il ne fit qu'ébaucher sur le Soleil & sur la Lune, &c. Depuis ce temps-là on a marqué plus distinctement le lever & le coucher des Etoiles à l'égard du Soleil dans les Calendriers; & après qu'on a trouvé le mouvement des autres Planetes, l'on a construit des Tables, d'où l'on tire les Ephemerides qui marquent à chaque jour les lieux des Planetes dans le Zodiaque. Il paroît qu'il y en avoit quelque trace du temps de Virgile; car ce Poëte s'étant proposé d'imiter Hesiodé dans ses Georgiques, n'ordonne pas seulement à ceux qui s'appliquent à l'Agriculture d'observer la situation des Etoiles fixes; mais aussi celle des autres Planetes.

*Cæli menses & sidera serva*

*Frigida Saturni cæquo se se stella receptet,*

*Quis ignis cæli Cyllenius erret in orbes.*

Car les Planetes, & principalement Mercure, ne se voyant

pas en tout temps, il étoit nécessaire d'avoir recours à des Ephemerides pour sçavoir leur situation. Comme elles ne servoient que pendant un certain nombre d'années, & que ce temps étant expiré elles n'étoient gueres d'usage, l'on n'a pas eu beaucoup de soin de les conserver, & il seroit difficile d'en trouver avant le quinzième siècle. Il y a dans la Bibliothèque du Roy un manuscrit des Ephemerides de l'an 1442. avec plusieurs autres années interrompues. Les premières qui furent imprimées à peu près dans la forme qu'elles ont conservée jusques à présent, sont celles de Regiomontanus, calculées depuis 1475. jusqu'en 1506. L'on sçait de quelle utilité elles sont dans l'Astronomie, dans la Géographie, & dans la Navigation. Car quoy qu'on puisse sçavoir independamment des Ephemerides, les lieux des Planetes en les calculant par les Tables, ces calculs demandent beaucoup de temps, & sont quelquefois hors de la portée de ceux qui s'adonnent à ces professions. Aussi l'on peut remarquer que depuis le temps que les Ephemerides furent publiées, l'on se hazarda de traverser l'Océan, & de naviger en des pays inconnus, par le moyen des observations des Astres. Ces premières Ephemerides estoient tirées des Tables Alphonsines les plus correctes de ce temps-là. Stefflet, & ensuite Leovitius en calculerent sur les mêmes Tables pour plusieurs années. Copernic ayant trouvé que ces Ephemerides ne s'accordoient plus avec les observations recentes, dressa de nouvelles Tables, sur lesquels Stadius calcula des Ephemerides depuis l'an 1554. jusques en 1600. Dans cet intervalle, Moletius en a donné depuis 1564. jusques en 1584. Magin en calcula depuis 1581. jusqu'à 1620. & ce fut dans le même temps qu'Origan en donna deux gros volumes.

Kepler en travaillant aux Tables Rudolphines, commença d'en calculer depuis l'an 1617. jusqu'en 1637. & après luy Hecker en donna sur ses Tables depuis 1666. jusqu'en 1680. Kirkius se servit aussi des mêmes Tables pour calculer les siennes depuis 1681. jusqu'en 1684. & les enrichit de plusieurs belles observations qu'il fit en même temps. Argoli est un de ceux qui a le plus travaillé aux Ephemerides. Il en calcula depuis 1602. jusqu'en 1640. suivant les Tables de Copernic; & après la publication des Tables de Longomontanus suivant les observations de Tycho,

Tycho , il en calcula depuis l'an 1620. jusqu'en 1700. Après que Lantberge eut publié ses Tables , Duret & Montebrun calculerent des Ephemerides pour plusieurs années ; ils furent suivis de Titis , de Malvasia , de Montanari & de Grassini , qui y ajoutèrent les Ephemerides du Soleil selon les observations de M. Cassini. Mrs Beaugit & le Fevre, ont aussi fait quelques années des Ephemerides avant la fin du siècle passé.

Mezzavacca en a donné d'abord depuis l'an 1675. jusqu'en 1712. calculées sur les Hypotheses de Tycho , de Lantberge , de Bouillaut & de Cassini. Il vient presentement d'en publier deux Tomes.

Dans le 1. Qui leur sert d'introduction, il donne les operations Arithmetiques qui sont à l'usage de l'Astronomie , un abrégé de la Sphere, les Elemens de la Trigonometrie, des Logarithmes , de l'Astrologie , & de la Gnomonique , la construction de la figure celeste & toutes les Tables necessaires à cette construction & aux directions Astrologiques. Dans ces Tables on trouve le Catalogue des Villes principales, dont les Longitudes & les Latitudes sont tirées de divers Auteurs anciens sans avoir égard aux observations nouvelles ; de là vient qu'il a mis *Ambianum* des anciens , & Amiens des modernes avec des Longitudes & Latitudes différentes ; qu'il donne à Bourdeaux & à Perpignan la même Longitude , &c. Les autres Tables sont fort bien construites. Il a réduit en heures , minutes & secondes plusieurs de celles que l'on a coutume de calculer en degrez & minutes , & particulièrement celle de l'Ascension droite pour tous les degrez du Zodiaque jusqu'à neuf degrez de Latitude Septentrionale & Meridionale.

Dans le second Tome , il a donné les Ephemerides depuis 1701. jusqu'à 1720. Il en avoit déjà publié jusqu'en 1711. mais il a reformé particulièrement les mouvemens de Jupiter suivant les nouvelles observations ; & touchant le Soleil & Saturne , il a corrigé les erreurs qui s'étoient glissées depuis l'an 1707.

M. de la Hire le fils, de l'Academie Royale des Sciences, s'est chargé de donner tous les ans des Ephemerides qui sont intitulées *Regiæ Scientiarum Academiæ Ephemerides*. Les mouvemens des Planetes y sont marquez pour chaque jour , &

leur Latitude de dix en dix , & les Aspects des Planetes avec la Lune & entr'elles & les Eclipses. Il les a continuées jusqu'à la presente année 1702. Comme ces Ephemerides sont fondées sur les observations recentes faites à l'Observatoire , il y a lieu de croire qu'elles sont les plus justes de celles qui ont paru jusqu'à present.

L'on a imprimé aussi à Roïen dans le même-temps des Ephemerides de M. D. B. où sont marquez les lieux des Planetes en Longitude pour chaque jour, la Latitude de la Lune pour tous les jours, & celle des autres Planetes de dix en dix aussi-bien que les Aspects des Planetes avec la Lune & entr'elles. On y a aussi ajouté les Tables du Passage de la Lune par le Meridien, de la difference des Meridiens , de l'heure de la pleine mer de plusieurs Ports & Haures, &c. Quoy qu'on ne marque pas quelles sont les Tables sur lesquelles on a calculé ces Ephemerides, il paroît cependant que celles dont on s'est servi sont assez bonnes. L'Auteur a ajouté à la fin un Traité de l'usage des Ephemerides par rapport à l'Astronomie & à l'Astrologie judiciaire , avec des regles pour conjecturer les changemens de temps, & choisir les jours les plus heureux à la navigation ou à voyager , & les plus propres à l'Agriculture , & à prendre des remedes. Il paroît qu'on a voulu par là contenter les personnes qui se plaisent aux prediCTIONS Astrologiques ; car pour l'Auteur il paroît convaincu de l'incertitude de l'Astrologie , puis qu'il avouë qu'on ne peut positivement déterminer ce que les Etoiles doivent influencer , à cause que l'experience sur laquelle on se fonde est tres-courte , & qu'il y a une si grande quantité de combinaisons à faire , qu'il n'est pas aisé de concilier tant de significations , souvent toutes contraires , pour pouvoir predire des effets avec certitude.

DE L'USAGE DE LA FREQUENTE SAIGNE'E DANS  
*la cure des Fièvres.* A Paris , chez Laurent d'Houry , rue S.  
Severin. In 12. pp. 374.

**L**E dessein de l'Auteur dans ce Livre , est de montrer que la frequente saignée est contraire aux systêmes des nouveaux & des anciens Medecins. L'Ouvrage est divisé en trois parties,

Dans la premiere, on voit que les systêmes nouveaux sont opposez à la frequente saignée. Dans la seconde, que l'hypothese même de Galien & des plus fameux Galenistes combat cet usage. La troisieme, fait le parallele des systêmes nouveaux avec l'Hypothese de Galien, & l'on y découvre en quoy conviennent, & en quoy different les Galenistes & les Modernes. Nous ne savons pas précisément en quel siecle a commencé l'usage de la frequente saignée. Si nous en croyons un celebre Medecin de Paris, cet usage fut introduit en 1582. par Leonard Botal, dont les maximes furent combatuës par Bonaventure Grangier aussi Medecin de Paris. L'Auteur du livre intitulé : *Reflexions sur les bons & sur les mauvais effets de la frequente saignée*, pretend que ce remede n'a eu tant de cours que depuis cinquante ans. Il paroît néanmoins par le témoignage de Celse, qui vivoit sous Auguste, que la methode de recourir à la saignée dans presque toutes les maladies, est beaucoup plus ancienne. La saignée, dit-il, n'est pas un remede nouveau ; mais c'est une nouveauté de s'en servir presque dans toutes sortes de maux. *Sanguinem intus venâ mittere, novum non est ; sed nullum morbum esse in quo non mittatur, novum est.* Quoy qu'il en soit, il est certain que dans les derniers siecles, les Medecins les plus distinguez, ceux mêmes qui estoient les plus attachez à la doctrine de Galien, n'ont point cru qu'il fallût saigner si souvent. Fernel dit que ceux qui suivent cette methode, le font pour couvrir leur ignorance, Baillou, que ce sont des sanguinaires & des cruels, Vallesius les tourne en ridicules. Notre Auteur n'oublie rien dans sa premiere Partie non plus que dans les autres, pour confirmer le sentiment de ces Ecrivains. Il donne d'abord une idée generale des nouveaux systêmes sur la cause des fièvres, & rapporte d'une maniere curieuse & sçavante, tout ce qui s'est jamais dit & pensé sur ce sujet entre les Medecins modernes. Après quoy, il fait voir premierement que suivant toutes ces opinions, quelque differentes qu'elles soient, la saignée ne détruit pas la cause des fièvres ; secondement, qu'en saignant souvent on affoiblit la chaleur naturelle, qu'on rend le sang plus susceptible de l'effervescence fiévreuse. Pour prouver ces trois propositions, il montre que les systêmes modernes se reduisent à deux

opinions principales : l'une que la matiere de la fièvre s'amasse hors des vaisseaux du sang ; l'autre qu'elle se forme immédiatement dans les veines & dans les arteres. Cela posé , il fait voir que dans la premiere opinion il est impossible que la saignée détruise la cause de la fièvre. On convient , dit-il , que la saignée ne peut évacuer que ce qui est dans les veines & dans les arteres ; on suppose en même temps que la matiere fiévreuse se forme ailleurs , & ne se mêle dans le sang que quand la fièvre s'allume : Donc la saignée ne peut tirer cette matiere que dans le temps qu'elle est mêlée avec le sang , & qu'elle cause actuellement la fièvre. Mais en évacuant ainsi les humeurs fiévreuses , la saignée n'ôte pas au foyer de la fièvre la disposition d'en former de nouvelles , & n'empêche pas ces mêmes humeurs après qu'elles ont été formées , de couler dans les vaisseaux sanguins , de même qu'en ôtant de l'eau d'un vaisseau qui est sur le feu , on n'empêche point pour cela les atomes de feu de s'introduire dans le vaisseau , & d'y produire le bouillonnement ; on voit même par là que la fréquente saignée , au lieu de rafraichir le sang doit l'échauffer davantage. En effet lors qu'on diminue une liqueur que le feu fait bouillir , le bouillonnement en devient bien-tôt plus grand , & dure davantage : Car les atomes de feu qui passent continuellement & en même quantité par les pores du vaisseau , trouvant moins de matiere , l'agitent avec plus de facilité. On peut expliquer par ce moyen pourquoy après plusieurs saignées , on voit si souvent les fièvres intermittentes devenir continuës , & les continuës redoubler avec tant de violence. Quant à la seconde opinion , sçavoir , que la matiere fiévreuse se forme immédiatement dans le sang , l'Auteur pretend de même en conclure que la saignée , & sur tout la saignée fréquente , est un secours inutile & même dangereux. Si le levain de la fièvre , dit-il , est dans les vaisseaux sanguins ; pour le détruire , il faut , ou le corriger , ou l'évacuer : or c'est ce que la saignée ne sçauroit faire. Premièrement elle ne peut le corriger ; car puisque ce levain est une humeur acide & amere mêlée de soufre , d'huile & de divers sels , ainsi que les partisans de ce systéme le soutiennent , on ne peut raisonnablement penser qu'en saignant souvent on puisse adoucir l'amertume

tume du foupbre , temperer l'acidité de la lymphe , émouffer la pointe des fels , moderer l'acrimonie des fucs , en un mot donner aux particules heterogenes la figure & la proportion neceffaire pour s'unir au fang , pour circuler & pour fermenter doucement avec luy. Que l'on tire d'un tonneau auffi fouvent que l'on voudra d'un vin qui s'y fera aigri , le vin ne perdra rien pour cela de fon aigreur ni de fes autres mauvaifes qualitez. Si ce remede eft inutile pour corriger le levain de la fièvre , il ne l'eft pas moins pour l'évacuer. Il eft vray que la faignée peut tirer le mauvais fang , mais elle tire auffi le bon. A quoy donc peut fervir , demande notre Auteur , une évacuation qui ofte fans diftinction les bonnes humeurs & les mauvaifes ? En vain on répondra que la faignée en tire plus de mauvaifes , puifque les unes & les autres eftant meflées , doivent fortir confufément. L'Auteur ajoute que les bonnes doivent fortir en plus grande abondance , parce que les mauvaifes eftant plus peſantes , ont moins de difpofition à s'échaper. De même que fi l'on perçoit un tonneau plein de vin & d'eau meſlez , il en fortiroit , dit-il , moins d'eau que de vin nonobſtant le mélange , parce que le vin eft plus leger & a plus d'eſprits. Il eft bon de remarquer que ce que rapporte icy l'Auteur , n'eſt pas certain. Car fi l'on met dans une taſſe faite de bois de Lierre une égale quantité d'eau & de vin meſlez enfemble , on voit l'eau ſeule , peu de temps après , tomber par goutte à travers la taſſe , & le vin reſter dans le vaiſſeau. Si l'on met encore dans un couloir de papier gris un mélange d'eau & de vin , il fort moins de vin que d'eau , enſorte que la peſanteur des liquides que l'Auteur regarde icy comme un obſtacle à leur sortie , eſt ce qui la favoriſe. Mais il ne faut pas confondre l'évaporation des liqueurs , avec l'évacuation dont je parle , car on ſçait bien que dans l'évaporation , le plus ſubtil s'échape toujours en plus grande quantité. Cependant quoy que la preuve qu'apporte notre Auteur ne ſoit pas ſeure , il ne laiſſe pas de pouvoir eſtre vray par d'autres raiſons , que la faignée tire plus de bonnes humeurs que de mauvaifes ; & un Medecin Italien a fait voir par ſes obſervations , qu'elle tire neuf fois plus de bonnes humeurs que d'autres. Quand on accorderoit contre toute poſſibilité , pourſuit l'Auteur , que la faignée évacue plus

de mauvais sang que de bon , il ne s'ensuivroit pas que la fréquente saignée fut utile , puis qu'en évacuant les plus méchans sucs du corps on affoiblit toujours les malades , en sorte que plus l'évacuation est abondante & répétée , plus les faiblesses sont grandes & longues. Témoin ce qui arrive aux hydropiques , lors qu'après l'opération qu'on nomme Paracenthèse , on leur tire trop d'eau à la fois , ou trop souvent : Or on ne peut douter que le sang , quelque corrompu qu'on le suppose , n'ait encore plus d'esprits , & ne soit par conséquent plus nécessaire à la vie que l'eau des hydropiques. Après ce raisonnement , l'Auteur passe à sa seconde proposition , sçavoir que les fréquentes saignées , loin d'augmenter la chaleur naturelle , la diminuent & la mettent par là hors d'état de vaincre le levain de la fièvre. Il est certain , dit-il , que la chaleur naturelle vient du sang , & des esprits renfermez dans le sang : Or cela posé , on voit clairement qu'à proportion que la saignée tire du sang & des esprits , à proportion aussi la chaleur naturelle doit s'affoiblir. Pour la troisième proposition , sçavoir qu'après plusieurs saignées la masse du sang devient plus susceptible des levains de la fièvre , il la prouve par l'aigreur que la disposition des esprits cause au sang ; car moins le sang a d'esprits , & plus il a de disposition à s'aigrir ; plus le sang est aigri & plus il est susceptible de l'effervescence fiévreuse. Il appuie ces 2. propositions de plusieurs raisons Physiques tirées des modernes & des anciens , comme de Willis , de Sennert , de Sydenham , d'Hipocrate &c. & fait sur ce sujet d'utiles & de sçavantes réflexions , que je suis obligé de passer de peur de me trop étendre.

L'Auteur n'en demeure pas là , il prétend que la fréquence saignée empêche aussi les crises. Pour une bonne crise , il faut que la chaleur naturelle soit assez forte pour dompter les levains fiévreux , que les couloirs soient bien conditionnez pour filtrer les humeurs , afin qu'ensuite elles soient ou chassées par les urines & par les selles , ou emportées par les sucs & par la transpiration. Il faut encore que le battement des artères soit assez fort pour pousser la masse du sang dans tous les canaux , & l'y faire circuler d'une manière égale. Mais la force de la chaleur naturelle , la bonne disposition des cribles , la tension des fibres ,



l'aridité des pores, la regularité du ballement des artères, l'égalité du mouvement circulaire des humeurs dépendent absolument d'une suffisante quantité de sang & d'esprits, sans quoy les fermentations & les digestions vitales languissent, la circulation du sang se ralentit, les fibres des tamis se relâchent, leur ressort diminué, les pores s'affaissent & se bouchent, de sorte que les matieres heterogenes ne pouvant plus être filtrées, s'y arrestent ou demeurent confonduës dans la masse du sang, parce que les artères manquent de force pour les pousser jusques aux cribles & aux émonctoires. De là les jaunisses & les hydropiques, suites ordinaires des frequentes saignées. L'Auteur appuye tout cela du témoignage des plus fameux Medecins, & fait voir avec beaucoup de jugement & d'érudition, que les modernes ont tiré de leurs principes les mêmes consequences que luy, contre la frequente saignée. Il ne laisse pas échaper les approbations authentiques que plusieurs Medecins de la faculté de Paris ont données au livre d'un de leurs Confreres, où la frequente saignée se trouve combattue. Celle de M. Fagon Premier Medecin n'est pas omise, dans laquelle ce grand Homme dit que ce Livre peut engager les Medecins prevenus à faire des reflexions qu'ils déterminent à une pratique plus heureuse; ni celle de M. de Saintyon, qui avouë qu'il voudroit de tout son cœur que tous les Medecins pussent lire le Livre de son Confrere avec toute l'application qu'il merite; parce que les jeunes entreroient, dit-il, dans la bonne voye, & que les vieux reviendroient peut estre de la fureur qu'ils ont pour la saignée.

L'Auteur ne se contente pas d'établir les maximes des plus fameux Medecins contre la frequente saignée, il répond encore aux principales objections que font d'ordinaire les Partisans de ce remede, & fait connoître que quand on guerit après avoir esté saigné souvent, ce n'est point par la saignée, mais de la saignée qu'on échappe. Il rapporte là dessus la raillerie d'un celebre Medecin nommé Lucas Antonius Porcius, lequel compare ceux qui saignent souvent dans les fièvres, aux personnes qui pour secourir une maison embrasée, commencent par jeter les meubles les plus precieux par les fenestres, & ensuite courent éteindre l'incendie avec de l'eau.

Dans la seconde partie l'Auteur montre que selon l'hypothese de Galien & des Galenistes, la saignée est un mauvais remede pour les fièvres; il fait voir outre cela que la methode même de cet ancien Medecin est contraire à la frequente saignée; & il en rapporte des passages où l'on se convainc par Galien même, que Galien est de tous les Medecins le plus opposé à la saignée. Il montre après cela que les plus fameux Galenistes ont tous esté contraires au frequent usage de ce remede; il cite principalement Fernel comme un des plus considerables, & rapporte sur ce sujet tout ce qu'il y a de plus fort & de plus convaincant.

On voit dans la troisieme Partie le parallele des Galenistes & des Modernes au sujet de la saignée. Cette Partie comprend deux chapitres; le premier expose en ruoy les Modernes s'accordent avec les Galenistes; & le second, en quoy ils differrent. Il seroit à souhaiter que tous les Livres qui paroissent sur la Medecine, fussent écrits avec autant d'érudition, de methode & de jugement que celui-cy. On n'autoit pas lieu de se plaindre de cette foule d'Ouvrages, dont certains Medecins accablent tous les jours le public.

#### EXTRAIT D'UNE LETTRE ECRITE DE LA HAYE

*le 9. de Mars 1702. Par M. Bernard, Auteur de la Rep. des Lettres, à M. Andry Docteur de la Faculté de Medecine de Paris.*

**V**Oicy, Monsieur, ce qui est arrivé depuis peu à Scheveling petit village à demi lieuë de la Haye. Après une violente tempeste, un pêcheur se promenant sur le rivage, vit venir à luy un animal resant l'eau en volant comme ont accoutumé de faire quelquefois les Hirondelles. Après avoir volé quelque temps il tomba dans l'eau, & le pêcheur se jeta sur luy & le prit. C'est une espee de poisson semblable à une tortuë, un peu plus grand que le fond d'une assiette, & ayant des ailes qui sortent aux deux cotés de son espee de maison avec lesquelles il vole. On prétend qu'on n'a jamais rien vu de semblable en ce pays. Il est mort peu de temps après, & on l'est allé voir par curiosité. Je n'apprend pas qu'on l'ait disséqué.

*Faute survenue dans le precedent Journal.*

Pag. 203. lig. dernière, qu'il y entre, lisez, qu'il y en entre.

A PARIS, Chez JEAN CUSSON, rue S. Jacq. à l'Image de S. Jean-Bapt. Avec Priv. du Roy.

# LE JOURNAL

## DES

# SCAVANS.

Du LUNDY 10. AVRIL M. DCCII.

HISTOIRE DU CHRISTIANISME , OU L'ON FAIT  
*voir l'Origine & l'Antiquité de ses veritez.* A Paris, chez  
 Jacques Collombat. 1701. 2. Tom. in 12. Tom. 1. pp. 232. Tom.  
 2. pp. 239.

**L**A veritable Religion connue des Patriarches , annoncée  
 par les Prophetes , portée au plus haut point de sa perfec-  
 tion par Jesus-Christ , prêchée par les Apôtres , scellée du sang  
 des Martyrs & defendue contre les Payens, les Juifs & les In-  
 fideles par tant d'écrits des anciens Chrétiens , a esté soutenuë  
 dans ces derniers siècles contre les Impies & les Achéés par quan-  
 tité d'Ouvrages. Dans le siècle passé le Traité de Louis Vivez ,  
 de la verité de la Religion Chretienne , & dans celuy-cy le pe-  
 tit Livre de Grotius , de la verité de la Religion Chretienne ,  
 les Pensées de M. Paschal , la demonstration Evangelique du sça-  
 vant M. Huët ancien Evêque d'Avranches , & même les  
 deux Tomes de la verité de la Religion du sieur Abbadie ont  
 esté generalement estimez. Après tant d'excellens Ouvrages, on  
 ne devoit plus écrire sur cette matiere importante , qu'on ne  
 dit quelque chose de nouveau & de plus fort , ou du moins que  
 d'on ne mit dans un nouveau jour les preuves & les raisonnemens  
 qui ont déjà esté employez ; ou enfin qu'on ne traitât les matie-

res avec plus d'étendue & d'éloquence , d'autant plus qu'il est tres-dangereux de défendre cette cause foiblement , & d'appuyer une aussi grande vérité que celle-là sur des fondemens peu solides. C'est par cette règle que le public doit juger du mérite de l'Ouvrage Anonyme dont nous parlons. On prétend ( Préface ) y remonter aux premières inspirations , & à remarquer , *quelle Loy a premierement regné sur les hommes. Parce que celle-là vint de Dieu sans contestation , & que les hommes nouvellement sortis de ses mains , ne pouvoient estre gouvernez que par la Loy de son Esprit.* L'Auteur entreprend ensuite de s'attacher à remarquer les progrès de cette Loy Sainte , la prospérité de ceux qui lui ont esté fidèles ; l'égarement de ceux qui l'ont violée ; les liaisons des effets avec leurs principes , & des commencemens avec leur fin. C'est ce qu'il explique plus clairement dans la division de son Ouvrage. Dans le premier Livre , dit-il , où l'on admettra pour premier principe cette vérité , IL N'Y A QU'UN DIEU , on fera l'Histoire de la Création jusqu'à Moïse. Dans le second , on continuera cette Histoire jusqu'à JESUS-CHRIST , & dans les deux derniers on écrira la naissance de JESUS-CHRIST , sa vie , sa mort & sa résurrection jusques à la descente du S. Esprit sur les Apôtres. Pour établir l'existence de Dieu , il prétend ( pag. 9. T. 1. ) que » les Athées qui rapportent à la nature , à l'art , ou à la fortune » tout ce qui se passe dans le monde ; de quelque manière qu'ils » s'expriment , entendent toujours par *art , nature , ou fortune* , » une intelligence au dessus d'eux ; que cette intelligence est » Dieu-même : Et que tous les noms différens en apparence , » que les Philosophes ont donnez à leur premier principe , sont » au fond les mêmes , & expriment Dieu ou l'idée de Dieu. C'est un paradoxe qu'on ne luy passera pas aisément. Il est vray que les lumières & les sentimens intérieurs de tous les hommes , les portent à croire qu'il y a un Dieu , & que c'est une preuve de son existence. Mais il se peut faire qu'ils étouffent ces lumières & ces sentimens au moins pour un temps ; qu'ils ne veuillent pas connoître celui qu'ils ne pourroient ignorer , s'ils usoient bien de leur raison ; qu'ils se persuadent par de faux raisonnemens qu'il n'y a point de Dieu , & qu'ils rapportent toutes choses à la Nature , non considérée comme une intelligence suprême qu'ils

ne reconnoissent pas , mais comme la vertu , l'arrangement , les proprieté de tous les êtres corporels : & enfin , comme dit l'Apôtre , qu'en punition de leurs crimes , ils ne glorifient point comme Dieu , ce Dieu qu'ils ont connu ; qu'ils s'égarent dans leurs vains raisonnemens , & que leur cœur destitué d'intelligence & rempli de tenebres , considere des creatures comme des Divinitez , & leur transfere l'honneur qui n'est dû qu'à Dieu. C'est ce qu'on a crû devoir remarquer sur cette preuve que l'Auteur Anon/ e nous donne de l'existence de Dieu , afin que personne n'y soit trompé.

Cet Auteur prouve la verité de l'Histoire de Moyse , parce que ce qu'elle rapporte , convient mieux aux idées que doivent avoir les hommes de l'ordre dans lequel les choses ont été faites. *On peut, dit-il, (p.23.r.t.) conjecturer vraisemblablement que l'homme a été créé le dernier de toutes choses , parce que nous voyons que l'air , le feu , la terre , les eaux lui sont utiles , sans qu'il leur soit d'aucun usage : L'on doit dire aussi que l'homme n'est pas fait pour le monde , puisque le monde & tout ce qu'il contient est fait pour lui.* C'est une maxime dont les Cartesiens ne conviennent pas. L'Histoire de Moyse nous découvre la source & l'origine de la corruption de l'homme , qui sans cela est incompréhensible : C'est une autre preuve de sa verité que notre Auteur a tirée de M. Pascal. Enfin son antiquité en prouve invinciblement la verité. Mais les argumens que notre Auteur apporte pour la montrer , ne paroissent pas tous invincibles. Celui qu'il tire de la comparaison de la Theologie fabuleuse des Payens avec des Histoires rapportées par Moyse , de qui il prétend qu'elles sont tirées , est de cette nature. Par exemple , quelle conviction a-t-on que le Bacchus des Grecs soit Moyse ; que le Jardin des Hesperides soit le Paradis terrestre ; que Saturne soit le portrait d'Adam ; que leur Hercule soit le San son des Hebreux ; que l'Igienie d'Homere est la fille de Joseph ; que Hector , Achilles , Agamemnon , Helene & Paris n'ont jamais été dans la nature , & que ce ne sont que des Histoires de l'ancien Testament , que l'on a déguisées en changeant les noms des personnes ? Y aura-t-il quelqu'un assez credule pour se persuader que ce que les Poëtes ont feint que Bacchus étoit

forti de la cuisse de Jupiter , n'a d'autre fondement que cette phrase Hébraïque *sortir de la cuisse* d'une personne pour signifier *estre son fils*.

Il paroît encore moins vraisemblable que l'*Oromazdis*, le *Mithris*, & l'*Ormionus* des Chaldeens soient les trois Personnes de la Trinité , comme l'Auteur le suppose ; & je doute fort que les Théologiens trouvent bien jüst le parallèle des trois Personnes de la Trinité avec les trois dimensions de la substance étendue. Les critiques ne seront pas mieux d'accord avec notre Auteur sur les Livres de Zoroastre & de Mercure Trismégiste, qu'il cite comme des Ouvrages véritables , quoy qu'ils les croient supposés.

L'Auteur ayant traité en general de la vérité & de l'antiquité de l'Histoire de Moïse , fait diverses reflexions sur l'Histoire de la création , comme sur l'estat d'immortalité , dans lequel le premier homme avoit esté créé ; sur l'institution du Mariage par ces paroles , *Ils seront deux dans une seule chair* , à laquelle Jesus-Christ n'a rien changé ; sur l'origine & la communication du péché ; sur la mort & les peines auxquelles l'homme fut condamné en conséquence. Il observe en passant , que les Payens ont crû l'ame immortelle , & les peines & les recompenses de l'autre vie. Il rapporte enfin diverses considerations sur la maniere dont Dieu fit connoître à nos premiers Peres le Mystere de l'Incarnation , & l'obligation où seroient les hommes de repurger le péché par la Penitence. Il avertit qu'il ne faut point se flater que la Penitence de nos Peres , ou une semblable fût capables d'effacer nos pechez : Qu'il les faut laver dans une autre piscine , c'est-à-dire , comme l'Auteur l'explique , mais un peu obscurément , par les Sacrements du Baptême & de la Penitence institués par Jesus-Christ. Le second Livre est un recit abrégé de l'Histoire Sainte depuis Noé jusqu'à Jesus-Christ. Le troisième est une Histoire de Jesus-Christ, tirée des Evangelistes & du stile de l'Auteur.

Il a eu soin , pour rendre son Ouvrage plus utile d'y jeter de temps en temps des reflexions morales. En voicy une assez curieuse. (pag. 83. T. 1.) *Le sommeil du premier homme , & la maniere dont il reçut de la main de Dieu la femme qu'il lui presenta*

*présenta, sont des leçons pour tous ceux qui sont appellez à la sainteté du Mariage. Son sommeil leur apprena à ne point consulter leurs sens ni leur ambition dans le choix qu'ils doivent faire d'une femme ; mais à se reposer en Dieu, & à tâcher de la découvrir par la prière. Ils peuvent bien se faire des établissemens avantageux par de riches alliances ; mais en épousant des femmes qui leur apportent de grands biens, ils épousent aussi quelquefois de grands vices & des chagrins éternels. Ils sont riches sans estre heureux ; à leur aise sans estre tranquilles ; comblez de biens sans estre contents. Cette reflexion est d'autant plus remarquable, que peu de personnes se feroient avisées de la faire en lisant cet endroit de la Genèse.*

# JOAN. SCHILTERI DE PARAGIO ET APANAGIO

*succincta expositio. Itemque de Feudis Juris Francici Dissertatio. Accesserunt de successione lineari velitationes nec non Justi Meieri de rei Feudalis vindicatione disceptatio. Argentorati. Sumptibus Theodori Lersé. 1701. C'est-à-dire, Traité sommaire du Parage & de l'Apanage, par Jean Schlier, avec une dissertation des Fiefs du Droit François, à quoy l'on a ajouté des Controverses sur la succession par ligne, & une dispute de Juste Meier, concernant la mouvance des choses tenues en Fief. A Strasbourg. 1701. in 4. pagg. 212.*

**C**E Livre contient plusieurs Traitez, qui ont tous rapport les uns aux autres. L'Auteur traite dans le premier des droits de Parage & d'Apanage, parce qu'ils ont une même origine : & quoy qu'il y ait plusieurs différences entre ces deux sortes de droits, ils ont tant d'affinité néanmoins, qu'ils se trouvent quelquefois confondus l'un avec l'autre. Le Parage & l'Apanage sont corrélatifs au droit d'aînesse, dont ils procedent, comme de deux ruisseaux d'une même source. Tenir en Parage, est lors que les puînéz tiennent de leur aîné la part qui leur est échue dans les Fiefs qu'ils ont partagé avec luy ; ils tiennent en Apanage, ce qui leur a esté accordé par forme de pension & d'alimens. Le Parager est heritier & propriétaire de sa portion : l'Apanager est exclus de la succession, & n'a qu'une simple provision à vie.

Le Parage est réglé par la Loy ou par la coutume à une certaine quantité & qualité de biens ; l'Apanage est incertain & se fait suivant les facultez & la dignité des personnes. L'un est un droit réel , & l'autre est personnel ou mixte. Après que M. Schilter a établi les principes de cette matiere , il en fait l'application à plusieurs cas , qui ont particulièrement rapport aux dispositions faites par les Testamens , Act's & Traitez passés dans la maison des Electeurs & Comtes Palatins du Rhin. Il fait voir qu'il y a des cas où l'Apanage participe quelquefois du Parage ; d'autres où le titre d'Apanage se change en celui d'heritier ; d'autres où l'aîné & le second fils ont chacun le gouvernement d'une Principauté , & leurs cadets sont réduits à de simples Apanages. Le Parage dure en Allemagne dans toute la descende des aînez & des puînez , au lieu qu'en France il finit au septième degré dans les Coutumes qui l'admettent.

La dissertation des Fiefs du Droit François , est le preliminaire d'une question importante touchant la maniere de succeder à l'Electorat. Dans tous les pays où l'usage des Fiefs a esté receu , les enfans mâles y succedoient également sans aucun droit ni prerogative en faveur des aînez. Ce n'est selon M. Schilter , que depuis le temps de Charlemagne que nos François ont introduit le droit d'aînesse dans les Fiefs pour soutenir l'éclat de leur nom , & conserver la grandeur des Maisons Illustres ; mais que dans l'Italie , en Allemagne , & parmi les autres nations on y a gardé l'égalité établie dans les successions par le droit de nature & le droit des gens. Qu de là est venue la distinction de deux sortes de Fiefs : les uns qu'on appelle , *Juris Franei* , qui sont indivisibles & qui appartiennent entierement à l'aîné ; & les autres *Juris Longobardici* , & *Germanici* , qui sont sujets à partage dans les successions selon l'ancien usage des Lombards , qui est dans toute l'Allemagne le droit commun des Fiefs. L'Auteur dit que dans la suite le nouvel usage des Fiefs du Droit François a passé de la France , dans la Flandre & dans les Comtez d'Hollande & de Zelande , & le Domaine de Frise , qu'il a esté receu en Allemagne , & que plusieurs ont estimé que Frederic I. en avoit fait une loy generale pour tout l'Empire ; mais que la constitution de cet Empereur , défend seulement la divi-



sion des Fiefs Regaliens, & permet de les posséder par indivis & en commun, dont il y a plusieurs exemples, qui sont rapportez par l'Auteur, dans les Electorats Ecclesiastiques & Seculiers. Son opinion est que le droit d'ainesse n'a esté établi dans l'Empire que par la Bulle d'or de l'Empereur Charles IV. & pour les seuls Electorats Seculiers. Cette Bulle ayant appelé au droit de l'Electorat premierement le fils aîné, en second lieu après le décès de l'aîné mort sans enfans, les freres de la ligne paternelle suivant l'ordre de leur naissance; & en troisième lieu au défaut des uns & des autres & de leurs descendans, le plus proche parent de la ligne. On n'a jamais douté que le droit & prerogative d'ainesse n'eût lieu dans le premier & second ordre de succéder des enfans & des freres de l'Electeur & leurs descendans; mais à l'égard du troisième ordre, qui est des collateraux plus éloignez, il y a beaucoup de difficulté, si c'est le plus proche en degré ou le plus proche en ligne, qui y est appelé. Les Docteurs sont partagez sur cette question. Goldast, Linnaeus & plusieurs autres tiennent que le droit d'ainesse n'a point esté introduit dans cette troisième classe, & qu'elle a esté laissée à la disposition du droit commun, qui donne la preference à la proximité du degré. Engelbrecht au contraire a fait une dissertation pour prouver qu'on doit succéder dans ce troisième ordre, de même que dans les deux premiers, suivant la prerogative de la ligne; en quoy il a esté suivi par quelques-uns. Notre Auteur est du parti des premiers, & continuant d'expliquer les principes sur l'indivisibilité des Fiefs, il pose pour maxime, que pour juger de la nature d'un Fief, il faut principalement avoir égard à sa situation; que s'il est situé en Allemagne, on doit presumer qu'il est *juris Longobardici* & qu'il se regit suivant l'ancien usage des Fiefs, à moins qu'il n'y ait des preuves du contraire; & qu'étant situé en France & dans les pays qui faisoient autrefois partie de la France, la presumption est qu'il se gouverne par le droit des François. C'est par ce principe qu'il decide que la souveraineté de Neuchâstel étant un ancien Fief de ce Royaume, elle en a retenu la nature fœdale, quant à la succession. Mais ce Docteur paroît peu instruit de l'Histoire de France & de Bourgogne, & des usages qui s'y sont toujours observez pour les

Fiefs. On n'y y a jamais suivi la succession par ligne, comme il se voit par des exemples celebres. Il n'y a que dans la succession à la Couronne, où cette maniere de succeder ait lieu en faveur des mâles, mais la succession par ligne est inconnue dans les Fiefs. Les autoritez qu'il cite, au nombre de quatre, n'ont d'application qu'à la ligne directe, dans laquelle la representation a lieu à l'infini; & non à la collaterale, dans laquelle la representation est bornée à certain degré. La succession par ligne n'y a pas même lieu pour les Fiefs indivisibles; l'indivisibilité fait qu'un seul succède, mais au surplus l'on suit les regles de la succession ordinaire.

Le troisième Traité qui suit est de M. Textor, premier Syndic de la ville de Francfort sur le Mein. En voicy le sujet. Après le deceds du Prince Charles Electeur Palatin, arrivé au mois de May de l'an 1685. la branche des Ducs de Simmeren ayant esté éteinte en sa personne, il y eut contestation entre le Prince Guillaume Duc de Neubourg & le Prince Louis Leopold Duc de Veldents pour la succession à l'Electorat. Le premier comme Chef de la branche aînée des Comtes de Veldents, descendu en ligne directe d'Estienne tige commune des Ducs de Simmeren se fendoit sur la priorité de la ligne. Le second, quoy que de la branche cadette avoit pour luy la proximité du degré. Ils remirent la décision de leur differend au jugement de l'Empereur & des Electeurs pour estre réglé suivant la Bulle d'or & les Loix fondamentales de l'Empire. Le Prince de Veldents engagea M. Schilter à écrire pour la défense de sa cause. Comme M. Textor quelques années auparavant & lors qu'il étoit Professeur en Droit en l'Université Electorale Palatine, avoit soutenu dans une dispute publique la preference de la ligne, M. Schilter entreprit de combattre ses raisons, en établissant la prerogative du degré; mais pour épargner l'honneur & menager la reputation de son adversaire, il ne voulut point l'attaquer ouvertement; il s'attacha seulement à refuter Engelbrecht, Auteur de l'opinion contraire, dont ce Docteur avoit emprunté les moyens & les preuves. M. Textor piqué des traits qui avoient esté lancez contre Engelbrecht, répondit aux objections de M. Schilter par ce troisième traité intitulé *de successionem lineari.*

Le prejugué rendu en faveur du Duc de Neubourg finit la contestation, & la mort du Duc de Veldents survenue quelque temps après, acheva de terminer le différend d'entre ces deux Princes, sans avoir mis fin néanmoins à celui des deux Jurisconsultes. M. Schilter donna au public le Traité de M. Textor avec des notes critiques, qu'il y a ajoutées par forme d'apostilles. Il a fait encore paroître son Commentaire sous le titre de *Jo. Schilteri Mantissa ad Comment. de nat. success. feud. 2. F. 50*. M. Textor y a repiqué par un autre Traité intitulé, *Mantissa Mantissæ*. M. Schilter a mis ses notes dans ce dernier, comme il avoit fait dans le premier. Quoy que ce combat paroisse opiniâtre de part & d'autre, le public bien loin de s'en plaindre, doit leur en sçavoir gré, puis qu'il a profité des recherches curieuses qui sont répandues dans leurs écrits. On y trouve un jugement exact & solide, une grande pureté d'expression, & beaucoup d'esprit & d'érudition : on y voit sur tout regner un caractère de moderation, d'honnêteté & de religion, qui ne fait pas moins de plaisir, que le tour & la force des raisonnemens donne de satisfaction.

Le Traité de *rei feudalis vindicatione*, qui est le dernier de ce Livre, n'a rien de considerable que le nom de Juste Meier, celebre Jurisconsulte de son temps, & Professeur à Strasbourg. C'est une dispute à laquelle il a presidé en l'an 1619. concernant la matiere feudale, où sont diverses maximes tirées du Droit Romain & des Docteurs Feudistes Allemans & Ultramontains.

REGIÆ SCIENTIARUM ACADEMIÆ HISTORIA,  
in qua præter ipsius Academiæ originem & progressus, variasque dissertationes & observationes per triginta quatuor annos factas, quamplurima experimenta & inventa, cum Physica, tum Mathematica in certum ordinem digeruntur. Secunda Editio priori longe auctior. Autore Joanne-Baptista du Hamel, ejusdem Academiæ Socio. Parisiis apud Joannem-Baptistam de Lespine, viâ Jacobarâ, ad insigne divi Pauli, prope Fontem sancti Severini. C'est-à-dire. *Histoire de l'Academie Royale des Sciences, seconde Edition, augmentée par M du Hamel de la même Academie*. A Paris, chez Jean-Baptiste de Lespi-

ne , rue S. Jacques à l'Inage S. Paul , proche la Fontaine de S. Severin. 1701. in 4. pagg. 615.

Cette Histoire a esté imprimée pour la premiere fois en 1698. L'Edition qui en fut faite alors , comprend 4. Livres : celle-cy en renferme un cinquième & un sixième de plus. C'est à ces deux derniers que nous nous arresterons , & à quelques additions considerables dont l'Auteur a icy augmenté les quatre premiers. Le cinquième Livre raconte ce qui s'est passé à l'Academie des Sciences en 1697. & en 1698. Le sixième , ce qui s'y est passé jusqu'à l'année 1700. inclusivement. Ils sont écrits comme les 4. autres , avec toute la pureté & toute la politesse de la langue Latine ; avec tout l'ordre & toute la clarté que peuvent demander les plus scrupuleux en matiere de stile , & avec toute la doctrine & toute l'érudition qu'on doit attendre d'un Ouvrage qui expose les pensées des plus sçavans Hommes , & qui part d'une des plus sçavantes plumes que nous ayons. Ils sont chacun divisés en deux parties , & chaque partie est divisée en deux sections. La premiere partie du cinquième Livre contient dans la premiere section cinq chapitres. Le premier regarde la Physique particuliere , & on y trouve un grand nombre d'observations tres-curieuses , les unes de M. de la Hire , sur la profondeur de terre que la pluye penetre , par lesquels M. de la Hire fait voir que les pluies ne vont pas à plus de deux pieds dans terre , & qu'ainsi elles ne sçauroient estre l'origine des Fontaines , ni suffire pour la nourriture des arbres : Les autres de M. Homberg sur la diminution des liqueurs dans la machine pneumatique , sur le différent poids de l'air en Esté & en Hiver , sur la distillation des liqueurs dans la même machine pneumatique , sur le moyen d'oster les taches rousses que le fer chaud laisse au linge , lesquelles s'en vont en les exposant à la fumée du soufre. Le second chapitre roule sur des matieres de Chymie. M. du Hamel a eu soin d'y recueillir celles qui sont les plus utiles , & dont la connoissance peut apporter quelques lumieres à la Physique , comme par exemple l'operation que M. Homberg proposa à l'Academie pour purifier l'or & l'argent ; diverses experiences faites par le même , pour connoître si les liqueurs acides peuvent enfin

devenir insipides , & une analyse du crâne humain par M. Bouleduc. Le troisième chapitre renferme un grand nombre de remarques de M. Homberg sur les sels des plantes. Le quatrième est tout entier sur la Botanique : on y voit aussi plusieurs observations tres-curieuses sur les mêmes sels des plantes. Le cinquième regarde l'Anatomie , & on y trouve des découvertes importantes à l'égard de l'homme & à l'égard des animaux. On y voit entre autres le jugement qu'a porté M. Duverney sur un prétendu enfant qu'un Chirurgien de Cisteron assuroit avoir trouvé dans le scrotum d'un homme. M. Duverney traita cela de vilion , & assura avec raison que cet enfant ne pouvoit être que quelque polype qui représentoit une figure approchante de l'humaine. La seconde section est de l'Astronomie , & de la Geometrie. Elle comprend sept chapitres. Dans le premier on voit les diverses observations que M. Cassini a faites en 1696. sur les deux Solstices de l'Esté & d'Hyver. Dans le second , l'observation faite par le même de la différence qui est entre les cycles solaires & lunaires : Dans le troisième , une description de deux Eclipses de Lune , par le même M. Cassini , dont la première arriva le 6. de Mars en 1697. & l'autre le 29. d'Octobre de la même année : Dans le quatrième , diverses remarques sur l'Etoile qui est dans le cou de la Balaine. Dans le cinquième , d'autres remarques sur Mercure ven dans le Soleil , le troisième de Novembre 1697. Dans le sixième , plusieurs problèmes de Geometrie & d'Arithmetique : Dans le septième , un grand nombre d'observations de Dioptrique & de Mechanique.

La seconde partie du même Livre renferme ce qui s'est passé à l'Academie dans l'année 1698. La première section regarde la Physique ; le chapitre premier de cette section contient plusieurs remarques sur l'eau de pluie , & sur le poids de l'air. Le chapitre second roule sur l'Histoire naturelle. Il y a dans ce chapitre bien des curiositez , les unes au sujet du Phosphore , que l'on remarque qui est meilleur étant fait avec de l'urine de gens qui boivent de la biere ; les autres au sujet de la pierre de Bou'egne ; les autres sur différentes petrifications &c. Le troisième regarde la Chymie. Le secret de l'ancre sympathique & ses effets y sont expliqués au long. On y voit diverses observations de M. de la

Hue sur l'eau des Cisternes, qu'il regarde avec raison comme la plus salutaire, pourvu que les Cisternes soient faites de la maniere qu'il enseigne à les construire. Le chapitre quatrième contient un mélange curieux d'expériences de Chymie & de Physique qu'il n'est pas possible de rapporter : Nous nous contenterons seulement de celle cy. Le deuxième de Juillet M. de Tournefort mesla ensemble deux liqueurs froides qui ne furent pas plutôt mêlées qu'elles bouillirent, & jetterent une fumée accompagnée d'une flamme rouge. Ces deux liqueurs sont l'huile de Salsaphras & l'esprit de nitre. Le chapitre cinquième renferme quelques autres opérations chymiques, parmi lesquelles il y en a plusieurs de M. de la Hue sur les sels fixes des vegetaux. Le chapitre sixième, est sur la Botanique. Le septième, sur l'Anatomie, où sont des remarques tres-considerables sur les dents. Dans ce même chapitre est une explication de M. Tournefort sur l'Aphorisme d'Hippocrate, qui porte qu'il faut purger les humeurs cuites & non les crûes, à moins qu'il n'y ait turgescence dans les humeurs; ce qui est, dit Hippocrate, un cas rare. Nous ne rapporterons point icy l'explication de M. Tournefort; nous dirons seulement qu'elle est conforme au sentiment de ceux qui croient qu'il faut ordinairement purger dans le commencement des maladies, & ne pas attendre une coction qui ne viendra peut-être jamais. C'est le sentiment de Fernel, & de tout ce qu'il y a de plus éclairé dans la Medecine. Ceux qui seront curieux de voir en François cette explication, la trouveront à la teste du Livre de M. Sauvri sur les maladies aiguës. On voit dans ce même chapitre la description d'un ver trouvé par M. Mery dans le rein d'un chien. J'ay vu ce ver chez M. Mery. La description qu'il en donne n'est pas moins vraie que curieuse. La seconde section regarde les Mathematiques. Le premier, le second & le troisième chapitres de cette section, sont de l'Astronomie. Le quatrième & le cinquième de la Geometrie.

Le sixième Livre, contient dans la premiere partie ce qui s'est passé en 1699. & dans la seconde, ce qui s'est passé en 1700. Nous ne dirons rien de cette premiere partie, parce que ce qui en fait le sujet se trouve compris dans l'Histoire Françoisé de la même Academie écrite pour l'année 1699. par M. de Fontenelle, laquelle

laquelle doit bien-tôt paroître. La 2. partie est purement de Physique. M. du Hamel commence d'abord par les matieres de Theorie, puis il vient aux observations d'Anatomie & à la Botanique. Le 1. chap. expose plusieurs faits curieux touchant l'Histoire naturelle & touchant la physiologie. Il y est parlé des eaux de Plombieres qui sont des eaux qu'on ne sçauroit trop estimer pour les bons effets que j'en ay vû moy-même arriver, sur les lieux. M. du Hamel rapporte dans le même article, sur le témoignage de M. Geoffroy, qu'à Plombieres se trouvent des pierres qui sont comme du savon; d'autres qui étant jettées dans le feu, s'y allument comme du souphre, & ne répandent aucune odeur: d'autres qui se trouvent dans une Fontaine, au Jardin des PP. Capucins, desquelles on tire des paillettes d'or. M. du Hamel ne rapporte rien en cela dont je ne puisse assurer la verité, puis que j'ay moy-même apporté de Plombieres une grande quantité de ces pierres, dont j'ay fait part à plusieurs curieux.

Le second chapitre est un mélange d'experiences de Physique, où il y en a beaucoup qui regardent la Chymie. Le troisième renferme plusieurs operations Chymiques. Le quatrième est tout entier de la Botanique: On y voit le precis d'une sçavante dissertation faite par M. Dodart sur la vegetation des Plantes. Le cinquième est de l'Anatomie. Il y est parlé de cette fille Hydro-pique, qui après l'operation de la Paracentese rendit pendant plusieurs jours une si grande quantité de lait. On voit dans le même chapitre quels desordres les vers sont capables de faire dans le corps humain: Un enfant de cinq ans depuis trois mois tourmenté d'une violente douleur dans la racine du nez, & d'une Fièvre lente qui le faisoit dessécher, fut enfin attaqué de convulsions extraordinaires, & mourut. On l'ouvrit, & dans un des ventricules du cerveau se trouva un ver vivant long de 4. pouces, fait comme un ver de terre, & qui vécut neuf heures. Cette observation est de M. Duverney. La seconde section regarde les Mathematiques; elle ne comprend que deux chapitres. Le premier roule sur la Geometrie, & le second sur l'Astronomie. Voilà en abrégé ce que renferment les deux derniers Livres que M. du Hamel a ajoutez à son Histoire de l'Academie Royale des Sciences. Il a fait dans les autres un grand nombre d'additions dont nous remarquerons les plus considerables. Dans le Livre

troisième de la première édition, section troisième, chapitre 1. il est parlé d'un lézard verd, dont la queue après avoir été coupée repoussa comme feroit une branche d'arbre : On voit icy de plus l'extrait d'une dissertation tres-curieuse que M. Perrault a faite sur ce sujet. Dans la première Edition, la section septième du même Livre ne contient que deux chapitres. Icy il y en a un d'ajouté entre les deux, lequel traite de la Physique & de la Mechanique. On y voit en abrégé le système de M. Varignon sur la pesanteur des corps. Dans le chapitre 2. de la huitième section on trouve icy sur la structure de l'œil, une explication de M. de la Hire, laquelle n'est point dans la première Edition. Dans le Livre quatrième de cette seconde Edition section première, chap. 2. est une Histoire curieuse du Phosphore, laquelle n'est point imprimée dans la première Edition; on y voit comme ce secret a été trouvé fortuitement par un Chymiste. La maniere de faire le Phosphore y est décrite avec toutes ses circonstances. Ce même chapitre renferme plusieurs autres additions que les loix d'un extrait ne permettent pas de détailler. Dans la seconde section, chap. 2. il y a une addition au sujet des contrepoisons. M. du Hamel y remarque sur le témoignage de M. Charas, que l'eau simple beüe en abondance est d'un grand secours contre les poisons corrosifs. Dans le chapitre huitième de la sixième section, on trouve au commencement quelques observations Astronomiques fort curieuses, qui ne sont point non plus dans la première Edition. Je passe plusieurs additions considerables de peur de me trop étendre.

JACOBI ALTINGII... FUNDAMENTA PUNCTATIONIS Lingux Sanctæ. Accedit ejusdem synopsis Institutionum Chaldearum & Syrarum simili Institutionum Samaritanarum, Rabbinicarum, Arabicæ, Æthiopicarum & Persicarum synopsis, à Georgio Othone. Græcæ & Oriental. Ling. in Acad. Marburg. Professore ord. Francofurti ad Mœnum, sumptibus Friderici Knochi, an. 1701. C'est-à-dire, *Grammaire Hebraïque de Jacques A'ting, Professeur dans l'Université de Groningue. Grammaire Chaldéenne & Syriaque du même, avec les Grammaires Samaritaine, Rabbinique, Arabe, Ethiopienne & Persienne de George O'hon, Professeur des Langues Orientales à Marburg.* A Francfort. 1701. 1. vol. in 8. pagg. 747.



**I**L y a long-temps qu'on a reconnu que la Langue Hebraïque estoit absolument necessaire à ceux qui veulent avoir une connoissance exacte de l'Ecriture S.<sup>c</sup> : on s'est apperceu aussi que les autres Langues Orientales, qu'on peut considerer comme des dialectes de cette premiere, pouvoient fournir de grands secours pour cette sorte d'étude. C'est ce qui a porté quelques-uns des Papes & quelques autres Princes des 2. derniers siecles, à fonder des Chaires pour l'entretien des Professeurs qui devoient enseigner publiquement ces Langues. Il se rencontra d'abord plusieurs difficultez dans l'execution de ce dessein. Les Livres étoient très-rares ; & comme on n'en trouvoit que de manuscrits, le prix excessif qu'on les vendoit ne permettoit pas aux particuliers de les avoir commodément. La Bible Hebraïque fut bien-tôt imprimée en routes sortes de formes, & il fut aussi aisé de l'avoir que les Livres les plus communs. Une autre difficulté qui n'étoit pas moindre que la premiere, fut surmontée par le travail & l'assiduité de ceux qui s'appliquerent à cette étude. Les Juifs dispersés par tout le monde, conservoient encore quelque connoissance de leur ancienne Langue, mais c'étoit comme une espece de tradition qui passoit des peres aux enfans, & ils n'avoient aucuns preceptes ni aucunes regles de Grammaire, se contentant seulement d'apprendre à bien lire & à écrire exactement. R. David Kirhi fut le premier qui composa une Grammaire à laquelle il donna le nom de *Michlol*, c'est-à-dire, *Perfection*. Il s'en falloit pourtant beaucoup que ce fût un Ouvrage parfait dans ce genre. Les autres Juifs & les Chretiens qui sont venus après, ont ajouté quelques regles à celles qu'il avoit données : mais Buxtorf le pere a travaillé sur cette matiere avec tant de succès qu'il a surpassé tous ceux qui avoient écrit avant luy, & ceux qui sont venus depuis n'ont fait que copier ou abréger son Livre qui est véritablement un Tresor. Le même Buxtorf & son fils, ont aussi donné des regles pour les Langues Caldaïque & Syriaque. George Anira & Louis de Dieu après luy ont mis la Grammaire Syriaque dans la perfection. Le Pere Morin de l'Oratoire est le premier qui a donné une Grammaire Samaritaine. Il a esté suivi par Christophle Celarius & par quelques autres. Erpenius & Wafmuth ont donné des Grammaires Arabes. M. Ludolphe en a donné une Ethiopienne, & Louis

de Dieu, Jean de Graves & quelques autres en ont donné de Persiennes.

Ce volume de M. Alting & de George Othon, contient un recueil des Grammaires abrégées de toutes ces Langues. On ne peut pas douter qu'il ne soit bien reçu du public, puis qu'on y trouve ramassé ensemble tout ce qui est nécessaire pour l'intelligence du texte Hébreu & des versions Orientales qui ont été imprimées dans les Bibles Polyglottes.

L'ETAT PRESENT DE LA FACULTE' DE THEOLOGIE de Louvain, où l'on traite de la conduite de quelques-uns de ses Theologiens, & de leurs sentimens contre la Souveraineté & la sûreté des Rois, & contre les IV. Articles du Clergé de France en 3. Lectures, avec plusieurs Pieces curieuses sur ces matieres. A Trevoux, chez Etienne Ganeau, Directeur de l'Imprimerie de S. A. S. Monseigneur le Prince Souverain de Dombz. 1701. in 12. pagg. 318.

**Q**'Joy que le frontispice de ce Livre porte qu'il est imprimé à Trevoux, il y a bien de l'apparence qu'il sort plutôt de quelque Imprimerie des Pays-bas. Cet Ouvrage ne traite aucune question de Dogme. Il roule sur des faits personnels qui ne font pas beaucoup d'honneur à plusieurs membres de la Faculté de Louvain, accusés de tenir des maximes pernicieuses contre la Souveraineté des Rois, contre la liberté des Eglises, & contre la Doctrine du Clergé de France sur le pouvoir du Pape. Le Sr. Daëlmann Theologien de Louvain, le P. Desirant Augustin Docteur de Louvain, & le Sieur Martin Professeur de l'Ecriture Sainte y sont très-maltraités. Le fameux M. Stéjaert, quoy que mort n'y est pas épargné. Ce qu'il y a de plus fâcheux pour eux, c'est que les accusations sont soutenues de Pieces que l'on prétend servir de preuves aux faits allégués.

*Il y aura un journal extraordinaire Jeudi prochain 13. Avril : Et ensuite il n'y en aura que le Lundy d'après la Quasimodo.*

*Fautes survenues dans le precedent Journal.*

Pag. 202. lig. 20. Paigreur que la disposition des esprits cause au sang, lisez, Paigreur que la diffusion des esprits donne au sang, & à la pag. 213. lig. 35. quoquo, lisez, quo.

*En vente Chez JEAN CUSSEON, rue S. Jacq. à l'Image de S. Jean-Bapt. A. ecPriv. du Roy.*

# LE JOURNAL

## DES

# SCAVANS.

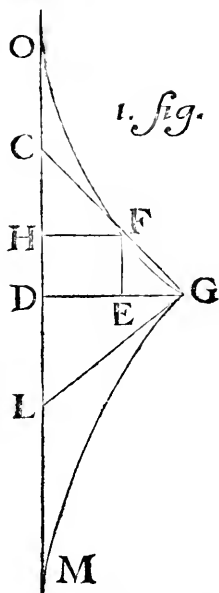
Du JEUDI 13. AVRIL M. DCCII.

---

REGLES ET REMARQUES, POUR LE PROBLEME  
*general des Tangentes. Par M. Rolle de l'Academie Royale  
 des Sciences.*

**O**N a fait un progres considerable dans la Theorie des lignes courbes, depuis que l'on s'est avisé d'y appliquer l'Algebre; & de là se forme une Geometrie nouvelle d'une tres grande étendue.

Le Problème general des Tangentes n'est pas le plus difficile de ceux qui peuvent servir à cette Geometrie. Mais la resolution de ce Problème est un moyen des plus feconds pour découvrir les proprietés les plus cachées de toutes les lignes courbes; & c'est aussi de tous les Problèmes generaux celui où l'on a le mieux réussi. Cependant les methodes qu'on a données pour le résoudre, ne suffisent pas pour découvrir toutes les Tangentes des lignes geometriques. Ainsi l'on a cru qu'il seroit bon de donner des Regles pour faire connoître cet inconvenient, & pour y remedier. Ces regles consistent principalement dans une suite d'égalités qui se tirent de la Courbe proposée, & qui se produisent les unes par les autres d'une maniere fort praticable. Car il seroit presque aussi facile de les former que de les transcrire.



re après les avoir formées. Mais ce ne seroit pas assez d'en régler l'opération ni de l'abréger ; il faudra encore faire connoître icy qu'elles tirent leur origine de l'Analyse ordinaire, & marquer les principaux moyens qui en assurent la Démonstration.

1. Soit une Courbe geometrique, OFG, telle qu'on voudra (Fig. 1.) qui ait pour Axe la droite OH, & que son origine soit en O.

On se propose premierement de trouver en termes analytiques toutes les Tangentes qui se peuvent mener par un point F donné sur cette Courbe.

Ayant supposé l'appliquée FH & son abscisse OH, l'on supposera encore une appliquée GD & une autre droite FE parallèle à l'Axe OH.

Cela posé, je prens  $y$  pour exprimer l'abscisse OH,  $x$  pour son appliquée HF,  $zn$  pour FE,  $nv$  pour EG,

& je suppose pour exemple de l'égalité generatrice, celle que l'on voit en A.

$$A \quad y' - 8y' - 12xyy' + 48xy + 4xx \propto 0 \\ + 16yy \quad - 64x$$

2. pour trouver toutes les formules des Tangentes qui peuvent convenir à chaque égalité proposée, l'on y substituera les valeurs de l'abscisse OD & de son appliquée DG. Ainsi, dans l'exemple A il faut substituer  $zn$  au lieu de  $y$ , &  $vn+x$  au lieu de  $x$ . Ce qui donnera l'égalité B.

$$B \quad z^4 n^4 + 4yz^3 n^3 + 6yyz^2 nn + 4y^2 zn + y^4 \propto 0 \\ - 8z^3 n^3 - 24yz^2 nn - 24yyzn - 8y^3 \\ - 12vz^2 n^3 - 24yvz nn - 12yyvn - 12xyy \\ - 12xz^2 nn - 24yxzn + 16yy \\ + 16z^2 nn + 32vzn + 48xy \\ + 48vzn + 48yvn + 4xx \\ + 4vvnn + 48xz n - 64x \\ + 8xvn \\ - 64vn$$

Où l'on peut voir que toutes les parties de cette égalité sont disposées suivant les degrez de  $n$ , & c'est ainsi qu'il la faut concevoir pour mieux expliquer les formules qu'elle doit produire.

3. Chaque terme de l'égalité B se peut former sur celui qui le precede dans l'ordre retrograde, comme on le va dire icy. Et c'est une voye un peu plus expeditive que la precedente pour l'usage ordinaire

Le dernier terme de cette égalité B est toujours semblable à l'égalité proposée A.

Le penultieme se forme sur le dernier en cette maniere. L'on multiplie dans ce dernier terme toutes les parties où  $y$  se trouve, chacune par l'exposant de cette inconnuë, & l'on substituë  $z$  dans le produit au lieu d'une seule de ses dimensions. Ainsi  $y^4$  du dernier terme sera multiplié par 4, & l'on substituera  $z$  dans le produit  $4y^4$  au lieu d'une de ses dimensions. Ce qui donnera  $4y^3z$ . La partie  $-8y^3$  donnera  $-24yyz$  & la partie  $-12xyy$  donnera  $-24xyz$ , &c.

On multipliera de la même maniere, dans ce dernier terme, toutes les parties où se trouve l'inconnuë  $x$  & l'on substituera  $v$  dans chaque produit partiel au lieu d'une seule de ses dimensions. Ainsi,  $-12xyy$  donnera  $-12yyv$ , &  $4xx$  donnera  $8xv$  &c.

On disposera de suite tous ces produits partiels, & dans cette disposition ils formeront le terme penultieme de l'égalité B, qui est celui où l'inconnuë  $n$  est au premier degre.

On fera sur le penultieme comme l'on a fait sur le dernier, & la moitié du resultat formera l'antepenultieme.

On operera sur l'antepenultieme comme l'on a operé sur le dernier, & la troisième partie du resultat composera le terme de l'égalité B où se trouve  $n^3$ . Ainsi de suite jusqu'au premier terme selon l'ordre retrograde : de maniere que les produits partiels se forment toujours sur le terme precedent, & que l'on divisera le produit par l'exposant de  $n$  qui designe le terme suivant.

4. Mais il ne faut pas poursuivre jusqu'au bout dans la plupart des exemples, & cela se reconnoit par des substitutions, comme on le va dire icy.

On substituë premierement dans le terme où  $n$  n'a qu'un degre, la valeur de l'appliquée FH, & celle de son abscisse HO.

S'il arrive en cela que toutes les parties de ce terme s'entredétruisent, on substitue ces valeurs dans le terme où se trouve  $mn$ , & s'il se détruit entièrement, on fait la substitution dans le terme  $n^4$ . Ainsi de suite selon l'ordre retrograde.

Ainsi-tot qu'on a trouvé un terme qui ne se détruit point tout-à-fait par cette substitution; c'est celui où il faut cesser de poursuivre, & celui aussi qui doit donner les véritables Tangentes pour la résolution du Problème proposé.

Si l'on suppose pour exemple que le point donné soit celui que désigne  $y \propto 2$ , l'on aura  $x \propto 2$  dans l'égalité A, & l'on substituera ces deux valeurs dans chaque terme de l'égalité B suivant l'ordre que l'on vient de marquer. Alors on verra que toutes les parties de  $n$  s'entredétruisent entièrement, & que la substitution ne détruit pas tout à fait le terme de  $mn$ . Ainsi, il ne faut point passer plus avant, & il faut retenir ce qui résulte de la substitution de ce terme  $mn$  pour trouver toutes les Tangentes au point que détermine  $y \propto 2$ .

5. Ayant ainsi trouvé le terme qui doit fournir les Tangentes dans le point donné, il faut encore y substituer la valeur de  $x$  au lieu de  $v$ , & supposer que le résultat est égal à 9. Alors il ne se trouvera point dans cette égalité d'autre inconnue que  $z$ , & toutes les valeurs de cette inconnue sont autant de soustangentes pour la résolution du Problème proposé. C'est ainsi qu'après avoir substitué 2 au lieu de  $x$ , 2 au lieu de  $y$ , & encore 2 valeur de  $x$ , au lieu de  $v$  dans le terme de B où se trouve  $mn$ , l'on aura  $2z^2 - 1 \propto 9$  dont les deux Racines sont des Soustangentes qui fournissent deux Tangentes au point F que désigne  $y \propto 2$ . Et l'on peut voir par la différence des deux valeurs de  $z$ , que ces deux Tangentes rencontrent l'Axe dans de différens endroits, l'une vers le point L, & l'autre vers le point C ou H, en sorte que l'Applicée DG, ou  $x \propto 2$ , se trouve entre ces deux Tangentes, & cette Applicée peut passer pour une espèce de Tangente, comme on le dira cy après.

Ayant reconnu que le terme de  $mn$  est celui qui doit fournir les Tangentes, l'on auroit pu supposer qu'il est égal à 9, sans y substituer les valeurs de  $x$  & de  $y$ , mais seulement  $x$  au lieu de  $v$ , & l'on auroit eu cette égalité sous la forme que l'on voit icy

en R,

R,

$$\begin{aligned}
 R \dots & + 3yzz - 12xyz + 2xxz \text{ } 0 \\
 & - 12yzz + 24xz \\
 & + 6xzz \\
 & + 8zz
 \end{aligned}$$

Ayant ainsi fait une égalité du terme choisi, l'on observera si les premiers ou les derniers termes de cette Egalité se détruisent quand on y substitue la valeur de  $x$  & celle de  $y$ .

Si le dernier terme de  $z$  s'évanouit, cela fait connoître qu'une de ses valeurs est une soustangente égale à  $\theta$ , & il faut conter autant de soustangentes chacune égale à  $\theta$ , qu'il se trouve de derniers termes évanouis.

Si le premier terme se détruit par la substitution, cela fait connoître qu'une des soustangentes est plus grande qu'aucune ligne donnée, & il y a toujours autant de ces soustangentes qu'il se trouve de premiers termes détruits.

6. Delà il arriveroit qu'on ne pourroit pas toujours distinguer les différentes situations des Tangentes, & c'est pour éviter cet inconvenient avec beaucoup d'autres qu'il faut encore donner icy quelques regles pour perfectionner cette Methode.

Si l'on mene une ligne droite par le point  $O$  qui soit parallele aux appliquées, on pourra toujours prendre cette ligne pour l'axe generateur de la Courbe, sans rien changer dans sa situation ny dans la forme de l'Egalité qui la doit produire. Mais dans cette hypotese il faudroit prendre  $y$  pour les appliquées, &  $x$  pour les abscisses. Ainsi l'on y peut concevoir deux Axes reciproques, de maniere que l'inconnu  $y$  marquera toutes les parties ou les abscisses du premier, & que l'inconnu  $x$  exprimera toutes les abscisses du second. Ce qui arrive aussi dans les autres Courbes geometriques.

Dans l'exemple  $A$ , on a supposé que les Tangentes vont rencontrer l'Axe des  $y$ , & l'on a trouvé que toutes les Tangentes sont reelles dans le point que designe  $y \approx 2$ . On auroit encore trouvé toutes ces Tangentes par des valeurs reelles si l'on eust voulu les mener sur l'Axe des  $x$ . Il ne faut faire autre chose en cela pour l'operation que substituer la valeur de  $z$  au lieu de

y dans le terme de B qui doit fournir ces tangentes & prendre l'inconnu  $v$  pour l'expression des sous-tangentes. Mais il y a d'autres exemples où les sous-tangentes ne sont que des  $\theta$  & leurs tangentes aussi. Ainsi la multiplicité de ces tangentes seroit comme confondue dans l'expression du  $\theta$ , ce qui seroit un inconvénient, & on le peut voir dans la Courbe que fournit l'Egalité D.

$$D \dots z^3 - 6pzz + yyz - 4p^3 \propto \theta \\ + ppz$$

Si l'on suppose dans cette Courbe que  $z$  exprime les parties de l'Axe proposé, & que  $y$  soit l'expression des appliquées, alors on trouvera que les sous-tangentes & même les tangentes du point que désigne  $v \propto \theta$  sont aussi des  $\theta$ . Mais si au lieu de supposer les Tangentes sur l'Axe de  $z$  on les suppose, dans cet exemple, sur l'Axe de  $y$ ; l'on trouvera deux Tangentes réelles & différentes pour le point proposé.

7. En d'autres exemples où l'Appiquée & l'Abcisse sont l'une & l'autre des  $\theta$ ; il ne suffiroit pas d'appliquer les regles précédentes à l'Axe proposé ni à l'Axe reciproque pour déterminer la position de toutes les Tangentes qui conviennent au point proposé. Mais l'on peut y remédier par le moyen de ce Problème.

Une Courbe geometrique étant donnée de position avec son Axe, & son Origine. Son égalité generatrice étant aussi donnée, & une ligne droite étant encore donnée de position dans le plan de cette Courbe. On demande de transformer cette Egalité, en sorte que cette ligne droite soit l'Axe generateur de la Courbe sans rien changer dans sa situation.

Il n'y a point de difficultés considerables dans ce Problème, & il n'y en a aucune lors que la ligne donnée, ou l'Axe requis, se trouve parallele ou perpendiculaire à l'Axe proposé.

Mais il est bon de marquer icy un des moyens qui peuvent servir à résoudre le Problème lors que l'Axe proposé & l'Axe requis font un angle oblique.

Pour cela, on suppose icy que la Courbe proposée soit COM. OL, comme dans la 2 figure, & que son origine soit en O, de





posée, celle qui en resultera aura la forme que l'on demande, de maniere qu'on pourroit former la Courbe proposée sur l'Axe DS, en prenant D pour l'origine,  $z$  pour les appliquées, &  $v$  pour les abscisses dans l'égalité résultante.

Et il est facile de trouver les valeurs de  $z$  & de  $v$  quand on a celles de  $x$  & de  $y$ . Car il ne faudroit que substituer ces valeurs de  $x$  & de  $y$  dans les formules qui sont en K, & faire le dégagement de  $z$  & de  $v$ . Ainsi  $y \propto \theta$  &  $x \propto \theta$  donneroient  $z \propto \frac{r\theta}{c}$   
 $v \propto \frac{r'}{c}$

Si l'on eût pris le point L au lieu du point C pour avoir les égalités qui sont en K, ou de semblables égalitez; on auroit eu les deux Triangles semblables DNG, GHL, qui fournissent aussi quatre Analogies.

Si l'on prend pour exemple de la Courbe proposée celle que fournit l'égalité V.

$$V \quad y^3 \pm 3pxy + x^3 \propto \theta.$$

Et qu'on veuille trouver les Tangentes de cette Courbe au point que designe  $y \propto \theta$ , Alors, il faudra substituer dans cette égalité V, la valeur de  $x$  avec celle de  $y$  qui sont en K, & faire dans l'égalité résultante l'application des articles precedens pour decouvrir les Tangentes que designent  $z \propto \frac{r\theta}{c}$  &  $v \propto \frac{r'}{c}$ , ce

qui fera connoître que les deux Axes de la Courbe que fournit l'égalité V sont deux Tangentes au point proposé.

Si l'on fait la transposition de l'Axe, comme on vient de le dire, pour é terminer les Tangentes que designe  $y \propto \theta$  dans la Courbe  $y^3 \propto axx$ , on trouvera deux Racines égales & réelles dans l'égalité des Soustangentes, ce qui marque deux Rameaux différens dans cette Courbe qui se vont rendre dans le point proposé, & que leurs tang. en ce point se confondent l'une dans l'autre.

Il est évident qu'au lieu de l'Angle donné RDB, l'on peut prendre un Angle oblique tel qu'on voudra, que l'on peut prendre des angles à volonté au lieu des angles droits que l'on a supposé dans ce Problème, & faire varier l'origine sur l'axe requis, ce qui peut servir pour plusieurs recherches, comme on le dira dans un autre Mémoire.

Au lieu de prolonger l'appliquée BC jusqu'en S, comme on l'a

Ta fait icy pour trouver des Analogies, on auroit pu supposer par le point C des paralleles aux axes DB, DS, & de là se formeroient deux triangles outre le Parallelogramme, dont tous les angles seroient donnez ou arbitraires, ce qui produiroit de bonnes formules pour transformer la proposée.

Il y a des Tangentes dont la situation ne change jamais à l'égard de la Courbe, quelque changement que l'on fasse dans la situation de l'axe, & l'on peut les nommer des *Tangentes absolues*. Il y en a d'autres qui changent de situation à mesure que l'axe change de position; comme on le dira icy; & l'on peut les appeller des *Tangentes relatives*.

La Methode que l'on vient d'expliquer fournit les tangentes absolues dans chaque point donné de la Courbe, & lors qu'il y en a plusieurs, égales ou inégales, il y a aussi une tangente relative, mais il ne faut point d'art pour la trouver dans l'hypothese du point donné; puis que l'appliquée est aussi donnée, & que cette appliquée n'est autre chose que la Tangente relative. Ainsi dans le premier exemple  $x \propto z$  est une tangente relative dans le point donné.

*Remarques.* Lors que l'on fait les substitutions dans l'égalité B pour decouvrir parmi tous les termes celui qui doit fournir la pluralité des tangentes, suivant ce qui a esté dit dans le second article; ceux qui se détruisent dans cette substitution, ne laisseroient pas de donner toutes ces tangentes, & même l'on pourroit les trouver dans le seul terme où  $n$  est au premier degré: ce qui se peut regler en cette maniere. On prendra dans l'égalité B toutes les parties où se trouve  $n$ , & l'on supposera que leur somme est égale à 0. On substituera l'expression des appliquées au lieu de  $v$ , & l'on prendra  $z$  pour l'expression des soutangentes. Ainsi dans l'exemple des premiers articles l'on auroit cette égalité sous la forme que l'on voit icy en T.

<p>T</p> $  \begin{aligned}  &+y^3z - 3vyx \propto 0. \\  &-6vyz + 12vx \\  &-6vxz + 2xx \\  &+ 8yz - 16x \\  &+ 12xz  \end{aligned}  $	<p>En suite, l'on prendra cette égalité T avec la proposée, &amp; l'on fera évanouir une des deux inconnues <math>x</math> ou <math>y</math> par la methode generale. On divisera la reduire par le plus composé de tous les diviseurs qui sont communs à tous les termes de</p>
---	--

$z$  & l'on substituera la valeur de l'autre inconnuë dans l'égalité que donne la division. Ainsi l'on n'aura que l'inconnuë  $z$  dans le résultat, & toutes les racines seront autant de seultangentes pour le point de la Courbe, que désignent les valeurs de  $x$  & de  $y$ . Au lieu de prendre en cela le plus composé de tous les diviseurs qui sont communs à tous les termes de  $z$ , il suffiroit de prendre l'autre inconnuë moins la quantité qui luy est égale pour faire la division, mais il faudroit la reiterer autant de fois qu'elle se pourroit faire exactement. Il y a même des exemples où il ne seroit pas nécessaire de se servir de la methode generale pour faire évanouir une des deux inconnuës, lors que l'une & l'autre se trouve dans l'égalité T. Il faudroit seulement substituer la valeur de l'une des deux dans cette égalité, & faire en suite les divisions comme on vient de le dire. En cela je ne parle que des tangentes qu'on ne découvre point par les seules methodes qui sont le plus en usage. 2. On peut reduire l'égalité proposée A en d'autres égalités particulieres, & appliquer les articles precedens à toutes ces égalités, ce qui donneroit encore la multiplicité des tangentes d'une autre maniere. 3. On peut aussi prendre la voye des racines égales au lieu des termes qui se détruissent. Mais la plupart de toutes ces voyes supposent encore plus de theorie, & ordinairement plus de calcul que celle qu'en a tenuë.

8. Pour sçavoir s'il y a des points dans une Courbe geometrique qui soient capables de plusieurs tangentes & pour les découvrir, on substituera deux binomes dans l'égalité generatrice, comme on l'a fait icy au second article, & il en resultera une égalité, comme celle qui est en B dans le même article. En suite, l'on prendra dans le terme de cette égalité où  $n$  est au premier degré toutes les parties où se trouvent  $z$ , & l'on supposera que leur somme est égale à 0. On fera de même des parties de ce terme où se trouve  $v$ , & ces deux égalités avec la proposée formeront un Problème pour résoudre la question.

Si l'on prend pour exemple l'égalité A du premier article, & que l'on en tire l'égalité B, le terme de cette dernière égalité où se trouve  $n$  fournira les deux égalités S & T que l'on voit icy.

$$S \quad 4y^3 - 24yy - 24yx + 32y + 48x \approx 0.$$

$$T \quad -12yy + 48y + 8x - 64 \approx 0.$$

Ces deux égalités avec la proposée A forment un Problème facile à résoudre : puis que l'on y aura toujours plus d'égalités que d'inconnues.

Lors qu'il ne se trouve que des résolutions imaginaires ou contradictoires dans un Problème ainsi formé, cela fait connoître qu'il n'y a aucun point de la Courbe qui soit capable de plusieurs tangentes. Mais si l'on trouve des quantités réelles ou des  $\theta$ , qui satisfassent aux trois égalités qui le composent, on appliquera les règles des articles précédens à tous les points que ces valeurs designent; & si ces règles ne fournissent point plusieurs sous-tangentes, c'est encore une preuve qu'il n'y a aucun point dans la Courbe par lequel on puisse mener plusieurs tangentes.

Dans l'exemple proposé on trouvera que  $y \approx 2$  &  $x \approx 2$  satisfont aux trois égalités A. S. T. & l'on trouvera, comme l'a déjà fait, qu'il y a deux tangentes absolues & distinctes au point que déterminent ces deux valeurs. Mais n'y ayant que cette seule résolution pour le Problème que représentent ces trois Egalitez, on peut s'assurer delà que ce point est le seul de cette Courbe où l'on puisse mener plusieurs tangentes.

Quand on parle icy de la pluralité des tangentes, l'on entend celles qui ont une position différente, ou qui rencontrent l'axe dans des points différens. Il est vrai que les règles précédentes fournissent en plusieurs exemples des tangentes égales pour un même point; mais on les considère icy comme une seule, & néanmoins cette égalité doit être considérée en d'autres occasions, comme on le dira dans un autre Mémoire.

Pour les tangentes relatives, la méthode de *Max & Min*, decouvre tous les points où il y en a. Mais cette méthode donne aussi des tangentes absolues. Ainsi il faut d'autres connoissances pour les distinguer, & cela se peut faire en plusieurs manieres, comme on le dira dans la suite.

On pourroit ajouter icy quelques observations pour le Problème que composent les égalités A, S, T, lors qu'il se trouve

possible, & que les valeurs des inconnues sont irrationnelles, ou indeterminées : mais l'on aura occasion d'en parler amplement dans un autre Memoire.

9. Les asymptotes passent pour des Tangentes. Ainsi, elles conviennent à mon sujet, & il faut une methode generale pour les determiner.

Si une des deux inconnues se trouve dans le premier coefficient de l'autre inconnue, l'on supposera que ce coefficient est égal à 1, & s'il se trouve dans cette égalité des racines qui ne soient pas imaginaires, chacune de ces racines fournira une Asymptote : soit pour exemple l'égalité qui se voit en H.

$$H. yyz - 6yz - 4z + 8 \propto 0.$$

Alors le premier coefficient de  $z$  fournira celle-cy :  $yy - 6y \propto 0$ . dont les racines sont 4 & 6, & l'on verra sans peine en formant la Courbe que chacune de ces racines fournit une asymptote, mais elles sont de différente espece ; & c'est une marque pour les distinguer de substituer l'une & l'autre au lieu de  $y$  dans la proposée H. Car le 4 détruit deux termes de  $z$ , & l'autre ne détruit que le premier terme, ce qui marque des proprietés différentes dans la Courbe. Ainsi l'on distingue des asymptotes suivant qu'il s'évanouit plus ou moins des premiers termes de chaque inconnue, & l'on peut les faire évanouir en autant de manieres qu'il est possible selon ce qui a été dit dans une Methode que j'ay donnée au public pour la résolution generale des égalités indeterminées, page 2. art. 3. Cette Methode a été imprimée en l'année 1699. chez J. Cussion, & c'est là aussi où elle se trouve.

Mais si l'on veut que les premiers coefficients puissent fournir toutes les asymptotes sur cette idée, il faut encore une Regle pour donner à l'égalité generatrice une forme qui soit toujours convenable pour ce dessein, & cela se peut toujours faire en transposant les axes, suivant ce qui en a été dit cy-dessus dans le septieme article.

Soit pour exemple la Courbe que fournit cette égalité  $yy \propto px + xx$  dans laquelle  $p$  designe une ligne donnée, & que l'on veuille non seulement sçavoir s'il y a des asymptotes, mais encore sçavoir comment on trouve les grandeurs qui déterminent leur situation,

situation. Alors on substituera dans la proposée les valeurs de  $y$  & celle de  $x$  qui sont en K dans l'article 7. & l'on disposera les termes de l'égalité résultante selon une des deux inconnues,  $z$  ou  $v$ , comme on le voit icy en L.

$$\begin{array}{l}
 \text{L.} \qquad +aavv + 4atzv + bbzz \propto \theta \\
 \qquad -bbvv - 2acr v - aaaz \\
 \qquad \qquad +pca v - 2bcrz \\
 \qquad \qquad \qquad +pbcrz \\
 \qquad \qquad \qquad +ccrr \\
 \qquad \qquad \qquad -pcrr
 \end{array}$$

On distinguera deux sortes d'inconnues dans cette égalité L. Les inconnues principales  $v$  &  $z$  qui doivent fournir la Courbe, & les inconnues  $a. b. c. r.$  qui servent à transposer l'axe & l'origine. Ensuite, l'on supposera que le premier coefficient d'une des inconnues principales est égal à  $\theta$ , & si l'on prend pour cela l'inconnue  $v$ , on trouvera  $aa - bb \propto \theta$ .

Si une telle égalité se trouvoit impossible, il ne faudroit point passer plus avant pour les termes de cette inconnue  $v$ , & si cette égalité renfermoit l'autre inconnue principale  $z$ , elle suffiroit pour sçavoir s'il y a des asymptotes; mais se trouvant possible, & ne renfermant point l'autre inconnue, il faut venir au second terme de  $v$ , & supposer que son coefficient est égal à  $\theta$ . Ce qui donnera cette 2<sup>e</sup>. égalité auxiliaire  $4abz - 2acr + pca \propto \theta$ . dans laquelle se trouve l'inconnue  $z$ , & l'on voit aussi que sa valeur n'est point de celles qu'on appelle imaginaires, ce qui promet du moins une Asymptote.

Ensuite, l'on prendra toutes les égalités auxiliaires avec les autres égalités qui expriment le rapport des sinus, telles que  $cc \propto aa + bb$ ; on résoudra le Problème qu'elles représentent, & sa résolution donnera les valeurs de  $z$  qui déterminent les asymptotes.

Dans l'exemple proposé, l'égalité  $4abz - 2acr + pca \propto \theta$  avec l'égalité  $aa - bb \propto \theta$  sont suffisantes pour déterminer une asymptote. Celle-cy détruit le premier terme de l'inconnue  $v$  dans l'égalité L, & par ce moyen l'autre inconnue principale  $z$  se trouve dans le second terme. Ainsi, l'égalité qu'il fournit donnera

des asymptotes, quoy qu'elle soit la seconde dans l'opération, c'est-à-dire que les racines de cette égalité déterminent les valeurs de  $v$  dans la generation de la Courbe, de maniere qu'elles en approchent toujours de plus en plus, & qu'il seroit impossible de trouver un endroit où elles puissent la rencontrer. Mais l'appliquée est toujours  $\theta$  lors que l'axe est une asymptote immediat. Ainsi l'on peut substituer  $\theta$  au lieu de  $z$  dans l'égalité  $4cbz - 2cr + pax \propto \theta$  & l'on aura  $r \propto \frac{1}{p}$ . Ce qui marque la position la plus convenable que l'on puisse donner à l'Asymptote.

On trouveroit dans l'égalité L que l'axe reciproque est aussi une asymptote, si l'on cherchoit à détruire les premiers termes de  $z$ , & l'on trouveroit encore ces deux asymptotes par une seule de ces deux manieres, si l'on se servoit du rapport des sinus, & que l'on voulût se servir aussi des deux racines de la reduite que ce rapport auroit fourni, ce qui pourroit varier & se perfectionner en plusieurs manieres si l'on introduisoit une plus grande indetermination dans le Problème de la transposition des axes.

Voicy une seconde methode pour trouver les asymptotes qui est encore fondée sur les premieres coefficients, & qui ne suppose point cette transposition d'axes.

Ayant pris  $x$  pour les abscisses,  $y$  pour les appliquées,  $s$  pour les soubtangentes, &  $t$  pour l'intervalle compris entre l'origine de la Courbe & le point où l'axe coupe la tangente, l'on aura d'abord  $s \propto x + t$ , en quoy il y auroit quelques signes à changer suivant les différentes positions de l'origine.

Ensuite, l'on prendra cette égalité  $s \propto x + t$  avec la proposée, & celle des soubtangentes pour en faire évanouir  $s$ , & pour faire encore évanouir une des inconnues  $x$  ou  $y$ . Ainsi il ne se trouvera qu'une seule de ces deux inconnues dans la reduite.

Enfin l'on supposera que le premier coefficient de cette inconnue est égal à  $\theta$ , & cette égalité estant résoluë toutes ses racines reelles serviront pour determiner les asymptotes de la Courbe que fournit l'égalité proposée, en sorte que l'on pourra toujours appliquer cette regle pour l'axe proposé, & pour l'axe reciproque, afin d'avoir un point fixe sur chacun, pour determiner la situation de l'Asymptote.



Si la proposée est  $yy \propto px + xx$ , l'on aura  $2yy \propto ps + 2xs$  pour la soustangente des  $x$ , & prenant ces deux égalités avec  $s \propto x + t$ , l'on fera évanouir  $s$  &  $y$ , ce qui donnera cette reduite  $px - 2tx \propto pt$  & le premier coefficient de  $x$  fournira  $p - 2t \propto 0$ . ainsi l'on aura  $t \propto \frac{1}{2}p$  pour la determination de l'Asymptote.

Et si l'on fait une semblable recherche dans l'axe reciproque, l'on aura  $2ys \propto px + 2xx$  pour la soustangente des  $y$ , &  $s + t \propto y$  pour l'intervalle compris entre l'origine de la Courbe, & le point où l'axe coupe la tangente.

Par le moyen de ces trois égalités l'on fera évanouir  $s$  &  $x$ , ce qui donnera  $4tt - pp \propto 0$ . dans la reduite pour le premier coefficient de  $y$ . Ainsi l'on aura  $4t - p \propto 0$  pour détruire ce coefficient, d'où il viendra  $t \propto \frac{1}{4}p$ .

Ainsi l'on aura deux points, l'un dans l'axe proposé, & l'autre dans l'axe reciproque pour fixer l'asymptote.

En cela; il suffit pour les reduites d'en avoir les premiers termes, ce qui peut servir pour abréger tres considerablement les regles qu'on a proposées icy dans ce 9. article; comme on le dira, quand on donnera de plus amples explications sur toutes ces regles.

page 243 ligne 3. lisez  $-6xzz$  au lieu de  $+6xzz$ .

page 244 ligne 8. lisez  $9ppz$  au lieu de  $ppz$ .

10. Les premieres regles qu'on a données icy se forment sur les principes de l'Analyse ordinaire, & sur les idées de M. de Fermat. Pour cela on peut faire routes les hypotèses qui sont marquées dans la page 240. & supposer une sécante GFC qui rencontre l'axe en C. Delà deux triangles semblables GEF, FHC, & prenant  $s$  pour la partie CH, ces deux triangles fournissent  $vs \propto xz$ . De plus, on substitue dans l'égalité B les valeurs de l'appliquée & de l'abscisse qui déterminent le point donné. On divise le resultat par  $n$  autant de fois que cela se peut, & l'on substitue  $o$  au lieu de  $n$  dans l'égalité que fournit la dernière division, en sorte que si l'on avoit  $x \propto 2$  &  $y \propto 2$ . au point donné, comme au premier exemple, la substitution donneroit un resultat divisible par  $m$ , & ayant substitué  $o$  au lieu de  $n$  dans l'égalité que donne la division, on trouveroit  $vv - 8zz \propto 0$  à laquelle se réduit l'égalité B & comparant cette reduite avec  $vs \propto xz$ , pour

en faire évanouir  $v$  ou  $z$ , l'on auroit  $25501$  dans cet exemple, comme on l'a déjà trouvée page 242. art. 5. ainsi l'on a deux valeurs différentes de  $s$ , qui marquent deux valeurs de CH. Mais pour en venir là, on a supposé  $n \propto 0$ , & quand on a fait cette supposition, la partie interceptée FG est absolument détruite; la sécante CG devient razante au point donné, & c'est ce qu'on appelle une tangente suivant l'idée de M. de Fermat. Ce qui demanderoit néanmoins de nouvelles explications, & de nouvelles preuves que l'on pourra donner dans un autre Journal, n'ayant pu les renfermer dans celui-cy, ni donner de nouvelles propositions d'Algebre pour perfectionner toutes les regles qu'on a proposées icy.

Pour les regles du 8. article, on voit assez qu'en distribuant les termes de l'égalité B pour avoir les valeurs de  $x$  & de  $y$  qui détruisent ces termes; on a pris soin de faire que les deux inconnuës  $v$  &  $z$  fussent exclues, & cela étoit nécessaire pour le dessein qu'on a eu dans cet article: mais elles peuvent servir en d'autres recherches pour détruire les termes de l'égalité B. Ainsi l'on peut prendre toutes les parties du terme  $n$ , & supposer que leur somme est égale à 0, en faire de même du terme  $m$ , & ces deux égalités avec la proposée A forment un Problème dont les inconnuës seroient  $x, y, z, v$ . & le surcroit des inconnuës n'empêche pas que les valeurs de  $x$  & de  $y$  ne soient déterminées; ce qui pourroit servir à trouver des points notables dans les courbes, & pour y distinguer des tangentes égales d'un ordre particulier. On pourroit aussi supposer que chacun des autres termes de l'égalité B est égal à 0; mais l'usage en seroit d'autant plus rare qu'ils sont plus éloignés du dernier terme de cette égalité, & l'on peut sans cela former des regles pour découvrir tous les points notables de chaque Courbe. Lors que diverses tangentes conviennent à un même point d'une Courbe, les methodes ordinaires ne suffisent pas pour en trouver une seule. Cela se voit quand on entreprend d'appliquer ces methodes aux exemples qu'on a donnez icy en A, en D, & en V. &c.

A P A R I S,

Chez JEAN CUSSON, rue saint Jacques, à l'Image  
Saint Jean-Baptiste. *Avec Privilège du Roy.* 1702.

# LE JOURNAL

## DES

# SCAVANS.

DU LUNDY 24. AVRIL M. DCCII.

### HISTOIRE DES INDULGENCES ET DU JUBILÉ.

A Paris, chez Pierre Aubouyn, Pierre Emery, & Charles Cloufier. 1701. in 12. pagg. 267.

**A** Chaque Jubilé on voit ordinairement paroître quelque Instruction sur ce sujet. L'Auteur de cet Ouvrage s'est proposé de traiter historiquement cette matiere. Il ne se borne pas néanmoins à l'Histoire du Jubilé ou des Indulgences. Il rapporte bien des faits qui n'y ont qu'un rapport fort éloigné. L'Histoire des Montanistes & des Novatiens, l'Eloge des actions du Pape Gregoire VII. composent une partie de son Livre, & l'Histoire du Jubilé ne commence qu'à la page 99. D'abord, dit l'Auteur, il n'eut point de terme bien fixé. Boniface VIII. le fixa à cent ans, Clement VI. à cinquante, & Sixte IV. à vingt-cinq. Il ne croit pas que Boniface l'ait ouvert, comme quelques-uns ont écrit, en paroissant dans un bizarre équipage d'Empereur & de Pape, portant la Thiere sur la teste & l'épée à la main. Mais il rapporte une aventure assez singuliere, & qui ne convient gueres au sujet de son Livre. Boniface (dit-il, pag. III. ) qui étoit naturellement exact & severe, empêcha les desordres qui eussent pû se commettre dans une si grande multitude de Pelerins inconnus ( qui venoient à Rome. ) Il

» n'épargna pas même son sang en cette rencontre : Une de ses  
 » Nieces avoit épousé un Colonne , qui suivant le party de sa  
 » maison contre le Pape , avoit esté chassé de Rome. Ce mary  
 » qui ne pouvoit oublier sa chere épouse , se servit de l'occasion  
 » de l'Année Sainte pour la venir voir à Rome , inconnu & en  
 » habit de Pelerin. Quelque temps après le Pape s'apercevant  
 » de la grossesse de sa Nièce , & l'imputant à la débauche , se  
 » resolut d'en faire une punition exemplaire ; mais la Nièce éplorée  
 » se jeta aux pieds du Pape, luy raconta la chose comme elle  
 » estoit. Cet amour conjugal flechit le S. Pere , & il voulut  
 » bien que la femme & le mary allassent vivre ensemble dans un  
 » lieu seur qu'il leur assigna en Italie ; car pour les Colonnes &  
 » Frederic Invasseurs de la Sicile , il les exclut de l'Indulgence  
 » de l'Année Sainte, par une Bulle expresse qu'il fit sur ce sujet.  
 » Clement VI. ordonna le Jubilé par une Bulle donnée sept  
 » ans avant la cinquantième année. Cette Bulle , dit notre Au-  
 » teur , a trois Parties. Dans la premiere , Clement VI. établit  
 » le fonds des Indulgences , qui est le Tresor infini des merites  
 » de J.C. auquel sont joints les merites de la Vierge & des Saints :  
 » Dans la seconde , il confirme l'Institution de Boniface VIII. &  
 » justifie dans la troisieme , le nouvel établissement qu'il en fait de  
 » cinquante ans en cinquante ans. Il y eut en la cinquantième  
 » année un concours effroyable de Pelerins à Rome. Sixte IV. en  
 » mettant le jubilé de vingt-cinq ans en vingt-cinq ans , suspen-  
 » dit par sa Bulle toutes les Indulgences , excepté celles qui se  
 » gaignoient cette année là à Rome ; de peur , dit l'Auteur , que  
 » la célébrité du jubilé n'en fût diminuée. On apporte nean-  
 » moins des modifications à cette Bulle , & on prétend que l'in-  
 » tention des Papes n'est point de suspendre dans cette année-là  
 » les Indulgences non Plenieres , ni celles qui sont applicables aux  
 » morts par voye de suffrage , non plus que les Indulgences ac-  
 » cordées pour l'article de la mort.

L'Auteur parle dans le Livre second des abus que l'on a faits  
 des Indulgences ; des Heretiques qui les ont méprisées , & des  
 Decrets des Conciles qui les ont ou reformées , ou autorisées.  
 Il traite dans le dernier , des dispositions nécessaires pour ga-  
 gner les Indulgences & le Jubilé. Il faut avoir une veritable

Pénitence qui renferme nécessairement la Contrition & la Confession, sans lesquelles l'Indulgence ne sert de rien. L'Indulgence ne dispense pas non plus entièrement de la satisfaction. L'Auteur debite icy les Maximes de Navarrus sur les Pénitences que les Confesseurs doivent imposer. Il examine fort sérieusement, si pour gagner le Jubilé, il faut estre en état de grâce, quand on fait les œuvres prescrites par la Bulle. Il confond les anciennes Stations dont il est parlé dans Tertullien, avec ce que l'on appelle à présent *Stations du Jubilé*. Il a mis à la fin de son Ouvrage des Sentimens de Piété tirez de l'Ecriture Sainte pour s'entretenir pendant le Jubilé.

DISCOURS ET REFLEXIONS MORALES SUR LE  
*Jubilé*, &c. tirez du troisième Tome du Dictionnaire Moral  
ou Science universelle de la Chaire. A Paris, chez Louis  
Guerin. 1702. in 12. pagg. 205.

CE Livre comprend quatre Sermons, deux sur l'ouverture, & deux sur la clôture du Jubilé; & des Reflexions morales sur son nom, sur ses effets, sur les conditions nécessaires pour le gagner, & sur les moyens de conserver la grace.

Les quatre Sermons contiennent une très-belle Morale en style sublime, & les Reflexions sont instructives. L'Auteur y traite quelques questions de Critique & d'Histoire. Il examine dans la première d'où vient le nom de *Jubilé*. Il est certain qu'il est dérivé d'un mot Hebreu: mais selon les uns c'est de *Jobe*, qui signifie un Trompette; selon d'autres de *Jobal*, qui signifie Remission; selon Caictan, de *Jebul*, qui signifie Fruit; ou si l'on en croit Massius de *ubal*, nom du premier Inventeur des Arts. Les Juifs donnoient ce nom à la cinquantième année, dans laquelle ceux d'entr'eux qui avoient vendu leurs biens, avoient droit d'y rentrer, & ceux qui étoient esclaves étoient mis en liberté. C'est de là que l'on a donné le nom de *Jubilé* à l'année dans laquelle on accorde des Indulgences. L'Auteur fait voir que les Indulgences prises pour la remission ou l'adoucissement de la peine Canonique, sont très-anciennes dans l'Eglise. La Publication solennelle des Indulgences Plénieres ac-

cordées par les Souverains Pontifes , a commencé du temps des Croisades en faveur de ceux qui s'enroloient dans cette milice. On les a ensuite accordées à ceux qui alloient à Rome visiter les tombeaux de Saint Pierre & de S. Paul. Elles sont devenues depuis plus fréquentes , & ont été accordées à des conditions beaucoup moins pénibles. Boniface VIII. a institué le premier le Jubilé de cent ans en cent ans ; Urbain VI. le réduisit à la trente-troisième année , & Paul II. le fixa à la vingt-cinquième. Les autres Reflexions sont toutes Morales. L'Auteur s'y étend sur la nécessité & les conditions de la Penitence qu'il faut faire pour gagner les Indulgences , & fait voir qu'elles ne dispensent point des œuvres satisfactoires & medicinales.

INSTRUCTION CHRETIENNE SUR LES INDULGENCES en general , & sur le Jubilé que l'Eglise accorde aux fideles. Imprimée par ordre de Monseigneur l'Evêque & Comte de Châlons , Pair de France. A Châlons , chez Jean Se-neuze. 1702. in 12. pagg. 253.

Cette Instruction sur le Jubilé , est la plus ample & la plus exacte qui ait encore paru. Il y est traité dans la première Partie de l'origine , du progrès , de la vertu des Indulgences , de ceux qui ont droit d'en donner , des causes pour lesquelles on les peut accorder , & des différentes sortes d'Indulgences. L'Indulgence y est définie , *La relaxation des peines Canoniques , & même des autres peines qui restent à expier pour les pechez déjà pardonnez & remis quant à la coulpe & quant à la peine éternelle.* On y fait voir que quand la coulpe du péché est remise par la Penitence , il reste encore des peines temporelles à subir ; que l'Eglise a reçu de Jesus-Christ le pouvoir d'accorder la remission de ces peines. On y donne pour preuve de l'antiquité des Indulgences , la peine que l'Apôtre S. Paul remit à l'incestueux Corinthien , la pratique de l'Eglise qui permettoit aux Evêques de remettre une partie des peines Canoniques , l'usage des Billets accordez par les Martyrs aux Penitens afin qu'ils fussent reçus à la Communion de l'Eglise. On y avoue néanmoins que l'usage des Indulgences étoit beaucoup plus rare autrefois qu'il n'est

esté depuis le douzième siecle. On y explique de quelle maniere l'effet de l'Indulgence nous est appliqué, & ce que c'est que le Tresor de l'Eglise, terme dont Clement VI. s'est servi pour designer les merites du Corps Mystique de l'Eglise; sçavoir ceux de Jesus-Christ, qui seuls remettent la peine des pechez par voye d'expiation, & ceux des Saints qui les peuvent remettre par voye de suffrage. On y remarque que le pouvoir d'accorder les Indulgences appartient au Pape dans toute l'Eglise, & aux Evêques dans leur Diocese; Que les Evêques ont esté pendant plusieurs siècles en possession de les accorder pour tant de temps qu'ils vouloient. Que le Concile de Latran de l'an 1215. Can. 61. a restreint ce temps à 40. jours pour l'ordinaire, & à une année quand il seroit la Dedicace d'une Eglise; Qu'un Archevêque peut donner des Indulgences dans tous les Dioceses de la Province, comme il a esté ordonné par le Pape Honoré III. Que les Prêtres & les Diacres n'ont point & n'ont jamais eu le pouvoir d'en donner: Que les Papes & les Evêques ne les peuvent point accorder sans cause raisonnable, & que s'ils en accordoient ainsi elles ne seroient d'aucun effet devant Dieu. On y blâme l'opinion de ceux qui croyant qu'il est plus parfait d'expié en ce monde toute la peine temporelle dûe à leurs pechez que de recourir aux Indulgences pour s'en exempter, ne se mettoient point en état de les gagner. On y marque enfin la difference des Indulgences accordées aux vivans, & de celles qui se donnent pour les morts. Les premiers les gagnent par leurs œuvres; les derniers profitent des merites des vivans. L'Eglise a le pouvoir d'accorder des Indulgences aux vivans; mais elle n'en peut donner aux morts qui ne sont plus soumis aux clefs de l'Eglise que par voye de suffrage & d'impetration.

Il est traité dans la seconde Partie de l'établissement du Jubilé, & de la difference du Jubilé & des autres Indulgences. La troisième sur les dispositions necessaires pour gagner les Indulgences est tres-étendue. On y prouve fort au long qu'il est necessaire d'avoir au moins un commencement d'amour de Dieu ou de charité pour estre justifié & recevoir la remission de ses pechez par l'absolution du Prêtre. On y parle des marques, des effets, & des fruits de la veritable conversion. On y fait voir qu'il faut

être en état de grace pour gagner le Jubilé : On y prétend même que pour le gagner dans toute son étendue , il faut être exempt de péché veniel. On dit néanmoins qu'il suffit que les actions qui disposent à l'effet du Jubilé, soient faites dans un esprit de Penitence.

La quatrième Partie est sur les œuvres , ou conditions preferrees pour gagner le Jubilé. On y parle de la conduite que les Prêtres doivent garder alors envers les Penitens , & l'on ne veut pas qu'ils puissent imposer une penitence plus legere en ce temps-là que dans un autre.

JO. SCHILTERI DE S. R. G. IMPERII COMITUM

Prærogativa ac Jure inter ipsos & Ordinem Equestrem Imperii immediatum secundum quosdam controverso Diatribæ. Argentorati sumptibus Jo. Reinholdi Dulsseckeri. 1702. in 4. pagg. 103. C'est-à-dire , *Dissertation de la prerogative des Comtes & du pretendu differend qui est entre eux & les Nobles Immediats de l'Empire , par Jean Schilter. A Strasbourg.*

**L**A Noblesse d'Allemagne est divisée selon M. Schilter , en deux Ordres differens. L'un Superieur , dont l'Empereur , le Roy des Romains , les Electeurs , les Ducs , Comtes & Barons font un Corps , qui compose l'Etat de l'Empire , & qui est appelé la Haute Noblesse : L'autre Inferieur , qui comprend les Nobles Immediats & Mediatz ; car ces deux sortes de qualitez ne font point une espece differente. Les Nobles Immediats sont ceux qui relevent directement de l'Empereur & de l'Empire , soit à cause de leurs Personnes , soit à cause des Fiefs qu'ils possèdent relevans immediatement de l'Empereur : Les Mediatz au contraire sont Vassaux d'autres Princes , & des Comtes & Barons de l'Empire ; mais les Gentil-hommes Mediatz sont égaux en ce qui regarde le rang & la dignité : Ils n'ont séance ni suffrage dans les Assemblées Generales , & ne font point les uns & les autres Etats de l'Empire. Néanmoins comme les Nobles Immediats ont des droits & privileges , qui les distinguent des autres , & qu'il y en a une infinité , dont les Maisons sont aussi anciennes & ne sont pas moins illustres que celles des Prin-



tes ; il y a des Auteurs qui les ont flattez de la Superiorité qui ne convient qu'à la Haute Noblesse. Teis sont Rodlers dans son Livre de *Torneamentis*, Caspar Lerch dans un Livre Allemand ; intitulé , L'ancienneré de la Noblesse Immediate de l'Empire, sa dignité, ses droits & franchises ; & Philippe Knipschilt dans son traité de *Nobilitate*. La question qui fait la matiere de ce nouveau traité, est de sçavoir si pour les Fiefs & Heritages en France, que les Immediats tiennent & possèdent dans la Justice & Seigneurie des Comtes & Barons, ils sont sujets aux devoirs de leurs autres Vassaux, & lors qu'ils demeurent dans leur territoire s'ils sont soumis à leur Jurisdiction. M. Schilter fait voir que la qualité d'Immediat n'affranchit point de la Jurisdiction & des droits de Fiefs qui sont Charges réelles, & qu'elle ne peut préjudicier à la Seigneurie directe des Comtes & Barons, à l'égard desquels les Gentilshommes Immediats sont réputez Mediat pour ce regard. Et cet Auteur refute l'opinion & les autorités contraires. L'Origine de l'Immediatité est assez obscure. Rodlers a avancé sur la foy de l'Epistre 126. d'Encas Sylvius, qui fut Pape sous le nom de Pie II. où il est fait mention d'un vieux Cartulaire de 600. ans trouvé en Angleterre dans l'Eglise de S. Paul de Londres, que l'Empereur Charlemagne avoit donné aux Compagnons de ses Victoires sur les Saxons, pour récompense de leurs longs services & de leurs actions heroïques, le titre de Heros avec une liberté entière & plusieurs beaux Privilèges, entre autres celui de ne pouvoir estre jugez que par les Rois des Romains & leurs Successeurs. M. Schilter dit que cette Lettre d'Encas Sylvius est tres-suspecte, ne se trouvant point dans quelques manuscrits, & que le Cartulaire, qui est cité, est encore plus faux. Il est vray qu'il a plus l'air d'un Roman, que d'une Histoire veritable. Car il y est parlé des Heros de l'antiquité, qui ont suivi Bacchus dans la conquête des Indes, des expéditions d'Hercule, de celles d'Alexandre, d'Auguste & de leurs Soldats qui ont receu de pareilles récompenses. Mais M. Schilter en voulant prouver par la Chronologie que ce n'est qu'une fiction, a pris le charge sur le mot *Dionysius* qu'il a appliqué à Denis le Tiran ou au jeune Denis Fils de Sicile, au lieu qu'en cet endroit il signifie Bacchus, & c'est

le nom que les Poëtes Grecs & Latins luy ont toujours donné. L'opinion la plus commune est, que l'établissement de la Noblesse Immediat n'a commencé que dans le troisieme siecle, au temps de Conrad de Suaube, & pendant l'Interregne qui a duré depuis l'an 1245. jusqu'en l'an 1273. les Fiefs qui sont aujourd'huy possédez par les Immediats, se trouvant presque tous situés dans la Suaube en Franconie & le long du Rhin, ce qui contient aussi la basse Alsace.

STEPHANI BLANCARDI LEXICON NOVUM MEDICUM GRÆCO-LATINUM, cæteris Editionibus longè perfectissimum. Lugduni Batavorum, apud Cornelium Boutesteyn, Jordanum Luchtmans. 1702. pp. 661. vol. in 8. C'est-à-dire, *Nouveau Dictionnaire de Medecine, Latin & Grec, beaucoup plus parfait que dans toutes les Editions precedentes.* A Leiden, chez Cornille Boutesteyn, & Jourdain Luchtmans, Et se trouve à Paris, chez la veuve Hortemels.

**O**N ne manque point de Dictionnaire en fait de Medecine, & s'il falloit rapporter icy tous ceux qui ont esté compilés sur ce sujet, on en feroit une grande liste. Nous avons le Lexicon de Jean Gorrée Medecin de Paris, lequel contient les definitions de tout ce qui concerne la Medecine. C'est un Dictionnaire fort ample, & où la plupart des Auteurs qui nous ont donné de ces sortes de Livres, ont puisé ce qu'ils ont écrit. Il a esté imprimé à Paris en 1622. in folio. François Thevenin Chirurgien, a donné un Dictionnaire Etymologique des mots Grecs qui sont en usage dans la Medecine, imprimé en 1658. in folio, & puis reimprimé in quarto. Ce Dictionnaire a esté fait sur celui de Gorrée. Nous avons le Lexicon de Barthelemi Castel, augmenté par Adrien Ravestein, imprimé en 1669. & depuis encore augmenté par Jacques Pancrace Bruno, imprimé à Paris en 1699. M. Jean-Baptiste Callard de la Ducquerie Professeur Royal en Medecine à Caen, a fait imprimer en 1693. un Lexicon Etymologique de tous les mots qui concernent la Medecine. Le Dictionnaire de M. Blanchard, dont il s'agit icy, ne cede en rien à ceux qui ont paru jusques icy. Il est sçavant &

court

court tout ensemble. On n'y trouve pas seulement la définition & l'étimologie des mots, mais encore la description exacte des choses. L'Anatomie, la Chirurgie, la Pharmacie, la Chymie, & la Botanique ne renferment rien dont on ne trouve icy de claires explications, & toutes fondées sur les nouvelles découvertes.

## OBSERVATIONS CRITIQUES SUR UN LIVRE DU

*S. Aignan, intitulé l'ancienne Medecine à la mode, adressées à Madame C. A Paris au Palais, chez Nicolas le Gras, & Louis Colin. 1702. pp. 208. v. in 12.*

CE Livre contient une Histoire entière de M. l'Abbé Aignan. On y voit comme il a esté Capucin, ce qu'il a fait pour sortir de cet Ordre. De quelle manière il s'est conduit dans la pratique de la Medecine, ce qu'il sçait ou ne sçait pas en matière d'Anatomie, ses raisonnemens bons ou mauvais sur les causes des maladies, quelques railleries répandues çà & là, & un discours sur les Huitres en écailles. L'Auteur avoit conseillé l'usage des Huitres à la Dame à qui il écrit; là-dessus il prend occasion de l'entretenir sur les Huitres, & de laisser pour quelque temps M. l'Abbé Aignan. Ce discours est ce qu'il y a de meilleur dans l'Ouvrage. M. de la Marre, (c'est le nom que prend l'Auteur dans le privilege du Livre,) dit que l'Huitre a quelque ressemblance avec le Colimaçon; qu'il y a lieu de croire que ce sont des insectes l'un & l'autre. Plus bas il ajoute, qu'il n'y a aucun signe qui démontre que l'Huitre soit un animal aquatique, pas même un insecte, comme on le peut dire, poursuit-il, du Colimaçon. L'Huitre, continué notre Auteur, croît aux Rochers de la mer, comme un champignon ou une truë: la matière de l'Huitre est comme une espèce de mucilage ou de viscosité: il y a lieu de croire que ce mucilage est la racine & le centre de ce qui l'environne, & non la tette où elle est encaissée. L'Eau qui y est entrée lorsque les coquilles se sont ouvertes, n'est autre chose, poursuit M. de la Marre, que la matière première ou la semence qui par la cuite & la digestion s'étant épaissie, s'est par des conduits à nous inconnus corporifiée, & a formé peu

à peu le corps de l'Huitre. Ensuite qu'il n'y a pas plus de différence de la première semence des dents qui n'est qu'un mucilage, & la dent épaissie & durcie par la cuite, qu'il y en a du dedans de l'Huitre au dehors. Ce sont les propres termes de l'Auteur. Il est même aisé de voir, continuë-t-il, que le dedans de l'Huitre est attaché à la coquille par une racine plus épaisse & plus dure à mesure qu'elle approche de la table où elle est attachée; & lors qu'on voudra l'examiner, on verra que la racine ou le cordon qui y aboutit forme la plus prochaine écaille. Le corps de l'Huitre, remarque M. de la Marre, est divisé par des pellicules qui ressemblent aux envelopes d'un oignon, & qui peuvent se séparer aisément. Le centre plus mol que le reste est ce que l'on mange. Le feu de la nature ayant travaillé dans l'intérieur de l'Huitre, y est concentré comme une espèce de ferment qui sert à la pourriture des sels dont l'Huitre se nourrit. Ces sels après avoir passé par la pourriture qui tend à la multiplication des espèces, participent beaucoup plus dans cet état de la nature des souchres que de celle des sels; & ce qu'il y a de sel se trouvant étroitement lié par les souchres, contribue à former le corps solide de l'Huitre, qui sert d'enveloppe à l'Huitre. Aussi on remarque autour de l'Huitre intérieure de petits bords feuillés à travers lesquels ces sels se filtrent & d'où ils passent ensuite dans une poche qui est comme une espèce d'estomach. On aperçoit dans cette poche une légère noirceur, & quand l'Huitre est cuite on y sent, dit notre Auteur, une petite amertume qui marque la nourriture & le changement des sels par la digestion. Voicy, continuë M. de la Marre, ce que j'ay remarqué dans l'eau que les Huîtres renferment; c'est que l'ayant mêlée avec de l'esprit de vitriol, avec de l'eau forte, avec de l'eau de couperose, il s'est fait dans toutes ces liqueurs un *coazulum* qui s'est précipité en très-peu de temps, & la matière qui est tombée au fond est semblable à celle qui forme le dedans de l'Huitre; ce qui fait voir que cette eau est dans une disposition très-prochaine à être changée en Huitre: car si cette eau étoit de la même qualité que celle de la mer, il ne se feroit aucune coagulation par le mélange des eaux dont nous venons de parler. M. de la Marre avertit icy la Dame à qui il écrit, qu'il a versé de cette eau dans

du vin , & qu'il a remarqué qu'elle s'y melle , sans qu'il s'y fasse aucune séparation ni aucun changement. Il conclut de là que leurs principes approchent des mêmes qualitez. Ce qui le confirme dans cette opinion , c'est que l'esprit de vin melle avec de l'eau qui a passé sous le colcotar ou vitriol , forme le même *coagulum* que celui de l'eau des Huitres avec les eaux fortes. Après ces paroles voicy comme s'explique M. de la Marre. Et bien loin que ces eaux diminuent de force , elles m'ont paru plus penetrantes. J'ay versé de ces mêmes eaux sur le dedans de l'Huitre : les sels lixiviaux n'y ont pas touché , mais les eaux fortes l'ont dissout & réduit en une matiere de la même nature de celle qui formoit le *coagulum*. Par l'action qui s'est passée dans tous ces melanges , je crois qu'il m'est permis de conclure que les Huitres ne peuvent que faciliter la digestion , en ce que bien loin d'affoiblir les dissolvans ou de les embarrasser , elles s'y dissolvent tres-promptement & se precipitent même. M. de la Marre n'en demeure pas là , il ajoute que les Huitres n'ont rien d'opposé au vin , & qu'il leur étoit assez de vertu & de bonnes qualitez pour meriter la même grace que les oubies , & pouvoir estre vendues après soupé dans une Ville bien Policée.

LETTRES CHOISIES DE M. SIMON , OÙ L'ON  
*trouve un grand nombre de faits anecdotes de littérature.*  
*Seconde Edition , augmentée de plusieurs Lettres & de Remarques.* A Rotterdam , chez Reynier Leers. 1702. in 8. pagg.  
 348.

**L**A premiere Edition de ces Lettres estoit pleine de fautes d'impression ; c'est pour cela qu'on a cru devoir donner celle-cy qui est beaucoup plus exacte. Comme elles contiennent plusieurs faits qui demandoient des éclaircissmens, l'on y a ajouté près de cent Remarques , lesquelles renferment presque autant de nouveaux faits anecdotes , & qui ne sont pas moins utiles que curieux. Ces Lettres étant déjà assez connues par les analyses qu'on en a faites dans les Journaux d'Hollande lorsque la premiere Edition parut ; nous ne parlerons que de ce qui est particulier à cette 2. Edition. On y a inseré six nouvelles lettres,

dont la dernière où il est traité de la liberté des sentimens qui est dans la Société des Jésuites, est une des plus curieuses. M. Simon avoit avancé dans la première partie de son Histoire du nouveau Testament, que la Société par ses constitutions accordoit à ses Professeurs la liberté de sentiment, ne s'étant dévouée à aucun Maître en particulier, comme font la plupart des autres Sociétez qui jurent *in verba magistri*. M. Arnaud avoit prétendu au contraire, que les Professeurs des Jésuites loin d'avoir cette liberté de sentiment, étoient réduits à n'en presque point avoir, puisque S. Ignace dans une de ses constitutions leur a ordonné de suivre les opinions les plus sûres & les plus reçues. M. Simon demeure d'accord de cette constitution; il avouë même qu'il leur est prescrit de lire & d'enseigner dans leurs Ecoles la Théologie de S. Thomas; mais il ajoute que pour entendre le véritable sens des constitutions de la Société, il faut consulter les déclarations qui y ont été jointes & qui sont aussi de S. Ignace: Or la déclaration qui a été ajoutée pour servir d'éclaircissement à la constitution dont il s'agit, est exprimée en ces termes, *Si dans la suite du temps on trouve quelque autre Auteur plus utile aux Etudiens que S. Thomas, comme si l'on composoit quelque nouveau Livre de Théologie Scholastique qui s'accommodât mieux au temps, on pourra s'en servir après que la chose aura été bien examinée & approuvée dans la Société*. Ce qui fait voir manifestement que la Compagnie des Jésuites n'adopte aucuns sentimens particuliers; n'ayant point d'autre but que d'établir ce qu'elle juge le plus vrai & le plus propre au bien de la Religion. Ce sont les propres termes de la déclaration, *quod statuetur in universa Societate ad majorem Dei gloriam*.

Comme M. Arnaud pour ôter cette liberté de sentimens aux Jésuites, s'étoit appuyé sur leur Livre intitulé, *Ratio studiorum*, & sur l'autorité de leur Général Aquaviva, M. Simon répond au contraire, que le *Règlement des Etudes* des Jésuites imprimé à Rome en 1586. dans leur Collège, par l'ordre d'Aquaviva, établit en termes formels la liberté des sentimens dans la Société; il s'agit, dit-il, entre M. Arnaud & moi, de l'Edition de 1586. qui est devenue si rare qu'elle ne se trouve dans aucune des Bibliothèques des Jésuites de France; & ainsi je ne feray pas un proces

à ce ſçavant homme pour ne l'avoir pas luë, mais pour avoir parlé d'un fait dont il n'étoit pas bien inſtruit. M. Simon convient avec M. Arnould, que Aquaviva ſe montra fort oppoſé à la trop grande liberté de ſentimens qui s'étoit introduite dans la Société. Ce General qui en avoit reçu des plaintes de pluſieurs endroits, jugea qu'il étoit abſolument neceſſaire de moderer cet excez; & ce fut ce qui donna occaſion au *Reglement des Etudes*, imprimé à Rome par ſon ordre en 1586. Mais il ne prit pas pour cela ſoumettre entierement ceux de ſa Compagnie à la doctrine de S. Thomas: c'eſt ce qui eſt marqué expreſſément à la pag. 14. de ce Livre. Comme il eſt tres-rare, nous en rapporterons les paroles de la traduction de M. Simon, qui a auſſi rapporté le Latin de l'Original.

Le R. P. General (Aquaviva) aſſure en termes formels « & plus d'une fois, qu'il ne vouloit point empêcher entierement « les nôtres de s'éloigner en quoy que ce ſoit de S. Thomas, ce « qu'il a eu raiſon de faire, afin qu'il ne parût pas que nous fiſ- « ſions Profeſſion de quelque ſecte, ou que nous fuſſions de- « vouez à quelque Maître particulier: de plus quoy que nous « ſoyons obligez par nos conſtitutions de ſuivre la doctrine la « plus ſûre & la plus approuvée, comme eſt ordinairement la « Theologie de S. Thomas, elle ne l'eſt cependant pas toujours; « car il y a de certains endroits, bien qu'ils ſoient en petit nom- « bre, où elle ne s'accorde point avec les façons de parler des « SS. Peres, & avec ce qui eſt le plus reçu dans les Ecoles, ſur « tout dans ces derniers temps où l'occaſion des nouvelles He- « reſies a fait inventer aux Docteurs Catholiques pluſieurs cho- « ſes qui ne ſont pas moins propres à refuter les Heretiques « que ce qui eſt dans S. Thomas; il eſt bon de preferer en « cela & en quelques autres choſes ſemblables les autres Do- « ctors: à quoy l'on peut ajouter qu'il ſe trouve d'Illuſtres « Theolog. qui ont appuyé quelques-unes de leurs opinions, ſur « d'aſſi bonnes & même quelquefois ſur de meilleures raiſons que « celles ſur leſquelles S. Thomas a appuyé les ſiennes. Or nous ne « voyons pas pourquoi en ces rencontres nous n'accorderions pas « aux nôtres quelque liberté, puis que nous ne le faiſons même que « pour l'utilité publique de l'Egliſe. Il y a de l'apparence que ces «

fortes d'expressions, & quelques autres semblables qui sont répandues dans la premiere Edition du *Reglement des Etudes des Jesuites*, porteront les Dominicains à presenter une requête contre ce Livre à l'Inquisition d'Espagne qui le défendit, enforte qu'il disparut aussi-tôt; car celui qui porte le même titre de *Ratio atque institutio studiorum*, n'est pas la quatrième partie de la premiere Edition, qui est un excellent ouvrage, comme on le peut apprendre des extraits que M. Simon en a publié dans plusieurs de ses Livres. Les Dominicains de Toulouse en ont un exemplaire qu'ils conservent avec beaucoup de soin dans leur Bibliothèque. Ce seroit rendre un tres-grand service au public de le faire imprimer: la seconde Edition du même Livre est devenue presque aussi rare que la premiere.

Pour ce qui est des remarques qui ont esté ajoutées à cette nouvelle Edition des Lettres de M. Simon, elles sont la pluspart tres-curieuses; par exemple sur la Lettre quatrième où il est parlé des *Dogmes* du P. Petau que les Unitaires pretendent leur estre favorables, on a ajouté celle-cy: Bullus Protestant Anglois, » sous pretexte de défendre la Confession de foy du Concile de » Nicée, a attaqué d'une maniere violente ce sçavant Jesuite: mais peu de gens sçavent que le dessein de Bullus n'a pas » tant esté de justifier les Peres de Nicée, que de combattre la » doctrine de la Transsubstantiation. Quand on oppose aux » Catholiques que le Concile de Latran sous le Pape Innocent » III. n'a pas eu de preuves suffisantes pour établir ce Dogme; » les Catholiques répondent que la consubstantialité du Verbe » qui a esté définie dans le Concile de Nicée, n'a pas des preuves plus claires dans l'antiquité: que cependant les Protestants » qui font cette observation, reconnoissent pour orthodoxe la » foy du Concile de Nicée. Bullus qui avoit senti la force de ce » raisonnement, jugea que pour y répondre il étoit absolument » nécessaire de réfuter le P. Petau.

On a ajouté sur cette même Lettre 4. une autre note qui nous apprend que les Jesuites du College de Louis le Grand, formerent il y a plusieurs années le dessein de continuer les *Dogmes* du P. Petau sur tout le reste de la Theologie, en suivant sa methode qui est excellente. Ils jetterent pour cela les yeux sur le



Pere Quantel , à qui ils remirent quelques écrits de ce fameux Jesuite qui avoit formé le Plan des autres Livres de ses *Dogmes* ; mais le Pere Quantel étant mort peu de temps après , il ne s'est trouvé jusqu'à présent dans cette grande Societé , personne qui ait voulu se charger d'un si penible travail , qui luy feroit cependant beaucoup d'honneur , & qui feroit en même-temps fort utile au public.

JO. FRID. MAYERI HISTORIA VERSIONIS Germanicæ Bibliorum Martini Lutheri : accedit Mantissa Bibliorum Germanicorum ante Lutherum. C'est-à-dire, *Histoire de la Bible Allemande de Luther, & des autres Bibles Allemandes qui ont esté faites avant la sienne, par Jean Frederic Mayer* A Hanibourg. 1702. in 4. pagg. 212.

**L**A Bible Allemande de Martin Luther , ayant esté attaquée non seulement par les Docteurs Catholiques aussi-tôt qu'elle parut , mais même par plusieurs Protestants , les Lutheriens ont fait tout leur possible pour justifier leur Maître. M. Mayer a fait dans cette Histoire un recueil assez exact de tout ce qui avoit esté dit là-dessus par Walterus , Raithius , Cortholt , & par quelques autres de la Confession d'Ausbourg. Il employe tout le premier chapitre de son Histoire à marquer les années auxquelles Martin Luther publia chaque Livre de sa Version Allemande. Le Pentateuque parut en 1523. & tous les autres Livres Historiques de la Bible en 1524. Il donna en cette même année une traduction entiere des Pseaumes ; mais comme il s'estoit trop attaché à la lettre de son Texte , il en publia une seconde plus libre & bien plus Allemande en 1531. Il publia les Proverbes , l'Ecclesiaste & le Cantique des Cantiques en 1527. le Prophete Maie en 1529. tous les autres Prophetes en 1531. & 1532. les Livres qu'ils nomment apocriphe en 1530. Tout le nouveau Testament avoit esté imprimé dès l'année 1522. Enfin Luther ayant revû & retouché chaque Livre de sa Version en particulier , publia en 1534. tout le corps de la Bible en Aliemand.

Jusques-là M. Mayer parle en pur Historien ; mais dans le 2. chapitre où il s'étend assez au long sur la fidelité & l'exactitude de son Maître , il est obligé d'entrer souvent en dispute , parce

qu'on ne demeure pas d'accord que Luther ait eu assez de capacité pour entreprendre un Ouvrage de cette importance. Il est tres-certain qu'il avoit une tres-grande connoissance de la Langue Allemande, & qu'il a fait parler en tres-bon Allemand les Ecrivains factez ; mais on luy a contesté de toutes parts la connoissance de la Langue Hebraïque. Quelques efforts que fasse M. Mayer dans ce chapitre, pour mettre Luther à couvert des reproches qu'on luy a faits sur ce sujet, il ne satisfait point aux objections qu'on luy a faites. Il attaque principalement M. Simon qui n'attribue à Luther qu'une connoissance tres-mediocre de la Langue Hebraïque. Mais M. Simon n'a rien avancé là-dessus que Munster & plusieurs autres sçavans Protestants n'eussent avancé avant luy. Sixtinus Amania qui estoit habile dans la Langue Hebraïque, a publié hautement que Luther avoit si mal traduit la Bible d'Hebreu en Allemand, qu'il y avoit des Livres entiers où il y avoit plus de fautes que de versets. Ce fut ce qui obligea les Calvinistes de Flandres, qui avoient traduit la Bible en Flamand sur la Version Allemande de Luther, d'en faire une nouvelle sur les originaux de l'Ecriture. Au reste on peut dire à l'avantage du Livre de M. Mayer, qu'aucun Allemand jusques à present n'avoit parlé si en détail que luy des Versions de la Bible en Allemand. Ce n'est pas qu'il avance beaucoup de choses de son propre fond ; mais il a fait une recherche exacte de tous ceux qui avoient déjà écrit sur cette matiere, soit Protestants, soit Catholiques. On doit même luy rendre cette justice, qu'il ne fait paroître aucune aigreur dans les disputes contre les Catholiques. Il ne leur rend pas cependant toujours justice, principalement lors qu'il parle du Decret du Concile de Trente touchant l'autorité de la Vulgate. L'explication que M. Simon a donnée de ce Decret ne luy est point singuliere comme M. Mayer l'assure. Ce Critique n'a fait que rapporter ce que plusieurs sçavans Theologiens Catholiques avoient déjà dit, & entr'autres les Jesuites Lainez, Mariana, & Serrarius.

A PARIS,

Chez JEAN CUSSON, rue saint Jacques, à l'Image  
Saint Jean-Baptiste. *Avec Privilege du Roy.* 1702.

# LE JOURNAL

## DES

# SCAVANS.

Du LUNDY 1. MAY M. DCCII.

### LA REUNION DES PROTESTANS DE STRASBOURG

*à l'Eglise Romaine, également necessaire pour leur salut, & facile selon leurs principes. Par le R. P. Jean Dez de la Compagnie de Jesus. Seconde Edition, augmentée d'une Réponse aux écrits de deux Ministres. A Paris, chez Jean Musier. 1701. in 12. pagg. 511.*

**L**A Methode de controverse qui tend à faire voir qu'il n'y a pas un si grand éloignement que l'on croit entre les Catholiques & les Protestans, est certainement celle qui est la plus propre pour procurer la réunion. C'est aussi celle que le Pere Dez a suivie dans ce Traité, qui est le précis des Conférences qu'il a eues avec les Lutheriens dans l'Eglise de Strasbourg. Son dessein est de convaincre les Protestans que leur retour à l'Eglise Romaine est necessaire pour leur salut, & facile selon leurs principes. Il commence par établir certaines veritez, dont les deux parties sont d'accord; sçavoir, qu'il n'est jamais permis de se separer de la vraie Eglise: Que l'Eglise Romaine a été autrefois la veritable Eglise; & que si elle l'est encore, il n'est pas permis de s'en separer. Il ajoute que selon les principes des Protestans, elle doit être la vraie Eglise, puis qu'elle n'enseigne aucune erreur fondamentale. Pour le montrer en détail il suit les Articles

de la Confession d'Ausbourg, & fait trois choses sur chaque article. 1. Il expose la doctrine qui est commune aux deux partis. 2. Il donne des éclaircissémens sur la créance de l'Eglise Romaine, & fait voir que les Protestans luy en imposent. 3. Il en demande aux Protestans & ne refuse pas de recevoir ceux qu'ils ont donnez, quoy que contraires à la doctrine des premiers Reformateurs. Il découvre la fausse doctrine que l'on impose à l'Eglise, les fondemens de la vraye doctrine qu'elle enseigne, & les Articles qu'elle regarde comme des veritez de foy. Il fait connoître les points sur lesquels les Lutheriens sont rentrez dans les sentimens de l'Eglise, ou s'en sont du moins rapprochez, & ce qu'il leur reste précisément à faire pour estre entièrement réunis : & prouve en même-tems qu'il ne demande rien d'eux qui ne soit raisonnable, & que les choses dont il veut qu'ils fassent profession, sont établies sur l'Ecriture Sainte, & sur la doctrine & l'usage de l'ancienne Eglise. Cet Ouvrage est écrit avec beaucoup de méthode, de netteté, de précision, & de moderation.

L'Auteur rapporte que les Lutheriens de Strasbourg, firent courir le bruit que la doctrine qu'il enseignoit, n'estoit point celle de l'Eglise Romaine, & qu'il n'auroit osé prêcher à Rome, ni à Vienne ce qu'il prêchoit avec tant d'assurance dans Strasbourg : Que c'est pour les confondre qu'il prit le parti de faire imprimer son livre à Strasbourg avec l'approbation de l'Ordinaire & de Messieurs d'Enbrun & de Meaux : Qu' alors les Lutheriens répandirent dans le monde que son Livre avoit esté condamné à Rome : Que cela s'étant trouvé faux, ils avoient fait paroître deux écrits pour luy répondre ; l'un publié l'année dernière sans nom d'Auteur, sous le Titre de *Declaration Lutherienne sur l'Avertissement touchant la Reunion, composé par le Jesuite François Can Dez* ; & un autre imprimé à Strasbourg la même année par le Docteur Isaac Faustius, intitulé, *La vraye Reunion des Chrétiens en Jesus Christ selon ces paroles de S. Paul aux Galates chap 3. Soyez tous un en Jesus-Christ*. Le premier ne répond qu'à l'Avertissement, & le second renferme un long Prologue & dix-neuf Sermons, dans lesquels l'Auteur entreprend de répondre à divers endroits du Livre du P. Dez, mais sans le suivre pied à pied. Le P. Dez a fait des Reflexions pour servir de Ré-

ponſe generale à ces deux écrits. Elles ſe trouvent à la fin de cette ſeconde Edition de ſon Ouvrage.

LETTRES DE QUELQUES MISSIONNAIRES DE LA  
*Compagnie de Jeſus, écrites de la Chine & des Indes Orien-  
 tales. A Paris. 1702. in 12. pagg. III.*

**L**E Pere le Gobien Jeſuite qui a fait le Recueil de ces Lettres, les a liſſe aux Jeſuites de France par une eſpece d'Epître dedicatoire, où il fait un éloge magnifique du zele & des actions des Miſſionnaires de ſa Compagnie. Il veut qu'on conſidere « tous les Colleges des Jeſuites, & ſur tout ceux où ils font leurs « études de Theologie, comme autant de ſaintes Academies des « vertus & des ſciences propres à former des hommes Apeſtoli- « ques, & comme autant de fervens Seminaires des Miſſionis « étrangères. Il dit que quelque grande qu'ait eſté dans ſa Com- « pagnie dès le temps de S. Ignace & de S. François Xavier, « cette ardeur pour les Miſſions étrangères, qui eſt comme l'ame « & l'eſprit de ſon Institut, bien loin de ſ'y eſtre ralentie, elle « ſ'y eſt conſervée par la miſericorde de Dieu, dans toute ſa « force, & qu'elle ſ'eſt même en quelque ſorte accruë dans ces « derniers temps. Qu'il y a près d'un ſiecle que les Jeſuites de « France ont eu le bonheur de porter la Foy dans les Iſles & « dans la Terre ferme de l'Amerique, & dans tous les Royau- « mes du Levant. Qu'il ſe trouva il y a près de cinquante ans « une occaſion d'aller à la Chine, & de tenter l'entrée du Ja- « pon : Qu'on choiſit vingt Jeſuites pour les y envoyer. Qu'une « Lettre du Pere Verbieſt ralluma le zele dans tous les cœurs des « Jeſuites. Que M. Colbert travaillant à perfectionner les Scien- « ces & les Arts, crût que rien ne ſeroit plus capable de leur « donner ici un nouveau luſtre, que la communication des dé- « couvertes, que l'on pourroit faire à la Chine ; & que rien en « même temps ne ſeroit plus propre à y faire recevoir l'Evangile, « que d'y envoyer des hommes qui fuſſent également zelez pour « le ſalut des Ames, & habiles dans les Sciences de l'Europe. « Que M. de Louvois voulut ſe ſervir de l'occaſion de l'Ambaſ- « ſade que l'on envoyoit au Roy de Siam, que le P. le Gobien «

„ dit estre un des plus puissans Rois des Indes , pour faire passer  
 „ à la Chine six Jesuites , que leur vertu & leur habileté dans  
 „ les Mathematiques rendoient propres pour cet important des-  
 „ sein. Que le mérite de ces premiers Missionnaires , fit qu'on en  
 „ demanda bien-tôt un plus grand nombre. Que Sa Majesté eût  
 „ la bonté d'y en envoyer quinze autres. Que de plus de quatre-  
 „ vingt Millionnaires François qui sont partis depuis quinze ou  
 „ seize ans pour la Chine & pour les Indes Orientales , plusieurs  
 „ sont peris par les naufrages , les autres morts en chemin : Que  
 „ quelques-uns ont esté long-temps en prison , & qu'ils ont pres-  
 „ que tous esté persécutés & maltraitez. Il ajoute, qu'ils conver-  
 „ tissent toutes les années plusieurs milliers d'Infideles : Qu'il n'y  
 „ a presque point de Missionnaire qui n'en convertisse cinq ou  
 „ six cens. Que les Jesuites ayant fait quantité d'établissmens  
 „ dans ces vastes contrées , il a fallu les partager en deux Vice-  
 „ Provinces , l'une à la Chine , & l'autre dans les Indes Orien-  
 „ tales. Enfin il exhorte tous les fideles à contribuer à une œu-  
 „ vre si sainte , en fournissant des sommes pour l'entretien des  
 „ Missionnaires.

Les six lettres des Jesuites Missionnaires contiennent diver-  
 ses particularitez qui concernent l'état de leurs missions , sur  
 tout celle de Maduré , qui est un Royaume des Indes situé dans  
 la grande Peninsule au deça du Gange , où il y a selon le récit  
 d'une de ces lettres , cent cinquante mille Chrétiens qui vivent  
 comme des Anges , & sont une vraie image de l'Eglise naissan-  
 te. La sixième lettre contient l'Histoire de la dernière persécu-  
 tion de la Cochinchine. Elle a commencé le 14. May 1698.  
 par l'ordre que le Roy encore jeune , dévoué aux Bonzes , &  
 gouverné par un de ses Oncles ennemi déclaré du Christianisme ,  
 donna d'abattre les Eglises. L'année 1700. quelques voleurs ,  
 ou plutôt quelques ennemis des Chrétiens , ayant abbatu & mis  
 en pieces des Idoles , le Roy s'en prit aux Chrétiens. Il apprit  
 qu'il y avoit eu un grand concours de monde dans leurs Eglises.  
 Le 24. de Février , qui étoit le jour des Cendres , il donna or-  
 dre qu'à leur première assemblée on fit main-basse sur tous les  
 Chrétiens que l'on trouveroit. Le 12. de Mars on se saisit des  
 Eglises des Chrétiens , & on s'assura des personnes des Missi-  
 naires

naïres. Le 15 du même mois les quatre Missionnaires qui se trouverent dans Sinoa capitale de la Cochinchine , furent menés dans les prisons où on leur mit la cangue au col. Le 17. on publia l'Edit du Roy qui ordonnoit qu'on abbatît dans tout le Royaume les Eglises des Chrétiens , qu'on arrêât tous les Missionnaires , & que tous ceux qui avoient embrassé le Christianisme , reprissent la Religion du Pays , & fussent contrains de fouler aux pieds l'Image de Notre Seigneur. On brûla le même jour les livres saints. Un bon Vieillard nommé Jean , qui avoit bâti à ses frais une petite Eglise dans les montagnes , & qui y faisoit la fonction de Catechiste , fut assommé de coups pour n'avoir pas voulu donner les livres saints. Les ordres de faire fouler aux pieds les Images de JESUS-CHRIST , à ceux qui étoient soupçonnez d'être Chrétiens , furent exécutez avec la dernière rigueur. Quelques-uns ont souffert constamment le martyre plutôt que de commettre cette impiété. Mais il s'en est trouvé , comme dans les premiers temps , plusieurs qui ont apostasié. Un Mandarin Chretien eut la force de refuser au Roy de fouler aux pieds l'Image de J. C. mais étant renvoyé dans son pays pour y être decapité , il se laissa vaincre par les prières & par les larmes de ses parens & de ses amis, & fit semblant de fouler l'Image aux pieds. Le Roy irrité de ce que ce Mandarin avoit obéi plus volontiers à un autre qu'à luy, commanda qu'on ne laissât pas de luy trancher la tête. Le Mandarin reconnut alors la main de Dieu qui le punissoit. Il pleura son péché jusqu'au dernier moment & l'expia par la mort qu'il souffrit. Trois Dames Chrétiennes ont été condamnées à la bastonnade , à être rasées , & à avoir les bouts des oreilles & des doigts coupez ; & ont souffert courageusement ce supplice. Tous les Missionnaires & Catechistes sont ou morts , ou en prison , ou en fuite , à l'exception du Pere Arnedo Jesuite , qui mande ces choses , & que sa qualité de Mathématicien du Roy met à couvert. Enfin la persécution est generale , & l'Eglise presque ruinée dans la Cochinchine.



LA NOUVELLE PRATIQUE CIVILE, CRIMINELLE & Beneficiale, ou le nouveau Praticien François reformé suivant les nouvelles Ordonnances, par feu M. L'ange ancien Avocat en Parlement, avec un traité du droit d'Indult, & un traité de la Jurisdiction Ecclesiastique, trouvez dans les manuscrits de l'Auteur. Et un nouveau Stile des livres de Chancellerie, suivant l'usage qui se pratique à present. Par M. Pimont, Conseiller Rapporteur Refrendaire en la même Chancellerie. Neuvième Edition augmentée en differens endroits. A Paris, chez Jean & Michel Guignard, rue saint Jacques. 1702. In 4. 1. part. pagg. 694. 2. part. pagg. 451.

**N**ous apprenons tous les jours, combien est nécessaire la connoissance de la pratique Judiciaire pour l'administration de la justice. Cette nécessité fait voir l'utilité des livres de cette pratique. Mais le sort le plus commun de ces sortes d'ouvrages, est de ne durer qu'un certain temps, & d'être négligés lors qu'ils vieillissent & qu'ils commencent à se passer. C'est pourquoi ils ont besoin d'être renouvellez de temps en temps, parce que l'usage change & se perfectionne de jour en jour. Combien voyons-nous d'anciens Praticiens ensevelis dans l'oubli? S'il nous est permis de remuer leurs cendres, le plus ancien que nous trouvons est Guillaume du Breüil, qui vivoit sous Louis Hutin. Il a composé en latin le stile de la Cour du Parlement, sur lequel Auferius a fait des gloses & des additions. Du Moulin fait l'éloge de ce vieux Praticien, dont il a rétabli une infinité d'endroits qui estoient corrompus, & l'a enrichi de ses notes. Il ne luy manquoit plus ce semble qu'une nouvelle traduction en notre langue, pour le faire revivre; mais du Moulin ne voulut point l'entreprendre, parce que Jean Imbert le plus sçavant & le plus habile de tous les Praticiens, (c'est ainsi qu'il l'appelle,) avoit publié en ce temps sa nouvelle Pratique en latin, qu'il avoit aussi traduite en François. La Pratique d'Imbert & celle de Masuer qui avoit écrit auparavant ont eu leur temps, & Imbert doit une partie de sa durée aux notes de



Pierre Guenois. Les Pratiques civiles & criminelles de Ayrault, Bouchel, & le Brun, ou d'Epeffes leur ont succédé, & ont eu cours pendant quelques années ; mais aujourd'hui elles ne sont presque plus en usage. Ensuite a paru le nouveau Praticien François, que feu M. Lange qui estoit également versé dans les matieres civiles, criminelles & beneficiales, a mis au jour sous le nom de Gastier. Quoi qu'il en eût esté fait quatre éditions avant l'Ordonnance civile de 1667. & l'Ordonnance criminelle de 1670. il est certain que l'Auteur auroit survécu à son nouveau Praticien, & qu'il auroit eu la douleur de voir tomber son ouvrage, s'il ne l'avoit reformé suivant les nouvelles Ordonnances. Après sa mort M. Simon, Conseiller au Presidial de Beauvais y a ajouté plusieurs remarques en differens endroits, & augmenté cette dernière édition d'autres notes tres utiles, & de nouveaux arrests & reglemens.

# FREDERICI RUYSCHII, ANATOMIÆ ET BOTANICES

Professoris, Thesaurus Anatomicus primus cum figuris aeneis, Het Eerste anatomisch Cabinet Van Frederici Ruyfch Professor Van de anatomix en Botan Met Kopere platen. Amsteladami apud Joannem Wolters. 1701. c'est-à-dire *Premier Tresor anatomique de Frederic Ruyfch Professeur d'Anatomic & de Botanique, avec des figures en taille douce. A Amsterdam chez Jean Wolters. 1701. in 4. pp. 62.*

CE Tresor est un Catalogue que M. Ruifch nous donne de plusieurs curiositez anatomiques qu'il a recueillies chez luy, & qu'il y conserve. M. Ruifch après ce Catalogue nous en fait esperer plusieurs autres sur la même matiere ; en sorte que le public verra comme d'un coup d'œil tout ce que ce Scavant Anatomiste a ramassé de plus curieux & de plus rare. Il y a trente six ans qu'il s'applique à l'Anatomie avec des soins infatigables ; pendant ce temps-là il a recueilli & préparé sur ce sujet diverses raretés dont le nombre s'est tellement accru, qu'il a fallu plusieurs cabinets pour les contenir. On n'y voit pas seulement ce qui peut regarder le corps humain, mais encore tout ce qui concerne les

animaux ; comme les poissons , les insectes &c. Voicy ce que renferme ce premier Catalogue : Un Rocher artificiel fait de différentes pierres tirées du corps de plusieurs malades , parmi lesquelles il y en a qui ont esté tirées de la vessie d'une femme de quatre vingts ans dont l'histoire merite d'être rapportée. Cette femme estoit depuis vingt ans tourmentée d'une descente de matrice , & d'une chute de la vessie. M. Ruisch en touchant la matrice qui sortoit avec la vessie , jugea que cette femme estoit malade de la pierre. Il ne fut pas trompé : il fit faire l'incision , & on tira de la vessie quarante deux pierres , dont la figure est marquée dans une planche en taille douce qui est à la teste du Catalogue. Cette femme guerit promptement par des moyens singuliers qui sont décrits dans les observations anatomiques chirurgiques du même M. Ruisch , imprimées en 1691. Parmi les pierres dont ce Rocher est composé , il y en a une qu'un malade a jetée du fond de la gorge en toussant , & cela après s'estre plaint plusieurs années d'une grande peine à avaler. Deux autres pierres sorties de la poitrine à la faveur d'une grande toux. Deux autres trouvées dans la mammelle d'une vieille femme après sa mort. D'autres tirées du petit doigt d'une femme qui avoit la goutte. D'autres trouvées dans la vessicule du fiel. On voit dans le même cabinet sur plusieurs planches diverses parties du corps humain , & de divers animaux , dont les unes sont deséchées , & les autres nagent dans des liqueurs. Il y a entre autres dans une phiole un bout de mammelle de Baleine si bien préparé , qu'on y distingue le conduit du lait. Ce conduit est curieux : il est tout sillonné , les bords des sillons sont déchiquetés comme des franges , & un peu crespez ; ces franges sont disposées de maniere qu'elles empêchent l'écoulement du lait , lors que la mammelle n'est pas succée. Il y a dans ce cabinet plusieurs cofres qui renferment des morceaux d'anatomie , préparés avec une délicatesse admirable , & dont on voit le détail dans le même Catalogue , comme sont des arteres , des veines , des poumons , des portions d'intestins , des nerfs , & une infinité d'autres parties qu'il n'est pas possible de détailler icy , à moins que de vouloir copier le Catalogue entier.

NOUVEAU

NOUVEAU RECUEIL D'OBSERVATIONS CHIRURGICALES faites par M. Saviard, ancien Maître Chirurgien de l'Hotel-Dieu, avec quelques Remedes particuliers dont il s'est servi au traitement des Maladies qui le composent. A Paris, chez Jacques Collombat, rue S. Jacques. 1702. in 12. pp. 585.

**L**es jeunes Chirurgiens trouveront dans ce Recueil bien des instructions qu'ils ne rencontreront peut-être pas ailleurs. M. Saviard, parmi un nombre presque infini de traitemens ou qu'il a conduits, ou dont il a été témoin, ou qui luy ont été fidèlement rapportez, s'est contenté d'exposer les plus singuliers; afin que s'il arrive que de semblables cures tombent entre les mains des jeunes Chirurgiens, ils soient moins embarrassés, principalement s'ils exercent leur Art dans des lieux où ils ne puissent pas consulter des Maîtres. On trouvera peut-être que M. Saviard auroit pu rendre ce Recueil plus regulier, & par rapport à l'ordre des temps où les faits qu'il rapporte sont arrivez, & par rapport aux différentes espèces de maladies qu'il décrit; mais après tout, ce Livre est un assemblage de pieces qui n'ont pour la plupart aucune liaison entr'elles; ainsi il est ce semble assez indifferent de quelle maniere elles soient placées. Il n'y a presque rien de considerable dans les operations Chirurgiques dont on ne trouve icy des exemples. En voicy un assez curieux sur une descente de matrice.

Une fille nommée Marguerite Malaure, native de Toulouse, avoit perdu dès sa naissance son pere & sa mere. Ayant été Baptisée par le Curé de Pourdiac en Guyenne, ce Curé eut la charité de la faire élever: mais soit par la negligence de la nourrice, soit par foiblesse de temperament, ou par quelque effort extraordinaire; elle se trouva bien-tôt avec une descente considerable, appelée en Medecine Descente de matrice. En 1686. étant âgée de vingt-un ans, elle tomba malade à Toulouse chez une Dame qu'elle servoit. On la porta à l'Hotel-Dieu: son incommodité y fut apperçue par hazard. Le Medecin qui sans doute n'en avoit jamais veu de pareille y fut trompé. Il prit la Malade pour une hermaphrodite, qui lui parut même participer beaucoup

plus du garçon que de la fille. Il fit un grand éclat de cette prétendue découverte. Les Vicaires Generaux furent consultez, & l'on fit prendre un habit d'homme à la fille. Ce déguisement ne luy étant pas convenable, elle fut à Bourdeaux, où ayant repris l'habit de fille, elle se mit au service d'une Dame jusqu'en l'année 1691. qu'un particulier l'ayant reconnu pour celle que les Vicaires Generaux avoient fait habiller en homme, la fit congédier, & la contraignit de retourner à Toulouse. Elle y fut mise en prison pour avoir esté trouvée en habit de fille. Il fut rendu contre elle une ordonnance des Capitouls le 21. de Juillet de l'année 1691. portant qu'elle se nommeroit Arnould Malaure, & seroit habillée en homme, avec défense de prendre le nom & l'habit de femme à peine de punition corporelle. Cette Ordonnance luy ayant esté signifiée, elle obeît en consequence, sans sçavoir elle-même ce qu'elle estoit; car cette pauvre fille ne se souvenoit pas d'avoir jamais esté d'une autre maniere: elle s'étoit accoutumée à son infirmité, & personne n'y ayant pris garde pour la faire guerir dans son bas âge, elle avoit cru que toutes les femmes étoient de même. Se trouvant ainsi dépourveuë de tous moyens de gagner sa vie, parce qu'elle ne sçavoit aucun des métiers qui conviennent à un homme, elle fut de ville en ville ne subsistant que de charité, se comportant toujours néanmoins avec sagesse, comme il a paru par differens certificats des Magistrats des lieux.

C'est une grande question de sçavoir s'il y a des hermaphrodites: il faut pourtant demeurer d'accord qu'il a paru quelquefois des sujets d'une conformation si bizarre, que ceux qui n'ont pû en développer le mystere ont esté excusables. Mais il n'y avoit rien d'approchant dans cette fille; & s'il s'est trouvé icy quelque chose de prodigieux, ce n'a esté que l'erreur des Medecins & des Chirurgiens qui l'ont veüe les premiers. La Malade avoit la taille, le visage, l'humeur, & les indispositions même des femmes: elle estoit à la verité défigurée par l'embarras qui donnoit occasion à la faire passer pour homme: mais au mois d'Octobre de l'année 1693. éant venue à Paris pour y consulter d'habiles gens, elle n'eut pas plutôt été venue par M. Saviard, qu'il la reconnut sans peine pour ce qu'elle étoit. Il dit qu'elle n'étoit point hermaphro-

dite , & que le myſtere conſiſtoit dans une deſcente de matrice. Il ſe fit preparer un lit à la malade. Le lendemain elle fut ſaignée au bras , purgée deux fois enſuite , & pendant cinq jours il luy fit faire ſur la tumeur des fomentations trois fois réitérées ; après quoy il reduiſit la matrice dans ſa ſituation naturelle en moins d'un demi quart-d'heure , & déveſiopa ainſi l'énigme , en preſence de plus de trente Medecins & Chirurgiens que la curioſité avoit attirez. Dès que la malade fut guerie, beaucoup de gens ſe vantèrent d'avoir tres-bien connu ſa maladie , & de luy avoir conſeillé l'operation que M. Saviard luy avoit faite ; mais on a ſeu de la Malade, qu'entre un grand nombre de Medecins & de Chirurgiens qu'elle avoit conſultez , il ne s'étoit trouvé qu'une ſeule perſonne du ſentiment de M. Saviard. Tout le Livre eſt rempli d'obſervations curieufes & utiles , qu'il n'eſt pas poſſible de rapporter icy. Il ſuffit de dire que les Chirurgiens qui aiment un peu leur Profeſſion , trouveront dans ce recueil de quoy ſe contenter : Et que les Phyſiciens mêmes y verront des remarques dignes de leur curioſité.

# PSALTERIUM DAVIDIS ÆTHIOPICE ET LATINE

cum variis lectionibus & notis Philologicis. Cura Jobi Ludolphi. Francofurti ad Mœnum. 1701. C'eſt à dire *Les Pſaumes de David en Ethiopien avec une verſion latine , des différentes leçons , & des ſcolies* Par Job Ludolphe. A Francofort, 1701. 1. vol. in 4. pagg. 427.

Ceux qui voudront connoiſtre à fond l'état de la Nation & de l'Egl'iſe d'Ethiopie , doivent lire l'Histoire Ethiopique de M. Ludolphe. Ils y apprendront que les Ethiopiens ou Abiſſins ſont Chrétiens , qu'ils ſont ſous la juſdiction du Patriarche d'Alexandrie de la ſecte des Cophres ou Jacobites ; qu'ils ont une verſion de l'Ecriture ſainte en Ethiopien , qui n'eſt pourtant pas la langue vulgaire qu'ils parlent aujourd'huy ; mais l'*Axumit* que qui eſtoit en uſage du temps que les Rois d'Ethiopie tenoient leur Cour à *Axuma* dans le Royaume de *Tigré*. Cette Langue a ceſſé d'eſtre la langue vulgaire de la Nation , depuis que le Siege de l'Empire a eſté tranſporté à *Ambara*. On ne ſait

point de quel temps est la Version Ethiopienne de l'ancien Testament. Il est certain qu'elle n'a pas esté faite sur le Texte Hebreu, mais sur la Version des Septante qui estoit en usage dans l'Eglise d'Alexandrie.

De tous les livres de l'Ecriture sainte, il n'y en a point pour lesquels les Ethiopiens ayent tant de veneration que pour le livre des Pseaumes. C'est le livre de toutes les conditions & de tous les âges. Ils le lisent avec beaucoup d'assiduité & de devotion; ils le portent toujours avec eux; & il se trouve peu de personnes même parmi les femmes, qui ne le sçachent tout entier par cœur.

Ce Livre est le premier livre Ethiopien qui ait esté imprimé en Europe. Il le fut pour la premiere fois à Rome en 1513. par les soins de Jean Porcken Curé de saint George de Cologne, qui y joignit le Cantique des cantiques, & quelques autres oraisons & cantiques de l'ancien Testament. Quand il fut revenu en son Pays il fit rimprimer à Cologne en 1518. cette même Version Ethiopienne, qu'il croyoit par une erreur commune de ce temps-là, estre une Version Chaldeene. Il joignit à l'Ethiopien le Texte Hebreu, le Grec des Septante & la Vulgate Latine. Il n'y a que les Pseaumes dans cette Edition. Comme Porcken n'avoit aucune connoissance de la langue Ethiopienne, il fit imprimer le Manuscrit qu'il avoit trouvé à Rome tel qu'il estoit, c'est à dire qu'il n'en corrigea point les fautes. Les Anglois qui ont fait rimprimer ce Pseaumier dans leur Polyglotte, ont suivi les éditions de Rome & de Cologne sans y rien changer. Leur édition est encore plus mauvaise que les premieres, parce qu'Edmond Castel qui en avoit soin, n'ayant qu'une legere teinture de la langue Ethiopienne, a ajouté beaucoup de fautes à celles qui y estoient déjà.

M. Ludolphe pour rendre service au public, & particulièrement pour obliger les Abissins, a entrepris cette nouvelle Edition. Outre les imprimés il s'est servi de trois Manuscrits differens. Le premier a esté trouvé dans la Bibliothèque de M. Pococke autrefois Professeur dans l'Université d'Oxford. Le second dans celle de M. l'Electeur de Brandebourg; & le troisième a esté fourni par M. Pierre Vanda n Holandois, à qui il a esté apporté des Indes. On ne peut pas douter que cette Edition ne

soit

soit tres bonne. M. Ludolphe sçait parfaitement la langue Ethiopienne, comme il paroît par la Grammaire & le Lexicon de cette langue qu'il a donnés au public. Il a pris soin de conferer les Manuscrits avec les Editions precedentes; il a corrigé les uns par les autres, il a marqué les differentes leçons, il a ajouté des scholies, où il examine le Texte Hebreu & la Version des Septante qu'il compare avec la Version Ethiopienne. Il a fait faire par son ami M. *Michaelis* une Version latine de l'Ethiopien. Elle rend l'original verset pour verset, & mot pour mot; ainsi elle sera d'un grand secours à ceux qui voudront s'appliquer à l'estude de cette langue. Il ne faut pas oublier que M. Ludolphe a fait tirer un grand nombre d'exemplaires en Ethiopien seulement pour les envoyer aux Abissins qui n'ont point l'usage de l'Imprimerie, & chez lesquels par consequent les livres sont plus rares.

THOMÆ BRODERI BIRCHEROD JAC. F. SPECIMEN antiquæ Rei Monetariæ Danorum ab antiquissimis temporibus investigatæ, cum figuris æneis. Præsertim à tempore Christianismi in Dania, ad initium auspiciatissimum Imperii Stirpis Oldenburgicæ. Hafniæ apud Joannem Justum Erythropilum. 1701. C'est à dire, *Essai de l'Histoire de Danemarck par les Monoyes depuis les premiers temps, & sur tout depuis l'établissement du Christianisme en ce Pays-là jusques au commencement de la Race royale d'Oldembourg. Par Thomas Broderus Bircherod.* A Copenhague. 1701. 1. vol. in 4. pagg. 136.

IL semble que ce soit le chagrin qui ait porté l'Auteur de ce livre à le composer. Il n'a pu souffrir que les Ecrivains Etrangers vantent l'antiquité & la noblesse de leur nation. Le livre de M. le Blanc sur les Monoyes de France, & celui de la science des Medailles, l'ont mis de mauvaise humeur. Le Danemarck selon luy peut fournir aux Historiens & aux Antiquaires une aussi ample matiere qu'aucun autre Royaume de l'Europe. Il faut attendre que l'Auteur ait publié son ouvrage entier pour en juger. Une grande partie des monoyes qu'il raporte dans cet essay sont sans inscription, & ainsi on ne scauroit dire de quel Prince elles

font. Les autres sont Gothiques, c'est à dire fort grossieres & sans aucun goust, il n'y a pas d'apparence qu'elles soient fort recherchées par les curieux.

MOTIFS POUR ENGAGER LES ECCLESIASTIQUES à travailler au salut des ames, tirez de la sainte Ecriture, des Conciles & des Peres. Par Messire Louis Mory, Prestre Curé de saint Germain. Quatre Tomes. A Lyon chez Antoine Briasson. 1702. in 12. Tome I. pp. 358. Tome II. pp. 622. Tome III. pp. 456. & Tome IV. pp. 452.

L'Epître Dedicatoire de ce livre, est adressée à Jésus-Christ. L'Auteur propose dans l'Ouvrage huit motifs pour porter les Ecclesiastiques à travailler au salut des ames. Il promet un autre Traité particulier pour en expliquer au long quantité d'autres. Il a soin d'avertir le public des éditions des Peres dont il s'est servi : Elles ne sont pas les meilleures : Il avertit aussi qu'il s'est donné la liberté de prendre dans le corps du Livre le sens des autoritez des Peres qu'il cite à la marge : qu'il a râché *d'être pur dans son style, sans affectation toutefois* : Qu'il ne prétend point faire un grand present au public ; mais qu'il espere qu'on aura plus d'égard à sa bonne volonté, qu'à la qualité de son present. Afin que le public fût bien informé de son dessein, & des motifs qu'il a eus de composer son ouvrage, il a eu soin de faire imprimer après son Avertissement une lettre particuliere qu'il a écrite à M. de Morange Grand Vicaire de M. l'Archevêque de Lyon, où il en rend un compte exact.

Les huit Motifs generaux employez dans cet Ouvrage, sont subdivisez en plusieurs autres. Les chapitres sont divisez en sections, les sections en paragraphes, & les paragraphes en articles. Toutes ces parties n'ont pas néanmoins grande liaison entre elles. Elles composent un recueil de quantité de lieux communs. On pourra juger du style & du caractère par les passages suivans. *Tom. 1. pag. 131* Un Peintre avant que de faire un Tableau, trace sur sa toile avec de la craye la figure qu'il y veut dépeindre, ce qu'on peut appeller une ombre de la figure, parce qu'elle ne la represente que d'une maniere obscure : *Umbram enim habens lex*



*futurorum bonorum, non ipsam imaginem rerum.* De même Dieu « a voulu tracer dans les Levites du vieux Testament ceux du « nouveau. Les Levites anciens représentent les nouveaux. Ceux- « ci sont beaucoup plus parfaits que les premiers, comme la figure « quand elle est finie est beaucoup plus parfaite que lors qu'elle « n'est qu'ébauchée. Mais comme on peut tres-bien juger par « l'ébauche, de ce que peut estre une figure, & de ce qu'elle « nous représentera; nous pouvons ainli tres-bien raisonner de « ce que doivent estre les Ecclesiastiques, par ce qu'étoient leurs « ébauches, leurs crayons, leurs ombres, les Levites an- « ciens. *Tom. 2. p. 368.* Quand nous voulons former des lettres « qui soient bien lisibles, & dont les traits ne puissent s'effacer « de long-temps; nous trempons notre plume dans la meilleure « encre que nous puissions trouver. Notre langue est à l'égard « de Dieu comme une plume dans la main d'un Ecrivain. Si « nous souhaitons donc que les instructions que Dieu donnera « à notre frere par notre moyen, luy soient aisées à compren- « dre, & demeurent long-temps imprimées dans son cœur; « Trempons auparavant notre langue dans le sang de Jesus. Im- « plorons son Esprit. Unissons-nous à ses desseins. *T. 4. p. 372. & 373.* Les Candidats faisoient gloire de porter cet habit, & « d'entrer en concurrence les uns avec les autres. C'étoit à qui « d'entr'eux donneroit en cet état plus de marques de prudence, « d'équité, de generosité, de capacité, de douceur & de bon- « ne volonté pour le public. Aucun particulier qui ne se se- « roit pas senti soutenu par quelque merite singulier, n'auroit « pas osé se presenter avec distinction aux yeux de tout un pu- « blic. Disons de même que la gloire & que la consolation des « bons Prêtres, c'est de se comporter en prétendans de la gloi- « re celeste. C'est de s'efforcer à qui d'entr'eux soit par son zé- « le, soit par ses travaux, soit par son ardeur pour la gloire de « Dieu & le salut de ses freres, pourra saintement se flatter d'être un jour admis aux honneurs divins. »

Les marges de ces quatre Tomes sont fort chargées de citations des passages dont l'Auteur fait une espece de paraphrase dans le Texte.

PARALLELE DE LA MORALE CHRETIENNE  
*avec celle des anciens Philosophes , pour faire voir la supériorité de nos saintes Maximes sur celles de la sagesse humaine. Par le P. Michel Mourgues de la Compagnie de Jesus, Professeur Royal dans l'Université de Toulouse. A Paris, chez Gregoire Du Puis, à la Fontaine d'Or. 1702. in 12. pagg. 273.*

L'Auteur donne le Plan de son Ouvrage dès le commencement en ces termes : Ce Parallele comprend quatre Parties. I. Un discours sur la différence des Principes qui servent de fondement à l'une & à l'autre Morale. II. La Traduction du Manuël d'Epictete , qui est un précis des Maximes des Stoïciens, appliquées aux divers accidens de la vie & de la fortune. III. Un Manuël Chretien, suivant pied à pied celui du Philosophe, pour faire voir que dans les mêmes cas la Religion nous fournit, & plus d'aides, & plus de ressources, & d'un autre ordre. IV. La Traduction d'une Paraphrase Grecque du Manuël d'Epictete, faite par un ancien Solitaire, qui appelle ainsi ce même Manuël qu'il a reformé & mis à l'usage des Chrétiens. Cela est suffisant pour faire connoître l'Ouvrage.

DE LA SIMPLICITE' DE LA VIE CHRETIENNE,  
*sur le Plan, & selon la methode de jerôme Savonarole de Ferrare, par M. Godeau. A Paris, chez Jean Mulier. 1702. in 12. pagg. 250.*

AVIS FORT CONSOLANS POUR LES PERSONNES  
*scrupuleuses. Traduit de l'Espagnol par le R. P. Dobeilh de la Comp. de Jesus. A Lyon, chez Antoine Briasson. 1702. in 12. pagg. 92.*

LE CHEMIN DU CIEL, OUVERT AUX GENS DE  
*Guerre &c. A Lyon, chez Antoine Briasson. 1702. in 24. pagg. 103.*

A PARIS,  
 Chez JEAN CUSSON, rue saint Jacques, à l'Image  
 Saint Jean-Baptiste. *Avec Privilege du Roy. 1702.*

# LE JOURNAL

## DES

# SCAVANS.

DU LUNDY 8. MAY M. DCCII.

SUMMA THEOLOGIÆ AD USUM SCHOLÆ accommodata. Tomus secundus &c. Authore Nicolao l'Herminier Sacræ Facultatis Parisiensis Doctore Theologo. C'est-à-dire, *Somme de Theologie à l'usage de l'Ecole. Tome second &c. Par M. Nicolas l'Herminier, Docteur en Theologie de la Faculté de Paris.* A Paris, chez Florentin & Pierre Delaulne. 1702. in 8. pagg. 776.

**M**<sup>R</sup> L'Herminier avertit dans sa Preface, qu'il luy eût esté « facile de donner tout d'un coup au public une Theolo- « gie entiere, & d'assouvir l'avidité du public : *Facile quidem « fuisset Theologiam integram statim obtrudere, & avidam vul- « gi famem uno, ut ita dicam, haustu explere* : mais qu'il a « voulu pressentir le jugement des Sçavans par un premier vo- « lume, pour sçavoir s'il devoit étouffer ce fruit dans sa naissan- « ce, ou le laisser parvenir à sa maturité : Qu'il a reçu divers « avis de ce qu'on jugeoit à propos d'y ajouter ou d'y retran- « cher ; mais que tout le monde l'a assuré que sa Theologie « étoit pleine de methode, de clarté & de lumiere, & qu'elle « n'avoit d'autre défaut, si ce n'est celui d'estre trop courte. « C'est, dit-il, ce que j'ay de la peine à dire sans rougir. »

Ce second Tome comprend trois Traitez. Le premier est

celuy de l'Incarnation : Le second , celui de la Grace ; & le troisieme , celui du Merite & de la Justification.

Le Traité de l'Incarnation est le plus gros. Il contient un tres-grand nombre de questions de Scholastique & de Positive. M. l'Herminier fait connoître qu'il est versé dans l'un & dans l'autre genre d'étude : Mais il va dans les questions de Scholastique jusqu'à la dernière précision. En parlant de la subsistence , il observe que ce terme se doit prendre pour le *Concret*, ou pour la chose même qui subsiste ; & qu'ainsi les Theologiens ne parlent pas juste , quand ils disent que la nature humaine en J.-C. a perdu sa *propre subsistence* : Il croit qu'ils devroient dire, qu'elle a perdu sa *subsistentiaité* ; qu'elle n'est plus *subsistence*, ni *personne*. Cette observation, ajoute-t-il, & de semblables ne sont pas à mépriser , parce que la connoissance & l'éclaircissement du mystere en dépend. Après avoir donc fait cette observation & quelques autres , il dit que la nature humaine n'est pas toute en Jesus-Christ , parce qu'elle fait partie d'un tout qui est Jesus-Christ. Et afin que cette expression, que la nature humaine n'est pas toute en Jesus-Christ ne choque personne , il reconnoît qu'elle est *toute* , mais qu'elle n'est pas *un tout*. On peut juger par-là de la maniere dont il traite les autres questions de Scholastique. Les grandes questions de Positive sont renfermées dans son Livre en peu de pages ; en sorte toutefois qu'il n'oublie rien d'essentiel & de nécessaire. C'est ce qu'on peut voir dans la maniere dont il a expliqué la Prophetie du Patriarche Jacob , les Semaines de Daniel , & les Propheties qui concernent le Messie. Il établit enfin les Dogmes Catholiques touchant l'Incarnation de J. C. sur les passages les plus convaincans de l'Ecriture Sainte, sur les Decisions des Conciles & sur les témoignages des Peres ; & répond aux principales objections des Heretiques anciens & modernes. Il traite aussi des faits historiques, & particulièrement de la celebre question du sentiment du Pape Honorius touchant l'Herésie des Monothelites & de sa condamnation dans le sixieme Concile General. Il a joint au Traité de l'Incarnation , un écrit sur les Images. Il reconnoît que l'usage en a esté tres-rare dans les premiers siècles de l'Eglise : Mais il sentient qu'on a commencé dans le quatrieme siècle à les expo-

fer dans les Temples , quoy que cet usage n'ait pas esté établi dans toutes les Eglises. Du fait passant au Droit , il soutient qu'il est permis d'avoir des Images & de les honorer. Il avouë que les Livres Carolins ne combattent & ne rejettent pas seulement le culte de Latrie à l'égard des Images ; mais encore les actions exterieures de culte approuvées par le Concile de Nicée , comme celles de les baiser , de les encenser , de mettre auprès d'elles des cierges allumez , de s'agenouiller devant elles , de les saluer &c. Il croit neanmoins que tout culte des Images n'est pas condamné dans ces Livres , ni par nos Conciles & nos Auteurs de ce temps-là , puis qu'ils permettent qu'on les conserve dans les Eglises , & qu'on les y place dans des lieux élevez ; ce qui est une espeece d'honneur & de culte.

Les questions de la Grace agitées avec tant de chaleur entre les Theologiens depuis cent ans , ont fait naître quantité de systêmes pour expliquer les forces & les mouvemens de la Grace , qui ont tellement brouillé cette matiere & l'ont tellement obscurcie , qu'on ne peut plus expliquer cette question sans beaucoup d'étude & de travail. M. l'Hermenier dit qu'étant éloigné de tout parti & souhaitant pouvoir plaire à tout le monde , il n'entreprend de traiter de cette matiere pleine d'épines & de ronces , que par nécessité , pour empêcher que son ouvrage ne soit imparfait. Il fait profession de suivre en tout S. Augustin , & invoque les lumieres du Ciel pour en parler. A-près ce préambule , il donne la definition & les divisions de la Grace , & traite des différens états du Genre humain. Il tient l'état de pure nature possible , même selon S. August. Il fait l'Histoire des Pelagiens & des Semi-Pelagiens. Il prouve la nécessité de la Grace , & cependant croit que l'homme peut faire de bonnes actions morales , & vaincre les tentations sans son secours , quoy qu'il ne puisse pas aimer Dieu d'un amour utile pour le salut , ni même d'un amour *effectif* , mais seulement d'un amour *affectif*. Il croit qu'il peut accomplir sans elle quelques commandemens séparément , mais non tous les commandemens de Dieu. Il tient que la persévérance est un don special de Dieu. Il rejette le sentiment de ceux qui tiendroient que la Grace ne devient efficace que par le consentement du libre-arbitre. Il ap-

pelle cette opinion un pur Molinisme ; *Purus Putusque Molinismus* , que presque tous les Theologiens de la Societé de Molina ont abandonnée pour faire dépendre l'efficacité de la Grace , de la *congruité* : c'est-à-dire , des circonstances dans lesquelles Dieu qui la donne , a prévu qu'elle auroit infailliblement son effet. Il met néanmoins ce dernier sentiment au même rang que le premier , & entreprend de le refuter par les mêmes argumens. Il prouve l'efficacité de la Grace par elle-même , & ne fait nulle difficulté de donner le nom de Molinistes à ceux qui la nient. Il ne s'accommode pas néanmoins de la prémotion Physique des Thomistes , & fait consister l'efficacité de la Grace dans un plaisir victorieux. Il admet des Graces purement suffisantes qui n'ont jamais leur effet : Mais il croit que les endurcis , & les aveuglez en sont privez ; & que la Grace n'est pas donnée à tous les Infideles. Enfin il montre que Dieu a une volonté veritable & sincere de sauver tous les hommes , & que Jesus-Christ est mort pour tous.

Le dernier Traité de la Justification & du Merite est tres-court, M. l'Hermineur y traite en peu de mots les questions de controverse sur cette matiere.

Au reste les matieres sont digerées dans cet Ouvrage suivant la methode de l'Ecole , & reduites en conclusions , en preuves , en objections , en instances , en syllogismes , & en distinctions , de la même maniere qu'on a coutume d'argumenter & de répondre sur les Bances : ce qui le rend tres-commode pour ceux qui ont cette carrière à faire.

DISSERTATION APOLOGETIQUE POUR LE BIEN-  
heureux Robert d'Arbrisselles, Fondateur de l'Ordre de Font-  
Evraud , sur ce qu'en a dit M. Bayle dans son *Dictionnaire*  
*Historique & Critique*. A Anvers pour Henry Des-Bordes  
Libraire d'Amsterdam. 1701. in 12. pagg. 408.

LE Public est déjà informé du sujet sur lequel est faite l'Apo-  
logie de Robert d'Arbrisselles qui fonda l'Ordre de Font-  
Evraud l'an 1100. Il est des plus singuliers. Il y a plus de 90. ans  
que le Pere Sirmond donna au public les Lettres de Geofroy ,  
Abbé

Abbé de Vendôme qui a fleuri au commencement du douzième siècle , parmi lesquelles il s'en trouve une adressée à Robert d'Arbrisselles , où cet Auteur luy mande que le bruit court qu'il vit trop familièrement avec les filles ; qu'il a des entretiens secrets avec elles ; & qu'il n'a pas même honte de coucher la nuit avec elles sous prétexte de se mortifier , en souffrant par ce moyen de plus vifs aiguillons de la chair. C'est ce que Geoffroy appelle avec raison, *un genre de Martyre tout nouveau & inouï jusqu'alors* : mais tres-dangereux & d'un tres-mauvais exemple. On a encore une Lettre imprimée à Rennes en 1524. parmi les Opuscules de Marbodius , qui gouverna l'Eglise de Rennes jusqu'en 1123. où cet Evêque fait le même reproche à Robert d'Arbrisselles. On cite enfin sur ce fait Pierre de Saumur Moine de S. Florent , dont l'écrit étoit entre les mains du Pere Vignier de l'Oratoire , qu'il a dit-on supprimé , à la prière de Jeanne de Bourbon Abbessé de Font-Evraud. Ces Lettres prouvent bien que les ennemis de Robert d'Arbrisselles avoient fait courir dans le monde ces faux bruits contre luy : mais elles ne sont pas une preuve qu'il fût coupable de ce qu'on luy reprochoit ; & sa conduite est assez justifiée par les témoignages authentiques que luy ont rendu les Auteurs de ce temps-là , qui l'ont considéré comme un homme d'une grande Sainteté. Mais le zèle du Pere de la Mainferme de l'Ordre de Font-Evraud a esté si loin pour l'honneur du Fondateur de son Ordre , qu'il n'a pas trouvé que ce fût assez à son gré , de le prouver innocent ; il a voulu qu'il n'y eût pas même de luy la moindre petite rumeur , & qu'on pût lui appliquer l'éloge qu'un Ancien faisoit d'une honnête femme , *Sine culpa , sine fabula*. Dans ce dessein il ne s'est pas contenté de justifier la conduite de Robert d'Arbrisselles , il a encore accusé de faux les Lettres de Geoffroy de Vendôme & de Marbodius , dans les Dissertations qu'il fit paroître en 1682. & en 1684. sous le titre de *Bouclier de l'Ordre naissant de Font-Evraud*. Il soutient que ces deux Lettres ont esté composées par Roscelin , qui selon le rapport d'Abaelard , avoit osé écrire une Lettre injurieuse contre ce saint homme.

M. Bayle en faisant l'extrait du Livre du P. de la Mainferme dans ses Nouvelles de la Republique des Lettres du mois

d'Avril 1686. s'est égayé sur cette matiere, & l'a depuis encore remis sur le tapis dans son Dictionnaire Historique & Critique sous le titre de *Font-Evraud*. Quoy qu'il n'ose pas dire que Robert d'Arbrisselles soit convaincu du reproche qu'on luy fait, il badine si plaisamment sur ce sujet, que pour peu que l'on soit malin, il est difficile qu'il ne vienne dans l'esprit des idées qui ne sont pas favorables à la memoire du pauvre Robert d'Arbrisselles. Ce sont ces endroits que l'Auteur de cette Apologie a prétendu relever. Il avoué sans façon, que la Lettre de Geoffroy de Vendôme est veritable, & il le prouve contre le P. de la Mainferme, non seulement par l'autorité du manuscrit du Mans, & de deux autres manuscrits d'Italie citez par le Pere Mabillon, où cette Lettre se trouve; mais encore par le manuscrit même de Vendôme, où il assure qu'elle étoit toute entiere autrefois, & qu'elle y est encore presentement en partie, parce qu'on a seulement enlevé la premiere feuille où se trouve » le titre. Après cela, dit l'Auteur, il n'y a pas lieu de douter » que Geoffroy de Vendôme ne soit Auteur de cette Epître; & » si le P. de la Mainferme vivoit, il seroit bien surpris & bien » affligé de voir par cette découverte renverser une bonne partie » du système de ses Dissertations qui luy ont fait suer sang & eau. L'Apologiste n'abandonne pas de même le système de ce Pere sur la Lettre de Marbodius. Il prétend encore après le P. Alexandre, que c'est la Lettre de Roscelin. L'un ne paroît pas néanmoins beaucoup plus raisonnable que l'autre. Il est vray que la Lettre qui est imprimée parmi les œuvres de Marbodius, se trouve dans un manuscrit de saint Victor à la fin des Lettres de Hildebert Evêque du Mans: Ce qui a fait croire à quelques Auteurs, qu'elle étoit de ce dernier. Mais personne ne l'a attribuée à Roscelin, & on ne peut pas luy appliquer ce que dit Abaëlard de la Lettre impudente de Roscelin contre Pierre d'Arbrisselles. Comme on n'a point l'écrit de Pierre de Saumur, on ne peut pas bien sçavoir ce qu'il contenoit. Mais quoy qu'eût pû dire ce Moine de S. Florent, l'Apologiste prétend que cela ne pourroit porter préjudice à la réputation de Robert d'Arbrisselles; parce que cette Lettre a pû estre écrite dans le temps que l'Abbaye de Font-Evraud & celle de S. Florent étoient en grand différent.



On allegue un quatrième témoignage sur ce fait. C'est un Conseil d'Alby, dont on prétend que le Pere Vignier a eu un manuscrit, où il étoit dit que les Albigeois étant blâmés de ce qu'ils menoient des femmes avec eux, se défendoient par les exemples de Jesus-Christ & de Robert. *Notre Seigneur*, disoient-ils, *nous enseigne par son exemple d'en user ainsi, & notre Maître Robert qui a depuis peu établi une Communauté de Religieuses.* L'Apologiste considere ce témoignage comme tres-avantageux à Robert d'Arbrisselles, parce qu'on luy donne Jesus-Christ pour Associé. Il trouve seulement étonnant que ces Heretiques ayent cité pour modele Robert d'Arbrisselles, qui avoit prêché avec vehemence contre eux au rapport de Leger Archevêque de Bourges. Enfin il dit que quand tous ces écrits seroient bien authentiques, ils ne sont fondez que sur des ouï-dire sans ombre de preuve, ni même de vraisemblance.

L'Apologiste delivré de cette Critique, se donne carrière sur les raisons qui peuvent servir à justifier la conduite de Robert d'Arbrisselles : Sa hardiesse à déclamer contre les vices des Grands & des Ecclesiastiques, le témoignage de ses amis & de ses ennemis ; la réputation de sainteté qu'il avoit dans le monde ; l'estime generale qu'on avoit pour luy ; sa vie toute Apostolique ; ses mœurs irréprochables ; sa mort toute sainte, sont des preuves triomphantes de son innocence, que l'Auteur fait valoir avec tout l'art possible. Il égaye sa matiere par quantité de jeux d'esprit, & de citations d'Auteurs profanes, & traite aussi quelques points de Critique & d'Histoire, principalement dans les Notes ajoutées à cette Dissertation en forme de Lettre. Au reste quoy que cet Auteur se donne pour un Religieux de Font-Evraud, il y a dans son Ouvrage des traits qui font connoître qu'un Auteur d'une autre Société y a mis la main, & on peut croire qu'il se cite luy-même à la page 62. J'oubliois à marquer qu'il y a à la fin de ce Livre un éclaircissement sur l'esprit de l'Ordre de Font-Evraud, qui justifie l'autorité que les Religieuses ont sur les Prêtres & les Religieux qui dépendent d'elles.

## BURCARDI GOTTELFII STRUVII ANTIQUITATUM

Romanarum syntagma , sive de Ritibus sacris systema absolutius. Jenæ apud Jonnem Bielekium. C'est-à-dire , *Traité des Antiquitez Romaines. Par Burcard Gotthelfsin , Struvius. Première partie des Dieux & des choses sacrées des Romains.* A Jenc. 1701. 1. v. in 4. pagg. 640.

**L**Es Auteurs qui ont écrit pour expliquer les Antiquitez Romaines sont en si grand nombre , que le Catalogue qu'on en pourroit faire seroit un assez gros volume. Le Pere LAbbe en a donné un fort ample imprimé pour la première fois à Paris, en 1651. in 8. & reimprimé plusieurs fois depuis. Martin Hankius en a aussi composé un qui a esté imprimé à Leipfic en 1669. in 4. Ces Livres ont esté composez avec soin; cependant on pourroit encore y ajoûter considerablement.

Les principaux Ouvrages de ceux qui ont travaillé sur différentes parties des Antiquitez Romaines ont esté ramassez par M. Grævius, & imprimez depuis peu à Utrecht en 12.vol. in fol. Ce Recueil est le plus ample qui ait esté fait sur cette matiere, & les pieces qui le composent sont pour la pluspart excellentes. Il y en avoit même quelques-unes qui estoient devenues si rares qu'on avoit beaucoup de peine à les trouver; ainsi M. Grævius & ceux qui ont fait les frais de cette impression, ont rendu un grand service au public. Ce qu'il y a d'incommode pour les gens de Lettres, c'est que la plus grande partie d'entre eux n'est pas en état de faire la dépense nécessaire pour avoir ce rare trésor. Il ne se trouve que chez les Particuliers qui sont fort riches, ou dans les grandes Bibliothèques. D'ailleurs ces gros volumes étant remplis de Traitez & de Dissertations fort étendus sur chaque sujet, le temps qu'il faut employer à les lire, & à comparer les opinions souvent différentes des Auteurs qui ont écrit sur les mêmes matieres, empêche beaucoup de gens d'étude de s'y appliquer. C'est pour remédier à ces inconveniens que M. Struvius a entrepris de donner un système complet des Antiquitez Romaines. Il se propose d'y expliquer dans une juste étendue ce qui regarde cette matiere, en retranchant

routes

toutes sortes de disputes, & même toute érudition qui ne sera pas absolument nécessaire ou au moins tres-utile pour faire entendre quelque point de ces antiquitez. Plusieurs Auteurs ayant luy sont entrez dans le même dessein. Paul Manuce, Juste-Lipse, Jérôme Velschius, Rosinus, Kippingius, le P. Caniel & quelques autres ont donné au public des compilations assez amples sur les Antiquitez Romaines en general : mais selon M. Struvius il ny en a aucune qui satisfasse la curiosité des Lecteurs.

Il divise son Ouvrage en quatre Parties. Dans la premiere, il traite des Dieux & de la Religion des Romains ; dans la seconde, il parlera des Loix & de l'Etat civil ; dans la troisième de la Guerre ; & dans la quatrième, de l'Etat Economique. Il remet à un autre temps à donner les trois dernieres Parties.

Dans la premiere après avoir distribué les Dieux des Romains selon leurs différentes Classes, il parle de leurs noms, de leurs attributs, de la forme sous laquelle on les representoit, des marques dont on se servoit pour les distinguer, &c. Ensuite il traite du culte qu'on rendoit aux Dieux, de la maniere dont on s'y preparoit, des Sacrifices qu'on leur offroit, & des ceremonies qui s'observoient dans la Religion. Il passe de là aux Prières ; il en marque les différentes especes & en rapporte les formules ; il parle aussi des vœux tant publics que particuliers, des Temples, des Autels, des Jeux & des Tableaux appelez *Votifs*, sur lesquels on marquoit ce qu'on avoit demandé aux Dieux, ce qu'on en avoit obtenu, & ce qu'on leur offroit en reconnaissance de leur protection.

Après cela l'Auteur parle de la science & de la discipline augurale, & de tout ce qui a rapport à cette matiere qui est fort obscure ; il traite aussi des oracles, & à cette occasion il parle des Sybilles, & des écrits qu'on leur attribue ; de là il passe aux prodiges, aux sorts, aux sortileges & à toutes les operations magiques. Après cela vient la Religion du serment, ses différentes especes, les lieux où l'on pretoit serment, & les ceremonies qui s'observoient en cette occasion, les formules différentes du serment, la maniere de jurer devant les Juges, & les punitions des parjures.

On trouve encore dans ce volume plusieurs autres Traitez, comme celui du Calendrier Romain, celui des Fêtes, celui des Sacrifices & des Vases qui y servoient, celui des Temples, des Aurels, des Statuës & des Presens qu'on offroit aux Dieux; & enfin celui où il est traité des Prêtres, de leurs charges & de leurs fonctions.

M. Struvius a disposé la matiere de son Livre dans un tres-bel ordre, & il a eu soin en parlant des rites & des coutumes des Romains, de ne rien avancer sans l'appuyer sur le témoignage de quelque Auteur ancien: quand ces preuves lui ont manqué il a eu recours aux Medailles, aux Inscriptions, aux Statuës, & aux autres monumens; ce qu'il a observé sur tout quand il a esté question de représenter la forme des Dieux, & les marques qui designent leurs attributs. Tout le monde sçait qu'en ces occasions une figure fait beaucoup mieux concevoir la chose qu'un tres-long discours. Ces figures auroient pû estre mieux dessinées & gravées plus delicatement; mais ce n'est pas la faute de l'Auteur: Il n'a pû trouver dans son pays des gens assez habiles pour bien executer ses desseins.

M. Struvius a observé dans son Ouvrage de ne point confondre les rites des Grecs avec ceux des Romains. Servius, Donat, & quelques anciens Grammairiens, sans parler de plusieurs Auteurs modernes, n'ont pas évité ce défaut avec le même soin. Il est vray que la Religion Romaine ayant tiré beaucoup de choses de celle des Grecs, il n'est pas étonnant qu'on ne connoisse pas exactement la difference qui est entre elles: cependant ces deux peuples ont chacun leurs rites particuliers qu'il ne faut pas confondre. Notre Auteur promet d'expliquer dans la suite les Antiquitez Grecques. Il s'engage même à donner celles de l'Antienne Eglise Chretienne, celles d'Egypte, celles des Lombards & des Allemans, & enfin celles des nations qu'on appelle Barbares. Mais tous ces Ouvrages ne paroîtront qu'après qu'il aura donné les trois Parties des Antiquitez Romaines qui luy restent à faire imprimer.

Le stile de ce Livre est concis & clair. Il est chargé de beaucoup de citations, mais elles sont toutes placées fort à propos, & l'Auteur ne fait jamais de digressions qui fassent perdre le sujet

de veüë. Les matieres sont disposées de maniere que l'explication de celle qui precede sert à faire comprendre celle qui suit, & celle-cy donne un nouveau jour à la precedente. Les Antiquaires trouveront ici un tres grand nombre d'inscriptions qui feront d'autant plus de plaisir qu'étant appliquées aux sujets auxquelles elles conviennent, il n'y reste plus aucune obscurité. Ceux qui ne seront pas contents des explications que l'Auteur donne sur chaque article, pourront aisément trouver ailleurs de quoy se satisfaire. On leur donne au commencement de ce Livre une Bibliothèque generale de tous les Ecrivains modernes qui ont fait des Traitez singuliers sur chacune des parties des Antiquitez Romaines. Cette Bibliothèque est dressée avec beaucoup de soin; on y marque le temps auquel chaque Traité a paru pour la premiere fois, les différentes Editions qui en ont esté faites, celles qui sont les plus amples & les meilleures, avec un jugement court & exact sur la nature de l'Ouvrage. Outre cette Bibliothèque generale, on en trouve encore une particuliere au commencement de chacune des parties de ce volume, qui contient un catalogue de tous les Livres qui ont traité le sujet dont il s'agit dans cette Partie.

TRAITE' DES ALIMENS, OU L'ON TROUVE PAR ordre & separement la difference & le choix qu'on doit faire de chacun d'eux en particulier, les bons & les mauvais effets qu'ils peuvent produire, les principes en quoy ils abondent, le temps, l'âge & le temperament où ils conviennent, avec des Remarques à la suite de chaque chapitre où l'on explique leur nature & leurs usages suivant les principes chymiques & mechaniques. Par M. L. Lemery, Docteur Regent en la Faculté de Medecine de Paris, de l'Academie Royale des Sciences. A Paris, chez Jean-Baptiste Cusson, & Pierre Witte, rue S. Jacques, au Nom de Jesus & au Bon Pasteur. 1702. pp. 541. v. in 12.

Plusieurs Auteurs ont écrit sur les Alimens: les uns avec trop d'étendue, les autres avec trop de brieveté, & presque tous d'une maniere peu physique. La plupart d'entre eux ont vécu dans des temps où l'on se contentoit des qualitez peripate-

ziciennes pour expliquer les phenomenes de la nature , enforte ; dit M. Lemer, que leurs Livres ne paroissent plus si bons dans ce temps-cy où l'on ne se paye plus de mots. Ces raisons ont déterminé le même M. Lemer à travailler sur un sujet si important. Ses explications sont appuyées sur les principes de la mécanique. L'ordre qu'il a suivi est tres-clair. Il parle dans chaque chapitre , des especes & du choix de l'Aliment dont il s'y agit ; ensuite des bons & des mauvais effets de cet Aliment , puis des principes qu'il renferme , & enfin du temps , de l'age , & du temperament où il convient. Pisaneile dans son Traité des Alimens a observé le même ordre. M. Lemer a cru devoir imiter en cela cet Auteur. Mais il nous avertit que c'est la seule chose qu'il ait prise de luy. A la fin de chaque chapitre sont des remarques dans lesquelles la vertu des Alimens , & l'étimologie de leurs noms se trouvent expliquées. Parmi ces étimologies il y en a de singulieres ; comme par exemple , que le champignon s'appelle en Latin *fungus* de *funus ago* , parce que plusieurs personnes sont mortes pour avoir mangé des champignons. Que le cœur tire son nom de *courir* , parce qu'il est dans un mouvement continuel : que la courge s'appelle en Latin *cucurbita* mot approchant de *curvata* , parce que cette plante se courbe si elle n'est soutenue. Que le lait se dit en Latin *lac* , ou du mot Grec λευκός qui signifie blanc , ou du mot Latin *allicere* qui signifie attirer , parce que le lait attire les enfans : Que le veau se nomme en Latin *vitulus* de *viridi etate* , parce qu'il est dans un âge vert. L'Auteur rapporte une infinité d'étimologies semblables. Mais il dit dans sa Preface qu'il ne le fait que pour divertir ses Lecteurs.

L'Ouvrage est divisé en trois Parties. La premiere traite des Alimens tirez des Plantes : La seconde de ceux que nous fournissent les animaux ; & la troisième des boissons. Comme rien n'est plus necessaire à la santé que de sçavoir connoître les bons Alimens , M. Lemer s'est particulierement attaché à donner là-dessus des Regles familières , faciles , uniformes , & en même temps si seures qu'on ne pût se tromper en les suivant. Dans le chapitre des figues , par exemple , il enseigne que les figues doivent estre choisies molles , succulentes & d'un bon goût. Dans celui des grenades , qu'il les faut prendre grosses , chargées de grains ,

grains, meures, succulentes & d'un bon goût. Dans celui du harang, que ce poisson doit estre choisi nouveau, gras, bien nourri, d'une chair blanche, friable & d'un bon goût. Dans celui de l'enchois, qu'il faut choisir l'enchois tendre, nouveau, blanc en dehors, rouge en dedans, petit, bien nourri, d'une chair ferme, & d'un bon goût. Dans celui de la sole, qu'elle doit estre choisie fraiche, d'une chair tendre, ferme, blanche, delicate & d'un bon goût. Dans celui de la moruë, qu'il faut choisir la moruë blanche, tendre, nouvelle & d'un bon goût. Dans celui des écrevisses, que les écrevisses doivent estre choisies toutes charnuës, bien nourries, tendres, & d'un bon goût. Dans celui de la perdrix, que les perdrix doivent estre toutes choisies jeunes, tendres, grasses, bien nourries & d'un bon goût.

Ce que l'Auteur prescrit sur le choix de ces alimens, il le prescrit sur le choix de tous les autres; en sorte que cette uniformité ne facilite pas peu la pratique des regles qu'il donne. Il veut sur tout qu'on choisisse les alimens qui ont bon goût. Il y a de l'apparence qu'il s'est en cela fondé sur le sage Aphorisme d'Hippocrate, qui porte que les alimens qui flatent le goût, doivent estre preferez à ceux qui ne sont pas si agreables, quand même ces premiers seroient par eux-mêmes un peu moins sains.

Du choix des Alimens M. Lemerî vient aux bons & aux mauvais effets qu'ils produisent. Après nous avoir, par exemple, enseigné ce qu'il faut faire pour choisir un bon poulet, un bon coq d'inde, une bonne perdrix, il dit que le poulet a une chair nourrissante, pectorale, aisée à digerer, humectante, rafraichissante, & qui ne produit aucun mauvais effet. Que le coq d'inde nourrit beaucoup, fait un bon suc, se digere aisément, rétablit les forces, convient aux convalescens: Mais que quand il est trop vieux il est dur, coriassé & difficile à digerer. Que la perdrix est restaurante, fortifiante, nourrissante, qu'elle se digere assez aisément quand elle a les qualitez nécessaires, qu'elle excite le lait aux nourrices, produit un bon suc & un aliment solide & durable; qu'elle convient dans les diarrhées, mais que quand elle est vieille sa chair est dure, coriassé, difficile à digerer & peu agreable au goût. Des bons & des mauvais effets des alimens, il descend aux principes qui composent ces mêmes

alimens ; & pour nous en tenir aux exemples que nous avons entamez , il dit que le poulet contient beaucoup d'huile & de sel volatil , le coq d'inde beaucoup d'huile & de sel volatil , la perdrix beaucoup d'huile & de sel volatil. Après le détail des principes , l'Auteur spécifie l'âge & le temperament où chaque aliment convient. Le poulet par exemple convient , dit-il , en tout temps , à tout âge , & à toute sorte de temperament : cependant , ajoute-il , l'usage de la poule est plus convenable aux personnes accoutumées à un grand exercice de corps , & qui ont besoin d'un aliment solide & durable. Le coq d'inde tout de même convient , dit-il , en tout temps , à tout âge , à tout temperament , pourveu qu'il ait les conditions requises. La perdrix convient encore , dit M. Lemer , à toute sorte d'âge & de temperament , mais particulièrement aux convalescens , & aux temperamens froids & phlegmatiques. A la fin de chaque chapitre M. Lemer fait des remarques sur le sujet qu'il y a traité. Après le chapitre du poulet , par exemple , il observe que la chair du poulet a beaucoup de rapport avec celle de la poule ; qu'elle est même encore plus succulente & plus delicate. Que c'est pour cette raison qu'on mange ordinairement la poule bouillie , & le poulet roti. Sur le chapitre du coq d'inde , il remarque que cet oiseau est d'un aussi grand usage que le poulet & le chapon. Que les femelles des coqs d'inde estoient nommées par les Grecs *meleagrides* , parce qu'ils s'imaginoient que les sœurs de *Meleagre* avoient esté changées en ces oiseaux. Il ajoute que les coqs d'inde sont appelez en Latin *Pavones Indici* ; mais il remarque en même-temps qu'il s'en faut bien que les coqs d'inde soient aussi beaux que les paons , & que si on les a nommez *pavones* , c'est seulement parce qu'ils sont fiers comme les paons , malveillans comme eux , coleres , &c. Ceux qui aiment les chapons & qui savent que les chapons sont des coqs , ne seront peut-être pas fâchez de voir dans les remarques de l'Auteur sur le chapon , Que le coq est un oiseau fier , hardi , courageux , vigilant , principalement celui qui a une crête bien rouge , & des yeux brillans : Que le peril ne le fait point reculer ; qu'il ne peut souffrir de rival , &c. Que plusieurs Generaux autrefois ont fait combattre des coqs devant leurs soldats pour encourager leurs troupes



par l'exemple de ces animaux. Que quand le coq a remporté la victoire, il est orgueilleux, superbe, insolent; mais que quand il a esté vaincu ses esprits sont accablez jusqu'à ne pouvoir chanter, & que honteux de sa défaite, il va se cacher au premier endroit qu'il peut rencontrer. Un des articles en quey l'Auteur réussit le mieux, c'est dans l'explication des causes. Veut-on sçavoir, par exemple, d'où vient que le poulet est d'un bon suc? c'est que ses principes huileux & salins, sont dans une proportion & une liaison convenable les uns aux autres. Voilà, continue l'Auteur, ce qui contribue à rendre les sucs de cet animal temperez & propres à produire des humeurs saines, ou pour me servir de ses termes, des humeurs *souables*. Cherche-t-on pourquoy la poule fait dans le corps de bons effets? c'est qu'elle contient une juste proportion de principes huileux & salins étroitement unis & liez les uns aux autres. Est-on curieux d'apprendre d'où vient que le beurre frais est plus sain & plus agreable que l'autre? c'est que ses principes huileux & salins sont pour lers étroitement unis ensemble. Est-on en peine pourquoy l'ozeille a de l'acidité? c'est que les sels acides qu'elle contient étant peu retenus & embarrassés par d'autres principes, communiquent aux petites fibres, ou pour parler avec l'Auteur, aux *fibres* de la langue une impression assez forte d'acidité.

L'Auteur dans le chapitre des Topinambours, dit que les topinambours nourrissent beaucoup. Il en apporte aussi-tôt la raison. C'est que les topinambours contiennent des principes huileux & balsamiques. propres à s'attacher aux parties qui ont besoin de reparation.

Il ajoute que les topinambours adoucissent les acretez de la poitrine. Cela se fait encore selon luy par des principes huileux & balsamiques, propres à embarrasser les sels acres qui picorent la poitrine. Je pourrois citer plusieurs autres exemples aussi sensibles; mais ceux-là suffisent pour faire voir qu'on n'explique pas icy les choses par les qualitez peripateticiennes. L'Auteur ne se contente pas dans ses remarques de developper ainsi les effets & les proprieté des alimens: Il donne encore la definition de tout ce qui sert à la nourriture de l'homme. Et pour ne rien omettre sur une matiere si importante, il veut bien définir en dé-

tail ce que c'est que le poulet, la poule, le veau, la vache, la brebis, le chevreau, &c. Il dit que le poulet est le petit de la poule, la poule la femelle du coq, le veau le petit de la vache, ou un animal à quatre pieds assez connu; la vache la femelle du taureau, la brebis la femelle du belier, le chevreau le petit mâle de la chevre; & ainsi de plusieurs autres. Quant à la définition du poulet & de la vache, sçavoir que l'un est le petit de la poule, & l'autre la femelle du taureau, il avoue que c'est une chose que tout le monde sçait.

Il y a dans ce livre une infinité d'autres observations qu'il n'est pas possible de rapporter: nous avertirons seulement que dans les remarques sur le chapitre des œufs, on trouvera plusieurs moyens de connoître les œufs frais: & que comme rien n'échappe à l'Auteur, celui de les présenter à la lumière n'y est pas oublié. On y verra aussi à quel degré un œuf doit être cuit pour faire du bien. L'Auteur remarque fort à propos qu'il ne doit être ny glaireux ny dur; & pour empêcher qu'on n'en doute, il dit que c'est ce qu'on peut voir par ce vers de l'Ecole de Salerne,

*Si sumas ovum, molle sit atque novum.*

Pour donner une idée entière du livre, nous ajouterons que le discours y est entremêlé de beaux passages latins, tirez de Virgile, d'Horace, de Juvenal, d'Ovide, de Martial, & sur tout de l'Ecole de Salerne, dont la poésie ne fait pas un des moindres ornemens de ce Traité.

**HISTOIRE DES INDULGENCES ET DES JUBILEZ,**  
*avec des Instructions pour en expliquer le Dogme; Et où il est encore traité de l'Origine des Confreries.* A Paris, chez Charles Robustel. 1702. in 12. pagg. 393.

**PRATIQUE EFFICACE POUR BIEN VIVRE ET POUR**  
*bien mourir, ou double préparation à la bonne mort, &c.* A Paris, chez Urbain Coustelier. 1701. in 12. pagg. 558.

A PARIS,  
Chez JEAN CUSSON, rue saint Jacques, à l'Image  
Saint Jean-Baptiste. *Avec Privilege du Roy.* 1702.

# LE JOURNAL

## DES

# SCAVANS.

Du LUNDY 15. MAY M. DCCII.

SALOMONIS CELLARII MEDICINÆ LICENTIATI

Origines & Antiquitates Medicæ. Jenæ. Prostant apud Jo. Bielkium Bibliop. Excudit Halæ Chr. Henckel, Acad. Typ. C'est-à-dire. *Les Origines & les Antiquitez de la Medecine. Par Salomon Cellarius, Licentié en Medecine.* A Jene, chez Jean Bielk. v. in 12. pp. 61.

L'Auteur expose dans ce Livre le sentiment des Anciens sur Apollon & sur Minerve, par rapport à la Medecine. Il y traite d'Esculape & de Chiron, des Enfans d'Esculape, des différentes sectes des Medecins, de l'exercice du corps & du changement d'air, de l'état & de la dignité du Medecin. Pour ce qui est d'Apollon, l'Auteur avouë que c'est le plus ancien Medecin que l'Antiquité ait reconnu. Callimaque dans une Hymne en l'honneur d'Apollon, dit que c'est de ce Dieu que les Medecins ont appris à chasser la mort. Eusebe dans le Livre troisieme de sa Prepar. Evang. chap. 1. dit qu'Apollon a esté ainsi nommé du mot Grec *ἀπολλύν* qui signifie chasser, éloigner, parce qu'Apollon passoit pour chasser les maladies. Le serment d'Hippocrate commence par ces mots : *Te jure p. r le Medecin Apollon* ; ce qui fait voir que ce Dieu a esté véritablement re-

gardé comme le premier Auteur de la Medecine , puisque dans ce jurement il est nommé le premier. Euripide dit que c'est d'Apollon qu'Esculape & les descendans d'Esculape ont tenu les remedes de la Medecine. C'est pourquoy il est appelé par le même Euripide dans l'Andromaque , *ἀνδρομαχῶν* qui signifie Medecin. Pindare assure que c'est Apollon qui a distribué aux hommes les remedes propres pour guerir les maladies. Les Poëtes Latins tiennent le même langage. Horace dit que Phœbus par son Art salutaire guerit les corps accablez de maladies. Ovide dans le premier Livre de ses Metamorphoses faisant parler Apollon , luy met dans la bouche ces paroles ; L'invention de la Medecine est de moy ; dans tout l'Univers je suis appelé le secourable ; la puissance des herbes m'est soumise. C'est pour cette raison qu'à Rome dans un temps de peste , on voïa un Temple à Apollon pour la santé publique , ainsi que le rapporte Tite-Live. Liv. 4. chap. 25. Le même Tite-Live dans le liv. 40. chap. 51. fait mention de ce Temple , & l'appelle le Temple du Medecin Apollon. Cicéron dans l'Épître septième du Livre 14. écrivant à sa femme Terentia , la confirme dans cette opinion. J'ay , dit-il , jetté cette nuit beaucoup de bile ; sur le champ je me suis senti si soulagé , que je crois que c'est quelque Dieu qui a esté mon Medecin. Remerciez donc ce Dieu avec votre pieté ordinaire , j'entends que vous rendiez graces à Apollon & à Esculape. Minerve passoit aussi chez les Grecs & chez les Romains pour estre fort puissante dans la guerison des maladies. C'est pourquoy , selon Pausanias , on la surnommoit *Hygie* , ou *Hygie* , *ὑγιεία* mot Grec qui signifie *santé*. Il y avoit même à Athenes , au rapport du même Pausanias , une statue qu'on appelloit la statue de Minerve Pœonienne , c'est-à-dire de Minerve qui donne guerison ; car le mot de *Pœonien* ou en Grec *παιωνιος* signifie qui rétablit la santé , qui est propre à guerir les maladies. Au regard d'Esculape & de Chiron , ce premier est le plus connu : il étoit fils d'Apollon , & avoit appris de son pere la Medecine , ou si l'on en veut croire Pindare & Apollodore , il l'avoit étudiée sous Chiron le Centaure , par les ordres d'Apollon. Quoy qu'il en soit , il fit un si grand progrès dans la pratique de cet Art , que non seulement les Romains , mais les Grecs même ,

chez qui il étoit né, le regarderent après sa mort comme un Dieu. On voit dans Tite-Live, à la fin du dixième Livre & dans l'Építome du onzième, que ces premiers étant affligés de peste, donnerent ordre à des Deputés de leur amener d'Épidaure la statue d'Esculape; que ces Députés ayant à leur débarquement trouvé un serpent dans leur Vaisseau l'emmenèrent aussitôt, parce qu'ils crurent que le Dieu qu'ils cherchoient s'étoit caché sous cette forme. L'Historien ajoute qu'à leur retour le serpent s'échappa dans une Isle du Tybre, & que cela déterminâ les Romains à consacrer dans le même lieu, un Temple à Esculape. On peut consulter là dessus Valère Maxime, dans le chap. huitième de son premier Livre, & Ovide dans le vingt-cinquième Livre de ses Metamorphoses. Les Poètes & les Mythologistes pour faire entendre qu'Esculape guerissoit les maladies les plus desesperées, ont dit qu'il ressuscitoit les morts. Apollodore fait le détail de plusieurs malades gueris par Esculape: Le plus fameux de tous, le plus chanté par les Poètes, c'est Hippolyte. Laënce fait en trois mots l'Histoire d'Esculape. Pourquoi, dit-il, Esculape dont la naissance fut le fruit du crime d'Apollon, s'attira-t-il des honneurs divins? Ne fut-ce pas pour avoir guéri Hippolyte? Sa mort est donc encore plus glorieuse que sa vie; puis qu'il mérita d'estre foudroyé par Jupiter. Le sens de ce passage est facile à entendre si l'on fait reflexion à ce qu'écrivit Apollodore sur ce foudroyement, savoir qu'il fut l'effet de la jalousie de Jupiter, qui ne vouloit pas que les mortels apprissent d'Esculape un Art aussi divin que celui de la Médecine. Le Scoliaſte de Pyndare prétend au contraire, qu'Esculape fut foudroyé, parce qu'il se laissa corrompre par argent pour rendre la vie à l'Hippolyte. Quoy qu'il en soit, Esculape fut mis après sa mort, au nombre des Dieux. Eratostene écrit qu'on le reconnut parmi les Constellations sous le nom d'Ophiuchus. On ne peut douter de la credulité des peuples sur la divinité d'Esculape, après les Temples, les Médailles, & les Inscriptions dont sa mémoire a esté honorée. Les plus celebres Temples consacrez à Esculape, étoient celui d'Épidaure dont parle Plin dans le Livre quatrième de son Histoire naturelle, chap. 5. celui qu'on nommoit *Achaïque* entre Patras

& Dymen, au rapport de Strabon; celui de l'Isle de Cò, si fineste à Turullius l'un des meurtriers de Celiar, ainsi que le rapporte Valere Maxime; celui de Cyrene, *Cyrenatum*; celui qu'on appelloit *Lebenaum* dans l'Isle de Crete au rapport de Pausanias; celui de Pergame, selon Herodien; celui de Rome dans une Isle du Tibre, au rapport de Tite-Live. Pour les Inscriptions en l'honneur d'Esculape, Gruter en rapporte quelques unes que voicy. *A Esculape, à Hygie & aux autres Dieux & Deesses Au Dieu Esculap & à Hygie conservateurs. Au Dieu Esculape & à la Deesse Hygie.* Le titre de Conservateur ou de Sauveur étoit l'epoque ordinaire d'Esculape. Quant aux Monnoyes, le sçavant M. Spanheim remarque que dans l'Isle de Cò il y avoit une Monnoye où Esculape étoit surnommé le Sauveur, & que sur une monnoye d'Ancyre, il est fait mention de Jeux instituez en l'honneur d'Esculape Conservateur.

La figure sous laquelle on honoroit Esculape étoit celle d'un homme à longue barbe. C'est ce qui donna lieu à la plaisanterie de Denis le Tyran, qui après s'être fait apporter la barbe d'or qui étoit à la statuë d'Esculape, allegua pour raison qu'il ne convenoit pas au fils d'un pere sans barbe, d'en avoir une si grande. Le Symbole d'Esculape étoit un serpent ou un dragon autour d'une baguette, comme on le voit par plusieurs Medailles, & par le té moignage d'Ovide dans le Livre quinziesme des Metamorphoses. Le serpent étoit aussi le symbole de plusieurs autres Dieux, à cause de la vigilance, de la prudence & des autres qualitez qu'on luy attribuoit. La raison pourquoy ce Symbole a esté donné à Esculape est selon quelques Auteurs, que cet animal changeant de peau tous les ans & prenant une nouvelle vigueur, est une image des merveilles que fait la Medecine. Quelques autres prétendent que le serpent d'airain a pû donner occasion à cette coutume, & l'Auteur cite là dessus plusieurs autoritez. Il parle ensuite de Chiron le Centaure, des enfans d'Esculape, & dénombre autant qu'il est possible tout ce qu'il y a de plus obscur là dessus dans l'antiquité; puis il vient aux différentes sectes des Medecins dont il fait le détail avec beaucoup d'érudition. Ensuite il montre l'avantage qu'on retire de l'exercice du corps, & rapporte là dessus l'exemple de Cicéron, qui par le moyen d'un voyage

voyage qu'il fit en Asie, corrigea la foiblesse de son temperament, laquelle estoit auparavant si grande, qu'on ne croyoit pas qu'il pût jamais soutenir les fatigues du Barreau.

Pour ce qui regarde la dignité du Medecin, l'Auteur remarque que chez les Atheniens, il estoit expressément deffendu aux esclaves & aux femmes d'exercer la medecine. Il ajoute qu'une femme déguisée en homme s'estant fait instruire de la medecine par Herophile, & ayant exercé son art avec beaucoup de succès, elle fut citée dans l'Areopage par les Medecins, comme ayant contrevenu aux loix du pays; & que comme elle alloit estre condamnée aux peines portées par les reglemens, des Dames qualifiées qu'elle avoit gueries, accoururent en foule, & la sauverent en criant aux Juges, Vous n'estes pas des époux mais des barbares, de vouloir condamner cette femme pour nous avoir sauvé la vie.

Il y a de l'apparence que l'Auteur de ce livre auroit donné plusieurs autres Scavans ouvrages, si une mort prématurée, qui l'a enlevé à l'âge de vingt quatre ans, ne l'avoit derobé à la Republique des lettres.

#### TRAITE' DE LA SUBROGATION DE CEUX QUI

*succedent au lieu & place des Creanciers : où sont traitées les questions arduës & difficiles de cette matiere, divisé en seize chapitres. Par M. Philippe Dernussou Avocat au Parle-*

*ment. Nouvelle édition, revue, corrigée & augmentée. A Paris chez Nicolas le Gras, au Palais. 1702. pagg. 578.*

**L**A subrogation est un terme generique qui convient également aux choses & aux personnes. La subrogation qui fait la matiere de ce Traité est une transmission du droit d'un Creancier à un autre, ou le changement qui se fait de la personne du Creancier, sans qu'il arrive aucun changement dans la chose & dans les actions. C'est un moyen & une fiction de la loi, qui fait succéder aux droits d'un ancien creancier, qui est payé, celuy qui a fourni les deniers pour le payement.

Il y a quatre sortes de subrogations legales. La premiere est cel-

le que la loi a accordée au Creancier postérieur, qui paye le premier Creancier pour entrer dans ses droits. Elle fut sagement établie par le droit Romain, parce qu'il n'y avoit que le premier & plus ancien Creancier qui eust le droit de faire vendre le gage commun.

La seconde espece de subrogation legale est celle que les Empereurs ont introduite en faveur de ceux qui payent pour les debiteurs du fisc. La troisième espece est quand un Acquereur paye le prix de son acquisition aux Creanciers de son Vendeur, auquel cas il acquiert les droits & hypotheques de ces Creanciers, afin de pouvoir conserver la chose à lui vendue contre les autres Creanciers postérieurs du Vendeur.

Ces trois sortes de subrogations legales se font par la seule force & autorité de la loi, sans aucune cession ni convention.

Il y a une quatrième espece de subrogation legale, qui vient de la convention faite entre le Debitur & le nouveau Creancier, & laquelle a esté autorisée par l'Edit de l'an 1609. qui explique les deux conditions necessaires pour produire la subrogation, dont la premiere est que celui qui prête ses deniers, ait stipulé qu'ils seront employez au payement de l'ancien Creancier, & que le nouveau entrera dans ses droits. La seconde, que dans la quittance que le Debitur retire de l'ancien Creancier, il soit fait mention que le remboursement a esté fait des deniers fournis à cet effet par le nouveau Creancier, au moyen de quoi l'Ordonnance declare que les nouveaux Creanciers *demeurent subrogez de droit, aux droits, hypotheques, noms, raisons & actions desdits anciens Creanciers, sans autre transport ni cession d'iceux.*

La subtilité de quelques Docteurs a fait naître à ce sujet plusieurs questions, dont la principale étoit de sçavoir quel devoit estre l'effet de cette dernière subrogation legale; sur quoi il y a eu deux opinions qui ont partagé les esprits au Palais. Les uns qui ont restreint & limité l'effet de cette subrogation contre la personne du Debitur & sur ses biens seulement; les autres qui ont donné à la subrogation le même effet qu'à la cession & transport, pour exercer les droits de l'ancien Creancier dans toute leur étendue, tant contre le Debitur, avec lequel le nouveau Creancier avoit contracté, que contre ses cautions, codebiteurs &



coobligez qui n'avoient point parlé au nouveau Contract. C'a esté pendant plusieurs années la source d'une infinité de procès, où il y a eu diversité de jugemens & arrêts.

L'importance de la question a excité la diligence de l'Auteur à composer son Traité, qui parut en l'an 1685. où apres avoir ramassé tous les moyens & les préjugez de part & d'autre, il se détermine à la premiere opinion. Cependant le contraire a esté depuis décidé par l'Arrest du Parlement, rendu le 6. Juillet 1690. les Chambres assemblées pour fixer une Jurisprudence certaine & uniforme à cet égard : La Cour ayant ordonné que la subrogation auroit son effet contre les personnes & sur les biens des cautions & cooblignées, quoi qu'ils ne l'ayent point consentie, de même que contre le Debiteur, avec lequel elle a esté stipulée.

Le Livre de M. Dernusson n'a pas laissé néanmoins d'être toujours assez estimé & recherché par le public, qui a témoigné aux Libraires de l'empressement pour cette seconde édition augmentée. On y a joint quelques corrections faites par l'Auteur avec des notes écrites de la main de defunt M. de Fourcroy, sur un des livres de la Bibliotheque de M. le President le Peletier. Quoi que cet Avocat celebre ne convinst pas de la verité de toutes les maximes que M. Dernusson avoit avancées dans ce Traité, il ne pouvoit s'empêcher d'en louer l'ordre & la methode, qui luy en paroissoient admirables. On peut ajouter à cet éloge que les questions les plus subtiles & les plus abstraites y sont traitées d'une maniere palpable & sensible. L'Auteur a tres nettement expliqué les *Privileges personnels*, dont les loix Romaines & la plupart des Docteurs n'ont parlé qu'avec beaucoup d'obscurité & de confusion. Il remarque que ces privileges s'accordoient, ou par la faveur particuliere des personnes, comme le fisc, les pupilles, la femme; ou par la nature de la dette qui étoit favorable: qu'ils étoient appellez personnels, parce que le Creancier n'avoit que la personne du Debiteur pour obligée & n'avoit aucun droit reel sur les biens; & qu'ils ne donnoient qu'une preference entre les autres Creanciers personnels; mais qu'ils n'avoient point de lieu au prejudice des Creanciers hypothecaires. Il observe en même temps que les privileges personnels n'ont point esté reçûs par nos mœurs, & que notre usage a seu-

nient admis les privilèges réels pour une cause publique & nécessaire, tels que les privilèges des Medecins & Chirurgiens, des frais funéraires, de ceux de Justice & autres de même nature, qui attribuent un droit sur les biens du debiteur préférentiellement aux créanciers hypothécaires.

M. Derruison a donné au public quatre autres traités, sçavoir le traité des Propres, celui de la Communauté des biens; & les deux autres du Douaire & de la Gardenoble & Bourgeoisie. Son stile n'est ni bas ni élevé; mais il est tellement diffus, qu'on pourroit dans chaque page retrancher une partie du discours sans alterer aucunement le sens ni la force des expressions.

### כת הקראים

S E U

SECTA KARRÆORUM DISSERTATIONIBUS ALI-  
quot Historico - Philologicis sic adumbrata ut è codici-  
bus Manuscriptis ut plurimum, ortus progressus ac Dogma-  
ta ejusdem præcipua eruta compareant. Studio M. Joan.  
Gorttofr. Schuparti. Jenæ. 1701. C'est-à-dire, *L'origine,  
le Progrès, & les principaux Dogmes de la secte des Karaï-  
tes. Par M. Schupart. A Jenc. 1701. 1. vol. in 4. pagg. 186.*

**L**Es anciens Juifs étoient partagez en plusieurs sectes fort différentes les unes des autres. Les plus considérables étoient celle des Pharisiens & celle des Saduceens. Chacune de ces sectes avoit non seulement ses Dogmes particuliers, mais aussi elles ne convenoient pas du même principe & de la même règle de leur foy. Les Pharisiens disoient que la Loy écrite étoit insuffisante; c'est pour cela qu'ils avoient recours à la Tradition; tant pour suppléer au défaut de l'Ecriture, que pour en déterminer le sens. Les Saduceens au contraire rejettoient toute sorte de traditions pour ne s'attacher uniquement qu'à la Loy écrite. Les Juifs qu'on trouve aujourd'hui en Lithuanie, à Constantinople, au Kaire & en plusieurs autres endroits de l'Orient, sont aussi partagez en deux factions sur la règle de leur Foy. Ceux qu'on nomme *Rabbanistes*, du mot Hebreu *Rab* qui veut dire *Maître*, sont fort attachez aux traditions. Selon eux c'est Dieu même qui en est l'Auteur. Il les donna à Moïse sur le Mont  
Sinai

Sinaï aussi-bien que la Loy écrite , & elles ont esté transmises à la posterité par une succession non interrompue. Ils ajoutent que la Loy écrite est comme un corps sans ame, & que c'est de la Tradition qu'elle tire sa vie & son esprit. Les *Karaites* ainsi nommez du mot Hebreu *Kara* qui veut dire *lire* , ne connoissent pour regle de leur foy que la Loy écrite : ils la lisent avec beaucoup d'assiduité sans se soucier du recueil des Traditions qu'on nomme le *Talmud* ; au contraire ils le regardent comme un amas confus de regles inventées par des hommes , & qui par conséquent ne peut avoir la même autorité que la Loy écrite.

C'est l'Histoire de ces *Karaites* que M. Schupart entreprend de donner dans ce volume. Si l'on en croit les *Karaites* eux-mêmes , ils sont le reste des dix Tribus qui avoient esté emmenées captives par Salmanazar , & c'est chez eux seuls que la Religion Juive s'est conservée en son entier. M. Schupart ne trouve aucune probabilité dans ce sentiment. Il avouë qu'il est tres croyable que quelques Juifs de ces dix Tribus sont revenus avec les autres : mais il dit qu'ils n'ont jamais composé ny de corps politique , ny de secte particuliere. Ils n'ont pû même conserver la distinction de leurs Tribus , parce que les Registres publics où on conservoit les Genealogies , ont esté tous perdus : ainsi le sentiment des *Karaites* n'ayant pour fondement qu'une Tradition tres-incertaine, on ne doit y avoir aucun égard, d'autant plus qu'il est contre les principes mêmes des *Karaites*.

Les autres Juifs qu'on nomme *Rabbanistes* , disent que les *Karaites* qu'on voit aujourd'huy sont les disciples & les descendants des anciens *Saduceens* , & qu'ils se sont déguisez sous ce nouveau nom, afin de pouvoir plus aisément répandre leur Doctrine que le nom des *Saduceens* rendoit odieuse. Ce sentiment est aussi celui des deux Buxtorfes , de Hottinger , de Carpzovius & de quelques autres Docteurs Chretiens. Ils conviennent cependant que les *Karaites* ne soutiennent pas aujourd'huy les pernicieuses heresies des *Saduceens*. Qu'ils croyent la resurrection des morts , les récompenses & les châtimens de l'autre vie , l'existence des Anges , & que c'est Dieu qui gouverne tout par sa Providence.

Le Pere Morin & M. Simon pretendent que la secte des *Ka-*

*raïtes* a commencé vers l'an 740. de Jesus-Christ , environ 60<sup>e</sup> ans après que la compilation du *Talmud* fut achevée. Ils rapportent qu'un certain *R. Juda*, ou selon d'autres *R. Keïara* ayant tiré quelques décisions du *Talmud* de Babylone , & les ayant voulu faire recevoir comme des décisions de foy , *Anan* & son fils *Saul* qui étoient deux Docteurs celebres de ce temps-là , s'y opposerent , & ne purent souffrir qu'on donnât aux sentimens de quelques Docteurs une autorité qui selon eux n'étoit due qu'à la seule Ecriture Sainte. Voilà selon ces deux celebres Critiques l'origine de la secte des *Karaites*.

M. Schupart trouve à redire à tous ces differens systêmes. Il apporte des raisons & des autoritez pour les combattre. Il dit contre le Pere Morin , que *R. Samuel Schullam* , & *R. Abraham Ben Dior* rapportent que *Anan* & son fils *Saul* , se joignirent à la verité aux *Karaites* , & fortifierent cette secte : Ce qui suppose manifestement qu'elle subsistoit déjà , & qu'ils n'en furent pas les Auteurs.

M. Schupart prétend qu'on peut dire de la secte des *Karaites*, ce que quelques Auteurs ont dit de la plus grande partie des heresies tant anciennes que nouvelles. L'origine en est fort obscure, & il n'est souvent pas possible de marquer précisément le temps de leur naissance. Ce ne sont d'abord que des opinions de quelques particuliers, qui deviennent ensuite des articles de Foy. Les Juifs , dit-il , étoient depuis long-temps beaucoup plus attachés à leurs Traditions qu'à la Loy de Dieu , comme il paroît par l'Histoire de l'Evangile. Cependant il n'y a pas d'apparence, qu'ils fussent tous emportez par ce torrent. Quelques-uns s'y opposerent sans pourtant entrer dans les sentimens impies des *Saduceens*. Quelques autres dissimuloient , de peur d'offenser les Pharisiens , qui avoient beaucoup de credit & de pouvoir : mais quand ils virent que le corps des Traditions étoit , pour ainsi dire , devenu Canonique par la publication du *Talmud* , ils ne crurent pas qu'il leur fût permis en conscience de dissimuler plus long-temps. *Anan* & *Saul* s'éleverent hautement contre l'impiete pratiquée des Traditionnaires , & attirerent à eux un grand nombre de Sectateurs qui éc ivirent contre eux. Ceux-cy de leur costé ont toujours regardé depuis les *Karaites* com-

me des Heretiques , qui n'ont aucune regle sur laquelle ils puissent appuyer ce qu'ils sont obligez de croire.

Ce n'est pas icy le lieu d'examiner cette Histoire de M. Schupart , ni de discuter s'il est possible que des heresies naissent & se forcient ainsi d'une maniere insensible. Cette matiere a esté traitée à fond par d'habiles Theologiens de differens partis. Il paroît que M. Schupart les a lûs , & qu'il a composé ce systême de l'origine des *Karaites* sur les opinions de ceux qu'il a trouvez les plus favorables à ses préjugés.

M. Schupart donne ensuite un Catalogue des Livres des *Karaites*. Il ne faut pas s'étonner que ces Livres soient rares , sur tout en Occident où il n'y a point de *Karaites* , puis qu'en en trouve tres-peu même en Orient. Les Juifs de cette secte en sont si jaloux , qu'ils ne les communiquent à personne. La plus grande partie de ceux que M. Schupart a vûs , ont esté trouvez à Bude , quand cette Ville fut prise par les Imperiaux. Ils furent ensuite apportez à Dresde , & ils sont présentement dans la Bibliothéque de M. Siberus. Le premier de ces Livres est de *R. Aaron fils d'Elie* qui vivoit vers l'an 1360. de Jesus-Christ. Il contient une explication des rites de la Loy de Moïse en 25. Traitez. Cet Auteur combat fortement les opinions des Docteurs *Rabbins* , & entre autres celles de *R. Aben Esra* & de *R. Salomon*. C'est un Manuscrit in 4.

Le 2. est un Commentaire litteral sur la Loy de Moïse. Il est intitulé , *La Couronne de la Loy*. L'Auteur , qui est le même que celui du precedent , s'attache beaucoup à la Grammaire , & tâche en expliquant la propriété de chaque mot , de tirer le vrai sens de l'Ecriture. M. Schupart dit qu'il réussit assez souvent. Ce Livre est in folio.

Il y a encore un Livre intitulé *L'Arbre de vie* , qui est du même *R. Aaron*. L'Auteur y examine les fondemens de la Religion , la verité & la perpetuité de la Loy de Moïse , & pourquoy les Oracles divins ont esté confiez à la nation Juive , le tout suivant les principes des *Karaites*.

Le 4. Ouvrage dont M. Schupart parle , est intitulé *Livre choisi*. Il est de *R. Aaron fils de Joseph* qui vivoit vers l'an 1299. de Jesus-Christ. C'est ce même Livre que le P. Moïse a cité

en plusieurs endroits de ses Ouvrages. L'exemplaire dont se servoit ce Pere, est dans la Bibliothèque des Peres de l'Oratoire de la rue S. Honoré. M. Schupart parle encore de quelques autres Livres composés par les Juifs *Karaites*. *R. Elie de Byssance* en a fait un intitulé, *le Manteau d'Elie*. *R. Juda Peik* a composé celui qui porte pour Titre *La porte de Juda*, & qui a esté imprimé à Constantinople en 1582. *R. Iosua* a composé des questions qui portent son nom. *R. Caleb Abu* a écrit sur le Mariage. *R. Saïd* & *R. Levi fils de Jaihet* ont expliqué les preceptes de la Loy. Il y a un Livre intitulé *Le Jardin d'eden*, qui est de *R. Aaron fils d'Elie* dont on a parlé cy-dessus. *R. Jeshua* a fait un commentaire sur le Decalogue. Il y en a un de *R. Tobie* sur toute la Loy. Les *Karaites* ont aussi fait des Livres sur la Grammaire. *R. Aaron fils de Joseph* en a composé un intitulé *la Perfection de la beauté*. Ils en ont de Controverse. *R. Joseph fils de R. Moïse* a composé un Livre intitulé *la Ville stable*; & *R. Aaron fils d'Elie*, un autre qu'il nomme *la Garde des fidelles*. *R. Aaron fils de Joseph*, a fait le *Docteur d'Aaron*. C'est un Livre contre les Traditions des *Rabbanistes*. *R. Elie de Byssance* a fait un Livre de l'*Ordination solennelle des Presres*, & *R. Josua* un, des *degrez prohibez de consanguinité*. Enfin il n'y a point de matiere sur laquelle les Juifs *Karaites* n'ayent écrit: mais comme on n'en trouve presque que dans l'Orient, la plus grande partie de leurs Livres sont écrits en Arabe, en Turc, en Tartare, & dans les autres langues vulgaires des pays où ils habitent.

Après ce Catalogue, M. Schupart traite des Dogmes particuliers des *Karaites*. Le premier de ces Dogmes & qui est le fondement de tous les autres, est qu'ils rejettent toutes les gloses, les constitutions, en un mot toutes les Traditions, pour ne s'attacher qu'à la seule Loy écrite. Il semble qu'en suivant ce principe, ils devroient avoir des sentimens fort differens de ceux des autres Juifs: cependant nous ne voyons pas que sur les articles fondamentaux, leur croyance soit autre que celle des *Rabbanistes*. Tous les exemples que rapporte M. Schupart prouvent seulement, qu'ils different des autres Juifs sur quelques preceptes de pratique, comme sur ce qu'on peut faire ou ne pas faire

le jour du Sabbat, sur les ceremonies de la Pâque, & autres choses semblables, sur lesquelles même les Docteurs *Karaites* ne s'accordent pas toujours entre eux. Ceux qui voudront en sçavoir davantage pourront consulter l'original. La methode que les *Karaites* suivent dans l'explication de l'Ecriture Sainte, est à peu près la même que celle que quelques Peres de l'Eglise ont enseignée, & que la plupart des Chrétiens observent. Ils examinent les termes & la construction du discours par les regles de la Grammaire, ils suivent le sens litteral quand il n'est point opposé à la raison, ou à quelque autre texte formel de l'Ecriture, auquel cas ils ont recours à la Figure. Quand un passage presente également deux sens; si ces deux sens ne sont pas contradictoires, ils les reçoivent tous deux comme bons. Ils expliquent un endroit difficile par un autre qui est plus clair; mais sur tout ils ne se vantent jamais que Dieu les éclaire particulièrement pour l'intelligence de l'Ecriture, comme font quelques-uns des Protestans.

Au reste il est assez étonnant que ceux qui ont parlé des *Karaites*, & sur tout M. *Schupart*, ne nous disent point s'ils sont tous fort unis ensemble, ou s'il n'y a point parmi eux plusieurs sectes. Il semble qu'il devroit estre arrivé chez eux ce qui est arrivé en ce pays-cy. Les Chrétiens qui suivent le même principe que les *Karaites* sont partagez en différentes factions, qui font toutes profession de rejeter les Traditions pour ne suivre que la pure parole de Dieu. Peut-estre que si nous étions mieux instruits des affaires du Levant, nous apprendrions qu'on trouve en ce pays-là des *Saduceens* comme on trouve en celuy-cy des *Sociniens*. Il ne faut pas oublier que les *Karaites* reçoivent comme Ecriture Sainte tous les Livres qui sont dans le Canon Juif. Leon de Modene avoit jetté quelques Auteurs Chrétiens en erreur, en disant qu'ils ne reçoivent que le Pentateuque: Mais le sçavant P. Morin & M. Simon après luy, ayant leu le Manuscrit de *R. Aaron fils de Joseph*, ont remarqué que ce Docteur *Karaite* en disputant contre les autres Juifs, ne rapporte pas seulement des passages tirez des Livres de Moïse, mais qu'il en rapporte aussi des Prophetes & des autres Livres Canoniques.

REFUTATION DU TRAITE' DE LA PRATIQUE DES  
*Billets entre les Negocians par des remarques exactes sur tout  
 ce qu'il contient. Par M. \*\*\* A Paris, chez Denis Mariette,  
 rue saint Jacques. 1702. in 12. pagg. 299.*

**Q**Uoyque l'Usure semble estre blâmée dans l'Ecriture Sainte , & que la plupart des Peres de l'Eglise l'ayent generalement condamnée ; il s'est néanmoins trouvé d'habiles gens qui ont crû qu'il y avoit des usures permises. Dans le seizième siecle Charles du Moulin , & dans le suivant Saumaïse , Thummus & quantité d'autres Protestans ont fait des Ouvrages exprés pour le prouver. Parmi les Catholiques M. de Launoy estoit dans la même pensée , & avoit fait un écrit sur ce sujet qui n'a jamais esté imprimé. Mais comme le nom d'usure est odieux, il s'est trouvé des Theologiens qui ont adouci ce sentiment, en donnant un autre nom aux interets que l'on tire de la somme prêtée. Le Pere Maïgnan Minime dans sa Dissertation Latine , de l'usage licite de l'argent, imprimée en 1673. & M. le Correur Auteur du Livre François de la Pratique des Billets , imprimé en 1682. & 1684. ont pris ce parti. Ce dernier reconnoit que l'usure est mauvaise & condamnée par les Loix divines & humaines , même à l'égard des Riches : Mais il ne comprend pas sous le nom d'*usure* , tout profit que l'on exige au dessus du sort principal de la somme que l'on prête : Il distingue seulement deux sortes de prêts ; l'un de charité , pour subvenir au besoin du prochain qui consume la chose prêtée : Et l'autre de Commerce , quand on donne son argent à quelqu'un , afin qu'il le fasse valoir & en tire un profit. Il prétend qu'il n'y a usure que quand on exige l'interet de l'argent prêté dans le premier cas ; & qu'il n'y en a point , quand on tire un profit moderé de l'argent prêté dans le second cas. Ainsi cet Auteur en condamnant l'usure , approuve la Pratique des Billets , que les autres considerent comme une usure.

Ce système de l'Auteur du Livre de la Pratique des Billets , a esté combattu par quelques Auteurs qui ont écrit sur cette matiere depuis luy , & particulièrement par M. Gaitte Docteur de



Sorbonne dans son gros Traité de l'Usure imprimé en 1688. L'Auteur du Livre dont nous parlons, nous apprend dans sa Preface, qu'il avoit fait des Remarques sur le traité de la Pratique des Billets, dès l'année 1684. & qu'il les auroit alors rendus publics si le Traité de M. Gaitte n'eût paru. Il a donc jugé à propos de laisser meurir son Ouvrage jusqu'à présent, qu'il s'est déterminé à le donner au public, à cause de l'impression que fait sur les esprits le Livre de la Pratique des Billets, qui selon luy abuse bien des gens, & parce qu'il voit que l'usure se fortifie par tout depuis quelques années.

Il refuse d'abord les Notions que l'Auteur du Livre de la Pratique des Billets donne du Prêt & de l'Usure, & fait voir qu'elles sont nouvelles & différentes de celles que l'on en a toujours eu : Que quoy que l'Auteur se serve d'autres termes que ne font ceux qui disent ouvertement qu'il y a des usures permises, il est de leur sentiment & employe leurs mêmes argumens. Il fait ensuite des Remarques sur les Réponses que cet Auteur donne aux objections ordinaires contre l'intérêt que l'on tire du Prêt, & aux passages de l'Ecriture Ste & des Peres contre l'Usure. Il combat en même temps les principes & les témoignages sur lesquels l'Auteur du Livre de la Pratique des Billets appuie son sentiment, & luy oppose les décisions des Conciles & des Papes, les Ordonnances des Rois, & les sentimens des Peres qui défendent toute usure en general.

LE CHRETIEN INCONNU. PAR HENRY-MARIE

*Boudon, ancien Grand Archidiacre d'Evreux.* A Paris, chez Antoine Warin, & chez Jean-Baptiste de Lespine. 1701.  
in 12. p. 495.

L'Auteur de cet Ouvrage a crû devoir avertir le public dans sa Preface, *Qu'entre plusieurs Livres que la divine Providence, sa toujours tres bonne & tres-fidelle mere, luy a fait donner au public, il y en a deux qui traitent du mesme sujet dont il écrit dans celuy-cy : l'un qui porte pour Titre, De l'Amour de Notre Seigneur Jesus-Christ, où il est montré que la plupart des Chrétiens ne savent pas ce que c'est que d'estre Chrétiens. L'Autre, De l'Amour de Notre Seigneur au Tres-S. Sacre-*

ment, qui regarde particulièrement l'excez de la charité de notre bon Sauveur dans ce mystere : Et un troisieme, De la Science & de la Pratique du Chretien, qui parle encore du mesme sujet dont il écrit. Il a encore soin de remarquer, qu'il repete dans ce Livre-cy plusieurs choses qu'il avoit dites dans d'autres Livres, & que c'est comme un recueil des veritez dont il y a parlé.

Cet Ouvrage est un recueil de quantité de Veritez, de Maximes, & de Sentences tirées de l'Ecriture Sainte sur l'excellence & les devoirs du Chretien. On ne voit pas trop bien pourquoy, ni en quel sens l'Auteur luy a donné pour Titre : *Le Chretien inconnu*. Il l'a dedié à l'admirable Mere de Dieu, toujours Vierge, Immaculée en sa toute sainte Conception. Il y a dans ce Livre un chapitre (c'est le 10. du premier Livre) dont le Titre est : *Le Chretien est allié avec les trois Personnes divines, & fait participant de la nature divine*. L'Auteur pour expliquer sa pensée, dit que nous entrons en Communion de la nature divine, parce que Dieu nous a adoptez, non par son seul amour comme les hommes adoptent ceux qu'ils aiment, mais en nous alliant avec luy par les unions tres-nobles, qu'il contracte avec nous, en nous animant de l'Esprit du Pere & du Fils, comme de la propre ame du nouvel homme ; par toute la nature divine, agissant & habitant en nous ; & enfin par la vision beatifique. (C'est ce qu'il appelle deification,) qui nous rend Dieux : C'est pourquoy le S. Esprit nous parlant par le Psalmiste, s'exprime de cette maniere : *J'ay dit vous estes des Dieux*. Dans l'errata au lieu de nous rend Dieu, on a corrigé comme des Dieux. Mais la preuve tirée du Pseaume semble supposer le mot de Dieu. Le reste du chapitre & de l'Ouvrage n'est pas si mystique. Il y paroît beaucoup plus de zele, d'affection, & de pieté, que de justesse, de delicatessé & de methode.

*Il y aura un Journal extraordinaire Jedy prochain 18. May.*

---

A PARIS,  
Chez JEAN CUSSON, rue saint Jacques, à l'Image  
Saint Jean-Baptiste. Avec Privilege du Roy. 1702.

# LE JOURNAL

## DES

# SCAVANS.

DU JEUDY 18. MAY M. DCCII.

L'HISTOIRE DES CONGREGATIONS  
de Auxiliis , *justifiée contre l'Auteur des Questions importantes*  
*&c. Par un Docteur en Theologie de la Faculté de Paris. A*  
Louvain. 1702. in 8. pagg. 522.

**L**Es Questions de la Prédestination , de la Grace & de la Liberté ont esté de tout temps des sujets de contestation dans l'Eglise ; mais elles n'ont jamais fait plus d'éclat , que quand ayant esté portées en l'année 1597. au Tribunal du S. Siege , elles y furent agitées sous les Pontificats de Clement VIII. & de Paul V. dans près de cent cinquante Assemblées qui durèrent neuf ou dix ans. Le zele que ces deux Souverains Pontifes témoignoient pour faire avancer & finir cette affaire ; tant d'Assemblées d'une Congregation composée des plus grands Cardinaux & des plus habiles Theologiens de Rome ; le grand nombre des questions proposées ; la qualité des Parties ; l'ardeur avec laquelle elles dispuoient , faisoient croire que cette affaire étoit de la dernière importance pour la Religion , & tenoient tout le monde Chretien attentif à sa decision. Cependant on fut fort surpris quand après une si longue instruction d'un Procez qui paroissoit en état d'estre jugé , la Sentence qu'on attendoit , & qui étoit même projectée & minütée , resta dans les

Archives du Château S. Ange. Mais l'affaire avoit fait trop de bruit pour demeurer entièrement ensevelie dans l'oubli ; Les Secretaires & les Consultants de la Congregation avoient trop d'exactitude pour ne pas conserver les Actes & les Memoires de ce qui s'y étoit passé ; & les Parties interessées trop d'attachement à leurs opinions , pour n'en pas recueillir la memoire , afin d'en tirer avantage. Les Carmes reformez de l'Université de Salamanque sont les premiers qui ayent allegué les Actes de cette Congregation : ce fut dans un Traité de la Science moyenne , qui se trouve dans le Commentaire sur la premiere Partie de S. Thomas , imprimée en 1630. Le Pere Gibieuf Docteur de Sorbonne & Prêtre de l'Oratoire , publia la même année son Traité de la Liberté de Dieu & de la creature , composé par l'ordre du Cardinal de Berulle , & dédié à Urbain VIII. où il cita aussi les Actes de cette Congregation. Quatre ans après les Dominicains de l'Université de Douay , qui eurent soin de l'Edition de l'Histoire de l'Herésie Pelagienne composée par Alvarez , se servirent de l'avis des Consultants de la Congregation tenuë sous Clement VIII. & sous Paul V. pour autoriser le sentiment des Thomistes sur la Grace , & Alvarez en avoit luy-même fait mention dans le corps de son Ouvrage imprimé dès l'an 1629. En 1637. Jean de S. Thomas cita les Actes de cette Congregation avec plus de confiance , & reprocha à ses adversaires le silence qu'ils avoient gardé sur ce sujet. Depuis ce temps-là les Auteurs qui ont écrit sur les disputes de la Grace , ont souvent allegué de part & d'autre les Actes de cette Congregation ; à laquelle ils ont laissé le nom de *Auxiliis*, c'est-à-dire , *des secours de la Grace* : On en a même donné des fragmens. Le Pere de Lemos Dominicain , qui avoit esté un des Acteurs , en a rapporté quelques circonstances dans sa Panoplie composée avant l'an mil six cens vingt-neuf , & imprimée l'an mil six cens soixante-seize. Le P. Reginaldus Dominicain Auteur de la *Question Theologique, Historique & de Droit, Quel a esté le sentiment du Concile de Trente sur la Grace efficace & la Science moyenne* , qu'il fit imprimer en 1644. supposant qu'elle avoit esté déjà imprimée à Venise en 1607. y inséra un abrégé de l'Histoire de la Congregation de *Auxiliis*, tirée du Journal de M. le Bossu l'un des Con-

sulteurs. M. de la Lane mit dans son Traité de la Grace victorieuse qui parut en 1651. des Extraits des Actes de Pegna , & M. de S. Amour a donné dans son Journal imprimé en 1662. le Projet de la condamnation des Propositions de Molina signé des Consulteurs , qu'il avoit copié sur l'original à Rome en 1652. Il parut en 1687. un Abregé de l'Histoire entiere de la Congregation de *Auxiliis* , avec lequel se trouve imprimé l'Abregé Latin, dressé par Coronel. Mais on n'en a point eu d'Histoire complete avant celle qui a esté imprimée il y a deux ans à Louvain, sous le nom d'Augustin le Blanc , que l'on sçait estre le P. Sery Dominicain François , Docteur en Theologie de la Faculté de Paris , & Theologien de la Republique de Venise. Cet Ouvrage qui est un gros volume in folio de sept à huit cens pages , contient une narration exacte de tout ce qui s'est passé dans les Assemblées de cette Congregation , & un Recueil de plusieurs Pieces originales.

Les principaux Monumens dont cette Histoire est tirée , sont des Actes dressés par Nugnez Coronel, Augustin Portugais, Secrétaire de la Congregation , dont on a trouvé les Originaux dans la Bibliothèque Angelique des Augustins de Rome ; le Journal de Jacques le Bossu Docteur de Paris , Religieux Benedictin de S. Denis en France , l'un des Consulteurs ; les Memoires de François Pegna Arragonois , Auditeur & Doyen de Rote , qui donna au Pere de Lemos son Manuscrit que l'on conserve dans les Archives de la Minerve , & dont on a tiré plusieurs copies collationnées par des Notaires ; la Relation des disputes & des choses qui se sont passées dans les Congregations tenues en presence de Clement VIII. & de Paul V. touchant la controverse des secours de la Grace , faite par Thomas de Lemos Docteur de l'Ordre des FF. Prêcheurs , l'un des Disputans. Le P. Sery écrit que l'Original de cet Ouvrage qui étoit chez les Dominicains de Douay , a été transporté à Anvers : mais il a été mal informé de la fortune de ce Manuscrit ; car il y a plus de 50. ans qu'il étoit entre les mains du P. François Vermeil Dominicain de Douay , qui l'a cité dans son Traité intitulé ; *La Clef Royale sur la premiere Partie de S. Thomas* , imprimé à Douay en 1650. Part. I. Tract. vi. p. 163. où il dit qu'il l'a en sa posses-

sion ; & que si on en doute , il est prest de le montrer. Il le reconnut l'année suivante par un acte passé pardevant un Notaire Apostolique à Paris , & le mit entre les mains d'une personne de consideration de cette ville , qui le conserve encore à présent , & qui en a fourni une Copie sur laquelle on donnera bien-tôt cet Ouvrage au public.

Sur le bruit qui couroit que cette Histoire du Pere Sery s'imprimoit , ceux qui avoient interest que l'on n'y ajoutât point de foy , firent paroître à Liege en 1698. un écrit sous ce titre : *Lettre à M. l'Abbé \*\*\*\* sur la nouvelle Histoire des Disputes de Auxilius qu'il prepare* , dont le but est de faire voir que les Actes prétendus de cette Congregation ne meritent aucune creance. Le Pere Sery répondit à cet Auteur en Latin dans la Preface de son Ouvrage , & dans une petite Lettre Françoisë qui parut en même-temps. L'Auteur de la Lettre de Liege , ( que l'on croit estre le P. Germent Jesuite ) ayant veu l'Histoire & les Réponses du P. Sery , n'est point revenu de sa pensée touchant la supposition & la fausseté des Actes de la Congregation de *Auxilius* ; il a au contraire tâché de la confirmer dans un Livre intitulé ; *Questions importantes à l'occasion de la nouvelle Histoire des Congregations de Auxiliis* , qui ne parut qu'en l'année 1701. quoy que l'Auteur nous assure qu'il y avoit plus d'un an qu'il étoit achevé. L'Auteur de cet écrit prétend répondre suffisamment au gros volume du P. Sery en examinant deux Questions. La premiere, *S'il est vray qu'après les disputes des Auxiliis, il y ait eu un jugement arresté contre les Jesuites ; & suppose qu'il n'y en ait point eu , quelles furent les raisons qui empêcherent le Pape de rien décider sur ces matieres contestées.* La seconde, *Quelle creance meritent les Actes & les Pieces sur lesquelles la nouvelle Histoire a esté écrite.*

Le Livre dont le titre est à la teste de ce Journal , est une Replique du P. Sery aux deux Parties du Livre des Questions importantes, où ce Pere soutient la verité des faits avancez dans son Histoire , & l'autorité des Actes sur lesquels ils sont établis. Le P. Sery a eu encore une querelle particuliere ; parce qu'ayant parlé avec assez de mépris de quelques Universitez d'Allemagne , & en particulier de celle de Treves , M. Mentzen Syndic de celle-

cy , a crû qu'il étoit de son devoir de lui déferer cette Histoire & d'en demander la condamnation le 16. Novembre 1700. Après l'avoir fait , il a rendu son discours public , sous le titre de *Justes Plaintes* ; & le P. Sery a justifié ce qu'il avoit avancé par un petit Livre imprimé à Louvain en 1701. Voilà l'Histoire des Livres qui ont paru sur la Congregation de *Auxiliis* : Il faut maintenant donner une idée des contestations & un abrégé des faits.

La seconde des deux Questions importantes sur l'autorité & l'authenticité des Actes de la Congregation de *Auxiliis*, est celle qui doit être naturellement la première. Voicy les raisons que le P. Germont apporte contre ces Actes dans la Lettre du 30. Juin 1698. & dans la seconde partie des Questions importantes : Que les Pièces les plus considerables de ces Actes , comme les projets de Censure & de Bulle , & les Actes dressés par le Secrétaire de la Congregation , ont été si fort méprisés par le Pape & par les Cardinaux aussi-tôt après que la Congregation fut finie , qu'ils ne les ont point jugez dignes d'être conservés dans les Archives du Vatican , ou du Château S. Ange ; mais qu'ils les ont laissés comme des pièces inutiles entre les mains de Coronei qui n'avoit plus aucun caractère , & qui ne les a pas remis dans des Archives où ils pussent faire foy ; mais dans la Bibliothèque Angelique des Augustins de Rome : Que pendant plus de trente ans les Dominicains mêmes n'en ont fait aucun cas , & qu'aucun de leurs Auteurs n'en a fait mention dans les Disputes de la Grace : Qu'on a attendu pour les produire , qu'il ne restât plus aucun des Cardinaux & des Consultants qui avoient assisté aux Congregations : Que ceux qui les ont deterrés les premiers , & par le canal de qui ils ont été publiés , sont ou des Dominicains mêmes , ou d'autres personnes encore plus déclarées contre la Société : Qu'aussi-tôt qu'ils ont paru , ils ont été flétris , & déclarés indignes de foy par un Decret d'Innocent X. du 23. Avril 1654. qui comprend l'Original prétendu de la Bulle & généralement tous les Actes prétendus Manuscrits & imprimés de la Congregation de *Auxiliis* : Que la Censure des Consultants donnée par M. de S. Amour & rapportée dans la page 204. du Recueil du P. Sery , est tres-suspecte de fausseté. 1. Parcequ'il l'Original de cette Censure avoit été

mis entre les mains du Pape, & n'a pas dû par conséquent se trouver parmi les papiers de Coronel. 2. Parce qu'il y a des varietez dans les copies de cette Censure : Que dans celle de M. de S. Amour, l'Evêque de Sainte Agathe ne fouscrit que les cinq premieres Propositions ; & que Monsieur le Bossu fouscrit toujours le dernier ; au lieu que dans la copie attribuée au Pere Mabillon, l'Evêque de Sainte Agathe les fouscrit toutes, & M. Le Bossu fouscrit avant les Peres Piombino & Coronel Augustins. 3. Parce que la signature de l'Archevêque d'Armach se trouve dans cette Censure, quoy qu'on sçache qu'il ait refusé de fouscrire avec les autres Consultants la condamnation des Propositions de Molina. 4. Parce qu'on ne sçauroit dire le temps dans lequel cette Censure a esté dressée. 5. Parce que l'Evêque de Bitonte, qui se nommoit *Palanterius*, signe toujours dans cet écrit, *Pallantus*. Et enfin parce que cette Censure est différente du projet de la prétendue Bulle de Paul V. Qu'au reste jamais ce Pape n'a donné ordre aux Consultants de dresser de Bulle : Que les copies que l'on a de ce projet sont différentes ; que Pegna n'en fait point mention ; qu'elle n'est signée ni par le Pape, ni par les Cardinaux, mais seulement par les Consultants : Que parmi les Propositions condamnées dans cette Bulle, il y en a qui n'avoient point esté examinées ; quelques-unes sont de S. Thomas, & qu'il y en a qui contiennent la doctrine Catholique opposée à celle de Baïus. Que l'Abbé le Blanc se contredit en disant en un endroit, que l'Original de cette Bulle est parmi les papiers de Coronel, & en un autre endroit, qu'il est dans les Archives du Château S. Ange ou du Vatican ; & qu'il contredit ceux qui en ont écrit, en soutenant que ce projet fut approuvé par l'Archevêque d'Armach ; au lieu que dans les copies des Actes il est dit que cet Archevêque ne voulut pas le fouscrire : Que si ce projet de Bulle est l'Ouvrage du seul Archevêque d'Armach, il ne peut passer pour une décision arrestée. Que Coronel étoit parent & ami d'Alvarez prévenu contre la doctrine de Molina, qu'il avoit condamné étant en Portugal. Que ces actes sont pleins d'infidelitez & de mauvaïse foy. Que Pegna avoit encore fait paroître dans la poursuite de cette affaire plus d'ardeur, que les Dominicains mêmes ; qu'il ne



s'est proposé que de faire l'Apologie des Dominicains : Que son Ouvrage est plein d'aigreur ; & qu'il étoit ennemi des Jésuites. Que la Panoplie de Lemos est un Ouvrage supposé ; parce que Lemos est mort en 1624. & que le premier Tome de cet Ouvrage étant écrit en 1623. il est impossible qu'il ait achevé un si gros Ouvrage avant sa mort. Qu'enfin quoy que la liste des Manuscrits dont s'est servi l'Abbé le Blanc pour faire son Histoire, soit tres-longue, il y a obmis un tres-grand nombre de pieces favorables aux Jésuites, ce qu'il n'auroit pas dû faire, s'il avoit voulu être exact & fidele.

Le Pere Sery répond à ces Objections, que les Actes de la Congregation de *Auxiliis*, ont toujours été fort estimez à Rome : Qu'il est à présumer que le projet de la Bulle de Paul V. & les Actes de la Congregation de *Auxiliis* sont dans les Archives du Château S. Ange & du Vatican comme Jacques Boonen Archevêque de Malines l'a assuré, il y a plus de cinquante ans, & après lui les Dominicains dans un Memoire présenté au Pape à l'occasion de la Panoplie de Lemos : Que Coronel en a pu faire plusieurs copies, & garder la minute pour lui : Qu'au reste l'exemplaire qui est dans la Bibliothèque des Augustins de Rome, étant constamment d'un homme revêtu du caractère de Secrétaire de la Congregation, est une piece digne de foy. Que ces Actes ont été alleguez non seulement l'an 1630. par le P. Gibieuf & par les Carmes de Salamanque ; mais que dès l'an 1612. tout l'Ordre des Dominicains les a citez dans un Memorial présenté au Pape Paul V. par lequel ils demandent la publication du Jugement qui avoit été arrêté : Qu'en l'année 1620. Fulgence Gallice General des Augustins avoit demandé au P. Coronel une copie de ces Actes, qui se trouve encore dans la Bibliothèque du Convent du Mont S. George de la Marche d'Ancone, où ce Religieux se retira en 1632. après avoir été Evêque de Boiano dans le Royaume de Naples : Que quand Jean de S. Thomas Dominicain & Confesseur de Philippe IV. Roy d'Espagne, infera dans ses Ouvrages quelques Extraits des Actes de Pegna ; le Cardinal An-toine Zapata qui avoit été de la Congregation de *Auxiliis* vivoir encore & remplissoit la Charge de Grand Inquisiteur en Espagne, puis qu'il n'est mort que

le 6. May 1638. & qu'il pouvoit y avoir encore des Consultants de la Congregation qui étoient vivans. Que le Decret d'Innocent X. du 23. Avril 1654. ne rejette pas le projet de la Bulle & les Actes de la Congregation comme faux & indignes de foy ; mais qu'il declare seulement que ce ne sont pas des pieces authentiques auxquelles on doit absolument deférer : Que les termes dans lesquels ce Decret est conçu , sont les termes ordinaires de la Cour de Rome , pour qualifier des pieces qui quoy que veritables ne sont pas revêtues de leur autorité : Que la Congregation des Rites par un Decret du 7. Aoust 1632. a de même déclaré qu'on ne devoit point ajouter foy aux decisions tant imprimées que manuscrites qui ne sont point signées & scellées ; & que néanmoins les Canonistes alleguent tous les jours des decisions & des declarations qui ne sont point revêtues de cette forme. Que l'on qualifie de même le projet de la Bulle , parce que n'ayant point esté publié par l'Autorité du Pape , il ne peut passer pour une decision authentique : Que cela n'empêche pas que les Actes & la minute de cette Bulle ne soient veritables & ne fassent une foy Historique : Que la Censure des Consultants trouvée dans les papiers de Coronel , est un Original signé des Consultants mêmes : Que ce n'est point l'avis particulier que chaque Consultant avoit mis entre les mains du Pape , mais une piece faite de concert & donnée au Secretaire de la Congregation pour servir au Procez : Que la Copie faite par M. de Saint A. nour est fidele & conforme à l'Original : Que le Pere Mabillon n'en a point de copie differente : Que le nom de *Palenzerius* est dans l'Original : Que l'Archevêque d'Armach n'a point refusé de signer les Censures des Propositions de Molina , & qu'il n'a jamais pris son parti dans les Congregations ; mais qu'une année après que la Censure dont il s'agit fut dressée , il fit quelque difficulté de signer une Condamnation de 42. Propositions de Molina , qui devoit estre jointe à la Bulle ; & que ce ne fut pas parce qu'il les croyoit soutenables ; mais parce qu'il avoit dressé lui-même une autre liste de 50. Propositions erronees , un peu differentes pour l'ordre & la maniere de les énoncer : Que la difference qui se trouve entre cette Censure & celle qui est à la fin du projet de la Bulle , ne consiste que dans l'arran-

**l'arrangement des Propositions :** Que l'on a l'ordre exprés du Pape Paul V. écrit de sa propre main, donné aux Consultants de dresser la Bulle : Que le silence de Pegna ne peut estre opposé à une preuve aussi positive que celle-là : Que le projet de Bulle dressé par l'Archevêque d'Armach avoit trois Parties. La premiere contenoit un abrégé des erreurs sur la Grace, & une Relation historique de ce que les Souverains Pontifes avoient fait de siecle en siecle pour en condamner les ennemis. La seconde étoit une explication de la doctrine Catholique sur la Grace & sur la Predestination. La troisieme contenoit la condamnation de 50. Propositions de Molina. Que la premiere Partie fut approuvée de tous les Consultants ; qu'ils crurent qu'on pouvoit se passer de la seconde ; & qu'ils retoucherent la troisieme, & reformerent la liste des Propositions : Que ce fut pour cette raison que l'Archevêque d'Armach refusa de souscrire. Que ce qu'on dit de l'alliance de Coronel avec Alvarez, & de sa prévention contre Molina, est sans preuve : Que cet Augustin étant sorti de Portugal en 1580. ne peut s'estre déclaré contre le Livre de Molina, qui ne parut que neuf ans après, & que dans le temps que Molina Professoit dans l'Université d'Evora depuis 1570. jusqu'en 1573. Coronel qui avoit 60. ans en 1607. qu'il fut nommé Evêque de Castellane, étoit trop jeune pour se déclarer ouvertement contre un Professeur en reputation. Que c'est à tort que l'Auteur accuse de mauvaise foy & d'infidelité un homme choisi consecutivement par deux Papes pour estre Secretaire d'une Congregation, où l'on agitoit une affaire de la derniere importance ; qui n'a point esté reculé par les Parties, & dont la conduite a esté approuvée par les Juges. Que Pegna loin d'avoir esté ennemi de la Societé des Jesuites, prit leur défense & écrivit en leur faveur dans l'affaire la plus odieuse qu'elle eut jamais, à l'occasion de l'Arrest du Parlement de Paris contre l'attentat de Jean Chastel ; & qu'il donna dans ce Livre de grandes louanges à la Societé des Jesuites. Que le Pere Thomas de Lemos n'est mort qu'en 1629. & qu'ainsi quand il auroit commencé sa Panoplie en 1623. il l'auroit pû achever avant sa mort : Que d'ailleurs quoy qu'un Traité qu'il a écrit en 1623. se trouve le premier de ceux dont son Ouvrage est composé, les autres Traitez

peuvent avoir esté faits auparavant. Le P. Sery soutient enfin qu'il n'a point omis de pieces avantageuses aux Jesuites : Que le Jesuite Henao avouë franchement qu'il n'y a point d'Actes de la Congregation de *Auxiliis*, qui leur soient favorables : Que l'Auteur des Questions importantes n'a pas luy-même produit de pieces dont il ne soit parlé dans l'Histoire de la Congregation. Voilà ce qui s'est dit de part & d'autre touchant la verité & l'authenticité des Actes & des Memoires qui concernent l'Histoire de la Congregation de *Auxiliis*. Venons à l'Histoire même.

Quoy que S. Ignace de Loiola eût recommandé à ceux de sa Societe de suivre la Doctrine de S. Thomas, les premiers Jesuites ne se crurent pas obligez de s'arrester entierement à ses sentimens. Lainez & Salmeron qui assistent au Concile de Trente, s'y declarerent assez ouvertement pour les opinions les plus favorables à la liberté de l'homme. Le Jesuite de Monte-Major se fit des affaires à Salamanque pour y avoir soutenu en 1581. des Theses où il rejettoit les Decrets absolus & la Predestination gratuite. Dans le Reglement des Etudes fait par ordre du General Aquaviva en 1586. en renouvelant la Loy prescrite par S. Ignace de suivre les sentimens de S. Thomas, on en excepta quelques Articles. En même temps Lessius & Hamelius Jesuites qui Professoient à Louvain, avancerent dans leurs écrits plusieurs Propositions qui furent censurées par la Faculté de Louvain en 1587. & par celle de Douay en 1588. Les Universitez de Treves & de Mayence improuverent ces Censures, qui exciterent de grandes contestations entre les Theol. des Pais Bas. Octave Frangipani Nonce du Pape Sixte V. en Flandre, voulant les faire finir, renvoya l'affaire à Rome & imposa silence aux deux Parties. Les troubles des Pays-Bas n'étoient pas encore apaisez, quand le Livre de la Concorde de la Grace & du Libre arbitre de Molina Jesuite, Professeur en Theol. dans l'Université d'Evora imprimé en 1588. commença à faire beaucoup de bruit en Espagne. Le sentiment de cet Auteur ayant reçu quelque atteinte par la Censure du Cardinal Quiroga Archevêque de Toledo & Inquisiteur General, il eut recours à un autre Cardinal (Albert Archiduc d'Autriche, & Inquisiteur General en Portugal,) & sur l'approbation de Bartholomaeus Escob. Censeur des Livres, il obtint de l'Inquisition

de ce Royaume une permission pour l'impression de son Livre de la Concorde , & un Privilege du Conseil de Castille & d'Aragon , malgré les oppositions de Bannez , & des autres Dominicains.

Les opinions de Molina qui furent attaquées par les Thomistes & qui ont fait le sujet des contestations agitées dans la Congregation dont nous allons parler , se peuvent réduire à trois chefs. Le premier regarde les forces de la nature , qui suivant le sentiment de Molina ne sont pas tellement affoiblies que l'homme ne puisse faire sans le secours de la grace , de bonnes œuvres Morales , croire , espérer , aimer Dieu sur toutes choses comme Auteur de la nature , désirer sa conversion , vaincre les tentations , & obtenir la grace que Dieu ne refuse jamais à celui qui fait tout ce qui dépend de lui. Le second est sur l'efficacité de la grace que Molina soumet au libre arbitre , en sorte qu'elle n'est point efficace par sa propre vertu , mais qu'elle le devient par la volonté de l'homme qui donne son consentement. Le troisième est sur le decret de la Predestination à la gloire que Molina fait dépendre de la connoissance du bon ou du mauvais usage que Dieu prévoit que les hommes feront des graces qui leur sont destinées.

L'Ecole des Thomistes rejette le sentiment de Molina sur les forces du libre arbitre , comme une erreur Semipelagienne. Elle enseigne que la Grace est efficace par elle-même , & qu'elle meut réellement & physiquement la volonté de l'homme : que le decret de la Predestination à la gloire est indépendant de la prévision des merites ; qu'elle est entièrement gratuite & fondée uniquement sur la volonté de Dieu.

Les Jesuites entreprirent de défendre les sentimens de Molina dans leurs Theses Apologetiques , dédiées au Fils aîné de Philippe II. Roy d'Espagne , & soutenues à Valladolid le 4. Mars 1594. Les plus habiles Theologiens que les Dominicains eussent parmi eux , Nunno , Alvarez & Valeso y disputèrent avec chaleur , & defererent en suite le Livre de la Concorde à l'Inquisition de Valladolid. Nunno Dominicain soutint peu de temps après des Theses contraires à celles des Jesuites , qui firent tant de bruit , que le Livre de Molina fut peu de temps après désigné à l'In-

quisition de Valladolid , où les Jésuites consentirent qu'il fût examiné , à condition que les Dominicains ne seroient point du nombre des Censeurs. Bannz défera aussi cette affaire à l'Inquisition generale du Royaume de Castille , & les esprits commencerent si fort à s'échauffer que le Cardinal Quiroga fut obligé d'écrire au Pape Clement VIII. afin qu'il appaisât ces troubles par son autorité. Ce Pape écrivit des Brefs à l'Inquisiteur d'Espagne & à son Nonce , par lesquels il leur ordonna de défendre aux Theologiens des deux Ordres , de se servir de termes d'aigreur dans leurs disputes ; de tirer des uns & des autres une declaration précisée de leurs sentimens , & de consulter sur ce sujet , les Universitez d'Espagne , & les plus habiles Theologiens. Ce Bref du Pape fut signifié aux Supérieurs des deux Ordres. Mais les disputes ne lussent pas de continuer.

Molina ayant déferé des Propositions de Bunnz & de Zumel à l'Inquisition de Madrid , les Jésuites presenterent aussi au nom de leur Société , des Ecrits où ils exposèrent leur Doctrine. Le Pape voulant arrester entièrement le cours de ces contestations , qui pouvoient causer un Schisme , donna un second Bref , par lequel il défendit absolument de disputer publiquement , ni d'écrire sur cette matière. Cela n'empêcha point l'Inquisition d'Espagne de continuer les Procédures qu'elle avoit commencées touchant le Livre de Molina. Jérôme Manriquez Evêque d'Avila , qui fut fait Inquisiteur General le 6. May 1595. pressoit le jugement : Mais ce Prélat étant mort 4. mois après , il vint en Espagne un troisième Bref de Clement VIII. qui défendoit à l'Inquisition de connoître de cette affaire , & la reservoit au S. Siege. Portocarrero qui avoit succédé à Manriquez , obéit & envoya en 1596. à Rome les instructions qui avoient esté faites en Espagne , & toutes les pieces qui pouvoient servir au jugement du Procez. Les Dominicains y députerent Alvarez & Lemos pour soutenir leur cause ; & les Jésuites y envoyèrent plusieurs de leurs Theologiens , entre lesquels excelloient Bastida , Valentia , Vasquez & Arrubal. Les disputes ne laissant pas de continuer en Espagne , Philippe II. fut obligé d'interposer son autorité pour appaiser ces differens , en faisant défenses aux Jésuites & aux Dominicains de se trouver aux Thesés les uns des autres , ni de rien dire ou écrire de choquant les uns contre les autres. Et cet ordre n'ayant pas esté encore suffisant pour procurer la paix , le Nonce du Pape & l'Inquisiteur firent des défenses absolues aux Dominicains d'Arragon de disputer sur ces Questions. Ceux-ci en ayant porté leurs plaintes au Pape , il permit aux Dominicains & aux Jésuites de traiter de ces matieres , mais dans les Ecoles seulement.

Pendant que ces choses se passoient en Espagne , Alvarez arrivé à Rome le 7. de Novembre 1596. presenta au mois de Juin suivant , une Requête au Pape , afin qu'il fit examiner le Livre de Molina. Il donna en même temps au Cardinal Prorecteur de son Ordre une Apologie des sentimens qu'ils soutenoient. Elle fut communiquée à Arrubal qui y fit une Réponse. Le Pape ayant égard à la Requête d'Alvarez , établit au mois de Novembre de l'an

1597. une Congregation pour cette affaire , composée de dix Consulteurs , dont il nomma le Cardinal Madruce pour Prefet. Les Consulteurs étoient Properce Resta de Capellis , Franciscain Evêque de Jerunthino & de Cariath , Jules Sanctucio de Monte-Filtrano Franciscain Evêque de S. Agathe , Lelio de Sella , Evêque de Narni , Henri Silvius Vicaire General de l'Ordre des Carmes , François Bruscus Procureur General de l'Ordre de S. François , Jean-Baptiste de Piombino Procureur General des Augustins , Gregoire Nugnès Coronel Docteur en Theologie du même Ordre , Louis de Creil Docteur en Theologie , de la Faculté de Paris ; auxquels on ajouta après la premiere Assemblée Jacques le Bossu Docteur de la même Faculté & de l'Ordre des Benedictins , Antoine Bovio Regent du College des Carmes de Rome , qui prit la place du Vicaire General , & Hippolite Maffieri de l'Ordre des Servites , Evêque de Monte-Pelufio. Ces Consulteurs commencerent à s'assembler sous la Presidence des Cardinaux Louis Madruce & Pompée Arigon, dès le 2. de Janvier 1598. jusques au vingt de Fev. dans onze Congregations ; où ils reduisirent toute la doctrine de Molina à 4. principes. Ils continuerent à donner leurs avis par écrit dans diverses Congregations jusqu'au 22. Novembre de la même année , que la Censure fut arrestée & conclüe. Les Consulteurs la souscrivirent le 12. Mars 1599. après que le Secretaire qui l'avoit dressée par ordre de l'Assemblée en eût fait la lecture. Ce fut là le premier Examen. Il fut suivi d'une Conference entre les Parties depuis le 22. Fevrier 1599. jusqu'au 20. Avril. 1600. comprise en 8. Congregations & en plusieurs écrits donnez de part & d'autre. Le Cardinal Madruce y présida , & les Cardinaux Berneri Dominicain , & Bellarmin Jesuite y assisterent comme Arbitres. Cette Conference étant finie le Cardinal Madruce mourut. Sa mort n'interrompit point le cours de cette affaire. Le Pape sollicité par le Roy d'Espagne de la finir , ordonna aux Consulteurs de revoir la Censure dressée par le Secretaire de l'Assemblée ; de conferer les Propositions de Molina censurées avec le texte de cet Auteur ; de rediger la Censure en une forme plus briève , de la luy donner ensuite avec leurs souscriptions. Cet Examen ou revision du premier dura depuis le 27. Avril 1600. jusqu'au 9. Septembre. On s'assembla deux fois par Semaine. Les Consulteurs presenterent au Pape le 12. d'Octobre la Censure de Molina qu'ils avoient souscrite. Le Pape leur tint un long discours sur l'efficacité de la Grace, & ne pût souffrir que Bovio entreprît la defense de Molina. Neanmoins Sa Sainteté pour ne rien faire qu'après une mûre deliberation , ordonna quelque temps après aux Consulteurs , de faire un quatrième examen en presence des Parties , & nomma à la place de François Bruscus , Jean de Rada Franciscain Archevêque de Trani , & Jérôme Palantieri aussi Franciscain , qui fut depuis Evêque de Bitonte. Cet Examen se fit dans 37. Congregations qui durerent jusqu'au 31. Juillet 1601. On y entendit contrairement deux Theologiens de chaque Ordre. Les Consulteurs y firent des arrestez de leurs deliberations ; Piombino & Bruscus furent les seuls favorables aux sentimens de Molina. Les autres dresserent une Censure qu'ils presenterent au Pape le 5. de Decembre.

Le cinquième Examen fut fait en présence du Pape Clement VIII. des Cardinaux, de cinq Consultants du premier ordre, sçavoir Pierre Lombard Archevêque d'Armach nouvellement nommé, Lelio de Sella Evêque de Narni, Sanctucio Evêque de Sainte Agathe, Massieri Evêque de Monte-Peluso, & Pignatelli Evêque d'Aquila nouvellement nommé. Les Consultants du second ordre étoient Rada, Piombino, Palantieri, Coronel, Bovio, de Creil, & le Bossu, auxquels le Pape avoit ajouté Anselme de Monopoli General des Capucins, & Anastase de Bressé Prieur de S. Paul de l'Ordre de S. Benoist. Les Generaux des deux Ordres étoient assistans ; & les disputans furent, du costé des Dominicains Didace Alvarez, & Thomas de Lemos ; & du costé des Jesuites, Valentia, Arrubal, Bastida, & Salas. Il y eut 68. Congregations depuis le 20. Mars 1602. jusqu'au 22. Janvier 1605. Les arrestez de ces Congregations, faits après que les parties avoient esté entendues, ne furent pas plus favorables à Molina que les resultats des Examens précédens. Clement VIII. parut toujours fort contraire aux sentimens de ces Theolog. & dans le dessein de faire une décision : mais la mort l'enleva le 3. de Mars 1605.

Alexandre de Medicis qui fut élu en la place la nuit du dernier jour de ce mois, & qui prit le nom de Leon XI mourut peu de jours après son elevation. Camille Borghese lui succéda le 16. de May, & fut nommé Paul V. Ce pape reprit bien-tôt après l'Examen de l'affaire de *Auxilis*, & fit continuer les Congr. en sa présence. Les Consultants Evêques, qui avoient esté du dernier Examen, le furent encore de celui-cy : Mais il n'en restoit que cinq du second ordre, sçavoir Piombino, Coronel, l'Abbe de Farsé, Bovio & le Bossu. Lemos & Alvarez furent encore les tenans du costé des Dominicains, Bastida & Perez parlerent pour les Jesuites. Il se tint 17. Congregations depuis le 14. Septembre 1605. jusqu'au 1. Mars 1606. Coronel fit un ar. ré de tout ce qui avoit esté fait jusqu'alors dans la Congregation. Les contestations roulerent presque toütes sur la question de la Grace efficace par elle-même.

Les disputes étant finies le pape proposa aux Cardinaux, s'il étoit à propos de décider cette Question. Dix furent pour l'affirmative ; & deux, sçavoir Belamio & du Perron pour la negative. Le pape Paul V. suivant la pluralité, donna ordre aux Consultants de travailler chacun séparément à dresser un mode de Censure. Ils le firent & remirent entre les mains de Sa Sainteté leur avis cacheté sur la fin du mois d'Aoust. Le pape leur ordonna de s'assembler dans la maison de l'Archevêque d'Armach, & d'y entrer ensemble pour regler le projet de la Censure. Ils y tinrent 9. ou 10. assemblées, & convinrent tous des articles qu'on devoit condamner. Il n'y eut que Bovio, qui dressa un projet de Bulle différent, dans lequel il reduisit la doctrine qu'on devoit tenir sur la Grace à 13. propositions tirées des Conciles & des peres, sans toucher aux Questions de la predetermination physique & de la Grace congrüe, agitées entre les Theologiens. Les autres Consultants qui étoient convenus ensemble, nommerent les deux Archevêques & les deux Secretaires pour revoir les propositions censurées, & pour les mettre dans un meilleur ordre. Ces Commissaires y travailloient pendant près de six mois, & l'Archevêque d'Armach dressa le projet de Bulle composé de trois parties, dont nous avons déjà parlé. L'Archevêque de Trani jugea qu'il y avoit quelque chose à changer & à retoucher à ce projet, & les autres Consultants ayant esté de même avis, Coronel mit enfin la Censure dans un état qu'elle fut agréée du pape & de la Congregation. On croyoit donc l'affaire finie, quand le Pape ayant assemblé les Cardinaux le vingt-huit Aoust 1607. leur proposa s'il étoit à propos dans les conjonctures du temps ou les choses se trouvoient, de faire une definition solemnelle sur cette contestation. On ne sçait point ce qui fut résolu dans cette Assemblée : mais trois jours après le Pape fit sçavoir aux disputans & aux Consultants qu'ils pouvoient retourner chez eux ; qu'il publierait sa décision quand il le jugeroit à propos, & que cependant il faisoit desenes aux



Parties de se noter mutuellement en traitant des manieres. Ce Decret fut aussi communiqué aux Nonces Apostoliques & aux Inquisiteurs Generaux de la Chretienté. Il laissa aux deux Parties la liberte de traiter des manieres de la Grace & de la Predestination, & de soutenir leurs sentimens, pourvu qu'ils ne se servissent point de termes injurieux contre ceux qui étoient d'un avis different. Mais comme il étoit difficile qu'après des disputes si animées, il ne restât quelque méintelligence entre ces deux Ordres, particulièrement en Espagne, où ces Controverses étoient nées; le Marquis de Lerme Ministre de ce Royaume interposa son autorité & celle du Roy Catholique pour faire un accommodement entre eux. Les conditions furent qu'ils s'inviteroient mutuellement aux Thebes & qu'ils eviteroient en disputant de noter des sentimens qui se souvennent dans ces Ecoles; qu'ils se joindroient ensemble pour demander au Pape la decision des Questions de la Grace; que les Jesuites auroient du respect pour S. Thomas; qu'ils ne diroient point de mal les uns des autres, ni publiquement ni en particulier; qu'ils se pardonneroient mutuellement ce que les particuliers pourroient faire contre la charité; & que les Superieurs auroient soin de punir les deinquans, & de faire donner satisfaction aux effiez. En conséquence de cet accommodement fait au mois d'Avr. 1612. le Roy Catholique pressa le Pape de publier sa decision, & les Dominicains presentèrent une Requête à Sa Sainteté pour lui demander la même chose. Ils insistèrent encore l'an 1620. mais toutes ces instances furent inutiles, & le S. Siege n'a pas jugé à propos jusqu'à présent, de se déclarer pour ou contre la Grace efficace par elle même, & la Predestination gratuite. Son intention a même été que ces Questions ne sortissent point des Ecoles, & qu'il n'en parut rien dans le public. C'est pour cela que Paul V. fit donner un Decret le 1. Decemb. 1611. par lequel il est fait défense de faire rien imprimer sur cette maniere sous quelque pretexte que ce soit, même de commenter la Somme de S. Thomas. Ce Decret a été renouvelé sous le Pontificat d'Urban VIII. le 22. May 1625. sous Innocent X. le 23. Avril 1654. & sous Innocent XII. le 28. Janvier & le 6. Fevrier 1694. Mais ces défenses ont point eu d'exécution, & l'on a vu toujours paroître dans tous les pays un tres-grand nombre de Traitez faits de part & d'autre sur cette matiere.

L'Avantage que les Thomistes prétendent tirer de cette Histoire, est que les Questions de la Grace & de la Predestination ayant été examinées pendant un temps considerable avec toute l'exactitude possible sous deux Papes dans des Congregations de Theologiens & de Cardinaux, leur sentiment sur ces matieres a été approuvé, & celui de Molina rejeté; que la condamnation en a été concludée, & que quoy que ce Jugement n'ait pas été publié, il n'est que suspendu & différé jusqu'à ce qu'il plaise au S. Siege de le faire paroître. C'est dans la vûe d'établir ce fait que le Pere Sery a composé son Ouvrage.

Le pere Germon pour détruire cette induction, soutient deux choses. La premiere, qu'il n'y a point eu de jugement arrêté contre la doctrine de Molina; la seconde, que les raisons que le pape a eues de ne rien décider, ne sont pas seulement des considerations politiques, mais qu'elles touchent le fonds. Il reconnoît que le plus grand nombre des Consulteurs furent contraires à Molina. Il veut bien même supposer qu'ils ont dressé le projet de Bulle tel qu'on l'avance; mais il soutient qu'il ne s'en suit point de là que ce soit un jugement arrêté, parce que les Consulteurs ne sont point Juges; qu'ils ne font que donner leur avis; & que l'on ne prouve point que le Pape & les Cardinaux qui sont les seuls juges soient convenus de ce projet; qu'au contraire le Pape ayant eusuite des Congregations, donné permission aux deux Parties de soutenir leurs opinions avec défense de se censurer mutuellement, il n'est pas à croire qu'il eût arrêté la condamnation de l'une des deux. Le pere Germon allegue ensuite 12. raisons pour lesquelles il prétend que le pape & les Cardinaux ne voulurent rien décider. Les 2. premieres sont la precipitation & la variation des Consulteurs, qui examinerent en moins de cinquante jours 89. propositions de Molina, & en conclurent la Censure dès le 13. Mars 1593. sans avoir entendu les parties, & sans avoir vu les Ecrits que l'on envoyoit d'Espagne pour sa défense, & qui dans les Examens suivans varioient souvent dans le nombre des propositions à censurer. Les autres raisons pour lesquelles le pere Germon prétend que le pape ne voulut pas décider, sont que les Universitez d'Espagne approuvoient la do-

ctine de Molina ; que son Livre avoit esté autouë par un jugement contradictoire de l'Inquisition d'Espagne ; que plusieurs Universitez estoient declarées pour cette doctrine, comme celle de rout-à-Mouillon, de Vienne, de Gratz, de Duingen, & d'Ingo Rad, de Vitzbourg, de Mayence, de Tieves, & de Boulogne, que la Faculté de Théologie de Paris étoit opposée aux sentimens des Consulteurs ; que la plupart des Ordres Religieux d'Espagne enseignoient la doctrine que les Consulteurs condamnoient ; que les Jésuites l'avoient pleinement justifiée dans leurs disputes, & enfin que sur la fin des disputes le Pape étoit dans un sentiment opposé à celui des Consulteurs, & plus porte à condamner la predetermination physique qu'à censurer la doctrine de Molina.

Le Pere Sery répond aux questions du P. Germon ; qu'il est certain qu'il y eut un jugement arrêté par Paul V. que ce Pape en fait mention, dans la Declaration qu'il fit après la fin de la Congregation, où il est dit en propres termes : *que sa Sainteté publie sa déclaration & sa décision quand il en seroit temps* ; Que le General des Jésuites Aquaviva en parle dans la lettre qu'il écrivit en conséquence de la declaration du Pape aux maistons de sa Société, où il marque qu'elle étoit attendue ; qu'il en est encoie fait mention dans le Decret des Inquisiteurs d'Espagne, dans l'Edit par lequel ils publient l'Ordre de sa Sainteté, & dans les articles de paix entre les Jésuites & les Dominicains : Que la Censure n'a pas esté arrêtée par les seuls Consulteurs, mais dans des Congregations où le Pape & les Cardinaux estoient présens, & approuvoient les résolutions qui s'y prenoient. Que l'Ordre par écrit que Paul V. a donné aux Consultants de dresser la Bulle, est une preuve convaincante que la condamnation des propositions de Molina n'étoit pas seulement arrêtée par les Consulteurs, mais aussi résoluë par les Cardinaux & par le Pape ; que le projet de la Bulle approuvé par les Consultants, fut aussi approuvé par le Pape ; que les Consulteurs n'ont point précipité leur jugement, qu'ils avoient bien arrêté des le 13. de Mars 1598. que le livre de Molina devoit estre défendu ; mais que la Censure ne fut achevée & signée que le 12. Mars 1599. Que quand ce premier examen auroit esté fait un peu trop promptement ; ce qui avoit esté fait alors, ayant esté revu & confirmé dans les examens qui ont suivi, faits avec toute l'application possible ; on ne peut se servir de ce moyen pour en affaiblir l'autorité : Qu'il n'y a point eu de variation dans le jugement que les Consulteurs ont porté de la doctrine de Molina, mais seulement dans l'ordre & dans le choix des propositions ; qu'entre les Censures envoyées d'Espagne, la Censure de l'Université de Salamanque est contre Molina ; que celle de l'Université d'Alcala ne lui est guères favorable ; que les autres écrits venus d'Espagne, sont des jugemens de particuliers qui ne sont d'aucune autorité : qu'il n'y a point eu de jugement contradictoire de l'Inquisition de Portugal en faveur de Molina, mais une simple permission que le Grand Inquisiteur donna de publier son livre : Que la Faculté de Théologie de Paris n'a pris aucun parti dans cette affaire : que les Universitez d'Allemagne que l'on vante tant, ne sont que des Colleges de Jésuites, ou des corps composés principalement de Jésuites, qui ont signé ces prétendues declarations en faveur de la doctrine de Molina : que l'avis de 24. Docteurs de Boulogne n'est pas un jugement de l'Université entière, & qu'il est donné sur de faux expolés, dans lesquels on a déguisé la doctrine de Molina, & rapporté celle des Thomistes d'une manière odieuse : que toutes ces pieces alléguées ayant précédé de beaucoup la mort de Clement VIII. on ne peut pas dire qu'elles aient fait changer de sentiment à ce Pape, puis qu'il est mort dans la resolution de juger cette affaire, & de condamner Molina ; que l'on ne peut pas douter que Paul V. n'ait esté dans le même dessein, & que s'il n'a point publié le jugement, ce n'est point qu'il eût changé de pensée, mais parce qu'il ne jugea pas à propos de le faire pour des considérations particulières.

Ces raisons du P. Sery semblent prouver assez bien que le pape & la Congregation étoient d'avis à condamner la doctrine de Molina ; & que si le jugement projeté eût esté rendu en ce temps-là, il n'y a pas d'apparence qu'il eût esté favorable aux Jésuites. Mais après tout, le pape Paul V. n'ayant pas trouvé à propos de prononcer ce jugement, n'est vrai de dire que la question est indécise. Les Papes & les successeurs ont depuis cent ans laissé les choses dans le même état, & il y a bien de l'apparence qu'il n'y aura pas si tôt de décision sur cette matière.

À PARIS, Chez JEAN CUSSEON, rue S. Jacq. à l'Image de S. Jean Bapt. Avec Priv. du Roy.

# LE JOURNAL

## DES

# SCAVANS.

Du LUNDY 22. MAY M. DCCII.

EUSEBII PACIANI EPISTOLÆ IRENICÆ AD SUM-  
mos Viros Theologos Lipsienses missæ &c. Irenopoli. C'est à  
dire, *Epîtres Pacifiques d'Eusebe Pacianus, adressées à des*  
*Theologiens de Lipsic.* A Irenople, c'est à dire *Ville de paix.*  
1701. in 4. pagg. 72.

**L**Es Disputes de l'Universalité de la Grace ne s'agitent pas  
avec moins de chaleur entre les Theologiens Lutheriens  
d'Allemagne, qu'entre les Theologiens Catholiques. Elles vont  
si loin entre les premiers, qu'elles causent une étrange division  
dans l'Université de Lipsic, où les Theologiens des deux Partis  
sont si animez les uns contre les autres, que leurs Ecoliers s'in-  
sultent quelquefois publiquement. Voici sur quoi roule leur prin-  
cipale dispute. Ceux qui sont ennemis de la Grace universelle,  
se sont avisez d'avancer que Dieu a fixé un temps tel qu'il lui a  
plû, dans lequel il a laissé aux hommes des moyens d'obtenir le  
salut : qu'ils peuvent pendant ce temps-là profiter des graces qu'il  
leur fait & se sauver ; mais que ce temps-estant passé, il ne leur  
donne plus de grace, & qu'ils ne peuvent plus par conséquent  
se sauver. Ce moment fatal que Dieu a marqué pour retirer sa  
misericorde inconnu aux hommes & qui dépend de sa seule vo-  
lonté, est ce qu'ils appellent selon le langage des Jurisconsultes,

1702.

Qq99

qui devient assez commun parmi les Theologiens Allemans , *le terme peremptoire*. Ce sentiment combattu par le plus grand nombre des Theologiens, & même condamné par quelques-uns comme une heresie & un blaspheme. Ils soutiennent que Dieu veut toujours sauver les hommes par la volonté antecedente : que les hommes les plus endurcis peuvent se sauver : que c'est une erreur pire que celle des Novaciens , de dire qu'il y a un temps où l'homme ne peut plus obtenir de Dieu le pardon de son peché. Il s'est fait plusieurs Ecrits de part & d'autre. Boesius en a composé pour le Decret peremptoire : Il a esté refuté vivement par un autre Lutherien. Rechemberg a répliqué à cette refutation. Ittigius Evêque de Lipfic a censuré le Decret peremptoire. Cette censure n'a fait qu'aigrir les esprits , & mettre encore plus de trouble dans l'Université. C'est pour les calmer & les disposer à la paix , qu'un Theologien Lutherien a écrit sous le nom d'Eusebius Pacianus , c'est à dire *Pieux paisible* , les trois lettres qui sont dans l'Ouvrage que nous examinons. La premiere est adressée à Ittigius Chef des adversaires du Decret peremptoire ; la seconde à Rechemberg , qui est un des principaux du Parti contraire ; & la dernière à Jean Cyprien qu'il considere comme un Mediateur. Cet Auteur declare qu'il n'est point pour le terme peremptoire , & refute même ce sentiment. Mais il n'approuve pas la chaleur avec laquelle on traite ces matieres , ni la rigueur de la censure. Il exhorte les parties à la paix par les motifs les plus pressans , & principalement par la consideration du mauvais effet que cette division cause , & de l'avantage que les Catholiques en peuvent tirer contre les Protestans. Il finit par une exhortation adressée aux Ecoliers de Lipfic , pour les porter à la paix. Ces lettres sont écrites d'un style patetique , & remplies de beaux Passages des Peres sur le bien de l'union & de la paix , & sur les maux que causent la division & le schisme.

MICHAELIS MULLERI SS. THEOL. DOCT. ET PROF.

Serenissimi Wurtemberg. Ducis Conf. & Universitat. Tubing.  
Cancellarii Exercitatio Theologica de Pœnitentia Indurati ,  
&c. C'est à dire , *Exercice de Theologie sur la Penitence des Endurcis : Par Michel Muller , Docteur & Professeur en Theologie &c.* A Tubinge. 1701. in 4. pagg. 40.

**M**onsieur Muller refute dans cet Ouvrage l'opinion dont nous venons de parler sur le terme fatal que l'on suppose que Dieu a destiné pour la conversion du pecheur , & après lequel on veut qu'il ne puisse plus se convertir. Il y établit que Dieu a une volonté antecedente de sauver tous les hommes en tout temps ; qu'il leur a donné des moyens d'obtenir le salut , & qu'il n'y a point d'endurci qui ne puisse se convertir. Il répond enfin aux Objections principales que l'on fait contre cette Doctrine.

EXERCITATIO ACADEMICA DE FOEDERE GRATIAE , Authore Joh. W. o'fango Jagero Theol. D. & quondam Professore , nunc Antistite Stuttgardiano , & Abbate Maulbronnensi. Stuttgardia, &c. C'est à dire, *Exercice Academique touchant l'Alliance de la Grace, Par Wolfgang Jager Docteur en Theologie ci-devant Professeur, presentement Evêque de Stuttgard &c. A Stuttgard. &c. 1701. in 4. pagg. 42.*

**L'**Auteur après avoir rapporté les différens noms que l'on a donnez à l'Alliance de la Grace , fait voir les différences qu'il y a entre cette alliance & celle que Dieu fit avec l'homme avant sa chute , & prouve que cette alliance a toutes les conditions requises dans un Testament. Il examine en suite en quoi consiste cette alliance , & de quelle nature elle est. Si c'est une simple fidejussion , comme parlent les Jurisconsultes , ou si elle est de la nature du contract qu'ils appellent Expromission. C'est à dire , si Jesus-Christ s'est simplement chargé de payer pour les hommes , sans les délivrer de l'obligation de satisfaire eux-mêmes ; ou s'il les a entierement déchargez en se chargeant lui-seul de satisfaire pour eux. L'Auteur conclut que la promesse que Jesus-Christ a faite en faveur des hommes , tient plus de l'expromission que de la fidejussion , quoi qu'elle soit quelque chose au dessus de l'une & de l'autre. La convention entre Dieu, le Pere Eternel , & Jesus-Christ consiste selon lui , en ce que Dieu le Pere s'engage de recevoir le genre humain en grace en veuë de la satisfaction de son Fils. La convention entre Jesus-Christ & les hommes consiste de la part de Jesus-Christ , en ce

qu'il offre de son côté aux hommes le bienfait de la reconciliation, & de la part des hommes en ce qu'ils croient fermement ce bienfait. L'Auteur ne croit pas que les bonnes œuvres, quoi que nécessaires, soient la cause efficiente du salut. Il soutient que l'alliance de la grace est generale, que Jesus-Christ a satisfait pour tous les hommes; qu'il invite tous les hommes au salut, & que les hommes se damnent parce qu'ils rejettent les grâces. Enfin il se declare partisan de la Grace Universelle.

GEORGI HENRICI GOETZI D. P. ET SUPERINT.

Annæmontani de Lutheranismò D. Bernhardi Schediasma Theologicum, &c. Dresdæ, & Lipsiæ, &c. C'est à dire, *Cabier Theologique sur le Lutheranisme de S. Bernard: Par George Henri Goetz, &c.* A Dresde, & à Lipfic. 1701. in 4. pagg. 63.

L'Auteur de cet Ecrit après avoir rapporté quantité d'éloges donnez à S. Bernard par divers Auteurs même Protestans, entreprend de montrer que ce Pere a été dans le même sentiment que Luther a eu depuis touchant la justification de l'homme, par la seule Foi, qui nous fait croire que nous sommes justifiez sans les œuvres. C'est en quoi il fait consister le Lutheranisme de S. Bernard. Car pour les autres articles de la Doctrine des Luthériens, il avouë que ce Pere en est fort éloigné: Il reconnoît même qu'il ne s'est pas expliqué bien clairement sur la justification comme Luther & Kemnice l'ont aussi remarqué. Ce n'est que par des conséquences qu'il pretend la tirer de ses principes. S. Bernard a parlé fortement de la vertu de l'Incarnation & de la Passion de N. S. par laquelle nous avons été rachetez & justifiez gratuitement par sa grace. Il a dit que nous devons croire que nos pechez nous sont remis par lui. C'en est assez selon M. Goetz pour conclure que S. Bernard estoit dans le sentiment de Luther sur la justification. Suivant ce raisonnement il pourroit dire la même chose de tous les Theologiens Catholiques. Mais on conçoit encore moins comment il peut tirer la même conséquence de ce que saint Bernard a repris les vices & les abus de son siecle, de ce qu'il a fait de belles exhortations à la vertu, de ce qu'il a

eu beaucoup de confiance en Dieu à la mort. D'un autre côté M. Goertz rapporte des témoignages des Protestans, qui accusent S. Bernard d'avoir tenu les dogmes des Papistes sur les austeritez & les jeûnes, sur le culte de la Vierge & des Saints, sur la Messe, sur l'autorité du Pape, sur le Purgatoire, sur la Profession des Moines, sur les Sacremens, sur le Celibat & sur les autres pratiques de l'Eglise, qu'ils condamnent comme des superstitions. Malgré tout cela il ne laisse pas néanmoins de soutenir que S. Bernard ne doit point estre mis de l'Eglise des Catholiques Romains, mais de celle des Lutheriens. Il établit sur la fin trois Regles pour juger de la Doctrine de S. Bernard. La premiere, que l'on ne peut pas la connoître par des Ouvrages supposés. La seconde, qu'en lisant ses Ouvrages on ne doit point s'écarter de la propre signification des termes. La troisieme, qu'il faut expliquer S. Bernard par S. Bernard même. Ces regles sont tres-vrayes. Le point est de ne se pas tromper dans l'application.

#### COUTUME D'ORLEANS MISE EN SON ORDRE

*naturel, contenant une methode aisée pour mettre les autres Coutumes en leur ordre naturel. Par M. Alexandre Masson Avocat au Parlement, & au Presidial d'Orleans. A Orleans, chez la veuve François Boyer. 1702. in 12. pagg. 289.*

L'Auteur s'est non seulement proposé de reduire les Articles de sa Coutume en leur ordre naturel; mais il propose encore sa methode comme un modele pour la reduction des autres Coutumes. Ce projet quoy que rare, n'est pas nouveau. Un autre a déjà fait une Analyse sur notre Coutume, qui parut en l'an 1601. sous le Titre d'*Observation Analytique sur les Coutumes de la Prevôté & Vicomté de Paris*. Il y a néanmoins deux différences dans l'exécution. La premiere est que l'Auteur de l'observation analytique a changé l'ordre des Titres de la Coutume de Paris, au lieu que M. Masson a esté plus scrupuleux pour conserver celui des Titres de sa Coutume. La 2. difference consiste en ce que le premier ayant fait une juste division de toute sa matiere, il traite premierement du droit des personnes,

ensuite de la qualité des biens, & en dernier lieu des actions. Chaque traité renferme un Titre, où les Articles sont placez & distingués methodiquement, les uns par rapport aux autres, par où l'on voit que toutes les parties ont entre-elles un parfait rapport, & que les Articles y sont liés par un ordre tres-naturel. M. Masson au contraire n'ayant fait que diviser les Titres de la Coutume d'Orleans en plusieurs chapitres & sections, dont il y en a beaucoup qui ne sont que d'un seul article, on n'apperçoit pas dans cet arrangement une semblable liaison & connexité entre tous les articles. Ce que l'on peut dire de ce dessein en general, est qu'autant qu'il est facile de renverser l'ordre des Articles d'une Coutume, autant est-il difficile de les ranger d'une maniere, qui soit approuvée & favorablement receuë dans le public; soit par la veneration que nous avons pour la memoire des grands hommes qui ont presidé à la reformation des Coutumes, soit par prevention contre ces nouveaux Reformateurs, dont l'Ouvrage n'a rien de nouveau qu'une certaine methode, qui pour estre goûtée par quelques-uns n'est pas toujours suivie par tous les autres; soit qu'étant accoutumés à l'ordre & à la suite d'un texte, qui nous est familier, nous ne puissions souffrir une innovation, qui trouble & qui dérange nos premieres idées. Quoy qu'il en soit, il est certain que cette sorte de travail n'est pas du goût du plus grand nombre: on en pourroit prendre à témoin ceux qui depuis quelques années nous ont donné des methodes assez exactes, mais avec peu de succès sur les Institutes de Justinien. L'Analyse sur la Coutume de Paris bien que tres methodique, n'a pas eu beaucoup de sectateurs: elle a esté reimprimée en l'an 1680. sous le nom illustre de M. Pithou, que l'on sçait par les Memoires de M. Brodeau, n'y avoir eu aucune part. Cependant ce Livre a eu si peu de cours, qu'il n'est pas même venu à la connoissance de notre Auteur: autrement il est à croire que s'il en avoit connu le merite, non seulement il l'auroit proposé, mais même qu'il s'en seroit servi pour modele; ou du moins qu'il auroit fait connoître au public les raisons qu'il auroit eues de s'en écarter. Il seroit inutile, & les bornes d'un Extrait ne permettent pas d'examiner en détail l'ordre dans lequel M. Masson a placé les articles de la Coutume d'Orleans, ni ce-



luy des chapitres & sections de son Livre , qu'il prétend estre l'ordre le plus naturel , & dont plusieurs ne demeureront pas d'accord. On se contentera d'observer icy que dans le premier chapitre il a substitué à la place du texte de la Coutume deux définitions qui sont de sa façon ; l'une du Fief , & l'autre de la Roture ; qu'il y a des articles où l'en a ajouté des mots qui ne sont point au texte , & d'autres qui en ont esté retranchez ; & qu'enfin il y en a où l'on a mis tout le contrepied de la disposition de la Coutume.

L'Article 75. porte. *Le Seigneur de Fief emmeublit , & fait fiens les Bois de coupe , de lui tenus en Fief étant en état & saison de couper , en les saisissant & abatant , s'ils sont hors de grurie : Et s'ils sont en grurie , quand ils seront en coupe , mesurez, arpentez, luyez, creiez & livrez selon la coutume de ladite grurie.*

L'Article 44. de la Coutume d'Orleans mise en son ordre naturel est conçu en ces termes.

*Le Seigneur de Fief emmeublit & fait fiens les Bois de coupe , de luy tenus en Fief étant en état & saison de couper , en les saisissant & abatant s'ils sont en grurie ; & s'ils sont hors de grurie , quand ils seront en coupe , &c.*

#### PRUDENTIÆ CIVILIS ET PERITILÆ REI MILITARIS

exemplar vita Jephthæ fortissimi Hebræorum Imperatoris &c. auctore Joh. Jacob. Schudt , Gymnas. Mæno-Francof. Conrect. Francofurti ad Mœnum. Sumptibus Frider. Knochii. C'est-à-dire , *La vie de Jephthé Juge des Hebreux. Par J. Jacques Schudt. A Francfort , chez Frederic Knoch. 1701. in 8. pagg. 494.*

**L**E dessein de M. Schudt dans cet Ouvrage , est de desfendre l'honneur de Jephthé , & de justifier sa conduite contre les accusations d'un grand nombre d'Auteurs & d'Interpreses de l'Ecriture tant anciens que modernes. Premièrement à l'égard de la naissance de ce Juge des Israelites , il est certain qu'il étoit fils de Galaad de la tribu de Manassé : Mais comme l'Ecriture ajoute que sa mere étoit une femme débauchée , *Filius*

*mulieris meretricis*, l'Auteur prétend qu'il ne faut pas traduire le mot Hebreu *Zonab* par celui de *Meretrix*, comme a fait la Vulgate, & que ce terme bien loin de signifier toujours une femme débauchée, marque tres-souvent un femme chaste & de bonne conduite ; mais de basse naissance, & d'une condition inégale à celle du mari ; telle qu'étoient ordinairement les concubines chez les Hebreux. De là l'Auteur conclut que Jephthé n'étoit pas à la verité d'une naissance illustre du costé de sa mere ; & qu'il ne devoit pas selon la Loy partager les biens immeubles de son pere avec ses autres freres qui étoient nez de femmes legitimement mariées ; mais ce fut cependant selon luy, une injustice contre la Loy naturelle, & même contre la coutume des Juifs, de chasser Jephthé de la famille & de la maison paternelle.

Cet affront que reçût Jephthé de la part de ses freres, ne luy abbatit point le cœur, au contraire il ne servit qu'à mettre ses belles qualitez dans un plus grand jour. Il se mit à la teste d'une bande de braves comme lui, non pas pour piller, & pour voler, comme quelques Interpretes ont traduit ; mais pour faire des courses sur les terres des ennemis des Israelites. Comme ce peuple étoit en ce temps-là dans une espeece d'Anarchie, les Ammonites resolurent de l'attaquer. Les habitans de Galaad que ce peril regardoit de plus près, envoyerent des députez à Jephthé pour le prier de les défendre contre leurs ennemis. Il ne voulut pas d'abord leur accorder ce qu'ils lui demandoient ; il leur reprocha même la cruauté qu'ils avoient eue de le chasser : enfin se laissant flechir à leurs prieres, il convint de les défendre, à condition qu'ils le reconnoitroient pour leur Prince & pour leur Chef. Aussitôt après ce traité Jephthé envoya des Ambassadeurs au Roy des Ammonites, pour luy demander raison des hostilités qu'il avoit commises sur les terres des Israelites. On se prepara à la Guerre de part & d'autre. Jephthé avant que de donner le combat, fit vœu que s'il remportoit la victoire sur ses ennemis, *la premiere chose qui viendrait au devant de lui seroit au Seigneur, & qu'il l'offriroit en holocauste* ; & comme sa fille unique fut la premiere qu'il rencontra, il déchira ses vestemens, & l'Ecriture ajoute qu'il *accomplit le vœu qu'il avoit fait*. C'est ce

vœu

vœu qui fait la principale difficulté de la vie de Jephté ; & c'est aussi sur cela que notre Auteur s'arrête davantage , & ce qu'il examine avec le plus d'exactitude.

Il convient que les plus anciens Interpretes de l'Ecriture croient que la fille de Jephté fut véritablement immolée. Jonathân dans la paraphrase Chaldaïque , Josephé , Origene , saint Justin , Tertulien , saint Arlanafe , saint Jérôme , saint Ambroise , saint Augustin , saint Chrysostome , Theodoret , saint Epiphane , Suplice Severe & plusieurs autres , soit anciens soit modernes , sont de ce sentiment : Quelques autres tant Juifs que Chrétiens croient au contraire qu'elle ne fut point sacrifiée , mais qu'elle fut consacrée à Dieu d'une manière particulière , & qu'elle passa sa vie dans le celibat séparée du reste des hommes , & appliquée à des œuvres de piété , & que Jephté ne fit paroître tant de douleur , que parce que par ce vœu il perdit l'espérance de voir naître des enfans de sa fille unique. Notre Auteur se declare pour ce dernier sentiment ; il examine la nature du vœu & celle de l'holocauste , & montre par plusieurs raisons qu'il est impossible que la fille de Jephté ait esté immolée. Nous ne rapporterons point icy tout ce qu'il dit sur ce sujet : il faut voir dans son livre le détail des preuves dont il se sert pour appuyer son opinion , & pour refuter celle qui luy est contraire. Il ajoute que ce qui a trompé les anciens Peres de l'Eglise & plusieurs Auteurs de ces derniers siècles , c'est qu'ils n'ont pas considéré avec assez d'attention les termes dans lesquels le vœu de Jephté est concû. Ils ont pris le *vau* hebreu pour la particule copulative & , comme il l'est ordinairement , & ont traduit , *La premiere chose qui viendra audevant de moi sera au Seigneur , & je l'offrirai en holocauste* ; au lieu qu'il falloit le prendre pour la particule disjonctive ou , & traduire , *La premiere chose qui viendra au devant de moi sera au Seigneur , ou , je l'offrirai en holocauste*. C'est ainsi qu'il faut traduire cette particule en plusieurs endroits de l'Ecriture , comme par exemple en celui-ci qui est de la Loi de Moysé : *Qui percuſſerit patrem & matrem* , qu'il faut expliquer en ces termes , *Celui qui frappera son pere ou sa mere*. Et de même dans quelques autres passages.

Notre Auteur semble avoir eu peur que son sentiment sur le

vœu de Jephthé , & sur la conservation de la virginité de sa fille ne causât quelque scandale parmi les Protestans , qui font un grand crime aux Catholiques de ce qu'ils permettent , & conseillent même quelquefois les vœux Religieux. Il fait tout son possible pour montrer que son opinion ne leur est point favorable. Il convient cependant que chez les Juifs , sur tout depuis le retour de la captivité , il y avoit des Societez tant d'hommes que de femmes qui se separoient des embarras du monde pour s'appliquer à prier Dieu , & à le servir d'une maniere particuliere dans la retraite ; & que ces personnes vivoient dans le celibat. C'est ce qu'il prouve par l'exemple des Esséniens & de plusieurs autres , & il pretend que c'est à cette coutume que J. C. fait allusion quand il dit , Matth. XIX. 12. *Sunt Eunuchi qui seipfos castraverant propter regnum celorum.* Il semble même , selon lui , que S. Paul 1. Cor. VII. 37. permet à un pere de confacter pour toujours la virginité de sa fille , pourveu qu'elle y consente ; & il ajoute que ce n'est pas là une nouvelle doctrine des Apostres , mais un usage qui étoit établi depuis long-temps parmi les Juifs.

Louis Capel celebre Critique parmi les Protestans , ayant examiné routes les difficultez de l'opinion de ceux qui disent que la fille de Jephthé a esté immolée , a cru qu'elle ne pouvoit pas se soutenir. D'un autre costé le même Auteur ne croit pas que ceux qui disent qu'elle fut seulement separée du reste des hommes & consacrée au service de Dieu , pussent répondre aux difficultez qu'on leur oppose. Il est donc entré dans un troisième sentiment : Il pretend que cette fille ayant esté vouée par son pere du vœu appellé par les Juifs , *Cherem* ou *AnatHEMA* , on la fit mourir sans l'offrir en holocauste , & que la nature de ce vœu étoit telle qu'il falloit necessairement que la chose vouée fût détruite. Notre Auteur répond que le vœu de Jephthé n'est point appellé *Cherem* dans l'Ecriture , mais *Neder* , qui est le nom generique du vœu dont le *Cherem* n'est qu'une espece. D'ailleurs il soutient que les choses vouées par le *Cherem* n'étoient pas toujours réellement détruites , puis qu'on pouvoit vouer de cette maniere un champ ou autres choses semblables qui ne sont pas de nature à pouvoir estre détruites ; la destruction

morale ou civile, c'est-à-dire, l'application qu'on en faisoit à des usages saints suffisoit en cette occasion : & c'est peut-être de là qu'est venu le nom des biens de *main-morte*, parce qu'ils étoient censés détruits à l'égard de tous les usages ordinaires. Il en étoit de même des personnes consacrées par cette espèce de vœu : Il suffisoit qu'elles fussent appliquées particulièrement à Dieu, & en cet état elles étoient mortes civilement. Mais il n'étoit pas nécessaire, & même il n'a jamais été permis par la Loy des Juifs de faire mourir des innocens sous prétexte qu'on les auroit devouez : & s'il y a quelques exemples qui semblent prouver le contraire, ils sont autorisés par le droit de la guerre, ou par un ordre particulier de Dieu, qui avoit commandé aux Israélites de détruire entièrement certaines nations.

Il ne reste plus qu'à justifier Jephté sur la cruauté dont quelques Interpretes de l'Ecriture l'accusent pour avoir fait massacrer 42000. hommes de la tribu d'Ephraïm qui ne vouloient pas le reconnoître pour leur Prince parce qu'il ne les avoit pas menés à la guerre contre les Ammonites. Notre Auteur l'excuse sur la nécessité où il se trouva de donner un exemple de sévérité afin de tenir les autres tribus dans le devoir. Il avoué que dans cette occasion il y eut un grand nombre d'innocens qui périrent ; mais il étoit nécessaire d'assurer le repos de la République, & d'étouffer un commencement de revolte, aux dépens même de la vie de ceux qui n'étoient pas coupables. *Habet aliquid ex iniquo omne magnum exemplum, quod contra singulos utilitate publica rependitur.*

THEO. TURQUET. MAYERNII, EQUITIS AURATI, Medici & Philosophi, suo avo per plurime celeberrimi, Opera Medica, complectentia Consilia, Epistolas, & Observationes ; Pharmacopœam, variasque Medicamentorum formulas. Duobus Libris comprehensa, & jam in lucem edita : Operâ & curâ Josephi Brown, utriusque Facultatis Doctoris, Londini. Typis R. E. & prostant venales in ædibus Editoris Londini. 1701. C'est à dire, *Les Oeuvres de Theo. Turquet, de Mayerne, l'un des plus illustres Medecins de son temps, comprenant ses Consultations, ses Lettres, ses Observations, sa*

*Pharmacopée, & diverses Formules de remèdes : Divisées en deux Livres, & mises au jour en 1701. par Joseph Browne, A Londres. 1701. in fol. premier liv. pp. 400. 2. liv. pp. 142.*

C E Livre, comme on le voit par le titre, est un recueil de consultations & de remèdes : mais ce n'est pas de ces consultations chargées d'une vaine érudition, qui fait perdre de vue le sujet dont il s'agit ; ce n'est pas de ces remèdes bizarres qu'on trouve répandus en tant de livres qui ne servent qu'à amuser le public. Icy les raisonnemens sont simples, justes, précis, les indications bien suivies, les remèdes methodiques, convenables, bien choisis. La preparation des medicamens y est enseignée avec beaucoup d'ordre & de clarté. En un mot il y a peu d'ouvrages de Medecine où les reflexions soient plus sentées, & la matiere medicale mieux entendue. Un avantage de ce Recueil est qu'on ne peut gueres assigner de maladies contre laquelle on ne trouve icy d'excellens remèdes. L'Auteur s'est particulierement attaché à en prescrire de faciles & de spécifiques tout ensemble. Il en recommande plusieurs que j'ay vu réüssir en beaucoup d'occasions, & celui-cy entre autres, contre les bourdonnemens d'oreille. C'est de se remplir la bouche de fumée de Tabac, puis de bien fermer les levres, & de faire le plus d'effort qu'il est possible pour chasser cette fumée dans la cavité de l'oreille ; car il y a au palais un conduit de communication qui va jusques dans cette cavité. Ce conduit commence par une ouverture assez grande à costé de la luette & proche les trous qui vont aux narines ; c'est ce qui est cause que les sourds entendent quand on leur parle dans la bouche, & que quand on veut écouter quelqu'un de loin on ouvre la bouche. M. de Mayerne conseille contre la pleuresie un remède qui est spécifique. C'est de creuser une pomme, de la remplir d'oliban, & après l'avoir rebouchée avec le morceau même qu'on a enlevé à la pomme, de la laisser cuire lentement au four afin que l'oliban fondu la penetre mieux, ensuite de la donner à sucer au malade.

L'Auteur vante encore beaucoup le Diaphoretique minéral contre la même maladie ; il le regarde comme un puissant remède

remede & pour prevenir la coagulation des humeurs & pour la refoudre. Il en conseille l'usage dans de l'eau de scabieuse ou dans quelque autre semblable, & il veut qu'on donne ce breuvage dès le commencement de la maladie. C'est un remede, dit-il, qui fait son effet sans aucune violence, il n'a point de qualité incommode, il n'échauffe point. S'il excite la sueur il fait du bien, & s'il ne l'excite point, il ne laisse pas par une action insensible de produire un effet sensible. M. de Mayerne rapporte l'histoire d'un Pleuretique qui pour avoir pris seulement dix grains de Diaphoretique mineral fait selon la preparation d'Hartman, cracha le lendemain plusieurs livres de pus : Mais il ne veut pas qu'on fasse aucun de ces remedes qu'auparavant le malade n'ait esté saigné ; parce qu'en effet dans les inflammations des parties internes, & principalement de celles qui composent la poitrine, la saignée est un secours spécifique. Le sel, ou autrement dit, la pierre de prunelle, qu'on nomme vulgairement Christal mineral, est encore d'une grande utilité dans la pleuresie. On en donne dès le commencement du mal pendant trois jours, deux ou trois fois chaque jour. Ce sel éteint la chaleur de la fièvre, & chasse par les urines la matiere qui entretient la pleuresie. Il y a dans le corps des pleuretiques une serosité acre qui mord sur la plewre & qui excite la douleur qu'ils y sentent. Le sel de prunelle écarte cette serosité, & par conséquent chasse la cause du mal. Voicy pour le même mal un autre remede que M. de Mayerne dit estre infailible. C'est de prendre une once de suc de Cresson Aquatique, ou de cresson des Jardins, récemment exprimé, autant de vinaigre rosat, demi once d'huile d'olive, un scrupule de sel commun ; & après avoir bien mellé le tout, de le donner à boire au malade. M. de Mayerne estime si fort ce remede, qu'il ne fait pas difficulté d'avancer que si on le pratique, on rétablira sur le champ le malade. Il n'y a point de maladie plus difficile à guerir que la phtisie, & les ulceres des poumons : Entre les remedes propres contre un mal si dangereux, l'Auteur conseille particulièrement certaines fumées, ou vapeurs qu'on introduit dans le fond de la poitrine en les respirant. Ces sortes de remedes penetrent jusques dans la substance des pou-

mons ; & l'Epiglote qui ferme aux breuvages les plus liquides , l'entrée du larynx , ne la ſçauroit dérober à une fumée qui ſe confond avec l'air & qui ſ'inſinüe avec luy. La fumée de Tuſſilage eſt ſouveraine dans cette occaſion. On fait brûler ſur les charbons une quantité ſuffiſante de fœuilles ou de racines de Tuſſilage bien deſſéchées , & le malade en tire la fumée par la bouche à la faveur d'un entonnoir. Dioſcoride dit que ce remede guerit la toux ſèche, la difficulté de reſpirer, & rompt les vomiques du pouden. M. de Mayerne obſerve que pluſieurs perſonnes preferent la vapeur du Tuſſilage : On prend, dit-il, la plante entiere , on la met dans un vaiſſeau de terre , & après l'avoir bien bouché on le met dans le four, où on le laiſſe le temps qu'il faut pour que l'herbe cuiſe ; enſuite on oſte & on débouche le vaiſſeau , & le malade en reçoit dans la bouche la vapeur par le moyen d'un entonnoir. Il eſt étonnant, dit-il, combien on crache par le moyen de ce remede , & avec quel ſucces la poitrine ſe débarrasſe.

Ceux qui croyent que la véritable ſcience du Medecin conſiſte à guerir les malades , plutôt qu'à faire des ſyſtèmes ſur les maladies, trouveront dans ce Livre bien des ſecours , & pardonneront volontiers à l'Auteur quelques erreurs anciennes qui ne ſont pas de conſéquence pour la pratique , comme par exemple, de comparer le cerveau à une ventouſe, de dire que du bas ventre il ſ'élève des fumées à la teſte , & que la bile y envoie des vapeurs chaudes. Je dis que ces erreurs ne ſont pas de conſéquence pour la pratique ; parce que, dans le fond, ſi elles mettent quelque différence entre les Medecins anciens & les Medecins modernes , ce n'eſt gueres que pour le langage.

Après avoir parlé de l'Ouvrage , il nous reſte à dire un mot de l'Auteur. Voicy ce qu'en écrit M. Browne dans une Preface qu'il a miſe à la teſte des œuvres de ce grand homme.

Theodore Turquet de Mayerne naquit en 1572. à Mayerne , près de Geneve. En 1587. il paſſa Docteur en Medecine à Montpellier ; enſuite il vint à Paris , où il ſe déclara ouvertement pour la Medecine Chymique. Cette doctrine lui attira, dit M. Browne , auſſi-bien qu'à Duchefne ſon contemporain , bien des contradicteurs. Un Livre ſous le titre d'Apologie pour la Medecine



d'Hippocrate & de Galien contre la doctine de Mayerne & de ( Duchesne ) fut le premier trait qu'il eut à effuyer. Il s'en attira bien-tôt un autre par une Réponse qu'il fit. Le proces s'éleva, & la chose en vint à une telle extrémité, que les Galénistes défendirent à M. de Mayerne l'entrée dans leurs Assemblées. C'est ce qu'on peut voir dans les Censures rapportées par M. Needham, dans un Livre qui a pour titre, *Modus Medicinæ*. Cette persécution n'empêcha pas M. de Mayerne de s'appliquer toujours à la recherche des remèdes, & il se fit par là une si grande réputation, qu'il devint Medecin d'Henri IV. Ses ennemis le voyant dans cette élévation s'adoucirent un peu; la Chymie ne leur parut plus un monstre si horrible, & on les vit bien-tôt vanter ce qu'ils avoient auparavant tant décrié.

Après la mort d'Henri IV. M. de Mayerne fut en Angleterre, où le Roy Jacques Premier le fit son premier Medecin. Quelque grande que fut alors la fortune de M. de Mayerne, elle devint encore plus grande sous Charles Premier, dans le temps qu'Henriette Marie regnoit en Angleterre. Ce sçavant homme mourut enfin en 1609. âgé de 82. ans, illustre par ses Dignitez, par des biens immenses qu'il laissa à ses Enfans, & plus illustre encore par la jalousie de ses ennemis, & par son merite.

# HISTOIRE DE LA REFORME DE L'ABBAYE DE *Sept-Fons.* A Paris, chez Louis Guerin. 1702. in 12. pagg.

203.

**O**N a de tout temps écrit avec soin dans l'Eglise les Vies des Saints Anacorettes, illustres par leur Penitence extraordinaire, & par leurs vertus heroïques. Le Monastere de Sept-Fons qui est une Abbaye de l'Ordre de Cîteaux & de la filiation de Clairvaux située à six lieues de Moulins en Bourbonnois, renferme quantité de ces grands Serviteurs de Dieu. L'Abbé qui est à leur teste ( Eustache de Beaufort ) après avoir mené une vie mondaine, étant touché de l'Esprit de Dieu, se convertit en l'année 1663. & entreprit d'y mettre la reforme. Il en vint à bout malgré les obstacles qui s'y rencontrèrent. Les anciens Religieux qui ne la voulurent point embrasser se retirerent tous. Etant donc resté seul, il commença à exer-

cer sur soy les austeritez de la Reforme qu'il vouloit établir. Il n'eut d'abord que trois ou quatre Religieux. Mais Dieu benissant son entreprise, luy en envoya dans la suite un tres-grand nombre. M. Drouiet de Maupertuy qui a écrit l'Histoire de la Reforme de cette Abbaye, après avoir parlé de son établissement, fait le portrait du Pere Abbé, & la description de l'Abbaye. Il rapporte ensuite les Reglemens qui y sont pratiqués, & quelques événemens qui y sont arrivez depuis la Reforme. Enfin il fait une Relation de quelques actions extraordinaires & édifiantes des Religieux de Sept-Fons, ce qu'il appelle, à l'imitation de Jean Moschus, le Pré Spirituel de Sept-Fons. On y lit cet exemple d'une obeissance inouïe. Un pauvre Frere convers à qui le P. Abbé avoit dit en presence d'un Evêque pour éprouver son obeissance, de s'aller jeter dans l'Etang du Moulin, & d'y demeurer avec les Poissons, afin d'apprendre d'eux à garder le silence, prit aussi-tôt le chemin de l'Etang pour se jeter dedans, persuadé, comme il le dit au Prieur qui le retint, qu'il ne se noyeroit pas, parce que le P. Abbé luy avoit ordonné de se jeter dans l'Etang & non pas de s'y noyer. La Penitence de Dom-Alexis ( M. de Mauroy ) est le dernier des exemples rapportez dans le Pré Spirituel de Sept-Fons. Ce Religieux y est loué de sa grande économie dans la dépense de la Maison dont il est chargé.

#### NOUVEAUX PRINCIPES DE NAVIGATION,

*contenant la connoissance & distribution du temps & la reformation du Calendrier Romain, l'essence & l'usage du nombre d'or, de l'Epaque, de l'âge de la Lune, & du retardement des Marées. Les moyens de trouver le jour égaré, le lever & coucher de la Lune, le cycle solaire, les Lettres dominicales & seriales, les Fêtes mobiles & immobiles. Et un abrégé de la sphere du monde, où sont expliquées les principales definitions & systèmes des Astronomes, avec les usages des points, lignes & cercles conçus & imaginez en cette sphere : le tout tres utile & necessaire à tous Navigateurs & autres personnes curieuses Par Charles Herubel, du Havre, enseignant la Navigation. Au Havre de Grace, chez Jacques Hubault Marchand Libraire.*

1702. 1. vol. in 8. pagg. 248.

A PARIS, Chez JEAN CUSSON, rue S. Jacq. à l'Image de S. Jean Bapt. Avec Priv. du Roy.

# LE JOURNAL DES SCAVANS

Du LUNDY 29. MAY M. DCCII.

---

DE ANTIQUIS ECCLESIAE RITIBUS TOMUS  
tertius, complectens Librum secundum & tertium, in quibus  
Ritus ad sacras benedictiones atque ad disciplinam Ecclesia-  
sticam spectantes, Commentariis illustrati representantur &c.  
Studio & operâ R. P. Domni Edmundi Martene, Presbyte-  
ri & Monachi Benedictini, &c. Rotomagi &c. C'est à dire,  
*Des anciens Rites de l'Eglise. Tome III. dans lequel on ré-  
presente & on éclaircit par des Commentaires les Rites qui con-  
cernent les Benedictions & la discipline Ecclesiastique &c. Par  
Dom Edmond Martene, Prestre & Moine Benedictin de la  
Congregation de S. Maur. A Rouën, & se trouve à Paris,  
chez Pierre Debats. 1702. in 4. pagg. 669.*

**L**E Pere Martene ayant donné au public l'an 1690. les an-  
ciens Rites des Moines en deux Tomes in 4. entreprit de  
traiter des Rites Ecclesiastiques. Il a déjà publié en 1700. ce qu'il  
a recueilli sur les Rites des Sacremens. C'est ce qui fait le pre-  
mier Livre de son Ouvrage qui contient deux Tomes. Les deux  
Livres suivans sont compris en un seul Tome. Il est traité dans  
le premier des Rites des Benedictions ; & dans le second, de  
ceux qui regardent la Police de l'Eglise.

Plusieurs Auteurs du moyen âge, comme Isidore de Seville,  
1702. Vuuu

Amalarius, Raban, Valafride Strabon , Remi d'Auxerre , Odon de Cambray , Bernould Moine de Richenou , l'Auteur du Micrologue , Rupert de Tuy , Raoul de Tongres , Honoré d'Autun , ont traité des Rites de l'Eglise ; mais la principale application de ces Auteurs a été de rechercher des raisons mystiques des ceremonies , sans se mettre beaucoup en peine si elles étoient veritables & naturelles. Jean Beleth , Guillaume Durand , & plusieurs modernes ont suivi cette methode : Mais on en est enfin revenu , & les habiles gens ont commencé à s'appliquer à la recherche de l'origine , de l'antiquité , & des changemens des Rites Ecclesiastiques. Le premier qui y a travaillé est George Casfandre , un des plus habiles & des plus moderez Auteurs du seizième siecle. Il a esté suivi de Pamelius , de Vicecomes , de M. de l'Aubespine , du Pere Goar , du P. Menard , du Pere Morin , du Cardinal Bona , du P. Mabillon & de quelques autres qui ont recueilli dans leurs Ouvrages les anciens Monumens des Rites Ecclesiastiques , & les ont donnez ou tout entiers ou par Extraits. C'est la methode qu'a suivi le P. Martene , qui après avoir rapporté sur chaque ceremonie ce qu'il en a trouvé de marqué dans les Canons des anciens Conciles , dans les Decrets des Papes , & dans les Ouvrages des Auteurs Ecclesiastiques , donne de longs Extraits des anciens Pontificaux , Sacramentaires , Missels , Breviaires , Rituels & autres Monumens qui concernent les ceremonies & les usages de différentes Eglises.

Ce troisieme Tome est precedé d'une Preface où le P. Martene soutient ce qu'il avoit avancé dans celle du premier Tome , que les trois Livres des Rites qui portent le nom d'Estienne Durand Premier President du Parlement de Toulouse , ne sont point de ce Magistrat , mais du sçavant Pierre Danez Evêque de Lavaur , dont Durand avoir acheté la Bibliotheque , où s'est trouvé le manuscrit de cet Ouvrage qui a esté imprimé après la mort de Durand sous le nom de ce dernier. C'est ce que le P. Martene dit avoir appris de M. Bertier Evêque de Rieux , qui le sçait dit-il , de Pierre Bertier son Oncle Evêque de Montauban , ami de Durand & de Danez. Mais il y a bien de l'apparence que ce Pere n'est pas bien informé de ceci , & qu'il a eu trop légèrement M. le Bret Prevôt de Montauban , dont il cite la

remarque dans son premier Tome. Car M. Bertier Evêque de Montauban n'étoit pas oncle, mais seulement cousin de l'Evêque de Rieux, & il n'a jamais connu ni pû connoître M. Danez & Durand, puis qu'il n'avoit que ving-six ans en mil six cens trente-quatre, quand il fut nommé Evêque de Montauban. On fait une objection tres plausible au Pere Martene; que Durand écrivant trois jours avant qu'il fût massacré à Toulouse (ce qui arriva le 10. Fevrier 1589.) à Jean de Barriere Abbé des Feuillans, & Auteur de cette Reforme, le prie de faire approuver & imprimer *son Livre* à Rome. Le Pere Marterne y répond que Durand a pû appeller un Livre qu'il avoit acheté, *son Livre*. Je ne sçais si on pourroit le dire à plus juste titre d'un Livre que d'un Sermon. L'on sçait que ce seroit se railler d'un Predicateur qui prêcheroit un Sermon fait par un autre, de dire que c'est son Sermon parce qu'il l'a acheté. Ne seroit-ce pas de même se moquer de donner le nom de *mon Livre* à un Ouvrage auquel on n'auroit d'autre part que d'avoir eu le bonheur de l'acquérir. Mais il y a plus: Dans l'Edition de cet Ouvrage faite à Rome en 1591. dediée au Pape Gregoire XIII. par Angelus Papius, il est dit dans l'Epître Dedicatoire, que Durand avoit envoyé ce Livre à Rome au Cardinal de Pellevé, afin qu'il le fût imprimer. Que ce Cardinal autoit souhaité qu'il l'eût esté du vivant de Durand, & que ce President eût vû luy-même les fruits de son travail. Que Durand étant mort, le Cardinal, qui vouloit s'acquiescer du devoir d'un ami, avoit remis ce Livre entre les mains de Papius afin qu'il prît soin de l'impression. Quelle apparence qu'un homme de probité & de bonne foy, qualitez que le P. Martene reconnoît dans Durand, ait envoyé l'Ouvrage d'un autre pour estre imprimé sous son nom? S'il sçavoit que Pierre Danez en fût Auteur, comme il ne pouvoit l'ignorer, ne devoit-il pas luy en faire honneur, & mander au Cardinal de Pellevé, & à l'Abbé de Barrieres, que cet Ouvrage étoit de ce Prelat? Enfin dans l'Ouvrage même l'Auteur se donne pour un President du Parlement de Toulouse; il parle de traitez faits par Durand comme ses propres Ouvrages, & cite des Remarques de Mon<sup>s</sup>. Danez qu'il ne suit pas. Ce sont des preuves certaines qu'il est du premier, & non pas du dernier.

Le Pere Martene remarque deux fautes legeres qui luy sont échappées dans son premier volume : l'une de n'avoir pas representé tous les Ministres qui servent aux Messes solennelles dans l'Eglise de Vienne ; parce que M. l'Archevêque de cette Eglise a ajouté depuis quatre ans aux sept Diacres , aux sept Soudiacres & aux sept Acolytes , sept Prêtres suivant l'usage de l'Eglise de Lyon : Et l'autre , d'avoir dit que la coutume de demeurer debout à l'élevation de l'Hostie , étoit encore en usage dans l'Eglise de Lyon. Mais il se défend contre les prétendues corrections qu'un Anonyme a soutenu qu'il devoit avoir faites dans les vers de S. Orientius. Il fait voir qu'il n'est pas permis de corriger ainsi les Auteurs de la basse Latinité comme on feroit des themes d'Ecoliers : qu'il faut donner leurs Ouvrages tels qu'ils se trouvent , sans changer les fautes du langage ou de la Poésie qui sont dans le texte : Que Delrio a fait cette remarque , & en a usé ainsi en donnant ce Livre d'Orientius : Que le P. Simond a fait la même chose dans son Edition d'Eugene de Tolède & de Draconce. Il examine quelques-unes des corrections de son Reformateur , & fait voir qu'elles sont frivoles , & qu'il s'est lui-même trompé. Enfin il lui conseille s'il a une si grande demangeaison de corriger de mauvais Latin , d'entreprendre la correction de la Somme de saint Thomas , qui lui fournira un beau champ pour faire parade de sa Latinité.

Les Benedictions, dont le P. Martene décrit les Rites dans le 1. des 2. livres contenus dans ce Tom. sont employées ou pour benir les personnes , comme les Abbez , les Abbeſſes , les Moines , les Chanoines , les Vierges , les Rois &c. ou pour benir les choses sacrées , comme les Temples , les Autels , les Vases sacrez , les habits , les ceintures , les images , les maisons , &c. Les Abbez sont ou Moines ou Chanoines Reguliers. Le P. Martene dit que la benediction des premiers est ancienne de plus de douze cens ans ; au lieu que celle des derniers ne l'est que de six cens. Afin qu'un Abbé puisse estre beni , il faut qu'il soit Prêtre. L'Evêque pour benir l'Abbé , doit dire la Messe & faire la ceremonie devant deux ou trois personnes. La benediction s'en fait par une simple Oraison. On trouve dans quelques anciens Pontificaux qu'on lui mettoit la Croſſe en main. Il n'y est point parlé de la Mitre,

ni des Gands qui n'ont esté accordez aux Abbez que par des privileges qu'ils n'ont commencé à obtenir communément que depuis le dixième siecle. L'Ordre de Premontré fit un règlement qu'aucun de ses Abbez ne prenoit de mitre ni de gands. L'Abbé dans le temps de sa benediction, promet à l'Evêque l'obeïssance & le respect. Le P. Martene prétend que cela n'a pas esté en usage par tout, & allegue quelques exemples de Moines qui n'ont pas voulu faire cette promesse, & quelques Lettres des Papes qui les en ont exemptez. Il rapporte ensuite les prieres & les ceremonies de la Benediction des Abbez, tirées de differens Manuscrits. Il ne s'étend point sur la Benediction des Moines parce qu'il en a parlé dans son premier Traité. Il fait seulement un recueil d'Extraits de plusieurs anciens Monumens sur ce sujet. Les Reclus ou les Hermites étoient introduits dans leur retraite avec des precautions & des ceremonies particulieres, dont le P. Martene donne des exemples. Il rapporte aussi des formules d'Installations des Chanoines Reguliers & Seculiers.

Les Benedictions des Vierges qui se consacrent à Dieu sont les plus solennelles dans l'Eglise. Tertullien distingue de deux sortes de Vierges Chretiennes; les unes qui pouvoient se marier, & les autres qui s'étoient consacrées pour toujours au celeste Epoux. Les unes vivoient chez leurs parens; les autres étoient dans une habitation commune. De celles-cy quelques-unes ne faisoient point d'autre vœu, que celui de continence; d'autres faisoient aussi celui d'obeïssance. Les unes & les autres étoient consacrées à Dieu de deux manieres; ou en prenant simplement l'habit & faisant vœu, ou par l'imposition des mains de l'Evêque & par la reception du voile accompagnée de benediction. La premiere Profession se pouvoit faire à l'âge de seize ans: La seconde ne se faisoit qu'à l'âge de 25. La premiere se faisoit tous les jours; & la 2. ne pouvoit estre faite que dans les Fêtes solennelles, à moins que celle qui la vouloit faire ne fût en danger de mort. Dans la premiere, les Vierges se consacroient elles-mêmes; l'Evêque étoit seul le Ministre de la seconde qui étoit interdite aux Prêtres. Le voile que l'on prenoit dans la

premiere étoit différent de celui que l'on recevoit dans la seconde.

Les Veuves ne pouvoient estre voilées qu'à l'âge de quarante ans , & quelque temps après la mort de leur mary. Elles ne recevoient point autrefois de benediction , & les Prêtres leur pouvoient donner le Voile. Les Diaconesses étoient tirées indifféremment d'entre les Vierges & les Veuves. Leur ministère est tres ancien , & leurs fonctions marquées dans les Canons. Elles servoient aux Prêtres dans l'administration du Baptême des femmes. Elles gardoient les portes de l'Eglise. Les Evêques les envoyoit dans les maisons où ils n'osoient envoyer des Diares. Celles que l'on choisissoit pour cet employ , devoient avoir au moins quarante ans , & n'avoir esté mariées qu'une seule fois. Le Concile de Calcedoine porte qu'elles étoient ordonnées par l'imposition des mains. Le P. Martene suivant l'avis de M. de Valois prouve par le 19. Canon du Concile de Nicée , que cet usage n'étoit pas de toute antiquité. Il rapporte ensuite les prières dont on se servoit en benissant les Diaconesses.

Les Rites & les ceremonies de la Benediction des Empereurs & des Rois , & particulièrement de celle des Rois de France , se trouvent dans tant de Monumens , qu'il n'est pas étonnant que cet article du P. Martene soit un des plus longs. Il n'oublie pas ce qui regarde la benediction des Princes , des Ducs , & des nouveaux Soldats.

Passant ensuite aux Rites des Benedictions des choses , il traite amplement des ceremonies de la Dedicace des Eglises. Rien n'étoit autrefois plus solennel. Dès le temps de Constantin le Grand , on assembloit des Evêques pour faire la Dedicace des Eglises. Cette coutume étoit generale en Orient & en Occident. Les Evêques n'étoient pas seulement témoins de la consécration des Eglises ; mais ils assistoient encore l'Evêque du Diocèse dans la consécration. L'Usage de ne point consacrer d'Eglise sans Reliques de Saints , n'a pas toujours esté general : Il estoit propre en Occident à l'Eglise Romaine : il passa ensuite dans les autres. Ces Reliques n'étoient pas toujours quelques parties des Offemens des Saints , mais aussi quelque-fois des choses qui avoient esté à leur usage. On en mettoit non seulement dans les Au-



tels ; mais encore en différens endroits de l'Eglise. En plusieurs Eglises on renfermoit dans les Autels trois parcelles du Corps de J. C. Le P. Martene fait de longs extraits des rites & des prières de la consécration des Eglises , & rapporte un Traité sur la Dedicace des Eglises qu'il a tiré d'un Manuscrit de saint Ouen ancien de six cens ans , & qu'il attribue à Remy d'Auxerre. Ce Traité est plein de raisons mystiques.

Autrefois on détruisoit tous les Temples des Idoles. S. Gregoire le Grand permit aux Anglois de les changer en Eglises , après en avoir abbatu les Idoles , les avoir lavez avec de l'eau benite , & y avoir mis des Reliques. Il y a même des exemples de cet usage avant saint Gregoire. On brûloit aussi autrefois les Synagogues des juifs. A l'égard des Eglises des Heretiques , la coutume la plus commune a esté de les leur ôter pour les donner aux Catholiques. Néanmoins le Concile d'Epaone declare qu'il ne croit pas qu'on puisse purger la pollution de celles qu'ils ont bâties , ni qu'on doive s'en servir à des usages sacrez ; mais il permet de reprendre celles qu'ils ont enlevées aux Catholiques. C'est aussi le sentiment d'Alcime Evêque de Vienne.

L'usage de reconcilier les Eglises polluës par l'effusion de sang, ou par quelque autre accident , est beaucoup moins ancien , & ne se trouve autorisé que par des livres de Rites , dont le P. Martene rapporte plusieurs extraits.

La consécration des Autels est aussi ancienne que celle des Eglises , dont elle fait la principale partie. Les Rites en sont décrits dans divers Pontificaux que le P. Martene a copiez. Il croit que les Autels portatifs sont tres anciens : Il allegue sur ce sujet un passage de saint Denys d'Alexandrie , qui ne semble pas le prouver bien clairement. Il y en avoit du temps d'Hincmar qui étoient de marbre ou de pierre , & de forme quarrée. On y enfermoit des reliques. Ives de Chartres ne veut pas que l'on en consacre qu'ils ne soient attachez fortement à une table de bois , ou à un pied solide. Saint Anselme remarque qu'en Normandie on consacroit de simples pierres pour servir d'Autels portatifs : *Usage que je ne condamne pas* , dit-il , *mais que je ne pratique point*. On avoit tant de respect pour les Autels , que quand il falloit les rompre ou les abbatre , soit parce qu'ils étoient inu-

tiles, soit parce qu'ils étoient trop vieux, on ne le faisoit qu'avec cérémonie.

Il est défendu dans un Capitulaire de Charlemagne de l'an 789. de baptizer les cloches : Cependant l'usage de les benir est assez ancien, & l'on a donné le nom de Baptême à cette Bénédiction, parce que l'on y pratique plusieurs cérémonies du Baptême véritable, comme de les laver, de les oindre, de leur imposer un nom. Cette dernière cérémonie ne se trouve que dans très peu de Pontificaux. Baronius a cru que le Pape Jean XIII. a été le premier qui a introduit l'usage de baptizer les cloches en l'année 968. Le P. Martene le croit plus ancien, fondé sur deux Pontificaux manuscrits qu'il prétend être plus anciens.

Le troisième Livre de l'Ouvrage du P. Martene qui fait la seconde partie de ce troisième Tome, contient les Rites qui concernent la police Ecclesiastique. Il commence par décrire ce qui s'observoit dans la célébration des Conciles Provinciaux, Nationaux & Generaux. En parlant des personnes qui devoient y assister, il n'en exclut pas les Prêtres, les Diacres ni les autres Clercs. Il trouve que dans un Concile d'Angleterre, cinq Abbesses ont soussigné avant des Prêtres. Les Conciles se sont tenus ordinairement dans des Eglises ou dans des Sacristies. L'Evangile y étoit placé à la première place. Les Evêques y étoient assis suivant leur rang d'antiquité & de dignité. On y portoit quelquefois des Reliques des Saints & des Images. Il y avoit des Notaires qui en dressoient les actes. Chaque Prélat y disoit avec liberté son avis sur les choses proposées. Les décisions & les reglemens étoient ordinairement approuvés par des acclamations, & munis des souscriptions. On y disoit diverses prières à l'ouverture & à la fin du Concile : Le P. Martene en rapporte les formules tirées des Pontificaux.

Il décrit ensuite la forme des dépositions, des dégradations, & des restitutions des Evêques, des Prêtres & des Clercs, & donne diverses formules des excommunications, où l'on trouve d'étranges malédictions.

La reconciliation des Heretiques est une des plus importantes cérémonies de l'antiquité. Le P. Martene remarque qu'on les recevoit en trois manieres; par l'imposition des mains, par l'onction,

tion, & par la simple abjuration. L'imposition des mains & l'onction étoient quelquefois séparées, & quelquefois jointes. Le P. Martene laisse à décider aux Theologiens, si cette Onction tenoit lieu du Sacrement de Confirmation, ou si ce n'étoit qu'une simple ceremonie.

Il décrit les différentes épreuves employées pour découvrir les crimes cachez, comme sont celles de la Croix, de l'eau chaude, du fer rouge, de l'eau froide, & rapporte les prieres qui precedoient ou accompagnoient ces épreuves. On éprouvoit même les Reliques en les jettant dans le feu.

L'Eglise a employé les prieres, l'imposition des mains, les signes de croix, l'eau benite pour chasser les Demons des corps des possédez : mais les Exorcismes sont le remede le plus commun dont elle s'est servie. Le P. Martene en rapporte plusieurs formules tres anciennes.

Les Lepreux & ceux qui tomboient du mal caduc, étoient autrefois séparés de la compagnie des autres Fideles, & non pas de la Communion. Cette séparation se faisoit par les ordres des Prêtres, & avec des formules que le P. Martene transcrit.

Il finit ce Tome par les Rites qui concernent les devoirs que l'on rend aux Mourans & aux Morts. Quand les Chretiens étoient dangereusement malades, on leur administroit l'Ordon & l'Eucharistie pendant sept jours : On recitoit pour eux un Office particulier. Quand le malade approchoit de l'extremité, on lui donnoit l'Eucharistie en forme de Viatique : On l'administroit même aux enfans. Les parens, les freres, les amis donnoient le dernier baiser aux Mourans. Le Malade, de quelque condition qu'il fût, étant à l'extremité, estoit porté sur la cendre & le cilice, où il rendoit l'ame. Il y avoit des prieres destinées pour accompagner cette action. Aussi-tôt qu'il avoit rendu l'esprit, on avoit soin de lui fermer les yeux, de laver son corps, de l'embaumer, de le vêtir d'habits convenables : après quoi on recitoit des prieres pour lui. Les habits avec lesquels ils étoient enterrez étoient ceux de leur condition ou de leur profession. Le P. Martene décrit exactement les ceremonies des enterremens & des obseques des Evêques, des Prêtres, des Rois &c. Il dépeint les anciens Cimetieres. Il étoit autrefois défendu

d'enterrer dans l'Eglise : On a commencé à y accorder la sepulture aux Evêques , aux Abbez , aux Prestres & aux Ecclesiastiques : On a même placé les Evêques dans le Sanctuaire sous l'Autel. Eusebe assure que Constantin avoit choisi dans l'Eglise des Apôtres qu'il avoit bâtie à Constantinople , un lieu pour y estre enterré : Cependant S. Chrysostome dit que le corps de cet Empereur ne fut placé que dans le Vestibule. Clovis & ses successeurs ont eu leurs Tombeaux dans des Eglises : On a facilement accordé cet honneur aux Rois , aux Princes & aux Personnes illustres ; & enfin la coutume s'est introduite d'y enterrer indifféremment toutes sortes de personnes. Le corps du Mort étoit porté à l'Eglise en pompe , accompagné de cierges allumés. On chantoit des Pseaumes pendant le convoi. Le corps de l'Evêque étoit porté dans plusieurs Eglises de suite , où l'on chantoit des Vigiles pour luy. On plaçoit ordinairement les Morts dans un Tombeau de pierre , la face tournée vers le Ciel , la teste à l'Occident. Dans quelques endroits on mettoit de l'eau benite & de l'encens dans le Tombeau : On gravoit des Croix ou des Images sur la pierre qui le couvroit ; on disoit des Messes solennelles pour eux le 1. le 3. le 9. & le 30. jour. On croit que S. Gregoire est le premier qui a institué l'usage de dire trente Messes pour le Mort : Elles étoient toutes différentes. Enfin le P. Martene rapporte les prières usitées dans diverses Eglises pour le soulagement des malades & des morts.

Au reste il ne faut pas s'imaginer que tous ces Rites ayent esté généralement receus en tout temps & dans toutes les Eglises. Il y en a qui ont esté assez communs : Mais il y en a aussi plusieurs qui ont esté particuliers à quelques Eglises. Il y en a d'anciens & de modernes. Les uns ont duré long-temps, les autres ont esté bien-tôt abolis. Enfin l'Eglise a autant varié dans les ceremonies & dans les Rites , qu'elle a esté immuable dans la doctrine & dans la foy.

INTRODUCTIO IN JUS PUBLICUM IMPERII ROMANO-Germanici novissimum , solida ac genuina illius fundamenta ex ipsis fontibus , legibus scil. fundamentalibus actisque publicis Imperii , & optimis hujus imprimis ævi , Scrip-

toribus deprompta, convenientique methodo disposita succincte perspicue tamen & plene, insertis quoque nobilioribus controversiis, interdum vel verbo definitis, exhibens, adornata, & quinta hac editione revisa in plurimis locis correctâ & aucta à Gabriele Schwedero, U. J. D. Conf. Wirt. placitorum Feud. & Juris publici in illustr. Eberh. Prof. cum privileg. Majest. Reg. Pol. & Elect. Saxon. Tubingæ sumptibus Viduæ Philiberti brunni, Bibliop. Typis Gregorii Kernerii anno 1701. in 8. pagg. 850. C'est-à-dire, *Introduction au nouveau droit public de l'Empire d'Allemagne &c. revue & corrigée dans cette cinquième Edition, Par Gabriel Schweder Docteur ès Droits, Conseiller de M. le Duc de Wirtemberg, Professeur du Droit Feodal & Public en l'Université de Tubinge, avec privilege de Sa Majesté Polonoise.* A Tubinge, aux frais de la Veuve Philbert Brun.

ON doit pardonner à un Auteur qui étale dans un Titre magnifique toutes les perfections de son Ouvrage, quand le corps de l'Ouvrage répond comme celui-cy au frontispice de son Livre. On trouve en effet que dans cette Introduction au droit public de l'Allemagne, les matieres y sont puisées dans les sources les plus pures des Loix Germaniques, qu'elles y sont traitées avec beaucoup de précision, & disposées dans un tres-bel ordre. Ces Loix ne sont point celles de Justinien tout à fait différentes du droit nouveau, qui s'observe en Allemagne; mais ce sont la Bulle d'or, les capitulations Imperiales, les Recés & Constitutions de l'Empire & les traitez de Paix, tant sur les affaires profanes que sur le fait de la Religion. M. Schweder a divisé son Ouvrage en deux parties; l'une generale, & l'autre particuliere. Dans la Partie generale il y propose la definition du droit public, sa fin, son objet & ses principes; il y explique historiquement & avec une juste étendue les Loix fondamentales de l'Empire; il remonte jusqu'à son origine, il en fait voir le progrès, les changemens qui y sont survenus, son accroissement & son declin par le démembrement de ses Provinces, sa forme & son état moderne. Il examine les différentes opinions des Auteurs touchant le Royaume d'Atles qui fut réuni à l'Empire, &

& de quelle maniere il en a esté distrait. Ce qui est tiré en partie des écrits de Conringius, dont l'Auteur a fait un abrégé exact & succinct. La seconde Partie est subdivisée en deux Sections. Dans l'une il est parlé de l'Empereur en general & de l'Election du Roy des Romains, qui se fait par les voyes ordinaires ou extraordinaires, des droits qui appartiennent à l'Empereur privativement à tous autres ou qui luy sont communs, soit avec les Electeurs seuls, soit avec tous les Etats de l'Empire. L'autre Section comprend les droits de chacun des Etats en particulier, qui sont distinguez par chapitres. Il y a plusieurs questions répandues dans tout le corps de l'Ouvrage, comme de sçavoir si l'Empire de l'Allemagne est un gouvernement Monarchique ou Aristocratique ? Si le droit d'élire appartient aux Electeurs en corps ou à chacun en particulier ? Si l'Empereur peut seul connoître des differends des Fiefs Regaliens, ou s'il est obligé de les faire decider dans le Conseil des Princes, & par le jugement des Pairs ? Si un émancipé peut avoir la tutelle de ses freres mineurs ? Si l'on peut donner à un Electeur pendant sa minorité un tuteur testamentaire au préjudice de celui à qui la tutelle est deferée par la Loy. En quel Tribunal les causes de mariage doivent estre portées entre les Personnes Illustres de la Religion Protestante ? &c. L'Auteur, qui est Protestant & sujet du Duc de Wirtemberg paroît fort attaché aux interests de son Prince & de sa Religion, comme il le fait connoître par ses sentimens contre la Cour de Rome & dans les affaires de la capitulation du Roy des Romains, & de l'érection du neuvième Electorat en faveur du Duc Ernest-Auguste de Brunswic. Il y a vingt ans que son Livre a paru pour la premiere fois. Il a esté reimprimé quatre-fois depuis ce temps-là, & il s'en est fait un grand debit dans toute l'Allemagne, où le droit public est beaucoup cultivé depuis les Guerres de la Religion. On l'enseigne publiquement dans les Universitez les plus florissantes, dont notre Auteur fait le denombrement ; & dit que dans une Assemblée des Etats, qui fut tenuë en l'an 1657. on mit en déliberation si l'on permettroit de faire des leçons du droit public dans les Ecoles, quelques-uns estimant que comme il n'appartient qu'au Prince de faire des Loix, il a seul le pouvoir de les interpreter, & que Isaac Volmar Con-

seiller

seiller du Conseil secret de l'Empereur Ferdinand III. étoit d'avis qu'il fût fait défenses aux Universitez de l'enseigner ; mais que les Deputez les plus sages s'y opposerent & conserverent aux Ecoles leur ancienne liberté. Cet Ouvrage est assurément un des plus utiles pour cette sorte d'étude, & tient lieu d'une Bibliothèque entiere des Auteurs qui ont traité de l'état de l'Empire. Il a deux avantages considerables au dessus de ceux que nous avons. L'un est qu'il descend dans un plus grand détail de ce qui s'observe & se pratique en Allemagne : L'autre est qu'il n'avance rien sans preuve, & dont il ne rapporte des autoritez, au lieu que l'on court souvent risque de se tromper en suivant ceux qui nous ont donné en François l'Histoire de l'Empire. Un des derniers (on se contentera de ce seul exemple) a dit que l'Empereur, quand il écrit aux Electeurs, traite les Electeurs Ecclesiastiques de chers Cousins, & les Electeurs seculiers de chers Oncles. M. Schweder prouve au contraire, que ces derniers sont traités de Neveux par l'Empereur, & cite les Auteurs qui ont cherché les raisons de cette dénomination.

#### NOUVELLE ATLANTIDE DE FRANÇOIS BACON

*Chancelier d'Angleterre, traduite en François, & continuée. Avec des Reflexions sur l'institution & les occupations des Academies Françoise, des Sciences, & des Inscriptions. Par M. R. A Paris, chez Jean Musier, rue S. Jacques, à l'Image S. Antoine. 1702. 1. v. in 12. pagg. 253.*

**P**lusieurs Auteurs anciens nous ont laissé des Reflexions utiles pour le gouvernement des Etats, & des maximes propres à entretenir la paix & l'union dans la Société. La *Republique* de Platon, & *l'éducation de Cyrus* par Xenophon, sont des Ouvrages estimez de tout le monde ; & si jusques icy on n'a pas pu parvenir à former un gouvernement suivant le modele qu'ils en ont donné, on a mieux aimé en rejeter la faute sur la malice ou sur la foiblesse des hommes, que de dire que les regles que ces Auteurs ont prescrites soient defectueuses.

Les modernes ont aussi traité ce sujet avec beaucoup d'application, mais avec des veuës fort differentes. Quelques-uns unique-

ment attachez à la politique n'ont fait aucune attention à ce que les hommes doivent à Dieu & ont presque entièrement négligé la Religion. D'autres au contraire ont cru qu'il n'y a que la Religion qui puisse fournir les moyens capables de retenir les hommes dans le devoir. Le Chancelier Bacon qui estoit un grand Magistrat, a inferé dans l'Ouvrage dont on donne icy la traduction un grand nombre de Maximes tres-utiles à la Société ; mais comme il aimoit extrêmement les Arts & les Sciences , il s'est tellement appliqué à tracer le plan d'une Academie parfaite , qu'on diroit qu'il a voulu former un Etat qui ne fût cen posé que de Philosophes. Comme cet Ouvrage étoit demeuré in par fait, celui qui en a entrepris la traduction l'a achevé , & a fait voir qu'une partie du projet du Chancelier Bacon se trouve aujourd'hui heureusement executé en France par l'établissement qu'on y a fait , premierement de l'Academie Françoisé , & ensuite de l'Academie des Sciences , & de celle des Inscriptions. A l'égard de cette dernière, l'Auteur s'est trompé quand il a dit qu'elle ne fait que de naître. S'il avoit jetté les yeux sur le Livre magnifique qui vient de paroître & qui porte pour Titre : *Medailles sur les principaux evenemens du regne de Louis le Grand , avec des reflexions Historiques, par l'Academie Royale des Inscriptions & Medailles* , il auroit compris qu'il a fallu un temps considerable pour mettre cet Ouvrage dans sa perfection. De plus s'il avoit pris la peine de consulter dans ce même Livre la Medaille 73. dont le Type est un Mercure , la legende *rerum gestarum fides*. Et l'Exergue *Academia Regia Inscriptionum & Numismatum instituta* 1663. il auroit reconnu que l'établissement de cette Academie a precedé celui de l'Academie des Sciences , qui ne fut établie qu'en 1666 comme il paroît par une autre Medaille du même Livre, dont le Type est une Minerve, la legende *naturæ investigandæ & perficiendæ artibus* , l'Exergue *Regiæ scientiarum Academia instituta* 1666. Tout ce qu'on peut dire pour justifier cet Auteur , c'est qu'il y a apparence que son Livre étoit écrit avant que celui de l'Academie Royale des Inscriptions ait esté donné au public.



NOUVEAU SYSTEME DE L'UNIVERS, OU IDEE  
*d'une nouvelle Philosophie. Poëme sur Dieu, sur l'Âme, &  
 sur l'Eternité. Origine de la Société &c. Les Lamentations  
 du Prophete Jeremie, en Elegies. Et la destruction de Tyr du  
 Prophete Ezechiel, Poëme Epique.* A Paris chez Jacques Jodelle,  
 à la Colombe Royale. 1702. 1. v. in 8. pagg. 128.

Ceux qui prendront la peine de lire ce volume, avoueront qu'il y a long-temps qu'il n'en avoit paru un qui fût rempli de tant de choses si differentes les unes des autres. Après l'Épître dedicatoire qui est composée de deux Rondeaux, & adressée *au vrai mérite*, on trouve d'abord un Poëme d'environ 350. vers, qui n'a coûté que deux foirs l'Auteur. C'est dans ce Poëme qu'il explique son nouveau système de l'univers dont le fondement est que le plein corporel & continu d'Aristote & de Descartes, & le Vuide inanimé de Democrite & de Gassendi sont impossibles. Que la matiere n'est point divisible à l'infini: d'où il conclut que l'univers materiel est borné. Dans ce nouveau système, Dieu est placé au centre du monde: de ce centre il se communique à tous les Estres créés tant spirituels que corporels. C'est de luy qu'ils tiennent la vie & le mouvement, qu'il leur communique par une infinité de lignes spirales qui partent de ce centre, vont vers la circonférence, & reviennent au centre d'où elles sont parties. Ainsi l'essence divine par ces lignes remplit le vuide que laissent nécessairement les parties de la matiere; & c'est par ces lignes que tout ce qui a vie respire, car selon l'Auteur;

*Spirale est de spira: d'ou spiro, Je respire;*

*Car l'air entre dans nous par l'esprit qui l'attire:*

*La spirale est l'esprit par qui nous respirons:*

*Si-tost qu'elle nous quitte, aussi-tost nous mourons.*

Par ces spirales une infinité de Soleils sont mis en mouvement, & ils circulent avec les mondes qu'ils éclairent; en un mot dans ce système tout se fait en circulant, & le mouvement direct est entièrement banni comme contraire à la nature. Il ne faut pas penser que ce soient icy des suppositions pareilles à celles de

Descartes & des autres Philosophes. L'Auteur pretend montrer par un grand nombre de passages tirez des Livres de l'ancien & du nouveau Testament, que tout ce qu'il avance dans ce Poëme, aussi-bien que dans le suivant, où il traite de Dieu, de l'Âme & de l'Eternité, est parfaitement conforme à ce qu'en ont écrit les Auteurs sacrez, qui sçavoient la Metaphysique & la veritable Physique aussi-bien que la Morale. Au reste l'Auteur par une modestie qui a peu d'exemples, supplie les Sçavans de vouloir bien répondre à ce système, & de rectifier ce qui s'y pourra trouver de defectueux.

Après ces deux premieres Pieces on voit ici des Stances, un Sonnet sur le Quietisme, une Plainte des Muses ou l'origine de la Societé, une autre Plainte des Muses, un Sonnet en Bouts-rimez composé, (on n'en a pas encore vu de cette maniere,) une Enigme & un Rondeau, les Lamentations du Prophete Jeremie en Elegies, & un Poeme Epique sur la destruction de la ville de Tyr. C'est la Traduction d'une parrie de la Prophetie d'Ezechiel. L'Auteur a fait ces Elegies & ce Poeme en moins de trois jours.

Il nous donne ensuite une Liste des Ouvrages qu'il a composés, & qu'il promet de mettre au jour incessamment. Le nombre en est prodigieux, & suppose une lecture infinie, non seulement des livres communs, mais même des plus rares, comme sent ceux des Philosophes Hermetiques ou Cabalistes, tant anciens que nouveaux. Son Histoire generale de la mer sera sans doute tres curieuse & tres divertissante.

## FAUTES SURVENUES DANS LE DERNIER

*Journal.*

*Page 356. ligne 33.* en 1587. il passa Docteur. *lisez* en 1597. il passa Docteur.

*Page 357. ligne 18.* Ce sçavant homme mourut enfin en 1609. *lisez* Ce sçavant homme mourut enfin en 1654.

---

A P A R I S,

Chez JEAN CUSSON, rue saint Jacques, à l'Image  
Saint Jean-Baptiste. *Avec Privilege du Roy.* 1702.

# LE JOURNAL

## DES

# SCAVANS

Du LUNDY 5. JUIN M. DCCII.

---

LETTRE DE M. MARIN L'ABBE', NOMME' PAR  
*le S. Siege Evêque de Tilopolis, & Coadjuteur au Vicariat  
 Apostolique de la Cochinchine, au Pape sur le Certificat de  
 l'Empereur de la Chine, & sur la necessité de condamner sans  
 delay toutes les superstitions Chinoises.* 1702. in 12. pagg. 132.

**L**A question touchant les Ceremonies de la Chine étant en  
 estat d'estre jugée à Rome, les Jesuites ont produit & pu-  
 blié une piece qu'ils ont crûe tres avantageuse pour le sentiment  
 qu'ils défendent. Cette piece est un Edit ou Certificat de l'Em-  
 pereur de la Chine donné sur une Declaration qui lui a esté pre-  
 sentée par les Jesuites de la Chine le 30. Novembre 1700. dans  
 laquelle ils exposent, que les Scavans de l'Europe les ayant con-  
 sultez sur les Ceremonies dont les Chinois ont coutume de se  
 servir pour honorer le Ciel, Confucius & leurs Ancêtres, ils leur  
 répondent. 1. Que les Chinois honorent Confucius pour mar-  
 quer le respect qu'ils ont pour sa Doctrinè; que c'est la veritable  
 raison pour laquelle ils se mettent à genoux & baissent la teste  
 jusqu'à terre pour l'honorer. 2. Que pour ce qui est des Liba-  
 tions & des autres ceremonies qu'ils font en l'honneur de leurs  
 patens défunts, ils les pratiquent pour marquer l'amour & le

1702.

A a a a a

respect qu'ils ont pour eux, & pour témoigner leur reconnoissance à ceux qui sont les Chefs de leur race & de leur famille : Que c'est pour cela que les Empereurs ont institué des ceremonies solennelles, qui n'ont d'autre fin que de marquer jusques où va l'affection qu'on a pour ses proches. 3. Que la raison pour laquelle les Chinois dressent des Tablettes en l'honneur de leurs parens & de leurs ancêtres n'est pas qu'ils croyent que les ames des morts y résident ou qu'elles viennent s'y placer, ni pour demander quelque avantage ; mais qu'ils mettent des viandes & des presens devant ces Tablettes, afin que marquant aux morts l'amour & le respect qu'ils ont pour eux comme s'ils étoient encore en vie & presens, ils fassent voir le regret constant & continuél qu'ils ont d'avoir perdu les Chefs de leur famille. 4. Qu'ils disent que *le Cham-Ty*, ou le Souverain Seigneur est honoré par les Sacrifices qu'ils offrent au Ciel & à la Terre, & que c'est par cette même raison que la Tablette devant laquelle on offre ces Sacrifices porte cette Inscription, *au Cham-Ty*, c'est à dire, *au Souverain Seigneur*. D'où il est visible qu'on ne fait pas ces Sacrifices au Ciel materiel, mais seulement au Seigneur & à l'Auteur du Ciel, de la Terre & de toutes choses, qu'ils invoquent sous le nom de *Ciel suprême*, de *Ciel bien faisant*, de *Ciel universel*, & que la Tablette que l'Empereur de la Chine leur a donnée, où il a écrit de sa propre main *Kink-Tien*, *Adorez le Ciel*, n'a point d'autre sens que celui-cy, *Adorez le Seigneur du Ciel*. Ils ajoutent qu'étant étrangers, ayant peu de connoissance des Ceremonies des Chinois, & ne sçachant pas si l'écrit qu'ils luy presentent est parfaitement conforme à la verité, ils supplient Sa M. de vouloir bien les instruire elle-même & corriger leur réponse, si elle s'éloigne en quelque chose du veritable sens des Chinois. Cette Supplique ayant esté traduite de Chinois en Tarrare par le Mandarin *Iteschfen*, l'Empereur a fait la réponse suivante le 30. Novembre 1700. *Ce qui est contenu dans cet Ecrit est tres-bien & tres conforme à la grande Doctrine. Rendre ses devoirs au Ciel, à ses Seigneurs, à ses Parens, à ses Maîtres & à ses Ancêtres, c'est une Loy commune à tout le monde. Les choses qui sont contenues dans cet Ecrit sont tres vrayes, & il n'y a rien à corriger.*

Le témoignage autentique de l'Empereur de la Chine a paru à plusieurs une piece decisive dans le fait dont il s'agit. Cet Empereur est le chef de la Religion de son pays, il en doit estre bien informé. Les Jesuites luy exposent ce qu'ils pensent des ceremonies Chinoises ; il approuve leur declaration. Il est donc dans les mêmes sentimens , & croit comme eux que ce sont des ceremonies civiles & politiques qui ne sont que des marques de respect & non pas des actes d'un culte religieux.

Neanmoins les Missionnaires seculiers ont fait à Rome quelques Ecrits pour contredire cette piece ; & M. l'Abbé Coadjuteur au Vicariat Apostolique de la Cochinchine nommé par le S. Siege Evêque de Tilopolis , qui a passé plusieurs années dans la Cochinchine , pressé du desir de retourner en ce pays où les Chretiens souffrent une cruelle persecution , ne croyant pas y devoir retourner qu'il ne remporte avec luy la decision du Saint Siege , & craignant que la publication de ce Certificat de l'Empereur de la Chine ne suspende l'affaire , ou ne la fasse remettre à un autre temps , a écrit au Pape une Lettre tres vive , qui vient d'estre publiée en François , où il prétend montrer que les Jesuites ne sçauroient tirer aucun avantage de cette Declaration.

Il remarque , 1. Qu'on ne voit dans ce prétendu Certificat , ni la signature , ni le sceau de l'Empereur : Que ce sont des hommes interposez qui parlent & qui rapportent ce qu'on leur a répondu : Que les Jesuites qui sont les parties , sont les seuls témoins de la réponse que les Mandarins leur ont donnée de la part de l'Empereur de la Chine. 2. Qu'il est à craindre que les diverses traductions par où ce Certificat a passé ne l'ayent beaucoup altéré , en Chinois , en Tartare , en Latin , en Italien , en François. Voi'à , dit-il , des trajets où il peut avoir laissé quelque chose dans son passage. Qui sçait de plus , ajoute-t-il , si les deux Mandarins l'ont bien exposé , si l'Empereur l'a bien entendu ? La troisième reflexion qu'il fait sur ce Certificat de l'Empereur de la Chine est , que depuis que l'on dispute sur les ceremonies Chinoises , personne ne s'étoit encore avisé de s'en rapporter au jugement de l'Empereur. C'est à peu près , dit-il , comme si les Juifs qui n'eussent pas esté d'accord «

entre eux sur les honneurs rendus à la Statuë de Nabuchodo-  
 nor, fuissent allez demander à ce Prince , si ces honneurs é-  
 toient politiques ou religieux : ou comme si les Chrétiens étant  
 en contestation sur les viandes immolées aux Idoles , eussent  
 tâché d'avoir un Certificat de l'Empereur Tibere , pour prou-  
 ver qu'il n'y avoit aucun mal à en manger. Ou enfin comme si  
 de faux freres voulant excuser les erreurs du Paganisme , a-  
 voient supplié l'Empereur Julien , de donner une Declaration  
 comme quoy par le nom de Jupiter on entendoit le Dieu Sou-  
 verain , le Tout-Puissant qui regnoit dans le Ciel & sur la Ter-  
 re. Il dit en quatrième lieu que la Declaration & le Certificat  
 sont conçûs en termes obscurs & ambigus : Que l'on n'y parle  
 point de l'immolation des animaux, de leur oblation, des Tem-  
 ples, des Sacrifices. Il demande aux Jesuites s'ils prétendent justifier  
 les ceremonies solennelles : Que ce Certificat ne conclut rien en  
 faveur des ceremonies ordinaires , ou qu'il justifie aussi les ce-  
 remonies des Equinoxes : Que les réponses de cette Declaration,  
 sçavoir que les Chinois n'ont point d'autre dessein que d'hon-  
 orer Confucius & leurs Ancêtres par ces ceremonies ; qu'ils  
 n'honorent Confucius qu'à cause de sa Doctrine & par recon-  
 noissance : Qu'ils ne demandent rien aux Morts ; qu'en offrant  
 des Sacrifices au Ciel , ils entendent les offrir au *Cham-Ti* &  
 non au Ciel materiel & visible : Que ces réponses , dit-il , ne  
 touchent point l'état de la question : Qu'il falloit faire decla-  
 rer à l'Empereur que ces ceremonies ne sont nullement Religieu-  
 ses : Qu'on ne reconnoît dans Confucius aucune Sainteté veri-  
 table : Que les ceremonies des Equinoxes n'étoient point  
 permis : Que sur ce qui regarde les cartouches *ou sont les noms*  
*des Morts* , il ne falloit pas seulement dire qu'ils ne leur de-  
 mandent rien , mais qu'ils n'esperent rien d'eux , & qu'ils ne  
 leur demandent rien nié ne dans les necessitez publiques. Que  
 d'ailleurs l'Empereur de la Chine étant de la secte des Athées à  
 pû dire qu'il ne demande rien aux Morts , sans qu'on puisse rien  
 en dire contre la superstition & l'Idolatrie. Que les Chinois  
 entendant par le *Cham-Ty* la vertu materielle du Ciel , il ne  
 faut pas s'étonner que l'on fust declarer à l'Empereur de la Chi-  
 ne que le Ciel qu'il adore est le *Cham-Ty* , & qu'il le distin-

gue du ciel visible ; mais qu'il ne s'ensuit pas qu'il entende par là le vray Dieu , & que si on eût voulu le persuader , il falloit luy faire declarer , que par ces mots *Tien & Cham-Ty* , il entend une substance éternelle , infinie , &c.

M. l'Abbé fait ensuite une reflexion sur ces termes du Certificat : *Cecy est la Loy commune à tout le monde.* L'Empereur , dit-il , ne peut pas parler de toute la terre ; il ne peut pas parler non plus des Royaumes voisins de la Chine , comme font ceux du Japon , du Tonquin & de la Cochinchine qui ont reçu la Religion des Chinois , puisque l'on n'y connoit point de vray Dieu , comme S. François Xavier l'assure du Japon , le Pere de Rhodes Jésuite de la Cochinchine , & le Pere Baldinetti aussi Jésuite du Tonquin. Que l'Empereur de la Chine ne peut pas parler au nom de tous ses sujets , puis qu'il est de notoriété publique que l'Idolatrie inonde la Chine : Qu'il ne peut pas parler au nom de tous les Lettrez , puisque les Jésuites reconnoissent , aussi bien que les autres Missionnaires , qu'ils sont la plupart Athées : Que ce Certificat ne peut pas même valoir pour l'Empereur , qui seroit en cela contraire à luy-même & à des actes authentiques & publics qu'il a faits , puis qu'il a fait faire depuis peu une Edition des Livres *des mutations* , à la teste desquels il a mis une Preface de sa façon , où il marque l'estime qu'il a pour eux ; que les Jésuites eux-mêmes reconnoissent que ces Livres sont pleins d'Athéisme : Que la Preface n'en est pas exempte , puis que l'Empereur n'y reconnoit point d'autre principe des choses que la matiere subtile & grossiere. Que dans l'Arrest qu'il rendit en 1669. & confirma en 1692. il permet aux seuls Missionnaires d'adorer *leur Dieu*. Ce qui fait voir evidemment que ce Dieu n'est point ce qu'on adore dans l'Empire de la Chine : Que dans l'Edit de liberté , il ne dit rien en faveur du Dieu des Chrétiens : Qu'enfin les Jésuites Grelon , Bouvet , le Comte , & le Gobien , attribuent à ce Prince des sentimens bien éloignez de ceux d'un adorateur du vray Dieu.

M. l'Abbé conclut que les Jésuites ayant demandé des éclaircissements sur les faits contestez , & n'en ayant pû obtenir que sur ce qui paroît dans le Certificat , tout ce qui n'est ni éclairci ni défini par le Certificat , doit passer pour desavoué. Enfin

il presse fortement le Pape de juger ce différent avant que d'envoyer à la Chine M. de Tournon , qu'il a nommé Vifiteur Apoftolique pour toutes les Miffions de l'Orient avec la qualité de Legat à laïcre. Il prétend qu'une nouvelle recherche eft inutile & tres difficile , & qu'il eft comme impossible d'avoir plus d'éclairciffement que l'on en a. Cette dernière partie de la Lettre n'eft pas la moins forte ni la moins éloquente. L'Avertiffement de l'Imprimeur qui eft à la teſte de la Lettre eft fi bien écrit & fi plein d'efprit, qu'on voit bien qu'un autre qu'un Imprimeur y a mis la main. Il fait faire quelques reflexions fur ce que les Jefuites dirent à la Chine dans leur declaration , *qu'ils ont peu de connoiſſance des ceremonies des Chinois , & qu'ils ne ſçavent pas ſi leur declaration s'accorde avec la verité*, & fur ce qu'ils ont dit tant de fois à Rome , qu'ils font parfaitement informez ſur ces cultes.

PRAXIOS MEDICÆ AUCTÆ, ET A PLURIMIS TY-

pi mendis ab ipſo auctore caſtigatæ, Tractatus primus, in quo morborum à capite ad calcem, curationes medicæ, cum controverſiis, cuius capiti annexis traduntur. Item Tractatus ſecundus, de lue venereâ. Item Tractatus tertius, de febribus cum controverſiis. Item Tractatus quartus, de morbis puerorum. Item Tractatus quintus, de Chirurgia cum examine Chirurgorum. Item Tractatus ſextus, de methodo medendi, cum quaſtionibus & doſibus medicamentorum. Item Tractatus ſeptimus, de modo bene conſultandi, & rarioribus obſervationibus. Ultimo, de modo promovendi Doctores Viennæ, aliquot Diſcurſibus exornato, cum quibuſdam Academicis Parergis, conſilio de peſte Germanico & indice copioſo. Auctore Paulo de Sorbait, Belgâ, Philoſophiæ & Medicinæ Profeſſore, Praxios Medicæ 24. annis Profeſſore primario, ſacræ Imperatricis Eleonoræ Viduæ perſonæ, & Aula Medico, ab excelſo regimine ſanitatis Conſiliario, Superintendente & Inquiſitore, nec non Regni Hungariæ Equite. Viennæ Auſtriæ, apud Georgium Mathæum Lackhner. 1701. C'eſt-à-dire, *La Médecine pratique de Paul de Sorbait Flamand, Profeſſeur en Philoſophie & en Médecine, Médecin de l'Imperatrice Eleonor, augmentée & corrigée par l'Auteur, contenant huit Traitez &c.* in fol. pp.621.



**L**E Titre de ce livre ne promet rien que l'Auteur ne tienne. La definition des maladies, leurs causes, leurs signes, leurs differences, leurs prognostics, leurs indications, les remedes qui leur conviennent, la methode qu'il faut observer dans l'application de ces remedes, les precautions necessaires pour ne rien ordonner que d'utile aux malades; enfin tout ce qu'il est important de sçavoir pour exercer la medecine en Medecin & non en Charlatan, se trouve dans cet ouvrage. C'est un gros Volume; mais il n'est pas de la nature de ceux dont la grosseur est plus avantageuse aux Libraires qu'aux Lecteurs. Il contient huit traite. Le premier renferme en 86. chapitres tout ce qui regarde la nature & le traitement des differentes maladies qui attaquent le corps humain. L'Auteur commence par les maladies de la teste, & continuë par toutes les autres selon l'ordre des parties. Sa methode dans chaque chapitre, est de definir d'abord la maladie dont il s'agit, puis d'en rapporter les especes, ensuite les causes tant internes qu'externes, les signes diagnostics & prognostics, & enfin les indications & les remedes. Entre les chapitres qui regardent les maladies de la teste, il y en a un sur la melancholie hypochondriaque, dans lequel l'Auteur traite des differens effets de cette maladie: Il y parle entre autres d'un homme qui se croyant estre un grain de millet, fuyoit les poules comme on fuit les serpens. Ceux qui voudront voir sur cette matiere jusqu'où la melancholie pousse les hommes, peuvent consulter Paschasius dans le livre qui a pour titre *de Alea*. Dans un autre chapitre M. de Sorbait parle de ce genre de fureur qui fait croire qu'on est loup, & qui reduit le malade à courir & à hurler la nuit dans les bois. Il explique cet effet par des causes naturelles, & ne croit point que les hommes puissent être transformez en loups. Après ce chapitre il parle des possédez; mais ce n'est pas avec le discernement qu'il fait paroître ailleurs. Il est étonnant de voir un Auteur aussi sensé, écrire de sang froid que le demon aime à entrer dans les corps des melancholiques, à cause que l'humeur melancholique est terrestre, qu'elle est d'une couleur noire, qui est la couleur naturelle de l'Enfer, & qu'elle est opiniâtre & difficile à vaincre, qui sont des qualitez communes

au Demon. Il n'est pas moins étonnant de le voir ajouter que les signes diagnostiques de possession sont une voix rauque, mal formée, une voix qui vient du fond du ventre, comme celle des Pytho-nisses, des cris semblables à des aboyemens. Les autres maladies dont il est parlé dans ce premier traité y sont expliquées avec bien plus de jugement; & ce qu'il y a de meilleur, c'est que les remèdes que l'Auteur propose, sont tous remèdes propres & convenables. Ceux qui liront les chapitres du Scorbut, de l'hydropisie, de la pleurésie, du crachement de sang, de la jaunisse, de la goutte, de la dysenterie, des maladies des femmes, & un grand nombre d'autres qu'il seroit trop long de rapporter, reconnoîtront qu'il y a peu d'Auteurs aussi entendus que celui-cy dans la Médecine Pratique. Les disputes qui sont à la fin de chaque chapitre comprennent des demandes, des objections & des réponses; mais pour ces réponses il faut faire grace à l'Auteur sur quelques négligences, comme par exemple lors qu'il dit, que ceux qui ont des vers se frottent le nez à cause qu'il s'élève des vapeurs acres par la corruption vermineuse: que si les vers abandonnent les malades qui sont près de mourir, c'est à cause de l'horreur que le cadavre inspire à tout ce qui est vivant. Ces sortes d'explications méritent d'autant plus d'être pardonnées, qu'elles sont en petit nombre.

Le second Traité, qui est de la maladie venerienne, ne sçauroit être trop leu par les Chirurgiens: Ils y trouveront toute la conduite qu'il faut observer pour guérir cette maladie. Le traité est divisé en dix-sept articles fort courts; & si l'on en excepte le premier où l'Auteur ne paroît pas éloigné de croire que le mal venerien tire son origine des astres, & où pour rendre la chose probable; il rapporte quelques observations astronomiques qui ne méritent pas grande attention, on peut dire que tout le reste est excellent. Le Traité troisième est des fièvres. L'Auteur y examine avec beaucoup de soin toutes les différentes sortes de fièvres, & enseigne les remèdes les plus spécifiques pour les guérir: Il y traite de la petite verole, de la peste, des venins, & donne là-dessus toutes les lumières qu'on doit attendre d'un des plus habiles Praticiens.

Le Traité des maladies des enfans, qui est celui qui suit, est un

un des meilleurs du Livre : il n'est pas bien gros , & il contient generalement tout ce qui peut regarder la santé des enfans. L'Auteur commence ce Traité par des maximes courtes , qui sont comme autant d'Aphorismes. En voicy quelques-unes : Un enfant qui n'est nourri que d'une sorte de lait se porte toujours mieux. Une nourrice qui est accouchée d'un garçon est preferable à celle qui est accouchée d'une fille. Les nourrices doivent éviter de dormir après le diner. Si un enfant tette passé l'âge de deux ans , il court risque d'estre stupide , & d'un esprit peu propre aux sciences. Les enfans qui urinent trop ne vivent gueres. Le jour qu'on a purgé une nourrice , il faut que l'enfant en tette une autre , à moins qu'il n'ait besoin d'estre purgé. On voit mourir plusieurs enfans de convulsions faute de leur avoir donné des remedes contre les vers. Les enfans qui ont le ventre trop libre lors que les dents leur poussent , sont rarement atteints d'Epilepsie. Les enfans tourmentez de la toux quand les dents leur poussent , ont leurs dents plus tard. La poudre de machoire de brochet , ou celle de lievre brulé , sont des remedes specifiques pour les enfans qui ont la pierre. L'Auteur dit icy qu'en 1672. il a veu un enfant malade de la pierre , lequel après avoir souffert des douleurs horribles & estre devenu d'une maigreur affreuse sans que sa mere voulût souffrir qu'on le taillast , rendit enfin sa pierre par le siege : il ajoute que cet enfant se porte bien depuis , mais qu'il n'urine plus que par le siege. Dans ce Traité est un chapitre sur l'épilepsie des enfans , où l'Auteur fait une observation qui merite bien d'estre considerée : C'est que le grand usage du persil peut causer l'Epilepsie : aussi remarque-t-on qu'en Autriche , où l'usage du persil est tres frequent , l'Epilepsie est aussi tres frequente. Le cinquieme Traité est une fort bonne Chirurgie , & d'autant meilleure que les regles de la Medecine s'y trouvent jointes. L'Auteur commence par la saignée , & donne tous les avis necessaires pour saigner à propos. Il n'est pas de ceux qui croient qu'il ne faut pas purger un malade avant que de le saigner. Il pense avec Hypocrate & avec tout ce qu'il y a de bons Medecins aujourd'huy , que dès le commencement d'une maladie il faut purger , si les humeurs sont en fougue. *Ante venæ sectionem* , dit-il , *primum viarum evacua-*

*tionem precedere debet, & quidem per vomitum si materia sursum petat, vel per alvum si illuc materia magis inclinet.* Les différentes apparences du sang contenu dans les palettes sont des signes que les Medecins ne doivent pas negliger. L'Auteur explique en peu de mots tous ces signes : mais ceux qui voudront voir cette matiere traitée plus à fond, peuvent consulter les Institutions de Medecine du même Auteur. Après la saignée il explique toutes les maladies dont le traitement dépend de la Chirurgie : il y fait un détail fort judicieux des remedes nécessaires dans ces occasions, & après avoir presque épuisé la matiere, il renvoye encore les Lecteurs à un Livre qu'il a donné au public sous le Titre de *Sylva Medica*. A la fin de ce Traité est un court examen des Chirurgiens, dans lequel les premieres notions de la Chirurgie sont tres clairement exposées. Le sixième Traité, qui est de la Methode, est tres instructif. La methode est ce qui distingue le vray Medecin d'avec le faux ; ainsi il est bien à propos de sçavoir en quoy elle consiste. L'Auteur l'explique d'une maniere qui ne laisse rien à desirer, & qui est peu favorable aux Empiriques & aux Charlatans. L'occasion conduit insensiblement notre Auteur à parler de ces remedes superstitieux qui consistent en des caracteres & en des paroles ; il prend là-dessus le parti que doit prendre tout homme qui a un peu de religion & de bon sens. Il regarde ces remedes comme faux, & en même-temps comme illicites. Il n'approuve pas davantage les talifmans : il prétend que c'est de ces sortes de figures qu'il faut entendre ces paroles de l'Exode : *Tu ne te feras aucune Sculpture ni aucune Image de ce qui est au Ciel ou sur la terre.* A la fin de ce Traité, l'Auteur propose sur la Methode plusieurs questions importantes, auxquelles il répond avec beaucoup d'esprit. Il demande, entre autres, ce qu'il faut penser de ces pretendus Medecins, qui sans sçavoir ce que c'est que l'occasion, different quelquefois à plusieurs jours une purgation que le seul delay peut rendre inutile ou dangereuse. Il appelle ces Medecins *Tesudineos cunstatores*, & dit que ce sont des ignorans, qui ne veulent attendre que parce qu'ils ne connoissent pas le besoin qu'il y a de se presser. Le septième Traité, qui est de la maniere de bien consulter, est digne d'estre leu. L'Auteur

y donne des conseils qu'il seroit à fouhaïter que tous les Medecins suivissent : la Medecine en seroit plus honorée, & les malades s'en trouveroient mieux. Il ne peut souffrir ces Medecins qui s'imaginent satisfaire pleinement aux devoirs d'une consultation quand ils étourdissent les oreilles d'un malade par de grands discours en l'air qui n'aboutissent à rien. Les uns, dit-il, se jettent dans des questions de Logique & de Physique, dont ils ne peuvent sortir. Les autres passent le temps à medire de leurs confreres. Les autres ne parlent que des planetes & des influences des astres. Les autres chargez de receptes, étalent tous les remedes de la Pharmacie : d'autres occupent d'une éloquence pedantesque parcourent tous les lieux de la Rhétorique &c. L'Auteur établit ensuite d'excellentes regles pour la consultation, & puis il donne sur la pleuresie un modele de consultation, dans lequel toutes ces regles se trouvent pratiquées. Après ce Traité sont des observations tres importantes sur des maladies particulieres. Le dernier Traité qui est sur la maniere dont on confere le Bonnet de Docteur aux Medecins à Vienne en Autriche, est curieux & sçavant. On y trouve plusieurs disceurs qui peuvent servir de modele à ceux qui ont à parler dans ces sortes d'occasions.

EPISTOLA SERENISSIMI ELECTORIS COLONIENSIS ad Sacram Cæsaream Majestatem Imp. qua evidenter demonstratur, tum incompetencia, tum injustitia Mandatorum Imperialium à Consilio Aulico emanatorum contra Serenissimam suam Celsitudinem Electoralem. C'est-à-dire, *Lettre de M. l'Electeur de Cologne à l'Empereur, dans laquelle on démontre évidemment l'incompetence & l'injustice des Mandemens du Conseil Aulique contre S. A. E.*

*Manifeste en forme de lettre pour S. A. S. E. de Cologne, dont les moyens sont tirez de la Lettre latine qu'elle a écrite à l'Empereur le 19. Mars 1702. A Paris. in 8. pagg. 32.*

**P**OUR bien comprendre les raisons que M. l'Electeur de Cologne a eues de se pourvoir à la Diette generale de l'Empire contre le Mandement que le Conseil Imperial de Vienne luy a

adreflé , il eft important de confiderer l'origine & le progrès de cette affaire , en rapportant fuccinctement les faits qui y ont donné occafion.

M. l'Electeur de Cologne dit que le 17. jour de May de l'année mil fix cens quatre-vingt-feize , quelques Chanoines de l'Eglife de Cologne entreprirent de leur propre autorité & contre fa volonté & fes proteftations , d'affembler les Etats de l'Electorat de Cologne , fous le pretexte fpecieux de *l'union de la patrie*. Que ce procedé fi irregulier l'obligea d'envoyer à Cologne le Baron Karg fon Grand Chancelier , pour remettre ces Chanoines dans leur devoir , & pour étouffer cette fedition naiffante par des voyes de douceur ; offrant en même temps de renvoyer la connoiffance de cette affaire à un Superieur legiti- me au jugement duquel il vouloit bien fe foumettre : Mais les Chanoines eurent la hardieffe de s'ériger eux-mêmes en Juges , & de fe foulever contre leur Souverain. M. l'Electeur appella de cette entreprife à S. M. Imp. afin qu'elle donnât une interpretation certaine & fixe aux termes , *d'union de la patrie*. Le Conseil de Vienne follicité & menagé par les ennemis de M. l'Electeur, renvoya la difcuffion de cette affaire aux Electeurs de Treves & Palatin ; dont le dernier lui eftant fufpect avec raifon , il tâcha de faire entendre d'une maniere honnefte la recufation qu'il en faifoit. Les Chanoines de Cologne ayant encore fufcité de nouvelles affaires à M. l'Electeur , il obtint de l'Empereur un Refcript par le moyen duquel voyant la paix & fon autorité rétablie dans fes Etats , il n'eut plus d'autre foin que de contribuer au repos general de l'Empire. Sur ces entrefaites la maladie du feu Roy d'Efpagne Charles II. devenant de jour en jour plus dangereufe, M. l'Electeur de Cologne de concert avec quelques autres Princes de l'Empire crût que pour la feureté de l'Allemagne en general & pour celle de fon pays en particulier, il falloit que toutes les parties de ce grand Corps fe tinffent étroitement unies fans fe mêler du Traité de partage qui avoit efté conclu , & dont la ratification leur eftoit propofée. Il s'adrefsa aux Electeurs de Treves & de Mayence , afin que par l'union de leurs forces, ils puffent conferver la Neutralité, & preferver leur pays de malheurs pareils à ceux qu'ils avoient éprouvez pendant le

cours

cours de la dernière guerre. Le Chapitre de Cologne autorisé dans son soulèvement par quelques Puissances voisines, fit naître des obstacles à cette union; & la neutralité que M. l'Electeur faisoit solliciter à la Haye & à Vienne luy ayant esté refusée, il se vit obligé à lever des troupes & à faire les provisions necessaires pour la seureté de son pays; ce qui ne pouvant s'exécuter que par quelques subsides extraordinaires, il convoqua les Etats de l'Electorat de Cologne & ceux de son Duché de Westphalie. L'Evêque de Raab Grand Prevost & Tresorier de l'Eglise de Cologne, & les Chanoines seditieux soutenus par quelques Puissances voisines, faisoient tous les jours naître dans les Assemblées quelque nouvelle difficulté, & vouloient que M. l'Electeur de Cologne reconnust avant toute chose, la prétendue *Condomination* de son Chapitre, de maniere qu'il se trouva obligé de rompre cette Assemblée, & d'imposer de son autorité un subside mediocre, tant sur ses sujets de l'Electorat de Cologne, que sur ceux de Westphalie; en permettant pourtant à ces derniers de faire leurs protestations pour la conservation de leurs prerogatives. Sur cela l'Evêque de Raab fit répandre des lettres injurieuses, & capables d'exciter une revolte generale; & les Chanoines eurent la hardiesse de tourner les Patentes de M. l'Electeur en ridicules, & de demander même à l'Empereur une execution militaire contre leur patrie. Cette procedure si contraire aux constitutions de l'Empire, fut appuyée par M. l'Electeur Palatin; & ses sollicitations furent si puissantes dans le Conseil de Vienne, qu'on demanda à M. l'Electeur de Cologne de se declarer pour l'Empereur en qualité d'Archiduc, contre la Maison Royale de Bourbon au sujet de la succession d'Espagne; auquel cas on promit à M. l'Electeur de le soutenir contre les entreprises de son Chapitre; au lieu que si il ne prenoit pas ce parti, on le menaçoit de faire de son pays le Theatre de la Guerre. En effet on fit avancer des Troupes Hollandoises sur le Rhin; l'Electorat de Cologne fut entouré de toutes parts, & les Hollandois firent élever une Forteresse auprès de Mastrich sur les terres de M. l'Electeur de Cologne.

Dans ces extremitez M. l'Electeur ne trouvant aucun appuy chez les Princes voisins, fut obligé d'appeller à son secours les Troupes du Cercle de Bourgogne pour conserver la neutralité

qu'il avoit tant de fois demandée, avec cette precaution neanmoins de leur faire prester serment de n'exercer aucun acte d'hostilité contre Sa Majesté Imperiale en qualité d'Empereur ni contre l'Empire, & de les obliger de ne reconnoître que ses Ordres. Cette conduite dont M. l'Electeur avoit rendu compte à l'Empereur & à l'Empire, n'ayant pas esté approuvée par le Conseil Aulique, il fit publier plusieurs Mandemens, qui furent signifiés à M. l'Electeur le 4. Fevrier 1702. par lesquels on pretend l'obliger à se justifier dans le terme de deux mois sur six Chefs d'accusation. 1. D'avoir violé le serment presté à l'Empereur & à l'Empire. 2. D'avoir fait un Traité avec les Ennemis de Sa Majesté Imperiale. 3. D'avoir reçu des Troupes de France & d'Espagne sous le faux nom de Cercle de Bourgogne. 4. D'avoir agi contre la patrie & contre les Loix fondamentales de l'Etat. 5. D'avoir fait conduire le sieur Mean Doyen de Liege dans un Chasteau de France. 6. D'estre resolu de s'opposer à l'exécution des Mandemens de l'Empereur commise aux Directeurs du Cercle de Westphalie. M. l'Electeur de Cologne pour répondre à toutes ces accusations, dit 1. Que c'est à l'Empire qu'il a presté serment, & à l'Empereur, en qualité d'Empereur & non pas en qualité d'Archiduc d'Autriche; que la distinction de ces deux qualitez a esté reconnuë par Charles IV. dans la Preface de la Bulle d'Or, par Charles V. dans la Ligue qu'il fit avec les Etats de Suabe, & par l'Empereur même dans l'Article 10. de la Capitulation; qu'à l'égard de la guerre d'Italie & de la succession de Charles II. Roy d'Espagne, c'est une querelle qui regarde uniquement la Maison Archiduc. d'Autriche & point du tout le Corps de l'Empire. Quant au 2. & 3. Chef, il dit que depuis le Traité de paix de Risvick, on ne doit plus considerer le Roy de France comme ennemi de l'Empire; que Philippe Duc d'Anjou ayant esté institué par Charles II. heritier de tous les Etats de la Couronne d'Espagne, reconnu par le S. Siege, par l'Angleterre & par les Etats Generaux, il s'est mis justement en possession de tous les pays qui composent cette Monarchie; & que comme les Pays-bas Espagnols en font partie & sont du Cercle de Bourgogne, on ne peut considerer les Troupes de ce Cercle comme étrangères. De plus comme il est permis à l'Empereur en qualité d'Archiduc de faire des alliances avec les An-



glois & les Hollandois ; il est aussi perais aux Electeurs & autres Princes de l'Empire de chercher chez leurs voisins , même étrangers , des secours qu'ils ne peuvent obtenir d'ailleurs. C'est ce qu'il prouve par les constitutions de l'Empire & par un grand nombre d'exemples, tant des siècles passés que de celui-ci.

Au sujet du quatrième Chef qui regarde l'union de la patrie, M. l'Electeur de Cologne dit que la convention perpétuelle établie entre le Prince, son Chapitre, & ses autres États, a été extorquée avant la paix de Westphalie & dans des temps de troubles ; que le Pape Innocent XII. a reconnu le tort qu'un pareil abus faisoit à une Principauté Ecclesiastique , puis qu'il a relevé les Princes Ecclesiastiques de tous les sermens qu'ils auroient été contraints de faire sans l'autorité Apostolique. Il rapporte encore plusieurs autres raisons sur ce sujet , pour montrer la différence qu'il y a entre la Capitulation de l'Empereur avec les membres de l'Empire , & celle d'un Elect. de Cologne avec son Chapitre.

Pour le cinquième chef qui regarde l'enlèvement du Sieur Mean, M. l'Electeur se défend d'y avoir eu aucune part : d'ailleurs la Cour de Rome ayant pris connoissance de cette affaire, ce n'est qu'à Sa Sainteté qu'il en doit rendre compte. Quant au 6. chef, qui concerne l'opposition prétendue de M. l'Electeur de Cologne aux Mandemens de l'Empereur, M. l'Electeur répond que l'Empereur n'est pas en droit de mettre un Electeur au Ban de l'Empire, de dispenser ses sujets de l'obéissance qu'ils lui doivent, & d'ordonner contre luy des exécutions militaires sous quelque prétexte que ce soit : Que ce droit n'appartient qu'au Corps Germanique entier, & pour des raisons très graves : que le Conseil Aulique n'a donc pas pu condamner les actions de M. l'Electeur puis qu'elles sont toutes autorisées par les Loix fondamentales de l'Empire, par l'exemple de l'Empereur, & enfin par celui de tous les Empereurs ses Predecesseurs : Que ce n'est que pour n'avoir pas voulu se devouer à la Maison d'Autriche, & favoriser son agrandissement qu'il se voit persécuté : que son crime ne consiste pas dans les six chefs d'accusation du Mandement, mais seulement en ce qu'il n'a pu sacrifier ses États & les droits de l'Empire aux intérêts de cette Maison. M. l'Electeur espere donc que l'Empereur declarera nul tout ce qui a été fait jusques à présent par son Conseil, & qu'il enverra la de-

cition de cette affaire à l'Empire : qu'il ne permettra plus aucune entreprise qu'on puisse justement soupçonner d'estre contraire au Gouvernement Aristocratique établi par les Loix fondamentales de l'Empire , & rétabli par le Traite de Paix de Westphalie. On ne doit pas douter que toutes ces raisons de M. l'Electeur ne soient goûtées par les autres Princes de l'Empire. Ils connoissent parfaitement les Loix du pays ; ils savent qu'elles sont l'appuy de la liberté Germanique ; & que s'ils permettoient qu'on y donnât atteinte , l'Empereur qui ne peut rien sans eux , ne seroit pas long-temps sans se servir contre eux mêmes de l'autorité qu'ils lui auroient laissé prendre au prejudice de leurs propres interests.

AUGUSTI VARENI D. SS. THEOL. IN ACAD.

Rostoch. P. P. Triumphus Davidis in Israëlīs fontibus in-  
corrupti. Rostochi M. DCCI. C'est à dire , *Le Triomphe*  
*de Dav'd qui n'a point esté corrompu dans sa source. Par Au-*  
*gustin Varenius , Docteur & Professeur en Theologie dans l'U-*  
*niversité de Rostoch. 1701. in 4. pagg. 167.*

**T**Out le monde sçait qu'il y a de la difference en bien des endroits entre la Version Vulgate des Pseaumes , & le Texte Hebreu. Les Interpretes se trouvent souvent partagez sur le choix de l'un ou de l'autre. Il y en a qui suivent par tout le Texte Hebreu : D'autres s'attachent uniquement à la Vulgate , persuadés que le Texte Hebreu est corrompu : Quelques-uns suivent tantôt le Texte Hebreu , & tantôt la Vulgate. M. Varenius est du nombre des Rigides défenseurs du Texte Hebreu. Il le veut faire triompher par tout sur les Versions. C'est pour cela qu'il examine dans cet Ouvrage un grand nombre de passages des Pseaumes , dans lesquels le Texte Hebreu est different de la Vulgate , afin de faire voir qu'il faut suivre le premier. Il se fonde presque toujours , pour fixer le sens du Texte Hebreu , sur la ponctuation & la position des accens : Regle qui ne paroît pas fort sçeu , parce qu'il est constant que les points & les accens sont une nouvelle invention. Il traite en un endroit , des Auteurs , des titres , & de la division des Pseaumes. Il fait paroître dans cet Ouvrage , une grande connoissance de la Langue & de la Grammaire Hebraïques.

À PARIS, Chez JEAN CUSSON, rue S. Jacq. à l'Image S. Jean Bapt. Avec Privilège du Roy.

# LE JOURNAL

## DES

# SCAVANS

Du LUNDY 12. JUIN M. DCCII.

### DEFENSE DE L'HISTOIRE DES V. PROPOSITIONS

*de Jansenius, ou deux vertitez capitales de cette Histoire, défendues contre un Libelle intitulé, La Paix de CLEMENT IX. ou demonstration des deux faussetez capitales, &c. A Licence, chez Daniel Moutal. 1701. in 12. pagg. 432.*

**L**Es Contestations arrivées à l'occasion des cinq Propositions condamnées par les Papes Innocent X. & Alexandre VII. feront le principal sujet de l'Histoire Ecclesiastique du dernier siècle. Mais il seroit à souhaiter qu'elle fût écrite par un Historien desintéressé, qui se contentast de rapporter les faits sans prendre parti, ni sans entrer dans les disputes qui regardent le fonds de la doctrine. On en a vu paroître plusieurs de la part des Défenseurs de Jansenius. Car sans parler du Journal de Saintamour, qui contient la Relation de ce qui s'est fait à Rome dans l'affaire des cinq Propositions imprimé en 1662. on a publié dans les dernières années du siècle passé *l'Histoire du Formulaire, l'Histoire de la Paix de l'Eglise, l'Histoire abrégée du Jansenisme, & enfin l'Histoire générale du Jansenisme* en trois Tomes. Il est aisé de juger de quelle main partent ces Ouvrages en les lisant. Les Tirres de *Jansenisme foudroyé, de Prejugés légitimes contre le Jansenisme, avec une Histoire abrégée de cette*

*erreur depuis le commencement des troubles que Jansenius & M. Arnaud ont causé dans le monde jusqu'à leur pacification*, découvrent aussi tout d'un coup de quel parti sont les Auteurs. L'Histoire de Leidekker Theologien d'Utrecht n'est gueres plus desinteressée. Cet Auteur ne cherche qu'à tirer de ces disputes quelque avantage contre l'Eglise Romaine, & à rendre odieuses les décisions des Papes.

L'Auteur de l'Histoire des cinq Propositions de Jansenius „ imprimée à Liege en 1699. blâme tous ces Ouvrages. Il dit „ que ce sont de nouvelles Apologies de part & d'autre, & com- „ me de nouveaux Plaidoyers où chacune des parties pour „ prouver la justice de sa cause, a entrepris de montrer qu'elle „ a gagné son proces. Il promet une Histoire exempte de tout ce qui a le caractère de partialité. Mais il ajoute aussi-tôt, qu'il ne „ s'est pas proposé de garder cette espee de neutralité qui mar- „ queroit une entiere indifference entre les deux partis, „ pire en matiere de Religion que n'est l'erreur même. Il de- „ clare qu'il se propose d'exposer avec toute la fidelité possible, „ ce qui s'est fait & ce qui s'est dit de chaque côté, sans inter- „ poser son jugement & sans se declarer pour aucun des deux „ partis. Mais il ajoute encore : *Si non tantum que les raisons de l'un se trouveront l'emporter d'elles-mêmes sur celles de l'autre.* Aussi ne s'est-il pas contenté de faire un simple récit de ce qui s'est passé touchant les cinq Propositions depuis 1643. jusques en 1669. Il a fait encore de longs extraits des Ecrits des parties & des éclaircissmens. Environ un an après parut un Ouvrage intitulé, *La Paix de Clement IX.* imprimé à Chamberry en 1700. „ L'Auteur de cet Ouvrage n'entreprend point de faire une Hi- „ stoire complete, ni de refuter pied à pied l'Histoire des cinq „ Propositions ; mais il pretend seulement d'y faire voir deux „ fautes qu'il appelle capitales, l'une touchant la doctrine des „ défenseurs de Jansenius, & l'autre touchant la sincerité des „ quatre Evêques, & y établir la vérité de deux Propositions „ contraires. La premiere, que les défenseurs de Jansenius qu'il „ appelle disciples de S. Augustin, n'ont jamais soutenu les er- „ reurs des 5 Propositions avant ni après la constitution d'Inno- „ cent X. La seconde qu'à l'égard du fait, ils ont rendu aux Bul-

les toute la soumission que l'Eglise exige en pareil cas : que le S. Sieg<sup>e</sup> en donnant la paix à l'Eglise de France, s'est contenté de cette soumission ; & que les quatre Evêques qui avoient refusé de faire signer le Formulaire sans explication, n'ont usé d'aucun déguilement ni d'aucune tromperie envers le Pape sur ce sujet.

C'est contre ce Livre qu'est composé la défense dont nous parlons. Elle est divisée en trois Parties. La première, contient l'examen de la Preface du Livre qu'il refute. M. du Mas s'y declare Auteur de l'Histoire des cinq Propositions & de cette défense. Il se défend du reproche qu'on luy a fait d'avoir contrevenu aux Ordonnances de Sa Majesté par la publication de ce Livre en le faisant retomber sur ses adversaires, qui sont imprimer tous les jours des écrits sur ces matieres. Il soutient fortement qu'il a eu raison de traduire ces termes de la Proposition : *justis voluntibus & conantibus*, à des justes qui desirent & qui tâchent, au lieu de traduire, *aux justes qui veulent & qui font tous leurs efforts*. Il reprend toute son Histoire & en donne une Analyse, pour faire voir que ce que son adversaire en a critiqué n'en est pas la dixième partie.

La seconde partie de cette défense est contre la pretention de l'Auteur qu'il refute, qui soutient que les défenseurs de Jansenius n'ont jamais tenu ni alloué les erreurs des cinq Propositions ni avant ni après la constitution d'Innocent X. M. du Mas avoit cité dans son Histoire plusieurs passages tirez des écrits des défenseurs de Jansenius faits avant la constitution, où les Propositions sont approuvées dans leur sens propre & naturel. L'Auteur de la paix de Clement IX. ne disconvient pas qu'avant la constitution d'Innocent X. quelques-uns des Theologiens qui défendoient Jansenius, n'ayent parlé favorablement des Propositions, & qu'ils n'ayent changé depuis de langage. Mais il pretend qu'on ne peut pas dire pour cela qu'ils aient changé de doctrine, ou soutenu les erreurs condamnées : Que toute cette variation dépend d'une pure question de fait, sçavoir quel est le sens plus naturel des cinq Propositions : qu'ils ont pû croire dans un temps que c'estoit celui de la Grace Efficace, & défendre ainsi les cinq Propositions comme Catholiques sans soutenir aucune erreur. Mais qu'en suite étant reve-

nus de l'erreur de fait où ils étoient sur le sens de ces Propositions, ils les ont condamnées comme herétiques.

M. du Mas avoué que les Jansenistes ont toujours condamné dans les cinq Propositions certains sens erroneux, dont il ne s'agissoit point; mais il pretend qu'ils les ont soutenus dans leur sens propre & litteral, qui est celui de Jansenius condamné par la Bulle. Pour éclaircir entierement cette matiere, il faudroit marquer bien précisément quel est le sens propre & naturel des Propositions que les défenseurs de Jansenius n'avoient point condamné, & qui se trouve condamné par la Bulle. C'est pour le faire que M. du Mas fait consister l'heresie de Jansenius & de ses défenseurs, en ce qu'ils ne reconnoissent point d'autre grace dans l'état de la nature corrompue que la Grace Efficace, & en ce qu'ils rejettent absolument toute grace suffisante, même celle des Thomistes. Mais il revient toujours en general au sens de Jansenius, au sens naturel des Propositions, que les défenseurs de Jansenius ont approuvé & qui a esté condamné. Il repete enfin ce qu'il avoit avancé dans son Histoire des Retractions de M. l'Abbé de Bourzeis, du Pere Vading & du Pere Thomassin, qui font connoître à ce qu'il pretend qu'ils avoient tenu les Propositions condamnées. Il en veut sur tout à l'Abbé de Bourzeis. Cet Abbé en souscrivant le Formulaire joignit à sa signature cette declaration : *Ce que je puis avoir écrit de contraire ou de peu conforme aux constitutions Apostoliques, je le revoke & le retracte* : ajoutant, *que cela ne luy étoit jamais arrivé depuis la publication de la Bulle*. L'Auteur de la paix de Clement IX. fait tomber ceci sur la question de fait ou sur la maniere de s'enoncer. M. du Mas oppose à cette replique des passages tirez d'un écrit de l'Abbé de Bourzeis, où il distingue le sens des Propositions en elles-mêmes, & le sens qu'elles ont par rapport au Livre de Jansenius. Le sens qu'elles ont en elles-mêmes, selon lui, est le sens de Luther & de Calvin. Le sens de Jansenius en est fort éloigné : Il y a donc un sens de Jansenius condamné que l'Abbé de Bourzeis avoit soutenu, qui n'est ni celui de Calvin, ni celui de la Grace Efficace. M. du Mas a encore recours à la grace suffisante des Thomistes rejetée par les défenseurs de Jansenius. On luy objecte que M. l'Abbé de Bourzeis dit en

termes

termes formels , *qu'il l'admet & qu'il n'y veut point donner atteinte*. M. du Mas pour prouver au contraire , qu'il ne la tenoit pas, il fait ce raisonnement. *Il tenoit*, dit-il, *les Commandemens impossibles , car je l'ay prouvé par ses propres paroles. Donc il ne tenoit pas la grace suffisante comme les Thomistes*. C'est une consequence qu'il trouve infaillible.

La dernière partie de la défense roule sur les conditions de l'accommodement des quatre Evêques & des Theologiens qui avoient refusé de signer sans explication le Formulaire fait par le Pape Clement IX. Il s'agit de sçavoir si ce Pape a esté informé que les quatre Evêques en signant le Formulaire avoient fait dans leurs Procez verbaux des declarations , par lesquelles ils mettoient sur le droit la doctrine de la Grace efficace par elle-même à couvert , & declaroient que l'on n'étoit obligé à l'égard du fait qu'à une soumission de respect & de discipline. M. du Mas pretend que l'on a caché au Pape & à son Ministre le contenu de ces Procez verbaux , & qu'on leur a fait entendre que les quatre Evêques avoient signé le Formulaire purement & simplement. Il se fonde particulièrement sur les Brefs de Clement IX. adressez au Roy , aux quatre Evêques , & aux Prelats qui avoient menagé cet accommodement , où ce Pape dit , que les quatre Evêques ont signé le Formulaire purement & simplement, sans exception & sans restriction.

L'Auteur de l'Histoire de la Paix oppose à cela, qu'on ne peut nier que les dix neuf Evêques qui avoient adressé des Lettres au Pape & au Roy sur cette affaire, n'eussent fait la distinction du fait & du droit : Que les Prelats Mediateurs , qui étoient M. de Sens & M. de Chaalons ne fussent convenus avec le Nonce du Pape que les Evêques dresseroient ces Procez verbaux : Que M. de Chaalons a envoyé à Rome une Declaration, où il marquoit précisément que les quatre Evêques avoient reçu avec respect la decision du fait donnée par le Pape. Mais en se renfermant dans les bornes marquées pour ces sortes de causes par les Cardinaux Baronius , Bellarmin , & Richelieu , & par les Peres Sirmond & Petau Jesuites , qui est de ne rien écrire , ni de ne rien enseigner qui soit contraire à cette decision : Que la Relation du Cardinal Rospigliosi fait aussi mention dans les mêmes ter-

mes de cette disposition des quatre Evêques : que M. de Harlay pour lors Archevêque de Kouën, a écrit une Lettre qui contient à peu près les mêmes choses.

M. du Mas insiste toujours sur les termes des Brefs. Il ajoute que les quatre Evêques ayant déclaré dans leur Lettre au Pape qu'ils condamnoient les cinq Propositions dans tous les sens condannez par l'Eglise, ils ont condamné le sens de Jansenius. Que le Cardinal de Rospiigliosi assure expressément dans sa Relation *que si Sa Sainteté avoit eu connoissance que les quatre Evêques eussent déclaré dans leurs Procez verbaux ne vouloir pas condamner les cinq Propositions dans le sens de Jansenius, jamais elle ne l'eût souffert, étant résolue de ne rien ménager à cet égard.* Que ce qui est dit de la soumission deüë aux faits dans cette Relation & dans la déclaration de M. de Chaalons, ne regarde point la question du sens du Livre de Jansenius ; mais cette autre question, si Jansenius avoit eu dans l'esprit le sens heretique des cinq Propositions, & si ces Propositions estoient dans son Livre en propres termes, ou en termes équivalens il prétend tirer avantage de la Lettre de feu M. de Harlay Archevêque de Rouën. Enfin son principal but est de persuader que l'on n'a rien scëu à Rome de la déclaration que les quatre Evêques avoient faite dans leurs Procez verbaux.

Il y a à la fin de cette défense une addition sur une objection tirée d'une Requête présentée par les Jesuites au Pape Paul V. dans le temps de la Congregation de *Auxiliis* où il est dit, *que ce n'est point une question qui appartienne à la foy de savoir ce que tel ou tel Auteur a tenu, quelque éminent qu'il soit en doctrine & en Sainteté.* Ce qu'ils disent par rapport à S. Augustin. M. du Mas ne trouve rien dans cette maxime qui soit contraire à son sentiment. Il ajoute que ni le fait de S. Augustin, ni le fait de Jansenius, ni aucun autre semblable n'est point un article de foy divine ; & que si l'on est obligé de les croire, ce n'est qu'après que l'Eglise les a décidés par son autorité. Il retorque cet argument contre les défenseurs de Jansenius, qui disent qu'on doit croire ce que saint Augustin a enseigné sur la Grace, parce que l'Eglise a approuvé le sens de Saint Augustin & la doctrine de saint Augustin. Il combat les diffé-



rences que l'Auteur de l'Histoire de la paix de Clement IX. a voulu trouver entre le jugement de l'Eglise touchant le sens de S. Augustin, & le jugement de la même Eglise touchant le sens de Janſenius. Il s'étend beaucoup sur cette comparaison du fait de Janſenius & du fait de S. Augustin. On trouve un Recueil de quelques pieces à la fin du Livre.

# HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE DES SCIENCES,

*Année 1699. Avec les Memoires de Mathematique , & de Physique pour la même année , tirez des Registres de cette Academie. In 4. A Paris chez Jean Boudot , rue S. Jacques. 1702. pp. 123. pour l'Histoire , & pp. 284. pour les Memoires.*

L'Academie Royale des Sciences , établie en 1666. avoit si bien répondu aux intentions du Roy , que plusieurs années après son établissement , Sa Majesté voulut bien l'honorer d'une attention particuliere. Elle chargea M. de Pontchartrain alors Ministre & Secrétaire d'Etat , & depuis Chancelier de France de donner à cette Academie la forme la plus propre à en tirer toute l'utilité qu'on s'en pouvoit promettre. M. de Pontchartrain à qui en qualité de Secrétaire d'Etat , appartenoit le département de la Maison du Roy , & qui par conséquent estoit chargé du soin des Academies , avoit établi chef de celle - cy M. L'Abbé Bignon son neveu, & par là, comme le remarque l'Auteur , avoit fait aux Sciences une des plus grandes faveurs qu'elles ayent jamais reçu d'un Ministre. M. l'Abbé Bignon communiqua ses vœux à M. de Pontchartrain , qui de son costé voulut bien y joindre ces mêmes lumieres qu'il employoit si utilement aux plus importantes affaires de l'Etat. Par ce moyen se forma une Compagnie presque toute nouvelle. Des Reglemens ordonnez par le Roy , & un logement spacieux & magnifique accordé dans le Louvre , firent de l'Academie des Sciences un corps établi en forme par l'autorité Royale. Ce corps devint plus nombreux , & embrassa comme il fait aujourd'huy sous les differens titres d'Honoraires, de Pensionnaires, d'Associez & d'Elevés , presque toutes les personnes les plus distinguées dans les sciences , ou les plus propres à le devenir. Il renferme non seulement les plus

celebres sçavans des Provinces de France , mais même ceux des autres pays. Ses Eleves luy fournissent dequoy se reparer continuellement, & il ne laisse pas d'être toujours ouvert au merite étranger. M. de Fontenelle Auteur de cette Histoire, décrit icy l'agréable confusion que causa dans l'Academie le grand nombre d'Academiciens nouveaux que le Roy y avoit nommez ; mais comme il le dit si bien , ce desordre cessa bien-tôt. M. l'Abbé Bignon marqua à chacun une place fixe , & il se trouva que les Sçavans de différente espece , un Geometre , par exemple, & un Anatomiste furent voisins ; & comme ils ne parlent pas la même langue , les conversations particulieres qui sont toujours à éviter dans les assemblées publiques, furent moins à craindre. Le premier soin de l'Academie fut de remercier en corps Monsieur de Pontchartrain , & par deputez Monsieur l'Abbé Bignon. On travailla ensuite à trouver un sceau & une devise pour la Compagnie. Le sceau fut un Soleil symbole du Roy & des sciences, entre trois fleurs de lis ; & la devise une Minerve environnée des instrumens des sciences & des arts avec ces mots latins : *Invenit & perficit*. Entre plusieurs seances qui furent tenues , il y en eut une où tous les Academiciens Pensionnaires declarerent par écrit , quel estoit l'ouvrage auquel ils travailleroient , & en quel temps ils esperoient l'avoir fini. La plupart des Associez & des Eleves en firent autant quoi que sans obligation. Ces Preliminaires parurent languissans à la Compagnie impatiente d'en venir à un travail serieux. Elle y vint enfin , & désormais son Histoire ne roule plus que sur des observations & des raisonnemens proposez dans les assemblées. Cette Histoire est divisée en deux Parties ; l'une qui porte le nom d'Histoire , & l'autre celuy de Memoires. La premiere renferme l'extrait & l'abregé de tout ce qui s'est dit de remarquable dans l'Academie , soit par écrit , soit de vive voix pendant l'année 1699. l'autre qui porte le nom de Memoires contient les pieces , qui après avoir esté luës dans l'Academie pendant la même année , ont esté jugées dignes d'être données au public dans toute leur étendue. M. de Fontenelle commence d'abord par ce qui regarde la Physique generale: On y voit le systéme du Pere Mallebranche sur la lumiere & les couleurs. Les comparaisons que M. Maraldi a faites de ce qui a été observé

observé en differens lieux sur le Barometre , sur les vens & sur la quantité des pluyes : les observations de M. Dieulamant sur la pretenduë fontaine brulante qui est auprès de Grenoble. L'Auteur vient ensuite à la Physique particuliere , qu'il partage en 9. articles. Le premier concerne l'Anatomie, le second la Chymie, & le troisiéme la Botanique. Le quatriéme comprend les Mathematiques , l'Algebre , & la Geometrie ; le cinquiéme l'Astronomie , le sixiéme la Geographie, le septiéme l'Optique, le huitiéme la Dioptrique, & le neuviéme les Mechaniques. Nous indiquerons ce qui est renfermé dans chacun de ces articles. Celui de l'Anatomie contient la circulation du sang dans le fœtus, les disputes élevées à ce sujet entre M. Meri , M. Duverney & M. Tavvri : la maniere de tailler du frere Jacques, d'abord approuvée par M. Mery , & depuis condamnée par le même à cause de l'experience qui fut fort défavorable à frere Jacques, & funeste à la plupart des malades que ce Frere tailla : L'histoire generale du fœtus , depuis sa premiere origine jusqu'à sa naissance , par M. Tavvri : La mechanique du cœur de la tortuë exposée par M. Duverney : la structure extraordinaire du cœur d'un fœtus humain : la maniere de faire les incisions anatomiques : plusieurs remarques curieuses sur les insectes , dans l'une desquelles M. Homberg ne juge pas impossible qu'un ver de terre s'accouple à luy-même , & soit le pere , & la mere du même animal. Ce seroit là une étrange sorte de generation:mais ce qui est extraordinaire ne l'est peut-estre que par notre ignorance : Connoissons-nous les bornes de la diversité dont il a plu à la nature d'orner ses ouvrages ? Les vers sont mâles par une extremité de leurs corps , & femelles par l'autre , en sorte qu'en se repliant , cette sorte de generation semble pouvoir s'accomplir. On trouve dans le même article des observations curieuses sur les dents par M. de la Hire le fils , sur les plumes des oiseaux par M. Poupert, des remarques tres importantes sur la rage ou l'hydrophobie par M. Tavvry , sur le scorbut par M. Poupert ; & un mélange d'observations faites les unes par M. Mery, les autres par le P. Gouye, & les autres par M. Duhamel ancien Secretaire de l'Academie, lequel a lû plusieurs fois à l'Academie des morceaux d'une Analyse qu'il fait du traité d'Aristote, *de partibus Animalium* , où il

remarque les différences de l'Anatomie ancienne & de la moderne, les erreurs dont on est revenu, les incertitudes qui ne subsistent plus, & les ignorances qui durent encore.

Le second article, qui roule sur la Chymie, renferme des remarques de M. Homberg sur la mesure des sels volatils acides contenus dans les esprits acides; un jugement de M. Boulduc sur la maniere de reconnoître le sublimé corrosif sophistiqué; un examen des eaux minerales de Balaruc par M. Regis; diverses observations chymiques de M. Lemery & de M. Homberg.

Le troisième article qui concerne la Botanique, renferme des découvertes tres curieuses sur le Parallelisme de la touffe des arbres par M. Dodart, sur les sels des plantes par M. Homberg, & sur une humidité visqueuse que M. Rencauume a trouvé aux feuilles d'une espece d'Érable.

Le quatrième, qui comprend les Mathematiques, l'Algebre, & la Geometrie, renferme les remarques de M. Bernouilli Professeur en Mathematique à Groningue sur la cycloïde, où il a découvert une infinité d'espaces quarrables, dans lesquels sont compris, & comme absorbez les deux de M. Huguens & de Monsieur Leibnits. On voit dans le même Article une methode pour trouver des courbes, le long desquelles un corps tombant, s'approche ou s'éloigne de l'horison en telle raison des temps qu'on voudra, par M. Leibnits & Bernouilli; Une autre de M. Varignon pour résoudre les équations dès qu'elles vont au second degré, & même au troisième: Le jugement de M. de la Hire sur la solution que M. Jean Raimond Coninkius pretendoit avoir trouvée du problème de la duplication du cube.

L'article de l'Astronomie expose les observations de M. Cassini sur les Cometes & sur les taches de Jupiter; de M. le Fevre sur les éclipses; de M. de la Hire sur une étoile observée au disque de la lune; de M. Cassini le fils, sur la Paralaxe annuelle de l'étoile Polaire; de M. Mariotte, sur la cause des Parelies.

Ce'uy de la Geographie nous donne les positions de quelques villes de la Chine, de Turquie & d'Armenie, par le Pere Gouye Jesuite.

Celuy de l'Optique contient des explications physiques de M.

de la H're sur la multiplication des images dans les verres plats. Celui de Dioptrique expose les effets surprenans des verres brulans de trois ou quatre pieds de diametre taillez par M. Tschirnhaus.

L'Article de la Mechanique offre aux yeux une infinité de faits où l'utile & le curieux concourent ensemble. Ce qu'on y voit sur la construction des Vaisseaux, sur la force de l'homme à porter ou à tirer, sur les Clepsidres, sur le moyen de se servir du feu pour le mouvement des machines, sur la roideur des cordes employées dans les Machines, sur la Vis, sur un Niveau, sur des machines employées dans une nouvelle Navigation de la Seine, sur une machine faite pour éprouver la proportion de la chute des corps, sur la description des Arts; Tout cela fait une diversité des plus agreables, & qui ne presente rien dont la science ne soit absolument necessaire.

Nous voicy arrivez à la seconde Partie de l'Histoire, c'est à dire à celle qui porte le nom de Memoires. Les sujets en sont pour la plupart communs avec ceux de l'autre; mais aussi ces Memoires sont à peu près icy ce que sont dans une histoire ordinaire des actes originaux que l'on imprime quelquefois à la fin. L'Auteur a eu soin dans la premiere Partie de semer de temps en temps des éclaircissemens propres à faciliter la lecture de la seconde; enforte que quelques-unes de ces pieces que l'on donne sous le nom de Memoires, pourront estre plus intelligibles, si on les rejoint avec le morceau de l'Histoire qui leur répond. Quand une matiere n'a pû composer d'estre tournée d'une autre façon, & d'estre traitée moins à fond que dans les Memoires, ce qui arrive quelquefois en fait de Machines ou de demonstrations de Geometrie & d'Algebre, M. de Fontenelle a esté reduit de n'en parler que dans les Memoires, à moins qu'il n'y ait eu lieu de marquer historiquement qu'on avoit fait quelque progrès à cet égard, & d'annoncer cette nouvelle à ceux qui sont du moins bien aise d'apprendre que les sciences & les arts avancent. Quand au contraire une matiere contenuë dans les Memoires a esté par elle-même si intelligible qu'elle n'eust pas pû l'estre davantage dans la premiere partie, l'Auteur s'est épargné la peine inutile de la repeter. En general il a cru que par rapport

aux sçavans profonds, & à ceux qui ne le sont pas, il étoit bon de présenter sous deux formes différentes les matieres qui composent ce recueil; que les travaux de l'Academie en seroient plus connus, & que le gout des sciences s'en répandroit davantage.

Jusqu'à présent l'Academie des Sciences ne prend la nature que par petites parcelles; nul système general, de peur de tomber dans l'inconvenient des systèmes precipitez. Elle travaille à faire une ample provision d'obervations & de faits bien averez qui pourront estre un jour les fondemens d'un système: car il faut que la Physique Systematique attende à élever des édifices, que la Physique Experimentale soit en estat de luy fournir les matériaux necessaires. Ainsi le Recueil que l'Academie presente au public n'est composé que de morceaux détachez. Le temps viendra peut-estre que l'on joindra en un corps regulier ces membres épars. Selon le reglement donné à l'Academie Royale des sciences en 1699. cette Histoire auroit dû paroître à la fin de cette même année: mais sans entrer dans le détail de ce qui en a retardé l'impression, il suffit de dire icy que l'Histoire de l'année 1700. est commencée d'imprimer, du jour que celle-cy a esté finie; que l'année 1701. suivra immédiatement; & qu'enfin l'on ne discontinuera point que l'on ne se soit mis dans les termes précis du Reglement.

Cette Histoire est veritablement digne de l'Historien qui l'a écrite. Elle est precedée d'une Preface qu'on peut regarder comme un chef-d'œuvre. L'Auteur y fait voir de quelle utilité sont les occupations de l'Academie des Sciences; & de quelle importance il est que le gout de la Physique & des Mathematiques se repandent.

### LE SENAT ROMAIN.

A Paris chez Pierre Emery, Quay des Augustins. 1702. I. v. in 12. pagg. 229.

**I**L n'y a pas long-temps, qu'à l'occasion du livre de M. Struvius nous avons parlé des Auteurs qui ont écrit sur les antiquitez Romaines; nous avons remarqué que quelques-uns d'eux ont donné des traitezs generaux sur cette matiere, & que d'au-  
tres

tres en ont composé de particuliers sur chaque partie de ces antiquitez, il n'est pas possible de donner icy la liste de tous ceux qui ont tâché d'expliquer ce qui regarde le *Senat Romain*; mais comme ce sujet est assez difficile, ceux qui s'appliquent à la lecture des anciens y peuvent faire tous les jours de nouvelles découvertes; & quand même ils ne feroient que mettre dans un nouveau jour, & dans un ordre plus methodique ce que ceux qui ont écrit avant eux ont remarqué, le public ne laisseroit pas de leur sçavoir bon gré de leur travail.

Le nouveau Traité du Senat Romain dont nous parlons icy, se fait lire avec plaisir. On y voit d'abord que Romulus avec le peuple Romain choisit cent Sénateurs pour luy servir de conseil dans les affaires de la paix & de la guerre. Le nombre des Sénateurs fut augmenté jusqu'à trois cent dans le temps de la Republique. César, & après luy les Triumvirs avilirent beaucoup cette Compagnie, tant par le nombre que par la qualité de ceux qu'ils y firent entrer. Auguste étant devenu le Maître y mit quelque réforme. L'Auteur marque les qualitez qu'il falloit avoir pour entrer dans cet Ordre, les prerogatives, les marques de distinction & les obligations de chaque Sénateur, la maniere de convoquer le Senat & de faire les *Senatus - Consultes*, avec quantité d'autres traits qui servent à former un grand Tableau, & qui donnent une haute idée de cette Illustre Compagnie, que l'Ambassadeur d'un Prince étranger comparoit à une Assemblée de Rois. Tout ce que nous venons de dire, & beaucoup d'autres remarques curieuses qu'on trouve dans ce Livre, sont tres capables d'attirer l'attention des Lecteurs: mais il auroit esté bon que l'Auteur se fût expliqué avec un peu plus d'exactitude sur certains Articles, par exemple quand il dit que la charge de Questeur donnoit entrée dans l'Ordre des Sénateurs du temps de la Republique, il n'en apporte point d'autres raisons que l'exemple de Cicéron qui semble conclure contre luy. Car puisqu'il avoit paru en Sicile en qualité de Questeur avant que d'y paroître en qualité de Sénateur, il faut nécessairement que la dignité de Sénateur ne soit venue à Cicéron qu'après la Questure, c'est à dire lors qu'il eut esté désigné Edile, comme il semble que cet Orateur l'insinuë luy-même dans le discours

de *supplicis* contre Verres *num. 14.*

L'Auteur dit encore que Pappius assista au Senat revêtu en tout temps de la robe *Pretexte*, comme s'il n'eût jamais quitté cette robe qui étoit celle de l'Enfance, au lieu de dire que parce qu'il avoit eu le privilège d'assister au Senat étant enfant, le nom de *Pretextatus* luy étoit demeuré toute sa vie.

En parlant des fonctions des Sénateurs, il dit que tous les Auteurs conviennent que le Senat seul fut en possession de juger & de décider les différens des particuliers jusqu'en l'année 636. de la fondation de Rome, quoy que la première affaire particulière qui aie été jugée dans le Senat ait été la cause d'empoisonnement à l'occasion de la mort de Germanicus. *Id solum Germanico supra leges praestiterimus quod in curia potius quam in foro aut Senatum potius quam apud iudices de morte ejus anquiritur.* ( Tacit. ann. lib. 3. an. v. c. 772. ) Il est vray qu'avant le temps de C. Gracchus l'on choisissoit les Juges parmi les Sénateurs, & que ces Juges assistoient le Consul ou le Préteur dans les Jugemens qu'ils rendoient ; mais c'étoit dans la place publique ou dans quelques Temples, & non pas dans le Senat.

Quand il parle des souliers que portoient les Sénateurs, il dit qu'ils estoient en forme de croissant, ce qui donne une idée assez bizarre de leur chaussure, au lieu qu'il falloit dire qu'ils portoient sur leurs souliers une figure de croissant en broderie.

*Appositam nigrae lunam, sub exit Aluta* ( Juvenal sat. 7 )

Il y a bien de l'apparence qu'il n'est pas exact quand il dit que les *Senatu-Consultes* se mettoient avec les deniers publics, comme si les decrets du Senat qui tenoient lieu de loy, & les loix mêmes qui devaient estre exposées à la veüe de tout le monde, eussent été placés dans un lieu d'où personne ne devoit approcher. Mais il a été trompé par le mot *ararium*, qui est équivoque chez les Latins, & qui signifie également & le trésor public, & le lieu où on rangeoit toutes les ordonnances & tous les reglemens publics, gravez sur des pieces de cuivre.

Enfin il assure, pag. 220. où il cite Cicéron, que le Senat nommoit les Gouverneurs des Provinces, & qu'il distribuoit les Provinces en Consulaires & Pretoriennes, comme si le peuple n'y avoit eu aucune part ; au lieu que par la loy *Semproniana* qui fut portée par le même Caius Gracchus dont nous avons parlé cy-



dessus, les Provinces avoient esté partagées en Consulaires & en pretorienes ; & que les Consulaires estoient à la nomination du Senat, & les Pretorienes à la nomination du peuple. Ciceron même que l'Auteur cite, se plaint de ce que la Syrie & la Macedoine, les deux plus belles Provinces de la Republique, avoient esté données par le Tribun Publius Clodius à Gabinus & à Pison pour prix de leur perfidie, & qu'ils avoient eu la lâcheté de l'abandonner à la fureur de son plus cruel ennemi. Il arrivoit même quelquefois, qu'un Tribun entreprenant, renversoit l'ordre ancien ; & que d'une Province Consulaire, il en faisoit une Pretorienne, pour en ôter la disposition au Senat.

**HISTOIRE DES FLAGELLANS, OU L'ON FAIT**  
*voir le bon & le mauvais usage des flagellations parmi les Chrétiens, par des preuves tirées de l'Ecriture sainte, des Peres de l'Eglise, des Pères & des Auteurs profanes, traduite du latin de M. l'Abbé Bouleau Docteur de Sorbonne. A Amsterdam &c. 1701. in 12. pagg. 225.*

**REMARQUES SUR CETTE TRADUCTION.**

A Paris chez la Veuve de Claude Barbin, au Palais. 1702. in 12. pagg. 24.

**L'**Histoire des Flagellans n'étoit pas un livre facile à traduire en François : il n'y a pas même d'apparence que l'Auteur ait eu intention qu'il le fût jamais. Il est du moins certain que cette Traduction a esté faite à son insçu, & sans sa participation. Il y a trouvé plusieurs fautes, dont il a dû devoir avertir le public. Il y en a de tres grossières. On y lit en un endroit (pag. 121. lig. 7.) ces mots : *Theodoret Evêque de Cyr fort celebre au le cinquième Concile Oecumenique, tenu à Chalcedoine.* Theodoret n'a point vécu du temps du cinquième Concile ; & ce Concile n'a point esté tenu à Chalcedoine, mais à Constantinople : Il falloit traduire ; *Theodoret Evêque de Cyr, fort celebre dans le Concile de Chalcedoine, & dans le cinquième Concile Oecumenique, à cause de l'affaire des trois Chantres.* S. Benoist Abbé d'Aniane y est qualifié (p. 135.) d'Evêque. Du Tillet Greffier du Parlement de Paris, y est déguisé (p. 71.) en de *Tilly* ; Robert Pullu (p. 204.) en Robert Paulus. L'Auteur de l'Histoire latine des Flagellans a remarqué ces fautes & quelques autres.

LA MORT CHRETIENNE. SUR LE MODELE DE celle de N. S. *Jesus-Christ*, & de plusieurs Saints & grands Personnages de l'Antiquité. Le tout extrait des Originaux, par un Religieux Benedictin de la Congregation de S. Maur. A Paris, chez Charles Robustel. 1702. in 12. pagg. 303.

**L**Es exemples des Morts Chretiennes frappent davantage & font plus d'impression sur l'esprit que tous les discours que l'on pourroit faire sur la mort. Le Pere l'Allemand Chanoine Regulier de Sainte Genevieve avoit déjà donné au public un Recueil d'Histoires de Morts édifiantes des Saints, sous le Titre De la Mort des Justes. Mais il a cru y devoir donner plus d'étendue aux pensées des Saints que n'en avoient donné les Auteurs de leur vie, & a même suppléé des choses qu'il croyoit qu'ils pouvoient avoir omises : au lieu que le Pere Mabillon, Auteur du Recueil dont nous parlons, s'est contenté de traduire ce que des Auteurs dignes de foy ont rapporté de la mort de plusieurs Saints. Comme il se trouve assez peu de Vies de SS. dont la mort ait esté décrite par des Auteurs du temps avec des circonstances nécessaires pour toucher les Lecteurs ; ce Recueil n'est pas fort gros. On y peut remarquer des pratiques différentes de celles que l'on observe presentement à l'égard des mourans. On y voit que l'Onctien des malades se donnoit anciennement avant le Viatique : Usage que nous voyons rétabli dans le Diocèse de Paris. On y trouve des Chrétiens qui étant à l'extrémité se faisoient revêtir de l'habit de Moine, & le gardoient toujours en cas qu'ils revinssent de leur maladie. On y lit plusieurs exemples d'un usage assez commun, de se faire porter sur la cendre & couvrir d'un cilice pour rendre les derniers soupirs. Ce qui a esté pratiqué non seulement par des Saints qui avoient mené une vie austere & penitente, mais encore par des Rois. Louis le Gros & S. Louis en fournissent deux illustres exemples. Le P. Mabillon représente d'abord la mort de *Jesus-Christ*, le modele parfait de la Sainteté, & il rapporte ensuite trente-quatre Relations de morts édifiantes de Saints & de Saintes. Il a ajouté à la fin de ce Livre quelques passages de l'Ecriture Sainte pour se disposer à souffrir Chrétiennement les afflictions de cette vie & les maladies, recueillis par feu M. l'Evêque de Luçon.

A Paris, Chez JEAN CUSSON, rue S. Jacq. à l'Image S. Jean-Bapt. Avec Priv. du Roy.

# LE JOURNAL

## DES

# SCAVANS

DU LUNDY 19. JUIN M. DCCII.

### S. FACULTATIS THEOLOGICÆ COLONIENSIS

Sapientissimum Judicium pro Doctrina perillusttris D. *Henrichi Denys* S. Theologiæ Licentiati Lovaniensis, in Seminario Leodiensi Professoris, nec non in Eccl. Leodien. Canonici Theologi; adversus ineptias, cavillationes, aberrationes, & imposturas Doctoris *Francisci Martin*, in Libello, cui titulus: *Refutatio Justificationis &c.* Vindicatum per Christianum ab Irendaël Theologum. Marianopoli &c. C'est à dire, *Défense du Jugement tres sage de la Faculté de Theologie de Cologne sur la doctrine de Henry Denys, Licencié en Theologie de la Faculté de Louvain, Professeur au Seminaire de Liege, & Chanoine de l'Eglise de cette Ville, contre les folies, chicanes, erreurs & impostures contenues dans le Livre du Docteur François Martin, intitulé, Refutation de la Justification, &c. Par Chretien d'Irendael Theologien.* A Marianople. 1701. in 4. pagg. 110.

**H**Enri Denys Licencié en Theologie de la Faculté de Louvain, & cy-devant Professeur dans le Seminaire de Liege, a esté accusé d'avoir enseigné dans ses écrits, les erreurs condamnées par les Bulles des Papes contre les cinq Propositions. Les Docteurs des Facultez de Louvain & de Douay ont

1702.

I i i i

fait une Censure contre luy : Ceux de Cologne au contraire l'ont justifié par les jugemens qu'ils ont rendu le 17. Novembre 1699. en sa faveur, contre les Censures de Louvain & de Douay. Le sieur Martin Docteur de Louvain a fait contre ce Jugement, un écrit intitulé : *Refutation de la justification*. La Faculté de Theologie de Cologne s'en est trouvée fort offensée, & luy a fait faire une verte reprimande par son Bedeau, datée du six Decembre 1700. Le livre dont le Titre est à la teste de cet Article, est une ample Refutation de l'Ecrit du Docteur Martin. Ces sortes d'Ouvrages ne contiennent que des differens personnels, ou des questions sur la Grace plusieurs fois rabattues.

ECCLESIA LEODIENSIS SUMMO PONTIFICI INNOCENTIO XII. supplicans pro suo Seminario, & doctrinam RR. PP. Collegii Anglicani Soc. Jesu Leodii denuntians. C'est-à-dire, *L'Eglise de Liege suppliante à Innocent XII. pour son Seminaire, & denonçant la doctrine des RR. PP. de la Société de Jesus du College Anglois de Liege. 1701. in 12. pagg. 523.*

SPECIMEN DOCTRINÆ A JESUITIS IN SEMINARIO Leodiensi traditæ tribus capitibus exhibitum : Primo notantur corruptelæ in doctrina morum & fidei : Secundo injuriæ in D. Augustinum : Tertio contumeliæ in Augustinianos, Thomistas, Scotistas, adeoque in Ordines Religiosos, Universitates Catholicas, & optimos quosque Theologos. C'est à dire, *Essai de la doctrine que les Jesuites ont enseignée dans le seminaire de Liege, représenté en trois chapitres. On fait voir dans le premier les depravations qu'ils ont faites dans la doctrine des mœurs & de la foi : On expose dans le second, ce qu'ils ont dit d'injurieux contre saint Augustin : & dans le troisième leurs injures contre les Augustiniens, Thomistes, Scotistes, contre les Ordres Religieux, contre les Universitez, & contre les meilleurs Theologiens. 1702. in 12. pagg. 117.*

**D**Epuis que les Jesuites ont esté mis en possession du Seminaire de Liege, ceux qui s'y sont opposez ont crû ne les pouvoir attaquer avec plus d'avantage, qu'en leur attribuant

des propositions de Morale relâchée qu'on pretend estre tiées des Theses soutenues à Liege, & des écrits de leurs Professeurs. C'est le sujet de ces deux Ouvrages. Le premier contient dix-sept denonciations au Pape; & le second est directement contre les Ecrits des Peres Sabran & de saint Etienne, Professeurs dans le Seminaire de Liege. Le nombre des propositions denoncées est si grand, & il y en a sur tant de matieres différentes, qu'il est impossible d'entrer dans ce détail. Il suffit d'avertir qu'elles sont de la nature de ces propositions de Morale tant de fois denoncées, & tant de fois condamnées dans tous les Tribunaux.

ERREURS DU P. BARNABE' SALADIN, EX-GARDIEN des Recolets dans la Province de S. André, &c. denoncées à Monseigneur l'Archevêque de Cambray, & à Messieurs les Evêques de Tournay & d'Arras. Avec des Reflexions sur les Livres de ce Recolet, intitulez, 1. *Le Confesseur Charitable de l'Ame timide.* 2. *Le Medecin Spirituel de l'Ame craintive & scrupuleuse.* 3. *Directorium Confessarii Monialium.* Par le Sieur Romain de bonne esperance. A Liege. 1702. in 12. pagg. 189.

IL n'y a pas dans ce Livre tant de Propositions denoncées que dans les precedens; mais il y en a de bien dangereuses & de bien extraordinaires. On en peut juger par les suivantes.

1. Quiconque est bien affectionné & devot à la Vierge, ne peut jamais périr à la mort, mais doit tenir pour certain qu'il aura la vie éternelle..... Quoy! Agar n'a pû voir son fils mourir dans l'innocence, & la Vierge auroit le cœur de voir mourir son enfant dans le crime? Elle a trop de bonté pour le voir, & trop de credit pour ne le pas empêcher. Pourquoi pensez-vous que l'Eglise luy dit, qu'elle est la fenestre du Ciel? sinon pour signifier, que lors qu'à la mort ses serviteurs & servantes ne peuvent entrer au Ciel par la porte qui est Jesus-Christ, ils y entrent par la fenestre qui est la Vierge.

5. O qui seroit assuré d'avoir au moins une bonne attrition!

- „ 6. Si vous reconnoiffiez probablement que vous ne l'avez  
 „ pas , au moins foyez marie de ne l'avoir pas.... Et cela fuffit.  
 „ 16. Voici des avis notables qui peuvent servir de lenitifs aux  
 „ maux des ames craintives.... puiffiez de plusieurs Theologiens gra-  
 „ ves. 1. Ils difent donc , & donnent ce confeil aux ames.... de  
 „ méprifer le fcrupule , & de ne pas abandonner leur action quel-  
 „ que apprehenfion qu'elles ayent qu'il y a du peché , pourvû  
 „ qu'elles n'en foient évidemment convaincûes. 2. Ils ajoutent ,  
 „ qu'elles ont dans cette occafion la liberté de faire ce qu'elles  
 „ voudront , & qu'elles ne pechent pas , quelque parti qu'el-  
 „ les prennent dans cette incertitude.  
 „ 27. Une Religieufe Bourguignone..eftant attaquée par un jeune  
 „ impudique , qui luy vouloit faire violence , ne voyant pas  
 „ d'autre moyen de fe délivrer , fe reflouvenant de l'offre que  
 „ le diable , qu'elle avoit vaincu , luy avoit fait par l'ordre de  
 „ Dieu , de luy obéir en tout , eut recours à luy en criant , *Dia-*  
 „ *ble, où es tu ?* Lequel fe prefentant incontinent , la Religieufe  
 „ luy dit , Je veux que tu me delivres prefentement de ce fripon  
 „ qui me molefte. Auffi-tôt le diable prit ce jeune homme par  
 „ les pieds , le jetta bien loin , dequoi il fut bleffé. C'eft ainfi  
 „ que s'eft accompli dans cette Religieufe & dans un grand nom-  
 „ bre d'autres , ce que le Seigneur marquoit eftre impoffible aux  
 „ forces humaines , par ces paroles du chap. 40. de Job. *Pour-*  
 „ *rez-vous enlever Leviathan avec l'hameçon ? &c.*  
 „ 34. Comme les Religieufes ont accoutumé de fe mafquer dans  
 „ leurs Cloîtres pour fe divertir honnêtement , & de danfer fe-  
 „ crettement entre elles , il me femble qu'il faut dire qu'elles  
 „ peuvent faire ces chofes fans peché , au moins mortel , puis  
 „ que de cette maniere il n'y a point de danger de fcandale ,  
 „ & il y a une legereté de matiere qui excufe de peché.  
 „ 35. Mais que dire des Religieufes qui prennent des habits  
 „ d'hommes , pour reprefenter quelque chofe ? Pellizarius ré-  
 „ pond que dans les endroits où eft en ufage la défenfe que la  
 „ facrée Congregation a faite fur ce fujet le 27. Avr. 1604. les Re-  
 „ ligieufes pechent en changeant ainfi d'habit ; mais ailleurs où  
 „ cette défenfe n'eft point en ufage , comme elle n'y paroift pas  
 „ eſtre

estre en plusieurs lieux , où les Superieurs sçavent que ces choses se font par les Religieuses , sans qu'ils s'y opposent , ordinairement cela peut estre excusé de peché ; d'où il s'ensuit , que les Religieuses ne pecheront pas en quittant leurs habits , pour prendre des habits d'hommes. “

39. Le Pape Leon X. a accordé à nous autres Freres Mineurs , pour appaiser les scrupules de ceux qui recitent l'Office divin , une ample & favorable concession , sçavoir , que nous satisfaisions au precepte des Heures Canoniales , quoique nous les disions en nous promenant , prononçant mal les mots , n'entendant pas bien ceux que profere notre compagnon , ou ayant l'esprit distrait , pourvu que cela ne se fassé pas par malice , & qu'on ne le fassé pas durant une partie considerable de l'heure.... & ces privileges n'ayant point esté revoquez , les Religieuses des Ordres Mandians y participent aussi. “

Quoy que ces Propositions & les autres qui sont denoncées à Monseigneur l'Archevêque de Cambray , & à Messieurs les Evêques de Tournay & d'Arras soient visiblement mauvaises , un Auteur qui se dit différent du premier , a crû y devoir ajouter des Reflexions pour en faire connoître davantage le danger.

#### LA GEOMETRIE PRATIQUE PAR ALAIN MANES.

*son Mallet, Maître de Mathématique des Pages de la petite Ecurie de Sa Majesté, cy-devant Ingenieur & Sergent Major d'Artillerie en Portugal.* A Paris, chez Jean Anisson, rue de la Harpe. 1702. 4. vol. in 8. 1. pagg. 346. 2. 337. 3. 359. 4. 281.

L'Auteur de ce Livre est connu du public par les ouvrages qu'il a déjà mis au jour. En donnant ses *Travaux de Mars* & sa *Description de l'Univers* , il s'étoit engagé à donner une Geometrie pratique. Il s'aquirte aujourd'huy de sa parole. Il divise cet ouvrage en quatre parties. Dans la premiere, il enseigne les Elemens de la Geometrie pratique , & donne toutes les notions de chaque terme concernant cette science. Dans la seconde, il explique la Trigonometrie ou la mesure des distances,

par les instrumens Geometriques , comme sont les piquets , les cordeaux , le demi cercle , le quaré Geometrique , le compas de proportion , l'astrolabe , la boussole , le baston de Jacob , la planchette , & aussi par les sinus & les logarithmes. Dans la troisième , il enseigne la Planimetrie ou la mesure des superficies ( ce qu'on appelle ordinairement l'Arpentage ) avec les methodes de transfigurer , d'augmenter & de diviser toutes sortes de terres , bois , &c. Dans la quatrième , il demontre ce qui regarde la stereometrie ou le toisé de toutes sortes de corps , de telle capacité & figure qu'ils puissent estre.

Comme le dessein de l'Auteur est d'écrire pour ceux qui sont éloignez des Maistres , il commence par les Elemens les plus simples & il les explique avec beaucoup d'étendue , afin de conduire comme par la main les nouveaux Geometres dans toutes les operations de la Geometrie pratique. Il convient cependant que le secours d'un Maistre est tres utile ; parce que d'une seule parole il fait concevoir ce qu'on ne pourroit comprendre qu'en se donnant beaucoup de peine. Il ne suppose dans celuy qui commence à étudier la Geometrie pratique , que quelque teinture de l'Arithmetique : il dit pourtant que ceux qui ont lû Euclide & qui sçavent la Geometrie speculative ont beaucoup d'avantage sur les autres , parce que cet Auteur apprend à demontrer & à rendre raison de ce que l'on fait.

Ces quatre volumes sont enrichis de cinq cens planches gravées en taille douce. Elles representent les figures qui servent à l'instruction , & qui s'accordent parfaitement avec le discours. De plus on y voit des passages & des profils d'un grand nombre d'édifices veritables , comme des Eglises de Paris & de plusieurs autres lieux , les differentes parties des maisons Royales & des autres maisons considerables du Royaume. Outre que ces estampes divertissent le lecteur , elles peuvent encore servir de modelles à ceux qui voudront apprendre à dessiner : & afin que ceux qui s'appliquent à la Geometrie , puissent d'eux-mêmes & en quelque lieu qu'ils se trouvent , executer sur le champ toutes les operations , l'Auteur leur apprend l'usage de tous les instrumens qui leur sont necessaires , & leur montre même à les composer. Il a eu soin d'insérer dans le second Livre plusieurs Ta-



bles des Sinus & des Logarithmes, afin qu'on n'ait besoin d'aucun autre Livre pour l'intelligence de celuy-cy.

# THESAURI REGII ET ELECTORALIS BRANDEN-

burgici volumen tertium &c. A Laurentio Begero Serenissimi & Potentissimi Regis Prussiae & Electoris Brandenburgici Consiliario, ab antiquitatibus & Bibliotheca. Coloniae Marchicae. Impressit Ulricus Liebpertus Typographus Regius & Electoralis Brandenburgicus. 1701. C'est à dire, *Le troisième volume du Tresor de M. l'Electeur de Brandebourg Par Laurent Begerus Antiquaire & Bibliothecaire de S. Altesse Electorale.* A Coln, de l'impression de Ulric Liebpert. 1701. in fol. pagg. 472.

**M**r. Begerus qui avoit autrefois soin de la Bibliotheque de M. l'Electeur Palatin, donna au public un Volume in fol. de medailles & de pierres gravées sous le titre de *Thesaurus ex Thesauro Palatino selectus*. Ce Livre fut imprimé à Hidelberg en 1685. Depuis ce temps-là il est passé au service de M. l'Electeur de Brandebourg en qualité de Bibliothecaire, & d'Antiquaire de ce Prince. Il a continué ses Estudes par rapport aux Medailles & aux autres Antiquitez de cette nature. On a veu paroître de l. à plusieurs Traitez sur cette matiere imprimez à Berlin en differens temps; mais le plus considerable de tous est celuy qui porte pour titre *Thesaurus Electoralis Brandenburgicus* en trois volumes in fol. Le premier volume parut en 1696. On y trouve d'abord une suite fort ample de pierres gravées, après lesquelles viennent les Medailles des Rois & des hommes Illustres, celles des villes & des Peuples de la grande Grece, celles de Sicile, & des Isles de la Mediterranée; celles du Peloponese & des autres Peuples & Villes de la Grece; & enfin celles de l'Asie & de l'Afrique.

Le second Volume commence par une suite de medailles des familles Romaines, après laquelle on trouve celles des Empereurs tant d'Occident que d'Orient depuis Jules Casar jusques au temps que Baudouin & les François se rendirent maistres de Constantinople.

Le troisième Volume qui vient de paroître, est comme le supplément des deux premiers. M. l'Electeur de Brandebourg ayant

considérablement augmenté son Cabinet par l'acquisition qu'il a faite des médailles & autres raretez qui appartenoient à Pierre Beliori fameux Antiquaire de Rome, M. Begerus en a composé ce dernier volume, où on trouve une assez grande quantité de médailles & d'autres morceaux d'antiquitez qui n'étoient pas dans les deux premiers. Ce Volume commence par les médailles des Rois & des Hommes illustres : on trouve après celles des villes & des peuples, celles des familles, & ensuite celles des Empereurs. Après les médailles viennent les pierres gravées, les statues des divinités, & les bustes tant de marbre que de bronze. On y voit aussi des vases de toutes sortes de figures, tant pour les sacrifices que pour les usages ordinaires, des *Lucernes*, des agraphes, des phioles, & une infinité d'autres pièces antiques très curieuses.

M. Begerus explique toutes ces antiquitez avec une grande érudition. Il ne donne souvent que des conjectures, mais elles sont accompagnées de beaucoup de modestie. Quand il tire quelques lumières des écrits des autres Auteurs, il ne manque jamais de les citer avec honneur ; & s'il se trouve obligé de les contredire, c'est toujours d'une manière fort honnête. Quoy qu'on trouve ailleurs une grande partie des Médailles qui sont rapportées dans ces volumes, ils ne laisseront pas d'être fort utiles & fort agréables aux Scavans.

PRINCIPIA JURIS CANONICI AD LIBROS V. DECRETALIU Gregorii IX. Pontificis M. antehac in alma & Archiepiscopali Universitate Salisburgensi Præsidente, & autore P. Roberto König, Ord. S. Bened. in Monasterio Garsteni, Austriæ Superioris Professio, Juris utriusque Doctore, Celsissimi ac Reverendissimi Principis ac Archiepiscopi Salisburgensis &c. Consiliario Ecclesiastico, & SS. Canonum Professore Ordinario, Publici Juris facta, nunc indice locupletissimo aucta. Tom. 1. pagg. 208. Tom. 2. pagg. 275. Tom. 3. pagg. 340. Tom. 4. pagg. 184. Tom. 5. pagg. 186. anno à partu Virgineo 1701. Salisburgi, sumptibus Joannis Baptistæ Mayr Typographi Aulico-Academici. C'est-à-dire, *Principes du Droit Canonique sur les cinq livres des Décretales du Pape Gregoire IX. par*

*P. Robert Konig, cy-devant President en l'Université de Salzbourg, Religieux de l'Ordre de S. Benoist &c. A Salzbourg aux fraix de Jean Baptiste Mayr.*

**V**Oicy un nouveau Canoniste qui parmi le grand nombre d'Interpretes & de Commentateurs sur les Decretales, est peut-estre un de ceux qui ont travaillé le plus utilement pour le public. On auroit pû donner à cet ouvrage le nom de Paratitres, par raport à sa forme & à sa matiere, n'estant qu'une explication des principes qui sont renfermez sous chaque titre. Dans toutes les matieres qui y sont traitées avec beaucoup d'ordre & de netteté, l'Auteur commence par les definitions du nom, & de la chose; ensuite il fait une division du sujet; après il en examine la cause, l'objet, la matiere, la forme, la fin & les effets. Telle est la methode ordinaire dont le Pere Konig s'est servi pour la liaison de ses principes & pour l'établissement des consequences qu'il en tire. Il a sçu lier par le même moyen les regles avec leurs exceptions sans aucune confusion. Il fait connoître les maximes qui sont certaines dans la pratique: celles qui sont en controverse, & qui forment des questions, il les propose comme douteuses, & il n'entreprend de les resoudre que par une raison supérieure à celles qui sont alleguées de part & d'autre. Il n'est pas trop chargé de citations: mais ses decisions sont fondées sur le texte même des loix, & des constitutions Ecclesiastiques, sur le sentiment de la Glose, ou sur celui des meilleurs Auteurs. Il s'en trouve aussi qu'il autorise par des arrests du Parlement de Paris, qui ne sont pas moins respectez par les Estrangers que leurs propres loix. Les cas de conscience y sont decidez conformément à la pureté des Canons & de la discipline de l'Eglise; & c'est avec justice que notre Auteur a merité l'approbation & les éloges qu'il a eus des Facultez de Droit & de Theologie. Nous sommes persuadés que l'utilité de son livre ne sera pas bornée aux seules Universitez d'Allemagne; mais qu'elle se communiquera bien-tôt à toutes les autres, lors qu'elles connoîtront l'excellence de cet ouvrage.

TRACTATUS DE MOTUS FERMENTATIVI CAUSA, &c. Authore Joanne Astruc, in Universitate Montpelienti Medicinæ studioso. Montpeii apud Honoratum Pech. Typog. 1702. pagg. 177. v. in 12. C'est-à-dire *Traité sur les causes de la fermentation. Par Jean Astruc étudiant en Médecine. A Montpellier chez Honoré Pech. Marchand Libraire. 1702. pagg. 177. v. in 12.*

**M**. Will's & M. Descartes ont beaucoup écrit sur les causes de la fermentation. M. Schaut, M. Vieussens, M. Regis, M. Baile, & un grand nombre de Medecins ont traité de la même maniere. Ceux qui ne se soucieront pas de consulter ces Auteurs, pourront lire le livre de M. Astruc Etudiant en Medecine à Montpellier. Il a ramassé sur la fermentation plusieurs raisonnemens & plusieurs explications qui ne se trouvent ailleurs que séparément. Il cite de bonne foy les Auteurs où il a puisé ; & n'oublie pas même le Mercure Galand.

CASPARI BARTHOLINI THOM. F. SPECIMEN HISTORIÆ ANATOMICÆ PARTIUM CORPORIS HUMANI AD RECENTIORUM mentem accommodatæ, novisque observationibus illustratæ. Hafniæ. Typis Viduæ Joh. Phil. Bockenhoffer. 1701. C'est à dire, *Essais d'Anatomie suivant les nouvelles Découvertes. Par Gaspar Bartholin, fils de Thom. Bartholin. A Copenhague. 1701. in 4. pp. 187.*

**C**es Essais d'Anatomie commencent par l'explication des tegumens du corps. L'Auteur vient ensuite au chemin des alimens & du chyle, à la circulation du sang & à la respiration, aux différens cribles du sang, aux parties qui servent à l'entretien de l'espece, aux organes des sensations ; & enfin aux instrumens du mouvement : Ce qu'il explique suivant les nouvelles découvertes, & avec une netteté & une brièveté qui se trouvent rarement ensemble. Il fait sur l'Anatomie de judicieuses réflexions. Il examine d'où vient qu'on tire quelquefois de cette science si peu de secours dans la pratique de la Medecine. Il dit que cela vient principalement de ce qu'on attribué souvent aux parties solides, ce qui doit estre attribué aux parties fluides ;

comme par exemple , lors que dans les maladies histeriques l'en accuse la matrice , & dans la melancholie hypochondriaque , les parties situées aux hypochondres ; au lieu d'accuser dans l'une & dans l'autre le sang ou les humeurs qui se separent du sang. Il remarque que la vraye Anatomie pratique est la connoissance qu'en puise dans les corps de ceux qui sont morts de maladies. C'est là qu'on voit au vray quel a esté le siege du mal , & c'est de là qu'on peut former des inductions tres utiles pour l'entretien ou pour le recouvrement de la santé. Si les Medecins s'attachoient à ce genre particulier d'Anatomie , & qu'ils missent par écrit leurs observations , la Medecine en tireroit un grand avantage. M. Barcholin pere de l'Auteur de ces Essais , avoit composé une Anatomie de cette sorte : il y exposoit tout ce qu'une longue experience luy avoit appris sur les différentes constitutions des parties du corps dans chaque maladie. Mais cet ouvrage sur le point d'estre mis sous la presse , perit par le feu. Theophile Bonet a tenté quelque chose de semblable. Il a ramassé dans un excellent Recueil les observations que divers Medecins ont faites sur ce qu'ils ont appris par l'ouverture de plusieurs personnes mortes de maladies.

Quoy que le veritable sujet de l'Anatomie soit le Corps humain , l'Auteur avoué qu'il faut néanmoins disléquer des Animaux , & les disléquer vivans : On ne sçauroit en effet sans ce secours avoir une connoissance suffisante de l'Anatomie. C'est en disléquant les Animaux vivans qu'on a decouvert les Veines Lactées, les Vaisseaux Lymphatiques, le Canal Thorachique , & un grand nombre d'autres parties qu'il seroit trop long de détailler.

M. Bartholin ne s'étend pas beaucoup dans ces Essais , il s'est proposé d'y estre extremement court ; c'est pourquoy on ne trouvera pas icy , par exemple , le denombrement des arteres, des veines , des nerfs , des muscles & des os , : mais on peut aisément supleer à ces manquemens par quelque autre livre d'Anatomie.

LA VIE DE S. AMABLE PRESTRE ET CURE' DE  
*la ville de Riom &c. écrite en Latin par Jusse Archiprestre :  
 traduite en François , avec des notes & des éclaircissemens , &  
 un Panegyrique de ce Saint. Par M. l'Abbé Faydit. A Pa-*

## L'OFFICE DE S. AMABLE EN LATIN ET EN

*François, avec l'Histoire de sa vie; & deux dissertations sur le temps & le lieu de sa mort. Par M. Chevalier, Prêtre & Chanoine de S. Amable. A Lyon chez François Barbier. 1701. in 12. pagg. 374.*

**C**Es deux Vies de S. Amable sont assez d'accord pour les faits. La mort de ce Saint est placée dans l'une & dans l'autre au premier de Novemb. 475. contre l'avis de quelques Auteurs qui la placent en l'année 508. Elles le font toutes deux Curé de Riom, & on y rapporte à peu près les mêmes miracles. Mais celle de M. Chevalier est de sa composition, & celle de M. l'Abbé Faydit est une simple traduction de l'ouvrage d'un Auteur ancien, qu'il nomme Juste Archiprêtre, & qu'il prétend avoir écrit sous l'Episcopat d'Etienne qui a gouverné l'Eglise de Clermont depuis 1110. jusqu'en 1128. M. Chevalier a ajouté à son ouvrage deux dissertations : La première pour montrer que S. Amable est mort l'an 475. & la seconde, pour faire voir qu'il a esté inhumé à Riom, que son corps y a toujours été conservé, & qu'il n'a point esté transféré de Clermont à Riom, comme M. Savaron l'a prétendu. Pour M. l'Abbé Faydit qui est accoutumé à faire des digressions, il a composé sous le nom d'Eclaircissements, quantité de remarques sur differens sujets; dans lesquelles il fait à son ordinaire paroître beaucoup de recherche & de variété. A l'occasion de la Noblesse de S. Amable, qu'il prétend avoir esté de la Maison de Rochebriant-Chovance, il prouve dans son premier Eclaircissement par quantité d'exemples qu'autrefois les personnes du premier rang se tenoient honorez de la qualité de Curé. Il montre dans le second, que Prêtre d'une Eglise, est la même chose que Curé de cette Eglise, parce que l'on n'ordonnoit aucun Prêtre sans titre Ecclesiastique. Dans le troisième il observe que Sidonius Apollinaris Evêque de Clermont du temps de saint Amable, composa un nouveau Missel; & que l'on recitoit en ce temps-là un long Breviaire. Il remarque encore que l'on ne doit point estre surpris que l'Au-  
teur

teur de la vie de saint Amable, ne le représente point dans un Confessionnal, toujours occupé à entendre ses Paroissiens à confesse; & la raison qu'il en rend c'est que ces cercles continuels de confessions de pechez, & ces absolutions si frequentes & reiterées des grands crimes, dans un mesme pecheur, qui sont si fort en usage aujourd'hui, estoient absolument inconnues dans la Primitive Eglise. Cela lui donne lieu de rapporter plusieurs passages de l'antiquité pour faire voir que l'on n'accordoit qu'une fois l'absolution & la penitence. Il soutient dans le 4. éclaircissement que la qualité de Chantre de l'Eglise de Clermont, n'estoit point une dignité, mais un emploi que l'on donnoit aux jeunes gens. Dans le 5. il tâche d'accorder un Anachronisme de son Auteur, qui dit que saint Prix Evêque de Clermont donna à saint Amable l'Abbaye du Territoire de Riom. Saint Prix n'a été Evêque d'Auvergne qu'environ deux cens ans après la mort de saint Amable. M. l'Abbé Faydit répond, que ce n'est pas à la personne de saint Amable que S. Prix a donné ce Territoire, mais à l'Abbaye qui porte son nom. Cela donne lieu à l'Abbé Faydit de faire diverses recherches sur les Abbayes de saint Amable & de Pebrac. Le 6. Eclaircissement contient plusieurs exemples d'Evêques mariez. Le 7. est une critique sur l'année de la mort de saint Amable. Il parle dans le 8. de l'usage de faire accompagner par des Prêtres & par des Moines les corps des morts que l'on porte en terre. Ces sortes d'éclaircissements de l'Abbé Faydit, qu'il feroit trop long de rapporter, vont jusqu'au nombre de 18. Il n'a pas oublié d'y défendre l'honneur de la Ville de Riom sa patrie, que quelques-uns ont voulu faire passer pour un village, en faisant voir par quantité d'exemples que le mot *Vicus*, signifie une ville mediocre. Il a dit lui-même de cette partie de son livre, qu'il y avoit semé de l'érudition à profusion; & cela est assez vrai: mais il seroit à souhaiter qu'il y eût un peu plus d'ordre dans son ouvrage, & qu'en parlant des personnes d'un merite distingué, il ne se fût pas donné une licence qui a fait supprimer son livre. Il n'avoit pas suivi dans l'impression le manuscrit veu par le Censeur, ce qui est une infidélité qui n'est pas pardonnable.

LE VRAI PORTRAIT DE LA MODESTIE CHRE-  
*tienne &c. Par un Solitaire.* A Paris chez Jean & Michel  
 Guignard , rue saint Jacques. 1702. in 12. pagg. 473.

L'Auteur de cet Ouvrage l'a dédié à une Dame de qualité qui avoit souhaité de voir un portrait véritable & sincere de la modestie. Il luy declare dans l'Épître dedicatoire qu'il *l'a tracé le moins mal qu'il a pu , & que si elle n'en est pas contente , parce que ce n'est qu'une copie , elle doit s'en prendre à elle-mesme ; que c'est elle qui en est le parfait original.* Cependant il y a lieu de douter que la copie de l'Auteur soit tirée d'après le naturel de la modestie d'une Dame. Les exemples qu'il en donne sont plutôt pour de jeunes garçons qui n'ont point eu d'éducation, que pour des filles bien nées & bien élevées. Les preceptes y sont même énoncés en des termes qui se sentent plus de l'air du Collège, que de la délicatesse des ruelles. On en peut « juger par les suivans. pag. 68. L'Homme sans mouvement est « un homme mort ; ce sont les bras & les jambes , ou les pieds , « qui le luy donnent : On appelle *geste* , le mouvement des bras « ou de la main ; celui de la jambe ou des pieds se nomme *marche*. pag. 235. L'accent parfait doit estre comme la bonne hui- « le , qui n'a aucun goût ; ou comme la bonne eau , qui n'a au- « cune qualité sensible ; ces liqueurs ont pourtant leur faveur na- « turelle, mais qui est d'autant meilleure, qu'on ne peut pas dire « quelle elle est : Aussi la parole bien conduite , qui ne sçautoit « estre prononcée sans quelque accent , n'en doit avoir aucun « particulier , qui soit ou trop grave, ou trop aigu , ou trop lent , « ou trop précipité ; en un mot notre Langue Françoisé doit se « prononcer avec un accent si temperé, qu'elle paroisse n'en avoir « pas , & qu'on ne puisse pas déterminer que c'est la langue d'un « tel pays. Pag. 277. Se trouve-t-elle ( la femme modeste ) dans « un Jardin , fût-ce dans le sien propre , elle n'en détache jamais « aucun fruit, non pas même un grain de muscat , sous pretexte « de goûter s'il est mûr ; se ressouvenant de l'immortification « ou curiosité toujours criante de notre premiere mere Eve , qui « se rendit coupable pour avoir détaché une pomme d'un arbre



qu'on luy avoit défendu de toucher. Elle éloigne de son esprit « toute pensée de cuisine ; elle n'y entre jamais, que dans la ne- « cessité ; elle n'y goute pas les viandes qu'en y prepare , & elle « ne dit jamais trop son inclination sur l'assaisonnement qu'on » leur peut donner. En parlant des modes. *Pag.* 416. Expliquons, « dit-il, le terme *Modus*, qui signifie bien des choses tout à la « fois : Il signifie *face*, *façade*, *aspect*, *respect* ou *relation*, *tour*, « *contour*, *façon*, *maniere d'agir*, *coutume*, *accoutumance*. Mode « donc c'est la face d'une chose ; la façade par où elle est vue , « l'aspect par où elle est regardée ; la relation qu'elle peut avoir ; « le tour qu'on luy donne ; le biais dont on la prend ; la façon « qu'on y met ; c'est la maniere dont on agit dans un lieu ; la « coutume qu'on y garde ; d'où naît dans les hommes qui y « sont , une espece d'habitude ou d'accoutumance. L'Auteur « s'érige quelquefois en Theologien Moral, particulièrement dans le dernier chapitre où il traite de la modestie dans les plaisirs.

LE COMMERCE EN SON JOUR, OU L'ART D'A-  
*prendre en peu de temps à tenir les Livres de comptes à parties  
 doubles & simples. Par le Sr. Gobuin , Syndic des Maîtres  
 Ecrivains jurés de la ville de Bordeaux. A Paris. 1702. 1. vol.  
 in fol. pagg. 255.*

L'Auteur de ce Livre pour se rendre plus intelligible à tout le monde a cru qu'il le devoit composer par demandes & par réponses : Et comme en toutes sortes d'Arts la connoissance exacte des termes qui leur sont propres est absolument necessaire , il commence la premiere partie par un traité de l'explication des termes qui regardent le Commerce ; ensuite il parle des Lettres & des Billets de Change, il donne des modeles pour en faire de toutes les manieres. Il fait plusieurs questions sur le Change, & à cette occasion , il traite fort au long des moneyes de tous les pays où on peut faire le Commerce ; il les compare les unes avec les autres , & enseigne la maniere d'en faire la réduction. Il veut que quand on s'engage dans le Commerce on connoisse le genre des peuples avec lesquels on doit traiter. C'est pour cela qu'il donne un petit abrégé de l'Histoire de chaque

ration pour en faire connoître les mœurs. Il auroit pû sur cet article garder un peu plus de moderation , & n'attribuer pas à des nations entieres certains défauts qui ne se rencontrent que dans quelques particuliers.

Dans la seconde partie , l'Auteur traite plusieurs questions touchant les achats , les ventes , les traites , les remises , les assurances , la grosse aventure , les cargaisons , les rentes & interêts , les payemens de Lyon , les différentes especes de Comptes , les Societez &c. Il répond à ces questions d'une maniere claire & familiere. Les jeunes negotians pourront par là découvrir les erreurs , éviter les tromperies , & apprendre aisément ce qui regarde leur profession. Dans la troisieme partie en décrit la maniere de tenir toutes sortes de Livres de Comptes , soit à simples , soit à doubles parties ; on enseigne quels livres sont necessaires aux Marchands , comment ils doivent être composés ; & afin que tout le monde puisse comprendre plus aisément ce qui regarde cette matiere , l'Auteur a eu soin de mettre à la fin de cet Ouvrage plusieurs modeles des Livres qu'il a cru les plus necessaires aux Marchands.

*Fautes survenues dans le Journal precedent.*

Journal 25. pag. 393. lig. 23. alloüé , *lisez* avancé.

Ibid. lig. 35. le sens plus naturel , *lisez* le sens le plus naturel

Ibid. pag. 395. lig. 3. il fait , *lisez* fait.

LIVRE NOUVELLEMENT IMPRIME'

*Conduite pour la Confession & pour la Communion , imprimée par l'ordre de son Eminence Monseigneur le Cardinal de Noailles, Archeveque de Paris , à l'usage de son Diocese. A Paris chez Louis Joffe , rue S. Jacques. 1702. in 18. pagg. 303.*

---

A P A R I S ,

Chez JEAN CUSSON , rue saint Jacques , à l'Image  
Saint Jean-Baptiste. *Avec Privilege du Roy. 1702.*

# LE JOURNAL

## DES

# SCAVANS

Du LUNDY 26. JUIN M. DCCII.

---

EXCERPTA HISTORICA ET JURIDICA DE NATU-  
ra fucceffionis in Monarchiam Hispaniæ Menf. Decemb. 1700.  
Jan. Febr. & Mart. 1701. in 4. pagg. 78. c'eft-à-dire *Extrait*  
*d'Hiftoriens & de Jurifconfultes, fur la nature de la fucceffion*  
*à la Monarchie d'Efpagne.*

**L**A fucceffion à la Couronne d'Efpagne eft un événement fi  
grand & fi memorable, qu'il a non feulement excité l'admi-  
ration de tout le monde ; mais encore la curiofité de plufieurs,  
pour connoître par quel droit la fucceffion de tant de Royaumes  
appartient au jeune Monarque qui les gouverne aujourd'huy.  
C'eft pour fatisfaire au jufté defir de ces derniers que M. Obrecht,  
Preteur Royal de la Ville de Strasbourg a entrepris de demontrer  
par des autoritez & des exemples tirés du droit & de l'hiftoire ,  
quelles font les loix fondamentales de la Monarchie d'Efpagne.  
C'eft le fujet des quatre extraits qui ont paru dans les mois de De-  
cembre 1700. Janvier, Fevrier & Mars 1701. L'Auteur a mis à  
la teſte du premier, la Genealogie qui ſuit.

JEANNE REYNE D'ESPAGNE,  
mariée à Philippe d'Autriche.

*Ligne d'Espagne ,*

*Ligne d'Allemagne.*

Charles V.  
Empereur.

Philippe II.

Philippe III.

Anne mariée à  
Louis XIII.  
Roy de France.

Louis XIV.  
Roy de France.

Louis Dauphin  
de France.

Philippe V.  
Roy d'Espagne.

Marie qui a épousé  
Ferdinand III. Em-  
pereur.

Leopold Em-  
pereur.

Charles Archi-  
duc d'Autri-  
che.

Philippe IV.

Marie Theresé  
qui a épousé  
Louis XIV.  
Roy de France.

Louis Dauphin  
de France.

Philippe V.  
Roy d'Espagne.

Marguerite Theresé,  
mariée à Leo-  
pold Empe-  
reur.

Charles II.

Ferdinand I.  
Empereur.

Charles Archi-  
duc.

Ferdinand II.  
Empereur.

Ferdinand III.  
Empereur.

Leopold Empe-  
reur.

Charles, Ar-  
chiduc d'Autri-  
che.

Ensuite M. Obrecht pose pour principe , que la succession à la Couronne d'Espagne est lineale cognatique , c'est à dire que les femmes & leurs descendans y sont admis , en sorte neanmoins que les mâles y sont preferez aux femmes qui sont de la même ligne & en pareil degré ; mais que les femmes ont la preference sur les mâles de la même ligne , plus éloignez en degré ou qui sont de diverse ligne. Ce qui se prouve tant par la disposition des Loix d'Espagne redigées en l'an 1255. par Alphonse le Sage Roy de Castille & de Leon , que par le sentiment des Docteurs Espagnols , Allemands , & autres.

L'Auteur marque dans l'Extrait du Mois de Janvier 1701. que

cette Loi de la succession lineale & cognatique fut établie sous le Roy Pelage , vers l'an 720. dans le temps que le Royaume d'Espagne a pris une nouvelle forme , & que d'Electif qu'il étoit , il est devenu Successif. Il rapporte des témoignages & des exemples de femmes & de leurs descendans qui ont succédé aux Royaumes de Castille, de Leon, d'Aragon & de Navarre ; à quoy il ajoute les dispositions qui s'en trouvent dans les Testamens de l'Empereur Charles V. & de Philippe II. Roy d'Espagne, dont le premier par son Testament daté de Bruxelles le 6. Juin 1554. a institué Philippe II. son Fils heritier & successeur de tous ses Royaumes avec tous ses descendans mâles & femelles , & à leur défaut Marie Reyne de Boheme sa Fille , ensemble tous ses descendans mâles & femelles , & à leur défaut Jeanne sa seconde Fille & ses descendans mâles & femelles , & au défaut d'eux tous Ferdinand I. Roy des Romains avec ses descendans mâles & femelles. Le Roy Philippe II. a institué pareillement Philippe III. son Fils heritier universel de tous ses Royaumes & Etats, & en cas que son Fils vînt à deceder sans enfans , il luy a substitué l'Infante Isabelle sa Fille ; & si elle mouroit sans enfans, sa Fille Catherine & ses enfans ; & au défaut des uns & des autres il leur a substitué l'Imperatrice Marie sa sœur & ses enfans.

Dans l'extrait du mois de Fevrier on voit que suivant le sentiment des Jurisconsultes Espagnols , il y a en Espagne un parfait rapport entre les Majorats & la Royauté pour la maniere d'y succeder ; qu'ils se reglent l'un & l'autre par les mêmes Loix, & que la Royauté est un Majorat veritable appartenant à l'aîné par le droit du sang, & non à titre d'heritier, qu'ils sont l'un & l'autre perpetuels , qu'ils se continuent dans les femelles comme dans les mâles ; & qu'on ne peut changer ni alterer les conditions & l'ordre de leur institution. Mais cette regle generale reçoit néanmoins pour les Majorats quelques exceptions & limitations en certaines rencontres. On demande pareillement s'il y a des cas où l'ordre établi par les loix fondamentales de l'Etat pour succeder à la Monarchie d'Espagne , pourroit estre changé par une loy contraire. Pour parvenir à la decision de cette question , l'Auteur examine ce qui s'est passé au commencement du quinzième siècle , lors que Henri III. du nom Roy de Castille & de

Leon, étant decédé, & ayant laiffé Jean fon fils âgé feulement de 22. mois, les Grands du Royaume voulurent donner le titre & la qualité de Roy à Ferdinand Duc de Pegnafiel frere de Henry. L'Histoire d'Efpagne nous apprend qu'après les funeraillies de Henry, les grâds Seigneurs divifez en plufieurs factions, delibérerent fur le choix d'un fuccelfeur. Ils confideroient le danger qu'il y avoit d'attendre que Jean qui étoit encore au berceau, fût en âge. Ils rapelloient dans leur fouverir les maux dont ils avoient eflé affligez fous les Minoritez des regnes precedens. On ouvrit le Testament du defunt Roy, par lequel il avoit nommé la Reine fa Veuve, & Ferdinand fon frere Tuteurs du Roy fon fils, & Administrateurs du Royaume. Quelques-uns estoient d'avis de casser ce qui avoit eflé ordonné par ce Testament, fous pretexte qu'il avoit eflé fait à la veille du deceds; ils pretendoient que le Testateur n'avoit pas eu toute la liberté de fon eflprit à caufe de la violence de fa maladie; & que quand fa difpofition fe pourroit foutenir, la guerre de Grenade qui étoit commencée, & les nouveaux troubles qu'on avoit veu naître dans la Caftille pendant la vie du defunt Roy, les avertiffoient d'ailer au devant des malheurs dont ils estoient menacez. Dans cet état ils regardoient tous le Prince Ferdinand, comme feul capable de les fecourir, s'il estoit une fois revêtu de l'autorité Royale. Mais ce Prince avoit une moderation & une égalité d'ame à l'épreuve des mouvemens de l'ambition & de l'interelf. Le Conneftable D. Ruy Lopés d'Avalos, eflaya d'ébranler fa confiance par un difcours préparé & rempli des motifs les plus puiffans, & de plufieurs exemples vrais ou fupposez, fans que Ferdinand voulût entendre à la propofition de fe faire declarer Roy. Enfin le jour eflant venu qu'on devoit proclamer le nouveau Roy, & les Grands du Royaume eflant assemblez pour cette ceremonie, le Conneftable s'eflant tourné vers Ferdinand pour fçavoir s'il n'avoit pas changé de refolution, luy demanda qui il vouloit qui fût proclamé Roy. Ce Prince paroiffant indigné d'une telle demande, Eh qui, répondit-il d'un ton ferme, finon celui feul qui a droit de l'eflre? Ce genereux refus de la couronne lui attira des louanges de ceux mêmes qui l'avoient le plus preffé de l'accepter, & luy a acquis une gloire immortelle dans la pofterité.

M. Obrecht prouve par des autoritez , que le Testament de Henry quoi que fait à l'extremité de sa maladie , n'en estoit pas moins valable , & qu'on doit juger de la sagesse de l'esprit du testateur , par la sagesse de sa disposition.

Le dernier Extrait contient un examen des motifs & des exemples alleguez par le Connestable d'Avalos. Un des principaux motifs étoit que la puissance Royale ayant été établie par le consentement des peuples & pour le bien des sujets , la conservation de l'Etat & la volonté du peuple , pouvoit selon l'exigence des cas changer cette puissance ou la modifier , & à plus forte raison intervertir l'ordre d'y succeder.

L'Auteur montre que cette maxime n'est veritable que quand la Race Royale est entierement éteinte ; mais que pendant qu'elle subsiste , & que le droit est acquis aux descendants de la ligne , le peuple n'a point de pouvoir ni de juridiction sur la personne des Rois , depuis qu'il s'en est dépouillé en leur faveur.

Les exemples citez par d'Avalos se reduisent à cinq. Le premier de Berenguele , qui après la mort de Henry I. Roy de Castille , fut preferée à Blanche Reine de France sa sœur aînée. Le 2. de Sanche , second fils d'Alphonse , qui regna au prejudice de ses neveux , enfans de Ferdinand Duc de la Cerde son frere aîné , lequel estoit precedé. Le troisième de Henry II. du nom bastard du Roy Alphonse , qui ayant tué Pierre le Cruel fils legitime du même Alphonse & son successeur , fut élu en sa place , & les filles du defunt Roy furent privées de la succession paternelle. Le quatrième de Jean , Maître de l'Ordre des Chevaliers d'Avits , qui fut élevé au Trône de Portugal à l'exclusion de Beatrix Reine de Castille , fille de Ferdinand Roy de Portugal. Le cinquième de Martin Roy de Sicile , qui a succédé dans le Royaume d'Arragon à Jean son Frere , quoy qu'il eust laissé deux Filles , dont l'aînée , qui étoit Jeanne , avoit épousé Mathieu Comte de Foix , & Violane sa Sœur fut mariée à Louis Duc d'Anjou.

M. Obrecht soutient que ces exemples ne font point concluans , qu'on a toujours condanné comme une action injuste la preference de Berenguele , & que pour en sauver l'injustice il y a des Auteurs qui ont pretendu qu'elle étoit l'aînée. Que

Sanche avoit usurpé la Couronne , non seulement sur les enfans de son frere aîné , mais sur Alphonse son propre pere , par une ambition demesurée. Que la revolution arrivée par le meurtre de Pierre le cruel avoit esté un effet de ses vices & de ses cruautés qui l'avoient rendu odieux à tout le monde ; & que si Henry estoit devenu son successeur , c'est parce que les filles du défunt Roy ne pouvoient estre ses heritieres estant nées du commerce qu'il avoit eu avec Marie de Padille & Jeanne de Castro , du vivant de Blanche de Bourbon sa femme. Qu'il en est arrivé de même lorsque Jean Maitre d'Avits est parvenu à la Royauté de Portugal , la race de Ferdinand ayant fini en sa personne , parce que Beatix sa fille unique mariée à Jean I. Roy de Castille , estoit née d'un mariage illegitime & non valablement contracté avec Leonore Tellés de Meneslès. En dernier lieu que Martin n'estoit pas seulement soutenu par la faveur du peuple , mais que son droit estoit fondé dans le Testament du feu Roy son frere , dont la volonté comme une loy suprême , avoit pû changer l'ordre de sa succession.

D'où l'Auteur conclut avec un celebre Jurisconsulte Espagnol , que hors les occasions où la violence & la tyrannie l'ont emporté sur le droit & la coutume , l'ordre établi par la Loy fondamentale pour succéder à la Monarchie d'Espagne , a toujours esté inviolablement observé. Il y a beaucoup d'apparence que M. Obrecht auroit continué , ayant marqué à la page 44. le dessein qu'il avoit d'expliquer ce qui est permis au Roy dans les Majorats , & le pouvoir qu'il avoit dans l'ordre de la succession à la Couronne d'Espagne. Mais la mort precipitée de ce sçavant Magistrat a privé le public de la satisfaction de voir cet Ouvrage achevé.

#### ERRATA DE L'HISTOIRE DES CONGREGATIONS

*de auxiliis , composée par l'Abbé le Blanc , & condamnée par l'Inquisition generale d'Espagne , avec une refutation de la réponse au livre des questions importantes. A Liege 1702. in 8. pagg. 364.*

**C**En'est point ici un *Errata* des fautes d'impression de l'Histoire de la Congregation *de auxiliis* , faite par le Pere Sc-



ry; c'est un recueil de quantité de faits sur lesquels on pretend qu'il s'est trompé. L'Auteur des *questions importantes*, c'est-à-dire le Pere Germont Jesuite l'a composé. Quoi qu'il n'ait encore examiné que le premier livre de l'Histoire du P. Sery, il y a trouvé 52. Articles sur lesquels il s'inscrit en faux.

Il commence par justifier les anciens Peres de la Societé accusez d'avoir quitté la doctrine de saint Thomas pour suivre des nouveautez. Le P. Sery pour montrer que les Peres Lainez, Salmeron & le Jay avoient enseigné des sentimens nouveaux sur la Grace & sur la Liberté, avoit rapporté ce qu'écrivit Orlandin, Que S. Ignace leur avoit écrit pendant qu'ils étoient au Concile de Trente, de ne point avancer d'opinion nouvelle; y joignant ce que Palavicin rapporte, que Lainez ayant dit dans une Congregation, qu'au lieu de ces termes, *Le Libre-arbitre mû & excité par la grace de Dieu*, il falloit mettre *la pensée mûe & excitée*, son sentiment déplût aux Peres du Concile, & fut accusé de Pelagianisme par un Evêque. Le P. Germont après avoir fait l'éloge de ces trois celebres Jesuites, répond simplement au témoignage d'Orlandin, que saint Ignace donna cet avis à ceux de sa société qui estoient au Concile de Trente, à cause de quelques Prelats qui propoisoient quelquefois dans les assemblées, de nouvelles opinions favorables aux heretiques; & qu'on ne peut point conclure de cet avertissement, que ces trois Jesuites fissent paroître du penchant pour les nouveautez. Le Pere Sery ajoute dans le second article, qu'en l'année 1558. les Jesuites donnerent atteinte à la loi que saint Ignace leur avoit prescrite, de suivre la doctrine de saint Thomas, en inserant dans leur Reglement, *Que si dans la suite il se composoit une Theologie Scolastique plus convenable à ces derniers temps d'heresie, en ce cas on pourroit avec l'approbation du General l'expliquer dans leurs écoles.* Le P. Germont répond que cette declaration n'ayant pas eu d'effet, puis que les Jesuites n'ont point composé de somme de Theologie, & qu'on continué d'enseigner chez eux celle de saint Thomas, on ne peut pas en conclure qu'ils ayent eu en vuë de favoriser ceux qui s'écarteroient de la doctrine de saint Thomas; & qu'en effet le P. Sery dit lui-même qu'en 1560. & 1562. il y avoit des Theologiens de la Societé for-

attachez à la doctrine de saint Augustin & de saint Thomas.

Le P. Sery fait le Jésuite Montemajor le premier avantcoureur du Molinisme, c'est à dire de ceux qui rejettent la Grace Efficace par elle-même, & qui admettent la Science moyenne. Le P. Germont observe que plusieurs Jésuites avoient enseigné ces sentimens avant Montemajor, & soutient que l'opinion de la Science moyenne & de la Grace congrüe n'est point nouvelle; qu'elle est non seulement dans les anciens Scholastiques, dans S. Augustin & dans les autres Peres, mais aussi dans les Livres Sacrés.

Le P. Sery assure sur le rapport de l'Auteur de l'Apologie des FF. Prêcheurs que l'Université de Salamanque censura en 1581. la Doctrine de Montemajor. Le P. Germont soutient le contraire sur la foy du Manuscrit intitulé, *Histoire des Colleges de la Province de Castille de la Compagnie de Jesus*: & il appuie ce témoignage de quelques conjectures. Si, dit-il, la Faculté de » Theologie de Salamanque eût censuré la doctrine de Montemajor, elle auroit fait défense aux Jésuites de la soutenir: Les » Professeurs de cette Université ne l'auroient pas enseigné publiquement, comme ils firent dans la suite. Les Docteurs de » cette Faculté auroient allegué cette censure quand ils furent » consultez sur la matiere de la Grace en 1595. Enfin cette censure auroit esté produite par les Dominicains qui en font mention.

Le P. Germont ne nie pas néanmoins que l'Université de Salamanque n'ait condamné en 1581. 16. propositions qui lui avoient esté deferées par Dominique Bagnez qui avoit disputé à la Theſe de Montemajor; mais il prétend que ces propositions n'avoient point esté soutenues par Montemajor; & que les Censeurs en les condamnant, declarerent qu'elles n'estoient point de ce Jésuite, & que sa doctrine estoit probable.

Le P. Germont soutient dans le cinquième article, que le Reglement du General Aquaviva fait en 1586. n'a rien d'injurieux à S. Thomas; que les Dominicains mêmes, & entre autres François Victoria & Melchior Cano avoient qu'on peut s'écarter des opinions de ce saint Docteur. Que si le General des Jésuites leur a permis d'interpréter S. Thomas autrement que les Thomistes modernes,

modernes, c'est parce que les Dominicains de ces derniers temps, ne s'accordent plus avec les Dominicains d'autrefois ; Bagniez & ses Disciples ayant abandonné le sentiment de Capreolus, de Cajetan, de Sylvestre, de François de Ferrare, de Dominique Soto, & des autres anciens Thomistes que les Jésuites font profession de suivre. Que le Dominicain Araujo Professeur de Salamanque, & puis Evêque de Segovie, désapprouve le terme de Predetermination Physique, & que le Pere Mespède Dominicain François dans un écrit adressé au General de son Ordre, n'a point fait de difficulté de dire que l'Ecole de S. Thomas est divisée sur le sens de cet Auteur, & que les nouveaux Interpretes condamnent les anciens.

Dans le sixième Article le P. Germont reprend le P. Sery d'avoir cité le Livre intitulé, *Ratio atque institutio studiorum*, comme un Ouvrage de la Société. Il prétend que ce n'est qu'un projet fait par six Jésuites. Il s'inscrit en faux dans le 7. Article contre ce que le P. Sery allègue en citant Pegna, que Philippe I. fit défendre aux Jésuites par Sixte V. de se servir de ce Reglement d'Etudes.

Les bornes étroites de ce Journal ne nous permettent pas de suivre ainî les 52. faits que le P. Germont pretend estre faux. Un des principaux est que les Propositions de Molina aient esté censurées par le Cardinal Quiroga Grand Inquisiteur d'Espagne. Le P. Sery l'avoit avancé sur la foy d'un écrit du Cardinal Baronius, sur le témoignage de Henriquez, & sur l'aveu de Molina. Le P. Germont ne dit rien du témoignage des deux premiers, & remarque que le dernier n'avoué point que ses Propositions aient esté censurées ; mais seulement que l'Inquisition de Castille avoit suspendu quelques Propositions que Bagniez luy avoit imputées.

Le 22. Article est une erreur de fait sur l'Edition des Oeuvres de Cassien faite à Rome. Le Pere Sery l'a attribuée à la Société, & a cru que les notes étoient d'Estienne Tuccius Jésuite. La même chose avoit esté avancée par le P. Reginaldus Dominicain. Le P. Germont remarque qu'ils se sont trompez ; que ce n'est point Estienne Tuccius Jésuite Sicilien qui a fait ces notes sur Cassien, mais Henry Cuikius Evêque de Ruremonde. Il pouvoit ajouter que l'Edition de Cassien donnée par Cuikius n'a point esté faite à Rome, mais en Flandres en l'année 1578. & que

L'Edition de Rome a esté faite par les soins de Pierre Ciaconius , qui a fait aussi des notes sur les Oeuvres de cet Auteur.

Dans le 32. Article le P. Germont croit avoir trouvé plusieurs fautes dans le recit du P. Sery touchant une These soutenuë par » les Jesuites à Valladolid : Ce n'est point , dit-il , à l'Infant » fils aimé de Phil'ppe II. que la These des Jesuites fut dediée , » mais au Cardinal Albert d'Autriche, alors Coadjuteur de l'Archevêque de Toledé : Ce n'est point le 14. Mars , mais le jour » suivant que cette These fut soutenuë : Celuy qui la soutint ne » s'appelloit point Jerôme Nuñez , mais Alphonse Romero. Ces » fautes, ajoute-t-il , sont peu de chose , mais elles servent tous » jours à faire voir le peu d'exactitude de l'Historien. Il oppose aux avantages que le P. Sery pretend que les Dominicains eurent dans les disputes contre cette These , une Relation du P. Padilla Jesuite qui raconte la chose bien différemment. Il ne convient pas que les Jesuites ayent eux-mêmes deféré le Livre de Molina à l'Inquisition d'Espagne , & soutient qu'ils y portèrent seulement leurs plaintes contre les Dominicains. Il nie aussi que Manriquez Evêque d'Avila, qui n'a esté que peu de temps Inquisiteur , ait déclaré que le Livre de Molina méritoit d'être brûlé. Il pretend que ce ne fut point à la sollicitation des Jesuites, mais à la poursuite des Dominicains que l'affaire de Molina fut évoquée à Rome. Il fait un recit du procez que les Jesuites intentèrent aux Peres Nunno & Avendano Dominicains , qu'ils accusèrent d'emportement contre eux , devant le Nonce d'Espagne , & rapporte la Sentence qui condamna le P. Avendano.

Le Pere Germont a ajouté à la fin deux nouveaux Articles aux 52. L'un pour avertir le P. Sery, qu'il a apporté un passage de M. Jurieu, comme ne contenant rien que de Catholique, où cependant ce Ministre enseigne *que la Grate est irresistible , qu'elle est toujours victorieuse dans les Elus , & qu'elle détermine nécessairement la volonté.* L'autre Article est sur la premiere Dispute qui se fit devant le Pape Clement VIII. Le P. Sery prétend qu'Alvarez y eut de l'avantage contre le Jesuite Valentia. Le P. Germont soutient au contraire, qu'elle reussit mal pour les Dominicains , & le prouve par le témoignage de Lemos , qui dit que les Jesuites eurent beaucoup de joye de l'évenement de cer-

te premiere dispute, & que les Dominicains en furent fort affligez.

La conclusion de ce livre est une refutation sommaire de la réponse au livre des *Questions importantes*. Elle est suivie d'un Recueil de pieces.

Au reste, comme il est du devoir du Journaliste d'avertir des erreurs de fait, on se croit obligé de remarquer que l'on ne trouvera point dans les endroits des livres du P. Alexandre, citez dans la marge de la page 97. *Hist. p. 1. p. 58. & part. 3. sec. 4. p. 667.* que ce Pere y avance que *saint Augustin soit tombé dans des contradictions manifestes.*

### THESAURUS THEOLOGICO-PHILOLOGICUS, SIVE

Sylloge dissertationum elegantiorum, ad selectiora & illustriora veteris & novi Testamenti loca à Theologis Protestantibus in Germania separatim diversis temporibus conscriptarum secundum ordinem utriusque testamenti Librorum digesta. Amstelædami, excudunt Henricus & vidua Theod. Boom, Joan. & Ægid. Jansonii à Waesberge, Gerhardus Boissius, Joan. Wolters. Et Ultrajæcti Guill. VandeWater & Guil. Brocdelet. 1701. 1702. C'est à dire, *Recueil de Dissertations choisies, sur les passages les plus difficiles de l'ancien & du nouveau Testament, composées & mises au jour en differens temps par les Theologiens Protestants d'Allemagne, reimprimées nouvellement & disposées suivant l'ordre des Livres de la Bible.* A Amsterdam & à Utrecht. 2. v. in fol. 1. pagg. 1078. 2. pagg. 988. Et se trouve à Paris, chez Jean Baptiste Cusson, & Pierre Witte, rue S. Jacques.

**D**Épuis qu'on a imprimé les Bibles Polyglottes, & sur tout la dernière qui est celle d'Angleterre, on a vu paroître plusieurs Recueils de notes ou commentaires sur l'Ecriture Sainte. Les deux plus considerables, ont tous deux esté mis en ordre & imprimez par les soins des Anglois. Le premier à qui on a donné le nom de *Critiques Sacrez*, est composé de dix gros volumes in fol. Le second qu'on appelle la *Synopsè* ou l'*Abregé des Critiques* est en cinq volumes in fol. Dans ces Recueils on a rassemblé avec soin les Notes des Auteurs qui ont tâché d'éclaircir le sens literal de l'Ecriture, & on les a disposées de maniere

sur chaque chapitre , & même sur chaque verset des livres de l'ancien & du nouveau Testament, on trouve des explications courtes des termes du texte , des Hebraïsmes , & des figures qui sont particulieres aux Ecrivains sacrez. De plus on y compare le texte avec les versions anciennes , & par ce moyen on peut connoître de quelle maniere ces premiers Interpretes ont lû l'original, & quel sens ils ont donné à chaque terme. Avec tous ces secours, il reste encore un tres grand nombre de passages dont on n'a pas developpé toutes les difficultez , & qui ne seront peut-estre jamais parfaitement éclaircis. C'est particulièrement sur ces endroits difficiles que plusieurs sçavans hommes ont composé en differens temps des Dissertations , où en expliquant d'une maniere assez estendue , ce qui regarde les mœurs & les coutumes des Orientaux , & sur tout celles des Juifs auxquelles les Ecrivains sacrez ont souvent fait allusion , ils ont mis dans un grand jour des passages de l'Ecriture qui paroissoient inexplicables. On a déjà fait quelques recueils de ces Dissertations. Le 8. & le 9. Tome des Critiques en contiennent un grand nombre : Mais comme il en restoit beaucoup qui n'y ont pas été inserées , voicy 2. gros volumes où on en trouve environ 290. tant sur l'ancien que sur le nouveau Testament. Ces pieces qui sont toutes des Theologiens de la Confession d'Ausbourg, avoient déjà été imprimées séparément par les soins de leurs Auteurs : mais comme ces petits ouvrages se perdent aisément , & qu'il y en avoit déjà un grand nombre qu'on avoit beaucoup de peine à trouver , on a crû rendre service au public de les joindre ensemble , & de n'en faire qu'un seul corps, qu'on peut considerer si on veut comme un supplément aux *Critiques sacrez*.

Ceux qui ont eu soin de composer ce Recueil , ont mis à la tête du premier Volume une Preface qui n'a pas été approuvée de tout le monde : aussi ont-ils été obligés de la defendre par un autre qu'on trouve au commencement du second Volume. On leur avoit demandé comment ils peuvent accorder la necessité de sçavoir l'Hebreu , avec le principe de leur religion , Que tout particulier doit juger par soi-même du sens de l'Ecriture ; *Voudroient-ils*, disoit-on, *faire apprendre l'Hebreu à tous les membres de leur communion ?*

Pour

Pour répondre à cette objection , ils disent que leur principe n'exclut point l'usage du sacré ministère ; & que plus les Ministres sont sçavans , plus ils sont propres à instruire leurs auditeurs dans la science de l'Ecriture sainte. C'est aux Lecteurs à juger si cette réponse satisfait pleinement à ce qui avoit esté objecté.

Après la Preface on trouve 13. Dissertations de Sam. Bohlius , dans lesquelles il pretend prouver que la signification naturelle de chaque racine de la langue hebraïque doit convenir à tous les derivez. Ces Dissertations sont d'un style dur & barbare : elles peuvent pourtant estre de quelque utilité pour l'intelligence des mots hebreux , & pour reformer les Dictionaires.

La dissertation qui suit & qui est du même Auteur que les precedentes, porte pour titre *De regula rustica in S. Scr. explicatione reintroducenda*. A voir ce titre , on diroit que l'Auteur auroit eu dessein de donner une regle sûre pour l'intelligence de l'Ecriture sainte ; & que cette regle seroit de la portée des plus simples , & de ceux qui sont sans estude. Mais quand on vient à examiner les conditions necessaires pour s'en servir , on est tout étonné de voir que l'Auteur demande qu'on sçache parfaitement la langue Hebraïque : Voicy encore une autre condition requise , pour se servir de cette regle : *Celui qui veut, dit l'Auteur, se servir de la regle rustique pour l'explication de l'Ecriture, ne doit point se soucier des couleurs qui ne constituent point la nature de la chose , ni avoir égard aux circonstances qui ne sont rien à son sujet*. Par exemple , ajoute-t-il , un Payfan a perdu sa vache : en la cherchant il trouve des chevaux dans une prairie ; il ne s'en embarrasse pas , c'est sa vache qu'il cherche : il n'écoute pas même un autre payfan de ses amis qui luy parle de ses vaches ; car il dit en lui-même , C'est ma vache que je cherche. Ainsi il ne faut point qu'un interprete de l'Ecriture qui veut trouver la verité suivant cette regle , s'embarasse de chercher ce que les faiseurs de commentaires en ont dit. Par exemple , je veux examiner si ç'a esté la foy qui a justifié Abraham ; je cherche la résolution de cette question , non pas dans Thomas , dans Sæct , dans Gabriel de Biel , dans Occam , dans Vasquez , dans Suarez ou dans quelque autre ; mais dans l'Ecriture sainte , comme le Payfan ne cherche pas sa vache sur la cime des arbres , dans

» les trous des renards , ou dans ceux des rats : car il ſçait bien  
 » que ſa vache ne ſe trouvera pas là , mais dans des lieux qui luy  
 » conviennent. Or parce que je vois qu'il eſt dit dans la Genèſe  
 » *qu'Abraham a crû à Dieu , & que cela luy a eſté imputé à juſ-*  
 » *tice* ; quoy qu'il y ait des Interpretes qui diſent le contraire , il  
 » ne faut point ſ'y areſter : ce n'eſt pas eux que je ſuis venu en-  
 » tendre ; c'eſt le ſaint Eſprit que je veux & que je dois croire.  
 » De même quand le Payſan a retrouvé ſa vache , & qu'il ſ'en  
 » retourne promptement à ſa maiſon , il ne fait aucune attention  
 » à ce que peuvent dire les autres ſur les différentes couleurs des  
 » vaches : il eſt bien aïſé , & il dit en luy-même, La vache que  
 » j'avois perduë eſtoit fauve, la vache que j'ay cherchée eſt fauve,  
 » la vache que j'ay trouvée eſt fauve , je ſuis content. L'Auteur  
 marque encore pluſieurs autres conditions qu'il faut obſerver  
 quand on veut ſe ſervir de ſa *regle ruſſique*. Il faut les voir  
 dans l'original.

Comme ceux qui ont eu ſoin de mettre ce Recueil en ordre ,  
 ont placé au commencement du premier volume les diſſertations  
 qui peuvent ſervir à faire entendre le ſtile de l'ancien Teſtament ;  
 ils ont auſſi mis au commencement du ſecond , celles qui peu-  
 vent ſervir à faire entendre celui du nouveau. La premiere de  
 ces diſſertations eſt celle de Jean Olearius. Cet Auteur après a-  
 voir donné des ſcolies ſur le 14. 15. 16. 17. 18. & 19. chapitre de  
 l'Evangile de S. Luc , dans lesquelles il explique ſuccinctement  
 les principaux *Idotiſmes* qui ſe rencontrent dans ces chapitres ,  
 montre enſuite que quoy que les termes du nouveau Teſtament  
 ſoient Grecs, il faut ſouvent avoir recours à la langue Hebraïque  
 pour trouver leur véritable ſignification ; qu'il ſe rencontre un  
 grand nombre d'H'braïſmes dans les Livres du nouveau Teſtam.  
 dont on chercheroit inutilement à ſ'éclaircir par la lecture des  
 meilleurs Auteurs Grecs ; qu'il faut ſçavoir l'Hebreu & faire une  
 étude particulière du ſtile de l'Ecriture Sainte ; qu'il faut enten-  
 dre ce langage que Scaliger & Heinfius ont appellé *Helleniſti-*  
*que* ; & à ce propos il montre que tous les écrits que Saumaïſe &  
 quelques autres Critiques ont fait ſur ce ſujet ſont fort inutiles ,  
 puis qu'ils co mviennent tous de la choſe , & que leurs diſputes ne  
 roulent que ſur le nom. C'eſt peut-eſtre pour éviter ces diſputes



inutiles que M. Simon ayant à parler de ce langage, a mieux aimé l'appeller *Grec de Synagogue* que *Langue Hellenistique*. Ceux qui voudront s'instruire sur cette matiere, & qui n'aiment à lire que des Livres François, peuvent consulter le 26. 27. & 28. chapitre de l'Histoire Critique du nouveau Testament.

Il faudroit écrire des volumes entiers si on vouloit parler en particulier de toutes les dissertations qui se trouvent dans ce Recueil : ceux qui voudront en avoir une connoissance plus étendue peuvent consulter les Originaux.

#### TENTAMEN MEDICUM, SEU INSTITUTIONES

Medicæ per quæstiones breviter dilucidatæ. Olim in alma Catholica Cæsareo-Archiducali Universitate Ocnipontana Publicæ disputationi submissæ, nunc emendatæ & adauctæ omnibus illis quæ in institutionibus Medicis cuidam Medicinæ Candidato pro gradu tentando & examinando scitu necessaria sunt. Authore Petro Linsing. Philos. & Medic. Doctore, hujus institutionum Professore Ordin. & Physico Cæsareo. Sumptibus Joannis Adolphi, Bibliop. Norimb. Erlangæ. Typis Joan. Frederici Regelein. 1701. in 12. pp. 339. C'est à dire, *Examen de Medecine où sont comprises toutes les questions qu'on fait aux Candidats qui se présentent dans quelque Faculté de Medecine; avec les réponses que les Candidats doivent faire. Par Pierre Linsing Docteur & Professeur en Medecine.* in

12. pp. 339.

Toutes les questions de l'Ecole sur lesquelles doit estre interrogé un Etudiant en Medecine qui veut prendre des Degrez se trouvent icy exposées avec ordre. Chaque question est suivie de ses réponses; en sorte qu'un Etudiant n'a qu'à bien posseder ce livre, & ensuite se présenter; il passera Bachelier licencié avec honneur. Cet ouvrage est d'autant meilleur, que les réponses que l'Auteur y met dans la bouche des Candidats sont conformes aux sentimens des modernes; qu'on n'y entend point parler de qualitez occultes, de vertu attractrice, ni de vertu expultrice; que tout y est expliqué selon les principes de la Mechanique; & que l'on ne s'y contente pas de ce qui regarde la Theorie de la Medecine, mais qu'on descend dans le détail des remedes & des formules de remedes qu'un Medecin est obligé de sçavoir.

ON ne peut douter qu'il ne soit d'une extrême importance pour l'éducation des enfans, de les instruire de bonne heure des Maximes de l'Ecriture, & de leur apprendre la Religion & la Morale de Jesus-Christ dans le temps même qu'on leur enseigne le Latin, le Grec, & les Sciences humaines. C'est dans cette vûë que M. Dupuy Regent d'Humanitez au College Mazarin, a extrait des Evangiles, & des Actes des Apôtres, les Versets qui lui ont paru les plus instructifs, & a fait sur chacun de courtes reflexions qui contiennent des Instructions Morales, utiles, simples & naturelles.

MEDITATIONS POUR SE DISPOSER A L'HUMILITE'

*& à la Penitence, avec quelques considerations de pieté pour tous les jours de la semaine. Par le P. Malebranche, Prestre de l'Oratoire.* A Paris, chez Jean Boudot. 1701. in 24. pagg. 280.

LE dessein de ces Meditations est d'abbatre l'orgueil de l'esprit, & de le disposer à l'humilité & à la penitence. L'homme est si peu de chose, qu'il suffit de le connoître pour le mépriser; & il est si dereglé & si corrompu, qu'on se sent obligé de le haïr lors qu'on le considere en luy-même, c'est à dire sans rapport à Jesus-Christ qui a rétabli toutes choses. On ne fait donc que le représenter dans ces Meditations, comme creature, comme fils d'un pere pecheur, & comme pecheur luy-même; & on croit que cela suffira pour nous donner les sentimens que nous devons avoir de nous-mêmes.

On a joint à ces Meditations des considerations pour tous les jours de la semaine; Une élévation à Dieu sur l'adoration en esprit & en verité, & des Prieres pour dire avant & après la Sainte Messe. Au reste, ce ne sont pas ici des Meditations du commun; On y reconnoît aisément la profonde penetration, le genie sublime, & l'expression noble de celui qui en est l'Auteur.  
 A PARIS, Chez JEAN CUSSON, rue S. Jacq. à l'Image S. Jean-Bapt. Avec Priv. du Roy.

# LE JOURNAL DES SCAVANS

§

Du LUNDY 3. JUILLET M. DCCII.

---

MICHAELIS BERNHARDI VALENTINI, MED. D. ejusque & Philos. nat. PP. Ord. S. R. I. Academiae Nat. Curiosorum Adjuncti & Recuperat. in Italia Collegæ, Pandectæ Medico-Legales. Sive, Responsa Medico-Forensia ex Archivis Academicarum celebriorum, scriptisque præstantissimorum Medicorum deprompta, ac Exterorum gratiâ latinitate donata. Duabus partibus distincta. Francofurti ad Mœnum. Sumptibus Johannis Adami Jungii, & Johannis Davidis Zunneri. 1702. C'est à dire, *Pandectes de Medecine & de Jurisprudence. Par Michel Bernard Valentini, Docteur & Professeur en Medecine &c. contenant des Rapports faits en justice par divers Medecins sur toutes sortes de cas concernans la Medecine & la Chirurgie. Le tout tiré des Archives des plus celebres Universitez, & mis en Latin en faveur des Etrangers. Divisé en deux parties. A Francfort sur le Mein, aux dépens de Jean Adam Jungius, & de Jean David Zunnerus. 1702. in 4. pp. 824. pour la 1. Partie, & pp. 660. pour la 2. Partie.*

Plusieurs Auteurs nous ont donné des Recueils de Rapports faits en Justice par des Medecins : Ces Auteurs sont Fortunatus Fidelis, Paul Zacchias, Zebisius, Welschius, Ammannus, Bohnius, & quelques autres. Mais on peut dire qu'aucun n'a

1702. Rrrrr

mieux feu disposer ces matieres que M. Valentini. Il divise son Recueil en deux Parties ; qui font chacune un Volume. Chaque Partie contient 7. Sections, & chaque Section les cas qui ont relation à une même matiere.

La Section par où commence la premiere Partie , renferme les cas qui appartiennent à la *Physiologie*, c'est à dire, à cette partie de la Medecine qui considere le Corps humain dans son estat naturel. La seconde , les cas qui regardent la *Pathologie* , c'est à dire, cette partie de la Medecine qui enseigne à connoître les maladies. La troisième , ceux qui concernent la *Semiotique* , c'est à dire cette partie de la Medecine qui traite des signes de la santé & de la maladie. La 4. ceux qui peuvent être compris sous la *Therapeutique* , c'est à dire, sous cette partie de la Medecine qui enseigne à guerir le Corps humain. La cinquième , ceux qui ont rapport à l'*Igienne* , c'est à dire à cette partie de la Medecine pratique qui consiste dans les regles de la diette , & dans le regime de vivre , pour la conservation de la santé. La sixième , ceux qui dépendent de la *Pharmaceutique* , c'est à dire, de cette partie de la Medecine qui traite des medicaments. Et la septième enfin, ceux qui ont relation à la Chirurgie.

La section qui fait l'entrée de la premiere partie est, comme nous avons dit, toute de *Physiologie*, c'est-à-dire qu'elle ne comprend que les cas qui ont rapport au corps humain considéré en son état naturel. Le corps humain ainsi envisagé nous découvre trois choses : la vie , la santé , & les fonctions qui dépendent de l'une & de l'autre. Ces trois articles font tout l'ordre & en même temps tout le sujet de la 1. Section. Cette section contient 38. cas. Celui qui se presente d'abord , regarde le premier article. Il s'y agit d'un accouchement long & laborieux où la mere & l'enfant moururent sans qu'on eût soin de remarquer lequel des deux avoit survécu. Dans ce doute, après avoir examiné , d'un costé, la délicatesse d'un enfant qui avoit eu tant de peine à naître , & de l'autre, l'épuisement d'une mere qui en avoit encore eu davantage à le mettre au monde , il fut décidé qu'à cause de cet épuisement , on devoit croire que la mere estoit morte la premiere.

Pour ce qui est de l'article de la santé , il arrive souvent là-

deffus des cas où les Medecins font requis de donner leur rapport , comme , par exemple , dans celui que M. Valentini met icy au fujet d'un jeune homme de dix-fept ans qui estoit accusé d'homicide , & qu'on doutoit qui eût assez de fanté pour supporter la torture.

Quant aux fonctions soit de l'esprit ou du corps , il n'est rien sur quoi les Medecins soyent plus souvent interrogez. M. Valentini en rapporte trois exemples qui regardent les fonctions de l'esprit : L'un est d'un homme qui depuis 26. ans avoit receu un coup à la teste , & qu'on soupçonnoit pouvoir se ressentir encore assez de ce coup pour en avoir le jugement alteré. L'autre est d'un vieillard dont on vouloit infirmer la signature , sous pre-texte de quelques attaques d'apoplexie, qui, en luy estant la veüe, luy avoient , disoit-on , aussi osté le jugement & la memoire. L'autre enfin est d'un malade dont on vouloit casser le Testament , pour quelques atteintes de delire qu'il avoit eues dans le cours de sa maladie. Quoi que les cas qui concernent les fonctions de l'esprit soient assez ordinaires, ceux qui concernent les fonctions du corps le sont encore davantage. Les Medecins font tous les jours appelez pour examiner des personnes , les unes soupçonnées d'estre impuissantes , les autres d'estre hermaphrodites. Tous les jours on les consulte sur des grossesses, sur des accouchemens , sur le mouvement du fœtus &c. On trouvera icy des exemples de tous ces cas , & un, entre autres, d'une femme, qui, à cause d'une descente de matrice, passoit pour hermaphrodite. Cette erreur est arrivée quelquefois , & nous en avons rapporté un exemple bien authentique dans le Journal du 1. Mai. Un des points qui embarrassent le plus les Medecins sur les accouchemens , c'est quand il s'agit de decider si une femme a pû accoucher au delà du terme de dix, de onze, de douze , de treize mois. Si tout de même un enfant peut à cinq mois estre aussi parfait qu'un autre à neuf , & venir au monde aussi heureusement. Tous ces cas se trouvent expliquez dans cette premiere Section. Nous en rapporterons trois. En 1656. le quatorze d'Avril à Leipsic , un homme après un an d'absence qui l'avoit éloigné de sa femme & de ses enfans , retourna chez luy. Le 27. de Septembre de la même année sa femme acoucha. La Faculté

de Medecine de Leipsic, consultée sur ce point; répondit que souvent il arrivoit que des enfans estoient tout formés à cinq mois, & qu'ils vivoient estant nez à ce terme. Voicy le second cas: Une femme douze mois après la mort de son mari, accoucha d'une fille: la même Faculté de Leipsic encore consultée là-dessus, répondit que quelquefois on voyoit des effets surprenans qui estoient plus vrais que vraisemblables: que ces cas arrivoient principalement dans ce qui regardoit la formation du fœtus & le terme de la grossesse: Que des Auteurs dignes de foi rapportoient des exemples de femmes, les unes acouchées à onze mois, les autres à douze, les autres à 13. les autres à 14. les autres à 15. Que quelques femmes ont même porté leurs enfans jusqu'à deux ans. Que ce retardement pouvoit venir ou du temperament trop froid du pere & de la mere, qui est cause que la matiere qui sert à former l'enfant s'arrange avec trop de lenteur; ou de la petitesse de l'enfant, qui estant trop au large dans le lieu qui le renferme, y peut séjourner plus long-temps: Qu'ainsi il étoit tres possible que l'accouchement de cette femme fut arrivé à douze mois.

Le 3. cas n'est pas moins digne d'attention. En 1687. le 2. de Decembre, un homme nommé Jean Louis Gans, malade à l'extremité depuis huit jours, laissa sa femme veuve. Le 25. d'Octobre de l'année suivante, la Dame accoucha d'un fils. Les freres & les sœurs du mary ne voulurent point reconnoître pour leur neveu un enfant né onze mois après la mort de leur frere. La question fut portée à la Faculté de Medecine de Gieslen. Les Docteurs de cette Faculté deciderent qu'encore que la fin du neuvième mois, ou le commencement du dixième fut le terme ordinaire de l'accouchement, ainsi que l'experience le confirme, & que Plin le rapporte dans le Livre septième de son Histoire naturelle, chap. 5. on pouvoit dire neanmoins avec le même Plin dans le chap. que nous venons de citer, qu'à examiner la chose avec attention, il n'y avoit point de terme fixe pour l'accouchement. Pierre d'Abano, continuent les Docteurs consultez, naquit à onze mois, comme il le témoigne luy-même, & le pere de Cardan à treize, selon le rapport de Cardan même. Daniel Sennert dans le quatrième Livre de sa Prat. part. 2. sect. v. chap. 8. raconte l'Histoire d'une Dame

Dame qui en 1632. accoucha à douze mois , après avoir entendu un mois auparavant son enfant pousser dans son ventre des cris si grands, que ceux qui estoient autour d'elle les entendoient aussi. Ces mêmes Docteurs ajoutent une chose bien plus surprenante. En 1655. le premier jour d'Avril , nous avons eu connoissance , disent-ils , d'un accouchement arrivé à dix-sept mois , dans lequel la mere accoucha d'une fille pleine de vie. Spigelius, Schenckius & plusieurs autres Auteurs rapportent de ces sortes d'exemples. Ces termes extraordinaires, concluent nos Docteurs, viennent de la foible constitution des parens, dont le sang n'a pas l'activité qui est nécessaire pour la formation prompte du fœtus , enforte que ce qui se fait ordinairement dans l'espace de 9. mois, ne peut en certaines occasions s'accomplir que dans l'espace de onze , de douze , de treize , &c. Et comme le mary , ajoutent-ils , ainsi qu'on nous l'a rapporté , a toujours esté valetudinaire , & sa femme d'une complexion fort froide ; il y a lieu de croire que l'enfant faute de trouver un sang assez actif , n'a pû estre formé dans l'espace de neuf mois , & qu'il luy a fallu un terme aussi long que celui de douze. Toutes ces circonstances bien pesées, nous décidons qu'il n'apparoit rien qui puisse faire penser que l'enfant de Damoiselle Gertrude veuve de Jean Louis de Gans, ne soit l'enfant legitime de Jean Louis de Gans. En foy de quoy nous avons fait apposer à ces presentes le sceau de notre Faculté. Fait à Gießen le 29. d'Aoust 1689. Les Doyen & Professeurs de la Faculté de Medecine de Gießen.

On ne peut disconvenir que ces décisions ne soient d'une grande autorité pour mettre à couvert l'honneur de plusieurs Dames : mais cependant il faut avouer que de la maniere que le monde est fait aujourd'huy, il est toujours fâcheux à celles qui ont quelque reputation à soutenir , d'avoir ainsi dans leur sein des enfans , ou qui s'y ennuyent tant , ou qui s'y ennuyent si peu.

Cette premiere section finit par un cas qui ne demande pas un grand examen : C'est de sçavoir si un enfant qui ressembble à un autre homme qu'à son pere , est legitime ? On répond icy que cette ressemblance ne merite aucune attention, parce qu'elle est plustôt l'effet de l'imagination de la mere que d'une autre cause. Zacchias pretend au contraire qu'il y faut faire grand fond; mais

on doit pardonner ce langage à un Auteur qui est d'un pays où les maris sont si jaloux, qu'ils ne croient pas qu'il soit permis à leurs femmes de regarder d'autres hommes qu'eux.

Il y a plusieurs causes de la ressemblance du visage des enfans à celui de leurs pères ou de leurs meres. Ceux qui seront curieux de ces recherches, peuvent consulter Gaspard de Rejes dans un Livre intitulé *Elysium jucundarum quæstionum Campus*, le Champ Elisée des questions divertissantes.

La seconde Section regarde les maladies. Elle contient 28. cas. Le premier est d'une Hydropysie dont quelques Medecins malhabiles ne vouloient pas demeurer d'accord. Le second est sur une autre sorte d'Hydropisie qu'un Medecin avoit entrepris de guerir, & dont l'Enigme se dévelopa par un heureux accouchement. Les autres cas jusqu'au huitième sont des melancheliques qui se croient forciers, & qui demandent à la justice qu'on les punisse; Ce sont des femmes en delire dont les unes veulent se noyer, & dont les autres ont en accouchant égorgé leurs propres enfans: ce sont des femmes Hysteriques que leurs violentes contorsions font passer mal à propos pour des possédées. Ce dernier cas arrive quelquefois: On attribue souvent à des causes surnaturelles, des effets naturels qu'on ne peut comprendre. Il faut avouer qu'en ces sortes d'occasions le demon est d'une grande commodité à l'ignorance.

Il y a des maladies sur lesquelles les Medecins sont souvent consultez par les Officiaux, parce qu'en fait de mariage elles peuvent estre des empêchemens dirimans, ou authoriser des separations de corps. On trouvera icy plusieurs exemples sur cette matiere. Les causes exterieures qui peuvent avoir donné occasion à une maladie sont encore des points sur lesquels les Medecins sont souvent requis de dire leur sentiment. M. Valentini rapporte là dessus deux faits de remarque: Des Sergens envoyez dans une maison, y rencontrerent une femme qui donnoit à tetter à son enfant. Cette femme fut si effrayée à la vue de ces Sergens qu'elle pensa s'évanouir. L'Enfant qui avoit 9. ou 10. mois, & qui jusques-là ne s'étoit senti d'aucun mal, fut dès le lendemain tourmenté d'un grand sentiment de chaleur, lequel dura sans relâche pendant six jours. Après ces six jours



vinrent des accez d'Epilepsie qu'on ne put arrester par aucun remede. Le Medecin de l'enfant jugea à quelque circonstance, qu'il falloit que ce mal vint d'une cause extraordinaire, & en accusa la peur que la mere avoit eüe. La Faculté de Medecine de Leipfic consultée sur ce sujet, confirma le sentiment du Medecin, & dit que la peur causoit quelquefois aux nourrices des inflammations & des schyrres dans les mamelles; qu'ainsi la frayeur de cette mere avoit sans doute tellement corrompu & alteré son sang & son lait, que la corruption communiquée au corps tendre de l'enfant avoit esté capable de produire la maladie dont il s'agissoit. Le second fait n'est pas moins à observer. En 1650. le 12. de Mars à Leipfic, des Forgerons en débauche voyant dans le coin d'une chambre où ils étoient, un enfant de douze ans qui dormoit, luy mirent sous le nez une chandelle à demi éteinte. L'enfant reveillé à cette odeur, s'étant rendormi presque aussi-tôt, leur donna occasion de recommencer leur prétendu jeu, qu'ils continuerent une demi heure. Après cet espace de temps l'enfant s'agita comme pour se lever; mais la fumée qu'il avoit tirée en dormant, l'empêcha de respirer. Les convulsions le prirent ensuite; & de frequens accez d'épilepsie qui survinrent, le firent mourir en trois jours. Les parens de l'enfant porterent leurs plaintes aux Magistrats. Les Magistrats consulterent les Medecins de Leipfic pour sçavoir si la fumée d'une chandelle estoit capable de causer l'épilepsie, & de donner la mort. Les Medecins répondirent que la fumée de la chandelle estoit de la nature de celle du charbon & de la chaux, dont on sçait que tant de gens sont morts: Que cette fumée impure ne s'estoit pas seulement attachée à la trachée artère de l'enfant, mais qu'elle s'estoit communiquée jusqu'au cœur par le moyen de la veine des poudrons; qu'ainsi elle avoit dû nécessairement suffoquer l'enfant. Dans la suite de cette Section on examine les causes de quelques avortemens: s'ils ont pû estre excitez par des menaces, par certains coups, &c. On y examine encore si des Prisonniers enchainez, ont pû mourir pour avoir esté trop serrez par leurs fers, &c.

La Section troisième renferme des questions dont l'éclaircissement demande qu'on connoisse parfaitement les signes des mala-

dies. Elle contient 34. cas. Les cinq premiers sont sur des malades soupçonnez de lepre , & qu'on vouloit exclure de la Société civile , de peur que leur mal ne se communiquât. On voit icy sur ce sujet des examens tres curieux. Le sixième & le septième cas sont de gens qui se disoient estre faussement accusez de maladies véneriennes , & qui se presentoient aux Medecins pour estre examinez. Il faut dans ces sortes d'examen bien de la prudence, pour ne point se laisser tromper par les ruses de ceux qui cachent leurs maux. Il n'en faut pas moins quand il s'agit de découvrir l'artifice de quelques autres , qui pour se dérober au supplice ou à la torture , ou pour obtenir quelque dispense considerable, contrefont des maladies qu'ils n'ont pas. Les cas contenus depuis le septième jusqu'à l'onzième, nous fournissent là - dessus des exemples. On y voit des gens qui avec tout l'art possible contrefont les fous , les maniaques , les épileptiques , &c. Galien & Sylvaticus ont regardé comme une chose si importante de démêler dans ces rencontres le vray d'avec le faux , qu'ils ont fait des traitez exprés sur la maniere de découvrir les maladies feintes. Ce n'est pas seulement pour ce qui concerne les vivans , que les Juges ont besoin du rapport des Medecins , ils en ont encore besoin pour ce qui concerne les morts. On trouve dans un chemin ou dans une riviere le cadavre d'un homme ; il s'agit de scavoir si cet homme a esté tué par quelqu'un, ou surpris de quelque maladie. C'est ce qui est icy examiné dans le douzième cas.

Il y a des maladies que certaines personnes croient estre causées par des sorts , & par art magique. Ceux qui donnent dans ces sortes d'imaginations , trouveront icy de quoy s'exercer.

La discussion des signes d'empoisonnement embarrasse souvent les Medecins. C'est ce qui fait icy le sujet des cas compris depuis le seizième jusqu'au trentième.. Les quatre qui suivent ceux-là , & qui sont les derniers de la Section, concernent les signes prognostiques par lesquels on peut juger si une maladie guerrie, doit laisser craindre quelque retour, ou quelque fâcheux reste ; ou si une autre qui n'est pas guerrie peut guerir ou non. Dans l'un il s'agit d'une fille , qui après avoir esté accordée en mariage à un jeune homme , est refusée par le jeune homme ;

me, à cause qu'il apprend qu'elle a été attraquée d'une maladie, où il a fallu la lier avec des chaînes ; & qu'il craint le retour de cet accident. Dans un autre il est question d'une fille épileptique qu'on vouloit marier, parce qu'on espérait qu'elle trouveroit dans le mariage sa guérison.

La quatrième Section regarde l'exercice de la Médecine. Elle renferme 26. cas assez curieux. Il y en a un entre autres où l'on voit les enfans d'un Bourreau demander à estre receus Docteurs en Médecine ; ce qu'ils ne peuvent obtenir, parce que leur demande est regardée comme contraire à l'honneur des Universitez. Dans un autre il s'agit de sçavoir si un Medecin Catholique peut consulter avec un Medecin Juif : dans un autre, si les remedes qu'on dit agir par sympathie, sont de veritables remedes, & s'ils sont permis : La question y est traitée sçavamment, & ces sortes de remedes y sont taxez de superstition : Dans d'autres, si certains Empiriques accusez de magie en sont veritablement coupables : Dans un autre, si un Medecin ne fait rien contre la dignité de sa profession quand il prepare & debite luy-mesme des remedes. La Faculté de Médecine de Leipsic consultée sur ce dernier cas, decide la question en ces termes : Un Medecin ne doit point préparer ni vendre de remedes, lors que dans le lieu où il est il y a des Apotiquaires ; à moins qu'il n'ait quelques secrets particuliers qui ne se puissent pas confier à tout le monde. Donné à Leipsic le 22. de Janvier 1629. Les Medecins de Wirtemberg consultez sur le même cas, répondent la même chose : Un Medecin, disent-ils, ne doit point vendre de remedes, il faut laisser cela aux Apotiquaires ; mais s'il a des secrets particuliers, il ne luy est pas deffendu de faire & de vendre de ces sortes de preparations, pourveu que ce soit à un prix modique, & par un motif de charité. A Wirtemberg le 20. Fev. 1629. Un Medecin de Nordlingue nommé M. Kraus, fut cité en justice par les Apotiquaires du lieu, sur ce qu'il debitoit quelques remedes particuliers qui ne se trouvoient pas dans leurs boutiques. Rosinus Lentilius consulté sur le cas, répondit en ces termes : Quant à la question proposée, s'il est libre à un Medecin de debiter à ses malades des remedes particuliers, dont le secret luy a coûté beaucoup d'argent à achepter, ou beaucoup d'estude &

de peine à découvrir, je répons que rien ne luy doit estre plus libre; & cela pour 3. raisons: la premiere, parce qu'un Medecin n'est point obligé de reveler son secret à un Apoticaire: la seconde, parce que s'il est contraint de se borner aux remedes qui se trouvent dans les boutiques des Apoticaïres, il prive par là les malades, de plusieurs secours considerables: la troisieme, parce que c'est agir contre l'honneur de la Medecine, que d'assujettir ainsi aux Apoticaïres, les Medecins qui sont leurs superieurs. Donnée à Nord ingue le 26. de Juillet 1692. Un semblable cas est rapporté par Annanannus *Met. Crit. p. m.* 183. Deux Apoticaïres citerent un celebre Medecin devant une fameuse Faculté de Medecine, pour qu'il luy fut fait défense de debiter aucun remede particulier: La Faculté fit cette réponse: Si un Medecin a des secrets particuliers, il ne luy est point defendu d'en faire la preparation chez luy, ni de la debiter pour le soulagement de ses malades, pourveu que ce soit honnestement, qu'il ait toujours en veue la charité chretienne, & qu'il ne fasse rien contre sa propre conscience. Il y a dans cette Section plusieurs autres cas: les uns, sur les précautions publiques que les Magistrats doivent ordonner dans les temps de peste, & les autres sur la justice de l'honoraire accordé aux Medecins. La cinquieme Section regarde cette partie de la Medecine pratique qui consiste dans les regles de la diette, & dans le regime de vivre. Elle comprend onze cas, dont les uns concernent les attestations qu'en caré ne les Catholiques demandent si librement à leurs Medecins; & que les Medecins leur accordent aussi avec tant de complaisance. Les autres cas regardent plusieurs questions necessaires à examiner pour la conservation de la santé publique, comme par exemple, si certains ouvriers doivent estre soufferts dans l'enceinte des villes, s'il est vray que certaines eaux soient corrompues ou empoisonnées, &c.

La sixiéme section roule sur la Pharmacie. Elle contient trente cas. On voit dans les uns que les Apoticaïres ne peuvent en leur liberté de conscience se mêler d'exercer la medecine; & que s'ils le font, les Facultez de Medecine doivent agir contre eux comme contre des parjures. On voit dans les autres que les Medecins sont tenus de faire la visite chez les Apoticaïres:

qu'ils doivent brider l'avarice indigne que ces mêmes Apoticairens font paroître tous les jours dans les parties exorbitantes qu'ils presentent à leurs malades : que les Apoticairens meritent punition, lors que, ou à dessein, ou par erreur ils donnent un autre remede que celui qui leur a esté ordonné par le Medecin.

La 7. section est sur les devoirs des Chirurgiens. Elle contient 27. cas ; les uns sur les entreprises que les Chirurgiens font tous les jours sur la profession des Medecins, les autres sur des fautes considerables commises dans des operations chirurgiques, d'autres sur des erreurs de Sages-femmes dans des accouchemens.

La seconde partie consiste toute dans des rapports de chirurgie. La premiere Section traite des circonstances necessaires pour rendre valable en justice l'inspection des playes. La seconde traite des playes mortelles de la teste. La troisieme, des blessures mortelles de la poitrine : La quatrieme, des blessures mortelles du bas ventre : la cinquieme, des blessures mortelles des membres : La sixieme, des blessures mortelles des vaisseaux : la septieme, des infanticides ou du meurtre des enfans. Dans tous ces cas il s'agit de développer si une telle playe est mortelle ou non, si un tel enfant est venu au monde mort, ou s'il a esté tué par sa mere. &c.

Il y a peu d'occasions plus delicates que celles-cy pour la conscience des Medecins. C'est sur leur témoignage que les Juges se reposent dans ces rencontres, pour decider de la vie ou de la mort des accusez ; & il n'est pas moins important à la Société que l'innocent soit absous, qu'il est important que le coupable soit puni. Cependant depuis que les Medecins se sont laissez diviser par les sectes, & que l'amour des systemes & des subtilitez de l'Ecole s'est glissé parmi eux, ils ont fait comme quelques Casuistes ; ils ont trouvé moyen de leur déguiser : en sorte qu'il n'est presque point de playe, pour mortelle qu'elle soit, qu'ils ne sçachent faire passer pour une playe legere, ou du moins pour un coup qui n'est mortel que par accident. Dieu veut, dit M. Valentini, que le sang répandu soit vangé ; mais graces aux raffinemens de la Medecine Scholastique, il est plus aisé aujourd'huy de sauver de la mort un meurtrier, qu'un voleur. Il n'est point necessaire pour qu'un coup soit mortel, qu'il cause la mort par luy-mesme ; il suffit qu'il

donne occasion à des accidens qui la causent : c'est pourquoy ; ajoute M. Valentini , si un homme qu'on a frappé à la tete , vient un moment après à mourir d'apoplexie ; & que par l'ouverture de son corps, on trouve que la playe n'a fait que déterminer accidentellemēt l'apoplexie, celui qui a frappé n'est pas moins punissable selon la loy de Dieu. En effet, puis que du coup est venu l'apoplexie , & de l'apoplexie la mort , le blessé est mort du coup , quoy qu'il n'en soit pas mort immédiatement. Ainsi toute blessure qui a donné occasion à des accidens qui ont fait mourir le malade , rend coupable de mort l'auteur de la blessure, à moins que le blessé n'ait fait par imprudence quelque faute qui ait déterminé ces accidens : car qui peut nier que tous les symptômes qui arrivent à l'occasion d'un coup , sans qu'il y ait de la faute du blessé , ou de celui qui le panse , ne doivent estre imputez à celui qui a blessé. Il s'ensuit de là, poursuit M. Valentini , qu'un homme , qui dans un lieu éloigné de tout secours , blesse quelqu'un d'un coup dont le blessé meurt, & dont il seroit échappé, s'il s'étoit trouvé là des Chirurgiens, est devant Dieu coupable d'homicide. Autrement, conclut M. Valentini, il faudra soutenir que celui qui jette un homme du haut d'un pont dans une riviere , n'est point coupable de mort , si cet homme après estre tombé n'enfoncé point dans l'eau , qu'il nâge longtemps , & qu'ensuite, faute seulement de trouver quelqu'un qui luy tende la main , il se noye. Nous ferions icy le détail de tous les cas de cette seconde partie, si notre extrait n'estoit déjà trop long, & si des blessures & des meurtres n'offroient aux yeux un spectacle trop triste.

REPONSE AUX NOUVEAUX ECRITS DE MES-  
sieurs des Missions étrangères contre les Jesuites , par une lettre  
de Monseigneur ALVARE BENAVANTE , Evêque d'Ascalon ,  
Vicaire Apostolique de Kiamli ; par la conduite de Monseigneur CHARLES MAIGROT , Evêque de Conon , Vicaire Apostolique de Fokien ; & par les attestations des CHRETIENS de Fo-tcheou. 1702. in 12. 1. partie pagg. 148. 2. part. pagg. 107.

**L** Es Jesuites opposent dans la premiere partie de cet écrit , à la lettre de M. l'Abbé , un extrait d'une lettre du R. P.  
Alvare

Alvare Benaventé de l'Ordre de S. Augustin Evêque d'Afcalon, & Vicaire Apostolique de *Kiamfi* dans le Royaume de la Chine, écrite aux Cardinaux de la Congregation de la Propagation de la Foy. Ce Missionnaire y remontre aux Cardinaux, " Qu'il " seroit tres difficile d'empêcher les Chinois convertis de rendre " à Confucius, & à leurs Ancêtres, les honneurs qu'ils ont accou- " tumé de leur rendre. Quainfi quand il seroit évident qu'il y au- " roit quelque yvroye dans ce culte, il ne faudroit l'arracher que " peu à peu, de peur d'arracher en même reimp le bon grain. " D'autant plus que les Chinois les plus habiles dans leurs livres, " & les mieux instruits dans nos sciences, assurent que ce culte n'a " rien qui soit opposé à la Religion Catholique. Il rapporte qu'a- " près avoir consulté les Chinois les plus élevez, & entre au- " tres M. l'Evêque de Basile de l'Ordre de S. Dominique, " Chinois de nation, & le P. Blaise Verbiest aussi Chinois de " nation, aujourd'hui Prêtre & Jesuite, mais qui n'estoit pas en- " core alors de la Compagnie; & après avoir examiné par lui- " même les livres Chinois qui traitent de cette matiere, il jugea " qu'il devoit s'en tenir à la pratique des Jesuites; parce qu'elle " est plus avantageuse à la propagation de la foy, & qu'il est " plus probable que les honneurs que l'on rend à Confucius & " aux Ancêtres, sont dans leur institution, & selon l'opinion " commune des Chinois, un culte purement civil & politique. " Voilà, dit-il, ce que j'ay toujours pensé, & ce que je pense en- " core presentement: Cependant ajoute-t-il, je ne puis assurer, " si après une estude & un examen encore plus exact de cette ma- " tiere, je demeurerai toujours dans le même sentiment. Nean- " moins l'opinion contraire qui estoit, à ce qu'il écrit, depuis " long-temps presque abandonnée, ayant repris des forces, & " est soutenue depuis peu par Mess. les Evêques de Conon & de " Rosalie, & par M. Bassot Missionnaire à la Chine, qui sont, " dit-il, habiles dans les sciences de l'Europe, & qui ne man- " quent pas d'habileté dans celles de la Chine, il declare qu'ils se " sont portés à examiner de nouveau cette matiere: mais il pré- " tend que cet examen n'est pas l'ouvrage ni d'une ni de deux an- " nées. En attendant il croit ne devoir rien changer à la prati- " que établie depuis long-temps, pour ne pas exposer sans au- "

„cune raison évidente l'Eglise de la Chine à un danger très  
 „grand, & moralement certain ; parce qu'on ne manquera pas  
 „d'accuser les Chrétiens d'enseigner une Religion qui éloigne  
 „les hommes du respect qu'ils doivent à leurs parens & à leurs  
 „maîtres. Il se plaint que M. de Conon n'ait pas voulu mon-  
 „trer à la Chine aux Jésuites, ni aux autres Missionnaires les  
 „écrits qu'il a composés sur cette matière : Il dit que M. de Ro-  
 „satie avoit même refusé de les lui communiquer ; qu'il lui avoit  
 „seulement montré 92. propositions ; que de ces propositions  
 „il n'y en avoit que trois ou quatre qui fussent soutenues de  
 „preuves ; & qu'il estoit seulement dit des autres qu'elles étoient  
 „évidentes quoi qu'il les trouvât assez obscures. C'est sur ces  
 „raisons qu'il s'appuye pour remonter aux Cardinaux qu'il seroit  
 „peut-être à propos de ne décider pas si promptement, & de  
 „différer le jugement de cette question jusqu'à ce que la vérité  
 „du fait fût davantage éclaircie. Il dit sur l'Inscription *King-*  
 „*Tien*, c'est-à-dire, *adorez le Ciel*, que la plus grande partie  
 „des Missionnaires croient qu'on la peut permettre, parce qu'il  
 „est fort probable que les anciens Chinois adoroient le vrai  
 „Dieu sous le nom du Ciel, comme les Sçavans Chinois qui  
 „sont Chrétiens le croient non seulement des anciens Chinois,  
 „mais aussi de ceux d'aujourd'hui ; quoi que ces derniers aient  
 „mêlé quelques erreurs à ce sentiment. Il avouë néanmoins  
 „qu'on pourroit ôter cette Inscription Royale sans aucune suite  
 „fâcheuse ; qu'elle ne sert presque de rien à la protection de la  
 „Religion Chrétienne : qu'elle n'est en usage que depuis deux  
 „ans dans la Province de *Canton* ; que dans celle de *Kiamfi*,  
 „elle n'est que dans la salle de trois maisons des Jésuites : Qu'ain-  
 „si la difficulté n'est pas de la supprimer, mais de la condamner.  
 „Enfin M. Benaventé rapporte qu'il a entendu dire à l'Evêque  
 „de *Pekin* : *Je crains qu'en attaquant le sentiment des Jésuites,*  
 „*on ne donne peut-être beaucoup à la chair & au sang.* Vos Emi-  
 „nences, ajoute-t-il, en pourront mieux juger que moi.

L'Auteur de la Réponse ne demeure pas dans ces bornes : il  
 „considère cette parole de M. l'Evêque de *Pekin*, comme un o-  
 „racle, & comme la clef de toute la conduite de Mess. des Mis-  
 „sions Etrangères à l'égard des Jésuites. Il entre ensuite dans le



détail des Points touchés dans la Lettre de M. Benaventé : Il oppose l'autorité , la doctrine & la conduite de ce Prelat , & des autres anciens Missionnaires qu'il cite , à celles de Mess. de Conon , de Rosalie & des autres Missionnaires qui ont entrepris d'interdire le culte de Confucius & des Ancêtres. Il reproche à Mess. des Missions étrangères les termes d'aigreur dont il prétend qu'ils se sont servis dans leurs écrits. Il assure que l'Edit de l'Empereur de la Chine est une piece decisive : Et sans répondre en détail à toutes les difficultez formées par M. l'Abbé , contre cette declaration , il soutient que s'il étoit évident à la Chine que le culte de Confucius & des Ancêtres fist une partie de la Religion des Chinois , il est impossible que l'Empereur de la Chine qui en est le chef , & qui parle en cette qualité , déclarât que ce n'est qu'un honneur civil & politique. Il ajoute que quand jusques ici ces ceremonies auroient eu quelque chose d'équivoque , & qu'elles auroient même esté dans leur institution un culte Religieux , elles seroient déterminées par cette Declaration publique de l'Empereur , à n'être qu'un culte civil.

La seconde partie de cet Ecrit , est une relation de deux faits , par lesquels on prétend que M. Maigrot Evêque de Conon dement par sa conduite ce qu'il a ordonné dans son Mandement. Le premier fait allegué dans la Lettre d'où cette Relation est tirée , écrite de *Fo-tcheou* le 23. Decembre 1700. est qu'un Mandarin nommé *Chiquei-chim* , étant mort dans cette ville capitale de la Province de *Fokien* , le 17. Novembre 1699. M. Maigrot se rendit le 25. Novembre en la maison du defunt , où son corps estoit exposé en ceremonie avec un tableau contenant l'Inscription ordinaire *A'in-gucy* , c'est-à-dire , *c'est ici le siege de l'ame* , posé sur une table , ornée en forme d'autel avec des chandeliers , des fleurs & des odeurs ; qu'il y fit la ceremonie du *Tiao* , en offrant devant le petit tableau , des bougies & des pastilles , en faisant quatre genuflexions , & frappant la terre de son front , quoi qu'un peu à côté & non pas vis à vis le petit Tableau ; suivant l'exemple d'un homme de la famille qui faisoit les mêmes choses qui leur estoient prescrites par le Maître des ceremonies. Le second fait est que M. Maigrot a esté sacré Evêque de Conon à *Kiam-tum-su* , dans une Eglise appartenante aux Jesuites , où

L'Inscription *King-Tien* estoit écrite en gros caracteres. L'Auteur de la Lettre convient néanmoins que l'on avoit disposé le dais, en sorte qu'il couvroit cette Inscription.

La troisième partie de l'Ecrit dont nous parlons, est une relation du mauvais traitement fait à M. de Conon par les Chinois convertis, à l'occasion du refus qu'il avoit fait d'accorder aux Jesuites des pouvoirs de confesser & d'administrer les Sacremens, à moins qu'ils ne promissent de se conformer à ce qui est porté dans son Mandement. Il en a paru une Relation de la part de Mess. des Missions étrangères : On lui oppose celle-ci : elles sont assez conformes, quant au fond de l'histoire, & elles ne diffèrent que dans quelques circonstances. Mais la première Relation laisse entrevoir que les Jesuites ont esté les auteurs de cette revolte, ou du moins qu'ils ne s'y sont pas opposés ; au lieu que dans celle-ci on apporte des attestations & des preuves, pour montrer qu'ils n'y ont eu aucune part, & qu'ils ont fait tout ce qui dépendoit d'eux, pour l'empêcher & pour l'appaîser.

LES FABLES DE PHEDRE AFFRANCHI D'AUGUSTE, traduites en françois, augmentées de huit fables qui ne sont pas dans les éditions précédentes expliquées d'une manière très facile, avec des remarques. A Paris chez Jean Baptiste Coignard, rue S. Jacques. 1702. 1. v. in 12. pagg. 466.

Cette nouvelle Edition des fables de Phedre pourra estre utile aux enfans & aux autres personnes qui commencent à apprendre la langue latine. Ce qu'elle a de particulier, c'est qu'on a pris soin de marquer l'ordre naturel de la construction, en mettant des chiffres sur tous les mots du texte de Phedre en cette manière.

1            6            3    4    5            2  
*Inops potentem, dum vult imitari perit.*

On y a aussi suppléé les mots sous-entendus les plus essentiels. La Traduction pour estre litterale n'en est pas moins claire ; & les notes sans estre chargées d'une trop grande érudition, expliquent nettement ce qu'il y a d'obscur dans cet Auteur.

A Paris Chez JEAN CUSSON, rue S. Jacques, à l'image S. Jean-Baptiste. Avec Privilege du Roy.

# LE JOURNAL

## DES

# SCAVANS

ç

DU LUNDY 10. JUILLET M. DCCII.

---

CAROLI V. IMPER. AUREA BULLA DE JURE ET Ordine succedendi in Ducatum Mediolanensem, cum ejusdem Ducatus Investituris Cæsareis tum aliis, tum quæ ab Augustissimo Leopoldo I. Regibus Hispaniæ Philippo IV. & Carolo II. concessæ sunt. C'est à dire, *La Bulle d'Or de Charles V. Empereur, du droit & de l'ordre de succeder au Duché de Milan, avec les Investitures faites de ce mesme Duché par les Empereurs, & notamment celles qui ont esté accordées par l'Empereur Leopold I. aux Rois d'Espagne Philippe IV. & Charles II.* In 4. pagg. 42. 1701.

**M**R. Favier ancien Avocat au Parlement, si connu dans le public par les emplois qu'il a eus pour l'exécution des traités de Paix de Nimegue & de Rîsvick en qualité de Procureur General de S. M. dans les Conférences de Courtray & de l'Isle, tenuës pour cet effet par les Commissaires des Rois de France & d'Espagne, ayant fait un resultat de la Bulle & des Investitures dont il s'agit, qu'il a bien voulu nous communiquer; nous avons cru ne pouvoir rien faire de mieux que de l'insérer en cet endroit, pour en faire part au public.

*Sommaire des moyens du Roy d'Espagne contre les prétentions de l'Empereur sur le Milanois.*

Le Roy d'Espagne réunit en sa personne tous les Titres, qui  
1702. XXXXX

lui peuvent legitimerment deferer la fuccellion de ce Duché.

Il defcend en ligne directe du Roy Philippe II. qui en a esté le premier investi.

Il en a esté institué heritier par le Testament du Roy Charles II. de glorieufe memoire.

Et il en est encore devenu l'heritier de droit par le consentement que Monseigneur le Dauphin & M. le Duc de Bourgogne qui y devoient succeder avant luy, ont donné en sa faveur à l'exécution de ce Testament.

On ne peut rien opposer de considerable à un concours de titres & de droits si legitimes.

L'Empereur Charles V. donna l'investiture du Milanois à Philippe II. son fils pour luy & pour toute sa posterité, sans l'assujettir à aucun hommage; en sorte que Philippe II. ne douta point qu'il n'eût le pouvoir en consequence de cette investiture, d'unir ce Duché à ses Royaumes de Castille & d'Arragon, sans qu'il en pût estre jamais séparé.

L'Ordonnance que fit le même Empereur Charles V. le 12. Decemb. 1549. sur cette investiture, prouve encore qu'elle étoit de la qualité qu'on vient de marquer: Il ne la fit que pour établir dans la succession de ce Duché une regle particuliere & differente du droit commun, & pour le soumettre à l'hommage de l'Empire; ce qui auroit esté inutile, si cette investiture qui y est énoncée, n'avoit pas esté donnée pour jouir de ce Duché comme d'un bien libre & patrimonial, sans autre regle que le droit commun, & sans charge d'en rendre aucun hommage. Il auroit esté pareillement inutile sans cela de déroger à cette premiere investiture par toutes les suivantes, en y ordonnant l'exécution de cette même Ordonnance de 1549. qui y est contraire.

L'Institution d'heritier faite du Roy Philippe V. par le Roy Charles II. ne peut donc pas recevoir de difficulté aux termes de cette Investiture, puis qu'elle laissoit au Testateur tout le pouvoir de disposer de ce Duché suivant le droit commun, & qu'il n'en a disposé qu'en faveur d'un des descendans du premier Investi.

Cette Institution n'est pas moins valable aux termes de l'Ordonnance de 1549. dont on vient de parler, & de toutes les in-

vestitures suivantes qui s'y sont conformées, qui deferent toutes la succession du Milanois aux mâles, issus de la fille aînée avec preference de l'aîné au puis-né, dans le cas qui est arrivé de la défaillance des mâles, issus par mâles. Le Roy d'Espagne étant issu de la fille aînée, l'institution faite à son profit par le Testament du Roy Charles II. ne peut recevoir aucune difficulté aux termes mêmes de cette ordonnance, & de toutes les investitures suivantes. Il est vray qu'elles appellent Monseigneur le Dauphin & M. le Duc de Bourgogne avant le Roy d'Espagne. Mais c'est une regle certaine confirmée par la décision unanime des Docteurs Italiens & Allemans, & par un jugement de la Chambre Imperiale du 29. Janvier 1572. qu'il n'y a que les plus proches parens qui ayent droit & interest de se plaindre, lors qu'on leur a preferé un parent plus éloigné.

Le Seigneur Feodal est sans interest, & n'a pas droit de contester cette preference, comme il a été décidé par le même jugement, lors que le parent, en faveur duquel la disposition a été faite, estoit appelé & capable de succéder au fief, aux termes de l'investiture.

Le Roy d'Espagne étoit appelé sans difficulté à la succession de ce Duché par toutes les investitures, & par l'ordonnance de 1549. après Monseigneur le Dauphin & M. le Duc de Bourgogne, qui ont consenti à son institution & à sa preference; ce qui l'a fait entrer dans leur droit & en leur place, & rend son institution & son droit incontestables.

*Réponses à la pretention de l'Homage personnel.*

La premiere Investiture donnée au Roy Philippe II. est toute à fait contraire à cette pretention; puis que ce pays luy a été donné comme un fief franc & libre, qui ne doit point d'hommage. Il y en a plusieurs dans l'Empire qui sont de cette nature.

L'Investiture consume tout le droit du Seigneur Feodal sur le fief, dont il ne peut plus changer la nature après l'avoir donné, & d'un fief franc & libre en faire un fief chargé de l'hommage personnel.

Il est vray qu'on a inferé dans les Investitures suivantes des

clausës derogatoires à cette premiere Investiture , & qu'on y a suivy l'Ordonnance de l'Empereur Charles V. qui assujettit les Ducs de Milan à l'hommage personnel. Mais il n'est pas moins veritable , que cet hommage personnel n'a jamais esté exigé , ni rendu en personne par aucun des Rois d'Espagne.

Ils ne se sont relâchez de l'avantage de la premiere investiture, que sous la condition tacite , toujours executée depuis ce temps, de ne leur demander cet hommage que par procureur.

Toutes les Investitures de ce Duché données par les Empereurs depuis la premiere accordée à Philippe second , sont autant de preuves de cette verité ; & que cet hommage ne leur a été rendu , que par les Ambassadeurs des Rois d'Espagne fondés de leurs procurations speciales à cet effet.

Le Roy Philippe V. a le même droit & les mêmes raisons que les Rois ses Predecesseurs, pour ne pas aller rendre cet hommage en personne ; & elles ont esté jugées suffisantes & legitimes par tous les Empereurs.

Quand il n'auroit point d'autre raison que la necessité de la residence dans ses Etats , l'Empereur ne pourroit pas insister à lui demander cet hommage personnel , sans violer les regles ordinaires des Fiefs , qui obligent le Seigneur de recevoir l'hommage de son Vassal par Procureur , lors qu'il a une excuse ou raison suffisante de ne pas venir le rendre en personne ; & lors que le Seigneur veut exiger le contraire, *summo jure* ; c'est, *summa injuria*, dont le vassal se peut legitimement défendre.

#### LETTRE DES PROFESSEURS DE THEOLO GIEDU

*College de Doüay de la Compagnie de Jesus , à Monseigneur l'Evesque d'Arras , à l'occasion d'un écrit répandu dans la ville de Doüay, sur le sujet de l'Absolution des pecheurs de rechute.*

A Doüay de l'Imprimerie de Michel Maireffe. 1702. in 4. pagg. 40.

#### LETTRE DU P. GORDON PROFESSEUR EN THEO-

*logie du College de Doüay de la Compagnie de Jesus , à Monseigneur l'Evesque d'Arras, au sujet d'un écrit répandu dans la ville de Doüay sur la matiere des equivokes.*

A Doüay chez la Veuve B. Bellere 1702. in 4. pagg. 44.

LETTRE

LETTRE DES PP. VENANT DE LE RUYELLE, ET  
*Jacques Deschamps Theologiens de la Compagnie de Jesus, à  
 Monseigneur l'Evesque d'Arras, au sujet d'un écrit répandu  
 dans la Ville de Douay sur la matiere des équivoques. A  
 Douay. 1702. in 4. pagg. 11.*

**L**Es Auteurs de ces lettres ont jugé à propos en les faisant imprimer, de faire sçavoir à toute la terre deux contestations qu'ils ont eües avec M. d'Arras leur Evêque.

La premiere est sur cette proposition : *Que doit-on penser des rechutes ? Nous n'approuvons pas que les Confesseurs refusent ou diffèrent l'absolution précisément à cause de la rechute.* Cette proposition étoit couchée dans une These d'un Dominicain, qui se devoit soutenir à Douay le 15. Mars 1700. M. l'Evêque d'Arras en ayant esté averti, & le Promoteur de son Diocèse s'en étant plaint, fit venir le Dominicain, & l'obligea de changer le mot de *précisément*, en celui de *toujours* : ce qui donne un sens bien différent à la proposition. Ce Prelat voulant ensuite sçavoir l'avis des Reguliers de Douay sur cette proposition, écrivit aux Superieurs des Maisons Religieuses de cette ville pour le leur demander par écrit, afin de s'assurer par là de leur doctrine & de leur conduite. Il s'adressa au P. Recteur des Jesuites comme aux autres, & le pria de luy envoyer son sentiment & celui des Professeurs de son College. Ils firent réponse « qu'ils « ne voyoient pas bien ce que l'on pouvoit répondre dans la proposition, parce que la particule *précisément* excluait le mauvais « sens qu'on lui pouvoit donner; à moins, ajoutoient-ils, que « quelqu'un ne s'avisât de considerer la rechute comme une raison « suffisante de refuser ou de différer l'absolution, nonobstant que « l'on vit des marques d'une veritable conversion, & en toute « sorte de circonstances : ce qui est manifestement contraire à ce « que M. d'Arras suppose dans la 14. observation pour les Confesseurs de son Diocèse. Cet écrit est daté du 29. Mars 1700. & « signé des Peres Venant de le Ruyelle, Pierre Gordon, Jacques Deschamps Professeurs, & du P. Jean Bailly Recteur du College de Douay.

1702.

Y y y y y

M. d'Arras rejetta cette declaration , qui approuvoit assez clairement une proposition qu'il avoit autrefois condamnée. Il se crût même designé , & comme accusé de Novatianisme & de contradiction par ces paroles : *A moins que quelqu'un ne s'avise de considerer la rechûte , comme une raison de refuser l'absolution en toute sorte de circonstances.* Le P. Recteur & les Professeurs du College des Jesuites de Douay , ayant appris que M. d'Arras n'étoit pas content de leur declaration, luy en envoyerent une seconde , signée comme la premiere , & datée du 22. Avril, dans laquelle ils protestent que par leur réponse du 29. Mars, ils n'ont point eu d'autre intention que d'assurer que l'on pouvoit absoudre quelquefois les pecheurs qui retombent , mais rarement , & dans des cas extraordinaires suivant l'article 14. des regles qu'on doit observer dans le Diocèse d'Arras , en administrant le Sacrement de Penitence.

Le 7. May 1700. la Faculté de Theologie de Douay sans estre requise par personne , donna un Jugement par lequel elle declara que la Proposition ne luy sembloit pas reprehensible à cause du terme de *precisement* : car, disent ces Docteurs, puis qu'il est certain, qu'il ne faut pas toujours refuser ou différer l'absolution aux pecheurs qui retombent, il est vray de dire que ce n'est point precisement à cause de la rechûte qu'on doit différer ou refuser l'absolution.

M. d'Arras ne croyant pas que la seconde declaration du Recteur & des Professeurs du College des Jesuites de Douay fût entièrement suffisante, écrivit au P. Recteur le 8. Juillet 1700. qu'il avoit sujet de douter de leur doctrine sur la matiere des rechûtes, & que pour s'en assurer il souhaitoit qu'ils signassent la declaration que les Peres Dominicains avoient signée sur ce sujet. Cet écrit contenoit en substance que la Proposition étoit vraye si on entendoit par là, qu'il ne faut pas toujours refuser ou différer l'absolution à cause des rechûtes ; mais qu'elle est fausse, si on entend qu'on ne doit jamais refuser ou différer l'absolution à cause de la rechûte. Le 16. du mois d'Aoust 1700. cet écrit fut présenté au Pere Recteur de Douay par le Grand Vicaire de M. d'Arras. Ce Grand Vicaire eut diverses Conférences avec le Recteur & les Professeurs du College des Jesuites de Douay, &



ne put les porter à signer l'écrit qu'il leur proposoit, quoy qu'il y fit des changemens. Ils donnerent de leur côté deux écrits contenant chacun cinq Propositions, où ils avouent bien qu'on peut différer l'absolution à cause des rechûtes, & marquent divers cas où il la faut refuser, & ceux où il est à propos de l'accorder; mais ils ne veulent point reconnoître qu'il y ait des cas où la rechûte peut estre un motif juste, & une raison suffisante à un Confesseur de différer l'absolution; & qu'il est permis à un Confesseur de la différer précisément à cause de la rechûte dans des pechez grieux. C'est à quoi se réduit le point de cette contestation. M. d'Arras leur a proposé de signer cette Declaration courte & précise : *Que la proposition est vraie si on l'entend en ce sens, qu'il ne faut pas toujours refuser ou différer l'absolution à cause des rechûtes; mais qu'elle est fautive en ce sens, qu'il ne la faut jamais refuser ou différer à cause des rechûtes.* Le Recteur & les Professeurs du College des Jesuites de Doüy ont refusé de souscrire, & le P. Gordon declare nettement dans sa lettre, qu'ils ne peuvent plus rien signer. Voilà le sujet de la premiere contestation entre M. d'Arras & le Recteur & les Professeurs du College des Jesuites de Doüy.

L'autre contestation née à peu près dans le même temps, regarde personnellement le P. Gordon l'un de ces Professeurs. Il avança dans le Traité qu'il donna en 1700. quantité de propositions, dans lesquelles il approuvoit les Restrictions qui ne sont pas purement mentales, ou les équivoques. Sur les plaintes qui furent faites à M. d'Arras, de ce que ce Jesuite enseignoit cette doctrine, ce Prelat avertit les Jesuites de Flandres, qui luy promirent que le P. Gordon le satisferoit sur ce sujet. Pour y parvenir, M. d'Arras lui fit seize demandes par écrit, auxquelles le P. Gordon fit aussi des réponses par écrit. M. d'Arras s'est particulièrement arrêté à la réponse à la sixième demande, où le P. Gordon écrit qu'on peut faire serment qu'on ne se sert pas « de restriction mentale, ni d'équivoque dans le temps même qu'on s'en sert. Quand une personne, sans en avoir aucun « droit, veut injustement faire expliquer un autre sur des matieres importantes, comme quand un Juge incompetent, ou un « injuste agresseur, oblige par une injure atroce, & par violence

» ce, celui qu'il interroge, à faire serment sur une chose qu'il ne  
 » peut avouer, sans courir, par exemple, un risque évident de sa  
 » vie.

M. d'Arras tira de cette proposition generale six propositions  
 particulieres qui paroissent en estre des consequences. Le P.  
 Gordon les condanna comme fausses, temeraires & scandaleuses  
 » par son écrit qu'il intitula : *Opinion du P. Gordon touchant les*  
*» six propositions*, le 16. Août 1700. qu'il ne donna, à ce qu'il  
 » dit dans sa lettre ( page 38 ) que sur les pressantes instances du  
 » Grand Vicaire, & de l'Official de M. d'Arras, & par l'incli-  
 » nation qu'il avoit de meriter l'estime de son Evêque par sa sou-  
 » mission qui lui fit passer par dessus toutes sortes de considera-  
 » tions. Le P. Bailly Recteur du College des Jesuites de Douay  
 fit une pareille declaration de son opinion le 9. de Septembre en-  
 suivant. Les deux autres Professeurs Jesuites (le P. le Ruyelle, &  
 le P. Deschamps) à qui M. d'Arras demanda leur sentiment, re-  
 fusèrent de faire une declaration semblable, ou plutôt ils s'en  
 excusèrent, comme ils le disent dans leur lettre ( pag. 3. ) Les  
 » raisons qu'ils en donnent sont, qu'ils n'étoient point naturel-  
 » lement en cause; que c'étoit un différent qui ne les regardoit  
 » pas; qu'ils n'avoient point esté soupçonnez de mauvaise doc-  
 » trine sur les équivoques : Qu'ils se souvenoient de ce qu'il leur  
 » en avoit coûté pour avoir donné leur avis sur les Recidives. Il  
 » est vrai, disent-ils, que c'est notre Evêque qui nous interro-  
 » ge. Mais où est la loy qui porte qu'on ne doit répondre que par  
 » écrit à son propre Evêque? Est-on tenu de donner des signatu-  
 » res sur toutes sortes de matieres de Morale, & de Discipline? est-  
 » on en droit de mettre à la question Docteurs, Professeurs,  
 » & autres sur toutes sortes de sujets, & de les contraindre de si-  
 » gner leur opinion sur autant de questions qu'on en peut remuer  
 » en Theologie? N'y auroit-il pas même de grands inconveniens  
 » à craindre de toutes ces sortes de signatures? Car enfin dans un  
 » Diocese en suivant le sentiment de son Evêque, auquel on se  
 » conformeroit par respect, on seroit tenu de signer d'une façon,  
 » & dans un autre de signer sur la même matiere tout le contrai-  
 » re, au cas que ces Prelats fussent de differens sentimens. C'est  
 ainsi que ces deux Professeurs se défendent sur le refus qu'ils ont  
 fait

fait de donner leurs signatures sur les équivoques, mais au fonds, ils protestent qu'ils ont des sentimens tres purs sur cette matiere; & que leur Pere Provincial qui les en a entretenus, en a répondu verbalement à M. d'Arras. Mais que ce Prelat n'étant pas content de cette declaration verbale faite par un tiers, quoi que revêtu de caractère dans la Compagnie, jugea à propos qu'ils lui écrivissent une lettre, où ils exprimeroient leurs sentimens. Ils le firent, & ils convinrent dans cette lettre, que les six propositions sur la matiere des équivoques, condamnées par le P. Gordon, estoient dignes de censure: mais en ajoutant, *étant prises dans un sens qui ne comprend point les cas, où l'on seroit obligé en conscience de cacher la verité, comme les Confesseurs sont obligés de le faire.* M. d'Arras n'étant pas encore content de cette réponse, a par sa lettre écrite au P. Recteur du College des Jesuites de Douay le 4. Octobre 1700. ôté à ces deux Professeurs les pouvoirs qu'ils avoient de prêcher, & d'entendre les confessions dans son Diocèse, & n'en veut plus renouveler aux Jesuites de Douay, jusqu'à ce qu'il ait eu satisfaction sur ces deux articles. On a fait pour justifier sa conduite, un écrit qui ne contient qu'une simple exposition des faits. Quoique cet Ecrit n'ait point esté imprimé, parce qu'il est assez commun, les Jesuites interessez ont crû se devoir défendre par les trois lettres dont nous parlons, dans lesquelles il n'y a rien de considerable que les faits que nous venons de rapporter.

DISCOURS SUR LES ARCS TRIOMPHAUX DRESSEZ en la Ville d'Aix, à l'heureuse arrivée de Monseigneur le Duc de Bourgogne, & de Monseigneur le Duc de Berry. A Aix chez Jean Adibert, Imprimeur du Roy, proche le Palais. 1701. in fol. pagg. 76.

LE Voyage que Monseigneur le Duc de Bourgogne, & Monseigneur le Duc de Berry, ont fait dans quelques Provinces du Royaume en allant conduire le Roy d'Espagne jusques à la frontiere & en revenant, a répandu une joye extraordinaire dans le cœur des peuples; & toutes les villes par où ils ont passé, ont fait des festes si magnifiques pour leur reception,

qu'il seroit difficile de marquer celles qui se font le plus distinguées dans cette occasion. On a vû par tout des feux de joye, des illuminations, des arcs de triomphe, des concerts, des festins somptueux; on a entendu des discours tant en prose qu'en vers. Ce que la Fable a de plus ingenieux, & ce que l'Histoire a de plus grave, a esté employé pour servir d'ornement aux décorations. Les inscriptions, les emblèmes & les devises, qui sont l'ame de ces sortes d'ouvrages, ont esté composez avec toute la delicatessé dont les Auteurs ont esté capables. La description qu'on donne icy de ce qui s'est fait à Aix capitale de Provence, pour faire juger de ce qu'on a vû dans les autres villes.

M. de Chastuëil Galaup fut prié par M. le Comte de Grignan, & par les Consûls de la ville d'Aix de travailler à des ouvrages convenables à la reception des Princes, comme son pere avoit travaillé à ceux qui furent faits en 1622. quand le Roy Louis XIII. fit son entrée dans cette même Ville. Pour executer ce dessein, M. Galaup crut qu'il devoit chercher dans l'Histoire de Provence, & sur tout dans celle de la Ville d'Aix à laquelle il s'applique depuis quelques années, des sujets qui convinssent à la Province, & à la Ville capitale. Il donna donc les desseins de cinq arcs de triomphe, avec leurs inscriptions, leurs emblèmes, leurs devises, & tous les autres ornemens qui les devoient accompagner, & qui estoient différens selon la diversité des lieux où chacun de ces arcs devoit estre placé. Des cinq il n'y en a eu que quatre qui ayent esté exécutez.

Le premier qui fut dressé à l'avenüé du faubourg des Cordeliers, par où les Princes entrèrent, estoit une espece de forest d'orangers, de citronniers, de grenadiers & d'autres arbres qui croissent en Provence. Ces arbres estoient chargez de fleurs & de fruits; & des amours sembloient en cueillir & en jeter sur les pas des Princes. Sur les pedestaux de l'un & de l'autre costé de l'arc, on voyoit deux statuës; l'une de la Provence, & l'autre de la Ville d'Aix, avec des corbeilles remplies de fleurs & de fruits, pour marquer la tranquillité & l'abondance dont cette Province a jouï pendant les dernieres guerres.

Le second Arc qui fut placé auprès de la porte des Augustins, representoit l'Histoire de Raimond Berenger V. dernier Comte

de Provence, & celle de ses quatre filles qui furent toutes quatre Reines. La premiere qui s'appelloit Marguerite, fut mariee à saint Louis Roy de France. La seconde qu'on nommoit Eleanor ou Helione, épousa Henri III. Roy d'Angleterre. Sance qui étoit la troisième, après avoir esté fiancée avec le Comte de Toulouse, fut enfin mariée à Richard frere du Roy d'Angleterre, qui prit la qualité de Roy après la mort de son frere; & qui fut élu Empereur. Beatrix la quatrième, fut nommée heritiere de la Comté de Provence par Berenger son pere, & mariée à Charles d'Anjou Roy de Naples, frere de saint Louis. On voyoit ces 4. Princesses avec leur Pere, représentées sur cet arc; & on y lisoit des Inscriptions, dont l'application estoit faite avec beaucoup d'art au sujet de la Feste.

Le troisième Arc qui fut placé au bout de l'allée du côté droit du Cours près des Carmelites, representoit une Cour de Parlement d'Amour. M. Galaup pour expliquer ce que c'estoit que ces Cours de Parlement d'Amour, dont il est parlé dans l'Histoire de Provence, remonte jusques à l'origine de la Poésie Provençale, qui avoit donné occasion à l'érection de ces Cours. Il dit que depuis que les peuples du Nord se furent répandus dans les Provinces de l'Empire Romain, les belles lettres & la politesse en furent entièrement bannies. La Poésie Grecque & Latine n'estant plus en usage, les beaux Esprits commencerent vers la fin du dixième siecle à cultiver une autre sorte de Poésie en Langue Vulgaire; en joignant la rime à la mesure des vers dont il leur restoit encore quelque idée. M. Galaup pretend que ce furent les Provençaux qui inventerent cette espèce de poésie, & qu'on nommoit ces premiers Poetes, *Troubadours*, ou *Trombadours*, du mot Provençal *Troubar*, qui veut dire *Inventer*. Ils composoient des *Chansons*, des *Tençons*, des *Sirventes*, des *Sonts*; des *Madrigales*, *Madrigales* ou *Murtingales*, & quelques autres sortes d'Ouvrages. Dans les Chansons ils celebrent les combats, les victoires & les amours des Rois & des Princes, & les galanteries des Seigneurs & des Dames de leur temps. Leurs *Sirventes* estoient proprement des Satyres, dans lesquelles ils reprochoient avec beaucoup de liberté, les vices des Usurpateurs & des Tyrans, le faste des Prelats, & l'hypocrisie des gens d'Egli-

se. Ils traitoient dans leurs *Tençons*, les questions d'amour, & les disputes des Chevaliers & des Dames sur ce sujet. Ils introduisoient en forme de Dialogue deux ou trois Poëtes, dont l'un ayant proposé la question, les autres disoient leur sentiment; & après avoir deduit toutes les raisons qu'ils avoient pour soutenir leur cause, ils convenoient de la faire juger par les grands Seigneurs & par les Dames de la Cour des Comtes de Provence; & comme ces questions estoient tres frequentes, les Dames se rendirent si habiles en cette matiere, qu'elles estoient consultées de toutes parts sur la decision de ces demêlez. Ce fut là ce qui donna occasion à ces Parlemens d'Amour, dont le premier tenoit ses Seances à Aix, ou dans quelque Chateau de la Province. Il y en avoit aussi un à Avignon, qui fut fort celebre sous le Pontificat de Benoist XII. Les Dames les plus illustres dont le Parlement d'amour de Provence estoit composé, estoient Stephannette Dame des Baux, Adelaïse Vicomtesse d'Avignon, Alaerte Dame d'Ongle, Hermessende Dame de Posquieres, Bertrande Dame d'Orgon, Mabile Dame d'Hieres, la Comtesse de Die, Rostagne Dame de Pierre feu, Bertrande Dame de Signe & Jauseraude de Claustral. Les Seigneurs & Chevaliers estoient Berard des Baux, Boniface de Castellane, Hugues de Lascaris, Reimond de saint Antoine, Ademar de Grignan, Bertrand de Puger, Luc de Grimaldi, Savaric de Mauleon, & plusieurs autres. Ce Parlement se maintint dans une grande autorité jusques à ce que Phanette de Gantelmes, tante de la belle Lauve si celebrée par Petrarque, en eut formé un second à l'imitation de celui de la Comtesse des Baux. Quand les parties n'estoient pas contentes des jugemens qui avoient esté rendus dans quelqu'un de ces Parlemens, elles en appelloient à un autre; & les arrests estoient sujets à revision. Il y avoit dans ces Parlemens des Presidens & des Presidentes, des Conseillers Clercs, des Conseillers & des Conseilleres laïques, un Avocat & un Procureur General, une Avocate Generale, des Greffiers, des Secretaires, & des Huissiers de l'un & de l'autre sexe. On trouve encore des Arrests rendus par ces Parlemens. Ils sont fort singuliers. Deux criminels ayant mal parlé des dons d'Amour, & de l'honneur des Dames, après avoir esté constituez prisonniers à la requeste  
des

des gens d'Amour furent condannez à estre fouëtz pendant 3. samedis. L'exécution en est faite par deux vieilles servantes , & les verges dont elles se servent sont de branches de Myrte , mêlées avec quelques roses. Ce sont là les fouës avec lesquels on punit les criminels en amour. Un amant qui avoit donné un fouflet à sa maitresse , & l'avoit trainée par les cheveux , est livré nud à quatre vieilles chambrières , pour estre mis dans une couverture prise dans la prison ; & après y avoir esté vané , est jeté dans un champ plein d'orties & de chardons , & ensuite banni du Royaume d'Amour , du service des Dames , & ses biens confisquez. Quelques Auteurs ont pretendu que ces arrets étoient poetiques ; mais M. Galaup, après quelques autres , soutient au contraire qu'ils estoient serieux ; & qu'on les faisoit executer , tant en matiere civile que criminelle. Ce troisieme arc ayant été orné avec les portraits des principaux Officiers du Parlement d'Amour , & avec des tableaux qui representoient des histoires galantes ; M. Galaup joignit à toutes ces decorations des vers & d'autres Inscriptions ingenieuses qu'on peut voir dans son livre.

Le quatrième Arc placé auprès du Palais , representoit la Deesse Themis dans son sanctuaire , & la maniere dont la justice s'est rendue dans la Ville d'Aix , depuis que les Romains y établirent une colonie.

Le cinquième dont on trouve icy la description , devoit représenter l'herésie détruite ; mais, comme nous avons déjà dit, il ne fut point executé. On trouve encore dans ce livre la relation de la réception qui fut faite aux Princes dans la Ville d'Aix le 5. de Mars 1701. avec les harangues qui furent prononcées dans cette occasion.

#### INSTRUCTIONS DE S. CHARLES BORROME'E

*Cardinal du titre de Sainte Praxede , Archevesque de Milan, imprimées par l'ordre de son Eminence Monseigneur le Cardinal de Noailles Archevesque de Paris. A Paris , chez Louis Josie , rue S. Jacques. 1702. in 12. pagg. 128.*

Ces Instructions sont precedées du Mandement de Monseigneur le Cardinal de Noailles Archevêque de Paris , conté-  
1702. Aaaaaa

nant d'excellens avis pour les Confesseurs de son Diocèse. Il les avertit que le remède des Sacremens pour estre salutaire, doit être donné à propos ; qu'il faut que ceux qui sont chargez de le distribuer, ayent assez de lumiere pour connoître quand ils doivent l'appliquer, & assez de force pour le refuser, quand on n'est pas disposé à le recevoir : Que les dispensateurs des Mysteres ont le pouvoir de remettre & de retenir les pechez ; mais qu'il ne leur est pas permis de retenir par dureté ce qu'ils doivent remettre, ni de remettre par ignorance ou par foiblesse ce qu'ils doivent retenir. Il blâme ces lâches Ministres qui par complaisance, ou par crainte, ou par intérêt, delient ce qu'ils devroient lier ; & ceux qui par un zele amer, par une humeur trop severe éloignent des Sacremens, ceux qui sont en état d'en profiter. Il les exhorte à suivre un temperament salutaire, qui consiste, selon la maxime de saint Gregoire, à n'avoir rien de rude dans sa fermeté, ni rien de relâché dans sa douceur. Il leur recommande de n'estre pas de ces Ministres foibles, qui par une lâche complaisance flattent les ames dans leurs mauvaises habitudes ; & de n'être point aussi de ces Ministres durs, qui par une rigueur excessive, éloignent les ames de la penitence. Il leur marque que pour unir ces deux qualitez, il faut qu'ils ayent une intention droite & une doctrine pure ; qu'ils ne cherchent point leur propre interest, mais la gloire de Dieu, la sanctification des ames, & leur propre salut ; qu'ils s'instruisent des lumieres nécessaires dans l'Ecriture sainte & dans la Tradition, & non dans les Auteurs modernes qui ont fait des traitez sur les cas de conscience ; parce que la plupart semblent n'avoir eu d'autre dessein, que d'affoiblir les regles de l'Evangile. Enfin il leur propose pour regle de leur conduite, les instructions de saint Charles Bortomée.

LES LETTRES DE S. BERNARD TRADUITES EN  
*françois sur l'Edition nouvelle des Peres Benedictins de la Congregation de S. Maur, avec des notes sur les points d'Histoire, de Chronologie, & autres qui peuvent avoir besoin d'éclaircissement. Deux Tomes. A Paris chez Guillaume Valleyre. 1702.*  
 in 8. Tom. 1. pagg. 524. & Tom. 2. pagg. 490.

**L**E style sententieux & figuré de saint Bernard, rend ses ouvrages tres difficiles à traduire en notre Langue. Monsieur



le Roy n'a pas pu néanmoins souffrir que pendant qu'en fait « parler poliment en notre langue tant d'Auteurs étrangers, on ne « gligeât un Saint compatriote, un Pere de l'Eglise né, élevé, & « mort au milieu de la France. Il a choisi les lettres de ce Pere, « qui selon son sentiment, égalent celles des premiers Peres en « solidité, & les surpassent peut-être par la douceur de style, & « par la variété des sujets. Comme il n'y a point eu d'affaire con- « siderable dans l'Eglise du tems de saint Bernard, à laquelle ce « grand Abbe n'ait eu part, ses lettres contiennent presque toute l'histoire de son temps : Mais on y voit, ce qu'on en doit en- « core plus estimer, l'esprit, le cœur, les sentimens de ce grand homme, qui possédoit la science des Saints dans la perfection. La Version que M. le Roy en a faite est également élégante & fi- « dele. Il s'est appliqué à bien exprimer la pensée de l'Auteur, & a conservé autant qu'il a pu le tour de ses pensées, & la manie- « re dont il s'exprime, qui a assez de rapport avec le style François du bel usage d'apresent.

SERMONS SUR TOUS LES DIMANCHES DE L'AN-  
née, en trois Tomes. A Paris chez Charles Robustel. 1701. in  
12. Tom. 1. pagg. 484. Tom. 2. pagg. 712. Tom. 3. pagg. 665.

**L**E grand nombre de Sermons que l'on donne tous les jours au public, n'empêche pas qu'ils ne soient recherchez & bien vendus. C'est une preuve de l'utilité qu'il y a que ces ouvrages se multiplient, & du fruit qu'ils font dans le monde. En effet on ne sçauroit trop fournir de matiere pour la predication de l'Evangile, & pour l'instruction du peuple : Ce qui est échappé à l'un, se trouve relevé par un autre. Tel Predicateur traite un sujet auquel les autres n'ont pas pensé. L'un est plus éloquent, l'autre est plus simple ; l'un est plus serré, l'autre plus étendu. Il y en a de profonds pour les Sçavans, & de populaires qui font à la portée de tout le monde. Enfin cette variété de sermons répond à la variété des goûts & des dispositions des lecteurs. Il ne sçau- roit donc y avoir trop de sermons, pourvû que la parole de Dieu y soit annoncée dans sa pureté & avec dignité. C'est ce qu'on trouvera dans ceux-ci, où il y a non seulement de la solidité,

mais encore du tour, de l'éloquence & de la force.

TRACTATUS THEOLOGICUS DE NATURA ET  
Grati in materia de virtutibus &c. Editore D. Paulo Anto-  
nio Th. P. P. in Fridericiana Academia & Consist. Hale  
M. DCII. C'est-à-dire, *Traité Théologique de la Nature & de la  
Grace en ce qui concerne les vertus &c. Par Paul Antoine  
Professeur en Théologie.* A Hall. 1702. in 4. pagg. 154.

**L**E but que se propose l'Auteur de cet ouvrage, est de mon-  
trer que la corruption de l'homme est si grande, qu'il n'y a  
que ceux qui sont regenez, qui puissent faire des actions de  
vertu; & que toutes les œuvres de ceux qui n'ont point la foi,  
sont des pechez. Il y combat aussi en passant la liberté de l'hom-  
me; & soutient que la concupiscence est un peché, non seule-  
ment dans ceux qui ne sont pas en état de grace, mais même  
dans les regenez, quoi qu'il ne soit pas imputé à ceux-ci. Il  
dit d'assez belles choses sur la différence de l'homme corrompu  
& de l'homme regené qui ne sont pas fort concluantes pour  
son système. Cet ouvrage est chargé de quantité de citations  
d'Auteurs modernes, & principalement de Luther & de Jansen-  
ius. L'Auteur y fait aussi entrer les disputes sur la Grace, sur  
le Quietisme, sur le livre des Maximes des Saints, & quanti-  
té d'autres questions qui n'ont pas beaucoup de rapport à son  
sujet principal.

LIVRE NOUVELLEMENT IMPRIME.

AVIS POUR LA CONDUITE D'UNE AME QUI  
*vent esre à Dieu.* A Paris chez la Veuve Claude Barbin. 1702.  
in 16. pagg. 236.

*Fautes survenues dans le precedent Journal.*

Pag. 440. ligne 5. à l'Igienne, lisez à l'Hygienne.

Pag. 445. ligne 7. schyres lisez schirres.

A PARIS,

Chez JEAN CUSSON, rue saint Jacques, à l'Image  
Saint Jean-Baptiste. *Avec Privilege du Roy.* 1702.

# LE JOURNAL

## DES

# SCAVANS

Du LUNDY 17. JUILLET M. DCCII.

---

ACTA OMNIA CONGREGAT. AC DISPUTATIONUM,  
 quæ coram SS. *Clemente VIII.* & *Paulo V.* Summis Pontificibus sunt celebrata in causâ & controversiâ illâ magnâ de Auxiliis divinæ Gratiæ, quas disputationes Ego *F. Thomas de Lemos* eadem gratiâ adjutus sustinui contra plures ex Societate. Lovanii. C'est à dire, *Actes des Congregations & des disputes tenuës en presence des Souverains Pontifes Clement VIII. & Paul V. touchant la grande controverse des secours de la Grace divine que moy Fr. Thomas de Lemos ay soutenues, aidé de cette mesme Grace, contre plusieurs Jesuites.* A Louvain, & se trouve à Paris, chez Jean Musier, rue S. Jacques. 1702. in folio coll. 1364.

Ce n'est point ici une Histoire de la Congregation de *Auxiliis* composée par un Auteur moderne, comme l'Histoire du Pere Sery; C'est le Journal écrit par le P. de Lemos, de tout ce qui se disoit dans les disputes qu'il avoit avec les Jesuites en presence des Papes Clement VIII. & Paul V. On a mis à la tête une Preface sur la vie & sur les écrits du Pere de Lemos. Il étoit de l'illustre famille des Lemos d'Espagne. Il naquit à Ribadavia, Bourg en Gallice, l'an 1545. Il entra jeune dans l'Ordre des Dominiquains, & s'appliqua entierement à l'Etude de

1702. B b b b b b

la Theologie. Il estoit à Valladolid, lors que les contestations sur la Grace commencerent par la dispute entre le Dominiquain Nunno & le Jesuite Padilla. Lemos y entra pour sa part & soutint les sentimens des Dominiquains dans des disputes publiques, dans lesquelles il s'acquit tant de reputation, qu'il fut envoyé au Chapitre General de l'Ordre qui se tenoit à Naples l'an 1600. Il y feutint une These de la Grace le 21. May, & y défendit la doctrine de S. Thomas & de S. Augustin avec tant de suez, qu'il fut choisi pour aller à Rome soutenir cette cause comme. Il y arriva dans le temps qu'après le second examen des Propositions de Molina, les Consultants travailloient à revoir la Censure. Il fit alors quelques écrits, & entra ensuite en lice avec le P. Alvarez contre les Peres Cobos & Arrubal dans les Congregations particulieres qui se tinrent en 1601. devant les Consultants. Ces disputes ayant continué dans les Congregations tenuës en presence des Papes Clement VIII. & Paul V. & des Cardinaux, Lemos y fut le seul disputant de la part des Dominicains contre les Jesuites Valentia, Vastida, Arrubal & Salas depuis la premiere Congregation qui fut la seule dans laquelle Alvarez disputa jusqu'à la fin des disputes. Elles lui acquerirent tant de reputation, que le Pape & le Roy d'Espagne luy offrirent des Evêchez : mais son humilité luy fit refuser l'Episcopat. Il accepta seulement la charge de Consultant General, & une pension que le Roy Catholique luy donna, & passa le reste de ses jours à Rome dans le Convent de la Minerve, où il mourut le 23. Août 1629. âgé de 84. ans.

On avoit déjà son Livre intitulé *Panoplie de la Grace*, imprimé à Liege en 1676. L'Ouvrage que l'on donne presentement au public, est imprimé sur une copie faite sur l'Original écrit de la main de Lemos, qui est à Paris entre les mains d'une personne à qui il y a plus de 50. ans qu'il a esté remis par le P. Fr. Vermeil Dominicain de Douay qui l'avoit apporté de Rome. Il en fait mention dans son Livre intitulé, *Clef Royale, sur la premiere Partie de S. Thomas*, imprimé en 1650. & l'a reconnu pardevant Roger Notaire Apostolique & Greffier de l'Archevêché de Paris, par un Acte du 30. Juillet 1651. On y voit les écrits de Clement VIII. signez de la main de ce Pape, aussi-bien que la

Question proposée par Paul V. Celuy qui a eu soin de l'Edition de cet Ouvrage, l'a divisé en trois parties. La première contient les douze écrits de Clement VIII. La seconde les trente sept disputes sous Clement VIII. & la troisième, les dix autres sous Paul V. Il y a mis des Titres & quelques notes marginales. Les autres écrits de Lemos dont il est fait mention dans la Preface, sont ou perdus ou cachez dans quelque Bibliotheque.

Les écrits de Clement VIII. contiennent simplement les questions qu'il proposoit à examiner aux Congregations, à l'exception du sixième, qui est un recueil de Passages de S. Augustin pour prouver quinze Propositions sur la Grace efficace. Ces écrits sont suivis des Reponses que les Dominiquains & les Jesuites firent par écrit aux Questions proposées par le Pape. Le reste de l'Ouvrage contient une simple narration de tout ce qui a été dit soit par Lemos, soit par les Jesuites, soit par les Papes & les Cardinaux dans toutes les Congregations tenues en presence de Clement VIII. & de Paul V. Cette narration est écrite avec beaucoup de naïveté; Lemos y rapporte jusqu'aux moindres circonstances. On voit par ces disputes, qu'il étoit fort versé dans la lecture de S. Augustin & de ses Disciples; qu'il avoit leurs passages tres presens; qu'il estoit bon Scholastique, modeste, & moderé, mais ferme & pressant dans la dispute. Il seroit à souhaiter qu'il eût parlé plus poliment, & que son stile fût plus élevé & plus éloquent.

## LE CHRETIEN PHILOSOPHE QUI PROUVE COM-

*bien sont certains; & conformes aux lumieres communes du bon sens, les premiers principes sur lesquels sont fondées les veritez de la Religion, & de la Morale de l'Evangile, que le S. Esprit a écrits par sa grace dans le cœur du véritable Chretien.*

A Lyon, chez la veuve de Benoist Coral: & se vend à Bruxelles chez Josse de Griecq. 1701. in 12. pagg. 608.

**L'**Auteur de cet Ouvrage declare d'abord, qu'il ne lui donne point le Titre de *Chretien Philosophe*, dans le dessein d'y prouver qu'il soit possible qu'il y ait dans le monde de véritables Chretiens qui le soient devenus sans le secours de la grace de Jesus-Christ, seulement par le motif de leur raison, „

» & par les efforts purement naturels du libre-arbitre. C'est  
» pourquoy il proteste pour prevenir le mauvais soupçon, que  
» l'équivoque de ce Titre de Chretien Philosophe, pourroit don-  
» ner à plusieurs, qu'il croit au contraire qu'il n'y a que la gra-  
» ce surnaturelle, & miraculeuse que Jesus-Christ nous a me-  
» ritée, qui soit capable & suffisante pour commencer à sancti-  
» fier le cœur de homme; & qui, en ôtant à ses inclinations na-  
» turelles le poids dominant de la corruption, & du deregle-  
» ment, où elles sont tombées par le péché, puisse faire de  
» véritables Chrétiens. Ce qu'il pretend montrer, c'est que la  
» lumiere de l'Evangile s'accorde parfaitement avec celle du bon  
» sens, que le Createur donne à tous les hommes; & que les  
» maximes de Jesus-Christ nous a enseignées, ne sont contrai-  
» res qu'au dereglement des inclinations de la nature humaine,  
» que ce dereglement ne détruit pas; comme il n'a pas entie-  
» rement renversé, ni ruiné le bon sens, quoy qu'il l'affoiblisse  
» beaucoup. Car quelque corrompues que soient ces inclinations  
» & quelque affoibli que soit ce bon sens par le péché, cependant  
» il naît de celui-cy assez de lumiere; & ces inclinations ont cer-  
» tains restes de mouvement naturel, qui comme la Loy de  
» Moïse, suffisent pour faire connoître & sentir à l'homme son  
» égarement, & luy faire approuver comme vérité ce que l'E-  
» vangile nous enseigne, quoy que ni ce bon sens par ces lu-  
» mieres, ni ces inclinations par ce qu'il y a de naturel dans leurs  
» mouvemens, ne suffisent jamais pour luy faire aimer la prati-  
» que de l'Evangile, ni pour luy faire surmonter la corruption  
» qui est dominante dans ces inclinations, dont le poids le dé-  
» tourne de son devoir, & le met dans l'impuissance de com-  
» mencer l'ouvrage de son salut, s'il n'est prevenu de la grace  
» de Jesus-Christ.

L'Auteur fait une longue Dissertation en forme de Preface;  
pour étendre & pour developper ce principe. Venant en suite à  
l'exécution de son dessein, il n'entreprend point de prouver l'ex-  
istence de Dieu; & rend deux raisons pour lesquelles il s'ab-  
stient de le faire: La premiere, parce qu'il faudroit n'avoir  
que cette vérité en vue: La seconde, parce qu'il suppose que  
cette vérité est avouée & reconnue generalement de tout le  
monde;

monde ; consentement dont il tire des preuves de l'Existence de Dieu. Mais ayant touché assez legerement cette matiere , il fait son capital de traiter amplement de l'amour de Dieu, & de combattre le sentiment de ceux qui distinguent le pur amour de Dieu de celui de la Beatitude & de la vie éternelle. Il établit pour principe que le mouvement de l'inclination à le beatitu- « de que Dieu donne à tous les hommes , est un mouvement » invincible , & qui n'a jamais laissé personne dans l'indifferen- « ce ou de le suivre , ou de le rejeter en faisant ce qui luy dé- « plaît. D'où il tire cette conséquence , que la liberté naturelle, « & qui est essentielle à la volonté de l'homme, ne consiste point « dans une indifférence à faire ce qui actuellement nous plaît « plus. De cette supposition que ni la liberté des uns , ni celle « des autres ne consiste point essentiellement dans l'indifférence, « il tire cette conclusion , que c'est une illusion de s'imaginer « que la liberté de l'état présent de l'homme consiste dans l'in- « différence , à moins que par cette indifférence on n'entende ce « que S. Augustin accordoit aux Pelagiens, une possibilité de na- « ture , c'est à dire la nature même en tant qu'elle est capable de « recevoir la grace, comme elle l'est de la perdre ; & de faire la « loy de Dieu avec le concours de cette grace, ou de ne la pas « faire , quand elle en est privée. Il soutient que c'est une erreur « scandaleuse, & qui fait tomber dans plusieurs autres , de croire « que la charité parfaite exclut les mouvemens naturels. Il rejette « les suppositions suivantes : Que notre ame a deux parties ; que « celle que l'on appelle supérieure , est non seulement separable « de l'inférieure ; mais que dans les justes elle est indifférente & « aux mouvemens de la grace , & à ceux de la partie inférieure « de l'ame , que Molinos appelle les mouvemens de la nature , « ou naturels : Qu'il n'y a dans les justes que cette partie infé- « rieure qui soit sensible , & qui consente au plaisir de la grace « par un mouvement naturel d'amour que la charité parfaite ex- « clut de la partie supérieure , où elle domine & agit seule : Que « la partie supérieure de l'ame des justes , est souvent tres unie « & tres attachée à Dieu pendant que l'inférieure fait les actions « les plus honteuses & les plus criminelles : Que la partie supé- « rieure de l'ame des justes est indifférente à tout ce qui arrive à «

» l'inférieure , & qu'elle la laisse faire en l'abandonnant à ses  
 » mouvemens & à ses inclinations. Il croit que pour détruire  
 » toutes ces suppositions , il suffit de faire reflexion que notre  
 » ame est indivisible , & qu'elle n'a point à proprement parler ,  
 » de parties : Que l'on appelle partie supérieure de l'ame , les  
 » actes qui viennent immédiatement de l'ame , & qui ont pour  
 » cause & pour fin , des objets spirituels : Et que l'on appelle  
 » au contraire , partie inférieure , les actes de notre ame qui sont  
 » corporels, c'est à dire, qui ont pour cause occasionnelle & pour  
 » fin, des objets corporels. Selon cette idée , ces deux noms ne  
 veulent dire que l'ame qui agit différemment. L'Auteur tire de  
 cette doctrine vingt-quatre Propositions , qui tendent toutes à  
 montrer que l'amour de Dieu le plus pur renferme nécessairement  
 l'amour de notre beatitude. Il combat ensuite les erreurs  
 & les illusions des Mystiques , qui se rapportent toutes à cette  
 maxime , Que l'amour de charité ne peut avoir pour motif l'a-  
 mour de son bonheur. Il attaque sur ce point l'Auteur du Li-  
 vre des Maximes des Saints , & a si fort à cœur cette matiere ,  
 qu'oubliant le dessein qu'il s'étoit proposé , il employe le reste  
 de son ouvrage à détruire les principes des Mystiques sur l'amour  
 pur & desintéressé. Il donne néanmoins dans le dernier arti-  
 cle des preuves de l'existence de Dieu tirées de notre ame , &  
 soutient qu'elles sont préférables à toutes celles que l'on tire des  
 estres corporels.

#### NOVA DISQUISITIO LEGALIS DE FRUCTIBUS IN

Hypothecaria aut salviano restituendis ad legem si fundus §.  
 interdum, ff. de pignoribus. Opus Theoricis & Practicis Ho-  
 diernis omnino necessarium. Cum variis disputationibus cir-  
 ca sequestrationes , oblationes , cautelam Angeli , Ægidia-  
 nam , Doctorellos , aliisque juris selectis quæ facili methode  
 disceptantur & resolvuntur. Adjectis quæstionibus de statu  
 Ecclesiastico extra partes Italiæ. De tribunalibus Excellen-  
 tissimi D. Vicelegati Avenion. Illustrissimi D. Primicerii.  
 Reverendi D. Vicegerentis. Cum speculo illustriorum juris  
 Interpretum , qui per quatuor sæcula Professi , vel Interpreta-  
 ti sunt in celebri ac famosa Universitate Avenionensi. Et



denique cum Tractatu de jure publico, legum prædicarum Theorem & Politicam legalem ad sua principia revocans, materiam criminalem, Astrologiam licitam vel illicitam complectens, cum variis quæstionibus ad usum forensem frequentioribus accommodatus, maxime in libros Justiniani Codicis IX. X. XI. XII. Authore Prænobili viro Paulo de Cadecombe J. U. D. Advocato in auditorio Principis Avenionensis, sacri Palatii & Aulae Lateranensis milite & equite Torquato, Comite Palatino dudum in civitate Avenionensi pluries Judice ordinario. Nunc Judice & Commissario Generali Gabelarum ejusdem civitatis Aven. perpetuo. Avenione apud Philippum Offray, Typographum & Bibliopolam in vico vulgo dicto Portail, Magnanen. C'est à dire, *Nouvelle recherche de droit concernant la restitution des fruits dans les actions Hypothecaires & Possessoires, avec plusieurs dissertations touchant les Sequestres, les Offres, la Cautèle d'Angelus, la constitution Egidienne, les Docteurs d'honneur &c. A quoy l'on a ajouté des questions de l'état Ecclesiastique hors de l'Italie, des Tribunaux de M. le Vicelegat, Primitier & Vicegerent d'Avignon; avec une Lettre des Docteurs les plus celebres qui ont enseigné pendant les quatre derniers siècles dans l'Université d'Avignon, & un Traité du droit public sur les quatre derniers Livres du Code de Justinien, par M. de Cadecombe Docteur ès Droits, Avocat &c.* A Avignon, chez Philippe Offray, Imprimeur & Libraire. 1702. in fol. part. 1. pagg. 141. part. 2. pagg. 171.

**L**E Jurisconsulte Marcian, qui vivoit sous l'Empereur Antonin, a décidé en la loy *si fundus 16. §. interdum* au Digeste de *pignoribus*, que le detrempteur de la chose hypothéquée doit estre condanné à la restitution des fruits du jour de la contestation en cause. Un autre Jurisconsulte du même nom Napolitain & du dernier siècle, a prétendu au contraire, que les fruits n'étoient dûs dans l'action hypothécaire que du jour de la Sentence. Et comme l'opinion de ce dernier Jurisconsulte a trouvé des Sectateurs, & qu'elle a même commencé à s'introduire dans plusieurs Tribunaux, c'est pour combattre cette erreur

que M. de Cadecombe a composé ce premier traité, où il a découvert la source, le progrès & la fausseté de cette nouvelle Jurisprudence. Quoique cet Ouvrage contienne de sçavantes recherches, il pourra paroître moins utile à cause des matieres dont il traite qui sont fixées par notre usage, & qui ne sont agitées que dans les Tribunaux d'Italie & dans les Jurisdictions de la ville d'Avignon. Mais nous estimons qu'il n'y a personne qui ne lise avec beaucoup de plaisir & d'utilité, l'Histoire des Professeurs illustres qui ont enseigné dans l'Université d'Avignon depuis son établissement jusqu'à présent, qu'elle a été déclarée Université fameuse par deux Arrêts du Conseil Privé du Roy des 16. Novembre 1673. & 11. Avril 1674. qu'elle a obtenus contre l'Université de la ville d'Aix & qu'elle jouit en consequence des privileges des Universitez fameuses du Royaume.

La Cautele d'Angelus, dont il est parlé dans le titre, est une precaution inventée par Angelus de Perouse, appelé le Pere & l'Ange de la Pratique. Il étoit frere de Balde celebre Jurisconsulte. Ils vivoient dans le quatorzième siècle, & moururent tous deux le même jour. Les Cauteles sont des seuretez qui étant omises, peuvent causer un prejudice dont l'on auroit pu facilement se garantir en les observant. Quelques Docteurs ont fait des Traitez exprès de *Cautelis*, comme Cæpola, Ferratius, Fichardus & autres. Celle d'Angelus est en faveur des personnes qui veulent éviter la saisie & execution de leurs meubles pour les dettes d'autrui, comme un heritier beneficier pour les dettes du defunt, une femme mariée pour celles de son Mary, &c. La precaution qu'il y a à prendre en ce cas est, selon ce Docteur, de dresser un estat de ses meubles, & de le presenter au Juge; sur quoy on obtient des defenses, que l'on fait signifier à la Partie, avec assignation à certain jour & heure pardevant le même Juge pour voir ordonner que les defenses tiendront. Cette Cautele d'Angelus a lieu encore aujourd'huy dans les terres de l'obéissance du Pape, comme nous voyons par un Decret du Pape Innocent XII. du 13. Juillet 1692. où il en est fait mention; mais elle n'a jamais été pratiquée parmi nous.

La constitution Egidiennne fut faite en l'an 1352. par Ægidius ou Giles Cardinal Legat du Pape Innocent VI. dans tout l'État Ecclesiasti-

Ecclesiastique d'Italie & son Vicaire au temporel , pendant que le S. Siege étoit en la ville d'Avignon. Cette constitution porte que les Sentences intervenües sur le possessoire seront executées nonobstant l'appel. Le Pape Sixte IV. étendit cette Ordonnance à la ville de Rome & par tout ailleurs en l'an 1478. & Paul III. a confirmé en l'an 1538. la constitution de Sixte IV. La question est de sçavoir si ces constitutions lient les sujets du Pape de la ville & du territoire d'Avignon, n'en faisant point une mention expresse. L'Auteur pretend que ceux d'Avignon & de l'Etat Ecclesiastique hors de l'Italie ne sont point obligez à l'observation des constitutions du Pape , s'ils n'y sont spécialement denommez.

Ceux qui dans le titre du Livre sont nommez *Doctorelli* , ne sont que des Docteurs d'honneur & de nom, sans loy & sans Lettres ; c'est pourquoy ils sont appelez Docteurs *de la necessité*, Docteurs *monetae tonse* , parce que la necessité n'a point de loy, & que dans la monoye rognée il n'y paroît point de lettres. On examine la question , si ces Docteurs honoraires peuvent user des mêmes privileges qui ont esté accordez aux Docteurs veritables , comme de faire cesser le son des cloches , de déloger les Artisans , qui font du bruit avec indiscretion dans leur voisinage , d'éloigner les mauvaises odeurs & autres empêchemens de l'étude.

M. de Cadecombe traite à fond de la Jurisdiction des Privilegiez & des Juges conservateurs des Privileges des Universitez, avec les différentes opinions des Docteurs Ultramontains , lesquels pour prouver que dans le concours de deux Privilegiez , il faut recourir au Pape ou au Supérieur, se sont servis de cette comparaison tirée de la sphere celeste & qui a paru judicieuse à M. de Cadecombe. On en laisse le jugement au lecteur. Jupiter avoit accordé à un Chien le privilege de prendre tout le gibier qu'il poursuivroit , un Lievre avoit obtenu pareillement une sauvegarde & un privilege de n'estre jamais pris par les Chiens. Ces deux privilegiez s'étant un jour rencontrez au milieu d'une plaine , le Chien de poursuivre le Lievre , & le Lievre de fuir par timidité , qui est naturelle à cet animal : après une course longue & opiniatre , comme le Lievre se vit sur le

point d'estre pris & qu'il craignoit terriblement l'infraction de son immunité, il implora Jupiter à son aide. Ce Dieu étant venu à son secours pour terminer leur differend, il les enleva tous deux au Ciel, où ils sont placés au nombre des Constellations.

La seconde partie de ce volume comprend une analyse des Titres des quatre derniers Livres du Code Justinien sous le nom d'*Anaplerosis*, que M. de Cadecombe explique par le mot de *Paratitles*; mais il ne convient point de la signification que Cujas a donnée au terme de *Paratitles*, & pretend que ce ne sont point des sommaires de ce qui est contenu sous chaque Titre, mais des suppléments ajoutez à un titre, qui sont tirez des autres titres. Notre Auteur a, suivant cette dernière idée, inséré plusieurs reflexions & différentes questions dans l'explication des titres; il y a au commencement un avant-propos sur les jugemens publics concernant la Jurisdiction & la compétence des Juges, & l'on trouve sur le titre 18. de *maleficiis & mathematicis* un traité curieux de l'Astrologie licite, & de l'Astrologie superstitieuse; l'une qui est bornée aux causes naturelles, & qui consiste en la connoissance du mouvement des astres & de leur conjunction pour en découvrir les influences & les effets; l'autre qui est au dessus de notre intelligence & qui juge sans aucune certitude des actions dependantes de notre volonté & des accidens purement fortuits. L'Auteur fait voir que comme celle-cy est défendue par les constitutions des Papes Sixte V. & Urbain VIII. celle-là est autorisée par les sentimens des Peres & des Docteurs de l'Eglise, & par l'Ordonnance de Blois. Il la croit si nécessaire aux Medecins, qu'il ne leur est pas permis d'ignorer cette science sous peine de péché mortel, à cause de la connexité qui se rencontre entre les influences celestes & les humeurs du corps humain. Il cite les paroles *toutes d'or* du Pere Augustin d'Ancone Theologien & Religieux de l'Ordre des Hermites de S. Augustin, qui dit qu'une medecine ordonnée & prise sous des signes cholériques ne produit presque aucun effet, parce que les humeurs ne coulent pas, ou coulent avec peine; au lieu que les humeurs étant en mouvement sous des signes flegmatiques, l'operation est plus facile & la medecine plus efficace. Il y a dans le même traité un chapitre des sept Anges

moteurs des sept Planetes.

Ces *Paravilles* finissent au titre 30. des seditions, où l'Auteur parle en passant des Guelfes & des Gibellins; les explications des titres suivans du 9. Livre & des trois derniers sont apparemment reservées pour un second volume.

JOANNIS PHILIPPI BURGGRAFII DOCTOR. MEDIC.

Darmstad. Libitina ovans fatis Hygiæ, seu de Medicæ artis ac Medicorum præcipuis fatis. Dissertatio Epistolica, ad D.D. Fridericum Hoffmannum, Medic. Elector. Brandenb. Prof. Medicinæ, rerumque natural. in Academ. Hallens. Publ. & Ord. fautorem suum colendum. Francofurti ad Mœnum. Impensis Joh. David. Zunneri. 1701. C'est à dire, *Dissertation en forme de Lettre sur le sort de la Medecine & des Medecins, par Jean Philippe Burgraf, Docteur en Medecine, adressée à M. Frederic Hoffman, Medecin de l'Electeur de Brandeb. Professeur en Medecine &c. A Francfort sur le Mein, aux dépens de Jean David Zunnerus Libraire, à Francfort, 1701. vol. in 12. pp. 96.*

Ce Livre est une Histoire de la Medecine assez semblable, pour le dessein, à celle que le sçavant M. le Clerc a donnée au public, sous le nom simple & naturel d'*Histoire de la Medecine*. Il y a cette difference entre l'une & l'autre, que celle de M. le Clerc est fort étendue quoy qu'elle n'aille pas au delà de Galien, & que celle de M. Burgraf est fort courte quoy qu'elle ne s'arreste pas à Galien, & qu'elle rapporte encore les noms & la destinée des Medecins qui sont venus après. Mais pour nous en tenir à ce qui est contenu dans ces deux Ouvrages sur le sujet de la Medecine depuis les premiers commencemens jusqu'aux temps de Galien inclusivement, on peut dire que M. Burgraf nous donne icy en petit sous un titre fort long & dont nous n'avons traduit que la moitié, ce que M. le Clerc nous a donné en grand sous un titre fort court.

JOHANNIS ADOLPHI WEDELII PHILOS. ET MED.

Doct. Archiatri Ruthenici, Exercitatio Medica de Punctis Medicis. Jenæ, sumptibus Joannis Bielckii. Typis Christophori Krebsii. 1701. vol. in 4. pp. 32. C'est à dire, *Disserta-*

**L**Es Titres servent ordinairement à faire entendre les ouvrages ; ici c'est l'ouvrage qui fait entendre le Titre. Le point capital de l'Auteur dans cet écrit , est d'expliquer par le *point* la vertu des medicamens qui agissent en petite quantité , c'est à dire de faire voir que leur force consiste dans des parties tres subtiles. Il fait sur le *point* des preambules assez peu necessaires. Je ne crois pas , par exemple , que le public se soucie fort d'estre averti que *Point* vient de *Poindre* ; que ce mot signifie proprement la marque que laisse la picqueure d'un instrument aigu ; que le point est respectif ou absolu ; que les points sont caves ou pleins , subsistans par eux-mêmes ou adherans à d'autres corps ; que l'art a ses points aussi-bien que la nature ; que le corps en santé a ses points , qu'en maladie il a aussi les siens. Qui pourroit souffrir que pour faire un *Extrait* complet je donnasse ici des exemples de tous ces points , & que je disse , par exemple , que les grains de sable ou de poussiere sont des points subsistans par eux-mêmes , que les raches pointillées qu'on voit sur la superficie de quelques coquilles , ou sur les œufs de certains oiseaux , sont des points adherans ? &c. Je laisserai donc la moitié de l'ouvrage , que l'Auteur consume à de semblables reflexions , & je viendrai à l'autre , où il veut bien enfin traiter un peu son sujet. Les medicamens , dit-il , qui operent en petite quantité , agissent par des particules si subtiles , que ce sont de veritables points. La nature fait la plupart de ses mouvemens par les plus petits corps. Qu'y a-t-il de plus subtil que le feu ? & cependant quelle n'est point sa force ? Les astres n'ont de mouvement que celui que leur donne la matiere Etherée , ainsi qu'Hipocrate l'a reconnu dans le livre de *flatibus* , où il dit que le cours du Soleil & de la Lune vient de la matiere subtile. : *Sed & Solis , & Lunæ , & astrorum via est à spiritu.* La gravité des corps vient encore de la matiere subtile , selon le sentiment de la plupart des Philosophes. Mais sans sortir de nous-mêmes , qu'est-ce qui nous fait mouvoir , si ce n'est les esprits animaux qui remuent les muscles, Ce qui arrive presque par tout , arrive dans les Medicamens,

C'est

C'est dans les plus petites parties que consiste leur force ; & plus ces corpuscules ou ces points sont petits , & plus la force en est grande. La vertu de ces petites particules se demontre par les odeurs. Si cent personnes , par exemple , sentent une phiole de canelle , chacun en tirera par le nez quelques particules , & cependant le poids de l'huile ne sera point diminué. C'est de quoy les Chymistes rendent de bonnes raisons par la figure & le mouvement de leurs sels , de leurs soulfres & de leur mercure. La Philosophie corpusculaire est aussi dans cette occasion d'un grand secours. L'action des plus petites particules des medicamens paroit par l'effet de cette pierre qui se trouve dans le fiel des porcepics. On fait infuser seulement la pierre dans quelque eau distillée , & l'eau où elle a trempé fait suer abondamment , sans que la pierre ait perdu plus d'un ou de deux points de son poids. L'usage de ce remede est souverain dans les fievres malignes. M. Valentini , qui a donné les Pandectes de Medecine dont nous avons parlé dans le 28. Journal , a fait sur cette pierre un traité particulier que l'Auteur conseille de lire , & dont nous donnerons l'extrait dans quelques jours.

L'Opium qui opere en si petite quantité , poursuit notre Auteur , est un grand exemple de la vertu des corpuscules & des petits points contenus dans les corps. Mais rien ne marque plus cette vertu que le verre d'antimoine , qui sans diminuer de son poids sensible , communique à l'eau où il a trempé , une action si emetique.

Il ne suffit pas de connoistre la vertu des Medicamens , il faut sçavoir les appliquer ; & pour le sçavoir , on ne peut se passer de la connoissance des doses. Parmi les doses il y en a de si petites , qu'elles meritent d'estre appellées des points , & c'est le terme dont Perse s'est servi dans sa Satyre cinquième.

*Diluis belleborum certo comescere puncto ,  
Nescius examen , vetat hoc natura medendi.*

La connoissance de ces points est absolument necessaire pour la guerison des maladies , autrement un Medecin court risque de donner des doses qui excèdent. Ce n'est pas seulement au sujet des remedes interieurs qu'il faut avoir égard à ces points ,

mais encore au sujet des remèdes extérieurs ; car il ne faut quelquefois appliquer sur un mal que la dixième partie d'une goutte de liqueur , comme , par exemple , dans les petits ulcères des lèvres qui ne demandent qu'une petite particule , qu'un petit point d'esprit de sel. On voit par là que notre Auteur regarde comme un très grand point dans la médecine , de connoître les points.

PETRI BRINCH COLLEG. MEDIC INSPECT.

Chronologiae & Historiae Fl. Josephi examen quo 1. universa veteris Testamenti chronologia à creatione mundi ad usque mortem Herodis magni , qualis in scriptis Josephi impressis hodie extat , proponitur , & facta numerorum omnium in Josepho huc pertinentium , nec non versionis Bibliorum S. Graecae , & H. Vossii Chronologiae collatione examinatur , & quid veri , quid falsi habeat , declaratur. 2. Ex antiquitatibus Judaicis notantur & examinantur ea quae scriptoribus sacris V. T. parum consentanea sunt , aut saltem illis non memorata. Hafniae , impensis Joh. Justi Erythropili, Bibliopolae. 1701. C'est-à-dire, *Examen de la Chronologie & de l'Histoire de Fl. Joseph. &c.* Par Pierre Brinch &c. à Copenhague. 1701. in 4. pagg. 48.

**C**E qu'on donne icy au public n'est qu'une petite partie d'un grand ouvrage , dans lequel après avoir examiné les systêmes chronologiques de Scaliger , de Calvisius , du P. Petau , d'Usserius , de Simsonius , de H. Vossius , de Riccioli & de Marsham , on promet de fixer la véritable Epoque de la creation du monde , & de marquer la suite des temps jusques à l'Ere vulgaire de J. C. Cet essai contient l'examen de la Chronologie & de l'Histoire de Joseph. L'Auteur y prétend faire voir en quoy cet Historien convient avec la Chronologie de l'ancien Testament selon le texte hebreu , & en quoy il en est différent. Il le compare aussi avec la même Chronologie suivant les Septante. De cette comparaison il résulte , selon luy , que Joseph est un Historien fort peu exact , qu'il raconte souvent les faits d'une autre manière qu'ils ne sont rapportez par les Auteurs sacrez , qu'il leur est souvent contraire ; qu'on ne sçauroit rien tirer de certain de ses écrits pour la Chronologie ; qu'il se contredit luy-même dans la



supputation des temps, & que les sommes totales qu'il marque, sont différentes de celles qui résultent de l'addition des sommes particulières dont elles sont composées, & qu'enfin sa Chronologie est si defectueuse, qu'il n'est pas possible de découvrir quel a été son sentiment sur l'âge du monde. Il ajoute cependant que le jugement qu'il porte icy des écrits de cet Historien Juif, n'est fondé que sur l'état où ils sont dans les éditions ordinaires; qu'il n'a jamais lu de manuscrits, & qu'il seroit à souhaiter que quelque sçavant homme voulût entreprendre de les examiner avec soin, & de donner une bonne édition des œuvres de Joseph, comme on en a donné de celles de tant d'autres Auteurs qui ne sont ni si considérables, ni d'un si grand usage. Il est vrai que plusieurs habiles Critiques ont promis il y a déjà long-temps de rendre ce service au public. Mais jusques-icy aucun d'eux n'a encore exécuté sa promesse. Il faut espérer que M. Boivin l'aîné, qui s'applique à ce travail depuis long-temps, en viendra à bout, & qu'on verra enfin par ses soins une belle édition de Joseph avec de sçavans commentaires.

LETTRE DU R. P. ABBE' DE SEPT-FONTS, SUR  
*l'Histoire de la reforme de l'Abbaye de Sept-Fonts, par le Sr.  
Drouet. Du 14. May. 1702.*

**A**YANT annoncé l'Histoire de Sept-Fonts dans le 22. Journal de la présente année, nous ne pouvons pas nous dispenser d'avertir le public, que M. de Sept-Fonts la défavouë dans cette lettre : qu'il y declare qu'il n'a nulle part à cet ouvrage ; qu'il y a peu de faits où la vérité ne soit altérée, & où il n'y ait quelque chose de l'invention de l'Auteur. L'humilité de cet Abbé est un des motifs qui l'a porté à faire cette declaration : elle est si grande, qu'il croiroit, dit-il, scandaliser l'Eglise, s'il contribuoit en quelque maniere que ce fût à mettre au jour les miséricordes de Dieu sur ceux de sa maison. Le mieux qu'il leur puisse arriver, est que le monde les oublie, comme ils tâchent d'oublier le monde ; & qu'ils ne soient connus que de ceux que la grace de J. C. sçait bien appeller en ce lieu, sans qu'il soit besoin pour cela de faire des livres. Il est persuadé que le si-

lence est le parti qui convient à la profession de Moine , & qu'en se contentant de faire penitence , il devoit laisser dans le secret le peu de bien que ses freres ont fait depuis 40. ans. Il a , dit-il , appris de ses Peres que la fonction des Moines étoit de pleurer & non de parler ; de travailler à la conversion des pecheurs par leurs larmes , & non par des livres. C'est la raison pour laquelle il témoigne que le livre de M. Drouet l'a affligé plus qu'il ne le peut exprimer.

LA PRATIQUE DES DEVOIRS DES CUREZ , Composée en Italien par le Pere Paul Segnery, de la Compagnie de Jesus : traduite en François par le Pere Buffier de la même Compagnie. A Lyon chez Laurent Bachelu. 1702. in 12. pagg 539.

Cet Ouvrage contient des instructions utiles sur les devoirs & sur les fonctions des Curez. Il est écrit avec vivacité , plein de pensées brillantes & de comparaisons ingenieuses. On y trouve aussi quantité de belles sentences de l'Ecriture sainte & des Peres. La Morale en est pure & éloignée du relâchement. Il semble n'avoir rien perdu de sa beauté dans la traduction.

SERMONS SUR TOUS LES SUJETS DE LA MORALE chretienne , divisez en six parties &c. Par le R. P. Vincent Hondry , de la Compagnie de Jesus. A Paris chez Jean Bou-dot , Louis Coignard , & Guillaume Vandive. 1702. 204 voll. in 12.

*Faute à corriger dans le 29. Journal.*

Pag. 459. ligne 24. répondre, lisez reprendre. Pag. 466. ligne 25. Lauve , lisez Laure.

---

A P A R I S ,  
Chez JEAN CUSSON , rue saint Jacques , à l'Image  
Saint Jean-Baptiste. Avec Privilege du Roy. 1702.

# LE JOURNAL DES SCAVANS

§

Du LUNDY 24. JUILLET M. DCCII.

PRIERE POUR L'EGLISE DE LA CHINE, PSEAUME

*XIX. Raifons qui ont engagé à donner prefentement cette Priere. In 40. pagg. 33.*

Cette Priere eft d'un gente affez nouveau. C'eft une Paraphrafe du Pfeaume XIX. où l'Auteur s'eft donné la liberté d'ajouter des traits tres vifs contre la tolerance des cultes des Chinois : Par exemple , fur ces paroles : *Que le nom du Dieu de Jacob vous protege* , il ajoute : Ne vous attendez jamais « d'être protégés par les noms bizarres des Divinitez étrangères ; « noms obscurs & inintelligibles dont fe fervent les Payens aveugles pour invoquer des creatures impuiffantes en la place du « Createur. Sur le Verfet où l'on demande à Dieu qu'il fe fouviennne de tous les Sacrifices qu'on lui offre , l'Auteur fait cette reflexion : N'en offrez plus de ceux qu'il ne peut regarder qu'avec la derniere horreur , & dont il ne fe peut fouvenir qu'avec une fouveraine indignation. Qu'il oublie ce que vous en avez offert de ce genre-là dans les temps malheureux de votre ignorance : achevez vous-même d'en effacer promptement « chez vous jufqu'aux moindres traces. Ni *Baal*, ni *Dagon*, ni « *Confucius*, ni *Quinoan*, ne doivent point être placés dans fon « Temple , & vous attireriez fur vous tout le poids de fa colere, »

» si vous osiez encore participer à des Sacrifices dont il vous  
 » fait connoître l'impicté & le sacrilege. Le Verset 8. *Ceux-là*  
*se confient dans leurs Chariots , & ceux-ey dans leurs Chevaux ,*  
 » est rendu d'une maniere qui touche la conduite des Missionnai-  
 » res de la Chine. Les Grands du monde marchent avec pom-  
 » pe , & dans un appareil magnifique , montez sur des Chevaux  
 » richement ornez , ou traînez dans des Chars brillans dont  
 » l'or & les vernis precieux éblouissent les yeux des peuples qui  
 » les regardent. Et nous , peuvent dire les Saints Prelats qui  
 » vous gouvernent , nous n'avons pour nous , que le nom tout  
 » seul du Seigneur notre Dieu que nous invoquons. Nous l'in-  
 » voquons en effet avec une pleine confiance , & nous le con-  
 » jurons de ne pas permettre que les Puissans de la terre s'éva-  
 » nouissent plus long-temps dans leurs pensées , ni qu'ils conti-  
 » nuent à vivre dans l'oubli de ce qu'ils doivent au Souverain  
 » Maître qui les a faits & qu'ils sont.

L'Ouvrage qui suit , sous le titre de *Raisons qui ont engagé à*  
*donner presentement cette Priere* , est une Replique à la Répon-  
 se que les Jesuites avoient opposée à la Lettre de M. l'Evêque de  
 Tilopolis , dont il a esté parlé dans le XXVIII. Journal. On  
 commence par rapporter dans cet écrit toutes les démarches  
 que les Jesuites ont faites dans la poursuite de l'affaire qui est  
 pendante à Rome. On les accuse ensuite d'avoir retranché de  
 la Lettre de Monf. l'Evêque d'Afcalon , des choses qui ne leur  
 étoient pas favorables. On leur fait une *sommation tres sérieu-*  
*se de mettre au jour cette Lettre entiere.* On soutient que les  
 faits alleguez contre M. Maigrot sont calomnieux, ou du moins  
 incertains , puis qu'ils ne sont fondez que sur des relations ano-  
 nymes faites à Paris , ou sur des Lettres supposées. Après que  
 l'on a donné ces Réponses generales aux écrits produits dans  
 celui des Jesuites contre la Lettre de M. de Tilopolis , on ré-  
 prend plusieurs Articles de cette Lettre que l'Auteur de la Ré-  
 ponse a laissez sans replique. On pretend que Messieurs des  
 Missions Etrangères n'ont pas manqué de charité envers les Je-  
 suites , & on se rit du projet qu'on attribué à ces Messieurs d'a-  
 voir fait un complot secret pour perdre par leur credit & par  
 leurs richesses , la pauvre petite Societé de Jesus. Sur la plain-

re que les Jesuites font de ce que l'on écrit contre eux, on prétend qu'ils sont les agresseurs, & que tous les Ecrits des Messieurs des Missions Etrangères, ne sont que des défenses contre ceux des Jesuites, dans lesquels ils sont attaquez. On employe enfin heureusement une figure, que l'on appelle en Rhetorique *Concession*, en faisant semblant d'accorder aux Jesuites tous les avantages qu'ils peuvent souhaiter, pourvu qu'ils veuillent laisser juger l'affaire. Cet écrit est vif & plein de feu, & il ne paroît pas qu'on y ait beaucoup ménagé les Jesuites.

JUSTI CHRISTOPH. SCHOMERI, D. EXEGESIS IN

Epistolas S. Pauli ad Hebræos, Jacobi, & partem prioris Petri &c. Rostochi &c. MDCCI. C'est à dire, *Exposition de l'Epitre de S. Paul aux Hebreux, de l'Epitre de S. Jacques, & d'une partie de la premiere Epitre de S. Pierre. Par Juste Christophle Schomer.* A. Rostoch &c. 1701. in 4. pagg. 164.

**L**E Docteur Jean Fecht qui a pris soin de l'Edition de cet Ouvrage, a mis à la teste une Preface, dont le but est de prouver que les Professeurs en Theologie ne doivent pas seulement exciter à l'Etude de l'Ecriture Sainte, mais aussi inspirer la pieté. Il s'y plaint que dans sa Communion l'on ne traite pas la Theologie Morale avec assez d'étendue; qu'on n'y a que des abrezgez informes ou des cas de conscience traitez separement & sans ordre. D'un autre costé il n'approuve pas l'usage qu'il attribue à l'Eglise Romaine, de commencer l'Etude de la Theologie par la Morale. Il ne louë ny n'approuve le grand nombre de Livres de Theologie morale que les Docteurs Catholiques font paroître continuellement; mais il dit que c'est une honte aux Protestans de souffrir une étrange disette de ces Livres pendant que les Catholiques Romains n'en ont que trop. Il ajoute qu'il y a parmy les Protestans une infinité de Livres, d'Homelies & de Prieres; mais ce qu'il demande est un Corps complet de Theologie. Il remarque qu'il y a déjà du temps que Samuel Bohlius a composé une Morale en forme de commentaire sur les Proverbes de Salomon: que depuis Christophle Schomer qui étoit l'ornement de l'Academie de Rostoch, a fait

un traité intitulé, *Essay de Theologie Morale*, & qui n'auroit rempli l'attente des gens de bien sur ce sujet, si Dieu lui eût donné une plus longue vie. Le Docteur Fecht continuë ensuite à faire voir qu'un Professeur en Ecriture Sainte ne doit pas seulement instruire ceux qui l'écoutent, de la connoissance de Dieu & des Mysteres, mais qu'il doit encore leur apprendre la pratique des vertus Chretiennes, non seulement en leur donnant des avis & des preceptes, mais encore en leur enseignant les principes de la Theologie Morale. Il veut aussi qu'un Docteur en Theologie enseigne la Morale par son exemple, & croit qu'il ne scauroit avoir de solide érudition qui ne soit accompagnée de piété.

L'Auteur du Commentaire sur l'Épître aux Hebreux, traite dans le Prologue de l'autorité de l'Auteur & du sujet de cette Épître. Il remarque que quoy que l'Eglise ait esté du temps sans la mettre au rang des Livres Canoniques, les Grecs l'ont toujours reconnuë, & que S. Clement Romain l'a citée. Il soutient contre l'avis de Luther & de plusieurs de ses disciples, que Saint Paul en est l'Auteur, & le prouve tant par les caracteres de celui qui l'écrit qui font connoître que Timothée étoit son compagnon, & qu'il avoit esté dans les liens, ce qui convient à S. Paul; que par la ressemblance du style, & par la conformité des pensées de cette Épître avec celles de S. Paul. Il fait voir qu'elle a esté écrite en Occident, & peut-estre à Rome, & probablement après la dernière prison de S. Paul. Il observe que les Hebreux à qui elle est écrite, sont les Juifs naturels convertis au Christianisme, dispersez en plusieurs lieux qui parloient Hebreu, & qui étoient par ce nom distinguez des Juifs Hellenistes. Il prouve quelle n'a pas esté écrite en Hebreu mais en Grec. 1. Parce que personne n'a jamais veu le Texte original Hebreu. 2. Parce qu'il y a des mots Hebreux expliquez en Grec dans le 7. chap. v. 3. Parce que dans le chapitre 9. l'Auteur tire un argument du mot Grec *διαθήκη* *Testament*, qu'il n'auroit pas pû tirer du mot Hebreu *Berith* qui signifie simplement une alliance. Schomer croit que la persécution des Juifs convertis, chasséz & dépouilleez par leurs freres, a donné occasion à cette Lettre, dont le sujet est, selon lui, de faire voir que J. C. étant un mediateur

diateur infiniment au dessus de ceux de l'ancienne Loy , on doit demeurer inviolablement attaché à son service.

Le Commentaire de Schomer est simple & naturel : Il y explique le sens du Texte en peu de mots d'une maniere tres claire. La Preface de son Commentaire sur l'Epître de S. Jacques est semblable à celle du Commentaire de l'Epître aux Hebreux. Il y examine d'où vient le nom d'Epîtres Catholiques. Il fait voir que l'Auteur de celle-cy est S. Jacques frere de Notre Seigneur. Il refute Luther & les Centuriateurs qui revoquent en doute l'autorité de cette Lettre : enfin il en fait l'Analyse.

La Preface sur le Commentaire de la premiere Epître de S. Pierre est plus courte. La seule question que Schomer y traite est, sçavoir d'où elle est écrite. Il tient que c'est de Babylone & non de Rome. Les Commentaires de ces deux Epîtres sont de même caractere que celui de l'Epître aux Hebreux. L'Auteur paroit sans prevention , il écrit d'une maniere assez dés-interestée.

On a mis à la fin un discours qu'il a prononcé après la mort de sa femme, où il reconnoît que les morts pouvoient avoir quelque connoissance de ce qui se passe parmy les vivans , & qu'ils offrent leurs Prieres à Dieu pour eux.

## ELOGE DU P. BOUHOURS, JESUITE.

**L**E P. Dominique Bouhours Jesuite , si renommé pour sa science dans la Langue Françoisë , est mort au College des Jesuites de Paris le 27. du mois de May de cette année 1702. âgé de soixante & quinze ans. Il estoit Parisien , & d'une bonne famille. Il fit ses études au College des Jesuites de Paris , & à seize ans entra dans la Societé. Il y enseigna les humanitez pendant quatre ans avec beaucoup de succès. De grands maux de teste , auxquels il fut sujet toute sa vie , & qui , dès lors , le rendoient incapable d'une forte application , obligerent ses Supérieurs à le tirer de cet employ , pour luy faire embrasser un genre d'estude qu'ils crurent , apparemment, plus doux & moins appliquant : Ils le firent estudier en Theologie. La quatrième année de son Cours il soutint deux Actes publics , après quoy on l'envoya à Tours enseigner la Rhétorique. Il fit là plusieurs jolies

Pieces latines qui commencerent à luy donner du nom. Il s'appliqua particulièrement à la Langue Françoisë, & la cultiva avec d'autant plus de soin, qu'il satisfaisoit en cela à une des obligations des Jesuites, qui, par leur Institut, sont non seulement tenus d'estudier la Grammaire Latine, mais encore de cultiver la Langue du pays où ils vivent, pour bien former à la traduction des Auteurs, les enfans qu'ils instruisent, & remplir mieux leurs autres fonctions. Le P. Bouhours s'acquitta si bien de ce devoir, qu'il devint un des plus illustres Grammairiens de son temps, ainsi que le montrent ses livres, qui ont toute la pureté & toute la delicatessë qu'on peut demander dans des Ouvrages bien écrits.

M. le Duc de Longueville estant mort, le P. Bouhours donna en françois une Relation de la mort de ce Prince. Cet Ouvrage qui fut son premier essay, confirma la bonne opinion qu'on avoit deja de la plume de l'Auteur.

La Cour ayant demandé deux Jesuites qui pussent inspirer aux Dunkerquois des manieres Françoisës, le P. Bouhours fut choisi pour ce sujet. Comme il aimoit les belles Lettres, il trouva encore du temps pour s'y appliquer. Il composa à Dunkerque les Entretiens d'Ariste & d'Eugene, si attirans par les graces de l'expression, & si celebres par la critique qu'en a faite sous le nom de Cleante, feu M. d'Aucour de l'Academie Françoisë. M. Colbert demanda ensuite le P. Bouhours, pour le mettre auprès de M. de Segnelay; & ce Pere revint alors à Paris, où peu après il fit contre Mess. de P. R. une Piece intitulée : *Lettre à un Seigneur de la Cour*, dans laquelle on ne put rien trouver à reprendre pour la pureté du stile & les regles du langage. C'est ce qu'on peut facilement reconnoître par une refutation qui en fut faite, où l'on n'a rien critiqué qui concerne la Grammaire, & la diction. Le P. Bouhours n'en demeura pas à cette premiere Lettre, il en donna bien-tost, sur le même sujet, une seconde, intitulée : *Lettre à Mess. de P. R. contre celle qu'ils ont écrite à M. l'Archevêque d'Ambrun*. Il ne fut pas moins correct dans celle-cy que dans l'autre, & s'il y donna lieu, comme dans la premiere, à quelques critiques, ce fut sur tout autre article que sur celuy de la Grammaire. Les ouvrages dont nous parlons ne sont pas



les seuls qui faissent voir combien le Pere Bouhours excelloit dans sa Langue ; on en peut juger par un grand nombre d'autres qu'il a composez : comme sont ses doutes & ses remarques sur la langue Françoisse, son Histoire du grand Maître d'Aubusson, la vie de saint Ignace, celle de saint François Xavier, celle de M<sup>e</sup> Bellefond, les Dialogues d'Eudoxe & de Philante sur la maniere de bien penser dans les ouvrages d'esprit, les lettres à une Dame de Province sur ces mêmes dialogues, les pensées chretiennes, qui sont outre cela remplies de sentimens de pieté, les pensées ingenieuses des anciens & des modernes, une lettre sur le peché Philosophique, les pensées ingenieuses des Peres de l'Eglise, la traduction du nouveau Testament. Ce dernier ouvrage, sur tout, est un chef-d'œuvre de delicatesse : on n'y trouve pas une expression negligée, pas une periode qui n'ait sa mesure, pas un mot qui ne soit du bel usage.

Quelque distingué que fût le Pere Bouhours par la politesse de ses écrits, il l'étoit encore plus par une qualité qui se trouve rarement dans les Auteurs : Il convenoit aisément de ses fautes. C'est un témoignage qu'il s'est rendu à luy-même dans l'avertissement du second volume de ses Remarques, où il dit, *Les Lecteurs verront qu'en ce qui regarde la Langue, je ne suis pas incorrigible, ni trop entêté de mes sentimens.* En effet il a fini ce volume par un aveu sincere de ce qui a esté bien repris là-dessus dans d'autres de ses livres, soit par Cleante, soit par M. Menage, soit par l'Auteur des reflexions sur l'usage present de la langue Françoisse. Il ne s'y est point fait une affaire de dire : J'ay tort, Mon censeur a raison, Il me reprend à propos, La critique est juste &c.

Le Pere Bouhours non content d'adopter les critiques de ses censeurs, a voulu encore estre son censeur luy-même. Pour cela, il a mis à la fin du livre dont nous parlons, un article exprés où generousement & de bonne foy, il se dedit publiquement de certains points qu'il reconnoist avoir avancez trop legerement & contre la verité. Je ne puis mieux, dit-il, « finir mon livre que par une retractation solennelle qui marque « au public que je ne suis pas fort attaché à mon sens, & que je « sçay me dedire quand il le faut. Je me retracte d'avoir écrit que « *Denuement* ne valoit rien, pas même en matiere de devotion ;

» & je veux faire là-dessus satisfaction aux devots , en avouant  
 » que je me suis trompé. J'ay un scrupule sur ce que j'ay dit que  
 » *pauvre* ne signifioit pas *paupreté*, quand on le mettoit avant le  
 » substantif. Je pensois que *reflechir* pour dire faire *reflexion* n'é-  
 » toit pas un trop bon mot , j'ay trouvé depuis que nos meilleurs  
 » Ecrivains l'employoient souvent. Il n'en faut pas davantage pour  
 m'obliger à me dedire. On voit par là combien le Pere Bouhours  
 aimoit la verité , & de quelle délicatesse de conscience il étoit  
 là-dessus.

Quoi qu'il ait dit , ainsi que nous venons de remarquer ,  
 qu'en ce qui regardoit la langue , il n'estoit pas incorrigible , ni  
 trop enteslé de ses sentimens , il ne faut pas croire qu'il bornast  
 sa docilité aux avis qu'on luy donnoit sur la Grammaire ; il l'é-  
 tendoit à tout ce qui pouvoit regarder son devoir. Lors que les  
 personnes en qui il se confioit luy avoient donné quelque sage  
 conseil , il faisoit bien-tôt voir par son exactitude à en profiter ,  
 qu'il ne tenoit qu'à eux de l'empêcher de manquer. C'est ce  
 qui a paru en quelques occasions , & entre autres dans la secon-  
 de édition de ses Dialogues d'Eudoxe & de Philante , où on  
 luy a fait retrancher sans peine certains vers de *Climene & de*  
*Sylvie* , qu'on luy avoit laissé rapporter avec de si grands éloges  
 dans la premiere Edition. Le Pere Bouhours avoit un naturel  
 tres heureux ; il estoit doux , facile , complaisant : aimant , sur  
 tout , avec tendresse sa compagnie , dont les interets luy étoient  
 tres chers , & pour laquelle il a témoigné dans toutes les occa-  
 sions un zele ardent & plein de reconnoissance.

COMMENTATIO LYNCKERIANA DE PACTIS ET  
 transactionibus auctior. Jenæ, apud Ernestum Claudium Bail-  
 liar , Typis Wertherianis anno 1702. in 4. pagg. 78. C'est à  
 dire , *Traitez des actions & des Transactions , augmentez*.  
 A Jene.

**L'**Un & l'Autre Traité contient les principales maximes des  
 Conventions & des Transactions , sous le nom d'Apho-  
 rismes. M. Lyncker , Conseiller du Duc de Saxe-Weymar , &  
 premier Professeur en l'Université de Jene , a pris soin de les  
 recueillir.

recueillir , & d'en appuyer la verité par le témoignage d'une infinité d'Auteurs Allemans , François , Espagnols , Italiens & autres , pour faire voir que ces maximes sont universellement reçues. Le Traité des Conventions est composé de 26. Aphorismes, & celui des Transactions en contient 36. Ce petit Ouvrage n'a rien d'ailleurs de fort considerable , si ce n'est le grand nombre de citations dont il est rempli , qui font juger que ce n'est pas sans fondement que M. Lyncker a la reputation d'Auteur d'une lecture tres profonde , & de beaucoup d'érudition.

# NOTITIA ORBIS ANTIQUI , SIVE GEOGRAPHIA

plenior ab ortu Rerumpublicarum ad Constantinorum tempora orbis terrarum faciem declarans. Christophorus Cellarius ex vetustis probatisque monumentis collegit , & novis tabulis Geographicis singulari cura & studio delineatis illustravit. Adjectus est index copiosissimus locorum & aliarum rerum Geographicarum. Lipsiæ , impensis Gleditsch senioris. 1701. C'est à dire, *La Geographie ancienne, où l'on represente quelle a esté la face du monde depuis l'origine des Estats jusques au regne des Constantins, &c. avec de nouvelles Cartes Geographiques. Par Christophe Cellarius. A Leiplic. 1701. in 4. pagg. 1332.*

**T**Out le monde sçait que sans la Geographie on ne peut avoir qu'une connoissance tres imparfaite de l'Histoire : Elle est même fort utile à ceux qui s'appliquent à la Theologie , à la Jurisprudence , à la Medecine , à l'Histoire naturelle , & autres sciences. Mais comme il arrive souvent des revolutions qui font changer le monde de face , il s'ensuit necessairement que la Geographie qui nous le presente tel qu'il est aujourd'huy , ne nous fait pas connoître ce qu'il étoit anciennement. Il y a eu autrefois des Villes tres florissantes dont il ne reste plus aucun vestige ; les ruines de quelques autres , marquent encore leur ancienne grandeur. De plus le changement qui est arrivé aux Empires , a fait changer la distribution & les bornes des Provinces ; les noms des Villes ne sont plus les mêmes , & on se trouve comme étranger dans son propre pays , par rapport à la Geo-

graphie ancienne. Il nous reste à la vérité quelques Ouvrages des Grecs & des Romains, qui peuvent beaucoup nous servir dans cette recherche. Plusieurs sçavans hommes des deux derniers siècles se sont aussi appliquez à cette étude, & y ont assez bien réussi, chacun dans la partie qu'il avoit entrepris. Mais il ne s'en trouve aucune dont on puisse tirer une connoissance exacte du monde entier. Strabon, qu'on peut regarder comme le premier Geographe des Anciens, nous a laissé une description assez ample des lieux où il avoit voyagé ; mais il ne dit presque rien des contrées qu'il n'avoit point parcourues. Pomponius Mela est trop court, Plin & Ptolomée sont beaucoup plus estendus ; mais leur fidélité devient suspecte, sur tout quand ils parlent des pays éloignez de ceux où ils vivoient. *L'Itineraire* qui porte le nom d'*Antonin*, seroit fort utile, s'il estoit plus correct ; mais les nombres qui marquent les distances, ne sont pas exacts, & les noms même des lieux sont tellement corrompus, qu'on n'en peut rien tirer de certain, qu'avec beaucoup de peine. Si on joint à ces Auteurs les Ouvrages de Pausanias pour la Grece, ceux d'E-tienne de Bizance, les *Periples* & quelques autres, on aura presque tout ce que les anciens ont écrit sur la Geographie. C'est sur ces Auteurs Originaux que Cluverius, Holstenius, M. de Valois, Palmerius, Ortelius, le P. Briet, Resendius, Vassæus Mariana, Camden, Buchanan, Sanson, & plusieurs autres ont travaillé quand ils ont voulu donner au public quelques parties de la Geographie ancienne. Ce sont aussi ceux-là mêmes que M. Cellarius a suivis dans la composition du vaste & pénible Ouvrage dont nous parlons icy. Il a comparé avec beaucoup de soin leurs écrits avec ceux des anciens Historiens & des Poetes. Il s'est aussi servi utilement des Inscriptions, des Medailles, & des autres monumens antiques. Enfin il n'a rien négligé de ce qui pouvoit servir à rendre son ouvrage parfait ; sur tout il a eu grand soin de n'y rien faire entrer sans en donner les preuves tirées des anciens Ecrivains, dont il fait une judicieuse Critique.

Il partage son Ouvrage en deux Volumes, dont le second, qu'il promet de donner bientôt au public, contiendra la Geographie ancienne de l'Asie & de l'Afrique. Celuy-cy, qui est le premier, est divisé en deux Livres. Dans le premier, qui sert

d'introduction à la Geographie ancienne , M. Cellarius traite plusieurs questions aussi utiles que curieuses. Il parle d'abord de l'antiquité de la Geographie : il montre qu'Homere , le plus ancien des Auteurs Grecs dont les Ecrits soient venus jusqu'à nous , en estoit parfaitement instruit , comme il paroît par la description exacte de toute la Grece qu'il fait dans le second Livre de l'Iliade. Anaximandre de Milet , Disciple de Thales , fut le premier des Grecs qui entreprit de représenter la terre sur une espèce de tableau. Aristagoras Tyran de Milet , étant venu à Sparte , y fit voir une description de la terre gravée sur une planche de cuivre. Et Socrate au rapport d'Elie , fit voir à Alcibiade une pareille description. Comme les Grecs avoient appris cet Art des Egyptiens , les Romains l'apprirent des Grecs ; & Varen rapporte qu'on voyoit à Rome dans le Temple de la Deesse *Tellus* une espèce de Tableau qui representoit l'Italie. Ils avoient aussi des Globes & des Spheres pour représenter le monde en petit. De Rome cette invention se répandit dans les Provinces de l'Empire , puisque selon Eumenius , qui vivoit du temps de Diocletien , on voyoit dans la Galerie des Ecoles publiques d'Autun des Cartes de Geographie qui representoient les principales parties du monde : elles étoient apparemment semblables à celle qui porte le nom de Theodose , que Velfetus a tirée de la Bibliotheque de Peuringer & donnée au Public. Après cela M. Cellarius rapporte les differens sentimens des Anciens sur la figure de la terre ; il montre de quelle étendue étoit la terre habitable appelée *οἰκουμένη* , quel en étoit le milieu nommé *umbilicus*. Il marque les differens noms des habitans de la terre considerez par le rapport qu'ils ont les uns aux autres , & par rapport à la difference des ombres. Ensuite il parle des Zones & des Climats , & en montre l'usage ancien ; il vient après à la division des vents & à la difference des *Plages* ou costez du monde. Il parle aussi des trois grands Continents de la terre , l'Europe , l'Asie & l'Afrique , de la diversité des inclinations des hommes , & de la differente figure de leurs corps par rapport à la difference des climats : Et enfin de la differente maniere de mesurer les distances des lieux. Il examine toutes ces questions seulement par rapport à l'ancienne Geographie , & ne se sert pour appuyer ce qu'il en dit , que des passages qu'il a tirez des anciens Auteurs. On trouve dans ce premier

Livre deux Cartes ; l'une des climats suivant Strabon , & l'autres des vents & des plages du monde suivant le sentiment des anciens.

Le second Livre contient une ample description de l'Europe , qui commence par ses Parties les plus Occidentales , suivant la methode ordinaire des Geographes. M. Cellarius marque d'abord les limites de ce Continent : ensuite il le partage suivant les Empires, les Royaumes, les Provinces , &c. & il marque les bornes de chacune de ces parties , & les changemens qui y sont arrivez. Après cela il parle des villes , des bourgs , des villages , & des autres lieux de moindre consequence. Il n'oublie pas de marquer les montagnes , les forests , les marais , les lacs , les rivières , les différentes côtes de la mer avec les isles ; & enfin tout ce qui appartient à la Geographie , autant qu'on peut en avoir de connoissance par les écrits des anciens. Il ne faut pas s'étonner si les parties de cet ouvrage ne sont pas proportionnées les unes aux autres ; si on trouve , par exemple , que les descriptions de la Grece & de l'Italie , sont beaucoup plus détaillées que celles des autres parties de l'Europe ; c'est que les Auteurs Grecs & Latins dont cet ouvrage est presque entièrement tiré , ont décrit avec un grand soin tout ce qui regardoit leur país, au lieu qu'ils ont assez négligé ceux des autres nations qu'ils consideroient comme barbares, & dont ils n'ont parlé que par occasion & suivant qu'ils ont eu quelque relation avec eux , soit en leur faisant la guerre , ou en y envoyant des colonies après les avoir conquises.

On trouve dans ce second livre 19. cartes Geographiques qui representent chacune quelque partie de l'Europe ; elles sont toutes nouvellement dressées par l'Auteur, & peuvent servir non seulement pour l'intelligence de son ouvrage, mais aussi pour faciliter la lecture des Historiens & des autres Auteurs Grecs & Latins. Quand M. Cellarius aura donné la seconde partie de son ouvrage , qui doit contenir l'explication de l'Asie & de l'Afrique , on aura un corps de Geographie ancienne aussi complet qu'on le peut souhaiter. S'il vouloit bien après cela , travailler à la Geographie du moyen âge , suivant la même methode , il rendroit un service considerable à la Republique des Lettres.

Cette

Cette partie n'est pas moins nécessaire que la première; les fréquens changemens d'estats qui sont arrivez dans ces temps-là, font cause qu'on n'en a communement qu'une connoissance tres confuse.

LA DEFENSE DES DROITS DES COMMUNES D'ANGLETERRE, *par un Membre de la Chambre des Communes. Traduit sur l'Original Anglois. A Rotterdam, chez Reinier Leers. 1702. in 12. pp. 163.*

**S**I ce petit Ouvrage ne réussit pas en Angleterre, ce ne doit pas estre faute de protection & de patrons. M. Mackworth n'a rien négligé pour s'en procurer de puissans, en le dediant par trois Epitres différentes au Roy d'Angleterre, à la Chambre des Seigneurs, & à la Chambre des Communes. Son dessein est de justifier la conduite de la Chambre Basse dans le dernier Parlement, au sujet des quatre Seigneurs dont elle n'étoit pas contente. C'est dans cette veüe qu'il établit le droit qu'elle pretend avoir de tout temps d'accuser sans aucune exception, ceux qu'elle croit coupables de prevarication, ou d'infidelité, sans qu'il soit permis au Roy de s'y opposer, ni aux Seigneurs de luy prescrire ny le temps, ni le lieu, ni la maniere de leurs accusations, si ce n'est de concert avec elle; soutenant que les Communes ont la liberté de fournir leurs memoires quand & comme elles le trouvent à propos.

C'est encore dans cette veüe qu'il établit comme une maxime constante, Que les grands Officiers de la Couronne ne doivent jamais demander pour eux des confiscations, ou concessions des Revenus casuels du Roy, & que le détour des noms empruntez ne les met pas à couvert.

Que pour quelque raison que ce puisse estre, il ne doit jamais estre permis au Chancelier d'appliquer le grand Sceau sur une Lettre Patente en blanc, sur tout quand elle doit passer la mer.

Que quand une affaire d'une haute importance est conduite secretement par des Ministres d'Etat, & scellée du grand Sceau pendant la Seance du Parlement, & sans son avis, c'est une contravention manifeste à la constitution du gouvernement.

Que s'il arrive qu'un Ministre d'Etat qui a la direction des Finances, en divertisse des sommes considerables à son usage particulier pendant les besoins les plus pressans *de l'Etat*, il doit être permis à la Chambre Basse de demander par provision son éloignement au Roy, & de donner à la Chambre des Seigneurs des chefs d'accusation contre luy.

Que des Seigneurs accusez ne peuvent pas estre Juges en d'autres procez où il s'agit de crimes semblables à ceux dont ils sont chargez; attendu que ce seroit les établir Juges dans leur propre cause.

Ce qu'il dit sur la nature du gouvernement d'Angleterre, n'a rien de nouveau. On sçait assez que suivant le sentiment des Communes l'autorité souveraine est partagée entre le Roy, & ses deux Chambres du Parlement, & que ces trois Puissances, toutes trois souveraines, se tiennent mutuellement dans le respect. Quand Monsieur Mackworth n'auroit pas dit qu'il est Membre de la Chambre Basse, son Langage l'auroit assez donné à connoître: Il en défend toutes les Maximes & en exalte les droits peut-estre au delà de leur juste valeur.

PRIERES CHRETIENNES EN FORME DE MEDITATIONS *sur tous les mysteres de notre Seigneur, de la sainte Vierge, & sur les dimanches & les festes de l'année. En deux parties.* A Paris chez Charles Robustel. 1701. in 12. 1. & 2. part. pagg. 501.

Ces Prieres qui sont d'un Auteur celebre. (Le P. Quesnel) qui a sçu joindre une pieté sublime à une profonde érudition, contiennent des sentimens vraiment chretiens exprimez d'une maniere noble, & des instructions tres utiles pour la conduite de la vie chretienne. Ce ne sont point des spiritualitez creuses, des meditations seches, & des maximes toutes mystiques qui sont l'effet de l'imagination ou de l'esprit. Ce sont les pensées & les affections que le S. Esprit répand dans les cœurs des vrais fideles. Les Pratiques que l'Auteur enseigne, ne sont point de ces pratiques dangereuses par leur singularité ou par leur nouveauté; ce sont les preceptes de l'Evangile & les regles prescrites par l'Eglise &



par les Saints , dont l'Auteur fait l'application à l'occasion des Fêtes de l'année. Voici un endroit sur les Rogations que le public ne fera pas fâché d'apprendre. Le mot de *Rogations*, qui vient du latin , signifie Prières, & l'on appelle ces trois jours les Rogations, parce qu'ils sont tous consacrez à la priere. On les nomme les petites Litanies , pour les distinguer des grandes qui sont attachées au 25 d'Avril jour de saint Marc : & ce nom qui vient du Grec , signifie la même chose que celui des Rogations, sinon qu'il marque une priere plus humble & plus pressante, telle qu'est en effet celle que l'on appelle *Litanies*, où pour fléchir la justice de Dieu , l'Eglise fait une longue exposition des maux dont elle se voit pressée , & des biens dont elle sent le besoin ; employe pour être exaucée l'intercession de tous les Saints ; & conjure enfin la miséricorde de Dieu par tous les mysteres de Jesus-Christ, & sur tout par sa qualité d'Agneau & de victime de Dieu pour nos pechez , qui est ce qu'il y a de plus capable d'appaiser la colere de Dieu. *Agnus Dei qui*, &c. De plus, les processions où l'on recite ces Litanies , se faisoient autrefois avec un appareil tout-à-fait lugubre , & estoient accompagnées de dignes fruits de penitence ; au lieu que presentement on n'y en voit pas seulement l'ombre. Voici ce que dit des Rogations l'ancien Rituel de l'Eglise de Rome , qui est un ouvrage d'environ neuf cens ans , connu par les Sçavans , sous le nom d'*Ordo Romanus* : *Les trois jours des Rogations qui se celebrent avant le jour de l'Ascension de Notre Seigneur, selon la coutume de France, furent instituez par saint Mamert Evêque de Vienne, à cause des bestes feroces, & de beaucoup d'autres malheurs, dont le peuple de Dieu estoit alors affligé. Cette mesme coutume s'est établie parmi nous ( à Rome ) & jusqu'à present y est pratiquée avec beaucoup de pieté pour diverses calamitez. Or durant ces jours personne ne doit porter d'habits precieux, parce que nous devons gemir dans le sac & dans la cendre. On doit éviter toute débauche & tous les banquets que l'on a coutume de faire parmi le peuple. Personne ne doit aller à cheval, mais tout le monde doit marcher pieds nuds. Les femmes doivent s'abstenir de leurs divertissemens, & tout le monde doit chanter ensemble les Kyrie eleison ( ou les Litanies ) & avec u-*

*ne vraie contrition de cœur implorer la miséricorde de Dieu pour nos pechez, pour la paix, pour éloigner la peste & les maladies contagieuses, pour la conservation des biens de la terre, & pour tous les autres besoins. Car ces jours sont des jours de jeûne, & non pas de joye; & durant ces trois jours les serviteurs mesmes & les servantes doivent estre libes de tout travail, afin que tout le peuple se trouve ensemble. Durant ces trois jours de jeûne, on ne mange que des viandes de carême. C'est l'usage que l'Eglise Romaine avoit emprunté de l'Eglise de France; & que S. Mamert avoit institué il y avoit déjà alors trois ou quatre cens ans, à l'occasion des maux dont les fideles de son Diocèse étoient ou affligés ou menacez.*

ABRÈGE' DE LA DISCIPLINE DE L'EGLISE, TIRE' d'un grand nombre de canons, choisis & dressés pour l'instruction des Ecclesiastiques, avec des reflexions sur l'état present du Clergé. Par M. L. D. D. S. A Paris chez Louis Coignard, & Guillaume Vandive. 1702. in 8. pagg. 354.

**C**E Livre contient un recueil des Reglemens anciens & nouveaux touchant les devoirs & la conduite des Ecclesiastiques, accompagnés de reflexions qui en font connoître l'esprit, & l'usage qu'on en doit faire presentement. C'est un ouvrage dont la lecture peut estre tres utile aux Ecclesiastiques qui ont dessein de remplir leurs devoirs, & de vivre d'une maniere irréprochable. Ils y trouveront des regles importantes, & des avis salutaires. L'Auteur y a inferé la Bulle d'Innocent XII. contre le *Nepotisme*, donnée le 20. Juin 1692. signée de tous les Cardinaux qui ont fait serment de l'exécuter.

*Fautes survenues dans le precedent Journal.*

Pag. 483. l. 4. une phiole de canelle, lisez une phiole d'huile de canelle. Au même endroit l. 14. deux points de son poids. lisez deux grains de son poids.

---

A PARIS,  
Chez JEAN CUSSON, rue saint Jacques, à l'Image  
Saint Jean-Baptiste. Avec Privilege du Roy. 1702.

# LE JOURNAL DES SCAVANS

§

Du LUNDY 31. JUILLET M. DCCII.

D. EDMUNDI DICKINSONI M. D. PHYSICA VER-  
tus & vera : sive Tractatus de naturali veritate Hexaemeri  
Mosaici &c. Londini. MDCCII. C'est-à-dire, *Ancienne & ve-  
ritable Physique d'Edmond Dickinson Docteur en Medecine ;  
ou Traité de la verité naturelle de l'Histoire de la creation du  
monde, comme elle est écrite par Moïse.* A Londres, &c. 1702.  
in 4. pagg. 340. & se trouve à Paris chez Jean Anisson.

**I**L n'est pas surprenant que chaque Secte de Philosophie s'effor-  
ce d'accommoder son système du Monde, à ce que Moïse  
nous apprend de sa creation. La verité de l'Histoire de Moïse  
ne pouvant pas estre revoquée en doute par les Chretiens, ils ne  
peuvent pas recevoir un système qui lui seroit contraire, ni ne  
pas reconnoître pour veritable celui qui se trouveroit clairement  
établi par sa narration. Mais il en est de cela comme de toutes  
les choses que Dieu a voulu qui demeurassent dans l'obscurité.  
Il n'y a point de Philosophe Chretien qui n'ajuste son système à  
la narration de Moïse, & elle n'en établit aucun clairement.  
Tant que la Philosophie d'Aristote a été la seule dont les Theo-  
logiens se servissent, les Interpretes de l'Ecriture sainte ont ex-  
pliqué la creation du monde, la formation & l'arrangement de  
ses parties suivant les principes de cette Philosophie. Descartes  
& ses Disciples ont pretendu que leur système du monde s'ae-

1702.

K k k k k k

cordeoit parfaitement avec l'histoire de Moïse ; & on a vû paroître pour le montrer , un livre intitulé , *Cartesius Mosaisans*. M. Burnet dans sa Theorie de la terre , s'est fait un systême particulier qu'il a cru tres bien fondé sur l'histoire de Moïse : & voici un Auteur qui pretend que la Philosophie corpusculaire des atomes est clairement établie dans la Genese. C'est le dessein de l'ouvrage de M. Dickinson.

Il fait voir. 1. Que cette Philosophie est la plus ancienne. 2. Que les Philosophes qui tenoient ce systême admettoient un premier Moteur à l'exception d'Epicure & de ses Disciples. 3. Il montre que la connoissance de la creation du monde a passé d'Adam par Mathusalem à Noé, & de Noé par Sem à Abraham, & qu'Abraham l'a apprise à Jacob , de qui les Israélites la tenoient : Qu'ainsi on ne peut pas raisonnablement douter de la verité de l'Histoire de Moïse qui est la plus ancienne de toutes les Histoires. Il pretend ensuite que ce que Moïse appelle *Ciel* ; *Terre* , *Abisme* , *Eaux* , n'est autre chose que le nombre infini d'Atomes que Dieu a crez dans le vuide. Il faut remarquer que par le nom d'*Atomes* , il n'entend pas des points sans étendue , mais des corpuscules indivisibles , qui ont néanmoins leur extension suivant l'idée des Gassendistes. Il rapporte les sentimens de quelques anciens Philosophes qui ont donné le nom d'*Eau* , de *Poudre* , de *Sable* , à la matiere premiere. Ce sont ces Atomes dispersés sans ordre dans l'espace du vuide qui composoient ce que les Anciens appellent *le Cahos* , auquel Moïse donne le nom de *Tohu & Bohu* , c'est à dire , *Terre informe & vuide* ; c'est aussi ce qu'il appelle *abisme* , c'est à dire , *étendue immense* des premiers principes sans ordre & sans arrangement. Les parties de cette matiere composées de ces Atomes , ont esté mises en mouvement par l'Esprit de Dieu , c'est à dire , par la vertu & par l'operation divine. Ce mouvement est de deux sortes ; sçavoir le transverse & le circulaire : Le premier pour mêler & unir ensemble les Atomes de même nature. Le second , pour separer les parties de la matiere. Les parties rondes les plus subtiles , que l'Auteur appelle , en terme de son Art , *des Pilules* , ont esté poussées par ce mouvement vers la plus haute region : Elles sont de la nature du feu , & l'Empyrée en est composé. Les autres parties

rondes, mais moins subtiles, que l'Auteur appelle *Globules*, sont de la nature de l'eau : Les troisièmes sont de petits corps longs qui composent l'air, & remplissent l'espace compris entre la Terre & l'Empyrée. La Terre qui est le quatrième Element, est composée de parties de figures irregulieres. Il y a outre cela quantité d'autres particules ou branches qui servent à entretenir & à rétablir les principes de l'Univers. La lumiere que Moyse dit avoir esté formée le premier jour, quoy que le Soleil ne fût pas encore créé, a paru quand les *Pilules* de feu sont montées vers l'Empyrée par le mouvement circulaire ; car ces parties en s'écartant ont dû exciter de la lumiere : Enforte que s'il y eût eu alors quelque Préadamite, il auroit vu tout l'abyfme éclairé de rayons ou d'étincelles de lumiere. M. Dickinson pretend aussi que l'Eau étant mobile de sa nature, a esté portée vers l'Empyrée, & autorise ce sentiment par les passages de l'Ecriture où il est parlé des eaux qui sont au dessus des Cieux. Le reste de l'espace qui est depuis la Terre jusqu'à l'Empyrée, est rempli de la matiere du second genre : c'est ce que Moyse appelle *l'étenduë*, & qui est son second Ciel ; car il n'en reconnoît que deux. La matiere de ce Ciel entourant la Terre & les Astres, les a formez en Globes. Les Globules ronds qui étoient restez entre les parties terrestres, ont fait cette amas d'Eaux qui sont sur la terre & ces abîmes souterrains ; comme les particules de feu répandues dans la matiere celeste ont composé le Soleil & les Astres. Voila le système general de la creation du monde selon M. Dickinson. Il entre ensuite dans le détail de la formation des estres particuliers. Il reprend enfin dans les derniers chapitres plusieurs particularitez qui regardent les Etres dont il avoit parlé. Il louë les Israélites comme des Peuples ingenieux, habiles dans les Sciences & dans les Arts, & beaucoup superieurs aux Egyptiens. Il represente Moyse comme le plus grand Philosophe qui ait jamais esté, & le fait même passer pour un habile Chymiste & pour un excellent Astronome.

M. Dickinson a une opinion assez particuliere touchant la maniere dont l'homme & les animaux se sont nourris dans l'Arche. Il pretend que la lumiere dont parle Moïse, & qui en Hebreu s'appelle *Tsohar*, estoit un esprit de matiere oleagineuse, un es-

prit subtil , pur , qui jettoit des rayons comme le Soleil , & que Noé avoit élevé par la chymie à sa plus grande perfection. Cette matiere répandue dans l'Arche exactement fermée, conservoit la vie des hommes & des animaux , en sorte qu'ils n'avoient point besoin d'autre nourriture , ou qu'il leur en falloit tres peu. C'étoit une essence nourriciere qui entroit par la bouche , par les narines , par les pores , & dont il n'y avoit aucune goutte qui ne se tournât en aliment. M. Dickinson reconnoit lui-même que cette nouvelle opinion paroitra chimerique , qu'en ne croira point qu'il y ait jamais eu d'essence pareille. Cependant il soutient que la chose est non seulement possible , mais aussi tres réelle , & que plus de trois cens Philosophes ou Theologiens ont assuré , qu'il y a eu au monde de ces sortes d'essences.

### ELOGE DE M. CHARPENTIER.

**L'**Academie Françoisé a fait une perte à la mort de M. Charpentier , Doyen de cette Compagnie.

Le genie aisé & la vivacité qu'il fit paroître dans ses premieres études , l'avoient fait destiner au Barreau. Mais quelques talens qu'il eust pour reüssir dans cette profession , l'amour des Lettres ne luy permit pas de s'y engager. Il prefera le repos & le silence du Cabinet à une vie tumultueuse & agitée , & à l'estude des Loix , la connoissance des Langues & des bons Auteurs de l'antiquité. Mais il eut le bonheur de joindre au commerce de ces fameux Anciens , la familiarité de quelques-uns de nos illustres Modernes , à qui il fut encore plus étroitement uni par la place qu'ils luy accorderent dans l'Academie Françoisé en 1651.

L'honneur d'entrer dans cette Compagnie est sans doute une des plus dignes récompenses où puisse aspirer un homme de Lettres. Et ce n'estoit pas même un mediocre avantage de faire partie de ce Corps dans le temps qu'il estoit animé de l'esprit de ses premiers Instituteurs , & soutenu de leur presence.

M. Colbert étant entré dans le Ministère , & ayant conçu le dessein de former à l'imitation de nos Voisins , une Compagnie pour le commerce des Indes Orientales , voulut d'abord donner à toute la France une idée avantageuse de cet établissement , par

un discours qu'on publia sur ce sujet. Et il fut tellement satisfait de M. Charpentier, qui l'avoit composé par son ordre, qu'il le retint pour estre d'une autre Academie, qui ne faisoit que de naître, & que l'on a connuë depuis sous le nom de, *l'Academie des Inscriptions & Medailles.*

Ce Ministre, qui étoit devenu Surintendant des Bâtimens, étoit persuadé, comme il disoit luy-même, que dans cette Charge, *il n'étoit pas seulement question de mettre pierre sur pierre, mais de porter les Arts aussi loin qu'il seroit possible.* Dans cette veüe il avoit marqué dans sa maison des jours d'assemblée à quelques personnes de Lettres, dont il vouloit prendre les avis, afin que dans les monumens publics qu'il se proposoit de faire élever à la gloire du Roy, le sçavoir fût joint à l'Art, & que le bon goût s'y fît voir par tout.

Les Langues sçavantes, que M. Charpentier possédoit parfaitement, la profonde connoissance qu'il avoit de l'Antiquité, & cette critique judicieuse & seure, qui étoit le fruit de ses veilles, le rendoient tres propre à concourir aux travaux de cette nouvelle Academie. Et c'est une justice que tout le monde luy rend, qu'il n'y a personne de ceux qui la composoient, qui ait plus contribué que luy aux desseins de cette belle suite de Medailles, qu'on a frappées sur les principaux événemens du regne de Sa Majesté.

Nous avons plusieurs Ouvrages de M. Charpentier, qui ont esté favorablement receus. Il composa d'abord, *la vie de Socrate*, qu'il accompagna, *des choses memorables de ce Philosophe*, traduite du Grec de Xenophon, & qu'il publia en 1650. Il donna sa traduction de *la Cyropédie* en 1658. *Le discours d'un fidele sujet du Roy touchant l'établissement d'une Compagnie Francoise pour le Commerce des Indes Orientales*, adressé à tous les François en 1664. Et la *Relation de cet établissement* qu'il dedia au Roy en 1665.

Le parti qu'il prit dans une celebre dispute, qui s'éleva pour sçavoir si l'on seroit parmi nous les Inscriptions des Monumens publics en Latin ou en François, l'engagea à publier en 1676. *La défense de la Langue Françoisse pour l'Inscription de l'Arc de Triomphe.* Et ce volume fut suivi de deux autres en 1683. sous le

titre *De l'excellence de la Langue Françoisé*. Les *Harangues* & les *discours*, qu'il a prononcez à la teste de l'Academie, ou dans ses Assemblées, ou dans ses Deputations au Roy, se trouvent dans les Recueils de l'Academie.

On a aussi de luy diverses *Poësies*, des *Odes*, des *Sonnets*, des *Paraphrases sur les Pseaumes*, & plusieurs autres picces.

Les Ouvrages qu'il a laissez de sa composition & qui ne sont pas encore imprimez, ne seroient pas moins agreables au public. C'est le reste de la *Traduction des Oeuvres de Xenophon*.

*Une Dissertation sur la Cyropédie, pour justifier que l'Histoire de Cyrus écrite par Xenophon, est une Histoire veritable.*

*La Rhetorique d'Aristote en François avec des Commentaires.*  
*Trois Comedies d'Aristophane en Prose Françoisé, le Plusus, les Nuées, & les Grenouilles.*

Un grand nombre d'*Epigrammes de l'Anthologie*, & de *Martial* en vers François.

Un Traité de Peinture sous le Titre de *La Peinture parlante, où il fait voir qu'il faut mettre des Inscriptions aux Tableaux & des noms aux Portraits.*

Et plusieurs autres petits Ouvrages en Prose ou en Vers.

On doit juger, par là, combien il étoit laborieux. A l'égard du caractère de ses Ouvrages, on peut dire en general, qu'on y trouve par tout de l'esprit & de l'art, de la force & de l'érudition. On y remarque des traits d'Eloquence dignes de la meilleure antiquité. Et ceux qui connoissent les anciens, sentent en lisant ses écrits qu'il avoit puisé dans les bonnes sources, & qu'il s'étoit formé sur les grands modeles.

Il avoit le corps robuste & sain, la voix basse & forte, avec un certain air de confiance, & si on l'ose dire, d'intrepidité. Il étoit naturellement éloquent, & parloit avec vehemence. De sorte que lors qu'il foutenoit un avis, & que son feu s'allumoit par la contradiction, il luy échappoit quelquefois des choses plus belles encore, que tout ce qu'il a écrit de plus vif & de plus animé.

Le Discours qu'il donna au public, il y a quelques années, de l'excellence & de l'utilité des exercices Académiques, découvre assez quel étoit son zele pour ces exercices. Mais son assiduité



aux Assemblées de l'Academie l'a fait encore mieux voir. Il en a toujours soutenu les travaux & la reputation par son exemple, & nul autre Academicien n'a parlé plus de fois à la teste de la Compagnie.

Il a fini sa vie dans des sentimens tres Chretiens, le 22. Avril de cette année 1702. âgé de 82. ans, deux mois, & sept jours, né à Paris le 15. Fevrier 1620.

# TRAITE' DE LA CONTRIBUTION A LA LEGITIME

*par tous les enfans donataires, tiré des principes du Droit Romain & des dispositions de la coutume de Paris, avec la refutation de l'opinion contraire & de deux écrits faits pour la soutenir.* A Paris, chez Louis Joffe, ruë S. Jacques à la Couronne d'Epine. 1702. in 12. pagg. 216.

**L**A contrariété apparente de deux Arrests rendus en la Grande Chambre du Parlement le 14. Mars 1675. & 19. Mars 1688. sur la contribution des enfans à la legitime, a fait naître sur cette question une diversité effective dans notre Jurisprudence. Le premier a ordonné que tous les enfans donataires contribueroient également au payement de la legitime, sans avoir égard à l'ordre de leurs donations. Le second Arrest a jugé que la legitime devoit estre fournie sur les biens du dernier donataire à la décharge des premiers.

Le fait different a donné lieu à la difference de ces deux Arrests.

Dans le premier, c'étoit un pere qui par un malheur survenu dans l'état de ses affaires, avoit laissé ses derniers enfans sans legitime, après avoir fait aux premiers successivement des donations, où il avoit marqué l'intention qu'il avoit eüe de garder l'égalité entre tous ses enfans. Dans le second, c'étoit une mere qui en fraude des donations par elle faites à deux de ses enfans, avoit fait des avantages si considerables au troisieme par une prédilection aveugle, qu'elle s'étoit mise hors d'état de fournir la legitime aux autres.

La decision de la question en general est demeurée incertaine & florante au milieu de ces deux prejuges.

Il est intervenu plusieurs Arrests oppoſez les uns aux autres. Quatre Avocats ont écrit les uns pour , les autres contre ; ſans que leurs écrits ayent établi une Jurisprudence uniforme. M. Berger , quoique d'une profeſſion différente , n'a pas laiſſé d'entrer en lice avec eux , en ſe rangeant du parti de ceux , qui ont ſoutenu la contribution entre tous les enfans donataires. Son Traité roule ſur quatre principes d'où il a tiré ſes conſéquences. 1. Que les biens d'un pere ſont naturellement deſtinez à ſes enfans , pour eſtre diſtribuez entre eux par portions égales , & ſervir à leurs alimens. 2. Quel droit poſitif a pu modifier cette Loi naturelle , mais qu'il n'a ja mais pu la détruire. 3. Qu'un donateur doit eſtre propriétaire de la choſe qu'il donne. 4. Que l'action pour la legitime eſt une demande en partage.

Cet Ouvrage eſt compoſé avec autant de force que de netteté , & l'on ne peut reſuſer à ſon Auteur , dont la profeſſion eſt *de rediger des Conventions par écrit* , la louange qu'il merite ; heureux , ſ'il pouvoit faire convenir tout le monde de ſon ſentiment : mais dans une queſtion auſſi importante & auſſi difficile , la pluſpart attendent à ſe déterminer qu'il y ait eu un reglement , ou que le temps ait fixé la Jurisprudence ſur ce point.

TRIFOLII FIBRINI HISTORIA , SELECTIS OBSERVATIONIBUS & PERSPICUIS EXEMPLIS ILLUSTRATA. Opera Joannis Franci. Francofurti , apud Laurentium Kronigerum & Hæredes Theophili Gæbelii Bibliopol. Auguſtan. 1701. C'eſt à dire , *Histoire du Trefle , appellé en latin , Trifolium Fibrinum , accompagnée d'Observations choiſies. Par Jean Francus.* A Francfort , chez Laurent Kroniger. 1701. vol. in 12, pp. 64.

**L**E deſſein de l'Auteur dans ce Traité , eſt de faire connoiſtre les vertus du Trefle , appellé en Latin *Trifolium Fibrinum*. Pour cela il raconte pluſieurs hiſtoires de malades qu'il dit avoir eſté guéris par l'uſage de cette plante. Ces hiſtoires , & les différentes maladies qui y ſont rapportées , ſont en ſi grand nombre , que ſi l'Auteur dit vray , il n'y a preſque point de maux que ce Trefle ne guériſſe. La maniere d'en uſer eſt , de le faire bouillir

bouillir dans de l'eau , & de boire de cette eau ; ou de le pulveriser , & de le prendre dans quelque conserve. L'experience a appris que cette sorte de Trefle estoit admirable contre les maladies qui viennent d'obstructions : un gros de sa graine pris en poudre avec du miel , est specifique contre l'entouement. La Plante entiere desséchée n'est pas moins bonne contre la jaunisse. La Dose est un Gros dans un peu de syrop de fraize. Il est bon d'en prendre trois fois par jour durant le cours de la maladie. La decoction de la Plante prise interieurement , est souveraine contre cette sorte de colique qui vient d'une humeur acide visqueuse engagée dans les cellules du Colon. Elle est encore d'un grand effet dans l'Hydropisie , soit qu'on l'employe exterieurement ou interieurement. L'Auteur donne de grands éloges à la Plante dont nous parlons. Il avance neanmoins , & avec raison , qu'elle peut nuire à ceux qui sont attaquez de dysenterie ou d'éthi-sie , parce qu'elle consume la partie douce & balsamique de la Lymphe.

#### LA CHIRURGIE COMPLETE, PAR DEMANDES ET

*par Réponses, qui contient ses principes, l'Osteologie, la Myologie, les Tumeurs, les Ulceres, les Playes simples & composées, celles d'arquebusades, les maladies Veneriennes, le Scorbut, les Fractures, les Luxations, toutes les Operations Chirurgicales, & l'application de tous les bandages & appareils. La methode de preparer le Cerveau par M. Duncan. Plusieurs Reflexions & nouvelles Machines de M. Arnaud, une Pharmacie qui apprend la maniere de composer les remedes les plus utiles aux Chirurgiens; & la Panacée Mercurielle. Par M. Le Clerc, Medecin Ordinaire du Roy. 4. Edition, corrigée & augmentée. A Paris chez Barthelemi Girin, rue saint Jacques. In 12. pp. 625. 1702.*

**V**Oici la quatrième édition de la Chirurgie Complete. Cette édition est augmentée d'un petit Traité sur les Accouchemens , lequel ne contient que sept feuillets ; d'une Introduction à la Botanique assez peu exacte , qui n'est pas bien longue non plus ; & d'une Instruction sur la maniere de faire les rapports

de Chirurgie , laquelle est encore plus courte. L'Auteur ne dit rien dans cet Ouvrage qui ne se puisse lire ailleurs , mais il s'y explique avec beaucoup de clarté ; & c'est ce qui se trouve rarement dans les livres de Chirurgie. Il ne faut pas cependant chercher ici la politesse du langage : aussi n'y est-elle pas nécessaire, la Chirurgie est une profession où un mauvais coup est bien plus à craindre qu'un mauvais mot.

#### SYLLABUS MATERIÆ MEDICÆ SELECTIORIS.

Jenæ, sumptibus Joannis Bielckii. Typis Christophori Krebsii. 1701. C'est à dire , *Catalogue de ce qu'il y a de plus choisi dans la matiere Medicale.* A Jene , chez Jean Bielck. vol. in 4. PP. 4.

C'est ici une Liste de tous les Remedes , soit simples ou composés , que la matiere Medicale fournit contre chaque maladie. Ils sont rangez en différentes colonnes , sous des Titres qui marquent à quoy ils sont propres : Les Remedes , par exemple , dont la vertu est de ramolir , sont sous le titre d'Emolliens , ceux dont la vertu est de purger , sont sous le titre de Purgatifs , & ainsi des autres. Ce Catalogue est exactement fait , & c'est un excellent memoire pour les Medecins qui ne se bornent pas à la Casse & au Senné.

#### LETTRES ECRITES A UN PHILOSOPHE SUR LE *choix d'une Hypothese propre à expliquer les effets de l'Ai-* *man.* in 12. pagg. 138.

ON nous a dit que ce petit volume a esté imprimé à Lyon , que c'est M. Puget qui en est l'Auteur. Il est composé de trois Lettres ; la seconde & la troisième sont de l'année 1699. La premiere qui est sans date a esté écrite depuis ce temps-là. L'Auteur soutient l'Hypothese inventée par M. Descartes pour l'explication des effets de l'Aiman. Comme cette hypothese se trouve expliquée dans tous les Livres de Physique , nous n'en dirons rien icy ; nous nous contenterons de marquer que l'Auteur répond avec beaucoup de netteté aux objections qu'on luy a faites.

& que ses réponses sont appuyées sur des expériences plusieurs fois répétées avec beaucoup de soin & d'exactitude. Le double cours de la matiere magnetique du nord au sud & du sud au nord, y paroît démontré contre le sentiment de quelques nouveaux Philosophes, qui prétendent que cette matiere n'a qu'un seul & unique cours, qui tend du nord au sud. Et l'expérience d'une aiguille aimantée qu'on avoit fait nager dans un tuyau de verre & qui estoit sortie par le bout du tuyau qui estoit vers le sud est examinée de maniere, qu'on reconnoît clairement que c'est sa pesanteur qui l'a portée de ce costé-là, & que ce n'est point du tout le cours de la matiere magnetique. Enfin l'Auteur conclut que l'Hypothese de M. Descartes par laquelle on explique tous les phenomenes de l'Aiman, n'estant qu'une suite du système general de l'Univers, elle doit estre preferée à toutes les autres qui ne sont à cet égard que des pieces postiches & tout à fait hors d'œuvre.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE EGLISE DE  
*l'Hôtel Royal des Invalides, avec un Plan general de l'ancienne & de la nouvelle Eglise.* A Paris. 1702. in 12. pagg. 168.

**M**R Felibien des Aiaux donna au public en 1687. un volume in 4. intitulé, *Recueil Historique de la vie & des Ouvrages des plus celebres Architectes.* En 1690. il donna sous le Titre de *monumens antiques* une dissertation touchant le *Tombeau de Caius Lutatius Catulus &c.* & en 1699. un volume in 12. contenant les *Plans & les descriptions de deux des plus belles Maisons de campagne de Plin le jeune.* L'Ouvrage qu'il vient de mettre au jour est une description de la nouvelle Eglise de l'Hôtel Royal des Invalides, qu'il a composée pour le Roy, étant Historiographe des Bâtimens de Sa Majesté. Il décrit tous les dehors de cet Edifice, il en fait connoître les differens ordres d'Architecture avec les embellissemens du Dome. Les mesures generales, & toutes les parties de la construction des dehors & des dedans y sont rapportées, & il explique ce que representent les statues & les bas reliefs qui embellissent à present cette Eglise.

se, sans oublier les peintures dont elle doit estre ornée. Tout le monde sçait que c'est M. Mansart, aujourd'huy Surintendant des Bâtimens du Roy, qui a esté l'Architecte & l'ordonnateur de cet Edifice.

MEMOIRES DU COMTE DE VORDAC GENERAL  
*des Armées de l'Empereur, où l'on voit tout ce qui s'est passé de plus remarquable dans toute l'Europe durant les mouvemens de la dernière Guerre.* A Paris au Palais, chez la veuve Jean Cochart, & Guillaume Cavellier. 1702. 1. vol. in 12. pagg. 327.

**L**Es faits qui sont rapportez dans ces Memoires sont de deux sortes; les uns regardent les affaires generales de l'Europe, & sont par consequent connus de beaucoup de monde. On les trouve icy avec de nouvelles circonstances qui sont plaisir: les autres qui sont particuliers & qui regardent la vie de l'Auteur, ne peuvent estre connus que de ceux qui ont eu des liaisons avec luy: il semble même qu'il a eu dessein que le public n'en eût pas une connoissance entiere, puis qu'il les a rapportez sous des noms déguisez. Il faut croire qu'il a eu ses raisons pour en user ainsi, & personne n'est en droit de luy demander des éclaircissements sur ce qu'il a voulu tenir caché. Sa maniere d'écrire est aisée & naturelle, le caractère d'honneste homme y est soutenu depuis le commencement jusques à la fin. La grande Princesse qui a engagé l'Auteur à publier ces Memoires, rendra sans doute un nouveau service au public si elle veut bien l'obliger à en donner la suite. L'exacte verité n'est pas ce qu'on demande dans ces sortes d'ouvrages, la vraisemblance suffit.

LA SCIENCE DU SALUT RENFERMÉE DANS CES  
*deux paroles: PAUCI ELECTI, Il y a peu d'Elus: Ou traité Dogmatique sur le nombre des Elus. Deux Tomes in 12. par M. d'Amelincourt Prêtre.* A Roüen, & se vend à Paris, chez Florentin & Pierre de Laulne. 1702. Tom. 1. pagg. 248. Tom. 2. pagg. 224.

**L**E Titre de cet Ouvrage (*La Science du Salut*) avoit besoin d'explication, autrement on auroit crû que l'Auteur y enseigne

enseigne les moyens de se sauver. Ce n'est point là néanmoins son principal dessein : c'est de faire voir que le nombre des Elûs est tres petit. Cette question a déjà esté traitée par des Theologiens Scolastiques : Mais M. d'Amelincourt n'a pas crû qu'il eût suffi de traduire en François ce qu'ils avoient fait en Latin : parce que leurs Traitez sont écrits d'une maniere Scolastique qui n'est point du goût du siecle ; qu'ils ont esté faits dans un temps où l'on ne discutoit point les matieres avec assez d'exactitude, & où l'on n'étudioit pas la doctrine des Peres avec autant de soin que l'on fait presentement ; & qu'ils ne contiennent point les consequences qui naissent naturellement de ce principe : Qu'il y a peu d'Elûs parmi les fideles. *Mais à quoy bon, dit un Predicateur cité par M. d'Amelincourt, se mettre en peine de sçavoir s'il y a peu ou beaucoup de Catholiques qui soient sauvés ? Dieu connoist ses Elûs ; cela nous doit suffire.* M. d'Amelincourt refuse cette maxime ; Premièrement par l'autorité des Predicateurs, des Peres, des Apôtres, & de Jesus-Christ même, qui parlent tres souvent du petit nombre des Elûs, comme d'une chose qu'il est bon que les Chretiens sçachent. Secondement par raison : La connoissance du nombre des Elûs découvre s'il est facile ou difficile de se sauver, & fait prendre des mesures differentes selon le degré de facilité ou de difficulté que l'on conçoit dans cette entreprise. Si nous sommes persuadés que tres peu de personnes viennent à bout de se sauver, nous concluons que pour l'être nous devons prendre de grandes precautions, & nous faire d'extrêmes violences. M. d'Amelincourt passe encore plus avant, & prétend qu'il est tellement utile d'être convaincu qu'il y a peu d'Elûs parmi les fideles, que sans cette conviction, les veritez les plus fortes de la Religion font peu d'impression sur le cœur. La menace des supplices éternels, qui est un des plus puissans motifs pour éloigner les hommes du vice, cause peu de frayeur quand on n'est pas convaincu qu'il y a peu d'Elûs, parce que quelque grands que soient les maux, on ne les apprehende presque point quand on est persuadé qu'ils n'arrivent que rarement. La promesse du Royaume éternel ne remueroit plus le cœur humain que foiblement, si l'on n'estoit persuadé qu'il y a tres peu de personnes

» qui y ayent part ; parce que les hommes ne se donnent pas de  
 » grands mouvemens pour obtenir des biens dont ils croient l'ac-  
 » quisition aisée, & qu'il est rare qu'on n'obtienne pas : au lieu  
 » que quand ils sont convaincus que peu de gens ravissent le  
 » Royaume du Ciel, cette conviction les porte à faire toute la  
 » violence nécessaire pour l'emporter.

M. d'Amelincourt ayant ainsi fait voir dans deux discours préliminaires l'importance de la question qui fait le sujet de son Livre, il en propose l'état dans le premier chapitre. Il ne s'agit point, dit-il, de sçavoir quel est précisément le nombre des Elûs, ni de sçavoir si ce nombre des Elûs est petit ou grand considéré en luy-même sans le comparer avec le nombre des Reprouvez : car il est certain qu'en ce sens il est tres-grand. Il ne s'agit pas de sçavoir si de tous les hommes en general il y en a moins d'Elûs que de Réprouvez ; puis qu'il est certain que le nombre des fideles étant plus petit que celui des infideles, & qu'on ne peut être sauvé sans la foy, il y a incomparablement plus de personnes damnées que de sauvées. Il ne s'agit point encore de sçavoir si en renfermant dans l'Eglise les enfans baptisez qui meurent avant l'usage de raison, il y a plus d'Elûs que de Reprouvez : car en les joignant aux autres Elûs adultes, il est clair qu'il y a plus d'Elûs que de Reprouvez. La question se réduit aux seuls Catholiques adultes qui peuvent user bien ou mal, de leur raison & de leur liberté. Et il s'agit de sçavoir si parmi ces Catholiques adultes, il y a peu ou beaucoup d'Elûs en comparaison de ce qu'il y a de Reprouvez. On est tombé sur cette question dans deux extremitez opposées. Les uns ont si fort restreint le nombre des Elûs, que leur sentiment feroit considérer le salut comme une chose impossible. Les autres au contraire ont tellement étendu le nombre des Elûs, que suivant leur opinion le salut doit être regardé comme une chose fort aisée. Quoy que M. d'Amelincourt entreprenne de détruire ces deux opinions différentes, il ne s'arreste pas beaucoup à combattre le sentiment de ceux qui retrecissent excessivement la voye du Ciel ; au lieu qu'il refute avec étendue l'opinion de ceux qui élargissent si fort la voye que l'Evangile assure estre si étroite. La 1. Partie qui est la plus courte, est employée à refuter les premiers. Il y répond à des Passages de S. Chrysostome & de S. Ambroi-



se qui semblent reduire les Elûs à un tres petit nombre. Il abandonne le sentiment de S. Nil , qui suivant une pretendûe revelation de S. Simeon Stylite, reduisoit le nombre des Ames portées par les Anges dans le Ciel , à une , de dix mille. Dans la seconde Partie , l'Auteur prouve que les Passages de l'Ecriture Sainte où il est parlé du petit nombre des Elûs, doivent s'entendre non seulement par rapport à tout le genre humain ; mais aussi par rapport au nombre des Reprouvez , même parmi les fideles ; & que le nombre de ceux qui se sauvent est tres petit. C'est ce qu'il confirme par un grand nombre de Passages des Petes Grecs & Latins.

Dans la troisième Partie, il passe de l'autorité au raisonnement. Il est certain qu'il est absolument necessaire de garder les Commandemens de Dieu pour entrer dans la vie éternelle. L'Auteur en parcourant les âges & les états differens où se trouvent les fideles , & en comparant leur conduite avec celle qu'ils devoient tenir selon les regles de l'Evangile , en conclut que tres peu entrent dans la vie éternelle ; parce que l'experience fait connoître que tres peu observent les Commandemens. Cette troisième Partie est plus utile, plus agreable, & plus morale que les autres. M. d'Amelincourt y rapporte quantité de veritez pratiques ; y fait une peinture des dereglemens ordinaires des hommes dans tous les états , & y represente les regles les plus pures du Christianisme.

#### ANNALI DEL SACERDOZIO E DELL'IMPERIO

intorno all'intero secolo decimosettimo di nostra salute. Tomo primo, che contiene gl'Auvenimenti dall'undecimo al duodecimo Giubileo. Di Monsignor Marco Battaglini, Vescovo di Nocera , e di Sentino , &c. In Venezia. M. DCC. C'est-à-dire, *Annales du Sacerdoce & de l'Empire du dix-septième Siecle. Tome premier, qui contient ce qui est arrivé depuis l'onzième jusqu'au douzième Jubilé, c'est à dire les premieres vingt cinq années. Par M. Marc Battaglini Evêque de Nocera & de Sentino, &c. A Venise. 1701. in fol. pp. 455.*

**L'**Auteur de cet Ouvrage l'a entrepris à la sollicitation du Cardinal Barbarigo. Son dessein a esté d'écrire dans ces

Annales année par année , ce qui est arrivé de plus considérable dans tous les Empires du monde. Il commence par l'Italie ; l'Allemagne , la France & l'Espagne suivent , & il parcourt ensuite tous les Royaumes & tous les États du monde , jusqu'au Japon & à la Chine. On peut juger par là , que ces Annales doivent contenir un grand nombre de faits. Il y en a même plusieurs qui ne méritent pas d'entrer dans une Histoire Universelle. L'Auteur est tout-à-fait dans les préjugés & dans les intérêts des Ultramontains. Il a tiré les choses qu'il rapporte, d'Auteurs assez communs.

#### INSTRUCTIONS TOUCHANT L'ADORATION

*perpetuelle du Tres Saint Sacrement de l'Auel, &c.* A Paris , chez Charles Saugrain , sur le Quay de Gèvres , & chez Michel Vaugon sur le Pont au Change. 1702. in 12. pagg. 270.

#### SENTIMENS D'UN CHRETIEN TOUCHE' D'UN

*veritable amour de Dieu , tirez de divers Passages de l'Ecriture Sainte , & exprimez sous diverses figures en Taille-douce. Par un Ecclesiastique solitaire.* A Paris , chez Claude Boré , rue S. Jacques. 1702. in 12. pagg. 94.

#### LA CULTURE PARFAITE DES JARDINS , FRUITIERS

*& Potagers , avec des dissertations sur les fausses Maximes que plusieurs Auteurs ont établies jusqu'icy sur la taille des Arbres. Par le sieur Louis Liger d'Auxerre.* A Paris au Palais , chez Damien Beugnié , dans la Grand'Salle près la Chapelle , au Pilier des Consultations , au Lyon d'Or. 1702. in 12. pagg. 448. On trouve à la fin de ce volume un traité particulier pour apprendre à élever des Figuiers , qui contient 81. pagg.

*Il y aura un Journal extraordinaire Jeudi prochain 3. Aoust.*

A P A R I S ,  
Chez JEAN CUSSON , rue saint Jacques , à l'Image  
Saint Jean-Baptiste. *Avec Privilege du Roy.* 1702.

# LE JOURNAL

## DES

# SCAVANS

Du JEUDY 3. Août M. DCCII.

REPOSE A L'ECRIT DE M. ROLLE DE L'AC.

*R. des Sc. Inseré dans le Journal du 13. Avril 1702. sous le titre de Regles & Remarques pour le Problème general des Tangentes.* Par M. Saurin.

M. Rolle n'est pas tout-à-fait content des methodes que la nouvelle Analyse a données pour la resolution des *Problèmes generaux* de Geomet. A la verité parmi ces methodes, il paroît plus satisfait de celles qui servent a résoudre le *Problème general des Tangentes*; mais il trouve encore qu'elles sont defectueuses en certains cas. C'est lors que les courbes ont quelque point (Pag. 239.) *capable de plusieurs Tangentes*. M. Rolle assure que les nouvelles methodes sont insuffisantes (Ibid.) *pour decouvrir toutes les Tangentes* de ces points-là, & qu'elles (Pag. 254.) *ne suffisent pas même pour en trouver une seule*. C'est pour nous faire connoître ce defect de nos methodes, & pour y remedier qu'il nous donne ses regles: Il a soin de nous apprendre (Pag. 240.) *qu'elles tirent leur origine de l'Analyse ordinaire*; il en fait l'essay sur quelques exemples; il ajoute diverses remarques, où il ne nous laisse pas oublier (Pag. 248.) *qu'il ne parle que des Tangentes qu'on ne decouvre point par les seules methodes qui sont le plus en usage*; & il finit en remarquant de nouveau qu'il n'est pas possible d'appliquer avec succès nos methodes aux exemples qu'il a proposez.

Pour répondre à tout cela. 1. J'appliqueray la methode du Calcul differential aux exemples indiquez par M. Rolle; & je luy donneray par cette me-

1702.

O O O O O

tho le les Tangentes qu'il demande. Ainsi la nouvelle methode sera main-  
tenue dans toute l'estime qu'elle s'est tres justement acquise, contre le repro-  
che d'insuffisance qu'on luy fait tres injustement.

2. Je feray voir, que cette methode du Calcul differentiel preten-  
due insuffisante, est précisément la même que Monsieur Rolle nous  
donne sous le titre de nouvelles regles, pour remedier à cette insuffi-  
sance. Il y fait quelques changemens de nom; nos differences  $dy$ , &  $dx$   
sont appellées  $az$ , &  $av$ ; mais on n'a pas de peine à la reconnoître; & je  
mettray la chose dans une telle évidence, qu'il sera difficile de nier le fait,  
ou de l'embrouiller.

3. Je feray quelques reflexions sur divers endroits du Memoire qui me-  
ritent d'estre remarquez, & que je n'auray passéz auparavant que pour évi-  
ter la confusion.

Mais avant que d'appliquer le Calcul differentiel à la recherche des tan-  
gentes dont il est question, j'ay deux choses à dire à M. Rolle. La premie-  
re, que quand nous ne luy donnerions pas ces tangentes qu'il dit qu'on ne  
peut trouver par notre Calcul, ce ne seroit pas une preuve de l'ir suffisance de  
la methode en elle-même, ni du defect d'adresse en nous à l'appliquer aux  
cas proposez. On n'est pas obligé de répondre à toutes les difficultez d'un  
Auteur; autrement il n'y auroit pour avoir raison, qu'à en proposer de nou-  
velles à l'infiny. Ainsi M. Rolle nous donne le change: Il promet de nous  
faire connoître l'insuffisance des methodes ordinaires; & la maniere dont  
il s'y prend, c'est d'expliquer quelques regles qu'il donne comme une nou-  
velle decouverte; d'en montrer l'usage dans quelques exemples qu'il choisit,  
& d'assurer toujours, sans le faire voir, qu'il est impossible d'y réussir par  
nos methodes. Car voit-on que ces methodes soient insuffisantes, parce  
que M. Rolle repette plusieurs fois qu'elles le sont, & qu'il en donne une  
qui ne l'est pas?

La 2. chose que j'ay à luy dire, c'est que nous serions d'autant plus en  
droit de ne pas répondre à ses demandes qu'on a déjà fait ce qu'il dit qu'on ne  
peut executer. On est étonné que M. Rolle avance, (Pag. 254.) que  
dans le cas où *diverses Tangentes conviennent à un même point d'une courbe, les  
methodes ordinaires ne suffisent pas pour en trouver une seule*; lors qu'on sçait  
que ce qu'il prononce impossible d'un ton si ferme, & si décisif, non seu-  
lement est une chose tres possible, mais qu'elle se trouve réellement executée  
dans les Journaux. On le prie de jeter les yeux sur le Journal des Sçavans  
de 1692. pag. 177. Il verra que la Courbe dont les abscisses sont  $x$ , les ap-  
pliquées,  $v$ , & le lieu  $x^4 - 2axx + aax = avv$ , a deux tangen-  
tes inclinées sur son axe chacune de 45. degrez au point où  $x =$   
 $a$ . S'il prend encore la peine de consulter les Actes de Lipsic de  
1694. pag. 397. il y trouvera que la Courbe exprimée par l'égalité  $x^4 + v^4$   
 $+ 2xxvv - 4aaxx + 4aavv = 0$  a de même deux tangentes,  
faisant chacune un angle de 45. degrez sur son axe au point où  
 $x = 0$

Ces faits qui doivent faire quelque peine à M. Rolle, pourroient donc nous dispenser de la recherche à laquelle il nous excite par son défy ; mais on s'est engagé à le satisfaire sur cela, & M. Rolle merite bien qu'on luy donne cette marque de la consideration particuliere qu'on a pour luy. D'ailleurs il se trouvera peut-estre des Lecteurs qui seront bien aises de voir comment on manie le Calcul différentiel dans ces rencontres, & avec quelle facilité on decouvre par son moyen cette pluralité de Tangentes que l'Auteur releve tant. Il ne pourra pas dire qu'on s'est choisi des égalitez commodes, puis qu'on s'attache aux égalitez mêmes sur lesquelles il nous défie de réussir. C'est en finissant son Ecrit, qu'apres ces paroles qu'on a déjà rapportées ; *Lors que diverses tangentes conviennent à un même point d'une Courbe, les methodes ordinaires ne suffisent pas pour en trouver une seule*, il ajoute, *Cela se voit quand on entreprend d'appliquer ces methodes aux exemples qu'on a donnez en A, en D, & en V.* Voicy donc ces exemples.

$$A \dots y^4 - 8y^3 - 12xyy + 48xy + 4xx = 0 \\ + 16yy \quad - 64x$$

$$D \dots z^3 - 6pz^2 + yyz - 4p^3 = 0 \\ + 9ppz$$

$$V \dots y^3 - 3pxy + x^3 = 0$$

On va voir les difficultez de ces exemples résolus par la methode qui se trouve dans la Sect. 9. Art. 163. de l'Anal. des Inf. Pet. Je commence par le premier, où l'on peut remarquer en passant que la Courbe exprimée par l'égalité A, est imparfaitement tracée par M. Rolle dans sa 1. Figure, qui est aussi la premiere des deux qu'on voit dans la page suiv. & que cette Courbe est faite comme nous la representons dans la seconde Figure. On verra dans la suite qu'on a quelque sujet de croire que M. Rolle a regardé le point G, comme un point où finissoient les deux rameaux OG, MG de la Courbe. Mais revenons au fait.

M. Rolle ayant pris la droite OM pour l'axe de cette courbe, & les perpendiculaires à cet axe pour les appliquées ; & ayant de plus nommé les abscisses OH,  $y$  ; & les appliquées HF,  $x$  ; il demande toutes les tangentes qui peuvent estre menées par celui des points de la Courbe où l'on a  $y = x = 2$ .

En nommant les soutangentes  $f$ , ce qu'on fera toujours dans la suite, on a par la Sect. 2. Art 9. de l'Anal. des inf. Pet.  $f = \frac{xy}{dx}$ . Il faut prendre, ainsi que le prescrit cet Article, la difference de l'égalité A, afin d'avoir la valeur de  $\frac{dy}{dx}$ , & de la substituer dans la formule

$$\frac{xdy}{dx} = f. \text{ En prenant cette difference, il vient, } 4y^3dy - 24yydy =$$

$$12y^2dx - 24xydy + 32y^2dy + 48ydx \\ + 48xdy + 8xdx - 64dx = 0 ; \\ \text{d'où l'on tire } \frac{dy}{dx} = \frac{32y - 12y - 2x + 16}{4x}$$

Ainsi cette fraction étant substituée au lieu de  $\frac{dy}{dx}$  dans la formule  $\frac{xydy}{dx}$  suivant l'article cité, donneroit l'expression générale des sous-tangentes prises sur l'axe OM. Mais parce qu'au point G,  $y=2=v$  rend l'un & l'autre terme de cette fraction  $=0$  ; il faut les différencier de nouveau l'un & l'autre suivant la Sect. 9. Art. 163. du même livre. Par cette nouvelle différenciation, il vient,

$$\frac{6ydy - 12dy + 2dx}{32ydy - 12y^2dy + 6xdy - 6ydx + 8dy + 12dx} \frac{dy}{dx} \\ \text{ \& au lieu de } x, \text{ \& de } y \text{ mettant leurs} \\ \text{valeurs l'une \& l'autre } = 2 ; \text{ tout} \\ \text{se réduit à } \frac{-dx}{-8dy} = \frac{dy}{dx} \text{ d'où l'on}$$

tire  $\frac{dy}{dx} = \frac{1}{8}$  ce qui étant substitué dans  $\int = \frac{xxdy}{dx^2}$  carré de

la formule  $\frac{xydy}{dx}$ , donne  $\int = \frac{xx}{8} =$

$\frac{4}{8} = \frac{1}{2}$ , en mettant pour  $x$  sa valeur 2. d'où l'on connoitra qu'au point G, la Courbe proposée a deux tangentes égales de part & d'autre de GD, dont les sous-tangentes DC, DL, sont chacune  $= \sqrt{\frac{1}{2}}$  ; ce qu'il faut premièrement trouver.

Les tangentes qu'on vient de donner, se trouveroient de la même manière en prenant les sous-tangentes sur l'axe rectiproque de cette Courbe, & sur divers autres axes, par rapport auxquels on pourroit la considérer. Je passe au second exemple de M. Rolle.

fig. 1.

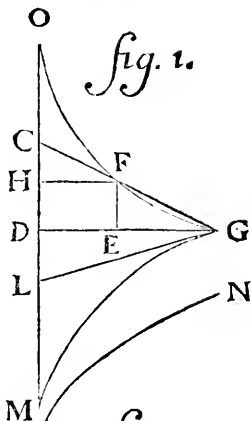
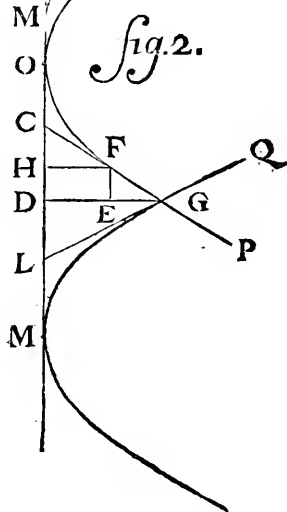


fig. 2.



C'est l'égalité D....  $z^3 - 6pzx + yxz - 4p^3 = 0$ .

Ayant nommé les abscisses de cette Courbe  $z$  ; & les appliquées  $y$  , M. Rolle demande toutes les tangentes qu'on peut mener par celui des points de la Courbe , où  $y=0$ .

La supposition de  $y=0$ , donne trois valeurs de  $z$ , deux égales, & une inégale ; car si de l'égalité D , on ôte le terme  $yyz$ , qui devient nul par la supposition, l'égalité restante, est un produit de  $z-p=0 \times z-f=0 \times z-4p=0$ . On a donc  $z=p$ , &  $z=4p$ . M. Rolle ne l'a pas remarqué ; ce qui donne lieu de penser qu'il n'a pas bien connu cette Courbe ; aussi ne l'a-t-il pas tracée. Ce n'est que par le point, où  $y$  estant  $=0$ , on a en même temps  $z=p$ , qu'on peut mener deux différentes Tangentes ; ainsi cet Auteur commet une faute, lors que faisant  $y=0$ , il dit en general ; *Mais si au lieu de supposer les Tangentes sur l'axe de  $z$ , on les suppose dans cet exemple sur l'axe de  $y$ , l'on trouvera deux tangentes réelles, & différentes pour le point proposé ;* car cela n'est pas vrai au point où  $y$  estant  $=0$ , on a  $z=p$ . Mais donnons par notre methode les tangentes au point où  $y=0$ , & en même temps  $z=p$ , qui est le seul à plusieurs tangentes, & par conséquent celui que l'Auteur a en veü.

En prenant les soustangentes sur l'axe des  $y$ , on a  $f = \frac{zdy}{dz}$  ; & en differentiant l'égalité proposée  $z^3 - 6pzx + yxz + 9ppz - 4p^3 = 0$ , il vient  $3zdz - 12pzdz + yxdz + 2zydy + 9ppdz = 0$  ; d'où l'on tire  $\frac{dy}{dz} = \frac{12pz - 12z \cdot z - 9p}{2zy}$  qu'il faudroit substituer suivant notre methode dans  $\frac{zdy}{dz} = f$  ; mais la supposition de  $y=0$  & en

même temps de  $z=p$ , rendant l'un, & l'autre terme de cette fraction  $=0$  je prens de nouveau la difference de l'un & de l'autre, comme dans l'exemple precedent, & toujours suivant la Sect. 9. Art.

163. de l'Anal. des Infin. Pet. & j'ay  $\frac{dy}{dz} = \frac{12pdz - 6z \cdot z - 9pdy}{2zdy + 2ydz}$  & en faisant les termes, où  $y=0$  se trouve,  $\frac{dy}{dz} = \frac{12pdz - 6z \cdot z - 9pdy}{2zdy}$  ou en

mettant pour  $z$ , la valeur  $p$  ;  $\frac{dy}{dz} = \frac{6pdz}{2zdy} = \frac{1dz}{dy}$  d'où il vient

$\frac{dy}{dz} = 3$  ; & substituant cette valeur dans le quarré de la formule  $f = \frac{zdy}{dz}$  on a  $f = 3z = 3pp$  en mettant pour  $z$  la valeur  $p$ . Ce qui fait connoître

que qu'au point où  $y=0$ , & en même-temps  $z=p$ , la Courbe a 2. tangentes égales de part & d'autre de l'axe des  $z$ , & que les soustangentes prises

sur l'axe des  $y$ , sont chacune  $= p\sqrt{z}$ ; ce qu'il falloit trouver.

On auroit pû prendre les soubtangentes sur un axe parallele à celui des  $z$ , en faisant  $y = y - p$ , & substituant cette valeur de  $y$  dans l'égalité D, on auroit trouvé  $3ff = pp$ ; ce qui donne deux soubtangentes égales chacune à  $\frac{p}{\sqrt{z}}$ .

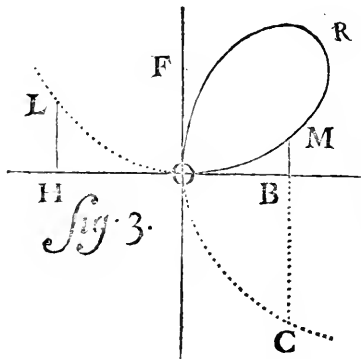
qu'il faut prendre de côté & d'autre de l'appliquée  $= c$ , au point proposé.

Si dans l'expression des soubtangentes prises sur l'axe des  $z$ , laquelle est  $\frac{2zy}{3zz - 11fz + 9fp + 3y}$  au lieu de  $z$ , on substitue  $4p$ , qui est une de ses valeurs, lors que  $y = 0$ , il viendra  $\frac{0}{5fp} = f$ ; ce qui fait voir que la soubtangente prise

sur l'axe des  $z$ , est nulle en ce point, & par conséquent que la tangente au même point est perpendiculaire à l'axe des  $z$ .

Si l'on prenoit la soubtangente sur l'axe des  $y$ , dans le cas de  $z = 4p$ , il viendrait  $\frac{9fp}{0} = f$ ; ce qui donne la soubtangente infinie, & la tangente parallele à l'axe des  $y$ . En voilà bien assez pour le 2. exemple.

Le dernier est l'égalité  $V... y^3 - 3pxy + x^3 = 0$ , & la Courbe qu'elle exprime est la feuille de M. Descartes, si connu de tous les Geometres. M. Rolle regardant comme une nouvelle difficulté de rendre réelle la valeur des tangentes aux points où l'appliquée, & l'abscisse sont l'une & l'autre des 0, s'est proposé cette exemple pour avoir lieu de nous donner la resolution d'un Problème sur la transformation des axes. Toute cette transformation d'axes est la chose du monde la plus commune en Geometrie, & ne meritoit point qu'un aussi habile homme que M. Rolle s'y arrêtât. Mais je satisfais à l'exemple.



Les abscisses OB de cette Courbe étant nommées  $x$ ; & les appliquées BM,  $y$ ; M. Rolle nous demande les Tangentes aux points que designe  $y = 0$ .

En prenant  $z - p = y$ , on aura un autre axe parallele à celui des  $x$ , & qui en sera distant de la valeur de  $p$ , & l'égalité sera changée en celle-cy,  $z^3 - 3pz^2 + 3pz - p^3 - 3pxz + 3ppx + x^3 = 0$ . La difference de cette nouvelle Egalité est  $3z^2 dz - 6p z dz + 3p dx - 3p x dz + 3p dx + 3x dx = 0$ ; d'où l'on tire  $\frac{dx}{dz} = \frac{z^2 - 2pz + pp}{p^2 - px}$ ;

l'un & l'autre terme de cette fraction étant  $= 0$ , à cause de la supposition;  $z = 0$ , qui donne icy  $z = p$ , &  $x = 0$ , on pourroit les differencier de



nouveau, & après des réductions semblables à celles des exemples précédens, on trouveroit  $f = 0$ ; ce qui donneroit une des tangentes perpendiculaire à

l'axe des  $x$ , & qui se confond avec OF, axe des  $y$  &c. Mais on ne reconnoît point la pénétration, & la profondeur de M. Rolle dans le choix de cet exemple; car il ne renferme aucune difficulté qui oblige de passer à une nouvelle différentiation; on peut résoudre ce Problème avec la dernière facilité, par les seules règles de la Sect. 2. On avoit  $\frac{dx}{dz} = \frac{z-z}{p-z} + \frac{pp-2px}{p-z}$ ; &

en effaçant les termes où  $x = 0$  se rencontre, on a  $\frac{dx}{dz} = \frac{z-z}{p-z} + \frac{pp}{p-z}$ ; & divisant par  $z-p$ , il vient  $\frac{dx}{dz} = \frac{z-p}{p}$ ; ce qui étant substitué dans la formule

$\frac{z dx}{dz} - \frac{z-z}{p} = 0 = f$ , en mettant pour  $z$  sa valeur  $p$ , & l'on a comme auparavant une des tangentes qui se confond avec l'axe des  $y$ .

Si par rapport à ce dernier axe on fait la même chose que l'on vient de faire par rapport à celui des  $x$ , on trouvera encore une soutangente  $= 0$ ; ce

qui donnera pour seconde tangente l'axe même des  $x$ . Mais cela n'est pas nécessaire, car il est évident par la situation des inconnues dans l'Égalité  $y^3 + 4x^3 - 3pxy = 0$ , que les points de la Courbe se rapportent de la même manière à l'un & à l'autre axe. D'où il suit qu'au point O, une des tangentes étant trouvée, l'autre l'est aussi. De cette sorte, la nouvelle méthode n'est pas moins suffisante entre nos mains, qu'entre celles de M. Rolle pour découvrir que les deux axes de la Courbe que fournit l'Égalité V, sont deux tangentes au point proposé.

On auroit trouvé la même chose encore plus aisément sans transformer l'axe. L'égalité  $y^3 + 4x^3 - 3pxy = 0$ , donne pour différence  $3yydy + 12xxdx - 3pdy - 3pdy$  d'où il vient  $dx = \frac{py - px}{py - xx}$ . Dans la supposition de  $x = 0$ , &  $y = 0$ ,

on peut également effacer les termes où  $y$  se rencontre, en laissant les termes où se trouve  $x$ ; ou bien effacer ceux-cy, & laisser les autres. Si l'on efface  $yy$ , &  $py$ , on aura  $\frac{dx}{dy} = \frac{px}{-xx} = \frac{p}{x}$ ; & en effaçant  $-px$ , &  $-xx$ ,

on aura  $\frac{dx}{dy} = \frac{py}{py} = \frac{y}{p}$ ; ce qui fait voir qu'au point proposé, le rapport de  $dy$  à  $dx$  & nul, & infini; nul par rapport au rameau ROL, & à l'axe OB; & infini par rapport au rameau ROC, & à l'axe OF; & ce qui donne encore ces deux axes reciproques OB, OF; pour les deux tangentes qu'il falloit trouver.

Voilà donc M. Rolle satisfait sur les trois exemples, & obligé de reconnoître que lors que plusieurs tangentes conviennent à un même point d'une Courbe, les méthodes du Calcul différentiel suffisent pour les découvrir toutes, & que cela se voit quand on entreprend de les appliquer aux exemples qu'on a donnés;

en A, en D, & en V. Mais il faudra bien encore que cette suffisance des nouvelles methodes, soit reconnuë par M. Rolle, quand on aura fait voir que les regles qu'elles prescrivent, sont précisément les mêmes regles qu'il nous propose pour remedier à leur insuffisance pretenduë; qui est la 2. chose que je me suis engagé de faire.

Avant que d'entrer dans cet examen, il ne sera pas inutile de dire un mot sur l'article 163. de l'Anal. des Infin. Pet. & de montrer comment on y trouve la regle qu'on a mise en usage dans les exemples de M. Rolle. Cet article est un de ces Problèmes generaux dont les resolutions fournissent autant de methodes, qui peuvent servir à une infinité de cas. On y propose une Courbe telle que la valeur de ses appliquées estant exprimée par une fraction, le numerateur, & le dénominateur deviennent l'un & l'autre égaux à zero, lors que l'abscisse devient égale à une quantité donnée; & l'on demande quelle est alors la valeur de l'appliquée. L'illustre Auteur du livre resout ce Problème avec cette adresse, & cette facilité qui luy est particuliere. La maniere en est tout-à-fait curieuse; on peut la voir dans le livre même. M. le M. de l'Hôpital trouve donc que differentiant le Numerateur & le Dénominateur de la fraction, la difference de l'un divisée par celle de l'autre, est une nouvelle fraction qui donne la valeur cherchée, en substituant dans cette fraction la valeur donnée de l'abscisse. L'application de cette regle à la recherche des tangentes, est la chose du monde la plus claire & la plus facile. Quand suivant la methode de la Sect. 2. on a differentié l'Egalité de la Courbe dont on demande les tangentes à un point donné, la valeur de  $\frac{dx}{dy}$  est ex-

primée par une fraction dont l'un & l'autre terme devient égal à zero dans les points proposez par M. Rolle; & il s'agit de sçavoir quelle est alors la valeur de  $\frac{dx}{dy}$ , il est donc évident qu'en concevant une autre courbe qui aye

pour appliquées les  $\frac{dx}{dy}$  de la proposée, le cas est reduit à celui de la Sect. 9.

& par conséquent qu'on obtient ce qu'on cherche en differentiant l'un & l'autre terme de la fraction qui exprime la valeur de  $\frac{dx}{dy}$ , & divisant la differen-

ce de l'un par celle de l'autre. Ainsi l'on a dans l'Anal. des Inf. Pet. la regle & la demonstration de la regle; & M. Rolle doit estre fâché d'attaquer, comme il fait indirectement, un Ouvrage qu'il ne s'est peut-estre pas donné la peine d'approfondir allèz. Le pis est que dans le même-temps qu'il en combat les methodes, il en tire celle qu'il propose dans son Ecrit; c'est un fait que je vais prouver.

La methode de M. Rolle consiste dans une suite d'Egalitez qui se tirent de la Courbe proposée. Mais d'abord il est évident que cette suite d'Egalitez qu'il a trouvé bon de ranger dans un ordre *retrograde*, n'est qu'une suite d'Egalitez differentielles où  $zn$ , &  $vn$ , tiennent la place de  $dy$ , & de  $dx$ . Car son Egalité B qui comprend cette suite, & qu'il forme par la substitution de  $y$  à  $zn$ , au lieu de  $y$ , & de  $x + ym$  au lieu de  $x$  dans l'égalité A; est-elle diffé-

rense

rente en quelque chose aux noms près de celle qui seroit formée par la substitution de  $y^2 dy$ , au lieu de  $y$ , & de  $x^2 dx$  au lieu de  $x$  dans la même Egalité A : y voit-on quelque autre changement que celui de  $dy$  en  $z$ , & de  $dx$  en  $vn$ .

M. Rolle a emprunté de l'Anal. des Inf. Pet. jusqu'aux regles qu'il donne pour abréger l'opération en formant l'Egalité B. Exposons la chose aux yeux des lecteurs. Soit proposé à prendre la différence de l'Egalité A, & la différence de l'Egalité qui en resultera; & encore celle de la nouvelle Egalité resultante, & ainsi de suite, en ne différentiant que les  $x$  & les  $y$ ; mais en poussant les différentiations, jusqu'à ce qu'ils soient évanouïs. La premiere Sect. de l'Anal. des Inf. Pet. nous apprend qu'il faut multiplier toutes les parties où se trouve la quantité variable  $y$ , par le produit de l'exposant de sa puissance, & de sa différence  $dy$ , diminuant de l'unité dans les produits resultans la puissance de cette même quantité; & qu'il en faut faire autant à l'égard de l'autre quantité variable  $x$  dans toutes les parties où elle se rencontre. En observant cette regle dans les différentiations proposées, il est clair qu'on aura l'Egalité C, dont les nombres qui sont au haut de chaque colonne verticale, marquent l'ordre des différentiations, ou le degré de ces mêmes différences.

	1.	2.	3.	4.
C....	$y^4$	$+ 4y^3 dy$	$+ 12yydy^2$	$+ 24y^2y^3 + 24dy^4$
	$- 8y^3$	$- 24yydy$	$- 48ydy^2$	$- 48dy^3$
	$+ 12xyy$	$\left\{ \begin{array}{l} - 12yydx \\ - 24xydy \end{array} \right\}$	$\left\{ \begin{array}{l} - 24ydxdy \\ - 24dx^2dy^2 \end{array} \right\}$	$\left\{ \begin{array}{l} - 24x^2dy^3 \\ - 24dx^2dy^2 \end{array} \right\}$
	$+ 16yy$	$+ 32ydy$	$+ 32dy^2$	
	$+ 48xy$	$\left\{ \begin{array}{l} + 48ydx \\ + 48xdy \end{array} \right\}$	$\left\{ \begin{array}{l} + 48dx^2y \\ + 48dx^2dy \end{array} \right\}$	
	$+ 4xx$	$+ 8xdx$	$+ 8dx^2$	
	$- 64x$	$- 64x$		

I. I  $\times$  2. I  $\times$  2  $\times$  3. I  $\times$  2  $\times$  3  $\times$  4.  
 Si l'on divise presentement chaque colonne perpendiculaire de différences par le produit fait de tous les nombres naturels compris depuis l'unité jusqu'à celui inclusivement qui en marque le rang; c'est-à-dire la premiere par 1. la seconde par 1  $\times$  2; la troisième par 1  $\times$  2  $\times$  3; la quatrième par 1  $\times$  2  $\times$  3  $\times$  4 &c. on aura de cette maniere l'Egalité E.

$$\begin{aligned}
 E.... & y^4 + 4y^3 dy + 6yy^2y^2 + 4y^2y^3 + dy^4 \\
 & - 8y^3 - 24yy^2dy - 24y^2y^2 - 8dy^3 \\
 & - 12xyy - 12yydx - 24y^2x^2dy - 12dx^2dy^2 \\
 & + 16yy - 24xy^2dy - 12x^2dy^2 \\
 & + 48xy + 32ydy + 16dy^2 \\
 & 1702.
 \end{aligned}$$

$$\begin{aligned}
 &+ 4xx + 48y\,lx + 48dxdy \\
 &- 64x + 48xdy + 4dx^2 \\
 &\quad + 8xdx \\
 &- 64dx
 \end{aligned}$$

Il est visible que cette Egalité E, est la même que celle qu'on auroit, si au lieu de  $x$  & de  $y$ , on avoit substitué par tout  $x + dx$ , &  $y + dy$  dans l'Egalité A; ainsi que la demonstration de la validité des différentiations précédentes le suppose dans la première Sect. de l'Anal. des Inf. Pet. & comme l'a supposé M. Rolle dans son Egalité B. Jela mets icy afin que les yeux voyent qu'elle n'est différente de la nôtre, que par l'ordre *retrograde* de ses termes, & par  $zn$ , &  $un$ , mis à la place de  $dy$  & de  $dx$ .

$$\begin{aligned}
 \text{B.... } &zn^4 + 4yz^3n^3 + 6yyz^2nn - 4y^3zn + y^4 \\
 &- 8z^1n^3 - 24yz^2nn - 24yyzn - 8y^1 \\
 &- 12vz^2n^3 - 24yvz^2nn - 12yyvn - 12xyy \\
 &\quad - 12xz^2nn - 24yxzn + 16yy \\
 &\quad + 16z^2nn + 32yzn + 48xy \\
 &\quad + 48vznn + 48yvnn + 4xx \\
 &+ 4vvn + 8xvn - 64x \\
 &\quad - 64vn
 \end{aligned}$$

Voilà donc l'Egalité B, de M. Rolle, & voicy la regle qu'il prescrit pour la former. Il suppose les rangs marquez par la lettre  $n$ , qu'il met dans ces rangs élevée au degré qu'elle y doit avoir; & en suite il dit: ( pag. 241 ) *Le penultième terme se forme sur le dernier de cette maniere; l'on multiplie dans ce dernier terme toutes les parties où  $y$  se trouve, chacune par l'exposant de cette inconnue, & l'on substitue  $z$  dans le produit au lieu d'une de ses dimensions. Ainsi  $y^4$  du dernier terme sera multiplié par 4, & l'on substituera  $z$  dans le produit  $4y^3$  au lieu d'une de ses dimensions. Ce qui donnera  $4y^3z$  \*\*\* On multipliera de la même maniere dans ce dernier terme toutes les parties où se trouve l'inconnue  $x$ , & l'on substituera  $v$  dans chaque produit partiel, au lieu d'une seule de ses dimensions &c. Il ordonne de continuer de la même sorte pour avoir les autres termes, & de les diviser par les mêmes nombres par lesquels nous les avons divisez.*

Comparons cette regle avec celle de l'Anal. des Inf. Pet. L'Anal. ordonne de multiplier toutes les parties où se trouve la quantité variable  $y$ , par l'exposant de sa puissance. M. Rolle prescrit de multiplier toutes les parties où  $y$  se trouve, chacune par l'exposant de cette inconnue. L'Analyse veut que l'on multiplie encore par la différence  $dy$ , en diminuant de l'unité dans le produit la puissance de  $y$ . M. Rolle veut que l'on substitue  $z$  (ou  $xz$ , si  $n$  n'étoit déjà placée) dans le produit au lieu d'une des dimensions de l'inconnue  $y$ . Par la regle de l'Anal.  $y^4$  donne  $4y^3dy$ . Par la regle de M. Rolle,  $y^4$  donne  $4y^3z$ , ou  $4y^3zn$ , lors qu'on ne suppose pas  $n$  placée. Faut-il mainte-

nant autre chose que des yeux pour voir que la regle de M. Rolle est celle de l'Anal. des Inf. Per. & que son Egalité B, formée par cette regle est notre Egalité E, sans autre changement que celui de  $dy$  en  $nz$ ; & de  $dx$  en  $nz$ .

Il seroit au reste inutile à M. Rolle de nier que  $n\zeta$ , &  $nv$  soient chez luy, ce que  $dy$  &  $dx$  sont chez nous. Il en fait le même usage que nous faisons de nos différences  $dy$ ,  $dx$ , & que M. de Fermat faisoit de son  $e$ ; par tout les suppositions sont les nôtres, & certainement elles seroient vaines & fausses, si elles n'étoient appuyées sur nos principes. Tout cela va paroître encore aux yeux des Lecteurs, par la comparaison qui me reste à faire des autres regles que M. Rolle nous donne pour l'application de son Egalité B, ou de la nôtre E, à la recherche des tangentes, avec les regles insuffisantes, & toutesfois les mêmes, données dans l'Anal. des Inf. Per.

La premiere regle de M. Rolle, est que *dans la plupart des exemples; il ne faut pas poursuivre jusqu'au bout les termes de l'Egalité B; c'est-à-dire, les former tous; mais qu'ayant d'abord formé celui qui naît immédiatement de l'Egalité proposée A, & qui est le penultieme de l'Egalité B, il faut voir si par la substitution toutes les parties de ce terme s'entredétruisent; & supposé qu'elles ne fussent pas toutes détruites par la substitution, qu'il faudroit cesser de poursuivre; que ce terme seroit celui qui doit donner les veritables Tangentes pour la resolution du Problème.*

C'est là notre regle; le penultieme terme de l'Egalité B, est le second terme de notre Egalité E, c'est-à-dire qu'il est la différence de l'Egalité A. Or la premiere chose que nous prescrit la Sect. 2. de l'Anal. des Inf. Per. c'est de prendre cette différence, & nous ne passons à une nouvelle différentiation suivant la Sect. 9. que lors que toutes les parties de ce terme s'entredétruisent; ou ce qui est la même chose, lors que l'un & l'autre terme de la fraction qui exprime la valeur de  $\frac{dy}{dx}$  ou de  $\frac{dx}{dy}$  est égal à zero.

2. M. Rolle dit ( pag. 242. ) *qu'ayant ainsi trouvé le terme qui doit fournir les tangentes dans le point donné, il faut y substituer la valeur de  $x$ , au lieu de  $v$ , & supposer que le resultat est égale à 0.* Et plus bas il remarque que c'est la même chose que si l'on supposoit d'abord que le terme est égal à 0, sans y substituer les valeurs de  $x$  & de  $y$ , mais seulement  $x$ , au lieu de  $v$ ; ce qu'il dit encore dans un autre endroit. ( pag. 247. )

C'est là notre regle. Nous faisons la différence de l'Egalité proposée, où notre Egalité différentielle  $= 0$ . En prenant la valeur de  $dx$ , nous ôtons  $dx$  ou le  $v$  de M. Rolle, des termes qui en étoient affectez; & en substituant cette valeur dans la formule  $\frac{xdy}{dx}$ , nous mettons  $x$  dans tous les termes dans lesquels étoit  $dx$ , ou le  $v$  de M. Rolle.

3.  $x$  ayant été substitué au lieu de  $v$  dans l'Egalité, M. Rolle fait de  $z$  l'expression de la sôutangente, & en prend la valeur, & par là  $z$  est ôté de tous les termes où il étoit, & la quantité qui reste, délivrée de  $v$  & de  $\zeta$ , est la valeur de la sôutangente.

De même lors que nous substituons la valeur de  $dx$  dans la formule  $\frac{xdy}{dx}$ ,  $dy$

où le  $\zeta$  de M. Rolle se trouvant dans tous les termes, est effacé; & la quantité qui reste, délivrée des différences  $dy$ ,  $dx$ , est la valeur de la soustangente qu'on peut nommer  $\zeta$ ,  $dy$ ,  $f$ ,  $t$ , comme on voudra. Il est donc clair que les regles du Journal du 13. Avril, sont les regles de l'Anal des Inf. Pct.

Mais comme icy, outre le changement de  $dy$  en  $n\zeta$ , ou  $z$ ; & de  $dx$  en  $nv$ , ou  $v$ , il y a encore quelque déguisement dans les operations prescrites par nos regles, & fondées sur nos principes, il faut rendre ce déguisement, & l'indénité des methodes plus sensibles, en prenant un exemple, & nommant  $z$ , &  $v$ , nos différences  $dy$  &  $dx$ , ( je laisse  $n$ , parce que dans quelque vuë que M. Rolle ayt introduit ce commun diviseur, il ne luy sert dans les regles que nous examinons que pour marquer l'ordre de ses termes. ) Soit donc  $x^3 - y^3 - axy = 0$ , une courbe dont on demande la tangente à un point donné. Notre formule sera  $\frac{xz}{v}$ , je prens d'abord suivant nos regles la differen-

ce de l'Egalité proposée. Cette différence qui seroit le penultieme terme de M. Rolle, donne  $3xxv - 3yyz - ayv - axz = 0$ ; ou,  $3xxv - ayv = 3yyz + axz$ . Je tire la valeur de  $\frac{z}{v}$ , & j'ay  $\frac{z}{v} = \frac{3xx - ay}{3yy + ax}$ . Je substitué cette valeur dans la

formule  $\frac{xz}{v}$ , & il vient  $\frac{3xxx - ayx}{3yy + ax} = f$ ; ou,  $3xx - ayx = 3yyf + axf$ .

Par ces operations de l'Egalité  $3xxv - ayv = 3yyz + axz$ , on est venu à l'Egalité,  $3xxx - ayx = 3yyf + axf$ , où, comme l'on voit,  $x$  se trouve à la place de  $v$ ; &  $f$  à la place de  $z$ . Supposé donc qu'on eût laissé  $z$  où est  $f$ , il est visible qu'on prendroit la valeur de la soustangente  $f$ , en prenant celle de  $z$ .

Presentement si je voulois donner au public cette methode en la déguisant outre  $dy$  &  $dx$ , déjà changez en  $z$  &  $v$ , après avoir ordonné, non de prendre la différence de l'Egalité proposée, car je suis ennemi des différences, mais de former par les regles quidonnent les différences, le terme qui naît immédiatement de l'Egalité, & qui en est la différence même, après avoir prescrit de le ranger d'abord dans un ordre *retrograde*, & puis de l'égaliser à zero: Je dirois, *substituez  $x$  au lieu de  $v$ , prenez  $z$  pour l'expression de la soustangente, tirez la valeur de  $\zeta$ : cette valeur est celle de la soustangente.* Et si je voulois encore un peu plus faire le fin, & que les quantitez  $x$  &  $y$ , fussent données en nombre: Je dirois, qu'il faut d'abord ( pag. 241. 242. ) *substituer dans le terme les valeurs de  $x$  & de  $y$ , qu'il faut encore  $y$  substituer la valeur de  $x$  au lieu de  $v$ , supposer que le resultat est égal à 0, qu'alors il ne se trouvera dans cette Egalité d'autre inconnüe que  $z$ , & que toutes les valeurs de cette inconnüe sont autant de soustangentes pour la resolution du Problème proposé.*

C'est précisément ce que fait M. Rolle. Ainsi dans tous les cas, où l'on doit s'arrêter au penultieme terme, ce qui selon luy-même se peut toujours faire, ou generalement dans quelque cas que ce soit, lors qu'une fois le terme qui fournit les tangentes, est trouvé, tout ce que M. Rolle a donné

de regles pour avoir la valeur des sous-tangentes, est pris de l'Anal. des Inf. Per. Cela est int démontré, si la methode de cet Auteur est differente de la nôtre, elle ne le peut estre qu'en ce qu'il prescrit de passer à un nouveau terme, lors que le penultieme se détruit par la substitution, qui est le cas qui donne la pluralité de tangentes; & suppose que nous n'eussions aucune regle pour ce cas, il faudroit reconnoître non que M. Rolle donne une nouvelle methode, mais qu'il apprend à appliquer celle du Calcul differentiel pour la recherche des tangentes à quelques cas particuliers sur lesquels on ne s'estoit pas encore avisé de donner des regles. Si cela estoit, nous nous ferions un plaisir de luy devoir quelque chose: mais ce qu'il prescrit là-dessus est aussi ce que prescrit notre methode, & la regle de M. Rolle est encore icy une regle des Inf. Per. C'est celle de la Sect. 9. on l'a veü par l'application que nous en avons faite aux exemples proposés, & par l'explication que nous en avons donnée. Il ne reste donc à cet Auteur que son changement de  $dy$ , en  $nz$ , & de  $dx$  en  $nv$ , & son ordre *retrograde*.

Il ne faut pas oublier icy que M. Rolle se découvre luy-même dans l'article 10. ( pag. 253. ) où il nous marque le fondement de ses regles. Car comme elles ne peuvent estre appuyées que sur nos principes, il est obligé d'y avoir recours. Il est vrai qu'il mêle adroitement avec les idées de M. de Fermat ce que le Calcul differentiel a de particulier, pour insinuer que tout est dû à M. de Fermat, & qu'il n'emprunte que de ce sçavant Analiste: mais on voit évidemment fig. 1. que la secante GFC qui devient *rasante*, ou tangente, lors que FE s'évanouit, ou que le  $nz$  de M. Rolle devient notre  $dy$ , est en effet la tangente que nous avons accoutumé de considerer comme un des petits côtes de la courbe prolongé; on voit que les deux triangles semblables GEF, FHC, sont aussi nos deux triangles, & que l'Egalité  $vf = vz$ ; ou  $f = \frac{vz}{v}$  que M. Rolle en tire est notre formule  $\frac{xdy}{dx}$  &c. Ce ne

sont point là les idées de M. de Fermat; & c'est en vain qu'on veut l'insinuer dans l'Article cité. En lisant cet Article, on sent un Auteur, qui chagrin de ne pouvoir se passer du Calcul differentiel qu'il n'aime pas, tâche de profiter de ce qu'il peut y avoir de commun entre ce Calcul & la methode de M. de Fermat pour le confondre entierement avec cette methode. Mais il est temps de passer aux reflexions que j'ay promises.

On pourroit faire bien des remarques sur le memoire de M. Rolle. Je me borneray à quelques-unes qui regardent nos methodes.

Ma premiere remarque est, que dans celle que fait M. Rolle pag. 247. il tombe dans une manifeste contradiction. Selon luy la methode du Calcul differentiel pour les tangentes est insuffisante dans les cas où l'on peut mener plusieurs tangentes par le point donné; & ce reproche d'insuffisance ne peut être fondé que sur la supposition que nous n'avons point d'autres regles dans cette recherche que celles de la Sect. 2. des Inf. Per. C'est-à-dire que nous n'allons pas au delà de la premiere differentiation de l'Egalité proposée, ou que nous nous arrêtons toujours au penultieme terme de l'Egalité B de M.

Rolle. Je ne dis point icy que la supposition est fausse ; on vient de le démontrer ; mais je dis que M. Rolle prétend , & doit nécessairement prétendre que dans les cas dont il s'agit , il est impossible de découvrir les tangentes , en s'arrêtant à ce penultieme terme. Or n'est-ce pas une contradiction sensible que de prétendre cela , & de parler ainsi dans la Remarque. *Lors que l'on fait des substitutions dans l'Egalité B , pour découvrir parmi tous les termes celui qui doit fournir la pluralité des tangentes suivant ce qui a esté dit dans le second article , ceux qui se détruisent dans cette substitution ne laissent pas de donner toutes les tangentes, ET MESME L'ON POURROIT LES TROUVER DANS LE SEUL TERME OÙ N EST AU I. DEGRÉ.* Ce terme où *n* est au premier degré est le penultieme terme de l'Egalité B ; c'est le second terme de notre Egalité E , & la différence de l'Egalité proposée : ainsi M. Rolle se combat luy-même, & détruit tout le fondement de son Ecrit.

Mais peut-estre qu'il découvre les tangentes dans ce terme par d'autres regles que celles de la Sect. 2. & par conséquent qu'il peut sans contradiction dire ce qu'on vient de rapporter, & soutenir en même-temps l'insuffisance de la methode expliquée dans cette section. Rien moins que cela. C'est icy l'endroit où l'on voit le plus clairement nos regles dans celles de M. Rolle. Après avoir dit que l'on pourroit trouver cette pluralité de tangentes dans le seul terme où *n* est au premier degré , il continue ainsi ; *ce qui peut se regler en cette maniere. On prendra dans l'Egalité B toutes les parties où se trouve n, c'est-à-dire tout le penultieme terme , & l'on supposera que leur somme est égale à 0 ; on substituera l'expression des appliquées au lieu de v ; & l'on prendra z pour l'expression des sous-tangentes.* Ce sont les regles de M. Rolle , & sans difficulté , comme on l'a veu , celles de la Sect. 2. des Inf. Pet. Il est vrai que cet Auteur ajoute qu'il faut ensuite faire évanouir une des inconnues par la methode generale , & diviser la reduite par le plus composé de tous les diviseurs qui sont communs à tous les termes de z. Mais cela , & tout ce qu'il ajoute encore regarde les methodes ordinaires de l'Algebre que le Calcul différentiel suppose , quoi que souvent il vienne à leur secours ; de sorte que la contradiction de M. Rolle est incontestable. Qui s'attendroit presentement à lire dans la Remarque même ces paroles ; *En cela je ne parle que des tangentes qu'on ne decouvre point par les seules methodes qui sont le plus en usage.*

Au reste la remarque en elle même est veritable ; & c'est ce qui fait voir la perfection de l'Ouvrage que l'on défend. La Sect. 2. nous donne une methode generale qui peut estre appliquée à tous les cas : à la verité dans quelques-uns on rencontre de grandes difficultez qui deviennent même quelquefois insurmontables : mais elles appartiennent à l'Algebre commune ; & alors on trouve dans la Sect. 9. un moyen sûr de les éviter , & une voye aisée pour arriver où l'on veut aller.

2. M. Rolle ne parle que des courbes Geometriques dans la methode qu'il propose ; car il ne la propose que pour remedier à l'inconvenient des methodes ordinaires qui ne suffisent pas , dit cet Auteur , pour découvrir toutes les tangentes des lignes Geometriques. S'il a quelques regles plus generales &



plus étendus, ou plus élégantes que celles du Calcul différentiel on seroit bien aisé d'en voir l'application aux courbes mecaniques. Le nombre de ces lignes courbes est infiniment plus grand que celui des geometriques. Ainsi quelque perfection & quelque elegance que puissent avoir d'ailleurs les methodes de M. Rolle, supposé qu'il en ayt de nouvelles, si elles ne s'étendent pas aux courbes mecaniques, elles seront toujours infiniment au dessous de celles du Calcul différentiel.

3. M. Rolle dans son Ecrit s'étant renfermé dans les seuls cas où les Egalitez qui expriment la nature des courbes sont délivrées de signes radicaux, il promet de parler amplement dans un autre Memoire de celles qui en sont affectées. Il luy seroit aisé de tourner à son usage les methodes du Calcul différentiel en changeant encore icy  $dy$  en  $nz$ , &  $dx$  en  $nv$ . On sçait parfaitement de quelle maniere on pourroit déguiser nos différentiations à l'égard des incommensurables; mais il faut espérer que M. Rolle nous donnera quelque chose de nouveau.

5. On n'a connu jusqu'icy en Geometrie qu'une sorte de tangentes. M. Rolle en introduit une nouvelle espece sus le nom de *Tangentes relatives*, pour les distinguer des autres qu'il appelle *Tangentes absolues*. On ne sçait d'où l'idée de ces tangentes *relatives*, telles qu'il s'imagine DG, dans la fig. 1. luy est venue dans l'esprit. Il faut apparemment que n'ayant pas fait assez d'attention à la courbe de l'Egalité A, il ayt crû qu'elle se terminoit en G, & qu'ainsi DG, ne la couppoit point. Mais outre que ce seroit une erreur de croire que cette courbe se termine de cette sorte en G; d'ailleurs quand elle s'y termineroit en effet, la droite de DG n'en seroit pas plustôt la tangente qu'une infinité d'autres qu'on peut mener du point G sur l'axe OM entre les deux veritables tangentes en ce point: car si ce qu'on appelle une *Tangente suivant l'idée de M. de Fermat*, est une *rasante* selon M. Rolle; ce que M. Rolle appelle une *Tangente relative* est une veritable fichante, qui estant continuée coupe la courbe sous un angle de près de  $19^{\circ}$ .  $29'$ . Que si M. Rolle nous dit que par les *Tangentes relatives* il entend les appliquées menées des points de concours de deux racines égales, & que les définitions de nom sont arbitraires, on le priera de considerer qu'en donnant ainsi le nom de tangentes generalement à toutes ces appliquées, soit qu'elles soient en effet tangentes, ou qu'elles ne le soient pas; il abuse des termes d'une maniere propre à confondre nos idées, & à jeter dans l'erreur.

6. Il y auroit quelques reflexions à faire sur ce que l'Auteur dit touchant les Asymptotes. On y apperçoit aisément les art. 13. & 14. de l'Anal. des Inf. Per. Mais il n'attaque personne en cet endroit; & lors que M. Rolle fait l'honneur aux nouvelles methodes de s'en servir sans les combattre, on est ravi de les voir entre ses mains, & l'on se flatte qu'à force de luy estre utiles, elles meriteront enfin son suffrage. On dira seulement qu'on a esté un peu surpris que ses recherches ne se soient terminées qu'à nous donner les Asymptotes de l'hyperbole équilaterale. Il estoit naturel qu'il déterminât au moins celles des courbes exprimées par les Egalitez D & V, qu'il s'estoit

choisies luy-même ; & l'on s'y attendoit d'autant plus qu'il n'y avoit pas là beaucoup de difficulté.

*Fautes à corriger.*

Pag. 520. *ligne 42.* au lieu de  $4aaxx + 4aavv$ , lisez  $2aaxx + 2aavv$ . Pag. 522. *ligne 23.* au lieu de connoistra, lisez connoît. Pag. 523. *ligne penult.* après le mot *Courbe*, ajoutez, a. Pag. 524. *ligne 18.* au lieu de cette lisez cet. Pag. 525. *ligne 27.* au lieu de  $\frac{p}{o}$ , lisez  $\frac{p}{o}$ . Pag. 528. *ligne 12.* au lieu de  $-4y^3zn$ , lisez  $+4y^3zn$ .

---

A PARIS,  
Chez JEAN GUSSON, rue saint Jacques, à l'Image  
Saint Jean-Baptiste. *Avec Privilege du Roy.* 1702.

# LE JOURNAL DES SCAVANS

DU LUNDY 7. AOUST, M. DCCII.

MICHAELIS BERNHARDI VALENTINI, PROFESS.

Medici, & p. r. Academiae Gissenae Rectoris, Polyresta exotica, in curandis affectibus contumacissimis probatissima. Scilicet : Fabae sancti Ignatii, Ipecacuanha, Pedra del Porco, Chinachina, Clyster Tabacinus, Panacea Gallorum mercurialis ut & nova Herniarum cura. Cum figuris aeneis. Francofurti ad Moenum, prostat in Officina Joannis Adami Jungii. 1702.

C'est-à-dire, *Remedes étrangers, reconnus pour tres efficaces contre les maladies les plus opiniâtres, savoir, la Feve de S. Ignace, l'Ipecacuanha, la pierre de porc Epic, le quinquina, le tabac en clystere, la Panacée mercurielle des François, & une nouvelle maniere de guerir les Hernies, avec des figures en taille douce.* A Francfort sur le Mein, chez Jean Adam Jungius. 1701. vol. in 4. pp. 112.

CE Livre contient sept Dissertations. La premiere est sur un fruit étranger qu'on nomme, Feves de saint Ignace ; la seconde, sur l'Ipecacuanha ; la troisième sur une pierre qui se trouve dans le fiel du Porc epic ; la quatrième, sur le Quinquina ; la cinquième, sur le tabac donné en lavement ; la sixième, sur la Panacée Mercurielle des François ; la septième, sur le remede du Prieur de Cabrieres, pour la guerison des descentes. Voicy par ordre ce qu'il y a de plus considerable dans ces Dissertations, à

1702.

S S S S S

l'exception des deux dernières, dont nous ne donnerons point d'extraict, à cause qu'elles ne sont qu'une traduction de deux ouvrages françois imprimez depuis plusieurs années, & fort connus.

*Des Feves de saint Ignace.*

La *Fève de saint Ignace*, ainsi nommée, parce que les Jesuites en ont donné la première connoissance en Europe, est un petit fruit des Indes Orientales, d'un comble de la corne, facile à raper, difficile à rompre, fait comme un petit cœur de poule, gros comme une noix muscade, un peu amer, rougeâtre, & d'une grande vertu contre l'Epilepsie, les vertiges, les fièvres intermittentes, les fièvres continuës, la pleuresie, la colique, le miserece, la diarrhée, les morsures des chiens enragez, & l'hémorragie.

On ne sçait pas précisément de quel endroit des Indes Orientales vient ce fruit. Quelques-uns croient que c'est des Isles Philippines. Toujours est-il certain qu'il a esté apporté des Indes Orientales par des Marchands Portugais, à qui quelques Missionnaires Jesuites l'ont découvert.

Les Indiens, avec du vin de palmier, & une liqueur nommée chez eux *Arach*, qui n'est autre chose qu'un esprit de sucre, tirent de cette fève une teinture dorée un peu amere, admirable pour fortifier l'estomach, & pour guerir l'Epilepsie, lors que cette maladie est causée par le vice du ventricule, comme elle l'est presque toujours. On peut tirer avec de l'esprit de vin la même teinture. La dose du remede est depuis vingt-quatre grains jusqu'à demi once. Il faut bien prendre garde d'aller au delà, autrement le même remede qui d'ailleurs guerit les convulsions, les excite à un point qui met la vie en danger. L'essence ou la teinture dont nous parlons, est encore d'un grand secours contre les fièvres malignes, contre les morsures des chiens enragez, & contre la pleuresie.

On prepare outre cela avec les feves de saint Ignace, une huile dont l'onction est souveraine contre la galle & contre les douleurs des articles. Cette huile se fait en laissant bouillir dans de l'huile commune, une certaine quantité de ces feves.

Le Fruit reduit en poudre n'a guères moins de vertu que la teinture qu'on en tire : sept à huit grains de cette poudre intérez une heure dans un peu d'eau de Menthe sont bons contre la colique, le miserere, & la diarrhée : la même poudre convient dans les sievres intermittentes. L'on en donne aux adultes dix ou douze grains demi heure avant l'accès ; mais aux enfans trois grains suffisent. On peut mêler sur dix grains de la poudre, trois grains de fleurs de sel armoniac, elle en a plus de vertu. Appliquée seule sur une blessure, elle en arreste le sang.

*De l'Ipecacuanha.*

L'*Ipecacuanha* est une petiteracine de Bresil, qui étant prise en poudre, au poids de dix-huit grains ou d'un demi gros, guerit la dysenterie, en purgeant ordinairement par haut, quelquesfois par bas, & souvent par l'un & par l'autre.

Il y en a de trois especes. 1. Une noire, qui est de la longueur du doigt, grosse comme le tuyau d'une plume à écrire, courbe, inégale, ridée par anneaux, sombre en dehors, grise en dedans, legerement acré & amere, un peu resineuse, & laissant sur la langue, quand on la mâche, un petit mucilage.

2. Une Blanche, qui est moins grosse, moins garnie d'anneaux, & moins amere.

3. Une jaune ou rousse, toute tortueuse, herissée d'un grand nombre d'anneaux, cordée dans son milieu, assez amere & resineuse.

Cette dernière est la plus rare & la meilleure des trois : elle croît sur les Mines d'Or. Les autres viennent dans les Valées, & dans les Prairies.

L'*Ipecacuanha* a plusieurs noms, les Brasiliens l'appellent *Ipecacuanha*, & si nous en croyons Marggrave, *Ipecacuanha*, *Hy-poacanna* & *Cagofanga*. Les Espagnols *Bexugillo*, ou *Begu-quella*, *Beculo*, *Beloculo*. Les Portugais *Cipo de Camaras*, & les François, *Beconquille* & *Mine d'Or* ; ce dernier nom vient de ce que le bon *Ipecacuanha* croît sur les Mines d'Or, comme nous venons de remarquer.

Il faut choisir l'*Ipecacuanha* d'une écorce épaisse, parce que le suc en est moins dissipé. L'*Ipecacuanha* noir est violent, le blanc est foible, le roux tient le milieu. En Europe on ne se sert presque

que du noir ; mais comme les Marchands l'envoyent assez mal conditionné, il est bon d'en sçavoir faire le choix. On le doit donc choisir recent, charnu, compacte, résineux, ayant dans le milieu de sa longueur un petit nerf d'un goût acré & amer. Il faut prendre garde sur tout, que cette racine ne soit point mêlée de certaines petites fibres qui y tiennent quand elle est entiere, & que les Marchands ont soin d'y laisser pour en augmenter le poids.

L'Ipecacuanha n'est pas fort commun dans le pays où il croît, il donne beaucoup de peine à cueillir, & on n'employe à ce travail que des hommes condannez aux mines : le plus robuste d'entre eux n'en sçauroit amasser en un an plus de douze livres. Cette racine est spécifique contre la dyssenterie, pourveu que le mal pour estre trop inveteré, ne soit point accompagné de quelqu'un des accidens suivans : de delire, de hocquers, de vomissemens avec tension & douleur au bas ventre, de déjections semblables à de la lie de vin, ou à de la laveure de chair, & d'une odeur de cadavre, signes ordinaires de gangrene dans les intestins. Pour prevenir ces accidens, il faut recourir de bonne heure à l'Ipecacuanha, j'entends, dit M. Valentini, à l'Ipecacuanha en substance, & non à certaines teintures ou autres preparacions qu'on en fait quelquefois, lesquelles ne sont propres qu'à satisfaire la curiosité. Si tôt donc qu'un Medecin est appelé auprès d'un malade attaqué de dyssenterie, il faut, dit M. Valentini, qu'il ordonne vingt-quatre grains de poudre d'Ipecacuanha dans un peu d'eau de plantain, ou de tormentille. Si le mal ne guerit pas pour la premiere prise, on en ordonnera une seconde le lendemain matin ; & si celle-là ne fait rien, une troisième le jour suivant. Comme le remede fait vomir, on peut après le vomissement donner au malade un peu de pain rosti trempé dans de bon vin d'Espagne.

Quelques Medecins ont trouvé le moyen de dépouiller l'Ipecacuanha de sa vertu émetique ; mais c'est le secret de rendre ce remede souvent inurile. Quoique l'Ipecacuanha ait plus de vertu en substance qu'autrement ; néanmoins si le malade a beaucoup d'averfion à le prendre de cette maniere, on peut le luy  
donner

donner en infusion, selon la formule suivante. Faire infuser pendant une nuit dans un peu de vin rouge, trois gros d'Ipecacuanha en poudre grossiere; le lendemain passer l'infusion, & la donner à boire. En cas que le malade ne puisse pas même s'accommoder de ce breuvage, il faudra luy donner l'Ipecacuanha en lavement. La dose sera de demi once ou de trois gros en poudre, dans quelque decoction convenable. Il est inutile d'avertir que les doses marquées icy par M. Valentini, se doivent diminuer pour les petits enfans. Il n'y a pas contre la dysenterie de remede égal à celui-cy. L'Ipecacuanha est tout à la fois émetique, astringent & alexitere, trois qualitez absolument requises pour la guerison entiere de ce mal, & qu'on ne scauroit trouver ensemble dans quelque simple que ce soit; de sorte que si l'on vouloit suppléer à ce remede par un autre, on ne le pourroit faire que par quelque composé, comme seroit, par exemple, le mélange d'un demi gros de racine de tormentille, avec deux grains de tartre émetique, & autant de theriaque celeste.

Quelque spécifique que soit l'Ipecacuanha, il devient inutile, si le malade mange trop, s'il n'évite pas les viandes salées, & sur tout s'il se remplit trop de bouillons & de ptisannes. M. Valentini conseille fort icy l'eau de thé.

La plupart des Medecins bornent la vertu de l'Ipecacuanha à la guerison de la dysenterie. M. Valentini l'estend jusqu'à celle des fievres intermittentes, & avec raison, puis que si l'on veut consulter l'experience, on verra que cette racine les guerit radicalement, ce que ne fait pas toujours le Quinquina. La dose de l'Ipecacuanha dans cette occasion, est de quarante huit grains en poudre, & même d'un gros dans un bouillon, ou dans de l'eau de chardon benit, ou dans du vin d'absynthe.

M. Valentini sur une relation latine de M. Leibnitz touchant le nouveau remede d'Amerique contre la dysenterie, rapporte comment l'ipecac. est venu en France & y a esté connu. Un Marchand François, dit-il, nommé M. Grenier, apporta d'Espagne à Paris 150. livres de cette racine, parce qu'il sca voit qu'elle estoit d'un grand usage chez les Ameriquains contre la dysenterie. Il en confia une partie à un Medecin, pour en faire des experiences. Le Medecin n'eut pas plutôt le remede en main, qu'il

s'en attribua la découverte, & là-dessus, obtint un Privilège exclusif pour le distribuer. Le Marchand desolé de se voir ainsi privé d'un gain considerable sur lequel il avoit conté, porta ses plaintes au Parlement : le Parlement ordonna que puis que le Privilège estoit obtenu, il subsisteroit ; mais que le Medecin payeroit au Marchand la marchandise qu'il en avoit receuë. M. Grenier n'ayant plus alors d'intérêt à garder le secret sur sa drogue, apprit le nom du spécifique à quiconque le voulut sçavoir.

*De la Pierre du Porc Epic.*

La Pierre du Porc Epic est une masse spongieuse engendrée dans le fiel du Porc Epic, lisse & glissante comme du savon, amere, rougeastre, & semée de plusieurs petites fosses dans toute sa superficie. Anselme Boece de Boot, dans son histoire des pierres, parle de celle-cy, & dit qu'il n'y a pas de meilleur remede contre les poisons & contre le *cholera morbus*. Elle fait suer abondamment, elle preserve d'apoplexie & d'épilepsie, dissout la pierre du Rein & de la vessie, diminuë les douleurs de la goutte, & guerit la petite verole. On peut voir là-dessus Frid. Hoffmann dans son Livre intitulé *Clavis Schrederiana* p. 688. La maniere ordinaire de se servir de cette Pierre, est de la faire tremper dans trois onces d'eau, jusqu'à ce que l'eau soit amere, & de boire cette infusion. On attribué outre cela à la Pierre du Porc Epic une qualité si grande pour les maladies du sexe, qu'on pretend qu'une femme n'a qu'à la tenir quelque temps entre ses doigts, pour sentir l'effet du remede. Il y a dans cette Pierre un sel si volatil, que quand elle est échauffée dans la main, le sel passe à travers, & porte son amertume sur le dessus de la main. La poudre de la Pierre prise au poids de six grains dans un peu d'eau de petite centaurée, est spécifique contre les fievres malignes.

*Du Quinquina.*

Le Quinquina est l'écorce d'un arbre du Perou, souveraine contre les fievres intermittentes. En 1649. elle fut apportée du Perou en Espagne par un Vice-Roy Espagnol. La même année quelques Jesuites venus d'Amerique à Rome en apportèrent aussi, & répandirent dans toute l'Italie la connoissance du Quinquina. Il n'y fut pas plustôt connu, que les Apoticares s'é-



reverent contre ce remede, qu'ils regardoient comme leur ruine, cause de la promptitude avec laquelle il guerissoit les fievres : On vit même des hommes sçavans se joindre aux Apoticaire pour empêcher les progrès du spécifique. Tels furent Jean Jacques Chifflet, & Vopiscus Fortunatus Plempius. Ce dernier en 1655. composa contre le Quinquina un Livre dans lequel il se promettoit de le terrasser. Il en vint à bout ; le quinquina tomba dans l'oubli, & y demeura enseveli plusieurs années, jusqu'à ce qu'un Medecin Génois nommé Sebastien Badus, le tira de l'obscurité en 1663. par un Ecrit latin intitulé *Anastasis corticis Peruviani, La resurrection du Quinquina* L'Auteur refusa si bien Plempius, qu'enfin le quinquina entra en grace auprès du public. Un fameux Medecin nommé Rulandus Sturmius avoit déjà tenté en 1659. l'apologie du quinquina. Quoique son ouvrage fût fort bien écrit, il demeura néanmoins sans effet.

Le Quinquina devint ensuite celebre en France par le moyen d'un Medecin Anglois nommé Talbot, lequel guerit par ce remede Monseigneur le Dauphin ; ce qui obligea le Roy à employer sa liberalité pour rendre le remede public.

Le Quinquina a plusieurs noms ; on l'appelle *Kinaxina, Chinacanna*, Ecorce du Perou ; d'autres le nomment poudre de Lugo, parce qu'en 1649. le Cardinal de Lugo Jesuite, en apporta une grande quantité à Rome que les Jesuites debiterent. Les Anglois pour cette raison nomment ce remede, La poudre des Peres Jesuites, *The Jesuit's Powder*, sur quoy le celebre Morton n'a pû s'empêcher de dire, qu'il seroit à souhaiter qu'un remede si divin n'eût pas un nom si odieux aux Anglois reformez, qui à cause de ce seul terme ont quelquefois de la repugnance pour le Quinquina. En France on l'appelle ordinairement, Le remede Anglois. Il n'a pas seulement la vertu de guerir les fievres intermittentes, il guerit encore la plupart des maladies periodiques, & M. Valentini dit qu'avec le seul quinquina, il a guerit un jeune homme astmatique qui tendoit à la phtisie. Le malheur est qu'on n'a pas le quinquina tel qu'on devroit l'avoir ; il est ordinairement gâté, éventé, sophistiqué : de là vient qu'il le faut donner aujourd'huy en plus grande dose que dans les commencemens. Au lieu de Quinquina les Marchans vendent souvent

d'autres écorces qu'ils ont rendu ameres par de l'aloes. Le vray Quinquina est friable, de couleur de canelle, d'un goût amer, mais agreable & un peu aromatique, d'une odeur douce, tirant un peu sur le moisi, sans neanmoins bleffer l'odorat. Le quinquina contrefait est d'une amertume desagreceable, & d'une couleur noirastre qui vient de l'aloes qu'on y a mis, de sorte que pour distinguer l'un & l'autre, il suffit de le rompre ou de le mâcher.

On ne sçauoit bien connoître la vertu de ce remede qu'on ne sçache combien il y a de sortes de fievres. Les anciens en ont compté un si grand nombre, qu'au lieu d'éclaircir cette matiere, ils l'ont embrouillée. La bonne methode consiste non à beaucoup distinguer, mais à distinguer à propos. C'est pourquoy Dolee dans son Encyclopedie rejette comme superflus la plupart des divisions que les anciens ont faites des fievres. Voicy selon M. Valentini, la plus établie. Les fievres se divisent en intermittentes & en continuës : les intermittentes sont ou simples ou composées. Simples comme l'intermittente quotidienne, la tierce, la quarte, soit batârdes ou vrayes. Composées, comme la tierce double, la tierce triple, la quarte double, la quarte triple. Les continuës se divisent en aiguës & en lentes; les aiguës sont ou continentes, autrement dites synoques, ou continuës periodiques. Les continentes sont ou benignes ou malignes; benignes, comme la fièvre diaire; malignes, comme la fièvre pourprée, la fièvre de peste. Les continuës periodiques sont, par exemple, la quotidienne continuë, la tierce continuë, la quarte continuë. Pour ce qui est des lentes, la fièvre de catarrhes & la fièvre hectique sont des fievres lentes. Cela posé il s'agit de sçavoir si le quinquina convient dans toutes ces fievres. En 1661. le Cardinal Doyghi, attaqué de fièvre tierce, fit une consultation de plusieurs Medecins de la Ville de Plaisance & de la Ville de Milan, qui assurerent tous que le quinquina ne convenoit que dans les fievres quartes, & qu'il falloit s'en abstenir dans les fievres bilieuses, à cause de la trop grande chaleur du remede : mais l'experience est contraire à ce sentiment. Le quinquina guerit toutes sortes de fievres intermittentes, de quelque nature qu'elles soient, quotidiennes, tierces simples, quartes simples, doubles & triples tierces, doubles & triples quartes, & mêmes les fievres continuës periodiques. Ce remede selon M. Valentini, doit estre préparé en la maniere suivante,

ſuivante : Vin du Rhin , eau de ſauge , ſyrop de grenade , de chacun deux onces ; quinquina en poudre , quarante huit grains ; mêler le tout pour deux doſes. Si l'amertume du remede rebute le malade , il n'y a qu'à mêler une once de quinquina en poudre avec deux onces de conſerve de roſe. La doſe de ce mélange eſt depuis un demi gros juſqu'à un gros ; ou bien mêler la même quantité de quinquina avec vingt quatre grains de baume du Perou , & un peu de ſyrop de Framboiſe. Si le malade aime mieux le quinquina en pilules, on incorporera une once & demie de quinquina dans une ſuffiſante quantité de mucilage de gomme adragant , fait avec l'eau de tormentille ou de chardon benit , & on en formera des pilules. Le quinquina a beaucoup plus de vertu en ſubſtance , mais il y a des malades qui ne ſcauroient le prendre tel ; il faut alors le leur donner en teinture. Cette teinture ſe peut faire de la maniere ſuivante : Faites bouillir légèrement dans deux pintes d'eau ſimple , trois onces de poudre de quinquina juſqu'à la diminution d'une pinte , puis paſſez la liqueur à travers un linge ; remettez de l'eau ſur le marc, & vous en ſervez de même juſqu'à ce qu'il ne communique plus d'amertume ; mêlez les colatures enſemble , & pour en adoucir le goût, ajoutez ſur le tout un peu de ſyrop d'œillerts. La connoiſſance de ces preparations eſt inutile, ſi l'on ne ſçait en quel temps il les faut placer. Quelques Medecins donnent le quinquina une heure ou deux avant l'accès : mais alors il ſuſpend la fièvre & ne la guerit pas. La raiſon de ce peu d'effet eſt bien expliquée dans la nouvelle hypothèſe de Guillaume Cole Anglois. Le meilleur temps qu'on puiſſe choiſir pour bien placer le quinquina eſt après l'accès de la fièvre. On le donne de quatre heures en quatre heures , ou de ſix en ſix heures , afin que le remede prenne , pour ainſi dire, les devans , & que lors que le ferment de la fièvre viendra à ſe répandre , les parties où il ſe jetoit auparavant ſoient en état d'y reſiſter. Il n'eſt pas à propos de purger le malade pendant l'uſage du quinquina ; il faut l'avoir fait auparavant. M. Valentini ajoute icy la methode de prendre le quinquina en lavement donnée par M. Helvetius : ce n'eſt qu'une traduction latine.

*Du Tabac en Lavement.*

Le celebre Anatomiste Regner de Graaf a fait un traité expreſ

des Lavemens , dans lequel il dit que les Lavemens les plus simples sont les meilleurs. En effet , cette confusion de racines , d'herbes , de graines , d'électuaires dont on a coutume de composer ces remèdes , est moins propre , dit M. Valentini , à purger les pauvres malades , qu'à épuiser leurs bourses. Un lavement d'eau simple dans lequel on mettra un peu d'huile , fera souvent plus d'effet , que le lavement le plus composé.

Celui dont il s'agit icy est un des plus simples , puisque ce n'est qu'une fumée de Tabac. Ce Lavement se prend par le moyen d'un syphon de cuir fort long, replié sur luy-même à peu près comme un Cors de chasse , si ce n'est qu'un Cors de chasse est plié en rondeur , & que ce tuyau-cy est plié en ovale : le dedans du syphon est soutenu par un fil de fer tourné en ligne spirale : les deux bouts du tuyau montent en haut. A l'un est une petite boîte d'ivoire , ou de bois , ouverte par le fond , & revêtue en dedans d'une lame de fer percée à jour. Dans cette boîte on met des feuilles de Tabac avec du charbon allumé , on souffle dessus , & l'on fait entrer la fumée dans le syphon jusqu'à l'autre bout , qui par le moyen d'une canule s'insinue dans l'anus. L'Auteur donne dans son livre la figure de cet Instrument. Ce genre de remède est fort usité en Angleterre. Scisserus, dans son Epître à Messieurs de l'Academie de Londres sur les Machines Fumidiques , marque un grand étonnement de ce qu'en Allemagne ces mêmes Lavemens ne sont pas en usage , & M. Valentini trouve fort raisonnable l'étonnement de cet Auteur ; car il n'y a pas , dit-il , de remède meilleur contre la colique , la passion hysterique , l'hernie venteuse , le tencsme , les fleurs blanches , l'hydropisie tympanite , & la dysenterie même.

CLAVIS APOCALYPTICO-PROPHETICA, HOC EST  
septem Ecclesiarum , ac totidem sigillorum , Tubiciniorum ,  
& phialarum Apocalyptricarum Analytica explicatio , earum-  
dem cum Prophetiis veteris Testamenti collatio , atque ad  
suas Historias applicatio : adornata operâ & studio Johannis  
Biermanni , V. D. M. Boetzelariae. Trajecti ad Rhenum &c.  
*C'est-à-dire, Clef de la Prophetie de l'Apocalypse , ou expli-  
cation Analytique des sept Eglises , des sept seaux , des sept*

*trompettes , & des sept phioles de l'Apocalypse , avec leur application aux propheties de l'ancien Testament , & à leurs histoires , dressée par les soins de Jean Biermann &c. A Utrecht. 1702. in 4. pagg. 675.*

L'Apocalypse est obscure & dans les termes & dans les choses. L'Auteur de ce Commentaire en éclaircit les termes par une analyse , & le sens par une longue explication : Il en compare les propheties avec celles de l'ancien Testament qu'il croit avoir du rapport à celles de l'Apocalypse ; & enfin il se flatte de marquer l'événement historique de chacune en particulier. Il divise l'Apocalypse en sept parties. Il croit que les sept Eglises, les sept seaux , & les sept trompettes regardent le même temps, & designent les mêmes événemens ; & qu'elles comprennent les sept âges ou periodes de la durée entière de l'Eglise. Il n'en est pas de même selon lui , des sept phioles qui ne répondent pas précisément aux autres signes : Car il n'y en a que deux de répandues avant que la quatrième trompette ait sonné. La troisième & la quatrième accompagnent le cinquième seau. La cinquième & la sixième , le sixième ; & la septième regarde le temps du septième seau. Voilà le plan general que donne M. Biermann pour l'explication de l'Apocalypse ; & voici l'application qu'il en fait.

L'Ange de l'Eglise d'Ephèse à qui est adressée la premiere lettre , represente , selon lui , l'Eglise primitive. La premiere ouverture du seau suivie de la vision d'un homme monté sur un cheval blanc , qui sort pour vaincre , est la figure du regne de Jesus-Christ victorieux de l'Idolatrie. La premiere trompette qui amene la grêle , le feu & le sang , designe le commencement des malheurs des Juifs.

L'Ange de l'Eglise de Smyrne à qui la seconde lettre est adressée , represente l'état de l'Eglise pendant les persecutions des Empereurs Payens. L'ouverture du second seau suivie de la vision d'un cheval roux sur lequel est un homme qui enleve la paix de la terre , designe les guerres des Romains contre les Juifs , & des Barbares contre les Romains. La seconde Trompette qui produit une montagne de feu qui se change en sang , est le ty-

pe de la prise de Jérusalem , & des guerres de l'Empire jusqu'à Constantin.

La troisième lettre adressée à l'Ange de Pergame , prédit l'accroissement de la domination des Papes depuis le temps de Constantin jusqu'au sixième siècle. Louverture du troisième sceau suivie de la vision d'un cheval noir sur lequel est un homme qui a une balance en main , représente les superstitions & les nouvelles doctrines que M. Biermann prétend s'être introduites dans l'Eglise depuis l'Empire de Constantin jusqu'au sixième siècle. La troisième Trompette suivie de la chute d'une étoile qui rend les eaux amères , est l'Arianisme.

La quatrième Lettre adressée à l'Ange de Thyathire a rapport, selon M. Biermann, à l'Eglise qui rejette la doctrine des Vaudois, des Hussites & des Wicléfistes. Cependant la vision d'un cheval pâle , sur lequel la mort est assise , suivie de l'enfer , qui fait l'ouverture du quatrième sceau , ne regarde point ce temps-là , mais la corruption prétendue de l'Eglise dans sa doctrine & dans ses mœurs depuis le sixième siècle jusqu'au dixième. C'est à ce temps-là qu'il faut appliquer les deux premières Phioles répandues sur la terre , dont l'une est selon M. Biermann, l'adoration des Images ; & l'autre , les Barbares convertis à la Religion Romaine. L'obscurcissement de la troisième partie du soleil , de la lune , & des étoiles , qui suit la quatrième Trompette , est la figure du prétendu obscurcissement des veritez de l'Evangile depuis le sixième siècle jusqu'au dixième.

La cinquième Lettre écrite à l'Ange de Sarde , représente l'état de l'Eglise dans le temps de la prétendue reformation de Luther. Les ames de ceux qui ont été mis à mort pour la parole de Dieu dont la vision suit le cinquième sceau , sont les prétendus Martyrs des Vaudois & des Albigeois. Les guerres entre les Rois & les Papes , & la persécution des Vaudois & des Wicléfistes , sont figurées par ce qui sort de la troisième & de la quatrième Phiole. L'étoile tombée , l'abyme ouvert , la fumée & les sauterelles qui en sortent quand la cinquième Trompette a sonné , représentent selon M. Biermann , le Pontife Romain tout-à-fait tombé , & les Ordres Religieux nouvellement établis.

La sixième Lettre adressée à l'Ange de Philadelphie , est se-  
lon

lon le même, le portrait de la reformation sous Zuingle. Le tremblement de terre, le soleil noirci, la lune de couleur de sang, les étoiles tombées, les Royaumes renversez à l'ouverru-re du fixième siècle, sont un pronostic de l'établissement des Eglises reformées. La cinquième Phiole est le regne de l'Antechrist, c'est-à-dire, du Pape selon M. Biermann, depuis Clement VII. & la fixième est le progrès de l'Empire Othoman. Les quatre Anges qui fuscent des armées, qui tuent la troisième partie des hommes, sont la figure de l'Empereur & des Rois de France, d'Espagne & de Hongrie qui font la guerre aux Pretendus Reformez.

La septième Lettre adressée à l'Ange de Laodicée, contient la description de l'état present de l'Eglise Reformée. L'évenement apprendra ce que signifie le silence qui suit l'ouverture du septième sceau. La Prophetie de la septième Phiole n'est pas encore accomplie. Enfin les voix qui se font entendre après la septième Trompette, & qui crient : *Les Royaumes de ce monde sont au Seigneur & à son Christ, & il regnera dans les siècles des siècles* ; les vingt quatre Vieillards, le Temple ouvert &c. representent le regne de Jesus-Christ que les hommes attendent.

La regle que M. Biermann a tirée de saint Irenée, que les Propheties qui sont des enigmes & pleines d'obscurité avant qu'elles soient accomplies, deviennent claires & faciles à entendre quand les choses predites sont arrivées, ne peut guères avoir d'application à son explication de l'Apocalypse, tant il est difficile d'appercevoir le rapport que les Propheties de ce Livre ont avec les evenemens qu'il croit en être l'accomplissement.

LES DEVOIRS DES JUGES, PAR LE SIEUR FORNIER

*President à Mortier au Conseil Souverain de Roussillon.* A Perpignan, chez François Regnier. 1701. in 12. pp. 452.

**I**L a esté fait depuis dix ou douze ans divers Traitez sur les devoirs des Juges. Le premier est celui de M. de la Bigotiere de Perchambaut, President au Parlement de Bretagne, qui étoit un Discours fait pour estre mis à la teste du livre de ses Institutions au Droit François. M. Simon, Conseiller au Presidial de Beauvais, nous en a donné un autre de l'idée du bon Juge dans sa nouvelle Bibliotheque des Auteurs & Interpretes du droit Civil & Canonique. Depuis ont paru deux autres Traitez sans nom d'Auteur : l'un des qualitez necessaires au Juge ; l'autre,

Les essais sur l'idée du parfait Magistrat. Le Traité de notre Auteur a cela de singulier, qu'encore que la matiere en soit assez commune, le stile & la maniere n'en sont pas communs. Il a considéré les devoirs des Juges en trois estats differens : Par rapport à leur Prince, par rapport à eux-mêmes, & par rapport au Public. Ceux qui aiment la variété & les figures dans le discours, trouveront de quoy satisfaire leur curiosité par les expressions figurées, par les applications de l'Histoire sainte & profane, ancienne & nouvelle, & par l'assortiment de la véritable Religion & de la fable, qui se rencontrent dans cet ouvrage. On jugera mieux de son mérite & du génie de l'Auteur par quelques traits de l'ouvrage même, que par nos paroles.

Il debute par cet exorde. *On a eu raison de dire qu'il n'y avoit presque rien de si miserable que l'homme, puis que pour si peu d'attention qu'on fasse sur ce qu'il est, & de la maniere qu'il est jeté dans le monde; on le trouvera d'abord investi de mille devoirs incommodes à sa liberté, importuns à l'amour trop outré de lui-même : car qui voudra desunir, pour un moment, de son idée la grandeur naturelle dont il est assorti, ne pourra s'empêcher de s'attendrir sur le contrepoids de sa misere. Il n'entre pas plus tôt dans la carrière du monde, qu'il s'y trouve assujetti à mille obligations, qui ne laissent presque pas d'intervale entre sa naissance & sa sujétion. Il n'est pas plus tôt jeté dans quelque coin du monde où la Providence le fait naître, qu'il doit à sa patrie un retour qui fixe pour elle son penchant, & qui luy retrace cet amour entesé qui a fait tant d'idolâtres pour les interets..... Il ne respire pas plus tôt l'air qui l'environne & le soutient, qu'il luy doit incontestablement le soufle qui enfle & qui rafraichit ses polmons pour l'usage de la machine.*

Pour faire comprendre la peine qu'il y a à soumettre les hommes à la loy, il dit pag. 45. *qu'une fausseté qui leur plait & qui les met au large, picque plus leur sensibilité, qu'une vérité qui s'apesantit sur leur liberté.*

Il dit pag. 88. *que l'exemple est un maître muet, qui sans donner de l'éclat à son action, presche les mêmes vertus dont il est revêtu, qui se fait suivre sans violence, & forme des élèves de tout ce qu'il se fixe tant soit peu sur luy.*

Il dit pag. 91. *que la vérité fait une partie de la fidélité au service du Prince; pour lequel il faut de la confiance dans cette vérité, &*



de la verité dans cette conſtance pour y élever le faiſte de la fidelité.

Il s'écrie en la pag. 97. *Qu'est-ce que l'harmonie du monde, tra-  
duite de ſon ſein general dans le point reflechi de nos conſiderations  
particulieres, & que les payens firent naiſtre de l'adultere de Mars  
& de Venus, que l'ordre de chaque choſe infinue dans le monde,  
ou bien le temperament de leurs qualitez, adouci, & rapporté à la  
convenance la plus raſonnable ?*

Il dit pag. 137. que les Juges ne ſçauroient eſtre des copies fidelles  
de leur ſouverain, que par la vuë de la reſſemblance, & d'une i-  
mitation reguierre, pour ne laiſſer pas remarquer dans la diverſi-  
té de leurs traits, l'éloignement fatal, qui les plongeroit dans l'a-  
neantiſſement de leurs caracteres. Et dans la page ſuivante après  
avoir cité ces patoles de l'Apoſtre, Qu'il ne vivoit pas, mais que  
c'eſtoit Jeſus-Chriſt qui vivoit en luy. Les Juges (poursuit notre  
Auteur) tentez des douceurs d'une pareille transformation, de-  
voient ſe livrer aux plaiſirs d'y abandonner leur cœur, & chan-  
geant ce qu'il y a de douteux & de glissant dans leur conduite, a-  
vec les ſuretez de celle du Prince, ne s'engraiſſer que de ſon eſprit,  
& donner dans cet aſſouviſſement, pluſtôt que dans leur ſechereſſe  
& dans leur miſere.

Il dit pag. 213. que tous ces heros, tous ces conquerans qui ſem-  
bloient ne travailler que pour leur pays, n'étoient que des impoſ-  
teurs qui en faiſoient acroire au public; & dans toutes leurs fauſ-  
ſes demarches, où ils ſembloient ſ'abandonner ſi librement à un  
intereſt commun, ils n'y cherchoient qu'un détour adroit pour revenir  
à eux-mêmes, chargez du butin de la credulité des autres.

Il dit pag. 290. Que les Juges devoient faire comme le Grand  
Preſtre Hely, qui voyant l'Arche priſe par les ennemis de la loy,  
en mourut de douleur: Ils en devoient eſtre touchez à peu près de  
meſme quand ils ſe voyent pris par des paſſions qui les mettent dans  
leur dependance, & ruinent abſolument leur liberté.

Il dit pag. 306. Que les procès ſont comme des labirintbes aſtreux,  
non pas formés par la nature, qui ſe declare hautement pour el-  
le dans les actes libres; mais par un art trop ingenieux, qui em-  
ploie les tours, & detours, pour baſtir un antre enſoncé à la ve-  
rité, qui la rend inacceſſible par mille coins & recoins qu'il forge  
à ſon imperceptibilité: auſſi peut-on dire que la verité dans les ju-  
gemens, eſt preſque auſſi difficile à trouver, que la quadrature  
du cercle en la Geometrie.

ADDITION A LA REPONSE DES JESUITES AU  
*sujet de la sommation que leur ont faite Messieurs des Missions  
étrangeres , de produire toute la Lettre de Monsieur Benaven-  
té. 1702. in 12. pagg. 10.*

Messieurs des Missions étrangères avoient sommé les RR. PP. Jesuites, dans leurs notes sur la Paraphrase de *l'Exaudiat*, de donner la Lettre entière de M. Benaventé Evêque d'Alcalon. Les Jesuites pour répondre à cette sommation, disent qu'ils n'ont reçu de Rome, qu'une partie de cette Lettre, & qu'ils ne savent pas si la Congregation à qui elle est adressée, a jugé à propos de la communiquer toute entière. Mais pour satisfaire Mess. des Missions étrangères sur ce qu'ils s'étoient plaints qu'ils n'en avoient pas même donné tout ce qui étoit imprimé à Rome, ils publient les 2. pages qu'ils en avoient retranchées, parce qu'ils les croyoient inutiles au sujet dont il étoit question. Ils ajoutent que l'impression d'une partie de cette Lettre ayant été faite à Rome sous les yeux de la Congregation & de sa Sainteté même, il n'y a pas d'apparence que l'on ait osé en retrancher ce qui incommodeoit les Jesuites; & que si on l'avoit fait les agens des Missionnaires à Rome, l'auroient sans doute remarqué. Ils somment à leur tour Mess. des Missions étrangères, s'ils savent les points  
 » qui ont été retranchez, de les déclarer: s'ils ne les savent pas,  
 » c'est, disent-ils, une temerité à eux d'assurer que les Jesuites ont  
 » retranché de l'original ce qui les incommodeoit. S'ils les savent,  
 » il étoit bien plus naturel & plus court de les marquer, que de  
 » sommer les Jesuites de produire la Lettre entière. Au reste, a-  
 » joutent-ils, si M. Benaventé nous est contraire en quelque en-  
 » droit de sa Lettre, ce que nous ne savons pas, son témoignage  
 » en notre faveur n'en est que plus recevable dans l'affaire des  
 » ceremonies de la Chine, qui est la seule dont il s'agit. Ils ont  
 fait ensuite imprimer le fragment de la Lettre de M. Benaventé  
 publié à Rome, qui avoit été retranché dans leur dernière Edi-  
 tion, où il n'est parlé que de la difficulté d'entendre les langues  
 Chinoises.

A P A R I S,

Chez JEAN CUSSON, rue saint Jacques, à l'Image  
 Saint Jean-Baptiste. *Avec Privilege du Roy. 1702.*

# LE JOURNAL DES SCAVANS

5

Du LUNDY 14. Aoust, M. DCCII.

## LE NOUVEAU TESTAMENT DE NOTRE SEIGNEUR

*Jesus-Christ traduit sur l'ancienne Edition Latine, avec des remarques litterales & critiques sur les principales difficultez.*

A Trevoux, de l'Imprimerie de S. A. S. & par les soins d'Etienne Ganeau, Directeur de ladite Imprimerie. 1702. in 8  
4. Tom. 1. pagg. 409. 2. pagg. 300. 3. pagg. 332. 4. pagg. 298.

**O**N n'avoit jamais vu paroître en si peu de temps un si grand nombre de Traductions Françoises du nouveau Testament. Il semble que les Protestans & les Catholiques se soient disputez la gloire de travailler sur un sujet si important à la Religion. Les Calvinistes François qui sont à Berlin, en ont fait imprimer une depuis peu. On vient de voir paroître en Hollande celle de M. le Clerc. On verra bien-tôt celle des RR. PP. Jesuites de Paris, dont on a déjà vû la premiere partie attribuée au Pere Bouhours; & on n'attendra pas encore long-temps celle de M. Huré. Pour ce qui est de celle-cy, il y a cinq ans qu'elle est achevée, comme il paroît par une Lettre qui est à la teste, & que l'Auteur adressa dans ce temps-là à M. L. I. D. R. c'est-à-dire, à Monsieur Leonard Imprimeur du Roy, & non pas, comme quelques-uns l'ont crû, à M. Leers Imprimeur de Rotterdam.

Si le nom de l'Auteur peut former un préjugé legitime, ou

1702.

Y y y y y

pour ou contre un Ouvrage, on peut s'assurer que cette Version sera receuë favorablement du public. M. Simon qui l'a composée, est connu dans toute l'Europe pour un homme qui a passé la meilleure partie de sa vie à lire & à examiner les saintes Ecritures. Les ouvrages qu'il a donnez au public, tant sur l'ancien que sur le nouveau Testament, sont des preuves convaincantes de ce qu'il sçait faire dans ce genre d'érudition. Il y a même lieu de croire que ceux qui ne sont pas bien disposez en sa faveur, seront bien aises de voir ce Livre, quand ce ne seroit que pour tâcher de découvrir des défauts dans les écrits de ce fameux Critique qui a relevé ceux des autres avec tant de liberté.

Quoi que cette Version soit faite sur le latin de la Vulgate, on y trouve cependant l'original Grec dans les Scolies : ainsi les Protestans auront lieu d'estre contens aussi-bien que les Catholiques. Elle a encore cela de particulier, que c'est une espece de petite Polyglotte, parce qu'on y trouve les Versions Orientales en abrégé ; elle a même cela de plus que les Polyglottes de Paris & d'Angleterre, que dans celles-cy on ne voit que la Version Arabe qui a été retouchée sur la Vulgate, au moins pour ce qui regarde les Evangiles, au lieu que l'Auteur de cette nouvelle Traduction a inséré dans son ouvrage la Version Arabe qui a été publiée par Erpenius en Hollande, & qui n'a point été traduite en latin.

Dès le commencement de la Preface, l'Auteur explique la methode qu'il a suivie ; il observe avant toutes choses la difficulté qu'il y a à traduire les livres sacrez ; & à cette occasion il rapporte que Genebrard dit autrefois au Roy Henri III. que pour faire une bonne version de la Bible en notre langue, *il falloit trente ans, trente doctes hommes es Langues & en Theologie, & plus de deux cens mille écus pour les frais, & qu'encore on ne feroit pas chose qui fût sans reproche.* C'est sans doute la veüe de toutes ces difficultez qui fait dire à l'Auteur, que sa version *est bien éloignée de la perfection que demande un ouvrage de cette importance*, & qu'il ne la donne que comme un Essai.

Comme la langue Françoisë répond mieux à la langue Grecque que la Latine, l'Auteur n'a rien oublié pour rendre sa version plus conforme à l'original que ne sont les autres versions qui ont esté

faites sur le Latin de la Vulgate. Par exemple au chap. 1. de S. Math. v. 23. il n'a pas traduit, *Une Vierge sera enceinte*, comme tous les autres Traducteurs François ; mais, *la Vierge sera enceinte* &c. Il remarque en même-temps dans sa Note que l'article *la* qui n'a pû estre exprimé dans le Latin, parce que la langue latine manque de ces sortes d'articles, se trouve dans le Grec de saint Mathieu & dans l'Hebreu du Prophete Isaïe, & qu'étant *emphatique* il indique en particulier une certaine Vierge. Saint Chrysostome a remarqué quelque chose de semblable dans son Commentaire sur Isaïe.

L'Auteur a suivi le milieu entre les Versions trop litterales, comme sont la plûpart de celles de l'ancien Testament qui ont été faites par les Juifs, & celles qui sont trop libres : mais lors qu'il a été question de traduire des passages importants à la Religion, il s'est attaché, autant qu'il lui a été possible, à son texte, afin de ne pas limiter les paroles du saint Esprit, & de ne le pas faire parler selon ses préjuges ; ce qu'il prouve par plusieurs exemples dans sa Preface, où il remarque encore une autre chose qui merite d'estre observée. On sçait que la Langue des Apôtres estoit la Langue Syriaque ou Caldaïque, & que c'est ce qui fait qu'il y a dans le Grec du nouveau Testament, plusieurs Hebraïsmes ou Syriacismes, qui composent cette langue, que l'Auteur appelle Grec de Synagogue. C'est sur ce grec de Synagogue qu'il a traduit ces paroles de saint Paul, Ep. aux Rom. c. 9. v. 3. *Optabam enim ego ipse anathema esse à Christo profratribus meis*, par celles-cy : *Car moy-mesme je souhaiterois d'estre anatheme à cause de Jesus-Christ pour mes freres*. Il a remarqué dans sa Note que *à Christo* est selon le grec des Lxx. & du nouveau Testament, la même chose que *propter Christum* : & la raison qu'il en apporte, c'est que dans la langue hebraïque la particule *Min* signifie également en latin à & *propter*, c'est-à-dire *de* & *à cause*. Ces sortes d'Hebraïsmes étant bien remarquez, apportent de grandes lumieres au texte des Evangelistes & des Apôtres.

Pour ce qui est des Notes ou Scolies que l'Auteur a ajoutées à sa Version, elles sont purement Litterales & Critiques, comme il en avertit dans sa Preface, où il dit qu'il n'a point eu d'autre dessein que d'expliquer le sens litteral des Evangelistes & des A-

pôtres. Il donne pour exemple plusieurs sçavans Scoliaſtes Grecs qu'il a ſuivis. Il cite entre autres un ancien manuscrit grec qui se trouve dans la Bibliothèque du Roy sous le nom de saint Jean de Damas, sur les Epîtres de saint Paul, qui ne renferme que de simples interpretations litterales, tirées pour la plus grande partie des Commentaires de saint Chrysostome. L'Auteur avouë qu'il a pour l'ordinaire preferé les Commentateurs Grecs aux Latins; parce que les livres du nouveau Testament étant écrits dans la langue des premiers, ils ont mieux entendu la signification propre des mots; outre qu'il y a eu parmi eux un bien plus grand nombre de Commentateurs anciens que parmi les Latins. Ces remarques critiques sont tirées d'un grand nombre d'exemplaires Grecs du nouveau Testament, dont il y en a plusieurs qui n'ont point esté citez jusqu'à present. L'Auteur justifie par le moyen de ces exemplaires grecs, & même par les Versions orientales, notre ancienne Edition latine qu'on appelle communement Vulgate: ce qui doit convaincre les Protestans, que souvent ils n'ont pas raison d'opposer le texte grec imprimé du nouveau Testament, à l'ancienne Edition latine qui se trouve ordinairement conforme à d'anciens exemplaires grecs.

L'Auteur ajoute que si quelques Theologiens ne trouvent point dans son ouvrage de certaines interpretations, sur lesquelles ils appuyent ordinairement les principes de leur Theologie, il n'a point eu d'autre dessein que d'y expliquer le sens purement litteral; ce qui ne l'a pas empêché d'inferer dans quelques-unes de ses remarques, des observations qui sont veritablement theologiques; mais ces sortes d'observations doivent estre plutôt nommées litterales que Theologiques, parce qu'elles se tirent necessairement des paroles mêmes du texte. Il y en a plusieurs de cette sorte pour prouver la divinité de J. C. Par exemple sur ces paroles de S. Marc chap. 2. v. 8. *Iesus ayant aussitost connu par son esprit qu'ils avoient cette pensée*, l'on a mis à la Note, *Cette expression marque la divinité de Iesus-Christ, qui connoissoit par luy-mesme les pensées des hommes sans qu'elles luy fussent revelées*. Sur ces paroles de saint Luc chap. 1. v. 16. *Il ramenera beaucoup d'Israelites au Seigneur leur Dieu*, on a fait cette remarque: Comme c'est Iesus-Christ qui est nommé en ce lieu là le *Seigneur* & le *Dieu* des Juifs, on en tire une preuve incontestable de la divinité de Iesus-Christ.

Ces notes contiennent un grand nombre de semblables observations contre les nouveaux Unitaires. Sur les premiers mots de l'Evangile de saint Jean, *Le Verbe estoit au commencement*, l'Auteur a fait cette remarque, *c'est-à-dire, comme l'explique Nonnus, εἰς τοὺς αἰῶνες avant le temps & avant la creation du monde, ce qui signifie de toute éternité*, l'Ecriture s'expliquant de cette manière en d'autres endroits pour marquer l'éternité.

Dans la Note sur le chap. i. v. 4. de l'Epître aux Romains, il explique le sens de ces mots, *Qui a esté predestiné pour estre Fils de Dieu*, contre les nouveaux Antitrinitaires qui en abusent. Il y montre que quoy que Jesus-Christ n'ait esté fait en ce sens parfaitement Fils de Dieu qu'après sa resurrection, *on ne peut pas inferer de là que son Pere ne l'a point engendré de toute éternité*. Cet endroit merite d'estre lû, aussi-bien que la Note qui est sur le chapitre 9. v. 5. de la même Epître.

Saint Paul se sert au commencement de plusieurs de ses Epîtres, de cette expression, *Gratia vobis & pax à Deo Patre nostro, & à Domino Jesu Christo*. L'Auteur ne les traduit pas comme ont fait quelques-uns, *Que Dieu notre Pere, & Jesus-Christ notre Seigneur vous donne la grace & la paix*, mais à la lettre & tout simplement : *Grace & paix soient avec vous de la part de Dieu notre Pere & de notre Seigneur Jesus-Christ*; comme on le peut voir au chap. i. de l'Epître aux Romains v. 7. au chap. i. v. 3. de la premiere Epître aux Corinth. au chap. i. v. 2. de l'Epître 2. aux Corinth. au chap. i. v. 3. de l'Epître aux Galates; & il ajoute sur ce dernier endroit dans sa Note, *Saint Chrysostome, & après luy les plus sçavans Commentateurs Grecs ont observé doctement contre les Ariens, qu'il n'y a dans le Texte Grec qu'une seule preposition qui tombe également sur le Pere & sur le Fils, ce qui marque leur égalité*. Quoy que cette Note, & plusieurs autres semblables qui sont répandues dans tout l'ouvrage paroissent theologiques, elles sont néanmoins purement litterales; parce qu'elles sont fondées sur la force & la propre signification des mots. Il seroit à souhaiter que l'Auteur en eût fait un plus grand nombre, & qu'il voulût donner une Version semblable avec des notes sur toute l'Ecriture: Elle tiendroît lieu d'une Polyglotte.

Comme cet ouvrage n'a esté imprimé ny sous les yeux de l'Auteur, ny sur son original, il s'y est glissé un assez grand nom-

bre de fautes d'Impression. On a tâché de remedier à ce defaut par un long *Errata*.

APOLOGIE DE LA MISSION DE S. MAUR *Apôtre des Benedictins en France, avec une Addition touchant saint Placide premier Martyr de l'Ordre de saint Benoist. Par Dom Thierry Ruinart, Prestre, Religieux Benedictin de la Congregation de saint Maur. A Paris chez Pierre de Bats, rue saint Jacques. 1702. in 8. pagg. 179.*

**L**A question traitée dans cet Ouvrage est, sçavoir si S. Maur Fondateur du Monastere de Glanfeuil en Anjou, est saint Maur Disciple de saint Benoist, ou si c'est un autre Moine de même nom venu en France long-temps après la mort de saint Benoît. L'opinion commune pendant plusieurs siècles a été que saint Maur Disciple de saint Benoist est celui de Glanfeuil. Depuis quelque temps des critiques ont crû qu'ils sont differens. M. Châtelain l'a soutenu dans des conférences, & M. Baillet a embrassé son sentiment dans la vie de ce Saint dont on fait la feste le 15. de Janvier. Le Pere Dom Thierry Ruinart a fait cet Ouvrage pour faire voir que l'opinion commune est bien fondée, & que les conjectures que l'on a alleguées pour la détruire sont tres foibles. On convient que saint Gregoire dans ses dialogues parle d'un Maur, l'un des principaux disciples de saint Benoist, qui marcha sur les eaux pour en retirer un autre disciple nommé Placide, qui se noyoit. M. Baillet a voulu faire entendre qu'il ne marcha pas à pied ferme sur l'eau, & qu'il se jeta seulement à la nage dans l'eau pour retirer son Confrere. Mais le P. Ruinart fait voir assez clairement que saint Gregoire a voulu dire davantage. Pour montrer que ce Maur est le Fondateur du Monastere de Glanfeuil, le P. Ruinart remarque 1. Que S. Maur Abbé de Glanfeuil en Anjou étoit connu en France au neuvième siècle : ce qu'il prouve par les Martyrologes de ce temps-là, qui parlent de saint Maur Abbé en Anjou. 2. Que le corps de cet Abbé fut transféré dans ce siècle du Monastere de Glanfeuil à celui des Fossees près de Paris. 3. Que l'on a crû dans ce siècle-là que ce Maur Fondateur de l'Abbaye de Glanfeuil étoit le disci-



plé de saint Benoist. Il prouve ce dernier point par les témoignages d'Aldrevalde, d'Amalarius, & de deux chartres, dont il n'ose pas néanmoins assurer l'antiquité. Il fait voir en 4. lieu, que depuis le neuvième siècle cette tradition s'est conservée jusqu'à nos jours, & que tous ceux qui ont parlé de saint Maur, comme Odon Abbé de Cluny, Adaibert Evêque de Prague, Aimoin Abbé de Fleury, Odilon Abbé de Cluny, Glaber, Siegebert, Pierre Diacre, Orderic Vital &c. ont cru que saint Maur Abbé de Glanfeuil & le disciple de saint Benoist ne sont qu'un même homme. 5. I. prétend que l'on a connu la Mission de saint Maur en France dans l'intervalle de temps qui s'est passé depuis la mort de ce Saint, jusqu'à la publication de sa vie faite sur la fin du neuvième siècle. Les preuves dont il se sert pour le montrer, sont 1. Que dans les anciennes Litanies saint Maur est nommé immédiatement après saint Benoist. 2. Que l'on n'a eu aucune connoissance en Italie de la mort de saint Maur disciple de saint Benoist, ni du lieu de sa sépulture, non plus que de ses Reliques; qu'on ne luy a rendu en ce pays-là aucun culte. C'est une conjecture assez vraisemblable qu'il n'y étoit pas mort. 3. Il est resté des traces dans le Monastere du Mont-Cassin, de l'ancienne tradition de la Mission de saint Maur. Dans un Breviaire de cette Abbaye, ancien de plus de six cents ans, il est parlé du départ de saint Maur pour la France; & dans une ancienne description du Monastere du Mont-Cassin, le lieu où l'on tient que saint Maur avoit guéri un boiteux, y est marqué comme connu par tradition. 4. On a des titres anciens qui font voir que le Monastere de Glanfeuil étoit soumis à celui du Mont-Cassin, avant que d'être assujetti, comme il le fut dans le 9. siècle, au Monastere des fossés. Or cette soumission immédiate de ce Monastere à celui du Mont-Cassin, prouve sa filiation, & par conséquent qu'il en tiroit son origine. La quatrième remarque que le P. Ruinart apporte pour établir son opinion, est que la Regle de saint Benoist étoit en usage dans plusieurs Monasteres de France avant le neuvième siècle. On ne peut attribuer cet établissement qu'aux disciples de saint Benoist. Il y a sept cents ans que l'on montroit à Noirmontier une ancienne Regle de saint Benoist que l'on disoit avoir été appor-

tée en France par saint Maur, où on lisoit ces mots : *Codex peccatoris Benedicti*. Enfin le P. Ruinart s'aide de deux anciennes Inscriptions.

Toutes ces raisons ne sont pas convaincantes si la vie de S. Maur écrite par Fauste, où la Mission de ce Saint est décrite, est une piece supposée dans le neuvième siecle. Le P. Ruinart remarque plusieurs choses dans cette Vie qui ne peuvent guères convenir à une piece supposée à la fin du neuvième siecle, ou au commencement du dixième ; comme d'avoir observé exactement les Regnes de Theodebert & de Thibaud, & la réünion de la Monarchie sous Clothaire ; d'avoir marqué le temps d'Eutrope ; d'avoir bien observé le Regne de Hilderic, & d'avoir uni les années du Regne de ce Prince avec celles de l'Empereur Justin, & avec celles du Pontificat du Pape Jean ; d'avoir remarqué l'usage de porter continuellement l'étole la premiere année du Diaconat ; coutume qui n'étoit en usage que pour les Prestres au commencement du neuvième siecle, comme il paroît par l'Ordonnance des Peres du Concile de Mayence de l'an 813. Celuy qui a publié cette Vie dit qu'il l'a trouvée dans un Manuscrit fort ancien & déjà usé. Il s'agit de sçavoir quand il a vécu, & s'il étoit homme de bonne foi. Si c'est l'Abbé Odon, on ne peut l'accuser de l'avoir supposée. On convient que c'est lui qui a publié l'histoire de la translation qui est jointe à celle de la vie de saint Maur. L'Epître dedicatoire adressée à Adelmode Archidiacre de l'Eglise du Mans, est commune aux deux Ouvrages, & du même style que l'histoire de la Translation. La Vie est citée dans l'histoire de la Translation : c'est donc le même homme qui a donné ces deux Ouvrages. Quand cette Vie ne seroit pas veritable, il est certain que Fauste en avoit écrit une citée par Aldrevalde, où la Mission de saint Maur étoit rapportée. Le P. Ruinart convient qu'il y a de la différence de style entre ces deux Ouvrages : mais l'un étant plus ancien que l'autre de 250. ans, cela ne doit pas paroître surprenant.

Le P. Ruinart répond ensuite aux objections que l'on a faites contre l'autorité de la Vie de saint Maur. Les plus fortes sont tirées de plusieurs dates qui sont faussés. Le P. Ruinart en sou-tient quelques-unes, & rejette l'erreur des autres, ou sur l'inad-  
vertence

vertence de l'Auteur, ou sur la faute des Copistes. Il avouë qu'avant l'an 863, l'on n'avoit aucune connoissance de la Vie de saint Maur, & que c'est Odon ou Eude qui l'a découverte en cette année-là dans un Manuscrit qu'il a crû ancien. Il s'élève fortement contre M. Basnage, qui sur les difficultez qui se rencontrent dans la vie de saint Maur, a assuré qu'il n'y avoit jamais eu de S. Maur. Il refute aussi M. Baillet qui distingue deux Saints de ce nom.

Après avoir vangé saint Maur, il défend aussi saint Placide contre M. Basnage. On croit que cet autre Disciple de saint Benoist fut envoyé en Sicile par son Maître; qu'il y fonda un Monastere, & qu'il y fut martyrisé avec ses Compagnons près de la Ville de Messine. On n'en a fait la feste dans l'Ordre de S. Benoist que depuis que l'on a cru avoir découvert les Reliques de ces Saints sous le Pontificat de Sixte V. Le P. Ruinart avouë que les Actes de la Vie de ce Saint sont pleins de suppositions, de fautes, & de faits insoutenables; qu'ils ne sont pas d'un Auteur Original; & qu'enfin ils ne meritent par eux-mêmes aucune creance. Il apporte donc d'autres Monumens pour prouver qu'il y a eu un Saint Placide. S. Gregoire le Grand en parle dans ses Dialogues & décrit ses miracles. Dans un ancien Breviaire, & dans des Litanies du Mont-Cassin, aussi-bien que dans les Litanies du Vatican, & dans un ancien Pontifical Romain, Saint Placide est mis au rang des Saints. Sa Mission & son Martyre estoient connus avant le neuvième siecle, puis qu'il en est parlé dans la Chronique du Mont-Cassin composée par Leon d'Ostie, & qu'il est fait mention dans plusieurs Martyrologes d'un Placide, & de trente autres martyrisés avec luy en Sicile. Ce sont les seuls Monumens sur lesquels il fonde saint Placide. Il finit son Ouvrage par la Relation de la découverte des Corps de saint Placide, & de ses Compagnons, décrite par le Chevalier Gonthus, Messinois, dans son Livre imprimé à Messine, l'an mille cinq cens quatre-vingt onze.



LETTRE DE MONSIEUR \*\*\* A UN DE SES AMIS  
*touchant le titre d'Altesse Royale du Duc de Savoye , & les  
 traitemens Royaux que ses Ambassadeurs reçoivent de l'Empe-  
 reur , & de tous les Rois de la Chretienté. A Paris chez Jac-  
 ques Colombat , rue saint Jacques. 1702. in 12. pagg. 183.*

**L**y a peu de gens qui ignorent que dans le traité de paix si-  
 gné à Rîfwik par les Ambassadeurs Plenipotentiaires de Fran-  
 ce , d'Espagne , d'Angleterre , & des Etats Generaux , on a  
 donné au Duc de Savoye le titre d'Altesse Royale conforme-  
 ment aux traitez particuliers que ce Prince avoit faits auparavant  
 avec l'Empereur , les Rois de France , d'Espagne & d'Angle-  
 terre. On sçait que tous ces traitez ayant été ratifiez par les pre-  
 mieres Puissances de la Chretienté , les Ambassadeurs de Savoye  
 reçoivent à Vienne , à Paris , à Madrit , à Londres & à Lisbon-  
 ne tous les honneurs que reçoivent les Ambassadeurs des Têtes  
 couronnées.

Le dessein de cette Lettre, qui parut écrite au commencement  
 de l'année 1698. est de montrer qu'il est du devoir de la Repu-  
 blique de Venize de se conformer à cet usage , & que les ancien-  
 nes contestations qu'elle a eues avec les Ducs de Savoye ne luy  
 peuvent servir d'excuse legitime pour refuser au Duc qui regne  
 aujourd'huy le titre d'Altesse Royale , & les traitemens Royaux  
 qui en sont une suite necessaire , après que ces distinctions ont  
 été autorisées , & sont soutenuës par un traité general , & par  
 le consentement universel des Couronnes.

Comme la pensée dont les Venitiens sont prevenus que ce ti-  
 tre d'Altesse Royale a pour unique fondement les droits du Duc  
 de Savoye sur le Royaume de Chypre , est la chose qui semble le  
 plus s'opposer à luy rendre cette justice , de peur de faire preju-  
 dice à leurs pretentions sur le même Royaume ; l'Auteur pour  
 lever cet obstacle , s'est attaché principalement à faire voir que  
 ce titre est encore fondé sur d'autres considerations , telles que  
 sont ,

La grandeur de la Maison du Duc de Savoye , qui tire son o-  
 rigine du sang des Empereurs & des Rois de l'ancienne Maison  
 de Saxe,

L'ancienneté de sa Race, qui depuis près de sept cens ans de souveraineté Monarchique, compte trente deux Princes tous descendus en ligne directe & masculine de Berold, c'est-à-dire, dix-sept Comtes, neuf desquels étoient Ducs d'Aouste & de Chablais, qui ont esté suivis de quinze Ducs de Savoye dans l'ordre d'une succession non interrompue, & fondée sur le privilege de la loy Salique, en sorte que le degré le plus éloigné entre un Souverain & son successeur a été du Neveu à l'Oncle, ou tout au plus au grand Oncle : & ce qui est encore plus particulier, c'est qu'aucun Souverain n'a regné en Savoye, qui n'ait esté fils d'un autre Souverain.

L'étendue, la force & la situation de ses Etats, qui ont de tour plus de quatre cent milles d'Italie, & dans leur enceinte jusqu'à quinze cens mille habitans, répandus en plusieurs Provinces, deux Archevêchés, dix Evêchés, vingt cinq Abbayes considerables, qui sont comme les Archevêchez & les Evêchez, à la nomination, ou du patronage du Souverain : 150. Commanderies de S. Maurice dont il est le grand Maitre. Trois Parlemens, deux Chambres des Comptes, où ressortissent plusieurs autres Sieges de Jurisdiction, & qui Jugent en dernier ressort.

Le grand nombre d'alliances de la Maison de Savoye avec toutes les Couronnes, qui ont reçu des Princesses de cette maison ou qui lui en ont donné, estant alliée huit fois avec les Empereurs d'Orient & d'Occident, deux fois avec les Rois de Castille & de Leon, trois fois avec les Rois de Portugal, autant de fois avec les Rois de Sicile, une fois avec les Rois d'Arragon, d'Angleterre, d'Ecosse, de Boheme & de Pologne : mais par dessus tout le sang de la Maison de Savoye est tellement mêlé avec celui de France, qu'il n'y a pas eu deux Maisons dans le monde qui se soient unies par un si grand nombre d'alliances reciproques. Depuis l'an 1032. que Adelaide de Suse qui descendoit de la Maison de France par l'Empereur Lothaire, épousa le troisième Comte de Savoye, il y a eu cinq Souveraines de Savoye consecutives, descendues de Charlemagne, & vingt de Hugues Capet, sçavoir quatre par Robert son petit fils, une par le Roy Philippe I. & quinze par le Roy S. Louis. D'un autre côté le Duc de Savoye, par le mariage de la Princesse sa fille avec

M. le Duc de Bourgogne , a donné à la France la dixième Princesse de sa Maison. Le Prince & la Princesse se trouverent Cousins par 14. côtez, dix desquels formoient des empêchemens, qui ne pouvoient estre levez que par dispense.

A quoy l'Auteur ajoute une infinité de privileges, dont les Ducs de Savoye ont toujours joui, soit par les Ambassadeurs qui les ont représentés, soit par la maniere dont ils ont esté reçus & traités en personne, dans quelques occasions, dont il y a des exemples celebres. Il fait ensuite un éloge des actions & de la grandeur du Prince qui regne aujourd'huy, lequel est appellé presque à tous les Royaumes de l'Europe, auxquels par leurs anciennes Constitutions, les Femmes peuvent succeder; & qui a plutôt mérité les distinctions particulieres qu'il vient de recevoir, par l'éclat de ses Alliances & *par la qualité de Petit-Fils de toutes les Couronnes*, que par celle de Chypre.

Le même Auteur a remarqué, que Philibert Emanuel Duc de Savoye, Trisayeul de Son A. R. fut honoré à Vormes par l'Empereur Charles-quiné du Titre d'*Altesse*, qui n'étoit en usage en ce temps-là, que pour les seuls Enfans des Rois, & qui fut longtemps particulier aux Ducs de Savoye: Que luy & ses Predecesseurs avoient la prefféance sur les Venitiens; & que si ce Prince a cédé le pas à la Republique en qualité de Fils de S. Marc, par un trait de politique & dans la veüe de se procurer le secours des Venitiens, il a fait en même temps cette reserve expresse, *Que les Ambassadeurs de Venise & les siens se traiteroient reciproquement d'égal à égal*. Ce qui a été exactement observé jusqu'en l'année 1619. que les Ambassadeurs de Venise commencerent à refuser l'*Excellence* à l'Abbé de la Mante Ambassadeur de Savoye, sous pretexte qu'il étoit Ecclesiastique. Que la correspondance entre la Republique & la Savoye ayant été par là interrompue, pendant que duroit encore leur mesintelligence, le Pape Urbain VIII. fit son decret du 10. Juin 1630. par lequel il changea le titre de *Seigneurie illustissime*, qui se donnoit aux Cardinaux, en celui d'*Eminence*, & leur défendit d'en recevoir aucun autre de qui que ce fût, sans distinction, excepté des Rois. Qu'à cette occasion la Republique de Venise ayant changé d'abord l'ancienne forme de sa couronne, la ferma comme celle des

Rois

Rois , se fondant principalement sur le Royaume de Chypre , que le Turc luy avoit enlevé ; & qu'elle continua à écrire aux Cardinaux comme elle faisoit avant le decret. Que le Duc de Savoye Charles Emanuel I. representa au Pape par son Ambassadeur à Rome, les raisons par lesquelles il pretendoit n'estre point compris dans le decret ; & qu'estant mort peu de temps après , la Congregation des Cardinaux deputez pour examiner l'affaire , declara que les Cardinaux pouvoient continuer à recevoir du Duc de Savoye le titre d'*Illustissime* , comme ils faisoient auparavant , sans encourir les censures contenues dans le même Decret : qu'ensuite de cette declaration qui égaloit le Duc de Savoye aux Rois, les Cardinaux Barberin Neveux de sa Sainteté, reçurent des lettres du Duc de Savoye sans le titre d'*Eminence* ; & que ce Prince ne s'est relâché dans la suite à le donner , que lors qu'ils ont commencé à luy donner celui d'*Altesse Royale* : Qu'il se crût indispensablement obligé de prendre ce titre , pour se distinguer par là des autres *AltesSES* naissantes , & des *Serenitez* d'Italie ; en établissant par ce moyen une proportion dans les nouveaux titres , pour conserver à la Maison de Savoye sa supériorité , & ses préeminences. Que pour mettre ses droits entiere-ment à couvert du decret d'Urbain VIII. il ferma sa Couronne à l'exemple de la Rep. de Venise , avec laquelle il ne cherchoit qu'à conserver l'égalité : il fit entrer dans l'écu de ses armes le quartier de Chypre, & joignit à ses anciens titres celui de Roy de ce Royaume. Qu'une conduite si mesurée, & qui a tant d'exemples dans l'Histoire , n'a pas laissé d'offenser la Republique , & a fait regarder aux Venitiens le titre Royal du Duc de Savoye comme une nouveauté contraire à leurs droits , & qui attaquoit uniquement leur Republique. Le Pere Monod Jesuite , né sujet du Duc de Savoye , entreprit la défense de ce Prince par le livre qu'il composa du titre Royal. Grafwinckel Holandois y répondit par son traité de *Jure præcedentiæ inter Sereniss. Remp. Venetam & Sereniss. Sabaud. Ducem*. Mais ces ouvrages écrits avec beaucoup de chaleur , & peu de lumiere, ne firent qu'augmenter l'aigreur. Le premier fit juger que le Duc de Savoye s'attribuoit le titre d'Altesse Royale, par raport au seul Royaume de Chypre ; & le second avança un faux principe , injurieux aux

Souverains qui sont feudataires , en soutenant qu'un Prince Vassal ne peut pas preceder un Souverain & un Etat qui est entierement independant.

Notre Auteur prouve en general par quantité d'exemples des Empereurs , même par celui de la Republique & par des autoritez d's Docteurs, que des Souverains ont fait la foy & hommage à des inferieurs, sans déchoir par cet acte de justice, de la grandeur de leur dignité, ny des privileges de leur rang , & fait voir en particulier qu'encore que le Duc de Savoye soit Vassal & Vicaire de l'Empire; cette dependance ne domine en rien les droits de sa Souveraineté , & que suivant le témoignage de tous les Docteurs Italiens, *Il exerce dans ses Etats la même autorité, que l'Empereur y exerceroit s'il les possedoit.*

Pendant ce demêlé , la France n'avoit fait aucune difficulté d'accorder par le traité de Turin les honneurs Royaux aux Ambassadeurs de Savoye; & ceux du Roy tres Chretien ont toujours traité depuis les Ducs & Duchesses de Savoye, d'Altesse Royale : ce qui a été ensuite pratiqué par les Nonces des Papes, par les Ambassadeurs d'Angleterre, de Portugal, de Pologne, & de Venise même; par les Envoyez de l'Empereur & du Roy d'Espagne, qui depuis 60. ans ont paru à la Cour de Savoye, & de plus par tous les Cardinaux qui ont passé dans Turin. Mais quelques avances que le feu Duc ait faites à la Republique par le traité de l'année 1662. pour effacer le passé, il n'a pû faire rétablir l'égalité entre les Ambassadeurs des deux Etats. Sur quoy l'Auteur fait cette reflexion, que les Republiques ont plus de sensibilité sur les rangs, titres & dignitez, que les Princes qui gouvernent les Etats Monarchiques. Une preuve de la delicatessé du Senat de Venise, est que le feu Duc ayant envoyé à Venise, après le traité de l'an 1662. le Marquis du Bourg avec le caractère d'Ambassadeur, on luy permit bien de placer sur la porte de son Palais, l'écu des armes de Savoye, orné de la Couronne Royale; mais on l'obligea de supprimer dans cette occasion toutes les alliances; afin que le quartier de Chypre, qui étoit un objet desagreceable à leurs yeux, n'y fût point vû, comme si le Duc de Savoye seul descendant des Rois de Chypre, n'en pouvoit pas porter les armes, ni joindre à ses autres titres celui de ce



Royaume, lors qu'on voit tant de Princes dans l'Europe, porter les titres des états qu'ils n'ont point possédez, ou de ceux mêmes qu'ils ont abandonnez par des traitez.

L'Auteur soutient que cette pretention n'est d'aucune consequence pour l'égalité des traitemens, puis que lors même que la Republique possédoit en effet le Royaume de Chypre, cette égalité étoit régulièrement observée : qu'ainsi c'est une foible excuse de dire que la Republique ne peut pas donner le titre d'Altesse Royale au Duc de Savoye, & traiter ses Ambassadeurs comme ceux des têtes couronnées, sans reconnoître en quelque maniere les pretentions de ce Prince sur le Royaume de Chypre; puisque ces honneurs sont dûs au Duc de Savoye indépendamment de ses droits sur ce Royaume. Il dit que ce titre d'Altesse Royale a eu le sort de toutes les choses nouvelles, qui quoi que bornes en elles-mêmes, ne laissent pas de trouver d'abord de la résistance. Mais aujourd'hui que l'Empereur & tous les Rois font les mêmes honneurs au Duc de Savoye, & qu'ils en ont affermi la possession par des traitez publics, il se persuade que la Republique de Venise, qui tient à honneur de suivre immédiatement les Rois, ne s'écartera pas plus long-temps de la conduite des premiers Princes de la Chrétienté sur ce sujet.

A l'égard de ce qu'on peut objecter que les Ambassadeurs du Duc de Savoye ne sont pas reçus à Rome dans la Salle des Rois, & que tant qu'ils ne seront pas traités en cette Cour-là, comme ceux des *Têtes couronnées*, le titre d'Altesse Royale, & les *traitemens Royaux* n'auront pas toute leur perfection.

L'Auteur répond qu'il étoit difficile aux Ambassadeurs du Duc de Savoye d'obtenir cet honneur, pendant que ceux de l'Empereur & de tous les Rois ne les traitoient pas avec une *entiere égalité* : Que jusqu'à présent le seul Ambassadeur de Portugal y a donné le titre d'*Excellence* & la main aux Ambassadeurs de Savoye; & que ceux de France, qui les traitoient d'égal à égal dans toutes les autres Cours, n'en usoient pas de même à Rome. Que le Pape qui se conforme ordinairement à l'usage des autres Cours, n'a pas jugé à propos d'accorder en la sienne des honneurs qui auroient été contestés aux Ambassadeurs du Duc de Savoye; mais qu'aussi-tôt que sa Sainteté a su qu'ils avoient les

*traitemens Royaux à Vienne & à Madrit , elle a ordonné à ses Nonces en ces Cours-là, de les traiter en Ambassadeurs de Tefse couronnée , ainfi que le pratiquoient déjà les Nonces de Paris & de Portugal. Qu'il n'y a pas de doute par conféquent, que lors que le Duc de Savoye enverra à Rome un Ambassadeur qui fera traité avec une entiere égalité par ceux de l'Empereur & de tous les Rois , le Pape ne le reçoive avec un traitement égal ; le Duc de Savoye fe trouvant en état de foutenir dignement cette diftinction.*

ENTRETIENS AVEC JESUS-CHRIST DANS LE  
 *tres-Saint Sacrement de l'Autel. En cinq Tomes. Par un Religieux Benedictin de la Congregation de saint Maur. A Touloufe , chez Jean Vialar. 1701. in 12. Tom. I. pp. 417. Tom. II. pp. 451. Tom. III. pp. 632. Tom. IV. pp. 450. & Tom. V. pp. 600.*

PRIERES CHRETIENNES EN FORME DE MEDI-  
 *tations fur tous les myfteres de notre Seigneur, de la sainte Vier- ge , & fur les dimanches & les fefes de l'année. En deux par- ties. A Paris chez Elie Joffet, rue saint Jacques à la Fleur de lis d'or. 1701. in 12. 1. & 2. part. pagg. 501.*

*Faites à corriger.*

Dans le Journal du 31. de Juillet , Page cinq cens onze , ligne quinze, Ethific, *lisez* Hedific.

Dans le dernier Journal , page premiere, au Titte, ligne deux Polyresta , *lisez* Polycresta.

Page cinq cens trente fept ligne 10. racine de Brefil , *lisez* racine du Brefil.

Ligne vingt fept . Ipecacuanha , *lisez* Ipecuanha.

Page 541 ligne 4. les progrès du fpecifique , *lisez* le progrès du fpecifique.

A P A R I S ,  
Chez JEAN CUSSON , rue saint Jacques , à l'Image  
Saint Jean-Baptiste. *Avec privilege du Roy.* 1702.

# LE JOURNAL DES SCAVANS

§  
DU LUNDY 21. AOUST, M. DCCII.

---

HISTOIRE DE LA VIE DU R. PERE JOSEPH  
*le Clerc du Tremblay, Capucin, Instituteur de la Congregation  
des Filles du Calvaire, Reformateur de l'Ordre de Fontevrault,  
Employé par le Roy Louis XIII. dans les plus importantes af-  
faires de l'Etat : Nommé au Cardinalat. Deux Tomes. Par  
M. l'Abbé Richard. A Paris chez Jacques le Febvre, rue S.  
Severin. 1702. in 12. Tom. 1. pagg. 360. Tom. 2. pagg. 362.  
à la fin duquel est un éclaircissement de 34. pages.*

**L**E Pere Joseph, fils de Jean le Clerc, Seigneur du Tremblay, & de Marie de la Fayette, vint au monde le 4. Novembre 1577. & reçût à son Baptême le nom de François. Il perdit son Pere à l'âge de dix ans. Après avoir achevé ses études, & les exercices que l'on fait faire a un jeune homme de qualité, il voyagea en Italie, en Allemagne & en Angleterre. A son retour, il prit malgré sa Mere l'habit de l'Ordre de saint François dans le Noviciat des Capucins d'Orleans, le 2. Fevrier 1599. Ayant beaucoup d'esprit, & une grande facilité de parler, il entra bien-tôt dans les charges de l'Ordre, & fut employé à prêcher & à faire des missions. La reforme qu'il mit au Convent de Haute-Bruyere, luy fit connoistre Antoinette d'Orleans, sœur d'Henri I. Duc de Longueville, qui avoit été tirée du Convent des Feuillantines de Toulouse où elle étoit Re-  
1702. B b b b b b

ligieuse, pour estre Coadjutrice d'Eleonore de Bourbon Abbessse de Fontevault. Il lia une étroite amitié avec ces deux Princesses. L'Abbesse étant morte, la Coadjutrice ne voulut point lui succéder, & se retira dans la Maison de l'Encloistre, qui est un Convent fort pauvre de l'Ordre de Fontevault au Diocèse de Luçon, dans lequel le P. Joseph avoit depuis mis la reforme. Ce fut en ce temps-là que le P. Joseph connut M. l'Evêque de Luçon, depuis Cardinal de Richelieu, qui doit à ce Capucin toute son élévation, si l'on en croit M. Richard. Madame d'Orleans suivant les conseils du P. Joseph, entreprit d'établir une nouvelle reforme de son Ordre, en pratiquant la Regle de saint Benoît dans sa pureté. Les Religieuses qui eurent assez de zele & de courage pour embrasser ce genre de vie, sortirent avec Madame d'Orleans du Convent de l'Encloistre, & allerent s'établir à Poitiers, où elles firent bâtir un Monastere sur une Montagne de la Ville. Elles obtinrent du Pape une Bulle pour autoriser ce nouvel Ordre qui prit le nom de Congregation de Notre-Dame du Calvaire. Tout cela fut conduit par le P. Joseph qui fit un voyage à Rome en 1616. pour obtenir du Pape cet établissement : Mais il avoit en même-temps d'autres desseins qui n'alloient pas moins qu'à détruire l'heresie par des missions, & à exterminer les Infideles par une croisade de tous les Princes Chrétiens. Il les proposa au Pape Paul V. qui approuva l'un & l'autre, luy donna pouvoir d'établir des Missionnaires, & lui mit entre les mains des Brefs adressés aux Rois de France & d'Espagne pour les exhorter à faire une ligue contre les Infideles, se pro nectant d'y faire entrer l'Empereur, le Roy de Pologne, & les Princes d'Italie. Muni de ces pouvoirs, il revint à la Cour de France. Il y fit aussi agréer ses desseins, & obtint des Lettres Patentes pour l'établissement de la Congregation du Calvaire. Madame d'Orleans étant morte, il soutint par son credit cet établissement, qui étoit traversé par l'Ordre de Fontevault. Il établit plusieurs Maisons de cette Congregation, luy dressa des constitutions, & la fit confirmer par des Bulles de Gregoire XV, du 21. Mars 1621. & du 28. juillet 1622.

Jusques ici M. Richard nous a représenté le P. Joseph comme Capucin & comme Fondateur d'Ordre. Dans la suite il le dépeint

comme un Ministre d'Etat du premier Ordre, résident à la Cour, chargé des plus importantes negociations, auteur de toutes les entreprises d'importance, arbitre de la guerre & de la paix, capable des plus grands desseins, tres propre à les executer; qui a enfin remué toute l'Europe par ses intrigues.

La premiere negociation où il fut employé, fut le Traité de Loudun conclu en 1615. entre le Roy & les Princes. Le P. Joseph sous pretexte d'établir un Convent de Capucins dans cette Ville, negocia avec les Princes, & fit enfin résoudre M. le Prince de Condé à consentir que l'article proposé par le Tiers-Etat contre le pouvoir indirect des Papes sur le temporel des Rois ne fût point inferé dans le Traité, quoi que les Deputez du Roy l'eussent passé; en quoi il rendit beaucoup plus de service à la Cour de Rome qu'à l'Etat.

En l'année 1617. il travailla à l'exécution de son grand dessein d'une croisade universelle des Princes Catholiques contre le Turc. Il fit pour ce sujet un voyage en Espagne, & composa divers écrits; mais tout cela n'aboutit qu'à l'établissement d'un nouvel Ordre militaire, dont M. le Duc de Nevers fut le Chef.

Il fut plus heureux dans ses negociations pour la reconciliation de la Reine Marie de Medicis avec le Roy. Elles servirent à élever le Cardinal de Richelieu, qui fut accusé d'avoir sacrifié les interêts de cette Princesse à son ambition.

Quoi que le P. Joseph fît de continuelles Missions pour la conversion des heretiques, ce n'étoit pas néanmoins la seule voye qu'il jugea qu'on devoit employer pour détruire l'heresie en France. L'esprit de saint François ne l'empêcha point de conseiller & de soutenir dans des discours publics, qu'il falloit faire la guerre aux Huguenots, & d'engager le Connétable de Luines à reprendre les places de sûreté qu'ils avoient, & à donner la chasse à ceux qui n'étoient pas entierement soumis.

Le Cardinal de Richelieu ayant été nommé Ministre d'Etat, ne crût pas pouvoir trouver personne plus propre que le P. Joseph pour partager avec luy le maniement des affaires. Il le fit venir aussi-tôt auprès de lui, & l'envoya quelque temps après (en 1625.) à Rome, chargé de diverses negociations, & particulièrement de celle de la Valteline. M. du Fargis Ambassadeur de

France en Espagne ayant conclu un Traité très défavantageux aux Grifons, que l'on ne voulut point accepter en France, le P. Joseph pour complaire au Pape fit agréer au Cardinal de Richelieu, que ce Traité seroit seulement reformé.

Le dessein de convertir les Infideles étoit toujours demeuré dans l'esprit du P. Joseph : n'ayant pû le faire réussir par sa Croisade, il tenta de le faire par des Missions, & obtint du Pape Urbain VIII. le pouvoir d'envoyer des Missionnaires dans les Pays les plus éloignez. Il envoya en effet cent Missionnaires de son Ordre dans le Levant. Quelques-uns ont soupçonné que cette Mission n'étoit qu'un pretexte, & que ces Religieux n'étoient envoyez que pour entretenir des correspondances dans l'Empire Ottoman, afin de le porter à faire la guerre à la Maison d'Autriche. Mais M. Richard est persuadé que c'est une atroce calomnie.

Le P. Joseph avoit aussi part aux intrigues de Cour. Il empêcha le Cardinal de Richelieu de se retirer de France, & découvrit la conspiration qui avoit été faite contre luy. Il menagea le mariage de Monsieur avec Mademoiselle de Montpensier, & trompa le Maréchal Ornano, en luy conseillant de proposer au Roy de faire entrer Monsieur dans le Conseil. Ornano croyant que le P. Joseph, qui seignoit être de ses amis, luy parloit sincèrement, ne manqua pas d'en faire la proposition au Roy ; & le Roy en ayant parlé au Cardinal de Richelieu, ce Ministre dont le P. Joseph n'avoit suivi que les ordres, se servit de cette proposition pour faire croire à sa Majesté que le Maréchal inspiroit des sentimens trop ambitieux à Monsieur. Le P. Joseph fut bien-tôt après causé de la disgrâce entière d'Ornano, qui fut arrêté prisonnier : il persuada même à Monsieur de ne point demander sa liberté. Il fit faire par ce Prince des propositions au Roy, dont il étoit convenu avec le Cardinal, & lui fit enfin conclure le mariage que la Cour souhaitoit.

Les exploits militaires ne paroissent pas être le fait d'un Prêtre & d'un Capucin. Cependant le P. Joseph s'en est aussi mêlé. Ce fut luy qui conseilla le Siège de la Rochelle, & qui le fit entreprendre au Roy. Il alla luy-même à l'armée, & ne se mêla pas seulement de prier & d'assister les malades, mais encore d'en-

courager

courager les soldats , de donner des ordres , de chercher des expediens pour prendre la place , & d'avoir des espions dans la Ville.

Quand il y avoit quelque negociation délicate à faire , le P. Joseph y étoit toujours employé. Il fut envoyé en Italie pour faire agréer au Duc de Mantouë le Traité fait avec la Savoye.

Mais l'adresse & les intrigues du P. Joseph n'ont jamais mieux paru que dans sa negociation en Allemagne , quand il fut envoyé avec le Sieur Leon Brulart de la part du Roi à la Diette de Ratisbonne. Il jeta la division entre l'Empereur & les Electeurs : Il engagea ceux-cy à obliger l'Empereur de congédier ses troupes , & à déposer le General Walftein. Il empêcha que le fils de l'Empereur ne fût élu Roi des Romains. Il conclut la paix d'Italie , & jeta les commencemens de la ligue avec le Roi de Suede.

Le Traité de Ratisbonne ayant déplû à la Cour, Leon Brulart & le P. Joseph furent disgraciés : mais ce dernier rentra bien-tôt si avant dans les bonnes graces du Cardinal , qu'il fut comme associé au Ministère. Il demeura toujours depuis à la Cour. Il n'y eut point d'affaires où il n'eût part ; point de conseils où il ne fût appelé ; point d'entreprises qu'il ne conduisist. Pour soutenir cette qualité , il eut jusqu'à sa mort un Carosse à six chevaux entretenu sur l'Epargne.

Il semble que cette qualité si relevée fut bien ravilie dans le voyage qu'il fit à Loudun pour examiner la possession prétendue des Religieuses Ursulines. Mais il ne pouvoit guères faire autrement, étant dévoué au Cardinal de Richelieu qui vouloit absolument perdre Grandier.

Quoi que le P. Joseph ait fait semblant de vouloir procurer un accommodement entre la Reine & le Cardinal , on voit bien que ce n'étoit qu'une feinte : il étoit trop attaché au Cardinal pour prendre fortement les interêts de la Reine , & pour s'opposer aux volontez de son Eminence , qui ne souhaitoit rien tant que son éloignement. Il servit plus efficacement Monsieur : il le fit revenir , & le remit en grace avec le Roi sans l'obliger de consentir que son second mariage avec la Princesse Marguerite de Lorraine , fût déclaré nul. Mais dans la suite il fut cause de sa retraite à Blois , par le conseil qu'il donna au Cardinal de faire

donner un faux avis à ce Prince, & au Comte de Soissons, que le Roi les vouloit faire arrêter.

Le P. Joseph qui avoit refusé deux Evêchez, ne refusa pas l'honneur que le Roi luy fit de luy accorder sa nomination au Cardinalat. Mais le Pape ne voulut jamais luy donner le chapeau de Cardinal, quelques instances qu'en fit l'Ambassadeur de France. Quelques-uns ont crû que le Cardinal de Richelieu qui l'avoit fait nommer, avoit secrètement traversé sa promotion. M. Richard le justifie de ce reproche. Cette premiere nomination n'ayant pas réüssi, le Roi le nomma une seconde fois, après que le Pape eût consenti de luy donner le chapeau à la premiere promotion : mais le P. Joseph étant à l'extremité quand elle fut sur le point d'être faite, le Roi envoya à son Ambassadeur la revocation de sa nomination, & Jules Mazarin eut le chapeau qui lui étoit destiné.

Enfin le P. Joseph ayant été attaqué d'apoplexie à Compiègne, se retira dans son Convent de la rue saint Honoré, d'où il se faisoit porter souvent au Calvaire. Mais le Cardinal de Richelieu qui eut besoin de luy pour traiter avec le Cardinal Bichi, le fit venir en litiere à Ruel, où il tomba une seconde fois en apoplexie. Elle le laissa dans une langueur dont il ne revint presque point. Quelque temps avant sa mort, son Confesseur luy ayant dit qu'il falloit rendre compte à Dieu, il fut tellement frappé de cette pensée, qu'il ne cessa de pleurer & de repeter ces paroles ; *Rendre compte à Dieu*, tant que sa maladie lui laissa l'usage de la voix. Il mourut le samedi 18. Decembre 1638. à onze heures du matin, âgé de 61. ans.

M. Richard rapporte dans le second Tome chap. 6. l'histoire de la dernière retractation de Richer, comme étant l'ouvrage du P. Joseph, & luy donne des louanges de ce qu'il a engagé ce Docteur à la faire ; supposant qu'il *termina par cette retractation, une dispute qui partageoit la Sorbonne, & qui avoit fait un grand schisme dans le Royaume.* Un homme de Lettres ayant sçû ce que M. Richard en avoit écrit, luy a donné avis, qu'il ne devoit pas omettre une Lettre de M. Morisot, où il est rapporté que le P. Joseph ayant invité Richer à dîner, l'avoit forcé à signer cette retractation, en faisant sortir de derrière un rideau des gens ar-



mez de poignards , qui avoient menacé ce Docteur de le tuer , s'il ne signoit l'Ecrit qu'on luy presentoit tout dressé. Cette Lettre de Morisot est la neuvième de la seconde Centurie de ses Lettres imprimées à Dijon en 1656. & est adressée à M. Curet Chanoine de Langres. Morisot dit qu'il a sçu cette circonstance par une Lettre que Richer luy avoit écrite peu de temps avant sa mort. M. Richard qui n'avoit point vu la Lettre de Morisot , quand il a fait son Histoire , a ajouté à la fin de ce second Tome un Eclaircissement , où il accuse cette Relation de fausseté. Les raisons qu'il allegue pour le prouver sont , 1. Que la Lettre de Morisot est dattée du 27. Avril 1633. qu'il y parle de la mort de Richer comme d'une chose nouvellement arrivée , & que cependant Richer estoit mort dès le 29. Novembre 1631. suivant son Extrait mortuaire , que le Grand Maistre du College du Cardinal le Moine a communiqué à M. Richard , 2. Que Morisot dit que cette retractation fut signée les fêtes de Pâques , & que la retractation de Richer est du 7. Decembre 1629. 3. Qu'elle est reconnuë le même jour par deux Notaires au Châtelet. 4. Que dans la relation de cette Histoire , imprimée avec son Livre *de la puissance Ecclesiastique & Politique* en 1660. il est dit que ce fut le Cardinal de Richelieu qui lui presenta , & dicta cette retractation dans la chambre du P. Joseph , & que Richer l'alla déposer entre les mains des Notaires par ordre de ce Cardinal. 5. Qu'après la mort de Richer le bruit ayant couru , qu'il avoit été forcé de donner cette retractation par l'autorité du Cardinal , & par les menaces du P. Joseph , il parut un acte imprimé passé pardevant le Gay Notaire Apostolique le 9. Decembre. 1631. dans lequel le Curé , le Vicaire & le principal du College du Cardinal le Moine attestent que Richer leur avoir déclaré sans en être requis , que sa retractation avoit été faite avec liberté , de son bon gré , sans aucun respect humain , & que les menaces & les promesses n'y avoient point eu de part : qu'il avoit déclaré la même chose aux Chirurgiens , avant qu'il se fit tailler.

Ce sont là les moyens dont M. Richard se sert pour persuader que la relation de Morisot est fausse. Cependant il est difficile de croire que Morisot homme de probité , eût assuré que Richer lui avoit mandé ce fait , s'il ne lui en avoit rien écrit : & il n'y a pas

d'apparence que Richer écrivant à son ami eût controuvé sans nécessité un fait de cette nature. Ils avoient commercé de lettres ensemble, comme il paroît par la lettre 93. de la première centurie & quelques autres qui sont adressées à ce Docteur. Il se peut faire qu'il y ait erreur dans la date de la lettre qu'on allègue, parce qu'elle est du nombre de celles qui n'ont été imprimées qu'après sa mort. D'ailleurs il n'y dit point que Richer fût mort en 1633. Il peut s'être trompé dans quelques circonstances étant éloigné de Paris, où cette retractation s'étoit faite : Mais il ne pouvoit pas ignorer le fait que Richer luy avoit écrit. La reconnoissance que Richer a faite de cet acte pardevant des Notaires le même jour, n'est pas une preuve convaincante, qu'il l'ait faite volontairement. On peut l'avoir exigée de luy dans le moment : la peur peut avoir eu assez de force sur son esprit pour l'obliger à la faire quelque temps après. Les déclarations que l'on a fait donner à des personnes tierces après sa mort, sont des précautions qui font connoître que l'on croyoit dans le monde que sa retractation étoit forcée. On ne prend point ces précautions, quand il n'y a point de soupçon de violence. Enfin Morisot n'est pas le seul témoin de ce fait ; il y a des personnes vivantes qui l'ont entendu raconter à M. de Mincé, & c'étoit un bruit assez commun dans le temps.

Quoi qu'il en soit, M. Richard en faisant l'exposé de la doctrine qu'il prétend avoir été censurée, ne paroît pas avoir assez distingué les opinions qui pouvoient être particulières à M. Richer des maximes constantes de l'Eglise Gallicane. Il met, par exemple, entre les principes du Livre de Richer ; *Que l'Eglise n'a point de pouvoir direct sur le temporel, ni sur la déposition des Souverains ; & que les exemples des Empereurs & des Princes excommuniez & déposés par les Papes, sont des faits qui ne peuvent pas prouver un droit légitimement acquis.* C'est une proposition constante aussi-bien que plusieurs autres dans lesquelles il fait consister la doctrine de M. Richer. M. Richard qui prend la qualité d'Historiographe des Fondations Royales de Sa Majesté, & qui a paru fort zélé pour les intérêts du Roy dans son *Traité des Pensions Royales*, devoit, ce semble, ici prendre plus de précaution, pour empêcher que ses Lecteurs ne croient que cette proposition

proposition est une de celles qui ont esté censurées dans le Livre de Richer. Au reste cette Histoire est écrite avec beaucoup de liberté : Il y a même des traits assez hardis , comme quand il dit Tom. 2. p. 57. *Que la Reine Catherine de Medicis accommodoit la Religion à ses interets : Et que le Cardinal de Lorraine apporta beaucoup plus de faste & d'ostentation à la Conference de Poissy , que de pieté pour édifier , & de solidité pour convaincre.* Ce qu'il dit du procez de Grandier n'est pas moins libre , & en particulier ce qu'il cite comme de M. Menage , touchant les Commissaires donnez à Grandier : *Qu'il n'y a point d'innocence à l'épreuve du choix des Juges. Que si l'on donne le choix des Juges à un Accusateur , il fera brûler par des Juges Molinistes tous les Evêques Jansenistes , & par des Juges Jansenistes tous les Evêques Molinistes.*

ESSAIS DE LITTERATURE POUR LA CONNOISSANCE des Livres. A Paris chez Jean Moreau , rue saint Jacques. 1702. in 12. pagg. 61.

Celuy qui s'est donné le soin de faire cette petite Compilation , promet d'en donner une pareille tous les Mois. Il n'aura pas grande peine. Il ne lit point les Livres dont il parle. Il tire ce qu'il en dit de quelques Auteurs modernes qu'il copie , & y ajoutant beaucoup de fautes de sa façon , & fait justement ce qu'il reprend dans quelques autres Journalistes , qui est , *de ne dire presque rien des Livres , & de faire à sa phantasie le Panegyrique ou la Satyre des Auteurs.* Il pourra fort aisément exécuter le dessein qu'il s'est proposé , en mettant en pieces le Dictionnaire de Moreri & celuy de Baile , & en jettant les yeux de temps en temps sur quelques Bibliographes. Nous donnerons icy quelques Remarques sur ces nouveaux Essais , afin d'en faire connoître la uste valeur.

Page 1. *De Virgine Veneta , circa annum 1552.*

L'Auteur des nouveaux Essais n'a point vû ce Livre , puis qu'il n'en datte pas l'année précise : Les Imprimeurs ne mettent pas au commencement des Livres qu'ils impriment , *Circa annum &c.* Tout ce qui est dit de Postel dans cet Article , est tiré des Lettres

choities de M. Simon ; le livre pretendu de Postel de *Virgine Vre-na*, ne se trouve nulle part , personne ne dit l'avoir vû : Il y a bien de l'apparence qu'il n'y a point eu d'autre Livre de Postel sur la mere Jeanne que l'Ecrit imprimé à Paris en 1553. intitulé , *Les tres merveilleuses Victoires des Femmes &c.*

Pag. 9. *Traité des Medailles d'Hautin*. Ce livre n'est qu'un recueil de desseins de medailles gravées, sans aucune explication : Ainsi c'est fort mal parler que de luy donner le nom de *Traité des Medailles*. M. Clement en a acheté un exemplaire pour la Bibliotheque du Roy qui luy a coûté 165. livres. Il est presentement dans le Cabinet des Medailles du Roy à Versailles. Hautin ne vivoit point sous le regne de Henri III. mais sous celui de Louis XIII.

Pag. 11. *La traduction du Concile de Trente de Gentian Hervet*. L'Auteur devoit remarquer qu'il y en a eu trois éditions en 1564. Celle de Rheims dont il fait mention , celle de Paris chez Jacques Macée , & une troisième d'Anvers chez Martin Nutius, où l'exception des trois Evêques (& non pas trois Cardinaux ) qui ne veulent point que l'on demande au Pape la confirmation du Concile , se trouve aussi-bien que dans celle de 1584.

Pag. 18. Ce qu'il dit du Martyrologe de Baronius & de la bevuë de sainte Xynoride est commun & a esté relevé plusieurs fois.

Pag. 22. Tout ce qui est dit icy de la 2. édition des lettres de Languet est tiré de l'Épître dedicatoire d'Elzevir, qui louë son édition comme un bon Marchand.

Pag. 25. On n'entend pas bien ce que veut dire l'Auteur par le *merite du Livre* intitulé *Vindicta contra Tyrannos* qu'il attribué à Languet. Cet Ouvrage n'est pas rare , & il est rempli de maximes dangereuses contre l'autorité des Souverains. Voilà son véritable merite.

Pag. 26. Il a pris dans la Bibliotheque de M. Du Pin ce qu'il dit d'Eusèbe.

Pag. 33. Les Memoires de Melvil sont entre les mains de tout le monde.

Pag. 36. Il paroist bien que l'Auteur n'a vû aucune édition du Breviaire du Cardinal *Guignon* qu'il nomme par tout *Guignon* ; il en a même mal copié le titre qu'il a tiré d'une lettre de M. Simon.

Il n'y a pas dans ce titre, *Ex approbatissimis sanctorum Patrum historicis collectum*, mais, *Ex probatis Sanctorum historiis*. Il ne s'agit point des écrits des saints Peres, mais des Vies des Saints exactes & approuvées. De plus l'Auteur met dans le titre *A Cardinale Guignon circa annum 1535*. Ce qui n'y est point. Il se trompe aussi quand il dit que la Faculté de Theologie de Paris a censuré ce Livre, & que la Censure se trouve dans les Registres de cette Faculté : Ce qu'il y a de vrai, c'est que quelques Docteurs firent en 1535. des remarques sur ce Livre en forme de Censure, *Notæ Censurariæ* ; mais il n'y a jamais eu de censure veritable publiée contre cet Ouvrage : ce que M. Simon en a dit doit s'entendre en cette maniere, & il l'a tiré de quelques extraits des registres de la Faculté qui sont à saint Sulpice, car pour ce qui est des veritables registres, ils sont perdus depuis 1532. jusqu'à 1552.

Page 41. Ce que l'Auteur dit pour montrer que le Livre de *ritibus* est d'Etienne Durant (ou Duranty) a été dit dans le 23. Journal des Scavans de cette année, où l'on en a donné des preuves bien plus fortes que celles qu'il rapporte.

Page 45. *Dialogue de Wiclef*, &c. Il n'y a point d'autre dialogue de Wiclef imprimé, que son *Trialogue*, divisé en 4. Livres, & imprimé en Allemagne non en 1527. comme dit l'Auteur, mais en 1525. Quoy qu'il soit rare, on le trouve dans la Bibliothèque du Roy, dans celle de M. de Rheims, & dans quelques autres.

Page 48. *Sylvestranus Bronzonus*, &c. C'est icy qu'il paroît clairement que l'Auteur n'a jamais veu les Livres dont il parle. Celuy-cy est de *Sylvestranus Brenzonus*, & non pas *Bronzonus*. Afin que les Lecteurs puissent juger si c'est un si excellent Livre, comme on le veut persuader, nous en rapporterons icy le Titre & la Preface, sans y rien changer, non pas même les solecismes.

*Ad Gregorium quartum decimum Pontificem maximum in primum sententiarum opus F. Christophori Sylvestrani Brenzoni Carmelitæ, Theologiæ Doctõris in Gymnasio Patavino &c. Veronæ, apud Sebastianum à Donnis 1597.*

STUDIOSO S.

*Opus præsens lectoribus : concertatoribus : concionatoribus ; Philosophis, omnibusque commodum & perutile erit. Lectoribus erit*

*commodum propter ordinem : Concertatoribus propter dilucidationem : Concionatoribus propter securitatem, Philosophis propter causam, omnibus propter salutem. Ordo intellectum quiescit : dilucidatio mentem illustrat : securitas iudicium firmat, causa animam excitat & salus spiritum beatificat, lege igitur, perpende & fuge.*

<i>Lege librum</i>	}	<i>in lectura acquiesces.</i>	}
<i>Perpende laborem &amp;</i>	}	<i>in perpensione degustabis &amp;</i>	}
<i>Fuge detractionem</i>	}	<i>in fuga laudaberis.</i>	}

*In lectura videbis quod fuit, quod est & quod erit in omnibus studiosis, in perpensione inspicies quod non fuit : quod est & quod imitari debet in scriptoribus ; & in fuga iudicabis quod fuit : quod est : & quod esse debet. Vale, in valore, valoris ; ad valorem valoris. Capit candore ornatus.*

Tout le Livre est écrit de cette maniere. Il ne faut pas s'étonner après cela si un des plus sçavans Prelats du Royaume en fait son étude ordinaire. Si tous les gens doctes font un cas extraordinaire de cet Auteur, & s'il est connu par sa grande doctrine & par la connoissance parfaite qu'il avoit des Peres de l'Eglise. Ceux qui ne se trouveroient pas disposés à juger si favorablement de ce Livre que l'Auteur des *nouveaux Essays*, peuvent le lire eux-mêmes. Ils le trouveront dans la Bibliotheque du Roy, où on ne l'a jamais considéré comme un livre ny si rare, ny si merveilleux.

Pag. 50. Le Journal du Concile de Trente de Dom Barthelemy des Martyrs n'est point imprimé ; l'Auteur n'en a point vû le Manuscrit, & tout ce qu'il en dit est tiré de la vie de Dom Barthelemy des Martyrs en François, livre tres commun.

Pag. 57. *Commentariis Meibonii*. Il faut mettre *Meibonii*.

Pag. 59. *Sermones quadragesimales Magistri Joannis Clarée &c.* Voicy encore un Livre que notre Auteur n'a point vû. Le Jacobin qui l'a composé ne s'appelloit point *Clarée*, mais *Clerée* ou *Clerec*, son Livre est dans la Bibliotheque de M. l'Archevêque de Rheims.

Ce seroit perdre le temps de s'arrester davantage à remarquer les fautes de ce nouvel Ecrivain : en voilà assez pour empêcher ceux qui n'ont pas une grande connoissance des Livres, de

se laisser tromper. Pour ceux qui sont véritablement sçavans il n'y a rien à craindre : s'ils prennent la peine de lire son écrit, ils y trouveront bien d'autres défauts que nous ne relevons pas icy. Il n'y a même pas d'apparence qu'on continuë à faire des remarques sur la suite de cet Ouvrage : il n'en vaut pas la peine.

Au reste si les Lecteurs s'aperçoivent que l'Extrait que l'on donne icy, n'est pas du style ordinaire des Journaux ; ils doivent penser que les louanges que l'Auteur des *Nouveaux Essais* a données dans sa Preface aux Journalistes de Paris, n'ont pas dû les empêcher de parler de son Ecrit avec liberté

D. VITI RIEDLINI, ULMENSIS, PHYSICI AUGUSTANI atque Academici Curiosi, Iter Medicum, sanitatis recuperandæ causâ non solum institutum, sed & feliciter Dei gratiâ finitum. Cujus occasione tum morbus Auctoris, & quæ circa eundem contigerunt, tum plura alia curiosa & utilia communicantur. Augustæ Vindelicorum, apud Laurentium Kronigerum & Hæredes Theophili Goebelii, Typis Abrahami Guggeri. 1702. in-12. pp. 80. C'est à dire, *Voyage du Sieur Gui Riedlin, de la ville d'Ulm, Physicien d'Ausbourg, de l'Academie des Curieux de la Nature : Entrepris pour le rétablissement de sa santé, & par la grace de Dieu heureusement terminé, à l'occasion duquel sont décrits & la maladie de l'Auteur, & plusieurs autres points curieux & utiles.* A Ausbourg chez Laurent Kroniger, & les heritiers de Theophile Goebelius. De l'Imprimerie de Abraham Gugger. 1702. Vol. in 12. pag. 80.

L'Auteur de ce petit Ouvrage est un Medecin de la Ville d'Ulm en Allemagne, dans le Palatinat du Rhin, lequel nous donne l'histoire d'un voyage qu'il a fait aux Bains de Rottweil près de Villingen pour se guerir d'une maladie contractée par une occasion que nous dirons plus bas. Il n'oublie aucune circonstance de son voyage, il informe ses lecteurs des endroits où il a couché, de ceux où il a diné, des entretiens qu'il a eus avec ses Hôtes, avec son Cocher ; & sur les lieux avec le Chirurgien qui le faisoit ; des histoires que luy ont raconté les malades avec

qui il se baignoit , des lectures qu'il a faites pendant son séjour aux eaux , des jours même qu'il a été au sermon , de ceux où on l'a invité à dîner , & de plusieurs autres articles semblables.

Comme je crains que les lecteurs ne se fassent pas d'être instruits à fonds là-dessus , je ne rapporterai du livre que les endroits qui m'ont paru les plus considérables. Il est bon d'abord de sçavoir que notre Medecin partit pour son voyage le dix de Juillet de l'année 1701. que sans avoir pris la poste , ny avoir été à grandes journées , il arriva aux eaux le douze du même mois ; que le troisième d'Aoust il se mit en chemin pour revenir , & que le cinq il fut de retour chez luy ; sur quoy il rend grâces au Ciel d'avoir été préservé sur la route de mauvaise rencontre , & de tout malheur.

Il commence sa relation par exposer la maladie qui l'obligea ainsi à se mettre en campagne. Le 24. de Juin de l'année dernière 1701. il fut à quelques quarts de lieuës voir un malade : la pluie le surprit en chemin & luy mouilla les pieds. Le soir , je ne sçay pour quel sujet , car il n'en parle point , il s'emporta de colere , & si fort , qu'il en fit , dit-il , sa confession publique ; & il prie le Seigneur de luy donner la force de se moderer une autre fois davantage. Deux jours après la jaunisse le prit. Il attribua cette maladie à la pluie qu'il avoit soufferte , & à l'émotion où il avoit laissé aller sa bile. Il mit en usage plusieurs remedes , mais en vain. Dans cette fâcheuse conjoncture , il prit le parti d'aller aux bains de Rottweil près de Villingen , où il trouva en effet sa guérison. En chemin , & pendant son séjour aux eaux il apprit plusieurs choses qu'il raconte icy. Voicy celles qui m'ont paru pouvoir faire la matiere de cet Extrait.

Il y a peu d'années que dans le Duché de Wirtemberg il regna parmi les Cerfs une peste qui en tuoit plus de dix par jour ; ce qui obligea les Magistrats à faire dessein de manger du cerf.

En 1691. au temps de la moisson dans un village du territoire d'Ulm , un payfan ayant porté à sa bouche quelques grains de bled qu'il venoit de prendre à un épi , en sentit un plus dur que les autres. Il l'examina , & le grain se trouva estre d'un argent tres fin. Plusieurs curieux de la Ville d'Ulm , en offrirent au payfan un prix considerable.



Notre Auteur dit qu'il suspend son jugement sur la maniere dont ce fait se doit expliquer , & qu'il se pourroit bien faire que le grain d'argent eût été mis dans l'épi.

En 1692. dans l'hôpital de Geillingen le 26. de Janvier une pauvre femme acoucha d'un fils qui eut barême. Le 14. du mois de Mars suivant elle acoucha d'un second fils qui fut baptisé aussi : c'est de quoy le Prêtre qui conféra le baptême, a donné attestation signée de sa main.

Les bains de Rottweil où fut notre malade , sont d'une eau tres claire, sans couleur ny odeur. Cette eau a une qualité approchante du saphran de mars astringent. Ceux qui s'y baignent, boivent & mangent dans le bain, & y boivent quelquefois jusqu'à s'enivrer ; ce que notre Medecin regarde avec raison comme une conduite tres dangereuse. La premiere fois qu'il se mit dans le bain , il en sortit plus jaune qu'il n'y étoit entré ; ce qui luy fit conjecturer que la bile cachée au dedans s'évacueroit bientôt toute au dehors. En effet après que le malade eut veu augmenter par les premiers bains la couleur de sa jaunisse , il la vit bien-tôt diminuer par ceux qu'il prit ensuite. Des douleurs même qu'il sentoit auparavant dans toutes les parties de son corps se dissipèrent entierement : ses forces revinrent , & il s'en retourna chez luy en pleine santé, joyeux sur tout de n'avoir point été tué sur la route.

# GEORGII RIEDLINI CHIRURGI OLIM ULMENSIS

laudatissimi, dudum Beatis adscripti, observationes chirurgicæ rariores , & editæ ab Autoris Nepote, D. Vito Riedlino, Ulmenfi Physico Augustano , atque Academico Curioso. Augustæ Vindelicorum, apud Laurentium Kr. nigerum, & Hæredes Theophili Geobelii, typis Abrahami Guggeri. 1702. C'est-à-dire, *Observations de Chirurgie faites par feu Georges Riedlin de la Ville d'Ausbourg, mises en lumiere par M. Gui Riedlin de l'Academie des Curieux de la nature, Medecin à Ausbourg, & petit fils de l'Auteur.* A Ausbourg, chez Laurent Kroniger & les heritiers de Theophile Goebelius. De l'Imprimerie d'Abraham Gugger. 1702. Vol. in 12. p. g. 22

**M.** Gui Riedlin , du voyage duquel nous venons de parler, a fait imprimer ces observations qui sont de feu son grand

pere Georges Riedlin fameux Chirurgien d'Aufbourg, mort en 1648. Il les donne au public, dit-il, pour dédommager ses lecteurs de ce qui aura pû leur déplaire dans la relation de son voyage aux bains de Rottweil. Ces observations sont courtes & précises, mais un peu communes. Les deux suivantes m'ont paru les plus remarquables du Livre. 1. En 1630. à Aufbourg on ouvrit le crâne d'une fille de vingt deux ans morte après de violens maux de teste, qui ne luy avoient laissé aucun repos dans toute sa vie. On luy trouva la substance du cerveau, & la dure mere toute parsemée de poirreaux. 2. Un Marchand de la même Ville, attaqué d'émorrhoides, rendit un jour par ses émorrhoides qui étoient venues à suppuration, une pierre noire, fort dure, grosse comme un noyau de cerise.

LETTRE CIRCULAIRE DES DAMES RELIGIEUSES  
*de la Visitation de Chaillot, sur les dernieres années de la vie,  
 les circonstances & les suites de la mort du feu Roy d'Angle-  
 terre Jacques II. A Paris chez Christophle Remy, rue saint  
 Jacques. 1702. in 4. pagg. 18.*

**C**E Recit simple & fidele est tres consolant & tres édifiant. On y rapporte les dispositions dans lesquelles le Roy d'Angleterre Jacques II. étoit pendant les dernieres années de sa vie, & dans lesquelles il est mort. L'esprit d'une sincere penitence & d'une humilité parfaite, une patience à l'épreuve des plus grandes souffrances, une soumission sans reserve aux volontez de Dieu; un détachement universel des choses de ce monde, une constance & une fermeté sans égale, un attachement inviolable à la Religion Catholique, & un desir ardent d'être uni à Dieu sont les principales vertus que l'on ne sçauroit trop admirer dans la conduite, dans les actions & dans les discours de ce Grand Prince.

*Faites à corriger dans le Journal precedent.*

Pag. 558. lig. 17. parut, lisez paroist. Pag. 562. lig. 10. domine, lisez diminué.

A P A R I S,

Chez JEAN CUSSON, rue saint Jacques, à l'Image  
 Saint Jean-Baptiste. Avec privilege du Roy. 1702.

# LE JOURNAL DES SCAVANS

5

Du LUNDY 28. AOUST, M. DCCII.

MEMOIRES CRITIQUES D'ARCHITECTURE, CONTENANS l'idée de la vraie & de la fausse Architecture. Une instruction sur toutes les tromperies des Ouvriers infidelles, travaillans dans les bâtimens. Une dissertation sur la formation des Mineraux, leur nature, & leur employ; & sur l'abus dans l'usage du plâtre; sur la qualité de la fumée & des moyens d'y remédier; & sur des matieres non encore éclaircies. A Paris chez Charles Saugrain, sur le Quay de Gèvres, à la Croix Blanche. 1702. in 12. pagg. 367.

**M**. Fremin President au Bureau des Finances de Paris, pour se rendre plus intelligible à tout le monde, a jugé à propos de donner à ces Memoires la forme de lettres. Ce Volume en contient 48. Dans les premieres il donne une idée du vray & du faux Architecte: Dans les suivantes il explique les principes de l'Architecture. En suite il parle des tromperies des Ouvriers, & des precautions que ceux qui font bâtir doivent prendre contre leurs surprises. Il décrit après cela la nature du Plâtre, celle de la chaux, du sable, du ciment, de la pierre, du bois, & generalement de tous les materiaux qui entrent dans la composition des bâtimens. Il fait sur chaque chose en particulier des reflexions utiles, & montre les fautes que font tous les jours les Architectes & les Ouvriers, soit par malice, soit par ignorance.

1702.

F f f f f f f

Il ne se contente pas de donner des raisons mécaniques du choix qu'il fait de la matière propre à bâtir, & de la situation avantageuse qu'il faut donner aux bâtimens. Il entre dans les raisons Physiques, & ne se détermine qu'après avoir examiné par une Analyse exacte la nature de chaque sujet qu'il traite. C'est ce qu'on peut voir dans la 24. lettre pag. 114. & dans les suivantes jusques à la trentième où il parle de la nature du feu, de l'air, du bois, & de la fumée, à l'occasion d'une nouvelle espèce de cheminée qu'il a inventée, moyennant laquelle on ne doit jamais être incommodé de la fumée, ny avoir froid au dos en se chauffant. Voicy la description de cette nouvelle Cheminée pag. 215.

» Mes Cheminées sont placées à côté & derrière les portes par  
 » lesquelles l'on entre d'abord dans les appartemens : elles ne sont  
 » plus en vue des portes, c'est-à-dire qu'en entrant l'on ne les  
 » voit point devant soy. Le foyer est à l'ordinaire. Il y a des  
 » chambranles & des tablettes. Le manteau va en diminuant en  
 » manière de pyramide jusqu'à sept pieds & demi de haut ; après  
 » quoy le tuyau n'a plus qu'un pied d'ouverture, réduit à huit  
 » pouces sous le larmier. Il y a une Poulie au haut du tuyau, où  
 » pend une chaîne de fer à laquelle est attaché un crochet, qui  
 » par le moyen d'un petit contrepoids descend en bas. A ce cro-  
 » cher l'on accroche une grosse boule à jouer aux quilles, où l'on  
 » a fiché de longs poils de sanglier : Cela va comme un sceau que  
 » l'on monte & que l'on descend dans un puits. L'on mène cet-  
 » te Boule dans le tuyau, & par les poils qu'elle a elle nettoye  
 » la petite fuye. Comme tous les jours l'on monte une fois cet-  
 » te Boule, le tuyau est toujours net, parce que la fumée ne fai-  
 » sant la fuye que par son grand amas ; dès que chaque jour l'on  
 » passe cette Boule, il n'y reste jamais de fuye ; ainsi la fumée y  
 » coule sans arrest, & elle n'y forme point de corps. Pour expli-  
 » quer présentement, comment avec cette espèce de Cheminée  
 » on ne doit point être incommodé de la fumée, voicy comme  
 » l'Auteur raisonne, pag. 225. » Ce que communement l'on appel-  
 » le feu, n'est autre chose qu'une chaleur que le soleil a déposée  
 » dans le bois, laquelle s'exhale dès qu'on luy donne le moyen  
 » de s'exhaler. Ce qu'à l'égard du feu l'on appelle air, n'est qu'une  
 » humidité répandue dans la masse du vrai air, laquelle étant excitée par

l'humidité enflammée dans le bois , vient nécessairement se joindre à elle, & forme ce vent qui entre dans les chambres... pag. 237. L'humidité qui se trouve dans le bois, & l'humidité qui il y a toujours dans l'air ont l'une & l'autre une union entre elles, qui fait que quand par la voye de la chaleur qui sort du bois , l'on s'imagine la diviser de celle qui est répandue dans la chambre pour la faire évader par le tuyau de la cheminée, si celle qui est répandue dans la chambre se sent divisée , alors elle reforce l'humidité du bois à la rejoindre ; & cela fait la fumée : si au contraire l'humidité supérieure au tuyau de la cheminée, se trouve divisée de celle de la flamme ; alors elle va se rejoindre à celle qui sort du bois , & la force de venir à elle. Cela empêche la fumée. Voilà tout le secret & le mystère.. pag. 273 sur ces observations j'ay compris qu'il falloit poser au haut de mes tuyaux une maniere de ruche ambulatoire qui prestât son flanc à tous les vents , dans laquelle en ouvrant un petit trou pour échapper la fumée, le surplus couvrit totalement l'embouchure de mon tuyau ; que pour suspendre l'effet de l'épaisseur des humiditez, & la compression qu'elles donnent ordinairement à la fumée qui cherche à s'échapper , la figure de la Ruche étoit la figure la plus efficace : que pour prevenir la jonction de l'humidité intérieure des chambres avec la fumée, l'étreçissement que je donnois à mes tuyaux arresteroit cette jonction , parce que le tuyau n'ayant plus qu'un passage tres petit , la flamme du bois venant à s'échapper , feroit une petite colonne de seicheresse dans le tuyau, laquelle ensuite feroit filer la fumée. J'ay fait faire mes petits tuyaux , je m'en trouve bien : Mes raisonnemens ont été confirmez par mon experience , & mon experience a confirmé mon raisonnement. »

Après de telles experiences , il faut croire qu'il n'y aura plus personne qui souffre dans sa maison l'incommodité de la fumée. On aimera mieux avoir une chambre d'hiver avec une cheminée de la fabrique de M. Fremin , & un Laquais qui aura le soin de la ramonner tous les jours , que d'être exposé dans les changements de temps ou à la rigueur du froid , ou à avoir de tres grandes douleurs aux yeux. Si quelqu'un n'étoit pas entièrement persuadé que cette invention deût réussir , il peut examiner cer-

rains axiomes ou propositions de Physique, desquelles M. Fre-  
 min tire des conséquences en faveur de ses Cheminées. Il est  
 vray que selon luy ( pag. 238 ) » ces propositions n'ont pas toutes  
 » pris des lettres de creance pour être admises à l'audience de  
 » tous les Philosophes ; mais je ne les detache ( dit-il ) que chez  
 » ceux qui sont maîtres ; & qui élèvez dans des pratiques de  
 » docilité n'ont de passion que pour la verité, sans se prevenir  
 » ny contre ceux qui l'exposent, ny contre ceux qui la soutien-  
 » nent. Comme chacun dans le monde a un droit naturel de pen-  
 » ser, je m'imagine par ce titre que je puis aussi-bien que Sof-  
 » trate, Sintare & Polion enfanter des opinions sans crainte  
 » qu'elles avortent, dès que moins opiniâtre qu'eux, & moins  
 » effronté, je les nouriray de raisons aussi palpables que legiti-  
 » mes. Ces raisons palpables & legitimes sont fondées sur les pro-  
 » positions suivantes. » 1. Que l'air est un corps, 2. qu'il occupe  
 » les espaces des deux globes, 3. qu'il ne se meut jamais, 4. qu'il  
 » est leger & penetrable, 5. qu'il est toujours rempli d'humiditez ;  
 » 6. & enfin que cette humidité fait dans l'air les pesanteurs que  
 » l'on impute à l'air : elle y cause ou la salubrité que l'on luy  
 » suppose, ou la malignité que l'on luy attribue, selon que ces  
 » humiditez partent des terrains, au dessus desquels elles sont é-  
 » levées. Comme M. Fremin a bien senti que quelques-unes de  
 ces propositions pourroient être sujettes à quelque contradiction,  
 il s'atache à en donner des preuves auxquelles *les Cytteyens de la*  
*Region Contredisante* ne puissent resister. Voicy comme il raison-  
 ne pour prouver sa troisiéme proposition, qui est que *l'air ne se meut*  
 » point p. 241. L'air étant un corps, & un corps homogene qui n'a  
 » aucune partie distincte d'un autre, étant un corps pur, il n'a as-  
 » surément aucune partie qui puisse agir sur l'autre ; & chacune  
 » de ces parties, s'il peut être conceu comme un corps divisible en  
 » parties, ne peut jamais presser sa voisine ; parce que pour la  
 » presser, il faudroit premierement que celle qui presseroit eût  
 » une superiorité d'action ; & que celle qui seroit pressée, trou-  
 » vât un lieu où elle se retirât. Or dès qu'il y a indécité de ma-  
 » tiere, & dès que toute la matiere de l'air occupe toute l'éten-  
 » duë des deux globes ( il veut apparemment dire des deux Hemis-  
 » pheres ) dès qu'il n'y a pas conséquemment entre elles aucune supe-  
 riorité

riorité , soit à raison de la matiere , soit à raison de la configu-  
 ration ; dès qu'il n'y a nul reduit ny nul canton , où aucun re-  
 side avec empire , que les logemens sont égaux , il n'est jamais  
 possible qu'il y ait aucune de ses parties qui change sa place ,  
 ny qui la cede à un autre ; que la partie du milieu & du centre ,  
 puisse pousser la partie voisine , parce qu'au moment qu'elle  
 voudroit la pousser , la partie de l'air qui est contiguë à la cir-  
 conference , s'opposeroit , & tenant son espace , elle contien-  
 droit celle qui seroit pressée pour reduire la partie pressante à  
 demeurer en repos. M. Fremin prouve encore cette même pro-  
 position par les dangereuses suites qu'auroit ce mouvement de  
 l'air : Quel seroit, dit-il, pag. 243. l'utilité d'un tel mouvement  
 à l'égard de tous les estres ? quel ravage ne feroit-il pas dans la  
 nature ? Ce Bourgeois , qui le soir se promet d'aller le lende-  
 main respirer un air qu'il a accoutumé de prendre à sa maison  
 de campagne , & qui le ranime & qui le regaillardit , seroit  
 bien pris pour dupe ; & les Medecins, qui reduits à ne sçavoir  
 par où guerir un malade, le renvoyent à son air natal, vivoient  
 dans une grande ignorance s'ils ordonnoient à ce malade de  
 se mettre en litier , & d'entreprendre un voyage sur la presu-  
 position d'une guerison assurée dès la simple respiration d'un  
 air , qui en effet guerit souvent &c. Il n'y a pas moyen de  
 rapporter icy tous les raisonnemens de M. Fremin sur cette ma-  
 tiere. Si les lecteurs curieux veulent en sçavoir davantage , ils  
 peuvent consulter son Livre ; c'est là qu'ils apprendront com-  
 ment M. Fremin prouve sa quatrième proposition, qui est *que*  
*l'air est léger* , & comment il refute tous les nouveaux Philoso-  
 phes , qui par une infinité d'experiences reiterées , croient avoir  
 démontré la pesanteur de l'air. Sur tout il ne faut pas que ceux  
 qui ont quelque soin de leur santé , manquent à lire ce qu'il dit  
 de l'exposition convenable aux maisons. Le Nord est pernicieux ;  
 ceux qui demeurent sur le Quay des Theatins , & sur celuy des  
 Morfondus , feront bien de déloger au plutôt , ou bien ils cou-  
 ront risque de se voir en proye aux catharres , aux rhumatismes ,  
 & à une infinité d'autres maladies qui sont une suite de cette dan-  
 gereuse exposition. Les Magistrats qui ont soin de la police , fe-  
 roient bien de faire abattre toutes ces maisons , afin de leur don-

ner une exposition plus salutaire , suivant les regles que M. Fremin prescriit.

DE LA PLUS SOLIDE, LA PLUS NECESSAIRE, ET  
*souvent la plus negligée de toutes les Devotions : Par M. Jean-Baptiste Thiers, Docteur en Theologie & Curé de Vibraye. A Paris, chez Jean de Nully, rue S. Jacques, à l'Image S. Pierre. 1792 2. vol. in 12. pagg. 986.*

« **L** E dessein de ce Livre est de faire voir que la devotion à  
 « l'observation des Commandemens de Dieu, qui consiste  
 « essentiellement dans la Charité ; est la plus solide & la plus  
 « necessaire, quoy qu'elle soit souvent la plus negligée de toutes  
 « les devotions. L'Auteur proteste qu'il reçoit , qu'il approuve  
 « & qu'il revere toutes les devotions ; mais il declare qu'il croit  
 « en mé me temps qu'elles doivent toutes ceder à celle des Com-  
 « mandemens de Dieu.

Après avoir traité dans la 1. Partie de son Ouvrage de la necessité & des manieres d'observer les Commandemens de Dieu , il recherche dans la 2. les Oraisons qui font souvent negliger l'observation de ces Commandemens , & parle en détail de quantité de pratiques superstitieuses que les hommes substituent à la place des devoirs essentiels de la Religion. La trop grande confiance que l'on a aux Indulgences , est un des pretextes les plus ordinaires dont les hommes se servent pour se dispenser de faire penitence. M. Thiers combat cette erreur , & decouvre quantité d'abus sur les Indulgences. Il y en a d'indiscrettes , de superflues , de supposées , d'apocryphes , de subreptices , & de nulles. Les Bulles des Indulgences portent ordinairement , qu'on ne les accorde qu'à ceux qui sont contrits & confessez. Cependant le Pape Boniface IX. par un abus visible, accorda aux Milanois une entiere absolution de leurs pechez , quand même ils ne seroient ni contrits ni confessez : *Si Anche non fusse contrito ne confesso.* ( M. Thiers a tiré ceci de l'Histoire du Milanez de Bernardini Corio.)

La confiance que beaucoup de Chretiens mettent en certaines Oraisons , fait qu'ils negligent souvent d'accomplir la Loy de



Dieu. Il y a un Recueil fait par Salicet Abbé de Bongart de l'Ordre de Cîteaux dans le Diocèse de Strasbourg, intitulé *l'Antidote de l'Ame*. On y trouve quantité de Prières indiscrettes ou superstitieuses, qui n'échappent pas à la critique de M. Thiers. Les Oraisons de sainte Brigide, celle des trente jours, les sept Allégresces de la Vierge, l'*Obsecro*, le *Stabat Mater*, l'Oraison qui commence *Sacro-sanctæ & individue Trinitati*, sont de ce nombre.

La trop grande confiance que l'on a dans la devotion à la sainte Vierge, & aux Saints dans leurs Reliques, dans leurs Images, dans les Vœux, dans les Pelerinages, dans les Neuvaines, sont encore, selon M. Thiers, une des raisons pour lesquelles on neglige un des principaux devoirs de sa Profession. Il blâme en general tous les Livres qui inspirent aux Chrétiens que la devotion à la Vierge est un titre infailible pour estre sauvé. Il reprend en détail les Devotions ridicules à la Mere de Dieu recommandées dans le Livre du P. Barri Jésuite, intitulé : *Le Paradis ouvert à l'Philagie par cent devotions à la Mere de Dieu*. Il se moque de ceux qui sont assez credules pour se persuader que les Devots à sainte Barbe ne mourront point sans Confession ; & de ceux qui croient qu'il suffit de regarder le matin l'Image de S. Christophle pour estre seur qu'on ne mourra point ce jour-là ni la nuit suivante. Il n'épargne pas la devotion à S. Ant. de Padouë pour retrouver les choses perduës ou égarées, & pour estre delivré de toutes sortes de dangers. L'Affectation des devotions de neuf jours, appellées Neuvaines, luy paroît superstitieuse, si l'on s'attache scrupuleusement à ce nombre de jours & de Prières. Il condamne la pratique irreguliere de quelques Devots qui se font une joye de recevoir plusieurs Hosties en Communiant, ou de Communie plusieurs fois en un jour. Il n'approuve pas l'usage de Communier pour les morts ou pour les vivans ; de faire dire des Messes pour gagner des Procez ou pour retrouver des choses volées. Il croit que le culte que l'on rend aux corps que l'on tire des Caracombes de Rome, est un abus manifeste, parce qu'on n'a aucune assurance que ces corps soient des corps de Saints. Il rejette enfin toutes les devotions de caprice, & particulièrement les fondations ; qui dérangent l'Office ordinaire de Eglise.

Les loix de l'Eglise , bien loin de nous détourner de l'observation des Commandemens de Dieu , nous y portent. Aussi ne les faut-il pas considerer comme des institutions purement humaines , puis qu'elles ont été faites par l'autorité de l'Eglise , éclairée des lumieres du saint Esprit. Le nombre des Commandemens de l'Eglise n'est pas aisé à fixer ; mais on les reduit ordinairement à six. Les deux derniers de la Confession annuelle, & de la Communion Paschale ont été faits dans le Concile de Latran sous Innocent III. On ne sçait pas quand le quatrième qui ordonne l'abstinence de manger de la chair les Vendredis & les Samedis , a été fait. Dans l'Eglise ancienne on jeûnoit le Mercredi & le Vendredi. Le jeûne du Samedi étoit aussi en usage dans l'Eglise Romaine & dans plusieurs Eglises d Occident. La charité des Fideles s'étant depuis refroidie, ces jeûnes furent abolis. M. Thiers croit que l'abstinence du Vendredi, dont on ne peut, dit-il, fixer au vrai l'origine, est un reste du jeûne du Vendredi. Mais l'abstinence du Samedi n'a pas été si constamment ni si universellement gardée que celle du Vendredi : On ne voit nulle part que l'Eglise l'ait ordonnée avant la fin du 10. siecle. Le Concile Romain sous Gregoire VII. en 1078. en a fait une Ordonnance ; mais cette Ordonnance bien loin d'être executée dans toute l'Eglise , ne le fut pas même à Rome , puis que Robert Pullus Cardinal ne fait mention que de l'abstinence du Vendredi. Glaber assure qu'elle fut ordonnée par les Evêques de France dès l'an 1000. Mais Gerard Evêque de Cambrai , s'y opposa vigoureusement. Le Concile d'Avignon de l'an 1137. celui de Beziers de l'an 1151. & celui de Lavaur de l'an 1368. font défenses de manger à l'avenir de la chair le Samedi. M. Thiers en expliquant les Commandemens de l'Eglise , fait voir que la fin de toutes ces loix , est de nous faire honorer Dieu , & d'accomplir ses Commandemens.

On doit dire la même chose des Conseils Evangeliques qui nous conduisent à observer les Commandemens de Dieu d'une manière plus parfaite. M. Thiers marque les differences qu'il y a entre les Conseils & les Commandemens de Dieu : L'obeissance, la pauvreté & la chasteté sont les trois principaux. M. Thiers en marque encore plusieurs autres, & fait voir qu'il n'y en a point qui

qui ne se puisse rapporter à quelqu'un des Commandemens de Dieu, & qui n'en facilite l'observation. Il montre que quoi que les conseils Evangeliques n'obligent étroitement que les personnes qui se sont imposées à elles-mêmes l'obligation de les pratiquer ; ils sont néanmoins proposés à tous les Fideles, & donnez généralement à tout le monde.

Enfin M. Thiers conclut de tout ce qu'il a écrit dans ces deux Tomes, que la devotion aux Commandemens de Dieu est *la plus solide, la plus nécessaire, & la plus negligée de toutes les devotions. La plus solide* ; parce qu'elle est appuyée sur la parole de Dieu : *la plus nécessaire*, parce qu'on peut être sauvé sans pratiquer les autres devotions, & qu'on ne peut pas l'être si on ne garde les Commandemens de Dieu : *la plus negligée*, parce que souvent l'on n'a pas soin de s'instruire des Commandemens de Dieu, & des devoirs de sa profession, ou que l'on cherche plutôt à faire sa propre volonté que celle de Dieu ; ou que l'on a plus d'attache à d'autres devotions qu'à celle-là.

Cet Ouvrage est plein de quantité de beaux principes de Morale établis sur des témoignages de l'Ecriture sainte, ou sur des passages des Peres qui y sont citez par tout, & rapportez avec étendue.

ABRAHAMI DE PAPE JC. OBSERVATIONES AD Concilia JC. Batavicorum, quibus accedit Index rerum & verborum notabilium copiosissimus. Lugduni in Batavis apud Henricum Teering. C'est-à-dire, *Remarques sur les Conseils des Jurisconsultes des Provinces unies, avec une table tres ample des choses & des mots les plus remarquables. Par Abraham de Pape Jurisconsulte.* A Leyde, chez Henry Teering. 1702. in 12. pag. 390.

**M**. De Pape a recherché dans les *Conseils ou Réponses des plus celebres Jurisconsultes des Provinces unies*, ce qui luy a paru entierement defectueux, ou de moins exact, pour y faire des notes critiques sous le titre d'Observations ou Remarques. Il declare que son dessein n'est point de se donner de la reputation aux dépens des autres, mais seulement de contribuer à la perfection de la Jurisprudence, & pour servir de guide aux jeunes

gens qui se jettent d'abord dans cette lecture qu'ils prennent pour la regle & le modele de leurs études ; afin qu'ils en puissent éviter les écueils, où les Juges tombent quelquefois au grand prejudice des parties.

L'Auteur est versé non seulement dans la science des loix, mais encore dans celle des belles lettres, dont il orne son stile, & qu'il employe utilement pour autoriser ses decisions. Il s'est étudié à la brieveté, en tâchant néanmoins d'éviter l'obscurité ; & souvent il ne s'est pas contenté de dire simplement les raisons de son sentiment, mais pour y donner plus de jour, il rapporte aussi les moyens du parti contraire.

Toutes les remarques de l'Auteur ne sont que sur les conseils & réponses contenues au premier Volume. Il observe entre autres choses qu'une donation conquë en termes de futur n'est point une donation, mais une promesse de donner, qui n'est point obligatoire, & ne produit aucune action ni exception ; quand même elle seroit faite en faveur d'un parent ou allié.

Sur la Question qui est souvent agitée entre le propriétaire & l'usufruitier touchant les grosses reparations, il decide que l'Usufruitier est tenu de les avancer, sauf à luy ou à ses heritiers à les repeter, lors que l'usufruit sera fini. Il tient que l'Usufruitier est obligé de supporter toutes les charges reelles ou extraordinaires, comme celles qui sont imposées sur les heritages pendant la guerre ; & qu'une Ordonnance des Etats Generaux du 28. Jui let 1674. qui en a chargé les propriétaires, est contraire au droit & à la raison.

Il fait voir que les contrats de rente constituées à vie & à fond perdu, sont bons & valables ; & qu'on peut même employer à ces sortes de constitutions les deniers appartenans à des mineurs.

Au sujet des mariages, il dit qu'en Hollande les enfans mineurs ne se peuvent marier, les mâles jusqu'à 25. ans, & les filles jusqu'à 20. ans sans le consentement de leurs pere & mere ; mais quand ils n'ont ni pere ni mere, ils n'ont pas besoin du consentement de leurs Tuteurs ou Curateurs. Qu'autrefois la seule cohabitation étoit une preuve suffisante d'un legitime mariage ; mais qu'aujourd'huy outre le consentement des contractans, il y a plusieurs solemnitez requises. Il faut qu'il soit precedé

de la publication des bans & fait en face d'Eglise avec les autres formalitez marquées dans l'article 3. de l'Ordonnance des Etats de l'an 1671. Qu'il ne se peut contracter entre personnes de diverse Religion, à moins que la différence n'en soit pas grande. Que l'adultere ne donne pas seulement lieu à la séparation, que les Canonistes appellent *quo ad thorum*; mais par leurs mœurs, ce crime en poite la dissolution du mariage, *quo ad vinculum*.

L'Auteur estime que la femme, qui est tenuë de sa part des dettes à cause de la Communauté, ne doit rien supporter des condamnations pecuniaires prononcées contre son mari pour crime d'adultere, ou autres delits qui sont graves. Les Adulteres en Hollande ne sont punis que d'une peine pecuniaire, qui étoit autrefois de cent florins, & qui depuis a été augmentée jusqu'à mille florins, soit que l'argent y soit devenu plus commun, ou que ce crime devenu plus ordinaire, ait mérité un plus grand châtiment.

Il examine de quelle consideration est la déposition ou la réponse d'un témoin qui a dit *qu'il croit, ou qu'il ne croit pas*. Il dit qu'une telle réponse ou déposition étoit autrefois usitée dans les Pays-bas; mais qu'aujourd'hui elle n'est plus en usage, & ne forme pas une preuve legitime; à moins que ce témoignage qui est incertain ne soit fixé par d'autres circonstances, ou que la chose ne se puisse prouver que par des conjectures & presomptions, lesquelles en ce cas seroient suffisantes.

Il traite plusieurs questions sur la matiere des Testamens. Si un muet peut tester par signes? Si la legitime doit estre laissée aux enfans à titre d'institution; ou s'il suffit qu'ils l'ayent par maniere de legs & de *Fideicommiss*? Si un Testament est nul pour le tout par la preterition d'un postume, ou s'il subsiste pour les legs & autres dispositions hors l'institution d'heritier? Si les Testamens mutuels, & les conventions de succeder, qui sont reprouvées par le droit Romain, sont valables par nos mœurs; & si on les peut revequer? Si le Testament d'un pere, qui est dispensé des solemnitez, peut subsister lors qu'il n'a pas gardé l'égalité entre les enfans?

L'avis de l'Auteur est assez conforme dans tous ces cas aux sentimens de nos Docteurs François & à notre Jurisprudence, &

sur plusieurs autres questions qui regardent la revocation des Testaments : mais ce Jurisconsulte a une opinion singuliere touchant les fruits ou interets de la chose leguée , qu'il pretend estre dûs indistinctement du jour du décès du Testateur , au lieu que c'est une maxime de droit reçue parmi nous, que les interets n'en appartiennent au Legataire que du jour de la demande. Les arrêts en ont excepté quelques cas particuliers , comme dans les legs faits à des enfans , pour leur tenir lieu de Legitime, ceux qui sont faits pour en jouir du jour du décès du Testateur , & ceux qui sont faits pour se marier , auquel cas les interets ont été adjugez du jour du mariage, ou quand il y avoit eu dol & fraude de l'heritier qui avoit recelé le Testament.

JO. MAURICII TRILLERII, PHIL. ATQUE MEDICINÆ Doctoris & Practici, Tractatus practicus de Officio Medici presentibus contraindicationibus. Jenæ, sumptibus Henrici Christophori Crokeri , Bibliopol. anno 1701. C'est-à-dire, *Traité pratique , sur le devoir du Medecin , dans les contraindications. Par J. Maurice Triller , Docteur praticien en Medecine. A Jene , aux depens de Henri Christophle Croker , Libraire. 1701. Vol. in 12. pag. 171.*

CE Livre renferme de fort bons preceptes pour la pratique de la Medecine. On sçait qu'une des difficultez qui embarrassent le plus les Medecins , est la difference des indications, qui dans une même maladie se trouvent souvent ensemble. Un Malade, par exemple, a la petite verole ; l'indication par consequent est contre la saignée ; s'il a en même-temps une pleuresie, l'indication est pour la saignée : quelle conduite tenir dans ces sortes de rencontres ? C'est ce que l'Auteur du Traité dont il s'agit, enseigne avec beaucoup de sagesse & de prudence. Il veut, comme la raison le demande, qu'on s'accommode à l'indication qui presse le plus. La pleuresie se trouve jointe à la petite verole , il faut saigner , quoi que la petite verole indique de ne pas saigner : la raison est , qu'il y a plus de danger à ne saigner pas dans la pleuresie , qu'à saigner dans la petite verole. L'Auteur confirme cette maxime par plusieurs raisonnemens , par plusieurs exemples,

exemples , & par l'autorité d'un grand nombre de Medecins. Mais comment se conduire quand les contr'indications sont égales ? Il faut alors s'accommoder à routes. Par exemple , une femme grosse a la fièvre : si à cause de cette fièvre l'on réduit la malade à une diette exacte , on nuit au fœtus : si au contraire on accorde une nourriture un peu forte , on augmente la fièvre , & on nuit à la mere. Le temperament qu'il y a à garder en cela , est de prescrire un regime de vivre qui tiennne le milieu entre une diette trop severe & une nourriture trop abondante , & qui satisfasse ainsi aux deux indications. Les contr'indications se tirent de plusieurs côtez : du temperament , de l'âge , du sexe , de la saison , de la coutume &c. La connoissance de ces contr'indications distingue le vray Medecin d'avec le Charlatan. En effet le Charlatan se contente d'avoir des remedes , sans observer les circonstances où ils sont propres. De là vient qu'avec le même secret par lequel il a gueri en certaines occasions une maladie , il ne peut pas même en d'autres , venir about de la diminuer.

Uladislas Roy de Pologne quatrième du nom , ayant la goutte , se mit entre les mains d'un Payfan de Russie , qui se vanroit d'avoir contre ce mal un remede infailible. Ce secret étoit un Sudorifique qu'il donnoit à quiconque se presentoit. Le Roy après avoir long-temps usé du remede , fut gueri effectivement , & donna au Payfan une récompense considerable. La goutte le reprit six mois après. Le Roy recourut au Payfan comme à son Libérateur : mais il fut bien surpris de ne sentir aucun soulagement d'un remede dont il s'estoit auparavant si bien trouvé. Le Chambelan fut peu après attaqué du même mal : il recourut au Payfan ; mais il prit long-temps du remede , & n'en recut aucun secours.

On voit par là comme le hazard a plus de part que la science , aux guerisons dont les Charlatans ont coutume de se vanter. Notre Auteur rapporte l'histoire d'un certain Medecin , qui sans se donner même la peine de remarquer les remedes , qui en general peuvent convenir à une maladie , avoit sa poche pleine d'ordonnances & de receptes qu'il disoit aux malades de tirer

au fort, leur faisant entendre que celle qu'ils tireroient seroit spécifique contre leurs maux. Une Dame de qualité tourmentée d'un grand mal de gorge, & atteinte par la rareté du fait, voulut voir quelle seroit sa destinée. Elle tira l'Ordonnance d'un clystère. La Dame se prit là-dessus si fort à rire, qu'il se rompit un abcès dans sa gorge & qu'elle guerit. L'Auteur fait contre les Charlatans plusieurs declamations qu'il est inutile de citer icy. Ces sortes de gens meritent plus d'estre méprisés que censurés.

MEDULLA THEOLOGIÆ MORALIS SEU TRACTATUS Theologicus de Irreprehensibilitate præprimis Fidelium &c. Opera & studio Bartoldi Botfacci SS. Theol. Doct. ejusdemque Professoris Regii in Universitate Hafniensi, & Teuton. Eccles. Pastoris. Francofurti & Lipsiæ &c. C'est-à-dire, *La Moëlle de la Theologie Morale, ou Traité Theologique de l'Irreprehensibilité des Fideles &c. Par Bartolde Botfacc, Docteur en Theologie, & Professeur Royal dans l'Université de Copenhague. A Francfort & à Lipfic &c. 1702. in 8. pag. 312.*

**L**E dessein de l'Auteur de ce Traité, est de prouver qu'il y a des justes irreprehensibles; que tous les Fideles doivent tâcher de l'être, & principalement ceux qui sont obligez par leurs charges & par leur devoir, de donner l'exemple: Que cette Irreprehensibilité ne doit pas être vaine & imaginaire, mais réelle & véritable, sincère, sans déguillement, sans affectation, Theologique, & non pas purement Politique: Que ce ne peut pas néanmoins être une Irreprehensibilité essentielle, telle que celle de Dieu, mais une perfection communiquée, humaine & non Angelique, telle qu'elle peut se rencontrer en un pur homme, dans la nature déchûe, & réparée; & non pas telle qu'auroit pu être celle de l'homme dans l'état de l'innocence, ou telle que l'est celle des Saints dans la gloire. Ces propositions, & quantité d'autres qu'il avance paroissent assez claires d'elles-mêmes: cependant il a crû devoir employer toute son érudition à les expliquer & à les prouver. Il cite quantité de passages



Heb. & Grecs. Il en fait la critique aussi bien que de ceux qu'il tire de l'Ecriture sainte. Il appelle à son secours les Auteurs anciens & modernes, Ecclesiastiques & Prophanes, Catholiques & Protestans de toutes sortes de nations. Il rapporte des passages entiers de quelques-uns, & cote les autres avec la dernière exactitude, marquant non seulement le Livre & le Chapitre, mais aussi la page, & fait ainsi au bas de chaque article de longues listes de citations.

## PARALLELE DE L'ARCHITECTURE ANTIQUE ET

*de la moderne, avec un Recueil des dix principaux Auteurs qui ont écrit des cinq Ordres, sçavoir Palladio & Scamozzi, Serlio & Vignola, D. Barbaro & Cataneo, L. B. Alberti & Viola, Bullant & de Lorme comparez entre eux. Les trois Ordres Grecs, le Dorique, l'Ionique, & le Corinthien font la première partie de ce Traité: & les deux Latins, le Toscan & le Composite en font la dernière. Planches Originales augmentées de dix autres, représentant en grand le Piédestal de la Colonne Trajane de Rome, & de plusieurs autres Tailles-douces. A Paris chez Pierre Emery, Michel Brunet, & la Veuve Horthemels. 1702. Vol. in fol. pagg. 117.*

**C**ET Ouvrage fut imprimé pour la première fois en 1650. Il en fut tiré un fort petit nombre d'exemplaires. M. Errard Directeur de l'Académie Royale de Peinture à Paris, auquel M. de Chambray avoit laissé le soin de la première Edition, s'étoit proposé d'en faire faire une seconde: mais les différens emplois que le Roy luy avoit donnez l'ont empêché d'exécuter son dessein. On a trouvé après sa mort les planches originales, & on n'a rien changé au discours dont elles sont accompagnées. Cette Edition est enrichie de plusieurs estampes qui n'étoient pas dans la première. On y a adjouté les ornemens du Piédestal de la Colonne Trajane, gravez en grand par les soins, & sur les desseins de M. Errard. Ils n'avoient point encore paru.

Tout ce qu'on pourroit dire icy à l'avantage de ce Livre seroit beaucoup au dessous de l'approbation que M. Mansart luy a donnée.

LASCIENCE UNIVERSELLE DE LA CHAIRE, OU DICTIONNAIRE MORAL, dans lequel on trouvera par ordre Alphabe-

*rique, ce que les Peres Grecs & Latins, les Interpretes de l'Ecriture sainte, & les Theologiens, les Predicateurs François, Italiens, Allemands &c. ont dit de plus curieux & de plus solide sur differens sujets de Morale. Tome III. A Paris chez Louis Guerin, rue S. Jacques. 1702. in 8. pagg. 646.*

TRAITE' DE LA MANIERE D'IMITER LES BONS PREdicateurs, avec les Tables pour les differens usages qu'on peut faire des sermons sur tous les sujets de la Morale Chretienne, composés par le R. P. V. H. de la Comp. de Jes. A Paris chez Jean Boudot, Louis Coignard, & Guillaume Vandive, rue saint Jacques. 1702. in 12. pagg. 341.

**L**E nombre & la variété des sujets qui se trouvent traités dans les sermons des Anciens & des Modernes, oblige de les réduire en forme de Dictionnaire ou de Tables pour la commodité de ceux qui ont besoin de mettre ces matieres en usage. Voici deux Ouvrages de cette nature.

Le 1. est un 3. Tome d'un Dictionnaire Moral depuis l'E. jusqu'à l'Z. qui contient des discours sur les vertus, sur les vices & sur les autres matieres de Morale, rangés suivant l'ordre de la 1. lettre de chaque sujet. Il y en a deux tres beaux sur la Grace. Ces discours sont ordinairement suivis de Reflexions Morales, tirées, ou des Peres, ou des meilleurs Auteurs de notre siecle.

Le second contient six sortes de Tables de 20. Volumes de Sermons du P. Houdry Jesuite. La 1. donne l'ordre des Sermons selon chaque Partie & chaque Tome. La 2. l'ordre alphabetique des Sermons en particulier : La 3. le moyen de faire des Avents & des Carêmes, des Dominicales & d'autres sermons : La 4. assigne des entretiens & des lectures pour chaque jour de l'année : La 5. donne le moyen de faire des retraites & des exercices spirituels pour les Ecclesiastiques, & pour les personnes qui vivent dans le monde. La 6. comprend toutes les matieres répandues dans toutes les parties, & dans tous les Tomes de cet Ouvrage, pour servir de lieux communs, ou de materiaux à ceux qui composent des Sermons.

C'est ainsi que l'Auteur a trouvé le secret par le moyen de ces Tables, de donner différentes formes à ses Sermons, de les mettre à plusieurs usages. Ces Tables sont precedées d'un Traité où il donne des regles qu'on doit suivre dans la Predication, & des matieres de bien & mal imiter les bons Predicateurs.

A Paris chez Jean Cuisa, rue saint Jacques, à l'Image S. Jean-Bap. avec Privilege du Roi.

# LE JOURNAL DES SCAVANS

c

DU LUNDY 4. SEPTEMBRE, M. DCCII.

MEMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE ECCLESIASTIQUE des six premiers siècles, justifiés par les citations des Auteurs Originaux : avec des notes pour éclaircir les difficultez des Faits, & de la Chronologie. Tome treizième, qui contient la Vie de saint Augustin &c. Par M. Lenain de Tillemont. A Paris chez Charles Robustel, rue saint Jacques, au Palmier. 1702. in 4. pagg. 1076.

**Q**Uoi qu'il n'ait encore paru que sept Tomes des Memoires de l'Histoire Ecclesiastique de M. de Tillemont, on a crû devoir interrompre l'ordre naturel, pour donner celuy-cy qui est le 13. & qui contient la Vie de saint Augustin. On s'est déterminé à faire paroître ce Tome avant ceux qui le precedent, parce que comme on estoit prest de mettre au jour une Traduction de la Vie Latine de saint Augustin donnée par les Benedictins dans le dernier Tome des œuvres de ce Pere, laquelle a été faite sur celle-ci, on a jugé que l'original de l'Histoire même seroit plus exact qu'une Traduction faite sur une Version Latine, & qu'on épargneroit au public la peine d'acheter le même Ouvrage en deux façons.

S. Augustin a écrit une partie de sa Vie dans ses Confessions ; & après sa mort Possidius Evêque de Calame son Disciple, nous a laissé la Vie & le Catalogue des écrits de ce Pere. Mais comme

1702.

K k k k k k k

on peut tirer des Livres de saint Augustin quantité de circonstances de sa vie que Possidius n'a point marquées, Gerard Morinus, Docteur & Professeur de Louvain, & ensuite Curé de saint Trion, entreprit de donner une Vie de saint Augustin, tirée principalement de ses Ecrits. Elle fut imprimée à Anvers en 1533. A son imitation Jean Rivius de l'Ordre des Hermites de saint Augustin, Docteur en Theologie & Regent à Louvain, composa une Vie de saint Augustin plus ample que celle de Morinus, divisée en quatre Livres, qui fut imprimée à Anvers en 1646. Ces Vies n'approchent point de l'exacritude de celle de M. de Tillemont. Il a, suivant sa methode ordinaire, tiré tant des Ouvrages de saint Augustin, que des Ecrits des Auteurs & des Monumens anciens, tous les faits qui ont rapport à saint Augustin, & a composé de ces passages rangez dans l'ordre des temps, l'histoire entiere & complete de la Vie de ce Pere. Il y a aussi joint des notes, pour éclaircir quelques points de critique & de chronologie. Les grandes actions de saint Augustin, le nombre prodigieux de ses Ecrits, ses disputes continuelles contre les Heretiques, les affaires de l'Eglise auxquelles il a eu part, sa prudence, sa doctrine, sa sainteté, & ses vertus fournissent une tres belle & tres ample matiere : & la veneration route particuliere que M. de Tillemont avoit pour ce grand Saint, n'a pas peu contribué à réveiller son attention pour recueillir exactement toutes les circonstances de sa vie. En voici l'Abregé.

Saint Augustin naquit à Tagaste, Ville de Numidie le 13. de Novembre 354. Le nom d'*Aurele* qu'on lui donne, ne se trouve que dans l'inscription de l'Histoire d'Orose qui lui est adressée, & dans Claudien Mamert. Son Pere Patrice Bourgeois de Tagaste, estoit Payen. Sa Mere est sainte Monique, dont la Vie sera rapportée dans un autre Tome. Il eut un Frere appelé Navige. Il fut fait Catechumene dans son enfance, & estant tombé dangereusement malade, il demanda le Batême avec empressement. Il fit ses premieres Etudes à Madaure, & en revint à l'âge de seize ans dans la maison de son pere. Il alla ensuite à Carthage l'an 370. pour y étudier la Rhetorique. Il eut alors d'une Concubine un fils nommé Adeodat, qui fut baptisé avec son pere en 387. & mourut peu de temps après. L'année de la nais-

sance d'Adeodat , saint Augustin perdit son pere qui s'étoit fait Chretien. L'étude de la Philosophie fit quelque temps les delices d'Augustin. Il tomba bien-tôt après dans l'heresie des Manichéens : il ne fut néanmoins jamais parmi eux qu'au rang des Auditeurs. Il enseigna les Belles lettres à Tagaste, & la Rhetorique à Carthage , où il eut pour Ecoliers Licent , Euloge , Alype. Il fut détrompé dans cette Ville de la croyance qu'il avoit à l'Astrologie Judiciaire , & reconnut aussi enfin les erreurs des Manichéens. Il alla à Rome en 383. & y tomba dangereusement malade. Après y avoir fait quelque temps des leçons de Rhetorique , il alla l'enseigner à Milan , où instruit par les sermons de saint Ambroise , touché par la lecture des livres saints , ébranlé par les conversations qu'il eut avec Simplicien & avec Politien , il fut enfin converti par une voix qu'il entendit , qui luy cria dans le temps qu'il pensoit à son état : *Prenez & lisez*. Il ouvrit les Epîtres de saint Paul , & étant tombé sur ces mots : *Ne vivez pas dans les festins & dans les ivrogneries , ni dans les impudicitez & les débauches* , il fut si vivement pénétré de cette verité , qu'il prit sur le champ la resolution de changer de vie. M. de Tillemont fait voir dans une Note , qu'il faut plutôt placer la conversion de saint Augustin au mois d'Août 388. qu'en 387. Il quitta sa Profession , & se retira à une Maison de Campagne de Vereconde avec S<sup>re</sup>. Monique sa mere, son frere Navige, son fils Adeodat , Alype son ami, Trigece & Licent ses disciples, & Lastidien & Rustique ses cousins. En instruisant ces jeunes gens dans cette solitude , il se perfectionna luy-même dans la connoissance de la verité , & s'affermir dans la pieté. Le Livre contre les Academiciens , celui de la Vie bienheureuse , le Traité de l'Ordre , & les Soliloques sont les fruits des meditations qu'il fit dans cette retraite. Il ne la quitta que pour venir donner son nom à Milan entre les *Competens* & les *Aspirans* au Baptême, qu'il reçût avec son fils Adeodat , de la main de saint Ambroise le jour de Pâques de l'an 387. Il n'y a point de preuve que saint Ambroise & luy ayent composé alors & recité le *Te Deum*. M. de Tillemont remarque dans une Note, que ce Cantique est attribué à des Auteurs plus recens , & qu'on ne peut sçavoir certainement de qui il est. Après son Baptême il resolut de s'en re-

tourner en Afrique avec ses amis pour y mener une vie parfaite. Il perdit sa mère à Ostie le 13. de Novembre 387. mais avant que de s'embarquer il fit en 388. un voyage à Rome, où il composa quelques ouvrages. Ce ne fut qu'après la défaite du Tyran Maxence, arrivée le 28. Juillet ou le 27. Août 388. qu'Augustin passa en Afrique. Après s'être arrêté quelque temps à Carthage, où il fut témoin de la guérison miraculeuse d'Innocent, il se retira à Tagaste, & y passa environ trois ans avec ses amis, dans l'étude & dans les exercices de la vie Religieuse, ayant renoncé au monde. Il fut l'an 391. ordonné Prêtre malgré luy à Hippone par Valere qui étoit Evêque de cette Ville. Il se retira quelque temps après son Ordination pour étudier l'Ecriture sainte, & se préparer aux fonctions du Sacerdoce. Il ne fut pas long-temps sans être employé. Valere le chargea bien-tôt de prêcher, quoi qu'alors l'usage de l'Eglise d'Afrique ne permit pas aux Prêtres de prêcher, du moins en présence de l'Evêque. Valere donna une maison à saint Augustin, où il établit un Monastere de Moines. Quoi qu'il ne fût que Prêtre, son mérite & sa science luy firent avoir part aux affaires les plus considerables de l'Eglise d'Afrique. Il assista au Concile d'Hippone de l'an 393. On attribue à ce Concile 41. Canons sur lesquels M. de Tillemont fait une longue critique. S. Augustin entreprit de combattre les Donatistes de vive voix & par écrit. Il abolit la coutume de faire des festins dans les Eglises les jours de fête. Valere le demanda en 396. pour son Coadjuteur. Megale Primat de Numidie s'opposa à son Ordination : mais ayant connu la fausseté de l'accusation qu'il avoit avancée il y consentit. Augustin fut donc ordonné Evêque pour gouverner l'Eglise d'Hippone avec Valere. M. de Tillemont décrit fort au long la conduite, les vertus & les actions de S. Augustin pendant son Episcopat, & fait mention de tout ce qu'il a fait & écrit pour l'Eglise. Il rapporte aussi les Reglemens des Conciles d'Afrique, les principaux evenemens de ces Eglises, & les faits historiques arrivez du temps de saint Augustin, qui se trouvent dans les ouvrages de ce Pere. Nous ne pouvons pas entrer icy dans ce détail : Nous remarquerons seulement, qu'il fut un des principaux défenseurs de la cause de l'Eglise contre les Donatistes, dans la conference de Carthage de l'an 411. dont M. de

de Tillemont rapporte les Actes ; & qu'il soutint presque luy seul la verité Catholique contre Pelage & ses Disciples : ce qui a obligé M. de Tillemont de faire l'Histoire des Pelagiens ; de rapporter les décisions des Conciles & des Papes faites sur ce sujet, & de parler des ouvrages composez , tant par les Pelagiens que par les Catholiques , & particulièrement de ceux de saint Augustin.

Enfin saint Augustin après avoir gouverné pendant 34. ans l'Eglise d'Hippone mourut âgé de 76. ans le 28. jour d'Août de l'année 430. La Ville d'Hippone qui étoit assiégée par les Vandales avant sa mort , fut délivrée après un Siege de 14. mois vers le mois d'Août de l'an 431. Mais quelque temps après le Comte Boniface ayant été entièrement défait , Hippone fut abandonnée de ses habitans , & brûlée par les ennemis.

Cette vie peut être tres utile à ceux qui veulent lire les écrits de saint Augustin , & s'instruire de la doctrine de ce Pere , particulièrement à ceux qui n'ont pas la dernière Edition de ses œuvres.

## L'ETAT ACTUEL DE LA POLOGNE.

A Cologne , chez Jacques Bouteux. 1702. in 12. pagg. 260.

**P**our donner quelque ordre à cet Ouvrage , on peut le diviser en deux parties. Dans la première l'Auteur entreprend de prouver , que l'Electeur de Saxe est parvenu à la Couronne de Pologne par des intrigues préparées de longue main : & dans la seconde qu'en conséquence de son Election, la servitude est pour la Pologne un malheur inevitable. On croyoit communement que le projet de l'Electeur de Saxe n'avoit esté formé que depuis la mort de Sobieski, & que la precipitation & la fortune avoient eu la principale part au succès de son entreprise : Mais voicy un Speculatif qui pretend au contraire , que l'Election de ce Prince est l'exécution d'un plan medité depuis plus d'un siècle dans les Cours de Rome & de Vienne. Pour le prouver , voicy comme il raisonne. Rien ne convient tant , dit-il, au S. Siege qu'un Roy de Pologne absolu & hereditaire , qui n'étant pas dans la dépendance éternelle de ses sujets comme un Roy Electif , puisse quand il luy plaira, & sans attendre le consentement d'une Diet-

te déclarer la Guerre au Turc &c. Depuis long-temps, selon cet Auteur, les Papes ont toujours parlé & agi dans les affaires de Pologne conformément à cet intérêt. En voici les preuves.

Urbain VIII. se plaignant un jour à un Evêque de Plosko des brouilleries qui déchiroient la Pologne, lui fit entendre que ce mal n'étoit pas sans remède, & que quelques familles du pays qui aspireroient à la Couronne héréditaire de Pologne, & qui prétendoient la recevoir des mains du Pape, avoient esté favorablement écoutées par son Predecesseur Gregoire XV.

Un Ambassadeur de Malthe s'entretenant avec le même Urbain VIII. des avantages que recevoit la Chréienté si la Pologne avoit un Roy Despotique, ce Pape répondit : *Ah, Monsieur l'Ambassadeur, c'est tout ce que Rome souhaite, sans sçavoir quand, ni comment ce bonheur pourra arriver.*

Innocent X. dit à un Evêque de Cujavie sur les divisions de la Pologne, *Il est impossible de procurer une paix solide à un Etat qui a tant de Maîtres ; vous n'aurez jamais le repos que vous cherchez, que quand vous n'aurez qu'un seul Roy.* OMNE REGNUM IN SE DIVISUM DESOLABITUR. Les malheurs du Roy Michel firent dire à Alexandre VII. [ Alexandre VII. étoit mort deux ans avant l'Election du Roy Michel : mais avec notre Auteur il n'y faut pas regarder de si près. ] *Heureux le gouvernement qui n'a qu'un Maître.*

A l'occasion des troubles que la France étoit accusée d'exciter en Hongrie, Innocent XI. s'écria, *Ah quando averemo un Re assoluto in Polonia*, & ayant exhorté le Roy Jean à secourir l'Empereur contre les rebelles de Hongrie, il eut pour toute réponse, que la Maison d'Autriche par sa mauvaise conduite, s'étoit attiré la revolte de Tekeli. A quoy ce Pape repliqua avec indignation, *Si l'on fait un crime à la Maison d'Autriche d'avoir voulu rétablir la vraie foy en Hongrie, il faudra donc que la Religion succombe sous le caprice des peuples. Ah un Roy, une foy, un Baptême !* L'Auteur rapporte encore à ce propos une longue instruction du même Innocent XI. dans laquelle il paroît que ce Pape d'intelligence avec l'Empereur, préparoit les moyens de porter les Polonois à déferer l'hérédité au Roy Jean.

C'est donc une maxime ancienne & constante de la Cour de



Rome de s'employer à mettre sur le Trône de Pologne un Roy absolu & hereditaire; & en cela Innocent XII. n'a fait que suivre le plan que ses Predecesseurs luy avoient dressé. Que si on demande à notre Auteur où il a pris ces entretiens des Papes avec les Polonois dont on vient de parler ? Il répondra que c'est dans des memoires secrets que ces mêmes Polonois ont laissé à leurs familles, & qui sont tombez entre ses mains. Il pretend ( sans en donner aucune preuve ) que les plus sçez parmi les anciens Polonois ont introduit la coutume depuis un temps immemorial, de former pour l'instruction de leur posterité, des Archives domestiques à peu près comme les anciens Hebreux. Le Fils continué où le Pere a fini, & ajoute l'Histoire de son tems à celle des siècles passéz. C'est à lire & à relire ces Pancartes qu'ils passent leurs longs hivers & leurs longues nuits, retirez & renfermez dans leurs maisons hors de toute communication avec ceux du dehors, sous peine d'une malediction paternelle découlée de pere en fils, jusque-là que des personnes qui resident en Pologne depuis quarante ans, n'ont jamais pû avoir la moindre connoissance de ce qui est contenu dans ces memoires : Et que la Reine Christine a offert des sommes considerables pour en avoir des copies ; mais inutilement, car les Polonois sont aussi impenetrables & aussi en garde contre la curiosité des Etrangers, que les Venitiens & les Espagnols : Avec lesquels l'Auteur leur trouve une autre conformité, sçavoir *de ne pardonner jamais les injures*. Que veulent donc dire les Historiens & les Voyageurs qui assurent tous le contraire ? & qui bien loin de comparer les Polonois aux Venitiens ou aux Espagnols, ne mettent autre difference entre eux & les François, que celle des habits & du langage : même goût pour vivre en compagnie, même affabilité pour les Etrangers, même facilité à se communiquer, même inclination à pardonner les offenses &c. C'est qu'ils se sont arrestez aux apparences, & n'ont pas penetré dans l'interieur des Polonois comme ce *Voyageur politique*, qui a fouillé dans leurs *Archives domestiques*. C'est là qu'il a connu à fond leur caractere, c'est là qu'il a puisé tout ce que nous venons de voir de la politique secrette de Rome à l'égard de la Pologne. Passons presentement à celle de l'Empereur.

A en juger par les notions les plus communes, il semble qu'un

Souverain ne doit souhaiter pour voisins que des Princes plus foibles que luy, qui soient forcez de le craindre, & jamais en état de luy donner de l'inquietude. Suivant ce principe si quelque Puissance a intérêt de voir regner en Pologne un Prince absolu, ce seroit sans doute la France; parce que la France & la Pologne sont si éloignées, qu'elles ne peuvent jamais s'entretenir, mais bien s'entre'aider, en réunissant leurs forces contre leur commun voisin, c'est-à-dire contre l'Empereur; & par la même raison, l'Empereur ne devoit rien tant souhaiter, ce semble, que d'affoiblir un Roy de Pologne. Cependant c'est tout le contraire. Si on en croit notre Auteur, la France a intérêt de maintenir l'Aristocratie en Pologne, & l'Empereur d'y établir le pouvoir arbitraire, & cela par deux raisons, qu'il trouve apparemment sans réplique, puis qu'il ne s'objecte rien là-dessus. L'une, afin d'avoir pour voisin un Prince, qui luy devant son autorité, soit toujours disposé à l'employer en sa faveur contre le Turc leur ennemi commun; l'autre, afin d'oter aux Hongrois tout ce qui pourroit réveiller en eux le souvenir de leur ancienne liberté, qu'ils regretteront toujours, tant qu'ils verront à leur porte un Roy électif, & un gouvernement Republicain. Conformement à cette veuë l'Empereur d'intelligence avec Innocent XI. s'étoit engagé envers Sobieski de luy aider à faire élire son fils de son vivant; mais l'avarice que ce Prince fit paroître au Siege de Vienne, donna à l'Empereur un tel éloignement pour toute cette famille, qu'il tourna ses veuës du côté du Duc de Neubourg, ou du Duc de Lorraine, au prejudice du P. Jacques, auquel il n'avoit donné sa sœur que pour le mieux tromper. Enfin venant à faire reflexion que les deux premiers étoient trop foibles, pour assujettir la Pologne assez promptement à son gré, l'Electeur de Saxe vint tout à propos s'offrir à sa pensée, & dès ce moment il le destina pour Successeur à Sobieski. Il communiqua ce grand dessein à la Cour de Rome, qui par les raisons que nous avons rapportées cy-dessus ne pouvoit pas manquer d'y concourir. Et voicy comment ils s'y prirent. Ils engagerent le Prince de Saxe Zeitz à se convertir, ils l'appellerent à la Cour de Vienne, & quelque temps apres il fut nommé à l'Evêché de Javarin, tout cela pour avoir un homme, qui dans le temps pût recevoir l'abjuration du Duc de Saxe, & qui fût intéressé par la proximité du

du sang à garder le secret. Telles sont selon notre Auteur, les fourdes pratiques que les Cours de Rome & de Vienne ont mis en usage, long-temps avant la mort de Sobieski, pour placer l'Électeur de Saxe sur le Throne de Pologne.

Il faut présentement dire un mot de la seconde partie, où en conséquence de cet événement, on prédit aux Polonois une servitude inevitable. Sur quoy il faut remarquer que l'Auteur qui écrivoit en 97. ou 98. ne pouvoit pas prévoir qu'un Prince qui n'avoit alors que 17. ans, viendrait bien-tôt à la tête d'une nation belliqueuse, offrir un puissant secours à la liberté Polonoise; de sorte que quand même à la faveur de cette protection la Pologne secoueroit le joug des Saxons, notre Politique ne devoit pas estre responsable de la fausseté de son horoscope, à moins qu'on ne voulût revoquer en doute *la capacité & la dextérité accommodante*, qu'il reconnoist dans la conduite du nouveau Roy de Pologne, & qui en effet ne sont pas moins nécessaires que la force, à un Prince qui entreprend d'assujétir une nation libre. Car ces qualitez une fois supposées, & mettant à part des cas aussi imprevis que l'arrivée du Roy de Suede en Pologne, qui-est-ce qui ne conviendra pas qu'un Prince qui s'est fait Roy de Pologne avec dix mille hommes de troupes seulement, & malgré l'opposition de la plus grande partie de la nation, ne puisse encore plus aisément s'en rendre le maistre avec le temps? Le Lecteur peut sans peine suppléer de luy-même à ce qu'on dit icy des facilités qu'a un tel Prince de venir à bout de son entreprise: mais entre ces facilités, l'Auteur en allegue une qui merite qu'on s'y arreste.

Il avance que les Polonois & les Lithuanois sont divisez par une vieille antipatie, qui s'est encore renouvelée dans ces derniers temps, à l'occasion de la *Coequation* que ceux-cy demandoient, & qu'on leur a refusée; & que pour se vanger de ce refus, ils étoient tout prests de deferer au Roy la Souveraineté, & la succession hereditaire du grand Duché de Lithuanie, n'ayant pas oublié cette ancienne forme de gouvernement, sous lequel leurs ancêtres avoient vécu jusqu'à la réunion des deux Etats, faite par Jagellon leur dernier Souverain. Sur quoy il y a deux choses à remarquer; l'une qu'il est bien vrai, si on en croit les relations,

qu'une partie des Lithuanois étoit engagée par un traité secret, de déferer au Roy le pouvoir absolu dans leur état ; & qu'ils avoient été poussez à cela par un esprit d'animosité : Mais c'étoit une animosité de Lithuanois contre Lithuanois , des Oginski contre les Sapieha, & nullement de la Lithuanie entière contre la Pologne , comme le raisonnement de l'Auteur le suppose : l'autre, que toutes ces relations nous trompent, ou que l'idée que l'Auteur nous donne de la *Coequation* est entièrement fautive, quand il entend par ce mot une égalité de prerogatives avec la Pologne , puis que ce n'est qu'une égalité d'usages. Pour bien entendre la signification de ce mot, qui revenoit si souvent dans les Gazettes les années precedentes , il faut se ressouvenir qu'en 1382. qui fut le temps de l'union des deux Etats , les Lithuanois exigèrent que les principaux Officiers de Lithuanie nommeroient aux Charges subalternes , au lieu qu'en Pologne c'étoit le Roy qui y nommoit immédiatement. Le motif qui leur fit stipuler cette condition , fut afin d'avoir chez eux à qui s'adresser pour obtenir les emplois , sans avoir la fatigue de les aller solliciter en Pologne. Et en effet tant que les Generaux de Lithuanie ne se sont point prévalus d'un si beau droit , pour opprimer la Noblesse Lithuanienne , elle s'est fort accommodée de cet usage, bien loin de le regarder comme une distinction desavantageuse qui la ravalât au dessous de la Noblesse Polonoise : mais les derniers Generaux s'étant rendus trop puissans , leurs ennemis ont demandé la *Coequation*, qui n'est autre chose qu'un nouveau reglement, portant qu'à l'avenir le Roy nommeroit immédiatement à toutes les Charges subalternes du Duché , comme il nomme à celles de la Couronne. C'est ce qu'on s'est cru obligé d'expliquer pour l'instruction du public , qui en lisant les Gazettes , pourroit aussi-bien que notre Auteur, se tromper au mot de *Coequation*. L'Auteur finit par quelques objections qu'il se fait de la part des Polonois contre ses pronostiques , & qui sont suivies d'autant de réponses. Mais afin qu'on luy sçache plus de gré de la penetration avec laquelle il entre dans l'esprit des Polonois , il prend grand soin d'insinuer qu'il n'a aucun commerce avec eux, & que tout ce qu'il va leur faire dire est tiré de sa teste, & de la connoissance profonde qu'il a de la politique.

Toutes ces objections se peuvent reduire à celle-cy : Nos loix (disent les Polonois) sont trop anciennes, notre liberté nous est trop précieuse pour ne la pas défendre au peril de notre vie. Un Prince qui voudroit violer nos privileges, hazarderoit trop ; il verroit bien-tôt toute la Noblesse réunie, & assemblée en *Rokosc* pour le chasser : Nous nous jetterions plutôt entre les bras du Turc. Enfin aucun Prince étranger n'a pû réussir dans une pareille entreprise &c.

*Réponse.* Ne vous flatez point. Un Prince qui n'a été élu que par une troupe de Schismatiques, & malgré tout le reste de la nation, qui n'a été proclamé que par un Evêque usurpateur de l'autorité Primatiale, un Prince dont le couronnement a été encore plus irregulier que l'élection ; un Prince en un mot qui n'a manqué à aucune nullité, & vous a forcez à le reconnoître, en ne menant avec luy que dix mille hommes de troupes seulement, ne viendra pas à bout de se rendre absolu en dépit de vous ? A qui pourrez vous le persuader ? Si l'amour de vos privileges a tant de pouvoir sur vous, que n'en donniez vous des marques au commencement ? que faisoit alors votre *Rokosc* Primatial, composé de la plus saine & de la plus nombreuse partie de votre Noblesse, & qui auroit été soutenu par un Prince arrivé sur vos côtes, pour se mettre à votre teste ? C'étoit alors que vous auriez dû vous opposer à l'Usurpateur, si vous en aviez eu la force & le courage, & non pas à présent que vous l'avez reconnu, que ses troupes sont dans le cœur de votre Etat ; & qu'il en peut faire venir tous les jours de nouvelles. La moindre résistance que vous ferez ne servira qu'à avancer votre servitude, en fournissant un pretexte à votre Maître de châtier votre rebellion : faites mine d'appeler à votre secours des étrangers, & vous verrez comme vous ferez traitez au moindre vent qu'on aura de votre dessein. Si jamais Prince n'a réussi dans une pareille entreprise, c'est que jamais il ne s'est trouvé des Polonois assez insensez, pour donner leur voix à un puissant voisin, comme quelques-uns de vous ont fait dans la dernière election &c.

Au reste si quelqu'un est curieux de sçavoir qui est l'Auteur de ce Livre, bien des gens pretendent y reconnoître le style du feu Abbé de Chevreumont. On l'a vu en France uniquement oc-

cupé de l'étude de la Politique , & se piquant d'avoir fait des découvertes merveilles sur cette matiere. Il avoit été dans quelques Cours étrangères , & prétendoit avoir pénétré dans le Cabinet des Ministres de Vienne , d'où il avoit tiré , disoit-il , une copie du Testament du feu Duc de Lorraine. Il déplorait les malheurs de ceux qui ne vouloient pas se prévaloir de ses lumières. On remarque beaucoup de conformité entre ce caractère & ce que l'Auteur dit en parlant de soy-même pag. 88. Mais mon

» Lecteur intelligent pourroit encore ignorer après tout cela ce

» que je suis bien aisé aujourd'hui de luy apprendre , & qu'on

» eût été tres ravi d'apprendre au Ministre qui passoit en Polo-

» gne , aussi-bien qu'à ceux qui luy fournissoient ses instructions.

» Tous ceux qui connoissent celui qui trouve à propos aujourd'hui d'écrire ce qu'il sçavoit dès lors ( aussi-bien que tant d'autres ministres qui viendront dans leur temps ) luy seront témoins

» par tout qu'il n'a rien obmis pour s'approcher , lors même qu'il

» decouvroit qu'on n'obmettoit rien pour l'éloigner. Pag. 161.

» Que de choses icy font du Cabinet d'un Souverain , & au dessus d'une declaration publique , qui est toujours imprudente

» quand elle est ou trop prophetique ou trop découverte. Il les

» faut reserver pour un autre temps , & ne profaner pas des

» connoissances qui peuvent utilement servir ailleurs.

En voilà beaucoup pour un Livre qui n'a pour luy que son titre & sa nouveauté. Les Lecteurs doivent sçavoir bon gré qu'on en ait fait un si long extrait, pour leur épargner la peine & le dégoût qu'ils auroient eu s'ils avoient entrepris de le lire eux-mêmes.

#### SYSTEME CHRONOLOGIQUE HISTORIQUE DES

*Evesques de Toul , avec des Memoires historiques & chronologiques pour la vie de saint Dié, Evesque de Nevers, & Fondateur de l'insigne Eglise de saint Dié en Lorraine. Par M. l'Abbé de Riquet, Grand Aumônier de S. A. R. &c. A Nancy, chez Paul Barbier. 1702. in 12. pagg. 358.*

**R**ien n'est plus incertain que le temps de la fondation de la plupart des Eglises de France. Quoi que Sulpice Severe ait assuré que la Religion a été reçue beaucoup plus tard deçà les Alpes,

Alpes, que dans les autres parties de l'Empire Romain, on n'a pas laissé de faire remonter l'origine de plusieurs Eglises de France jusqu'aux Apostres. C'est-là la source des Anachronismes & de la confusion qui se trouve dans l'Histoire de plusieurs Eglises de France; parce qu'on a placé leurs premiers Evêques longtemps avant le temps qu'ils ont vécu. C'est ce qui est arrivé à l'Eglise de Toul comme à plusieurs autres: On a crû que saint Mansui son premier Evêque avoit reçu sa Mission de saint Pierre. Cela supposé, on ne trouve que trois Evêques de Toul, depuis luy jusqu'à saint Auspicius, contemporain de Sidonius Apollinaris mort en 482. & on est obligé de mettre deux vacances de Siege, l'une de 100. ans, après Aper VII. Evêque, & l'autre de 300. ans après Autmundus XII. Evêque. Feu M. de Riguet rejette ce Systeme, & place le commencement du Pontificat de saint Mansui vers l'an 361. mais simplement par conjecture. « Auspicius, dit-il, V. Evêque de Toul, vivoit encore vers l'an « 486. En donnant 25. ans d'Episcopat à chaque Evêque, on remonte vers l'an 361. qui est le temps que Julien l'Apostat sortit « des Gaules pour porter la guerre en Orient. Saint Euchaïre fut martyrisé en ce temps-là: Mais l'Auteur prouve que ce saint « Martyr n'étoit point Evêque de Toul. Il le croit Evêque d'une Ville ruinée depuis long-temps appelée *Grand*, qui étoit éloignée de 8. ou 9. lieues de Toul, où il y a presentement un Village de ce nom. On ne sçait rien d'Amon, d'Aleas & de Celsinus, que l'on suppose estre les Successeurs de saint Mansui dans l'Evêché de Toul. Auspicius nous est connu par les lettres de Sidonius Apollinaris qui luy a écrit, & a écrit de luy au Comte Arbogaste qui demouroit alors à Treves, qu'il ne faut pas confondre, comme a fait Baronius, avec un autre Arbogaste qui vivoit du temps de Valentinien & de Theodose. Ursus, dont on ne sçait rien, succeda à Auspicius. Aper, vulgairement S. Evre, Successeur d'Ursus n'est ni celuy à qui saint Paulin, ni celuy à qui Sidonius Apollinaris ont écrit. L'Auteur donne la suite des Evêques de Toul jusqu'à Benoit XXVI. Evêque, qui est mort au commencement du neuvième siecle, & tâche de fixer le temps de leur Pontificat. Il prouve que Lendinus & Bodo ne sont qu'un seul Evêque, & rejette du Catalogue des Evêques de Toul les

noms de Bertin & de Hilduardus. Il monte que saint Dié en Vogé a fleuri sous le regne de Childeric II. long-temps avant le Pontificat de Garibaldus Evêque de Toul, sous lequel on le place ordinairement. Il fait voir que Jacob XXV. Evêque n'est point contemporain de Hidulphe, qui ayant quitté l'Archevêché de Treves, bâtit le Monastere de Moyen-Montier.

Cette Histoire des Evêques de Toul est suivie de deux autres Ecrits; l'un est fait pour prouver la fausseté du Titre de fondation de l'Abbaye de Remiremont, rapporté par Roziétes dans son Livre intitulé : *Stemmati Lotharingie ac Barri Ducum*; & l'autre contient des Memoires historiques & chronologiques sur la Vie de saint Dié. Ceux qui n'aiment que des livres agreables & bien écrits, ne trouveront pas celui-cy de leur goût.

DE'FENSE DE L'ANTIQUITE' DE LA VILLE ET  
*du Siege Episcopal de Toul, contre la Preface du Livre qui a  
 pour titre, Systeme Chronologique & Historique des Evêques de  
 Toul. A Paris, de l'Imprimerie de Simon Langlois. 1702. in  
 8. pagg. 50.*

Celuy qui a donné au public le Livre de M. l'Abbé Riguet après sa mort, a été encore plus loin que luy, en avançant dans la Preface que le Siege Episcopal du Diocese de Toul avoit été autrefois à Grand. C'est le sentiment que refute l'Auteur de la dissertation intitulée, *Défense de l'antiquité de la Ville & du Siege Episcopal de Toul*. Il avouë que la Legende de saint Euchaïre, le fait Evêque de Grand : mais il dit que ce n'est pas une preuve qu'il n'y eût point alors d'Evêché à Toul. Il ne peut sur tout souffrir que l'Auteur de cette Preface ait avancé que la Ville de Toul n'étoit alors qu'un Chateau. Il soutient que sous les premiers Empereurs Romains Toul étoit une Ville considerable, & que quoi que dans les siècles posterieurs elle ait esté appelée Chateau, cela ne prouve point qu'elle ne fût pas aussi une Ville, parce que plusieurs Villes ont eu le nom de Chateau. Dans la Notice de l'Empire, Toul est dite la cité des Leuquois. Charlemagne, Charles le Gros leur donnent aussi le même nom. Alberic Religieux des trois Fontaines dit sur l'an 1036. qu'Eude



Comte de Champagne , après avoir forcé plusieurs Châteaux , assiégea la Ville des Leuquois qui est appelée Toul. L'Auteur de la Preface de M. Riguet s'est lourdemēt trompé quand il a dit que la Ville de Toul n'a esté connue sous ce nom qu'au commencement du 10. siecle , puis que s'il avoit lû attentivement le Livre qu'il donnoit au public, il y auroit trouvé qu'Alodius signa au 5. Concile d'Orleans, tenu en 549. en qualité d'*Evêque de l'Eglise de Toul*. On trouve le nom de cette Ville dans Ptolémée , dans l'Itineraire d'Antonin, dans la Notice de l'Empire, & dans quantité d'autres Auteurs. Comme dans une Lettre d'Auspicius cinquième Evêque de Toul au Comte Arbogaste , dans une Lettre de Mappenius de Reims écrite vers la fin du sixième siecle à Nicélius de Treves , dans le Concile tenu à Rome sous le Pape Agathon en 680. où Adeodat est appelé Evêque de Toul , & dans plusieurs vies du septième & du huitième siecle. L'Auteur de la Preface ayant prétendu que le nom de la Ville de Toul avoit été ajouté dans les Cartes de Ptolomée , l'Auteur de la défense cite plusieurs Manuscrits, pour faire voir que l'Original de Ptolomée portoit Toul & Nas, comme les deux principales Villes des Leuquois. Il justifie encore l'antiquité de l'Itineraire d'Antonin , & le croit fait sous Antonin le Pieux. Cet Auteur, non content d'avoir fait voir que Toul est de toute antiquité la principale Ville des Leuquois , montre encore que Grand, que l'Auteur de la Preface substitué en sa place, non seulement n'estoit pas la capitale de ce pays , mais qu'elle n'en estoit pas même ; qu'elle étoit autrefois du Diocèse de Langres , & qu'il n'y a aucune preuve solide que ce fût une grande Ville : que la Legende & les Breviaires qui font saint Euchaïre Evêque de Grand, ne sont point dignes de foi ; & que d'ailleurs Euchaïre a pû faire les fonctions Episcopales dans ce lieu, sans en être Evêque. L'Auteur finit par une Topographie de la Ville de Toul.

DE HOMAGIO , REVERENTIA , OBSEQUIO , Operis auxilio , & aliis Juribus quæ sunt inter Dominos & Subditos , ex jure diligens & accurata tractatio Thomæ Maullii , tum temporis Consiliarii & Secretarii Lubacensis à mul-

ris hæcenus expetita, & utilitatibus publicæ causâ foras data. Editio nova; cui accessit Index locupletissimus rerum ac verborum memorabilium. Leodii, typis Lamberti Thonon. C'est-à-dire, *Traité de Droit touchant l'hommage, l'honneur, le service, les droits d'aide & de corvées que les sujets doivent à leurs Seigneurs. Par Thomas Maulius qui estoit de son temps Conseiller & Secrétaire de la Ville de Lubec. Ouvrage recherché de plusieurs, & mis au jour pour l'utilité du public. Edition nouvelle, avec une Table tres ample des choses & des mots les plus remarquables.* A Liege, de l'impression de Lambert Thonon, 1701. in 4. pagg. 228.

**Q**Uoi que ce Traité ait été déjà imprimé deux fois en Allemagne par Hampelius en 1605. & 1632. à Marburg, il y a beaucoup d'apparence qu'il n'a point été connu en France; puis qu'il n'est point cité par nos Auteurs, & que M. Simon qui a donné au public la Bibliothèque des Auteurs & des Interpretes du Droit Civil & Canonique, n'en a point parlé. Ainsi l'on peut dire qu'encore que cette troisième Edition ne contienne rien de nouveau, elle a néanmoins toute la grace de la nouveauté. C'est un Recueil sur un sujet particulier, qui suivant le témoignage de l'Auteur luy a coûté beaucoup de temps & de peine à ramasser d'un grand nombre de Volumes.

Ce Traité est composé de quinze Titres, qui renferment les maximes les plus triviales, & plusieurs questions touchant les devoirs des sujets envers leurs Seigneurs, les Corvées, les Tailles, les Gabelles & contributions, les Privilèges de ceux qui en sont exemts, les avoueries & droits de protection; & comme ces matieres sont principalement traitées par rapport au droit d'Allemagne, c'est en partie ce qui est cause que cet Auteur est si peu connu parmi nous.

---

A P A R I S,  
Chez JEAN CUSSON, rue saint Jacques, à l'Image  
Saint Jean-Baptiste. *Avec privilege du Roy.* 1702.

# LE JOURNAL DES SCAVANS

¶  
DU LUNDY II. SEPTEMBRE, M. DCCII.

APOLOGIE DU SYSTEME DES SAINTS PERES SUR  
*la Trinité contre les Tropolatres & les Sociniens , ou les deux  
nouvelles heresies d' Etienne Nye & Jean le Clerc , Proteftans,  
refutées , dans la réponse de M. l' Abbé Faydit au Livre du R.  
Pere Hugo , Chanoine Regulier de l'Ordre de Prémontré. A  
Nancy, chez Paul Barbier. 1702. in 8. pagg. 332.*

**L'**Abbé Faydit donna au public en 1696. un Traité intitulé,  
*Alteration du Dogme Theologique par la Philosophie d' A-  
ristote , ou fausses idées des Scholaftiques sur les matieres de la Re-  
ligion. Tom. 1. Traité de la Trinité.* Le Pere Hugo Chanoine  
Regulier de l'Ordre de Prémontré en fit imprimer une *Refutation*,  
à *Luxembourg* en 1699. C'est contre ce dernier ouvrage qu'est  
écrit celui dont nous parlons, composé par l'Abbé Faydit, qui  
s'en declare Auteur en plusieurs endroits , quoi que son nom ne  
paroisse pas à la tête. Pour sçavoir de quoi il s'agit , & quel est  
le sujet de leur dispute & de la contestation , il faut faire l'Ex-  
trait de ces trois Ouvrages.

Le but que s'est proposé l'Abbé Faydit dans son Traité de la  
Trinité , est de confirmer ce qu'il a avancé dans un Ecrit inti-  
tulé , *Les Eclaircissemens sur la Doctrine & l'Histoire Ecclesiast-  
tique des deux premiers siècles , Que le Ciel n'est pas si diffé-* «  
*rent de la Terre que le Système de la Trinité des Scholasti-* «

1702.

O o o o o o o

» ques l'est de celui des anciens Peres : Que celui des Scholasti-  
 » ques ne consiste qu'en Estres Metaphytiques & Logiques , en  
 » Relations , en Proprietez relatives , en Modes , en Modifica-  
 » tions , en Concrets , en Personalitez , en Voye d'entende-  
 » ment & de volonté , en Attributs & Actes notionels , en pe-  
 » tites Entitez , qui sont propres à une personne & non à l'autre ,  
 » en Formes abstraites & qualitez intrinseques , réelles & subsis-  
 » tantes par elles-mêmes , constitutives des personnes divines , en  
 » subsistances , en suppos , en perseitez , toutes choses absolu-  
 » ment inconnues aux Apôtres & à leurs Disciples.

Il propose ensuite les articles sur lesquels il pretend que la doctrine des Scholastiques est differente de celle des Peres.

» Le premier est que dans chaque personne divine , il y a une  
 » certaine forme abstraite , réelle & intrinseque , qui n'est pas dans  
 » l'autre ; & que c'est ce qui fait sa propriété , sçavoir la Pater-  
 » nité , la Filiation , & la Spiration active. Il soutient au contrai-  
 » re , que suivant le sentiment des Anciens , il n'y a quoi que ce  
 » soit dans une personne qui ne soit dans l'autre ; qu'il n'y a  
 » qu'une forme tres simple & tres pure , dans les trois Personnes  
 » Divines.

» Le second principe des Scholastiques que l'Abbé Faydit  
 » combat , est qu'il y a en Dieu des Relations réelles , intrinse-  
 » ques , qui font la distinction des personnes. Il les rejette , &  
 » pretend que le seul & unique principe de cette distinction , est  
 » que l'une est engendrée , & l'autre engendre ; deux sont pro-  
 » duisantes , & l'autre est produite. Ce qu'il explique par l'exem-  
 » ple de la pensée & de la doctrine , qui est , dit-il , la même for-  
 » mellement , numeriquement & individuellement , dans le Mai-  
 » tre & dans le Disciple , quoi qu'elle soit differente , en ce  
 » qu'elle est dans le maître comme dans son principe & dans sa  
 » source , & dans le disciple comme produite & communiquée.

Le troisième article de la Theologie contre lequel il s'élève , est que l'essence n'engendre point l'essence , non plus que la di-  
 » vinité , la divinité. Il apporte des passages des Anciens pour  
 » prouver que l'essence engendre l'essence , & que la verité en-  
 » gendre la verité , que la sagesse engendre la sagesse. Il n'y a  
 pas non seulement de Theologien Scholastique , ny presque mê-

me de Chretien , qui ne croye que c'est une heresie de dire qu'il y a trois natures & trois essences dans les trois Personnes de la Trinité , comme il y a trois humanitez dans trois hommes. M. Faydit ose soutenir que c'est à tort qu'on condamne ces expressions , qu'elles sont orthodoxes & conformes au langage des saints Peres. Il a même avancé ( pag. 106. ) qu'il est clair que « les anciens Peres ne reconnoissoient point d'autre unité entre « le Pere, le Fils & le saint Esprit, qu'une unité spécifique, & qu'on « ne parloit point alors d'une unité numerique & individuelle, en « la maniere que les Scholastiques l'entendent. Cependant il a- « vouë ensuite ( pag. 133. ) que la nature divine étant infinie , « est necessairement une d'une unité singuliere , numerique, in- « dividuelle & exclusive de pluralité. »

C'est uniquement sur cette infinité qu'il fonde l'unité d'essence divine. Mais il continuë ( pag. 138. & 139. ) à blâmer le Systê- « me des Theologiens, qui veulent que la nature en Dieu ne fasse « qu'un seul nombre , & soit une d'une unité numerique, que « les Peres ne reconnoissent point , mais seulement une unité spe- « cifique. Il prétend ( pag. 162. ) que le Dogme qu'il soutient de « trois divinitez singulieres & de trois substances, qui à raison « de leur infinité n'en font qu'une , n'a rien de semblable à l'im- « pieté des Trithéites. Il ne veut pas qu'on ait crû dans l'anti- « quité la *Tautoufie* ou l'Identité de nature. Il accuse les Scho- « lastiques d'adorer en Dieu une personnalité , une relation Meta- « physique , une modification & un Trope , & leur donne à cause de cela le nom de *Tropolatres*.

Il va encore plus loin, dans la seconde section ( pag. 222. & 223. ) où il prétend qu'on peut dire en un sens, *qu'il y a trois Dieux*; « & que si l'Eglise a pros crit cette expression , & défendu aux Fi- « deles de s'en servir , ce n'est nullement parce qu'elle ait jamais « crû qu'il y eût une fausseté & un poison interne dans ces paro- « les, *Ily a trois Dieux*, mais qu'elle l'a fait par une sage œconomie « & une prudence politique , de peur que les Fideles ne semblas- « sent approuver & autoriser les erreurs des Payens. Ainsi selon « luy , cette proposition *Ily a trois Dieux*, n'est pas tant erronée « en elle-même , qu'elle est équivoque & occasion d'erreur aux « foibles. »

Il ne raisonne pas moins d'une maniere differente de celle des Scholastiques, sur l'unité des operations des trois personnes divines. Ils tiennent que les trois personnes de la Trinité n'ont qu'un seul principe de leurs operations, sçavoir une intelligence, une volonté, une charité par laquelle ils pensent, ils veulent, ils aiment; & qu'ainsi il n'y a qu'une seule operation & une même pensée, un même vouloir actuel, une même affection, quoi qu'il y ait trois agens, trois voulans, trois pensans, trois aimans. M. Faydit n'approuve point cette raison de l'unité des operations des trois personnes divines, & en donne deux autres, » l'une que la nature divine n'étant qu'une operation, son intelligence, sa pensée actuelle & subsistante, il faut necessairement » qu'on croye, que puis que la nature est une dans les trois personnes, l'operation est une. La seconde raison qu'il apporte » de l'unité des operations des trois personnes, est la parfaite » concorde & l'union de leur pensée, de leurs affections & de » leurs desirs, à cause qu'ils s'aiment parfaitement, & que ce que » l'un veut, pense & aime, est aussi-rôt pensé, voulu, aimé de » l'autre; en sorte que l'unité qui est entre eux, ne sçauroit estre » fondée que sur la parfaite conformité & consonance de leurs » pensées & de leurs affections.

Le septième article que M. Faydit reprend dans les Scholastiques, est d'avoir voulu expliquer la raison de la difference de la generation du Fils, de la procellion du saint Esprit, & d'avoir dit que la generation du Verbe est une émanation de l'entendement divin, & la procellion du saint Esprit une émanation de la volonté; il trouve que c'est une grande audace à saint Thomas d'avoir entrepris de decider ce que les saints Peres les plus éclairés ont toujours avoué ignorer, & qu'ils ont tenu impenetrable à l'esprit humain. Il compare la distinction que les Scholastiques mettent entre l'entendement & la volonté de Dieu, aux reveries des Valentiniens. Il allegue plusieurs passages des Peres, où il est dit que le Fils procede de la volonté du Pere.

» M. Faydit veut montrer dans une troisième section, que les » questions & les difficultez sur lesquelles les Scholastiques se » chamaillent si fort (C'est son terme) sont frivoles, qu'elles ne » proviennent que des fausses idées qu'ils ont du Mystere de la Trinité,

Trinité, & qu'elles s'évanouissent dans son Systême.

Enfin il prétend dans une quatrième section, que sans avoir recours aux réponses de Bullus, de Wigby, du P. Thomassin, & de M. de Meaux, son Systême détruit toutes les objections que les Sociniens font, contre les Peres qui ont écrit avant le Concile de Nicée.

Le Pere Hugo a suivi pied à pied le Livre de M. Faydit, & répondu à ses objections. Il fait voir premièrement qu'il n'est pas vrai que tout ce qui est dans une personne soit dans l'autre, puis que la paternité n'est point communicable au Fils & au saint Esprit : Que s'il n'y avoit point de propriété personnelle & réelle, il n'y auroit point de distinction entre les trois personnes divines, puis qu'il ne resteroit plus que la nature qui leur est commune. Le principe qui distingue les trois personnes doit être réel, & ne peut point être un simple rapport, une simple raison de nature engendrant, & de nature engendrée, comme le prétend M. Faydit ; il faut que ce soit une propriété intrinsèque, réelle & incommunicable, qui fasse cette distinction.

Le Pere Hugo défend ensuite le troisième article de la Theologie Scholastique, blâmé par M. Faydit, que l'essence n'engendre point l'essence. Si le Pere, dit-il, avoit engendré l'essence, elle ne seroit plus qu'une propriété relative ; s'il avoit engendré l'essence, il se seroit engendré soi-même. Enfin le Pere étant Dieu par cette essence, il seroit Dieu parce qu'il auroit engendré, sagesse, par la sagesse qu'il auroit produite. Il répond aux passages alleguez par M. Faydit, que les Peres ont seulement voulu dire, que le Pere communique la nature divine au Fils, & que la même essence toute entière passe du Pere au Fils, mais qu'il ne s'ensuit pas qu'on puisse dire pour cela que l'essence du Pere produise l'essence du Fils, en sorte que l'essence produite, & l'essence produisante soient deux essences singulieres.

L'Article sur lequel le P. Hugo s'étend le plus, est celui des trois Essences, des trois Natures, des trois Divinites. Il allegue plusieurs passages des Peres, pour faire voir que ces expressions ont toujours été condamnées. Il montre que l'Unité spécifique que M. Faydit admet entre les trois personnes divines

n'est pas suffisante , & que l'infinité des trois personnes n'est pas une raison qui puisse rendre cette Unité spécifique , numerique & individuelle. Il soutient la *Tautouffe* identité des trois personnes divines. Il prononce anatheme après le Concile de Sardique, contre la Proposition, *Il y a trois Dieux*, & montre qu'elle ne peut estre soutenüe en aucune maniere sans impiété.

Il fait voir que M. Faydit se contredit sur ce qu'il dit de l'unité des operations divines , qu'il faut tantôt dépendre de l'unité de nature , & tantôt de la seule conformité de pensées , de volonteé & d'affections. Il fait enfin tous ses efforts pour justifier les Scholastiques d'avoir entrepris de rendre raison de la difference de la generation du Verbe & de la procession du saint Esprit, & de l'avoir fondée sur ce que le Fils procede par l'entendement, & le saint Esprit par la volonteé. Il explique les passages d. s. Peres qui ont crû que le Fils est engendré par la volonteé de Dieu , en disant qu'ils n'ont voulu rien dire autre chose , sinon que le Pere l'a engendré volontairement : *Volens genuit*.

Il replique ensuite à la troisiéme section du Livre de M. Faydit , en montrant que les Scholastiques resolvent assez facilement une partie des difficultez que M. Faydit trouve dans leur Systéme ; qu'il y en a plusieurs qui ne sont pas moindres dans le sien ; & que s'il y en a qu'il élude , c'est en renversant les principes de la saine Theologie.

La réponse de M. Faydit au Livre du Pere Hugo a esté composée il y a quatre ans ; mais il y a fait depuis peu une longue Preface , dans laquelle il declare à la face du Ciel & de la Terre qu'il n'a jamais crû , ny soutenu qu'on pût dire en un sens, » *Qu'il y a trois Dieux* , & qu'il veut bien de tout son cœur » effacer de son sang les paroles de son Livre qui ont pû faire » croire qu'il avoit eu un pareil sentiment. Il proteste que l'unité que veuë qu'il ait eue composant son Livre, a esté de faire trois choses. La premiere de montrer que ce n'est point avoir une » idée assez grande des trois Personnes divines de dire comme S. » Thomas , que ce sont des Relations subsistantes. La seconde » de faire voir que la Philosophie d'Aristote , & les principes sur lesquels il s'appuye , sont la source de toutes les erreurs & de » toutes les impietez, que les heretiques ont voulu introduire.



dans l'Eglise. La troisième de vanger les Peres du Concile de Nicée contre quelques Protestans qui les accusent d'avoir introduit le Trithéisme. Il prétend icy que le Concile de Nicée, en décidant que le Fils est consubstantiel au Pere, a voulu établir une *mesme nature numerique, identique & individuelle, des trois Personnes*. Ce langage est un peu différent de celui qu'il avoit tenu dans son premier ouvrage. Néanmoins il n'y parle pas avec moins de mépris dans celui-cy que dans le premier des Relations subsistantes, des modalités constitutives des personnes, des modifications, des entitez, des proprietes & des autres termes que les Scholastiques employent pour expliquer le mystere de la Trinité, jusqu'à les appeler *des colifichets spirituels*. Il les suppose bannis de l'Ecole de la Faculté de Theologie de Paris, où, dit-il, *Les Estres Metaphysiques, les modalités, les puissances obedientielles, & les accidens réels & substantifs, ne sont non plus à la mode que les chapeaux pointus & les verugadins*. Il se moque des Scholastiques qui croient qu'on peut adorer les Relations divines dans leur état de precision, & il donne à ces Theologiens dans le titre de son Livre, le nom de Tropolâtres, gens qu'il fait marcher de pair avec les Sociniens. Il ne veut pas néanmoins qu'on les croie heretiques, quoi que les consequences qui suivent de leur doctrine soient heretiques. En un mot il croit avoir clairement démontré que rien n'est si dangereux, que d'expliquer la Trinité des personnes en Dieu, par trois modifications de la même Essence, & par trois manieres d'exister dans un même fonds, & dit que cela approche furieusement du Sabbellianisme & de la Tropolâtrie : Que cette voye d'expliquer la Trinité est nouvelle, intelligible & inutile. C'est la conclusion de la premiere partie de sa defense.

Il defend dans la seconde son Systême sur la Trinité, qu'il réduit à tenir *Trois natures singulieres, & trois substances numeriques, qui n'en font qu'une Physique & infinie*. Il avoue que les disgraces qu'il a essuyées ne luy ont que trop appris à ses dépens que son Systême n'avoit pas esté approuvé ; cependant il proteste qu'il n'a composé ce Livre qui luy a attiré tant de chagrins & d'avaries, que dans la seule veüe de defendre l'honneur des Peres de l'Eglise contre les calomnies des nouveaux Sociniens. Pour

le montrer , après avoir rapporté les termes des anciens & nouveaux *Tritheites* , il fait une Analyse de son Livre , ayant toujours soin de supprimer ce qu'il a dit contre l'Unité numerique de la nature , & contre l'identité des trois personnes ; il remarque néanmoins ( pag. 197. ) *Que si l'on entend par une sagesse numerique & singuliere, que la sagesse engendrée est la même en nombre, en tant que notionnelle & engendrée avec la sagesse qui engendre, ce seroit estre Sabellien; mais que si l'on entend que c'est le même fonds, la même nature & la même substance de sagesse, on dit vrai, parce qu'il n'y a qu'une seule sagesse originale & subsistante, comme il n'y a qu'un seul Dieu.* Il ajoute que les Peres n'ont fait aucune difficulté de dire , *Trois sagesse, trois justices, trois beautés singulieres & numeriques.* Il défend la comparaison qu'il avoit donnée de la sagesse engendrante & de la sagesse engendrée , avec la science qui est la même dans le Maître & dans le Disciple , quoi que differente. Il répond à diverses objections que le P. Hugo avoit formées contre son Système : Il finit son Livre en attaquant M. le Clerc qu'il veut faire passer pour Socinien. Il dit un mot en finissant, contre un Anglois nommé M. Nye qui a écrit contre les Sociniens , & qui les accuse de n'estre dans l'erreur que parce qu'ils sont dans l'ignorance crasse de la Philosophie d'Aristote. M. Faydit dit qu'il y a de quoi rire de cette vision. C'est tout ce qu'il écrit contre cet Auteur , quoi qu'il luy ait fait l'honneur de le nommer dans le titre de son Livre , comme un des principaux adversaires qu'il combat.

On attend la replique du Pere Hugo à cette défense de M. l'Abbé Faydit.

#### SAMUELIS WERENFELSII BASILIENSIS DISSERTA-

tio de Logomachiis eruditorum : accedit Diatribe de Meteoris orationis. Amstelædami , apud Henr. Rod. & Gerh. Wetstenios. C'est-à-dire, *Dissertation sur les Logomachies ou disputes de mots qui sont entre les Sçavans ; avec une autre dissertation sur les Meteores du discours, ou faux sublime. Par Samuel Werenfels.* A Amsterdam. 1702. in 12. pagg. 328.

**L**A premiere des deux dissertations qui sont contenues dans ce Volume, est sur les *Logomachies* ou disputes de mots qui sont

Sont si ordinaires entre les Sçavans : l'Auteur prétend qu'il n'y a aucune science qui en soit exempte , la Theologie , la Philosophie , la Jurisprudence , la Medecine , la Critique ont chacune les leurs ; il s'en trouve même dans la Geometrie. C'est ce qu'il veut faire voir par les exemples suivans. Les Grecs & les Latins ont disputé long-temps, & avec beaucoup d'animosité sur le terme d'*Hypothase*. Les Grecs prétendoient qu'il falloit admettre en Dieu trois *Hypothases* ; les Latins au contraire, qui croyoient que ce Terme signifioit la même chose que celui de *Substance*, affuroient qu'il falloit dire qu'il y a en Dieu trois personnes, & non pas trois *Hypothases*. Pour terminer cette dispute , on assembla un Concile , on fit venir des Evêques d'Italie , d'Egypte , d'Arabie , de Lybie , & de plusieurs autres endroits de la terre. On examina la question, & on reconnut avec étonnement, que tout le monde étoit au fond de même avis , & qu'on ne disputoit que sur la signification d'un mot.

Il y a eu des Theologiens qui n'ont pas fait de difficulté de se servir en expliquant le mystere de la Trinité, des termes de *cause* & d'*effet* ; d'autres au contraire les rejettent comme dangereux. Les Latins en expliquant ce même Mystere , disent que le nom d'*Image du Pere* ne convient qu'au Fils. Les Grecs au contraire veulent qu'il convienne aussi au saint Esprit. On a disputé long-temps , & on n'est pas même encore d'accord de la maniere dont il faut exprimer la procession du saint Esprit. Les Latins disent qu'il procede du Pere & du Fils , & les Grecs qu'il procede du Pere *par* le Fils. Toutes ces disputes, selon notre Auteur, ne sont que des disputes sur les mots , qui ne meritent pas d'estre traitées serieusement. Il croit aussi que la dispute qui étoit entre Nestorius & les Orthodoxes , n'étoit pas si réelle qu'en le pense communement ; & que quelques Eglises Grecques qui refusent encore aujourd'huy de nommer la sainte Vierge *Mere de Dieu*, ne sont pas au fond d'un autre sentiment que l'Eglise Latine. Du temps de Charlemagne, il s'éleva une dispute dans l'Eglise qui fit beaucoup de bruit. Felix Evêque d'Urgel , disoit que Jesus-Christ , selon la nature humaine , n'étoit pas le *propre Fils* du Pere Eternel , mais seulement son *Fils adoptif*. Elipand Evêque de Tolède se joignit à Felix , & soutint son sentiment avec tant de vehemence , qu'il traitoit de précurseurs de

l'antechrist ceux qui n'estoient pas de son avis. Le Pape Adrien premier croyant que Felix enseignoit l'heresie de Nestorius, & qu'il admettoit deux personnes en Jesus-Christ, decida que Jesus-Christ selon la nature humaine estoit le propre Fils de Dieu, & condanna l'opinion contraire comme heretique : cependant il s'est trouvé des Theologiens qui ont écrit qu'il n'y avoit aucune veritable difference de sentiment dans cette dispute, & que ce n'estoit qu'une pure *Zogomachie*.

On n'auroit jamais fait si on vouloit seulement rapporter la moindre partie des disputes de mots qui se sont introduites dans la Theologie, sur tout depuis que la methode des Scholastiques est en usage. Les *Realistes*, les *Nominaux*, les *Thomistes*, les *Scotistes* & tant d'autres disputent tous les jours à toute outrance, comme s'il s'agissoit du fond de la Religion ; & le plus souvent leurs disputes ne roulent que sur quelque terme équivoque, que les uns prennent en un sens, & les autres en un autre.

Les Medecins & les Jurisconsultes ne sont pas à la verité si sujets à ces sortes de disputes, que les Theologiens ; cependant ils n'en sont pas entierement exempts. Si on demande aux Medecins quelle est la cause d'une maladie, vous trouverez les sentimens fort partagez : mais ne vous étonnez pas ; faites en sorte qu'ils s'expliquent, & vous trouverez que l'un parle de la cause éloignée, & l'autre de la cause prochaine. Si vous demandez à deux Jurisconsultes s'il est contre le droit naturel de prendre le bien d'autrui, l'un vous dira sans hesiter que la loy qui le défend n'est point du droit naturel ; l'autre au contraire assurera qu'elle en est, & fera même fort scandalisé de la réponse de son confrere : cependant vous trouverez qu'ils sont de même sentiment, si vous prenez la peine de leur faire expliquer ce qu'ils entendent par le droit naturel : le premier vous dira que le droit naturel estant celuy qui estoit en usage parmi les hommes avant qu'ils eussent fait aucunes conventions entre eux, & avant que le partage des biens eût esté introduit, il n'y a pas de doute que chaque particulier avoit dans cet état la liberté de prendre tout ce qui luy convenoit ; & le second n'en disconviendra pas. Ainsi toute leur dispute cessera par la seule explication du terme de Droit naturel.

Pour ce qui est de la Philosophie, tout le monde convient qu'elle a été de tout temps une source féconde de Sophistiqueries & d'équivoques. Un Philosophe Academicien nommé Antiochus, avoit composé un livre entier pour montrer que les disputes qui étoient entre les Academiciens & les Stoïciens estoient seulement des disputes de mors. Ciceron se moque de ce que disoient ces mêmes Philosophes sur la nature du bien & du mal, & montre que nonobstant leur division apparente, ils estoient au fond de même sentiment. Les Stoïciens vouloient que le Sage fût sans passions, les Peripateticiens disoient au contraire qu'il en avoit, mais qu'il sçavoit les moderer. Si on se donne la peine d'expliquer ce qu'on entend par passion, il n'y aura plus de dispute. La fameuse question, si la voix est un corps comme le soutenoient les Stoïciens, & qui pour cela l'appelloient *δέξα πλανήμεν* *Un air battu*, ou bien si c'est seulement un mode comme vouloient les autres qui l'appelloient *πληξιν τῷ αἵτι* *Un battement d'air*, n'est qu'une pure question de nom. Les nouveaux Philosophes, sur tout ceux qu'on appelle Scolastiques, ont encore beaucoup encheri sur les anciens. Pour s'en convaincre il n'y a qu'à jetter les yeux sur quelque cours de Philosophie, & on trouvera que la plus grande partie des difficultez qui s'y agitent, s'évanouissent dès qu'on explique nettement les termes de la question. Enfin si on examine toutes les sciences l'une après l'autre, si on considère même la conduite des hommes, on trouvera qu'ils sont souvent fort attentifs à rejeter ou à admettre certains termes, & qu'ils ne se soucient que médiocrement des choses. Les Romains depuis qu'ils eurent chassé Tarquin, eurent une horreur insurmontable pour le nom de Roy : cependant les Consuls, les Tribuns Militaires, les Dictateurs, les Triumvirs, & les Empereurs les gouvernerent avec une autorité à peu près égale à celle des Rois. Les Anglois n'ont jamais esté gouvernez d'une manière plus despotique que du temps de Cromwel. Cependant ils souffroient ses violences avec joye, parce qu'il portoit le nom de Protecteur, & qu'il ne se faisoit pas appeller Roy, quoi qu'il en eût toute l'autorité. Le nom de Royaume devint même si odieux à cette nation, qu'il fut retranché de l'Oraison Dominicale,

Notre Auteur fait plusieurs reflexions utiles sur cette matiere. Il indique les sources de ces vaines disputes , il marque combien elles sont prejudiciables à l'avancement des sciences , & ce qu'il faut faire pour les prevenir.

Dans la seconde dissertation, qui est des *Meteores du discours*, c'est à dire du faux sublime & des manieres de parler guindées, Werrenfels commence par marquer en quoy consiste le veritable Sublime, & comment on le peut distinguer du faux. Il donne quelques regles pour cela, & il en fait l'application sur des passages tirez des anciens Auteurs Grecs & Latins. Il vient ensuite à ceux des derniers siecles, il examine les écrits qu'ils ont composez en latin. Après cela il vient à ceux qui ont écrit en langue vulgaire. Il prétend que les Italiens & les Espagnols dont l'imagination est vive, sont plus sujets à donner dans ces faux brillans que les autres nations. Les Allemands ne sont pas exempts de ce deffaut. Les François y donnoient aussi beaucoup autrefois, mais selon notre Auteur, ils se sont bien corrigez depuis quelque temps, & ils ont aujourd'huy une maniere d'écrire qui approche fort de celle de Demosthene, & de Cicéron. Il craint qu'il ne la puissent pas conserver long-temps. Il s'est sans doute apperçu que ces grands imitateurs des anciens donnent quelquefois l'effort à leur imagination; qu'ils appellent par exemple, la récompense qu'un disciple promet à son maître, une *reconnaissance monoyée*. Un Sergent qui va porter un exploit, c'est *Monsieur Loyal en campagne avec un compliment timbré*. Comme il s'agit icy de *Meteores*, on pourroit mettre ces manieres de parler dans l'espece des *feux follets*.

DISSERTATIO MEDICA CURIOSA DE ARO, Experimentis antiquis & novis illustrata, à Christophoro Elca Schelhasy Hsenacensi. 1701. Jenæ, litteris Krobisianis. Vol. in 4. pagg. 36. C'est-à-dire *Dissertation curieuse sur la plante nommée Aron &c.* A Jene. 1701. pagg. 36.

C'Est le deffaut de la plupart de ceux qui veulent vanter un remede, de luy attribuer avec quelques qualitez qu'il a, une infinité d'autres qu'il n'a pas. On n'est pas content qu'il soit bon contre une maladie, on veut qu'il le soit contre toutes, &

à force d'en tant dire , on le decredite. La veritable vertu de l'Aron est d'être bon contre l'hydropisie & contre la mélancholie hypocondriaque, estant pris en poudre depuis demi gros jusqu'à un gros, dans un bouillon , ou dans quelque eau convenable ; mais d'ajouter avec notre Auteur qu'il est admirable contre les fievres quotidianes, contre les fievres quartes, contre le scorbut, contre les hemorrhoides, la pierre, l'hernie, la phthisie, le poison, la paralysie, l'épilepsie, l'apoplexie, le cancer, l'érésipele, les écrouelles, les bubons pestiferez, & pour ne rien oublier, contre la goutte ; c'est parler avec une exageration que la veritable Medecine ne connoist point.

FREDERICI RUISCHII ANATOMIÆ PROFESSORIS,  
Thesaurus Anatomicus secundus, cum figuris æneis. Hettwede Anatomisch Cabinet van Frederic Ruisch, Professor van de Anatomie en Botan. Met kopere Platen. Amsteldami apud Joannem Wolters. 1702. C'est-à-dire, *Second Tresor Anatomique de Frederic Ruisch Professeur d'Anatomie, avec des figures in taille douce.* à Amsterdam, chez Jean Wolters. 1702. Vol. in 4. pagg. 98.

**N**ous avons déjà donné l'Extrait du premier Tresor Anatomique de M. Ruisch. Voicy le second qui n'est pas moins curieux que l'autre. On y voit dans une phiole un œil de Baleine : c'est quelque chose d'estonnant que le peu de proportion qui se trouve entre l'œil de cet animal, & le volume énorme de son corps, puis que cet œil n'est pas plus gros qu'une orange mediocre. On voit dans d'autres phioles des yeux humains disséqués avec un art admirable.

Ce Tresor contient plusieurs autres curiositez dignes de l'attention des Sçavans, comme des foyes, des vessies, des estomachs, des fœtus &c. preparez avec une science qui ne laisse rien échaper. Le nom de M. Ruisch suffit pour exciter icy toute la curiosité des Lecteurs.

NOUVEAUX ELEMENS D'ALGEBRE, OU PRINCIPES GENERAUX pour résoudre toutes sortes de problèmes de Mathématique, par M. Ozanan Professeur des Mathématiques. A Amsterdam chez George Gallet, & à Paris chez Jean Guilletat, rue saint Jacques. 1702. in 8. pagg. 668.

**M**. Ozanan a partagé ce traité d'Algebre en trois livres. Le premier contient une espece de Logique abrégée qu'il appelle après M. Viëtte, *Logistique specieuse*. On y trouve les quatre operations principales qu'on fait avec des lettres sur les grandeurs tant en entier qu'en fractions, & tant en quantitez rationnelles qu'en irrationnelles, avec l'extraction des racines, & la regle de Trois, ou de Proportion.

Toutes ces choses sont expliquées par ordre dans six chapitres. Dans le premier on traite des *Monomes*, ou quantitez simples : Dans le second on parle des *Polynomes*, ou quantitez composées, & on explique les regles des *Plus* & des *Moins*. Le troisième traite des *Fractions* ; le quatrième enseigne à reduire une fraction en proportion. Dans le cinquième on trouve le Calcul des racines simples composées & universelles de quelque genre que ce soit : Enfin le sixième donne les principaux abregés dont on peut se servir utilement dans toutes les operations de l'*Analyse*. Le second Livre comprend tout ce que l'on peut dire de plus utile & de plus nécessaire sur les *Equations*, sans lesquelles un problème ne peut pas se résoudre. Ce Livre est composé de huit chapitres.

On trouve dans le troisième Livre l'application des regles des deux precedens à la resolution de plusieurs problèmes d'Arithmétique, dans deux chapitres, dont le premier contient une liste de problèmes determinez, simples, plans & solides ; & le deuxième traite amplement des simples, des doubles & des triples égalitez, pour la resolution des problèmes indeterminez en nombres rationnels.

Il ne faut pas douter que les Mathématiciens ne reçoivent cet Ouvrage de M. Ozanan avec le même empressement qu'ils ont reçu les autres livres.



PRATIQUE DE LA PRIERE CONTINUELLE, OU  
*sentimens d'une ame vraiment touchée de Dieu. Par M. Hamon.* A Paris chez Guillaume Desprez. 1702. in 12. pag. 393.

**M.** Hamon donne dans ce Livre des moyens de pratiquer la Priere continuelle, dont il a prouvé l'obligation dans un autre Ouvrage. On y trouve un grand nombre de différentes prieres sur plusieurs sujets. L'Auteur ayant été un des Spirituels du premier Ordre, il n'est pas surprenant qu'il ait joint dans ces prieres la grandeur & le sublime aux sentimens d'onction & de piété: On en peut juger par ce Soliloque, pour s'exciter à desirer d'aimer Dieu: Que je vous cherche, mon Dieu, afin de vous aimer. Mais pour vous chercher utilement, il faut vous chercher par l'amour. Que je fasse tout ce que je fais par l'amour de votre amour. Que je vous cherche de telle sorte en vous aimant, que je vous trouve afin de vous aimer encore davantage, & que je ne vous perde jamais en cessant de vous aimer; car si je ne vous aimois pas, je ne vous perdrais pas seulement, mais je me perdrais aussi-moi-même, parce que votre amour est ma vie. Que je sois persuadé qu'on est plus heureux de souffrir toute sorte de maux en vous aimant, que d'être comblé de toute sorte de biens en ne vous aimant pas. Il a mis à la fin un Parallele des remedes de l'ame & du corps, qui fait assez connoître, qu'il n'étoit pas moins habile Medecin de l'un que de l'autre.

LA VIE DE JESUS-CHRIST DANS L'EUCCHARISTIE,  
*& la Vie des Chertiens qui se nourrissent de l'Eucharistie, ou les bontez & les misericordes de Jesus-Christ dans l'Eucharistie, & les obligations des Fideles qui veulent participer avec fruit à ce divin Sacrement.* A Paris chez François André Pralard fils, rue saint Jacques. 1702. in 12. pagg. 360.

**M.** de Ville-Thierry après avoir publié differens Traitez pour expliquer les devoirs & les obligations des Vierges, des gens mariés, des riches, des pauvres, des Religieux & des Religieuses, de ceux qui desirent entrer dans l'état Ecclesiastique,

des pecheurs qui veulent faire penitence , & des fideles qui veulent marcher dans la voye du salut , a crû en devoir composer un sur l'Eucharistie , auquel il a donné un titre conforme à ceux de ses autres ouvrages. Son dessein n'est pas d'y examiner plusieurs questions qui pourroient plaire aux Sçavans , ny d'y faire entrer ces pensées abstraites qui sont du goût des Mystiques ; mais d'y rapporter des veritez & des maximes qui puissent servir à l'instruction & à l'édification des Fideles.

Après avoir considéré dans les deux premiers chapitres Jesus-Christ dans l'Eucharistie, comme notre victime & notre sacrifice, il le regarde dans les suivans comme y résidant pour être notre Sacrement , notre viande , notre nourriture , notre remede. Il y traite des dispositions nécessaires pour s'approcher dignement de l'Eucharistie ; des effets que ce Sacrement doit produire dans ceux qui le reçoivent ; des obligations qu'ils contractent, & des instructions que l'on peut tirer de l'état de Jesus-Christ dans ce Sacrement. Il finit par des pensées & par des reflexions Chrétiennes dont on peut s'occuper avant & après la sainte Communion.

ABSALON. TRAGEDIE TIRE'E DE L'ECRITURE  
*sainte , dediée au Roy par M. Duché de l'Academie Royale  
des Inscriptions.* A Paris chez Jean Anisson. 1702. in 4. pag. 109.

ARRIE ET PETUS, TRAGEDIE PAR M<sup>lle</sup>. BARBIER.

A Paris, chez Michel Brunet, au Palais. 1702. in 12. pag. 70.

ABREGE' DU PILOTAGE POUR SERVIR AUX CON-  
*ferences d'Hydrographie que le Roy fait tenir pour ses Officiers  
de Marine.* A Brest chez Guil. Camarec. 1702. in 12. pag. 224.

SERMONS OU ENTRETIENS SUR LES PLUS IMPOR-  
*tantes veritez de la morale , à l'usage des missions & des retrai-  
tes. Composez par l'ordre de Monseigneur l'Evesque de Peri-  
guenx, avec un abregé de chaque discours en forme de meditation.*

A Paris chez Jean Guilletat , rue saint Jaques. 1702. 2. Vol.  
in 12. 1. pag. 519. 2. pag. 582.

*Il n'y aura point de Journ. qu'au 1. Lundy d'après la S. Martin.*

A P A R I S ,

Chez JEAN CUSSON , rue saint Jacques , à l'Image  
Saint Jean-Baptiste. Avec privilege du Roy. 1702.

# LE JOURNAL DES SCAVANS

5

Du LUNDY 13. NOVEMBRE, M. DCCIL.

LETTRES CHOISIES ECRITES PAR FEU

*M. Nicole, Auteur des Essais de Morale.* A Liege, & se vendent à Paris chez Jean Mufier, rue S. Jacques, 1702. in 12. pagg. 374.

**L**es Lettres sont ordinairement les ouvrages les plus negligez ; ceux qui les écrivent ne les faisant que pour leurs amis, ne se donnent gueres la peine de les limer & de les polir, comme ils font les ouvrages qu'ils composent pour le public. Il n'en est pas de même de celles de M. Nicole : Elles sont travaillées avec autant de soin, & écrites avec autant de polïtesse que ses autres ouvrages, & ne cedent presque pas à ses Essais de Morale pour le tour & pour les pensées. Chaque Lettre contient un point de Morale exposé d'une maniere sensible & agreable.

Voici comment il parle dans la premiere, du renoncement au monde. » Le monde, dit-il, est à la verité si peu de chose, que qui le quitte, ne quitte en effet qu'un neant. Mais la foiblesse de l'homme est si grande, que ce n'est pas peu pour lui de quitter ce neant : Et Dieu qui a la bonté de mesurer nos actions plutost par notre foiblesse que par leur propre grandeur, ne laisse pas d'y attacher ses plus grandes récompenses. »

La seconde contient quantité de belles reflexions sur le choix

1702.

S f f f f f

d'un état. » La connoissance la plus necessaire, & peut-estre la  
 » moins connuë pour faire ce choix, est celle des devoirs de  
 » la Vie Chretienne, & des obligations qu'elle enferme dans  
 » tous les états, & dans toutes les conditions. La Vie Chre-  
 » tienne estant une vie conforme à l'Evangile, il semble qu'il  
 » n'y ait qu'à le lire pour s'en former une veritable idée. Mais  
 » le mal est qu'on consulte un autre Evangile qui a ordinaire-  
 » ment plus de force sur l'esprit que le veritable. C'est, dit-il,  
 » l'Evangile de la coutume, qui entre dans notre esprit par tous  
 » nos sens, & qui y est continuellement renouvelé par les dis-  
 » cours & par la vue des hommes.

Il examine dans la troisième cette maxime ; *Qu'on ne doit se  
 distinguer en rien.* L'avouë qu'elle est veritable en general : mais  
 il dit que l'application dans la vie Chretienne en est assez diffi-  
 cile : parce qu'il est difficile d'en allier la pratique avec une au-  
 » tre maxime qui n'est pas moins veritable ; sçavoir, *Qu'il n'est  
 » jamais permis par la crainte de se distinguer, de faire aucune cho-  
 » se mauvaise, ou d'en omettre aucune qui soit de devoir & d'obli-  
 » gation.* En quelque état que l'on soit, on est obligé de vivre  
 » par l'esprit de Dieu, & non par la cupidité : on est non seule-  
 » ment obligé d'aimer Dieu, mais de travailler continuellement  
 » à croître dans son amour : que comme on est attaqué dans tous  
 » les états, de diverses tentations, on y doit resister dans tout  
 » état par une vie de priere, que comme l'on y fait toujours des  
 » fautes, on les doit toujours aussi reparer par une vie de mor-  
 » tification & de penitence. Or on ne sçauroit faire tout cela  
 » sans se distinguer des autres dans une infinité d'occasions, par-  
 » ce qu'il y a tres peu de personnes qui le fassent, & que celles  
 » qui ne le font pas, se portent aisément à decrier celles qui le  
 » font, & à donner un air de ridicule à leur devotion . . . . Ce-  
 » pendant il est tres vrai qu'une personne qui renonce au mariage  
 » est bien moins exposée à ces railleries, que celle qui s'y enga-  
 » ge. Quand une fille s'est declarée sur ce point, le monde lui  
 » est fort indulgent pour le reste ; personne ne trouve à redire  
 » qu'elle soit exactement modeste, qu'elle soit retenuë dans sa  
 » conversation, qu'elle renonce aux divertissemens, qu'elle em-  
 » ploye son bien en bonnes œuvres. On se scandaliseroit plutost

si elle ne le faisoit pas. Mais qu'une personne engagée dans le « mariage veuille faire tout cela, il faut qu'elle essuye une infi- « nité de contradictions & de railleries ; il faut qu'elle se distin- « gue des autres à tout moment, & que pour vivre chretien- « nement elle mene une vie tres singuliere. »

Dans la sixième, il fait voir combien l'antipathie est dange-  
reuse dans l'état du mariage. « Il est presque impossible qu'en « vivant avec un mari, on ne remarque en lui une infinité de dé- « fauts, & qu'il ne s'apperçoive un peu qu'on les remarque ; qu'il « n'en témoigne du chagrin ; & ce chagrin joint aux défauts « réels, fait naître des antipathies si vives dans celles qui y sont « sujettes, qu'on n'en sçauroit assez craindre les suites pour l'ame « & pour le corps. Car l'on ne sçauroit presque comprendre « ce que ressent une personne qui a les impressions vives, lors « qu'elle se voit liée irremediablement avec une personne qui lui « déplaît, & par une union telle que le mariage. »

Une Demoiselle ayant un jour dit à M. Nicole en le recon-  
duisant, qu'elle descendoit pour honorer les pas de Jesus-Christ,  
M. Nicole lui répondit sur le champ, « Qu'on pourroit de même « dire des paroles inutiles, & s'en justifier par cette raison qu'on « les dit pour honorer les paroles de Jesus-Christ : mais que « comme Jesus-Christ n'avoit point dit de paroles inutiles, il « n'avoit point fait aussi de pas inutiles ; qu'ainsi il ne falloit pas « prétendre honorer Jesus-Christ par des pas qui n'auroient pas « d'utilité, comme on ne l'honore pas par des paroles sans fruit, « & sans necessité. Cette Demoiselle n'entendit pas bien ce que  
lui répondit M. Nicole, & *continua*, dit-il, *d'honorer Jesus-Christ  
en me reconduisant.* Ayant pensé depuis à cette maniere de faire  
ses actions dans la veüe d'honorer Jesus-Christ, il lui a semblé  
qu'afin qu'on n'en abusât pas, il falloit y ajouter certaines pré-  
cautions fondées sur les principes du Christianisme. C'est le  
sujet de la treizième Lettre, où il a établi pour fondement ce  
grand principe : La fin immediate & directe de chaque action  
chretienne, est de la faire dans la veüe de la Loi & de la Justi-  
ce éternelle, qui la commande. Car chaque action a sa regle,  
& c'est par la conformité à cette regle qu'elle est bonne ; ce  
qui ne s'entend pas seulement des devoirs importants, mais des

» moindres actions chrétiennes. Il y a une vérité , une loi , une  
 » règle en Dieu qui prescrit aux Chrétiens de quelle manière ils  
 » doivent manger , boire , dormir , converser , marcher , rendre  
 » des civilités aux autres hommes. C'est par la conformité à  
 » cette règle que ces actions sont bonnes ; & faire ses actions  
 » pour Dieu , n'est autre chose que de les faire pour l'amour de  
 » cette Loi & de cette vérité qui les prescrit ; parce que cette  
 » Loi & cette vérité sont Dieu même. D'où il tire ensuite cette  
 » conclusion : Pour imiter donc J. C. dans ses pas , il faut les  
 » faire dans les mêmes intentions que J. C. & comme il a fait  
 » les siens. Or il n'en a point fait que pour accomplir quelque  
 » devoir prescrit par la Loi éternelle , & par l'amour de cette  
 » Loi. Nous n'en devons donc point faire aussi que dans cette  
 » vue , & par cet amour. Il faut pour les faire comme il faut ,  
 » connaître & aimer cette règle : *Ut intelligas universa quæ*  
 » *agis.*

Il prouve fortement dans la quatorzième , qu'il faut examiner  
 avec soin les choses extraordinaires & miraculeuses. Il remarque  
 qu'il est de l'intérêt de l'Eglise que ces choses soient examinées ;  
 parce qu'autrement quand elles seroient vraies , elles sont inu-  
 » tiles. Car , dit-il , toutes choses extraordinaires non exami-  
 » nées & non prouvées , deviennent inutiles. Il examine dans la  
 même Lettre la question , S'il faut dire le bien & le mal des Saints ,  
 & il apporte plusieurs exceptions à cette maxime. » Premie-  
 » rement , dit-il , elle ne s'entend point des entretiens particu-  
 » liers , mais des écrits publics. Elle ne s'entend point aussi de  
 » ces actions qui ne sont mauvaises & déraisonnables qu'en ap-  
 »arence , & qui sont bonnes dans le fonds . . . On la doit ré-  
 » duire aux choses qui enferment un certain mal clair & indubi-  
 » table ; ce n'est une erreur , une fausse imagination. Il est vrai  
 » qu'il ne faut jamais dire ces choses sans correctifs.

M. Nicole reprend dans la seizième Lettre l'affection singu-  
 lière que quelques-uns ont d'avoir des sentences écrites au dos  
 des images par la main de certaines personnes. Il ne condamne  
 pas absolument cet usage , & il avoue que l'on en peut user  
 sagement. Mais il tient que ces recherches d'images & de  
 sentences spirituelles ont presque toujours une source fort hu-  
 maine ,

maine , où la grace a beaucoup moins de part que la nature ; & que l'on y cherche souvent des pretextes ingenieux pour se contenter soy-mesme , au lieu de contenter Dieu.

Il rejette dans la trente-cinquième l'Oraison de Contemplation des nouveaux Mystiques , comme une voye extraordinaire qui ne doit point estre proposée au commun des ames Chretiennes. Il fait voir dans la suivante le peu de fondement qu'on doit faire pour la conduite de la vie sur des prédictions & des revelations.

Le Jugement qu'il porte de la Philosophie dans la quarante-deuxième , est remarquable. Cette Lettre est écrite à un Religieux qui avoit composé une Physique. La lecture de cet ouvrage donna occasion à M. Nicole de faire quelques reflexions sur la maniere d'enseigner la Philosophie à de jeunes Religieux. Il veut qu'en leur apprenant ce qu'on peut sçavoir de la Physique , on leur apprenne en mesme temps avec quel esprit on doit le regarder ; c'est à dire , leur faire connoître que la Philosophie est fort incertaine , & leur faire reserver toute leur estime & tout leur amour pour la science de Jesus-Christ. Il ajoute que la plus solide Philosophie n'est que la source de l'ignorance des hommes , & que ce que celle de M. Descartes a de plus réel , est qu'elle a fort bien fait connoître que tous les gens qui ont passé leur vie à philosopher sur la nature , n'avoient entretenu le monde , & ne s'étoient entretenus eux-mesmes , que de songes & de chimeres. Mais que quand elle vient au détail des corps , & à l'explication de la machine , tout ce qu'elle propose se réduit à quelques suppositions probables , & qui n'ont rien d'absolument certain. Il a peine à croire que dans la premiere institution de l'Ordre du Religieux à qui il écrit ( c'est apparemment de l'Ordre de saint Benoist ) on enseignast la Philosophie à de jeunes Religieux ; & il est persuadé que cela n'est venu , que de ce qu'étant tombé dans un grand dérèglement , qui est toujours accompagné d'une ignorance tres grande , on conçut beaucoup d'estime pour la science mesme profane , parce qu'elle estoit extremement rare. Il trouve fort mauvais qu'en quelques endroits on ne fasse lire aux Religieux au sortir du Noviciat, que de miserables cahiers

» remplis de chicanes Philosophiques & Theologiques , qui en-  
 » flent la teste de ces jeunes gens , & leur persuadent qu'ils sont  
 » fort habiles. Il dit qu'il y a des Ordres tres reformez , où l'on  
 » passe jusqu'à sept ans depuis le Noviciat , dans ces sortes d'é-  
 » tudes ; & qu'ensuite sans autres dispositions , on les avance à  
 » la Prestre , on les pousse à la Prédication , où ils debitent ce  
 » qu'ils ont appris : Que c'est là une des plus grandes sources  
 » du déreglement de l'Eglise. Car ces personnes qui ne peuvent  
 » passer que pour tres ignorans dans la science de l'Eglise , rem-  
 » plissent non seulement les Chaires , mais les Confessionnaux.  
 » Ils se font grands Directeurs ; on les consulte ; ils décident  
 » tout hardiment avec la provision de science Scholastique qu'ils  
 » ont apprise dans leur septième année , & celle de quelques mé-  
 » chans Casuistes qu'ils auront lûs en particulier. Revenant en-  
 » suite à la Philosophie de Descartes , il avouë qu'il est peut-estre  
 » bon d'estre en plusieurs points sectateur de Descartes, puis qu'il  
 » est sans doute plus raisonnable que les autres ; mais qu'il ne  
 » faut pas que cette qualité fasse paroître qu'on en fasse une pro-  
 » fession ouverte , qu'on se fasse remarquer dans cette guerre des  
 » enfans du siecle.

Il rapporte dans la Lettre quarante-septième, deux faits qui le  
 » concernent , assez divertissans. Il y a quelques années , dit-il,  
 » qu'un de mes amis m'ayant montré le Panegyrique d'un Saint,  
 » qu'il devoit prononcer ; & luy ayant dit avec liberté , que je  
 » n'en estois point du tout satisfait , il m'engagea à luy en faire  
 » un , puisque je renversois le sien. Je luy promis , & quelques  
 » jours après je luy donnay ce que j'avois fait. Il l'adopta &  
 » le déclama parfaitement bien. Cependant le succès en fut,  
 » qu'ayant assisté moy-mesme à ce Sermon , j'entendis à mes-  
 » côtes je ne sçay combien de gens , qui ne pouvoient s'empê-  
 » cher de dire assez haut : Le pauvre Sermon ! Le pitoyable Ser-  
 » mon ! Est-ce là prêcher ? Qui a jamais vû un tel Panegyrique ?  
 » Enfin estant sorti , & ayant esté témoin de quantité de plaisan-  
 » teries , d'autant plus naturelles & plus libres, que personne ne  
 » sçavoit que j'y fusse interessé ; il y en eut qui me vinrent trou-  
 » ver serieusement , pour me dire qu'étant ami du Prédicateur,  
 » je le devois avertir de ne se mêler plus d'un métier dont il s'ac-



qu'itoit si mal. Le Prédicateur néanmoins ne se rebuta pas de « ce mauvais succès ; il exigea de moy une seconde fois la mes- « me corvée. Je l'acceptay pour avoir une seconde fois le plaisir « de ces jugemens du monde , & j'assistay encore à ce Sermon. « L'amour propre s'étoit un peu défendu la premiere fois contre « le jugement public , parce que le Prédicateur avoit un peu défi- « guré le premier Sermon par quantité de lambeaux mal cousus « qu'il y avoit ajoutez. Mais la seconde fois il fut entierement « desarmé ; car le Prédicateur n'ajouta pas un mot à ce que je luy « avois donné. Il le déclama mieux qu'il ne meritoit ; & quoy « qu'un Auteur dont on recite la piece, soit extrêmement delicat « à la maniere dont on la prononce , j'en fus entierement satis- « fait. Cependant ce second Sermon eut entierement le mesme « succès ; il excita les mesmes plaisanteries ; je les esuiay comme « à la premiere fois , & j'éprouvay ce que dit Tacite : *Fraſtigue « famâ suâ*. Voila le premier fait ; & voici le second. Je fus en- « gagé autrefois par feuë Madame la Princesse de Conty , de « faire l'Epitaphe de Monsieur le Prince de Conty ; & comme elle « étoit en Latin , & qu'elle ne fut presque pas entenduë , elle ne « fut pas alors trop desapprouvée , & on la grava aux Chartreux « d'Avignon. Il arriva donc que quelques années après passant « par Avignon , & y ayant esté adressé à un fort honneste homme , « qui pour me regaler avoit assemblé chez luy quelques-uns de « ses amis , ils eurent la civilité de me faire voir ce qu'il y avoit « de plus curieux & de plus rare dans leur Ville. Il y en eut un « qui proposa de me mener aux Chartreux , & qui allegua pour « raison que j'y pourrois voir le Tombeau de Monsieur le Prince « de Conty , & son Epitaphe. Mais le plus bel esprit d'Avignon « s'y opposa , en disant que cette Epitaphe ne meritoit pas d'estre « veuë , & qu'elle ne valoit rien du tout. Tout le monde en de- « meura d'accord , & moy aussi , avec intention d'en faire mon « profit , & de m'en servir pour me délivrer à jamais des Epitaphes. «

Le Panegyrique de S. François de Paule que l'on a mis à la fin de ces Lettres , est apparemment un de ceux dont il est parlé dans cette Lettre , qui eut si peu d'applaudissement. Il est vray , qu'il est bien écrit , & que les pensées en sont justes : mais comme il n'a pas cette force & ce feu nécessaire dans les actions.

publiques , il ne faut pas s'étonner s'il ne recuît pas dans la déclamation.

L'estime & l'affection que M. Nicole avoit eüe pour feu M. de Pontchâteau , & la grande opinion qu'il avoit de sa sainteté, ne luy ont point fait approuver aveuglement les bruits que l'on avoit fait courir des miracles que l'on prétendoit estre arrivez « après sa mort. Je vous avouë au reste ( dit-il dans la Lettre » 49. ) que je ne fais pas un grand fonds sur ce concours de » peuple à son tombeau , ni sur les miracles qu'on luy attribué : » Je ne sçay pas bien mesme s'ils sont effectifs. Mais je sçay seu- » lement deux choses ; l'une qu'il n'y a point d'artifice ni de des- » sein à en semer le bruit ; l'autre que ne paroissant pas de la » qualité de ceux où l'operation particuliere de Dieu est incon- » testable , il eût été bon , ce me semble , de n'en pas faire de » bruit. Une humeur s'est dissipée en un jour après l'attouche- » ment de ses pieds : qui sçait si elle ne se fût pas dissipée d'elle- » mesme ; car il y en a qui se dissipent , & cela arrive en un cer- » tain temps qui peut estre celui-là. Mais comme l'on ne sçau- » roit reteair ni les sentimens , ni les mouvemens du peuple , il » n'est pas juste d'en imputer rien à personne. Il seroit à sou- » haiter que tout le monde fût dans la mesme disposition , & gar- » dât la mesme moderation à l'égard des personnes mortes sainte- » ment , auxquelles on attribué des miracles. Ce volume con- » tient en tout cinquante-quatre Lettres , & le Panegyrique de S. François de Paule.

#### COMMENTARIJ LINGUÆ EBRAICÆ. IN QUIBUS

præcipua opera impenditur primario significatui & sensui dictionum phrasumque , accurata investigatione definiendo. Homonymiis , & interpretationibus vagis , ancipitibus , arbitrariis , eliminandis. Locis insignibus Ss. Scripturæ explanandis. Parallelis veteris & novi Testamenti tum peculiari discussione, tum collatione mutua firmandis & vindicandis. A Jacobo Guffetio Blascensi , Professore in Academiâ Provinciali Groningæ & Ommelandiæ , Ss. Theologiam , Philosophiam & Hellenismum docente. Amstelædani. Excudunt , Henricus & Vidua Theod. Boom , &c. & Ultrajecti Vande Wa-  
ter. &c.

ter. &c. 1702. c'est à dire, *Commentaire de la langue Hebraïque, dans lequel on s'applique avec soin 1. à rechercher & à marquer la premiere & principale signification des mots Hebreux, & à en donner le veritable sens, soit quand ils sont seuls, soit quand ils entrent dans la composition des phrases. 2. A examiner les equivoques, & à rejeter les interpretations vagues, douteuses & arbitraires. 3. A expliquer plusieurs passages difficiles de l'Ecriture, &c. Par Jacques Gousslet de Blois, Professeur en Theologie, &c. dans l'Université de Groningue. A Amsterdam & à Utrecht. 1702. I. v. in fol. pagg. 954.*

Ceux qui se sont appliquez dans ces derniers siècles à l'étude de la langue Hebraïque, ont reconnu la difficulté qu'il y a à marquer le plus précis des termes & des manieres de parler de cette langue. Quelques-uns, pour en venir à bout, ont cru qu'il falloit avoir recours aux langues Chaldaïque, Syriaque & Arabe, qui sont comme des dialectes de cette premiere, & qu'il falloit y chercher le sens des mots Hebreux, & en tirer la veritable signification. D'autres ont pris les Rabins pour guides, s'imaginant sans doute que ces Docteurs Juifs pouvoient avoir conservé par une espece de tradition, l'intelligence d'une langue qui estoit la seule qui fût en usage parmy leurs ancestres. D'autres enfin ont cru trouver dans les anciennes versions, & sur tout dans celle des LXX. qui est la premiere de toutes, ce qu'ils desespéroient de pouvoir decouvrir par l'étude des autres langues Orientales, & par la lecture des livres des Rabins. C'est là sans doute ce qui a fait grossir si prodigieusement les Dictionnaires Hebreux; & ce qui fait qu'on trouve sous chaque racine de cette langue, un si grand nombre de significations non seulement différentes, mais mesme quelquefois entierement opposées: & c'est aussi cette mesme raison qui a porté M. Gousslet à entreprendre l'ouvrage dont nous parlons icy. Il y a environ quarante ans qu'il en conçut le dessein, après avoir lû les Commentaires de Budée sur la langue Grecque, & le livre de Jules Cesar Scaliger des Causes de la Langue Latine. Il comprit avec ce de nier Auteur, que les Langues estant des signes, ou plutost estant chacune un amas de plusieurs signes, il falloit que pour répondre

à leur institution, elles marquaient nettement l'idée de la chose signifiée; & qu'ainsi chaque terme devoit avoir une signification propre & principale, à laquelle il falloit rapporter toutes les autres, qui ne doivent estre considérées que comme accessoires. Pour réussir dans l'exécution de ce projet, il crut qu'il luy seroit inutile de chercher la véritable signification des mots de la langue Hébraïque dans les autres langues Orientales, qui sont comme des dialectes de cette première, parce que ces mots en passant de l'Hébreu dans ces autres Langues, ont varié tant pour ce qui regarde leur forme, que pour ce qui regarde leur signification. Les Rabins ne luy parurent pas aussi des guides assez surs pour le conduire dans cette recherche. La langue Hébraïque ayant cessé d'estre la langue vulgaire des Juifs depuis deux mille ans, ils n'ont pas de plus grands secours pour l'apprendre, que le reste des hommes. On trouve dans leurs livres un langage tout particulier, composé de mots Hébreux, détournés de leur véritable signification, & mêlés avec ceux des langues Vulgaires des autres Nations; & ce langage est plus capable de nuire, que de servir à ceux qui veulent apprendre la langue Hébraïque dans sa pureté, & telle qu'elle est dans les livres de l'ancien Testament. M. Goussier prétend aussi que les versions sont d'un faible secours pour ce dessein. La version des Septante, qui est la plus ancienne de toutes, & qui approche le plus du temps où on pouvoit encore avoir quelque connoissance de la langue Hébraïque, est, selon luy, fort défectueuse. Les Auteurs qui l'ont composée, varient à tous momens sur la signification des mêmes mots. Pour s'en convaincre, il demande qu'en jette seulement les yeux sur la Concordance de Kirker. Il ne nous reste presque rien des autres Versions Grecques, que quelques passages détachés, citez par les anciens Auteurs, & quelques mots qui ont esté inferez dans la version des LXX. & qui ont achevé de la gâter. La Vulgate est, selon luy, trop conforme aux LXX. & elle ne représente pas assez exactement le texte Hébreu. Les Paraphrases Chaldaïques ne peuvent pas tenir lieu de Versions. Une des versions Syriaques a esté faite sur les LXX. & l'autre, qui est sur l'Hébreu, a esté retouchée. Les versions Arabes ont esté faites ou sur les LXX. ou sur la Vulgate, ou sur

la version Syriaque. D'ailleurs elles sont trop libres, & ne sont pas fort anciennes. Celle de R. Saadiah Hagggaon a été faite à la vérité sur l'Hebreu ; mais c'est plutôt une paraphrase qu'une version. Les mêmes défauts se rencontrent dans les versions Cophites, dans les Ethiopiennes, & dans les Armeniennes, qui sont toutes des copies de celle des LXX. Pour ce qui est des Versions modernes, M. Gousslet prétend que ceux qui les ont composées, n'ayant pas eu de plus grands secours que luy, il ne voit pas quelle raison pourroit le porter à les regarder comme ses maîtres.

Après avoir ainsi marqué les routes qu'il a négligé de suivre, & les méthodes qu'il a cruës défectueuses, il vient enfin à celle qu'il a suivie, & qu'il a regardée comme infaillible. Il a considéré la langue Hebraïque telle qu'elle se trouve dans les livres de l'ancien Testament, c'est à dire, selon luy, sans aucune alteration. Il l'a examinée en elle-même sans le secours d'aucun Interprete, & comme s'il estoit le premier qui eust travaillé sur ce sujet. Il a suivi l'exemple de ceux qui s'appliquent à l'explication d'un chiffre dont ils n'ont point la clef, & dont ils ne laissent pas de tirer le véritable sens. Il a considéré les termes qui se rencontrent le plus fréquemment dans cette langue ; il les a distingués de ceux qui s'y trouvent plus rarement : il a examiné la manière dont ils s'unissent les uns avec les autres, & les modifications qui leur arrivent en s'unissant. Il a distingué ceux qui sont capables de cette union, d'avec ceux qui ne le sont pas ; & par là il prétend avoir acquis une connoissance exacte de toutes les combinaisons des termes qui se rencontrent dans la langue Hebraïque. Pour éviter les equivoques il s'est mis devant les yeux les Racines avec leurs dérivez, dans le plus grand nombre d'exemples qu'il a pû. Il a marqué la première & la plus commune notion de chacune de ces Racines, & celle qui est comme la source d'où découlent toutes les autres ; puis en descendant du general au particulier, comme du genre vers les especes, ou en remontant du particulier au general, comme des especes vers le genre, il a reconnu que la première signification de chaque terme se retrouvoit dans tous ceux qui en descendent, quoy qu'elle y soit souvent modifiée, de manière qu'on ne l'y

reconnoît qu'après un examen fort attentif. Il a observé la même methode dans la recherche des phrases qu'en celle des mots ; il en a marqué la structure : il a distingué les manieres de parler anciennes , d'avec celles qui se sont introduites dans la suite des temps. En un mot , il a tâché de développer les causes de la langue Hebraïque , & par là il prétend avoir rendu un grand service au Public & à la Religion , en fixant le veritable sens des paroles de l'Ecriture Sainte , & en s'opposant à ceux qui se contentent de l'expliquer d'une maniere vague & indéterminée , & qui en la rendant capable de plusieurs sens differens les uns des autres , luy ôtent toute sa certitude & toute son autorité.

On pourra peut-estre , trouver une chose à redire à la methode de M. Goufflet. C'est qu'il suppose que la langue Hebraïque , telle qu'on la trouve aujourd'huy dans les livres de l'ancien Testament , s'est conservée sans aucune alteration ; & que les Massorethes , quand ils en ont fixé la lecture en y mettant les points voyelles , & les accents , n'y ont causé aucun changement. Cependant il y a aujourd'huy beaucoup d'habiles Critiques qui croient que l'Hebreu de la maniere qu'il est ponctué , ne doit estre considéré que comme une version ; & que les plus anciens Interpretes , comme les LXX. & l'Auteur de la Vulgate , ont lu certains passages des Livres saints d'une maniere fort différente de celle dont on les lit aujourd'huy. Il y en a même qui croient devoir preferer cette maniere dont les LXX. ont lu le texte , à celle dont on le lit aujourd'huy ; parce que , disent-ils , cette premiere maniere se trouve autorisée dans les livres du nouveau Testament.

Au reste il faut avouer que le travail de M. Goufflet est immense , & son exactitude au dessus de tout ce qu'on en peut dire. Son ouvrage est un excellent Dictionnaire de la langue Hebraïque , telle qu'elle est aujourd'huy dans les Livres saints. C'est aussi une Grammaire tres complete & tres exacte , dont les regles sont appliquées à chaque terme de cette même langue. Ceux qui voudront s'instruire du sens grammatical de l'Ecriture , ne scauroient lire un meilleur Livre.

JAC. PERIZONII DISSERTATIO DE MORTE JUDÆ,  
 & verbo ΑΠΑΓΧΕΘΑΙ, in qua explicantur & conciliantur loca  
 Matthæi XXV. 5. & Lucæ Act. I. 18. ac vindicantur, quæ  
 ad Æliani Var. Hist. V. 8. erant notata. Lugduni in Batavis,  
 M. DCC. II. C'est à dire, *Dissertation sur la mort de Judas &  
 sur le verbe ἀπαγχέσθαι, où l'on explique & concilie le passage  
 de l'Evangile de S. Mathieu, chap. 27. v. 5. & celui de S. Luc  
 dans les Actes, c. I. v. 18. & où l'on défend la remarque que  
 l'on a faite sur le ch. 5. du cinquième Livre des Histoires di-  
 verses d'Elie.* A Leyde. 1702. in 8. pagg. 87.

**L**A difficulté dont M. Perizonius traite dans ce petit ouvra-  
 ge, est une de celles qui ont le plus exercé les Interpretes  
 de l'Ecriture sainte. Il s'agit d'accorder S. Mathieu & S. Luc sur  
 le genre de mort de Judas qui a trahi Notre Seigneur. S. Ma-  
 thieu dit dans le 27. chap. de son Evangile, v. 5. que Judas ayant  
 jetté dans le Temple les trente pieces d'argent qu'on luy avoit  
 données pour livrer Notre Seigneur, ἀπιδὼν ἀπέχεατ, ce que l'Au-  
 teur de la Vulgate a traduit, *& abiens laqueo se suspendit;* pa-  
 roles qui signifient que *s'étant retiré il se pendit.* S. Luc dans les  
 Actes ch. I. v. 18. fait dire à S. Pierre πρῶτος θρούησεν ἐλάκνυε μέσος,  
 καὶ ξεῖν' ἐν τῷ τῷ τῷ ἀπ' ἀγ' γ' ἐν τῷ. Paroles qui sont traduites dans la  
 Vulgate par celles-cy: *Su'pensus crepuit medius, & diffusa sunt  
 omnia viscera ejus:* c'est à dire, *il s'est pendu & a crevé par le  
 milieu, & ses entrailles ont esté répandues.* Mais le terme πρῶτος  
 θρούησεν signifie proprement non pas *estre pendu*, mais *se precipi-  
 ter*: en sorte que d'un côté il est écrit, que *Judas s'est pendu;*  
 & que de l'autre il est dit, *qu'il s'est précipité.*

Cette apparente contrariété a partagé les Peres & les Inter-  
 pretes de l'Ecriture sainte sur le genre de mort de Judas. Papias  
 ancien Auteur, qui a esté suivi par Theophylacte, par Euthymius  
 & par Oecumenius qui rapporte son passage, ont cru qu'il s'é-  
 toit bien pendu, mais qu'il n'en estoit pas mort, & qu'ayant en  
 suite vécu quelque temps, il s'étoit précipité, ou avoit esté écrasé  
 par la rouë d'un chariot. Saint Irenée, S. Gregoire de Nazianze,  
 ou plutôt Apollinaire dans la Tragedie du Christ souffrant, S.

Chrysoſtome , Prudence , S. Auguſtin , S. Leon , Juvenius , Arator , Bede , S. Bernard , & la pluſpart des Interpretes , ont cru qu'il avoit fini ſa vie dans le temps qu'il ſe pendit ; & pour accorder cela avec ce qui eſt dit dans les Actes , du genre de ſa mort , ils ſuppoſent qu'après s'eſtre pendu , ſon corps eſtant tombé par terre , s'étoit crevé , & que ſes entrailles avoient ainſi eſté répandues. Pluſieurs nouveaux Interpretes ont donné un autre ſens au verbe ἀπαγγεῖναι , qui eſt dans S. Mathieu , que celui de *ſe pendre* ; car ce mot eſtant general pour ſignifier toute ſorte d'étrouffement , ils ont cru pouvoir dire que S. Mathieu n'a pas voulu dire que Judas s'eſtoit pendu , mais qu'il avoit eſté faiſi d'une douleur qui l'avoit étrouffé , ou qui avoit eſté cauſe qu'il s'étoit précipité.

M. Perizonius rejette d'abord le ſentiment de ceux qui croient que le *ἀπὸ τοῦ ὕψους* de S. Luc ne ſe doit appliquer qu'au cadavre de Judas , c'eſt à dire , qu'il n'eſt tombé , & n'a eu le ventre crevé qu'après eſtre étranglé & mort. Sa raiſon eſt , que S. Pierre ne parle point du-tout du cadavre de Judas , mais de Judas meſme. Il fait voir enſuite par pluſieurs paſſages d'Homere & d'autres Auteurs Grecs , que la ſignification propre de ces termes eſt *tomber ou ſe jeter par terre ſur ſon viſage , ſe précipiter la teſte en bas*. Il ajoute , qu'on ne peut pas dire que Judas ait eſté précipité par d'autres , mais qu'il ſ'eſt précipité luy-meſme. Troiſièmement il montre , comme il l'avoit remarqué ſur Elie , que le verbe ἀπαγγεῖναι ne ſignifie pas toujours *étrangler de force* , mais qu'il ſe prend auſſi généralement pour *ſuffoquer & étrouffer* , ou *eſtre ſuffoqué & étrouffé* : de quelque maniere que ce ſoit , c'eſt le principal ſujet de ſa Diſſertation. Il cite pour le prouver quantité de paſſages d'Auteurs Grecs , & répond à ceux qu'on luy a oppoſés. Il remarque que quoy qu'en pluſieurs endroits ce verbe ſignifie *étrangler* , cela n'empêche pas qu'il n'ait une ſignification plus generale. Il avoué que ſi le paſſage de S. Luc ne faiſoit pas connoître que Judas a eu un autre genre de mort , on expliqueroit dans l'Evangile de S. Mathieu ce verbe par *eſtre pendu* ; mais que S. Luc diſant qu'il ſ'eſt précipité , la maniere la plus naturel'e d'accorder cette contradiction apparente eſt de dire , que le verbe ἀπὸ τοῦ ὕψους ne ſignifie pas



dans S. Mathieu , que Judas se pendit , mais qu'il fut si fort saisi de douleur , qu'il se precipita volontairement & fut crevé. Il ne desapprouve pas néanmoins le sentiment de Casaubon , qui tient que la coïde avec laquelle Judas s'étoit pendu , s'étant rompue avant qu'il fût mort entierement , il tomba par terre , & qu'il eut le ventre crevé par sa chute , qui acheva de le faire mourir. Mais sans entrer plus avant dans la question , il se contente d'avoir fait voir clairement que le verbe ἀπ' ἑαυτοῦ ne signifie pas toujours *estre pendu* ; ce qu'il avoit uniquement à prouver pour justifier sa note sur Elien , contre celui qui l'avoit attaqué.

# MICHAELIS ETMULLERI IN ACADEMIA LIPSIENSI

quondam Professoris celeberrimi , opera omnia in compendium redacta , &c. Editio secunda , juxta exemplar Lendinenſe. Amſtelædami. Apud Georgium Gallet 1702. C'est à dire , *Toutes les œuvres d'Etmuller , autrefois Professeur en Medecine à Leipſic , reduites en abrégé.* A Amſterdam chez George Gallet. 1702. volum. in 4. pagg. 493.

ON ſçait le rang que les œuvres d'Etmuller tiennent parmi les livres de Medecine. On peut juger là deſſus de l'obligation qu'on doit avoir à celui qui en les réduiſant en abrégé , en facilite la lecture. Un Abrégé pour être bon , doit contenir tout l'eſſentiel de l'original , & en épargner aux Lecteurs tout le ſuperflu. Celui-cy a ces deux qualitez. On n'y omet rien de neceſſaire , & on n'y rapporte rien d'inutile. On y commence d'abord par l'abrégé des Inſtitutions de Medecine fait par Etmuller meſme , & on le donne tel qu'il l'a donné , ſans rien retrancher. Enſuite vient ſon Traité de Chymie , puis le Commentaire ſur la Pharmacopée de Schroder , où l'Auteur de l'abrégé a retranché ce qui regarde les formules des medicamens compoſez , parce que Etmuller n'y a preſque rien changé , & qu'il vaut autant lire cette partie dans Schroder. La pratique univerſelle de la Medecine ſuit ces Traitez , & le Volume finit par un abrégé de la Chirurgie Medicale , c'eſt à dire , de cette Chirurgie qui conſiſte dans l'invention des remedes. L'Art eſt long , & le temps court. C'eſt ce qui rend les abregez ſi neceſſaires.

DELLA PATRIA D'ENNIO, DISSERTATIONE  
di Domenico de Angelis. In Roma M. DCC.I. C'est à dire,  
*Dissertation de Dominique de Angelis, sur la patrie du Poëte*  
*Ennius.* A Rome. 1701. in 8. pagg. 55.

**L**Es peuples de tout temps se sont fait honneur d'attribuer à leur pais la naissance des grands Hommes. Plusieurs Villes de la Grece se sont disputé celle d'Homere. Bergame, Surrente & Phalerne n'ont pas esté moins jalouses de celle du Tasse. Et voicy deux Italiens qui disputent fortement à qui aura le Poëte Ennius. Ils conviennent cependant que ce premier Auteur de la Poësie Epique Latine, nâquit à *Rudia*; mais comme il se trouve deux Villes de ce nom, c'est à ce qui fait le sujet de la contestation qui est entr'eux.

L'Auteur de cette petite Dissertation, qui prétend avoir l'honneur d'estre du mesme pais qu'Ennius, & qui prend beaucoup de part à toutes les louanges qu'on a données à son compatriote, veut démontrer contre un nouvel Ecrivain d'Italie, nommé *Joseph Baptiste*, qu'il s'est trompé lors qu'il a assuré que la patrie d'Ennius estoit la ville de *Rudia* près de Tarenre: il veut au contraire que ce soit *Rudia*, qui n'est éloignée que de deux milles de la ville de *Lecce*. Pour prouver son sentiment, il allegue Strabon & plusieurs Auteurs modernes, dont il explique les passages à sa faveur. Il tâche en mesme temps de faire voir que celui qu'il refute, les a mal entendus. Nous laissons aux Lecteurs qui auront du loisir, à examiner lequel de ces deux Ecrivains a raison. La chose n'est pas d'une extrême consequence.

---

A P A R I S,

Chez JEAN CUSSON, rue saint Jacques, à l'Image  
Saint Jean-Baptiste. 1702. Avec Privilège du Roy.

# LE JOURNAL DES SCAVANS

ç

Du LUNDY 20. NOVEMBRE, M. DCCII.

LA VIE DU TRES-REVEREND PERE DOM

*Armand Jean le Bouthillier de Rancé, Abbé & Reformateur du Monastere de la Trappe. Dedié au Roy, par M. de Maupeou, Docteur en Theologie, Curé de la ville de Nancourt. En deux Tomes. A Paris, chez Laurent d'Houry, rue S. Severin, au S. Esprit. 1702. in 12. Tom. I. pagg. 546. Tom. II. pagg. 634.*

**L'**Abbé de Rancé naquit à Paris le neuvième jour de Janvier 1626. Il eut dans sa jeunesse beaucoup de passion pour les belles Lettres, & y fit un si grand progrès, qu'il publia à l'âge de douze ou treize ans une nouvelle édition des Poësies d'Anacreon avec des Notes, qui fut imprimée à Paris en 1639. & une seconde fois en 1647. Il composa encore une Traduction Françoisë de ce Poëte, laquelle fit voir qu'il n'avoit pas moins de goût pour la Langue Françoisë, que d'habileté dans la Langue Grecque. Il recut la Tonfure le vingt-un Decembre 1635. & fut dès l'âge de dix ans Chanoine de Notre-Dame de Paris. Peu de temps après le Roy luy donna le Prieuré simple de Boulogne proche Chambor. Il fut ensuite pourvu de l'Abbaye de Notre-Dame du Val, de l'Ordre de saint Augustin, & de celle de la Trappe. Il estoit encore Abbé de S. Symphonien de Beauvais, Prieur de S. Clementin en Poitou,

1702.

Yyyyyyy

Archidiacre d'Outrevienne, & Chanoine de l'Eglise de Tours. Cette pluralité de Benefices donne occasion à M. le Curé de Nonancourt, qui paroît dans son Ouvrage, fort zélé pour la » Discipline de l'Eglise, de déplorer l'aveuglement des Ecclesiastiques qui recherchent plusieurs Benefices par un motif d'ambition ou d'avarice, sans avoir presque d'autre motif que celui de satisfaire leurs desirs dereglez. L'Abbé de Rancé se mit dans la lecture des Peres avant que d'étudier en Theologie. Car selon M. le Curé de Nonancourt, il n'avoit qu'environ seize ans, qu'il étoit tout à fait bien instruit de la doctrine des Peres, qu'il en sçavoit les plus beaux endroits, & qu'il prêcha à la Profession d'une de ses sœurs. Il étudia depuis en Theologie en Sorbonne, soutint sa Tentative à l'âge de vingt-un an, & fit ensuite sa Licence avec succès. Il receut l'Ordre de Prêtrise le 22. Janvier 1651. & prit le Bonnet de Docteur en Theologie de la Faculté de Paris le dix Fevrier 1654. Le cours de ses études étant fini, il entra dans le monde, & s'y donna tout entier. Son esprit, sa vivacité, sa délicatesse, son bon goût & sa politesse le firent aimer des gens de Cour; & sa probité & sa franchise luy attirerent l'estime de tous les honnestes gens. L'ambition & l'amour de la gloire furent ses passions dominantes. Entre les plaisirs, il aimoit plus qu'aucun autre celui de la Chasse. Il refusa l'Evêché de Leon, & M. de Nonancourt avertit, que ce fut par un principe de vanité. Il se vit Aumônier de Monsieur, & fut un des Deputez du second Ordre dans l'Assemblée du Clergé de l'an 1655. M. le Curé de Nonancourt croit que la mort de Monsieur, & celle d'une Duchesse fameuse par sa beauté, furent les événemens dont Dieu se servit pour operer les premiers mouvemens de conversion dans l'ame de M. l'Abbé de la Trappe. Et il refute ce que l'on a dit dans un Dialogue fait contre feu Monsieur l'Abbé de la Trappe; qu'étant venu pour voir une Dame qu'il aimoit, & l'ayant trouvée dans un cercueil, la douleur qu'il en avoit conceu, l'avoit déterminé à se retirer du monde. Quoy qu'il en soit, il se retira d'abord dans sa Maison de campagne de Veret, cessa d'estre dans le commerce du grand monde, & se logea, quand il venoit à Paris, à l'Institution des Peres de l'Oratoire. Voulant ensuite

embrasser un état de vie , il consulta les Evêques d'Alcth , de Pamiers, & de Cominges. Le dernier luy conseilla de se faire Religieux, chose à laquelle l'Abbé de Rancé avoit alors tant de repugnance, qu'il s'écria avec étonnement : *Moy, me faire Frere frocar!*

Etant de retour du voyage qu'il avoit fait pour conférer avec ces Evêques , il pensa plus sérieusement que jamais à se separer de tout commerce du monde , & refusa le Grand Vicariat , & même la Coadjutorerie de l'Archevêché de Tours possédé par son Oncle. Il se demit ensuite de presque tous ses Benefices, & se retira dans le Prieuré de Boulogne près de Chambor, de l'Ordre de Grammont , qu'il s'étoit réservé avec son Abbaye de la Trappe. Il y demeura quelque temps. Enfin il se resolut d'aller à la Trappe pour introduire la Reforme dans cette Abbaye , dont les Religieux vivoient dans un grand dereglement. Ne pouvant les corriger, il fit un concordat avec eux le 17. Août 1662. par lequel leur Maison de la Trappe fut mise entre les mains des Peres de l'Etroite Observance de Citeaux. Après cela resolu entierement d'embrasser la vie Monastique , il disposa de ses biens , garda sa Bibliotheque pour l'Abbaye de la Trappe, & donna le prix de sa terre de Veret ( qu'il vendit trois cens mille livres ) à l'Hôtel-Dieu de Paris. S'étant ainsi dépouillé de tout ce qu'il pouvoit tenir attaché au monde, & ayant obtenu du Roy un Brevet pour pouvoir tenir son Abbaye de la Trappe en Regle , il prit l'Habit de Religion dans l'Abbaye de Notre-Dame de Preseigne de l'Observance de Citeaux, le 13. Juin 1663. âgé de 37. ans 5. mois. Il y fit son Noviciat avec ferveur, & ayant reçu ses expéditions de Cour de Rome pour tenir en Regle l'Abbaye de la Trappe , il fit Profession le 26. Juin 1664. dans celle de Preseigne entre les mains de Dom Michel Guiton Commissaire du General de l'Ordre.

L'Abbaye de Notre Dame de la Trappe , dont il alla ensuite prendre la conduite , a esté fondée par Rotrou , Comte du Perche , l'an 1140. Elle sortit de l'Ordre de Savigny ; mais le Bienheureux Serlon , quatrième Abbé de Savigny , ayant reünì cette Abbaye en 1148. à l'Ordre de Citeaux , le Monastere de la Trappe passa dans le même Ordre. Elle étoit tombée dans un dére-

glement effroyable & dans une decadence affreuse. Quelques-uns ont trouvé à redire que M. de Rancé se soit chargé de la conduite d'un Monastere, & ait affecté la Prelature au sortir du Noviciat. L'exemple de S. Bernard, que saint Estienne fit Abbé de Clairvaux aussi-tôt après sa profession, allegué par M. le Curé de Nonancourt, est tres suffisant pour justifier qu'il y a des occasions où cela peut estre permis.

L'Abbé de la Trappe, après avoir introduit la Reforme dans son Monastere, travailla à la défense de l'Etroite Observance de Citeaux, & fut député à Rome avec M. l'Abbé de Valricher pour la soutenir. Il n'y eut pas la satisfaction qu'il pretendoit. Alexandre VII. donna un Bref defavantageux à l'Etroite Observance, contre lequel l'Abbé de la Trappe revenu en France protesta. M. le Curé de Nonancourt dit que c'estoit un Bref que *l'intrigue avoit ménagé, & que la seule faveur avoit obtenu.* Dans la suite les Peres de la commune Observance ayant obtenu un nouveau Bref, qui renversoit tout ce qu'il y avoit de favorable à la Reforme dans le premier, les Peres de l'Etroite Observance en appellerent comme d'abus. L'affaire estant renvoyée à Rome, ces Religieux eurent recours à l'autorité du Roy, & M. l'Abbé de la Trappe presenta une belle Requête à sa Majesté, pour avoir des Commissaires qui reglassent les difficultez que les Monasteres de l'Etroite Observance avoient avec l'Abbé & le Chapitre general de l'Ordre de Citeaux. Sa Majesté lui en accorda. Mais les Religieux de la Commune Observance eurent encore un Arrest, qui selon M. le Curé de Nonancourt, *les mit à couvert de la peur qu'ils avoient d'estre obligez de devenir meilleurs qu'ils n'estoient.* Cet Arrest estoit néanmoins favorable à la Reforme, en ce qu'il ordonnoit que M. l'Abbé de la Trappe exerceroit la charge de Visiteur & de Vicair General de la Reforme. Il refusa cette Dignité pour la troisieme fois, & *regarda ce jugement comme il avoit fait celui de Rome, dit l'Auteur de la Vie, comme un effet de la colere de Dieu.*

M. l'Abbé de la Trappe n'ayant pû étendre la Reforme dans son Ordre, s'appliqua fortement à l'établir à la Trappe dans sa plus grande vigueur. M. le Curé de Nonancourt represente dans le troisieme Livre de sa Vie, la maniere dont on vivoit dans cet-

te Abbaye. Il parle dans le quatrième du Livre de la *saineté des devoirs de l'Etat Monastique*, & de la peine que l'Abbé de la Trappe eut à le donner au public. Ce Livre n'étant pas sans difficultés, M. l'Abbé de la Trappe les expliqua par des *Eclaircissements*. Il traduisit les Ouvrages de S. Dorothée sur le Grec, & fit une *Explication sur la Regle de S. Benoist*. L'Abbaye des Clairets qu'il prit sous sa conduite, donna lieu à trois petits écrits sur la visite qu'il y fit. En même temps parut l'*Instruction sur la mort de Dom Muce*. Ces Ouvrages ne demeurèrent pas sans contradicteurs : car sans parler d'un Libelle anonyme, qui fut fait contre sa vie & contre ses écrits, intitulé, *Des véritables motifs de la conversion de l'Abbé de la Trappe, avec des Reflexions sur sa vie & sur ses écrits*, le Pere Mege Moine de la Congregation de S. Maur, attaqua plusieurs endroits du Traité des devoirs Monastiques, dans un gros Commentaire sur la Regle de S. Benoist, qui fut supprimé : Et quelque temps après le P. Mabillon refuta dans son Livre des *Etudes Monastiques*, le sentiment que l'Abbé de la Trappe avoit avancé contre l'étude des Moines. M. l'Abbé de la Trappe y fit une *Reponse* ; & le P. Mabillon y opposa des *Reflexions*. Il y eut une Replique à ces Reflexions, sous le nom de Frere Colomban. L'Abbé de la Trappe y répondit luy même ; mais son Ouvrage ne sortit point de son Cloistre. On fit courir en même temps quatre Lettres contre le Livre des Devoirs Monastiques, auxquelles on répondit dans une seule. M. Th. écrivit aussi une Apologie contre l'Auteur de ces quatre Lettres, qui fut supprimée. L'Abbé de la Trappe composa depuis un Traité, intitulé *Abregé des obligations des Chrétiens*, & donna au public les *Reflexions Morales sur les 4. Evangiles*, & ensuite les *Instructions & les Maximes*. On avoit imprimé quelque temps auparavant sa *Conduite Chrétienne*, composée pour Mad. de Guise. Cependant on lui écrivoit de tous costez, & il étoit obligé de faire des Réponses. C'est ce qui a produit ces grands nombres de Lettres spirituelles que l'on a conservées soigneusement, & dont on a déjà donné deux Tomes au Public. Celle qu'il écrivit à M. l'Abbé Nicaise sur la mort de M. Arnaud, fit beaucoup de bruit dans le monde. Voicy de quelle maniere il y parloit de ce Do-

Acteur. Enfin voilà M. Arnaud mort : après avoir poussé sa carrière aussi loin qu'il a pu, il a fallu qu'elle se soit terminée. Quoy qu'on en dise, voilà bien des questions finies ; son erudition & son autorité estoient d'un grand poids pour le parti : Heureux qui n'en a point d'autre que celui de Iesus-Christ. Ces quatre lignes écrites au seul Abbé Nicaise, devinrent bien-tost publiques, & on les interpreta d'une maniere qui n'étoit pas favorable à la memoire de M. Arnaud. Sur cette supposition on écrivit à M. l'Abbé de la Trappe plusieurs Lettres anonymes, & il en parut une assez longue écrite avec beaucoup de vivacité. M. l'Abbé de la Trappe, qui, si l'on en croit M. le Curé de Nonancourt, avoit écrit cette Lettre *uniquement dans le dessein de porter l'Abbé Nicaise, qui avoit toujours vescu dans des occupations pleines de dissipation, à penser, à la Campagne où il s'estoit retiré, à la grande affaire de son salut sans reserve & sans partage*, fut fort surpris de voir qu'on avoit interpreté sa pensée autrement, & qu'on l'accusoit d'avoir écrit des choses dures & violentes contre la memoire de M. Arnaud. Pour détromper tout le monde de cette opinion, il témoigna dans ses Lettres ; *Qu'il ne croyoit pas qu'il luy fust arrivé de rien dire sur son sujet qui luy pust attirer des repliques & des réponses facheuses : Qu'il estoit fâché que M. l'Abbé Nicaise eust envoyé ces quatre lignes : mais que cet Abbé estoit excusable, parce qu'il n'y avoit rien veu que ce que les autres y avoient veu, & qu'il avoit esté touché du détachement dans lequel l'Abbé de la Trappe luy marquoit qu'un Chretien devoit vivre.* Le Pere Quésnel desavoua la Lettre écrite à l'Abbé de la Trappe, qu'on luy attribuoit, & témoigna *qu'il n'estoit pas capable de faire courir des Lettres qui pourroient donner atteinte à la reputation de ce pieux Abbé. Ce n'est pas seulement, ajoûtoit-il, parce qu'il y a plus de trente ans que je fais profession de l'honorer, & que je me flatte d'avoir quelque part à son amitié ; mais plus encore, parce qu'on doit ce respect à l'Esprit de Dieu qui regne dans ses serviteurs, de ne les pas contrister, & de ne pas nuire à ses Oeuvres, en diminuant la reputation des Ouvriers qu'il a daigné employer. Je puis bien ne pas convenir de leurs sentimens ny approuver toutes leurs démarches ; mais je ne me dois jamais dispenser de les traiter avec respect.*



M. l'Abbé de la Trappe étant tombé dans une maladie qui l'obligeoit de passer le reste de ses jours à l'Infirmerie, crût devoir se demettre de son Abbaye. Le Roy voulut bien lui donner pour son successeur, un Religieux de sa Maison, & lui laissa le choix du Sujet. Il nomma Dom Zozime, à qui le Roi fit expedier le Brevet de l'Abbaye de la Trappe le 20. Juin 1695. Ses Bulles furent expedées le 28 de Decembre suivant, & il prit possession le 22 Janvier 1696. Mais il mourut peu de temps après, avant l'ancien Abbé, qui eut encore la liberté de choisir le Religieux qu'il voulut pour remplir cette place. Il se repentit bientôt du choix qu'il avoit fait. Le nouvel Abbé fit une visite aux Clai-  
rets, dans laquelle il se brouilla avec l'Abbesse, & lui fit signifier qu'il renonçoit à la conduite de son Monastere. Il mit le trouble & la division dans la Maison de la Trappe, en recevant quantité de Postulans, & en inspirant aux nouveaux Religieux un autre esprit & une autre conduite que celle de l'ancien Abbé. Cela partagea les Religieux en deux especes de parti, que l'on appelloit l'Ancien & le Nouveau Bureau. Il entreprit de se mettre en possession de l'Abbaye de l'Estrées, pour y placer, sous pretexte d'infirmité, les Religieux qui l'incommodoient à la Trappe. L'ancien Abbé n'approuva point cette resolution, & le Roy informé de cet établissement fait contre les formes de l'Etat, fit retirer le nouvel Abbé & ses Moines, & luy fit faire des reproches sur sa conduite. L'ancien Abbé écrivit en sa faveur : mais il trouva le moyen quelque temps après, de tirer de luy une demission qu'il fit remettre entre les mains du Roy. Le nouvel Abbé qui ne croyoit pas que la chose dût aller si loin, se donna beaucoup de mouvemens pour empêcher que cette demission n'eût son effet. Il fit signer une Requête à un grand nombre de Religieux de la Trappe, pour demander qu'il fût conservé. Il accusa l'ancien Abbé & les Religieux de Jansenisme. Il fit accroire qu'on ne vouloit le déposer, que pour mettre un Janseniste à sa place. Il fit un voyage à la Cour ; mais tous ces stratagemes furent inutiles, & l'ancien Abbé ayant nommé trois sujets au Roy, Sa Majesté fit choix de Dom Jacques de la Cour pour Abbé de la Trappe, qui ayant obtenu ses Bulles, depoussa l'Abbé en charge. Celuy-cy se retira avec trois

Religieux. La paix étant rendue à la Trappe, les infirmités de l'ancien Abbé augmentèrent, & l'emportèrent enfin le 26. Octobre 1700. Il mourut couché sur la cendre & sur la paille, en présence de M. l'Evêque de Seez, & de toute sa Communauté, dans des sentimens d'une piété exemplaire. Voilà le sommaire de la Vie de ce saint Abbé rapportée dans les cinq premiers livres de M. le Curé de Nonancourt.

Le sixième représente son esprit, sa conduite, ses sentimens, & ses maximes.

IOSEPHI LANZONI, PHILOS. ET MED. DOCTOR.

Ferrariens. &c. Exercitatio Medico-Physico-Anatomica de Saliva humana, ejusque natura, usu, proprietatibus. &c. Ferrariæ. Typis Bernardini Pomatelli. 1702. C'est à dire : *Traité Physique & Anatomique de la Salive, par rapport à la Médecine, &c.* A Ferrare. 1702. in 12. pp. 128.

L'Auteur de ce Traité commence d'abord par expliquer la nature & les causes de la Salive, puis il vient aux conduits de cette liqueur, & aux couloirs qui la filtrent; il passe de là aux usages de la Salive & à ses propriétés. Il traite ensuite des maladies de la Salive, & termine son Livre par plusieurs traits d'érudition qu'il a recueillis de divers Auteurs. Pour bien exposer ce que c'est que la Salive, il en définit d'abord le nom : On entend, dit-il, par la Salive, l'humeur dont la bouche est humectée, & qui détrempé sur la langue les alimens, en sorte que la mucosité qui se jette quand on touffe, n'est point comprise sous ce nom.

Quant à la nature de la Salive, l'Auteur après avoir rapporté là dessus les opinions de plusieurs Medecins, dit que la Salive est une liqueur transparente, séparée du sang des artères par des glandes particulières, & en suite versée dans la bouche pour plusieurs usages. Il observe que cette Salive diffère de la lymphe & du suc Pancreatique, en ce qu'elle n'a pas une acidité déclarée comme le suc Pancreatique, ni une fluidité si grande que la lymphe. La Salive est un composé de parties les unes salines, les autres acides, les autres huileuses, &c. ce qui en fait un dissolvant

vant & un menſtuë univerſel , capable de ſe mêler avec toutes forces d'alimens , & d'y produire cette fermentation qui ſert à les digérer dans l'eſtomach. La Salive eſt un véritable levain ; & pour ſ'en convaincre il n'y a qu'à paſſer un peu de pain avec beaucoup de ſalive , puis mettre ce mélange dans une maſſe de paſte , & on verra fermenter cette paſte , comme ſi l'on y avoit mis du levain ordinaire.

Quelques Phyſiciens croyent que la ſalive n'eſt point ſi compoſée , & qu'elle ne contient qu'un acide caché. Pour le prouver, ils diſent que la ſalive fige le mercure , qu'étant miſe dans de la paſte elle la fait lever , que la ſalive des Scorbutiques ou de ceux qui ont des maux Veneriens, ronge le cuivre ; que la ſalive laiſſe une tache ſur le fer chaud , qu'elle guérit les petites gales , qu'elle eſt viſqueuſe , qu'elle eſte les taches des habits. Notre Auteur répond par ordre à ces objections. Il replique à la première , qu'il y a des corps qui ſans eſtre acides & par la ſeule viſcoſité de leurs parties figent le Mercure, comme fait, par exemple, la Therebentine. A la ſeconde, qu'il n'eſt pas néceſſaire qu'un corps ſoit acide pour faire fermenter la pâte , mais qu'il ſuffit qu'il ſoit ſpiritueux , ou qu'il bouche les conduits par où la matiere ſubtile avoit auparavant un paſſage libre. A la troiſième, qu'il eſt vray que dans le ſcorbut & dans les maladies veneriennes la ſalive eſt extrêmement acide , & corroſive ; mais qu'il ne ſ'enſuit pas qu'elle ſoit telle dans ſon état naturel. A la quatrième , que ſi la ſalive tache le fer chaud , c'eſt une marque de la compoſition de cette humeur & non de ſon acidité. A la cinquième , qu'il y a pluſieurs alcalis très-forts qui guériſſent la gratelle , comme fait, par exemple, l'huile de Tartre. A la ſixième , que l'exemple de la Therebentine montre que tout ce qui eſt viſqueux n'eſt pas pour cela acide : qu'enfin l'expérience fait voir qu'il y a pluſieurs ſels lixiviels qui oſtent les taches des habits ; d'où notre Auteur conclut que la ſalive n'eſt pas un menſtrue purement acide, mais un diſſolvant qui porte avec ſoy de quoy diſſoudre toutes ſortes d'alimens , & dont la vertu principale vient du ſel qui y domine , & des particules d'air qui y ſont mêlées d'une manière particulière, comme le reconnoît le ſçavant Guillelmini dans ſa diſſerta-

tion sur le sang, de laquelle nous avons donné l'extrait dans un des premiers Journaux de cette année.

L'Auteur rapporte icy sur la salive quelques expériences chimiques, tirées de la Sialographie de Nuchius, qui est un livre fort curieux sur cette matière ; après quoy il explique quelques phénomènes particuliers : comme, par exemple, d'où vient que lors qu'on voit une viande dont on voudroit manger, ou qu'on en entend parler, la salive vient aussi-tôt à la bouche : que quand on sent quelque odeur agreable, le mesme effet arrive ; & que lors que l'on est près de vomir, l'humeur salivaire inonde toute la bouche. La raison du premier est, dit-il, que l'imagination étant alors frappée, il se fait à cette occasion, dans les esprits animaux, un mouvement qui secouë les glandes salivaires, & les oblige à verser l'humeur qu'elles contiennent. Il explique les autres par des raisons à peu près semblables. En suite il parle des conduits salivaires. Quelques Medecins croient que la salive vient du cerveau par des conduits cachez ; d'autres qu'elle vient des vaisseaux lymphatiques ; d'autres des conduits du chyle, & d'autres du sang des arteres par des glandes particulieres. Ce dernier sentiment est celuy de notre Auteur, & paroît beaucoup plus conforme à la verité. En effet, dire que la salive vient par des conduits cachez, c'est ignorer l'Anatomie, puisque les conduits qui la portent sont tout visibles. Dire qu'elle vient des nerfs, n'est pas un sentiment qui se puisse soutenir ; puisque, selon la remarque de Monsieur Graaf les nerfs ne peuvent admettre que l'esprit animal, & non un corps aussi grossier que la salive : ajoutons ce qu'observe Diemerbroech dans le Livre troisième de son Anatomie, que s'il se jette dans les tuyaux des nerfs la moindre humeur sensible, la Paralyse s'ensuit. M. Malpighii pretend que dans les nerfs est un suc épais comme une glaire : mais notre Auteur soutient qu'il faut que M. Malpighii ait pris pour suc nerveux une humeur glaireuse qui se trouve vers les articles, & qui sert à en faciliter les mouvemens. Enfin il ne croit point qu'il y ait de suc nerveux, & il louë le sçavant Sbaragli d'avoir dit que ce suc est un pur estre de raison. L'opinion de ceux qui font venir la salive des vaisseaux lymphatiques ne plaît pas

davantage à notre Auteur. En effet la lymphe que ces vaisseaux contiennent est portée des parties vers le cœur, & non du cœur aux parties, ainsi qu'on le peut reconnoître par la disposition des valvules qui sont dans ces vaisseaux, sans rien dire icy de la raison qui se tire des ligatures. Pour ce qui est des vaisseaux du chyle, il est tout visible que la salive n'en vient pas, puisqu'elle ces conduits n'aboutissent point aux endroits où elle se décharge. Il faut donc conclure que la salive vient du sang des arteres par des conduits particuliers qui la portent. Ce sentiment n'est point fondé sur une simple conjecture ; il est appuyé sur les découvertes des Modernes. Le celebre Warton dans son Adenographie chap. 21. décrit un conduit salivaire qui vient immédiatement d'une glande maxillaire interne. Nicolas Stenon, Gaspar Bartholin, & Antoine Nuch en ont découvert plusieurs autres, qui sont tres-connus aujourd'huy, & que l'Auteur décrit au long.

Il s'agit à present de sçavoir comment selon luy cette salive se filtre. Il ne tient point là-dessus d'autre sentiment que celui des Modernes : il explique la chose par les couloirs & par les ramis des glandes dont les différentes ouvertures, selon leurs différentes figures refusent ou accordent le passage aux liqueurs qui se presentent. Notre Auteur finit cet article par trois questions. Il demande premierement pourquoy pendant la nuit il se filtre ordinairement moins de salive que pendant le jour. En second lieu quel est le temps de la journée où il s'en filtre davantage, & enfin combien il s'en filtre en un jour. Il répond à la premiere, que pendant la nuit le cours du sang est plus lent, & qu'avec cela les parties de la bouche sont plus en repos ; ce qui fait que les glandes Salivaires ont moins de salive à filtrer, & qu'elles retiennent plus long-temps celle qu'elles ont recüe. A la seconde, que le temps où il s'en filtre le plus est celui des repas, à cause qu'alors les glandes sont secouées par le mouvement de la bouche. A la troisième enfin, qu'en douze heures, lors qu'on se porte bien, il se filtre environ une livre de salive, dont une partie sort dehors par le cracher, & l'autre entre dans l'estomach où elle se mêle avec les alimens.

Après l'examen des conduits de la salive & des glandes qui

la filtrent, l'Auteur confidere en détail les ufages de cette liqueur qui font de faire avaler avec plus de facilité, en humectant le gosier, de donner de la faveur aux alimens, en détachant leurs petites particules. D'empêcher ou d'éteindre la foif en arrofant le dedans de la bouche. De faciliter l'articulation des mots en donnant par fa fluidité plus de jeu à la langue; & enfin de commencer dans la bouche & d'achever dans l'estomach le changement des alimens en chyle. Notre Auteur expose au long tous ces ufages, & les décrit avec beaucoup de netteté & d'érudition. Conduit par l'ordre des matieres, il parle enfuite des proprietéz de la falive; mais il ne le fait pas avec affez d'examen. Il rapporte indifféremment tout ce que les Auteurs ont écrit là-deffus, & ne prend pas le foin de diftinguer le vray d'avec le faux. La vertu qu'on attribué ordinairement à la falive de tuer les Serpens & de guerir les piqueures qu'ils ont faites, n'est point icy oubliée, non plus que quantité d'autres proprietéz fur lesquelles l'expérience n'a pas affez parlé.

Il faut convenir que la falive a bien des vertus en Medecine. Parmi celles que l'Auteur rapporte, voicy les plus reconnuës. De la falive à jeun appliquée fur les Dartes les guerit. Du bled mâché & bien mélé de falive meurit les clous, étant appliqué deffus. Les Erefipeles mouillées de temps en temps de falive ne perfèverent pas. La galle, les feux volages, & la plupart des maladies de la peau fe diffipent par la falive; les vers qui s'engendrent dans les oreilles ne refiftent pas à ce remede.

Après avoir confideré la falive dans fon état naturel, l'Auteur la confidere dans l'état de la maladie. Il remarque les différentes alterations qui y arrivent. Tantost elle est falée avec excez, tantost amere, tantost acide, tantost fade, & quelquefois pleine de vers. Souvent elle excède en quantité, & quelquefois il y en a fi peu, qu'à peine fuffit-elle pour humecter la langue. Notre Auteur examine en détail tous ces différens changemens, & confidere principalement ce qui arrive dans la falivation procurée par le Mercure. Il fait là deffus plusieurs observations qui montrent le danger qu'il y a de fe fervir mal à propos du Mercure. Pour ne rien laiffer à defirer fur l'article de la falive, il a cru qu'il étoit bon de terminer fon Livre par un ramas confus  
tout

tout ce que les Auteurs soit sacrez , soit prophanes ont dit de la salive , mais ce recueil ne contient rien qui ait rapport à la Medecine , & d'ailleurs ce sont des traits d'érudition qui n'aboutissent à rien. L'Auteur a plustost gâté son Livre par là qu'il ne l'a embelli. Ceux qui voudront voir d'autres traitez sur la Salive peuvent lire Paracelse, Helmont , Basile Valentin , &c. M. Baglivi celebre Medecin de Rome , a publié sur ce sujet dans son Livre *de Fibra motrice*, une petite dissertation dont nous donnerons l'Extrait dans quelque temps, en donnant celui de son Livre entier.

LA PRATIQUE DE LA JURISDICTION ECCLESIASTIQUE volontaire & contentieuse, fondée sur le droit commun, & sur le droit particulier du Royaume. Par M. Ducasse, Prestre , Docteur en Theologie , Chanoine , Grand-Archidiaque , Vicaire General , & Official du Diocese de Condom. Nouvelle Edition, revue, corrigée & augmentée par l'Auteur. A Toulouse, chez la Veuve de J. J. Boude. 1702. 2. vol. in 8. 1. vol. pagg. 424. 2. vol. pagg. 432.

LA Jurisdiction Ecclesiastique est volontaire ou contentieuse. La premiere s'exerce par l'Evêque ou par ses Grands Vicaires ; l'exercice de la seconde se fait par l'Official. Le dessein de l'Auteur est de former un grand Vicaire & un Official. Dans cette veüe il n'a rien oublié pour nous donner une idée des fondations de ces deux Ministres de la Jurisdiction Ecclesiastique. Il traite dans le premier volume de celles du Grand Vicaire ; il en marque d'abord l'établissement, les qualitez qui luy sont necessaires, en quelle maniere il doit estre établi : Et il agit la question : Si le Grand Vicaire peut exercer ses fonctions dans le Diocese , avant que l'Evêque en ait pris possession : Ce qui se doit regler par l'usage particulier de chaque Diocese.

Il passe ensuite aux droits & prerogatives du Grand Vicaire ; sur quoy il forme cette autre question : Si le Grand Vicaire qui est Chanoine en dignité , a droit de jouir des distributions quotidiennes , lors que son employ ne luy permet pas d'assister aux

Offices divins : Ce qui dépend encore de l'usage de chaque Eglise.

Après il examine quelle est la Jurisdiction des Grands Vicaires : Si elle est ordinaire ou déléguée. S'ils ont le pouvoir de subitueuer, & quelle est la matiere de cette Jurisdiction.

Il propose les difficultez & les empêchemens Canoniques qui se rencontrent au sujet des Dimissoires, en quels cas le Grand Vicaire les doit accorder ou les peut refuser, & si en cas de refus on en peut appeller au Metropolitain.

Il marque aussi les interstices, qui ont esté établis pour les Ordinations, & le pouvoir qui appartient aux Evêques & à leurs Grands Vicaires d'en dispenser : Il fait voir néanmoins qu'on n'encourt, ni suspension, ni irregularité, quand on a esté ordonné sans dispense des interstices.

Il traite plusieurs questions touchant la collation des Benefices, dont il autorise les decisions, tant par le sentiment des Docteurs, que par la Jurisprudence des Arrests : mais il n'a pas assez penetré le sens de la Note de Du Moulin sur le chapitre *Si à sede de præbend. in 6.* en disant pag. 174. *Que si l'ordinaire avoit conféré un Benefice à un Gradué dans les mois qui lui sont affectés, le même jour que le Pape en auroit disposé en faveur d'un autre, le Titre fait à ce Gradué, prevautroit à la provision du Pape.* Car la Note de Du Moulin dit quelque chose de plus, & que la simple requisition faite par les Gradués & les nommés par les Universitez, doit prevaloir à la provision de Cour de Rome datée du même jour, comme il se juge par les Arrests, suivant la remarque de M. Vaillant sur Louet *de infirmis.* n. 451.

La matiere contenuë dans le reste de ce volume, regarde l'union & la desunion des Benefices, l'approbation des Confesseurs, des Vicaires des Paroisses, des Predicateurs & Maîtres d'Ecoles, la permission de celebrer pour les Prestres étrangers, de faire des questes dans le Diocese, la Benediction des Eglises, Chapelles, Cimetiere & leur reconciliation, la visite des Eglises Paroissiales, des lieux Saints, des Personnes & des Monasteres, les Dispenses, Censures & Absolutions.

Le second volume traite de la Jurisdiction de l'Official, & contient les matieres les plus difficiles & les plus importantes,



concernant les Mariages , la reclamation contre les Vœux , & contre les deux premiers Ordres sacrés , l'enterrinement des Dispenſes & des reſcrits émanez du ſaint Siege , & les Procédures criminelles , qui ſervent à maintenir la diſcipline Eccleſiaſtique.

Bordenave , qui a eſté Official de Leſcar & de Condom , & Auboux Official de Cahors , ont fait des traitezs de la juridiſtion des Officialitez ; mais notre Aueur eſt deſcendu dans un plus grand détail , & s'eſt appliqué à donner la connoiſſance du Droit & de la Pratique , des Uſages & des divers changemens , qui ſont ſurvenus dans la Jurisprudence. Il a uſé ſur tout de beaucoup de precaution & de prudence pour ménager les droits des Puiffances Eccleſiaſtique & Seculiere , afin de ne point donner lieu aux appellations ſimples ou comme d'abus.

Voicy les principales queſtions qui ſont agitées & décidées dans le ſecond volume.

Premierement l'Auteur fait ces demandes au ſujet de la Jurisdiſtion de l'Official ; Si l'Official , qui a eſté une fois établi , peut eſtre deſtitué. Il reſout pour l'affirmative. Il examine quel eſt ſon pouvoir ſur les Clercs , ſur les Reguliers & ſur les Laiques. S'il peut connoiſtre des diſmes au petitoire : S'il eſt Juge competent de la contravention des Laiques à la celebration des jours de Dimanches & des Feſtes ; Après avoir rapporté les raiſons de part & d'autre , il convient que ſuivant l'uſage du Royaume , les Laiques ne peuvent eſtre convenus ſur ces deux points pardevant les Juges d'Egliſe.

A l'égard de l'enterinement des Diſpenſes ſur les empêchemens de Mariage , il demande , ſi l'Official peut executer ces ſortes de diſpenſes après la mort du Pape , qui les a accordées : S'il peut ſubdeleguer pour l'execution de ces ſortes de reſcrits : Si quand les parties ſont dans une diſtance inegale de leur ſouche , il eſt neceſſaire d'expliquer le degré le plus proche & celui qui eſt le plus éloigné : Si les cauſes de la diſpenſe doivent eſtre veritables , au temps de la date du reſcrit , ou au temps de l'évenement : Si après que la diſpenſe a eſté enterrinée , la cauſe venant à ceſſer , elle doit eſtre executée.

Sur la reclamation contre des Vœux ſolemnels , il explique

dans quel temps elle se doit faire. Ce qui est nécessaire pour en prouver les moyens, & quel est le Juge competent de cette matiere.

Il finit par les procédures criminelles ; surquoy il forme plusieurs autres questions ; Si l'Officiel peut connoître du delit commis par un Ecclesiastique, avant qu'il fût engagé dans les Ordres sacrez. Si un decret d'ajournement personnel decerné contre un Ecclesiastique, emporte interdiction. Si quand le Promoteur est seul partie, l'accusé qui succombe, peut estre condamné aux dépens au profit du Promoteur. &c. Toutes ces questions sont discutées par des moyens & résolues avec un jugement également solide, suivant le droit commun & l'usage des Parliemens.

### MEMOIRES CONTENANT CE QUI S'EST PASSE

*de plus memorable en France, depuis l'établissement de la Monarchie jusqu'à present. A la Haye, chez Estienne Foulque.*

1701. 2. Tom. 12. 1. pagg. 321. 2. pagg. 360.

**N**ous avons un tres-grand nombre d'Auteurs qui ont écrit l'Histoire de France. Les uns nous ont donné des abrezgez fort succincts, les autres des Histoires fort étendues. On se plaint que dans les premiers on ne trouve presque rien de ce qu'on cherche, & que dans les autres on trouve une infinité de choses qu'on ne cherche pas. L'Auteur de cet Ouvrage croit avoir pris un juste milieu ; ainsi on doit trouver dans son Livre, tout ce qu'on cherche, & rien d'avantage. Les lecteurs en jugeront. Ces deux volumes contiennent l'Histoire des Rois de France de la premiere Race.

*Fautes à corriger dans le Journal precedent.*

Pag. 637. lig. 13. plus precis, *lisez*, sens precis. pag. 641. lig. 17. *ἀντίστοιχον*, *lisez*, *ἀντιπρόσθετον*. pag. 644. lig. 23. à sa faveur, *lisez*, en sa faveur.

# LE JOURNAL DES SCAVANS

DU LUNDY 27<sup>e</sup> NOVEMBRE, M. DCCII.

**INSTRUCTIONS GENERALES EN FORME DE CATECHISME**, où l'on explique en abrégé par l'Ecriture Sainte & par la Tradition, l'Histoire & les Dogmes de la Religion, la Morale Chretienne, les Sacremens, les Prieres, les Ceremonies & les Usages de l'Eglise; imprimées par ordre de Messire Charles Joachim Colbert, Evêque de Montpellier, à l'usage des Anciens & des Nouveaux Catholiques de son Diocese, & de tous ceux qui sont chargez de leur instruction; avec deux Catechismes abrezgez, à l'usage des Enfans. A Paris, chez Augustin Leguerrier, rue S. Jacques. 1702. in 4. pagg. 583. pour les Instructions generales, & 2 pagg. 76. pour les deux Catechismes abrezgez.

**C**E Livre contient trois Catechismes : L'un pour tous les fideles, où l'on explique toute la doctrine de l'Eglise : Le second, qui est l'Extrait & l'abregé du premier, est dressé pour les Enfans qui vont à l'Ecole ; & le troisieme encore plus court, est pour les petites Enfans. Ils sont tous trois composez dans le même ordre des matieres; mais elles sont traitées dans le grand avec beaucoup plus d'étendue. Il est divisé en trois parties. On explique dans la premiere le commencement & le progres de la Religion depuis la creation du monde jusqu'à la consommation de la vie éternelle. On enseigne dans la seconde, la vie que les

hommes doivent mener sur la terre pour parvenir à la vie éternelle : Et on explique dans la troisième les moyens dont ils se doivent servir pour mener sur la terre la vie qui les conduit au Ciel. On trouve dans la première l'explication du Synbole, & un corps de la doctrine de la Religion. La seconde, concerne la Morale. On y traite des vertus & des pechez, & on y explique les Commandemens de Dieu & de l'Eglise. Il est traité dans la troisième, de la Grace, des Sacremens, & de la Priere : Celle cy contient une explication de l'Oraison Dominicale, & un Traité sur les ceremonies de la Messe, où il y a bien des remarques curieuses & nouvelles. C'est le Catechisme le plus ample & le mieux digéré qui ait encore paru : Les matieres y sont traitées d'une maniere courte & serrée, & cependant intelligible & instructive. Les points qui demandent des explications & des preuves y sont éclaircis & appuyez par des Passages de l'Ecriture & des Peres. On a eu soin de distinguer la doctrine de l'Eglise & les vertez certaines, des opinions des Theolog. & des questions qui sont en dispute dans l'Ecole & entre les Sçavans : On n'y prend point de parti sur ces dernières, & on explique les premières d'une maniere nette & précise. Enfin on trouve dans cet Ouvrage une tres-grande pureté de doctrine & beaucoup de sagesse. C'est ce qui l'a fait adopter par Monseigneur de Montpellier pour l'usage de son Diocese, & approuver par Monseigneur le Cardinal de Noailles Archevêque de Paris ; & il n'y a point de Diocese où il ne puisse estre tres-utille aux Curez & aux Ecclesiastiques chargez du soin des Ames, pour instruire les fideles que la Providence de Dieu a confiez à leur conduite.

LETTRES SUR DIFFERENS SUJETS DE CONTROVERSE, dédiées à Monseigneur le Dauphin ; Par M. l'Abbé de Cordemoy. A Paris, chez Christophle Remy, rue S. Jacques. 1702. in 12. pagg. 192.

C E petit Livre contient quatre Lettres de controverse, & un Discours sur les Mariages des nouveaux Reünis. L'Auteur expose avec beaucoup de force & de netteté dans les Let-

très de controverse , les argumens generaux que les Catholiques ont coutume d'apporter contre les Protestans , comme l'autorité de l'Eglise , la Succession , la Mission , &c. Il y traite aussi quelques questions particulieres ; comme dans la premiere Lettre , celle de l'intention du Ministre dans l'administration des Sacremens ; sur laquelle il decide que l'Eglise a toujours crû qu'il « fuffit pour la validité des Sacremens , que le Ministre fassé se-  
ricieusement l'action exterieure qu'elle a coutume de faire en ces « occasions ; & que pour avoir l'intention de faire ce que fait l'E-  
glise , il fuffit d'agir d'une maniere libre & serieuse en qualité « de Ministre. Il soutient que le Concile de Trente ne demande point dans le Ministre des Sacremens , d'autre intention que celle-là ; & il declare nettement , que les Catholiques ne croient point qu'un Prêtre puisse à sa phantasie , consacrer tout le pain « qui se trouve dans un marché ; qu'il faut qu'il agisse comme « Ministre de l'Eglise , c'est à dire , qu'il observe ce qu'elle lui « prescrit ; qu'autrement il ne fera rien. Il reproche aux Luthé-  
riens dans la troisième Lettre , un Sermon de Luther prêché à Wittenberg au commencement de la Reforme , dans lequel ce Chef des Reformateurs declare à ses auditeurs , qu'il ne pouvoit pas se passer de femme ; mais en des termes que M. de Cordemoy trouve si infames , qu'on rougit , dit-il , même en les lisant. *Comme il n'est pas , dit Luther , en mon pouvoir de n'estre point homme , il n'est pas non plus en ma puissance de vivre sans femme ; & cela m'est plus necessaire , que de manger , de boire , & de satisfaire aux necessitez du corps.* Luther ajoute que si les femmes sont opiniâtres , il est à propos que le mari leur dise : *Si vous ne le voulez pas , une autre le voudra. Si la Maitresse ne veut pas venir , que la Servante approche.*

M. de Cordemoy défend la loy du Celibat dans la quatrième Lettre : Il y montre que le passage de S. Paul , où il est dit , qu'il faut que l'Evêque *soit mari d'une seule femme* , ne peut être opposé contre le celibat des Moines & des Clercs. Il tient l'Histoire de Paphnuce douloureuse. Il croit après S. Jerôme , que les Apôtres qui avoient des femmes , se sont abstenus de l'usage du mariage. En un mot , il répond en détail aux principales objections que les Ministres alleguent contre le celibat des Moines.

& des Prestres. Il reproche aux Lutheriens la permission donnée par leurs Chefs au Landgrave de Hesse, d'épouser une seconde femme du vivant de la premiere.

Il traite aussi en passant, de la distinction des Evêques & des Prêtres. Pour la prouver par l'Ecriture Sainte, il employe un passage de S. Paul qu'on n'a pas coutume d'alleguer communement sur cette question : C'est ce que dit cet Apôtre à Timothée, *de ne point reprendre le Presbre avec rudesse, & de ne recevoir d'accusation contre luy, que sur la deposition de deux ou trois témoins.* M. de Cordemoy infere de là, que l'Evêque pouvant reprendre & juger le Prestre, est son Supérieur.

La celebration des Mariages des nouveaux Retinis, ne donne pas peu d'embarras aux Ministres de l'Eglise. Comme il y en a plusieurs qui ne sont point convertis, ou qui ne le sont pas bien, ils aiment mieux vivre dans le concubinage avec celles qu'ils nomment leurs *Fiancées*, que de se soumettre à la discipline de l'Eglise, c'est à dire, renoncer à leurs erreurs sincerement, se confesser & communier. Doit-on exiger cela d'eux avant que de les marier ? doit-on se relâcher de la rigueur des loix pour éviter un plus grand scandale ? M. de Cordemoy rapporte là-dessus 4. manieres de se conduire. La premiere, de regarder ces Nouveaux-convertis, comme on faisoit avant la revocation de l'Edit de Nantes, lors qu'on marioit en quelques endroits des Catholiques avec des Huguenots sans les obliger à renoncer à leurs erreurs. La seconde, de benir leurs Nôces sans même les faire approcher du Tribunal de la Penitence, en exigeant d'eux seulement la promesse de vivre & de mourir Catholiques. La troisième, de les obliger du moins à se confesser, & les marier ensuite sans les communier. La quatrième, de suivre en les mariant les regles que l'Eglise veut qu'on observe envers les anciens Catholiques. M. de Cordemoy rejette la conduite des premiers, en faisant voir que les mariages des Catholiques avec les Heretiques sont défendus par les loix de l'Eglise & des Empereurs Chrétiens. Il croit que c'estoit un grand abus qui reugnoit en France lors que les Catholiques se marioient avec les Huguenots : Il pretend même qu'il est plus défendu aux Catholique

tholiques de contracter des mariages avec les Heretiques qu'avec les Payens , & se fonde non seulement sur ce que les Heretiques sont plus coupables que les Payens , mais encore sur cette raison : Le mariage du fidele avec l'infidele n'est pas un Sacrement , au moins du costé de l'infidele : mais avec l'Heretique , c'en est un veritable , & pour le Fidele , & pour l'Heretique , que le Baptême rend , malgré son erreur & son obstination , enfant de l'Eglise. Ainsi cette derniere espece de mariages ne se peut jamais permettre. M. de Cordemoy ne refuse pas si amplement la seconde ni la troisieme opinion ; mais il les rejette pour embrasser la derniere qu'il croit estre la seule qu'on doit pratiquer.

# LA RHETORIQUE OU L'ART DE PARLER, PAR LE

R. P. Bernard l'Amy , *Prefre de l'Oratoire. Quatrieme Edition, revue & augmentee.* A Paris , chez J. B. Cusson & P. Witte , rue S. Jacques. 1701. 1. vol. in 12. pagg. 441.

ON a souvent parlé de cet Ouvrage dans les Journaux de France & dans ceux des pays étrangers à l'occasion des différentes éditions qui en ont esté faites. Mais puisque l'Auteur , comme il l'assure dans sa Preface , l'a tout refondu , on peut le regarder comme un ouvrage nouveau. Son dessein n'a pas esté de donner seulement une Rhetorique , c'est à dire , ( comme on prend ordinairement ce mot ) des preceptes pour composer des discours Oratoires , il a voulu comprendre tout ce qui peut appartenir à l'Art de parler , dans quelque occasion , & sur quelque sujet ou matiere qu'on ait besoin de parler ou d'écrire. Il donne des connoissances generales de la maniere dont les hommes peuvent expliquer leurs pensées ; & en découvrant le fondement de toutes les Langues , il fait des reflexions qui donnent de la facilité pour les apprendre , pour les parler , & pour les écrire. C'est le sujet de son premier Livre , qui est veritablement une Grammaire raisonnée & universelle. Il y explique comment se forme la parole , & comment les hommes s'en peuvent servir pour marquer les idées de leur esprit , & les mouvemens & affections de leur volonté. Ils le peuvent en différentes ma-

nieres , non seulement en choisissant différens sons , mais en se servant de différentes constructions & arrangemens ; ce qui fait la différence des Langues , & qu'elles ont chacune leur genie particulier. C'est ce que l'Auteur fait remarquer ; & il n'y a rien de considerable dans les Grammaires dont il ne donne la raison.

Dans le second Livre , l'Auteur parle des Tropes & des Figures , & fait voir quelle est leur force, quelle en est la cause & quel est leur usage. Il montre que c'est la nature qui nous porte à les employer lors que nous voulons marquer quelque idée forte & extraordinaire , & que nous parlons dans l'agitation de quelque grand mouvement. Le P. l'Amy a enrichi cette nouvelle Edition d'un grand nombre de beaux exemples , qu'il a choisis dans nos meilleurs Auteurs.

Le troisiéme Livre, regarde uniquement la parole entant qu'elle est composée de sons. Ainsi on y explique encore avec plus de soin comme se forme la parole en general, & en particulier le son de chaque lettre. L'Auteur fait remarquer l'admirable structure des organes de la voix , avec lesquels on fait sans peine & avec plaisir pour celui qui parle & pour celui qui entend parler , ce que ne feroit pas une Orgue de plusieurs millions de tuyaux & de machines. Ces reflexions ne sont pas seulement curieuses , elles sont nécessaires : On ne peut rendre raison de tant d'anomalies & d'irregularitez dans les Langues , où l'on s'est le plus étudié à la douceur de la prononciation, qu'en découvrant la maniere de prononcer les lettres , & ce qui peut contribuer à les faire prononcer plus aisément. Le P. l'Amy pretend qu'on ne peut douter de l'utilité de ces reflexions ; puis qu'elles donnent, selon luy , le moyen de faire parler les muets , c'est à dire , de leur faire prononcer le son de chaque lettre. Ce qui se conçoit tres-aisément ; car puisque les muets qui ont une langue libre ne le sont que parce qu'ils ne peuvent pas apprendre le son de chaque lettre en l'entendant , on le leur peut apprendre en leur faisant voir à l'œil comment ce son se forme , & en leur faisant imiter la disposition des organes , avec laquelle nous modifions & nous articulons la voix qui sort des poulmons. Le P. l'Amy allegue des exemples du succes



de cette methode. Il explique dans ce même Livre l'origine de la Poësie dans toutes les Langues : ce qui en fait la difference ; & quelles sont les causes naturelles du plaisir que donne l'harmonie des vers , & les fondemens des differentes regles de leur structure.

Dans le quatrième Livre , l'Auteur parle des differens styles. Il distingue les caracteres qui conviennent à chaque matiere ; il donne des avis importans pour la distribution des ornemens pour écrire avec politesse & avec sagesse. Le dernier Livre , qui est le cinquième , contient proprement ce qu'on appelle Rhetorique. On y parle de l'*Invention* , ou des lieux communs & particuliers d'où l'on peut tirer ce que l'on doit dire sur chaque sujet. De la *Disposition* ou de la maniere de disposer ce que l'on a trouvé. De l'*Elocution* , de laquelle on ne dit que peu de chose dans ce cinquième Livre , parce qu'on en a parlé dans les quatre Livres precedens. En un mot l'Auteur n'oublie aucune partie de la Rhetorique. Il parle de toutes les parties d'un discours , de l'*Exorde* , de la *Proposition* , de la *Prononciation* &c. Il explique tout ce qui se trouve dans les Rhetoriques ordinaires : Mais il fait plusieurs reflexions importantes qu'en ne trouve pas ailleurs.

Tout l'ouvrage est d'un style net & concis , tel qu'il convient à ceux qui donnent des préceptes : mais ce qu'il a de particulier , c'est qu'on s'apperçoit bien-tost par les reflexions que le P. l'Amy fait sur l'Eloquence , qu'il est encore plus grand Philosophe que parfait Orateur.

LES ORIGINES DE LA VILLE DE CAEN , ET DES  
*Lieux circonvoisins.* A Rouën , chez Maurry. Et se trouve  
à Paris chez Jean Boudot , rue saint Jacques. 1702. in 8.  
pagg. 652.

**Q**Uoy que la recherche des Origines des Villes soit un travail tres penible , il s'est trouvé dans tous les temps de sçavans hommes qui s'y sont appliquez avec soin , & qui en s'y appliquant , ont rendu des services considerables à leur Patrie. Caton le Censeur , Varron , Pomponius Atticus , pour ne par-

ler icy que des Romains , avoient employé leur loisir à débrouiller les antiquitez de leur Ville & de leur Nation. Un tres grand nombre d'autres ont suivi ces exemples , de maniere qu'il y a peu de villes, même entre les moins considerables, dont on ne trouve aujourd'huy des histoires particulieres. Ces Histoires à la verité ne sont pas toutes écrites avec la même exactitude : quelques Auteurs croyant relever la gloire de leur Nation , en ont placé l'origine jusques dans les temps fabuleux , & ont voulu faire croire à la posterité , que les villes , dont ils décrivoient les antiquitez , avoient esté fondées par des Pheniciens, des Troyens, ou des Grecs. Le sçavant M. Huet , ancien Evêque d'Avranches , à qui le public est redevable de l'ouvrage dont nous parlons icy , est bien éloigné de ce defect. Quoy qu'il soit penetré d'une tendre affection pour la ville de Caën , sa chere patrie, il ne sçauroit souffrir qu'on en releve l'éclat aux dépens de la verité. C'est pour cela qu'il se mocque de ceux qui font venir le nom de *Cadomus* de celui de *Cadmus*, comme si ce Prince Phenicien en cherchant sa Sœur par le monde , eût jetté les fondemens de la ville de Caën. L'opinion de ceux qui font venir ce nom de *Caij domus* , comme si Jules Cesar, ou un Maître d'hôtel du Roy Artus nommé Cajus, avoit fondé cette ville, ne luy paroist pas plus vraisemblable. L'ancien nom de la ville de Caën estoit *Cathem* ou *Cathom* , dont on a fait dans la suite celui de *Cadom*. *Cathom* en Saxon ou Allemand signifie demeure à tenir Conseil, ainsi ce lieu pouvoit estre celui où les Seigneurs de cette contrée , & les Magistrats s'assembloient pour le gouvernement du Pays. Voilà ce que M. d'Avranches trouve de plus vraisemblable sur l'Etimologie du nom de Caën. Quant à ce qui regarde l'antiquité de cette Ville , il pretend que *l'O'linga Saxonia* dont il est fait mention dans les Capitulaires de Charles le Chauve, n'est point le pays de Caën, mais celui qui est entre les revieres d'Orne & de Dive du costé de la mer. Il ne se trouve aucun vestige de la ville de Caën dans les Historiens Romains. Vers le sixième siecle, les Saxons occuperent presque toute la Coste Septentrionale des Gaules, d'où elle prit le nom de *Littus Saxonicum* ; & les Normans y estant venus vers le commencement du dixième, ils firent ce qu'avoient déjà fait

les

les Saxons, & donnerent des noms Teutoniques à plusieurs lieux de cette contrée. Cependant les Historiens qui ont parlé des incursions des Saxons, ne disent rien de la ville de Caën, & ce n'est que sous les premiers Ducs de Normandie qu'on commence à en entendre parler. Il est vray qu'elle paroît d'abord comme une Ville considerable. L'ancienne Chronique de Normandie en parlant de ce qui se passa à Rotien entre Louis d'Outre-mer Roy de France, & Richard premier Duc de Normandie en l'année 942. met Caën au nombre des bonnes Villes de la Province : d'où il semble qu'on peut conclure, que si Caën est l'ouvrage des Normands, il faut qu'il ait esté fondé dans l'espace des trente années qui se sont écoulées depuis 912. qui fut le temps de l'établissement de Raoul, jusques en 942. A moins qu'on n'aime mieux en faire remonter la premiere origine jusques au temps des Saxons, ou peut-estre encore plus loin. M. d'Avranches se declare icy contre le sentiment de ceux qui croient que le village de Vieux qui est dans le voisinage de Caën, a esté autrefois une ville considerable, des ruines de laquelle la ville de Caën auroit pû estre bastie. Ils se fondent sur un passage de Pline qui parle des *Viducasses*, & sur une Inscription trouvée à Torigny, où on lit *Civitas Viducassium*, & qu'on pretend estre gravée sur du marbre qui se trouve à Vieux, & avoir esté transportée de là à Torigny. Il repond que le *Civitas* de l'Inscription signifie là, comme en cent autres endroits, un peuple & non une Ville. Il est vray que *Civitas* signifie un Peuple, mais il semble vray aussi qu'il marque ordinairement une Ville, ou un *Chef-lieu* dans lequel se faisoient les assemblées du Peuple. C'est à ceux qui ont avancé cette opinion à chercher des preuves pour la faire valoir.

Après avoir parlé de l'origine de la ville de Caën, M. d'Avranches fait voir dans la suite comment elle s'est augmentée, & les changemens qui y sont arrivez, par le partage de la riviere d'Orne pour former l'Isle de S. Jean, & par le canal de la riviere d'Odon : ensuite il parle du Chateau, dont il croit que Guillaume le bastart a jetté les fondemens. Il attribue à Henry I. Roy d'Angleterre, la construction de la Tour qu'on appelle *le Donjon* : les autres tours, les murs de la ville, les ramparts, le

reste des fortifications & les portes, ont esté faites & changées en différens temps & en différentes occasions. Nous serions trop longs si nous voulions entrer dans le détail de toutes les choses dont M. d'Avranches parle dans cet ouvrage : les ruës & les places de la ville y sont décrites avec un grand soin, & il recherche avec la dernière exactitude leurs véritables noms, & les raisons des changemens qui y sont arrivez. Il n'oublie pas de parler des principales maisons, des foires, des marchez, des armoiries de la ville, des juridictions, de la Compagnie du Papeguay, des Academies, des Abbayes & de leurs fondations, de l'antiquité & du nombre des Paroisses, des Communautéz Ecclesiastiques seculieres, & regulieres, des Hôpitaux, de l'Hostel-Dieu, des Chapelles, des Colleges & de l'Université, dont la premiere Fondation fut faite par Henry VI. Roy d'Angleterre en 1431. & la seconde par Charles VII. Roy de France en 1452. Après cela M. d'Avranches parle en trois Chapitres, de l'origine des noms de plusieurs lieux de la ville de Caën, & de la Province de Normandie, tirez de la Langue Saxone, de l'ancien Gaulois, ou du La in. Il finit par un Catalogue de ceux de la ville de Caën qui se sont rendus Illustres dans l'Eglise & dans les Lettres. Tout l'ouvrage est rempli d'une grande érudition : mais il faut avouer que les lecteurs qui se trouvent éloignez de Caën, n'y prendront par le mesme plaisir que les Habitans de cette ville ; qui pourront considerer les lieux en mesme temps qu'ils en liront les descriptions. Si le Libraire qui a esté chargé de l'édition avoit eu le soin de faire dresser une Carte Topographique du pays, & quelques Plans des principaux endroits de la Ville, l'ouvrage en seroit beaucoup plus parfait. Il faut esperer qu'on remediera à ce defaut dans une seconde Edition.

ANTONII PACCHIONI REGIENSIS, PHILOSOPHI

& Medici de Duræ Meningis fabrica & usu, Disquisitio Anatomica. Romæ. 1701. C'est à dire, *Recherche Anatomique touchant la Structure & l'usage de la Dure-Mere. Par Antoine Pacchioni. A Rome. 1701. vol. 12. pp. 139.*

**L'**Auteur de ce Traité décrit avec une grande exactitude toute la Structure de la Dure-Mere, & fait voir en-

suïte l'etreur de ceux qui ont crû que cette membrane ne tenoit au crane que par les petits vaisseaux qui vont aux Sutures. Pour ce qui est de l'usage de la Dure-Mere, il pretend qu'elle est à l'égard des esprits contenus dans le cerveau, ce que le cœur est à l'égard de la masse du sang contenuë dans le reste du corps, c'est à dire, que par ses mouvemens de pression & de constriction, elle sert à pousser les esprits dans les nerfs, comme le cœur sert à pousser le sang dans les arteres, ce qu'elle fait, dit-il, aidée du mouvement successif & peristaltique des fibres qui sont répandues dans la moëlle de l'épine.

L'Auteur rapporte plusieurs experiences qu'il a faites sur des animaux vivans, lesquelles montrent, plus que toutes les conjectures, les veritables usages de la Dure-Mere. Au mois de May en 1700. il perça à un chien, le dessus de la teste vers le costé gauche. Après avoir decouvert la Dure-Mere sans l'endommager, il toucha avec un pinceau trempé dans de l'esprit de nitre ce qui paroissoit de cette membrane. Le chien jetta de grands cris jusqu'à ce qu'enfin la Dure-Mere plusieurs fois retouchée, avec le même pinceau, tantost trempé dans de l'esprit de soufre, & tantôt dans de l'esprit de vitriol, perdit tout sentiment, & laissa tomber le chien dans un sommeil profond, qui peu après fut suivi d'un tremblement extraordinaire. Le pinceau qui touchoit la Dure-Mere ayant esté ensuite osté, & l'endroit qu'on avoit decouvert estant bien lavé, le chien revint de son assoupissement, & ne parut avoir aucun mal. Le pinceau fut remis & osté diverses fois, & les mêmes alternatives d'assoupissement & de réveil arriverent comme auparavant. Enfin le même pinceau laissé sur la Dure-Mere l'espace de trente six heures, causa au chien les accidens suivans : Les deux pieds gauches devinrent froids & perdirent leur mouvement : les droits conserverent leur chaleur, mais furent attaquez de convulsions, les machoires se remplirent d'écume, les yeux demi ouverts se tournerent, le sentiment se perdit, la respiration s'embarassa, & peu d'heures après la mort suivit tous ces symptomes. Notre Auteur ouvrit alors le crane du chien ; il trouva la Dure-Mere livide & gangrenée à l'endroit du trepan, la Pie mere en son état naturel, si ce n'est qu'elle embrassoit le cerveau plus étroitement

qu'elle ne l'embrasle d'ordinaire ; ce qui se remarquoit par des inegalitez & des éminences considerables. Il coupa le cerveau en longueur , & les deux ventricules superieurs se trouverent pleins d'eau , les autres ventricules & le cervelet sans alteration.

On voit par cette remarque combien de maladies les accidens qui arrivent à la Dure-Mere sont capables de causer. On y voit en mesme-temps le rapport que les parties droites & les parties gauches du corps , ont avec le costé droit & le costé gauche de cette membrane. Notre Auteur rapporte plusieurs autres experiences considerables qu'il n'est pas possible d'exposer icy , & qui font toutes voir que la dissection des animaux vivans est un des meilleurs moyens dont on se puisse servir pour s'instruire de ce qui se passe dans le corps humain.

#### SERMONS SUR TOUS LES MYSTERES DE NOTRE

*Seigneur , Preschez & dediez à S. A. R. Madame la Duchesse Douairiere de Savoye. Par D. F. le Tellier de Bellefons, Religieux Benedictin, Docteur, Professeur en Theologie, & Chevalier de l'Ordre Militaire de la Croix. A Bruxelles, chez François Foppens. 1702. in 12. pagg. 469.*

**I**L seroit à souhaiter que dans le grand nombre de Sermons que l'on donne tous les jours au public, on ne fît choix que de ceux des plus excellens Predicateurs, dont les discours peuvent servir de modele & d'instruction. Si tous les plus mediocres Predicateurs s'avisent de faire imprimer leurs Sermons, ce seroit un moyen infailible de charger le public d'un grand nombre de mauvais Livres. C'est pour cette raison que l'on avoit fait tres-sagement d'empêcher que les Sermons de M. le Tellier de Bellefons ne fussent imprimés à Paris ; & s'il eût été bien conseillé, il se seroit abstenu pour son honneur, pour l'utilité du public, & peut-estre pour le profit de son Libraire, de les faire imprimer à Bruxelles. Ils ne sont point certainement du goût de notre temps, où l'on aime autant la delicatessé du style, que la justessé & la solidité des pensées. L'Auteur au lieu de l'éloquence naturelle qui regne à présent dans la Chaire, a suivi la methode des anciens Predicateurs, dont le style sient plus de la Declamation, que de la veritable éloquence,

&

& qui n'ont point fait de difficulté de se servir d'autoritez & d'exemples prophanes. On peut juger de son style & de son caractère par ces deux endroits d'un Sermon sur l'Ascension de Notre-Seigneur prêché à Chantilly en présence de M. le Prince, de Madame la Princesse & de Mesdemoiselles de Condé & d'Enguien. Le sujet étoit beau, & la présence de personnes si Illustres convioit le Predicateur à faire de son mieux. Voicy son Exorde. Tout ce qu'on peut posséder par le droit naturel & par acquisition appartient au Fils de Dieu, puis qu'il est le « Souverain Maître de toutes choses, & qu'il ne regne pas moins « sur les abîmes du neant, que sur les creatures qui en sont sorties. Cependant comme il n'y a point de lieu plus conforme « à sa gloire que le Paradis ; cet heureux séjour est sa véritable « demeure. Vous sçavez, Messieurs, qu'il en étoit sorti dans « le sens que l'Eglise l'explique, lors que sans quitter le sein de « son Pere, il s'abaissa dans celui d'une Vierge ; mais heureusement pour luy & pour nous, ce Soleil éternel retourne « aujourd'huy dans son propre lieu, en remontant dans le Ciel « des Bienheureux, mais avec tant de Majesté, de gloire, & « de magnificence, que le seul souvenir d'un si Auguste triomphe ne peut que flatter agréablement l'esprit & le cœur de « V. A. S. Pour montrer dans le corps du discours combien l'Ascension de Jesus-Ch. est admirable, & que la Fable & l'Histoire Sainte même n'ont pû nous montrer qu'une ombre de cette Ascension miraculeuse ; Qu'on se souviennne, dit-il, de la fiction « des anciens Idolâtres, qui se sont imaginez un Ichar élevé « dans les airs avec des aîles de cire, & qui s'étant fondus aux « approches du Soleil, luy firent faire une chute violente ; de « quelle utilité nous sera ce souvenir fabuleux, si nous n'envi- « sageons pas cette fiction comme une condamnation de notre orgueil & de notre impuissance ? Je sçay que tout Rome fut surpris à la veuë de Simon le Magicien dans les airs, mais cet étonnement cessa bien-tost ; car en voyant tomber ce malheureux, on ne douta plus que son élévation n'avoit esté qu'un pur effet de l'enchantement. Saint Helie ne paroist plus sur la terre, c'est parce que Dieu l'a caché à nos yeux, en le faisant enlever dans un chariot de feu. Enoch a eu le même sort «

depuis que le bras du Tout-Puissant l'a retiré pour un temps, & de la compagnie des hommes. J'avoué que le Prophete Abacuc passa en un moment de la Judée en Babylone auprès du Prophete Dan el , mais un Ange l'y porta , & le rapporta au même endroit qu'il l'avoit trouvé , en le prenant par un de ses cheveux. Il n'y a donc que vous , mon adorable Sauveur , qui ayez pu aller de vous-même vous asseoir sur le premier Trône de l'éternité. Ha ! puis qu'en ce bienheureux jour votre pouvoir infini triomphe dans l'air avec autant de gloire qu'il avoit triomphé sur tous les autres éléments, ne faites vous pas à votre Tout-Puissance une publique & parfaite réparation pour toutes les injures qu'elle avoit reçues au temps de votre passion ? Si l'on veut des traits de l'érudition de cet Auteur , on peut consulter le Sermon de la Trinité , où il fait le denombrement des Philosophes Payens qui ont eu des conjectures legeres de la Trinité. Commencez , dit-il , à juger , Messieurs , de ce que je dis par la Lettre que Dydimé Roy des Brachmanes écrivit à Alexandre le Grand , & dans laquelle il assuroit qu'il croyoit avec ses sujets , que Dieu est un Verbe ou une Pensée & un pur Esprit ; que par ce Verbe il a créé le monde ; que par cet Esprit il le vivifie & le fait subsister. Nous apprenons d'un celebre Auteur , que les Assyriens reveroient une unité qu'ils nommoient Paternelle, & dans cette Paternité une profondeur immense & infinie , dans laquelle ils assuroient que trois Personnes associées se reposent éternellement. Les Philosophes de Perse , n'ont ils pas dit avec Zoroastre , que l'unité s'est multipliée par deux productions , que deux choses résistent en elle , & que les émanations spirituelles y brillent avec éclat. Le sçavant Cardinal Cuza fait dire aux disciples de Pythagore ; Il faut adorer une Unité dans trois , dans laquelle l'union , l'égalité & l'uniformité se rencontrent : Le même Auteur assure que conformément à cette doctrine , les Sissoniens ont adoré la même Unité que les Pythagoriens adoroient. Senèque voulant donner à sa mere quelque consolation dans les adversitez de cette vie ; il luy dit , en parlant au nom des Stoïciens , que toutes nos afflictions sont ordonnées par celui qui a créé l'Univers , soit qu'on le prenne pour une Puif-



France Souveraine, ou pour une raison intellectuelle, ou enfin, « pour un Esprit divin, dont la présence est également répandue « dans toutes les parties du monde. Et comme si Platon avoit « mieux pénétré que tous les autres Philosophes, le Myſtere de « la Trinité ; il ſemble avoir voulu luy dédier le Livre des Loix « qu'il a compoſé, en commençant d'invoquer par trois fois le « S. Nom de Dieu. Numius n'a-t-il pas fait un Traité des trois « Principes : Porcin un Livre des trois Hypoſtaſes : Perphyre un « des trois Rois : & Procle un autre des trois intelligences qu'il « aſſûre eſtre renfermées dans un même ſein, qui eſt celuy de la « divinité..... J'ay appris des anciens que les Peuples d'Egypte « avoient élevé des Pyramides quarrées, dont les unes ſe termi- « noient en pointe, & les autres par trois teſtes, comme s'ils « euſſent voulu repreſenter l'unité de l'Eſſence incréée dans une « Trinité de Perſonnes. En eſſet, on ſaluoit ces Pyramides avec « un culte Religieux ; & quiconque les profanoit, étoit regar- « dé comme un ſacrilege qu'on condannoit à mourir : C'eſt « pourquoy les Egyptiens appelloient Dieu Trimegiſte, qui ſigni- « fie avoir trois formes, & leur Idole nommée Serapis, avoit « rendu cet oracle ; Dieu eſt dès le commencement de même « que le Verbe & le S. Eſprit qui eſt commun aux deux autres.

On trouvera de pareilles remarques ſur les Indiens, les Ger-  
mains, les Argives, & quelques autres Peuples.

FR. LEONARDI VAN ROY, AUGUSTINIANI

Antuerpienſis, Theologia Moralis in quatuor Partes diviſa,  
&c. Antuerpia, &c. C'eſt à dire, *Theologie Morale de Leo-  
nard Van Roy Auguſtin d'Anvers, diviſée en quatre Par-  
ties.* A Anvers, & ſe vend à Paris, chez Louis Coignard,  
& Guillaume Vandive, rue S. Jacques. 1702. in 12. Part. I.  
pagg. 427. Part. II. pagg. 398. Part. III. pagg. 435. Part. IV.  
Tom. I. pagg. 405. Part. IV. Tom. 2. pagg. 494.

Cette Theologie Morale paroît après le decez de l'Au-  
teur qui a eſté enlevé par une mort prématurée. Il Pa-  
voit enſignée & dictée dans les Ecoles d'Anvers où il Pro-

faisoit la Theologie. Elle est divisée en quatre parties. Il est traité dans la premiere, des Actes humains & des choses qui y ont rapport, sçavoir la conscience, les pechez & les Loix : Dans la seconde, de la Foy, de l'Esperance & de Charité : Dans la troisieme, du Droit, de la Justice & des Contrats. La quatrième est divisée en deux Tomes : Le premier contient outre les Traitez des Sacremens en general, & des trois premiers Sacremens en particulier, un Traité de la Grace. Il est partié dans le second des quatre derniers Sacremens.

Les bornes du Journal ne nous permettent pas de rapporter en détail les questions traitées dans cet Ouvrage. Tout ce que nous pouvons faire est d'en donner une idée generale. L'Auteur propose dans le titre, les questions en termes clairs & precis ; il les resout par des conclusions nettes & intelligibles. Il en donne ensuite les preuves fondées sur la raison, sur l'autorité de l'Ecriture Sainte & sur les témoignages des Peres & des Theologiens, particulièrement sur ceux de S. Augustin & de S. Thomas, qui sont ses deux Maîtres. Il se propose enfin les objections, & y répond en peu de mots, il a sçu allier la brieveté & la clarté.

Au reste, il prend par tout le party le plus seur, & le plus conforme à la Loy. Il est ennemi de la probabilité & du relâchement, il est fort Augustinien sur la Grace. Il ne traite pas seulement des questions de Pratique, mais aussi celles qui concernent le Dogme, particulièrement dans les Traitez des Sacremens ; mais il n'est pas fort profond sur ces matieres, & suit souvent des opinions dont les plus habiles Theologiens sont revenus à present,

A P A R I S,

Chez JEAN CUSSON, rue saint Jacques, à l'Image  
Saint Jean-Baptiste. 1702. *Avec Privilege du Roy.*

# LE JOURNAL DES SCAVANS

Du LUNDY 4. DECEMBRE, M. DCCII.

## EDMUNDI RICHERII DOCTORIS THEOLOGI

Pariensis Libellus de Ecclesiastica & Politica Potestate : Nec non ejusdem Libelli per eundem Richerium Demonstratio. Nova Editio aucta ejusdem Libelli defensione nunc primum typis edita ex Manuscripto ejusdem Authoris , in duos Tomos divisa , cum aliis quibusdam Opusculis. Coloniae , &c. M. DCCI. C'est à dire , *Livre de la Puissance Ecclesiastique & Politique , & Demonstration de ce Livre. Par Edmond Richer , Docteur de la Faculté de Theologie de Paris. Nouvelle Edition , augmentée de la défense de ce Livre imprimée pour la premiere fois sur le Manuscrit de cet Auteur , divisée en deux Tomes , avec quelques autres Opuscules. A Cologne. 1701. in 4. Tom. I. pagg. 603. Tom. II. pagg. 547.*

**L**E fameux Edmond Richer, Docteur de la Faculté de Theologie de Paris de la Maison & Société de Sorbonne , Grand Maître du College du Cardinal le Moine , élu Syndic de la Faculté de Theologie l'an 1608. fit paroître après la mort du Roy Henry IV. en 1611. un petit Livre intitulé , *De la Puissance Ecclesiastique & Politique* , où il prétendit exposer les anciens sentimens de la Faculté de Theologie de Paris , touchant l'autorité du Concile General. Ce Livre fit d'abord beaucoup de bruit

dans la Faculté de Theologie de Paris. Quelques Docteurs entreprirent de faire demettre Richer de son Syndicat, & de faire condamner son Livre par la Faculté. Le Parlement pour assoupir cette contestation, par Arrest du 1. Fevrier 1612. fit défenses à la Faculté de deliberer sur ce sujet, & enjoignit à Richer d'apporter au Greffe tous les exemplaires de son Livre. Le Cardinal du Perron Archevêque de Sens, fort irrité contre la publication de ce Livre, le défera à une Assemblée des Prelats de sa Province, qui se tenoit alors à Paris, & l'y fit censurer comme contenant plusieurs propositions & allegations fausses, erronées, scandaleuses, schismatiques & heretiques. Richer en interjeta appel comme d'abus, & voulut le relever au Parlement & au Conseil du Roy : mais ni l'un ni l'autre ne voulurent le recevoir appellant. Les Evêques de la Province d'Aix censurerent aussi le Livre de Richer le 24. May 1612. On vit aussi-tost une foule d'Ecrivains se mettre sur les rangs pour combattre l'Ouvrage de Richer. Le premier qui écrivit contre luy, fut Pierre Pelletier, nouveau converti, qui étoit de la Cour du Cardinal du Perron. Claude Durand disciple du Docteur du Val le suivit bien-tost, & fut luy-même suivi d'un nommé Beaujeu. Tous ces Auteurs écrivirent en François contre l'ouvrage Latin de Richer. Le Pere Jacques Sirmond Jesuite, à qui Richer fait la justice de donner la qualité d'habile homme, fit un écrit sous un nom emprunté, intitulé, *Jacobi Cosmæ Fabricii Notæ Stigmatice ad Magistrum triginta Paginarum*, designant par là le Livre de Richer qui n'avoit alors que trente pages. On dit que l'Avocat Gaultier eut aussi part à cet Ouvrage, qui parut à la Foire de Francfort l'an 1612. Le P. Sirmond ne fut pas le seul qui se masqua pour attaquer Richer ; Boucher le fameux ligueur, retiré pour lors à Tournay, se déguisa aussi sous les noms de *Paul Gimont*, & de *Pompée Ribemont* dans des Libelles François qu'il publia contre Richer. Les Jesuites Eudemon Jean, & Jean Gaultier attaquèrent encore le Livre de Richer. Enfin André du Val Docteur de Sorbonne, assez connu par son attachement à la Cour de Rome, se signala par dessus les autres dans cette lice, en faisant un Livre sous ce Titre, *Elenchus pro supremâ Romani Pontificis in Ecclesiam autorita-*

*de, vel de suprema Romani Pontificis in Ecclesiam Potestate.*

Richer, pour défendre son Traité contre du Val, donna les preuves des Propositions qu'il y avoit avancées, qui ont esté imprimées avec le Texte en 1622. Il composa aussi une longue défense pour refuter les écrits qui avoient paru contre luy. C'est cet Ouvrage qui fait la principale partie du gros volume dont nous parlons. Il est divisé en cinq Livres. Il refute dans le premier les argumens & les accusations avancées contre luy. Il prouve dans le second, les principes établis dans les deux premiers Chapitres de son Livre. Il refute dans le troisième, les Argumens de Caietan, de Bellarmin & des autres Theologiens Ultramontains pour la Monarchie absolüe & infaillible du Pape. Le quatrième & le cinquième contiennent les preuves des autres Chapitres suivans, & une Réponse à toutes les objections de du Val.

Avant que d'entrer en matiere, après avoir parlé des écrits faits contre luy ; il remarque que ce n'étoit point son Livre qui avoit causé de la division dans la Faculté, mais qu'elle y avoit été semée aussi-tôt après la mort du Roy Henry le Grand par quelques Docteurs qui avoient pris le temps de la Minorité du Roy pour introduire une nouvelle doctrine dans le Royaume. Il montre que non seulement l'Ecole de Paris, mais aussi toute l'Eglise Gallicane avoit tenu jusqu'alors comme une vérité constante, que le Concile General est au dessus du Pape : que Pierre Plaoul Docteur, Proviseur de Sorbonne, & Evêque de Senlis avoit soutenu cette Doctrine au nom de l'Université, dont il étoit député au Concile de Pise de l'an 1407. aussi bien que Gerson Ambassadeur du Roy, de l'Eglise Gallicane & de l'Université, dans le Concile de Constance, & Pierre de Courcelles député de l'Université dans l'Assemblée de Bourges : Que l'Université & la Faculté de Theologie de Paris s'étoient déclarées plusieurs fois pour cette Doctrine dans leurs Lettres & dans leurs Decrets : Qu'Almain Major & les autres celebres Docteurs de la Faculté de Theologie de Paris l'avoient enseignée. Que même les Etrangers & ceux qui n'étoient pas de cet avis, convenoient que c'étoit la doctrine des Theologiens de Paris.

Richer répond ensuite aux raisons de Politique que le Cardinal du Perron avoit employées pour rendre sa doctrine & sa personne odieuse. Ce Cardinal luy objectoit que les argumens qu'il alleguoit pour établir le gouvernement Aristocratique de l'Eglise, pouvoient estre aussi employez en la Monarchie temporelle. Richer répond que l'on ne peut tirer aucune conséquence de l'un à l'autre, parce que la Puissance politique est de sa nature absolue ; au lieu que la Puissance Ecclesiastique qui gouverne les cœurs & les consciences par des Actes hierarchiques, ne peut pas user de force extérieure ni de contrainte. Ce Cardinal avoit aussi mis la Sorbonne en jeu, en luy reprochant la condamnation de la Pucelle d'Orléans, & le Decret contre Henry III. Richer fait voir, qu'on ne doit point juger de la disposition de ce corps par ces temps de troubles & de guerres, où la liberté étoit opprimée par la violence & par les factions ; & remarque que quand ce corps a esté libre, il a toujours vengé les droits du Roy, soutenu les libertez de l'Eglise Gallicane, & procuré le bien de l'Estat. Il ajoute encore que les anciens Docteurs étoient du temps d'Henry III. tres éloignez des sentimens du Decret fait contre ce Prince par quelques Docteurs factieux qui avoient entraîné de jeunes gens sans experience. Il soutient que la doctrine qu'il a établie dans son Livre, ne favorise ny le schisme, ny l'herésie ; que c'est celle de Gerson & du Concile de Constance, & qu'elle ne se doit pas seulement appliquer au temps du schisme des Papes.

Il se défend ensuite contre Boucher sur l'appellation comme d'abus, qu'il avoit interjetée de la Sentence des Prelats de la Province de Sens. Il soutient que les Magistrats Civils ont droit de maintenir les Loix Ecclesiastiques quand elles sont violées, de juger des questions Ecclesiastiques, qui consistent en fait, & de protéger les Ecclesiastiques qui sont opprimés, & calomniez. Il tient que l'Assemblée des Prelats de Sens, n'est pas un Synode, parce qu'elle s'est faite pour des comptes particuliers sans l'autorité du Roy, & sans y appeller le Clergé de la Province.

Les autres Livres de la défense de Richer sont entierement Dogmatiques. Il y prouve ses principes, & refute ses Adversaires

saïres par des Passages de l'Ecriture , par une infinité de témoignages des Peres & des Docteurs , par les Decrets des Conciles , par des exemples tirez de l'Histoire Ecclesiastique , par la pratique de l'Eglise , & par des raisonnemens fondez sur ces autoritez.

Quoy qu'il y ait beaucoup d'erudition & de solidité dans tous les Ouvrages de Richer , il faut avouer qu'il y en a plus dans celui-cy que dans les autres. Il est outre cela écrit avec beaucoup de methode ; Il y prouve ses principes avec étendue , & répond exactement aux objections de ses adversaires.

On a mis à la fin de ce Recueil des Notes sur la Censure de la Faculté de Theologie de Paris , contre les Livres de la Republique Ecclesiastique d'*Antonius de Dominis*. On sçait qu'elles sont de Richer. Elles ont esté imprimées à Londres dès l'année 1617. & réimprimées depuis quelques années. On voit par ces Notes , que quoy qu'il n'approuvât pas la doctrine d'*Antonius de Dominis* , il n'étoit pas sur bien des Articles de l'avis des Censeurs.

#### REGLEMENT SUR LE PARTAGE DES MANSES ;

*le nombre des Religieux , les Charges Claustrales qui doivent estre acquittées par les Religieux , & qui condamne les Religieux au payement des dons gratuits , rentes nouvelles , & subventions extraordinaires du Clergé , imposées sur les Manses conventuelles , par Arrest de la Cour du Parlement , rendu entre M. l'Evesque de Soissons , Abbé du Gard , & les Religieux de la mesme Abbaye , Diocese d'Amiens. A Paris , chez Thomas Moëtte , rue de la Bouclerie. 1702. in 4. pagg. 26.*

**L**Es Religieux de Notre-Dame du Gard , Ordre de Cîteaux , au Diocèse d'Amiens , avoient formé une premiere demande en partage contre M. le Prince Philippe de Savoye leur Abbé Commandataire : Ils la renouvelletent après son deceds arrivé le 4. Octobre 1693. contre M. l'Evêque de Soissons , qui a succédé à cette Abbaye. Les assignations données au Grand Conseil , ayant esté renvoyées par Arrest du Con-

seil Privé du 30. Avril 1698. aux Requestes de l'Hôtel, il intervint Sentence contradictoire au rapport de M. Camus de Pontcarré la 4. Aoust 1699. qui a ordonné le Partage en la maniere accoutumée.

Appel par M. l'Evêque de Soissons. Ce Procez conclu en la premiere Chambre des Enquestes, & distribué à M. de Vienne. On proposoit deux moyens de la part de l'appellant; le premier, qu'il y avoit un ancien partage, en vertu duquel les Religieux étoient en possession de plusieurs terres, prés, bois, moulins, dîmes & autres Domaines, dont il demandoit qu'ils eussent à représenter les Titres. Le second est qu'il y avoit eu une transaction passée entre M. le Prince Philippe de Savoye & les Religieux le 17. May 1678. homologuée par Arrest de la Cour du 7. Mars 1679. & confirmée par autre Arrest du 16. Fevrier 1693. dont M. l'Evêque de Soissons demandoit l'exécution, & sur ce fondement il soustenoit les Religieux non recevables à demander un nouveau partage.

A quoy les Religieux répondoient premierement, que depuis que l'Abbaye du Gard étoit en Commande, ils n'avoient esté que simples Pensionnaires, & que les bois, prez & dîmes dont ils jouissoient d'environ 1600. livres par an, faisoient partie de leur pension. En second lieu, que la transaction passée avec M. le Prince Philippe de Savoye, ne contenoit qu'un supplement de 1000. livres de sa part aux anciennes pensions & prestations des Religieux, & une renonciation de la part des Religieux à demander aucun partage, tant qu'il seroit Abbé du Gard; mais qu'ils n'étoient point exclus de demander partage au futur successeur.

M. L'Evêque de Soissons Abbé du Gard ne pouvant refuser le partage à ses Religieux, comme étant de droit, & voulant éviter les frais de celui qui le feroit de rigueur en justice, fit dresser par ses Fermiers & gens d'affaires, un projet de partage de tous les biens de l'Abbaye en trois lots égaux. Ensuite il donna deux Requestes; l'une du 14. Mars 1701. afin d'homologation de ce projet de partage; l'autre du 6. Aoust suivant, portant son consentement, que les Religieux fissent le choix de celui des trois lots, qu'ils voudroient opter, & que les deux autres lui seroient



donnez , l'un pour la Manse Abbatale , l'autre pour acquitter les charges dont il est tenu , le tout aux charges & conditions expliquées dans ces deux Requestes.

Les Religieux de leur part ont présenté leur Requête le 13. Aoust 1701. contenant leur acception du troisième lot du projet de parrage sous diverses conditions ; ce qui a donné lieu à de nouvelles contestations.

La Cour ayant nommé du consentement des parties M. Barbier & Marechault anciens Avocats , pour regler les difficultez sur l'homologation du partage , & les conditions avec lesquelles on le pouvoit admettre , ils firent un resultat des faits , dont les parties étoient convenues en leur presence ; sur quoy ils donnerent leur avis.

Dans cet état les contestations se sont trouvé reduites à trois points. Le premier , regardoit la jouissance en nature du troisième lot opté par les Religieux. A ce sujet M. l'Evêque de Soissons avoit demandé qu'elle ne commençât qu'après l'écheance du bail general des biens de son Abbaye , qui devoit expirer au dernier Decembre 1702. aux offres de dédommager les Religieux, au dire d'Experts. La seule difficulté , qui restoit à cet égard , estoit de sçavoir , de quel temps on fixeroit ce dédommagement. Les Religieux le pretendoient du jour de leur demande en partage , ou du moins du jour de la Sentence qui l'avoit ordonné. M. l'Evêque de Soissons l'offroit seulement du jour de l'Arrest.

Le second point , consistoit en la presentation & collation aux Benefices dépendans de l'Abbaye , institution & destitution des Officiers , ensemble les amendes & émolumens des Greffes, que M. l'Evêque de Soissons a pretendu luy appartenir comme un droit honorifique attaché à sa dignité d'Abbé.

Les Religieux ont soutenu que les patronages , de même que la nomination des Officiers , devoient entrer en partage comme les autres fruits. Ils ont demandé l'exercice en commun des droits de patronage , comme étant réels , à moins qu'on ne justifie qu'ils sont attachez à la dignité Abbatale , & que la justice seroit exercée aux noms collectifs de l'Abbé & des Religieux , & que l'institution & destitution des Officiers leur appartiendrait

en commun , ou alternativement , si mieux n'aîmoit le Sr. Abbé qu'ils luy fussent presentez par les Religieux , & par luy seul instituez , sans qu'il peust refuser ceux qui luy seroient presentez , comme il y en a beaucoup d'exemples dans les Abbayes , autorisez par des Arrests de la Cour & du Grand Conseil.

M. l'Evêque de Soissons a fait voir au contraire que les saints Decrets qui ont réglé l'exercice de ces Patronages , ne l'attribuent qu'aux Abbez , suivant la disposition du douzième Canon du Concile de Lillebonne convoqué l'an 1080. du quatrième Canon de celui de Clermont de l'an 1095. & du premier Canon du Concile de Nîmes tenu l'année suivante ; & que les patronages dépendans des Abbayes ne sont point presumez laïques, soit parce qu'ils ont esté donnez originairement par des Laïques , soit parce que ceux mêmes qui ont esté concedez par des Seigneurs Laïques , sont presumez Ecclesiastiques , s'il n'y a preuve au contraire , & que telle est la Jurisprudence des Arrests. Qu'à l'égard de l'institution des Officiers de justice , elle appartient aussi de droit commun à l'Abbé ; & que si par des traitez particuliers les Religieux dans quelques Abbayes ont part à la nomination des Juges & des Procureurs Fiscaux , & aux émolumens des Greffes , ce sont des exceptions à la règle generale.

Le troisième point comprend toutes les charges de l'Abbaye du Gard , qui sont de trois sortes. 1. L'entretien des Eglises & des lieux Reguliers. 2. Les decimes ordinaires & extraordinaires, rentes nouvelles, dons gratuits, subventions & autres impositions sur le Clergé. 3. Les charges claustrales , dont les Religieux ont fait une énumération , & qu'ils ont divisées en sept Articles. 1. L'entretien de la Sacristie , tant pour les Vases sacrez, linges & ornemens , que pour le pain & vin des Messes, luminaires, cordes des Cloches, entretien de l'horloge, propreté & decoration de l'Eglise. 2. L'entretien de l'Infirmerie consistant aux gages des Medecins , Apotiquaires & Chirurgiens. 3. L'Hospitalité. 4. Les Aumônes journalieres & l'aumône generale du Jeudy Saint. 5. Les gages du Portier. 6. L'entretien de la Bibliotheque. 7. L'acquit des Messes abbatiales , la pension du Docteur quand il y en aura un dans l'Abbaye , & les droits de visites des Superieurs & contributions de l'Ordre.

Les Religieux ont pretendu que le tiers étant destiné pour les charges, ils devoient jouir de leur lot franc & quitte de toutes charges preveuës & impreveuës, à l'exception des cens, rentes & autres charges foncieres, qui sont sur les biens, dont leur lot estoit composé.

M. l'Evêque de Soissons estoit convenu premierement de mettre en estat de toutes reparations les bâtimens des fermes, moulins & maisons, dont les Religieux avoient fait l'option, pour estre ensuite entretenus à l'avenir par les Religieux aux dépens de leur lot; & il n'y avoit plus de contestation que pour les bâtimens des lieux, que les Religieux avoient possédés avec leurs pensions, dont il s'est défendu, pretendant que les Religieux en étoient tenus.

Pour ce qui est des decimes ordinaires & extraordinaires, & dons gratuits, il a soutenu que depuis que les besoins de l'Etat ont obligé de porter ces subventions à un point qu'on ne pouvoit prévoir, on a distingué les anciennes taxes de l'Abbaye, & les impositions faites nouvellement sur les Manſes conventuelles par une cote distinguée de celle de l'Abbaye; que les premieres sont acquirées par l'Abbé comme charges communes de l'Abbaye; mais que les secondes sont considérées comme des charges particulieres, qui doivent estre portées par les Religieux; & que cette distinction est d'un usage constant dans tous les Diocèses, & conforme aux Contrats passez entre les Rois & le Clergé, aux Lettres Patentes du Roy, & aux Declarations de Sa Majesté du 30. Juin 1690. & du mois de Juillet 1695.

Restent les charges claustrales, pour lesquelles M. l'Evêque de Soissons disoit qu'il n'y avoit point d'autre regle que l'usage des Abbayes; ce qui est cause de la grande variété qui se rencontre dans les Arrests sur cette matiere, soit en differens Parlemens du Royaume, soit au Grand Conseil: que dans l'Abbaye du Gard, elles avoient esté acquittées sans contredit par les Religieux, lors qu'ils n'étoient pas pensionnaires; & qu'après un partage, qui augmenteroit leurs revenus, ils pouvoient beaucoup moins former une telle demande.

Il y avoit eu depuis deux autres Requestes; l'une de la part de M. l'Evêque de Soissons du 14. Janvier 1702. à ce que les

Religieux fussent tenus de rapporter au profit de l'Abbaye, les pensions, dont ils avoient joui sur le pied de 14. Religieux, pendant qu'ils avoient esté moins, pour estre l'excédant employé aux réparations des lieux reguliers, & à ce qu'il fût ordonné qu'il seroit mis incessamment dans l'Abbaye du Gard quatorze Religieux, conformément aux anciens concordats, sinon que les pensions des absens seroient employées, ou en ornemens pour la Sacristie, ou aux decorations de l'Eglise. L'autre Requête de la part des Religieux du 22. Fevrier suivant, contenoit leur consentement, que le nombre de leurs Religieux fût augmenté jusqu'au nombre de 14. à la charge par le sieur Abbé d'y faire construire des cellules ou chambres jusques à concurrence de 14. & pour desinteressier entierement M. l'Evêque de Soissons, ils ont offert d'acquiescer generalement toutes les charges tant contestées que non contestées, en leur delaisant la jouissance du lot des charges.

Sur ces contestations & demandes respectives, est intervenu l'Arrest du 26. Avril 1702. qui a jugé,

1. *Que le projet de partage sera executé, à commencer au dernier Decembre 1702. jour de l'expiration du bail general, à la charge de payer par M. l'Evesque de Soissons aux Religieux la somme de 1659. livres 16. sols 6. deniers pour indemnité de ce qu'ils n'enureront en possession de leur lot qu'au premier Janvier 1703. & ce à raison de 1200. livres par an, à compter du 13. Aoust 1701. jour de l'acceptation par eux faite du troisième lot.*

2. *Qu'avec les deux autres lots qui demeureront à l'Abbé, tous droits de presentation aux Benefices & autres droits de Patronage luy appartiendront, ensemble l'institution & destitution des Officiers de Justice de l'Abbaye, sauf aux Religieux à instituer & destituer les Officiers de Justice des terres qui se trouveront dans leur lot, si ces Justices sont distinctes & separées de celle du chef-lieu de l'Abbaye.*

3. *Que M. l'Evesque de Soissons audit nom d'Abbé, sera tenu de mettre dans le premier Juillet 1703. en bon & suffisant estat de toutes réparations, les bastimens, fermes, moulins & maisons du troisième lot opté par les Religieux, mesme les chœurs*

des Eglises Paroissiales, dont les dimes, qui font partie de ce troisieme lot, sont chargées; à l'exception neanmoins des fermes & des chœurs des Eglises des Paroisses, où les Religieux recevoient la dime, & des autres heritages, dont ils estoient en possession au jour du partage.

4. Que les Eglises, bastimens & fermes dépendantes du troisieme lot, seront à l'avenir entretenues par les Religieux.

5. Que M. l'Evesque de Soissons sera tenu de mettre es mains des Religieux dans le premier Janvier 1703. la somme de 450. livres pour estre par eux employée à ce qui peut manquer en l'Abbaye, pour les Vases sacrez, linges, ornemens, livres & autres choses necessaires au service divin, duquel employ les Religieux rapporteront la preuve.

6. Que pour l'entretien à l'avenir des Vases sacrez, linges & ornemens, mesme du luminaire; & de toutes choses generalement concernant le service divin dans l'Eglise de l'Abbaye, l'Abbé payera aux Religieux par chacune année, à commencer au premier Janvier 1703. la somme de 150. livres, moyennant laquelle les Religieux demeureront chargez de l'entretien de la Sacristie, & des autres choses cy-dessus exprimées contenant le service divin.

7. Que l'Abbé demeurera chargé sur le lot des charges, des réparations & entretien de l'Eglise, du clocher, & autres lieux reguliers de l'Abbaye, dont il sera tenu de faire incessamment toutes les reparations, & mettre le dortoir en tel estat, qu'il y ait au moins quatorze cellules de Religieux du chœur.

8. Qu'il sera chargé d'acquitter les decimes ordinaires & extraordinaires, don gratuit & autres taxes, qui ne sont point imposées sur la Manse conventuelle. Les Religieux de leur part demeurant chargez des rentes nouvelles; don gratait & subventions extraordinaires du Clergé, qui sont & pourroient estre cy après imposées sur la Manse conventuelle.

9. Que l'aumône du Jeudi Saint, sera continuée, à l'effet de quoy l'Abbé fera distribuer aux pauvres à la porte de l'Eglise de l'Abbaye, la quantité de deux muids, douze boisseaux de bled, mesure d'Amiens, en la presence du Prieur, ou plus ancien Religieux en cas d'absence du Prieur.

10. *Que l'Abbé demeurera tenu des autres aumônes & autres charges d'hospitalité en conscience & honneur.*

11. *Qu'il mettra à ses frais un Portier.*

12. *Qu'à l'avenir, il sera entretenu dans l'Abbaye du Gard le nombre de quatorze Religieux de chœur au moins, sans prejudice à l'Abbé de Clervaux de l'augmenter, si par le compte qu'il pourra se faire rendre dans le cours de ses Visites, de l'employ des revenus du troisieme lot accepté par les Religieux, il estime qu'ils soient suffisans pour la nourriture & entretien d'un plus grand nombre de Religieux.*

JACOBI FRIDERICI REIMANNI HISTORIA LITTERARIA de Fatis studii genealogici apud Hebræos, Græcos, & Germanos, in quâ Scriptores harum gentium potissimi enumerantur, & totius Genealogiæ Cursus ab Orbe condito ad nostra usque tempora deducitur. Ascan. & Quedlimb. 1702. C'est à dire, *Histoire de l'Etude des Genealogies, & des changemens qui y sont arrivez, chez les Hebreux, en Grece, dans l'Empire Romain, & en Allemagne. Par Jacques Frederic Reimannus. A Ascania, & à Quedlimburg. 1702. 1. vol. in 8. pagg. 120.*

**L'**Auteur de cet Ouvrage l'a composé pour faire connoître l'origine & le progres de la Science des Genealogies, & les differens changemens qui y sont arrivez de temps en temps. Moyse, selon luy, n'est peut-estre pas le premier qui ait travaillé sur cette matiere : les Egyptiens, les Chaldeens & les Pheniciens avoient écrit leurs Origines avant luy ; mais comme il ne nous reste presque rien de leur Histoire, on peut considerer la Genèse & les autres Livres de ce Legislateur des Juifs, non seulement comme les plus anciens, mais encore comme les plus exacts de tous les Ecrits qui nous restent sur les Genealogies. C'est par eux que nous connoissons combien il s'est passé de temps depuis la creation du monde jusqu'au deluge ; & le seul dixieme chapitre de la Genèse, qui n'est que la genealogie des Enfants de Noé, nous fait connoître qui sont les Peres de famille desquels toutes les Nations de la terre ont tiré leur origine. Il ne faut pas s'ima-

giner

gîner qu'après la mort de Moÿse, les Juifs ayent cessé de cultiver cette Étude ; la constitution de leur Republique, & même leur Religion les obligeoit à sçavoir de quelle famille & de quelle tribu chaque Particulier descendoit, & on n'auroit pas reçu un Prestre à faire ses fonctions dans le Temple s'il n'avoit prouvé par sa genealogie, qu'il estoit de la tribu de Levi. Il ne faut donc pas s'étonner que la nation Juive se soit appliquée avec tant de soin à cette sorte d'étude. Il est vray qu'elle fut fort interrompue pendant la captivité de Babylone, & que sitoutes les Genealogies ne furent pas brûlées avec le Temple & la ville de Jerusalem, au moins est-il certain qu'elles furent étrangement broüillées, & qu'on eut beaucoup de peine à les rétablir. C'est à quoy Esdras & Nehemias s'appliquerent quand les Rois de Perse leur eurent permis de rebâtir le Temple & la ville de Jerusalem. Depuis ce temps-là jusques à la destruction entiere de la Republique des Juifs, il y eut toujours des gens habiles qui s'appliquerent à dresser ces genealogies, qu'ils mettoient, selon toutes les apparences, dans les Archives publiques de la Nation pour y avoir recours dans le besoin. Enfin après la ruine du second Temple, le reste des Juifs ayant esté dispersé, ils ne purent plus conserver leurs Titres. Aussi ce qu'ils ont écrit de Genealogies depuis ce temps-là est-il rempli de fables.

Après avoir parlé de l'étude genealogique des Juifs, l'Auteur passe aux Grecs. Musée, au rapport de Diogene Laerce, avoit composé en vers la Genealogie des Dieux : il fut suivi par Hesiodé qui traita la même matiere dans sa *Theogonie*. Acusilaus mit en Prose l'Ouvrage d'Hesiodé ; Aristée, Hellanicus, Epimenide, Hecatée de Miler, Simonide de Chio & plusieurs autres, avoient aussi dressé des Genealogies ; mais les guerres tant étrangères que domestiques que les Grecs eurent à soutenir, ayant fourni une autre matiere aux Ecrivains, ils négligerent d'écrire les Genealogies & s'appliquerent à l'Histoire.

Les Romains furent encore plus curieux que les Grecs d'écrire des Histoires Genealogiques. Pomponius Atticus composa un volume des Familles Romaines, dans lequel on voyoit non seulement la suite des ancestres, des principaux Citoyens, mais aussi quelles charges chacun avoit exercé, & en quel temps il y étoit entré. Ce même Auteur dressa aussi des Genealogies particu-

res, comme celle de la famille *Junia* qu'il fit à la priere de Brutus, & plusieurs autres. Après Pomponius Atticus, Varron composa un grand Ouvrage, dans lequel on voyoit les noms & les portraits de sept cens Hommes Illustres de la Republique. Corvinus Messala & Hyginus, travaillerent aussi sur cette matiere. Enfin la science des genealogies aussi bien que les autres, fut portée à sa perfection pendant le siecle d'Auguste.

Après avoir parlé des Juifs, des Grecs & des Romains, notre Auteur vient enfin aux Allemans ses compatriotes. Il dit après Corneille Tacite, que les premiers écrits de cette Nation, étoient les genealogies de *Tuifon* & de son fils *Mannus* composées en Vers. Ces genealogies contenoient toutes les origines de la nation; mais ce n'étoit, pour ainsi dire, que l'enfance de l'étude genealogique, & ce ne fut que vers la fin du quatorzième & au commencement du quinzième siecle qu'on commença à s'y appliquer sérieusement. L'Empereur Maximilien ayant envoyé en Italie, en France & en Espagne, des gens sçavans pour rechercher dans les Bibliothèques des Monasteres & dans les Archives publiques, les anciens Titres, ils en firent des Recueils qui ont servi d'Originaux à ceux qui ont travaillé depuis sur cette matiere. Le nombre de ces Auteurs est si grand, qu'on pourroit faire une Bibliothèque entiere des seuls Ouvrages qu'ils ont composés. Notre Auteur les reduit en deux classes. La premiere est de ceux qui ont fait des Recueils generaux de genealogies; & la seconde, de ceux qui n'ont parlé que de quelques familles, ou de quelques nations en particulier. Un des premiers Auteurs qui aient fait des Traitez generaux est *Reincrus Reineccius*. On a imprimé de luy à Helmstad, en 1594. un volume in folio des Familles qui ont régné durant tout le temps des trois premieres Monarchies. Peu de temps après la mort de *Reineccius*, *Hierosime Henninges*, qui estoit disciple de Melanchthen, fit paroître son *Theatre Genealogique*, qui fut imprimé à Magdebourg en 1598. Il est en quatre volumes; dont le premier contient toutes les familles Juives depuis Adam jusques à la ruine de Jerusalem par les Romains; le deuxième contient les origines de toutes les nations tirées des plus anciens Auteurs, & les familles de la seconde & de la troisieme Monarchie; le troisieme contient celles de la Grece, sçavoir les Ioniques, les Doriques & les Eoliques, &



le quatrième , contient celles d'Italie , c'est à dire , celles des Rois , des Consuls , des Dictateurs , des Tribuns , des Censeurs , des Preteurs ; & enfin celles des Empereurs. Il contient aussi les principales familles d'Allemagne , de France , d'Espagne , d'Angleterre , celles des Royaumes du Nord , de la Livonie , de la Prusse , de la Moscovie , de la Hongrie , de l'Egypte , de la Syrie , & enfin celles de l'Asie & de l'Afrique. Cet Ouvrage est tres-rare.

*Elias Reusnerus*, à l'exemple de *Reinetti*, composa aussi plusieurs Livres sur cette même matiere. Le premier est un volume in folio , qui contient les genealogies des Rois de Rome , celles des Consuls , & des Empereurs ; les Familles de la Grece & celles de l'Allemagne. Il donna ensuite un second volume qu'il intitula , *Genealogicum Catholicum* , dans lequel il a ramassé avec un tres-grand soin toutes les familles Royales de la Chretienité avec celles des Princes d'Allemagne. Enfin il en donna un troisieme qu'il appella , *Bibliographia Politica* , dans lequel sont contenuës toutes les familles qui tirent leur origine de Viti-kind Roy des Saxons.

On n'auroit jamais fait si on vouloit rapporter icy tous les Auteurs Allemands qui se sont distinguez dans ce genre d'erudition. Nous finirons cet Extrait par les œuvres & les Tables genealogiques de *Nicolas Rittershusius*. Elles sont connuës & estimées de tous les Scavans. Elles ont esté continuées , & augmentées par *Imhof* , qui a aussi donné les genealogies de France , & celles d'Angleterre , & qui continuë à travailler sur celles des autres Royaumes. Nous ne parlons point icy des Auteurs qui n'ont composé que quelques Ouvrages particuliers sur les genealogies. Ceux qui voudront les connoître , peuvent consulter le Livre de M. Reimannus. Il auroit esté beaucoup plus parfait , si on y avoit ajouté les Ecrivains François , & ceux des autres Nations qui se sont rendus celebres par les ouvrages qu'ils ont composés sur les genealogies.

I CESARI IN ARGENTO DA GIULIO CESARE SINO  
à Trajano raccolti nel Farnese Museo , E publicati colle loro  
congrue Interpretazioni. Tomo secondo composto dal Padre  
Paolo Pedrusi della Compagnia di Gesù , E dedicato all' Al-

tezza Serenissima di Francesco primo Duca di Parma, Piacenza &c. In Parma nella Stampa di S. A. S. M. DCCI. C'est à dire, *Les Césars en argent, depuis Jules César jusqu'à Trajan, tirez du Cabinet de S. A. S. M. le Duc de Parme, & donnez au public avec des Explications, par le P. Paul Pedrusi jesuite. Tome 2.* A Parme. 1701. in fol. pagg. 452.

**L**E Pere Pedrusi Jesuite qui s'est engagé de donner au public les Medailles du Cabinet de M. le Duc de Parme, avec des explications, a divisé son Ouvrage en six Tômes. Le premier qui fut imprimé en 1694. contient les Medailles d'Or des Empereurs. Elles sont au nombre de 226. gravées sur 28. Planches. Ces Planches avec les descriptions & les explications que ce Pere y a jointes, composent un vol. in fol. de 363. pp. Le 2. vol. qui devoit comprendre toute la suite des Medailles Imperiales en argent, auroit esté trop gros; c'est pourquoy le Pere Pedrusi a esté obligé de le partager en deux. C'en est icy la premiere Partie, qui contient les Medailles d'argent depuis Jules César jusques à Trajan inclusivement. Il y en a 304. sur 34. Planches. La 2. Partie de ce 2. vol. contiendra le reste des Medailles Imperiales en argent; ensuite le P. Pedrusi donnera dans un 3. vol. les Medaillons & le grand Bronze. Le 4. fera pour le moyen & le petit Bronze: Le 5. pour les Familles Consulaires: Et le 6. pour les Rois, & autres Medailles Grecques.

Le P. Pedrusi dans cet Ouvrage, fait d'abord la description des Medailles; ensuite il en donne une explication historique appuyée, autant qu'il est possible, sur des passages tirez des Auteurs anciens, sans negliger aussi de rapporter les conjectures des plus habiles Antiquaires de ces derniers temps. Ces explications sont quelquefois un peu longues; mais l'érudition qu'on y trouve dédommage du temps qu'on employe à les lire.

L'Impression de ce Livre fera connoître aux sçavans, non seulement le grand nombre, & la beauté des Medailles qui composent le Cabinet de M. le Duc de Parme, mais fera encore admirer la magnificence de ce Prince, qui veut bien fournir à toutes les dépenses necessaires pour le rendre public.

# LE JOURNAL

## DES

# SCAVANS

Du LUNDY II. DECEMBRE, M. DCCII.

OBSERVATIONS SUR LE NOUVEAU BREVIAIRE  
*de Cluni. Par M. Jean-Baptiste Thiers, Docteur en Theologie & Curé de Vibraie. Deux Tomes. A Bruxelles, chez Claude Plantain. 1702. in 12. Tom. I. pagg. 384. Tom. II. pagg. 363.*

**L**E bien que l'on a dit du Breviaire de Cluni, a fait naître à M. Thiers l'envie de le lire & de l'examiner. Mais, dit-il, après l'avoir lû & examiné, je n'ay pas trouvé qu'il répondît aux bruits avantageux qu'on en a répandus dans le monde, & aux hautes idées qu'on a essayé d'en donner au public. J'ay trouvé au contraire, ajoute-il, qu'on y avoit fait entrer beaucoup de choses fort singulieres & fort extraordinaires; qu'on y avoit renouvelé des usages contre lesquels toute l'Eglise a prescrit, qu'en certains points on s'y étoit trop littéralement attaché à la Regle de S. Benoist, & qu'en d'autres on l'avoit abandonnée, après s'estre fait une loy de la suivre constamment; qu'on n'y avoit eu presque nuls égards, ni aux anciennes coutumes de Cluni, recueillies par S. Udalric, Moine de Cluni, ni aux Statuts de la Congregation de Cluni, dressés par S. Pierre le Venerable, Abbé de Cluni, ni aux anciens Breviaires de Cluni, de 1524. 1544. & 1584. qui sont les derniers dont on s'est

1702.

LIIIIII

» servi dans la Congregation de Cluni ; qu'il n'estoit Breviaire  
 » de Cluni presque que par le Titre ; en un mot qu'il estoit de-  
 » fectueux en bien des endroits. C'est ce qu'il a tâché de faire  
 voir dans ces observations. Quoy qu'il dise qu'il est persuadé  
 qu'il y a beaucoup d'autres choses qu'un Critique plus exact &  
 plus éclairé que luy n'auroit pas manqué de relever, il est diffi-  
 cile de croire que rien ait échappé à sa Critique, si l'on conside-  
 re, 1. Que l'Auteur de ces Observations, est du nombre de ces  
 Ecrivains que l'on peut appeller *Hypercritiques*, qui ont des  
 yeux tres-perçans pour voir les moindres fautes, & qui se font  
 un plaisir de les remarquer. 2. Qu'il a critiqué toutes les parties  
 du Breviaire de Cluni, le Titre de la Lettre Pastorale, le Ca-  
 lendrier, les Rubriques, la disposition du Pseautier, le Propre  
 du temps, le Propre & le Commun des Saints. 3. Que les Ar-  
 ticles de ses Observations, montent au nombre de cent quatre  
 vingt quatre, qui la plus part contiennent des Critiques de plu-  
 sieurs endroits. 4. Qu'il est entré jusques dans des minuties de  
 tres peu de consequence ; qu'il a épilé jusqu'aux mots & aux  
 syllabes ; qu'il a relevé les fautes de Quantité, & de Grammaire ;  
 & qu'il a pris soin de marquer que l'on avoit mis *Fabi*  
 pour *Bobi*, *Genuflectentur* pour *Genuflectetur*. 5. Qu'il paroît  
 qu'il n'a pas eu intention de rien pardonner aux Moines de  
 Cluni, ni d'épargner en aucune façon ce nouveau Breviaire. 6.  
 Qu'il y a plusieurs de ses observations, où il semble avoir poussé  
 la Critique trop loin, & sur lesquelles tout le monde ne fera pas  
 de son avis. Par exemple, il y a lieu de douter que la critique  
 qu'il a faite de l'Hymne de la Purification, qui commence, *Stu-  
 pete gentes, fit Deus hostia*, & de quelques autres Hymnes  
 de M. de Santueil, soit fort bien receüe. Quoy qu'il en soit,  
 il se trouvera peu de gens qui prennent interest à ces contesta-  
 tions, & qui veuillent s'arrester à examiner ces minuties. Il y a  
 neanmoins quelques remarques assez curieuses dans cet Ouvra-  
 ge, & dignes de l'érudition de l'Auteur.

GEORGII BAGLIVI, MEDIC. TREORIC. IN ROMANO  
 Archylyc. Profess. &c. Specimen quatuor Librorum de Fi-  
 bra motrice & morbosa ; in quibus de solidorum structura

vi, elatere, æquilíbrio, usu, &c. Editio secunda. Romæ. 1702. C'est à dire, *Essay de Medecine, touchant les mouvemens & les maladies des Fibres, dans lequel on traite de la Structure des solides, de leur force, de leur ressort, de leur usage, &c. Par M. Baglivi, de la Societé Royale de Londres, de l'Academie des Sciences d'Allemagne, Professeur en Medecine à Rome. Seconde Edition. A Rome. 1702. vol. in-12. pp. 175. & 115.*

UNE partie de cet Ouvrage a déjà paru sous la forme d'une Lettre, adressée par l'Auteur à un de ses amis, qui la fit imprimer à Perouse en 1700. Cette seconde Edition nous donne avec la même Lettre, plusieurs autres Traitez que M. Baglivi y a joints, & qui meritent aussi-bien que la Lettre, l'attention des lecteurs les plus éclairés.

L'Auteur commence d'abord par examiner l'origine des Fibres. Il les partage selon la division commune en membraneuses & en charnuës. Les premieres tirent leur origine du cerveau conjointement avec la Dure-Mere & la Pie-Mere. Les charnuës, autrement dites musculaires, viennent des tendons, & les tendons des os.

Toutes les parties, à l'exception des muscles, des tendons, & des os, ne sont que des productions des membranes, & de la moëlle du cerveau, en sorte que ces membranes & cette moëlle par divers cercles & divers entrelassemens forment les visceres, les vaisseaux, & les sucs membraneux qui se remarquent dans le corps. Les muscles & les os, sont un composé de plusieurs lits de fibres couchées les unes auprès des autres. Et si les os sont durs, cette dureté ne leur vient que de ce que la masse du sang a déposé entre leurs fibres beaucoup de parties salines & terrestres; ce qui est si vrai, que si ces particules salines ne sont pas en assez grande abondance, ou qu'elles s'écartent un peu de leur nature, les os au lieu d'estre durs deviennent mols & presque membraneux: On a vu des gens avoir les os des bras & des jambes mols comme de la cire. Plusieurs Auteurs en rapportent des exemples. On peut lire là-dessus Fernel au livre second des causes cachées, chap. 9. Forepus au livre 17. de ses

observations, observation 15. & Sennert au second livre de ses Institutions, part. I. chap. 1.

M. Baglivi après avoir traité au long de l'origine & du genre des membranes, en fait voir la structure par plusieurs experiences qu'il a faites sur divers animaux, & entre autres sur un Lion. Les fibres musculaires de cet animal sont extremement fortes, & les fils même qui les composent, sont assez difficiles à rompre; d'où notre Auteur conclut que ce qui fait la force d'un homme au dessus d'un autre, consiste peut-estre plus dans la qualité des fibres que dans celle des fluides.

Jusques icy M. Baglivi examine la fibre comme fibre; ensuite il l'envisage comme le principe de toutes les parties; après quoy il vient à l'action qu'elle a sur les fluides. Il fait voir que le cerveau n'est pas la seule source des mouvemens du corps, & qu'il en faut reconnoître encore une autre, qui est le cœur; ce qu'il met dans un tres-grand jour. M. Baglivi passe delà à la structure de la Dure-Mere, & rapporte avec éloge l'exacte description qu'en a faite le sçavant Pacchioni dans son traité sur la Dure-Mere, duquel nous avons parlé dans le Journal du 27. Novembre. Le mouvement de cette membrane est un effet digne de l'attention des plus grands Physiciens; aussi notre Auteur l'examine avec soin. Ce mouvement est un mouvement de pulsation, autrement dit de systole & de diastole. Il ne se communique point successivement d'une partie de la Dure-Mere à une autre, mais il se fait dans toute cette membrane en même temps, ainsi qu'on le remarque dans la dissection des animaux vivans. La difficulté est de sçavoir d'où luy vient ce mouvement. Quelques-uns pensent qu'elle le tient des arteres qui s'y trouvent; d'autres que c'est de certains nerfs. Mais ni l'une ni l'autre de ces opinions n'est veritable. Quant aux arteres, il n'est pas possible qu'elles soient cause de ce mouvement. Les arteres qui se distribuent dans la Dure-Mere, sont deux ou trois rameaux à droite & autant à gauche, dont les chemins se voient distinctement dans une Dure-Mere desséchée. Or de si petites arteres & qui battent si legerement peuvent-elles produire une aussi forte pulsation que celle qui se remarque dans la Dure-Mere lors que l'on touche la teste d'un enfant nouveau

né , ou d'un homme blessé à cette partie. D'ailleurs si le mouvement de cette membrane venoit des arteres dont nous parlons , ce mouvement seroit-il general , & ne se borneroit-il pas aux petits filons qu'elles forment dans la Dure-Mere ? L'autre opinion , que ce sont des nerfs recurrens qui produisent le mouvement dont il est question , n'est gueres plus soutenable ; puis que jusques icy on n'a pû trouver ces prétendus nerfs qu'on suppose aller du cerveau & de la moëlle de l'épine , dans le corps de la Dure-Mere. Il faut donc chercher une autre cause de ce mouvement ; on n'en trouvera aucune que dans la propre structure de cette membrane , & dans le ressort de ses fibres.

M. Baglivi compare icy le mouvement de la Dure-Mere & des autres solides du corps , à celui d'un horloge qui se meut par le seul effort du ressort , & par la seule disposition des rouës & des autres parties , sans avoir besoin de l'impulsion d'aucun fluide : En sorte que dans le fœtus , le mouvement élastique des solides étant une fois excité , ce mouvement se conserve & se perpetue par la seule disposition & le seul arrangement des parties. Il compare encore la mécanique du corps à ces petites figures qui par la seule structure des ressorts que l'ouvrier y a mis , imitent presque tous les mouvemens qu'on remarque dans l'homme. L'Auteur avouë néanmoins que l'équilibre qui se trouve entre les solides qui poussent & les fluides qui sont poussez , contribué beaucoup à entretenir le mouvement. De la cause efficiente du mouvement qui agite la Dure-Mere , il vient à l'examen de la cause finale , & dit sur ce sujet tout ce qu'une parfaite connoissance du corps humain , jointe à un jugement solide & profond , peut faire conjecturer.

L'Equilibre des solides avec les solides , de ces mêmes solides avec les liquides , celui des liquides les uns avec les autres , la force de cet équilibre & ses usages , sont des points dont la connoissance est absolument nécessaire au Medecin ; & c'est ce que notre Auteur traite avec une science , & une methode qui ne laisse rien à desirer. Il expose les divers effets des fibres , la force & la resistance des solides , le mouvement d'oscillation ou de contraction qui se remarque dans ces mêmes solides ; & il prétend qu'en supposant le ressort continuel des solides contre les fluides ,

& la résistance des fluides contre les solides , il n'est pas nécessaire de recourir aux fermens des viscères pour expliquer les filtrations des humeurs. En effet , dès qu'on admet entre le mouvement des solides qui pressent , & celui des fluides qui sont pressés un certain équilibre , il n'est pas possible qu'on ne conçoive qu'il se doit faire différentes filtrations selon les différens efforts des solides. Le ressort d'une verge de fer est autre que celui d'une verge de plomb ou de bois ; de même dans le corps de l'animal , le ressort des solides est différent selon la différente structure de ces mêmes solides. Or cette différence en met une grande dans le mouvement des fluides qui sont chassés ; d'où il s'ensuit que ces fluides étant icy chassés plus fortement , & icy plus légèrement , il doit s'en faire différentes filtrations , différentes précipitations , différentes séparations. L'Auteur s'arreste beaucoup à cette matiere : mais quelque étendu qu'il y paroisse , on peut dire qu'il est court , puis qu'il ne s'y écarte point de son sujet , qu'il n'y amène rien d'étranger , & que tout ce qu'il y dit est nécessaire & essentiel. Il quitte enfin cet Article , pour examiner la communication admirable qui se fait du mouvement des fibres aux parties les plus éloignées , & fait voir que presque toutes les maladies consistent dans les solides ou trop resserrez ou trop relâchez , & non dans certains acides qu'on tente vainement de corriger par des alcalis. Ensorte , ajoute-t-il , que ce qui empêche la guérison de plusieurs maladies , est souvent l'erreur des Medecins , qui attribué aux fluides la cause d'un mal qui ne doit estre attribuée qu'aux solides : Notre Auteur fait là-dessus un examen tout fondé sur l'expérience : Il s'applique ensuite à considerer le rapport & la communication qu'il y a entre les solides par leur origine , leur voisinage , leurs fonctions , &c. Delà il passe à l'explication des effets que les solides par leur mouvement d'oscillation , ont coutume de produire dans les fluides ; ensuite il expose les desordres qui arrivent par le relâchement de ces mêmes solides. Ce que nous avons décrit jusques icy , fait un traité à part , auquel en succede un autre qui a pour Titre , *De morborum successionibus* , c'est à dire , du changement & de la conversion des maladies en d'autres maladies , comme par exemple , de la dysenterie en hydro-



piſſe, ou en fièvre tierce: de la goutte en dyſſenterie, &c. Ce ſujet eſt ſingulier, & aucun Auteur juſqu'ici n'en a fait de traité expreſ. M. Baglivi prend de là occaſion de donner ſur le traitement des maladies, un grand nombre de preceptes tres importants, qu'il faut neceſſairement paſſer ſous ſilence, pour éviter la longueur.

Ce traité eſt ſuivi de la Lettre dont nous avons parlé au commencement, laquelle fut adreſſée par l'Auteur à un Medecin de ſes amis en l'année 1700. & imprimée à Perouſe dans la même année par les ſoins de ce même ami nommé M. Panholi. Cette Lettre traite du reſſort de la dure Mere, de ſa pulſation continue, & de la force des ſolides ſur les fluides: elle renferme une infinité de Reflexions d'une tres grande conſéquence pour la pratique de Medecine. Après ce Traité vient un Diſcours ſur la Salive, duquel nous avons promis l'Extrait dans le Journal du vingt Novembre dernier en parlant de la Diſſertation que M. Lanzone a donnée ſur le même ſujet. Voici donc ce que contient ce Diſcours.

La Salive dans ſon eſtat naturel, produit une infinité de bons effets en diſſolvant les humeurs; mais quand elle eſt déchuë de cet eſtat, elle eſt la ſource d'un nombre innombrable de maladies: auſſi remarque-t-on que ceux qui ſont menacez de fievres ou de quelque autre mal qui regarde les viſceres, en ſont avertis auparavant par l'alteration de leur ſalive, qui devient ou amere, ou épaiſſe, ou aigre, ou ſalée avec excès, & qui par les différentes impreſſions qu'elle fait ſur la langue, la rend ou livide, ou noire, ou rude. Cette conſideration porte notre Auteur à croire que les maladies contagieuſes ne ſe contractent que par le moyen de la Salive, qui ſe charge d'abord des mauvaiſes qualités de l'air. En effet ceux qui ſont atraquez de maladies contagieuſes, ſe plaignent auſſi tôt d'un grand changement dans l'organe du goût. C'eſt pourquoy l'Auteur conſeille à ceux qui ſe trouvent expoſez à un mauvais air, de n'avaler leur Salive que le moins qu'ils peuvent, & d'avoir dans la bouche quelques grains de genievre, ou quelque peu de pain trempé dans du vinaigre de ſureau. Il faudroit trop s'étendre pour faire le détail de tout ce qui pourroit corrompre la Salive. M. Baglivi remarque, que rien n'y eſt plus nuſible que de boire auſſi frequemment à la glace qu'on y boit à Rome.

L'estat de la Salive est un signe certain de celui du Sang, c'est pourquoy les Medecins ne sçauroient trop examiner la langue de leurs Malades. C'est une regle constante qu'on n'est jamais bien guéri d'une maladie lors que la langue n'est pas revenuë à son état naturel, tant pour ce qui en regarde le goût & la couleur, que pour ce qui en regarde les autres accidens. L'examen des gencives & des dents peut encore donner de grandes lumières au Medecin pour bien juger de l'estat du malade. Des gencives lâches, enflées rongées, & trop rouges, avec des dents toujours pleines de mucosité, marquent une Salive scorbutique.

La Salive est une espece de savon naturel qui nettoye les ulcères, qui resout les humeurs, & fait mille autres effets merveilleux décrits par le sçavant Tachius. Elle abonde en sel; ce sel se mêlant dans le chyle & dans le sang, y excite toutes les fermentations vitales, & entretient la vie. C'est un sel universel, qui contient en soy tout ce qui est necessaire pour se changer en sang. Ainsi ceux-là se trompent grossierement, qui regardent la Salive comme un suc inutile, & qui la crachent sans cesse. Ils dissipent par là un suc qui serviroit à nettoyer leur estomach, & à conserver par son sel, la contraction des fibres de cette partie: Aussi remarque-t-on que ceux qui se sont fait une coutume de cracher toujours, ont l'estomach debile & languissant, qu'ils sont pâles & sans appetit, que leur ventre est resserré, & leur urine crüe. Il ne faut donc pas cracher si souvent, à moins que la salive n'ait contracté quelque mauvaise qualité, comme celle des Scorbutiques, par exemple.

Voicy quelques experiences par lesquelles M. Baglivi finit son Traité de la Salive, & d'où il pretend qu'on peut tirer plusieurs consequences necessaires en Medecine. La salive mêlée avec une dissolution d'estaim & de mercure sublimé, devient d'un bleu passe: mise dans de l'eau forte elle prend la même couleur; délayée avec le sel d'Absynthe, de Tamaris, ou quelques autres sels Lixiviels de cette nature, elle décharge au fond du vaisseau un sediment blanc, au dessus duquel nage une liqueur tres claire. Celle d'un homme sain qui est à jeun, estant distillée, dépose un sediment salin & acide. La liqueur claire qu'elle rend estant mêlée avec du mercure sublimé & de l'eau forte, ne fait  
aucune

aucune fermentation , & ne change point de couleur.

Six livres de Salive laiffées plusieurs jours en putrefaction , & puis mifes dans l'alembic fur un feu doux , incapable de faire diftiller de l'eau commune , ne laiffè pas d'envoyer au haut de l'alembic plusieurs vapeurs qui tombent en goutte. La diftillation achevée laiffè au fond de l'alembic un fel blancheatre un peu acre. Ces experiences , & plusieurs autres que notre Auteur fupprime de peur d'eftre trop diffus , luy font penfer que la Salive contient un fel univerfel , qui la rend capable de tous les effets qu'elle produit dans la fermentation des alimens , & dans la depuration du chyle , comme font ceux de refoudre , de fondre , de penerer , &c.

M. Baglivi ne s'en tient pas à la Salive ; il examine enfuite la nature de la Bile , fes ufages , fes maladies , & rapporte là-deflus plusieurs experiences. Il obferve que lors que la Bile ne fe décharge pas en affez grande quantité dans les inteftins , ce défaut donne lieu à la generation des Vers. Il renvoye fur ce fujet les Lecteurs à une fçavante Lettre qu'il a écrite touchant les Vers , & qu'on a inférée dans le Livre de la generation des Vers imprimé à Paris.

Il termine enfin fon Volume par plusieurs Observations fur le Sang , d'où il prend occafion de parler de la Refpiration & du Sommeil , de l'Equilibre de l'air & des liquides , de la Circulation du Sang dans la Tortuë , & de la ftructure du cœur dans cet animal.

L'excellence des chofes que ce Volume renferme , meriteroit qu'on n'en omift aucune dans cet Extrait ; mais leur grand nombre ne permet pas de donner aux Lecteurs cette fatisfaction.

Nous ajouterons feulement , que M. Baglivi fait au commencement de fon Livre quelques Discours preliminaires , où il donne d'excellens avis fur la pratique de la Medecine , & entre autres celui-cy , que la crainte de déplaire à quelques Medecins prevenus , ne doit pas nous empêcher de rapporter. Cet avis eft , que dans le traitement des fievres il ne faut point tant s'attacher à l'examen de fes caufes qui font appellées dans l'Ecole , *Primo-prime* , mais qu'au lieu de cela il eft mieux de confiderer attentivement fi les humeurs en fougue n'embarrassent point les pre-

mieres voyes. Que quand le cas se rencontre , on ne ſçauroit mieux faire que de recourir à la purgation , pour eſter le foyer de la maladie. Puſque nous ſommes ſur cette matiere , il ne ſera pas inutile de remarquer , que ce que M. Baglivi dit icy comme en paſſant , il le dit au long dans une lettre latine qu'il m'a écrite ſur ce ſujet , laquelle n'eſt point imprimée , & qu'on pourra donner au Public dans ſon temps. Cet article merite d'autant plus d'eſtre remarqué , que quelques Medecins ont eû trouver dans le premier Ouvrage de M. Baglivi *De Praxi Medica* , de quoy autorifer le ſentiment contraire : C'eſt pourquoy il ne ſera pas hors de propos de rapporter icy ce que M. Baglivi penſe là-deſſus dans la Lettre dont il s'agit. Voicy donc comment il ſ'y explique. Il n'eſt pas à propos dans toutes les maladies , de commencer par purger : Cette conduite , dit-il , ne convient que » lors que la cauſe du mal eſt dans les premieres voyes ; parce que » alors ſi vous ne purgez , l'humeur impure ſe mêle davantage dans » le ſang , & cauſe de nouveaux deſordres. Pour me conduire » prudemment dans ces rencontres , j'obſerve l'occafion de la fou- » gue des humeurs. Quand je la trouve , je purge dès le commen- » cement ; & je n'ai rien écrit dans mes livres qui doive faire pen- » ſer que j'aye condanné cette conduite.

On pourra peut-eſtre dire que le cas de la fougue des humeurs eſt tres-rare , & qu'ainſi ſelon M. Baglivi il y a peu de maladies où il faille commencer par purger. Mais ce qu'ajoute l'Auteur ſur les ſignes de la fougue des humeurs , oſte tout lieu à cette replique , puisſque les ſignes qu'il rapporte ſe rencontrent dans la pluſpart des maladies. Les principales marques de la fougue des humeurs , dit notre Auteur , ſont une grande anxiété dans la bouche , des nauſées qui viennent le matin , une langue viſqueuſe , gluante , de mauvais goût , une haleine puante , des excremens fetides , une grande quantité de vents , une douleur de teſte preſque continuelle , accompagnée de peſanteur & de battemens vers les tempes , un renouvellement de douleur & de fièvre , après qu'on a pris de la nourriture , des ſiflemens d'oreilles , des urines ou naturelles ou peu différentes des naturelles , de la chaleur dans le dedans des mains & aux Hypochondres , un viſage pâle , un ventre reſſerré , &c. Et ce qui eſt digne de

remarque , poursuit notre Aueur , c'est que ceux dont la fièvre vient d'un trop grand embarras dans le mezentere , sentent plus de mal à la teste qu'au mezentere qui est le siege de la maladie ; enforte, continuë-t-il, que les Medecins se trompent lors que dans ces occasions ils ont recours aux cephaliques , aux potions rafraichissantes , aux émulsions. M. Baglivi pousse plus loin la necessité de purger dès le commencement de la maladie , & dit que dans la pleuresie même , s'il y a turgence d'humeurs, il faut purger aussi-tost , & qu'encore que dans son premier Ouvrage , il ait avancé qu'il ne falloit pas d'abord purger les pleuretiques, il n'a pas pretendu comprendre le cas dont il s'agit icy. Comme la Lettre où M. Baglivi s'explique de la sorte n'a point été publiée , & qu'elle est entre mes mains seulement , j'ay cru que ce seroit obliger le public , de luy en extraire cet article qui est sur un point des plus importans de la Medecine Pratique.

## NOVA ET METHODICA JURIS CIVILIS TRACTATIO

feu nova & Methodica Paratitla in quinquaginta libros Digestorum, Authore Claudio Josepho de Ferriere, in Senatu Patrono, & in consultissima Parisiensi Jurium Facultate, Doctore Aggregato. Parisiis apud Antonium Warin, via Jacobaa, prope fontem sancti Severini, sub signo sancti Scapularis. C'est à dire, *Traité nouveau & Methodique du Droit Civil, ou Paratitles nouveaux & methodiques sur les cinquante livres du Digeste. Par Claude Joseph de Ferriere Avocat en Parlement, & Docteur Aggregé de la Faculté de Droit de Paris.* A Paris, chez Antoine Warin, rue S. Jacques. 1702. in 8. 1. vol. pagg. 372.

**L**E nom de *Paratitles* est un terme barbare, dont Justinien s'est servi en la Loy 1. au Cod de *Veter. Jur. Encl.* qui permet de faire seulement des Paratitles , & non pas des Commentaires sur le Code & le Digeste. Quelques Interpretes, comme Mathieu Blastares & la Cotte après luy, ont cru que cet Empereur a voulu marquer par le mot de Paratitles, un supplément de ce qui manque à chaque Titre , à quoy l'on pouvoit suppléer par les autres Titres. Cujas au contraire & plusieurs autres , tien-

nent que ce n'est qu'un abrégé ou Sommaire des Loix contenues sous chaque Titre , & l'usage a déterminé le nom de Paratitres à cette dernière signification. L'utilité de ces Sommaires est évidente par elle-même ; puisque c'est une méthode courte & facile pour éviter la confusion d'une infinité de Loix , qui bien que rangées sous différens Titres, ont encore besoin d'être réduites à des principes redigés dans un certain ordre. C'est pour tracer une route certaine à ceux qui veulent lire le Code & le Digeste avec fruit , que plusieurs Auteurs ont entrepris de faire des Paratitres. Cujas , Wetembece , Freigius , Maurau & Colombet , nous en ont déjà laissé sur les cinquante Livres du Digeste. Mais notre Auteur ayant trouvé que les uns sont trop étendus, les autres trop concis , il a gardé un juste milieu , & s'est particulièrement étudié dans sa nouvelle méthode , à établir les véritables principes , à expliquer & concilier les Textes des Loix , à résoudre les principales questions ; & quand elles méritent une plus grande discussion , il renvoie aux Auteurs qui en ont traité à fond. Il s'est étendu davantage sur celles qui ont le plus de rapport à notre Droit François , pour rendre cet Ouvrage plus utile , non seulement à ceux qui commencent , mais même aux Avocats & aux Juges. Il desire que ses lecteurs , pour être en état de profiter de son Livre , aient déjà vu les Instituts de Justinien. En supposant cette première teinture , il a omis exprés beaucoup de choses , qu'il auroit fallu mettre pour un plus grand éclaircissement. Il promet de donner les Traitez qu'il a commencez sur le Code & les Nouvelles , comme il a fait sur les Instituts & les Decretales. Il avoue qu'il n'a rien inventé de nouveau , & que l'ordre est tout ce qui fait le prix de ses Ouvrages ; mais il soutient , qu'en matière de Jurisprudence , il ne s'agit point de faire des découvertes , & que l'importance est d'expliquer avec netteté & dans un certain ordre des sentimens établis & reçus , pour en faciliter l'intelligence & le faire comprendre aux autres d'une manière sensible. Les Auteurs , dont il a puisé ses matereaux , sont encore vivans ; ou ne sont morts que depuis peu d'années. Il seroit à souhaiter qu'il en eût cité les noms & les Ouvrages , pour avoir recours aux sources , dans les endroits où il s'en est écarté ; car , par exemple, en la

page

page 110. où il dit, *Vindicatio ab hæreditatis petitione differt maxime. 1. Quod illa sit mixta, partim in rem, partim in personam, hæc vero in rem, &c.* On s'apperoit facilement qu'il doit au contraire y avoir dans l'original, *Hæreditatis petitio à vindicatione differt maxime. 1. Quod illa, &c.* En faisant rapporter le pronom *illa* aux mots de *hæreditatis petitio*, & celui de *hæc* au nom de *vindicatio*.

## TRACTATUS THEOLOGICUS DE DISCIPLINA

Ecclesiast. in quatuor Dissertationes Digestus à Job. Bartholdo Niemeiero, Philos. & SS. Theol. D. utriusque in Acad. Julia Professore Publ. Ordin. Facultatis Philosophicæ Seniore. Accessit ob materiæ affinitatem Jacobi Sirmondi Historia Penitentia Publica, juxta exemplar Parisiense. Hannoveræ apud Nicolaum Forsterum. 1702. C'est à dire, *Traité Theologique sur la Discipline Ecclesiastique, composé de quatre Dissertations. Par Jean Barthold Niemeier, Professeur en Philosophie & en Theologie, à Helmstad, &c. avec l'Histoire de la Penitence publique, composée par le Pere Sirmond. A Hannover, chez Nicolas Forster. 1702. in 4. pagg. 233.*

**L**A premiere des quatre Dissertations dont ce Livre est composé, est de la Puissance des Clefs que Jesus-Christ a donnée à son Eglise. L'Auteur reconnoît que cette Puissance s'étend sur le fore interieur, & sur le fore exterieur. Il croit toutefois que le ministère qui regarde le fore interieur, ne consiste pas dans une Jurisdiction, mais simplement dans les exhortations & les avis salutaires dont les Ministres se servent pour porter les pecheurs à la Penitence : Enforte que l'Absolution du Ministre ne remet pas le peché à l'égard de Dieu, mais le suppose remis par la Penitence. Il est néanmoins persuadé que cette Absolution n'est pas inutile pour la remission des pechez, parce qu'elle donne une consolation efficace au pecheur. Quant au fore exterieur, la puissance des Clefs consiste, pour lier, à separer le pecheur dont le peché est connu, des Assemblées des fideles, de la Communion des Prieres Ecclesiastiques, de l'Eucharistie & des autres signes exterieurs de Communion, ce qui

s'appelle Excommunication : Et pour delier , à admettre le peccateur , après une penitence & une satisfaction extérieure à la participation de ces choses dont il avoit esté privé à cause de ses pechez.

C'est de cet exercice extérieur des Clefs dont l'Auteur traite dans la seconde Dissertation. Il ne regarde , selon luy , que les seuls pechez connus par la conviction du pecheur , ou par la confession volontaire , que l'Auteur ne croit pas absolument nécessaire pour obtenir la remission de son péché. Il traite des différens degrez d'Excommunication parmi les Juifs & parmi les Chrétiens. Il remarque qu'il y en avoit trois parmi les Juifs. Dans le premier, un homme n'étoit exclus que pour trente jours, du commerce avec les autres Juifs. Dans le second , le temps de la Penitence estoit augmenté , avec quelques imprecations. Dans le dernier , on privoit pour toujours le pecheur de tout commerce , en prononçant contre luy des maledictions & des execrations terribles. C'est cette Excommunication qu'ils appelloient *Cherem* , que les Grecs ont traduit par *Anatheme*. Chez les Chrétiens il y avoit deux sortes d'Excommunications : La *Minore* , par laquelle le pecheur estoit séparé seulement pour un temps , de la participation des Sacremens ; & la *Majeure* , par laquelle un pecheur impenitent & obstiné , estoit entièrement séparé de la Communion des fideles , avec les menaces du Jugement de Dieu , considéré comme un Payen & un Publicain , & livré à Sathan. La premiere est appelée *Excommunication medicinale* , & dans S. Cyprien *abjention* ; & la seconde *Excommunication mortelle & anatheme*. L'Auteur explique en passant ce que c'est que la Communion Laïque , & la Communion étrangère. L'Excommunication majeure étoit ou plus ou moins solennelle. Il fait voir combien les Anciens avoient de peine à l'employer contre les pecheurs. Il croit que quand S. Paul dit que l'Incestueux a esté livré à Sathan , on peut entendre à la lettre que son corps a esté livré au Demon pour estre affligé & tourmenté.

Il traite dans la troisième Dissertation de l'état des Penitens , des degrez & des rigueurs de la Penitence publique , de ceux qui y estoient soumis , des lettres formées , du temps de la



Penitence, des Indulgences, ou des anciennes relaxations de la rigueur de la Penitence.

Il descend dans la dernière, dans le détail de quelques particularitez touchant la Penitence publique. Les femmes y étoient fournies comme les hommes : mais il y a eu des temps où celles qui étoient mariées, ne pouvoient estre reçues à la faire sans le consentement de leurs maris. Les Catechumenes avoient leur Penitence, qui consistoit à les rejeter d'un degré supérieur dans un inférieur. L'Auteur traite fort amplement ce qui regarde la Penitence des Clercs, & fait voir, 1. Que ceux qui avoient fait penitence publique après leur Baptême, ne pouvoient estre admis dans le Clergé. 2. Que les Clercs qui avoient commis des crimes qui meritoient la Penitence, étoient déposés & privés pour toujours de leurs fonctions. Enfin il regrette le relâchement de la discipline touchant la Penitence, qu'il avoue n'estre pas moins grand parmi les Protestans que parmi les Catholiques. Il a fait imprimer à la fin, la Dissertation du Pere Sirmond touchant la Penitence publique, où ce Jesuite soutient qu'elle n'étoit que pour les grands pechez & publics.

#### HISTOIRE DE PHILIPPE AUGUSTE.

A Paris, chez Michel Brunet, au Palais. 1702. 2. vol. in 12. 1. pagg. 397. 2. pagg. 272.

Quand Philippe Auguste parvint à la Couronne, la France étoit gouvernée à peu près comme le sont aujourd'hui quelques Etats de l'Europe : les Princes & les autres Seigneurs se contentoient de faire hommage au Roy, & de fournir leur contingent lors qu'il s'agissoit d'une entreprise pour le service de l'Etat ; en toute autre occasion, ils agissoient independamment, & si le Roy entreprenoit quelque guerre pour son interest particulier, ils ne se mettoient pas beaucoup en peine de luy aider à en sortir. Il ne seroit pas aisé de marquer le nombre de ces Princes : outre le Roy d'Angleterre qui possédoit en France les Duchez de Normandie & de Guyenne, les Comtez du Maine, d'Arjou, de Touraine, & de Poitou ; il y avoit le Duc de Bretagne & celui de Bourgogne, les Comtes de Flandres, de Champagne,

de Toulouse , & plusieurs autres qui étoient tous fort puissans.

Philippe Auguste ne possédoit alors qu'une partie de la Picardie, de l'Isle de France, & de l'Orléanois, mais il fit tant par ses Alliances , ses Negociations , & par la force de ses armes qu'il réunit à la Couronne une partie de la Flandre , les Provinces d'Artois , de Vermandois , de Valois , de Normandie , du Maine , du Pérche , d'Anjou , de Touraine , de Poitou & d'Auvergne.

Ceux qui voudront apprendre de quels moyens il se servit , pour réunir toutes ces Provinces , peuvent lire l'Ouvrage dont nous parlons icy. Ils y trouveront encore l'Histoire des Croisades de ce tems là, les malheurs des Chrétiens de la Palestine, comment l'Emp. d'Orient passa des Grecs aux François; la Croisade contre les Albigeois, & les Victoires de Simon Comte de Montfort, la ligue de l'Empereur Othon , du Roy d'Angleterre & des Comtes de Flandre & de Boulogne , contre Philippe ; la fameuse Victoire qu'il remporta à Bovines sur ces Princes Confederez , par la défaite entière de leur Armée qui étoit de 150000. hommes , & la Paix qu'il conclut ensuite avec le Roy d'Angleterre par le moyen de laquelle il assûra toutes ses Conquistes. L'Auteur explique aussi suivant les occasions , la maniere de faire la guerre de ce tems-là. Il marque quelles estoient les armes tant de la Cavalerie que de l'Infanterie , & comment on assiegeoit les Villes : En un mot il rapporte à peu près , ce que l'on trouve dans les autres Ecrivains , qui ont travaillé avant luy sur cette partie de notre Histoire. D'Argentré , Catel , du Tillet, Sainte Marthe , Mariana , Belle-forest , du Chesne , Bosio , & sur tout Mezeray , sont les Originaux qu'il a suivis ; aussi ne se vante-t-il point d'avoir consulté des Memoires particuliers ; il s'est contenté de ramasser & de mettre en ordre ce qu'il a trouvé dans les Livres qui sont connus de tout le monde.

---

## A P A R I S ,

Chez JEAN CUSSON , rue saint Jacques , à l'Image  
Saint Jean-Baptiste. 1702. *Avec Privilège du Roy.*

# LE JOURNAL

## DES

# SCAVANS

§

DU LUNDY 18. DECEMBRE, M. DCCII.

---

RELATION D'UNE MISSION FAITE NOUVELLEMENT, par Monseigneur l'Archevesque d'Ancyre, à Ispahan en Perse, pour la Reunion des Armeniens, à l'Eglise Catholique. A Paris, chez Jean de Nully, rue S. Jacques. 1702. in 8. pagg. 184.

**P**ierre Paul de Bapaulme Napolitain, Carme Déchauffé, Archevêque d'Ancyre, a fait un voyage en Perse en qualité d'Ambassadeur du Pape. Il arriva à la fin du siecle dernier à Ispahan au mois d'Avril 1699. Il fut receu favorablement par le Roy de Perse. Il paroît par sa Relation, que le principal dessein de ce Missionnaire, étoit de travailler à la réunion des Armeniens. Leur siege est un lieu proche d'Ispahan, appelé Julfa, du nom d'une ancienne ville de l'Armenie majeure, qui fut ruinée par le Roy Schah Abbas, qui en transporta les Habitans à Ispahan. Il les logea dans cette Ville : Mais les querelles continuelles qu'ils eurent avec les Persans, obligerent son successeur de leur donner un grand terrain vis à vis d'Ispahan, où ils ont bâti une Ville peuplée de trente à quarante mille Habitans, la plus-part Armeniens. Il y a vingt-cinq ou trente Eglises, qui ont chacune leur Curé & deux Archevêques.

L'Archevêque d'Ancyre eut plusieurs conferences avec leurs

1702.

PPPPPPPP

Evêques & leurs Docteurs. La principale contestation roula sur le Concile de Calcedoine, que les Armeniens detestent en haine de la condamnation de Dioscore. Ils tâcherent de détourner adroitement la question, en faisant retomber l'anathème qu'ils prononcent contre ce Concile sur les seuls Grecs. Comme ils ne condamnent le Concile de Calcedoine que parce qu'ils suivent le sentiment d'Eutyche & de Dioscore, ils soutinrent que cette question n'étoit qu'une question de nom. Ils défendirent aussi l'usage qu'ils ont de ne point mêler d'eau avec le vin dans le Sacrifice de la Messe. Ils ne témoignèrent pas de repugnance à reconnoître la primauté du Pape. Ils ne voulurent point entrer dans aucun éclaircissement sur la question de la procession du S. Esprit, ni sur quelques autres questions. Les Armeniens n'ayant pas dessein de rien terminer avec l'Archevêque d'Ancyre, se servirent du demêlé qu'ils avoient avec leur Patriarche. Son Siege est à Etchmiadzin : celui qui en étoit en possession, étoit un nommé Nahabied : mais il avoit esté déposé quelque-temps auparavant, & Estienne avoit pris sa place. Cependant Nahabied avoit esté rétabli par le credit de Zalecan Beglerbei d'Erivan, & Estienne étoit en prison, en sorte que Nahabied jouissoit par violence du Patriachat, sans estre reconnu de la plus-part des Armeniens.

C'est sur ce pretexte que l'Archevêque Alexandre & les Evêques Armeniens qui estoient à Julfa, remirent la conclusion du Traité de paix, alleguans qu'ils ne pouvoient pas traiter avec les Latins, qu'ils ne fussent autorisez par un Patriarche legitime. Ils se contenterent d'envoyer à l'Archevêque d'Ancyre leur Profession de foi, dans laquelle M. d'Ancyre trouva, 1. Qu'il falloit ajouter à l'Article du Saint Esprit, *Qu'il procedoit du Fils*. 2. Que sur l'Article de l'Incarnation, on devoit supprimer ces paroles : *Uni par une Nature*. 3. Qu'ils devoient expliquer ce qu'ils entendoient par ces termes, *Que Jesus-Christ ressuscité a détruit les Enfers*. Il fit ajouter quelques autres Articles à cette Confession de foi, par lesquels il vouloit les obliger de reconnoître le Concile de Calcedoine, la Primauté du Pape, d'approuver l'usage de mêler de l'eau dans le calice, & en general de recevoir ce que croit l'Eglise Romaine, & ce que le Concile de Trente a décidé. Les Armeniens reçurent assez bien en apparence les corrections que l'on avoit faites à leur Confession de

Foi, & les Articles qu'on vouloit qu'ils ajoutassent. Il firent quantité de complimens à M. d'Ancyre. Ils convinrent, à ce que dit l'Auteur de cette Relation, d'écrire au Pape, & de luy envoyer leur Confession de Foi avec les corrections & additions: de ne plus excommunier Saint Leon, ni le Concile de Calcedoine; d'exposer au Pape les raisons qu'ils avoient de ne point mêler d'eau avec le vin dans le Calice, & de les soumettre à son Jugement, & de mettre le nom du Pape dans leur Canon. Ils se quitterent ensuite, après s'estre donnez des témoignages reciproques d'union & d'amitié. M. d'Ancyre reçut aussi des Lettres du Patriarche Nahabied, par lesquelles ce Patriarche lui manda qu'il avoit assemblé un Concile à Accoulis, & qu'il estoit dans le dessein d'y traiter de la réunion, & d'envoyer à Rome deux Evêques pour porter les nouvelles de ce qui s'y seroit passé. On ne sçait pas si les Armeniens tiendront leur parole, & si ce projet d'union aura quelque execution. Quoi qu'il en soit, l'entreprise de M. d'Ancyre a esté tres louable. L'auteur de cette Relation critique sur la fin le livre de l'*Etat present de l'Eglise Armenienne*, composé en Anglois par le S. Ricaut, & traduit en François par un réfugié. Il prouve contre cet Auteur, que les Armeniens sont d'accord avec l'Eglise Romaine sur la présence réelle, sur le nombre des Sacremens; & releve quelques autres fautes dans lesquelles il est tombé.

DISSERTATION TRES INSTRUCTIVE ET TRES CURIEUSE pour la Pratique, sur trois operations de la Pierre faites en 6. mois, avec un grand succès, & une parfaite guérison de celui qui les a souffertes. Par M. Jean Panthot, Docteur en Médecine à Lyon. A Lyon chez Jacq. Guerrier. 1702. in 4. pp. 16.

**M.** Panthot Doyen du College des Medecins de Lyon, est tout ensemble l'auteur & le sujet de cet Ecrit. Il fut taillé au commencement de Decem. de l'année 1700. à l'âge de 63. ans, par M. son Frere Maître Chirurgien, lequel luy tira de la vessie une pierre plate, de la longueur d'une piece de trente sous, fort inégale, & accompagnée d'un *fungus* fort semblable à une fraise. 25. jours après la taille il fut en estat de sortir, & sur la fin de Janv. il partit de Lyon dans une chaize pour aller à Valence, d'où il revint quelques jours ensuite. Pendant son retour il sentit des douleurs qui luy firent juger que le mouvement de la chaize luy avoit

fait descendre une pierre du Rein gauche dans la vessie. Pour s'claircir il assembla des Medecins & des Chirurgiens, qui soutinrent qu'au lieu d'une pierre, il avoit un absces, & qu'il falloit en venir à une autre ouverture. Le Chirurgien obeit & fit l'ouverture le 20 de Fev. sans qu'il luy fut permis d'introduire la tenette, par le moyen de laquelle il auroit gueri le malade, qui au lieu d'un absces avoit effectivement une pierre. La playe fut close en sept jours, mais M. Panthot sentit toujours d'horribles douleurs. Ces douleurs devinrent insupportables, & l'obligerent à demander une 3. operation. Elle fut faite trois mois après la seconde, par le même M. Panthot Chirurgien, lequel délivra son Frere d'une seconde pierre grosse comme une amande verte. L'operation réussit si bien que le malade fut gueri en 20. jours, & qu'il monte à cheval, souffre le carrosse, & marche à pied sans peine.

M. Panthot après avoir étendu ce recit par quelques circonstances que la joye de se voir échapé si heureusement, luy fait rapporter, le termine enfin par des reflexions sur la maniere de Tailler » d'un certain Empirique, à qui il reproche de s'être mis au monde sous un grand nom de pieté, pour mieux couvrir son jeu, & » pour persuader aux simples que dans l'operation de la Taille il agit par une science infuse. Il ne nomme point cet Empirique, » mais il le designe assez en disant, qu'il fait son ouverture de » maniere qu'il entre dans la Vessie obliquement, à la distance » d'un demi pied à peu près. M. Panthot ajoute que la tenette » entrant obliquement, il est à craindre qu'il ne pince une des levres de la Vessie ouverte; parce qu'en cette entrée oblique, il » s'éloigne de l'une des levres & touche l'autre de trop près. C'est » pourquoy il est fort à craindre qu'il ne pince, ou qu'il n'arrache la Vessie, comme il a fait au Prieur des Petits Augustins » de Lyon, à un President à Mortier de Grenoble, à un Maître Chirurgien, & à une jeune Demoiselle de la même Ville. &c.

» Cet inconvenient n'arrive point, lors qu'on ouvre de l'épaisseur de deux travers de doigts, les chairs du Perinée, pour entrer dans la Vessie en droite ligne, & qu'on se sert d'une petite » tenette qui entre à la faveur du conducteur, dont on jouit plus aisément que de la grosse, dont les Anciens se servoient comme » luy.

TABLE.



# T A B L E

## DES MATIERES

### CONTENUES DANS

# LES JOURNAUX

### DE L'ANNEE M.CCII.

#### A

**L'**Abbé, Marin, sa lettre au Pape. 375

*Abstinence* des sens, couste moins que celle de l'esprit. 146

*Abstinence* du vendredi & samedi. 588

*Academie* des Inscriptions, & ses reglemens 5. quand & pourquoy établie. 43. 372

*Academiciens* dont elle fut d'abord composée. 144

*Academie* des Sciences, son établissement 372. son Histoire par du Hamel 232. son Histoire de l'année 1699. 397

*Acides & Alcalis* inutiles pour la guerison des maladies. 205

*Accouchement*, si le terme est fixe. 442

*Accouchement* à 5. mois. 441 à 17 mois. 443

*Actes* des Congregations de *Auxiliis*. 331 471

17 02.

*Action* Hipotequaire. 477

*Admiration*, sa nature, sa cause & ses effets. 14

*Aignan*, son Histoire. 263

*Aiman*, Hypotese pour l'explication de ses Phenomenes. 512

*Algebre*, ses elemens. 626

*Alimens*, leurs bons & leurs mauvais effets 299. d'où ils se tirent. 298

*Alphonse* le Sage, a redigé les Loix d'Espagne. 424

*Altesse Royale*, Titre dû au Duc de Savoye. 5.8

*Alvarez*, deserte au Pape le livre de Molina. 338

*Ambarra*, capitale de l'Empire des Ethiopiens. 281

*L'amour* & ses effets, 15. sert à la digestion. 16

*Amour* de Dieu, ses especes 127 &c.

*Amour* de Dieu, *affectif* & *effectif*. 289

*Ambassadeurs* de Savoye, jouissent

Qqqqqqqq

des memes honneurs que ceux des Rois.	558	<i>Arlington</i> , ses Lettres au Chevalier Temple.	110
<i>L'any</i> , la Rethorique.	665.	<i>Armeniens</i> detestent le Concile de Calcedoine, pourquoy.	710.
<i>Analyse</i> Mathematique, s'il faut la faire dépendre des controverses Metaphysiques.	183	leur croyance, en quoy est difference de celle de l'Eglise Romaine.	<i>ibid.</i>
<i>Anan</i> & <i>Saul</i> , Auteurs de la secte des Karaites.	312	<i>Aron</i> , Plante.	624.
<i>Anatomie</i> , son utilité.	417.	M. d' <i>Arras</i> , ses affaires avec les Juives.	459
<i>Anaximandre</i> de Milet, est le premier qui a représenté la terre sur une espee de tableau.	497	<i>L'art</i> de parler.	665
<i>Antiens</i> & Modernes comparez.	136	<i>Arrests</i> des Parlemens d'amour.	467
<i>Antiquitez Romaines</i> , qui sont les Auteurs qui ont travaillé à les expliquer.	294	<i>Astrolabe</i> .	171
<i>Anidote</i> de l'ame.	587	<i>Astronomie</i> des habitans de chaque planete.	163
<i>Antoine Tepez</i> , a fait la Chronique de l'ordre de S. Benoist.	18	<i>Atlantide</i> de Bacon.	371.
<i>ἀνυψωσις</i> , signification de ce mot	641.	S. <i>Augustin</i> , sa vie, par M. de Tillemont.	557
<i>Apanage</i> , ce que c'est.	227	<i>Autels</i> , leur Consécration.	365.
<i>L'apanager</i> est exclus de la succession	227	L' <i>Autorité</i> souveraine, partagée en Angleterre.	500
<i>Apocalypse</i> , différentes manieres de l'expliquer.	167	<i>Axuma</i> étoit autrefois le Siege de l'Empereur des Ethiopiens.	281
<i>Apocalypse</i> de Bierman.	545	B	
<i>Apollon</i> , Auteur de la Medecine.	303	<i>Baguette</i> , si l'usage de la Baguette est superstitieux.	103 &c. quelle est la cause de son mouvement.
<i>Apostres</i> , quelle étoit leur Langue.	553	<i>Baglivi</i> , essay de Medecine.	695.
<i>Aquaviva</i> , n'est pas contraire à la liberté des sentimens des Jesuites.	267.	<i>Baillet</i> son opinion sur la Mission de S. Maur.	556
<i>Arach.</i>	536	<i>Baptême</i> des Cloches.	366
<i>Aras</i> triomphaux dressés à Aix.	463	<i>Barthelemy</i> des Martyrs, son Journal du Concile de Trente.	576
<i>Architecture</i> , nouveaux Memoires.	581	<i>Begerus</i> Antiquaire de M. l'Electeur de Brandebourg.	413
<i>Architecture</i> ancienne & moderne.	555	<i>Benavente</i> , Alvare, sa Lettre.	450
<i>Architecture</i> Navale.	138	<i>Benediction</i> des Abbez, Abbeses, &c.	362
<i>Aristocratie</i> établie dans l'Empire par les loix fondamentales.	390	S. <i>Benoist</i> , Histoire de son Ordre.	17
		<i>Beranger</i> , & son Heresie.	35
		S. <i>Bernard</i> , s'il a esté Lutherien.	346
		S. <i>Bernard</i> , ses Lettres.	468
		<i>Bible</i> Allemande de Luther.	269.
		Prolegomenes de la Bible.	9.



- Bibliothèque d'Auteurs qui ont écrit sur les antiquitez Romaines.* 297  
*Bibliothèque Palatine*, comment transportée à Rome. 173  
*Billets*, la pratique des Billets. 316  
*Bohlius*, Samuel, ses Dissertations sur la langue Hebraïque. 435  
*Bonheur éternel*, peut-on en faire un sacrifice à Dieu. 131  
*Boniface VIII.* instituteur du Jubilé. 255 258  
*Boniface IX.* les Indulgences qu'il accorde aux Milanois. 588  
*Botal*, Leonard, a mis la saignée en usage à Paris. 217  
*Bottacc*, Bartold, de l'Irreprehensibilité. 594  
*Boubours*, Dominique, Jésuite, son Eloge. 591  
*Bouthillier* de Rancé, Abbé de la Trappe, sa vie. 645. Ses Ouvrages. 649. Sa Lettre à l'Abbé Nicaise sur la mort de M. Arnaud. 650  
*Bucelin* & son Menologe. 18  
*Bulle d'Or.* 455  
*Bulteaub*, a composé l'histoire de l'Ordre de S. Benoist. 38  
*Burgraf.* C 481  
*Cadecombe* Docteur en Droit. 477  
*Caen*, ses Origines. 667 Etymologie de ce nom. 668  
*Calvaire*, Ordre de Religieuses, son établissement. 566  
*Cartes Geographiques anciennes.* 497  
*Cartaginois*, leur Langue. 122  
*Carouche* ou est écrit adorez le ciel. 115. 120  
*Catalogue des Livres des Karaites.* 313  
*Cathechisme* de Montpellier. 661  
*Cautele d'Angelus.* 478  
*Cellarius*, Christophle. 495  
*Ceremonies Chinoises.* 115. 375  
*Certificat de l'Empereur de la Chine.* 375 &c.  
*Chambre Basse*, quand a-t-elle commencé à avoir voix au Parlement d'Angleterre. 29  
*Chambre des Comptes.* 171  
*Cham-Ty*, signification de ce mot. 376. 378  
*Chancelier d'Angleterre* ne doit appliquer le Sceau sur une Patente en blanc. 499  
*Changement de Doctrine* dans l'Eglise, impossible. 80  
*Charges de Justice*, ont toujours eu en France, le privilege d'annoblir. 41  
*Charges*, leur venalité ne doit point diminuer l'estime qu'on doit avoir pour la Magistrature. 41  
*Charles V.* son Testament. 425  
*Charlemagne*, écrit aux Archevêques de faire dresser des instructions pour les peuples. 54  
*Charpentier*, son Eloge. 506. ses Ouvrages. 507 &c.  
*Chartreux*, leur premiere Regle estoit celle de S. Benoist. 37  
*Chasteuil*, Galaup. 464  
*Cheminée* de nouvelle fabrique. 582  
*Cheron*, le plus habile Official de son siècle. 102  
*Cheuremont*, son caractère. 608  
*Les Chinois* éprouvent les victimes avec du vin chaud. 117  
*Ils invitent les esprits à user des choses qu'on leur offre.* 117  
*Chirurgie* complete. 511  
*Chretien* inconnu. 317  
*Chretien* Philosophe. 473  
*Christianisme*, son origine & l'antiquité de ses veritez. 223  
*Choix des Alimens.* 298  
*Christal mineral*, à quoy bon. 355  
*Circulation du sang*, la maniere dont elle se fait n'est pas bien connue. 201  
*Clef de S. Pierre*, son usage. 107  
*Clefs*, la puissance des clefs que J.C.

- a donnée à l'Eglise, en quoy consisté. 705
- Clement VIII.* ses écrits. 472
- Cluni*, critique de son Breviaire. 693
- Clergé ou Clergé*, ses sermons. 576
- Clovis* unit Toulouse à la Couronne. 209
- Code des Loix des Visigots.* 210
- Cochinchine*, les Chrétiens y sont persécutés. 274
- Comédies de Corneille* épurées. 136
- Coëquation*, ce que c'est. 606
- Commandemens de l'Eglise.* 588
- Commerce* en son jour. 421
- Communes d'Angleterre*, leurs droits, 499
- Communion* donnée aux malades sous une seule espèce dans l'onzième siècle. 38
- Comtes de Toulouse.* 209
- Commentateurs de l'Ecriture*, tombent dans deux excès opposés. 141
- Le Comte Jesuite*, son écrit au Cardinal Marescotti. 115
- Conferences Ecclésiastiques de M. de Luçon.* 54. du Diocèse de Condom. 56
- Confucius*, les honneurs qu'on lui rend à la Chine. 115
- Congregations de Auxiliis.* 319 &c.
- Congruité de la grace.* 290
- Conseils Evangeliques.* 588
- Conseil d'Etat* érigé. 40
- Conseil secret*, ou grand Conseil pour les affaires d'Etat. 39
- Constantin*, plusieurs Empereurs de ce nom trouvez par le P. Hardouin. 24
- Constitution Egidienne.* 478
- Consultations*, comment se doivent faire par les Medecins. 385
- Contestations* entre les Evêques & les Abbez. 20
- Contenance*, les moyens de la garder. 851.
- Contribution à la legitime*, comment elle se fait. 509
- Conventions & Transactions.* 494
- Copernic* son systheme. 164
- Coq d'Inde*, se digere aisément. 299
- Coqueterie* delicate parmi les Dames. 137
- Cordemoi*, ses Lettres sur la controverse. 662
- Cornaro*, Loüis, son Livre sur la sobriété. 86
- Courtant & Court - Vestu*, d'où vient ce mot. 41
- Coutume* de prendre l'habit de Moine à l'article de la mort. 20. 21.
- Coutume d'Orleans.* 347
- Coutume de Paris*, par du Plessis. 75
- Cresson* aquatique, bon contre la pleureisie. 355
- Cressias* Auteur Fabuleux. 123
- D
- Dames de l'Europe*, leur Caractere. 137. elles sont capables d'atteindre à la perfection des Arts & des Sciences. 137
- Danez*, Evêque de Lavaur. 360
- Daniel*, explication de sa Prophetie, sur les 70. semaines. 179
- Dedicace* des Eglises. 364
- Le Demon*, est le singe de Dieu. 106
- S. Denis*, l'Areopagite, s'il est Auteur des écrits qui portent son nom. 175
- De Pape*, Abraham, ses remarques. 589
- Descartes*, son sentiment sur l'ame des bêtes. 154
- Des champs*, Jacques, Jesuite. 459
- Devotion*, la plus solide, la plus nécessaire,

nécessaire, & la plus negligée.	586	lité d'Empereur d'avec celle d'Ar-	
<i>Devoions ridicules.</i>	587	chiduc d'Autriche.	388
<i>Diaconesses.</i>	364	<i>Emperours</i> , leur benediction.	364
<i>Diaphoretique mineral</i> , à quoy est pro-		<i>Endovellicus</i> , ce que c'est que cette	
pte	354 &c.	divinité.	123
<i>Diekison</i> , sa Physique.	503	<i>Ennius</i> , poëte, sa parrie	640
<i>Dictionnaires de Marine.</i>	139	<i>Ephemerides</i> , leur origine. 213. qui	
de Medecine. 262. Moral.	596	sont ceux qui ont calculé des	
<i>Discipline</i> , ou flagellation volon-		<i>Ephemerides.</i>	214
taire quand établie.	21	<i>Epiclete</i> , sa morale.	286
<i>Discipline de l'Eglise.</i>	502	<i>Epilepsie</i> , causée par la fumée d'une	
<i>Docteurs de la necessité.</i>	479	Chandelle.	445
<i>Dogme</i> , si le changement dans les		<i>Epîtres de S. Paul</i> expliquées.	71
Dogmes est possible.	99	&c.	
<i>Dogmes Theologiques</i> du pere Petau.		<i>Epreuve</i> pour découvrir les crimes.	
268		367	
<i>Droit Canonique</i> , ses principes.	415	<i>Epreuves du fer chaud</i> , & autres.	
<i>Droit de faire la guerre &amp; la paix</i> ,		108	
à qui appartient en Angleterre.		<i>Errata de l'Histoire des Congrega-</i>	
27. 28		tions de Auxiliis.	428
<i>Droit public d'Allemagne.</i>	369	<i>Esculape</i> , son Histoire.	304
<i>Duchez &amp; Comtez</i> donnez en pro-		<i>Espagne</i> , Nature de la succession à	
priété.	40	cette Monarchie.	423
<i>Dumas</i> , Docteur, ses ouvrages.		<i>L'Esprit Ecclesiastique.</i>	57
393		<i>Essais de Litterature.</i>	573
<i>Du Plessis</i> , sa methode dans l'ex-		<i>Estienne de Grandmont</i> , Fondateur	
plication de la Coutume de Pa-		d'Ordre.	19
ris.	76 &c.	<i>L'Etat Ecclesiastique</i> , son excellen-	
<i>Durant</i> , s'il est l'Auteur du Livre		cc.	57
des Rites qui porte son nom.	360	<i>Ethiopiens</i> ou Abissins Chrétiens.	
<i>Dure-mere</i> , sa structure & son usä-		281. ils ont une veneration sin-	
ge. 670. Son ressort.	699	guliere pour le Livre des Pieäu-	
<i>Duval</i> , Docteur de Sorbonne, son		mes.	282
attachement à la Cour de Rome.		<i>Emmuller</i> , abrégé de ses œuvres	
678		643	
<i>Eglise Chinoise</i> , son Caractere.	113	<i>Europe</i> , sa description.	498
<i>Eglise des Invalides.</i>	513	<i>Examen de Medecine.</i>	437
<i>Electorat</i> , maniere d'y succeder.	228	<i>Excommunication</i> , majeure, mineu-	
<i>Elien</i> , deux Auteurs de ce nom.		re, leur difference.	706
162		F	
<i>Elüs</i> , le nombre en -est très petit.		<i>Fables de Phedre.</i>	78
515		<i>Faction Impie</i> , connuë au seul Pere	
<i>Empereur</i> , il faut distinguer la qua-		Hardouin.	25

<i>Faculté de Théologie de Paris, sa doctrine sur l'autorité des Souverains.</i>	679	<i>Genéard, son sentiment sur la difficulté qu'il y a à traduire l'Ecriture Sainte.</i>	552
<i>Fayet, grand faiseur de digressions.</i>	418	<i>Gentiam Hervet, sa traduction du Concile de Trente.</i>	574
<i>Fay lit, sa réponse au P. Hugo.</i>	613	<i>Geofroy de Vendôme, ses Lettres.</i>	290
<i>F. non modeste, son portrait.</i>	420	<i>Geographes anciens &amp; modernes, leur caractère.</i>	496
<i>Fermentation, ses causes.</i>	416	<i>Geographie ancienne.</i>	495
<i>Ferve de S. Ignace.</i>	536	<i>Geometrie pratique.</i>	411
<i>Fibres, leur origine, &amp;c.</i>	695	<i>Germont Jésuite, ses ouvrages.</i>	429
<i>Fiefs, du Droit François.</i>	228	<i>Auteur des questions sur l'Histoire des Congregations de Auxillir.</i>	322.
<i>Fiefs, quand deviennent héréditaires.</i>	40	<i>Gerfon, sa doctrine.</i>	680.
<i>Flagellans, leur Histoire.</i>	405	<i>Geste, ce que c'est.</i>	420
<i>Fluteris, ce que c'est.</i>	50	<i>Glace, son usage frequent est nuisible.</i>	699
<i>Fontenelle, Secrétaire de l'Académie des Sci.nces.</i>	397	<i>Gordon Jésuite.</i>	461
<i>Font Evrauld, Apologie pour son Fondateur.</i>	490.	<i>Gouffet, son commentaire sur la Lingae H braïque.</i>	637
<i>L'Auteur de cette Apologie est un Religieux de Font Evraud, qui nous assure qu'aucun autre que luy n'y a travaillé, ainsi ce qu'on avoit dit sur un bruit public dans le 19 Journal, pag. 293 qu'un Auteur d'une autre Société y avoit mis la main, n'est pas vray.</i>		<i>Gouff, ce que c'est que le bon gouff.</i>	135
<i>Force mouvante des corps expliquée.</i>	67	<i>Grace universelle, soutenue par quelques Lutheriens.</i>	345.
<i>Formules pour la procédure, leur origine, &amp; leur progrès.</i>	102	<i>Gammaine Ethiopienne.</i>	283
<i>la Foy, si on peut absolument l'avoir sans la chercher dans l'Ecriture sainte.</i>	114	<i>Grammaires Orientales.</i>	235
<i>France, son estat sous Philippe Auguste.</i>	707	<i>Grand Conseil, quand erigé en Jurisdiction ordinaire.</i>	39.
<i>François de Nicolais ou Alconissâ, son écrit contre le P. le Comte.</i>	115	<i>Grec de Synagogue.</i>	437
<i>Fr. res Convers inconnus avant l'onzième siecle.</i>	37	<i>Grecs anciens appliquez aux genealogies.</i>	689
G		<i>Gregoire VII. sa fermeté, 36. n'a jamais soutenu l'erreur de Berenger.</i>	37
<i>Galand, son sentiment sur les Medailles de Tetricus.</i>	23. 24	<i>Grenier, Marchand François apporte en France l'ypocacuanha.</i>	539
<i>Genealogie, origine &amp; progrès de l'Etude Genealogique.</i>	688.	H	
		<i>Habitans des Planetes.</i>	165. la forme de leurs corps, le caractère de leur esprit.
			<i>ibid.</i>
		<i>Hardouin, son sentiment sur les Medailles de Tetricus.</i>	23. &c.

<i>Hautin</i> , ses medailles. 574	<i>Jesuites</i> , la liberte des sentimens qui regne chez eux, 266. leur ardeur pour les Missions. 273
<i>Helvetius</i> s'attribue faussement la decouverte de l'ypécacuanha, & obtient un privilege exclusif. 539.	<i>Imbert</i> , Jean, ancien Praticien. 276
540	<i>L'Imagination</i> des meres, si elle est cause des difformitez des enfans. 70
<i>Henningses</i> , son Theatre genealogique. 690	<i>Imhof</i> , ses ouvrages. 691
<i>Hermaphrodite</i> prétenduë, son histoire. 279	<i>Indulgences</i> , leur origine, leur progrès, leur vertu, &c. 258
<i>Heroines</i> . 138	<i>Infailibilité</i> d'une Eglise visible. 79.
<i>Herophile</i> , son histoire. 307	112
<i>Hesiole</i> , abrégé de sa vie. 181	<i>Innocence</i> prouvée par le duel, 22
si <i>Hesode</i> & Homere, sont les Auteurs de la Theologie des Grecs. 181	<i>Inquisition</i> établie à Touloute. 211
<i>Hippocrate</i> n'a pas connu la circulation du sang, 204	<i>Instruction</i> Pastorale de M. de Meaux. 111
<i>Hippomene</i> & Attalante, explication de cette fable. 63	<i>Investitures</i> du Duché de Milan. 456
<i>Histoire</i> , regles pour la bien écrire. 136	<i>Josph</i> , sa Chronologie & son Histoire. 484
<i>Histoire Ecclesiastique</i> en François. 159.	<i>Josph</i> ; Capucin, sa vie. 565
<i>Histoire</i> diverse d'Elie. 162	<i>Journal</i> de saint Amour. 391
<i>Histoire</i> des animaux, par Elie de Preneste. 162	<i>Ipecacuanha</i> . 537. comment il le faut choisir. 538. ses bonnes & mauvaises qualitez. 539
<i>Hommage</i> , & autres droits. 612	<i>Jubile</i> , son institution. 255. etymologie du nom de <i>Jubilé</i> . 257
<i>Hommage</i> personnel. 457	<i>Judas</i> , sa mort. 641
<i>Honneurs</i> rendus aux morts par les Chinois. 119	<i>Juges</i> , leurs devoirs. 547
<i>Honorius</i> Pape. 288	<i>Julfa</i> , Siege des Armeniens qui sont en Perse. 709
<i>Hugues Capet</i> , l'époque de sa mort. 22	<i>Juifs</i> anciens appliquez à l'étude des genealogies. Pourquoi? 689
<i>Huitres</i> en écailles. 263	<i>Jurisdiction</i> Ecclesiastique, sa pratique. 657
I.	K
<i>Jacob</i> , explication de sa prophetie sur le schiloh. 124	<i>Karaites</i> , leur origine, leurs dogmes &c. 3107
<i>Jacques</i> le Bossu. 321	<i>Kink-Tien</i> , signification de ce mot, 376. 378.
<i>Jaménisme</i> , son histoire. 391	I.
<i>Jephie</i> , sa vie. 349. si sa fille a esté immolée. 351	<i>Langue Hellenistique</i> , ce que c'est; 436.
<i>Jesus Christ</i> , sa divinité prouvée par l'Ecriture. 554. 555	<i>Lemos</i> , sa vie. 471. son Journal des

<i>Congregations de Auxilij. ibid.</i>	mettre.	389
<i>Lepreux</i> séparez des fidelles. 367	<i>Manifeste</i> de M. l'Electeur de Cologne.	385
<i>Lessius</i> , Leonard a composé un	<i>Manfès</i> , leur partage.	681
Livre sur la sobriété. 86	<i>Marbodius</i> Evêque de Rennes. 291	
<i>Letres</i> choisies. 32	<i>Marc Battaglini.</i>	517
<i>Letres</i> de Cicéron à Atticus. 44	<i>Marine</i> , ses termes sont différents selon la différence des lieux. 140	
&c.	<i>Marly</i> , sa description. 42 &c.	
<i>Letres</i> Pastorales pour les nouveaux convertis. 95	<i>Martene</i> Benedictin. 359	
<i>Lexicon</i> Ethiopien. 283	<i>S. Maur</i> , sa Mission en France. 556	
<i>Liberté</i> de sentimens regne chez les Jesuites. 266	<i>Maximilien</i> Empereur, recherche les anciens titres. 690	
<i>Litanies</i> , petites & grandes. 501	<i>Médailles</i> de Louis le Grand 143. de M l'Electeur de Brandebourg. 413	
<i>Litius Saxonicum</i> , ce que c'est 668	de M. le Duc de Parme. 692	
<i>Logomachies</i> des Sçavans. 620	<i>Medecine</i> , independante de toutes sortes de systemes. 200	
<i>Louanges</i> , sont dangereuses. 91	<i>Medecine</i> , son antiquité. 303	
<i>Louvain</i> , disputes entre les Docteurs de Louvain & ceux de Cologne. 407	<i>Medecine</i> & Medecins, leur sort 481	
<i>Lutheriens</i> , leurs disputes sur la grace. M 343	<i>Medecins</i> , s'ils peuvent debiter des Remedes. 447	
<i>Millillon</i> , ses observations sur l'Histoire de l'Ordre de S. Benoît 18 &c.	<i>Melanges</i> d'Histoires & de Littérature. 73	
<i>Maduré</i> , Royaume des Indes, où il y a des Chrétiens qui vivent comme des Anges. 274	<i>Memoires</i> de l'Academie des Sciences. 401	
<i>Maicamp</i> , ce que c'est. 125	<i>Menton</i> , s'il est le siege de la Majesté. 72	
<i>Maigrot</i> , Charles Evêque de Connon. 450. mauvais traitement qui lui est fait par les Chrétiens Chinois. 454	<i>Messon</i> n'en disoit autrefois qu'une les jours de Dimanche & de Fête, dans les Ordres de Cluny, de Cîteaux & des Chartreux. 38	
<i>Main ferme</i> , de l'Ordre de Fontevraud. 291	<i>Messe</i> pour chaque fetic, quand établie. <i>ibid.</i>	
<i>Majuna</i> , ce que c'est. 125	<i>Messie</i> , son regne doit commencer en 1720. selon M. Alix. 178	
<i>Malbranche</i> , les Meditations. 438	<i>Metaphysique</i> de Descartes, le jugement qu'on en fait. 155	
<i>Mauvette</i> de Baleine, sa description. 278	<i>Meteores</i> du discours. 624	
<i>S. Mamert</i> , Instituteur des Rogations. 501	<i>Method</i> pour apprendre la Theologie des Peres. 205	
<i>Mandarin</i> Chretien, sa mort. 275		
<i>Mandemens</i> de l'Empereur, si les Electeurs sont obligez de s'y sou-		

<i>Methode</i> pour convaincre les hétéro- tiques. 79	<i>Le Nez</i> , est une excroissance de chair. 67
<i>Metamorphoses</i> d'Ovide. 62	<i>Négligence</i> des moyens nécessaires pour vivre saintement. 191
<i>Michel Cerularius</i> , son Schisme. 34	<i>Nicole</i> , ses Lettres choisies. 619. il a fait valoir l'argument tiré des prejugez. 96
<i>Milan</i> , Duché, du droit & de l'Ordre d'y succéder. 455	<i>Noblesse</i> , qui vient de la magistrature égale à la militaire. 42
<i>Milon</i> Officier de Troyes, rend une Sentence fort extraordinaire. 107	<i>Noblesse</i> , ses différentes espèces. 260
<i>Minerve Hygiee</i> . 304	<i>Normands</i> , leur irruption dans les Gaules. 668
<i>Ministres</i> , lâches. 468	<i>Notes</i> ou Commentaires sur l'Ecriture sainte. 433
<i>Miracles</i> , il les faut examiner avec soin. 632	<i>Novatians</i> , s'ils n'avoient reçu l'or- dination que des Laïques. 98
<i>Mission</i> faite à Ispahan. 709	<i>Noviciat</i> , ce que c'est. 149
<i>Mystiques</i> nouveaux. 633	<i>Nugnez</i> Coronel. 321
<i>Mître</i> donnée aux Abbez. 20	O
<i>Mode</i> , ce que c'est. 421	<i>Obrecht</i> , Preteur Royal de Stras- bourg. 423
<i>modestie</i> Chretienne. 420	<i>Oginski &amp; Sapieha</i> opposéz. 606
<i>Mœurs</i> des Anciens & des modernes. Leur difference. 135	<i>Olearius</i> , Jean, ses scolies sur le nou- veau Testament. 436
<i>moines</i> , ont fait revivre les Sciences dans l'onzième siecle. 19. 20	<i>Onction</i> donnée aux malades avant le Viatique. 38
<i>Molina</i> , son Livre de la concorde de la grace, & du libre arbitre. 336	<i>Opera</i> François comparés avec les Italiens. 186
il déferé des propositions de Ban- nez, &c. à l'Inquisition. 338	<i>Oraison</i> , deffaut des longues Oraï- sons. 192
<i>mondes</i> , leur pluralité. 162 bis.	<i>Ordonnance</i> aux Prêtres de dire la messe tous les jours. 38
<i>monnoyes</i> de Dannemarc. 283	<i>Ordre monastique</i> , partagé en plu- sieurs Congregations. 37
<i>monothelites</i> condamnez. 288	<i>Ordre Teutonique</i> , en Livonie. 189
<i>montchal</i> Archevêque de Toulouse, obtient le droit d'inquisiteur. 211	<i>S. Orientius</i> , ses vers. 362
<i>montemajor</i> Jesuite, s'il est le premier avant-coureur du molinisme. 430	<i>Ornano</i> , trompé par le P. Joseph. 368
<i>Morisor</i> , ses Lettres. 570	<i>Ostlinga Saxonia</i> , ce que c'est. 668
<i>mois Latins</i> perdus. 124	<i>Ozanan</i> , les élémens d'Algebre. 626
<i>mort Chretienne</i> . 406	P
<i>Mourans &amp; morts</i> , les devoirs qu'on leur rend. 367	<i>Pairie</i> , n'est qu'un Office de Conseil- ler plus honorable. 41
<i>moysé</i> , la verité de son Histoire. 225	<i>Palatinat</i> , son Histoire. 174
<i>Muller</i> , son opinion. 345	<i>Pancréas</i> , son suc adoucit la masse du Chyle. 50
<i>musique</i> Italienne, ses avantages sur la Françoisé. N 187	
<i>Nahabied</i> , Patriarche des Arme- niens. 710	
<i>Naudé</i> , Gabriel, abrégé de sa vie, 93 &c.	

<i>Pandectes de Medecine &amp; de Jurisprudence.</i>	439	<i>Pratiques superstitieuses</i>	109.
<i>Panoplie de Lemos.</i>	333. 472	<i>Préjugés faux &amp; legitimes</i>	95
<i>Papesti, ez de l'Ordre de S. Benoit</i>	37	<i>Prétentions de l'Empereur sur le Duché de Milan</i>	415
<i>Papes, coutume de changer leur nom à leur élévation au Pontificat,</i>	38	<i>Privés superstitieuses</i>	587. Chrétiennes du Pere Que nel 500. continuelle 617.
<i>Parage &amp; Aparage.</i>	217	<i>Pour l'Eglise de la Chire</i>	487
<i>Parasites, ce que c'est,</i>	450	<i>Privilèges extraordinaires des freres mineurs</i>	411
<i>Parasites de droit Canonique.</i>	11	<i>Privilèges personnels</i>	309
<i>Parasites de Iernere.</i>	703	<i>Privilèges</i>	479
<i>Parlements d'amour.</i>	466	<i>Probité, il n'y en a point de veritable sans Religion</i>	191
<i>Parlements à la suite des Rois.</i>	39	<i>Probleme general des Tangentes</i>	239
<i>Parlement de paris, quand rendu sedentaire.</i>	39	<i>Procédures criminelles faites par les Officiaux</i>	102
<i>Passions de l'homme.</i>	12	<i>Proligomènes de la bible, si qui sont ceux qui en ont compote, 8. &amp;c</i>	
<i>Patin, Gui, abiege de sa vie</i>	93	<i>Prosterns en impotent à l'Eglise Romaine</i>	272.
<i>Paul Antoine, son traité de la nature &amp; de la grace.</i>	670	<i>Provincs Consulaires, pretoriennes</i>	405
<i>Pelagius Jesuite antiquaire de M. le Duc de raisme.</i>	692	<i>ruissence politique &amp; Ecclesiastique, leur difference.</i>	680
<i>Peinture utile à la Religion</i>	61	<i>Pygmalion amoureux de sa Statue.</i>	ex-
<i>Pelage Roy, établit la Loi de la succession à la Couronne d'Espagne</i>	425	<i>plication de cette fable.</i>	63
<i>Peritence publique</i>	707	<i>Pytagore &amp; son école, a soutenu le mouvement de la terre.</i>	163
<i>Perizonius, sur la mort de Judas</i>	641		
<i>Perfil, cause l'Epilepsie</i>	333		
<i>Persepolis, ses regles démontrées</i>	60		
<i>Pharisiens, leurs principes</i>	310		
<i>Phoeniciens &amp; autres Orientaux ont donné occasion aux Fables des grecs.</i>	182		
<i>Philippe II. son Testament</i>	425. Philippe Auguste son Histoire		
<i>Pierre du port Epic, ses vertus</i>	540		
<i>Pierres sorties de la gorge &amp; de la trinité</i>	278		
<i>Pithou, pierre, le premier qui a fait imprimer les Fables de phedre</i>	78		
<i>S. Placide Disciple de saint Benoit</i>	557.		
<i>Pluviers habitées</i>	164		
<i>Planisphere</i>	151		
<i>Points de Medecine</i>	482		
<i>Poisson volant</i>	222		
<i>Pole Ecclesiastique</i>	366		
<i>Polyptite, abrégée</i>	512		
<i>Pomponius Atticus, ses écrits</i>	689		
<i>M. de Montchartrain, donne une nouvelle forme à l'Academie des Sciences</i>	397		
<i>Montchaux, ses miracles</i>	636		
<i>Pologne, son etat present</i>	601		
<i>Portel, Guillaume</i>	573		
<i>Porten, est le premier qui ait fait imprimer les Pseaumes en Ethiopien</i>	282		
<i>Praxicrès anciens, ensevelis dans l'oubli</i>	276		
		<i>Pratiques superstitieuses</i>	109.
		<i>Préjugés faux &amp; legitimes</i>	95
		<i>Prétentions de l'Empereur sur le Duché de Milan</i>	415
		<i>Privés superstitieuses</i>	587. Chrétiennes du Pere Que nel 500. continuelle 617.
		<i>Pour l'Eglise de la Chire</i>	487
		<i>Privilèges extraordinaires des freres mineurs</i>	411
		<i>Privilèges personnels</i>	309
		<i>Privilèges</i>	479
		<i>Probité, il n'y en a point de veritable sans Religion</i>	191
		<i>Probleme general des Tangentes</i>	239
		<i>Procédures criminelles faites par les Officiaux</i>	102
		<i>Proligomènes de la bible, si qui sont ceux qui en ont compote, 8. &amp;c</i>	
		<i>Prosterns en impotent à l'Eglise Romaine</i>	272.
		<i>Provincs Consulaires, pretoriennes</i>	405
		<i>ruissence politique &amp; Ecclesiastique, leur difference.</i>	680
		<i>Pygmalion amoureux de sa Statue.</i>	ex-
		<i>plication de cette fable.</i>	63
		<i>Pytagore &amp; son école, a soutenu le mouvement de la terre.</i>	163
		<i>Quantel Jesuite, chargé de continuer les dogmes Theologiques du P. Petau</i>	269
		<i>Queiseurs, leur origine, leurs fonctions &amp;c.</i>	126
		<i>Quinquina, son Histoire, ses vertus, la maniere de s'en servir</i>	540, 541
		<i>Quignon Cardinal, son Breviaire</i>	574
		<i>Raimond Benger, dernier Comte de Provence.</i>	464
		<i>Raisant, a donné l'explication des Tableaux de Versailles.</i>	442
		<i>Rapports faits en Justice par des Medecins</i>	439.
		<i>Ratio studiorum, si c'est un ouvrage de la Societe, 431 Livre rare de l'edition de 186, 266, 268.</i>	
		<i>Rechute, ce qu'on en doit penser</i>	450
		<i>Reconciliation des Heretiques.</i>	366
		<i>Reformatum, son origine</i>	174
		<i>Regle rustique pour l'explication de l'écriture antique.</i>	435
		<i>Regle de perspective, que ce qui est vu sous un me me angle paroist égal, comparé.</i>	61
		<i>Reglemens pour le Parlement de Tour-</i>	



# T A B L E.

723

<i>nay.</i>	198	quel air y porte des parties nitreuses	49
<i>Reimerius</i> , les ouvrages.	690	<i>Sanguification</i> expliquée	63
<i>Religieuses</i> . Si elles peuvent se marier.		<i>Sans</i> venus dans les Gaules	68
410		<i>Sciences</i> cultivées par les Habitans des pla-	
<i>Reliques</i> éprouvées par le feu.	22	netes	165. 166
<i>Refractions</i> & équivoques.	461	<i>Schisme</i> des dix tribus reproché de Dieu,	
<i>Rénnon</i> des Protestans de Strasbourg.	271	113	
<i>Reisnerus</i> , les ouvrages.	691	<i>Schooner</i> , C <sup>i</sup> Aristoph <sup>e</sup> , son Commentaire	
<i>Ricker</i> , Edmond, les ouvrages. 677. Au-		sur quelques Ep <sup>it</sup> res des Ap <sup>ot</sup> res.	489
teurs, ou ont écrit contre luy 678. Sa		<i>Stolastes</i> Grecs sur le nouveau Testament.	
retradiction forcée	570	514	
<i>Riculphe</i> Eveque de Soissons, ordonne à les		<i>Segner</i> Paul, l'esuie	486
Curex de tenir des assemblees.	54	<i>Senat</i> Romain 402. Si en y jugeoit les	
<i>Rites</i> de l'Eglise, Auteurs qui en ont		causes des p <sup>er</sup> nicieuses	404
traité,	340	<i>Sanatus</i> consultes, dans quel lieu ils estoient	
<i>Ritterhusius</i> , les ouvrages	691	garder	44
<i>Robe</i> , les prerogatives,	39	<i>Separation</i> de l'Eglise, si c'est un peju-	
<i>Robe</i> , Habit des Rois, jusques à Charles		legitime contre les p <sup>er</sup> reformez	96
VI. 40. C'etoit aussi l'habit des P <sup>ar</sup> s		<i>Septions</i> , la religion	317
& des Chevaliers.	40	<i>Serofité</i> du sang renferme plusieurs sortes	
<i>Robert d'Arbrisselles</i>	290	de lels.	52
<i>Robert de Molefine</i> chef d'une Congrega-		<i>Sery</i> , Dominicain, Auteur de l'Histoire des	
tion.	19	Congregations de <i>Auxiliis</i> .	321
<i>Rogations</i> , par qui instituées	501	<i>Sial</i> graphie de Nuchius	654
<i>Rois</i> de France, leur benediction	364	<i>Sidonius Apollinaris</i> Auteur d'un nouveau	
<i>Romans</i> , le jugement qu'on en fait	136	Misel.	418
<i>Romuald</i> Instituteur des Camaldules	19	<i>Simon</i> , les Lettres choisies. 265. Sa ver-	
<i>Roncaille</i> , ce que c'est.	125	sion du nouveau Testament.	551
<i>Rotrou</i> Comte du perche, fondateur de		<i>Sirventes</i> , ce que c'est.	465
l'Abbaye de la Trappe	647	<i>Sobrieté</i> , les avantages.	85. &c.
<i>Rotzevel</i> , les bains & leur qualité	579	<i>Sorbat</i> , la pratique de Medecine.	381
<i>Rudia</i> patrie du poëte Ennius	640	<i>Somphres</i> , tout la cause de la chaleur du	
<i>Rumart</i> , Thierry, a travaillé à l'histoire de		sang.	51
l'Ordre de S. Benoist.	19	<i>Souliers</i> des Senateurs, leur ferme.	404
<i>Rumart</i> , son opinion sur la mission de		<i>Spartes</i> , leur origine.	123
saint Maur	516	<i>Spirite</i> , ligne, sa vertu.	373
<i>Ruisib</i> , son t <sup>er</sup> ceur anatomique	615	<i>Structure</i> des parties du corps humain.	65
<i>le Ruyelle</i> Jeteur	459	<i>Succession</i> à la Couronne d'Espagne est li-	
S		nelle & nat <sup>ur</sup> elle.	424
<i>Saducéens</i> , leurs principes.	310	<i>Sinrogations</i> , 307 les especes,	16 d.
<i>Saladin</i> , Barnabe, Rector, la doctrine.	409	<i>Substantialité</i>	288
<i>Salent</i> Abt <sup>e</sup> de Bonpart	587	<i>Sylvestrianus</i> Bronzonus.	575
<i>Salve</i> , la nature: 652 pourquoy elle vient		<i>Synagogue</i> , la difference d'avec l'Eglise	82
à la bouche, quand en voit une viande		<i>Système</i> nouveau de l'univers.	373
qu'on voudroit manger. 654 Son estat		T	
est un signe de s <sup>an</sup> de celui du sang. 700		<i>Tabac</i> en fut de contre les bon <sup>es</sup> honnemens	
<i>Salgnée</i> tire plus de bonnes que de mau-		d'oreille. 354 En lavenent	15
vaines humeurs	219	<i>Tables</i> Arithmetiques de M <sup>o</sup> de la Harpe.	
<i>Salgnée</i> contraire aux Systèmes des nou-		64	
v <sup>er</sup> aux & des anciens Medecins.	216	<i>Tall<sup>e</sup>ques</i> composées par Elien, Grec de	
Ses mauvais effets	220. 221	nation, du temps de l'Empereur Adrian.	
<i>Salveren</i> vivoit vers la fin du cinquième		162	
siècle	172	<i>Tagaste</i> Ville de Numidie, lieu de la nais-	
<i>Sang</i> , la nature, 49 &c. devient rouge parce		sance de S. Augustin.	598

<i>Talisman</i> , & leur usage	106	<i>Tropolaires</i>	655
<i>Talisman</i> , illinois.	384	<i>Troubadours</i>	465
<i>Talmud</i> , quand achevé.	312	<i>Tybur</i> , explication de ce mot	505
<i>Tangentes</i> , leur propriété general	239	<i>Tumeurs</i> & obstructions, leur nature &c.	
<i>Le Trapp</i> , Abbaye, la reforme.	647	30. 31.	
<i>Tchobages</i> , leurs colonies.	208	<i>Turquet</i> de Mayerne	354 356
<i>Te-Deum</i> , l'Auteur en est incertain	599	<i>Tussilage</i> en fumée, contre la Pluë.	
<i>Témoins</i> , ce que c'est	466	3 6	
<i>Terre</i> , la figure suivant les anciens	497	<i>Twyn &amp; Mannus</i> , origine de la Nation Germanique	690
<i>Tétricus</i> , les médailles	25		
<i>Le nouveau Testament</i> , les versions	531		
<i>Theatre</i> . Reflexions sur les pieces de Theatre	118	<i>Valentini</i> , Bernard	439. 535
<i>Theses</i> soutenuës à Liege	408	<i>Van lales</i> , leur réputation dans les Gaules	
<i>Thomistes</i> reçoivent le sentiment de Molina comme une erreur semipélagienne.	337	208	
<i>Thar</i> , Ceremonie Chinoise.	43	<i>Vau Roy</i> , la Theologie morale	675
<i>Tillemont</i> , Vie de S. Augustin	597	<i>Varenius</i> , la methode d'expliquer l'Ecriture Sainte	390
<i>Topinambours</i> , leurs bonnes qualités	301	<i>Varron</i> , étudie les Genealogies Romaines	690
<i>Toul</i> , suite de ses Evêques. 603. antiquité de cette Ville, & de son siege Episcopal.	610	<i>Vau</i> , particule disjonctive	311
<i>Toulouse</i> , son origine est inconnue	207	<i>Versailles</i> , la description	42
capital d'un Royaume	209.	<i>Veuxes</i> , Voiles	364
la Couronne sous Philippe le Hardy	20	<i>Viducasses &amp; civitas Viducassium</i> , ce que c'est	669
depuis grand fustiaient de Bourges	210	<i>Vie Ecclesiastique.</i>	56
etigé en Archevêché	211	<i>Virginité</i> consacrée chez les Juifs,	312
<i>Tournay</i> , Histoire de son parlement	196	<i>Vvifsen</i> , Nicolas, son ouvrage sur la Marine.	140
<i>Traditions</i> rejetées par les Sadacéens & les Karaïtes	310	<i>Vocation</i> , si le défaut de vocation est un préjugé légitime contre les P. reformez.	98
<i>Traduction</i> des principaux ouvrages des Peres	195	<i>Vœu</i> de Jephre,	350
<i>Traité</i> de parture à qui attribué	25. 26	<i>Vordac</i> , les memoires,	514
<i>Trefle</i> appelle <i>Trifolium fibrinum</i> , les vertus	510	<i>Virtutes</i> , prétendent que les <i>Dogmes Theologiques</i> du Pere retau leur sont favorables,	268
<i>Trefle</i> de M. l'Electeur de Brandebourg.	413	<i>Vvure</i> , ce qu'on dit pour & contre	316
<i>Trefle</i> public des Romains.	125	<i>Vvuds</i> inanimé possible	373
<i>Triller</i> , Maurice, la pratique de Medecine	592	<i>Vvora</i> a composé un Martyrologe Benedictin, Z	18
<i>Trinité</i> . Explication de ce mystere par l'Abbé Faydit, & la refutation par le P. Hugo	614 &c.	<i>Zele</i> amer,	468
		<i>Zonah</i> , ce que signifie ce mot,	350
		<i>Zones</i> & Climats, leur usage ancien,	497

*Faites à corriger dans les Journaux 43. & 44.*

**P**AGE 696. ligne 18, au lieu de 26, lisez 8, page 695, ligne dernière, Forctus; lisez Forctus. page 698, ligne 26, attribué, lisez attribuent. page 699. ligne 9. M. panholi, lisez M. patcoli. page 701. ligne 4, ne laissez pas, lisez ne laissez pas, à la même page ligne 25, l'examen de ces causes, lisez l'examen de ces causes, page 703, ligne 8, turgence d'humeurs, lisez turgence d'humeurs. à la même page ligne 33, de la Côte, lisez la Côte. page 74. ligne 10. Vvrembecc, lisez Vvrembecc, à la même ligne Maurau, lisez Maran.

**Akarin**, chez Jean Cuffon, rue S. Jacques, à l'Image S. Jean: Bap. avec Privilege du Roy.

# LE JOURNAL DES SCAVANS

5  
Du LUNDI 25. DECEMBRE M. DCCII.

BIBLIOGRAPHIE, OU CATALOGUE DES LIVRES  
*imprimez tant en France que dans les pays Etrangers, dont  
il est parlé dans les Journaux de l'année 1702.*

*BIBLIA SACRA, INTERPRETES, ET CONCILIA.*

**M**Anuduſtio ad ſacram Scripturam, methodo Dialogiſtica exhibens  
Prolegomena Biblica, cum appendice de Verbo Dei tradito, &c.  
in 12. 2. vol. à Paris, chez Urbain Coutelier. 1. Journal.

Commentaire littéral ſur les Epîtres de S. Paul, & les autres Epîtres  
Canoniques, &c. Par le R. P. \*\*\* Preſtre de l'Oratoire, in 12. 2. vol.  
à Paris, chez J. de Nully. 5. jour.

Explication & Reflexions ſur les Epîtres de S. Paul ; où l'on explique  
le ſens littéral, ſpirituel, & moral, in 12. 2. vol. à Paris, chez Imbert  
Debats. 5. jour.

Liber Pfalorum, cum ſelectis annotationibus in loca difficiliora. Au-  
thore J. B. du Hamel, Preſbytero & Exprofeſſore Regio, in 12. Rotho-  
magi : & ſe vend à Paris, chez J. B. de l'Eſpine. 9. jour.

L'Apocalypſe traduite en François, avec une explication tirée des SS.  
Peres & des Auteurs Eccleſiaſtiques, in 8. à Paris, chez Guillaume Def-  
prez. 11. jour.

Pſalterium Davidis Æthiopice & Latinè, cum variis lectionibus & no-  
tis Philologicis, curâ Jobi Ludolphi, in 4. à Francfort. 18. jour.

Auguſti Varenii. D. SS. Theologiæ in Academ. Roſtœch. PP. Trium-  
phus Davidis in Iſraelis fontibus incorrupti, in 4. Roſtœch. 24. jour.

Theſaurus Theologico-Philologicus, ſive ſylloge Diſſertationum elegan-  
tiorum, ad ſelectiora & illuſtriora veteris & novi Teſtamenti loca, à Theo-  
logis Proteſtantibus in Germania ſeparatim diverſis temporibus conſcripta-

1702.

T E E E E E E

rum, secundum ordinem utriusque Testamenti Librorum digesta. in folio. Amstelodami, & se trouve à Paris, chez J. B. Cussin & Pierre Vvitre. 27. journ.

Justi Christophori Schomeri D. Exegesis in Epistolas S. Pauli ad Hebræos, Jacobi, & partem prioris Petri, &c. in 4. Rostochi. 31. j.

Clavis Apoclyptico Prophetica; hoc est septem Ecclesiarum ac totidem Sigillorum, Tubiciniorum, & Phialarum Apoclypticarum Analytica explicatio, earundem cum Prophetis Veteris Testamenti collatio, atque ad suas historias applicatio. Adornata operâ & studio Joannis Biermanni V. D. M. Boetzelariæ, in 4. Trajecti ad Rhenum. 34. journ.

Le Nouveau Testament de N. S. Jesus-Christ, traduit sur l'ancienne édition Latine; avec des remarques literales & critiques sur les principales difficultez, in 8. 4. Tomes. à Trevoux. 35. journ.

### SANCTI PATRES, THEOLOGICI,

*Dogmatici, & Morales.*

Conferences Ecclesiastiques de feu Messire Henry de Barillon Evêque de Luçon, sur les Sacremens de l'Extreme-Onction, de l'Ordre, & du Mariage. Tomes VIII. & IX. in 12. à Paris, chez Antoine Dezallier. 4. journ.

Conferences Ecclesiastiques du Diocèse de Condom. in 12. 2. vol. à Paris, chez Jean Guilletat & Louis Coignard. 4. journ.

Discours sur la vie Ecclesiastique, par Messire Joseph Lambert, Docteur en Theologie, &c. in 12. 2. vol. à Paris, chez Antoine Dezallier. 4. j.

Scriptum R. P. Ludovici le Comte Soc. Jesu, &c. de iis quæ geruntur in Sinis circa Confucium & Progenitores defunctos, &c. in 12. Coloniz. 8. journ.

Traité de l'Amour de Dieu. Par Elie Saurin, Pasteur de l'Eglise Vvalonne d'Urrecht, in 12. 2. vol. à Amsterdam. 9. journ.

Les Livres de la Doctrine Chretienne de S. Augustin, & les Livres de l'Ordre & du Libre-Arbitre, du même. Traduits en François sur la nouvelle édition Latine des PP. Benedictins de la Congregation de S. Maur. in 8. 2. vol. à Paris, chez J. B. Coignard. 13. journ.

Indiculus Institutionum Theologicarum veterum Patrum, quæ aperte & breviter exponunt Theologiam, sive theoreticam, vulgò Speculativam, sive practicam. in 4. Romæ. 13. journ.

L'Erat present de la Faculté de theologie de Louvain; où l'on traite de la conduite de quelques-uns de ses Theologiens, & de leurs sentimens contre la Souveraineté & la seureté des Rois, & contre les quatre Articles du Clergé de France; en trois Lettres, avec plusieurs Pieces curieuses sur ces matieres. in 12. à Trevoux. 15. journ.

Parallele de la Morale Chretienne avec celle des anciens Philosophes, pour faire voir la superiorité de nos saintes maximes sur celles de la Sagesse humaine. Par le P. Michel Mourgues, de la Compagnie de Jesus, Pro-

ſeſſeur Royal dans l'Univerſité de Toulouſe. in 12. à Paris, chez Gre-  
goire Dupuis. 18. journ.

Summa Theologiæ, ad uſum Scholæ accommodata. Tomus ſecundus.  
Authore Nicolao l'Herminier, ſacræ facultatis Pariſienſis Doctore Theo-  
logo. in 8. à Paris, chez Florentin & Pierre Delaulne. 19. journ.

L'Histoire des Congregations de *Auxiliis*, juſtifiée contre l'Auteur des  
Queſtions importantes, &c. Par un Docteur en Theologie de la Faculté  
de Paris. in 8. à Louvain: 21. journ.

Eusebii Paciani Epistolæ ad ſummos viros Theologos Lipſienſes miſſæ,  
&c. in 4. Irenopoli. 22. journ.

Michaelis Mulleri SS. Theologiæ Doctoris & Profeſſ. Sereniſſimi Vvr-  
temberg. Ducis Conſ. & Univerſitatis Tubing. Cancellarii, exercitatio  
Theologica de Pœnitentia. in 4. à Tubinge. 22. journ.

Exercitatio Academica de Fœdere Gratiæ. Authore Joh. Vvolſango Ja-  
gero. Theol. Doct. & quondam Profeſſore, nunc Antiquitate Stuttgardiano,  
& Abbate Maulbronnensi. in 4. Stuttgardia. 22. journ.

Georgi Henrici Goetzi D. P. & Superint. Annæmontaniſde Lutheraniſ-  
mi D. Benhardi Schediaſma Theologicum, &c. in 4. Dreſdæ & Lipſiæ.  
22. journ.

Déſenſe de l'Histoire des cinq Propoſitions de Janſenius, ou deux  
veritez capitales de cette Histoire, défenduës contre un Libelle intitulé,  
*La Paix de Clement IX.* ou demonſtration des deux fauſſetez capitales,  
&c. in 12. à Liege. 25. journ.

S. Facultatis Theologiæ Colonienſis ſapientiſſimum judicium, pro do-  
ctrina perilluſtris D. Henrichi Denys S. Theologiæ Licentiati Lovanien-  
ſis, in Seminario Leodienſi Profeſſoris, nec non in Eccleſia Leodienſi Ca-  
nonici Theologi; adverſus ineptias, cavillationes, aberrationes, &  
impoſturas Doctoris Franciſci Martin, in libello cui titulus: *R futatio Ju-  
ſtificationis, &c.* vindicatum per Chriſtianum ab Irendael Theologum.  
in 4. Marianopoli. 26. journal.

Eccleſia Leodienſis ſummo Pontifici Innocentio XII. ſupplicans pro ſuo  
ſeminario, & doctriſnam RR. PP. Collegii Anglicani Soc. Jeſu, Leodiî  
denuntians. in 12. 26. journ.

Specimen Doctrinæ, à Jeſuitis in ſeminario Leodienſi traditæ tribus  
capitibus exhibitum. Primo notantur corruptelæ in doctrina morum & fi-  
de. Secundo injuriæ in D. Auguſtinum. Tertio contumeliæ in Auguſti-  
nianos, Thomiſtas, Scotiſtas, adeoque in Ordines Religioſos, Univer-  
ſitates Catholicas, & optimos quoſque Theologos. in 12. 26. journ.

Erreurs du P. Barnabé Saladin, Exgardien des Recollers dans la Povince  
de S. André, &c. denoncées à Monſieur l'Archevêque de Cambray  
& à Meſſieurs les Evêques de Tournay & d'Arras. Avec des Reſſe-  
xions ſur les livres de ce Recollet, intituléz, 1. Le Conſeſſeur charita-  
ble de l'ame timide. 2. Le Medecin ſpirituel de l'ame craintive & ſcrupu-

lense. 3. *Directorium Confessarii Monialium*. Par le sieur Romain de bonne esperance, in 12. à Liege. 26. jour.

Réponse aux nouveaux Ecrits de Meff. des Missions étrangères contre les Jésuites, par une Lettre de Monseigneur Alvaré Benavante Evêque d'Alcalon, Vicaire Apostolique de Kiamli; par la conduite de Monseigneur Charles Maigror Evêque de Conon, Vicaire Apostolique de Fokien; & par les attestations des Chrétiens de Fo-tcheou. in 12. 28. journal

Addition à la réponse des Jésuites au sujet de la sommation que leur ont faite Meff. des Missions étrangères de produire toute la lettre de M. Benavente. in 12. 34. journal.

Lettre des Professeurs de theologie du College de Douay de la Compagnie de Jesus à M. l'Evêque d'Arras, à l'occasion d'un écrit repandu dans la ville de Douay sur le sujet de l'absolution des pecheurs de rechute. in 4. à Douay. 29. jour.

Lettre du P. Gordon, Professeur en theologie du college de Douay de la Compagnie de Jesus à Monseigneur l'Evêque d'Arras, au sujet d'un écrit repandu dans la ville de Douay, au sujet des Equivoques. in 4. à Douay. 29. journal.

Lettre des PP. Venant de la Ruyelle, & Jacques Deschamps, Theologiens de la compagnie de Jesus, à Monseigneur l'Evêque d'Arras au sujet d'un écrit repandu dans la ville de Douay, sur la matiere des equivoques. in 4. à Douay même journal.

Les Lettres de saint Bernard traduites en François sur l'édition nouvelle des Peres Benedictins de la congregation de saint Maur, avec des Notes sur les points d'histoire, de chronologie, & autres qui peuvent avoir besoin d'eclaircissement. in 8. deux volumes, à Paris chez Jean Moreau, & Guillaume Valleyre. même journal.

*Tractatus theologicus de Natura & Gratia in materia de virtutibus &c.* Editore D. Paulo Antonio Theol. P. P. in Fridericiana academia & Consist. In 4. Halæ. 29. jour.

*Acta omnia Congregat. ac disputationum quæ coram SS. Clemente VIII. & Paulo V. summis Pontificibus sunt celebrata in causa & controversia illa magna de Auxiliis divinæ Gratiæ; quas ego F. Thomas de Lemos, eadem gratia adjutus, sustinui contra plures ex Societate.* in folio. Lovanii. & se trouve à Paris chez Jean Musier. 30. jour.

Le Chretien Philosophe, qui prouve combien sont certains & conformes aux lumieres communes du bon sens, les premiers principes sur lesquels sont fondees les veritez de la Religion & de la Morale de l'Evangile, que le saint Esprit a écrite par sa grace dans le cœur du veritable Chretien. in 12. à Lyon. *ibid.*

Abregé de la Discipline de l'Eglise, tirée d'un grand nombre de Canons choisis & dressés pour l'instruction des Ecclesiastiques; avec des Reflexions sur l'état present du Clergé. Par M. L. D. D. S. in 8. à Paris, chez Louis

Louis Coignard & Guillaume Vandive. 31. journ.

Medulla Theologiæ Moralis, seu Tractatus Theologicus de Irreprehensibilitate præmissis Fidelium, &c. Operâ & studio Bartoldi Bottacii, SS. Theol. Doct. ejusdemque Professoris Regii in Universitate Hafniensi, & Teuton. Ecclesiæ Pastoris, in 8. Francofurti & Lipsiæ. 37. journ.

Apologie du système des SS. Peres sur la Trinité, contre les Tropolâtres & les Sociniens, ou les deux nouvelles heresies d'Estienne Nye & Jean le Clerc Protestans, refutées dans la Reponse de M. l'Abbé Faydit au Livre du R. P. Hugo Chanoine Regulier de l'Ordre de Premontré, in 8. à Nancy. 39. journ.

Fr. Leonardi Van Roy, Augustiniani Antuerpiensis Theologia Moralis in quatuor partes divisa, &c. in 12. 4. tom. Antuerpiæ, & se trouve à Paris, chez Louis Coignard & Guillaume Vandive. 42. journ.

Edmundi Richerii Doctoris Theologi Parisiensis libellus de Ecclesiastica & Politica Potestate; Nec non ejusdem libelli per eundem Richerium Demonstratio. Nova Editio aucta ejusdem libelli defensione nunc primum typis edita ex Ms. ejusdem auctoris in 2 tomos divisa, cum aliis quibusdam Opusculis. in 4. 2. tom. Colniæ. 43. journ.

Tractatus Theologicus de Disciplina Ecclesiastica, in quatuor dissertationes digestus à Joh. Bartholdo Niemeiero, Philosopho, & SS. Theologia Doctore, &c. Accessit ob materiæ affinitatem Jacobi Sirmondi Historia Pœnitentiæ Publicæ, juxta exemplar Parisiense. in 4. Hannoveræ. 44. j.

#### ASCETICI, ET RITUALES.

Lettres de piété choisies & écrites à différentes personnes, par le R. P. Dom Armand Jean Bouthillier de Rancé, Abbé Regulier & Reformateur du Monastere de la Trappe, de l'Etroite Observance de Cîteaux. in 12. à Paris, chez François Muguet. 10. journ.

Instructions sur la continence, fondées sur le sens littéral de l'Ecriture Sainte, & tirées de la doctrine des SS. Peres; divisées en deux livres. in 12. à Paris, chez la veuve de Daniel Horthemels. 10. j.

Nouvelle traduction des Oeuvres de Salvien, & du traité de Vincent de Lerins contre les heresies. Par le R. P. B. . . . Prestre de l'Oratoire, in 12. 2. vol. à Paris, chez Simon Benard. 11. j.

Salvien de la Providence, traduction nouvelle. in 12. à Paris, chez Louis Guetin. 11. j.

De l'Imitation de I. C. traduction nouvelle, plus ample que toutes les precedentes, avec les Notes d'Horslius. Par M. l'Abbé de Bellegarde. in 12. à Paris chez Jacques Collombat. 12. j.

Les égaremens des hommes dans la voye du salut. Tome troisième, De la negligence & de l'abus des moyens nécessaires pour vivre saintement. Où l'on explique la maniere dont les Chrétiens doivent aimer & servir Dieu. in 12. à Paris chez le mesme. 13. journ.

Discours & Reflexions morales sur le Jubilé, &c. tirez du troisieme to-

me du dictionnaire Moral, ou science universelle de la chaire. in 12. à Paris chez Louis Guerin. 17. journ.

Institution chrétienne sur les Indulgences en general, & sur le jubilé que l'Eglise accorde aux fideles, imprimée par l'ordre de Monseigneur l'Evêque & Comte de Châlons, Pair de France. in 12. à Châlons. 17. journal.

Motif pour engager les Ecclesiastiques à travailler au salut des ames, tiré de la sainte Ecriture, des Conciles & des Peres. Par Messire Louis Morry, Prestre, Curé de saint Germain. in 12. 4. voll. à Lyon. 18. journal.

Le Chrétien inconnu. Par Henry-Marie Boudon, ancien Grand Archidiacre d'Evieux. in 12. à Paris chez Antoine Vvarin & Jean Baptiste de l'Espeine. 20. journal.

De antiquis Ecclesie Ritibus, Tomus 3. complectens librum secundum & tertium in quibus ritus ad sacras benedictiones, atque ad disciplinam Ecclesiasticam spectantes, commentariis illustrati representantur, &c. studio & opera R. P. D. Martene Presbyteri & Monachi Benedictini, &c. in. 4. Rothomagi, & à Paris, chez P. Debats. 23. j.

La mort Chrétienne sur le modele de celle de N. S. Jesus-Christ, & de plusieurs Saints & grands Personnages de l'antiquité. Extrait des originaux. Par un Religieux Benedictin, de la Congregation de S. Maur. in 12. à Paris, chez Ch. Robustel. 25. journ.

L'Office de S. Amable en Latin & en François, &c. Par M. Chevalier, Prestre & Chanoine de S. Amable, in 12. à Lyon. 26. j.

Reflexions Chretiennes & morales sur des endroits choisis des quatre Evangelistes & des Actes des Apostres. in 12. à Paris, chez Jean Boudot. 27. journ.

Meditations pour se disposer à l'humilité & à la Penitence; avec quelques considerations de pieté pour tous les jours de la semaine. Par le P. Malebranche, Prestre de l'Oratoire. in 24. à Paris, chez Jean Boudot. 27. journ.

Instructions de S. Charles Borromée Cardinal, imprimées par l'ordre de Monseigneur l'Archevêque de Paris. In 12. à Paris chez Louis Joffe. 29. j.

La Pratique des Devoirs des Curez, composée en Italien par le Pere Paul Segneri, de la Comp. de Jesus. Traduite en François par le Pere Buisser de la même Compagnie. In 12. à Lyon. 30. j.

Priere pour l'Eglise de la Chine. Pseaume XIX. Raifons qui ont engagé à donner presentement cette priere. In 4. 31. j.

Prieres Chretiennes en forme de Meditations sur tous les Mysteres de Notre Seigneur, de la sainte Vierge, & sur les Dimanches & les Fesses de l'année. In 12. 2. vol. à Paris chez Elie Joffet & Charles Robustel. 31. j.

La Science du Salut renfermée dans ces deux paroles : *Pauci electi, Il y a peu d'Elus*. Ou Traité dogmatique sur le nombre des Elus. Par M.



d'Amelincourt Prestre. in 12. 2. vol. à Rouen. & se trouve à Paris chez Florentin & Pierre Delaulne. 32. j.

De la plus solide, la plus nécessaire, & souvent la plus negligée de toutes les devotions. Par M. Jean Baptiste Thiers Docteur en Theologie, & Curé de Vibraye. in 12. 2. vol. à Paris chez Jean de Nully. 37. journ.

Pratique de la prière continuelle, ou sentimens d'une ame vraiment touchée de Dieu. Par M. Hamon. in 12. à Paris chez Guillaume Desprez xxx.x. journ.

La vie de Jesus-Christ dans l'Eucharistie, & la vie des Chretiens qui se nourrissent de l'Eucharistie, &c. in 12. à Paris chez François Andrieu Pralard. même journ.

Instructions generales en forme de Catechisme, où l'on explique en abrégé par l'Ecriture sainte & par la Tradition, l'histoire & les dogmes de la Religion, la morale Chretienne, les Sacremens, &c. in 4. à Paris chez Augustin Leguerrier. xxxii. journ.

Observations sur le nouveau Breviaire de Cluny. Par M. J. B. Thiers Docteur en Theologie & Curé de Vibraye. in 12. 2. vol. à Bruxelles. xxxiv. journ.

#### CONCIONATOIRES ET CONTROVERTISTES.

L'insaisissabilité de l'Eglise dans tous les articles de sa doctrine touchant la foy & les mœurs, pour servir de reponse au livre de M. Mafius Docteur & Professeur en Theologie à Copenhague, intitulé *Defense de la Religion Lutherienne contre les Docteurs de l'Eglise Romaine*. Par Leonor Antoine Langevin. in 12. 2. vol. à Paris chez Louis Roulland. vi. journ.

Traitez des prejuges faux & legitimes, ou reponse aux lettres & instructions pastorales de quatre Prelats, M. de Noailles Cardinal, Archevêque de Paris, Colbert Archevêque de Rouen, Bissuet Evêque de Meaux, & Nesmond Evêque de Montauban. in 12. 3. vol à De'f. vii. j.

Seconde instruction pastorale sur les promesses de J. C. à son Eglise, ou reponse aux objections d'un Ministre contre la premiere instruction. Par Messire Jacques Benigne Bossuet, Evêque de Meaux, &c. in 12. à Paris chez Jean Anisson. 8. journ.

La reunion des Protestans de Strabourg à l'Eglise Romaine, également nécessaire pour leur salut, & facile selon leurs principes. Par le R. P. Jean Dez de la Comp. de Jesus. 2. Edition augmentée. in 12. à Paris chez Jean Musier. 18. journ.

Sermons sur tous les Dimanches de l'année, in 12. 3. vol. à Paris chez Charles Robustel. xxix. journ.

La science universelle de la chaire, ou Dictionnaire moral par ordre alphabetique &c. Tome 3. n 8. à Paris chez Louis Gaerlin. xxxvii. journ.

Traité de la maniere d'imiter les bons Predicateurs, avec les tables pour les differens usages qu'on peut faire des sermons sur tous les sujets de la morale Chretienne composés par le R. P. V. H. de la Comp. de Je-

lus. in 12. à Paris chez Louis Coignard & Guillaume Vandeive. xxxvii j.

Lettres sur différens sujets de controverse , dédiées à Monseigneur le Dauphin. Par M. l'Abbé de Cordemoy. in 12. à Paris chez Christophe Remy. xxxiii.

Sermons sur tous les mysteres de N. Seigneur &c. Par D. F. le Tellier de Bellefont Religieux Benedictin &c. in 12. à Bruxelles. xxxiii. journ.

### *HISTORICI SACRI ET PROFANI.*

Acta Sanctorum Ordinis sancti Benedi , in seculorum classes distributa. Saeculum VI. &c. D. Johannes Mabillon , & D. Theodoricus Ruard ediderant illustraruntque , cum indicibus necessariis. Pars I. in fol. à Paris chez Charles Robustel &c. iii. journ.

Medailles sur les principaux evenemens du regne de Louis le Grand , avec des explications historiques Par l'Ac. Royale des Inscriptions & Medailles. in folio à Paris de l'Imprimerie Royale. 10. journ.

Histoire Ecclesiastique, Par M. l'Abbé Fleury , Prêtre, Abbé du Loc-Dieu, &c. Tome viii. depuis l'an 590. jusques à l'an 678. in 4. à Paris chez Pierre Aubouyn & Charles Clouzier. ii. journ.

Henrici Leonardi Schurzleinchii Historia Ensisferorum Ordinis Teutonici Livonorum. in 8. Vittembergæ. xii. journ.

Histoire du Parlement de Tournay. Par M. Pierre Pinault Chevalier Seigneur des Junaux &c. in 4. à Valenciennes. xiii. journ.

Annales de la Ville de Toulouze , depuis la reunion de la Comté de Toulouze à la Couronne ; avec un abrégé de l'ancienne histoire de cette Ville ; & un recueil de divers titres & actes pour servir de preuves à ces Annales , &c. Par M. G. de la Faille , seconde Edition. in fol. à Toulouze. xiv. journ.

Histoire du Christianisme , où l'on fait voir l'origine & l'antiquité de ses veritez. in 12. 2. vol. à Paris chez Jacques Collombat xv. journ.

Regiæ scientiarum Academiæ Historia , in qua præter ipsius Academiæ originem & progressus, variasque dissertationes & observationes per triginta quatuor annos factas , quamplurima experimenta & inventa cum Physica , tum Mathematica , in certum ordinem digeruntur. Secunda Editio, priori longe auctior. Authore Joanne Baptista du Hamel , ejusdem Academiæ socio. in 4. à Paris chez J. B. de l'Espine. xv. journ.

Histoire des indulgences & du Jubilé. in 12. à Paris chez Pierre Aubouyn , Pierre Enery , & Charles Clouzier. xvii. journ.

Histoire de la Réforme de l'Abbaye de Sept-fons. in 12. à Paris chez Louis Guerin xvii. journ.

Histoire de l'Academie Royale des sciences , année 1699. &c. in 4. à Paris chez Jean Boudot. xxv. journ.

Histoire des flagellans ; où l'on fait voir le bon & le mauvais usage des flagellations parmi les Chrétiens , par des preuves tirées de l'Ecriture sainte,

re , des Peres de l'Eglise , des Papes , & des Anteurs prophanes , traduit du latin de M. l'Abbé Boileau Docteur de Sorbonne. in 12. à Amsterdam. xxv. journ.

La vie de S. Amable Prêtre & Curé de la Ville de Riom , &c. écrite en latin par Juste Archiprêtre ; traduite en françois , avec des notes & des éclaircissmens , & un panegyrique de ce Saint. Par M. l'Abbé Faydit. in 12. à Paris chez Jean Moreau. xxvi. journ.

Memoire du Comte de Vordac General des armées de l'Empereur , où l'on voit tout ce qui s'est passé de plus remarquable dans toute l'Europe durant les mouvemens de la dernière guerre. in 12. à Paris chez la Veuve de Jean Cochart , & Guillaume Cavalier. xxxii. journ.

Annali del Sacerdozio e d'ell'Imperio intorno all'intero seculo decimo settimo di nostra salute. Tomo primo , che contiene gl'Auvenimenti d'al' l'undecimo al duodecimo Giubileo. Di Monsignor Marco Battaglini, Vescovo di Nocera , e di Sentino , &c. in Venezia. in fol. xxxii. journ.

Histoire de la vie du R. P. Joseph le Clerc du Tremblay, Capucin, instituteur de la Congregation des Filles du Calvaire. in 12. 2. vol. à Paris chez Jacques le Febvre. xxxvi. journ.

Memoires pour servir à l'histoire Ecclesiastique des six premiers siecles, justifiez par les citations des auteurs originaux , avec des notes pour éclaircir les difficultez des faits & de la Chronologie. Tome XIII. qui contient la vie de saint Augustin , &c. Par M. le Nain de Tillemont. in 4. à Paris chez Charles Robustel. xxxviii. journ.

L'Etat actuel de la Pologne. in 12. à Cologne. xxxviii. journ.

Système Chronologique historique des Evêques de Toul , avec des memoires historiques & chronologiques pour la vie de S. Dié Evêque de Nevers. Par M. l'Abbé de Riguet , grand Aumônier de S. A. R. &c. in 12. à Nancy. xxxviii. journ.

Defense de l'antiquité de la Ville & du Siege Episcopal de Toul , contre la Preface du Livre qui a pour titre, *Système Chronologique & Historique des Evêques de Toul*. in 8. à Paris de l'Imprimerie de Simon Lanois. xxxviii. journ.

La Vie du tres Reverend Pere Dom Armand Jean le Bouthillier de Rancé , Abbé & Reformateur du Monastere de la Trappe. Par M. de Maupeou , Curé de la Ville de Nonancourt. in 12. 2. vol. à Paris chez Laurent d'Houry. xxxxi. journ.

Memoires contenant ce qui s'est passé de plus memorable en France depuis l'établissement de la Monarchie jusqu'à present. in 12. 2. vol. à la Haye. xxxxi. journ.

Les Origines de la Ville de Caen , & des lieux circonvoisins. in 8. à Rouen , & se trouve à Paris chez Jean Boudot. xxxxi. journ.

Jacobi Frederici Reimanni Historia litteraria de fatis studii Genealogici apud Hebræos , Græcos , & Germanos ; in qua scriptores horum gentium

potissimi enumerantur, & totius Genealogiæ cursus ab orbe condito ad nostra usque tempora deducitur, in 12. Ascan. & Quedlimb. 43. journ.

Histoire de Philippe Auguste. in 12. 2. vol. à Paris, chez Michel Brunet. 44. journ.

Relation d'une Mission faite nouvellement par Monseigneur l'Archevesque d'Ancyre, à Isphahan en Perse pour la reunion des Armeniens à l'Eglise Catholique. in 8. à Paris, chez Jean de Nully. 45. j.

#### ORATOIRES ET POETÆ.

Les Lettres de Cicéron à Atticus, avec des remarques. in 12. à Paris, chez Florentin & Pierre Delaulne. 5. journ.

Les Metamorphoses d'Ovide, avec des Explications à la fin de chaque Fable. Traduction nouvelle. Par M. l'Abbé de Bellegarde. in 12. 2. vol. à Paris, chez Pierre Emery & Michel David. 4. journ.

Oraison Funebre du Tres-haut & tres-Excellent Prince Jacques II. Roy de la Grande Bretagne, &c. Par M. l'Abbé Anselme. in 4. à Paris, chez Louis Joffe.

La Rhetorique, ou l'Art de parler. Par le R. P. Bernard Lamy de l'Oratoire. in 12. à Paris, chez J. B. Cusson & Pierre Vitte. 42. j.

#### PHILOSOPHI.

Des Passions de l'homme; où suivant les regles de l'Analyse, l'on recherche leur nature, leurs causes, & leurs effets. Par M. Bessé Doct. en Med. in 8. 1. journ.

Recherche analytique de la structure des parties du corps humain, où l'on explique leur ressort, leur jeu, & leur usage. Par M. Bessé, Docteur en Medecine. in 8. 2. vol. à Toulouse. 5. journ.

Voyage du monde de Descartes. Nouvelle édition, &c. Par le P. Daniel Jesuite. in 12. à Paris, chez Nicolas Pepie. 10. journ.

Nouveau traité de la pluralité des mondes, par feu M. Hughens. Traduit en François par M. D. A Paris, chez Jean Moreau. 11. journ.

Nouveau système de l'Univers, ou idée d'une nouvelle Philosophie. Poème sur Dieu, sur l'Ame, & sur l'Eternité, &c. in 8. à Paris, chez Jacques Joffe. 23. journ.

D. Edmundi Dickinsoni M. D. Physica Vetus & Vera, &c. in 4. Londini. 32. journ.

#### MATHEMATICI.

Traité de Perspective, où sont contenus les fondemens de la Peinture. Par le R. P. Bernard Lamy de l'Oratoire. In 8. chez J. Anisson. 4. journ.

Dictionnaire de Marine, &c. en François & en Hollandois, in 4. à Amsterdam. 9. j.

Description & usage du Planisphere nouvellement mis en pratique par le Féeve Ingenieur, &c. à Paris chez la veuve Lambin. 10. j.

L'usage des Astrolâbes. Par M. Bion Ingenieur &c. in 12. à Paris chez Laurent d'Houry. 11. j.

Otia, five Ephemerides Felsineæ recentiores Flamini Mezzavacca, ab anno 1701. ad totum annum 1720. ad longitudinem Bononiæ. in 4. 2. vol. 14. j.

Regiæ Scientiarum Academiæ Ephemerides &c. ad Meridianum Paris. &c. in 4. à Paris chez Jean Boudot. 14. j.

Ephemerid. s des Mouvements celestes pour l'an de Grace 1702 pour le Merdien de Paris. Par le sieur J. D. B. in 4. à Paris chez Guill. Valleyre. 14. j.

Regiæ Scientiarum Academiæ Historia, in qua . . . . . quamplurima experimenta & inventa cum physica, tum mathematica, in certum ordinem digeruntur. Secunda Editio &c. Autore J. B. du Hamel ejusdem Academiæ Socio. In 4. à Paris chez J. B. de Lespine. 15. j.

Nouveaux Principes de navigation &c. Par Charles Herubel du Havre enseignant la navigation. In 8. au Havre de Grace. 22. j.

Histoire de l'Academie Royale des Sciences, avec les memoires de Mathematique & de Physique pour l'année 1699. &c. in 4. à Paris chez Jean Boudot. 25. j.

La Geometrie Pratique, par Alain Manesson Mallet, in 8. 4. vol. à Paris chez Jean Anisson. 26. j.

Le Commerce en son jour, ou l'Art d'apprendre en peu de temps les Livres de comptes à parties doubles & simples. Par le sieur Gobain. in fol. à Paris. 26. j.

Notitia Orbis antiqui, five Geographia plenior, &c. in 4. Lipsiæ. 31. j.

Memoires critiques d'Architecture, contenant l'idée de la vraye & de la fausse Architecture, &c. in 12. à Paris chez Ch. Saugrain. 37. j.

Parallele de l'Architecture antique & de la moderne, &c. in fol. à Paris chez Pierre Emery, Michel Brunet, & la veuve Horthemels. 37. j.

Nouveaux Elemens d'Algebre, &c. par M. Ozanam. in 8. à Amsterdam, & se trouve à Paris chez Jean Guilletat. 39. j.

#### M E D I C I N E.

Traité des Tumeurs & des Obstructions. Par M. Maubec Docteur en Medecine de la Faculté de Montpellier. in 12. à Paris chez L. d'Houry, 2. journal.

De Sanguinis natura & constitutione, Exercitatio Physico-Medica Dominici Gulielmini, Phil. & Med. Bononiensis, &c. in 8. Venetiis. 4. j.

Archibaldi Pitcarnii Dissertationes Medicæ. in 4. Reterodami. 13. j.

De l'usage de la frequente saignée dans la cure des Fièvres. in 12. à Paris chez Laurent d'Houry. 14. j.

Stephani Blancardi Lexicon novum Medicum, Græco-Latinum. in 8. Lugd. Bat. & à Paris chez la veuve Dan. Horthemels. 17. j.

Observations critiques sur un Livre du sieur Aignan, intitulé: *L'ancienne Medecine à la mode*, &c. in 12. 2. vol. à Paris chez Nicolas le Gras & Louis Collin. 17. j.

Frederici Ruyſchii, Theſaurus Anatomicus primus, cum figuris æneis. in 4. Amſtelædami. 18. j.

Nouveau Recueil d'Observations Chirurgicales faites par M. Saviard ancien Chirurgien de l'Hôtel Dieu &c. in 12. à Paris chez J. Collombat. 18. journal.

Traité des Aliments, où l'on trouve par ordre & ſeparément la différence & le choix qu'on doit faire de chacun d'eux en particulier, les bons & les mauvais effets qu'ils peuvent produire, les principes en quoy ils abondent; le temps, l'âge & le temperament où ils conviennent, &c. Par M. L. Lemery. in 12. à Paris chez J. B. Cuſſon & P. Witte. 19. j.

Salomonis Cellarii origines & antiquitates Medicæ. in 12. Jenæ. 20. j. Theo. Turquet Medici Opera Medica, &c. Operâ & curâ Joſephî Erovvv, in folio Londini. 22. j.

Praxios Medicæ auctæ, & a plurimis typi mendis ab ipſo Autore caſtigatæ Tractatus octo &c. Authore Paulo de Voibair Belgâ, Philoſophiæ & Medicinæ Profefſore &c. in fol. Viennæ Auftriæ. 24. j.

Tractatus de Motû fermentativi cauſa. Authore Joanne Aſtruc &c. in 12. Monſpelii. 26. j.

Gaſpari Bartholini Specimen hiſtoriæ Anatomicæ partium corporis humani &c. in 4. Hafniæ. 26. j.

Tentamen Medicum, ſeu Inſtitutiones Medicæ per quæſtiones breviter dilucidatæ, &c. Authore Petro Linſing. Med. Doctore &c. in 12. Norimb. 27. j.

Michaelis Benhardi Valentini, Pandectæ Medico-legales, ſive Reſponſa Medica Forenſia &c. in 4. Francof. ad Mœnum. 28. j.

Joannis Philippi Burggraſii Medici de Medicæ artis ac Medicorum ſciſſis Diſſertatio Epiſtolica, &c. in 12. Franc. ad Mœnum. 30. j.

Joannis Adolphi Vvedelii Exercitatio Medica de punctis Medicis, in 4. Jenæ. 30. journal.

Trifolii fibrini hiſtoria, &c. Operâ Joannis Franci. in 12. Francofurti. 32. journal.

La Chirurgie complete, par demandes & par réponſes, &c. Par M. le Clerc Medecin ordinaire du Roy. IV. Edition. in 12. à Paris chez Barthelemy Girin. 32. j.

Syllabus Materiæ Medicæ Selectioris, in 4. Jenæ. 32. j.

Michaelis Bernhardi Valentini Polyreſta Exotica, in curandis affectibus contumaciſſimis probatiſſima, &c. in 4. Francof. ad Mœnum. 34. j.

D. Viti Riedlini, Ulmenſis, Iter Medicum, &c. in 12. Auguſtæ Vindelicorum. 36. journal.

Georgii Riedlini, Chirurgi olim Ulmenſis, Obſervationes Chirurgicæ rariiores, & editæ ab Authoris nepote D. Vito Riedlino. in 12. Auguſtæ Vindelicorum. 36. j.

J. Mauricii Trillerii tractatus practicus de officio Medici, præſentibus

tibus contraindicationibus. in 12. Jenæ. 37. j.

Dissertatio Medica curiosa de Aro &c. à Christophoro Elca Schelhafy. Jenæ. 39. j.

Frederici Ruifchii Thesaurus Anatomicus secundus &c. in 4. Amstel. 69 journ.

Michaelis Ermulleri opera omnia in compendium redacta, &c. in 4. Amstelodami. 40. j.

Josephi Lanfoni Exercitatio Medico-physico-anatomica de Saliva humana, &c. in 12. Ferrariæ. 41. j.

Antonii Pacchioni de Duræ menengis fabrica & usu Disquisitio anatomica. in 12. Romæ. 42. j.

Georgii Baglivi Specimen, quatuor librorum de fibra motrice & morbosa, &c. Editio II. in 12. Romæ. 44. j.

Dissertation tres instructive & tres curieuses pour la pratique, sur trois operations de la pierre, &c. Par M. Jean Panthor. in 4. à Lyon. 45. j.

### JURIDICI.

Nova & Methodica Institutionum Juris Canonici tractatio, seu Paratitla in quinque Libros Decretalium Gregorii IX. in 24. à Paris, chez Antoine Vvarin. 1. j.

Traité de M. Du Plessis, ancien Avocat au Parlement, sur la Coutume de Paris. Seconde Edition, augmentée, &c. in folio. à Paris, chez Nicolas Gosselin. 5. j.

Recueil tiré des Procédures criminelles faites par plusieurs Officiaux & autres Juges du Royanne, &c. Seconde Edition, par Pierre de Combes, Greffier de l'Officialité de Paris. à Paris, chez Louis Josse. 7. j.

Joannis Schilteri de Paragio & Apanagio succincta Expositio, &c. in 4. Argentorati. 15. j.

La nouvelle Pratique Civile, Criminelle, & Beneficiale, ou le nouveau Praticien François reformé suivant les nouvelles Ordonnances, &c. in 4. à Paris, chez Jean & Michel Guignard. 18. journ.

Traité de la subrogation de ceux qui succèdent au lieu & place des creanciers, &c. Par M. Philippe Dernuſſon Avocat. Nouvelle édition. in 12. à Paris, chez Nicolas le Gras. 20. j.

Coutume d'Orleans mise en son ordre naturel, &c. Par M. Alexandre Maſſon Avocat. in 12. à Orleans. 22. j.

Introductio in Jus publicum Imperii Romano-Germanici novissimum, &c. in 8. Tubingæ. 23. j.

Principia Juris Canonici ad libros V. Decretalium Gregorii IX. &c. Præfide & Autore P. Roberto Konig, Ordinis S. Bened. &c. in 12. 5. v. Salsburi. 26. j.

Excerpta Historica & Juridica de natura Successionis in Monarchiam Hispaniæ, &c. in 4. 27. j.

Caroli V. Imp. Aurea Bulla de jure & ordine succedendi in Ducatum Mediolanensem, &c. in 4. 29. j.

Nova disquisitio legalis de fructibus in hypothecaria, aut Salviano re-  
stituendis, &c. Authore Paulo de Cadecombe J.U.D. in fol. Avenione. 30. j.

Commentario Lynckeriana de Pactis & Transactionibus, in 4. Jenæ. 31. j.

La défense des Droits des Communes d'Angleterre, &c. in 12. à Roter-  
dam. 31. jour.

Traité de la contribution à la legitime pour tous les Enfans donataires,  
&c. à Paris chez Louis Joffe. 32. j.

Abrahami de Pape, J. C. Observationes ad Consilia J. C. Batavicornum,  
&c. in 12. Lugd. Bat. 37. j.

De Homagio, reverentia, obsequio, &c. aliis juribus quæ sunt inter  
Dominos & subditos, &c. Auth. Thomæ Mallio. in 4. Leodii. 38. j.

La Pratique de la Jurisdiction Ecclesiastique volontaire & contentieuse,  
&c. Par M. Ducasse. in 8. 2. v. à Toulouse. 41. j.

Reglement sur le partage des Manfes, le nombre des Religieux, les  
charges claustrales qui doivent estre acquittées par les Religieux, &c. in  
4. à Paris, chez Thomas Moette. 43 j.

Nova & Methodica Juris Civilis Tractatio, &c. Authore Claudio Jose-  
pho de Ferriere, &c. in 8. à Paris, chez Ant. Vvarin. 14. j.

#### MISCELLANEE.

Reglement ordonné par le Roy pour l'Academie Royale des Inscri-  
ptions & Medailles, &c. à Paris de l'Imprimerie Royale. in 4. 1. journal.

Observations sur les explications de quelques medailles de Tetricus le-  
pere, & d'autres tirées du Cabinet de M. de Ballonffeaux. in 8. à Caen. 2. j.

Essais sur la Balance du pouvoir, le droit de faire la guerre, la paix & des  
alliances, & sur la Monarchie universelle, ouvrage Anglois, in 4. à Londres.  
2. journal.

Insignium Virorum Epistolæ selectæ, quæ nunc primum prodeunt ex  
Bibliotheca Jani Guillelmi Meelii J. C. in 8. Amst. 2. j.

Les Prerogatives de la Robe. Par M. de F\*\*\* Conseiller au Parlement.  
in 12. à Paris chez Jacques le Febvre. 3. j.

Lettres de Cicéron à Atticus, avec des remarques. in 12. à Paris chez  
Florentin & Pierre Delaulne. 3. j.

Mélanges d'histoire & de littérature, recueillis par M. de Vigneuil  
Marville, 3. volumes. in 12. à Rouen, & se trouve à Paris chez Claude  
Prud'homme. 5. journal.

Phædri Aug. Liberti fabularum Æsopiarum libri V. Notis illustravit  
David Hoogstratanus, &c. Amstel. 5. j.

De la sobriété & de ses avantages, traduit de Lessius & de Cornaro,  
avec des notes. in 12. à Paris chez Louis-Cuignad. 6. j.

Deux Traitez, l'un de la flaterie & des louanges, l'autre de la médifance.  
Par M. Girard de Ville-Thierry. in 12. à Paris chez Ch. Robustel. 6. j.

Naudæana & Patiniana, &c. in 12. à Paris chez Florentin & Pierre  
Delaulne. 6. j.

Histoire critique des pratiques superstitieuses qui ont séduit les peuples



& embarrassé les sçavans ; avec la methode & les principes pour discerner les effets naturels d'avec ceux qui ne le sont pas. Par le P. le Brun , de l'Oratoire. in 12. 2. vol. à Rouen. 7. j.

Lettres du Comte d'Arlington au Chevalier Temple , contenant une relation exacte des traitez de l'Evêque de Munster , de Breda , d'Aix-la-Chapelle , & de la triple alliance , &c. in 12. à Utrecht. 7. j.

Syntragma variarum Dissertationum à viris doctissimis superiore sæculo elucubratarum , &c. à Museo Joh. Georgii Grævii. in 4. Ultrajecti , & se trouve à Paris chez la veuve Daniel Horthemels. 8. j.

Lettres curieuses de littérature & de morale , par M. l'Abbé de Bellegarde , in 12. à Paris chez Jean & Michel Guignard. 9. j.

Cl. Æliani Sophistæ varia Historia ad MSS. Codices nunc primum recognita & castigata , &c. in 8. 2. vol. Lugd. Bat. xi. j.

Traité de la Chambre des Comptes , de ses Officiers , & des matieres dont elle connoist. in 8. à Paris chez Jacques Morel & Henry Charpentier. xi. journal.

Monumenta pietatis & litteraria , virorum in Republica litteraria illustrum , selecta &c. in 4. Francof. ad Mœnum. xi. j.

Dissertation sur S. Denys l'Areopagite ; où l'on fait voir que ce Saint est l'Auteur des ouvrages qui portent son nom , &c. in 8. à Paris chez Pierre Debats. 12. j.

De Messia duplici Adventu Dissertationes duæ , &c. in 12. Lond. 12. j.

Hesiodi Ascræi quæ extant , ex recensione Joannis Georgii Grævii , &c. in 8. Amstelodami.

Parallele des Italiens & des François en ce qui regarde la Musique & les Opera. Par M. \*\*\* in 12. à Paris chez Jean Moreau. 12. j.

Jacobi Altingi Fundamenta punctuationis linguæ sanctæ , &c. in 8. Francofurti ad Mœnum. 15. j.

Joan. Schilteri de S. R. G. Imperii Comitum prærogativa ac jure inter ipsos & Ordinem Equestrem Imperii immediatum diatribæ. in 4. Argentorati. 17. j.

Lettres choisies de M. Simon. où l'on trouve un grand nombre de faits anecdotes de littérature. Seconde Edition. in 8. à Rotterdam. 17. j.

Th. Broderi Bircherod Specimen antiquæ rei Monetariæ Danorum , &c. in 4. Hafniæ. 18. j.

Dissertation apologetique pour le B. Robert d'Arbrisselles Fondateur de l'Ordre de Fontevault , contre M. Bayle. in 12. à Anvers. 19. j.

Burcardi Gottelsii Struvii Antiquitatum Romanarum Syntagma , &c. in 4. Jenæ. 19. j.

Prudentiæ Civilis & Peritiæ rei militaris exemplar vita Jephthæ fortissimi Hebræorum Imperatoris , &c. Authore Joh. Jacobo Schudt , &c. in 8. Francof. ad Mœnum. 22. j.

Nouvelle Atlantide de François Bacon , traduite en François , & continuée , &c. à Paris chez Jean Musier. 23. j.

Le Senat Romain. in 12. à Paris chez Pierre Emery. 25. j.

Theſauri Regii & Electoralis Brandenburgici volumen tertium, &c. à Laurentio Begero, &c. in folio. Colonia Marchicæ. 26. j.

Les Fables de Phèdre, traduites en François, &c. avec des remarques, in 12. 28. j.

Discours sur les Arcs triomphaux dressés à Aix, à l'arrivée de Monseigneur le Duc de Bourgogne, &c. in fol. à Aix. 29. j.

Les devoirs des Juges. Par le Sr Fornier. in 12. à Perpignan. 34. j.

Apologie de la Mission de S. Maur, avec une addition, touchant saint Placide, &c. Par Dom. Thierry Ruinart, Religieux Benedictin. in 8. à Paris, chez Pierre Debats. 35. j.

Lettre de M.\*\*\* à un de ses amis touchant le Titre d'Altesse Royale du Duc de Savoye, &c. in 12. à Paris, chez Jacques Collombat. 35. j.

Essais de Litterature pour la connoissance des Livres. in 12. à Paris, chez Jean Moreau. 36. j.

Samuelis Vverenselsii Basiliensis Dissertatio de Logomachiis Eruditorum, &c. in 12. Amstel. 39. j.

Lettres Choieses, écrites par feu M. Nicole. in 12. à Liege. 40. j.

Commentarii Linguae Hebraicae, in quibus praecipua opera impenduntur primario significatui Dictionum, &c. à Jacobo Guffetio Blasensii. in fol. Amstel. 40. j.

Jacobi Perizonii Dissertatio de morte Judae, &c. in 8. Lugd. Bat. 40. j.

Della Patria d'Ennio, Dissertazione de Domenico de Angelis. in 8. in Roma. 40. j.

Jacobi Friderici Reimanni Historia Litteraria de fatis studii genealogici apud Hebraeos, &c. in 8. Aſcan. & Quedlimb. 43. j.

I. Cefari in Argentio, da Giulio Cesare sino à Trajano, &c. in fol. in Parma. 43. j.

#### SUPPLEMENTUM AD BIBLIOGRAPHIAM.

Extrait d'une Lettre de M. Leibnitz à M. Varignon, contenant l'explication de ce qu'on a rapporté de luy dans les Mem. de Trevoux. 12. j.

Extrait d'une Lettre de M. Bernard, de la Haye, à M. Andry, au sujet d'un Poisson volant. 14. j.

Regles & Remarques pour le Problème general des Tangentes. Par M. Rolle de l'Academie Royale des Sciences. 16. j.

Eloge du P. Bouhours Jesuite. 31. j.

Eloge de M. Charpentier. 32. j.

Réponse à l'Ecrit de M. Rolle, de l'Ac. R. des Sciences, inferé dans le Journal, sous le Titre de Regles & Remarques pour le Problème general des Tangentes. Par M. Saurin. 33. j.

---

À Paris, chez Jean Cusson, rue S. Jacques, à l'Image S. Jean-Bap. avec Privilege du Roy



